Année 1929. — N° 1. Janvier-Février.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :

Pages

Les Conférences à l'I. M. I. en 1929.

Quelques données de Métapsychique chez les Animaux, par le Dr LIDIO CIPRIANI 1

Métapsychique et Médecine, par le Dr MAXWELL 20

Deux mises à l'épreuve de la Connaissance paranormale de M. Stephan Ossowiecki 25

Les grands Problèmes de la Physique moderne (*Suite*) : III. *L'Atomistique* (suite) : b) *L'Energie rayonnante* (suite) ; c) *Théorie de Jeans, Modèles d'atomes, Rayons X, Structure des Cristaux*, par M. ANDRY-BOURGEOIS 29

La Métapsychique en France et à l'Etranger, par CHARLES QUARTIER 41

La Conception Spiritualiste et la Sociologie Criminelle, par C. Picone-Chiodo. — *An analysis of Magic and Witchcraft*, par C.-W. Olliver. — *Journal Métaphysique*, par Gabriel Marcel.

Chronique, par MAURICE MAIRE 53

Karl Krall. — Margery. — A propos de Karl Kraus, pseudo-médium autrichien. L'Institut allemand de Recherches Métapsychiques.

Correspondance (*Manifestations spontanées de la Connaissance paranormale*) 64

Souscription permanente 72

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Digitized by Google

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVII^e^)

Téléph. : WAGRAM 65-48 — Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITE.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président...*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et les ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

Digitized by Google

Année 1929. — N° 1. Janvier-Février.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Quelques données de Métapsychique chez les animaux

Avant de passer à ce qui constitue le but véritable de cet article, c'est-à-dire la démonstration que les animaux font un large emploi de stimulants de nature nettement métapsychique, je crois utile d'attirer l'attention des lecteurs sur la propriété, que les organismes vivants manifestent dans une infinité de cas, de fournir des réactions de la plus haute logique, bien qu'elles se produisent en dehors de toute intervention possible de l'intelligence et de la volonté des individus chez lesquelles elles sont constatées. Je signalai déjà succinctement cette particularité dans la *Revue Métapsychique* de septembre 1926 ; j'y reviens aujourd'hui, m'autorisant d'un nouvel exemple tiré des coutumes d'un oiseau très connu, le *Cuculus canorus,* dont le parasitisme, avec des détails loin encore d'être expliqués, se prête à d'intéressantes recherches. Je choisis cet exemple, et je m'y étends longuement, parce que je le crois utile à l'interprétation des faits qui suivront, et parce qu'il nous amène, sans presque nous en apercevoir, des faits que tout biologiste doit admettre, à d'autres similaires, mais d'une acceptation plus difficile, uniquement parce que « corrompus » par l'élément métapsychique.

La métapsychique chez les animaux, dans le sens tout au moins sous lequel je l'envisage, est un domaine encore inexploré et les faits que je présente pourront, par la suite, apporter peut-être un tribut à la compréhension des manifestations similaires chez l'homme.

Chez de nombreuses espèces animales, l'émission des œufs est sans aucun doute influencée par des évènements extérieurs de diverses sortes. La *Perdix cinerea* commune, par exemple, qui normalement couve une seule fois par an pendant les mois d'avril et mai, devient capable d'une seconde émission d'œufs aussi nombreuse que la précédente, si la première couvée est détruite ou n'a pas été cou-

State University of Iowa
LIBRARIES
Digitized by Google

ronnée par la naissance ou le complet développement des jeunes ; et chez n'importe quel oiseau on peut anticiper ou retarder le dépôt des œufs, augmenter ou réduire le nombre des émissions propres à chaque saison de couvaison, au moyen d'artifices très simples. Je n'hésite même pas à croire que soit dérivé de cette faculté le don précieux, mais anormal, de nos espèces domestiques de faire des œufs en grand nombre. Les insectes, de même que les oiseaux, peuvent être influencés dans le même sens par diverses circonstances.

J'ai repris, avec de nombreuses variantes, les recherches de Fabre sur le *copris hispanus* et sur le *C. lunaris* et j'en ai effectué d'autres sur le *geotrupes tiphœus* et d'autres espèces, et toutes s'accordent à montrer la même sensibilité. Ainsi qu'on le sait, Fabre réussit, chez les deux *copris* cités, à faire entrer à nouveau en activité les ovaires qui, autrement, eussent été au repos jusqu'à l'année suivante ; il obtint un nouveau dépôt d'œufs, au nombre de trois au maximum chez l'*hispanus,* dont la couvée annuelle normale est aussi de trois ; de dix chez le *lunaris,* qui avait déjà déposé sa couvée habituelle de trois. Moyennant des expédients de diverses sortes, trop longs pour être décrits ici, j'ai provoqué chez le *G. tiphœus* spécialement, la suspension de toute activité des ovaires et en ai constaté ensuite la reprise après six, sept ou huit semainees, les conditions normales s'étant rétablies, bien que, entre temps, les individus de même espèce ayant rempli leurs devoirs envers les jeunes, se fussent consacrés à d'autres occupations. On peut en obtenir autant et d'une façon plus large chez les oiseaux.

La propriété des ovaires de régler leurs fonctions en relation avec des stimulants extérieurs explique, d'après moi, un des aspects les plus obscurs du parasitisme de nombreuses espèces, et aussi celui bien connu du *Cuculus canorus.*

*
* *

Le parasitisme du *C. canorus* est expliqué d'habitude par l'acquisition progressive, de la part de la femelle, de la coutûme d'émettre les œufs à plusieurs jours d'intervalle l'un de l'autre; telle fut l'opinion de Darwin, de Romanes, de Pommier, de Jenner et autres. Elle agit ainsi en effet, mais peut-être pourrait-on recourir à l'explication opposée du fait, et dire que la femelle du *C. canorus* peut se comporter ainsi parce qu'il existait déjà en elle, comme chez de nombreux et peut-être chez tous les oiseaux, la possibilité organique qu'elle exploite encore. La sélection naturelle, d'autre part, qui, à travers de longues générations, aurait amené cet oiseau à la perfection actuelle, ne manifeste, selon moi, en aucun cas une efficacité aussi grande que celle qu'il faudrait pour doter un organisme

Digitized by Google

des facultés intimes que nous devons reconnaître chez le *C. canorus* pendant qu'il s'adonne à ses intéressantes coutumes.

Pour comprendre le parasitisme du *C. canorus* il faut se rappeler que chaque espèce d'oiseaux qui élève elle-même ses petits dépose en quelques jours en nombre variable les œufs et que l'incubation ne commence que lorsque le dépôt en est achevé. L'émission des œufs est précédé de longues amours chez le couple, lequel, songeant aux devoirs qui lui incombent, ne néglige pas de choisir le lieu qu'il juge le mieux adapté à la construction du nid. Le choix étant fait, les alentours de ce lieu deviennent sa demeure de prédilection, et c'est là que, le plus souvent, dans un nid nouvellement construit, il élève deux, trois et même quatre couvées.

Ces coutumes, sauf en ce qui concerne le dépôt des œufs, sont exactement aussi celles du *C. canorus*. Ceux à qui cet oiseau est familier savent que les mêmes individus se tiennent dans une zone étroite, affectionnant certaines plantes pendant des saisons entières, parfois même pendant plusieurs saisons successives. Pendant quatre ans consécutifs, j'ai pu observer aux environs de Florence, dans les bocages de Tizzana, le même *C. canorus*, facilement reconnaisable à une imperfection caractéristique de sa voix. Comme il ne fréquente que certains lieux, chaque individu exploite cerainement tout seul les nids de cette zone. Etant donné son instinct, il y a lieu de penser qu'il connaît bien aussi tous les couples sur lesquels il pourra exercer son parasitisme, et cela déjà avant de leur faire cadeau de son œuf. On peut même constater que le *C. canorus*, pareillement aux autres oiseaux, fait ses amours près du lieu, ou mieux près du nid, dans lequel le fait (qui est si important pour lui) doit s'accomplir.

Ceci établi, supposons une femelle sur le point de pondre son œuf. Il est prêt, elle le dépose délicatement à terre, puis, le prenant dans le bec, elle va directement vers le nid déjà choisi. Il y a lieu de noter ici un détail très important : cet œuf ressemble strictement, dans le plus grand nombre des cas, aux autres œufs du nid au milieu desquels il est déposé. Quel artisan fut donc cette femelle qui sut effectuer dans le mystère de son ventre une telle falsification ? Répétons l'observation sur une vaste échelle, regardons les nids des espèces les plus variées, et vérifions si la falsification se répète. Nous pouvons à coup sûr nous convaincre affirmativement.

Le mystère n'est pas facile à expliquer. Beaucoup, il est vrai, résolvent le problème en affirmant avec désinvolture que chaque individu n'est capable de déposer qu'un type d'œuf, et qu'il n'exploite que les espèces dans le nid desquelles cet œuf, par son aspect extérieur se dissimule le mieux ; mais, contrairement à des opinions autorisées, il n'en est pas ainsi. Un raisonnement élémentaire fait déjà supposer l'absurdité d'une telle affirmation ; si chaque individu n'était vraiment capable de produire qu'une seule forme d'œuf, nous

Digitized by Google

devrions supposer chez le *C. canorus* un grand nombre d'instincts indépendants, aussi nombreux que le sont les espèces qu'il exploite, capables même de s'affirmer en autant de lignes héréditaires distinctes, contrairement à ce qui se produit pour tous les instincts d'une espèce animale quelconque.

En Italie ou à l'étranger, j'ai vu de nombreuses collections de nids contenant l'œuf du *C. canorus* dont la plus notable est celle du British Museum, et j'ai pu compter plus de soixante-dix espèces passibles d'être exploitées par cet oiseau, tandis que quarante-cinq types de ses œufs ont été jusqu'ici reconnus. Le contraste avec la fixité des caractère des œufs de tout autre oiseau non parasite me semble un peu trop grand et me fait plutôt songer à quelque chose d'inconnu qui, chez le *C. canorus*, se manifeste de façon inhabituelle.

* * *

Le pouvoir d'imitation du *C. canorus* ne parvient pas toujours à la perfection ; bien que, parfois, la ressemblance atteinte soit grande, souvent elle n'est que simplement approchée, rarement elle manque de façon complète. La variation des effets, toutefois, n'est pas due au hasard, vu que l'imitation plus ou moins grande, ou le défaut d'imitation, a des limites bien marquées selon l'espèce imitée.

Il faut noter que le succès de l'élevage parasitaire du *C. canorus* n'a aucune relation avec la ressemblance ou le défaut de ressemblance de son œuf avec ceux du nid exploité. Il m'est arrivé souvent de trouver l'*Accentor modularis* en train d'élever un jeune *C. canorus* et j'ai pu constater que la femelle parasite ne se préoccupe jamais d'imiter les œufs de cette espèce ; au contraire, l'œuf étranger se détache par des caractéristiques qui demeureront sensiblement constantes d'un nid à l'autre. Le *C. canorus* imite ou non, selon la nécessité qu'il peut y avoir en raison du caractère plus ou moins batailleur de l'espèce à l'égard de laquelle il accomplit une véritable tromperie, et il n'imite pas dans le cas de l'*Accentor* parce que, sans doute, il n'a rien à craindre de la part de cet oiseau, doué d'une nature très douce. Mais alors, pourquoi imite-t-il les œufs de la *Pratincola rubicola,* ou de la *Sylvia simplex,* dont le caractère n'est pas moins doux, et n'imite-t-il pas ceux du *Passer italiae* qui est une des espèces les plus belliqueuses ? Et pourquoi son imitation a-t-elle tant de degrés intermédiaires, mais constants, dans les espèces ?

Je me suis préoccupé de ce détail et je crois lui avoir trouvé un éclaircissement ; de nouvelles et nombreuses épreuves m'ont démontré que si l'imitation du *C. canorus* s'effectuait dans le but qu'on lui attribue, elle n'aurait pas de raison d'être, parce que n'importe quel oiseau accepte, dans le sens le plus large, n'importe quel œuf, même hors de proportion avec les siens, qui est introduit dans son nid. Il

Digitized by Google

y a plus : chez n'importe quelle espèce, la couvée entière, œufs ou petits, peut être entièrement remplacée par un nombre même non équivalent d'autres œufs ou d'autres jeunes d'espèces diverses, sans que pour cela diminue l'ensemble de soins et l'attachement profond que le couple manifeste à ses propres petits. Dans un nid de *Hirundo rustica,* par exemple, où j'essayai d'empêcher, et j'y réussis, le dépôt des œufs de la deuxième couvée, je remplaçai les cinq petits légitimes, déjà presque emplumés, par trois jeunes petis *Chelidon urbica* complètement nus, nés depuis quatre jours ; ceux-ci ayant grandi, un nouvel échange eut lieu avec une nichée de *Fringilla cœlebs,* puis de *Passer italiae,* puis de *Lanius minor.* Une deuxième nichée de cette dernière espèce me permit d'amener le couple de *H. rustica* jusqu'à l'époque de la migration, mais, avant de partir, les deux oiseaux me prouvèrent avec quel empressement ils couraient après ces derniers fils, que je n'avais pas eu le moyen de remplacer à leur tour avant qu'ils abandonnent le nid, la période de reproduction des oiseaux étant écoulée.

Chacune de ces substitutions, dans ce cas et dans nombre d'autres, ne fut en général qu'une permutation entre deux nids ou entres groupes de nids à un degré quelconque de développement, de sorte que j'eus des jeunes de *Hirundo rustica* confiés à des *Chelidon urbica,* ou de *C. urbica* confiés à des *Fringilla cœlebs,* ou à des *Lanius minor,* ou à des *Aëdon luscinia,* etc., sans rencontrer d'autre obstacle que les conséquences d'une nourriture parfois peu adaptée à l'organisme de l'espèce remplacée.

Le couple auquel on fait subir l'échange, soit d'œufs, soit de petits, ne semble même pas au premier instant s'en apercevoir, pour autant que l'échange soit visible. OEufs de couleur différente, jeunes d'une autre espèce et à un degré quelconque de développement, mêlés dans le même nid, ne semblent pas suffire à susciter des doutes chez des êtres aussi confiants que les oiseaux. Tout couple considère le nid comme la conséquence naturelle de l'union des deux organismes, et aucun doute ne peut se concevoir au sujet de son contenu : ce qu'il renferme est sa chose propre et doit être traité comme telle jusqu'au bout.

Devant des faits aussi probants, je me demande comment peut être soutenue l'explication courante sur l'imitation des œufs de la part du *Cuculus canorus,* explication basée sur le préjugé de la nécessité de tromper les propriétaires légitimes du nid pour assurer l'élevage des jeunes imposés. L'impossibilité d'admettre tant d'instincts et lignes de conduite héréditaires au sein d'une même espèce m'amène, au contraire, à une supposition hardie : le *C. canorus* prépare pour chaque nid, non certes en vertu d'une décision volontaire, un œuf dont les caractères extérieurs ont été cas par cas influencés par certaines impressions bien déterminées et probablement très

Digitized by Google

fortes de son organisme. Serais-je ici dans un domaine entièrement imaginaire ? Examinons-le !

*
* *

La constatation directe de la possibilité pour la femelle du *C. canorus* d'émettre des œufs mimétiques différents, quoique difficile, n'est pas impossible ; je suis persuadé, pour mon compte, en avoir observé au moins un cas. Dans une zone relativement restreinte, trois nids me furent indiqués, dont deux de *Pratincola rubicola* et un d'*Erithacus rubecula,* contenant chacun un œuf mimétique de *C. canorus.* La succession de la naissance des trois jeunes, la physionomie même de chaque œuf, le peu de probabilité qu'une autre femelle se fut introduite dans la même zone, ne fût-ce qu'en raison de l'acharnement avec lequel chaque individu chasse des lieux choisis pour édifier son nid tout intrus de son espèce, sont autant de raisons pour lesquelles je retins qu'une même femelle avait exploité les trois nids.

Tous les *Cuculidae* ne sont pas parasites, mais toutes les espèces qui le sont fournissent des œufs mimétiques. Pour les espèces qui élèvent elles-mêmes les petits, les œufs sont semblables chez toutes les femelles, ainsi qu'il est de règle chez les oiseaux. Chez certains *Cucudilae,* par exemple cehz le *Guira Piririgua* du Paraguay, il arrive que différentes femelles se réunissent autour d'un même nid de leur construction, et y déposent et couvent alternativement les œufs ; ceux-ci, de même que chez les autres espèces, sont tous semblables comme couleur et grosseur.

Le pouvoir de faire des œufs mimétiques n'est pas uniquement propre aux *Cuculidae.* Il existe d'autres espèces parasites, aux ca-caractères anatomiques bien différents, qui se comportent de façon identique. Citons le *Molothrus Conariensis,* oiseau du Paraguay, qui exploite le nid de différents oiseaux, mais plus spécialement celui du *Milvulus tyrannus* dont il imite les œufs à la perfection ; le *Molothrus peccaris* de l'Amérique du Nord et d'autres espèces du même genre, dont une célèbre pour avoir été observée par Darwin. Il y a lieu de noter qu'aucun des différents *Cuculidae américains,* avec lesquels ces espèces vivent et dont certains sont strictement semblables à notre *Cuculus canorus,* n'a d'habitudes parasites. Dans l'Inde, un oiseau très commun, l'*Eudynamis orientalis,* exploite de préférence le nid du *Corvus frugilegus,* dans lequel il dépose un œuf qui ressemble, tant par la couleur que les taches, à ceux déjà contenus. *L'E. orientalis* n'est pas migrateur, et cela démontre que les habitudes parasites ne dépendent pas, comme on le soutient pour le *Cuculus canorus,* de nécessités migratives. De nombreux *Indicatoridae,* « d'Honey-Guides » de l'Afrique, sont parasites, imitateurs d'œufs et ne sont pas migrateurs.

Digitized by Google

Un fait général doit être noté pour toutes les espèces d'oiseaux à œufs mimétiques : tandis que chez elles la variabilité des œufs est très grande, rien de cette variabilité ne se retrouve dans les espèces, même de leur genre, qui ne sont pas parasites, ainsi que je l'ai déjà dit pour les *Cuculidae*. On aurait dû s'attendre au fait contraire, d'autant plus si l'on admet, avec Darwin, que sur une variabilité primitive, la sélection naturelle opère, pour amener à la perfection actuelle des propriétés des espèces parasites ; cette variabilité, même non exploitée, n'aurait certes pas eu l'impossibilité de subsister. Cela est prouvé par des genres entiers d'oiseaux chez lesquels, sans aucune raison évidente, elle se manifeste continuellement d'un manière exagérée. D'un type fixe d'œufs comme ceux de la *Gallinula chloropus,* on peut passer en effet à une variabilité déjà notable chez un même individu, comme chez l'*Anthus trivialis,* le *Passer montanus,* le *Cisticola cisticola* ; ou exagérée, comme chez *l'Uria troile* qui dépose des œufs de forme et de grosseur différentes et de tous allant du blanc presque pur au noir absolu atteint par la multiplication de petites taches et lignes sombres.

En dehors de toute autre considération, je me demande comment un choix, si sévère fut-il, parti d'une variabilité occasionnelle, pourrait avoir comme résultat final une complication aussi immense que celle non seulement de l'exacte ressemblance des œufs à couver de nombreuses espèces différentes, mais encore de l'exploitation immédiate, toujours juste, de la ressemblance atteinte, comme si la mère connaissait à l'avance les caractères de l'œuf qu'elle pondra ou que, une fois pondu, elle le portât de nid en nid pour voir auquel il s'adapterait le mieux. Et, en dehors de cela, que peut-on imaginer pour comprendre l'adaptation, non négligeable par la suite, du jeune *Cuculus* qui naît au milieu d'étrangers ?

*
* *

La variabilité des œufs chez l'*Uria troile,* dont j'ai parlé plus haut, se prête à quelques utiles considérations, parce qu'elle n'est pas due au hasard. Cette espèce ne construit pas de nid, et chaque femelle dépose, une fois par an, un œuf unique sur la roche nue où elle vit habituellement, tout près de la mer. Si cet œuf, qui eût été unique pour toute l'année, est enlevé, la même femelle en dépose peu après, toujours au même endroit, un deuxième et même un troisième si l'opération est répétée, les trois œufs sont en tous points semblables et contrastent, alors, avec l'extrême variabilité si évidente de l'espèce, mais ils présentent une particularité : ils sont de la couleur de la roche sur laquelle ils ont été déposés. Le phénomène n'est pas unique, et on le retrouve chez de nombreuses espèces d'oiseaux qui nichent à terre, par exemple chez la *Sterna hirundo* et chez la *S. minuta.*

Digitized by Google

Dans certains cas, le phénomène est encore plus compliqué, parce que la même ressemblance s'étend aux jeunes, comme chez l'*Aegialitis hiaticula* et l'*A. Alexandrina.* Lorsque l'espèce construit un nid, la ressemblance des œufs et de la couleur du terrain sur lequel ils sont déposés se perd, mais une grande variabilité continue souvent à se manifester, par exemple, chez la ***Sterna paradisea,*** la *S. dongalli,* la *S. cantiaca,* etc.

Pour les adeptes du darwinisme, encore nombreux, l'explication de ces faits est aisée : chez les espèces persécutées pendant la couvaison, les individus qui, par hasard, en raison de la variabilité innée chez eux, émirent des œufs colorés comme le terrain choisi pour édifier leur nid, eurent de plus grandes probabilités de préserver les jeunes de la destruction. Mais alors je me demande comment peuvent prospérer dans les mêmes lieux des espèces capables d'émettre des œufs mimétiques, et d'autres qui n'en sont point capables ? Pourquoi, à côté de l'*Uria troile* déjà citée, et, notons-le bien, avec les mêmes ennemis, s'est développé de façon aussi intense la ***Fratercula arctica*** qui, comme elle, dépose chaque année un seul œuf, qui n'est pas mimétique, et pour lequel elle dispute, sur les mêmes roches, la place aux *Uria,* aux mouettes, aux canards, ces derniers aussi sans œufs mimétiques et par troupes de plusieurs milliers d'individus ? Et pourquoi auraient dû seulement disparaître et s'éteindre complètement les individus d'*Uria troile* qui ne faisaient pas d'œufs mimétiques ?

Il y a lieu de noter aussi que les ennemis, tant des adultes que des œufs ou des jeunes, sont pour la plupart des animaux nocturnes et que la femelle, lorsqu'elle couve, ne quitte jamais ses œufs, vu que chez certaines espèces, notamment chez l'*Uria,* le mâle lui apporte au nid les poissons nécessaires à sa nourriture. Cela seul suffirait pour rendre inutile tout perfectionnement du mimétisme des œufs. Cette objection pourrait encore cependant trouver une prompte réponse : l'*Uria,* poussée par un instinct inexplicable, dépose son œuf unique sur le rocher dont il se rapproche le plus comme couleur, de même que le *Cuculus canorus* le dépose dans le nid de l'espèce dont l'œuf ressemble le plus au sien. Je me suis déjà occupé de cette supposition, que l'attitude de l'*Uria* rend encore plus faible ; elle choisit et fréquente longtemps à l'avance le petit creux du rocher dans lequel son œuf, du volume de celui d'une poule, et que son bec et ses pattes ne pourraient jamais déplacer, devra être déposé. De plus, cet œuf présente chez cette espèce une variabilité au moins égale à celle que l'on rencontre chez le *C. canorus.* J'ai vu au British Museum une vitrine dans laquelle, sur dix-sept rangées de treize œufs chacune, on passe graduellement du blanc presque pur au noir. Cela représente donc 221 types d'œufs différents, qui feraient supposer chez l'*Uria* autant d'instincts correspondants. Qui donc se sent capable de soutenir une

Digitized by Google

pareille énormité, en opposition avec tout ce que nous connaissons sur l'application des instincts dans la nature ?

*
* *

Je me suis borné à ne parler jusqu'ici que du mimétisme des œufs d'oiseaux, et chacun sait combien l'argument pourrait être étendu ; je veux signaler maintenant un autre aspect du mimétisme dans des organismes très éloignés des oiseaux, parce que cela est utile pour comprendre les faits envisagé chez le *C. Canorus.*

Il existe des espèces, chez lesquelles chaque individu est capable de prendre momentanément ou de façon durable, un aspect ou une couleur, en harmonie parfaite avec les aspects ou les couleurs de l'ambiance dans laquelle il est par hasard amené à vivre. Ce phénomène est bien connu chez certains mollusques, certains reptiles et certains poissons, et on peut dire qu'il se retrouve dans toutes les classes d'animaux ; il a une grande analogie avec la faculté qu'ont de nombreuses espèces de prendre une attitude dite terrifiante, destinée à les mieux dissimuler quand ils sentent un danger, ou lorsqu'ils sont plongés dans le sommeil.

La chenille, chez le vulgaire *Papilio machaon* est capable, au moment de se transformer en chrysalide, de prendre la couleur de l'appui, quel qu'il soit que lui offre le hasard. La chrysalide de cette espèce est en effet d'un vert plus ou moins clair si elle est accrochée à une tige verte ; grise ou brune si elle adhère à un mur ou à un tronc d'arbre, etc., toujours d'un ton parfaitement en rapport avec la couleur de son soutien. Il est facile, toutefois, de se convaincre que le pouvoir d'imitation de cette chenille n'est pas illimité, quoique toujours en action, selon les impressions qu'elle reçoit de l'ambiance au moment de sa transformation. On le retrouve dans le cas d'imitation du *C. canorus,* il fait défaut pour les œufs de l'*Accentor modularis,* du *Passer italiae* et d'autres espèces. Peut-être les raisons qui limitent le mimétisme chez le *Machaon* et le *C. canorus,* sont les mêmes qui l'empêchent dans tant d'autres organismes qui leur sont apparentés.

*
* *

Il faut retenir que parmi les nombreuses impressions semblables entre elles qu'un organisme reçoit de l'ambiance, il en est auxquelles il ne peut réagir ; ainsi chez le *Machaon* toutes les couleurs, à ce qu'il semble, ne trouvent pas la même résonance. Cette considération peut nous amener à comprendre les divers aspects du mimétisme et pourquoi toutes les expériences ne fournissent pas des faits ostensibles de mimétisme. Tout fait supposer que, outre le *Machaon,* n'im-

Digitized by Google

porte quelle chenille, reçoit au moment de sa transformation en chrysalide certaines impressions de l'ambiance, et que si seules quelques espèces ont des manifestations semblables à celles du *Machaon* ce n'est point par défaut de la qualité organique nécessaire, mais à cause d'une insuffisance de la sensibilité, ou encore parce que le même don est exploité différemment. Etant donné d'autre part que les qualités fondamentales des êtres vivants peuvent être considérées identiques pour tous, il n'est pas arbitraire de retenir que la façon dont certains faits se produisent chez eux a une importance relative et ne signifie pas qu'il y ait diversité dans leurs propriétés latentes.

Je remarque à nouveau à ce propos, que ce que nous appelons mimétisme se retrouve, avec des caractéristiques identiques et ne permettant pas d'équivoques, dans les organismes les plus disparates, reptiles, poissons, coléoptères, vers, diptères, crustacés, arachnides, lépidoptères, oiseaux, mammifères, parmi lesquels à mon avis l'homme même en certains cas en donne des preuves. Je ne sais jusqu'à quel point il peut être juste d'invoquer le hasard même à la façon darwinienne, pour expliquer la constitution des ensembles organiques parfaits et instinctifs connexes au mimétisme, et comment on peut parler du hasard dans des cas où, ainsi que pour les exemples cités, une même propriété très parfaite se révèle dans les structures les plus diverses, pour les amener toutes à converger exactement dans une même direction, qu'aucune contrainte extérieure ne justifie.

En présence de tous ces faits, il y a lieu de penser, plutôt, que notre conception des dons que possèdent les organismes est tout à fait imparfaite. Ainsi, pour revenir au phénomène inexplicable du mimétisme des œufs du *C. canorus,* je n'hésite pas à affirmer qu'il dépend directement d'une propriété inconnue de son organisme, mise en mesure de se manifester sous l'influence de stimulants particuliers, reçus cas par cas, de l'ambiance. Supposons cet oiseau sur le point de donner naissance à un petit. Quiconque a vu un seul nid d'oiseaux sait quelle grande influence sa seule vue et ses préparatifs exercent sur le couple ; et j'ai déjà dit que la prolongation artificielle des soins aux jeunes, même introduits par fraude, est suffisante pour suspendre l'activité des ovaires. Le déplacement du nid, ou certaines ruses employées pendant sa construction suffisent aussi, selon les circonstances, à retarder ou anticiper le dépôt des œufs.

Il semble donc que les ovaires travaillent dans chaque espèces de pair avec la construction du nid, et suivent à la lettre ses progrès. Le *C. canorus* ne construit pas de nid mais, comme toute autre espèce, il se prépare longtemps à l'avance aux devoirs de la reproduction. Il vit au milieu des autres oiseaux et son attention se concentre sur certains, parce qu'il les rattache au développement des phénomènes

Digitized by Google

qui surviennent dans ses ovaires, ni plus ni moins que l'oiseau non parasite dont l'attention est tendue sur le nid en construction.

Que l'on note que l'œuf du *C. canorus* n'est jamais déposé le premier dans le nid exploité, mais le plus souvent le dernier et parfois lorsque l'incubation des autres œufs est déjà commencée. Des détails intéressants, sur lesquels je reviendrai plus loin, accompagnent même les deux éventualités, que le *C. canorus* sait apprécier dans l'intérêt de son petit. Il est certain que le parasite a vu à l'avance ce nid, et aussi les œufs qu'il contient, et qu'il l'a uni d'une certaine façon aux processus inconscients qui à l'intérieur de son organisme règlent la maturation de l'œuf unique qu'il est sur le point de déposer. A ce moment doit se produire pour cet œuf un fait (en substance) semblable, d'après moi, à celui du *Machaon* sur le point de se transformer en chrysalide, ou de tant d'autres animaux dont le mimétisme est connexe au sort de l'individu ; et cela précisément en rapport avec les stimulants reçus du nid sur lequel le parasite entend agir. Donc point de capacité, ainsi qu'on l'admet pour chaque individu de *C. canorus,* de faire un seul type d'œuf et d'exploiter par suite une seule espèce d'oiseaux, mais imitation quelconque d'œufs pour chaque *C. c.* avec la même indifférence par laquelle une même chenille de *Machaon* peut devenir grise, ou verte, ou brune, etc., selon le cas. Si paradoxale que paraisse une conclusion de ce genre, c'est la seule qui soit d'accord avec les faits et qui permette une explication logique de la poduction chez l'*Uria troile* des 221 types d'œufs différents, et de tous les cas de mimétisme des œufs observés chez tous les oiseaux parasites.

*
* *

Il est assez difficile de dire le pourquoi de ces imitations, étant donné surtout que l'imitation est, en apparence, superflue, au moins chez le *Cuculus canorus* et chez *l'Uria troile* ; mais il me semble inévitable de dire que l'organisme y est fatalement amené une fois qu'il a reçu certains stimulants. Nous en venons ainsi à reconnaître une faculté qui peut avoir une portée notable dans les organismes. Les impressions, en effet, que chaque individu reçoit de l'ambiance sont nombreuses, et parmi elles plusieurs sont strictement connexes à des nécessités d'existence impossible à différer, et par conséquent très vives. Si la faculté des organismes de provoquer en eux- mêmes des productions dépendant de stimulants psychiques était étendue, nous pourrions y trouver la raison, par exemple, de ces caractères que dans les espèces nous indiquons sous le nom d'adaptations et aussi celle de certaines anomalies humaines assez fréquentes et non expliquées, comme par exemple certaines que l'hystérie favorise, ou d'autres vraisemblablement contractées pendant le déve-

Digitized by Google

loppement intra-utérin, que la croyance populaire, à bon droit alors, attribue à de fortes impressions éprouvées par la mère.

Que chaque organisme élabore en lui-même certaines impressions reçues de l'ambiance cela ne fait aucun doute, et nous en avons la preuve dans les phénomènes psychiques, à tout instant. A ce propos il faut même noter qu'il n'y a peut-être aucune différence entre le don organique qui pousse à une réaction psychique donnée et celui qui amène un organisme à une production en rapport avec les événements. On peut arriver de différentes manières à la démonstration de cette probabilité, et il n'est pas inutile, dans ce but, de remarquer que chez n'importe quel animal un lien étroit existe entre l'état fonctionnel de certains organes, les sexuels en premier lieu, et les manifestations psychiques. La psyché, et chez l'homme même au moins pour ce qu'il y a en lui d'instinctif, serait alors loin d'être libre, et dans le développement des phénomènes psychiques il n'y aurait pas, contre toute apparence, une rigueur moindre que celle qui règle la succession des phénomènes vitaux dans une partie quelconque de l'organisme. Si, au contraire, un pouvoir d'élaboration inconsciente des stimulants perçus n'était pas continuellement en œuvre dans tout organisme, tant végétal qu'animal, seraient probablement impossibles, non seulement les manifestations psychiques et les adaptations organiques, mais encore tant de faits particuliers très communs, mais incompris, tels précisément ceux que j'ai signalés relativement aux oiseaux parasites, ou capables d'émettre des œufs mimétiques, et en général tout phénomène biologique.

*
* *

Le *Cuculus canorus* connaît, ai-je dit, le degré de développement des œufs contenus dans le nid qu'il veut exploiter et il se comporte en conséquence. En effet, si son œuf est déposé avant que le couple propriétaire du nid ait commencé l'incubation, et c'est le cas le plus fréquent, il ne se produit rien de plus, et l'œuf échangé est couvé avec les œufs légitimes. Si au contraire l'incubation est déjà commencée, la famille parasite jette hors du nid peu à peu les œufs qu'il contient et dont l'éclosion anticipée, par rapport à celle de l'intrus, constituerait pour celui-ci un grave danger. La destruction de la couvée légitime, dans le nid exploité par le *C. canorus,* est toutefois immanquable dans n'importe quel cas et jamais le jeune étranger ne grandit auprès de petits frères. Si la mère n'a pas pensé à le débarrasser des futurs compétiteurs à la nourriture quotidienne, en jetant à l'avance les œufs, c'est le petit même qui s'en charge.

Fidèlement, comme s'il en avait reçu la consigne, il assume la cruelle charge d'expulser les œufs et les poussins qu'il trouve à ses côtés. La mère, qu'il ne connaîtra jamais, ne s'intéresse plus à lui,

Digitized by Google

certaine de l'avoir bien placé, et ses parents provisoires sont loin de se préoccuper de la scène barbare qui se déroule sous leurs yeux. Ils ne reconnaissent plus leurs propres petits dès que ceux-ci ont franchi le bord du nid, et ils les laissent languir à terre, en proie aux fourmis. Pour que tout cela se produise, il faut toutefois, que le jeune parasite naisse entre certains délais, parce que vu la croissance extrêmement rapide de tous les jeunes oiseaux, il pourrait se trouver dans des conditions d'infériorité insurmontables par rapport aux compagnons qu'il a mandat de détruire. Le fait toutefois ne se produit jamais en raison de l'attitude prévoyante de la mère, qui sent immanquablement le danger et y pourvoit au cas où les œufs du nid à exploiter sont déjà en voie de développement.

Personne à ma connaisance, n'a donné une explication adéquate du fait, et Darwin lui-même, qui s'occupa longuement du parasitisme du *C. canorus* n'insiste pas. A mon avis il ne comporte pour l'instant qu'une explication ; mais elle introduit dans un domaine très scabreux, dans lequel on a à faire non à des réactions de l'organisme provoquées par des stimulants visuels ou reçues par une des voies sensorielles communément admises, mais à des réactions dans lesquelles l'élément déterminant est, ou mieux ne peut être que de nature nettement métapsychique.

Je me suis convaincu qu'il y avait peu de profit à continuer l'étude sur le *C. canorus* pour comprendre comment peuvent se passer les choses à ce sujet, qui mérite pour différentes raisons une analyse minutieuse. Un autre oiseau, très connu, le pigeon domestique fournit de meilleurs éclaircissements. En relation et, pourrait-on dire, en stricte dépendance avec le degré d'incubation des œufs qu'il couve et qui pour le but de la recherche peuvent aussi ne pas être les siens, il présente un fait digne d'une attention plus grande que celle qui lui a été accordée jusqu'ici. Déjà en toute période, la muqueuse de la partie antérieure du jabot possède chez le pigeon une capillarisation particulière de l'épithélium stratifié. A l'époque de l'éclosion des œufs le microscope révèle une augmentation énorme de l'épaisseur de cet épithélium, avec en même temps une infiltration de graisse dans ses cellules, et une augmentation énorme des capillaires intra-épithéliaux qui se ramifient presque jusqu'aux extrémités des nouveaux tissus. En même temps un dépouillement actif de l'épithelium même, produit dans la cavité du jabot l'accumulation d'une bouillie caséeuse qui est émise par le bec pour servir de nourriture aux petits pendant les premiers jours de leur existence. Cette bouillie est communément dénommée « lait du jabot » et la période pendant laquelle les jeunes pigeons en sont nourris s'appelle « l'allaitement ».

Avec une faible perte de temps, et à peu de frais, il est très facile pour quiconque dispose d'un pigeonnier, de découvrir des indices en faveur d'une interprétation métapsychique d'un moment important

Digitized by Google

du phénomène. On pourrait croire que l'altération de l'épithelium stratifié du jabot se produit à une époque fixe après la ponte des œufs, lesquels ont, ainsi qu'on le sait une durée d'incubation constante. Il faut noter toutefois, que le mâle aussi bien que la femelle est sujet aux mêmes altérations qui amènent la production du « lait » ; et il ne pond pas d'œufs, bien que, et ce cas est commun à de très rares espèces, le mâle contribue chez le pigeon à l'incubation. On pourrait croire encore que l'altération a un cycle déterminé, en rapport aux besoins des petits, et que débutant au moment où les œufs sont sur le point d'éclore, elle disparaisse toujours progressivement le vingtième jour qui suit la naissance des petits, le cycle pourtant qui est normalement fixe, peut être altéré sans difficulté. Je ne m'occuperai point de sa prolongation indéfinie que l'on obtient en substituant, tant qu'on en a le moyen, des jeunes au degré de développement qui nécessite « l'allaitement » ; cette prolongation peut, en effet, être interprétée de différentes façons. Je préfère envisager le cas de retard ou d'anticipation, ou de défaut de production de la secrétion du « lait », correspondant avec le degré ou avec l'impossibilité de développement des œufs que l'on aura donnés à couver au couple de pigeons. Dans tous les cas le résultat fourni par le couple de pigeons s'accorde avec la plus stricte opportunité. Si nous remplaçons les deux œufs que la femelle dépose pour chaque couvée, par deux autres rendus incapables de développement, l'incubation continuera parfois au delà de la période normale, mais l'altération de l'epithelium du jabot à l'approche de l'éclosion des œufs ne s'obtiendra qu'en proportion infiniment moindre que celle qui est normalement habituelle. Si au contraire les deux œufs substitués sont en voix de développement, soit avec anticipation soit avec retard par rapport à ceux du couple, nous pourrons provoquer entre certaines limites pour l'avance et sans limites pour le retard, une variation correspondante dans le cycle de l'altération. Je dirai incidemment que les résultats sont plus nets si la recherche est exercée sur des couples de pigeons qui couvent pour la première fois.

*
* *

Je sais bien que dans toutes les questions où comme dans celle-ci la solution est scabreuse, en raison du préjugé anti-métapsychique, il est difficile de trouver un fait contenant à lui seul tous les éléments nécessaires à la résoudre de façon indiscutable ; c'est pour cela que j'ai commencé par exposer longuement le cas du mimétisme des œufs du *Cuculus canorus*, lequel révèle de façon visible, dirais-je, le pouvoir que possède son organisme d'élaborer certains stimulants reçus

Digitized by Google

par la voie sensorielle normale, pour passer ensuite, toujours chez le *Cuculus canorus,* à un autre fait certainement accompli en vertu du même pouvoir d'élaboration de l'organisme, mais pour lequel on retiendrait difficilement que le stimulant parvienne par la même voie. Ensuite, avec l'exemple des altérations de l'épithelium du jabot du pigeon, j'ai voulu appuyer la supposition précédemment avancée, d'après laquelle l'expulsion, par la femelle du *Cuculus canorus*, des œufs contenus dans le nid exploité, se produit comme conséquence d'un stimulant reçu par la voie métapsychique. Il doit en être de même de l'attitude barbare mais très logique du jeune oiseau qui naît au milieu d'étrangers. Il n'est pas possible, en effet, d'admettre que le pigeon examine intentionnellement même s'il en a le moyen, les œufs du nid, qu'ils lui soient propres ou non, et qu'après cela il soit capable de faire du fruit de son examen le point de départ de faits physiologiques comme ceux que nous avons envisagés et qui sont de nature à échapper à tout contrôle de l'individu chez lequel il se produisent. Il faut croire que ces faits se déterminent et se déroulent dans le pur domaine de l'inconscient, et que le stimulant dont l'organisme du *C. canorus* ou du pigeon tire motif pour réagir dans l'intérêt de l'individu contenu dans l'œuf, ne dépend pas d'impressions d'odeur, de couleur, de conductibilité calorifique ou autre, mais uniquement de quelque chose qui pour l'instant échappe à notre examen direct et qu'il ne nous est pas donné de comprendre. Placés les uns auprès des autres ces faits donnent, il me semble, une forte apparence de vérité à l'hypothèse métapsychique, comme l'unique pouvant les expliquer ; et chacun d'eux contribue au contraire à écairer, quoique faiblement, au moins un aspect de certains phénomènes étudiés par la Métapsychique.

*
* *

Il n'y a aucune raison de croire que les facultés supposées en action chez le *Cuculus canorus* et le *Pigeon* ne soient pas propres aussi à d'autres espèces. De nombreux exemples prouvent qu'elles sont générales dans le monde des vivants, tant animal que végétal. Je ne m'étendrai pas sur une longue suite de faits, dont certains demanderaient un exposé détaillé pour démontrer le côté métapsychique qu'ils semblent renfermer. Je me limiterai à traiter d'un autre cas propre à la vie de tous les animaux et qui chez les oiseaux se prête à des recherches faciles. Je choisis à nouveau les oiseaux parce que je puis ainsi fournir une nouvelle preuve à l'appui de l'hypothèse émise pour les faits précédents, et probablement l'élargit. Le fait en question se constate pendant la période des soins donnés par les couples à leurs petits.

Digitized by Google

J'ai déjà dit qu'il est possible de remplacer dans le nid les œufs ou les jeunes, sans que le couple propriétaire semble s'en apercevoir. Au moyen de cette ruse et d'autres trop longues à décrire, on peut démontrer que les adultes agissent probablement par réaction inconsciente à des stimulants qui partent de l'organisme des jeunes qu'ils élèvent, sans suivre aucun usage établi et s'adaptant au contraire cas par cas, ou plutôt becquée par becquée, on peut déjà en être certain, en observant le parasitisme du *C. canorus* : si cette possibilité d'adaptation des adultes aux besoins des petits n'existait pas spontanément chez tous les couples d'oiseaux, cette forme de parasitisme n'aurait jamais pu s'établir.

Il faut noter que chaque espèce d'oiseaux use d'un aliment particulier et que les petits de chaque espèce ont, évidemment, certains besoins différents de ceux des petits d'une autre espèce, surtout en ce qui concerne la quantité de nourriture. Le *C. canorus* confie habituellement son œuf à de minuscules insectivores, tels que la *Pratincola rubicola,* l'*Erithacus rubecula* et autres, chez lesquels la grosseur des petits et le besoin de nourriture sont infiniment moindres que chez lui. Le besoin de nourriture chez le *Cuculus canorus,* pendant son développement, est au contraire très grand parce qu'il naît tout petit d'un œuf qui même comme volume ressemble à celui de ses parents fictifs, et qu'il doit rapidement atteindre la taille de son espèce, qui est celle d'une grosse tourterelle ; de sorte qu'aussitôt qu'il a un peu grandi le couple qui l'élève suffit avec peine à répondre à ses seules exigences. La nature prévoyante y a pensé : d'où le massacre de la couvée légitime accompli, selon le cas par la femelle parasite ou par son digne rejeton à peine né.

Quiconque a vu des jeunes oiseaux au nid, a pu noter qu'ils ne sont jamais rassasiés ; leur gloutonnerie est incroyable et dans l'élevage artificiel elle leur est fatale si la personne qui les nourrit la prend pour l'expression de leurs besoins. Il suffit d'un peu plus que le nécessaire, et aussi d'un peu moins, pour qu'ils succombent au bout de quelques jours, parfois de quelques heures. La becquée doit être donnée avec discernement et sans tenir compte de la demande incessante ; mais comment exiger ce discernement d'êtres, tels que les oiseaux incapables de reconnaître leurs propres petits de ceux d'autrui ?

Observons un peu comment se produisent normalement les choses pendant que la becquée est distribuée dans le nid. C'est un spectacle des plus gracieux que celui du va et vient d'un couple d'oiseaux et de ses haltes auprès des petits et j'avoue que c'est toujours pour moi un des plus intéressants que la nature puisse m'offrir. A chaque arrivée de l'un des deux parents, qui agissent chacun pour son propre compte ne se rencontrant que rarement sur le nid, les petits se détendent tous à la fois comme un ressort, avançant leur bec ouvert avec une expression d'extrême besoin de nourriture. L'adulte,

Digitized by Google

sans hésitation, porte aussitôt son attention sur un seul des implorants, dans le bec duquel il introduit les provisions apportées, il fait rapidement un peu de nettoyage dans le nid et s'en retourne en emportant les excréments du petit qu'il vient de nourrir, tandis que entre temps celui-ci et les autres s'endorment. Pendant que la becquée est donnée au seul privilégié, dont la tête est choisie dans le groupe des petits oiseaux en évitant gentiment les autres qui apparemment auraient les mêmes droits, ceux qui n'ont pas été satisfaits, fouillent du bec sous les plumes de l'adulte et parvenus à certains points, tels que la pointe de la queue ou des ailes, ils cherchent à les arracher, sans comprendre ce qu'ils font. Leur gloutonnerie est telle, et si aveugle, que si on leur met dans le bec un petit caillou ou un fragment de métal, ils n'hésitent pas à l'avaler. Comment se fait-il qu'avec des familiques si insatiables et en même temps délicats au point que le moindre excès ou défaut de nourriture les fait succomber, le succès de l'élevage soit toujours parfait, pour tant que nous puissions mettre de ruses en œuvre dans l'intention de le compromettre ?

On ne peut plus admettre, je l'ai dit, que le discernement qui guide dans ce cas les adultes soit conscient, puique, ces adultes, dans des cas beaucoup plus simples, font preuve de la plus grossière inconscience. A mon avis ce discernement est de même nature que celui qui pousse, au plutôt impose à la femelle ou au nouveau-né du *Cuculus canorus* d'éliminer les concurrents du nid exploité ; ou au pigeon, mâle ou femelle de préparer le « lait » dans le jabot seulement lorsqu'il est opportun de le faire, en vertu de ce pouvoir d'élaboration inconsciente des stimulants reçus qu'il faut admettre chez le *Cuculus canorus* sur le point d'imiter un œuf, et chez tant d'autres espèces mimétiques.

*
* *

Sans exposer en détail les expériences, probantes d'après moi, que j'ai faites pour parvenir à cette conclusion, je veux signaler seulement un dernier détail, non sans importance parce qu'il concerne la façon de comprendre, en dehors de l'homme, les rapports qui interviennent entre parents et petits, avant et après que ceux-ci sont en mesure de se suffire. Dans toutes les espèces, les adultes se reproduisent, prodiguent même en se sacrifiant tous les soins possibles aux petits tant que cela est indispensable, puis ils les chassent et ne s'en occupent plus et n'ont même plus le souvenir d'avoir jamais mis des petits au monde. Ces conceptions dépassent évidemment leurs possibilités psychiques. Nous devons donc croire que tout ce qui se passe dans la nature entre parents et descendants n'a seulement que des raisons organiques et se produit aussi inconsciemment que la

Digitized by Google

succession et le développement des phénomènes physiologiques chez l'homme.

Pour en revenir aux oiseaux, le petit dans le nid, et tant qu'il n'est pas en mesure de se suffire, semble être remarqué au même titre qu'une partie de l'organisme de l'adulte qui en prend soin. La façon dont s'opère le détachement entre parents et petits ne contredit point cette conception. Chez les oiseaux le détachement ne s'effectue pas dans le nid, car après la sortie du nid les adultes suivent les petits encore pendant quelques jours continuant à leur donner la becquée. Entre temps ceux-ci commencent à s'intéresser aux insectes, aux graines, etc., qu'ils voient et cherchent à les becqueter. L'exercice est un peu difficile au début, mais la perfection est vite atteinte, et jour par jour, les adultes trouvent que l'organisme des jeunes nécessite moins de suppléments à la nourriture que ceux-ci réussissent à se procurer tout seuls. Bientôt ces suppléments deviennent superflus et c'est alors que le détachement s'opère automatiquement. Les petits ne sont plus reconnus et sont chassés à coups de bec et d'aile, au lieu d'être nourris.

Pour aussi brutal que cela paraisse, je ne vois en tout ceci qu'une nécessité naturelle inévitable. De même que dans un organisme les différentes parties exigent et obtiennent la nourriture dont elles ont besoin, dans les rapports entre adultes et jeunes encore au nid les premiers donnent au seconds les soins voulus en relation à la demande qui leur parvient de façon inconnue mais précise, et à laquelle ils réagissent inconsciemment. Lorsque cette demande, qui doit provenir de l'organisme des jeunes conformément à leurs besoins, vient à cesser, inévitablement la réponse cesse, et cesse aussi toute raison d'attachement des parents pour les petits.

Après l'élevage, le couple passe aussitôt à une nouvelle couvée, ayant complètement oublié la précédente. Et ainsi indéfiniement ; et il en est ainsi, oserai-je dire, parce qu'il ne peut en être autrement.

Je sais bien qu'une semblable conclusion heurte ce que l'on a cru voir d'amour maternel en dehors de l'homme, mais qui est en grande partie une pure création de notre fantaisie, toutefois, si on réfléchit bien, cette loi de la nature qui lie l'adulte au jeune de façon aussi indiscutable que l'organe au corps dont il fait partie est déjà significative.

*
* *

Tout ce qui précède est bien peu de chose et ne suffit pas à démontrer de façon indiscutable qu'il y ait dans les manifestations biologiques que j'ai envisagées quoi que ce soit de métapsychique ; mais je n'ai voulu que signaler la probabilité. Je dois déclarer tou-

Digitized by Google

tefois que cette probabilité me paraît telle qu'il n'est pas illusoire d'espérer que d'autres recherches puissent la transformer en certitude. Un grand service serait ainsi rendu à la Métapsychique, dont le seul défaut me paraît être de n'avoir pas encore une base biologique suffisamment solide.

Dr Lidio CIPRIANI.

Musée National d'Anthropologie et d'Ethnologie
de l'Université Royale de Florence, juillet 1928.

Digitized by Google

Métapsychique et Médecine

Les rapports qui existent entre la métapsychique et la médecine ont déjà été signalés et étudiés, particulièrement au point de vue de la suggestion ; mais il semble que, dans ces deux sciences, les études aient manqué de coordination. Le moment est venu de fixer, dans la mesure où cela est possible, les principes qui doivent diriger les recherches. Ces principes ne sont en réalité que des hypothèses de travail et l'avenir, sans aucun doute, en formulera de nouveaux, mais ils ne contrediront pas les faits bien observés.

Le domaine commun des sciences psychiques et médicales est la psychothérapie. Cette science n'est pas nouvelle, et les traitements, dans les stations anciennes, comme Epidaure et Héliopolis, comparables à notre Lourdes moderne, avaient pour fondement la médecine psychique, c'est-à-dire l'action du moral sur le physique.

Les recherches actuelles posent à notre curiosité deux questions. La première est celle des cures exclusivement suggestives, la seconde est celle des cures dites magnétiques. Ce sont là deux problèmes différents. Faute d'espace et de temps, j'en négligerai le côté historique et je me bornerai à citer les ouvrages de Paracelse, d'Aggripa, de Robert Fludd, de William Maxwell, des deux Van Helmont, de Mesmer, Deleuze, Puységur, du Potet, de Rochas, J. Kerner, Esdaile, Braid, Charcot et des maîtres des écoles de la Salpétrière, de Nancy et de Bordeaux.

Le premier de ces problèmes est celui de l'action de la suggestion. C'est une action de persuasion, et le seul agent actif est ce que nous appelons l'auto-suggestion. Les recherches récentes montrent que dans notre organisme individuel il y a deux *psychismes*, ordinairement désignés sous le nom de conscient et de subconscient. Il est probable que le conscient est la conscience personnelle, le moi, et que le subconscient est la conscience totale de notre individualité organique. Ces deux consciences diffèrent qualitativement et quantitativement. La personnalité a l'apparence d'une fonction spéciale, dont les éléments constitutifs sont empruntés à la conscience organique individuelle ; c'est une sorte de garde du corps, adapté aux conditions ambiantes et chargé de protéger l'individualité organique, contre les dangers du milieu où elle vit. Ses facultés sont plus limitées que celles de la conscience organique, sa puissance est moindre. L'individualité a des ressources motrices et sensitives qui se révèlent dans la magie (phénomènes psycho-moteurs) et dans la divination (phéno-

Digitized by Google

mènes psychosensoriels). Elle en a d'autres, qui sont ses propriétés de conservation et d'amélioration de l'être individuel, tant intellectuel que matériel. C'est dans cette propriété conservatrice et perfectrice qu'est le principe de la thérapeutique psychique.

On peut dire, d'une manière générale et approchée plutôt qu'exacte et précise, qu'aux fonctions de la personnalité et de l'individualité correspondent deux systèmes nerveux spéciaux, le système sympathique, dépendant de l'individualité, le sytème cérébrospinal, fibres a myéline, correspondant à la personnalité : celle-ci commande aux muscles striés, celle-là aux muscles lisses qui régissent les fonctions trophiques, circulatoires, glandulaires.

La suggestion ordinaire peut, sous certaines réserves, dont la principale est la résistance de la conscience organique, agir sur la volonté personnelle ; à ce point de vue elle peut être un agent thérapeutique de redressement moral et déterminer des inhibitions et des impulsions curatives de défauts ou de vices, auxquels l'action de la volonté peut porter remède.

Il en est autrement des modifications qu'il faut apporter aux fonctions régies par l'individualité organique.

L'action de la suggestion a pour base les liens étroits qui unissent l'intelligence et le corps. Le fonctionnement régulier des organes, ceux de la vie intellectuelle aussi bien que ceux de la vie animale, s'accompagne d'une sensation de bien-être, et souvent d'un besoin d'activité. Aux dispositions favorables du corps correspondent des dispositions favorables de l'esprit. La suggestion, en fixant un état moral favorable, agit en sens inverse, allant du moral au physique et crée une tendance à des dispositions analogues des organes, quand aucune lésion organique grave n'empêche l'établissement de cet état harmonique.

Pour donner une image grossière de cette action réciproque du physique et du moral, expression d'ailleurs peu satisfaisante, on peut comparer cette action à celle de dynamos associés : l'un produit de l'électricité au moyen du mouvement, l'autre reçoit ce courant électrique et le transforme en mouvement. Les deux dynamos peuvent se substituer l'une à l'autre, et recevoir ou donner le courant.

Une harmonie semblable paraît exister entre le corps et les organes de la pensée. Si le bon état du corps produit l'euphorie, la fixation par suggestion du sentiment de bien-être tend à en déterminer les conditions organiques. Il en est de même des organes particuliers : la suggestion peut leur rendre leur activité normale en fixant la représentation mentale de cette activité dans l'esprit, si rien d'organique ne s'y oppose.

Mais il faut prendre garde à une chose dont on ne tient pas toujours compte : c'est la différence qualitative entre les fonctions intellectuelles de l'individualité organique et celles de la personnalité.

Digitized by Google

La conscience personnelle, constamment sollicitée par les excitations extérieures, ne peut retenir dans son champ qu'un ordre d'idées à la fois. Pour le fixer, elle fait un effort que nous appelons l'attention. La conscience organique peut au contraire embrasser simultanément plusieurs courants de pensées d'ordre différents, comme W. James l'a constaté. D'autre part, la volonté organique à d'autres caractères que la volonté personnelle. Celle-ci est un effort, et n'acquiert de force que par la tension déterminée par cet effort ; c'est un procédé analogue a celui de l'attention pour la fixation d'un ordre d'idées dans le champ de la conscience personnelle. Cet effort n'apparaît pas dans la volonté organique : celle-ci est manifestée par une tension naturelle qui en fait un désir continu, une appétence.

Les distinctions de cette nature caractérisent la différence des facultés dites intellectuelles de leurs analogues dans la sphère organique ou individuelle. Pour que la suggestion donnée passe facilement de la conscience personnelle à l'organique et devienne une autosuggestion active, elle doit être transposée du mode rationnel au mode sensitif.

Elle peut alors rendre de grands services et permet d'étendre le champ d'action de la thérapeutique psychique. Le médecin peut modifier la circulation, le trophisme, les sécrétions et faire disparaître non seulement la douleur, symptôme qu'il ne suffit pas de traiter pour guérir, mais atteindre la cause qui le provoque, dans la mesure plus haut précisée.

Le second problème est plus difficile à résoudre. La psychothérapie est-elle une thérapeutique exclusivement suggestive ou peut-elle mettre en mouvement des forces curatives opérant, toute proportion gardée, comme les agents physiques ?

Le problème doit être divisé pour être bien posé.

Il y a certainement une action physique du médecin sur le malade. Cette action est complexe et comporte des éléments purement psychologiques, comme la confiance ; ils ne sont pas les seuls. Nous exerçons une action d'ordre sensitif les uns sur les autres, et cette action ne dépend pas seulement de la sympathie que peuvent inspirer notre caractère, notre aspect, nos manières, l'autorité dont nous jouissons ou même notre sollicitude et notre bonté. Il y a autre chose. Une personne peut nous être sympathique, même nous être chère, et cependant sa présence suffit pour nous fatiguer, pour nous donner un véritable malaise. D'autres nous procurent une sensation de calme, de bien-être, nous communiquent de l'énergie. Tout le monde peut vérifier cette indication, surtout dans les hôpitaux. Cette action est précieuse pour le traitement de toute maladie, elle est aussi utile au chirurgien qu'au médecin.

Est-ce une émanation particulière ? se rattache-t-elle à la théorie du fluide des magnétiseurs ? Il ne me paraît pas possible de l'affir-

Digitized by Google

mer scientifiquement, mais il faut reconnaître que c'est une hypothèse commode. Elle expliquerait certains faits comme la visibilité de l'effluve digitale, confirmée par les expériences de Copenhague de 1914, et le mouvement que l'action d'un corps vivant provoque sur des appareils légers comme celui du Dr. Charles Borde et du Comte de Trommelin. Le fluide serait l'od de Reichenbach, le mumia de Paracelse, l'archée de Van Helmont, le fluide vital de W. Maxwell, précurseur de Mesmer.

Sans préjuger la question, on peut affirmer que les passes magnétiques et l'imposition des mains soulagent fréquemment les malades et permettent d'obtenir une action décongestive rapide et efficace. Les affirmations des principaux représentants de l'école de Mesmer méritent d'être contrôlées, maintenant que nous connaissons la cause principale de certaines de leurs erreurs techniques, c'est-à-dire de leurs croyances relatives à la nécessité du rapport entre le sujet et l'opérateur, et à la cloison étanche existant entre les états magnétiques ou somnambuliques et la conscience personnelle habituelle. Nous sommes mieux préparés qu'eux à distinguer l'action de la suggestion de celle que produirait un agent tel que leur fluide.

Mais il ne paraît pas prudent de nier cette action et de contester l'influence calmante ou même curative de certaines personnes. Il faut instituer des expériences méthodiques et sincères — j'insiste sur ce dernier mot — pour arriver à une opinion définitive. Nous avons constaté combien les poursuites exercées contre les empiriques avaient eu d'inutilité ; on peut dire qu'elles ont favorisé le charlatanisme au lieu de l'abattre, car chaque prévenu amène à la barre une théorie de témoins affirmant avoir été abandonnés par les médecins et guéris par l'empirique. Ces témoignages ne peuvent être contrôlés et leur valeur est sujette à caution ; cela n'arrête pas l'opinion, qui ne tient compte que des allégations des témoins sans s'inquiéter de leur qualité. C'est aux médecins métapsychistes qu'il appartient d'entreprendre l'examen d'une question aussi intéressante et aussi pleine de promesses. Beaucoup de maladies m'ont paru justiciables du traitement psychique, notamment les névralgies, les congestion du foie, des reins, les dysménorrhées, certaines formes de l'hystérie d'origine émotive, les troubles circulatoires, trophiques ou sécrétoires dus, soit à l'excès, soit à l'insuffisance du tonus nerveux.

Il m'a semblé qu'en beaucoup de cas on pouvait soupçonner une action physique indépendante de celle de l'imagination ou de la suggestion. Il est temps de soumettre ces faits à un contrôle éclairé, car ils peuvent apporter à la thérapeutique un précieux concours. J'ajouterais que les procédés psycho-thérapiques, loin d'être incompatibles avec la médication ordinaire et la pharmacopée, semblent favoriser l'action des remèdes. Les passes magnétiques faites avec des

Digitized by Google

solutions médicamenteuses m'ont parfois donné de curieux résultats.

Dans l'intérêt même de la médecine et des malades, il ne convient pas de laisser à des empiriques le monopole des pratiques magnétiques. Il est possible que certains d'entre eux aient sur les malades l'action bienfaisante à laquelle j'ai fait illusion, mais cette action, pour être vraiment féconde et utile, doit être guidée par un médecin capable de diagnostiquer la cause du mal et d'y porter remède, non de se borner à faire disparaître des symptômes, souvent utiles, comme la douleur. L'ignorance des empiriques est dangereuse.

Je comprends que les médecins hésitent à employer des procédés dont les charlatans abusent. Ce n'est pas une raison suffisante pour les écarter et le concours que la métapsychique peut apporter à la médecine est justement de l'éclairer sur la valeur des procédés psychothérapiques et d'ouvrir à la thérapeutique un domaine dont nous ne soupçonnons peut-être pas l'étendue.

Dr MAXWELL.

Digitized by Google

Deux mises à l'épreuve de la Connaissance paranormale de M. Stephan Ossowiecki

A bord du vaisseau « Bérengaria ». — Mai 1928.

Le professeur BARRINGTON-EMERSON
à M. OSSOWIECKI, ingénieur à Varsovie.

Cette lettre a pour but de vous donner mon opinion sur l'expérience que j'ai faite avec vous, dans ma chambre à l'hôtel de l'Europe, expérience à l'égard de votre don.

Chaque fois que l'occasion s'est présentée, depuis quarante ans, d'observer des faits de cette sorte, j'ai cru bon de la mettre à profit. Je n'étais ni croyant ni sceptique.

Lorsque je vous fus présenté à la réception donnée par M. Pierre Drzewiecki, Président de la ville de Varsovie, votre proposition de m'accorder une séance m'enchanta.

Nous nous réunîmes dans ma chambre. Pendant la première partie de la séance nous fûmes sept. Pendant la seconde partie, il n'y eut que M. de Drzewiecki et moi avec vous.

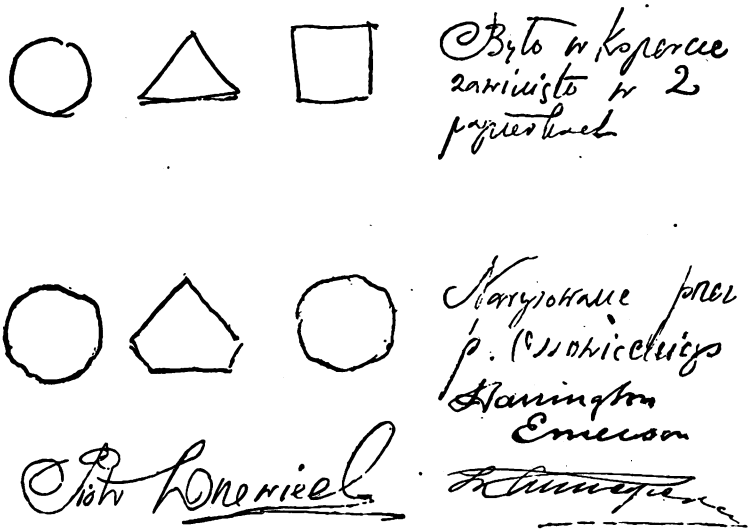
Conformément à votre demande, je me rendis dans une pièce voisine pour préparer l'expérience. Là, je dessinai sur ma carte de visite des figures géométriques, après avoir eu l'intention de dessiner une caricature. J'enveloppai ensuite cette carte dans du papier qui l'entoura plusieurs fois, et je glissai le tout dans une enveloppe que je cachetai.

Je vous remis la dite enveloppe, que vous tîntes dans vos mains derrière votre dos, et de façon à ce qu'elle nous restât visible. Votre première parole fut d'indiquer que j'avais eu tout d'abord l'intention de faire un autre dessin, mais que j'avais changé de projet. C'était exact.

Vous dites ensuite que vous voyiez trois figures géométriques : un cercle, probablement un triangle, et une troisième figure que vous ne pouviez définir avec précision. Vous les avez dessinées.

Digitized by Google

Voici le document reproduisant mes dessins et les vôtres.



Aussitôt que l'assistance, à l'exception de M. Drzewiecki et de moi, eut quitté les lieux, vous avez passé en revue ma vie avec une précision extraordinaire.

Vous avez dit que je m'étais marié jeune, que j'avais perdu deux enfants en bas âge : un garçon et une fillette (exact).

Que j'ai débuté dans ma carrière selon la culture universitaire que j'avais reçue, puis que j'avais pris une toute autre voie (exact).

Que j'habitais une maison entourée d'un jardin hors le centre de New-York, avec une belle vue sur une pièce d'eau (exact).

Vous avez décrit l'ameublement de plusieurs chambres, mais l'indication de la disposition des meubles fut embrouillée.

Vous m'avez déclaré que j'ai un fils aviateur-ingénieur et trois filles dont deux sont mariées ; vous m'avez donné le caractère de ma femme et dit que je l'avais amenée dans un endroit très éloigné de New-York, mais que je la reverrais bientôt (Tout cela est exact).

Vous avez signalé correctement ma séparation avec mon frère avec lequel, pendant longtemps, j'avais été très intimement lié.

Dans l'ensemble, vos indications ont été aussi exactes et précises que celles concernant les figures géométriques, malgré quelques détails un peu vagues. Il est évident que vous étiez capable de lire mes pensées avec exactitude et clarté.

Ce me fut un grand plaisir de vous connaître et d'avoir eu par vous la meilleure démonstration qu'il m'a été donnée d'avoir durant ma vie.....

Pr. BARRINGTON-EMERSON,
de New-York.

Digitized by Google

M. N. Fugan-Baranovski
au Directeur de l'Institut Métapsychique.

Malgré mes rares rencontres avec M. Ossowiecki, j'ai eu néanmoins l'occasion d'assister à certaines manifestations de sa faculté de lire le contenu d'une enveloppe cachetée ou le contenu de n'importe quelle autre matière non transparente.

1° La première fois, en 1920, étant chez M. Ossowiecki, après un entretien sur divers sujets, je lui demandais de me faire assister à une de ses expériences de lecture d'un pli cacheté.

M. Ossowiecki me proposa d'écrire quelque chose sur ma carte de visite et de la lui remettre sous enveloppe.

M'étant retiré de côté, j'écrivis *102*, puis ayant plié ma carte de visite et collé l'enveloppe, je la lui remis.

Ossowiecki prit l'enveloppe et la tenant derrière son dos, dit tout de suite qu'il y avait sur la carte un nombre de trois chiffres. Puis il nomma le second chiffre : *0*, puis le premier *1* et enfin le troisième *2*, faisant, en même temps la remarque que ce dernier chiffre était peu déchiffrable. Or, il s'est trouvé, après l'ouverture de l'enveloppe, que l'encre avait fait un pâté sur ce chiffre.

2° Un jour, chez des amis, étant assis très loin de M. Ossowiecki, j'écrivis sur un papier son nom de famille ; puis j'introduisis le papier dans une épaisse enveloppe.

M. Ossowiecki la posa sur la table et mit sa main dessus. Deux minutes après il dit : « *Il y a d'écrit un mot de dix lettres. Vous avez pensé à moi....* » et quelques instants après il ajouta : « *c'est mon nom* ».

3° Chez ces mêmes amis, M. Hoorl, le représentant de la Croix-Rouge Suisse, avait apporté une enveloppe en demandant à M. Ossowiecki de lire son contenu. Celui l'ayant tenue assez longtemps dans ses mains, dit : « *Je vois une espèce de bureau... une banque... mais, vous y avez mis de l'argent... une livre sterling* ».

En effet, dans deux fortes enveloppes cachetées se trouvait un billet d'une livre sterling.

4° Dans mon logement, je remis à M. Ossowieki un portefeuille, en le sortant d'un tiroir. M. Ossowiecki, le tenant entre ses mains, devant moi, me demanda si je ne dessinais pas, car il y avait dans ce portefeuille un dessin à la plume, représentant *un homme à barbe*. Je répondis que je ne dessinais point et qu'il n'y avait pas de dessin dans ce portefeuille. Mais, l'ayant ouvert et examinant les papiers, j'ai trouvé, dessiné par moi-même, sur le dos d'une feuille de papier, le croquis (bien mal fait) d'un homme barbu.

Digitized by Google

J'ai observé encore plusieurs faits semblables. Dans un seul cas M. Ossowiecki s'est trompé. On avait écrit : « non ». Et il a dit : « Un *nombre à trois chiffres, avec un zéro au milieu* ».

Je dois ajouter que si je n'avais pas observé personnellement cette faculté de M. Ossowiecki, je n'y croirais pas tellement elle dépasse toutes les possibilités que je pouvais admettre jusqu'ici.

N. Fugan-Boranovski,

Ancien Sénateur et Professeur à l'Institut des Ingénieurs des voies de communication à St-Petersburg.

Varsovie, 10 juillet 1928.

Digitized by Google

Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE *(Suite)*

b) — L'ÉNERGIE RAYONNANTE

Emission et absorption de la lumière (Théorie des Quanta)

(SUITE)

Théorie des Quanta *(Corps Noir).*

En physique et en astronomie, la connaissance de la *répartition* de l'Energie rayonnée par les différentes fréquences du *spectre de la dispersion* a une très grande importance. Cette étude ne peut être effectuée qu'à l'aide d'un corps (solide et incandescent) émettant *un spectre continu*, c'est-à-dire, en fait, d'un corps qui absorberait tous les rayons reçus. Un tel « *Radiateur* ou *résonnateur intégral*, dit *Corps noir* », est sensiblement obtenu par le noir de fumée, mais on le réalise plus pratiquement au moyen d'une *enceinte fermée* (à parois réfléchissantes), dans laquelle est aménagée latéralement une toute petite ouverture (Wien et Lummer, en 1900).

Dans cette enceinte ou sphère creuse, les réflexions successives de l'énergie absorbent *totalement* (par les parois) le rayonnement pénétrant par la faible ouverture. *Inversement*, si l'on porte cette enceinte à une température suffisamment élevée, la dite ouverture émettra un *rayonnement* dont l'énergie est parfaitement mesurable. En effet, un corps porté à une température de plus en plus élevée rayonne toujours de

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique (Voir *R. M.*, n^{os} 2, 3, 5 et 6, 1928).
  a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
  b) Energie rayonnante.
  c) Modèles d'atomes et de cristaux.
  d) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein et discussion.
V. — Synthèse de la gravitation.
VI. — Temps et Espace.
VII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VIII. — L'avenir des transformations de l'Energie.

Digitized by Google

l'énergie, d'abord sous forme obscure de chaleur rayonnante, puis, en outre, sous forme de lumière éclatante, visible.

D'après la loi de Stéfan-Boltzmann (1879-1884), *la quantité totale d'énergie rayonnée par seconde et par unité de surface est proportionnelle à la quatrième puissance de la température absolue.* ($K.T^4$).

Le rayonnement du *Corps Noir* a été étudié expérimentalement par les physiciens allemands Wien et Lummer, par Pringsheim, Paschen et Wanner, etc... Ils ont constaté que dans ce rayonnement intégral toutes les longueurs d'ondes (comprises entre des limites étendues et indéterminées) sont représentées, que la *densité du rayonnement* dépend uniquement de la *température absolue* de l'enceinte et non de sa nature ou de ses dimensions, et que *l'intensité du rayonnement* (en fonction de la longueur d'onde) suit une loi représentée par des courbes illustratives, dites *courbes de répartition de l'Energie dans le spectre*, d'après les valeurs observées par Lummer et Pringsheim, en 1900, dans le cas du corps noir ou *radiateur intégral*.

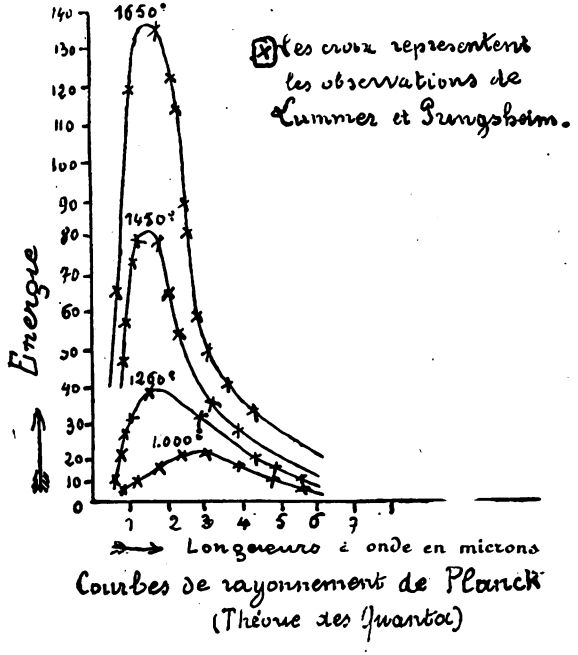


FIG. I.

Dans le *spectre solaire*, on a trouvé que la longueur d'onde moyennne (jaune) est voisine 0,5 micron (le micron valant un millième de millimètre) ; il en résulte que la température de la surface solaire serait d'environ 5,600° C. absolus (si celle-ci était assimilable au corps noir).

En procédant de la même manière voici, les températures de différentes sources (chaleur et lumière) usuelles (1) :

Bec Bunsen (flamme incolore) et *lampes à filament de charbon*.....	2.000° C.
Acétylène.....	2.300° C.
Lampes à filament métallique (tungstène) (atmosphère gazeuse)...	3.000° C.
Arc Electrique (ou voltaïque).....	4.000° C.

(1) D'après l'*Energie Rayonnante*, de A. Forestier (chez Albert Blanchard).

Digitized by Google

L'expérience journalière montre bien que la répartition de l'énergie en fonction de la longueur d'onde λ dépend de la température, car un corps chauffé progressivement apparaît d'abord rouge sombre, puis rouge de plus en plus clair, jaune et finalement blanc éclatant : au début, le rayonnement est constitué principalement de rayons à grande longueur d'onde, mais au fur et à mesure que s'élève la température, l'émission la plus intense a lieu pour les rayons de longueur d'onde de plus en plus courte. A chaque température correspond donc une fréquence déterminée.

Néanmoins, toutes les explications de la répartition basées sur la thermodynamique restèrent vaines.

Seul, l'emploi des hautes températures a permis à Sainte-Claire Deville de découvrir la dissociation, c'est-à-dire de pénétrer dans la *zône des réactions réversibles*. De même, l'emploi des hautes fréquences vibratoires (ultra-violet) a été nécessaire pour pénétrer dans la *zone des réactions photo-chimiques reversibles* (rôle de la lampe à vapeur de mercure analogue à celui du four électrique à arc) (Daniel Berthelot).

C'est alors que *Planck* attira l'attention sur le caractère hypothétique d'une loi de la théorie cinétique admise implicitement : *loi de l'équipartition de l'Energie* (d'Hamilton). Cette loi pose que l'énergie absorbée par un corps — et qui se transforme intégralement en mouvement des particules — se répartit également entre tous les degrés de liberté de ces particules. Sans nous servir de l'appareil mathématique, voyons comment on peut se rendre compte de ce que l'on entend par *degré de liberté* d'un point matériel.

Le déplacement d'un corps dans l'espace est parfaitement déterminé quand on connaît le mouvement de sa projection sur trois axes perpendiculaires. Ces trois données *indépendantes* correspondent à 3 degrés de liberté du corps mobile.

Indépendamment de ce mouvement de translation, un corps étendu peut encore prendre des mouvements de rotation : en particulier, une molécule (formée de deux atomes) peut tourner autour de deux axes perpendiculaires distincts ; et si elle se déplace en pivotant sur elle-même, elle possédera $3+2=5$ degrés de liberté.

La loi de l'équipartition suppose que l'apport d'une certaine quantité d'énergie se répartit également entre ces divers mouvements. Cela sous-entend qu'un échange continu d'énergie entre les différents degrés de liberté est possible et que l'énergie peut être *absorbée* ou *émise* en n'importe quelle *quantité*.

Planck prouva que cette supposition logique est à l'origine même de l'échec de la théorie de l'Emission (Newton) ; l'accord avec les *faits* s'obtient en admettant *au contraire*, que cette *capacité d'échange* est *limitée*, donc en désaccord avec l'équipartition d'Hamilton.

Selon Planck, l'absorption ou l'émission d'énergie ne s'effectue pas en quantité quelconque. *L'Energie rayonnée par la matière ne peut varier que par bonds*, elle est toujours *un multiple entier d'une quantité d'énergie parfaitement déterminée.*

Du reste, de 1893 à 1900, Lord Raleigh (élève de Maxwell), Jeans, Lorentz et Planck ont cherché une théorie pouvant rendre compte de la forme des courbes expérimentales (voir fig. 1) de Wien, Lummer et Pringsheim, en appliquant les lois de l'electrodynamique, au mouvement des oscillateurs supposés aptes à produire l'émission du rayonnement. Leurs théories les ont conduits à ce résultat « que l'énergie des rayons de courte longueur d'onde devait tendre vers *l'infini* ; ce qui est en contradiction formelle avec l'expérience, d'après les courbes de répartition (de l'énergie dans le spectre) qui montrent, au contraire, que cette énergie tend vers zéro ».

C'est cela qui a amené Planck à conclure que l'électrodynamique classique *n'était pas applicable* aux infiniments petits, c'est-à-dire aux atomes et électrons isolés, et que la théorie du rayonnement ne peut être établie que sur des bases étrangères à la mécanique rationnelle ou classique.

L'hypothèse de Planck consiste en ce que :

a) *L'énergie d'un oscillateur ne peut varier que par sauts brusques instantanés, par* « QUANTA ». (*Le quantum indivisible* q étant l'unité de l'Energie rayonnante).

Digitized by Google

b) *Le quantum d'énergie est une quantité qui varie proportionnellement à la fréquence de l'oscilateur et suivant l'expression simple* : (1) $q = h f$, où h est une constante universelle, la même pour tous les corps simples : $h = 6,554 \times 10^{-27}$ ergs-seconde. *C'est la constante de Planck ou l'atome d'action.*

La théorie de l'*Energie radiante* indique que *celle-ci* provient du produit du facteur de tension (qui est la fréquence vibratoire f) par le facteur de capacité d'entropie radiante h ; elle montre de même qu'une particule de masse m possédant un quantum d'action h (une charge d'entropie radiante), renferme quand elle est portée à la fréquence (au niveau énergétique) f, une quantité d'énergie $q = h f$ qui, manifestée sous forme cinétique (force vive), communique à la particule m une vitesse v telle que $\frac{1}{2} m v^2 = h f$, d'où $v = \sqrt{2 \frac{h}{m} f}$, c'est la formule d'Einstein (*effet photoélectrique*), indiquant la vitesse avec laquelle les électrons (*photons*) sont expulsés d'une surface irradiée par une lumière de fréquence f (potentiel photochimique). L'action dissociante de la lumière est incomparablement plus forte que celle de la chaleur. (Dr. G. Lebon). La fréquence est prépondérante comme facteur de dissociation.

C'est grâce à cette hypothèse hardie que Planck a pu établir une autre formule, plus compliquée, qui rend bien compte des résultats expérimentaux ; et, entre autres, de la densité de l'énergie émise par le Corps Noir pour les rayons de longueur d'onde extrêmement voisine, d'après la température absolue.

La validité de cette seconde formule (Planck), dont nous faisons grâce au lecteur, a reçu une confirmation importante du fait que, par sa combinaison avec « la loi de Stéfan », elle permet de retrouver le fameux nombre N d'Avogadro, celui des molécules contenu dans un atome-gramme.

En outre, par cette formule, en mesurant la densité énergétique émise par le *Corps Noir* (radiation intégral), Millikan a trouvé pour la constante universelle, $h = 6,554 \times 10^{-27}$ ergs par seconde. C'est la *constante d'Action.*

Enfin, la répugnance de beaucoup d'esprit à admettre la *discontinuité* (structurale) *de l'énergie* doit disparaître si l'on considère, *d'après Bohr*, que cette discontinuité provient uniquement de la structure corpusculaire de l'atome matériel qui émet l'énergie rayonnante par paquets distincts, par unités discrètes, par « Quanta ».

Les « Quanta » sont donc une propriété essentielle de la matière et non de l'énergie. Bien que la structure de l'énergie soit elle-même discontinue — par la réalité même du *Quantum.*

Si l'on désigne par ε l'énergie rayonnée pendant la durée τ d'une oscilation, le produit $(\varepsilon \times \tau)$ est la constante universelle h, *le quantum d'action de Planck.*

Or, comme $\frac{1}{\tau} = f$ (fréquence de l'oscillation), la relation $\varepsilon \tau = h$ peut s'écrire $\varepsilon = q = hf$.

Einstein a prouvé que cette équation est applicable aux rayons Cathodiques (ampoule de Crookes), ce qui a permis alors de contrôler facilement l'exactitude de la relation simple précédente.

La figure ou diagramme (1) montre l'excellente concordance qui règne entre les prévisions mathématiques (courbes continues) et les résultats expérimentaux aux différentes températures. Et le calcul inverse permet de trouver *la température d'un corps noir* (d'un résonnateur intégral, comme le Soleil, par exemple), d'après la *répartition spectrale de l'énergie* qu'il rayonne.

La théorie des Quanta s'est montrée des plus fécondes. Comme la théorie électromagnétique et la théorie électronique (qu'elle complète), elle a projeté un jour nouveau sur toute une série de phénomènes qui, à première vue, semblaient tout à fait indépendants de cette dernière théorie.

Elle rend ainsi compte, grâce aux travaux d'Einstein, de Debye, etc..., des va-

(1) Page 29.

Digitized by Google

riations de la *chaleur spécifique* des solides avec la *température*, et explique les exceptions à la loi de Dulong et Petit (voir notre premier article sur l'atomistique), problème insoluble par la théorie classique.

Tant que l'énergie n'atteint pas la valeur minima q (grandeur atomique fixe), *aucun résonnateur n'entre en action*. Ce fait expérimental a permis, en particulier, de se rendre compte de la diminution des chaleurs spécifiques avec la température.

Comme l'expérience donne avec précision le maximum de la courbe d'énergie spectrale (fig. 1) à chaque température, on en déduit également avec précision la valeur constante (q), c'est-à-dire la grandeur de l'énergie élémentaire pouvant affecter les résonnateurs : ($q = h f$) avec f fréquence vibratoire. L'action h a les dimensions d'une énergie multipliée par un temps. La correspondance de la fréquence f et du potentiel E de l'énergie électrique est aujourd'hui d'un usage courant dans les études spectroscopiques. Ainsi, si l'on dépasse 2 millions de volts, on a les rayons *Gamma* des corps radioactifs, on pourra alors obtenir artificellement dans nos laboratoires la *désintégration* de la matière que réalisent naturellement les corps radioactifs. On a pu désintégrer complètement un fil de tungstene (qui fond à 3.000° C) par la décharge brusque d'un potentiel de un million de volts avec production d'une température de 50.000 degrés Farenheit.

Sans nous étendre plus avant sur les développements de la question des « Quanta » (à l'ordre du jour), nous pouvons toutefois affirmer, comme certain, que le *quantum d'action h* joue un rôle important dans tous les phénomènes, atomiques au même titre que la *charge élémentaire* ε (epsilon).

Cependant, nous ignorons encore *pourquoi les charges* et les actions (*quanta*) sont toujours des multiples de ces quantités ; il est très probable que ces deux « unités » présentent entre elles d'étroites relations. Et jusqu'ici la théorie de la relativité, qui embrasse pourtant toute la physique, n'a pu fournir aucune explication valable à ce sujet.

L'hypothèse fondamentale qu'un champ électrique ou magnétique a une structure discontinue permettra sans doute de développer une théorie des quanta de lumière (1) pour laquelle les principales objections qu'on a faites jusqu'ici à la théorie actuelle ne seront plus valables. L'existence des quanta d'énergie apparaît comme une conséquence logique de la structure discontinue imposée aux champs «électrique et magnétique». L'explication des phénomènes d'interférences découle naturellement du caractère alternatif des champs envisagés, tout comme dans la théorie classique ondulatoire.

Enfin, la structure du quantum (indépendant et inaltérable), permet de trouver une explication plausible pour certaines expériences ayant trait à l'*absorption*.

De tout ce qui précède, on comprend pourquoi la continuité des phénomènes physiques a permis de représenter les lois des dits phénomènes par des équations différentielles, tandis que la discontinuité des phénomènes chimiques, résultat de la structure atomique de la matière (loi des proportions définies), exige l'emploi du calcul arithmétique, c'est-à-dire la théorie des Quanta.

En outre, l'un des gros succès de ces derniers temps fut de montrer que la matière ne contient *pas seulemnt* des grains électrisés, qu'il n'y a *pas seulement* des ondes dans le rayonnement : les corpuscules matériels sont « pilotés » par des ondes, dites *Ondes de phase* ou « Ondes de Louis de Broglie », que nous verrons lors de notre synthèse de la gravitation.

Enfin, c'est en se servant de la théorie des « QUANTA », appliquée habilement à l'analyse de nos sensations physiologiques (odorat, ouïe, vue, saveur, toucher, etc...) que le regretté et savant Charles Henry a pu déterminer les *constantes* (masse, fréquence vibratoire, densité d'Ether), des trois sortes de *résonnateurs élémentaires* (*gravitiques*-cellules ; *.électro-magnétiques*-nerfs ; . *biopsychiques*-pensée) qui constituent la vie manifestée et ce que deviennent ces résonnateurs après la mort ici-bas.

(1) Voir *Sur la Théorie des Quanta de lumière*, par Al. Proca (chez A. Blanchard .

Digitized by Google

Conclusion.

La théorie des Quanta, qui a une base physico-chimique, simple et solide, dans la *loi des capacités moléculaires équivalentes* qui met en évidence le parallélisme remarquable des formules qui régissent l'énergie électrique, l'énergie thermique et l'énergie vibratoire, cette théorie ne montre nullement que l'énergie a une structure discontinue.

D'après la loi précédente, quelle que soit la forme d'énergie considérée, toutes les unités chimiques (*molécules ou atomes*) ont une même capacité énergétique indépendante de la nature des corps. C'est ce qui exprime en particulier la loi des équivalents en volumes des gaz de Gay-Lussac et la loi des équivalents électro-chimiques de Faraday.

L'idée qu'il puisse y avoir des *atomes d'énergie*, comme il y a des atomes de matière, n'a ni base expérimentale, ni base théorique.

Ce que les recherches modernes ont prouvé, dit Daniel Berthelot, c'est que la *matière* a une structure discontinue et *qu'elle impose cette structure*, non pas à l'énergie elle-même, mais aux *facteurs de capacité* des diverses sortes d'énergie dont elle est le siège.

En effet, suivant une conception indiquée par Rankine et développée par Maxwell, Gibbs et notre maître Le Chatelier, toute forme d'énergie peut être regardée comme le produit de deux variables ; *un facteur de tension et un facteur de capacité*.

TABLEAU II (d'après Daniel Berthelot).

Forme d'Energie	**Facteurs de Tension** (c'est un facteur d'équilibre)	**Facteurs de Capacité** (proportionnel à la masse)
Energie de volume d'un fluide : PV	Pression : P	Volume : V
Energie Thermique: TS	Température : T	Entropie thermique : S
Energie Electrique : EO	Potentiel : E	Quantité d'électricité : Q
Energie Radiante : FH	Fréquence vibratoire : F	Entropie radiante : H

Nota. — La grandeur H, l'*entropie radiante*, analogue à l'entropie thermique, n'est autre que l'*action* de Hamilton et de Planck, comme cela ressort des formules. Pour que deux systèmes soient en *équilibre*, il faut qu'ils aient le *même niveau énergétique* (même pression, même température, même potentiel, même fréquence) :

$$1/2\ mv^2 = Ee = sT = h\jmath.$$

La discontinuité trouvée par Planck dans le rayonnement, si étrange qu'elle ait paru à beaucoup de physiciens, n'a en soi rien de nouveau ; elle est analogue aux discontinuités de la *Vaporisation* ou de *l'Electrolyse* qui se font par saccades (par émissions successives de bulles ou d'ions, c'est-à-dire par libération *d'atomes invariants de capacité d'énergie* (thermique, électrique et radiante), correspondant aux atomes de matière et indépendant de la nature des corps.

La loi des « Quanta » n'est pas autre chose que la forme de la *loi des capacités moléculaires appliquée à l'énergie rayonnante*.

Ainsi, dans le phénomène de la *photolyse* (décomposition par la lumière), qui est parallèle au phénomène de l'*électrolyse* (décomposition par l'électricité), une *valence-gramme* transporte toujours la même quantité *d'action*, ou, si l'on préfère *d'entropie radiante* qui se mesure, tout comme on mesure la quantité d'électricité (96.500 cou-

Digitized by Google

lombs ou 9.650 unités c.g.s) dans une décomposition électrolytique de n'importe quel sel métallique.

D'après D. Berthelot, la quantité *d'entropie radiante* H nécessaire à la rupture d'une valence-gramme dans la *photolyse* est égale 0,004 ergs-seconde. Ces nombres se rapportent à la molécule-gramme.

Pour la *molécule vraie*, on divisera la valeur relative à la molécule-gramme par le nombre d'Avogadro N qui contient $60{,}6 \times 10^{22}$ molécules vraies.

On obtient ainsi la charge électrique élémentaire (epsilon)

$$\varepsilon = \frac{9.650}{60{,}6 \times 10^{22}} = 1{,}592 \times 10^{-20} \text{ unités } e\,m \text{ (C. G. S.)}.$$

C'est *l'atome de charge électrique* ou *électron*.

De même, $h = \frac{0{,}004}{60{,}6 \times 10^{22}} = 6{,}55 \times 10^{-27}$ ergs-seconde, *c'est la charge élémentaire d'entropie radiante ;* le *Radion*, c'est le *quantum d'action de Planck*, qui a donc un sens physico-chimique, c'est le facteur de capacité de l'énergie vibratoire.

Enfin, le phénomène de la *dissociation* ou décomposition par la chaleur, ou *thermolyse*, est analogue à *l'électrolyse* (décomposition par l'électricité) et à la *photolyse* (décomposition par la lumière) ; la thermolyse met en jeu par valence-gramme une même quantité *d'entropie thermique*, indépendante de la nature du corps qui, rapportée à la molécule-gramme, est égal à $\frac{3}{2}$ R, où *R* est la constante de l'état gazeux parfait : c'est la capacité calorifique d'un gaz monoatomique, soit 2 cal. 98 par degré, ou bien en unités mécaniques : $1{,}247 \times 10^8$ ergs par degré, et si l'on divise ce nombre par celui d'Avogadro $N = 60{,}6 \times 10^{22}$, on obtient le quantum invariant d'entropie thermique élémentaire.

$s = 2{,}06 \times 10^{-22}$ ergs par degré ; c'est *l'atome d'entropie thermique*, le *thermon*.

Le *radion* (ou l'invariant *h*), qui s'exprime en fonction des seules grandeurs mécaniques L.M.T. (c'est-à-dire : longueur, masse et temps), joue un rôle considérable, et dans les phénomènes d'énergie radiante, et dans ceux purement mécaniques ; mais il faut évidemment que ces phénomènes soient de *nature périodique*, c'est-à-dire caractérisés par une *fréquence* F déterminée, puisque c'est cette vibration qui représente le *facteur de tension* de l'énergie, dont H représente le *facteur de capacité* (voir tableau II). Dans le domaine périodique, le quantum d'action *h* peut trouver son application aussi bien pour les oscillations d'un penduie que pour les révolutions d'une masse (électron) autour d'un centre attirant (*h*, constante universelle).

Ces faits, très remarquables, nous conduisent à l'idée philosophique de l'*Unité de la Matière* et à l'hypothèse que celle-ci pourrait être formée d'atomes d'électricité (electrons), d'atomes d'entropie radiante, « *les Radions* » (ou *photons*), ou d'atomes d'entropie *thermique* (*thermons*).

Si l'on veut exprimer que l'atome matériel a la même capacité pour toutes les formes d'énergie, quel que soit le corps considéré, on peut dire alors que l'atome est *comparable* à une minuscule sphère creuse qui emmagasine la même quantité d'entropie thermique, d'électricité, d'entropie radiante. Voilà le rôle de l'Unité de la Matière, d'accumuler de l'énergie pour osciller, vibrer. Ce sont les électrons qui gravitent et pivotent, sautant d'une orbite à une autre, et produisant le rayonnement.

Aussi, bien que les modèles planétaires des atomes de Rutherford et de Bohr continuent à jouir de la faveur des *spectroscopistes*, ce sont des modèles différents, non dynamiques, qui sont en vogue auprès d'un grand nombre de *chimistes* pour lesquels les formules structurales de la chimie organique répondent à des modèles purement *statiques* (théorie du carbone asymétrique rendant compte du pouvoir rotatoire des composés organiques). Les radicaux (les atomes) ayant ainsi des positions, sont

Digitized by Google

fixés dans l'espace, et sont répartis sur les sommets des parallélipipèdes d'un réseau cristallin. Il y a donc là une dualité de conception qui n'est pas nouvelle.

En tous cas, c'est un rôle fort honorable pour de telles hypothèses que celui d'échafaudages provisoires servant à ajouter un étage à l'édifice de la Science, alors même que ces échafaudages devraient être remplacés par d'autres, quand il s'agira de construire l'étage suivant (D. Berthelot).

En fait, il n'y a pas plus de dogmes scientifiques que de dogmes spiritualistes, il n'y a que celui de l'Evolution éternelle de tout ce qui a été créé par l'*Intelligence suprême*, car *tout* contient son propre facteur d'évolution.

c) — Théorie de Jeans. — Modèles d'Atomes. — Rayons X. Structure des Cristaux.

La progression constante des ondes électro-magnétiques dans l'Univers, allant en augmentant de fréquence et en diminuant de longueur d'onde d'un domaine (d'une octave) à l'autre, malgré la discontinuité de la matière et de l'énergie, est encore une preuve implicite d'existence de l'Ether spacial.

Pour terminer ce qui concerne la question primordiale de l'*Energie Rayonnante* qui gouverne tous les astres et la matière du Cosmos, examinons comment les physiciens modernes : les Bohr, les Rutherford, les Sommerfeld, les de Broglie ont été conduits à imaginer des *modèles d'atomes* pour expliquer le mécanisme possible du rayonnement, qui conduit fatalement l'Univers à sa fin, à son repos ou stabilité *absolue*.

Le rayonnement, en fait, n'est pas autre chose que la désintégration plus ou moins lente de la matière, accumulateur d'énergie cristallisée.

Théorie de Jeans.

Tout d'abord, signalons le nouvel et grandiose aspect de cet Univers, aspect entrevu magistralement par l'astronome anglais *Jeans*, avec ses différentes sortes d'atomes matériels, nous fournissant *la clef* de la production et du maintien de l'énergie colossale qui règne dans le Cosmos, malgré le froid pétrifiant (— 273°) des espaces interstellaires.

Dans l'Ether spatial, de densité $\frac{1}{10^{32}}$ ou 10^{-32} (cent trillionnième de milligramme), de température de — 273° C, sous une pression inférieure à 10^{-14} m/m (pression interne des nébuleuses spirales à mouvement tourbillonnaires, Henri Poincaré) (1), il n'y aurait, d'après Sir James Jeans, que trois types principaux d'atomes fournissant tout ce qui existe de matériel dans le vaste Univers, ce sont : 1° les *atomes lucides* (lucid atoms), idée de Newton ; 2° les *atomes radioactifs* et 3° les *atomes permanents* (relativement) ou terrestres.

Disons tout de suite que les « lucid atoms » ne sont pas représentés *dans* et *sur* notre planète ; leur poids atomique (P A) individuel surpasserait celui de l'Uranium, le plus lourd des éléments terrestres connus (92), c'est-à-dire que ces « atomes lucides » s'élèvent à 93 (P A) et vont bien au delà.

Ces atomes, très denses, explosent directement en radiations pénétrantes (rayons Ultra-X), au cœur des nébuleuses gazeuses, dans un milieu extra-raréfié (10^{-12} à 10^{-14}) ou bien passent par le stage de la radioactivité, comme le Radium terrestre. En général les atomes lucides se transforment en « *atomes radioactifs* » (P A : 92 à 84) et, bien plus rarement, ils se désintègrent tout de suite en *atomes permanents* ou terrestres.

(1) D'après les calculs de Charles Henry, basés sur la « Théorie des Quanta », et ceux de Raoul Pictet, basés sur la « *Constante solaire* » (poids d'un kilomètre cube d'Ether).

Digitized by Google

La seconde classe : les *atomes radioactifs* ont des poids atomiques allant de *92* à *84* (Radium, Uranium, Actinium, etc.). Ils émettent des radiations, des rayons X principalement (non déviables), et se rencontrent en faibles quantité sur notre planète, entraînée dans la translation du soleil, à raison de 20 km. environ par seconde, vers *l'apex*, l'étoile Véga de la constellation de *la Lyre* (Voie Lactée, notre îlot d'Univers). Le nombre Z des particules positives « *alpha* » (α) qu'émet, par seconde, un gramme de radium, en l'absence de ses produits de désintégration (Hélium) est approximativement de $3{,}5 \times 10^{10}$ (350 billions), à la précision de 1 % près. Cela illustre bien la radioactivité de cette seconde classe d'atomes qui se transforment, généralement, à leur tour, en *émanations diverses* et en *atomes permanents ou terrestres*, dont les poids atomiques vont de *83* à *1* (l'Hydrogène étant pris pour *unité*), comme sur la terre. Ils forment la 3e classe des atomes de Jeans.

Cette théorie est remarquable : la récente découverte des *rayons cosmiques* « *Ultra X* » (de l'Américain Millikan) est déjà une preuve qu'il y a dans l'Univers des éléments possédant une énergie radiante ou *explosive* bien supérieure à celle du Radium terrestre.

Les « *lucid atoms* », comme les appelle Jeans, se trouveraient au centre des nébuleuses spirales, dont le nombre dépasse le million, et formerait aussi le cœur, le *nucléus* des étoiles incandescentes — qui auraient, d'après lui, une *structure liquide* et non gazeuses comme le soutient Eddington — de ces étoiles ou centres de condensations dans la nébuleuse originelle (processus observé à l'observatoire du Mt Wilson, en Californie).

Ce sont ces atomes lourds qui, en explosant, fournissent la colossale énergie s'échappant en radiations électromagnétiques (rayons « gamma », rayons X, lumière, chaleur, électrons, etc.) et que l'Ether nous transmet en ondulant.

Jeans évalue l'extraordinaire chaleur du cœur des étoiles à environ 50 millions de degrés centigrades ; cette chaleur formidable force les « lucid atoms » d'évacuer, de rejeter presque tous leurs électrons atomiques. (Sauf ceux du premier et second rang ou niveau électronique, près du noyau). Dans les atomes denses, complètement vides d'Electrons, l'intérieur consiste de radiations (ondes d'Ether, ultra rayons X), et les *protons* et les *électrons* (ainsi tous dissociés), se conduisent comme des molécules mobiles dans un gaz (idée d'Eddigton), ou mieux comme dans un liquide (d'après Jeans) dans lequel, les atomes ayant perdu leurs électrons satellites, glissent les uns sur les autres, toujours deux rangs exceptés (d'ou la structure liquide des étoiles de Jeans).

Ainsi les atomes lucides, ayant le plus grand poids atomique (supérieur à 93), sont au cœur des étoiles et des nébuleuses ; et la couche au-dessus, celle un peu plus superficielle, se compose d'éléments radio-actifs (92 à 84) ; enfin sur la surface même de l'étoile se rencontrent les atomes permanents (1 à 83), comme sur la terre (étoile éteinte), étant les plus légers.

Ce sont donc ces derniers atomes (à l'état gazeux sur les étoiles incandescentes) transformées en matière dense, en *énergie cristallisée* sur la surface terrestre, qui échappent à la désintégration totale et restent permanents (pendant un certain laps de temps). Nos atomes terrestres ne sont finalement que des dérivés, des résidus des atomes lucides et des éléments radio-actifs (sources de l'énergie manifestée dans le cosmos). Les atomes permanents de notre planète ne sont donc que la *cendre blanche*, transformée en radiations, qui a échappé à l'annihilation totale par rayonnement.

En résumé, la curieuse théorie de Jeans est une évolution de *l'atome complexe* (lucid atom dense) au simple élément terrestre (atome permanent) et, non pas, celle inverse du simple atome à celui complexe (ou lucid) ; aussi peut-on supposer que l'hydrogène (type de l'atome simple) est un résidu ou un point (état) terminus, plutôt qu'un point de départ, contrairement aux idées admises actuellement.

Jeans a calculé que le soleil, notre étoile, perd trois cent soixante milliards (ou billions) de tonnes de sa masse *par jour*, comme énergie radiante, et qu'il a perdu

Digitized by Google

cette énorme quantité de sa masse depuis environ sept à huit fois 10^{12} (trillons d'années). La masse solaire actuelle, déjà très condensée, doit donc être une petite fraction de la masse colossale originelle-initiale. Comme d'après Millikan, les rayons cosmiques, les plus durs ou pénétrants, correspondent à une différence de potentiel d'environ *60 millions de volts* et sont capables alors de percer 5 mètres de plomb ; il en résulte que le cœur du soleil, pour avoir une telle puissance de radiation, doit posséder des *lucid atoms* denses ou des *éléments très radio-actifs* qui en dérivent (idée de Jean Perrin) et non pas seulement de nos vulgaires éléments terrestres tels que : Hydrogène, calcium, fer, silicium, etc.

Jeans accentue bien le fait que la désintégration radicale de la matière en énergie est le *seul processus* possible permettant d'expliquer la combinaison d'une telle colossale radiation avec une telle extraordinaire puissance restant dans le soleil qui, néanmoins, aurait encore des trillons (10^{12}) d'années de vie devant lui.

Le processus entier n'a qu'une seule direction : la *désintégration*. Le pendule va lentement mais surement s'arrêter. *stoper*.

L'univers semble, en effet, être un *processus irréversible*. Tout parait se dématérialiser, s'évanouir en énergie rayonnante, en radiations. Et il nous semble impossible de concevoir comment le *rayonnement* peut redevenir matière dans l'espace ; et, le temps arrivera fatalemnt ou chaque atome, capable de se dissoudre en radiations aura produit cet effet et se sera transformé intégralement en énergie radiante. L'univers n'est donc pas un cycle réversible, mais un pendule que l'on a remonté, car il ne peut se remonter lui-même, mais seulement l'avoir été dans un lointain passé et d'une façon inconnue de nous.

Oui, mais qu'est-ce qui a donc donné (ou donnera) *l'impulsion primordiale* au pendule, la quantité de mouvement nécessaire pour le mettre ou le remettre en marche ?

Avec le principe de Carnot qui gouverne la thermodynamie et l'idée de dégradation de l'énergie, alors la notion de *phénomènes irréversible* s'est fortement introduite dans le monde physique. La propagation de la chaleur par conductibilité, est bien le type par excellence, du phénomène calorifique irréversible : sans parler de celui du frottement.

La marche de notre système solaire vers un état qui sera un jour sa mort n'implique nullement l'instabilité du système (1). La mécanique céleste nous répond de sa stabilité (Henri Poincaré), en même temps que la physique nous affirme qu'il va sans cesse en se dégradant. Alors ?

Les physiciens anglais considèrent le principe de Carnot comme une *vérité d'ordre statistique*, vraie pour un groupe, vraie pour un ensemble de particules, donc vrai pour l'univers, mais non nécessairement vrai pour les dernières particules de matières ou d'éther, prises isolément.

L'ingénieuse fiction « des démons » (*red devils*) de l'illustre Maxwell a le mérite de nous montrer comment il faut s'y prendre pour tourner le principe de Sadi Carnot (pour remonter du corps froid au corps chaud) ; ces petits diables subtils pouvant manier des molécules et des atomes comme nous manions des boules de jeu de quilles ou de croquet.

Considérons une chambre close, pleine d'un gaz (molécules) à *température uniforme*, et, comme Maxwel, séparons-la en deux, par une cloison percée de tout petits trous, mais assez grands pour le passage d'une molécule unique à la fois ; chaque trou étant muni d'une petite soupape s'ouvrant ou se fermant à volonté ; et derrière chacune d'elle se trouve un petit être subtil, un « devil » veillant sur sa soupape comme un brave éclusier sur son écluse. Autour de chaque orifice, il y a un mouvement continuel de va et vient : dans chaque petit groupe de molécules, il y a des molécules qui vont plus vite et d'autres moins. Les démons, qui n'en ont pas le droit, se garderont bien de donner eux-mêmes, aucune impulsion aux molécules, ils

(1) Voir *La Dégradation de l'Energie*, par Bernard Brunhes.

Digitized by Google

se contenteront d'ouvrir et de fermer leurs soupapes respectives de façon à laisser passer, de droite à gauche, celles des molécules qui, dans leur course incessante, vont le plus vite, et de leur barrer le passage quand elles reviennent choquer la paroi pour repasser à droite ; ils laissent, au contraire, venir à droite les molécules allant moins vite que les autres.

Par ce triage subtil des molécules gazeuses, associées ensemble, les diablotins réussiraient ainsi, *sans produire aucun travail par eux-mêmes*, à mettre en évidence et en œuvre les inégalités inévitables au sein d'une masse gazeuse qui semble uniforme pour nos sens grossiers.

Malgré cette fiction ingénieuse, on n'arrêtera jamais par aucune *action individuelle* sur quelques atomes isolés, la déperdition d'énergie utilisable dans le monde ; c'est la marche de l'univers, pris dans son ensemble, vers l'uniformité et vers la mort.

« Tout indique avec une force imposante, nous dit Jeans, un évènement definitif ou une série d'évènements de *Création* à un moment donné, ou a des époques qui ne sont pas indéfiniment éloignées, reculées ».

« Car la nature ne peut pas s'être créée d'elle-même par le rayonnement (incessant) de l'Energie ; car si elle le pouvait, comment alors est-il possible d'expliquer son universelle conversion ou dissolution en radiations ? Et l'éternelle radioactivité de la matière ? »

« Nous sommes ainsi conduits à la conclusion — que nous l'aimions ou pas — ajoute Jeans, que la matière (énergie cristalisée), et par suite l'Univers, a été créée par *une puissance non matérielle* » ; en un autre mot par l'Esprit Suprême. Il y a donc *Esprit* et *Matière* de toute éternité. On peut donc, au choix, être Spiritualiste ou Matérialiste ! Pour nous, l'*Univers, c'est l'idéoplastie de l'Esprit Unique.*

Le spectre de la nébuleuse annulaire de « *La Lyre* », avec une petite étoile au centre (nœud de condensation de la matière cosmique), photographié par le Dr. W.-H. Wright, à l'observatoire de Lick (Californie), démontre la justesse de l'admirable hypothèse des trois sortes d'atomes fondamentaux de l'astronome Jeans. Les cinq anneaux que cette photographie, prise à travers un prisme très dispersif, nous donne, correspondent bien aux différentes raies (5) du spectre lumineux et représentent les différentes sortes d'atomes qui produisent la lumière, la chaleur (infra-rouges), les ultra violets et les rayons X, en un mot le rayonnement total de la nébuleuse (Eddington). Les différentes formes de ces anneaux montrent, en outre, une différence notable dans la répartition des atomes émetteurs d'énergie radiante : le *nébulium* a une préférence marquée pour les parties extérieures de la nébuleuse et l'*hélium* pour le centre de cet îlot d'Univers.

Au centre de la dite nébuleuse, il y aurait donc des atomes lourds (lucid atoms) dont les poids atomiques sont supérieurs à 93, et qui, par explosion, donneraient les atomes radioactifs générateurs de l'émanation du gaz « Hélium » (atomes d'Hélium brisés).

Tandis qu'à la périphérie de cette nébuleuse où la matière cosmique est extrêmement raréfiée (10^{-14}) et en tourbillons (300 km par seconde), il y aurait seulement des atomes permanents, à l'état gazeux, des résidus des atomes radioactifs, tels que l'azote, l'hydrogène, l'oxygène, etc..., gaz qui s'ionisent par leur giration effrenée et se transforment en *Ozone* (O^3), aux deux raies (ou anneaux) dans l'ultraviolet, caractéristiques d'un élément inconnu ici bas et que l'on a appelé « *le Nébulium* ».

Les deux raies brillantes (ou anneaux) de l'hydrogène se rencontrent, un peu moins dispersés, dans le violet du spectre de cette nébuleuse.

Les physiciens, ces magiciens modernes, arriveront sans doute, un jour, à ébranler les atomes terrestres de façon à ce qu'ils nous donnent aussi, à leur tour, la lumière, le rayonnement « *sui géneris* » du nébulium. La Science ne marche-t-elle pas maintenant, à pas de géant ? Ne sont-ils pas arrivés, eux aussi, à solidifier l'hydrogène et l'hélium (à — 270° C), tout comme dans les nébuleuses (lucid atoms denses), d'après Jeans.

Digitized by Google

Enfin, le fidèle compagnon de Sirius, la petite étoile (la naine blanche) invisible, obscure, se projetant comme une sombre verrue sur le disque éclatant du majestueux Sirius, est encore une preuve du bien-fondé de la théorie de Jeans. En effet, cette toute petite étoile satellite, pesant presque autant (les 4/5) que notre gros soleil (1), bien que son rayonnement ne soit que le 1/360e de la lumière solaire, doit être formée principalement de « lucid atomes », très lourds, expliquant ainsi sa stupéfiante densité (50.000 fois celle de l'eau) sous une petite masse de rayonnement intense. C'est une étoile blanche, chauffée à blanc, mais pas beaucoup plus grosse que la terre et dans laquelle on aurait empilé, comprimé le soleil, avec une densité alors extraordinaire de une tonne par pouce cubique de matière radiante.

L'hypothèse atomistique de Jeans nous paraît donc bien fondée. L'avenir seul décidera en dernier ressort, de sa réalité ou validité.

La *gravitation électromagnétique* ou attraction universelle n'intervient qu'entre les *atomes permanents* qui constituent les astres, bolides en déplacements accélérés dans l'espace sidéral. La masse atomique (l'inertie) ou coefficient d'attraction est donc fonction de la racine carrée de la densité du milieu (éther) réagissant qu'elle traverse en vitesse pour s'électrifier.

Au cœur des nébuleuses et des étoiles radiantes, la *cohésion* des atomes lourds (lucid atoms) provient aussi de leurs attractions électro-magnétiques réciproques, dues à leurs tourbillonnements effrénés (qui les ionisent, électrisent) dans l'éter cosmique réagissant (théorie des tourbillons de Descartes).

Analogie avec les feuilles mortes qui tournent rapidement en spirales, en volutes, pour former un nœud de condensation (de matière), dans l'angle formé par deux murs où le vent s'engouffre en tourbillons.

La quantité de mouvement des atomes denses, leur moment respectifs de rotation se transforme en s'intégrant, en *chaleur* colossale qui produit la dissociation, l'éclatement de ces atomes bolides en radiations pénétrantes et éléments radioactifs, générateurs des atomes terrestres qui nous semblent permanents.

ANDRY-BOURGEOIS,

Ingénieur des Mines (*E. S. E.*).

(1) L'étoile rouge *Antarès* est 97 millions 300 mille fois plus grosse que le soleil dont le diamètre vaut 700 000 kilomètres et *Bételgeuse* représente 28 millions 600 mille soleils comme notre qui vaut déjà 1 million 300 mille terres.

Digitized by Google

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

La Conception Spiritualiste et la Sociologie Criminelle, *par C. PICONE-CHIODO, Avocat. Traduit de l'Italien par C. de Vesme. (G. Ficker, éditeur, Paris, 1929, 25 francs).*

Cet ouvrage, qui vient de sortir de presse, comporte dans ses 190 pages de texte une documentation considérable qui fait honneur à son auteur, et surtout des idées nouvelles et généreuses qui méritent d'être prises en considération.

L'auteur, qui est versé dans la connaissance théorique des phénomènes métapsychiques, cherche, dans le domaine du Droit qui est le sien (il est avocat) quelles sont les applications possibles des nouvelles connaissances, et jusqu'à quel point elles peuvent et doivent transformer les anciennes conceptions du crime et de la peine.

Les phénomènes de prémonitions l'ont contraint à admettre le déterminisme, et à abandonner la thèse du libre arbitre. Or, seul le libre arbitre justifie la peine afflictive comme châtiment et remède du crime. Donc, la peine afflictive doit faire place à la prévention (il faut prévenir, car on ne peut guérir le crime) et les échafauds et les prisons doivent être remplacés par des asiles et des sanatoria où l'on ferait des cures psychologiques. Telle est l'idée profonde du livre, son âme généreuse.

Picone Chiodo étudie d'abord la genèse et l'évolution du droit de punir. La peine est née de l'instinct de vengeance et de l'instinct de la conservation. La culpabilité s'étendait primitivement même aux animaux et aux objets. Puis elle se restreignit aux membres du clan, puis de la famille, enfin au coupable lui-même. D'autre part, la peine avait acquis une vertu magico-religieuse de purification, ce qui explique ses cruautés. *Punitur quia peccatum* (l'on punit le crime commis). Avec le droit romain, (Cicéron) se fait jour également une nouvelle conception du rôle de la peine, conception sociale. On ne punit plus tant pour purifier le coupable que pour détourner les coupables éventuels, par l'exemple du châtiment infligé, de mal agir. *Punitur ne peccetur* (l'on punit pour que des crimes ne soient plus commis) Mais *punitur quia peccatum* ou *punitur ne peccetur* présupposent l'un et l'autre que le cuivre est le produit exécrable d'une libre volonté individuelle. Mais est-ce bien le cas ?

Admettons-le provisoirement. La peine serait alors *juste*, étant la rétribution équitable d'un mal par un autre mal proportionné, et *utile*, puisque l'exemple du châtiment est fait pour détourner de mal agir. Elle serait même *éducative;* les condamnations à temps devant amender le coupable par la souffrance.

Or, si nous réfléchissons, que voyons-noous ? La peine, pour être *juste*, devrait être proportionnée exactement au degré de responsabilité engagé par le coupable dans l'action mauvaise, degré que seul Dieu serait en mesure de

Digitized by Google

déterminer. Car on ne saurait parler de libre arbitre *absolu*, et s'il est conditionné, il est clair que les conditions varient d'un individu à l'autre.

Si la peine était *utile* parce qu'exemplaire, le niveau de la criminalité devrait continuellement baisser, or il n'en est rien. Il monte au contraire à certains moments... Du reste, pour qu'elle soit vraiment utile, peut-être suffirait-il de la rendre beaucoup plus rigoureuse et cruelle. Les partisans de la peine exemplaire eux-mêmes ne vont pas jusqu'à proposer cela, car dans leur for intérieur ils sentent bien que cela n'aurait pas grand résultat.... Les statistiques prouvent, d'ailleurs, l'inefficacité de la peine exemplaire.

Il en va de même pour la peine *éducative*. Inutile d'y insister ; le nombre sans cesse grandissant des récidivistes montre jusqu'à l'évidence que la prison ou le bagne font plutôt à l'envers l'éducation des délinquants.

Donc « *même en admettant par hypothèse le libre arbitre, le fait que le crime persiste et se renouvelle, parfois même par l'action du même délinquant, doué de libre arbitre, démontre bien que la peine n'est pas le remède indiqué contre le crime.* » (p. 48-49).

Mais il est bien difficile de croire que l'action humaine soit due au *fiat* d'une libre volonté individuelle. Le déterminisme régit tout ce qui entre dans les cadres de l'Espace et du Temps (c'est ce qui permet du reste à la science de se construire). Faire exception pour l'homme serait la preuve qu'on ne s'est pas débarassé du préjugé théologique que l'homme est un être d'exception dans la nature, d'une autre essence.

« Pour avoir l'imputabilité complète, l'imputabilité normale, nous devrions trouver un homme placé en dehors de toutes ces conditions [naturelles], qui représentent toute vie ; nous devrions trouver un homme abstrait, un homme schéma. En d'autres termes : ou nous devrions trouver une volition qui ne soit pas déterminée par des causes efficientes, ce qui représente une absurdité théorique, ou bien ces causes efficientes devraient devenir elles-mêmes des causes d'irresponsabilité, ce qui constitue une absurdité pratique, puisque tout crime aurait son excuse » (p. 51).

Aussi bien, l'Ecole Positive, dont le représentant le plus connu, dans nos milieux tout au moins, est Cesare Lombroso, considérant que la conception classique du fait criminel était factice (contradiction entre le fait de l'homme et la loi violée), ne veut plus voir dans le crime qu'un fait humain, produit de causes dont l'étude relève de l'anthropologie et de la sociologie. Le criminel, pour les Positivistes, est le produit de l'hérédité et du milieu social. La peine afflictive perd sa raison d'être : elle ne répare ni n'empêche rien. Elle doit donc être remplacée par la *prophylaxie sociale*, c'est-à-dire par une série de mesures tendant, d'une part, à l'amélioration du milieu social, d'autre part, à la protection de la société contre les individus héréditairement tarés (internement préventif dans des manières de sanatoria où l'on s'efforcerait de faire de la rééducation). Condamner un criminel à une peine afflictive est, aux yeux des partisans de cette école, aussi peu sensé que si l'on condamnait à des châtiments un fou, un gastralgique, un cancéreux ou un tuberculeux, simplement parce qu'ils se trouveraient affligés de ces maladies. La protection sociale contre le crime doit être analogue à la protection sociale contre les maladies contagieuses ou dangereuses, ni plus ni moins.

Bref, que l'on admette le libre arbitre, ou que l'on soit déterministe, il faut admettre que la peine afflictive est destinée à disparaître, qu'elle est un anachronisme. Du point de vue du libre arbitre la peine est inefficace : les statistiques montrent que quelle que soit la rigueur de la peine, sa valeur exemplaire est nulle. Donc elle n'a pas de raison de subsister. Du point de vue du déterminisme, la peine est non seulement inefficace, mais injuste et cruelle, donc, elle doit disparaître.

Digitized by Google

*
* *

Après avoir rompu une lance contre le concept de peine afflictive dans une première partie de son ouvrage, M. Picone-Chiodo, dans la seconde partie, en rompt une également pour le spiritualisme. A ses yeux, la thèse de l'Ecole Positive est bonne, mais incomplète. Incomplète parce qu'elle ne tient pas compte des phénomènes de préconnaissance de l'avenir individuel humain, qui sont des *faits* prouvant le déterminisme, et non pas de pures déductions logiques — mais incomplète *surtout* parce qu'elle ne tient pas compte des facteurs spirituels. Or, *l'esprit est une réalité*, et non une fiction, une réalité que l'expérimentation métapsychique a rendu clairement évidente, et qui déborde les cadres de la phénoménologie uniquement physico-chimique. M. Picone-Chiodo reprend ici les arguments exposés par le Professeur Rocco Santoliquido, l'éminent président de l'I. M. I. dans sa conférence *La Biologie et la Métapsychique*, publiée dans le N° 5-1928 de notre Revue. (J'y renvoie nos lecteurs). Aux facteurs « extérieurs » (économiques, sociologiques, et même physiologiques) c'est la personnalité psychique qui confère une valeur. En d'autre terme, à de mêmes conditions extérieures données, chaque personnalité psychique réagira selon son mode personnel. Un des individus tuera, un autre volera, un autre enfin restera parfaitement « honnête » au sens juridique du mot, etc.

Une petite critique en passant. Dans son ardeur à vouloir prouver l'autonomie de la personnalité psychique, notre auteur s'est laissé entraîné jusqu'à citer I. C. Chatterji : « Nous savons que le corps est sujet à des variations et à des changements perpétuels. En sept ans environ, il se renouvelle entièrement, jusqu'à la dernière parcelle et l'homme, malgré cela, garde son identité. Sous le voile changeant du corps, il y a donc quelque chose de *relativement invariable* ; il y un témoin de ces changements. » Nous voici, une fois de plus, en présence de cet argument anatomique que les spiritualistes nous servent avec constance et régularité. Une fois pour toutes, il faut que je déclare qu'il ne vaut rien. Tous les physiologistes y compris les spiritualistes savent que du commencement à la fin de la vie les cellules nerveuses restent les mêmes, et qu'elles sont irremplaçables. Certaines peuvent être détruites, mais il ne s'en formera point d'autres pour en prendre la place et les fonctions. Quelque soit notre âge, nos cellules nerveuses sont *les mêmes* que nous avions à notre naissance. Voilà donc un élément physique d'invariabilité...

Picone-Chiodo a raison en prétendant que l'esprit transcende et déborde la matière, *mais* la preuve de Chatterji ne vaut rien. A l'appui de la thèse spiritualiste, il y a deux autres séries de faits à invoquer comme arguments : L'ontogénèse (cf. les travaux de Hans Driesch) et la connaissance supranormale. Voilà, à mes yeux, les deux bastions inexpugnables de ceux qui jugent l'hypothèse matérialiste insuffisante pour expliquer tout le réel...

Puisque je suis en train de critiquer, je m'en prendrai encore à un point de détail. Pour Picone-Chiodo, dans l'état de conscience criminel, comme dans les phénomènes d'hystérie ou de folie (dédoublements de la personnalité,, obsession, possession) il semble démontré que des causes psychiques « extérieures » à la personnalité agissent sur elle. Il appuie son opinion sur toute une série de cas rapportés de la littérature spirite, sur l'opinion du professeur Hyslop, etc. Pour lui, les guérisons obtenues par le docteur Wickland pendant 35 ans, de psychoses à formes obsessionnelles, lui semblent confirmatives. Le Docteur Wickland en effet guérissait en s'entretenant par le truchement de sa femme-médium, avec les « entités » obsédantes, qu'il considérait comme ayant une existence substantielle pour parler le langage de l'Ecole.

Digitized by Google

Or, T. K. Oesterreich, dans son livre sur *Les Possédés* (que Picone-Chiodo a sûrement lu, puisqu'il le cite) montre bien que d'attribuer à des causes psychiques « extérieures » les troubles psychiques, que notre auteur invoque à l'appui de sa thèse spirite, ne va pas sans grandes difficultés. C'est prendre une apparence pour une réalité : la lune pour un plat à barbe errant dans les cieux. Tout au plus peut-on dire que les causes sont « extérieures » à la conscience normale, à la conscience de veille ; mais n'oublions pas que la conscience de veille n'est qu'une toute petite partie de la conscience totale : quelle est l'activité, mystérieuse encore, qui est celle de notre « Inconscient » ? C'est ce qu'on commence à peine à entrevoir grâce aux explorations psychanalytiques, par exemple, ou des disciplines analogues. Mais les connaissances imparfaites déjà acquises par ces disciplines ne semblent pas encore apporter la preuve qu'il s'agit là de l'influence d' « entités » extérieures : les recherches paraîtraient plutôt devoir s'orienter dans un tout autre sens.

Mais assez de ces critiques de détail, qui, du reste, ne diminuent pas la valeur de la thèse de Picone-Chiodo. Sur le terrain du droit, Picone-Chiodo fait montre d'une étendue de connaissance telle, et d'une logique si rigoureuse, qu'on ne saurait lui faire un reproche de ne pas être versé au même degré en psychologie, en psychiatrie et en physiologie. Et nous sommes absolument d'accord avec lui quand il nie la responsabilité morale (comprise au sens vulgaire du mot) et qu'il dénonce l'injustice et la barbarie stupide de la peine afflictive. Qui donc a une science assez étendue pour oser prendre sur soi de doser l' « imputabilité » de son prochain et le châtiment qu'il doit encourir ?

Nous sommes donc de l'avis de Picone-Chiodo quand il dit :

« Le crime est un phénomène psychologique déterminé par deux facteurs : dont l'un intérieur (personnalité psychique du sujet) et l'autre extérieur... comprenant tout le « milieu » matériel et moral.

«...Le Criminel... est l'auteur irresponsable — irresponsable toujours, en tous les cas — d'actions que la morale et les lois de son époque et de son pays définissent comme des délits. La peine est donc non seulement inefficace, mais injuste.

« La Société n'a pas le droit de punir le criminel, mais de prévenir les délits...» (p. 149).

Comment devrait-on réaliser cette prévention, cette prophylaxie sociale ? Par une sage éducation ,et par la mise hors d'état de nuire (internement) des sujets sur qui l'éducation rationnelle ne « prendrait » pas. Cet internement préventif — ou définitif — devrait être à durée indéterminée, prolongé jusqu'à ce qu'il ait réussi à créer de nouvelles habitudes, socialement bonnes, contrebalançant les anciennes mauvaises.

«...Les délits, écrit avec profondeur Picone Chiodo, sont des actions anormales déterminées par des impulsions anti-sociales et injustement offensives.

«...La défense ne tendra pas alors à établir un équivalent, moral et matériel, entre le mal de la peine et le mal du délit ; son but sera d'éviter des maux futurs » (p.171).

« La nécessité d'éviter des attaques ultérieures peut seule légitimer la réaction défensive contre l'auteur du crime.

«...Ne traitez pas mal le criminel, dis-je, mais je clame plus fortement encore : Ne le relâchez point s'il doit demain revenir au crime ! »

Quant aux remèdes pratiques, Picone-Chiodo préconise les médications psychologiques, l'hypnotisme, la suggestion, les « désenvoûtements » des influences pernicieuses sous toutes leurs formes. La vengeance, qui est un sentiment barbare et anachronique, à ses yeux (comme aux miens) doit céder la place à l'application de méthodes éducatives et rééducatives scientifiques.

Digitized by Google

Enfin, si Picone-Chiodo insiste sur le facteur psychologique, il ne néglige pas pour cela le facteur sociologique. *La Société ne devrait pas permettre qu'il y ait des êtres si misérables qu'il soit indécent de leur demander d'être « honnêtes »*. On ne saurait trop réfléchir à cela...

*
* *

Nous sommes de tout cœur avec Picone-Chiodo dans sa croisade contre l'anachronique peine afflictive, et dans sa lutte pour faire pénétrer dans le domaine pratique les connaissances que donnent les études métapsychiques. Picone-Chiodo a une âme généreuse de poète et d'apôtre, et il est servi par une érudition considérable et une belle intelligence. Son livre est un livre à lire, qui ne saurait laisser indifférent tout homme de cœur et d'intelligence, qu'il soit avocat, psychiâtre, spirite, métapsychiste, philosophe, ou simple curieux de la vie (1).

Au analysis of Magic and Witchcraft. *par C.-W. OLLIVER. (Rider et Cº, London, 1928).*

Cet ouvrage, *Une analyse de la magie et de la sorcellerie*, porte comme sous-titre : « Introduction rétrospective à l'étude de la métapsychique moderne ». Le sous-titre est clair, et indique bien ce qu'a voulu faire l'auteur.

La magie a existé de tous temps. La sorcellerie également. Mais peu à peu la foi en elles décroissait... Lorsque naquit le spiritisme... qui, depuis sa naissance en Amérique a posé de nouveau à l'esprit humain et sous différentes formes de redoutables problèmes. Voici ce qu'en dit notre auteur dans son *Introduction* (p. 4). :

« De ses simples manifestations du début, le spiritisme développa rapidement une déconcertante collection de phénomènes ; les coups frappés (*raps*) et les mouvements de table, les révélations de l'Au-Delà, les comptes rendus de conversations avec des grands hommes décédés, les apparitions et les « monitions » devinrent nombreuses au point d'en être banals ; le spiritisme devint une mode ; des médiums doués de pouvoirs médiocres eurent recours aux plus fieffées tricheries, tandis que d'innombrables autres surgissaient qui n'avaient même pas quelque pouvoir original à donner comme excuse de leurs tromperies.

« Des séances furent données et répétées partout en Europe et en Amérique ; la Société de Recherches Psychiques (de Londres) et d'autres remplirent des volumes avec des comptes rendus et des annecdotes se rapportant aux phénomènes occultes, et dont le trait le plus saillant paraît bien avoir été le manque total de méfiance contre la fraude, et l'absence totale d'observation scientifique. Et ainsi le spiritisme s'accrut et se répandit, désespérément corrompu, depuis sa naissance par la fraude et l'hystérie, jusqu'à ce qu'il fut devenu partout un objet de moquerie dont aucun esprit scientifique ne pouvait tenir compte.

« Enfin, chose pire encore, le spiritisme devient une religion, et ceux qui la pratiquèrent avec quelque sincérité perdirent immédiatement leur faculté

(1) M. Picone-Chiodo me prie de faire savoir que jusqu'à fin mars, il enverra *à nos abonnés* son ouvrage pour le prix de 22 francs franco, au lieu de 25 francs pris chez l'éditeur. S'adresser directement à : M. Picone-Chiodo, 366, rue de Vaugirard, Paris (15e).

Digitized by Google

d'observation scientifique. A travers toute l'histoire du monde, cette tendance à considérer comme une religion, bonne ou mauvaise, tous les phénomènes se rapportant à l' « occulte », a été la plus grande pierre d'achoppement sur la route du chercheur, et, dans les cas du spiritisme, il est difficile de dire ce qui, des fraudes des soi-disants médiums, ou de l'aveugle crédulité des adeptes « religieux » a fait le plus de mal à la cause de la science, ou dressé le plus d'obstacles sur la route de la découverte de l'explication véritable des phénomènes en question.

« Toutefois, des hommes de science commencèrent à s'apercevoir que, profondément enfouie sous la fraude et la dissimulation du spiritisme, il y avait quelque fondement de vérité, et que, bien qu'aucun homme sain d'esprit ne pût croire que l'ombre de Napoléon ou de Pythagore revint dans quelque salon suburbain pour converser avec des enthousiastes du lieu, toutefois la masse des observations recueillies, si on les criblait et examinait avec soin, paraissait laisser subsister un certain résidu de faits véritables.

«...Des années durant, des chercheurs patients et consciencieux appliquèrent leur énergie à cette recherche, jusqu'à ce que, en 1923, un savant français célèbre, le professeur Charles Richet, donna au monde, dans son *Traité de Métapsychique*, un livre dans lequel, après de nombreuses années de patient labeur au cours desquelles il réunit et vérifia des « cas » innombrables, il démontra finalement avec clarté l'existence de trois types de phénomènes ignorés par la science ordinaire, jetant ainsi les fondations d'une science nouvelle, la science des forces intelligentes, ou la science des phénomènes métapsychiques ».

Examinées à la lumière de cette nouvelle science, la Magie et la Sorcellerie pourraient bien révéler que dans l'accumulation de leurs superstitions et de leurs traditions il y avait quelques secrets cachés.

L'objet de ce livre est précisément de dissiper le mystère et l'horreur superstitieuses qui enveloppent les fraudes du passé, de montrer la sorcellerie sous son vrai jour, de réduire la magie à son importance relative, et de démontrer que toutes ces croyances et ces doctrines n'étaient que des phases normales de l'évolution et de l'élaboration de l'intelligence humaine. Certains de ces soi-disant mystères relèvent de la religion, certains de la science proprement dite, certains de la folie criminelle, et finalement quelques-uns d'entre eux ont été redécouverts et démontrés de notre temps sous le nom de Métapsychique.

*
* *

Notre auteur étudie donc et décrit l'origine et le développement des religions. Pour lui, à l'origine de tous les *credo* il y a la déification de la nature, sous une forme ou une autre. Ainsi l'hypothèse d'un — ou la croyance en — un être universel — ou Dieu — dérive soit de la démonologie naturelle, soit préexiste à celle-ci. Dans ce dernier cas, la démonologie dérive d'une idée philosophique de Dieu, dans le premier cas, c'est l'idée de Dieu qui est élaborée, au fur et à mesure des progrès de la civilisation, à partir d'une forme particulière du culte de la nature, par exemple du culte du feu, qui paraît quelque chose de très proche du spirituel.

A un certain moment la théorie (religieuse) de la vie fait son apparition. Chose curieuse, ce « mystère » paraît être le même dans toutes les religions et toutes les philosophies. En quelques mots, il consiste à recevoir l'unité de l'esprit dont l'existence présuppose nécessairement l'existence de la matière ou dualité qui à son tour entraîne l'existence d'un lien ou relation entre les deux :

Digitized by Google

ce qui donne le concept de trinité. Ce simple *credo* et son symbole seraient à l'origine de tous les symboles et des rites initiatiques.

Puis notre auteur entreprend une étude du symbolisme religieux, du symbolisme des nombres, de la réduction et de l'addition « théosophique », étude illustrée abondamment. Il nous montre l'origine et l'enchaînement du triangle, du quaternaire de la croix, de l'étoile à cinq branches, du sceau de Salomon, du cercle, de la swastika, de « l'arbre de la vie et de la connaissance » et du serpent, de la forme des symboles astrologiques des planètes, etc., etc. Nous ne le suivrons pas dans tous ces développements, car tout ce qui touche au symbolisme ne laisse pas que de nous inspirer une certaine épouvante : à nos yeux, ce terrain est extraordinairement mouvant. Car on peut prouver que n'importe quelle figure est le symbole de n'importe quoi. Cela dépend uniquement de la richesse de l'imagination de celui qui l'interprète, et, pratiquement le symbole « rend » ce qu'on a bien voulu au préalable mettre dans lui.

Mais on trouve à la page 22 un passage vraiment curieux sur l'origine possible de la doctrine de la métempsychose, ou de la réincarnation. Notre auteur s'efforce de prouver que les conceptions trinitaires se retrouvent même chez les peuples les plus barbares, loin qu'elles soient le fruit des cogitations philosophiques de peuples civilisés. On les retrouve même chez les Australiens. Or les dits Australiens sont si arriérés qu'ils ignorent même la relation qui existe entre la conception et la cohabitation !... De cette ignorance pourrait bien provenir, selon Ferdinand von Reitzenstein, la croyence en la réincarnation. Comme, en effet, la relation citée plus haut est ignorée, une femme ne peut se trouver enceinte que par l'opération de forces « surnaturelles ». Ce sont donc les esprits des ancêtres, désireux de revivre, qui ont pénétré de nouveau dans le corps de la femme afin d'être de nouveau mis au monde...

En poussant un peu plus loin,ne pourrait-on voir, là aussi, l'origine de la croyance en la conception virginale de tant de fondateurs de religions ?... Je ne sais d'ailleurs pas quelle valeur accorder à ces déductions. Mais le passage m'a paru assez original et amusant pour être soumis à nos lecteurs.

Toujours à l'aide de ses symboles, C. W. Olliver cherche à démontrer que les cultes phalliques ne sont pas primitifs, ainsi que le croient bon nombre de savants, mais bien dérivés. Ces cultes seraient dus à la matérialisation du symbole trinitaire : Esprit-Matière-Intelligence en Homme-Femme-Sexe. La confusion serait née de l'idée de la création de la vie, qui aurait été comprise comme analogue à la procréation des êtres humains, et la faculté de se reproduire serait apparue aux yeux des hommes primitifs, comme l'attribut qui se rapprocherait le plus de la faculté créatrice de Dieu, Créateur de toutes choses. Cette « erreur » d'interprétation put se développer, car elle servait les intérêts de la classe sacerdotale : Elle servait de masque, ou de vêtement, aux véritables mystères de l'initiation religieuse, réservée à quelques-uns ; c'était une religion pour le peuple, et cela augmentait la population et ainsi rendait la tribu plus forte contre ses voisins et ennemis.

Et notre auteur décrit l'extension de ce culte phallique, ses symboles, et les débordements auquel il donna lieu.

La survivance de ce culte phallique serait un des facteurs constituant de la Sorcellerie du moyen âge, telle qu'elle s'épanouissait dans les Sabbats.

*
* *

Puis il passe à l'étude d'un autre facteur : La croyance au Diable, Roi des Enfers, avec qui l'on pouvait conclure un pacte.

Elle proviendrait d'une erreur d'interprétation du dogme trinitaire primitif.

Digitized by Google

On aurait vu en lui l'opposition de deux principes : celui du bien et celui du mal, dont le « lien » eut été fait de, rivalité et de haine. Ce système d'opposition d'un dieu des ténèbres et d'un dieu de lumière est relativement récent, c'est Manès qui lui donna sa forme véritable (Manès naquit en 216 av. J. C.), et les croyances manichéennes survécurent jusqu'au XV[e] siècle.

La doctrine de Manès peut être résumée ainsi : Il existe deux dieux, ou, plus exactement deux principes : celui du bien et celui du mal. Avant la création du monde, le « peuple des ténèbres » se révolta contre la divinité. Dieu, incapable de résister à cette attaque, lui accorda une portion de son essence. Le peuple des ténèbres ayant dès lors le principe du mal, comme essence, et ayant acquis un peu du principe du bien, devenait capable de créer le monde, où l'on trouve combinés les deux principes, mais où celui du mal prédomine par suite du caractère de ses créateurs (Manès, comme les Gnostiques, tenait Jehovah pour un dieu mauvais). L'homme est, naturellement, un mélange des deux natures : son essence spirituelle est l'œuvre de Dieu, son corps, et particulièrement le sexe, est l'œuvre du Diable.

Le manichéisme, jugé un danger pour l'ordre social, fut activement persécuté. Mais il donna naissance à un grand nombre de sectes : Les unes croyant à la prédominance fondamentale du bien, finirent par être absorbés par le christianisme. Les autres, croyant à la prédominance du mal, se tournèrent vers l'antique Satan des mythes, et la croyance au Diable prit corps et s'étendit. Elle eut bientôt ses dogmes, sa liturgie, ses dévôts et ses églises. Pendant que le monstre prenait ainsi vie et forme, l'Eglise de son côté élaborait graduellement l'enfer et ses horreurs qui ne devait pas tarder à devenir le domaine du prince des ténèbres.

Le Démon et l'Enfer n'ont donc pas eu une croyance simultanée et conjuguée : ils grandirent et s'organisèrent chacun de leur côté. Le Diable naquit du concept de la dualité et de l'opposition de deux principes. L'enfer fut conçu comme lieu d'expiation *post morten* des péchés, comme contrepartie du paradis. Le Dieu des chrétiens régnant dans les cieux, on attribua naturellement au Diable le royaume des enfers, et ainsi, inconsciemment, le Christianisme tomba dans l'erreur manichéenne.

La sorcellerie avait existé en tous temps, et en tous lieux. Mais elle était plutôt humble, ne sortant guère des classes non cultivées, (paysans, etc.). Elle était un voile pour différentes pratiques criminelles, basées sur des connaissances traditionnelles de poisons végétaux et animaux.

Mais l'intronisation du Diable aux enfers par l'Eglise fit de celui-ci le messie attendu par les sorciers. Sous sa juvénile impulsion, la sorcellerie pénétra jusque dans les classes cultivées. Elle s'organisa en Magie Noire, c'est-à-dire en culte. L'on eut les Messes Noires, qui n'étaient que les messes catholiques à rebours : renversement des formules consacrées, profanation des objets du culte, etc., etc.

La magie noire donna lieu à une renaissance du culte phallique. Les femmes pouvant participer au sacerdoce, y introduisirent l'élément sexuel qui donne à ces pratiques leur atmosphère caractéristique. La femme devint le prêtre, puis l'autel et l'offrande, d'une manière qu'il est impossible d'imprimer.

*
* *

Quant aux pratiques de sorcellerie et de Magie Noire au moyen-âge, et au Sabbat, nos lecteurs connaissent déjà ces questions, et je n'y reviendrai pas. Pas plus que sur les faits d'obsession et de possession, d'incubat et de succubat, de vampirisme, etc. Notre auteur relate tout cela avec beaucoup d'art, et

Digitized by Google

rappelle l'hypothèse admise : Les sorcières, par l'usage d'onguents et l'absorbtion de drogues érotiques et narcotiques, s'imaginaient aller au Sabbat et s'y livrer à leurs débordements. Du moins, dans la plupart des cas...

Combinons cela avec les cas dits « de dédoublement de la personnalité », certains faits de métagnomie, etc., et nous aurons les éléments de la sorcellerie. Mentionnons également l'imagination des inquisiteurs et le rôle énorme qu'elle joua dans la systématisation de la doctrine, ainsi que l'ont fait remarquer Mᵉ Maurice Garçon et le Docteur Jean Vinchon dans leur ouvrage sur *Le Diable*.

*
* *

Notre auteur, enfin, parle de la Magie blanche. La magie blanche, à ses yeux, est ce qui était enseigné dans les grands centres initiatiques. Cela consistait probablement en l'explication véritable des grands symboles qui sont à la base des religions, et également dans la connaissance de la vertu de certains procédés d'auto ou hétérosuggestion, certains entraînements, l'usage de certains ingrédients, etc., capables de provoquer l'état de *transe*, nécessaire à la production des phénomènes de connaissance ou d'action paranormales. Ajoutez à cela quelques règles d'éthiques, quelques disciplines purificatrices.

Tout cela était exposé sous la forme, frappant l'imagination, de « mystères » ou drames symboliques, et de rites lourds de signification. Ce furent ces mystères et ces rites, pris dans leur lettre et non dans leur esprit, qui furent un facteur important de la magie noire.

Enfin, dans un dernier chapitre, C. W. Olliver parle encore du rôle et de l'effort de la métapsychique, qui étudie scientifiquement les phénomènes paranormaux, et s'efforce d'en faire une connaissance expérimentale organisée, dépouillée de tout contenu mystique, émotif ou superstitieux.

*
* *

Le livre de C. W. Olliver est donc intéressant à plus d'un titre. Sa partie consacré aux symboles ne m'a pas parfaitement convaincu. Par contre son analyse de la magie en différents facteurs : connaissances « scientifiques » élémentaires de certains poisons, phallisme, élément religieux (manichéisme, etc.), phénomènes de pathologie mentale, et enfin phénomènes métapsychiques, me semble assez bien faite. Au total, cet ouvrage mérite d'être lu par ceux qui s'intéressent au développement de l'esprit humain, à sa lutte douloureuse pour se dégager des préjugés et des dogmes afin d'arriver à la claire compréhension de la valeur unique de la méthode expérimentale.

Remercions également notre auteur de ce qu'il rend justice à la recherche métapsychique, et félicitons-le de l'avoir si clairement comprise et exposée, tant dans son but que dans ses méthodes.

Journal Métaphysique. *par Gabriel MARCEL. (N. T. F., 3, rue de Grenelle, Paris, 1927 .*

Voici un livre d'un grande profondeur et d'une inépuisable richesse de pensée. Gabriel Marcel est vraiment un métaphysicien pur : Il se meut au milieu des abstractions et des analyses les plus subtiles avec une aisance déconcertante.

Il a l'inquiétude métaphysique : « le métaphysicien est, dit-il, compara-

Digitized by Google

ble à un malade qui cherche une position », mais il a en même temps la foi du métaphysicien en la fécondité du raisonnement déductif pur et en sa capacité de résoudre les inquiétants problèmes de l'être, du devenir, de la connaissance, de Dieu, etc. — ou de prouver qu'ils sont insolubles...

Il m'est absolument impossible de donner une analyse de cet ouvrage remarquable. Car il n'est pas conçu selon un plan, dans un but de construction. Il consiste en une série de notes jetées au jour le jour, ou plutôt au fur et à mesure que les pensées jaillissaient et que les raisonnements s'articulaient dans la tête de Gabriel Marcel.

Pourquoi ces réflexions n'ont-elles pas été publiées dans la forme systématique traditionnelle ? Parce que G. M., sentant le caractère hypothétique et aventureux de certains de ses thèmes de réflexion, n'a pas voulu édifier une construction dont certaines parties, moins solides que les autres, eussent pu entraîner la chute de l'édifice.

Et c'est précisément ce qui rend son livre inanalysable qui lui donne son charme, son attrait intense. Le charme et l'attrait du récit de voyage d'un explorateur, de ses luttes, de ses découvertes, de ses inquiétudes, de ses triomphes. Les systèmes philosophique donnent en général l'impression de Manuels de géographie. Le métaphysicien y décrit un pays qu'il a découvert et exploré (ou qu'il a cru découvrir et explorer) : topographie, ressources du sol, ressource du sous-sol, voies de communication, etc., etc., C'est un exposé méthodique de résultats « acquis ». Le lien logique qui semble relier les différentes partis entre elles est — et on ne s'y trompe pas — « artificiel ». J'entends par là qu'il relie entre elles une série « d'intuitions » ou de « découvertes » par un exposé déductif qui semble les enchaîner les unes aux autres, les faire sortir de façon nécessaire les unes des autres. Excellent procédé pour présenter un système. Procédé mnémotechnique, en quelque sorte, mais qui ne fait pas revivre avec le philosophe l'épopée de la création de son système.

C'est à cette genèse que nous fait participer au jour le jour l'ouvrage de M. Marcel. Il nous entraîne avec lui à la découverte. Nous prenons part à ses luttes, à ses victoires, à sa perplexité devant certains obstacles. Et cela au fur et à mesure que des lectures, des conversations, des faits, viennent mettre en mouvement sa réflexion. Il nous entraîne avec lui à la recherche de la vérité. Et c'est ce qu'il y a de passionnant dans cet ouvrage, de prenant. Je donnerais volontiers comme sous-titre au *Journal Métaphysique* : « Roman d'aventures métaphysiques ».

Gabriel Marcel est au courant des recherches métapsychiques. Il a lu la *Connaissance supranormale* du Docteur Osty. Et ces recherches ont, naturellement, eu leur retentissement sur sa réflexion. Voici, par exemple, ce qu'il dit au sujet de la « psychométrie » (soit : de la connaissance paranormale du réel à propos d'objets physiques), p. 165 :

« *23 février 1919.* — Il serait vain de nier que le fond de la question reste très obscur. En premier lieu, on ne peut se défendre de penser que là où il n'y a pas de donné, il ne peut y avoir que du virtuel ; mais c'est là un mot qui me paraît dangereux, parce qu'il n'est pas univoque. Je décide de ne l'appliquer qu'à ce qui est *susceptible* d'être à proprement parlé donné et dirai que le passé n'est virtuel qu'en tant qu'il est traité comme une collection. On m'objectera sans doute d'autre part que le donné pur est fiction, que tout donné doit être en même temps à quelque degré vécu, et je l'accorde bien volontiers. Mais peu importe ici. J'admet également que là où il n'y a rien de donné, je ne peux rien revivre ; le donné *amorce* : et c'est bien pour cela que les voyants demandent qu'on leur apporte un objet qui ait été associé aussi intimement que possible à la vie de la personne sur laquelle on les consulte. Le voyant paraît avoir besoin que cet objet lui soit donné pour se souvenir du

Digitized by Google

passé qui est lié à cet objet. Mais c'est ici que nous ne comprenons plus : qu'est-ce en effet que cette « liaison » ? On tend à se la représenter matériellement, à convertir le passé en une sorte d'odeur qui serait dans l'étoffe, etc., ce qui est absurde. Si l'objet avait gardé une empreinte matérielle faisant fonction de signe, il faudrait que ce signe fût retranscrit, etc., et nous retrouverions toutes les difficultés que j'ai indiquées plus haut. Il semble bien que l'objet ne puisse agir que physiquement, c'est-à-dire comme représentation. J'en viens alors à me demander, sans voir exactement si cela est possible, et même ce que cela signifie, s'il ne faut pas que le souvenir de l'objet en question (ce même objet en tant que remémoré) se substitue à la perception initiale qui porte sur lui — ce souvenir entraînant avec lui, plus ou moins progressivement, la reconstitution de l'ambiance, du passé vivant auquel il appartient. Voir, ce serait donc s'élever de la perception d'une chose au souvenir de cette chose. Ceci paraît d'abord inintelligible pour le sens commun, car le souvenir de l'objet ne semble pas pouvoir être dissocié de la collection dont il fait partie et qui n'est *pas là*. Par quelle mystérieuse effraction le voyant s'introduit-il dans cette collection ? Mais cette objection suppose un postulat que voici : On commence par poser une dualité irréductible entre l'objet « réel » (le foulard, le gant, etc.) et le souvenir de ce même objet, souvenir traité comme une pièce de collection. Mais c'est évidemment l'idée même de cette dualité qu'il faut soumettre à la critique. Remarquons d'ailleurs qu'entre la perception de l'objet par un étranger, par n'importe qui et le souvenir qu'en garde celui qui l'a possédé, il faut intercaler comme moyen terme la perception riche de mémoire qu'en a celui qui a l'habitude de vivre avec cet objet. Les souvenirs liés à l'objet sont ici incorporés à la perception même et forment avec elle une unité totalement indivisible. Il y a une synthèse d'images et de mouvements qui est bien la réalité la plus personnelle de l'objet, l'objet en tant que valeur, et non simple donné physique. C'est cette réalité complexe de l'objet qu'il s'agit pour le voyant de retrouver. Il faut, pour cela qu'il complète et qu'il anime le schéma perceptif auquel l'objet se réduit primitivement pour lui. Tel est selon toute probalité, le but des mouvements qu'exécute le voyant avec l'objet ; ces mouvements, semblables à ceux qu'exécutait habituellement le propriétaire de l'objet, m'apparaissent en ce moment comme une véritable suggestion magnétique exercée par le voyant sur l'objet et destinée à lui faire livrer cette réalité d'émotion, de souvenir, qui est vraiment sa réalité à lui. Il va de soi que c'est seulement par des tâtonnements que le voyant parvient à exécuter précisément ces mouvements-là et non tels autres. L'objet ainsi « suggestionné » se transformerait non point en la pièce de collection qu'imagine le réalisme de la mémoire, mais en la pensée-habitude (incarnée) à laquelle il se ramène pour celui qui s'en sert. Il est bien entendu que ce que j'appelle suggestibilité de l'objet est au fond la suggestibilité même du voyant. *Celui-ci doit obtenir que l'objet devienne pour lui un agent de suggestion.* En d'autres termes, si je suis voyant, et qu'on m'apporte par exemple un gant, il faudra que ce gant devienne pour moi un centre d'attraction psychique et que je me subordonne en quelque sorte à lui, tout ce qui est naturellement mien étant, pour quelques instants, refoulé, oblitéré. Et voilà pourquoi le voyant doit être, en général, entransé. S'il restait à l'état de veille, la puissance de suggestion qui doit émaner du gant saisi comme présence spirituelle serait entièrement annihilée d'avance par celle qui émane du voyant lui-même en tant qu'il imagine et qu'il construit ».

Nos lecteurs jugeront, d'après cette « Journée du 23 février 1919 », de l'intérêt de l'ouvrage de G. Marcel, de ses qualités et de ses défauts. Ses qualités : remarquable limpidité de style, usage du mot juste, précision. Netteté et

Digitized by Google

subtilité de l'esprit, profondeur de la réflexion. Son défaut (qui n'en est un que pour nous qui nous colletons avec l'expérience) est précisément dans sa tendance à abstraire le cas concret pour en faire un cas-type sur lequel s'exercera la virtuosité de son intelligence métaphysique, et à demander une solution explicative à son esprit aiguisé, au lieu de recourir à l'expérimentation répétée, afin que la nature interrogée par son artifice, réponde elle-même. J'entends par là, naturellement, que l'expérimentation consiste en une observation prolongée — ou répétée —, et dont les conditions varient graduellement. Si nous représentons graphiquement l'expérimentation sur deux axes de coordonnées, et portons les conditions des observations sur l'axe des x, et les faits obtenus sur l'axe des y, l'expérimentation donnera une série de points par où il sera possible de faire passer la courbe exprimant la loi du phénomène. Je sais bien que, ce faisant, nous n'arrivons pas à nous abstraire de tout *a priori* humain, que cela comporte l'acceptation implicite de toute une série de postulats, mais (peut-être ai-je l'esprit mal fait, ou trop grossier) j'ai une plus grande confiance en cette méthode de recherche de la vérité qu'en le raisonnement pur... Je dois paraître bien puéril à M. Gabriel Marcel, et d'un raisonnement bien peu métaphysique, car j'ai l'air ainsi d'ignorer toute la question de la possibilité de la connaissance. tous les problèmes que soulève l'epistémologie. Mais comme il est à mes yeux bon d'arriver à des résultats démontrables, et que la méthode du raisonnement pur ne mène qu'à des impasses, ou, plutôt, fait sans cesse et à l'infini surgir les problèmes devant le chercheur d'absolu, je me contente de la certitude relative de l'expérimentation.

Le livre de Gabriel Marcel, en tout cas, pour ceux qui aiment la haute et belle spéculation, conduite avec probité, est un régal. Et je suis redevable à cet ouvrage de bien des bonnes heures de délectation intellectuelle.

CHARLES QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Le Magnétisme qui guérit, par le Dr Moller (Le François, éditeur, Paris).

Le Géon ou la Terre vivante, par le Dr H. Jaworski (Librairie Gallimard, Paris).

Les Trois activités humaines, par V. Reynaud (Les Presses du Cap).

Le Soleil Enseveli, par Noëlle Royer (Calmann-Lévy, éditeur, Paris, 1928).

La Science secrète des Initiés et la Conduite de la Vie. par Serge Marcotoune (A. Delpeuch. 1928).

Digitized by Google

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Karl Krall.

Le numéro de février de la *Zeitschrift für Parapsychologie* nous apprend que le 12 janvier, Karl Krall, le chercheur bien connu dans le domaine de la psychologie animale, a succombé des suites de la grippe, à l'âge de 68 ans.

C'est à Elberfeld, sa ville natale, où il exerça si longtemps sa profession, que la mort le saisit après trois jours seulement de vives souffrances.

Après avoir gagné dans la joaillerie de quoi pouvoir se livrer sans souci aux recherches qui l'intéressait, il se consacra entièrement à l'exploration du domaine encore si mal connu de la psychologie animale, et au début du siècle ses publications sur les exploits intellectuels des chevaux Hans le Sage, Muhamed et Zarif, attira l'attention de la presse et d'un grand nombre de savants sur ses travaux. Il eut immédiatement de chaleureux partisans, qu'il dut à son originalité et à son honnêteté foncière et aussi à sa grande sincérité dans la recherche de la vérité. Il eut également des adversaires nombreux et sévères, que bouleversaient trop la nouveauté insolite des enseignements que Krall croyait pouvoir tirer de ses expériences.

La guerre — qui lui prit un de ses fils — une fois terminée, Krall alla se fixer à Munich, où dans sa villa, dans la vallée de l'Isar, il s'était monté un laboratoire très complet et bien conçu pour les recherches métapsychiques. Son amitié avec le baron von Schrenck-Notzing lui valut de pouvoir s'intéresser activement à ce genre de recherches, le baron von Schrenck lui prêtant ses médiums. Depuis la guerre, Krall avait, en effet, renoncé à recommencer ses expériences sur les chevaux, fatigué d'avoir à recommencer sans cesse des polémiques sans issue avec des contradicteurs « de bureau ». Ce fus, je crois, et je le lui ai dit, une faute de psychologie. Car ses adversaires s'empressèrent d'interpréter sa lassitude comme l'aveu qu'il ne pouvait reprendre ses expériences, les savants étant trop sur leurs gardes pour lui permettre de rééditer ses « trucs ». Tant que Krall a vécu, il était permis d'espérer qu'il se remettrait à l'éducation de chevaux, et que la question serait tranchée expérimentalement dans un sens ou dans l'autre. Krall disparu, la question reste pendante, et chez beaucoup un doute persiste sur son honnêteté.

Doute suprêmement injuste. J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de Karl Krall, au III[e] Congrès international de Recherches Psychiques, en 1927. Ce grand et bel homme donnait tout à la fois une impression de santé physique et de santé morale. On sentait qu'on avait affaire à un convaincu, à une manière d'apôtre. On ne pouvait s'empêcher de penser :

Digitized by Google

« Cet homme-là est franc comme l'or. Il s'illusionne *peut-être*, mais il ne cherche sciemment pas à nous tromper... »

Hélas ! Cette personnalité si curieuse et si attirante n'est plus. Nous en ressentons un véritable deuil, car Krall était un chercheur de bonne foi. Et nous exprimons à sa famille, à ses amis, à la *Zeitschrift für Parapsychologie*, notre sérieux confrère d'Allemagne, dont il était un fidèle collaborateur, nos condoléances sincères et profondes pour le coup qui vient de les frapper. Ch. QUARTIER.

Margery.

Peu de spirites ou de métapsychistes ignorent actuellement le nom de Margery. Les revues d'Amérique et d'Europe, jusqu'à la sérieuse *Zeitschrift für Parapsychologie* en proclament la gloire, et publient à l'appui d'abondantes photographies. Parmi nos lecteurs, d'aucuns se sont étonnés que nous ne les tenions pas au courant des performances de Margery. Nous avions hésité, jusqu'à ce jour, à le faire, étant très prudents de nature, car les phénomènes en question nous avaient plus interloqués que convaincus. Mais il paraît que nous avons mauvaise grâce à nous taire : parlons donc.

La médiumnité de Margery (pseudonyme de Mrs Crandon) se manifesta tout d'abord en 1923. Le « groupe » comprenait deux médecins et leurs femmes, un ingénieur mécanicien, un homme de loi, et un chirurgien (M. Crandon, le mari du médium). Ce groupe avait été incité par les travaux de Crawford à faire des expériences, et il s'y mit avec assez de scepticisme. Mais Margery était heureusement douée : des mouvements et des lévitations de la table se manifestèrent bien vite, et, deux mois après le début des séances, la voix de Walter se fit entendre. Deux mois plus tard, elle était « indépendante ». (Walter était le frère de Mrs Crandon, et avait perdu la vie en 1912 dans un accident de chemin de fer). Sous sa direction surnaturelle les expériences donnèrent des résultats de plus en plus remarquables. Les manifestations physiques et les manifestations intellectuelles furent dès lors intimement mêlées, et l'heureux groupe de Margery fut le témoin émerveillé de presque tous les phénomènes des deux ordres connus jusqu'à ce jour.

La personnalité de Walter paraît tout à fait indépendante de celle des expérimentateurs. C'est celle d'un jovial jeune homme, qui raconte de bien bonnes histoires. Elle ne s'est d'ailleurs pas uniquement manifestée dans le cercle du Dr Crandon, mais dans d'autres cercles amis. Les « cross correspondences » obtenuees semblent, aux yeux des expérimentateurs, prouver l'existence personnelle de Walter. Mais il y a mieux, et plus fort. Walter au cours de ses séances de matérialisation, produisit des empreintes digitales sur différentes matières plastiques, parmi lesquelles on finit par choisir de préférence la cire (paraffine) de dentiste, comme donnant les meilleurs résultats. Les résultats furent, en effet, surprenants. Les empreintes de Walter ne ressemblaient à aucune des empreintes des membres du cercle. L'on se souvint alors que Walter s'était rasé avant de partir pour le voyage où il perdit la vie. L'on rechercha le rasoir dont il s'était servi et qui n'avait plus depuis lors quitté son étui, et un expert découvrit sur la lame une demi empreinte du pouce identique, à très peu près, à celle imprimée par Walter (désincarné) dans la cire..... (1)

(1) Ce fait aurait de la valeur si Walter, *durant sa vie*, pour une raison ou une autre, avait laissé son empreinte pour comparaison.

Digitized by Google

Puis l'on obtint des empreintes renversées, c'est-à-dire comme vues dans un miroir, et négatives : les élévations étant devenues des dépressions, et vice-versa. Depuis le Congrès de Recherches Psychiques de 1927, où le Dr Osty déclara que ces empreintes renversées, contrairement à la croyance des amis de Walter, pouvaient être obtenues par des moyens normaux, Walter donne également des empreintes renversées positives. — Qu'il est, du reste, aussi possible d'obtenir par des moyens normaux...

* * *

Psychic Science de juillet 1928, qui est consacré presque entièrement à Margery, publie naturellement de longues descriptions des appareils de contrôle utilisés, et 35 clichés photographiques.

De ces appareils de contrôle, nous mentionnerons les plus curieux. Il y a tout d'abord une sorte de malle, imaginée par le prestidigitateur Houdini, et, où le médium a juste la place de s'asseoir, avec un trou pour le passage de sa tête, dont le cou est pris comme dans une cangue, et deux orifices latéraux pour passer les mains.

Il y a ensuite le « Cabinet de verre » du Dr Richardson : six pieds de profondeur, trois de largeur, sept de hauteur. Le fond, le toit, et la face du cabinet sont en bois solide, les deux côtés et l'arrière en verre solide et épais, les angles exceptés, naturellement en bois, ainsi que deux petites trappes latérales par où faire passer les mains (ou, plutôt, il y en a 6, 3 de chaque côté : probablement pour permettre des variations). Les mains peuvent être fixées dans les trappes par des liens plombés passant dans des chevilles à œillet. Deux autres chevilles à œillet fixées dans le sol permettent d'immobiliser les pieds, et une dernière sert de point d'attache au ligament qui empêche de mouvoir la tête. Il y a enfin la machine à couper la voix (voice cut out machine), toujours due à l'ingénieux Dr Richardson. C'est une manière de tube en V, rempli d'eau en partie, avec des flotteurs lumineux. Le médium et un expérimentateur ont chacun dans la bouche un bout de tuyau (On dirait qu'ils fument le narghilé). Or, si l'un ou l'autre veut parler, la pression change aussitôt, et les flotteurs se meuvent.

* * *

Tous ces appareils sont très ingénieux. On ne les emploie, du reste, que si un contrôle très strict est exigé. En effet, toutes les photographies, prises à l'éclair de magnésium, de phénomènes de matérialisation, montrent que les assistants font la chaîne tout simplement en se tenant les mains. Ou plutôt, une fatalité malicieuse a voulu qu'au moment de l'éclair de magnésium, ce soit toujours Margery qui ait l'air de tenir la main de son mari, ou, plus simplement, de poser sa main sur la sienne (le médium contrôlant le contrôleur).

Cela me rappelle un ouvrage célèbre sur les matérialisations, où le texte raconte les précautions strictes du contrôle, et où presque chaque photographie montre qu'en fait le médium était pratiquement libre de ses mouvements. Autant le texte est impressionnant, autant la série des illustrations semble une prise en flagrant délit perpétuelle).

De même, les photographies d'ectoplasmes montre qu'il y en a de

Digitized by Google

deux espèces : du blanc, et du gris. Le blanc ressemble à du tissu blanc, ou a du péritoine de mouton, selon l'expression même des expérimentateurs. Il serait, disent-ils, d'origine « corticale », proviendrait de la « substance blanche » du cerveau (1). Le gris, moins sensible, serait d'origine « utérine ». Il en a, en effet, bien l'apparence. Car quelque soit le médecin auquel on en montre la photographie, il s'écrie : « Mais, c'est un placenta avec son cordon ombilical, et les veines torses autour sont très distinctes.... » Il paraîtrait que c'est l'appareil vocal de Walter.... (!)

Enfin, le texte parle de l'évolution du phénomène. En fait, les photographies montrent toujours *le même* « placenta » (pour nous occuper que de « l'ectoplasme gris ») reposant tantôt sur la poitrine, tantôt sur l'épaule, le bout du cordon fourré tantôt dans une narine, tantôt dans l'oreille. De même pour le « péritoine », qui paraît également obéir à la loi de la pesanteur. En effet, sur toutes les photographies, le médium a des poses contorsionnées, comme s'il était très préoccupé par l'idée d'empêcher de choir l' « ectoplasme » de la place où il l'a posé...

(Cela rappelle étrangement une série de documents curieux, que j'ai eu l'avantage d'examiner, sur de célèbres phénomènes de « matérialisations plates »).

Enfin, nous avons quatre photographies montrant quatre phases de l'empreinte d'un pouce dans la cire de dentiste. 1) La main de Walter retire la cire de l'eau chaude. 2) Elle s'imprime dessus. 3) Elle tend la cire imprimée au Dr Richardson. 4) Celui-ci lui donne un « sake-hand » — Sur ces quatre images on voit Margery assise, de face, vêtue d'un grand peignoir blanc, derrière une petite table couverte de noir. Derrière Margery, un rideau noir. La main sort par une fente du peignoir. On dirait qu'elle est reliée à son abdomen, ou qu'elle passe entre ses jambes. La position du corps de Margery change sur chacune des photographies, comme si l'orientation de ses jambes importait à la direction que prend la main. Je ne me permettrai pas de faire des suppositions sur la manière dont on pourrait, éventuellement, imiter ce phénomène....

* * *

Nous ne pouvons que regretter que Walter, qui réussit tant de tours de force, ne puisse se manifester de façon plus complète que sous la forme d'un placenta, d'un péritoine, ou d'une main venant on ne sait d'où...Ou faut-il penser que ce sont là de spirituelles « blagues » de ce jovial garçon ?

En ira-t-il donc toujours ainsi? Jusqu'à présent les matérialisations photographiées se manifestent presque toujours sous la forme la plus suspecte. C'est tout à fait déprimant. Où l'on parle de contrôle, d'évolution de phénomènes, la photographie montre toujours une carence presque com-

(1) Nous aimerions savoir ce que devient alors la conductibilité de ladite substance blanche. En effet, rares sont ceux qui ignorent que la substance blanche du cerveau n'est faite que de l'intrication des fibres conductrices des cellules grises du cerveau, et que la moindre lésion qu'on provoque dans cette substance blanche provoque des troubles irréparables. Une telle extériorisation de « substance blanche » provoquerait chez Margery une véritable catastrophe. Nous laissons donc au Dr. Gerda Walther, qui rapporte cette interprétation de « l'ectoplasme blanc », l'entière responsabilité de cette « explication ». Il faut, en tout cas, une certaine.... innocence pour l'avoir imaginée.

Digitized by Google

plète de contrôle, et comme une évolution de phénomène : un morceau de papier ou un placenta (quant à leur apparence du moins) passant d'une épaule à l'autre... C'est vraiment désastreux, et la foi en la Substance (selon l'appelation de Mme Bisson), en l'Ectoplasme ou Téléplasme, en sort considérablement ébranlée.

Nos lecteurs, maintenant, ne me reprocheront plus de passer sous silence les remarquables phénomènes de Boston. Ni M. Crandon, qui chaque année fait son petit tour d'Europe pour entretenir l'intérêt des savants quant à ses expériences. Que ni les uns ni les autres ne me fassent dire, maintenant, plus que ce que j'en ai dit. *Je ne dis pas que cela n'est pas, je dis simplement que je ne suis pas convaincu que cela soit.* Mais les choses, telles qu'elles sont présentées, éveillent dans l'esprit quoi qu'on y fasse, une certaine... non, ne disons pas « défiance », un certain « malaise », en tout cas. On aurait osé espérer que Walter se présentât sous une forme plus... complète, ou moins régressive que celles d'un placenta ou d'un péritoine. Et cet espoir n'est pas exagéré, si l'on ajoute foi aux récits qui relatent tant de matérialisations humaines complètes.... Si Walter s'était matérialisé tel qu'il était au moment de sa mort, c'eut été infiniment plus probant, tout au moins quant à la véridicité du phénomène. L' « identification » est encore un tout autre problème, infiniment complexe...

A propos de Karl Kraus, pseudo-médium autrichien.

Le chemin de la métapsychique est tout parsemé de ronces, dont il n'est pas toujours facile de se dégager. Une de ces ronces les plus tenaces consiste en l'amour propre, qui fait — cela est humain — que l'on n'aime pas reconnaître que l'on a été dupe. L'on préfère avoir recours aux argulies les plus irrecevables et aux arguments les plus inconcevables plutôt que de reconnaître franchement : « Eh ! bien, oui ! tel médium a bafoué ma bonne foi et m'a induit en erreur. » Cela va parfois si loin que — cela s'est vu bien souvent, nos lecteurs le savent — même lorsque le « médium » avoue sa supercherie, et publie ses trucs, ses victimes n'en veulent rien croire et s'en vont proclamant qu'il produit de vrais phénomènes, et que c'est par esprit de lucre qu'il prétend avoir trompé. Qu'est-ce alors lorsque le médium n'avoue pas ! L'affaire Suzanne Vallée (cf. *R.M.*, mai-juin 1928) nous l'a montré une fois de plus : Trois appareils photographiques (dont deux stéréoscopiques) ont enregistré avec une évidence irréfutable que les exploits accomplis dans l'obscurité soit-disant par l'esprit Champignon matérialisé l'étaient en réalité par la main et le bras de Mlle Vallée. (Les appareils « avouaient » à sa place, sans doute possible).

Malgré cela, les dupes de cette macabre comédie ne veulent pas reconnaître les faits. Les unes ont prétendu que les photographies étaient truquées. Les autres que la température de notre laboratoire étant insuffisante pour permettre une matérialisation, Champignon s'était servi du bras du « médium » comme d'un instrument insensible en inconscient pour accomplir ses performances. Les derniers admettent que le médium a pu frauder *cette fois là*, poussé télépathiquement à cela par la tournure

Digitized by Google

d'esprit sceptique d'aucuns des assistants ; *mais*, dans les autres séances, quelle abondance de phénomènes aussi véridiques que surprenants...

Une rigueur et une sévérité inflexibles dans l'expérimentation, une prudence extrême dans les conclusions — et nulle hâte à les formuler — tels sont les points dont ne devrait jamais s'écarter la ligne de conduite de ceux qui étudient les redoutables phénomènes paranormaux.

Si, par malheur, l'on néglige l'un ou l'autre de ces points, l'on est fatalement amené à affirmer comme vrais des phénomènes essentiellement faux. Et alors on se trouve aux prises avec ce cruel dilemme : Avouer qu'on a été, ou qu'on s'est trompé, au risque de passer, aux yeux des imbéciles, pour un naïf ou au moins un imprudent — ou... faire faillite moralement, en continuant de proclamer la véridicité des phénomènes, véridicité dont on n'est... plus absolument certain. Hélas ! la majorité des humains choisit la seconde alternative...

* * *

Où est-il question de Kraus, dans ce qui précède ? se demandent sans doute nos lecteurs. A quoi je répondrai que, dans tout cela, Kraus est peut-être beaucoup moins absent qu'il ne le paraîtrait à première vue. Car le cas Kraus n'est pas unique en son genre, puisque ce sont des cas analogues qui nous ont permis d'établir qu'en métapsychique comme ailleurs, sinon plus, si un homme est mis en demeure de choisir entre son amour-propre et la probité scientifique, quatre-vingt dix-neuf fois sur cent l'amour-propre l'emporte. J'ai tenu à rappeler cette loi psychologique à nos lecteurs, afin qu'ils puissent suivre les péripéties ultérieures du cas Kraus d'un œil averti et avec un sourire amusé.

* * *

Ceux de nos lecteurs qui ont pris part au III[e] Congrès International de Recherches Psychiques, en septembre 1927, à Paris, ou qui en ont lu le compte rendu officiel, ont certainement mémoire du rapport du Docteur von Schrenck-Notzing (1). Ce rapport relatait les performances supranormales d'un certain Karl Weber, ses télékinésies, ses lévitations. Le rapporteur, toutefois, eut soin de dire que Weber marquait une forte propension à la fraude ; il n'en était pas moins persuadé que les phénomènes produits dans son laboratoire et en sa présence étaient véridiques. Or, Karl Weber est, en réalité, Karl Krauss. c'est le secret de Polichinelle. J'eus donc la curiosité de parcourir les revues de métapsychique des années précédentes, et je découvris, entre autres, dans *Psychic Research*, Journal of the Américain S.P.R. la relation par le Docteur Hans Thirring, de Vienne, des séances de novembre 1924 où Kraus fut convaincu de fraude (2). (Dans son rapport, le Docteur von Schrenck-Notzing y fait allusion, en disant que les conditions de Vienne étaient infiniment plus défectueuses que celles de Munich). L'audition du rapport du Docteur von Schrenck comparé à la lecture de celui du Docteur Thirring ne m'ont

(1) *C.R.* pp. 92 à 97. *Un cas de Phénomènes paraphysiques produits volontairement à l'état de veille.*

(2) *Psychic Research*, 1925, p. 696.

Digitized by Google

pas permis de discerner de différences notables dans les conditions d'expérimentation de Vienne (où les séances furent frauduleuses) et celles de Munich (dont, en 1927 encore, le Docteur v. S.N. se déclarait persuadé de la bonne qualité). Mais je me trompe assurément en croyant constater, sur simple lecture, une identité de conditions...

Voici, brièvement, ce que furent les expériences de Vienne :

L'on utilisa deux grandes cages de gaze, contiguës. Le côté commun aux deux cages était percé d'une petite ouverture de 16×21 cm. à 75 cm. du sol. Cette ouverture elle-même était divisée en quatre par deux cordelettes tendues en croix à la manière de fils du réticule. En sus de cette unique petite ouverture mettant en communication les deux cages, il y avait deux autres ouvertures latérales par où Kraus passait ses bras, ses mains étant tenues par les expérimentateurs. Les jambes étaient emprisonnées dans un sac noir lié à sa ceinture. Dans la seconde cage étaient une petite table, à 50 cm. de l'ouverture portant une mandoline et un petit bâton de bois : ces objets étaient partie recouverts d'un enduit lumineux, partie d'un enduit noir salissant. La séance devait se passer dans une obscurité absolue ou presque. J'ai omis de dire que la tête de Kraus était enveloppée d'une voilette fixée à son vêtement par des épingles, pour empêcher toute régurgitation. Eh bien, des pseudo-télékinésies se produisirent : pseudo, car Kraus arrivait à dégager un de ses pieds et à le passer par l'ouverture de communication entre les deux cages (1). Kraus prétendit aussi faire des « matérialisations », qui furent tout aussi truquées. Un rideau noir tendu dans l'angle d'une pièce de l'appartement de M. Dumba représentait le cabinet noir. Les contrôleurs de droite et de gauche, faisant la chaîne, tenaient chacun une main du « médium ». Celui-ci, grâce à de savantes contorsions, réussissait à ce que les contrôleurs se contrôlassent mutuellement, tandis qu'il libérait ses mains...

* * *

Mais après le rapport de Thirring, et celui du baron von Schrenck-Notzing, l'on pouvait toujours (plus ou moins) demeurer dans le doute, en vertu du principe si souvent invoqué (trop, peut-être...) qu'il arrive aux meilleurs médiums de tricher, et que le fait de découvrir une fraude flagrante n'exclut pas forcément de façon absolue la véridicité possible de phénomènes obtenus dans d'autres circonstances et conditions...

Or, au début de 1928 (ainsi que le relate Harry Price lui-même dans *Psychic Research*, 1928, p. 421) Kraus alla à Londres, en qualité de chauffeur de M. Dumba, et en profita pour rendre visite à Harry Price. Il discuta avec lui de son démasquage par le Docteur Thirring, lui raconta ses « aventures » avec le Baron Schrenck et lui proposa de lui vendre pour deux cents livres anglaises, le manuscrit où il expliquait tous ses trucs et moyens frauduleux...

Enfin, nous trouvons dans le *Journal of the Society for Psychical Research*, de Londres (décembre 1928, p. 388-389), un article des plus intéressants, dû à la plume de M. Théodore Besterman, le distingué bibliothécaire de la S. P. R., article intitulé : *Rapport sur une pseudo-séance de phénomènes physiques avec Karl Kraus*. Cet article est même si intéressant que je me permettrai de le citer presque en entier.

(1) La comtesse Wassilko Serecki (la protectrice d'Eléonore Zugun) reproduisit démonstrativement le procédé.

Digitized by Google

« Kraus, dans son manuscrit, et à moi verbalement, exprime plusieurs allégations sérieuses à l'égard des conditions qui régirent ses séances avec le baron von Schrenck-Notzing. Je décidai donc de profiter de la présence de Kraus à Londres pour vérifier ses assertions, au sujet desquelles j'avais entendu parler de plus d'un côté. Je l'invitai donc, avec l'approbation du Docteur Wooley, à donner une pseudo-séance dans la salle des séances de la société, sous les mêmes conditions et le même contrôle que ceux qui régirent les séances à Munich. Kraus y consentit, s'engageant à produire les mêmes phénomènes, et reçut un salaire substantiel pour ses services.

« Dans le but de donner à la pseudo-séance un intérêt et une importance plus grande que ceux qu'eût présenté une simple démonstration de tricherie, il fut décidé que certains des assistants seraient laissés sous l'impression qu'ils devaient assister à une vraie séance. Assistèrent, par conséquent à la séance : le pseudo-médium, le Dr. Wooley et moi-même comme contrôleurs, cinq assistants, dont trois ignoraient la vraie nature de ce qui allait se passer, et la secrétaire (Mrs Brakenbury).

« Avant la séance Kraus demanda qu'on lui fournit une agrafe à papier ordinaire, qu'il plaça dans sa poche de gilet. Il se plaignit aussi de ce qu'il ne pouvait trouver une table de poids et de construction *convenables*, à savoir qu'il put soulever avec sa tête et ses épaules. Naturellement, il ne fut pas fouillé, ni vêtu de façon spéciale ; il enleva simplement son veston. Les semelles de ses bottines furent recouvertes d'un enduit lumineux, et il mit les bandes lumineuses usuelles, excepté sur les chevilles, ce qu'il refusa. La lumière varia pendant la séance, mais le pseudo-phénomènes étaient invariablement précédés par une demande d'obscurité. Dans ces conditions les pseudo-phénomènes suivants se produisirent. On peut commodément les répartir en deux classes : ceux qui se produisirent Kraus étant dans la cage et ceux qui se produisirent tandis qu'il était hors de la cage.

« *Phénomènes produits, le pseudo-médium étant dans la cage* .— La cage est en filet, tendu sur une légère charpente de bois, et fut construite pour contenir une petite table sur laquelle l'on place des objets dans les séances de télékinésie.... Krauss désira prendre place dans cette cage, juste assez grande pour cela ; on le lui permit. La cage a une ouverture sur un de ses côtés, de 82,2 cm. × 72,4 cm., à 31.7 cm. du sol. Par cette ouverture Krauss sortit ses avant-bras, ses mains étant tenues par le Dr Wooley et moi-même respectivement. Environ 70 à 80 cm. devant la cage se trouvait une petite table sur laquelle étaint placés les objets lumineux habituels : des bandeaux, des morceaux de carton, une trompette, etc. Presque immédiatement après que la lumière eut été abaissée jusqu'à son minimum, Krauss, qui ne tombe pas en transe, annonça qu'il voulait produire des mouvements de la table. Il y réussit du premier coup, la table étant violemment renversée. Après un court instant Kraus réclama la lumière, et, aussitôt la table redressée et l'obscurité faite à nouveau il se mit à produire des mouvements des objets individuels placés sur la table. Ce type de phénomène se manifesta à différents moments au cours de la séance. Tous ces mouvements étaient ainsi produits : Kraus agitait ses mains jusqu'à ce qu'il se soit mis dans la position qui lui permettrait de projeter un de ses pieds par l'ouverture de la cage. En remettant ses chaussures après que les semelles eussent été peintes, il avait pris garde de les nouer très lâches afin de pouvoir en retirer une — ou toutes les deux —, sans soustraire ses mains au contrôle.

« Vers la fin de la séance Kraus annonça qu'il voulait produire un

Digitized by Google

phénomène d'une autre sorte, et me demanda de nommer un petit objet de son voisinage immédiat. Après avoir pensé à un étui à cigarette, mais le mot allemand me faisant défaut sur le moment, je dis « Bleistift » (crayon). Presque immédiatement, certainement dans l'espace d'une seconde, l'on entendit tomber quelque chose à l'autre extrémité de la chambre ; on fit la lumière, et l'on trouva un crayon de la table de la secrétaire (qui se trouvait parfaitement hors de portée du médium) à plusieurs yards de la place de Kraus dans la cage. — Ce phénomène fut ainsi produit : Kraus, avant le début officiel de la séance, avait pris le crayon sur la table de la secrétaire, et l'avait placé dans la poche supérieure de son gilet ; et, au moment psychologique, il l'en sortit et le projeta avec sa bouche.

« *Phénomènes produits, le pseudo-médium étant hors de la cage.* — Ces phénomènes furent tous des auto-lévitations. Krauss demanda qu'on le dégageât du contrôle et qu'on lui prêtât un grand drap. Avec ce dernier il se recouvrit entièrement « pour concentrer ses forces ». Une minute après, environ, dans l'obscurité, le drap fut repoussé, le contrôle fut rétabli, et soudain les assistants en face de Kraus virent les semelles lumineuses d'une paire de chaussures qui paraissaient flotter en l'air. Ce phénomène, avec des variantes que je ne décrirai pas, fut répété plusieurs fois. Il était ainsi produit : pendant qu'il était recouvert du drap, Kraus ôtait un soulier, le fixait à l'autre avec l'agrafe à papier dont il avait eu la précaution de se fournir, et élevait le pied ainsi chargé de deux chaussures, et le balançait en l'air.

* * *

« L'on peut faire les observations suivantes sur cette pseudo-séance. Tout d'abord que Kraus est, et fut, incapable de produire les phénomènes ci-dessus décrits sinon dans les conditions données ici ; il est donc impossible d'imaginer qu'il eut pu nous tromper s'il s'était présenté devant nous comme un véritable médium. Indubitablement cela s'applique aussi aux expérimentateurs les plus sérieux, et je n'incline pas le moins du monde à ajouter foi aux assertions répétées par Kraus que les conditions réglementant notre pseudo-séance étaient identiques à celles dans lesquelles il travailla avec le baron von Schrenck-Notzing. D'autant plus que ce dernier m'a depuis lors montré les comptes rendus signés, avec diagrammes, de plusieurs séances dans lesquelles certains phénomènes se produisirent, et dans lesquelles régnaient les conditions les plus strictes. Sans exprimer aucune opinion quant à la véridicité de ces phénomènes, la question de la crédibilité comparative de comptes rendus contemporains et de la mémoire de Kraus, si toutefois on le tient pour capable de dire la vérité — et de le vouloir — cette question peut hardiment être posée.

« Dans une série de séances, scientifiquement conduites, on n'a pas pu toujours permettre à Kraus (sinon peut-être dans les débuts, en manière d'encouragement) de refuser les bandelettes lumineuses à ses chevilles, d'être dégagé du contrôle dans l'obscurité et de se couvrir lui-même avec un drap, et de cacher une agrafe et un crayon sur sa personne. On ne lui aurait pas non plus permis de faire usage d'une cage qui, n'ayant pas été construite dans le but d'expérimenter avec lui, lui permit de faire l'usage ci-dessus décrit de sa jambe. Et l'on aura bien

Digitized by Google

vite remarqué qu'un phénomène donné ne se produit que quand les conditions favorables appropriées sont présentes.

« Pour les contrôleurs, les traits les plus remarquables de la séance furent : 1° la dextérité avec laquelle Kraus contorsionna son pied pour le sortir de la cage ; et 2° la manière par laquelle, dans les phénomènes de lévitation, il sauta debout sur un seul pied, et puis sur une chaise, sans produire aucune contraction anormale et suspecte sur les mains des contrôleurs. Il y a aussi un exemple intéressant des possibilités de la chance-coïncidence dans le fait que, Kraus s'étant prémuni d'un crayon, il se soit trouvé que j'aie nommé le même objet. Sans aucun doute, si quelque chose d'autre avait été nommé, l'expérience eut été recommencée à plusieurs reprises jusqu'au succès. Et, si le crayon n'avait pas été reconnu comme venant de la table de la secrétaire, combien rapidement l'on eut proclamé que c'était un « apport » !

Je pense que nos lecteurs perçoivent, comme moi, la portée du rapport de M. Théodore Besterman, et qu'ils peçoivent l'ironie cachée, l' « humour », de son dernier paragraphe.

Nous voici donc encore une fois en présence d'un faux-médium, qui proclame lui-même, du reste, sa supercherie. Allons-nous, encore une fois, voir éclore toute une floraison de témoins qui voudront, malgré lui, proclamer sa véridicité ? Il ne faudrait pas en être surpris outre mesure; que l'on se reporte au début de mon article. Car, en métapsychique, et dans toutes es formes d'activité, il ne faut s'étonner de rien...

L'Institut allemand de Recherches Métapsychiques.

Cet Institut, fondé dans les années 1925 à 28 par le Prof. Dr. Schroder à Berlin-Lichterfelde-Ost, vient de s'organiser sur une vaste base, et paraît admirablement conçu pour permettre un travail intéressant et fructeux.

Voici, en effet résumées, les grandes lignes de son plan de travail, tel qu'il est publié dans la *Zeitschrift für Psychische Forschung* de novembre 1928.

Son but : Etudier les manifestations psychiques et celles qui ont une parenté avec elles.

Les manifestations psychiques sont ce que nous appelons la métapsychique objective et subjective, considérée sur les trois plans d'études psychologique, biologique, physique.

Comme domaines avoisinants : le fakirisme, la caractériologie, l'art médiumnique, l'astrologie.

Sa méthode et ses moyens consistent à chercher à réaliser le plus d'objectivité possible dans l'expérimentation, par l'emploi d'appareils ultra-sensibles d'enregistrement, bref à faire usage du même genre d'expérimentation que dans les autres sciences naturelles.

Son laboratoire, le plus remarquable actuellement, paraît-il, comporte en effet :

Des appareils acoustiques enregistreurs.

Des appareils d'optique et d'éclairage permettant la prise de documents cinématographiques, même dans l'obscurité.

Des appareils d'enregistrement automatique, permettant d'enregistrer simultanément et sous formes de « courbes », à mesure de l'écoulement du temps, les modifications de poids, de température, les oscillations se

Digitized by Google

produisant dans un champ électromagnétique, les états physiologiques du « sujet », etc.

L'institut de Recherches Métapsychiques comporte en outre des archives, fort bien comprises, une bibliothèque bien conçue et publie un bulletin donnant le compte rendu de ses travaux.

Pour permettre financièrement le fonctionnement de l'*Institut de Recherches Métapsychiques*, une *Société de Recherches Métapsychiques* est fondée sur des bases très sages également.

* * *

Nous sommes heureux de saluer parmi les têtes de l'Institut de Berlin, les noms du Baron von Schrenck-Notzing (président d'honneur), du Prof. Hans Driesch, de Karl Krall, du Prof. Verweyen, du Dr. P. Sünner. et aussi du Prof. Deegener, du Dr. Werner-Haken, du Dr. E. Mattiesen, du Dr. F. Weidert, car si ces derniers ne nous sont pas personnellement connus, leurs publications nous ont depuis longtemps donné une haute idée de leur science et de leur érudition.

Nous saluons donc joyeusement la (re)naissance de l'Institut Allemand de Recherches Psychiques, nous le félicitons de son organisation, et nous lui souhaitons de tout cœur bon succès et longue vie.

MAURICE MAIRE.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

Manifestations spontanées de la Connaissance paranormale

Il est bien certain que seule l'étude des phénomènes psychiques paranormaux *provoqués* — ainsi que celle de la physiologie et de la physique qui les conditionnent — mènera progressivement à la connaissance du déterminisme de leur genèse.

Toutefois la propriété qu'ont certaines personnes de prendre connaissance de la réalité par d'autres moyens que les cinq sens connus, existe en puissance chez tous les autres êtres humains. Et il arrive, à tous moments, que cette faculté latente se manifeste chez telle ou telle personne — à l'ordinaire sans propriété spéciale — à l'occasion d'un événement grave proche ou en cours d'exécution quelque part. La notion en fait irruption dans la conscience quelquefois sous la forme de visions hallucinantes, plus souvent sous l'aspect de figurations plus ou moins symboliques, presque toujours, sinon toujours, chargées d'une émotion intense et durable, ce par quoi ces informations véridiques se distinguent des faux pressentiments, des fausses monitions, logiques ou imaginatives mais froides, qui ne sont que des appréhensions n'ébranlant pas ou ébranlant à peine l'affectivité.

d'un ou de plusieurs de ces phenomènes. Pour les sujets accidentels, il s'agit rarement d'une seule manifestation, mais de plu- on n'en rencontre pas une qui n'ait été le sujet ou le témoin direct d'un ou de plusieurs de ces phénomènes. Pour les sujets accidentels, il s'agit rarement d'une seule manifestation, mais de plusieurs : la répétition des manifestations fortuites se refère à une sorte de constitution intermédiaire entre la faculté de connaissance paranormale permanente de quelques personnes et l'absence de toute manifestation de la plupart.

Les phénomènes fortuits n'apprennent rien, sinon leur propre existence. Il est bon toutefois que notre Revue rapelle, par moments, ces jaillissements subits de la mystérieuse source de connaissance soustraite aux ordinaires obstacles de l'espace et du temps.

Dans les communications de faits reçues par le Professeur

Digitized by Google

Richet et la Direction de l'I. M. I., nous en avons choisi quelques-uns traduisant la diversité de la perception paranormale du réel, et rappelant, à tous degrés, les innombrables faits publiés toujours et partout et dont peu de familles sont sans exemples.

Deux petits faits de connaissance paranormale spontanés

Le Docteur Luc, de Saint-Vallier-sur-Rhône
au Directeur de l'I.M.I. *11 mars 1927.*

Ayant lu dans le numéro de janvier-février 1927 de la *Revue Métatapsychique* un fait de connaissance paranormale rapporté par M. Ch. Richet fils, je me décide à vous communiquer deux cas personnels de même ordre, non pas qu'ils soient bien extraordinaires, mais parce qu'ils montrent bien que tout sujet, même peu doué au point de vue supranormal, et c'est mon cas, peut dans certaines conditions avoir connaissance des choses et des faits par des voies qu'on est bien obligé d'admettre tout à fait différentes des voies sensorielles habituelles.

Le premier cas est déjà ancien, il date de l'hiver 1923. J'en ai conservé un souvenir d'autant plus net que j'avais dès cette époque relaté le fait dans une lettre que je comptais adresser au Pr. Richet. Je ne l'ai jamais fait ne voulant pas grossir le flot d'inutiles épitres qui doit assaillir notre maître.

Un soir, après une journée passée à faire des visites pénibles dans la campagne, j'étais assis au coin du feu, sans avoir même le goût de lire un livre que je tenais machinalement. Ma femme me faisant face lisait un feuilleton du *Temps*, intitulé : *Sicoutrou pêcheur*. Brusquemment et sans aucune réflexion préalable j'interrompis sa lecture en lui demandant : « *Connais-tu l'histoire du Roi Midas ?* » Sur une réponse négative, je la lui raconte m'attirant d'ailleurs une remarque fort juste sur l'intempestivité de mon récit. Ma femme reprend sa lecture immédiatement, pousse un cri de surprise et me lit quelques lignes du feuilleton que rien ne faisait prévoir et qui racontait en termes presque semblables l'histoire du Roi aux oreilles d'âne. Bien entendu que je n'avais pas lu les journaux ce jour-là — mon récit n'aurait aucune valeur ; — la domestique les avait remis intacts à ma femme.

J'ai pesé à ce sujet les possibilités d'un simple coïncidence, elles sont vraiment bien faibles.

Deuxième fait (récent, il y a une semaine)

En faisant ma toilette, le matin, je pense brusquemment que je n'ai jamais reçu le bon de la mairie pour une visite faite à un assisté, trois semaines auparavant. Je l'avais complètement oublié. « Trop tard, pensai-je, une visite de plus de perdue ». Un quart d'heure plus tard, en ouvrant la boîte aux lettres, je trouvais une enveloppe renfermant le dit bon.

Ces faits pourraient passer pour ordinaires aux regards de bien des individus. Et alors faut-il considérer ma façon de les juger surnormaux uniquement due à mon intention métapsychique et au désir inconscient de constater un phénomène ?

Docteur Luc.

Digitized by Google

Fait fortuit de connaissance paranormale

Grenoble, 1er mai 1927.

M. Georges PEYRIN
au Prof. Ch. RICHET.

Je viens de passer une heure ou deux, comme cela m'arrive quelquefois avec mon ami le Dr C..., de Grenoble, à qui j'ai raconté le fait ci-dessous, et c'est sur son conseil que je prends la liberté de vous l'écrire.

Je vous prie d'excuser la longueur du préambule. Je suis obligé de remonter un peu loin, et vous demande seulement la discrétion quant aux témoins que je cite (1).

Le 30 mars 1927, mourait à Grenoble, après une maladie de 2 mois, M. E. N..., professeur de violon, dont j'étais l'élève il y a 25 ans et avec lequel j'avais conservé des relations suivies et d'étroite amitié.

Nous étions quelques-uns, le Dr C..., Ph. B..., magistrat, quelquefois F..., professeur de sciences, et moi, qui formions un petit cercle de ses intimes. M. N... était marié, Ph. B..., F... et moi le sommes également.

Quelques jours avant sa mort, une femme est allé voir le Dr. C... lui disant : « Je suis depuis longtemps la maîtrese de M. N..., je voudrais le voir, ou voir quelqu'un de son entourage immédiat. Le Dr C..., indisposé à ce moment, répondit qu'il ne voyait N... que comme médecin et lui conseilla de s'adresser à M. Bl...

Cette personne se présenta à la clinique où avait été transporté N..., mais ne put voir M. Bl... Elle alla chez M. Bl... qui n'y était pas, et depuis ne reparut pas. Je connus ces détails par Bl... en sortant du cimetière, après l'inhumation de M. N...

Jusqu'alors, j'avais absolument ignoré cette liaison. Et avec Bl... nous nous disions que M. N... avait emporté son secret dont sans doute nous ne saurions jamais rien.

Or par la suite, nous apprîmes que Mme N... avait connu autrefois une liaison de son mari, et que ce faillit être la cause d'une séparation. Mme N... m'y fit en effet, par la suite, une courte allusion sans en donner aucun détail. B... me dit qu'il pensait que c'était une personne que N... avait eu autrefois, il y a vingt ou vingt-cinq ans, à son service, mais qu'il ne connaissait pas, et qu'elle n'avait donné ni son nom ni son adresse. (A cette époque-là je n'allais pas chez N... prendre des leçons, et n'ai donc pu la voir).

Lundi dernier, je pars en voyage et arrive le soir à Roanne. (Je lisais un livre de J. Chevalier, professeur à la Faculté, sur Bergson). Je m'étais donc dit quelquefois que nous nous trouvions en face d'un secret que la mort n'avait pas révélé, et que sans doute nous n'en saurions jamais rien. Et ce soir-là, sans d'ailleurs être impressionné par la lecture de Bergson, mais par simple rapprochement, je pensais : « Si la personnalité n'était pas uniquement un composé matériel, ou un ensemble de réactions chimiques ou de vibrations, combien il serait intéressant de pouvoir communiquer avec un décédé et, en ce cas particulier, si un violent effort de volonté n'arriverait pas à se mettre par T. S. F. psychique en communication avec le centre d'émission qui fut N..., par exemple, et combien il serait intéressant de connaître *ce nom*. »

Je dois vous dire que quelques jours avant sa mort, N... avait essayé

(1) Dans sa lettre, M. G. Peyrin donne les noms et adresses des personnes ayant participé au fait qu'il relate. Selon son désir, nous ne donnons que des initiales.

Digitized by Google

de dire quelque chose à Bl..., mais ce quelque chose ne put être compris. Etait-il encore lié à une personne ? et qui ? Cela importait pour certains éléments de sa succession.

Je m'endormis donc ce soir-là avec la volonté tendue et n'ayant que trop le sentiment de mon impuissance, car je n'avais aucune confiance dans ce genre d'expérience.

Je dormis assez mal, je rêvais que je me trouvais vis à vis d'un interlocuteur dont je ne puis définir la forme, et cet interlocuteur me disait un nom : Elisa Ber--é (je gribouille à dessein car je ne comprenais pas la consonne entre *Ber...* et *é*); je disais Berclé, Berkley, comme le philosophe ? Mon interlocuteur (à forme indécise) me répondait : « *Non, Ber é...* » Je répétais : « *Alors, Barklé ?* ». — « *Non* ». Bref, au matin je m'éveillai un peu surpris de ce rêve étrange, avec l'intention de noter ce nom, sans compter sur une vérification, d'ailleurs difficile. Je me souvenais bien d'Elisa, mais je restais embarrassé quant à Ber.. é. Je me disais : « Dans mon rêve, ce n'était pas Berklé, ce sera donc Barklé ?... »

Je rentre de voyage vendredi 29 avril.

Dimanche 1er mai, aujourd'hui, je sors et reste absent la matinée. A mon retour, ma femme me dit avoir eu la visite de Mme N..., assez désemparée. Des gens (bavardages habituels après tout événement), lui ont dit que la liaison de son mari avait continué à son insu, c'était cette femme d'il y a si longtemps, elle s'appelle *Elisa Berger*.

Le nom qui m'avait été dit en rêve à 275 km. d'ici, il y a six jours.

...Pourquoi Elisa ? — Je n'ai pu ni connaître ni entendre auparavant le nom de cette personne dont j'avais ignoré l'existence jusqu'aux premiers jours d'avril. Je ne connus son existence que pour me dire, avec Bl..., que nous ne saurions sans doute jamais son nom. Je vous signale ce fait pour le cas où il pourrait vous être utile. En lui-même il ne signifie pas grand chose, répété *x* fois, combiné avec d'autres éléments, peut-être un cerveau comme le vôtre y trouvera-t-il une indication ?

G. Peyrin,
professeur à Grenoble.

Pressentiments et monitions

Monsieur le Directeur,

Lorsque j'eus l'honneur de vous voir à l'Institut Métapsychique, je vous entretins de quelques petits faits de monitions que j'avais observés personnellement. Vous avez bien voulu les trouver intéressants et vous m'avez demandé de vous les relater par écrit. Les voici :

I. — Dans les premiers jours d'avril 1919, je rentrais chez moi à Coutances avec ma femme, en congé de démobilisation. A ce moment tout le monde était dans la joie de voir la guerre finie et bien finie ; de plus, je rentrais dans mon pays que je n'avais pas revu depuis quatre ans, j'aurais donc dû être parfaitement heureux.

En arrivant, dans la voiture qui me portait de la gare chez moi, je me suis senti envahi par une immense tristesse et, aussitôt entré dans ma maison, j'ai été pris d'une crise de larmes, comme je n'en avais pas eu depuis mon enfance et qui m'a duré très longtemps. Ma femme me demanda ce que j'avais à pleurer ainsi, je lui répondis : « Ma pauvre amie, je ne sais ce que j'ai, mais il me semble qu'un grand malheur plane sur nous. »

Digitized by Google

Le lendemain matin, ma femme faisait une chute dans l'escalier et commençait une maladie qui l'emportait deux ans après.

II. — En septembre 1921, j'étais allé avec ma femme passer quelques jours à Saint-Malo. A ce moment, elle me paraissait aller assez bien, elle était très heureuse d'aller dans cette ville qu'elle aimait beaucoup et manifestait une joie excessive. Deux jours après notre arrivée, elle se trouva un peu indisposée et je la ramenai à Coutances. Je croyais à une légère crise et ce fut l'avis d'un confrère que j'appelai le soir-même. Vers huit heures, je la fis se coucher et je descendis dans le jardin. En sortant machinalement, je levai la tête et je vis la lune, à son premier quartier qui brillait dans un ciel très pur. A ce moment, j'entendis, ou plutôt je sentis, je ne sais quel mot employer, car je n'ai pas entendu au sens propre du mot, qu'on me disait : « Elle ne la verra pas pleine ». Je me roidis en me disant : « Allons donc, ce n'est rien, elle n'est pas bien malade ». Mais une seconde fois j'entendis : « Elle ne la verra pas pleine ». Le lendemain ma femme était prise d'une crise plus forte, puis entrait dans le coma et mourait trois jours après. J'ajouterai à ceci que ma femme admirait tous les phénomènes de la nature, elle à regarder les astres, mais elle avait une affection particulière pour la lune, elle éprouvait un grand plaisir à la contempler et, souvent, quand la lune brillait et qu'elle était couchée, elle me demandait d'ouvrir la fenêtre pour pouvoir la regarder de son lit.

III. — Le 15 septembre 1926, j'étais à la Trinité-sur-Mer (Morbihan) en compagnie de ma fille adoptive; nous venions de passer 15 bons jours et nous devions partir le lendemain pour rentrer à la maison. Dans la matinée, nous étions allés nous promener et, pendant toute la promenade, je me sentais triste, sans cause. A 11 heures, nous rentrâmes à l'hôtel et je m'assis sur la terrasse pendant que ma fille montait dans sa chambre. Pendant que j'étais assis, ma tristesse augmenta et je fus pris d'une véritable angoisse excessivement pénible. Ma fille, qui était venue me rejoindre, me demanda ce que j'avais, tellement j'avais, paraît-il, la figure décomposée. Je lui répondis : « Il me semble qu'un malheur arrive ou va arriver ». Nous passâmes à table, l'angoisse diminua, puis disparut et, l'après-midi, j'étais dans mon état normal. Or, voici ce qui se passait au moment de cette angoisse : J'avais un ami bien cher qui habitait une localité voisine de Coutances, quand j'étais là, il venait souvent me voir et faisait d'assez longs séjours. J'étais son meilleur, et peut-être son seul ami. Il était souffrant et paraissait en être très affecté, mais je ne croyais pas qu'il pût avoir de sinistres projets. Je l'avais quitté le 30 août et nous nous étions dit au revoir. Le 15 septembre dans la matinée, décidé à en finir, il était venu à Coutances, lieu de son domicile, il avait réglé ses affaires, puis était reparti vers 13 heures et, dans la nuit du 16 au 17, il se tua d'un coup de revolver.

Il est probable, même certain, que, pendant son séjour à Coutances, il a pensé intensément à moi et c'est pendant ce moment que le phénomène s'est produit, les heures concordent absolument. Au moment de sa mort, je n'ai rien ressenti.

Docteur Blanc,
à Coutances (Manche).

Digitized by Google

Faits de télépathie spontanée avec plusieurs sujets récepteurs

Extrait d'une lettre du Dr Belin, Directeur de l'Institut de Bactériologie de Tours au Dr Osty.

J'ai eu la douleur de perdre ma femme le 23 août 1926. Je l'avais installée avec deux infirmières et une cuisinière à proximité de Tours. La veille, à 3 heures du matin, j'ai l'impression nette que l'on frappe à la porte de ma chambre à Tours, alors que je dormais assez profondément. A demi-éveillé, j'invite à entrer. Je m'éveille davantage certain alors d'avoir entendu frapper, je m'assure qu'il n'y a personne ; je note l'heure, très effrayé, sachant combien sont fréquentes ces manifestations de mourants.

A six heures, la cuisinière vient m'informer qu'il est nécessaire que je me rends immédiatement près de ma femme. J'apprends que vers minuit son état s'est subitement aggravé, au point de faire craindre une issue fatale *vers trois heures du matin*, heure à laquelle j'ai précisément entendu ces coups frappés.

Or, ce qui rend cette douloureuse observation particulièrement intéressante au point de vue métapsychique, c'est que ma belle-sœur, dont la chambre se trouvait près de la mienne, a eu l'impression nette d'entendre marcher dans la maison au même moment, reconnaissant en même temps la démarche de sa sœur ; de plus une cousine très éloignée, habitant Charenton, vit sa chambre « tout illuminée » au même moment. Elle fut tellement surprise qu'elle nota l'heure et elle en fit part dès le matin à d'autres personnes pour qu'il n'y ait pas de doute possible.

Cette manifestation a donc ce caractère particulièrement curieux d'avoir frappé simultanément, semble-t-il, trois personnes, pour deux d'entre elles les centres accoustiques paraissent avoir été impressionnés, pour l'autre ce sont les centres optiques. Notez, d'ailleurs, que la personne habitant Charenton a eu quelquefois des visions identiques, indiquant à chaque fois une mort.

La mort de ma femme n'est survenue que le lendemain à 9 heures et elle ne fut accompagnée d'aucun fait de ce genre.

Docteur BELIN.

Prémonition, coïncidence ou fatalité ?

Est-ce prémonition ? Est-ce coïncidence ? Est-ce fatalité inhérente aux choses ? Il est impossible de le dire. Néanmoios le fait que me communiquè mon ami Pierre-Paul Fournier me paraît devoir être retenu. Car nous sommes absolument ignorants des mondes inconnus qui frémissent autour de nous.

Pour le moment, enregistrons les faits de cet ordre sans les accompagner de vains commentaires. Qui sait si un jour quelques-uns de ces faits, dûment constatés, ne serviront pas à reconstituer quelques chaînons de la trame mystérieuse tissée autour de notre fragile existence ?

Voici le fait que m'a dicté mon ami Pierre-Paul Fournier. Je rappelle pour mémoire que Pierre-Paul Fournier et Gaston Fournier sont les neveux très aimés de mon cher ami Gaston Fournier, qui fut un sensitif extrêmement remarquable.

(Ch. RICHET).

Digitized by Google

« Mon frère Gaston F., âgé de 44 ans, en état de santé parfaite, de naturel gai et insouciant, n'avait jamais parlé de sa mort, ni de ses dernières volontés. Il devait partir de Paris pour rejoindre sa femme à Arcachon, et il avait reculé son voyage de quelques jours pour assister à l'exhumation de nos parents et grands-parents au cimetière du Père-Lachaise, le 10 juillet 1928, à 7 heures du matin. Pendant cette sinistre cérémonie, Gaston me déclara qu'il ne voulait pas être enterré au Père-Lachaise, mais à Magné (Vienne), (Magné est un petit village proche d'une propriété que nous avons à la Cherprée). Mon frère ajouta qu'il comptait aller en août à la Cherprée, et qu'il se rendrait alors à Magné pour y choisir (ce sont ses propres expressions) *une petite maison de campagne de cimetière*. Il acheva en me disant : « Je ne veux pas de chapelle, mais une pierre tombale dans le genre de celle-ci ». Et il me désigna une des pierres tombales du Père-Lachaise.

Le lendemain matin, à la première heure, 11 juillet, il partit tout seul en automobile, pour Bordeaux. Eu cours de route il fut victime d'un grave accident, fractures multiples et mort le surlendemain.

Or cet accident s'est produit à l'endroit qui est le plus proche de Magné (comme on pourra le constater sur une carte), sur la route de Paris à Arcachon, l'endroit de l'accident et, de toute la route, le plus proche de Magné, à 18 kilomètres environ, entre Couhé-Veyrac et Chauny.

Pierre-Paul FOURNIER.

Rêve monitoire

Voici la lettre que m'écrit le 14 juin 1928, Mlle Marguerite G. Simon, fille du Dr. G. Simon, et par conséquent petite-fille de Jules Simon.

Ch. RICHET.

« Nous voulions cacher la mort de Georges X... (1) à ma mère. Le jour même (de cette mort) j'entrai dans sa chambre. Elle me dit aussitôt : « Georges est mort ». — « Comment le sais-tu ? » lui dis-je. — « Je dormais, je l'ai vu entrer dans ma chambre, à 11 h. 10. Je lui ai demandé comment il se faisait qu'il fut si beau. Je le croyais malade et retenu à la chambre. Il me répondit : « Je suis mort, et libre maintenant. On est beaucoup mieux là-bas qu'ici ». Il m'a prise par la main et nous nous sommes envolés.

G... était mort exactement à 11 heures, et maman l'avait vu 10 minutes après.

Ce qu'il faut noter, c'est que ma mère avait très grande répugnance pour toutes ces questions métapsychiques .Ses pensées, ses goûts l'entraînaient du côté littéraire.

Deux mois après, elle mourait. Le vendredi qui précéda ce jour, nous étions dans sa chambre, mon père et moi. Tout à coup, naturellement et sans effort, comme si elle répondait à un appel, nous entendîmes très distinctement : Georges X...

Marguerite-Gustave SIMON.

(1) Nous n'avons pas le droit de donner le nom de Georges X...

Digitized by Google

Un rêve véridique

Voici la lettre que je reçois de mon cher et éminent ami Georges Lyon, ancien recteur de l'Académie de Lille.

Ch. RICHET.

20 Août 1928.

« J'habite depuis des semaines St-Jean-en-Royans, Drôme, la chambre même où ma bien-aimée grand'mère rendit le dernier soupir. J'avais passé auprès d'elle les années de mon enfance. Elle avait pour son petit-fils une adoration. Ayant atteint mes huit ans, j'avais été ramené à Paris où je suivais les classes de la pension Hortu. Un matin je me lève en sursaut, tout en larmes. Je cours vers mes parents et leur dis : « Je viens de rêver que grand'mère était dans son lit, qu'elle m'appelait : « Mon petit Georges, je vais mourir. Sois bien sage ! » Mes parents me rassurèrent, ajoutant qu'il ne faut pas se tourmenter des rêves. Quelques instants après, je partis pour la pension. Comme j'allais passer la porte la concierge m'appelle et me remet deux lettres. Ces deux lettres annonçaient la mort de ma bien-aimée grand'mère. Et à présent, après tant d'années, je revois avec une absolue précision la scène, comme si je venais tout à l'instant de la rêver.

Un jour que je vous faisait ce récit, vous m'avez demandé de vous l'écrire. Voilà votre désir un peu tardivement satisfait.

Georges LYON.

Hallucinations véridiques

Lettre au Pr. Ch. Richet.

1° *Mort de mon grand-père.* — Il y a de cela une quarantaine d'années, un matin en allant embrasser ma mère comme de coutume, je la trouvai en larmes, et m'informant du motif de son chagrin, voici ce qu'elle me raconta : « J'ai fait cette nuit un rêve bizarre, qui me laissa une impression d'angoisse, je ne sais pourquoi.... J'ai vu à plusieurs reprises la tête de ton grand-père qui me regardait avec des yeux très tristes, et chaque fois que je m'approchais pour l'embrasser, sa tête disparaissait... »

Mon grand-père voyageait à cette époque en Amérique du Sud, et rien dans les lettres que ma mère avait pu recevoir de lui, ne pouvait lui donner la moindre inquiétude sur sa santé. Or, le lendemain, nous recevions un câble nous annonçant sa mort.....

2° *Mon accident de chasse.* — Il y a de cela une trentaine d'années, je résidais à cette époque au Vénézuela ; nous chassions souvent le chevreuil avec mon ami Matos. Un jour, alors que je m'étais assis, pour me reposer d'une longue marche dans la montagne, j'entendis un coup de feu presque à bout portant. Croyant à une farce que je jugeais absurde, j'ouvrais la bouche pour exprimer ma désapprobation, lorsque, la sentant se remplir de sang et éprouvant en même temps une sorte d'étourdissement, j'eus nettement la vision que je venais d'être grièvement blessé et que j'allais mourir ; ma dernière pensée consciente fût pour ma mère que j'adorais. Or, le lendemain, je recevais un câble de ma mère qui avait eu une hallucination, et inquiète, réclamait de mes nouvelles...

J'ai été en effet assez grièvement blessé. J'ai reçu trois chevrotines dans la tête et à la figure, et j'en porte encore aujourd'hui les traces.

E. STRAUSS.

Digitized by Google

Souscription permanente pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Seizième liste

M. Kabili, Le Caire (2e versement), 105 fr. — Anonyme, C. (1er versement), 10 fr. — Mme Veuve Desfours, Var (1er versement), 10 fr. — M. Rusterucci, Marseille (3e versement), 25 fr. — M. Offenstadt, Paris (3e versement), 20 fr. — Mme de Rufz, Paris (1er versement), 10 fr. — Mlle Jeanne Paudo, Paris (3e versement), 10 fr. — M. Thornton, Angleterre (2e versement), 50 fr. — M. Oudiz, Alexandrie (1er versement), 25 fr. — Mme Kaloutsi, Montluçon (2e versement), 10 fr. — M. Drevon, Paris (3e versement), 60 fr. — M. Paul Adam, Bordeaux (1er versement), 10 fr. — Comtesse Marquiset (1er versement), 60 fr. — M. Prou, Alger (1er versement), 5 fr. — M. Bento, de Barros (1er versement), 60 fr. — Anonyme G. (2e versement), 10 fr. — Mme Bredmester-Maurer, Giromagny (2e versement), 10 fr. — Mme Vieux, Lacrost (2e versement), 10 fr. — M. Huc Daniel, Cusset (2e versement), 10 fr. — Mlle Bonnardot, Douai (2e versement), 10 fr. — Mme J. Barone, Toulouse (1er versement), 5 fr. — M. Fréville, Constantine (1er versement), 10 fr. — M. Mirault, Nevers (4e versement), 20 fr. — M. Raoul Bourlac, Marseille (2e versement), 10 fr. — Ch. Dumas, Saint-Cloud (2e versement), 10 fr. — Vicomtesse de Bouteyre, Paris (1er versement), 50 fr. — M. Bastien, Paris (1er versement), 50 fr. — M. Boggio, Paris (2e versement), 80 fr. — S. A. Pedreso, La Havane (3e versement), 100 fr. — Commandant Deutschmann, Lyon (2e versement), 10 fr. — M. Le Roy-Dupré, Paris (1er versement), 10 fr. — Mlle Irène Putmann, Californie (5e versement), 3.187 fr. 75.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

Digitized by Google

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvelée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ;

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi*, *jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies . . . . . **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchecoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla. . . . . **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays. . . . . **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros de 1927 est de 10 fr. ; années 1925 et 1926, 12 fr. ; années 1922, 1923 et 1924, 14 fr. ; années 1920 et 1921, 15 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Pays avec lesquels fonctionne ce service : Afrique Occidentale Française, Maroc, Tunisie, Sarre, Allemagne, Belgique, Danemark, Hongrie, Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Autriche, Dantzig.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. de Vesme. Préface du Dr J. Maxwell. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve**, 1 vol. in-8. **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient**, 1 vol. in-8, 5e mille **17 50**

— **L'Être subconscient**, 4e édition, 1 volume in-16 **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance**, 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques**. Adaptation de l'anglais par L. Marillier. Préface du Pr Ch. Richet, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation**, 1 vol. in-16 **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience**. Préface du Pr P. Janet. 1 volume in-8 **10 50**

LODGE (Sir Oliver). — **La Survivance Humaine**. *Etude de facultés non encore reconnues*. Traduction par le Dr Bourbon. Préface de J. Maxwell. 1 vol. in-8 **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques**. Préface du Pr Ch. Richet. 5e édition revue. 1 vol. in-8 **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité**. *Etude biographique de psychologie pathologique*. Traduit par R. et J. Ray. 1 vol. in-8 **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine**. *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales*, 3e édit. 1 vol. in-8 **14** »

OSTY (Dr Eugène). — **La Connaissance supra-normale**, *Etude expérimentale*. 2e édition, 1 volume in-8 **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny** **12** »

RICHET (Ch.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique**, nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8 **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie**. Préface du Pr Ch. Richet. 1 fort vol. in-8 **20** »

Digitized by Google

Année 1929. — N° 2. Mars-Avril.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :

Pages

A. de Schrenck-Notzing, par le Prof[r] CHARLES RICHET..... 73

Hans Driesch, par CHARLES QUARTIER..... 77

Ce que la Médecine doit attendre de l'étude expérimentale des propriétés psychiques paranormales de l'homme (*avec photogravures*), par le D[r] E. OSTY..... 79

La Métapsychique en France et à l'Etranger, par CHARLES QUARTIER..... 149

L'Enigme de la Mort, par E. Wiétrich. — *Guérir... sans médecin,* par le D[r] P.-L. Rehm. — *Le Merveilleux dans les Jeux du Hasard,* par C. de Vesme. — — *Le Magnétisme qui guérit,* par le D[r] Moll-t et M. Rémi Pacher.

Projet d'un prix à décerner aux sujets doués de facultés paranormales..... 158

Correspondance..... 159

Souscription permanente..... 160

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VI[e] arr[t])

Digitized by Google

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVII^e^)

Téléph. : WAGRAM 65-48 — Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITE.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations. *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président...*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Professeur HANS DRIESCH, Leipzig.

Directeur :

Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et ses ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

Digitized by Google

Année 1929. — N° 2. Mars-Avril.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

A. de Schrenck-Notzing

En cette heure de deuil, après cette perte irréparable, le moment n'est pas venu encore de mettre en pleine lumière la gloire de mon éminent ami. Dans l'histoire des sciences (et la métapsychique ou parapsychologie est devenue, grâce à v. Schrenck, une vraie science), son nom sera honoré comme celui d'un précurseur, ainsi que les noms du grand W. Crookes, et d'A. de Rochas, et de Fred. Myers, et de Sir Oliver Lodge. Ici je veux seulement, en quelques brefs souvenirs, raconter à nos amis ce que je sais de lui, comment nous nous sommes connus et aimés. Ce seront des notes tout à fait personnelles, intimes, sans aucune autre prétention que d'être absolument véridiques.

En 1888, j'ai eu une grande joie. Je venais de publier dans les *Proceedings of the Society of Psychical Research* un mémoire, très audacieux, sur les phénomènes de suggestion mentale et de lucidité. Le titre en était très long ; car, à cette époque, je n'avais pas encore donné aux sciences occultes le mot, devenu classique aujourd'hui, de *métapsychique : Relation de diverses expériences sur la transmission mentale, la lucidité et autres phénomènes non explicables par les données scientifiques actuelles.*

Ce volumineux mémoire, résultat de six années de recherches, ne fut guère accueilli que par un complet et mortel silence. Il n'y eut même pas de critiques railleuses.

C'est alors que je reçus une lettre du Dr Freiherr von Schrenck-Notzing, que je ne connaissais pas. Il me demandait l'autorisation de traduire en allemand mon mémoire, ce qui naturellement m'enchanta, car j'ai eu toujours grande admiration pour la science allemande. Ce livre a paru en 1889, et il a été précédé d'une savante et excellente préface de v. Schrenck (1).

A partir de ce moment, nous nous écrivîmes souvent : nous tenant au courant de nos recherches ; car nous avions l'un et l'autre le même ardent

(1) Une seconde édition, tout à fait conforme à la première, a paru en 1922.

Digitized by Google

désir de mettre quelque précision vraiment scientifique dans la masse confuse des expériences et des observations appelées sciences occultes. Nous voulions l'un et l'autre nous tenir à l'écart des négations téméraires, aprioristiques, et des aveugles crédulités qui encombraient d'innombrables journaux.

Vers cette époque, un homme de grande probité scientifique et doué d'une belle intelligence, Aksakoff, vint me voir et me reprocha de ne pas m'intéresser davantage aux grands médiums qui donnaient des phénomènes remarquables. — « Pour en voir un, lui ai-je dit, j'irais au bout du monde ». — A quelques mois de là, il m'écrivit : « Il ne s'agit pas d'aller au bout du monde, mais simplement à Milan ». J'allai à Milan, en effet, et je vis Eusapia Palladino, médium remarquable, d'une obligeance et d'un dévouement qu'on ne saurait assez admirer. Je fis part à mon ami Schrenck de ce que j'avais vu à Milan ; Ochorowicz et Aksakoff de leur côté insistèrent comme moi auprès de Schrenck. Mais il n'était pas besoin d'insister, car Schrenck était toujours prêt à partir (ainsi que moi d'ailleurs) pour assister à des expériences pleines de promesses et d'incertitudes tout ensemble.

Alors, en avril 1894, nous nous rencontrâmes dans la maison amie d'un artiste polonais illustre, le grand peintre Henri Siémiradski, ami d'Ochorowicz. Schrenck et moi nous fîmes chez Siémiradski, avec le physiologiste russe Danilewski, des expériences qui nous montrèrent dans des conditions irréprochables la télékinésie produite par Eusapia Palladino (1).

Ces expériences étaient décisives ; et cependant nous ne fûmes pas encore rigoureusement convaincus, ou plutôt nous pensâmes que de nouvelles expériences étaient nécessaires. Nous décidâmes donc, Schrenck et moi, de les reprendre *ab ovo* pour ainsi dire. Est-il besoin de dire qu'une véritable fraternité de sentiments s'établit alors entre Ochorowicz, Schrenck et moi, car tous trois nous avions la même adoration de la science. Tous trois nous sentions l'urgent besoin de contrôler scientifiquement les étonnants phénomènes que présentait l'excellente Eusapia Palladino.

Pour étudier de plus près la télékinésie d'Eusapia, je résolus de la faire venir chez moi, dans l'Ile Ribaud, petit îlot solitaire de la Méditerranée, îlot dont j'étais le seul habitant et le seul propriétaire.

Mon cher et regretté Julien Ochorowicz vint en août 1894 et nous passâmes deux mois tout seuls, Ochorowicz et moi, à étudier à fond les phénoménes produits par l'admirable médium Eusapia. Schrenck vint nous rejoindre. Alors, comme les phénomènes étaient nombreux, surprenants, indiscutables, je convoquai aussi M. et Mme Sidgwick et Sir Oliver Lodge. On avouera que l'autorité des expérimentateurs ne pouvait être guère supérieure. Les expériences eurent lieu non seulement à l'Ile Ribaud, mais

(1) Elles sont rapportées par Schrenck dans son livre : *Physikalische Phænomene des Meliumnismus*, Munich, 1920, pp. 54 et 68.

Digitized by Google

près de l'Ile Ribaud, chez moi, à Carqueiranne. Elles furent tout à fait probantes (1).

Il y avait alors à Paris un médium tout à fait remarquable, Eva — c'est-à-dire Marthe Béraud — avec laquelle, à Alger, j'avais fait des expériences étonnantes qui ont provoqué des polémiques stupides sur lesquelles je n'ai pas à insister ici. Plus tard, seul avec Eva, à Paris, j'avais eu des phénomènes de télékinésie et d'ectoplasmie, plus décisifs peut-être que les expériences d'Alger. (Elles sont consignées dans mon *Traité de Métapsychique*, 1re édition, page 656).

A ce moment (Mai 1909), Schrenck vint à Paris, et il put assister à quelques expériences d'Eva qui le frappèrent énormément. Mme Juliette Bisson, veuve du célèbre auteur dramatique, s'était enthousiasmée pour ces expériences. Schrenck et elle s'entendirent pour poursuivre ces études. L'un et l'autre y mirent une ardeur héroïque, égale à leur sagacité. Donc, Schrenck se mit à analyser avec une précision croissante les phénomènes d'ectoplasmie produits par Eva. — Pendant quatre ans, tantôt à Paris, tantôt à Munich, il répéta ses rigoureuses observations. Comment ne pas admirer sa patience et sa prudence ? Il y eut jusqu'à sept appareils photographiques braqués simultanément sur le médium. Quelquefois même je trouvais qu'il poussait un peu loin la rigueur du contrôle. Je ne parle pas des *détectives* qu'il paya pour surveiller les agissements d'Eva en dehors des séances. Je fais allusion à l'examen gynécologique qu'il faisait avant chaque séance. Surtout, comme des objections ineptes avaient parlé de régurgitation, il administrait à la pauvre Eva un vomitif et, après le vomissement, il lui faisait prendre des confitures de myrtilles, de façon à tapisser l'estomac d'une couche noire, violacée.

Je n'assistai pas à ces expériences, me rapportant au sévère contrôle institué par Schrenck. Mais, toutes les fois qu'il avait obtenu quelques photographies intéressantes, il venait chez moi me les apporter et me demander mon avis : je ne pouvais que lui dire (ce qui, du reste, était parfaitement inutile) qu'il devait persévérer et redoubler de rigueur.

En 1913, Schrenck d'une part, et Mme Bisson, de l'autre, publièrent séparément chacun, l'un en allemand, l'autre en français, un livre important où les expériences, et surtout les belles photographies, étaient présentées. On a dit à ce propos qu'il y avait eu litige entre Mme Bisson et Schrenck. Je puis certifier le contraire, étant l'ami de l'un et de l'autre, et recevant leurs confidences.

. . . . . .

(1) Je citerai seulement l'expérience du 27 août 1894 (Carqueiranne) : Lodge tient la tête et la main droite d'Eusapia ; Mme Sidgwick tient la main gauche et les jambes ; le Dr Beretta, placé sous la table, tient les pieds. Transport d'objets placés environ à un mètre d'Eusapia : un accordéon, un melon d'environ 2 kg., une bille de billard, une carafe d'eau sont transportés sur la table pendant que Richet et Lodge tiennent la main droite, Mme Sidgwick et Schrenck la main gauche, Beretta les pieds. La tête d'Eusapia repose sur l'épaule de Lodge ; on entend alors quelques notes du piano qui est à un mètre de distance.

Digitized by Google

Puis vinrent les sinistres années de la guerre. Naturellement, ma correspondance et mes relations avec Schrenck furent interrompues. Mais, la guerre étant terminée, j'écrivis à mon ami vers 1919 (je ne me rappelle plus la date exacte) une lettre émue. Je lui disais que mes sentiments pour lui *n'avaient pas changé*. Il me répondit aussitôt en m'assurant que jamais, dans sa vie, lettre ne lui avait fait autant de plaisir.

Je l'ai revu depuis lors plusieurs fois, soit à Paris, soit à Nice, soit à Monaco, et toujours ce fut entre nous la même confiance réciproque. J'aurais bien voulu, comme il me le demandait avec instance, aller le voir à Munich pour assister aux belles expériences que, dans son zèle inépuisable, il faisait avec Willy, mais il me fut malheureusement impossible de me rendre à son vif désir.

La dernière fois que je le vis, à Nice, encore qu'il me parût d'une santé affaiblie, il avait conservé la même ardeur. Il me demanda — ce que je fis très volontiers — de lui écrire une lettre relative à ses expériences avec Eva, pour répondre à des objections rétrospectives qui n'introduisaient rien de nouveau, puisqu'il s'agissait seulement de l'étude analytique des photographies déjà publiées.

. . . . . .

Jamais, dans le cours des quarante années pendant lesquelles je l'ai connu, il n'y a eu entre nous l'ombre d'un dissentiment ; je l'ai toujours trouvé *un vrai gentilhomme*, *un vrai savant*, *un vrai ami*.

C'est grâce à lui qu'une grande école de métapsychique fut formée et fondée en Allemagne. Avant lui, presque sans exception, tous les savants allemands rejetaient sans examen l'étude de ces phénomènes. Schrenck a forcé leur attention, de sorte qu'aujourd'hui, fort heureusement, le nombre des métapsychistes allemands est considérable ; leurs observations, remarquables ; leurs expériences, ingénieuses. On ne saurait exagérer l'importance que va prendre sans doute dans le développement de la métapsychique la sérieuse et laborieuse science allemande.

Aucun de nous, ni en Angleterre, ni en Italie, ni en France, ni surtout en Allemagne n'aura le droit d'oublier que A. von Schrenck-Notzing en fut le vaillant et glorieux initiateur.

CHARLES RICHET.

Digitized by Google

Hans Driesch

Dans sa séance du 15 mars 1929, le Comité de l'Institut Métapsychique International a nommé le Professeur Hans Driesch membre du Comité, en remplacement du regretté Baron von Schrenck-Notzing. En acceptant sa nomination, Hans Driesch a fait à l'I.M.I. un honneur auquel celui-ci est très sensible.

Nous n'avons pas besoin de présenter longuement Hans Driesch aux métapsychistes de langue française : il ne leur est pas inconnu. Notre Revue a publié en effet, en 1924 (page 17), un remarquable article intitulé : *Les Phénomènes métapsychiques au point de vue biologique,* où Hans Driesch expose comment les manifestations supranormales ont leur place toute prête dans la conception vitaliste de la biologie à laquelle il fut amené par l'expérimentation. Et ceux qui ont eu le bonheur d'entendre sa voix chaude et vibrante dans ses deux remarquables conférences faites au III[e] Congrès International de Recherches Psychiques (Paris, 1927) (1) n'ont pu l'oublier.

Né en 1867, Hans Driesch, après avoir fait de solides humanités, se destina à la Zoologie. Elève de Haekel à l'Université d'Iéna, il se fit déjà remarquer par l'originalité de ses travaux. Comme étudiant, il était déjà possédé par l'idée de créer une manière de Biologie dynamique. Loin de se cantonner dans l'enseignement de son maître, il eut la curiosité de lire les travaux de ses adversaires : Wigand, Götte, Bär, His, Berthold, etc... Il y trouvait, bien qu'en petite proportion, des connaissances exactes. Toujours désireux de ne pas se perdre dans les nuages de la théorie pure, mais bien de rester sur le terrain solide de l'expérimentation, Hans Driesch reprit pour vérification les expériences de Wilhelm Roux. Ces expériences paraissaient prouver la réalité de la théorie mécanistique de la vie de Weismann : En effet en séparant les deux premières cellules de division d'un œuf de grenouille en cours de développement, Roux obtenait par suite de leur développement des demi-embryons, gauche ou droit. Mais l'expérience refaite par Hans Driesch avec des œufs d'oursins donna un résultat surprenant. En suivant le procédé de Roux, il obtint des embryons *complets,* quoique d'une taille moitié plus petite que la normale !...

Driesch répéta longtemps ses expériences, en faisant varier les conditions. Les résultats confirmèrent toujours celui qu'il avait d'abord obtenu. Cela bouleversait complètement les théories sur la nature physico-chimique de l'ontogénèse : il fallait admettre *l'autonomie de l'organisme* caractérisée par l'action d'une causalité non purement mécanique mais « totalisante » « tout-faisante » (Ganzmachende Kausalität).

Comment Hans Driesch vint au concept de l'*entéléchie,* (facteur *psychoïde* non-spatial et non temporel spécifique au vivant, d'où son *autonomie*), comment la recherche de la justification philosophique de ce concept l'amena à édifier un système, parent par bien des points de celui de Bergson — sauf sur la question de l'avenir — cela serait trop long à

(1) Les textes en ont été publiés dans le compte rendu officiel sous les titres *De l'influence de la Métapsychique sur l'aspect général de l'Univers* et *Biologie et Métapsychique.*

Digitized by Google

développer dans le bref espace dont je puis disposer. Cela, du reste, Hans Driesch l'a fait lui-même magistralement dans l'article auquel j'ai renvoyé plus haut. Je me permettrai toutefois d'insister sur l'exceptionnelle valeur du système de Driesch, due au fait qu'il repose solidement sur la science expérimentale pure : Driesch fut vingt ans zoologiste avant de s'adonner à la philosophie.

Le philosophie de Driesch mène directement au concept des phénomènes métapsychiques : ou, du moins, ceux-ci ne sont pas déplacés dans son cadre. Mais l'expérimentateur qu'est Hans Driesch ne pouvait venir à la métapsychique uniquement par la voie dialectique, il lui fallait, et il eut, des expériences. En 1898, déjà, il eut une séance à Naples avec Eusapia Palladino. Mais les mauvaises conditions d'observation firent qu'il n'en fut pas grandement impressionné. En 1913, toutefois, Hans Driesch entra dans la S.P.R. anglaise. Il fit la connaissance de nombreux médiums, et assista à nombre d'expériences chez le baron von Schrenck-Notzing. C'est même à mes yeux un des plus beaux titres de gloire du regretté baron, que d'avoir su intéresser si fort Hans Driesch à la recherche métapsychique.

Hans Driesch fut nommé président de la S.P.R. anglaise pour l'exercice 1926. C'était la première fois que cette société accordait cet honneur à un Allemand, mais on n'aurait su en trouver de plus digne. Collaborateur depuis nombre d'années de la *Zeitschrift für Parapsychologie*, Hans Driesch fait également partie du Comité de l'Institut métapsychique allemand.

L'acquisition de Hans Driesch à la métapsychique est d'une importance toute spéciale. Car Hans Driesch, Docteur ès-Sciences, en médecine et en Philosophie, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig, n'est pas seulement un expérimentateur, un savant, un érudit, un philosophe qu'à bon droit l'on nomme le « Bergson allemand », il est aussi et foncièrement une *Conscience*. Il ne craint pas le ridicule qui, aux yeux de certains milieux scientifiques tardigrades, rejaillit sur quiconque s'occupe des questions métapsychiques. Non : Hans Driesch proclame ce qu'il sait être vrai, et brave froidement le sourire des sots. Il fait des conférences sur la métapsychique, des causeries à son sujet à Radio-Leipzig et Radio-Berlin. Il lui consacre dans ses derniers ouvrages des chapitres entiers (1). Mieux encore, il a consacré les trois dernières semaines de son cours de philosophie (à raison de quatre heures par semaine) à exposer, du haut de sa chaire officielle, la métapsychique à ses étudiants. Je crois qu'un tel fait n'a pas de précédent... Est-il permis d'espérer que l'exemple de Driesch sera suivi ?

Hans Driesch a écrit récemment qu'à ses yeux la Métapsychique est la science humaine la plus importante, dans l'avenir tout au moins. Cette conviction est le moteur de son activité. Il faut reconnaître qu'en nommant Hans Driesch membre de son Comité, l'Institut Métapsychique International ne pouvait faire plus heureux choix. Hans Driesch, en acceptant, ne pouvait lui faire plus grand honneur. Le siège du regretté von Schrenck-Notzing est occupé on ne saurait plus dignement.

C.-M. QUARTIER.

---

(1) Cf. entre autres : *Der Mensch und die Welt* (l'Homme et l'Univers et *Grundprobleme der Psychologie* (Problèmes fondamentaux de la Psychologie .

Digitized by Google

Ce que la Médecine doit attendre de l'étude expérimentale des propriétés psychiques paranormales de l'Homme

Dans cet article je me propose de démontrer que l'étude expérimentale des propriétés psychiques paranormales de l'homme est susceptible , dans un avenir dont la proximité dépend du nombre, de la qualité et de l'instrumentation des chercheurs, de découvrir des procédés de guérison augmentant fortement l'action thérapeutique du médecin.

Si mes lecteurs étaient composés, tout au moins en majeure partie, de médecins ou de personnes un peu instruites en physiologie, j'entrerais sans délai dans le fonds du sujet. Mais leurs cultures intellectuelles étant diverses et de tous degrés, je serais certainement mal compris par la plupart si j'allais tout de suite à l'exposé des faits.

Le mieux, me semble-t-il, est d'initier tout d'abord à la physiologie générale du système nerveux ceux qui n'en ont que des notions rares ou imprécises. D'ailleurs, je ne dirai que le peu qu'il est nécessaire de savoir pour évaluer les conséquences scientifiques des faits à exposer (1).

I

Notions sommaires d'anatomo-physiologie du système nerveux

Il est généralement admis que l'homme, dans l'évolution qui le mène de la cellule ovulaire à sa construction définitive, passe, durant sa période embryonnaire, par toutes les étapes anatomiques des espèces de l'animalité dont il est la dernière et la meilleure création.

La formation de son système nerveux est particulièrement un

(1) Les lecteurs connaissant l'anatomo-physiologie du système nerveux de l'homme, peuvent s'épargner la lecture superflue de ce chapitre et aborder directement la page 100.

Digitized by Google

admirable spectacle quand, connaissant ses stades, on en reconstitue par la pensée l'impeccable dynamisme créateur.

Peu de jours après que l'ovule initial a reçu l'impulsion déchaînant la multiplication et l'organisation cellulaire, on voit que dans le rang superficiel des cellules encore uniformes (l'ectoderme) certaines prennent un aspect tout différent des autres (fig. 1). Leur extrémité périphérique s'amincit et s'allonge en filament court, tandis que l'extrémité tournée vers la masse embryonnaire s'allonge aussi, mais en filament beaucoup plus long qui s'avance vite dans la masse des cellules en multiplication. Ce sont les cellules nerveuses, nées du même feuillet que l'épiderme, qui s'en sont différenciées

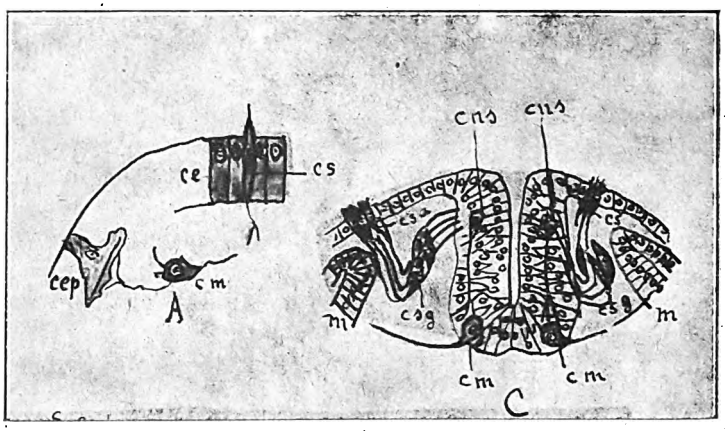


FIG. 1. — **Schéma, d'après A. Pronant.**

A. Parmi les cellules épithéliales ordinaires *c e* apparaissent des cellules nerveuses *c s*.

C. Dans le repli ectodermique formant la moelle épinière apparaissent des cellules nerveuses motrices *c m* et des cellules nerveuses sensitives *c n s*. En *c s g* : cellules nerveuses ganglionnaires.

et ont pris des formes aptes à relier les éléments de la colonie cellulaire.

Ces cellules spéciales apparaissent en divers points, toujours les mêmes, de l'ectoderme, y formant à tels endroits les organes des sens, ou se groupant dans tels autres endroits, plus profondément situés, en amas qui seront ces agglomérations cellulaires dites ganglions nerveux. Pendant ce temps d'un bout à l'autre de la partie dorsale de l'embryon, tout un ruban de cellules de même espèce apparaît. Cette bande nerveuse de l'ectoderme s'infléchit bientôt en gouttière, de plus en plus creusée, et, à un moment, réunissant ses deux bords, prend aspect de tube. Ce cylindre nerveux épaissit progressivement ses parois, diversement suivant les lieux. par accroissement du nombre des cellules qui le composent et de leurs

Digitized by Google

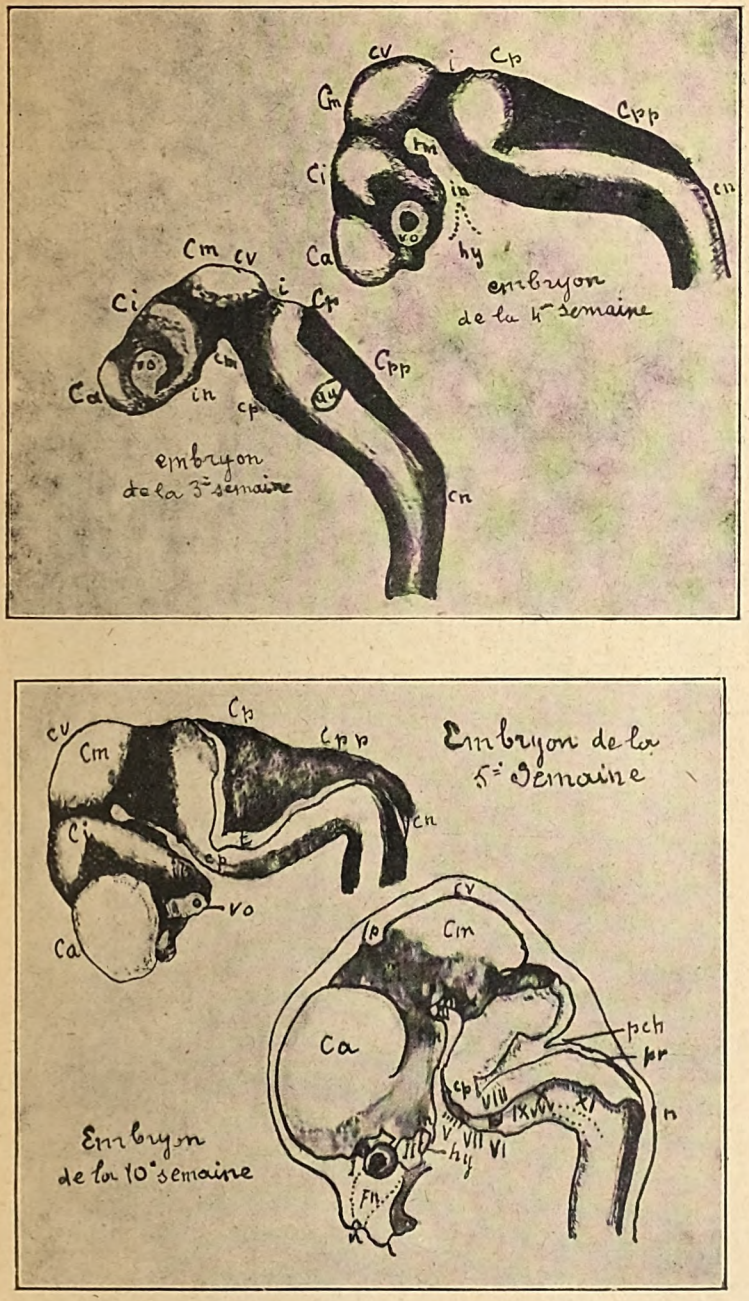


FIG 2. — **Quatre étapes de la formation de l'Encéphale humain, d'après His.**

Ca : cerveau antérieur (hémisphères cérébraux) ; *vo* : vésicule optique.

Digitized by Google

prolongements fibrillaires ; il se replie par endroits, se dilate en d'autres.

A la troisième semaine de la vie embryonnaire il a déjà ébauché les différenciations morphologiques du système nerveux central.

A la dizième semaine, l'encéphale et la moelle épinière ont déjà leurs développements relatifs (fig. 2).

Dans la suite, l'élan ontogénique va construire sur cette sorte de projet initial les régions anatomiques et fonctionnelles et sous-différencier les cellules.

* * *

La Cellule nerveuse. — Le système nerveux est, vu en gros, un ensemble de cellules spécialement construites pour se relier entre

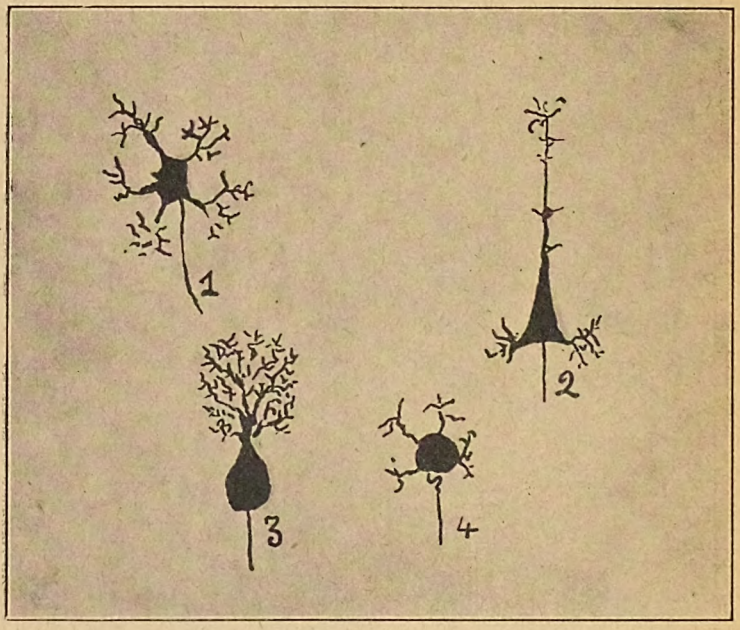


FIG. 3. — **Quelques types de cellules nerveuses, d'après A. Policard.**

1. Cellule motrice de la moelle ; 2. Cellule pyramidale de l'écorce cérébrale ; 3. Cellule de Purkinge du cervelet ; 4. Cellule ganglionnaire sympathique.

elles et, directement ou indirectement, à toutes les variétés des autres cellules de l'organisme. Leur raison d'être est d'unifier fonctionnellement les innombrables éléments dont est fait le corps humain.

Diverses sont les formes des cellules nerveuses, aussi diverses

Digitized by Google

que leurs fonctions. Mais toutes consistent en une masse plasmatique, le corps de la cellule, prolongée aux deux extrémités par des expansions ramifiées. L'une de ces expansions, à laquelle on donne le nom d'*axone* ou de *cylindre-axe*, se prolonge relativement loin du corps cellulaire. Les expansions de l'autre pôle sont des proliférations protoplasmiques plus courtes (dendrites) (fig. 3).

Par ses dendrites le corps cellulaire, centre vital de l'élément nerveux, se relie à d'autres cellules (fig. 4). Par son cylindre-axe, il se

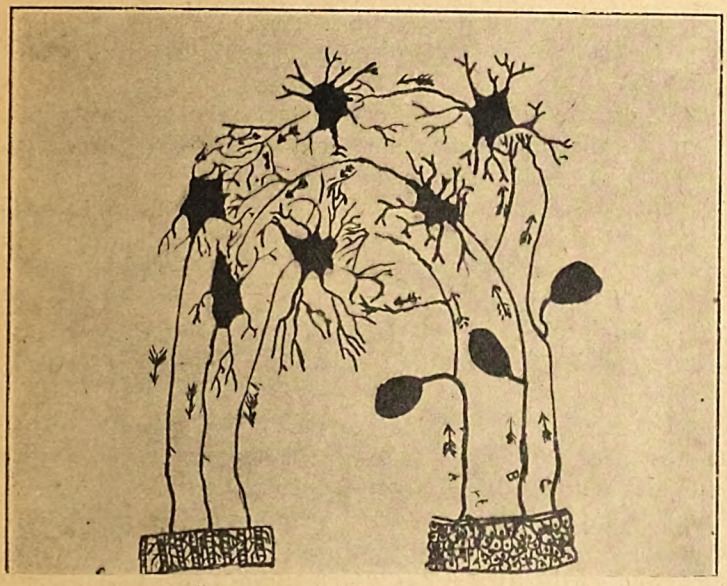


Fig. 4. — **Schéma de connexion des éléments nerveux, d'après A. Nicolas.**

P. Surface sensible périphérique ; M. Muscle ; A. Connexion directe d'un neurone sensitif et d'un neurone moteur (arc réflexe simple) ; B et C. Connexion avec un ou deux neurones intermédiaires.

met en connexion soit avec d'autres cellules nerveuses de même fonction ou d'autre fonction, soit avec les diverses éléments cellulaires des tissus de l'organisme.

La réunion, au sortir des agglomérations cellulaires, des cylindres-axes, forme les nerfs, faisceaux qui sur leur trajet abandonnent aux muscles, aux vaisseaux, aux os, aux viscères, à la peau, etc..., les fibres venant des centres fonctionnels adéquats.

Le nombre de fibres réunies dans les câbles nerveux est considérable. Par un patient et difficile travail, les histologistes ont pu déterminer qu'un organe reçoit d'autant plus de fibres que son

Digitized by Google

action est plus complexe. Ils ont fait des dénombrements qui étonnent. Parmi les faisceaux nerveux dont les éléments fibrillaires ont été dénombrés, je puis citer le faisceau qui de l'écorce cérébrale va à la moelle épinière, puis au membre supérieur, il comprend chez l'homme environ 80.000 fibres. Le faisceau similaire destiné au membre inférieur en a 39.000.

Certains muscles très actifs et nécessitant des mouvements précis sont abondamment fournis de fibres nerveuses, bien que petits. Le muscle droit externe de l'œil, par exemple, en a à lui seul 25.000, et le muscle oblique supérieur 2.150 (1).

Suivant le rôle à jouer, les fibres nerveuses ont des dimensions variables. Certaines vont de l'écorce cérébrale jusqu'à l'extrémité de la moelle.

En passant, je signale une erreur très répandue parmi les gens qui, sans savoir biologique, cherchent par des arguments fantaisistes à distinguer le cerveau du Psychisme. « La mémoire, disent-ils, ne peut pas résider dans les cellules cérébrales, puisque les cellules meurent et que d'autres leur succèdent, alors que les souvenirs durent toute la vie ». En vérité on ignore encore où réside la mémoire, mais c'est un fait maintenant bien acquis que la cellule nerveuse, contrairement à presque tous les autres types de cellules de l'organisme, ne donne pas naissance à d'autres cellules par division directe ou indirecte. A la naissance, le stock des cellules nerveuses est au complet. Les mêmes cellules servent jusqu'à la fin de la vie. Si la maladie ou la vieillesse détruisent un certain nombre d'entre elles, ce sera définitif. Et si la destruction porte sur un nombre assez grand d'éléments cela se traduira par des symptômes cliniques persistants.

La cellule nerveuse, corps et prolongement, a la propriété de réagir à tout excitant, qu'il soit mécanique, thermique, chimique, électrique, etc... Une excitation provoque dans l'élément la propagation d'une énergie, encore inconnue dans sa nature : *l'influx nerveux*.

Sa vitesse a été mesurée. A ce propos, je rappelle que le grand physiologiste Johannes Müller, donnant dans le travers si répandu d'attribuer des limites à la découverte scientifique, affirmait avec une grande conviction, dans son enseignement et ses écrits, que jamais on ne pourrait évaluer la vitesse du fluide nerveux et que la nature de ce fluide demeurerait toujours inconnue. Or, quelques années après (1850) Helmholtz démontra sur la grenouille que la vitesse de l'influx nerveux était de 28 à 30 mètres à la seconde, à la température normale de l'animal.

Depuis, Piper a trouvé que chez l'homme elle atteint 117 à 125 mètres par seconde dans les fibres nerveuses du bras, entourées de gai-

(1) Lhermitte. Les Fondements biologiques de la Psychologie.

Digitized by Google

nes de myéline. Dans les fibres sans myéline du sympathique la vitesse ne dépasse guère 8 mètres par seconde.

La nature du fluide nerveux reste à trouver. On en est, à son sujet, aux hypothèses et aux tentatives de recherche que chacune suggère.

*
* *

Quand, du point de vue anatomo-physiologique, on suit, à la lumière des connaissances actuelles, la série animale, en allant des animaux inférieurs jusqu'à l'homme, on voit que le système nerveux a eu longtemps pour rôle presque exclusif, puis pour rôle principal d'assurer la vie de l'individu. Ce n'est qu'à partir d'un certain moment du perfectionnement évolutif que le système nerveux s'est augmenté d'appareils permettant plus d'initiative de mouvement, une activité plus diversifiée, une pensée évadée de l'inconscience ou de l'obscure conscience qui tenait auparavant l'animalité dans un quasi automatisme.

L'appareil nerveux a atteint chez l'homme une complexité, une qualité, une richesse d'éléments qui ont porté la fonction de pensée à une valeur établissant un écart exceptionnel entre son intelligence indéfiniment capable de novation et celle des espèces immédiatement au-dessous de la sienne, figées dans une connaissance et des comportements rudimentaires et sans progrès.

C'est parce que j'ai à parler de certains rapports d'influence entre le système nerveux de la vie végétative et le système nerveux de la vie de relation chez l'homme, que je veux au préalable en dire, au plus bref et au plus simple, les appareils et leur fonctionnement.

*
* *

Le Système nerveux végétatif. — C'est loin du système nerveux central, dans l'intimité des tissus musculaires, osseux, vasculaires, gandulaires, viscéraux, qu'il faudrait tout d'abord regarder le système nerveux végétatif, puisqu'il est maintenant acquis qu'on peut faire vivre hors du corps, dans des milieux nutritifs appropriés, des morceaux de tissus, voire des viscères : l'estomac et l'intestin, par exemple, avec conservation des mouvements réflexes et d'un peu de leurs sécrétions digestives.

Cette conservation de la vie de tissus et d'organes séparés des organismes dont ils faisaient partie donne à penser que ces tissus et organes contiennent des éléments nerveux animateurs et coordinateurs de leurs mouvements. La recherche de ces éléments nerveux

Digitized by Google

est d'une grande difficulté en raison de leur exiguité — quelques millièmes de millimètres — de la fragilité de leur substance et des techniques délicates pour les distinguer du milieu cellulaire auquel ils sont mêlés.

Jusqu'à ce jour ce n'est que dans le cœur et le tube digestif que les histologistes ont trouvé des cellules nerveuses — cellules sympathiques intestitielles — enfouies dans l'intimité des tissus qu'elles vivifient (fig. 5). Elles sont reliées entre elles et elles envoient des

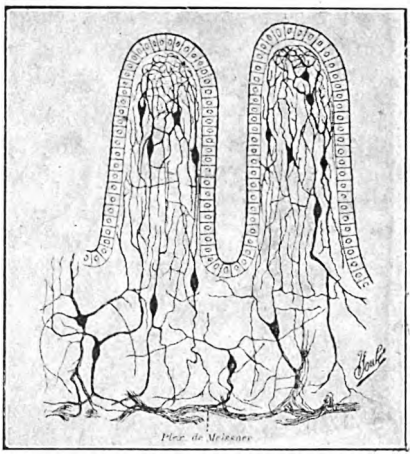


Fig. 5. — **Le sympathique interstitiel de l'intestin, d'après Ramon y Cajal.**

Coupe de deux villosités intestinales.

fibres à de petits amas, voisins, de cellules nerveuses (ganglions viscéraux), tenus pour des centres coordinateurs locaux assurant la fonction spécifique des tissus.

Si, pour explorer les dispositifs du système nerveux végétatif, nous prenons notre départ dans la paroi intestinale, ainsi que la fig. 5 nous y incite, nous quittons les ganglions nerveux parenchymateux et, au-delà de leurs cellules, nous remontons des faisceaux de fibres intriquées en réseaux, les plexus, (fig. 6 et 7) lesquels nous mènent à des ganglions nerveux beaucoup plus gros que ceux existant dans les tissus ; leur fonction est de coordonner l'activité de toute une région, d'un organe viscéral, voire de plusieurs viscères. Ces ganglions régionaux se trouvent partout où il y a des fonctions importantes à commander. Ils président au fonctionnement de l'intestin, de l'estomac, du foie, du cœur, des poumons, de l'appareil génital, des glandes salivaires, de la glande lacrymale, etc...

En quittant les centres régionaux ganglionnaires, on aborde de nouvelles fibres nerveuses, réunies en câbles de plus gros calibres,

Digitized by Google

et moins enchevêtrés, qui mènent à de nouveaux centres de cellules, dont ils sont les prolongements axoniques. Ces centres forment deux

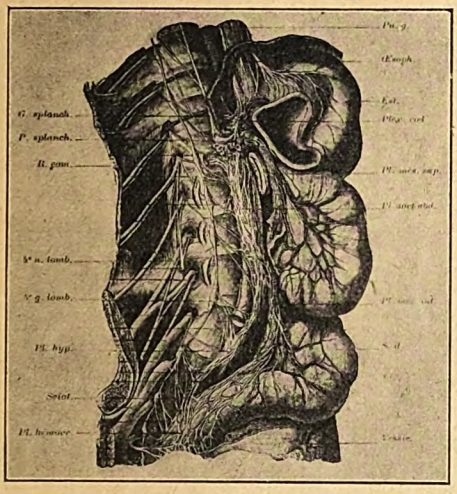


FIG. 6. — **Sympathique abdominal et Plexus solaire, d'après Sappey.**

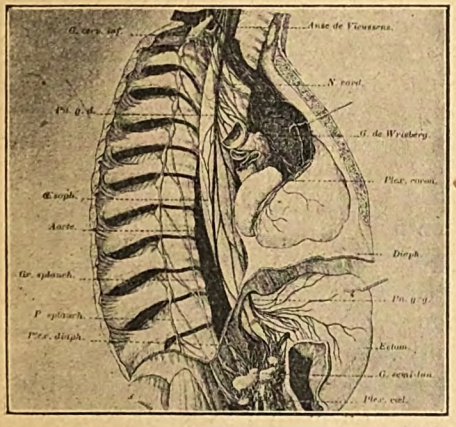


FIG. 7. — **Ganglions semi-lunaires et chaîne ganglionnaire thoracique, d'après Sappey.**

chaînes ganglionnaires étageant de la base du crâne au coccyx, sur les côtés des corps vertébraux, leur 20 à 24 paires de ganglions (fig. 8.).

Ces ganglions juxta-vertébraux sont reliés entre eux dans toute la hauteur de la chaîne.

Digitized by Google

Du ganglion sympathique juxta-vertébral on remonte, en suivant des petits nerfs, à la moelle épinière, dans la substance grise de la-

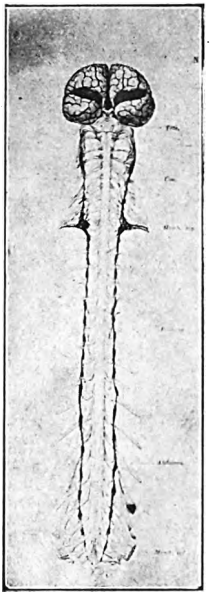


FIG. 8. — **Système nerveux central.**

Encéphale. Moelle. Chaine ganglionnaire sympathique. (Traité d'anatomie de Poirier.)

quelle des groupes cellulaires forment, par leurs étagements, des colonnes de centre nerveux végétatifs moteurs ayant de très nombreux contacts, à l'étage et à distance, avec les épanouissements terminaux des fibres sensitives (fig 9 et 10).

Pendant longtemps, on n'a décrit du système nerveux végétatif que le dispositif que je viens de résumer. Les anatomistes ne pouvaient pas lui attribuer d'autre distribution que celle relevant des chaînes ganglionnaires juxta-vertébrales, constituant pour eux le système nerveux dit sympathique, animateur de la vie végétative.

Actuellement, sous la suggestion de constatations physiologiques, on a complété le système nerveux végétatif en y ajoutant deux autres appareils : l'un, auquel on a donné le nom de *para-sympathique crânien* (fig. 11) constitué par des noyaux de cellules sympathiques existant dans le bulbe et le mésocéphale, et qui envoient des filets à des ganglions nerveux situés en divers lieux de la tête, de la poitrine, de l'abdomen ; l'autre, *para-sympathique pelvien,* ayant pour centre de coordination segmentaire une colonne de cellules nerveuses dans l'extrémité inférieure de la moelle épinière, cellules dont les fibres agissent, à travers le relai des ganglions nerveux hypogastriques, sur l'appareil vésico-génital et le gros intestin.

Digitized by Google

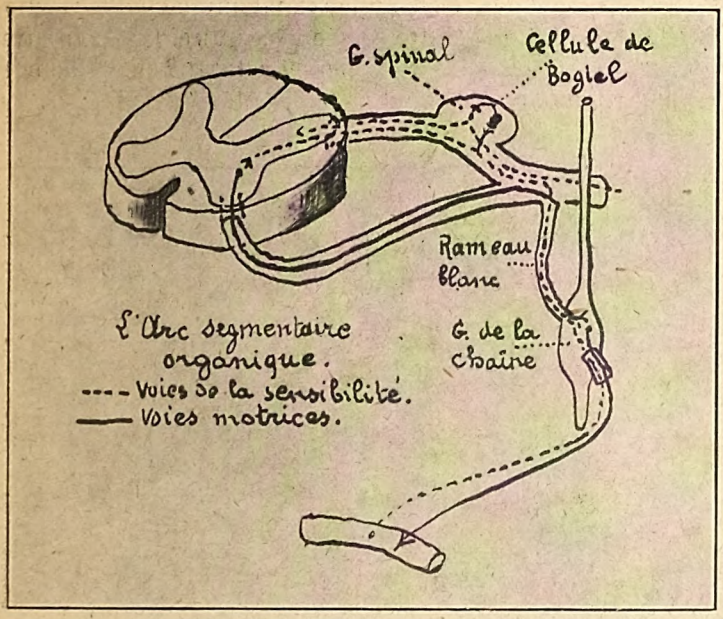


FIG. 9. — **La chaîne ganglionnaire sympathiq e et la moelle épinière.** (*Schéma de P. Desfosses.*)

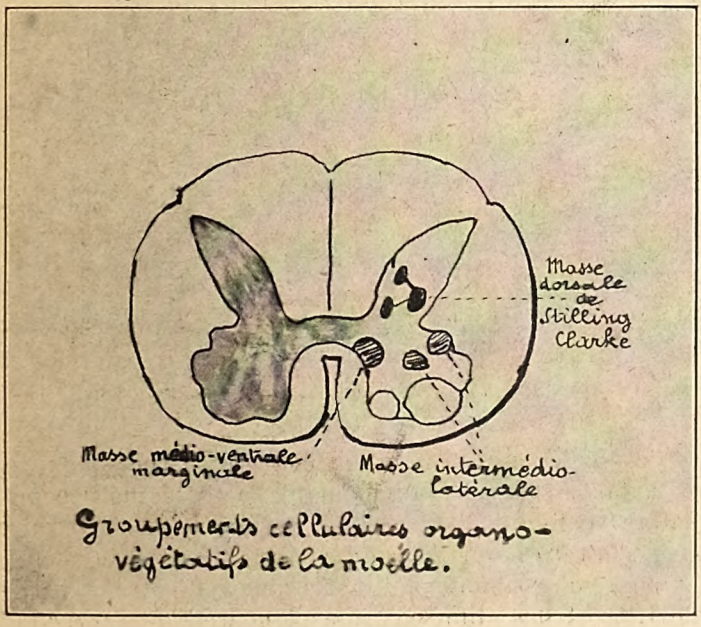


FIG. 10. — **Coupe de la moelle montrant la section des colonnes cellulaires sympathiques.** (*Schéma de P. Desfosses.*)

Digitized by Google

Cette extension de la distribution anatomique du système nerveux végétatif a été, à juste titre, jugée nécessaire. Il est, en effet, désormais acquis que les ganglions nerveux locaux ou régionaux ont besoin pour actionner utilement la motricité des vaisseaux ou des

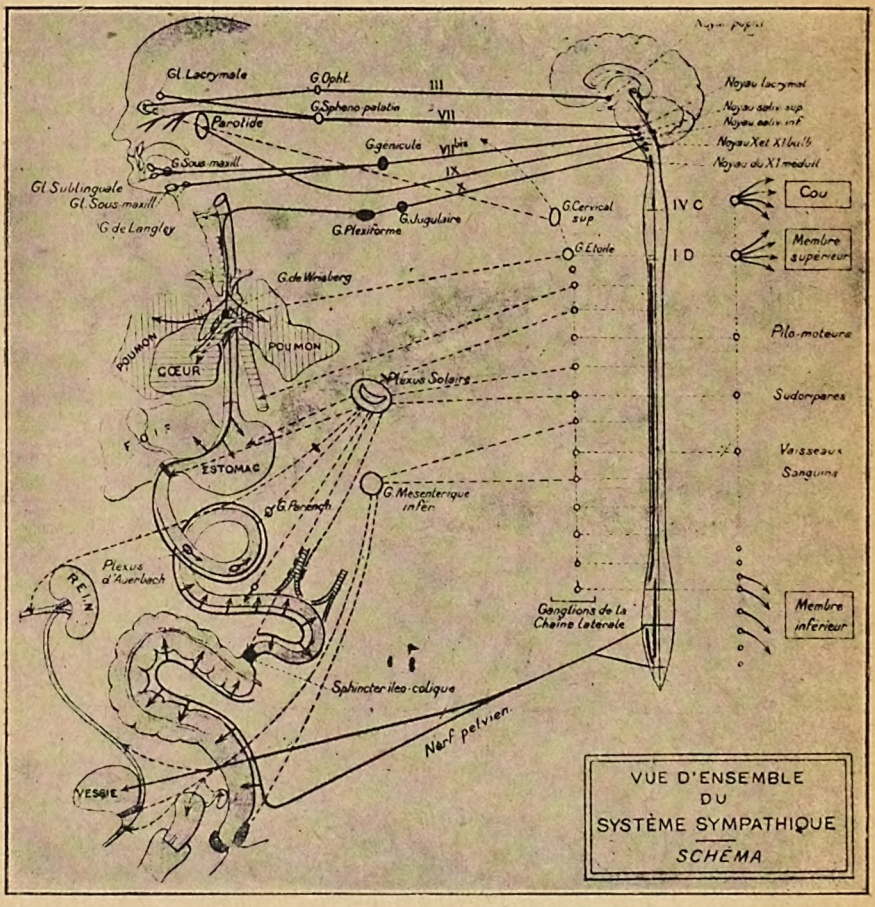


FIG. 11. – **Schéma de P. Desfosses.**

viscères, les sécrétions, etc...., d'être commandés par deux appareils nerveux antagonistes, l'un augmentant l'activité motrice ou secrétoire, l'autre la diminuant. C'est le juste milieu entre ces deux sollicitations contraires qui détermine l'équilibre fonctionnel.

Or, nous savons maintenant, grâce aux patientes recherches des physiologistes et des cliniciens, que l'appareil dit *sympathique* est excitateur de la motricité et que l'appareil dit *parasympathique* en est le modérateur.

Digitized by Google

Ce que Claude Bernard avait trouvé à l'égard du cœur — accélération par les filets du sympathique, ralentissement par les filets du pneumogastrique (partie du système para-sympathique crânien) — fut la première constatation de ce qui, depuis, a été reconnu comme une loi de toute la physiologie nerveuse végétative (vaisseaux, glandes, viscères, etc...).

La hiérarchie anatomo-physiologique du système nerveux végétatif ne s'arrête pas à la moelle épinière où nous nous sommes momentanément arrêtés. Il est des centres supérieurs de coordination plus complexes, aptes à une commande extensive de tous les appareils ci-dessus cités.

C'est à l'observation sagace des cliniciens que nous devons de savoir maintenant que dans le cerveau, dans la substance grise répartie en gros noyaux et en lames autour du troisième ventricule (fig. 17) existent de nombreux centres végétatifs réglant les grands ensemble fonctionnels : le rythme cardiaque, la circulation périphérique, la température du corps, les sécrétions gastriques et salivaires, l'utilisation du glycogène, etc... Les confrontations répétées des troubles fonctionnels dans les maladies avec les lésions trouvées à l'autopsie ont fait peu à peu connaître les localisations de ces grands centres fonctionnels. C'est une question de temps pour que tous les autres centres fonctionnels soient décelés.

Dans le même temps, les cliniciens chez l'homme et les physiologistes chez les animaux vertébrés supérieurs ont trouvé que ces grands centres cérébraux ont leur représentation fonctionnelle dans la région des mécanismes nerveux de la pensée : *l'écorce grise du cerveau.* Ils y ont déjà précisé les lieux reliés aux fonctions sexuelles, vésicales, stomacales, intestinales, sphinctérielles. Peu à peu, vraisemblablement, toute la topographie corticale de l'appareil nerveux végétatif se constituera. Les émotions, les réflexes psycho-viscéraux nous montrent à tout moment l'action involontaire du cortex sur les viscères.

En somme le système nerveux de la vie végétative est construit sur le même modèle, superpositions hiérarchiques toujours plus extensives, que le système nerveux de la vie de relation dont il reste maintenant à parler.

* * *

Le Système nerveux de la vie de relation. — Celui-ci regardons-le tout de suite dans son segment médullaire, qui nous fera connaître sa constitution et sa physiologie dans son plus simple aspect.

Vue en coupe transversale, la moelle épinière est faite : d'une

Digitized by Google

substance grise, centrale, constituée par des cellules nerveuses, les fibres qui en partent, et les fibres qui arrivent se ramifier à leur contact ; d'une *substance blanche* exclusivement composée de fibres nerveuses (fig. 12).

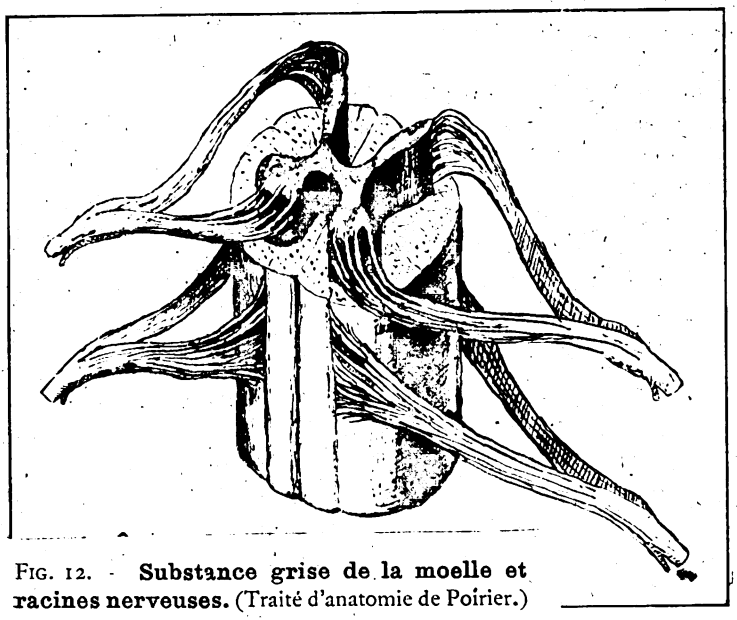


FIG. 12. - **Substance grise de la moelle et racines nerveuses.** (Traité d'anatomie de Poirier.)

La fonction élémentaire de la mœlle épinière est exprimée par le schéma d'une coupe au niveau de l'une des 31 paires de racines qui en émergent (fig. 13 et 14).

A chaque étage intervertébral, blotti dans un canal osseux (trou de conjugaison), est un ganglion nerveux (ganglion dit rachidien) constitué par des cellules sensitives à cylindraxes bifides, l'une des branches venant de tel ou tel point de l'organisme apporter à la cellule l'énergie née des impressions reçues, l'autre se rendant à la substance grise de la moelle où elle transmet cette énergie à une ou à plusieurs cellules motrices du même étage, cependant que des fibres ascendantes et descendantes issues de cellules médullaires de même fonction répandent l'influx dans les étages sus et sous-jacents, plus ou moins loin selon la vigueur de l'énergie en action.

Les cellules motrices, siégeant dans la corne antérieure de la substance grise, réagissent à l'impulsion reçue en envoyant par leurs cylindraxes aux muscles qu'elles innervent un influx qui détermine leur contraction.

Les éléments cellulaires de tous étages étant reliés par des fibres d'association, la moelle se comporte en *centre de coordination* met-

Digitized by Google

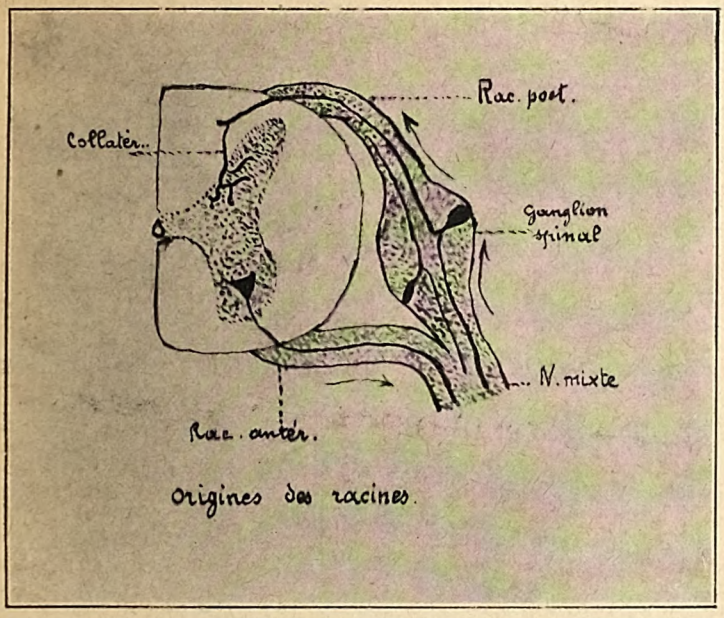


FIG. 13. — **Schéma du dispositif nerveux sensitif et moteur.**
(Traité d'anatomie de Poirier.)

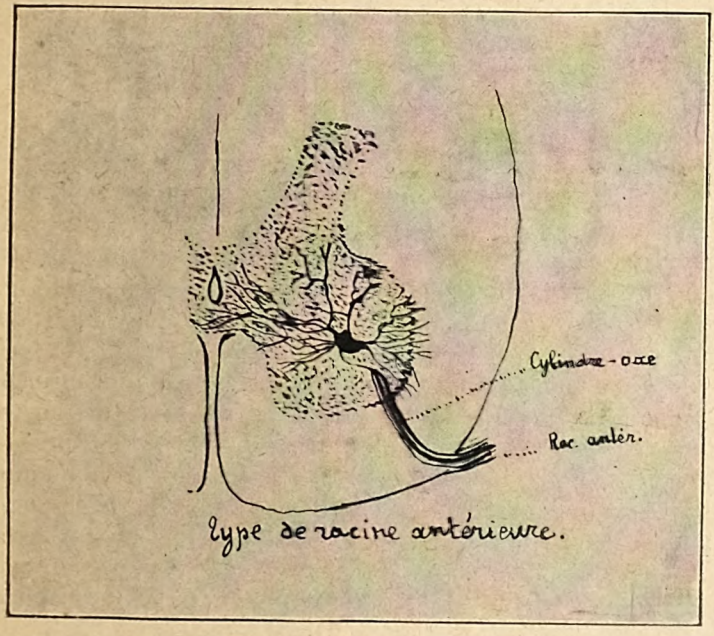


FIG. 14. — **Coupe transversale schématique de la moelle. Cellule motrice et élément d'une racine antérieure.**

Digitized by Google

tant en jeu, suivant l'intensité du stimulant reçu, des mouvements de diverse complexité (fig. 15 et 16).

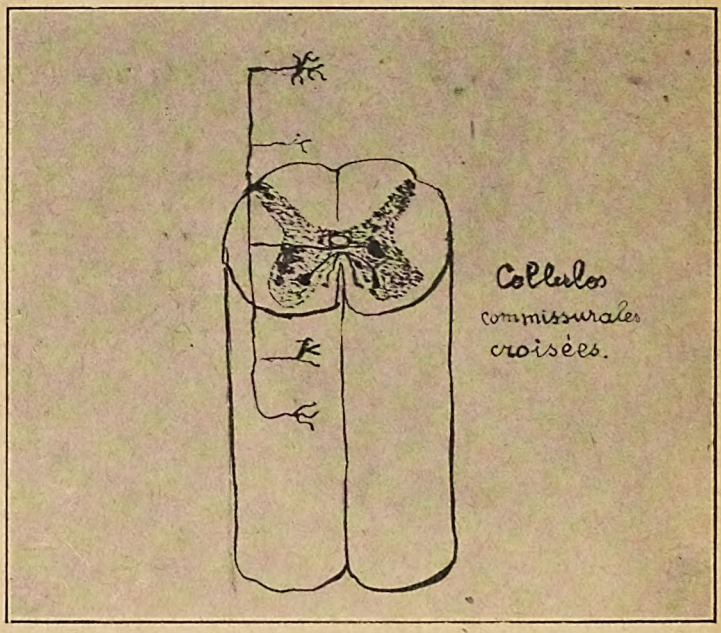


FIG. 15. — **Dessin schématique montrant trois cellules de connexion reliant les deux moitiés de la moelle.**

Etant aussi un *lieu de passage*, la moelle dans sa substance blanche contient tous les faisceaux de cylindraxes, groupés par fonctions, qui se rendent au bulbe, au cervelet, au méso-céphale, au cerveau, ou qui en viennent.

Pour nos seuls besoins de compréhension des faits qui seront ultérieurement cités, il n'est pas nécessaire de savoir quelque chose de tous les étages de la hiérarchie fonctionnelle entre la moelle épinière et le cerveau. C'est du cerveau seulement dont il sera question, parce qu'il contient les mécanismes principaux qui assurent la vie de relation. Une connaissance sommaire de ces mécanismes suffira à donner une idée des éléments nerveux employés par la fonction de pensée pour agir, à l'aide du système sympathique, sur l'organisme.

Dans le cerveau, d'ailleurs, je me bornerai à faire quelques considérations sur deux de ses parties : les *noyaux gris* et *l'écorce* ou cortex.

Autour des espaces creux, parcourus par le liquide céphalo-rachidien, situés au centre du cerveau, sont disposées des masses de

Digitized by Google

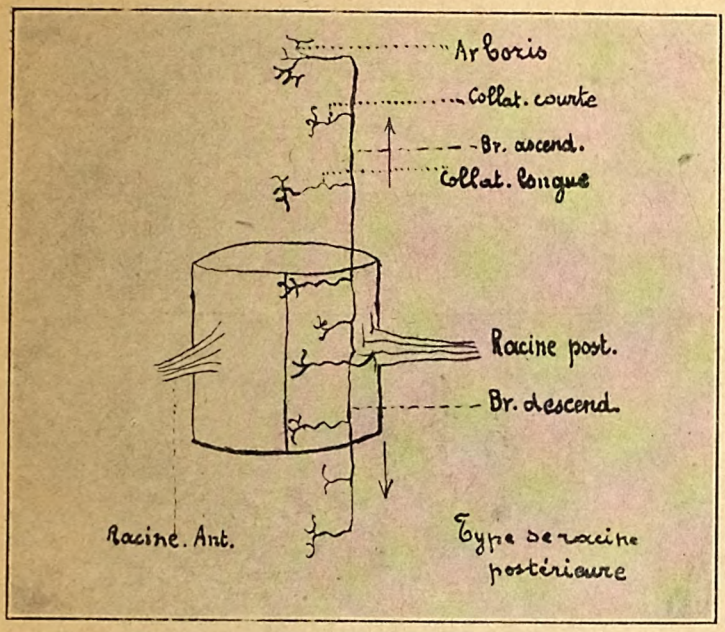


FIG. 16. — **Dessin schématique montrant les ramifications intra-médullaires d'une fibre sensitive à divers étages.**

substance grise de diverses grosseurs constituées par d'innombrables cellules nerveuses et les fibres qui les desservent (fig. 17).

Pour simplifier, je n'envisagerai que deux de ces masses grises : le *thalamus* (ou couche optique) et le *corps strié*, lui-même composé du noyau lenticulaire et du noyau caudé.

Ce sont, je le répète, de grosses colonies cellulaires, mais à fonctions différentes. Elles sont considérées comme les grandes régulatrices de l'automatisme de la vie de relation.

Leur physiologie est, certes, moins connue que celle de l'écorce cérébrale ; elle commence à peine à sortir de l'obscurité. Voici, en gros, le résumé du principal de ce qu'on en sait.

Le thalamus est le grand collecteur de la sensibilité du corps entier. Dans toute une zone, ses cellules sont en contact avec les ramifications des filets nerveux issus de cellules sensitives des étages inférieurs ; l'énergie venue d'elles serait transformée par un passage dans plusieurs groupes de cellules et finalement dirigée d'une part sur l'écorce cérébrale avec laquelle le thalamus est richement relié, et d'autre part sur le corps strié.

Celui-ci, constitué uniquement de cellules motrices, est, sous l'incitation du talamus, le grand coordinateur des mouvements du corps et le régulateur du tonus musculaire. Particulièrement l'au-

Digitized by Google

tomatisme des mimiques affectives est son œuvre. C'est par lui que s'expriment involontairement les sentiments.

Chez les animaux vertébrés inférieurs le thalamus et le corps strié constituent les centres supérieurs de la sensibilité et du mouvement.

Mais chez les vertébrés d'évolution plus avancée un vaste appareil cellulaire s'y ajoute : *l'écorce cérébrale.* C'est à l'étendue et à la richesse en cellules nerveuses de son cortex cérébral que l'homme doit

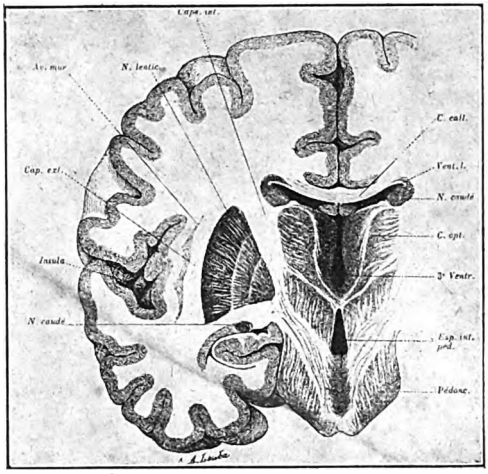


Fig. 17. — **Coupe vertico-transversale du cerveau, montrant les noyaux gris et le cortex.** (Traité d'anatomie de Poirier.)

la puissance de sa fonction de pensée. Cette lame de substance grise, de deux à trois millimètres d'épaisseur suivant les endroits, contient la multiplicité des mécanismes nécessaires aux plus grandes créations de l'esprit.

Sa structure peut être résumée en la simplifiant à l'aide d'une coupe histologique schématique (fig. 18) faite dans le sens vertical. Supposons que cette coupe du cortex ait été faite dans une région où la substance grise a son épaisseur moyenne (deux millimètres 1/2), nous voyons qu'un millimètre 1/2 environ à la partie centrale de son épaisseur est constitué de cellules nerveuses d'une forme qui ne se trouve que dans le cortex : les cellules pyramidales, ou *cellules psychiques.* De leur sommet part un panache de dendrites vers la surface de l'écorce. De leur base émane le cylindraxe qui se dirige dans la profondeur du cerveau et se rend soit au thalamus, soit à tel ou tel point de l'hémisphère cérébral dont fait partie la cel-

Digitized by Google

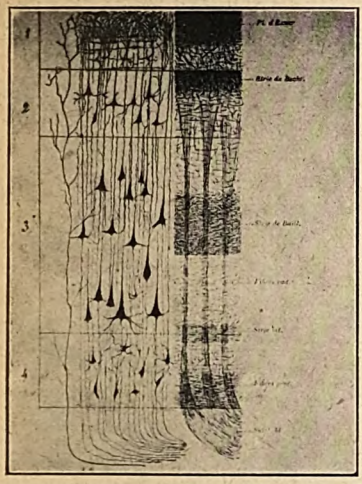


FIG. 18.

Schéma de la structure du cortex cérébral.

A gauche : les couches cellulaires.

A droite : les systèmes de fibres.

1. Couche de cellules de connexions transversales ; 2. Couche de petites cellules pyramidales ; 3. Couche de grandes cellules pyramidales ; 4. Couche des cellules polymorphes de connexion.

Tout à gauche, on voit monter une fibre sensitive. (Traité d'anatomie de Poirier.)

lule, soit à l'autre hémisphère, soit à la moelle épinière tout le long de laquelle le faisceau de fibres des cellules pyramidales (faisceau pyramidal) descend pour aller porter l'activité volontaire à tous les points du corps (fig. 19, 20, 21, 22).

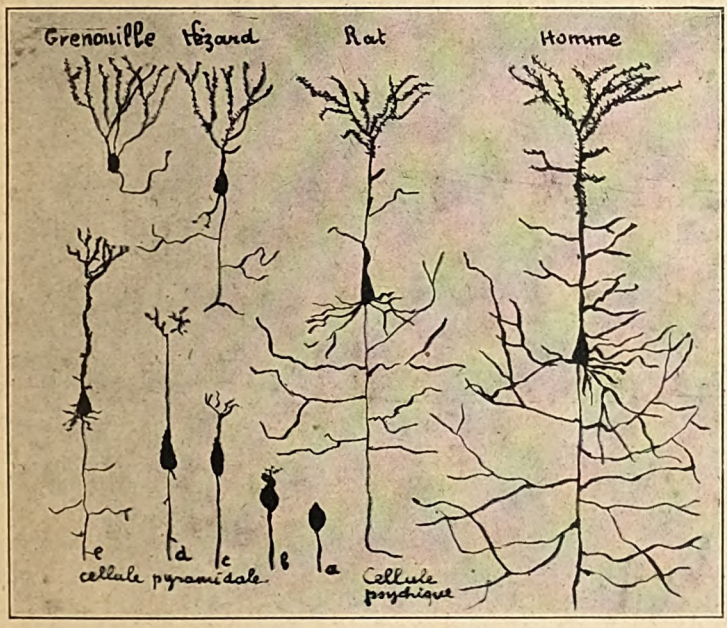


FIG. 19. – **Evolution de la cellule pyramidale ou psychique dans la série animale (grenouille, lézard, rat, homme).**

a, b, c, d, e : Phases du développement de la cellule psychique chez un individu humain. (Traité d'anatomie de Poirier.)

Digitized by Google

Dans la zone des panaches, des cellules nerveuses d'association, d'une autre forme, relient par leurs filets horizontaux les dendrites pyramidales.

Enfin dans la couche inférieure de l'écorce, des cellules de formes diverses relient en hauteur, par leurs cylindraxes dirigés vers la sur-

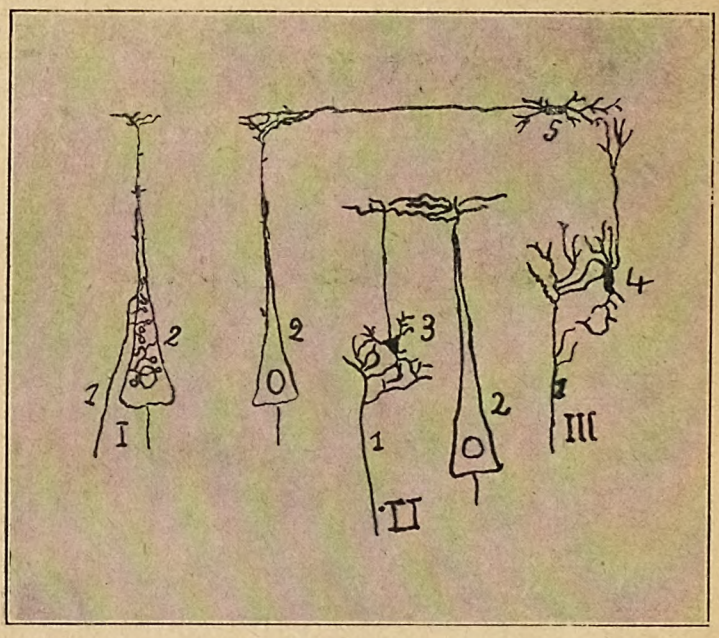


FIG. 20. — **Variété des connexions dans l'écorcz cérébrale. (A. Policard).**

I. Terminaison simple d'une fibre afférente au niveau d'une cellule pyramidale.

II. Une cellule intermédiaire (3) s'intercale entre une fibre afférente (1) et une cellule pyramidale (2).

III. Entre la fibre afférente (1) et la cellule pyramidale (2) s'intercalent une cellule d'association verticale (4) et une cellnle d'association horizontale (5).

face de l'écorce, toutes les ramifications collatérales des cylindraxes pyramidaux.

Le cortex, ne l'oubions pas, est aussi traversé par la partie terminale des fibres sensitives siégeant dans tous les étages sous-jacents des centres nerveux.

C'est par ce monde innombrable de cellules nerveuses, dont les plus grosses (les pyramidales) ont de 30 à 60 millièmes de millimètres de surface, enfoui dans les faisceaux tout aussi innombrables de fibres, que les vibrations du dehors viennent incessamment provoquer

Digitized by Google

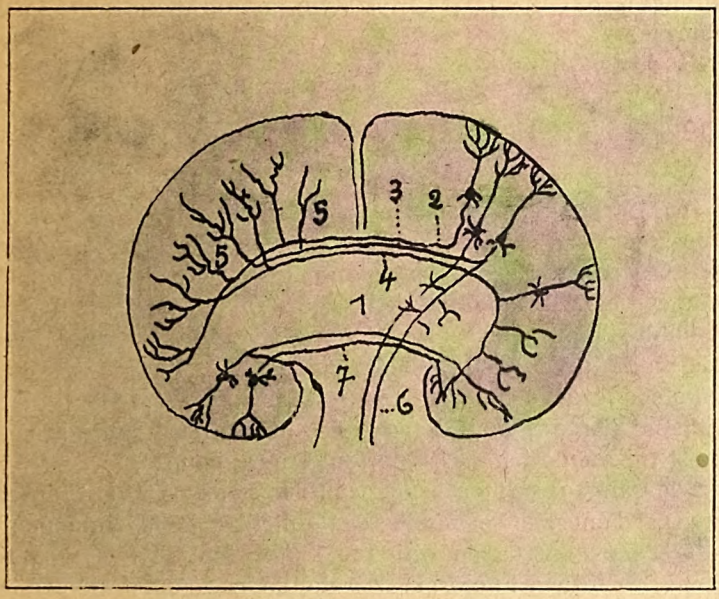


FIG. 21. — **Schéma des fibres commisurales du cerveau.**

Fibres reliant les deux hémisphères (2, 3, 4, 5, 7). Et fibres se rendant vers le cervelet, le bulbe, la moelle (d'après Cajal).

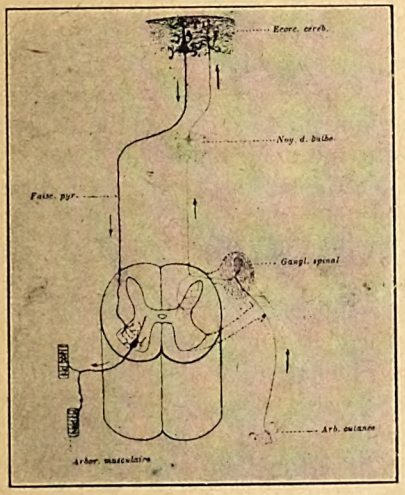


FIG. 22. — **Schéma des grandes voies sensitivo-motrices.**

Appareil de la sensibilité et de la motricité conscientes.

Digitized by Google

et stimuler la plus haute manifestation connue de la vie : la pensée de l'homme.

*
* *

L'appareil nerveux de la vie végétative et celui de la vie de relation que l'on décrit séparément, pour commodité didactique, ne sont nulle part séparés. Ils sont en connexion étroite dans la moelle, le bulbe, le cervelet, les noyaux gris cérébraux, le cortex. Ce qui trouble l'un, trouble l'autre. Leurs fonctions concourent à l'unité fonctionnelle de l'individu : exister, penser, agir.

J'ajoute que cette merveilleuse organisation nerveuse qui anime si richement l'organisme est tributaire du milieu humoral circulant, lequel est lui-même tributaire de tout l'organisme.

C'est le sang qui apporte aux cellules nerveuses, grandes transformatrices d'énergie, les matériaux nutritifs et les indispensables stimulants (hormones endocriniennes).

Quand le milieu humoral s'écarte de sa constitution normale, c'est la maladie. Il ne faut pas un écart bien grand pour déséquilibrer ou éteindre l'esprit.

*
* *

S'il est vrai que les appareils nerveux *végétatif* et de *relation* sont physiologiquement solidaires et s'influencent réciproquement, cette influence n'est pas également vraie dans les deux sens, quand on la considère du point de vue médical.

En réalité le système nerveux végétatif conditionne étroitement la qualité fonctionnelle du système nerveux de la vie de relation, particulièrement sa fonction de pensée. Mais la réciproque est très faible.

Cela pourrait s'expliquer par le fait que dans la série animale, le système nerveux végétatif a précédé celui de relation et a progressé à une allure plus rapide. Il faut subsister avant de penser et d'agir. Cela se traduit chez l'homme — qui repasse l'évolution anatomo-physiologique de l'animalité — par la possession, à la naissance, d'un système nerveux végétatif à fonctionnement définitif et parfait, et d'un système de vie de relation encore incomplètement formé et totalement ignorant de son propre usage. C'est dans un long apprentissage, qu'il s'exerce à se servir de ses sens, de ses muscles, de sa pensée.

Dernier venu, le cortex cérébral, en tant qu'organe de la pensée, n'acquiert dans la suite de la vie que peu d'influence sur les

Digitized by Google

fonctions végétatives de l'organisme. Toutefois un ensemble de faits montre qu'il en a.

*
* *

Telles sont, résumées et simplifiées, les notions aujourd'hui *classiques* et qui depuis une cinquantaine d'années ont inspiré les hypothèses explicatives des Psychologues et des Psychiâtres.

La psycho-physiologie qui s'est construite sur ces bases dérive de la croyance que les cellules nerveuses sont des éléments générateurs d'une énergie libérable dont les combinaisons déterminent, entre autres aspects, l'aspect psychologique du travail cérébral. L'analogie que l'histologie suggère entre la systématisation des cellules nerveuses et les dispositifs de l'utilisation industrielle de l'électricité (générateurs de courants, transformateurs, centres de connexions, centres de distribution, centres de commande, etc....) donne une forte apparence de vraisemblance à cette conception ; surtout qu'une grande quantité de faits cliniques semble la confirmer.

Toutefois une autre manière de concevoir la psycho-physiologie se dessine. Elle a eu pour promoteur principal le célèbre biologue Loeb à qui ses études sur les propriétés physico-chimiques des êtres au départ de la série animale, donc dépouvus de système nerveux, ont donné une tout autre idée sur le rôle des cellules nerveuses que celle classique.

Pour lui et pour ses disciples, lesquels accentuent et étendent sa doctrine, l'explication histologique des processus mentaux est aussi illusoire qu'il le serait de croire connaître ce qui se passe dans un réseau électrique au simple aspect extérieur des fils des lignes et appareils d'usine.

Le secret de la vie leur semble résider bien plutôt dans les éléments colloïdaux du protoplasme et des humeurs où, peut-être, tout se résoud finalement en une multitude formidable de corpuscules faisant fonction de résonateurs se transmettant de part en part les modalités énergétiques nées sous le choc des vibrations extérieures.

Pour eux, le tissu nerveux ne représenterait qu'un perfectionnement de la matière vivante à réagir, une adaptation du protoplasma aux conditions de la vie végétative en cellules innombrables, et à des nécessités impératives de rapport avec l'ambiance, influences reçues et action en réponse.

Quant aux cellules nerveuses, ils ne leur attribuent d'autre rôle que celui de nourrir les fibres.

Parler de centres nerveux, de coordination, d'association, de direction, etc..., leur semble ridicule, nulle fonction, selon leurs conceptions, ne pouvant avoir de foyers de commande localisés. Toute la physiologie du corps ne serait qu'actions de résonateurs sur réso-

Digitized by Google

nateurs par influences électro-magnétiques de contiguïté. Le système nerveux, par ses fibres, augmenterait simplement la complexité de ce qui est une propriété de toute matière vivante.

Dans l'organisme tout se résoudrait en changements électro-colloïdaux, adaptation de l'énergie biologique aux énergies du monde extérieur.

* * *

Il apparaît ainsi que les biologues sont bien loin de s'entendre sur le processus de la vie mentale. Si c'est au nom de leur savoir qu'ils ont tendance à récuser *à priori* les faits métapsychiques, parce que non conformes à leurs notions sur la vie, ils exagèrent.

Laissons-les à leurs utiles recherches. Ils préparent la vérité de demain.

Et retenons de leurs grands écarts d'opinion que l'on ne sait aujourd'hui à peu près rien du jeu organique par lequel s'effectue la vie mentale, et absolument rien sur la nature de la pensée.

Mais cela ne saurait nous empêcher de distinguer dans l'homme deux aspects de son être : l'aspect dit psychologique (psychisme) et l'aspect végétatif (organisme), l'un influençant l'autre dans une réciprocité ordinairement très inégale.

* * *

Maintenant que je puis parler physiologie, assuré d'être à peu près compris du lecteur, je vais exposer dans quelles limites la médecine, art de guérir, s'est servi jusqu'à ce jour de l'influence du psychisme sur l'organisme.

Après cela j'essayerai de faire entrevoir par quelles voies on peut espérer arriver un jour à augmenter, en des proportions encore insupputables, l'action de l'esprit sur le corps dans le but d'en guérir les perturbations pathologiques.

II

L'action du Psychisme sur l'organisme dans la pratique médicale classique

Il y a bien longtemps, vraisemblablement, que ceux qui ont pratiqué avec un peu d'esprit d'observation l'art de guérir se sont aperçu que *l'idée* peut, dans une certaine limite, rendre un corps humain malade ou le guérir. Les médecins savent que chez le malade l'idée

Digitized by Google

joue toujours, à quelque degré, un rôle dans la genèse des affections, dans leur évolution, dans leur guérison, rôle d'importance nécessairement variable et qu'il est le plus souvent impossible d'apprécier.

Nous savons que lorsque des troubles fonctionnels momentanés ont fait naître chez quelqu'un la croyance d'avoir telle ou telle affection, ces troubles sont quelquefois suivis de la persistance d'un syndrome pathologique, fixe ou modifiable, ne subsistant que par la croyance qui le sous-tend. Les pseudo-cardiaques, les pseudo-gastropathes, etc... foisonnent.

Le rôle pathogène de l'idée est quequefois si vivace qu'il pousse très loin la réalisation d'états pathologiques. La constitution dite hystérique, ou actuellement pithiatique, en est l'expression la plus forte, puisqu'elle crée des troubles, — aisément curables, heureusement — aussi graves d'apparence que ceux des grandes affections de l'organisme : paralysies, contractures, anuries, tachicardies, hyperthermies, syndromes méningés, etc..., et parfois œdèmes, ulcérations.

Les médecins qui ont eu l'occasion de rencontrer des tumeurs fantômes ou des grossesses fantômes, ont été parfois surpris du degré de complexité atteint par l'action du psychisme sur l'organisme.

J'ai conservé un vif souvenir d'une scène dans laquelle je suis intervenu en 1911. Une femme de trente ans environ accouchait, assistée d'une sage-femme dûment diplômée. Tout était prêt pour accueillir l'enfant. Quelques membres féminins de la famille et le mari étaient présents. Je fus prié de venir donner mon avis, l'accouchement tardant à s'effectuer. Mon étonnement fut considérable quand, à l'exploration vaginale, je ne sentis rien d'un enfant, et, de plus, un col utérin normal. Une rapide percussion fit rendre à l'abdomen une sonorité expressive. Je regardai curieusement la sage-femme. Dans la circonstance elle me semblait représenter le principal du prodige. J'interrogeai l'étrange parturiente. Dans les répits que lui laissaient ses douloureux efforts, elle m'apprit que c'était sa première grossesse. Ses dernières règles remontaient à 9 mois. Au quatrième mois elle avait senti « remuer », etc... Depuis huit heures environ elle souffrait, cela avait commencé par des douleurs périodiques allant de plus en plus fort. Sur les conseils de la sage-femme, elle faisait depuis deux heures, à chaque grande douleur, des efforts d'expulsion.

Le volume de l'abdomen répondait à peu près à celui d'une femme accouchant d'un enfant peu volumineux, avec liquide amniotique rare. Des seins, la pression faisait sourdre un liquide clair, tel le colostrum qui précède la venue du lait.

Quand j'annonçai qu'il n'y avait pas d'enfant, ni même d'apparence de grossesse, ce fut, on le comprend, une stupeur.

Une injection de morphine apaisa les douleurs. Au matin je retrouvai la jeune femme complètement revenue à l'état normal.

Digitized by Google

N'ayant jamais eu de grossesse antérieure, elle avait réalisé l'idée de grossesse et d'accouchement selon les notions que des lectures ou des conversations lui avaient donné sur la grossesse et l'accouchement.

Deux ans environ après cet incident, dans une crise d'un état de mélancolie non soigné, cette jeune femme se suicida.

Bon nombre de constatations ont montré qu'il est possible, par des procédés indirects, de provoquer chez certaines personnes, tel ou tel phénomène tributaire du système nerveux végétatif. La simple représentation mentale d'une forte sensation est quelquefois capable d'entraîner l'un ou quelques-uns des réflexes adéquats à cette sensation.

Haab a observé que de s'imaginer une lumière vive suffit à provoquer la contraction des pupilles. Maxwell a constaté le phénomène de « chair de poule » sur le membre (et sur ce seul membre) que son sujet se représentait trempé dans l'eau glacée (1). Le Dr. Maingot, chef du service de Radiologie de l'hôpital Laennec, montre à l'écran radioscopique que de parler d'un plat qu'il aime ou qu'il déteste à quelqu'un, mis devant l'écran pour examen, accélère ou ralentit tout de suite et nettement les mouvements de l'estomac. J'ai, il y a quelques semaines, examiné avec soin un homme jeune qui, en tendant son esprit à agir sur son cœur, avec peut-être accompagnement de représentations émotives, faisait passer en quelques secondes la fréquence de son pouls de 66 à 110 pulsations (cela fut confirmé par examen radioscopique) et la tension de son artère radiale de 8-14 à 11-26 (appareil Pachon). L'accélération du cœur a été vérifiée à l'écran, par le Dr. Maingot. Le même jeune homme s'est montré incapable de diminuer le nombre des battements de son cœur et sa pression artérielle (2).

Voici un lot de quelques observations médicales qui montreront l'idée déterminant une lésion spéciale de la peau, la lésion étant suggérée par les expérimentateurs et le lieu désigné par eux (3).

---

(1) Citation du Dr Lhermite. Les fondements biologiques de la Psychologie.

(2) Dans une conférence, le 16 février 1929, à Bruxelles, sur les « Assurances sociales », le Dr Specklin, de Mulhouse, s'appuyant sur des observations et des statistiques, a émis ce jugement : que les assurances contre la maladie augmentent la durée des maladies pour divers motifs, parmi lesquels il faut discerner le *relâchement du désir de guérir*, équivalent à la suppression de la volonté subconsciente tendue vers la santé, à une sorte de parésie du dynamisme psychique curatif.

De nombreuses observations l'inclinent même à croire que l'idée de garantie financière contre le risque maladie réduit la résistance aux causes de perturbations pathologiques de l'organisme (voir *Presse médicale*, 6 mars 1929, p. 308).

(3) L'origine psychogène de l'herpes labial, par les Drs R. Heillig et H. Hoff (*Medizinische Klinik*, t. XXIV, n° 38, 21 sept. 1928). Observations reproduites dans la *Presse médicale*, déc. 1928.

Digitized by Google

Une femme de soixante ans, anxieuse et phobique depuis un choc moral subi à l'âge de 18 ans, était sujette à l'herpès émotif. Après l'avoir mise en état d'hypnose, les Docteurs Heillig et Hoff réveillèrent chez elle le choc moral ancien (la mort de son fiancé), puis lui suggérèrent qu'elle éprouvait à la lèvre inférieure la sensation de brûlure démangeante qui annonce l'herpès. La malade fut calmée avant son réveil par des suggestions rassurantes. Au bout de 24 heures, elle commençait de ressentir des picotements de la lèvre inférieure, et, au bout de 48 heures elle présentait une éruption d'herpès à la fois sur la lèvre inférieure et sur la lèvre supérieure.

La seconde observation concerne une anxieuse de 38 ans chez laquelle l'expérience fut conduite exactement de la même manière, et avec le même résultat.

La troisième observation est celle d'une femme de 43 ans, également anxieuse de longue date, chez laquelle le simple rappel, à l'état de veille, d'une violente scène conjugale, suivi de la suggestion d'un herpès de la lèvre inférieure à droite, déclanche l'éruption d'herpès qui se localise d'ailleurs, sur la commissure gauche.

Chez ces trois malades, l'innoculation du contenu des vésicules herpétiques à la cornée du lapin a permis d'identifier le virus kératitogène habituel.

La suggestion isolée, *sans choc émotif*, n'a jamais provoqué l'éruption (1).

Retenons cette indication de l'influence du choc émotif, car j'aurai, dans un instant, à insister sur l'importance du rôle de l'émotion dans l'emploi de l'idée pour guérir.

L'idée qui guérit n'est évidemment, qu'un autre aspect de l'action de la fonction psychique sur le système nerveux végétatif ; elle est en activité continuelle dans la pratique de l'art de guérir. C'est à elle que le médecin doit chaque jour des petites cures d'affections contre lesquelles il ne dispose d'aucun traitement spécifique. L'idée de guérison soutient la médication, le médicament, et agit souvent alors que l'organisme reste indifférent aux thérapeutiques chimiques ou physiques essayées. On peut dire que le malade, à part les cas où son affection relève d'une thérapeutique précise, est le véritable auteur de sa guérison.

Cette mise en œuvre de l'idée qui guérit, les médecins l'effectuent sans cesse et le plus souvent sans le vouloir ; elle s'exécute du seul fait qu'un malade sait que quelque chose est tenté pour le guérir.

Obtenir la collaboration du psychisme du malade par des moyens adéquats à chaque individu faciliterait singulièrement la tâche du médecin. Il est étrange qu'à notre époque trop de médecins l'ignorent, ou du moins se comportent comme s'ils l'ignoraient. Combien, parmi eux, et des plus instruits, des plus justement réputés, par leurs pa-

(1) Les vésicules d'herpès représentent des réactions locales à la présence de certains microbes.

Digitized by Google

roles décourageantes et sans prudence devant les malades orientent la pensée dans le sens opposé à la guérison ! On n'enseigne, d'ailleurs, ni la psychologie, ni la psychotérapie à l'usage du praticien dans la plupart des Ecoles de Médecine. Cela a des conséquences dans le public.

A l'ordinaire, les médecins n'emploient pas la suggestion pour le traitement des maladies dans lesquelles les tissus sont à quelque degré lésés. Les plus avisés s'efforcent d'entretenir chez leurs malades l'optimisme. C'est pour les affections de l'esprit que la psychothérapie a surtout été mise en œuvre.

La suggestion de guérison est *directe,* soit par ordre impératif fait dans l'hypnose, soit dans l'état de veille, par une persuasion logique adaptée aux individuelles mentalités. Elle est aussi *indirecte,* c'est à dire faite de telle manière que le sujet ignore qu'on sollicite de son seul psychisme la guérison. Un mode curieux de la manière indirecte a fait l'objet d'un rapport du Docteur Franklin Prince, de Boston, au Congrès de Recherches Psychiques, à Paris. Il a exposé comment chez deux personnes atteintes de Psychose hallucinatoire auditive, à forme de persécution par un esprit, il était arrivé, en prenant au sérieux les entités obsédantes et en s'adressant à elles par le truchement du malade, à ce qu'elles acceptassent de cesser leurs persécutions. Promesse fut faite et tenue. L'imagination cessa de jouer ses drames inopportuns sur l'écran de la conscience angoissée. Et considérons que les psychiatres tiennent les psychoses hallucinatoires auditives pour vouées à une aggravation progressive, sans espoir de retour à la santé.

Quand le psychanaliste, disciple plus ou moins étroitement imitatif de Freud, prétend que lorsque ses artifices d'exploration du subconscient chez tel malade ont mis à jour les causes psychologiques latentes d'une idée fixe, d'une obsession, d'une phobie, d'une anxiété, etc... la guérison du trouble de l'esprit s'en est suivie, son explication du processus de la cure n'est pas toujours la vraie. Car il ne sait pas, en vérité, si l'étonnement dans lequel se trouve le malade de reconnaître enfin, ainsi qu'on le lui propose, la cause — vraie ou fausse, parfois fausse — de son déséquilibre mental n'a pas ajouté à la foi en ce procédé thérapeutique une charge émotive particulièrement favorable à la guérison par suggestion pure.

Toute circonstance émotionnelle qui fait croire la guérison prompte, surtout si l'affection est d'une sorte aisément curable, est susceptible de déterminer un rapide et heureux résultat.

Le genre d'affection qui a le plus complètement bénéficié de l'idée qui guérit a été nécessairement celui, si polymorphe, dû à la constitution hystérique ou pithitiatique. Les troubles provoqués par

Digitized by Google

l'idée de maladie disparaissent sous l'influence de l'idée que la maladie va cesser.

Quelques médecins accoutumés de par leur spécialité à constater la guérison des perturbations psychiques par la suggestion, ont essayé cette thérapeutique mentale sur certaines affections organiques. Les gastropathies fonctionnelles, si nombreuses, et la diversité des pseudo-pathies amorcées par des affections passagères leur ont valu des guérisons parfois impressionnantes.

A certains de ces psycho-thérapeutes est venue l'ambition de traiter de la même manière quelques lésions des tissus. Ils ont obtenu, mais dans l'autre sens, l'équivalent des expériences des Docteurs Heillig et Hoff que je signalais il y a un instant. C'est ainsi que le Docteur Bonjour, de Lausanne, a publié dans divers périodiques médicaux ses guérisons des *verrues* par suggestion, affirmant « que l'on peut guérir ainsi toutes les verrues quels que soient leurs formes, leurs grandeurs et leurs sièges ». Dans d'autres publications il a fait connaître la guérison des *papillomes,* végétations épidermiques, par le même et exclusif moyen. Sceptique devant de tels faits le Pr. Bloch de Zurich a fait mettre ce traitement purement mental à l'épreuve dans son service. Malgré les conditions défectueuses, selon lui, du traitement, il a obtenu des guérisons de verrues variant de 50 à 87 % suivant le genre (1).

Outre ces guérisons de végétations de la peau, le Docteur Bonjour a publié l'arrêt de la chute des cheveux et leur repousse régulière, par simple suggestion, dans quatre cas de *pelade,* l'un des cas ayant été rebelle à tous traitements durant douze ans.

Dans ce genre de cure je suis tenté de ranger deux faits qui, dans ma carrière médicale, m'ont également étonné.

Le premier s'est passé alors que j'étais externe dans le service du Docteur Tapret, à l'hôpital Lariboisière. Je fus prié d'examiner et de traiter une jeune femme présentant autour de l'anus une couronne d'énormes végétations papillomateuses. Il fut convenu que cette dame reviendrait deux jours après pour abrasion sous anesthésie locale. Au moment d'intervenir, je trouvai les papillomes pour la plupart disparus et ceux restant si diminués de taille que je jugeai bon, devant cette fonte rapide, de remettre l'intervention. Le surlendemain la région ne présentait aucune trace de l'abondante végétation qui y régnait depuis des mois.

Un matin de 1921, j'avais tout préparé pour l'ablation d'une petite tumeur de la grosseur d'une noix située, chez une femme, dans la glande mammaire. Elle s'en était aperçu depuis plus d'un an. Je

(1) Les verrues et les papillomes sont, comme les vésicules herpétiques, le produit de réactions locales à certains microbes, enseigne-t-on.

Digitized by Google

l'avais examinée pour la première fois deux mois auparavant, puis de quinze en quinze jours pour en surveiller l'évolution. La tumeur, par sa forme, sa consistance, et son siège ressemblait à un adéno-fibrôme. Pour sécurité, son ablation avait été décidée. Au moment de préparer la peau en vue de l'intervention, j'eus la surprise de ne pas retrouver la tumeur. Les tissus avaient repris leur ordinaire souplesse.

Ce sont les deux seuls faits de guérison *spontanée* rapide de lésions bien constatées que j'ai jamais observés. On peut expliquer ces faits par une coïncidence entre le moment de la disparition d'une perturbation cellulaire et le moment de l'intervention thérapeutique. Je suis tenté de les considérer comme de promptes atrophies de proliférations cellulaires sous l'influence de l'idée de l'intervention chirurgicales prochaine, idée chargée de quelque émotion. Entre ces faits et ceux relatés par les Docteurs Heillig, Hoff, Bonjour et Bloch, il n'y a aucune autre différence que dans le mode de la suggestion (1).

Si n'était la crainte d'étendre d'une manière excessive cet article, je m'attarderais à démontrer que dans la plupart des cas où l'idée détermine la maladie ou la guérison, elle doit sa puissance d'action pathogène ou curative sur l'organisme à un dynanisme émotionnel qui l'accompagne. Cette notion du renforcement de l'influence de la représentation mentale chargée d'émotion sur le système nerveux végétatif domine, à mon sens, la psychotérapie, du moins dans sa partie tributaire des conceptions classiques de la psycho-physiologie.

L'auto-suggestion par raisonnements est sans force soit pour rendre malade, soit pour guérir. Tel pseudo- cardiaque, par exemple, ayant des palpitations, des syncopes, la respiration courte, de l'angoisse, etc... est depuis des mois ou des années dans cet état parce qu'ayant souffert pendant plusieurs jours d'une névralgie intercostale au niveau du cœur, il s'est souvenu, à cette occasion, que son père est mort subitement à 45 ans d'une embolie cérébrale. Ce rappel d'une scène douloureuse de son enfance donnant une forme émotionnelle à l'idée d'une possibilité de lésion au cœur, a créé et entretenu cer-

(1) En 1890, le 7 janvier, le Dr Fowler lut devant la New-York Neurological Society un mémoire intitulé : *Neurotic tumours of the breast*, dans lequel il fit connaître huit cas de tumeurs du sein uniques ou multiples dépassant certaines le volume d'un œuf de poule. Plusieurs de ces malades avaient consulté des chirurgiens célèbres, qui, pour la plupart, assurés d'être en présence d'affections organiques, avaient proposé l'ablation du sein. Le Dr Fowler, s'avisant que ces malades présentaient par ailleurs des signes révélateurs d'un état nerveux dit alors hystérique, institua un traitement s'adressant particulièrement au psychisme. Il obtint une guérison complète des tumeurs. (*Médical Record*, 15 February 1890, p. 179).

Digitized by Google

tains symptômes d'une fausse affection. Tel autre malade de l'estomac par l'idée, qui a perdu tout appétit, digère laborieusement et mal le peu qu'il prend et se plaint de douleurs régionales, doit cet état à une petite dyspepsie qui n'eut duré que quelques jours si, pendant ce temps, la nouvelle ne lui était venue que son frère allait être opéré d'une ulcération d'estomac.

J'ai grande difficulté actuellement, aux rares fois que je le rencontre, d'exorciser l'esprit d'un ami de l'obsession d'un cancer intestinal qu'il doit aux paroles imprudentes d'un chirurgien, il y a deux ans. L'émotion qu'il ressentit à l'annonce du faux diagnostic (des examens répétés ont depuis donné la certitude de l'erreur) reste en tension dans son cerveau, et, à tout momment revivifiée, elle entretient un groupe de troubles intestinaux strictement idéo-fonctionnels, lesquels donnant quelque apparence de bien-fondé à la crainte assure sa persistance. D'où un cycle mento-organo-mental dont il est prisonnier. Rationnellement ce malade a tous les motifs de se savoir indemne de cancer, mais la charge émotionnelle du souvenir l'emporte sur le raisonnement.

Une vie de médecin est remplie de constatations de ce genre.

L'idée rend d'autant plus facilement, fortement et durablement malade qu'elle est plus chargée d'émotion à sa naissance. Aussi est-ce chez les grands émotifs que l'idée pathogène a le plus d'action.

C'est, je crois, parce que les médecins, dans la psychothérapie, ne mettent pas en jeu le dynamisme renforçateur : *émotion,* qu'ils obtiennent très peu de ces petits miracles qu'effectuent si aisément certains guérisseurs et les lieux sacrés réputés pour guérir.

Dans sa constitution et dans sa maladie, le malade est le même partout. Mais l'idée de guérir n'atteint pas chez lui la même puissance sur l'organisme quand il est devant un médecin, un guérisseur, ou dans le cœur d'un pèlerinage vibrant de prières.

Les ordres impératifs de guérir ou la persuasion rationnelle qu'il reçoit du médecin, c'est de la suggestion froide, qui n'ébranle guère le psychisme et n'y laisse pas de vestiges.

Le guérisseur, au contraire, l'émeut de bien des manières : par ses façons inaccoutumées de soigner, par la croyance qu'il émane de lui une force que n'ont pas les autres hommes, par le mystère du *don.* L'idée de guérison se diffuse dans l'organisme du malade avec l'émotion, et son action persiste parce que l'idée émotive, en tension sous-consciente permanente, redonnera, à tout rappel, au psychisme une influence curative que l'idée froide n'aurait pu conserver.

Certains guérisseurs, soit par calcul, soit par tempérament, savent dramatiser leurs rôles. Mesmer a dû beaucoup guérir parce qu'il y excellait. Béziat que j'ai vu opérer, sans succès d'ailleurs, sur une dizaine de malades incurables par la médecine d'aujourd'hui,

Digitized by Google

commençait par faire une longue préparation morale de ses malades. Après une éloquente persuasion développant le thème que toute maladie est guérissable si l'on s'adresse à l'Intelligence Universelle dont l'homme est un fragment, il faisait une chaude invocation à cette intelligence, puis procédait à une application locale de ses mains ou de son souffle. Depuis quelques années une paranoïaque, mégalomane mystique, croyant à une mission divine et en tirant le plus d'argent possible, guérit un peu de tous côtés des petits malades que les médecins n'ont pas guéris.

Sur l'action curative des lieux sacrés, il est inutile, je crois d'insister. A eux sont réservés les grands prodiges, grands mais toutefois très rares. Les lieux sacrés fournissent les spectacles les plus propres à exalter l'émotion. Le malade s'y sait sous l'influence du Créateur du monde, donc d'une puissance sans limite, et il a l'esprit totalement débarrassé de la suspicion malgré tout en lui à l'égard des guérisseurs. C'est dans un grand élan d'âme qu'il demande sa guérison, cependant qu'un immense élan de prières s'élève autour de lui. Que des cures innattendues puissent se produire en de telles conditions, c'est trop vraisemblable pour que ce ne soit pas. Le miracle le plus grand serait si les lieux sacrés ne guérissaient pas.

Ils connaissaient bien l'homme et ses réactions, ces prêtres du temple d'Epidaure qui persuadaient les malades qu'Esculape guérissait surtout durant le sommeil. Les obligeant ainsi à passer la nuit dans le Temple, ils mettaient au service de l'idée de guérir les émois d'un pauvre être se sentant toute une nuit sous l'influence du divin.

Ce qui manque encore à la psychothérapie scientifique c'est de disposer de méthodes utilisant le dynamisme de l'émotion.

Médecins et guérisseurs, en définitive, obtiennent par la vertu thérapeuthique de la sugegestion directe ou indirecte, rationnelle ou émotive, beaucoup de guérisons. Mais ces guérisons ne concernent que des troubles fonctionnels ou des lésions de petite importance.

A l'égard des maladies graves, le médecin n'ose même pas songer à employer la psychothérapie (1). Nul n'a vu un vrai cancer, une méningite tuberculeuse, une maladie de Parkinson, une syphilis, etc..., guéris par la suggestion.

Dans son dernier livre (*Les Fous, La Sagesse qu'il nous apprennent*), le Dr. Maurice de Fleury, à propos des maladies mentales a écrit : « Ayant mis en pratique tous les essais de psychotérapie, j'en suis à ce point de penser que pas un cas de quelque intensité n'a trouvé là sa guérison ».

(1) Je ne parle pas du guérisseur qui, lui, dans une belle inconscience prétend tout guérir, ignorant qu'il n'est que le prétexte de la guérison et qu'il est des limites aux ressources du malade en faveur de soi-même.

Digitized by Google

Et c'est bien cela que pense presque tout le corps médical, non seulement à propos des affections graves intéressant le psychisme, mais de toutes les atteintes pathologiques de l'organisme. Les médecins savent l'influence de l'idée sur le corps. Mais leur expérience leur a appris que son usage ne saurait être qu'un adjuvant précaire et infidèle de la thérapeutique.

Cette opinion est la conséquence des innombrables déceptions d'une psychotérapie encore rudimentaire. De plus, elle est conforme à la croyance classique que si le système nerveux végétatif a une grande influence sur le psychisme, celui-ci n'en a qu'une très petite sur la vie organique.

Je vais essayer de démontrer que cette croyance n'est pas la vérité, et que le psychisme aurait une grande puissance d'action sur l'organisme si l'on connaissait ses ressources et si l'on savait les mettre en œuvre.

III

Propriétés psychiques paranormales
Horizons psychothérapiques nouveaux

« Il ne faut pas mesurer la puissance de notre âme à l'aune ordinaire par laquelle elle ne fait ordinairement rien d'admirable.... »

CABANIS.

Quelques regards sur le passé.

A l'occasion de cet article, l'idée m'est venue de parcourir les écrits des principaux magnétiseurs de la première moitié du XIXe siècle, sachant y rencontrer de merveilleuses guérisons. C'est grande matière à réflexion qu'une telle lecture, surtout pour un médecin ; il y rencontre de bien curieux aspects du mouvement intellectuel (découvertes de vérités, interprétations fausses, exagérations passionnées, illusions, aveuglements, luttes pour l'idée, etc...), par lequel l'homme construit à l'ordinaire sa science (1).

(1) Lire, particulièrement, pour avoir une idée de l'ensemble du mouvement : Observations sur le magnétisme animal, M. d'Elson (P. F. Didot, Paris 1780).
Rapport des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal (Chez Moutard, Hôtel de Cluny, Paris 1784).
Mémoires sur le magnétisme animal, M. A. M. J. de Puységur (Londres 1786).
Du magnétisme animal, M. de Puységur (Desenne, Paris, 1807).
Recherches, expériences et observations physiologiques dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique, M. de Puységur (Dentu, Paris 1811).
Histoire critique du magnétisme animal, J. P. Deleuze (Belin-Leprieur, Paris 1819).

Digitized by Google

Mesmer, le grand promoteur, avait simplifié l'art de guérir. « Il n'y a qu'une seule maladie, enseignait-il. Elle se présente sous diverses formes. Elle a des causes multiples. Mais, en définitive, elle consiste toujours dans l'interruption de la circulation des fluides qui sont en nous. A cette seule maladie il n'y a qu'un seul remède : le magnétisme ».

Dans son ensemble, le monde médical n'en a rien cru. Il a continué son étude patiente de la constitution du corps humain, de ses fonctions, de ses troubles, de ses lésions. Il s'est efforcé de chercher quelles énergies chimiques et physiques sont aptes à agir sur l'organisme pour éteindre la maladie. De ce difficile effort sont déjà sorties des thérapeutiques et des prophylaxies qui ont sauvé d'une mort prématurée des millions et des milions d'individus.

Toutefois Mesmer eut des disciples, d'enthousiastes disciples, parmi lesquels des médecins. Les déceptions sans nombre de la thérapeutique ordinaire, l'attrait du nouveau — d'un nouveau très chargé de mystère — sa facile application, et aussi des guérisons inattendues et impressionnantes contribuèrent à leur donner croyance que l'homme dégage une énergie capable de guérir autrui.

Mais assez vite les principaux disciples de Mesmer s'aperçurent que la magnétisation du malade n'était pas le meilleur traitement. Une longue suite de constatations les amenèrent à ériger en doctrine que la bonne manière de conduire le malade à la santé, c'est de le mettre, par des passes de mains, en somnambulisme, puis de se servir des propriétés qu'ont tous les somnambules de se guérir eux-mêmes, en cet état.

Les livres qu'ils nous ont laissés montrent qu'ils furent bien d'accord sur cette double affirmation : 1° les somnambules sont capables de percevoir les troubles et lésions de leurs corps ; 2° ils sont capables d'y porter remède.

Voici comment, dès 1811, Chastenet de Puységur exprimait cette doctrine :

« Dès le moment que vous serez assuré qu'un malade est dans l'état de somnambulisme complet, la première question que vous devez lui faire est celle-ci : *voyez-vous votre mal* ? S'il répond : *non je ne le vois pas*, vous devez lui manifester la volonté et l'ordre qu'il y regarde, en lui

---

Défense du magnétisme animal, J. P. Deleuze (Belin-Leprieur 1819).
Le magnétisme vital, Dr Billot (Albanel et Martin, Paris 1839).
Physiologie du magnétisme, Dr J. Charpignon (Société Typographique belge, Bruxelles 1851.)
Manuel pratique du magnétisme animal, Alph. Teste (Baillière, Paris 1853).
Thérapeutique magnétique du Baron du Potet (Baillière, Paris 1886).
Manuel de l'étudiant magnétiseur, du Baron du Potet (Baillière, Paris 1868).
Traité complet du magnétisme animal, du Baron du Potet (Baillière, Paris 1882).
Le magnétiseur animal, Dr A. Barety (Octave Doin, Paris 1887).

Digitized by Google

ajoutant que, dans l'état où il est, il en doit avoir la faculté. Mais je suppose, ce qui est beaucoup plus ordinaire, ce qui même arrive presque toujours, que l'être somnambule, isolé, concentré et magnétique, vous répondra : *oui, je le vois ;* et je vais supposer encore qu'à votre question : *quelle est la nature de votre mal ?* Il vous la désignera... Vous ne devez pas discuter avec lui sur le plus ou le moins de possibilités ou de probabilités que vous trouvez à la justesse de sa réponse... à toutes les questions, un somnambule magnétique répondra toujours avec exactitude et ponctualité ; il n'est aucune maladie qui n'ayant sa cause et ses perturbations ne puisse fournir à l'observateur passif le moyen de se convaincre des lucides facultés des parfaits somnambules par l'exact accomplissement de tous leurs pronostics...

... Si pendant trente années que je les ai observés j'en avais vu, je ne dis pas dix, mais un seul qui se fut une fois trompé *sur ce qui le concerne*, je n'aurais aujourd'hui confiance en aucun cas...

... Il n'est pas un seul somnambule dont l'annonce, telle qu'elle soit, n'ait à l'heure et au moment annoncé par lui son entier et exact accomplissement...

... L'intuitive clairvoyance somnambulique se dévoilera toujours et de la même manière toutes les fois qu'on usera des moyens nécessaires et qu'on fera jouer en eux les ressorts propres à leur en procurer la curieuse et intéressante manifestation » (1).

En suite de ces propos C. de Puységur, dans le même livre, insistait sur ce qu'il est nécessaire de s'efforcer chez tout somnambule à mettre systématiquement en jeu *la clairvoyance*. C'est en le questionnant sur son propre cas qu'on arrive à susciter l'éveil de sa lucidité cachée. On doit lui demander quel traitement il se conseille, ce qui en résultera, comment évoluera la maladie et quand elle guérira. Bref, c'est au malade, une fois mis en somnambulisme, à réaliser sa guérison sur incitation de son magnétiseur.

L'exemple suivant montrera combien de Puységur se fiait à la clairvoyance des malades qu'il avait mis en somnambulisme.

Une femme d'environ quarante-cinq ans était couverte de pustules et de plaies qui s'amortissaient et se renouvelaient sans cesse. Il y avait près de six mois que cette femme était dans ce pitoyable état lorsqu'elle vint me trouver. Quoiqu'elle ne put dormir ni se reposer, elle était néanmoins sans fièvre et n'avait même jamais perdu l'appétit. Une fois devenue somnambule magnétique, cette femme me dit qu'il fallait faire bouillir dans une chopine de bon vin rouge vingt-cinq à trente grains de morelle jusqu'à la réduction d'un grand verre, et lui faire boire cette potion pendant huit jours de suite.

Ne connaissant pas les propriétés de la morelle, M. de Poncaré alors médecin à Soissons, à qui je les demandai sans l'informer pour quel sujet, me dit que c'était un purgatif très violent, et qu'il serait même dangereux d'administrer en trop grande dose. D'autres personnes, et tous les ha-

(1) Recherches, expériences et observations physiologiques sur l'homme dans l'état de somnambulisme naturel, et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique, par A. M. J. Chastenet de Puységur (Dentu, éditeur, Paris 1811, pages 50 et suite).

Digitized by Google

bitants de la campagne surtout, me dirent tout net que c'était du poison. Répugnant donc extrêmement à exécuter les ordres de cette somnambule, je lui dis ce que j'avais appris des effets souvent funestes de la morelle. « Il ne faut pas non plus, me répondit-elle, m'en parler dans un autre état que celui-ci, car je crois aussi que c'est du poison, et je n'en voudrais pas prendre : mais, comme me voilà, je boirai ce vin sans répugnance. Ne craignez rien, allez, monsieur, cela ferait du mal à d'autres, peut-être, mais à moi cela me fera du bien ; c'est le seul remède qui me convienne, vous verrez de jour en jour mes rougeurs s'éteindre, mes plaies se sécher, et dans dix jours je serai guérie ».

Après m'être fait enfin plusieurs fois bien tranquilliser par elle sur toutes les suites de ce remède, je le fis faire et le lui fis prendre tous les jours dans l'état magnétique, ainsi qu'elle se l'était ordonné. Tout se passa à merveille, et le dixième jour elle s'en alla bien portante.

Il y a, au moment que j'écris ceci, vingt-trois à vingt-quatre ans que cette cure s'est opérée et depuis lors je n'avais eu aucune nouvelle de cette femme, lorsque l'été dernier, étant allé voir travailler des bûcherons, l'un d'entre eux, habitant le village de Muret, à deux lieues de Buzancy, me dit qu'il était son fils, que sa mère lui avait souvent parlé de la manière dont elle avait été guérie, et que jusqu'à sa mort, arrivée il y a trois ans seulement, elle n'avait éprouvé aucun ressentiment de ses anciens maux (1).

Cette effarante confiance dans la clairvoyance thérapeutique des somnambules, on la rencontre dans les écrits de tous les grands magnétiseurs de la première moitié du XIXe siècle. Je ne puis résister au désir de faire connaître à ceux qui l'ignorent, à quel invraisemblable degré pouvait aller cette confiance. Un exemple, un peu long, mais combien significatif, que je vais prendre dans un des livres de l'un des grands maîtres du magnétisme, le Baron du Potet, en donnera la mesure.

Un jeune médecin, M. Le B..., suivait, en 1833, un de mes cours de magnétisme ; il était convaincu de l'existence réelle de l'agent contesté et des singuliers phénomènes qu'il produit. Sa croyance, basée seulement sur l'examen des faits passés, avait cependant besoin d'une sanction. Il obtint bientôt, en magnétisant lui-même, la preuve matérielle que sa raison ne l'avait pas trompé. Un jour il vint tout joyeux m'annoncer qu'il avait fait une somnambule lucide. C'était une jeune femme de vingt-cinq ans, affectée d'un anévrisme au cœur ; après lui avoir donné des preuves d'une grande clairvoyance, cette dame venait de lui annoncer qu'elle pouvait se guérir, si l'on suivait les prescriptions qu'elle ferait, quelle qu'en fut la nature.

M. Le B... s'était assuré, par tous les moyens en son pouvoir que la maladie du cœur était des plus graves et déjà fort ancienne ; les symptômes d'ailleurs en étaient effrayants : tous les deux jours elle crachait abondamment du sang ; elle avait souvent des palpitations très fortes, accompagnées et suivies d'étouffements ; les jambes étaient gonflées, la marche pénible ; monter un escalier lui était très difficile. Le teint de cette jeune femme était d'un gris verdâtre ; l'oreille du médecin et le

(1) Livre ci-dessus cité, p. 60.

Digitized by Google

stéthoscope ne laissaient aucun doute sur l'existence d'une dilatation considérable d'un des ventricules du cœur.

La première médication de cette somnambule consista dans l'application immédiate de cent cinquante sangsues ; soixante-quinze devaient être posées dans la région du cœur, et les soixante-quinze autres sur la région correspondante dans le dos.

M. Le B... ne voulut rien faire sans prendre mon avis, et comme je lui avais dit que les somnambules ne se trompaient point pour eux, il consentit à entreprendre ce traitement si je voulais en partager la responsabilité ; j'acceptai sans hésitation. J'allai donc avec lui voir cette femme ; il la mit en sommeil magnétique devant moi, et elle répéta qu'elle se guérirait si l'on voulait de point en point suivre ses prescriptions ; elle persista dans sa première indication, assurant en outre que, le lendemain de l'exécution de son ordonnance, elle dirait ce que l'on devrait faire. La diète la plus rigoureuse devait dès cet instant être suivie.

Les sangsues furent donc appliquées, et on les laissa saigner le temps qu'elle avait indiqué, malgré cela, elle devait encore avoir un crachement de sang ; elle l'eut.

Endormie le même jour, elle se prescrivit une abondante saignée du bras pour le lendemain. M. Le B... vint de nouveau me trouver, ne voulant rien faire que je n'eusse approuvé. Nous vîmes encore la malade en sommeil ; elle répéta qu'il fallait absolument cette saignée, et que nous n'étions pas au bout. La saignée fut donc pratiquée, malgré la grande faiblesse de la malade. Elle n'avait déjà plus la force de se tenir debout. Endormie le lendemain, elle s'ordonna encore une abondante saignée pour le jour suivant, et nous annonça qu'éveillée elle ferait les plus grandes difficultés lorsqu'on lui parlerait de cette saignée, mais que, pendant la discussion que cette proposition amènerait, elle aurait une syncope, et qu'il fallait profiter immédiatement de cet état pour l'exécuter.

L'inquiétude commençait à nous gagner, nous nous interrogions des yeux, M. Le B... et moi, mais la malade, devinant notre pensée, nous dit : « Il ne fallait pas commencer si vous ne vouliez pas finir ! D'ailleurs vous n'êtes pas au bout ».

La faiblesse de cette jeune femme paraissait déjà extrême, la diète la plus rigoureuse avait été observée ; sa parole était à peine entendue, et nous dûmes cependant faire encore cette abondante saignée. Nous nous y résolumes. Tout se passa comme elle l'avait dit ; elle ne voulut, malgré tous les raisonnements, y consentir dans son état de veille. « *Vous voulez me tuer*, disait-elle, *vous m'assassinez ; ce sont des essais que vous faites sur moi* », etc... Mais bientôt elle succomba à la fatigue ; la bande fut ôtée tandis qu'elle était sans connaissance, et il coula de nouveau du sang dont la couleur n'était déjà plus riche et foncée, mais une espèce de lymphe rosée ; de légères convulsions eurent lieu. On la magnétisa, elle s'endormit ; nous l'interrogeâmes, elle nous assura que nous avions bien fait, qu'elle voyait parfaitement son cœur et le travail qui s'y faisait, qu'il reviendrait immanquablement sur lui-même pour reprendre son volume et sa consistance ordinaires, mais qu'il fallait encore tirer du sang. A cette parole, le nôtre s'était glacé dans nos veines ; elle aperçut notre trouble et ne cessa, quoique d'une voix faible, de nous encourager : « *Je sais ce que je fais, je sais ce qui est bon, je suis savante pour moi. Demain, demain, il faut que je sois comme une morte, mon pouls ne doit plus battre qu'imparfaitement ; ma respiration doit être à peine sensible ; mes yeux ne doivent plus voir, mais tout cela est nécessaire pour que*

Digitized by Google

je guérisse ; demain donc, vous me ferez une dernière saignée, plus copieuse que les autres ». Et afin qu'on ne commit aucune erreur, elle demanda un saladier, qui était dans un buffet voisin, et, l'ayant entre les mains, elle traça avec son doigt, près du bord supérieur une ligne où, dit-elle, nous devions seulement nous arrêter. « *Cette saignée durera fort longtemps, car ce sera du sang baveux* (ce sont ses expressions) ; *mais gardez-vous d'interrompre ; j'aurai les convulsions de la mort, je serai prise par un hoquet pendant lequel je rendrai des pulpes de cerises, cerises que j'ai mangées le matin du jour de l'application des sangsues. Elles sont dans mon estomac, je les vois ; laissez-moi ensuite dans mon état de faiblesse, et pour tout remède ne faites que passer sur mes lèvres de temps à autre, des barbes de plumes trempées dans du vin d'Alicante. Il faut que mes forces soient bien lentes à revenir ; dans quelques jours seulement on pourra me donner une cuillerée de bouillon dans une tasse d'eau ; on augmentera graduellement la dose de bouillon, et ce n'est que dans un mois que je pourrai prendre quelque chose de solide* ». Elle donna ensuite pour toute autre chose que pour elle des preuves de clairvoyance. Mais je dois l'avouer, nous n'étions nullement rassurés ; M. Le B.. regrettait d'avoir suivi mon conseil, et moi je me repentais sincèrement de l'avoir donné. Un ami de M. Le B..., aussi médecin, et qui était dans la confidence de ce traitement, s'adjoignit à nous ; nous nous consultâmes, nous résolûmes de nous trouver tous le lendemain au lit de la malade. M. Le B... qui la magnétisait de temps en temps, n'était pas le moins inquiet ; dix fois il alla voir son état, et à chaque visite son effroi augmentait : il voyait un visage livide, des yeux voilés ; il n'entendait plus sortir de sa bouche que des sons formés par une voix éteinte. Il fallut pourtant encore nous résoudre à saigner ! L'heure vint ; nous devions, je crois, alors être aussi pâles que la malade. Au premier mot de saignée, elle se trouva mal, et nous levâmes l'appareil de la saignée, et le bras fut posé sur le saladier. Nous n'osions nous adresser une seule parole ; chacun se tenait renfermé dans un silence absolu qui était effrayant. La saignée rendait à peine quelques gouttes d'un sang pâle comme de la lymphe ; il y avait déjà une demi-heure que cette opération durait, lorsque des mouvements de forme tétanique se déclarèrent ; nous dûmes contenir la malade ; elle eut le hoquet prédit, et au milieu de la salive spumeuse qui sortait de sa bouche, nous aperçûmes les pulpes de cerises, cerises mangées il y avait déjà à peu près huit jours. Je communiquai ma joie à mes collègues ; car dès cet instant je ne pouvais plus conserver de doute sur le succès. Si la malade avait pu avec exactitude annoncer l'expulsion de ces débris de cerises, nous n'avions plus rien à craindre désormais ; tout se passerait comme elle l'avait prédit.

Le sang continuait de couler sans jet, mais goutte à goutte ; par des mouvements convulsifs de la malade mal contenue, le malheureux saladier fut renversé sur son lit, qui n'était déjà que trop ensanglanté ; le parquet fut lui-même inondé. Nous bandâmes la plaie quelques instants après pour ne plus la rouvrir.

On n'apercevait plus chez la malade qu'un faux rayon de vie errant par intervalles. Trois hommes de cœur se regardaient alors avec une sorte d'effroi et de frémissement nerveux. Une espèce d'assassinat venait d'être commis par eux ; leurs intentions étaient pures cependant : ils n'étaient animés que du désir de sauver une pauvre créature condamnée à mourir jeune ; ce n'était pas même la pensée de s'éclairer sur un grand fait qui les guidait ; entraînés presque malgré eux, et par degrés, à suivre des prescriptions terribles et d'une efficacité qui n'était point douteuse, mais

Digitized by Google

qui leur paraissait telle alors, ils se croyaient dans cet instant coupables, aux yeux de Dieu et de la justice humaine, car l'emploi du magnétisme n'est pas sanctionné par les Facultés. Quelle excuse, en cas de mort, pouvaient-ils alléguer ? La pureté de leur conscience ? Mais aux yeux des hommes qui eussent été appelés à se prononcer dans une semblable cause, nous aurions été des fous ou des assassins. Moi surtout qui avait dit : faites, ne craignez rien, agissez selon que la malade vous conseillera ; moi pourtant qui ai horreur du sang humain ainsi versé, j'eusse été représenté comme le principal acteur d'un drame terrible et sans exemple ! Ah ! je dois l'avouer, mes cheveux grisonnèrent pendant ces quelques jours, et quoiqu'il y ait déjà trente ans d'écoulés, en me rappelant cette époque, je crois avoir encore sous les yeux ce terrible drame.

La malade fut laissée dans le même lit tout imprégné de sang ; une couleur verdâtre teignait tout son corps ; affaiséee sur elle-même, elle ressemblait à une personne morte déjà depuis longtemps. On suivit rigoureusement ses prescriptions ; des barbes de plumes humectées de vin d'Alicante furent promenées de temps en temps sur les lèvres bleuâtres, et quelques jours après, on lui donna un bouillon coupé, par petites cuillerées à café. Plus tard, elle traça un nouveau régime, car elle n'avait pas cessé d'être magnétisée par M. Le B... Au bout de six semaines, elle était très faible encore ; je la rencontrai à un mois de là, c'est-à-dire deux mois et demi, à quelques jours près, du commencement de son traitement. Elle n'avait plus alors de palpitations ; ses couleurs étaient revenues ce qu'elles avaient été dans ses plus belles années ; elle marchait avec facilité ; elle m'assura qu'elle pouvait monter un escalier sans ressentir son ancienne incommodité ; tout crachement de sang avait cessé ; son ignorance était complète sur les angoisses qu'elle nous avait causées. Heureuse du changement qui s'était opéré dans sa constitution, elle ne se rappelait que l'application des sangsues et la première saignée (1).

Dans la plupart des livres des grands magnétiseurs, on trouve des faits de ce genre, moins dramatiques généralement, car celui-là est d'une sorte extrême. Partout se rencontrent des relations de faits dans lesquels des malades mis en somnambulisme révèlent leurs maladies comme s'ils voyaient l'intimité de leurs organes, disent les remèdes à employer, signalent les circonstances et le moment de leur guérison, ou les circonstances et le moment de leur mort.

Et on s'aperçoit, en lisant ces livres, que les remèdes que les somnambules se donnaient sortaient bien rarement de la connaissance populaire. Purgations, lavements, révulsifs, sangsues, saignées, bouillons de tel ou tel légume ou viande, tisanes de plantes communes, quelquefois passes magnétiques, tels étaient les moyens par lesquels ils se promettaient de guérir. Ces procédés anodins, qui n'ont plus aujourd'hui qu'un très médiocre crédit, faisaient alors disparaître des névralgies tenaces, des rhumatismes désespérants, des contractures déformant les membres, des paralysies, des anémies, des troubles du cœur, des affections de l'estomac, du foie, de l'intes-

(1) Manuel de l'étudiant magnétiseur, Baron du Potet (Baillière éditeur, Paris 1868).

Digitized by Google

tin, etc.., même des épilepsies, selon le temoignage de Puységur, du Baron du Potet, des Docteurs Charpignon, Teste, Deleuze, Frappart, etc.

Pleins de foi en leur doctrine, ces hommes attribuaient à un fluide rayonnant de leurs mains la mise en somnambulisme des malades, à la divination des somnambules la révélation du remède qui guérit, et au remède la guérison. Ils semblent avoir ignoré l'importance du rôle pathogène et curatif de *l'idée*.

*
* *

Ce rôle du psychisme sur l'organisme, le clair génie de F.-M. Charcot vint bientôt, pour une part tout au moins, le mettre en nette évidence. A mesure que ses études cliniques fouillèrent les grandes perturbations psycho-physiologiques, il fit comprendre de mieux en mieux, comment l'idée est, à elle seule, capable *d'engendrer* et de *guérir* des paralysies, des contractures, des troubles viscéraux de toutes sortes, et même certaines tumeurs, des œdèmes, des ulcères, etc... Ses pénétrantes observations apprirent que les merveilleuses guérisons de certains guérisseurs, de certains lieux sacrés, c'est en définitive l'auto-suggestion, la foi, subconsciente ou consciente, qui agit. « A la foi qui guérit, disait-il, il faut des sujets spéciaux et des maladies spéciales, celles qui sont justiciables de l'influence que l'esprit possède sur le corps ». Et, parlant des miracles qui s'accomplissaient de son temps dans certains lieux sacrés, il leur assignait pour limites celles qu'on n'a jamais vues encore franchir à l'esprit : la reconstitution de grandes pertes de substance organique, la repousse d'un membre amputé, par exemple (1).

Toutefois cet éminent esprit n'osait pas émettre un jugement définitif et enclore l'action paranormale du psychisme sur le corps dans le cadre construit par la science clinique de son époque. Il terminait ainsi sa brochure : *La Foi qui guérit :* « Est-ce à dire que, dès à présent, nous connaissons tout dans ce domaine du surnaturel, tributaire au premier chef de la foi qui guérit et qui voit tous les jours ses frontières se rétrécir sous l'influence des acquisitions scientifiques ? Certainement non. Il faut, tout en cherchant toujours, savoir attendre. Je suis le premier à reconnaître aujourd'hui qu'il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que de rêves dans notre philosophie ».

Dans le même temps que par ses recherches il éclairait la question du psycho-dynamisme curatif et apprenait aux magnétiseurs le processus réel de leurs cures et aux médecins le secret de beau-

(1) La foi qui guérit, par F. M. Charcot (F. Alcan, Paris 1897).

Digitized by Google

coup de leurs guérisons, Charcot fit aussi connaître que le sommeil provoqué est tout entier l'œuvre de l'hypnotisé, dont il suffit d'exciter un sens — l'œil par fascination, l'oreille par un son inattendu etc... — pourvu que sa constitution nerveuse le prédispose.

C'est alors que l'Ecole psychiatrique de Nancy, dont Liebault, Bernheim, Beaunis, furent les principaux représentants, par ses travaux et en des controverses retentissantes fit la preuve, partout vérifiée et bientôt partout acceptée, que par n'importe quel moyen prétendant déterminer le sommeil on peut le déterminer si le sujet y est enclin, l'hypnose étant toujours, en définitive, une résultante de la suggestion.

D'eux-mêmes les grands magnétiseurs avaient mis au second plan *la main qui guérit* pour donner le rôle principal à la clairvoyance des somnambules. Charcot et Liebeault supprimèrent à la fois *la main qui guérit* et *la main qui endort.*

Après une lutte héroïque de plus de cinquante ans entre médecins magnétiseurs et médecins classiques, ce fut, dans l'opinion du monde scientifique le crépuscule du magnétisme humain. La faillite des interprétations et des fantaisies mesmériennes entraîna dans le même désintérêt : doctrines, illusions et le peu d'importantes vérités qu'elles recouvraient (1).

*
* *

A peine cette grande lutte d'idées, qui avait tenu en haleine les gens de science tout le long du XIXe siècle, venait-elle de s'apaiser au seuil du siècle nouveau, que paraissait, en 1903, un petit livre :*Les phénomènes d'autoscopie,* écrit par le Dr. Sollier, médecin-chef du Sanatorium psychiatrique de Boulogne-sur-Seine. Dans sa préface, ce disciple de l'Ecole neurologique de Paris écrivait :

« Les phénomènes qui font l'objet de ce petit volume se présentent sous deux formes. L'une *externe,* était déjà connue sous le nom d'hallucination autoscopique et est admise aujourd'hui par tout le monde. L'autre, *interne,* est absolument nouvelle et, quoique de même nature que la première, a soulevé, dès la publication des premiers cas, des sourires d'incrédulité. On a nié ces faits, comme on nie toujours les faits nouveaux qui dérangent les conceptions habituelles... Pour ma part, dégagé de toute idée préconçue, ennemi de tout dogme scientifique, j'ai appliqué à l'étude de ces phénomènes, rares encore d'ailleurs, mais assez nombreux

(1) La question du *magnétisme humain qui guérit* reste, en vérité, toujours en discussion. De nos jours quelques médecins utilisent l'action présumée des mains sur les corps malades. Beaucoup de guérisseurs en font autant. Des guérisons maintiennent la croyance en cette action thérapeutique. Faut-il voir là un moyen de suggestion parfois supérieur à d'autres moyens, ou une influence énergétique directe, ou encore les deux choses à la fois ?...

Digitized by Google

aujourd'hui pour pouvoir dégager leur déterminisme, toute mon attention, tout le scepticisme critique et tout le scrupule sans lesquels les expériences en général, et celles des faits psychologiques en particulier, sont sujettes à caution. Ces phénomènes ouvrent des horizons nouveaux sur l'inconscient d'abord, et ensuite sur le mécanisme des fonctions psychiques... Ils ne choquent pas, à proprement parler, des idées reçues, encore que ce ne serait pas une raison pour les taire, ils ne sont que nouveaux, ce qui est bien suffisant pour gêner certains esprits... »

Ces phénomènes, le Docteur Sollier les définit ainsi : « l'un est le fait de se voir soi-même devant soi (*autoscopie externe*) l'autre est le fait d'apercevoir nettement au-dedans de soi certains de ses organes dans leur forme, leur situation, leur structure et leur fonctionnement (*autoscopie interne*). Et ceux-ci sont nouveaux... »

Ils n'étaient pas nouveaux, en vérité. Les livres des médecins magnétiseurs les avaient abondamment signalés, affirmant leur fréquence (1). Ce qui était nouveau, c'est que ces phénomènes arrivaient sous l'examen de médecins non imbus des doctrines mesmériennes, spécialisés en psychiatrie et fournis de la somme des acquisition psycho-physiologiques léguée par le travail fécond d'un demi-siècle.

Du livre du Docteur Sollier, je ne retiendrai ici que les seuls phénomènes *d'autoscopie interne.*

Sollier en a réuni douze cas, quatre observés par lui-même, cinq observés par le Docteur Comar, et les autres publiés dans des périodiques médicaux par les Docteurs Buvat, Vial, Bain (2).

Tous ces cas d'autoscopie interne ont été constatés accidentellement (je veux dire sans les chercher) par ces médecins à l'occasion de traitement de personnes atteintes de troubles hystériques, en se servant de la méthode du Docteur Sollier. Cette méthode, utile à connaître pour la compréhension des faits en question, dérive de la conception que l'hystérie est un sommeil, une insensibilisation plus ou moins étendue du cortex cérébral, et que le traitement logique des troubles organiques qui en adviennent doit consister dans le réveil des centres fonctionnels engourdis. Dans ce but, Sollier provoquait chez ses malades l'hypnose, condition où le psychisme a le plus d'action sur l'organisme, et il leur commandait d'agir sur tel

(1) Cela, d'ailleurs, le Dr Sollier ne l'ignorait pas puisqu'il écrivait : « Les anciens magnétiseurs l'avaient d'ailleurs signalé comme tant d'autres faits que leurs interprétations trop fantaisistes ont contribué à faire tomber dans l'oubli... » (p. 46).

(2) L'auto-représentation chez les hystériques, par le Dr Comar (*Presse médicale,* 17 janvier 1903).

L'auto-représentation organique ou hallucination cénestésique chez les hystériques, par le Dr Buvat (*Gazette des Hôpitaux,* 25 novembre 1902).

L'auto-représentation chez les hystériques, thèse du Dr Bain (1903).

Digitized by Google

ou tel organe qu'il leur désignait, ce qui tirait les centres corticaux de leur torpeur et rendait la vie fonctionnelle à toute la hiérarchie des automatismes sensitivo-moteurs.

En procédant ainsi, dans l'hypnose, à cette reviviscence fonctionnelle du système nerveux chez les personnes aptes à être mises en somnambulisme, Sollier a fait une multitude de constatations qui l'ont amené à affirmer : 1° Que les hystériques, quand ils recouvrent dans le sommeil hypnotique la sensibilité de leurs organes, ont connaissance de toutes les modifications qui s'y produisent. 2° Que lorsque les organes sont atteints d'anesthésie, le sujet peut agir volontairement sur eux, ce qui est impossible pendant la veille consciente (1).

Ces affirmations, les Docteurs Comar, Buvat, Vial, Bain, les confirmèrent, après avoir observé la production des mêmes phénomènes paranormaux en mêmes conditions.

Dans les cas réunis par le Docteur Sollier, j'en choisirai un, que je crois bon de citer en entier parce qu'il montre le jeu connexe de la connaissance paranormale de l'organisme et de l'action paranormale du psychisme sur l'organisme.

Une grande hystérique, M... que je soignais par le traitement mécanothérapique ayant pour but le réveil de la sensibilité, était prise tout à coup de fièvre. La température monta graduellement jusqu'à 40°, la malade n'ayant pour tout symptôme qu'une sensation douloureuse dans la région iliaque droite. Pas de ballonnement du ventre, pas de nausées, pas de vomissements, pas de constipation. Devant l'absence de tous signes pouvant expliquer cette température, je restais dans l'expectation pensant me trouver en présence d'une fièvre hystérique avec péritonisme localisé dans la région cœcale. Je me contenterai de prescrire, par précaution, une alimentation liquide et de la glace en permanence sur l'abdomen. Cet état fébrile dura trois semaines avec défervescence progressive. Au cours de cet état, la malade étant dans l'hypnose, me parla, à plusieurs reprises de la petite peau qui entourait ses intestins et qui était très rouge, surtout à un endroit. Sous l'influence du repos et de la glace, les phénomènes s'étant amendés, la malade se releva, mais ne reprit pas une alimentation normale. Par prudence, je la laissai au régime liquide lorsque au bout de quelques jours, les mêmes faits se reproduisirent avec des symptômes cette fois plus nets : nausées, ballonnement abdominal, constipation, douleur lancinante au niveau de l'appendice et fièvre.

Le jour où la fièvre atteignit 40°, je fis mettre la malade dans des bains frais. Les mouvements provoqués occasionnèrent une exacerbation de la douleur et amenèrent le troisième jour une crise paroxystique au cours de laquelle la malade me dit qu'elle voyait la petite peau plus rouge que la première fois, que surtout le petit bout de l'intestin était très malade. Je profitai de son état d'hypnose pour la questionner et lui demander ce qu'elle voyait ainsi. « *Je ne vois pas bien le petit bout, je*

(1) Genèse et nature de l'hystérie, par le Dr Sollier, t. I., p. 520 (Alcan, Paris 1897).

Digitized by Google

ne sais pas où il finit. » — « Pourquoi ne le voyez-vous pas ? » — « *Je ne peux pas le voir parce que je ne le sens pas ; mon intestin et la peau qui l'enveloppe, je les vois parce que je les ai sentis, mais ce petit bout-là je ne l'ai jamais senti.* » — « Eh ! bien, dis-je, sentez-le. »

Elle fit des mouvements abdominaux accompagnés de vives douleurs et entrecoupés de cris et de paroles que je trancris. « *Ah ! mais, ça va percer, mais c'est très mince ; la petite peau colle, elle est double et, entre ses faces, il y a une sorte de liquide sale et épais, ça se colle et ça se décolle quand je remue, mais ça va tout arracher, c'est comme quand on a un mal blanc au doigt, ça suppure, c'est ça qui me donne cette fièvre et tout autour de ce point-là c'est rouge, toute la petite peau est rouge dans tout le ventre, mais surtout du côté droit.* » — « Sentez plus !... ». Les mouvements augmentent, les phénomènes douloureux paraissent plus intenses et elle me dit : « *Oh ! le petit bout est plein de saletés ; ah ! que c'est sale ! mais il y a longtemps que c'est là-dedans tout ça. C'est ça qui m'a fait mal et ça ne peut pas sortir.* » — « Sentez plus ! » — « *Ah ! je vois le bout maintenant !* » Elle fait un mouvement plus vif et s'arrête tout à coup en poussant un cri : « *Ah ! ça me pique !* » — « Quoi donc ? » — « *Mais il y a quelque chose dans le bout* ». — « Quoi ? » — « *Je ne vois pas très bien, car c'est entouré d'un tas de saleté, mais ça me fait très mal, je n'ose plus bouger, j'ai peur que ça crève.* » — « Quoi ? » lui dis-je. — « *Mais le petit bout ; il y a dedans quelque chose de pointu qui a irrité mais c'est entouré de saletés et je ne vois pas bien ce que c'est ; alors si je remue, j'ai peur que la pointe ne fasse percer mon intestin.* » — « Eh ! bien, lui dis-je, continuez à sentir en allant doucement et en faisant attention à ce que ça ne perce pas. » Elle continue alors à faire doucement et comme avec précaution les mouvements abdominaux qu'elle avait faits jusqu'alors pour sentir son intestin et me dit tout à coup : « *Mais ça remue, tout le petit bout de l'intestin se tortille comme un ver, et ça fait remuer ce qui est dedans, ça se déplace... ça remonte... Mais ça m'écorche en passant !... ah ! ça sort du petit bout, c'est dans le gros intestin !* »

Elle continue à faire quelques mouvements et s'arrête « parce qu'elle a trop mal au ventre ». Je jugeai inutile de pousser plus loin ce jour-là, craignant, puisque la malade s'arrêtait d'elle-même, d'amener des accidents plus sérieux, et jugeant préférable de la suivre plutôt que de la guider. N'ayant pas la preuve que ce qu'elle disait était faux, je jugeai, ne fut-ce que par prudence, devoir l'admettre comme vrai. Le soir, la température non seulement n'avait plus augmenté, mais elle avait baissé de deux dixièmes. Le lendemain je mettais néanmoins la malade dans l'hypnose et lui demandai si elle voyait toujours son intestin. « *Oui, me dit-elle, et la petite pointe qui me faisait mal est toujours au même endroit qu'hier.* » — « Eh ! bien, lui dis-je, réveillez votre intestin. » Elle fait alors de nouveaux mouvements et me dit que tout son intestin remue, que la petite pointe se déplace et que les saletés qui sont autour sont moins épaisses. — « Sentez plus ! » Elle me dit un instant après : « *Je commence à voir mieux, mais je ne vois qu'un bout, on dirait un morceau d'os pointu à une extrémité et plus large à l'autre, ça a environ un centimètre.* » « Elle m'indique alors comme situation dudit objet la région correspondant au colon transverse. — « Sentez plus ! » Les mouvements continuent... « Où le voyez-vous maintenant ? » — « *Là* », montre-t-elle avec son doigt, en m'indiquant la fosse iliaque gauche. — « Vous êtes sûre ? » — « *Mais je le vois très bien !* » — « Eh ! bien alors, arrêtez-

Digitized by Google

vous et ne cherchez plus à sentir. » Et aussitôt je lui fis administrer un lavement d'eau, pendant qu'elle était encore endormie.

Je fis filtrer les matières rendues, et je trouvai dedans un petit morceau d'os de forme et de dimension signalées.

Le lavement expulsé, je demandai à la malade si elle voyait encore sa petite pointe. « *Mais non,* me dit-elle, *elle est partie avec l'eau que je viens de rendre.* »

A partir de ce jour la température baissa progressivement. La malade, questionnée à diverses reprises dans l'hypnose, me déclara successivement que la petite peau (le péritoine) était moins rouge, que les saletés qui en collaient les deux surfaces disparaissaient petit à petit. Elle semblait suivre jour par jour la diminution de l'inflammation péritonéale et la résorption de l'exudat. Il n'y eut une légère élévation de température que le jour où je lui fis retrouver la sensibilité de tout le cœcum ; peut-être ce jour-là avais-je ramené un peu d'inflammation péritonéale à l'endroit qui avait été le plus atteint, au niveau de l'appendice ?

. . . . . .

A quelque temps de là, le Docteur Comar interrogea cette malade sur la façon dont elle voyait ce qui était en elle, corps étrangers et organes. « Les voyez-vous comme vous voyez avec vos yeux quand vous regardez un objet ? » — « Ah ! mais non ; je le vois, mais pas de la même façon. D'abord ça me fatigue beaucoup plus dans la tête que lorsque je vois avec mes yeux. Quand je veux arriver à voir une place en moi, les nerfs de la partie que je veux voir me tirent à la partie correspondante de ma tête. » — « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » — « Eh ! bien toutes les parties de mon corps ont une partie correspondante dans ma tête. Si l'une dort, l'autre dort aussi. Ainsi vous savez bien que quand je sens mes jambes, ça me tire derrière la tête, mon cœur, ça me tire au milieu de ma tête ! Eh ! bien, si je veux voir mon cœur, il faut que je le sente en même temps dans ma tête ; autrement, je le vois très mal et même s'il est bien engourdi, je ne le vois pas du tout. »

En suite de ce fait le Docteur Comar relate un autre cas de même sorte, dans lequel une jeune femme, en traitement intra-hypnotique, sent inopinément une vive douleur alors qu'elle obéit au commandement d'agir sur son intestin pour en réveiller la fonction.

Questionnée à ce sujet, elle l'attribue à la présence d'un épingle de trois centimètres environ plantée en séton dans la paroi de l'intestin grêle, selon sa description. Elle se souvient d'avoir avalé cette épingle six mois auparavant. Comme dans le cas précédent, le Docteur C. mit à profit les vertus spéciales du psychisme dans l'état où se trouvait sa malade. Celle-ci arriva par des mouvements douloureux à expulser l'épingle de la paroi, puis à la faire cheminer en signalant sa marche étape par étape. Quand elle eut atteint la fosse iliaque gauche, le Docteur Comar en obtint l'expulsion par un lavement. La corrosion du métal de l'épingle traduisait un long séjour dans la chimie gastro-intestinale.

Il est regrettable que de tels cas n'aient pu avoir le contrôle si facile aujourd'hui de la radioscopie.

Digitized by Google

Voilà donc que des psychiâtres, que je crois étrangers à l'étude spécialisée des propriétés paranormales du psychisme (la métapsychique), se sont trouvés en présence des mêmes puissances de connaissance et d'action que signalaient dès le commencement du XIXe siècle, avec grande insistance, les magnétiseurs qui provoquaient systématiquement le somnambulisme pour mettre en jeu la vertu individuelle de se guérir.

Le livre du Docteur Sollier n'a pas fait, dans le monde médical, la grande impression qu'il eut dû y faire. Il est passé inaperçu de la grande majorité des médecins. Il a laissé inerte ceux d'entre les médecins qui l'ont lu et compris. Quand, sur la foi de la psycho-physiologie enseignée, on croit savoir que le psychisme ne commande pas le système nerveux végétatif, et, par lui, la circulation, les glandes, les viscères, etc... c'est avec une curiosité inactive qu'on accueille des faits si opposés aux croyances du jour.

A ma connaissance, les faits d'autoscopie interne n'ont pas provoqué de recherches systématiques du côté des propriétés psychiques paranormale latentes qu'ils révélaient.

Et cependant cette direction de recherches est un des beaux avenirs de la médecine, le plus beau peut-être.

C'est cette notion que je veux essayer de mettre en évidence en faisant connaître des phénomènes psycho-physiologiques, d'une sorte particulièrement instructive, que j'ai récemment observés.

* * *

Mme Olga Kahl. Dermographisme de la pensée.

Mme O. Kahl, de nationalité russe, habite Paris depuis quelques années.

Voici comment son mari, M. Toukholka, homme de large culture intellectuelle, m'a résumé, en quelques touches, son passé psychologique.

La mère de Mme K... avait des aptitudes psychiques paranormales bien marquées. Elle aimait, à l'aide d'un miroir, provoquer des visions prophétiques. Mais il arriva que l'une d'entre elles, concernant un évènement familial innatendu, fut suivie d'une si émouvante réalisation qu'elle ne voulut plus jamais, dans la suite, faire appel à son don.

Une tante maternelle de Mme K... était sujette a des hallucinations prémonitoires fortuites et symboliques : un homme noir lui apparaissait toutes les fois qu'un malheur devait bientôt frapper la famille.

Digitized by Google

Dès son enfance Mme Kahl manifesta spontanément le don de connaissance paranormale. A l'âge de sept ans, elle proposait déjà, comme mue par un instinct, de dire leur avenir aux personnes de son entourage. Et souvent elle disait juste.

Ses parents, plus tard, s'occupèrent en Sibérie de l'exploitation de terres aurifères. Alors que leur fille avait environ quinze ans, la mère eut l'idée de l'hypnotiser et de lui demander, dans cet état, d'indiquer sur la carte les endroits riches en or. La jeune fille signala un endroit comme particulièrement fourni en métal. Elle dessina même la plus grande pépite qu'on y trouverait. Cela se vérifia dans la suite (1).

Dans sa dix-neuvième année, elle perdit un collier de perles, ce



Mme Olga Kahl.

qui lui causa un vif chagrin. Quelque chose se passa alors qui ne fut compris que plus tard. Plusieurs tâches, rondes et rouges, apparurent sur ses bras, on les prit pour une éruption.

D'autres apparitions de stigmates, en de nouvelles ciconstances, donnèrent la clef des manifestations cutanées. Il devint évident qu'il s'agissait d'inscriptions dermographiques spontanées provoquées par une représentation mentale émotive.

Cela donna l'idée d'en provoquer la production. Comme elle était dans sa vingtième année, une amie lui raconta que les fakirs, aux Indes, faisaient paraître sur leur peau les objets auxquels ils pensaient ; elle la pria d'essayer d'en faire autant. Dans ce but elle lui mit en mains une enveloppe dans laquelle elle avait caché une plante.

(1) M. Toukholka a tenu ce fait de la mère de Mme Kahl.
De Constantinople, il envoya, en 1922, à la *Revue Métapsychique,* une note dans laquelle il relatait diverses expériences faites par lui avec Mme Kahl (voir R. M. n° 6 1922, p. 429).

Digitized by Google

Mme Khal palpa l'enveloppe et, s'étant mise dans un état psychique spécial, l'image d'un trèfle apparut en rouge sur l'un de ses avant-bras.

Ayant assisté un jour, à Constantinople, avec son mari, à une séance dans laquelle des derviches hurleurs se perçaient les joues, elle en fut très émue. Tôt après, elle se plaignit de douleurs dans une joue. Un abcès se forma dans l'intérieur et perça.

A Paris, il y a environ quatre ans, elle avale, dans un repas, une arête de poisson et croit la sentir accrochée dans sa gorge. Vive émotion. Aussitôt apparaît sur son cou, en rouge, la forme d'une arête. Un médecin assure que l'arête est descendue dans l'estomac. Ce n'est qu'après au moins vingt-quatre heures que le stigmate disparaît.

Telles ont été les variétés d'incidents qui manifestèrent la propriété qu'a Mme Kahl de pouvoir, sans le vouloir ou en le voulant, inscrire sa pensée sur sa peau.

J'ai été mis en rapport avec Mme K.... en octobre 1927. Dans une suite de séances j'ai mis à l'épreuve, sur divers buts, ses facultés spéciales.

J'ai tout d'abord constaté qu'elle possède cette propriété psychique, quelque peu répandue, de pouvoir, étant mise en présence d'une personne inconnue, fournir sur sa personnalité et sa vie des indications que l'usage normal des cinq sens ne saurait fournir à l'intelligence la plus avisée.

Des essais m'ont montré ensuite qu'elle était capable aussi de détecter la pensée d'autrui, soit que l'expérimentateur ait écrit quelque chose, hors sa présence, sur papier gardé par lui, soit que l'expérimentateur se représente mentalement un nom, un mot, un nombre, un dessin, parfois toute un phrase.

Dans le même temps, je lui ai demandé non plus de dire ou d'écrire ce que j'avais écrit ou ce que je pensais, mais de le faire apparaître sur tel point de sa peau qu'elle signalerait à l'avance ou que je désignerais. J'ai fait assister une dizaine de personnalités médicales à la production de ce phénomène.

Pour le but restreint de cet article, je ne retiendrai que le phénomène de *la pensée qui s'inscrit sur la peau*, phénomène qui, d'ailleurs, montrera la production connexe de la *détection de pensée* et de son *inscription cutanée*.

Un choix, dans la multiplicité des séances, de quelques faits donnera une suffisante notion du phénomène.

Le 29 octobre 1927, en fin de séance où, pour la première fois, je mettais à l'épreuve la faculté de connaissance paranormale de Mme Kahl, je lui demandai de vouloir bien me montrer son pouvoir d'inscrire sur

Digitized by Google

sa peau ce que je penserais. Elle accepta, bien que déjà fatiguée par la séance faite.

Je me représentai mentalement un mot, en y prêtant forte attention. Mme K... me pria de lui serrer le poignet gauche cependant qu'elle s'efforcerait de faire apparaître sur la face antérieure du même avant-bras ce à quoi je pensais. Le phénomène, après une quinzaine de secondes d'attente environ, tardant, à son gré, à se produire, elle fit trois ou quatre frictions rapides sur sa peau. Bientôt sous mes yeux des lignes rouges se dégagèrent sur le fond uniforme de la peau. Au bout de quelques secondes elles dessinèrent un grand R. occupant environ les 2/3 de la largeur de l'avant-bras, non loin du pli du coude. Quelques secondes après la lettre o. en minuscule, s'inscrivit de la même manière, sans que Mme K.... ait eu recours à une nouvelle friction de la peau (voir le croquis fig. 23) (1).

Après environ une demi-minute d'attente et d'efforts, rien de plus ne s'inscrivant, Mme K. dit : « je suis trop fatiguée, il ne viendra plus rien. C'est *Rose* que vous avez dû penser. »

J'avais pensé *Rosa*.

Ro resta nettement visible pendant environ une minute, puis disparut dans une rougeur diffusée à une large zone de la peau.

Tout s'était passé en pleine lumière. Le seul point faible de l'expérience était la friction que Mme Kahl avait fait sur sa peau.

L'essai me sembla fort intéressant. Je jugeai qu'il y avait lieu de répéter le plus souvent possible la production du même phénomène en améliorant les conditions.

« L'excitation de la peau par frictions, me dit-elle en substance, aide à l'inscription de la pensée ; mais elle peut être faite par n'importe qui, par l'expérimentateur ou tout autre assistant. Elle n'est pas nécessaire quand je suis bien disposée, particulièrement après un ou deux essais. »

La suite me montra la vérité de cette affirmation, car certaines épreuves eurent des résultats incontestables en des conditions donnant toute garantie.

Une fois pour toute, je dirai que ces phénomènes ont été produits soit en plein jour, auprès d'une fenêtre, soit sous le fort éclairage d'un lustre électrique. La quantité de la lumière n'a pas semblé être un facteur amoindrissant le phénomène.

5 *janvier* 1928, 14 *heures*. — Parmi les sept essais que je fis ce jour-là des propriétés diapsychiques (2) de Mme K., je citerai seulement celui-ci ayant trait à la diapsychie dermographique.

Dans une vingtaine de morceaux de papiers portant autant de dessins divers, préparés d'avance, j'en choisis un au hasard, en prenant toute précaution pour que Mme Kahl n'en put absolument rien voir. Ce dessin, je le regardai attentivement environ deux secondes. Puis je le mêlai aux autres dessins et j'appuyai le tout sur le front de Mme K., comme elle me l'avait au préalable demandé. Cette séance étant en plein

(1) Les croquis des fig. 23 à 32 ont été faits, *en ce qui concerne les dermographismes*, au crayon noir, les phénomènes étant sous les yeux. Les reproductions sont ici teintées de rouge pour plus de ressemblance avec les phénomènes. Mais si les formes sont fidèles, elles ne sont, ainsi que la couleur, qu'une approximation.

(2) Je rappelle que E. Boirac entendait par *diapsychie*, le passage direct de la pensée d'un psychisme à un autre psychisme au rapproché.

Digitized by Google

jour, il s'agissait de lui fournir une condition de travail qui lui semblait la plus facile, car je lui avais demandé d'arriver à une inscription dermographique aussi intense que possible pour la photographier.

Après une minute environ d'attente je vis se former sur la peau de l'avant-bras tendu sous mes yeux deux lignes délimitant un angle. J'en dessinai le croquis (fig. 24). Le tracé n'en était pas assez vigoureux pour faire espérer qu'il fut photographiable. Il se fondit dans une rougeur diffuse après une quinzaine de secondes. Mme K. prit alors un **crayon**, et fit le dessin fig. 24 *a* en disant : « C'est cela que vous avez pensé. »

Le dessin que j'avais choisi et regardé était celui fig. 24 *b*.

22 *janvier* 1928, 15 *heures*. — Mme K. ayant accepté de produire ses phénomènes devant quelques personnes, une nouvelle séance eut lieu devant le Dr. d'Espiney, de Lyon, et trois personnes qu'il avait amenées.

Le Dr. d'E. fut prié de penser quelque chose. Bientôt sur l'avant-bras tendu de Mme K., en pleine lumière du jour, nos regards attentifs virent se former les lignes dont je fis le croquis (fig. 25).

Tout d'abord le tracé en fut d'un rouge faible. Mme K. pria une des dames de l'assistance de faire une brève friction sur sa peau pour aider à l'apparition du phénomène. Il en résulte une augmentation de la rougeur des lignes mais nulle ligne nouvelle.

Le Dr. d'E. nous fit connaître alors qu'il avait pensé *François*.

Après quelques minutes de repos, Mme K. proposa à Mme S... une des personnes amenée par le Dr. d'Espiney, de faire un essai. Elle lui demanda de se placer devant elle, de lui tenir une main et de penser un mot.

Au bout d'une quinzaine de secondes environ, comme à l'ordinaire, se traça la lettre Y. occupant près du pli du coude toute la largeur de l'avant-bras. Regardant, comme nous, ce qui allait se montrer, Mme K., suggestionnée sans doute par cette lettre dit : « *C'est Yvonne que vous avez pensé ?* » Mme S. ne répondit pas. Bientôt sur presque toute la longueur de l'avant-bras se traça, en rouge, bien lisible pour tous, *Yolande* (fig. 26).

Mme S... nous dit alors qu'elle avait pensé *Yolande*.

Il manquait la deuxième lettre du mot à l'inscription dermographique, mais sa place y était.

Ce remarquable succès de diapsychie dermographique avec Mme S. nous engagea, dix minutes après, à refaire à son égard un essai. Mme S. pensa quelque chose. Et en même condition se dessina sur l'autre avant-bras, que Mme K. tendait sous nos yeux, ce que représente le croquis fig. 27 A.

Quand il parut évident que l'inscription avait atteint son maximum, nous demandâmes à Mme S. ce qu'elle avait pensé. « J'ai pensé le chiffre *8* » répondit-elle.

Nous regardâmes de nouveau le dermographisme pour en faire une appréciation, et sous nos yeux nous vîmes se tracer une ligne réunissant les extrémités inférieures de la première figure (fig. 27 B). Malgré ses efforts, Mme K. n'arriva pas au même résultat pour les extrémités d'en haut, de sorte que la partie supérieure du 8 ne fut pas fermée.

Je crois bon de dire que dans cette même séance il fut procédé à plusieurs essais de détection simple de la pensée très bien réussis, et que Mme Kahl devait en avoir tiré une certaine fatigue.

Presque aussitôt après l'essai dermographique ci-dessus, Mme K. me dit : « *Je veux faire une expérience pour vous.* » Mais comme ses

Digitized by Google



FIG. 23.

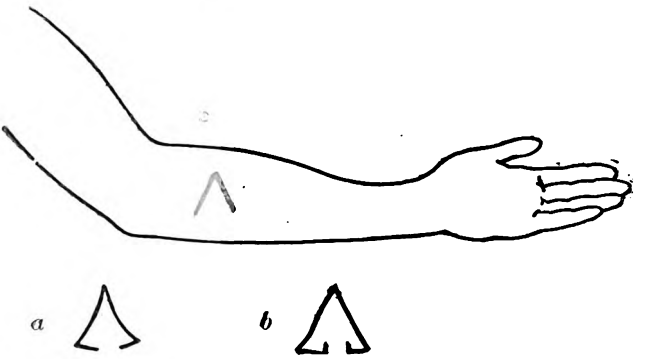


FIG. 24.

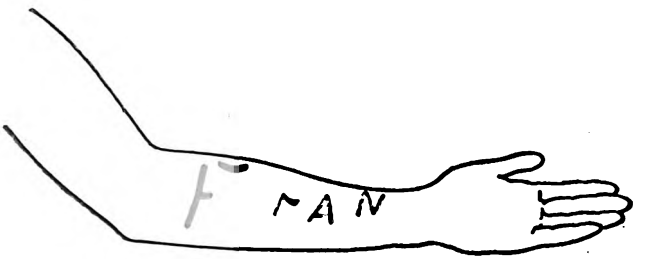


FIG. 25.

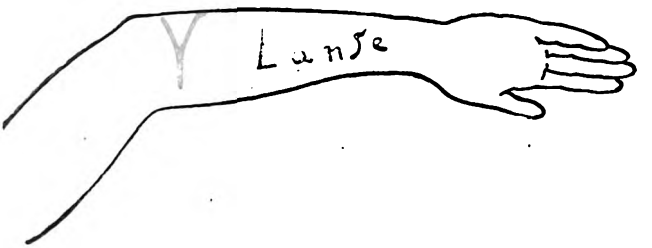


FIG. 26.

Digitized by Google

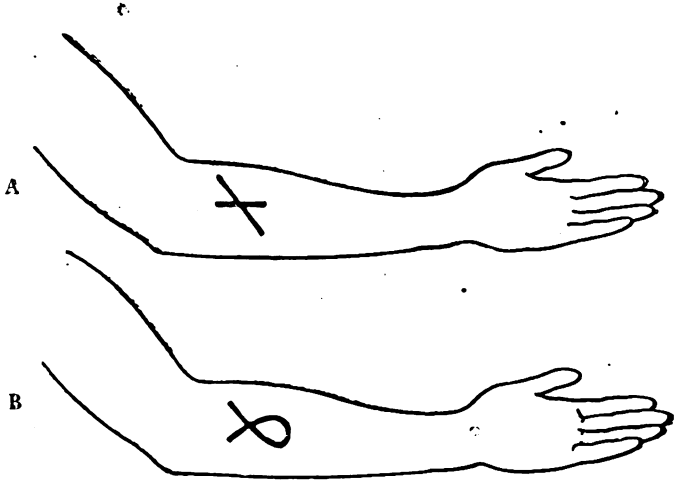


FIG. 27.

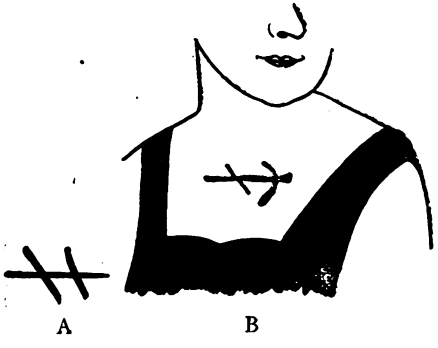


FIG. 28.



FIG. 29.

Digitized by Google

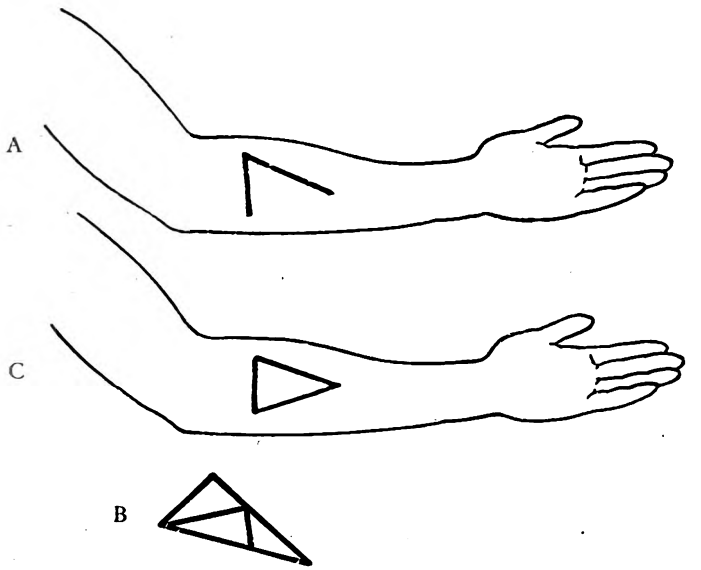


FIG. 30.

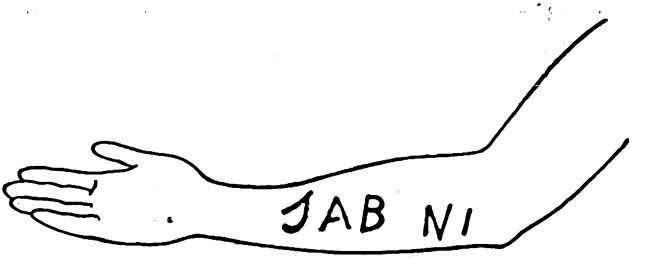


FIG. 31.

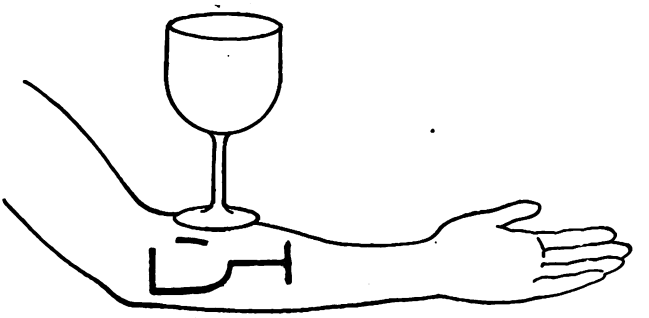


FIG. 32.

Digitized by Google

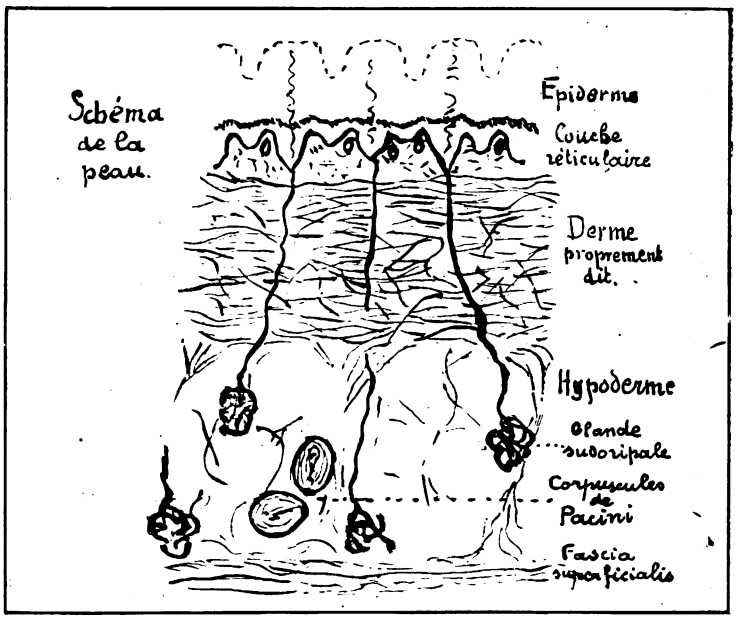


FIG. 33. — **Schéma de la peau, d'après A. Policard.**
La couche réticulaire est celle des corps papillaires.

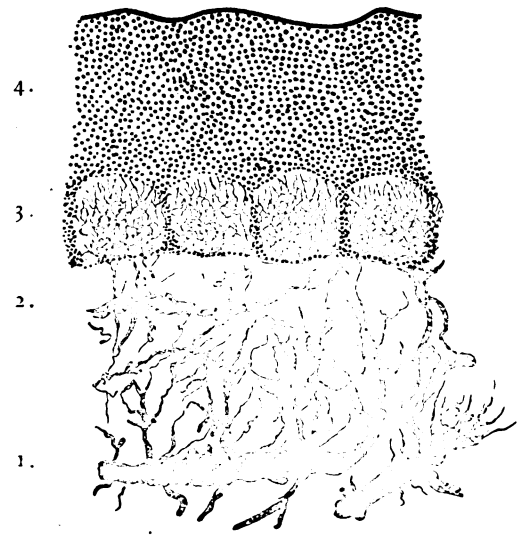


FIG. 34. — **Circulation sanguine dans la peau humaine.**
1. Plexus artériel profond; 2. Plexus artériel superficiel;
3. Irrigation capillaire des corps papillaires; 4. Epiderme.

Digitized by Google

avant-bras, ayant tous deux servi, étaient uniformément rouges, elle écarta de ses deux mains l'encolure de sa robe et, présentant ainsi le haut de sa poitrine, me dit : « *Pensez quelque chose de pas trop compliqué, je vais vous le montrer* ». Tout de suite je tiens à dire que pendant le peu de temps que demanda l'expérience ses mains restèrent immobilisées dans leur geste. Alors je me représentai mentalement une ligne horizontale coupée par deux lignes obliques parallèles (fig. 28 A). Immédiatement une raie horizontale très marquée barra la poitrine de Mme Kahl sur une longueur d'environ dix centimètres. Elle fut très vite coupée par deux lignes ainsi que le représente le croquis fig. 28 B que je fis, devant l'assistance, d'après l'original.

Ce dermographisme resta visible au moins une minute, puis une rougeur diffuse envahit la région.

29 *janvier* 1928, 21 *heures*. — Assistants : Prof. Ch. Richet, Prof. Santoliquido, Prof. et Mme Cunéo, Dr. Jean-Charles Roux, Dr. Osty, M. Toukholka.

Le compte-rendu de la séance est à mesure écrit par le Prof. Cunéo, avec croquis de deux des dermographismes les mieux réussis.

Des cinq essais faits dans cette séance, deux furent jugés non concluants en raison du flou et de la fugacité du dermographisme. Voici quels furent les deuxième, troisième et quatrième essais.

Le Dr. J. Ch. Roux prend un paquet de cartes sur chacune desquelles est une lettre de l'alphabet. Mme Kahl lui a demandé de penser un nom en regardant la lettre initiale, alléguant qu'elle est mal en train et que la concentration de la pensée de l'expérimentateur sur la sorte d'écran qu'est une carte, lui rend la pensée plus saisissable. Ce procédé est peu goûté, mais le Dr. J. Ch. Roux s'y conforme, en se mettant à l'abri de tous regards.

Ayant en cette condition, qui ne sera pas renouvelée dans la séance, pensé ce qu'il a voulu, le Dr J. Ch. R. place le jeu de cartes entier sur le front de Mme K., comme elle le demande.

« Vous avez, dit-elle, pensé deux noms mélangés dans un seul. » Puis elle tend sous nos yeux un de ses avants-bras et bientôt des lignes rouges y apparaissent, sans signification du côté d'où nous les regardons, mais qui regardées du côté opposé forment REH (fig. 29). Et le sujet prononce *René*.

Le Dr J. Ch. R. dit alors qu'il avait pensé *René*.

A noter que Mme K. est russe ,qu'elle parle peu le français, et qu'en russe l'N s'écrit H. Il ne manquait donc à l'inscription cutanée que la dernière lettre.

Le Prof. Ch. Richet et le Dr. J. Ch. Roux se retirent dans une salle voisine. Sur papier, le Prof. Richet trace un dessin.

Tous deux reviennent dans la salle où Mme Kahl se trouve avec les autres assistants.

Sur l'avant-bras que tend Mme Kahl apparaissent deux lignes rouges droites réunies par un de leurs bouts, et formant angle (fig.30 A).

Le phénomène ne se développant pas plus avant, le Prof. Richet montre le dessin qu'il avait fait (fig. 30 B). Dès que Mme Kahl le voit une nouvelle ligne se forme réunissant les deux autres à leurs extrémités divergentes, délimitant ainsi un triangle (fig. 30 C). Elle s'efforce ensuite à faire apparaître le petit triangle inclus dans le grand, mais rien de net ne se montre.

Digitized by Google

Mme Cunéo est priée par Mme Kahl de faire une expérience, Mme K. ayant l'impression qu'avec elle le succès sera meilleur.

Mme C. passe dans une pièce voisine. Elle en revient avec un papier plié, et le remet au Prof. Cunéo, qui le met en poche.

Nous entourons Mme K. sous le lustre électrique. Elle demande à Mme C. de mettre un instant sa main sur l'avant-bras qu'elle tend. A peine Mme C. a retiré sa main, qu'on voit se dessiner, en rouge comme toujours, les lettres disposées suivant le croquis fig. 31.

Sur le papier que le Prof. Cunéo déplie ensuite, nous voyons que Mme C. avait écrit : *Sabine.*

L'S majuscule avait été reproduit dans sa forme bien spéciale. Deux lettres manquaient au mot, mais la place de l'i était ménagée et un peu de l'e finale était ébauché.

Jusqu'à ce jour, j'ai constaté que lorsqu'il manquait des lettres aux mots, leur emplacement était réservé, comme s'il y avait eu seulement oubli du tracé.

8 *mars* 1928, 21 *heures.* — Pour en finir avec ces citations, je donnerai un autre exemple pris dans une séance à laquelle assistaient le Dr. P.-Emile Weil, Mme Weil, Dr. Bourbon, Dr. Maingot, M. Toukholka.

Cette séance fut d'un faible et fragmentaire rendement quant aux essais de simple détection de pensée. De ce point de vue le meilleur résultat fut obtenu quand le Dr Maingot, que Mme Kahl n'avait jamais vu et ne connaissait pas, lui prit les mains et lui dit en la regardant : « *Devinez mon prénom* ? » Mme K. répondit : « *Georges* » (exact). — « *J'ai deux autres prénoms*, continua le Dr Maingot, *dites-les* ? — «...*Louis*, répondit Mme Kahl (exact), et... *Al... Albert... Alexandre* (exact). »

Mme K. se sentait, ce soir-là, en très mauvaise disposition, surtout pour la diapsychie dermographique. Elle n'avait pu faire apparaître, sur sa poitrine que la lettre H que Mme Weill avait écrite à l'écart sur un papier.

Désirant quand même montrer la diapsychie dermographique à ces nouveaux assistants, elle dit : « Je ne suis pas aujourd'hui en état de faire quelque chose de bon. Il me serait plus facile de faire apparaître sur ma peau un objet que vous me montreriez. » Cela supprimait, en effet, la phase *détection de pensée.*

Aussitôt quelqu'un présente un grand verre à pied, du type ballon. « *Mettez-le*, dit-elle, *au-dessus de mon bras* ». Et, ce disant, elle tend un de ses avant-bras sous nos yeux. Je place le verre perpendiculairement à la peau. Très vite, des lignes rouges apparaissent. Et, après quelques secondes, nous voyons s'inscrire sur huit à dix centimètres de longueur, dans l'axe de l'avant-bras, comme couchée sur la peau, la silhouette fragmentaire mais très nette de l'objet (fig. 32).

De tels phénomènes seraient à enregistrer, dans toute leur évolution, par cinématographie. J'espère que Mme Kahl acceptera cet enregistrement malgré le surcroit de difficultés qu'elle rencontre dans des séances dont les conditions, sollicitant sans cesse sa pensée consciente, nuisent au passage dans l'état physiologique spécial sans lequel elle ne possède aucune propriété paranormale.

Digitized by Google

Le nombre des séances que j'ai eues avec Mme Kahl, les conditions pleinement satisfaisantes dans lesquelles certains des phénomènes se sont accomplis, m'autorisent à affirmer :

1° Que Mme Kahl a la propriété de détecter ce à quoi l'on pense pourvu qu'il s'agisse de quelque chose de précis et de pas trop compliqué.

2° Qu'elle est capable de faire apparaître sur sa peau, à un endroit désigné par elle d'avance ou qu'on lui a fixé, le dessin, le mot, le nombre dont il ne lui est pas possible d'avoir connaissance par l'emploi ordinaire de ses sens.

Au simple exposé des faits, je veux ajouter quelques constatations qu'il est utile de connaître.

C'est de diverses manières que Mme Kahl prend conscience de la pensée d'autrui. Rarement celà lui vient sous la forme de paroles entendues. Le plus souvent ce sont des visions qui l'informent. Si, après un peu d'attente, il ne lui en vient pas, elle essaye de provoquer l'expression de la pensée détectée en se servant de l'écriture impulsive ; sa main trace alors le mot, le dessin. Et, en ce cas, il arrive quelquefois que, dans le même temps que la main commence le geste graphique, la vision se déclanche.

C'est aussi ce qui se passe quand on demande à Mme Kahl de faire s'inscrire sur sa peau la pensée transmise. Le plus souvent l'inscription s'effectue sans qu'elle ait eu au préalable, ou sans qu'elle ait une information visuelle. Mais, parfois, dès que le tracé dermographique commence, une vision surgit qui lui montre l'ensemble de ce qui va continuer de se tracer sur la peau.

Il faut en moyenne trente secondes à une minute pour que l'inscription dermographique soit terminée et ait atteint son maximum d'intensité. Elle est souvent assez forte pour être photographiable. Sa durée de bonne visibilité varie entre 15 secondes et une minute. D'un essai à l'autre elle diffère, surtout d'une séance à l'autre ; elle dépend des dispositions du jour et d'une multiplicité de facteurs.

Dans le but d'évaluer le degré de réaction dermographique de Mme Kahl aux excitations mécaniques de la peau, j'ai, au début de quelques séances, tracé sur ses avant-bras, qui allaient servir « d'écritoires mentaux », des dessins, des lettres, à l'aide d'une pointe mousse appuyée légèrement d'abord, puis fortement. Chez la plupart des personnes, cette excitation de la peau détermine de fugaces raies blanches auxquelles tôt après font suite des raies rouges diversement durables et intenses selon les personnes. Chez Mme Kahl, l'excitation faible ou forte de la peau n'a déterminé qu'une réaction très faible, bien inférieure à celles de quelques dames qui assistèrent à certaines séances et furent priées de se prêter aux mêmes essais pour comparaison.

Digitized by Google

Au contraire, à la fin des séances, surtout de celles bien productives, les excitations mêmes faibles de la peau déterminaient chez Mme Kahl un dermographisme fort et très durable.

La vaso-dilatation de la peau s'étend, après les séances productives, bien au-delà des emplacements d'inscriptions. Les avant-bras deviennent uniformément rouges. La poitrine aussi, si elle a servi. De larges plaques de rougeurs se montrent souvent au visage, empourprant le menton et les joues, y restant, parfois sanguinolentes, jusque pendant vingt-quatre heures. Cette conséquence des séances, et aussi la fatigue inhérente à cette production de phénomènes font que Mme Kahl, malgré son désir d'être utile à l'étude, a peu d'attraction pour ce genre de travail.

Dans l'état ordinaire du fonctionnement de son psychisme, Mme K... est incapable aussi bien de *diapsychie* que de *dermographisme* de la pensée. Pour en avoir le pouvoir, elle doit se mettre dans un état psycho-physiologique spécial. Suivant qu'elle l'obtient ou qu'elle ne l'obtient pas, les phénomènes se produisent ou ne se produisent pas. Selon qu'il est plus ou moins bien réalisé, les phénomènes s'accomplissent avec plus ou moins de facilité et d'intensité.

*
* *

Pour comprendre tout ce que représente un tel phénomène entant qu'action du psychisme sur l'organisme et quels enseignements il contient, il est nécessaire d'en demander le processus général d'exécution à l'anatomo-physiologie de la circulation du sang dans la peau et d'émettre quelques considérations sur les fonctions des vaisseaux dits capillaires.

Les artères, venant de la profondeur, abordent la peau et tout de suite forment par leurs ramifications un réseau sous le derme (plexus artériel sous-dermique) (voir fig. 33 et 34). De ce plexus profond partent des branches grêles qui vont former par leurs ramifications un deuxième réseau à peu de distance de la surface du derme (plexus sus-dermique). Enfin de ce plexus artériel superficiel se détachent de fines artérioles qui se rendent à la base de petits cônes de tissu conjonctif saillants dans l'épaisseur de l'épiderme et où sont inclus les corpuscules du tact. Sur ces cônes (corps papillaires) l'artériole se continue par un lacis extrêmement riche de vaisseaux capillaires, auquel succèdent les veinules remportant le sang ainsi distribué à la surface du derme.

La couche des corps papillaires, abondamment irriguée, est le plan le plus superficiel de la peau où le sang circule. L'épiderme,

Digitized by Google

qui recouvre le derme, reçoit sa nourriture de cette couche dermique par osmose.

C'est la dilatation ou la constriction des capillaires de la couche capillaire qui rend la peau rouge ou pâle. C'est donc en effectuant la turgescence d'un certain nombre d'entre les innombrables corps capillaires étalés sous l'épiderme que le cerveau de Mme Kahl inscrit sa pensée sur sa peau.

Quels mécanismes nerveux sont pour cela mis en jeu ? Il importe, pour s'en rendre compte, de considérer la vaso-motricité des artérioles dont la commande nerveuse est bien connue et la vaso-motricité des capillaires sur laquelle on n'en est encore qu'à des hypothèses.



FIG. 35. — **Dispositif nerveux autour des artérioles et des capillaires.**

En haut et à droite : coupe d'un vaisseau capillaire (d'après A. Policard).

Depuis les célèbres expériences de Claude Bernard, puis de Brown-Séquard, et plus récemment de Dastre et Morat, voici comment est établie l'action du système nerveux sur les artères.

Autour des artères, dont une partie de la paroi est du muscle lisse circulaire, donc contractile, existe un lacis fait de cellules nerveuses du type sympathique et de leurs fibres axoniques (voir fig. 35). Ces cellules sont les éléments nerveux locaux dont l'influx donne à la paroi de l'artère un certain degré de contraction permanente (le tonus) : résistance à la poussée intérieure du sang. A chacune de ces cellules péri-artérielles aboutissent deux filets ner-

Digitized by Google

veux venus d'un ganglion sympathique de la région. L'un de ces deux filets (voir fig. 36) quand il excite par son influx la cellule nerveuse, augmente l'action de la cellule sur la constriction de l'artère. C'est le nerf dit : *vaso-constricteur*. L'autre filet agit, au contraire, sur la cellule nerveuse en la paralysant, ce qui entraîne, suivant

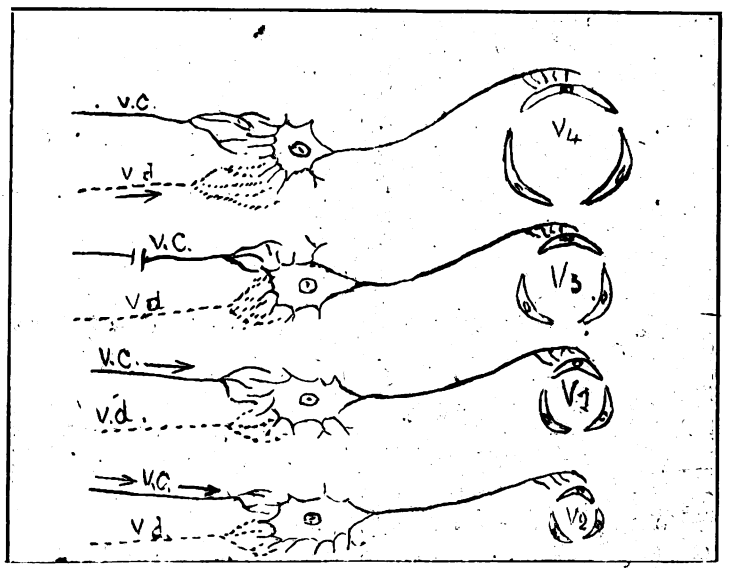


FIG. 36. - **Schéma de l'innervation vaso-motrice (d'après A. Dastre).**

V. c. Filet nerveux constricteur ; V. d. Filet nerveux dilatateur.

V1. Tonus normal du vaisseau ; V2. Le nerf vaso-constricteur agit, l'artère se resserre ; V3. Filets constricteurs coupés. La cellule périphérique exerce encore une action tonique, vaso-dilatation légère ; V4. Le vaso-dilatateur est excité. La cellule périphérique est inhibée. La paroi artérielle se laisse distendre par la pression du sang. (Traité de Physiologie de Richet.)

le degré de l'inhibition, une dilatation de la paroi de l'artère pouvant aller jusqu'au maximum réalisable par la pression sanguine (*nerf vaso-dilatateur*).

Pour réaliser la turgescence des corps capillaires, Mme Khal doit donc déjà paralyser la musculature des artérioles qui les fournissent de sang.

Plus obscure est la vaso-motricité des capillaires. Ces vaisseaux, de diamètres variant de 5 à 30 millièmes de millimètres, sont distribués en fins lacis dans l'intimité des tissus et à la surface du derme selon le mode signalé. Leur paroi n'a pas de musculature lisse comme les artérioles, elle est faite de cellules spéciales dites endothé-

Digitized by Google

liales (fig. 35) dont le protoplasma a la propriété de se contracter et de se dilater sous l'influence d'excitations mécaniques, thermiques, chimiques, etc... Autour de ces tubes cellulaires est une couche conjonctive de microscopique épaisseur.

On suppose que la contraction et la dilatation des capillaires est tout automatique, régie particulièrement par l'excitation des cellules endothéliales produite par des substances chimiques que l'exosmose et l'endosmose mettent à leur contact. D'une action nerveuse on n'est pas informé. On n'y a pas trouvé l'équivalent du système moteur actionnant les artères ; et nulle expérience, du moins à ma connaissance, n'a encore fait entrevoir le processus nerveux de commande. Ce que les histologistes ont constaté, à l'examen difficile de ces fragiles et minuscules conduits, leur donne à croire que ce sont des cylindres-axes sensitifs qui serviraient de conducteurs locaux sans que la cellule nerveuse lointaine en soit impresionnée, permettant l'extension à toute zone, zone de la peau par exemple, de la réponse vaso-dilatatrice ou vaso-constrictrice à un stimulus local. A ces réflexes locaux cylindraxiles on a donné le nom de réflexes d'axones. Cette hypothèse, qui laisse la physiologie du capillaire bien obscure, montre toutefois que les physiologistes tiennent la circulation capillaire pour exclusivement *automatique,* donc soustraite à l'action du cortex cérébral, au psychisme. Toutefois certains réflexes psychiques, telle la subite rougeur du visage dans certaines émotions, signalait déjà l'influence indirecte des cellules de l'écorce cérébrale sur la circulation capillaire. Le cas Kahl vient démontrer indiscutablement que les cellules pyramidales de l'écorce cérébrale, si elles sont vraiment, comme on le croit, les éléments de la fonction psychique, sont capables de commander avec une très grande précision la circulation capillaire de la peau. Quoique Mme Kahl, soit, en effet, inconsciente des mécanismes nerveux qu'elle met ne jeu, c'est en pleine conscience de son initative et du lieu où le phénomène se réalisera qu'elle inscrit sa pensée sur sa peau. Cela signale aux histo-physiologistes des voies nerveuses de commande de la circulation capillaire que leur croyance au pur automatisme de ces vaisseaux leur empêche de rechecher.

Du point de vue physiologique que se passe-t-il dans le cas Kahl ? Il se passe ceci de prodigieux — au regard de l'ordinaire impuissance à commander en gros ou en détail la circulation sanguine, et particulièrement celle capillaire — il se passe que Mme Kahl, pour réaliser le dermographisme de sa pensée, selon les conceptions classiques, doit, par une action finement sélective des cellules pyramidales de son cortex, agir avec une telle précision sur la hiérarchie des centres cellulaires du système nerveux végétatif — centres échelonnés dans les noyaux gris sous-corticaux, la protubérance, le bulbe.

Digitized by Google

la moelle épinière, les ganglions de la chaîne vertébrale, etc... — qu'il en résulte finalement une turgescence des corps capillaires portée au maximum pour être visible à travers l'épiderme, et si bien distribuée que seuls n'entrent en turgescence que les corps capillaires devant servir au tracé de ce qui doit être inscrit, toute la circulation voisine continuant de s'effectuer dans les artérioles et les capillaires sans modification du tonus normal.

Une aussi fine précision dans la commande du système nerveux végétatif par le psychisme doit faire réfléchir. Je l'estime grosse de conséquences.

Considérons, en effet, que le rôle des vaisseaux capillaires est d'une primordiale importance dans l'organisme.

Ce lacis microscopique extrêmement serré qui répand entre les artérioles et les veinules la substance du sang dans l'intimité des tissus, couvrirait, si on l'étalait en surface, environ sept mille trois cent mètres carrés (1).

Ce formidable appareil est le grand régulateur du débit du sang. Selon qu'il se contracte ou se dilate, les matériaux nutritifs arrivent aux tissus en plus ou moins grande abondance, et aussi les éléments de défense : phagocytes et anti-toxines.

De plus, la paroi cellulaire (endothélium) de cet immense réseau a une perméabilité variant suivant les nécessités et les stimulants, elle est le lieu de passage qui assure et dose les échanges entre le sang et les tissus, donc qui régit la nutrition, l'épuration et encore, de ce fait, la défense des tissus.

Ajoutons que l'endothélium des capillaires est par lui-même un défenseur direct du sang. Ses cellules détruisent les corps étrangers qui, en raison de l'exguité de ces vaisseaux, sont obligés de passer au ralenti à leur contact. Dans le foie, la rate, les ganglions lymphatiques, etc..., cette action phagocytaire de l'endothélium atteint son maximum d'intensité.

« On a pu calculer, a écrit Policard (2), que dans un organisme adulte il y a à peu près sept à dix kilos d'endothélium. Il existe donc dans notre corps un organe physiologiquement très actif et dont le poids est bien supérieur à celui du foie. Mais comme cet organe, véritablement glandulaire, n'est pas réuni en un tout anatomiquement isolable, mais au contraire diffus, on ne lui a pas jusqu'à présent attaché l'importance qu'il mérite ».

---

(1) Evaluation faite par le Prof. A. Policard dans son *Histologie physiologique* (Doin, éditeur).

(2) Histologie physiologique, A. Policard, p. 472.

Digitized by Google

Le cas Kahl démontrant que le psychisme humain dispose de mécanismes nerveux par lesquels, en certaines conditions, il peut commander son appareil circulatoire capillaire, est un fait qui doit inciter les médecins à chercher à se rendre maîtres de cette commande.

Il est légitime d'espérer que ce qui est réalisable dans la peau, peut l'être aussi dans des tissus jouant les plus grands rôles dans l'organisme (foie, rate, reins, glandes à sécrétions internes, etc..).

Et rien ne dit que l'initiative mentale à l'égard des capillaires soit limitable à une action sur la contractilité des cellules de l'endothélium. Peut-être les fonctions de perméabilité et de phagocytose de ces cellules sont-elles également commandables ? On ne songe pas à demander au psychisme humain de telles interventions sur le corps parce qu'on l'en croit incapable, parce qu'il en est d'ailleurs incapable dans les conditions psycho-physiologiques ordinaires.

Si l'on savait mettre à profit l'état spécial dans lequel certaines personnes se montrent productrices de phénomènes psychiques paranormaux, on arriverait peut-être, quelquefois, à mettre leur organisme, quand il est malade, dans l'activité utile au prompt retour à la santé, ce qui enseignerait que le processus de l'auto-guérison est à rechercher dans son déterminisme pour application éventuelle à tous les êtres humains.

*
* *

Je me demande si ce n'est pas cette commande de l'importante fonction du système circulatoire capillaire qui a été la cause d'un certain nombre de guérisons subites que j'ai constatées chez un sujet avec lequel je fais depuis longtemps des séances pour étude de la propriété de connaissance paranormale.

Ce sujet, Mme M... dont la faculté spéciale ne se manifeste que dans un état assez profond d'hypnose, a, dans l'ensemble, une bonne santé. Toutefois, il lui arrive d'avoir, à peu près chaque année, de petites atteintes pathologiques telles que coryzas, angines catarrhales, forts rhumes, etc... En de telles circonstances j'ai trouvé Mme M... quelquefois bien convaincue qu'une séance de travail dans l'état où elle était ne donnerait rien de bon. Chaque fois, j'ai mis à profit son somnambulisme pour essai de guérison. « Vous êtes, lui disais-je, dans un état où votre esprit est supérieur en puissance à ce qu'il est à l'ordinaire. Vous allez vous servir de cette propriété exceptionnelle de votre pensée et la faire agir sur votre corps. Vous avez un coryza violent (une angine douloureuse ou un rhume tenace, etc...) mettez en œuvre ce qu'il faut pour ramener les tissus malades à la santé. Concentrez toute la force de votre psychisme sur cela. Agissez. Vous me direz quand l'œuvre sera accomplie ». Après quelques minutes,

Digitized by Google

Mme M... me disait : « C'est fait. Je suis guérie ». Au réveil, rien ne subsistait des troubles dont elle souffrait auparavant. Le nez qui ne laissait plus passer l'air, tant sa muqueuse était congestionnée, était redevenu totalement perméable, les abondantes sécrétions muco-purulentes étaient taries, les yeux fortement injectés de sang avaient repris leur teinte ordinaire, la céphalée qui engourdissait la pensée n'existait plus. Au sentiment d'épuisement avait succédé l'euphorie.

J'ai procédé de même manière il y a quinze jours environ à propos d'un état ayant le syndrome de la grippe : fièvre, mal de tête, courbature douloureuse de tout le corps, toux fréquente et pénible, enrouement, sensation de grande dépression, etc. Après quelques minutes d'action de son psychisme, Mme M... réveillée s'est retrouvée en bonne santé. Tous les symptômes avaient disparu. Au lieu de se condamner à un total repos pour quelques jours comme on le croyait, elle se sentait pleine d'activité. Cela se passait un mercredi matin, 9 heures. Elle resta active comme à ses meilleurs jours et avec un appétit normal toute cette journée et le lendemain. Mais dans le cours du vendredi la maladie fit un retour offensif, bien moins fort que la première attaque, et de brève durée. Vraisemblablement si j'avais pu alors me rendre auprès de Mme M... une nouvelle mise en action de son psychisme en somnambulisme eut eu raison de cette deuxième atteinte bien moins forte que la première.

Les guérisons d'affections de cette sorte ont évidemment une bien petite vertu démonstrative. On aurait de meilleures bases d'appréciation si l'on arrivait à faire disparaître, par pure action mentale et dans un temps court, des affections très nettement caractérisées telles que : érésipèle de la peau, pneumonie, fièvre typhoïde, angine diphtérique, avec diagnostic bactériologique certain. L'idéal serait une fracture d'os, on en connaît la durée moyenne de réparation, et il est facile, par radiographies quotidiennes, d'en suivre l'évolution.

Si j'ai signalé les petites guérisons par auto-action psychique de Mme M..., malgré qu'elles ne soient pas d'une nature à imposer des conclusions, c'est parce que j'incline à croire qu'elles se réfèrent peut-être à un processus de même nature que celui que le cas de Mme Khal met partiellement en évidence.

*
* *

Les conditions physiologiques de la plus grande action du Psychisme sur le corps.

Tous les faits de rapports paranormaux de la pensée avec le corps dont il a été question dans cet article ont été signalés comme produits chez des personnes mises ou se mettant dans un état psy-

Digitized by Google

cho-physiologique autre que celui de l'ordinaire activité de l'esprit. Je rappelle que c'était dans le somnambulisme que les grands magnétiseurs du XIXe siècle cherchaient l'auto-connaissance des troubles pathologiques et l'auto-guérison ; que c'était dans l'hypnose que les Docteurs Sollier, Comar, Buvat, Vial et Bain rencontraient chez certains de leurs malades la propriété de percevoir ce qui se passait d'anormal dans leur corps et d'agir pour le supprimer. C'est dans l'hypnose également que Mme M... a fait la série de ses guérisons subites (une dizaine environ à ce jour). Et quand Mme Kahl produit l'inscription dermographique de sa pensée, c'est toujours dans un état psycho-physiologique spécial, qu'elle réalise plus ou moins bien suivant les dispositions du moment et quelquefois pas.

Cet état spécial, le cas de Mme Kahl et bien d'autres cas différents mais analogues montrent avec évidence qu'il est foncièrement le même que celui dans lequel beaucoup de personnes, un peu partout, trouvent la propriété de connaissance paranormale des *réalités extérieures*. Notion bonne à connaître parce qu'elle met à notre disposition, en vue de la recherche du déterminisme de l'état psycho-physiologique spécial, des sujets relativement nombreux et variés, alors que ceux aptes à prendre connaissance de l'intérieur de leur organisme et d'y agir sont rares et seulement utilisables à l'occasion, rare elle-même, d'une maladie.

Les sujets doués de connaissance paranormale en général sont donc tout indiqués pour la poursuite de l'étude d'une psycho-physiologie commune à toute la production psychique parnormale.

Cela donné, je crois bon de réunir ici une série de constatations suggestrices de la direction de recherches dans laquelle il convient d'avancer, si l'on veut parvenir à trouver les conditions réalisant à volonté la plus grande maîtrise du psychisme sur la vie végétative de l'organisme.

Selon les sujets doués de connaissance paranormale, l'état physiologique conditionnant la mise en jeu de cette faculté est plus ou moins apparent pour l'observateur et plus ou moins nettement senti par le sujet.

Certains sujets, pour se trouver dans l'état utile à leur travail paranormal n'ont besoin que d'arrêter le flux de leur pensée consciente. Le changement d'état psycho-physiologique qui s'effectue est imperceptible. Du dehors, ils semblent se servir de leurs cerveaux comme dans l'ordinaire exercice de la pensée. Au dedans ils ne constatent que l'arrêt de l'idéogénèse consciente, puis la survenue d'une pensée intérieure informatrice d'inconnu, d'origine pour eux indécelable, et le sentiment d'une perte momentanée de contact sensoriel avec l'ambiance.

Chez d'autres sujets, le changement d'état physiologique est ap-

Digitized by Google

parent, diversement apparent. Il est particulièrement évident quand le sujet est dans ce simili sommeil que l'on appelle somnambulisme ou hypnose (1).

Outre certaines constatations que l'observateur peut faire dans un premier examen superficiel et qui montre quelques effets du changement physiologique effectué, les sujets sentent généralement de quelque manière ce changement. Ceux qui ont quelque capacité d'auto-analyse renseignent sur leurs sensations. La similitude de leurs dires donne de la valeur à leurs témoignages.

J'ai déjà dit d'ailleurs comment L. Kahn et Ossowiecki, sujets remarquablement doués de connaissance paranormale, vivent leur transe quand on donne pour but à leur faculté de prendre connnaissance d'écrits scellés ou de la pensée d'autrui (2). Il est, me semble-t-il, opportun de rappeller ici, au plus bref, les caractéristiques superficielles de leur transe parce que le changement physiologique est particulièrement manifeste chez eux dans le travail spécial de détections d'écrits scellés.

L. Kahn, dès qu'il se donne pour but de se mettre dans la condition utile, commence par arrêter le cours de sa pensée consciente. Selon son expression, il fait « le vide dans sa tête ». Ce premier acte, indispensable, n'est pas toujours accompli. Des soucis obsédants, une émotion vive, tout ce qui préoccupe fortement sa pensée et la tient en suractivité émotionnelle y fait obstacle.

Quand l'arrêt du flux de la pensée consciente est obtenu, quelque chose se passe dans sa tête qu'il ne perçoit que par de grossières sensations. C'est d'abord l'impression de tension cérébrale chaude, de « tête en bas ». Puis un choc léger se fait sentir, « c'est dit-il, comme une petite peau qui se casse ». Dès lors, il se sait prêt à prendre connaissance du contenu de papiers scellés et cachés, ou déjà brûlés. Alors il a le visage congestionné, les veines temporales gonflées. Son pouls bat autour de 100 fois à la minute. Tout son corps est trépidant.

Le temps de mise en transe est à peu près, pour lui, de une mi-

---

(1) L'état physiologique conditionnant les propriétés psychiques paranormales n'est pas l'hypnotisme, ni le somnambulisme, à vrai dire. Il se réalise chez beaucoup de sujets sans hypnose, c'est-à-dire sans apparence de sommeil artificiel. D'autre part l'hypnose ne crée pas toujours les conditions de l'activité psychique paranormale. Chez la plupart des personnes qu'on arrive à hypnotiser on ne parvient pas à mettre en jeu cette activité. La *transe*, pour employer le mot usité en métapsychique, se réalise quelquefois en hypnose et souvent sans hypnose. Elle correspond à autre chose qu'au travail automatique du cerveau.

(2) Les personnes ignorant les phénomènes produits par ces deux sujets en trouveront la relation dans la *Revue Métapsychique* : pour L. Kahn : numéros 2 et 3, 1925.

Pour Ossowiecki : numéros 5 et 8, 1921 ; numéros 4 et 5, 1922 ; numéros 5 et 6, 1923 ; numéros 2 et 6, 1925 ; numéro 4, 1927 ; numéro 1, 1929.

Digitized by Google

nute. Si dans ce délai il ne l'obtient pas, il remet à un autre moment d'y atteindre. La durée de cet état spécial est de quelques minutes, ce qui lui suffit pour révéler le contenu de huit à dix papiers sur lesquels des expérimentateurs ont écrit des phrases, des nombres, des dessins.

Ossowiecki, quand on lui donne le même but de connaissance paranormale, formule d'abord mentalement sa volonté d'atteindre l'état de transe utile. Comme Kahn, comme tous les sujets doués de connaissance paranormale d'ailleurs, il s'efforce de faire le vide dans son esprit. Puis il attend, dans les vicissitudes de cet effort, quelques minutes, quelquefois un quart d'heure, une demi-heure, une heure ; parfois vainement.

Lorsque l'état cherché va se produire, il sent sa tête devenir chaude, ses mains se refroidir. Dès lors il est assuré d'atteindre la transe. Bientôt il perd conscience de ce qui l'entoure et devient spectateur de ses visions.

Celui qui le regarde le voit rouge de visage, comme Kahl en pareille circonstance. Son pouls a de quatre-vingt-dix à cent pulsations à la minute.

A propos de Kahn et d'Ossowiecki, je crois utile de signaler la nécessité où sont certains sujets, et en particulier ces deux hommes si remarquablement doués, de recourir à des états de transe différents *selon le but donné à leur connaissance paranormale.*

Quand ces deux sujets ont à révéler des fragments de vie d'une personne mise en leur présence, il leur suffit généralement d'arrêter le flux de leur pensée pour que bientôt, si les autres conditions sont favorables, une succession d'images mentales fortement objectivées, visuelles généralement, viennent les informer des notions paranormalement perçues.

A qui les regarde produire ces sortes de faits, rien ne semble changé dans leur manière d'être ; on dirait qu'ils exercent leur intelligence dans les mêmes conditions que le commun des hommes.

Mais dans cet état ils seraient presque toujours, pour ne pas dire toujours, incapables de saisir la précision d'une phrase ou d'un dessin sous pli cacheté. Pour le pouvoir, ils sont l'un et l'autre contraints d'atteindre un état psycho-physiologique plus accusé, différent peut-être de l'autre en qualité ou en degré, mais bien plus difficile à obtenir puisque par moments ils ne peuvent pas y arriver.

Cette notion des *degrés dans la transe* ou *de la diversité des états de transe*, il est nécessaire que les chercheurs la connaissent. Il faut qu'ils sachent qu'un même sujet est capable d'une production psychique paranormale *à buts divers* suivant la sorte de transe qu'il se donne. Tel sujet incapable dans tel état de transe de prendre connaissance d'un trouble pathologique de son corps et d'agir sur lui,

Digitized by Google

serait peut-être capable de manifester ces pouvoirs s'il arrivait à se mettre dans un autre mode de la transe.

On sait combien les propriétés psychiques paranormales sont compartimentées et combien aussi elles varient d'un sujet à l'autre d'intensité pour un même clavier perceptif. Il est vraisemblable que cette diversité dans la phénoménique et dans la qualité du don tienne à la diversité des réalisations individuelles de la transe. Un sujet apte à toutes les modalités de transe serait peut-être capable de toute la production psychique paranormale éparse dans la multiplicité des sujets. Cela n'est évidemment jusqu'à ce jour qu'une hypothèse. Mais c'est une hypothèse suggérée par une répétition de constatations, et qui suggère elle-même bon nombre d'autres hypothèses de travail.

Dans l'état ordinaire du travail psycho-cérébral, on ne saurait trop insister sur cela, les sujets ne disposent comme les autres hommes que de l'information de leurs cinq sens et de l'ingéniosité de leur raison, et ils sont très limités dans l'action de leur psychisme sur les fonctions végétatives de leur corps. Pour qu'ils deviennent supérieurs aux autres et à eux-mêmes en possibilités de connaître et d'agir, ils doivent effectuer un changement dans les conditions physiologiques de leur travail cérébral. *Les producteurs de phénomènes psychiques paranormaux semblent être des personnes douées du pouvoir de réaliser, comme d'instinct, des conditions d'états physiologiques spéciaux du cerveau.*

L'acquisition individuelle de ce pouvoir de modification fonctionnelle du cerveau, génératrice de propriétés psychiques paranormales, est spontanée généralement. Suivant les individus elle a lieu à des moments différents de la vie. Quelques sujets, les grands doués particulièrement, manifestent cette propriété dès leur première enfance. L'exercice dans la suite la développe.

La plupart des sujets ne la voit apparaître qu'à la puberté, moment des grandes modifications fonctionnelles dans le corps humain.

Chez quelques-uns, elle survient tardivement et souvent, dans ce cas, à la suite d'une forte perturbation de l'organisme (maladie, violents chocs émotifs, etc...), ou elle se découvre accidentellement à l'occasion d'une mise en hypnose pour d'autres buts. Elle peut, chez quelques personnes, apparaître puis disparaître, ou tout au moins s'amoindrir jusqu'aux confins de l'impuissance. Le Dr. Moutier a relaté il y a quelques années (1) le cas d'une dame douée de connaissance paranormale tant qu'elle fut migraineuse et qui perdit cette

(1) *Revue Métapsychique* 1925, n° 3, p. 154.

Digitized by Google

faculté quand il l'eut guérie ; dans ce même article il a cité le cas d'une autre dame bien douée tant qu'elle était en bonne santé et dont la propriété spéciale disparaissait dès que survenait un trouble pathologique. Tout récemment il m'a rapporté le cas d'une troisième dame chez laquelle s'est révélée une bonne qualité de connaissance supranormale pendant ses grossesses, aussitôt supprimée après l'accouchement.

Quels que soient les moments de la vie et les conditions dans lesquelles la propriété de transe apparaît, il est un fait bien certain, c'est que l'exercice la développe, et considérablement. La répétition des mises en transe détermine une habitude facilitant, et aussi perfectionnant l'état favorable.

Représentant un mode fonctionnel spécial de l'organisme, l'état de transe subit nécessairement des fluctuations dans sa facilité et sa qualité. Les meilleurs sujets ont des périodes de fléchissement de leur faculté. A la suite d'une série de séances trop rapprochées L. Kahn est resté, en 1925, près de trois mois sans pouvoir obtenir le degré de transe permettant le genre de phénomène que nous lui demandions.

J'ajoute que la capacité de se mettre en transe et de faire agir en cette condition la propriété de connaissance paranormale est *héréditaire*. Rares sont les sujets remarquables dans l'ascendance immédiate desquels on ne trouve pas cette faculté à un degré notable.

En résumé, l'observation fournit un faisceau de constatations montrant que la propriété de connaissance paranormale, ainsi que celle d'action paranormale, est régie par un déterminisme physiologique.

Dans la réalisation de l'état de transe semble résider uniquement ce qui différencie l'homme doué de propriétés psychiques supranormales de l'homme ordinaire. Les choses se passent comme si tout être humain avait en puissance ces propriétés, que réalisent les individus qui, par habitude héritée et par disposition naturelle exercée, savent mettre leurs cerveaux dans l'état physiologique favorable.

La mise en transe est, évidemment, quasi instinctive. Les personnes qui se la donnent ignorent complètement quel processus organique elles mettent en œuvre et comment il s'opère. Chez les grands doués, la transe s'effectue souvent spontanément, comme si l'hérédité en avait fait une habitude toujours prête à transformer le potentiel en dynamisme. A la plupart des personnes de moindre don, il suffit de l'idée confuse de l'état à atteindre pour que se déclanche automatiquement le mécanisme qui le réalise.

La transe semble ainsi être l'action la plus complexe du système nerveux de la vie de relation sur le système nerveux de la vie végétative.

Digitized by Google

Le psychisme humain recèle les moyens de connaître les perturbations de son corps et de rétablir les harmonies troublées. Il a à sa disposition les mécanismes par lesquels il lui serait possible de commander l'intimité de l'organisme dont il fait partie, mais il se comporte, à l'ordinaire, comme s'il ignorait ses pouvoirs de connaître et ses moyens d'action.

Découvrir le déterminisme physiologique de la transe et ses modes rendrait vraisemblablement le médecin capable de réaliser chez tout homme ce qui ne se manifeste encore que *partiellement, accidentellement* et *peu fortement* chez quelques très rares individus.

*
* *

Conclusions.

Nous pouvons légitimement supposer que les faits d'auto-connaissance de l'organisme et d'auto-action sur l'organisme jusqu'à ce jour constatés, ne donnent pas la mesure de ce qui sera obtenu quand on saura solliciter avec précision et efficacité les puissances surnormales latentes dans le psychisme.

Alors les moyens de suggestion actuellement en usage dans la pratique médicale — lesquels s'adressent pour ainsi dire à la surface du psychisme et ne déclanchent à peu près jamais l'action de ses puissances profondes — ces moyens, à résultats infidèles et généralement précaires, sembleront avoir été les timides et confuses tentatives d'une époque où l'on ne connaissait presque rien du psychodynamisme humain.

Il y a bien des probabilités pour que le génie de l'homme parvienne un jour à connaître et à utiliser le foyer intelligent de vie qui se manifeste exceptionnellement et fragmentairement parce qu'on ne sait pas encore le mettre en jeu.

Tôt ou tard l'homme exploitera *la source du miracle* existant en lui. Aux énergies physiques et chimiques extérieures auxquelles il s'adresse pour guérir, il ajoutera l'énergie psychique intérieure vraisemblablement plus puissante, parce qu'elle est intelligente et bien placée pour agir ; parce qu'elle est, peut-être, véritablement la vie.

E. OSTY.

L'abondance des matières nous a obligé à reporter au prochain numéro de la Revue Métapsychique *la suite des* **Grands Problèmes de la Physique moderne,** *de M. Andry-Bourgeois.*

Digitized by Google

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

L'Enigme de la Mort, *par E. WIÉTRICH (Société Parisienne d'Editions, 3, rue de Rocroy, Paris. 7 francs).*

L'énigme de la mort est le premier ouvrage paru d'une collection intitulée *Les Mystères de la vie.* L'éditeur, M. Ed. Offenstadt, qui, depuis de longues années s'intéresse avec beaucoup de sagacité aux questions métapsychiques et connexes, a pensé qu'il serait bon que le public intelligent soit mis à même de comprendre l'intérêt qu'elles présentent, de connaître l'acquis actuel et de suivre les travaux encore en cours ; bref, de l'initier au mouvement de recherches qu'est la métapsychique.

En effet, jusqu'à présent, la métapsychique proprement dite est restée le privilège d'une élite plus ou moins fermée. Les ouvrages et les revues publiées, de par leur appareil technique, ne sauraient atteindre le grand public. M. Offenstadt se rendit compte de cette lacune, et décida de la combler.

Les seuls ouvrages, en effet, qui traitent, à la portée du public, des phénomènes qu'étudient les métapsychistes, furent, jusqu'à ce jour, soit des ouvrages spirites, soit des ouvrages d' « occultisme » vulgarisé. Les uns sont remplis de considérations morales, philosophiques et consolantes très élevées, mais qui ne laissent pas les faits dans leur nudité, les autres sont d'une fantaisie telle qu'en les lisant on ne saurait avoir l'impression qu'ils sont basés sur des faits positifs.

Or, qu'il y ait des faits positifs, étudiés positivement, nos lecteurs n'en sont plus à l'apprendre. Malheureusement, le grand public l'ignore, et pas un jour ne se passe sans qu'on vienne nous poser des questions ou nous demander des renseignements qui nous prouvent que l'on continue à confondre la métapsychique, méthode de recherche scientifique appliquée à des faits insolites, avec telle ou telle doctrine respectable, ou bien telle ou telle construction de l'esprit plus ou moins nébuleuse. Ne parlons pas de ce qui se dit ou se publie...

La lacune à combler dont je parlais plus haut, c'est précisément cette ignorance de la métapsychique que montre le grand public, la métapsychique qui, aux yeux de plusieurs et célèbres hommes de science, est la science humaine la plus haute, tant dans son objet que dans ses conséquences. Peu importe, du reste, à de nombreux chercheurs métapsychistes que le public comprenne et apprécie leurs travaux : ils savent que leurs recherches et leurs découvertes finiront bien un jour, — plus proche peut-être que beaucoup ne le prévoient — à s'imposer à l'attention studieuse et compétente des savants dits « officiels ». Et de là, la connaissance s'en vulgarisera petit à petit dans les masses : ce qui fut du reste le rythme de presque toutes les grandes découvertes.

Mais M. Offenstadt juge que la culture générale du grand public a besoin d'être complétée en ce qui concerne la métapsychique, dans l'intérêt

Digitized by Google

du public lui-même tout d'abord, naturellement, et aussi dans l'intérêt de la métapsychique... Car si les expérimentateurs avaient à leur disposition de vastes capitaux, ils pourraient accélérer l'allure de leurs recherches, qu'ils sont actuellement contraints d'effectuer avec de trop modiques ressources, en déployant des trésors d'ingéniosité pour arriver malgré tout à faire avancer leur travail. Mais si l'intérêt du public pouvait s'enflammer pour la métapsychique, si sa sympathie intelligente et active était assurée à cette recherche, il lui serait possible de progresser infiniment plus vite, et de serrer de plus près le problème troublant de la vie, de la conscience, et de la mort... peut-être ? en demeurant sur le terrain solide des faits. Tel fut la pensée de M. Ed. Offenstadt en entreprenant d'éditer la collection *Les Mystères de la Vie*. Entreprise audacieuse et généreuse, car y a-t-il rien de plus difficile que de lutter contre l'incompréhension apathique de la masse, ses préjugés obtus, pour provoquer un courant de sympathie agissante en faveur de questions qui, à tort, la laissent indifférente ?

Pour réaliser son but, M. Offenstadt a prié différentes personnalités de compétence indiscutable et de longue expérience de bien vouloir exposer au public sincèrement et simplement les faits métapsychiques afin de lui faire comprendre l'importance et l'intérêt que présente leur étude scientifique, et les horizons pratiquement illimités qu'elle ouvre...

*
* *

M. Wiétrich, à la plume autorisée duquel nous devons *L'Egnime de la mort*, s'occupe depuis vingt-quatre ans de métapsychique. Avec son ami M. Warcollier, — dont les travaux, fruits d'une longue patience, font autorité dans le domaine de la télépathie expérimentale — il participa à nombre d'expériences de métapsychique, tant « subjective » qu' « objective ». Il eut entre autres le bonheur d'assister à plusieurs séances données par Eusapia Palladino. Esprit d'élite, il unit à sa grande expérience un remarquable don philosophique qui lui permet de dégager des faits leurs grandes directives, et il est surtout d'une scrupuleuse probité intellectuelle, ce qui, à mon avis, est le plus important. Car dans le domaine métapsychique, tout spécialement, toute fantaisie même généreuse est un vice rédhibitoire.

Voici, brièvement esquissé, le plan général de *L'Enigme de la mort*. Brièvement esquissé, car ce volume de 190 pages est si gonflé d'érudition qu'il est impossible d'en donner une analyse satisfaisante, d'en faire sentir toute la richesse de pensée.

La mort, dit en substance l'auteur, est « l'éternelle hantise ». La pensée de la mort fut et est restée le moteur principal des spéculations métaphysiques et religieuses. Les plus grands esprits se sont épuisés à vouloir le résoudre, leurs hypothèses hardies et généreuses ne sont point parvenues, parce qu'invérifiables, à ôter à la mort son amertume, son épouvante, à lui arracher son aiguillon. La certitude expérimentale, c'est la désagrégation hideuse du corps physique. La survivance d'un principe subtil ou immatériel ne peut être qu'une croyance : opposez une croyance à une certitude, presqu'infailliblement cette dernière l'emportera.

La science fournit également son effort : la mort ne pouvant être exclue totalement, il s'agit de prolonger le plus possible le bail de la vie. Notre auteur rappelle là les tentatives faites par de hardis chercheurs pour s'opposer au vieillissement des tissus et éloigner l'inévitable échéance. D'autres savants, un Hans Driesch, un Oliver Lodge croient pouvoir affirmer, du reste, sans sortir des limites de la science expérimentale, que le phénomène biologique n'est pas expli-

Digitized by Google

cable par le seul jeu d'actions physico-chimiques : il y aurait en sus un *quid* immatériel qui présiderait à ce jeu. Mais des savants plus nombreux encore sont restés irréductiblement attachés aux conceptions matérialistes, et cette absence d'unanimité chez des chercheurs, de renommée scientifique égale, n'a rien pour rassurer ceux qu'angoisse le problème de la mort... Quant aux psychologues, ils sont également loin d'avoir accordé leurs violons, et cela dans la même mesure que les biologistes, naturellement. La mort reste donc « un terrible pile ou face... »

Mais il y a la Métapsychique... La métapsychique apporte-t-elle à l'angoissant problème une solution ferme et démontrable ?... Ce serait beaucoup s'avancer que de le prétendre. Mais les faits de connaissance paranormale du réel, les faits d'action paranormale sur la matière (ceux d'idéoplastie spécialement) semblent faire voler en éclats les cadres dans lesquels la science officiellement admises a cru pouvoir circonscrire la conscience et l'action physique de l'homme. Si l'activité de la conscience dans son plan transcendant, se libère de l'esclavage des *formes de la sensibilité* Kantiennes, à savoir de l'espace et du temps, la conscience, par cette face d'elle-même, échappe *ipso facto* à la destruction. L'activité supranormale de la conscience échappe-t-elle totalement à l'emprise des dieux-termes Espace et Temps, ou seulement dans une mesure plus ou moins grande, quelles sont les lois qui la régissent, etc., voilà bien des points encore à l'étude. Mais il est légitime d'extrapoler, lorsque l'on avertit honnêtement qu'on le fait, à titre d'hypothèse vraisemblable, et sous réserve de vérifications ultérieures. C'est ce que fait notre auteur après l'exposé des faits métapsychiques. Et son essai d'interprétation philosophique de l'acquis actuel, ne saurait manquer d'intéresser quiconque réfléchit, même si l'on ne doit pas forcément tomber d'accord avec toutes ses conclusions.

L'Enigme de la Mort est un livre bien conçu, écrit avec talent, bourré d'exemples et qui présente heureusement au public la recherche métapsychique de façon à lui faire comprendre l'importance vitale des problèmes qu'elle s'efforce de résoudre.

Guérir... sans médecin, *par le Dr P. L. REHM (Société Parisienne d'Editions. Paris, 1929).*

Ce livre du Dr. P.-L. Rehm, est extraordinairement riche de pensées et de suggestions originales. C'est un livre vivant, parce que vécu, plein d'anecdotes et de souvenirs pittoresques que le Dr. Rehm, au cours de sa carrière bien remplie, a collectionnés en passant. C'est un ouvrage de fine psychologie individuelle et collective : psychologie de l'humanité souffrante et de ses réactions à l'égard de ceux, patentés ou non, qui prétendent guérir. Le Dr Rehm y étudie les causes des guérisons surprenantes que réalisèrent certains « guérisseurs », là où la médecine officielle ne peut rien. Il démontre qu'il s'agit la plupart du temps d'une action de la pensée sur la matière, de phénomènes d'auto-suggestion provoquée, dus aux prestiges du guérisseur, à l'atmosphère de mystère dont il sait s'envelopper, d'instinct ou par calcul...

Ce que veux le malade,
C'est être convaincu,
Qu'avecque ta pommade
Il ne souffrira plus !

Dr Forain
(Médecin de quartier).

Digitized by Google

Telle est l'épigraphe qu'a choisie le Dr Rehm pour son ouvrage. Elle en exprime bien l'idée directrice. La conviction qu'il sera guéri suffit dans bien des cas à guérir le malade. Elle accomplit même parfois des miracles. C'est une force immense que la foi : il s'agit de savoir déclencher l'acte de foi. C'est en quoi excellent les « guérisseurs » qui réussissent. Leurs pratiques souvent bizarres ne sont la plupart du temps que des points d'appui pour l'acte de foi du malade. On pourrait dire que ce dernier se guérit lui-même *à propos* des pratiques du « guérisseur ».

Ce qui fait que fréquemment le guérisseur réussit où le médecin échoue, serait l'appel que fait le premier à un certain charlatanisme auquel le second répugne, comme indigne de lui. Mais il y a dans certains cas quelque chose de plus qu'un simple prestige. Les guérisseurs possèdent parfois des recettes, transmises héréditairement, de remèdes ignorés de la science officielle et dont l'action « objective » est indiscutable. Le Dr. Rehm préconise donc la création d'une académie libre pour étudier les remèdes secrets des guérisseurs, persuadé qu'elle apprendrait bien des choses utiles pour le soulagement de l'humanité souffrante...

Il y a, encore, la question du « fluide ». Beaucoup de guérisseurs prétendent guérir grâce au « fluide ». Existe-t-il en fait ? Le Dr. Rehm est trop prudent et trop probe pour le nier, mais il remarque que jamais jusqu'à ce jour il n'a été possible de l'enregistrer, de le mesurer, d'en donner les caractéristiques, comme on le fait pour le fluide électrique, par exemple. Il est donc impossible également d'en affirmer l'existence... (1).

Le chapitre consacré aux pharmaciens et aux spécialités est aussi des plus instructifs. Comment on lance une spécialité, pourquoi elle guérit aussi longtemps qu'elle est à la mode, comment le public est souvent trompé et bafoué, et achète très cher des produits sans grande valeur... Le Dr. Rehm raconte tout cela avec une verve et une bonhomie charmantes. Tout spécialement savoureuse est l'histoire du directeur d'un grand journal berlinois (?) qui, émerveillé par un produit préparé par un pharmacien obscur, et dont l'efficacité équivaut à peu près à celle de l'alcool camphré, mit toute sa puissance au service du lancement de cette « spécialité »...

Le Dr. Rehm, enfin, montre que souvent nombre de médecins font usage inconsciemment de certains procédés des « guérisseurs », et que certains se sont mis à employer en temps utile la suggestion.

Au total, *Guérir... sans médecin* est un ouvrage des plus intéressants. Ecrit avec verve, il est aussi captivant qu'un roman. On y voit défiler nombre de curieux personnages, décrits de main de maître : Béziat, Coué, Germaine de Rouen, A. Lesage, etc. Il touche à la métapsychique par le fait qu'il étudie l'influence souvent insoupçonnée de la pensée sur l'organisme, et les métapsychistes trouveront à le lire un véritable plaisir et bien des enseignements curieux.

Le Merveilleux dans les Jeux du Hasard, *par C. de VESME (Société Parisienne d'Editions, Paris, 1929).*

M. de Vesme est un des métapsychistes qui a eu une des plus mouvementées et des plus longues carrières que nous connaissions. Rédacteur en chef pendant de nombreuses années des *Annales des Sciences Psychiques,* il a connu — et il connaît encore — presque tous les plus grands chercheurs de notre domaine, et l'on ne compte plus les « séances » auxquelles il a assisté. Il est, de plus, un

(1) Et même si cette existence était indubitable, il s'agirait encore de prouver que c'est bien le « fluide » qui guérit.

Digitized by Google

érudit remarquable. Enfin M. de Vesme a un esprit d'une subtilité diplomatique tout à fait étonnante. Croit-il à l'intervention des esprits? N'y croit-il pas ? Que croit-il, dans son for intérieur ?... Questions qui réclamerait la sagacité de toute une famille d'Œdipes pour être résolue. Car M. de Vesme fait des sourires aux uns, des grâces aux autres, sans donner de gage à personne. Et grâce à ce système de grande prudence... il a su garder des intelligences dans tous les milieux. Enfin, il est servi par un style facile, coulant, imagé ; par un humour léger et de bon aloi.

Dans *Le Merveilleux dans les Jeux de Hasard* l'on retrouve toutes les qualités de M. de Vesme.

Dans son introduction, il fait remarquer que les œuvres d'imagination ne sauraient atteindre au degré de romanesque et d'intérêt que présente la réalité elle-même. Car la réalité, quand on l'étudie dans toute son étendue, présente bien des faits si surprenants qu'on serait tenté de les repousser d'emblée si leur récit n'avait cette coloration de vécu, ce *quid proprium* inimitable qui s'impose à l'attention. Puis, dans le corps de l'ouvrage, tout en racontant des anecdotes personnelles, en citant ou en résumant des faits publiés par d'autres expérimenteteurs, il intercale le plus aimablement du monde les réflexions les plus sérieuses. Il rapporte les cas troublants de conscrits qui avaient eu connaissance d'avance du numéro qu'ils obtiendraient au tirage au sort, il nous initie au fonctionnement de la loterie d'état et aux prémonitions qui permirent parfois à certaines personnes de réaliser des fortunes plus ou moins considérables en prévoyant les ambes, les tierces, les quaternes et les quines qui seraient tirés. A ce sujet il expose la théorie du subconscient, et celle de l'intervention des esprits. Car si la forme de certaines prémonitions paraît militer en faveur d'une des explications, la forme d'autres prédictions paraît militer en faveur de l'autre hypothèse, et, pour M. de Vesme, tout paraît se passer... comme si l'une et l'autre étaient vraies. Les courses de chevaux; enfin, ont aussi donné lieu à de bien curieuses prémonitions. Certains clairvoyants furent même vendeurs de pronostics. Le jeu de la Bourse présente des prévisions aussi remarquables. Enfin, le jeu des cartes est une mine inépuisable d'observations curieuses. M. de Vesme rappelle ici l'histoire du formidable clairvoyant que fut Alexis Didier, qui bouleversa si fort le prestidigitateur Robert Houdin. A ce sujet, il se demande si les joueurs qui ont de la veine ne seraient peut-être pas des manières d'Alexis Didier, quoique à des degrés moindres et variables ? Le jeu de la roulette, celui des petits chevaux, fournissent aussi bien des faits qui sont inexplicables par le calcul des probabilités. L' « inconscient » peut-il connaître l'avenir ? Faut-il faire intervenir l'hypothèse d'un *éternel présent ?* Ou bien dans ces cas spéciaux, une autre force intervient-elle ?

Cela donne à M. de Vesme l'occasion de faire une incursion dans le domaine de la métapsychique objective, ou de l'action supranormale sur la matière. Il cite les curieuses expériences du Dr. Ochorowicz avc Mlle Stanislawa Tomczyk, et les phénomènes surprenants que cette dernière savait produire : mouvements d'objets sans contact, influence sur la rotation d'une aiguille, arrêt de la boule de la roulette au chiffre déterminé d'avance, etc. Dans les casinos, les personnes qui ont des « prémonitions » ne seraient-elles pas tout simplement des personnes douées de facultés de médiumnité physique, et qui dirigeraient la boule de la roulette à l'aide de leurs fluides ? Question non encore résolue. Enfin, M. de Vesme nous introduit dans le groupe de M. Henri Poutet, de Bruxelles, où des merveilles se produisent sans arrêts. Il y est question de phénomènes de divination dans les jeux de cartes, tels que l'on en est suffoqué. Car ils sont d'une complexité inouïe, et semblent faire entrer en jeu à peu près toutes les facultés métapsychiques actuellement connues.

Digitized by Google

M. de Vesme termine son ouvrage par une conclusion auquel il est impossible de ne pas souscrire :

« N'acceptons jamais une idée rien que parce qu'elle est admise en enseignée à l'heure présente. Exerçons surtout inexorablement les facultés d'examen et de raisonnement. Cette attitude ne suffira jamais à nous faire atteindre la vérité suprême et absolue ; mais elle nous en approchera ; du moins elle nous empêchera de nous fourvoyer, dans sa recherche, sur des sentiers trompeurs qui mènent aux déserts et aux précipices. »

L'ouvrage de M. de Vesme est bien écrit et agréable à lire : son idée d'avoir réuni en un petit volume les principaux phénomènes de clairvoyance se rapportant aux jeux de hasard est originale, et bien des lecteurs seront curieux d'étudier le mécanisme de la « Veine » avec M. de Vesme.

Le Magnétisme qui guérit, *par le Dr MOLLET et M. Rémi PACHER (E. Le François, éditeur, Paris, 1929).*

Le Dr Mollet, Ancien interne des Hôpitaux de Paris, et son collaborateur, nous présentent là un ouvrage bien surprenant. Le but en est, à ce que prétendent ses auteurs, admirablement désintéressé : Il s'agirait d'apprendre à chacun comment on devient guérisseur, et guérisseur *par le magnétisme*. Car le Dr Mollet et M. Pacher croient à l'existence objective du fameux « fluide »... Etant donné la qualité scientifique du Dr Mollet, l'on s'attendrait à trouver dans son ouvrage les preuves certaines, obtenues par une expérimentation impeccable, de l'existence du dit fluide, tout d'abord. En fait, il n'en est rien. Nos deux auteurs se contentent de « réchauffer » les arguments avancés depuis plus d'un siècle par les magnétiseurs, et de présenter comme concluantes des expériences dont l'insuffisance a été si nettement démontrée dans notre Revue par M. E. Clément-Martin et le Dr. Ménager (1), chercheurs perspicaces, qui ont prouvé — ce qu'avaient fait en grande partie MM. Archat et Warcollier en 1907 et 1908, déjà — que les rotations effectuées par les équipages du sthénomètre de Joire, du tambour de Tromelin et les autres appareils de construction analogue, étaient dues exclusivement « aux *convections aériennes déterminées par le rayonnement thermique* qu'émettent les corps vivants... »

Mais le Dr Mollet et son collaborateur ne s'embarrassent pas de si peu. Ils ont la foi. Pour eux, le fluide existe. Il existe même si bien qu'ils l'ont classé, catégorisé, étudié sous toutes ses formes. Il y en a du bon et du mauvais, du positif et du négatif ; le fluide se perd et se récupère, certains régimes en favorisent la production, d'autres y nuisent (le régime carné, par exemple). L'eau peut servir de véhicule au « fluide » — c'est l'eau magnétisée. On l'utilise en lotions, en potions, en bains. Elle a le privilège étonnant de produire les résultats les plus contradictoires : Suivant les besoins, elle est tonique ou apaisante, ralentit ou active les fonctions intestinales, etc.

Mais le « fluide » n'agit pas qu'au contact immédiat. On peut le projeter au loin à cent, mille kilomètres et plus. Ici le Dr Mollet et M. Pacher parlent de la télépsychie, et ramènent la comparaison inévitable avec la T. S. F. : Analogie dont tant de faits sont venus démontrer la fausseté. Ça n'a aucune importance aux yeux de nos auteurs : ils parlent froidement de condenser les vibrations de la pensée en faisceaux que l'on projette au loin, en les dirigeant sur telle ou telle personne... On arrive très bien ainsi à agir à distance sur la personne visée. A l'appui de cette affirmation, on nous cite

(1) *Revue Métapsychique*, 1926. Le Rayonnement magnétique humain (Ses fausses preuves).

Digitized by Google

l'exemple surprenant que voici résumé : Une dame marseillaise, volage, abandonne le foyer conjugal. Le mari, au désespoir, va supplier MM. Pacher et Mollet de faire revenir sa femme. Ceux-ci, par l'action de la volonté et du fluide projeté sur elle à grande distance, ramènent dans ses bras l'épouse repentante...

A mesure que l'on progresse dans la lecture du *Magnétisme qui guérit*, la stupéfaction grandit. Non pas que les théories développées ou les principes exposés aient rien de bien original, capable de bouleverser les idées déjà connues... Non ! au contraire. La stupéfaction grandit de voir tous ces « rossignols » de l'occultisme apostillés gravement par un ancien interne des Hôpitaux de Paris. Ce médecin ignore-t-il donc toutes les études qui, depuis un siècle — car les théories sur le fluide du Dr Mollet sont celles des magnétiseurs d'il y a cent ans — ont été faites de la pensée qui guérit et ont mis en particulière évidence l'influence prodigieuse de la suggestion sur l'organisme vivant, à tel point qu'il serait difficile d'affirmer que la plupart des guérissons d'apparence miraculeuse relèvent d'autre chose que de ce facteur ? C'en a tout l'air. A-t-on trouvé, du moins, un procédé permettant de faire le départ entre l'influence de la suggestion et l'action du « fluide » ? L'a-t-on détecté, ce « fluide » ? Quelle est sa fréquence et sa longueur d'onde ? Comment enregistrer son action à l'état « pur » ? Voilà une série de questions dont les solutions reposent encore dans le sein de l'avenir. Car on peut évidemment *supposer* sans absurdité flagrante que le « fluide » existe... mais en toute rigueur, on n'en *sait* rien, de source certaine.

*
* *

Je pourrais — si j'étais indiscret... — citer tel « guérisseur » de ma connaissance, très intelligent, sceptique aimablement entre « initiés » (entre augures... n'est-ce pas ?)' mais doué d'un aplomb formidable... qui lui vaut les plus surprenante guérisons « à distance ».

Parfois la famille éplorée d'un malade habitant au loin délègue un de ses membres audit guérisseur, pour l'objurguer de le guérir.

« Je vais m'occuper de votre cher malade... (dit-il en substance). Inutile de le faire venir ici, je m'en vais le soigner en corps astral. Dites-lui bien de se mettre en état de réceptivité à tels et tels moments de la journée ; il ressentira ma présence et l'action de mes fluides ». L'ambassadeur familial s'en retourne à Trou-sur-Mer ou à Patelin-sous-Bois, à l'autre bout de la France. Il est très impressionné par l'aplomb, la certitude magistrale, le langage scientifico-occulte du guérisseur. Il fait partager sa foi au reste de la famille : le malade vit dans l'attente du miracle, se prépare, plein d'espoir, à subir l'action des « fluides » que le guérisseur, voyageant en « corps astral », va déverser sur lui. A l'heure dite, il ressent la présence mystérieuse l'envelopper de ses fluides bénéfiques... et, au bout d'un certain temps plus ou moins long, dans bien des cas la guérison survient...

« Comment savez-vous qu'il a guéri ? demandai-je à l'habile thérapeute qui me contait ses exploits.

— Comment je le sais ? Mais parce que l'on ne manque pas de me l'écrire, en joignant à la lettre un mandat substantiel « comme faible témoignage de sincère reconnaissance ... » Je puis vous montrer quantité de ces attestations, si vous le désirez.

— Ces gens-là sont bien bons de vous envoyer des mandats. Car ils pourraient fort bien garder un silence économique...

— Oubliez-vous donc que, d'abord, je suis censé suivre les progrès de la

Digitized by Google

cure dans mes pérégrinations en corps astral ? Ensuite, le miraculé craindrait trop que son ingratitude n'indispose le thaumaturge, qui, pour le punir, pourrait lui rendre son mal... N'avez-vous donc jamais vu de chapelles garnies d'*ex-voto* ? Les mandats que je reçois sont les *ex-voto* que l'on me dédie, autant par crainte du « choc en retour » — vous savez ? — que par reconnaissance.

— C'est très ingénieux de votre part de vous faire payer ainsi pour des soins inexistants. Car je vous connais assez pour ne penser pas que vous faites effectivement quoi que ce soit....

—Evidemment ! A peine l'ambassadeur éploré a-t-il franchi mon seuil pour s'en aller, que je ne pense plus du tout à sa petite histoire. A quoi bon ?.... Il s'en va avec la conviction de ma puissance magique. Il implante dans l'esprit du malade, dans celui de la famille, la croyance au miracle. Il crée l'atmosphère du miracle. L'on vit dans l'attente du miracle... Et, à force de l'attendre, il finit bien par se produire, du moins, dans nombre de cas. C'est la foi qui sauve, mon rôle a été de donner la foi.

— Mais — je vous demande pardon, cher monsieur — ne trouvez-vous pas que recevoir ainsi de l'argent pour des soins en corps astral que vous n'avez pas donnés...

—... Que je ne saurais donner, même en admettant (*adhuc sub judice lis est*) l'existence du corps astral et des fluides. Car il faudrait que je soit doué d'ubiquité... Mais poursuivez votre pensée, cher monsieur !

—Ne trouvez-vous pas que recevoir de l'argent dans ces conditions-là, ce soit un peu... un peu....

— Indélicat, peut-être ? Fait-on ce reproche à la divinité lorsqu'elle reçoit, par le truchement de ses représentants terrestres, les témoignages tangibles de la reconnaissance des fidèles pour telle grâce demandée et reçue ? La divinité, à vos yeux, s'occupe-t-elle beaucoup plus de ses adorateurs suppliants que moi de mes malades ? Ou le mécanisme de son action ne vous paraît-il pas plutôt étrangement identique à celui de mon action, à moi ? Mais, sans nous élever jusqu'aux sphères métapsychiques, le prestige du médecin patenté et diplomé n'entre-t-il pas pour une part énorme (sinon comme facteur unique) dans nombre de guérisons ? S'il m'arrive de réussir où les « officiels » échouent, c'est qu'il entre dans mon prestige une grande part de surnaturel. — Et j'ai sur eux — sans plaisanterie — encore une autre supériorité. Que le médecin guérisse, en effet, ou que le malade trépasse, il faut toujours payer les honoraires de l'homme de l'art. Moi, on ne me paie mes cures à distance que lorsqu'elles ont été couronnées de succès. Indélicat de ma part, d'accepter les chèques ou les mandats qui garnissent les lettres de reconnaissance qu'on m'adresse ? Mais c'est moi qui ai donné la foi, la foi qui a guéri, la foi qui a sauvé. N'est-ce pas un don inestimable ? Je me considère au contraire comme un précurseur de la thérapeutique de l'avenir, de cette thérapeutique qui consistera précisément en l'art de déclencher les forces de guérison que chaque organisme porte en lui.

— Peut-être... »

*
* *

Je disais donc, avant ma digression, que ma stupéfaction grandissait, à mesure que j'avançais dans la lecture du livre du Dr. Mollet et de M. Pacher.

— Ce médecin a-t-il vraiment la foi en l'existence du « fluide », me disais-je. En tout cas, les preuves qu'il avance de son existence démontreraient une bien étrange lacune d'instruction chez un « ancien interne, etc. », et d'étonnantes erreurs dans le raisonnement expérimental. Ou bien ne serait-il pas un auteur avisé, et fin psychologue, sachant combien la masse aime le surnaturel, et

Digitized by Google

jouit intensément lorsqu'on lui offre le spectacle d'un « savant officiel » dénigrant la « science officielle », au profit d'élucubrations d'un occultisme plus ou moins enfantin ? A-t-il tout simplement misé, pour escompter une forte vente de son ouvrage, sur le plaisir extrême que prend toujours la masse imbécile lorsque lui est conté quelque roman occulte ? Ce serait assez habile : faire appel à la fois à la crainte de la souffrance et à l'attrait du mystère, c'était prendre en mains les deux plus forts atouts ».

Mais la conclusion de l'ouvrage fut pour moi un trait de lumière :

«... et nous nous tenons à la disposition de ceux qui désireraient nous demander conseil sur un cas particulier, susceptible de les embarrasser. La lettre nous parviendra, si elle est expédiée au Docteur Mollet, Institut de Magnétisme... (ici, l'adresse) ou à Rémi Pacher, même adresse ».

Ces quelques lignes de conclusion donnent la clef des 275 pages qui les précèdent : la publication de cet ouvrage est, indubitablement, quelque chose de très ingénieux.

Je ne forme qu'un vœu : Puissent les deux savants auteurs obtenir avec les clients qui ne vont pas manquer d'affluer à l'Institut de magnétisme, d'aussi bons résultats que le guérisseur dont j'ai plus haut rapporté l'instructive conversation...

CHARLES QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Okkultismus und Wissenschaft, par le Dr HEINRICH SCHOLE (Vandenhœck et Ruprecht, éditeurs, Göttingen, 1929).

La Personalità di uno Spirito, par O. PETRI (Flli Bocca, édit., Torino, 1929).

Leonard and Soule experiments in Psychical Research, par Lydia W. ALLISON (Boston S. P. R., édit., Boston. 1929).

Le vrai message de Jésus, par Léon MEUNIER (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).

Sen, jego symbolika i nadswiadomosc (Le rêve, son symbolisme et la superconscience), par Prosper SZMURLO (« Swit », édit., Varsovie, 1929).

Psico-analisis del sueno profético, par Cesar CAMARGO Y MARIN (Aguilar, éditeur, Madrid, 1929).

Digitized by Google

PROJET D'UN PRIX

à décerner aux sujets doués de facultés paranormales

(Connaissance paranormale du réel, action paranormale sur la matière)

Une de nos abonnées, Mme la Générale Foulon, nous propose de créer un prix destiné à récompenser les sujets doués de facultés supranormales.

Mme Foulon part de ce principe que beaucoup de personnes douées des dites facultés les gardent pour elles et leur entourage. Mais, peut-être que si un prix important était institué, certaines de ces personnes qui, jusqu'à ce jour, ont évité d'être mises en évidence, pourraient être attirées par lui Ce prix constituerait, au fond, un juste dédommagement à leur utile collaboration à nos recherches.

Nous trouvons qu'il est en effet très judicieux d'essayer ainsi de provoquer la mise en évidence de certains sujets, quelle que soit la forme de leurs facultés (connaissance paranormale du réel ou action paranormale sur la matière).

Mme la Générale Foulon a appuyé sa suggestion d'un don de 500 francs destiné à amorcer la constitution du prix. Nous ouvrons donc dans nos colonnes une souscription spéciale et, selon l'importance de la somme recueillie, nous instituerons un prix qui sera décerné tous les un, deux ou trois ans, prix à attribuer à un « sujet » non encore étudié à ce jour *et qui nous aura fait, durant ce laps de temps, la démonstration scrupuleuse et irréfutable du phénomène le plus intéressant et le plus utile pour nos études.*

Nous soumettons ce projet à nos lecteurs et, dans quelques mois, selon l'intérêt qu'ils lui auront manifesté, nous ferons connaître l'importance du prix et les conditions dans lesquelles il sera décerné.

Les dons sont à envoyer comme ceux faits à la souscription permanente, en spécifiant *toutefois qu'il s'agit du prix à instituer.*

(Il va de soi que si la somme recueillie est nettement insuffisante, il n'y aura pas de prix et l'argent versé sera transféré automatiquement à la souscription permanente, à moins que les souscripteurs du prix ne manifestent le désir d'être remboursés.)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro 5 de l'année 1928 de la *Revue Métapsychique*, M. Charles Quartier a fait paraître un compte rendu de mon ouvrage « L'homme de l'Au-delà ». La pensée fondamentale de mon livre a été si complètement passée sous silence que je viens vous prier de me donner l'occasion d'une rectification sur ce sujet.

D'après mon critique, j'aurais fait de l'enseignement spirite, de la survie personnelle non seulement l'explication de l'expérience mystico-religieuse, mais aussi le fondement propre de toute la métapsychologie : « L'explication par l'hypothèse spirite, dit M. Quartier, c'est ce que notre « auteur appelle la métapsychologie ; c'est la clé qui ouvre toutes les ser- « rures, c'est le « Sésame, ouvre-toi » universel ». Rien ne peut être plus faux que ceci. L'hypothèse fondamentale qui pénètre toute la partie théorique explicative de mon ouvrage est au contraire la vieille pensée que le Dr. Osty aujourd'hui expose en France, d'un psychisme surindividuel de nature personnelle ou quasi personnelle, — d'après les observations de Janet et d'autres — dans lequel psychisme sont également rangées les individualités humaines, comme les phases du moi plus limité sont rangées dans des phases plus vastes dans le cas de division concentrique du moi.

Cette hypothèse fondamentale de l'ouvrage prime l'hypothèse spirite au point que je puis la désigner comme un système éliminant l'hypothèse spirite. Le spiritisme apparaît dans le cadre de mes conceptions comme une adjonction qui pourrait tomber, sans que par là les idées fondamentales de mon livre soient touchées. Je ne veux pas dire avec ceci que cette adjonction n'ait pas son importance dans la signification de l'expérience mystique, car j'estime que l'hypothèse spirite est aujourd'hui prouvée avec évidence, prouvée par des arguments qui semblent étrangers à M. Quartier et qu'en tout cas il ne paraît pas avoir trouvés dans mon livre. Le compte-rendu de M. Quartier des chapitres consacrés au spiritisme se rapporte si peu à leur contenu réel que ce compte rendu reste pour moi, l'auteur, incompréhensible. Ce qui concerne cette hypothèse citée plus haut, cette hypothèse tout actuelle, M. Quartier ne le mentionne même pas par un mot, non plus que les faits et les déductions par lesquels j'ai essayé de la soutenir, c'est-à-dire les phénomènes de prémonition et les théories qui en découlent. Il m'est donc impossible de croire que M. Quartier a fait autre chose que de feuilleter simplement mon ouvrage avant de le critiquer.

MATTIESEN.

Contrairement à ce que pense le Docteur Mattiesen, j'ai l'habitude de lire entièrement les ouvrages que j'analyse. J'ai consacré plusieurs semaines au sien. Je l'ai mal compris, soit, mais est-ce entièrement de ma faute ?... J'en suis moins sûr.

Car le Dr. Osty, après avoir lu et relu la rectification du Dr. Mattiesen,

Digitized by Google

m'a déclaré, à propos des théories que ce dernier lui attribue : « Je ne comprends pas. Je ne vois pas du tout ce que le Dr. Mattiesen veut dire là ! » Ce qui semblerait démontrer que le Dr Mattiesen est aussi ardu à comprendre en français qu'en allemand.

Que j'aie péché par défaut d'intelligence, je le veux bien. Mais le Dr. Mattiesen ne pécherait-il pas lui-même quelque peu par défaut de clarté ? Dans quelle mesure la responsabilité de mon erreur est-elle (peut-être) partagée ?... J'en laisse juges les lecteurs assez heureux pour être capables de lire dans le texte allemand Der jenseitige Mensch, *et assez subtils pour le comprendre. Pour ma part, cet ouvrage demeure un des plus intéressants, et une mine précieuse pour les chercheurs, je me plais à le répéter.*

CH. QUARTIER.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Dix-septième liste

M. Cols, Tunis (2e versement), 10 fr. — M. Marc Bisconti, Genève (2e versement), 10 fr. — M. Ramuz, Sceaux (2e versement), 10 fr. — Foyer Spirite de Béziers (2e versement), 10 fr. — Lejeune Alfred, Charenton (1er versement), 10 fr. — Docteur Crandon, Boston (4e versement), 50 fr. — Fakry Bey, Péra (2e versement), 23 fr. — M. Mellon, Paris (2e versement), 10 fr. — Miss Plackledge, Paris (1er versement), 25 fr. — Mohtar Pacha, Turquie (3e versement), 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

Digitized by Google

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvelée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ;

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi, jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies . . . . . **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla. . . . . **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays. . . . . **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros de 1927 est de 10 fr. ; années 1925 et 1926, 12 fr. ; années 1922, 1923 et 1924, 14 fr. ; années 1920 et 1921, 15 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Pays avec lesquels fonctionne ce service : Afrique Occidentale Française, Maroc, Tunisie, Sarre, Allemagne, Belgique, Danemark, Hongrie, Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Autriche, Dantzig.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. DE VESME. Préface du Dr J. MAXWELL. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve**, 1 vol. in-8..... **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient**, 1 vol. in-8, 5e mille..... **17 50**

— **L'Être subconscient**, 4e édition, 1 volume in-16..... **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance**, 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques**. Adaptation de l'anglais par L. MARILLIER. Préface du Pr CH. RICHET, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation**, 1 vol. in-16..... **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience**. Préface du Pr P. JANET. 1 volume in-8..... **10 50**

LODGE (Sir OLIVER). — **La Survivance Humaine**. *Etude de facultés non encore reconnues*. Traduction par le Dr BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1 vol. in-8..... **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques**. Préface du Pr CH. RICHET. 5e édition revue. 1 vol. in-8..... **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité**. *Etude biographique de psychologie pathologique*. Traduit par R. et J. RAY. 1 vol. in-8..... **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine**. *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales*, 3e édit. 1 vol. in-8..... **14** »

OSTY (Dr EUGÈNE). — **La Connaissance supra-normale**, *Etude expérimentale*. 2e édition, 1 volume in-8..... **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny**..... **12** »

RICHET (CH.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique**, nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8..... **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie**. Préface du Pr CH. RICHET. 1 fort vol. in-8..... **20** »

Digitized by Google

Année 1929. — N° 3. Mai-Juin.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :

Pages

Consolidation de l'Institut Métapsychique..... 161

L'Obsession et la Possession dans l'Extrême-Orient et dans les Pays non civilisés, par M. C. DE VESME..... 163

Post-Scriptum au Rapport sur les Séances d'Eusapia Palladino à l'Institut Général Psychologique, par M. JULES COURTIER..... 184

Mémoire de la Matière, par le Dr FOVEAU DE COURMELLES. 191

Le « Moi » et le « Je » *(Etude introspective de la Conscience)*, par M. FRANK GRANDJEAN, Professeur de philosophie à l'Université de Genève..... 194

Les grands Problèmes de la Physique moderne *(suite)* : III. *L'Atomistique* (suite) : c) *Modèles d'atomes*, par M. ANDRY-BOURGEOIS..... 223

La Métapsychique en France et à l'Etranger, par CHARLES QUARTIER..... 234

L'Avenir et son mystère, par E. Wiétrich. — *Die para-psychologischen Erscheinungen*, par Willy-K. Jaschke. — *Maria. Eine Stimme ans dem Janseits ?* W.-K Jaschke. — *Leonard and Soule Experiments in Psychical Research*, by Lydia W. Allison. — *Supplementary mat rial.* by the Research officer of the Boston S. P. R. — *James-H. Hyslop-X His Book. A. Cross Reference Record,* by Gertrude Ogden Tubby. — *L'Ame des Mourants,* par le Dr S. Icard.

Chronique, par MAURICE MAIRE..... 244

Catalogue du *National Laboratory of Psychical Research*. — La Médiumnité de Margery : Dr Crandon à M. Maire. — Télépathie. — Mme Lotte Plaat, psychomètre.

Souscription permanente..... 256

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Digitized by Google

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVII^e^)

Téléph. : WAGRAM 65-48 Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITE.

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président honoraire.*

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Docteur HANS DRIESCH, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, ex-Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

RENÉ WARCOLLIER, Ingénieur, Paris.

Directeur :

Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et ses ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie, sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

Digitized by Google

Année 1929. — N° 3. Mai-Juin.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Consolidation de l'Institut Métapsychique

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que M. Jean Meyer vient de consolider sa fondation par la donation de l'hôtel du 89 Avenue Niel, dont l'Institut Métapsychique International n'avait antérieurement que la jouissance. Ce don a été légalement approuvé par le Ministère de l'Instruction Publique.

Jusqu'à ce jour M. Jean Meyer avait assuré la vie de l'Institut Métapsychique par la donation d'un premier capital et par sa contribution personnelle de tous les instants.

Le 1er juillet 1928, *il a créé une* Société d'Etudes Métapsychiques (*Société à responsabilité limitée, au capital de* 4.000.000 *de francs*). *Cette Société s'est substituée à lui depuis le premier janvier* 1929. *Elle aura à assurer à l'Institut Métapsychique International, pendant et après la vie de M. Jean Meyer, les ressources nécessaires à son bon fonctionnement.*

Cette succession de généreuses donations donne à notre Institut la certitude de continuer, en toute sécurité, de travailler dans l'avenir avec au moins les mêmes moyens que dans le passé. Elle lui permet aussi l'espoir que de nouveaux dons et legs viendront accroître son activité. Reconnu d'utilité publique par décret ministériel du 23 *avril* 1919, *il a, en effet, autorisation légale de recevoir tous dons et legs de quelque importance qu'ils soient.*

Les Membres du Comité de l'I. M. I. ont exprimé à M. Jean Meyer leur reconnaissance pour l'aide puissante qu'il apporte à la recherche dans une partie de la science destinée à fournir aux hommes la connaissance des propriétés transcendantes de leur

Digitized by Google

psychisme et la signification de la vie, c'est-à-dire : ce qu'il leur importe le plus de découvrir.

Et ils ont formulé le souhait que d'autres généreux donateurs viennent bientôt renforcer l'activité d'un Etablissement de recherches qui, ainsi que les laboratoires des autres branches de la science, ne peut produire qu'en proportion des moyens financiers dont il dispose.

* * *

Dans sa séance du 4 Mai 1929, le Comité de l'Institut Métapsychique a nommé Membre du Comité, M. *René Warcollier*, ingénieur.

Digitized by Google

L'Obsession et la Possession dans l'Extrême-Orient et dans les Pays non civilisés

De toutes les questions que doit nécessairement aborder celui qui s'occupe des croyances religieuses, envisagées au point de vue expérimental, aucune ne se présente sous un jour aussi fâcheux que celle de l'*obsession* et de la *possession*. Après avoir joui, pendant de longs siècles, du consentement presque unanime de l'humanité, elle ne rencontre presque plus dans les pays civilisés, que des sceptiques, même parmi les personnes les plus religieuses. Trois causes principales ont contribué à ce revirement de l'opinion humaine, savoir :

1° La réaction protestante, et puis philosophique, contre tout ce qui revêt un caractère de « miracle », ou de quelque chose d'analogue ;

2° Les progrès de la médecine — spécialement de la psychiâtrie — ayant permis de démontrer que beaucoup d'états attribués jadis à l'œuvre des démons pouvaient recevoir une explication purement physio-pathologique ;

3° La diffusion des recherches anthropologiques, ayant mieux fait ressortir la grossièreté de l'erreur dans laquelle tombent la plupart des sauvages, lorsque, dans leur ignorance de la vraie cause des maladies, ils attribuent celles-ci, en bloc, à l'influence de mauvais esprits ou de sorciers.

En ces conditions, les Chrétiens eux-mêmes — les Catholiques non exclus — évitent généralement, autant que possible, de toucher à cette question épineuse, qui leur procure un vague sentiment de gêne, d'embarras, même lorsqu'elle apparaît dans les pages de l'Evangile et sur la bouche du Christ. N'oublions pas que, dès le milieu du XVIII[e] siècle, J.-J. Rousseau écrivait que ses premiers doutes sur l'authenticité de l'Evangile lui étaient venus du rôle d'exorciste attribué au Messie.

On ne doit cependant pas se dissimuler qu'une nouvelle période de discussions sur l' « obsession » et la « possession » vient de s'ouvrir et est appelée à prendre peut-être une étendue fort singulière et imprévue dans ce siècle de positivisme et d'incrédulité religieuse. Ceux qui se sont occupés, ne fût-ce que superficiellement, de Métapsychique, n'ignorent pas, en effet, que les phénomènes paranormaux, qu'ils soient de nature matérielle ou de nature mentale, pren-

Digitized by Google

nent souvent une apparence « spirite », certainement due, dans la plupart des cas, aux croyances conscientes ou subconscientes du médium et de son entourage.

Or cette apparence d'intervention spirite se manifeste, la plupart du temps, au cours des séances médiumniques, *sous la forme d'un « contrôle » que les soi-disant esprits prennent du médium.* La personnalité du supposé esprit semble parfois se superposer à celle du médium, sans l'éliminer entièrement ; c'est quelque chose d'absolument analogue à la simple « obsession » des théologiens. Mais, en d'autres cas, il semble y avoir une élimination complète de la personnalité du médium, qui est remplacée par celle du soi-disant esprit ; c'est alors la « possession » proprement dite.

Sans doute, dans les séances médiumniques, ce phénomène se produit avec le consentement du sujet et des expérimentateurs qui, loin de s'efforcer de l'empêcher, cherchent à le provoquer. A la fin de la séance, on réveille le médium qui, par cette naïve suggestion, reprend son état normal. Mais il n'est pas moins évident que, si l'on admet la possibilité de l'obsession et de la possession, vraies ou apparentes, au cours des séances *ad hoc,* on ne saurait contester la possibilité qu'elles se produisent alors même qu'elles ne sont pas provoquées dans un but d'expérimentation. Le contraire apparaît même comme étant assez invraisemblable. En effet, les objections qui ont été soulevées à cet égard par Sir Oliver Lodge et par d'autres sont plutôt de nature philosophique et conjecturale : « Il nous répugne de croire que la liberté individuelle de penser puisse être violée par un être invisible, etc., etc. ». Mais au point de vue positif, et par conséquent scientifique, tout ce que l'on pourrait objecter peut-être c'est que, comme la suggestion hypnotique, pour être efficace, doit être acceptée par le sujet, de même un sujet qui n'accepte point la suggestion d'un esprit ne saurait être subjugué. Cette objection serait d'ailleurs fort discutable ; elle constituerait en somme une hypothèse à contrôler par l'expérience.

Voilà donc l'obsession, la possession de jadis revenues avec les mêmes noms, avec les mêmes traits caractéristiques, avec la même signification — ou à peu près — dans l'expérience contemporaine.

Jusque-là, il ne s'agit encore que des altérations de la personnalité. La difficulté d'admettre l'intervention d'esprits dans les maladies corporelles est infiniment plus sérieuse. Et pourtant, la science nous a désormais habitués à penser que les liens entre la psycho-pathologie et la physio-pathologie sont bien plus étroits que ne le supposaient nos aïeux, quoique ceux-ci ne les aient jamais entièrement ignorés. En étudiant l'auto-suggestion et l'hétéro-suggestion, on ne tarde guère à constater leur influence sur la production ou le développement des maladies corporelles, surtout chez certains sujets hau-

Digitized by Google

tement suggestibles ou hystériques. On ne devrait donc voir rien de trop étrange ni d'anormal (en principe, bien entendu !), au fait que les maladies les plus diverses puissent avoir une origine qui les rattache à l'obsession et à la possession.

Et même, à cet égard, une remarque préliminaire ne sera pas inutile.

Un général qui n'estime pas à sa juste valeur les forces ou l'habileté de son adversaire s'expose à d'amères surprises. De même, dans les controverses scientifiques, il faut bien se garder de mépriser *a priori* l'intelligence de son contradicteur et de méconnaître la valeur des arguments qu'il présente. C'est ainsi que, dans la question qui nous occupe, on serait bien naïf de croire triompher de son contradicteur par des phrases faites, telles que la suivante, si rabachée pourtant : « Lorsque un clinicien soigne un malade que l'on croit possédé par un esprit, non seulement il ne trouve pas cet esprit sous son scapel ou son microscope, mais il constate chez le patient les symptômes correspondants à telle ou telle maladie ». En effet, les sauvages eux-mêmes, quand ils attribuent à de méchants esprits les maladies des leurs : fièvres, dissenterie, lèpre, folie, etc., ne contestent nullement que les symptômes de ces maladies se rencontrent chez les malades. Ils se bornent à affirmer que la maladie est l'œuvre d'un mauvais esprit ou d'un sorcier. Maintenant, mettons de côté les sauvages et entrons dans le domaine de la science. Un hypnotiseur crée par la suggestion un stigmate, une affection pathologique quelconque chez l'hypnotisé. C'est bien lui qui est *l'artifex* de la maladie ; il a joué le rôle attribué par les sauvages aux démons. *Or le médecin constatera chez le malade la présence du stigmate, les symptômes de la maladie ; il ne trouvera sous son scapel ou son microscope aucune trace du suggestionneur.*

En somme, si l'on veut étudier utilement ces questions, il importe que notre jugement ne soit pas faussé par un simplisme excessif, basé sur l'incompréhension et la dépréciation de la thèse des spiritualistes.

Dans la petite étude qui suit, nous n'avons d'ailleurs nullement la prétention de résoudre, ni même de discuter, de soulever, le problème de l'essence de la possession. Nous nous proposons tout simplement de contribuer à faire mieux connaître par les Occidentaux les idées et les pratiques de quelques peuples, pour la plupart civilisés, mais chez lesquels la croyance à l'obsession et la possession constitue le fond même de leurs doctrines religieuses. Je désire démontrer aussi avec quelle légèreté et quelle incompétence cette question a été traitée jusqu'ici par la plupart des anthropologistes et ethnographes.

Ed. B. Tylor, par exemple, a consacré à ce sujet un long chapitre de sa *Primitive Culture*. Or il n'y a pas plus d'une page ou deux de

Digitized by Google

son exposé qui présentent réellement quelque intérêt pour l'éclaircissement du problème. D'abord, Tylor mêle les phénomènes de trance, d'inspiration, parmi ceux de « possession » proprement dite. De la sorte, non seulement tous les médiums indistinctement, mais les prophètes hébreux, les inspirés chrétiens, tels que Jean Evangéliste, etc., deviennent des « possédés ». Il y a évidemment un rapport entre ces différents phénomènes psychologiques — nous l'avons nous-même signalé un peu plus haut — comme il y a un rapport entre un aliéné, un malade qui délire, un homme ivre et un homme qui rêve ; un de ces états peut même être employé à expliquer l'autre ; mais ceci ne signifie pas encore que l'on doive les *confondre*. Ensuite Tylor, comme la plupart des anthropologistes, nous étale les trésors de sa documentation ethnographique, en nous apprenant que les prêtres de tel îlôt se mettent en un état spécial dans lequel un dieu est censé parler par leur bouche, et que chez telle peuplade du Continent Noir on exorcise régulièrement les malades ; mais il n'entre pas dans le vif de la question en nous présentant *des cas réellement dignes d'êtres examinés parce que des phénomènes surnormaux y percent.* Ce sont cependant les phénomènes surnormaux qui expliquent l'existence de ces croyances, alors même qu'ils ne les justifient point. Aussi le Dr Tylor ne pouvait que conclure d'une manière assez banale, en disant que chez les peuples civilisés ces manifestations existent aussi, mais que « sous l'influence des doctrines médicales, elles sont maintenant expliquées d'une manière plus conforme à la science moderne (1) ». Il ne s'agit là, en somme, que de la constatation d'un état de choses connu, sans l'apport d'aucun nouvel élément de discussion.

La question que Tylor et les anthropologistes en général se contentent de considérer comme étant déjà tranchée sans appel par la Science contemporaine, est par contre soulevée souvent par les missionnaires catholiques, spécialement dans les lettres qu'ils adressent aux organes de leurs Corporations. Depuis quelque temps, elle est même mentionnée, de temps à autre, dans les publications des missionnaires protestants. Malheureusement, les écrits de ces ecclésiastiques ne perdent jamais une tendance propagandiste et apologétique qui leur enlève une très grande partie de leur valeur documentaire. A la place des détails qui seraient nécessaires pour bien nous rendre compte de la nature de chaque cas, nous y trouvons généralement l'enthousiasme religieux et la préoccupation de faire servir les faits à la démonstration de leurs doctrines.

---

(1) Vol. II, p. 142-3.

Digitized by Google

L'enquête du Rév. Nevius sur la Chine

En ce qui concerne la Chine — terrain fort intéressant pour ces études, puisque en somme on y est en présence d'un peuple d'une civilisation très ancienne — le débat a été spécialement soulevé par un intéressant ouvrage du Rév. John L. Nevius, D. D. (Docteur en Théologie), paru en 1893 et intitulé : *Demon Possession and allied Themes* (1). Le Dr Nevius, américain, a été pendant 40 ans, missionnaire dans l'Empire du Milieu. Lorsqu'il y arriva, en 1854, il n'avait aucune idée au sujet de la « possession » ; ou plutôt son sentiment à cet égard se bornait, dit-il, à un vague regret — commun à presque tous les Chrétiens de nos jours — que la Bible ait fourni sur ce sujet des renseignements détaillés (chap. II, p. 10). Il ne tarda cependant pas à constater que les catéchumènes chinois ne partageaient nullement ce sentiment d'embarras ; de tout temps, en effet, on avait cru, dans leur pays, à la possession de l'intelligence et du corps de l'homme par de mauvais esprits. Ces gens avaient donc trouvé tout naturel, sur ce point-là, les enseignements de la Bible ; aussi, tous les Chinois convertis « ne sont pas moins convaincus de la réalité des possessions démoniaques, et du pouvoir qu'avait Jésus d'y remédier, que l'étaient les disciples de l'église évangélique » (*Introd.*, VI).

Quelques cas assez curieux de troubles mentaux et physiologiques qui furent attribués par les Chrétiens chinois à la possession de mauvais esprits, et qui disparurent après leurs exorcismes, frappèrent davantage encore le Dr Nevius, qui se demandait comment il devait les juger et quelle attitude adopter dans ces circonstances. Il eut alors l'intelligente et courageuse initiative de rédiger une circulaire qu'il adressa, en anglais, aux missionnaires protestants, répandus en diverses régions de la Chine ; une traduction chinoise en fut, en même temps, adressées aux pasteurs et notables chrétiens indigènes. Dans cette circulaire, qu'on peut regarder comme un modèle du genre, on pose aux destinataires les questions suivantes :

I. — Les cas de supposés possession démoniaque sont-ils fréquents dans votre localité ?

II. — Ceux qui y sont sujets sont-ils des personnes constitutionnellement faibles et maladives, ou des gens chez lesquels les fonctions du corps et de l'esprit sont, sous les autres rapports, normales ?

III. — Connaissez-vous des cas dans lesquels ces manifestations sont certainement involontaires, ou dans lesquels le sujet y est contraire, et lutte pour s'en débarrasser ?

IV. — Veuillez indiquer minutieusement les symptômes de ces cas.

V. — Ces manifestations sont-elles uniformes, ou varient-elles ? Et si elles varient, comment pourrait-on les distinguer et les classifier ?

(1) New-York, Fleming H. Revell Co, éditeurs.

Digitized by Google

VI. — A quel agent, ou à quels agents sont-elles attribuées ?

VII. — Dans les cas de possession démoniaque où le sujet parle d'une manière qui semble provenir d'une personnalité différente, y a-t-il des preuves qu'il en est bien ainsi ? Le sujet garde-t-il le souvenir de ce qu'il a dit ou fait pendant qu'il se trouvait dans un état anormal ?

VIII. — Quelles sont les méthodes par lesquelles les Chinois païens exorcisent les démons ; et jusqu'à point sont-elles efficaces ?

IX. — De quelle manière les Chrétiens expulsent-ils les esprits, et jusqu'à quel point y parviennent-ils ?

X. — Ces exorcismes sont-ils exécutés par les Chrétiens en général, ou seulement par certains individus, paraissant mieux disposés ou aptes à le faire ? Si cela est fait par une classe spéciale de Chrétiens, en quoi diffèrent-ils des autres ?

XI. — Connaissez-vous des cas dans lesquels des anciens membres de l'Eglise, ayant été exclus de celle-ci, ou d'autres en ayant été exclus plus tard, ont chassé de mauvais esprits ? (1)

XII. — Là où des cas de possession démoniaque se sont produits, leur influence paraît-elle avoir été nuisible, ou bien est-ce le contraire ?

XIII. Connaissez-vous un Chrétien exemplaire qui ait été sujet à une supposée possession démoniaque ?

Voulez-vous avoir la bonté de fournir en détail l'histoire de tout cas supposé ou réel de possession démoniaque, en répondant aux questions ci-dessus, ou à d'autres analogues oubliées par nous ; en donnant les noms des personnes et des localités, ainsi que les dates ?

Je désire spécialement des renseignements authentiques de la part de témoins oculaires ou auriculaires...

Les réponses à cette circulaire furent assez nombreuses. Elles sont, pour la plupart, de pasteurs indigènes — ce qui ne saurait surprendre. Le côté faible de leur exposé est constitué par l'insuffisance de la documentation ; ce qui n'est guère étonnant non plus. Le Rév. Nevius avoue que quand il voulut lui-même entreprendre personnellement des enquêtes de cette sorte, il se heurta à la mauvaise volonté des intéressés, qui se refusaient presque invariablement à le renseigner. C'est que le fait d'avoir un cas de possession dans la famille est regardé, non seulement comme un malheur, mais aussi comme une sorte de honte (fin du chap. I) ; on n'avoue pas plus facilement ces choses en Chine qu'on n'avouerait chez nous une tare mentale, ou une maladie « honteuse ».

Les exorcismes chinois contre les maladies corporelles

Relativement à la nature des esprits obsédants, le Rév. Timothy Richard dit, dans sa réponse au questionnaire de son confrère que « la définition chinoise orthodoxe est « qu'il s'agit là de *l'âme des trépassés* » (chap. V, p. 62). On les appelle généralement des *Kwei ;* on les regarde parfois comme des « Génies » et même comme des

(1) Cette question se rapporte aux paroles de Matthieu, VII, 22, 23.

Digitized by Google

dieux (Shin), quelques-uns d'entre eux ayant été élevés à la divinité.

Les Chrétiens indigènes les nomment naturellement des « démons ».

La partie la moins intéressante de ces pratiques est celle qui a trait aux maladies purement physiologiques, dans lesquelles n'apparaissent point, comme dans les maladies mentales, des symptômes tels que l'altération de la personnalité, etc., pouvant du moins expliquer, excuser la croyance à la possession démoniaque. Les Chinois des classes populaires ont bien recours, comme ceux des classes plus élevées, à des médecins, en cas de maladies, parce qu'ils admettent que celles-ci peuvent avoir une origine « naturelle » ; mais pour peu que le mal résiste au traitement de la science jaune, on en conclut qu'il est l'œuvre de mauvais esprits et l'on s'empresse d'appeler le sorcier. Celui-ci n'est point un prêtre, mais un homme du peuple, généralement d'une apparence étrange par lui-même, les figures les plus caractéristiques étant de nature à frapper davantage l'imagination du malade ; il a soin, en outre, de s'accoutrer de la façon la plus bizarre et effrayante. Il gambade en présence du patient, il crie sous le feu de l'inspiration, il écrit des formules magiques avec du sang tiré de ses veines par des entailles qu'il fait sous sa langue. Les assistants, afin de contribuer à effrayer les esprits obsesseurs et les obliger de partir, s'évertuent, à leur tour, à faire autant de tapage que possible par des coups frappés sur des tamtams, des gongs, des cymbales.

Il est rare que l'on ne tente pas de séduire ces esprits vénaux par l'offre de monnaies, qui sont d'ailleurs imités en papier doré et argenté, et que l'on brûle — seul moyen de les faire parvenir dans le monde de l'Au-delà, où il n'existe que « l'essence des choses ». On leur offre même de somptueux banquets. Dans les cas d'épidémies, on place souvent le tout sur un radeau que l'on abandonne ensuite à la dérive des eaux d'un fleuve, afin que les méchants esprits gloutons, s'étant précipités pour se repaître de la substance spirituelle de ces mets, sans prendre garde au piège qui leur est tendu, soient entraînés ailleurs.

Pour tout dire, certaines personnes ont quelquefois recours à d'autres astuces, plutôt qu'aux exorcismes proprement dits, toujours coûteux, pour se débarrasser des esprits obsédants. Par exemple, on suspend le vêtement du possédé dans un angle du logis et on appelle l'esprit qui, naïvement, s'y glisse. On s'empresse alors de jeter le vêtement à l'eau, et le malheureux possédé est considéré comme délivré.

Les exorciseurs ont encore d'autres cordes à leur arc. Un système qui s'était pratiqué jadis, à quelques détails près, dans l'antique Egypte, consiste à rédiger une plainte devant la statue du dieu pro-

Digitized by Google

tecteur de la ville ou de la famille, et à brûler le papier en sa présence. On croit que le papier apparaît aussitôt devant la divinité qui se décide parfois à intervenir (1).

Dans les altérations de la personnalité

Il est tout naturel que les Chrétiens n'aiment pas à vanter les succès obtenus par les exorciseurs bouddhistes et taôistes ; mais le simple bon sens nous permet de comprendre que, si l'exorcisme est si généralement pratiqué en Chine, c'est qu'il donne, de temps à autre, d'intéressants et éclatants résultats. Le contraire serait d'ailleurs inexplicable, étant donné ce que l'on connaît aujourd'hui des effets thérapeutiques de la suggestion. Il est fait d'ailleurs allusion plus d'une fois, indirectement, à ces guérisons par les Chrétiens eux-mêmes.

Un certain Kwo, par exemple, avait été guérisseur « païen » avant de se convertir au Christianisme ; il opérait à l'aide d'un esprit qui le possédait, disait-il, très souvent. Voici quelques lignes tirées de ses déclarations au Rév. Nevius (chap. II).

Lorsque se manifestaient les symptômes des crises, j'appelais ma femme qui, avec une voisine moins timide qu'elle, brûlait de l'encens au démon (2) et recevait les instruction de celui-ci ; elle me les communiquait ensuite, parce que, bien que le démon parlât par ma bouche, je n'en gardais aucun souvenir... Le démon nous engageait souvent à ne pas avoir peur de lui, ajoutant que, loin de nous faire du mal, il nous aiderait de différentes manières ; entre autres choses, il nous apprendrait à guérir les maladies... Il le fit en effet ; bientôt les gens du village commencèrent à apporter leurs enfants pour les guérir avec l'aide du démon. *Parfois, celui-ci guérissait instantanément, et sans l'usage d'aucune médecine.* D'autres fois, il ne répondait pas immédiatement quand on l'évoquait ; lorsqu'il venait enfin, il s'excusait en disant qu'il avait été absent ; il indiquait l'endroit où il avait été. Plusieurs maladies n'étaient pas sous son contrôle ; il semblait ne pouvoir guérir que celles produites par des esprits.

Un certain Chung Youen-Shing, chrétien, ancien prédicateur de l'Eglise Méthodiste, dont il fut exclu plus tard, avait la réputation d'avoir chassé jadis plusieurs diables du corps des patients. Répondant à la VIII[e] question de la circulaire du Rév. Nevius, relative

(1) Un rapport étendu, bien que superficiel, de ces pratiques nettement et grossièrement superstitieuses a été publié par M. Paul d'Enjoy dans *La Revue* de Paris, la *Review of Review*, de Londres (1910), etc. Cet auteur s'est arrêté là, sans aborder la partie intellectuelle — la seule réellement intéressante — de la question.

(1) Naturellement, avant sa conversion, Kwo aurait dit le « dieu », ou le « génie », ou l' « esprit de décédé ».

Digitized by Google

au pouvoir des Chinois païens d'exorciser avec succès, il exprima l'avis que les mauvais esprits se rattachent parfois à des idoles, à des images, en leur communiquant une certaine efficacité et en trompant ainsi leurs adorateurs (1). Mr. Nevius ajoute (chap. VI, fin) que tel est l'avis de beaucoup de Chrétiens indigènes. Ceux-ci ont donc cru constater que des exorcismes « païens » réussissent assez souvent, puisqu'ils s'arrangent pour les expliquer ainsi.

Mr Wang Wu-Fang, que le Rév. W. J. Plumb appelle « un catéchiste indigène bien connu et grandement respecté de l'Eglise Baptiste Anglaise de Shan-tung », s'exprime ainsi :

J'étais, avant ma conversion, habitué à expulser les démons au moyen d'épingles. De ce temps-là, les cas de possession étaient fréquents dans mon village, et l'on avait souvent recours à mon œuvre... (2).

Au sujet de ces exorcismes par les épingles et d'autres systèmes, le Rév. Timothy Richard, lui aussi de l'Eglise Baptiste, fournit ces détails (chap. V, p. 67-68) :

Pour chasser les mauvais esprits des démoniaques, on appelle des docteurs qui emploient des épingles dont ils piquent les extrémités des doigts, le nez, le cou du patient... La piqûre de ces épingles provoque des cris de : « Je m'en vais ; je m'en vais immédiatement ! Je n'oserai jamais plus revenir. Oh, ayez pitié de moi pour cette fois seulement. Je ne reviendrai plus ! »

Quand les manœuvres de ces docteurs ne sont pas couronnées de succès, on a recours à des gens qui pratiquent le spiritualisme. Ceux-ci ne peuvent pas eux-mêmes expulser le démon, mais font appel à un autre démon pour qu'il chasse son confrère. Confucianistes et Taôtistes suivent également ce système...

Parfois les esprits sont fort récalcitrants. On renverse des tables, on abîme des chaises ; on entend un grand bruit d'objets secoués et brisés, à tel point que les médiums eux-mêmes finissent par trembler...

En désespoir de cause, on fait appel à des enchanteurs tels que les Taôistes, qui s'asseyent sur des nattes et sont transférés par une force invisible d'un endroit à l'autre. Ils s'élèvent à la hauteur de vingt à trente pieds et sont portés à une distance de quatre à cinq *li* (3)...

Ces exorciseurs peuvent appartenir à l'une quelconque des trois religions de la Chine. Selon une tradition, la procession du dragon, qui a lieu le 15 du premier mois, est destinée à rappeler la victoire d'un prêtre bouddhiste sur les mauvais esprits.

(1) Rappelons que cet avis a été manifesté aussi par des apologistes chrétiens des premiers siècles (voir notre *Histoire du Spiritualisme Expérimental*, Livre III, § 32, *in fine*).

(2) *Demon-possession*, chap. IV, p. 54).

(3) Un *li* correspond à un demi-kilomètre environ. — Voir, au sujet de ces transports fantastiques, le cas raconté par John Bell, au Livre IV, § 46, de notre *Histoire du Sp.*

Digitized by Google

Au point de vue des facultés attribuées à quelques ascètes mongols par des missionnaires chrétiens, voici ce que le Dr Martinez écrivait dans la *Revue du Monde Invisible*, de Mgr. Méric (15 juillet 1907) :

Dans le courant de l'année 1900 eut lieu, dans des circonstances très spéciales, la conversion d'un chef d'une des sectes très adonnées aux pratiques superstitieuses, dans le Nord de la Corée, et appelées *Poulhak*.

Il s'y était affilié vers l'âge de dix-huit ans, et s'était mis à suivre, avec toute sa famille, un régime strictement végétarien ; il s'était condamné en outre à de multiples abstinences. Son but était d'arriver à un état plus parfait et d'obtenir le don des miracles. De fait, il en était venu à opérer des choses extraordinaires. Ainsi, lorsque les membres de sa secte se réunissaient, on plaçait devant eux un vase de terre, vide, sur lequel on collait une formule magique, et, dès qu'il se mettait à prier, suivi par tous les assistants, on ne tardait pas à voir du riz descendre grain à grain et remplir le vase. D'autres fois, il lui arrivait d'entrer en transe, et il apparaissait entouré d'un nimbe de lumière.

Le spectacle de ces prodiges lui attirait un grand nombre de disciples. Il en comptait environ 1.500, qui venaient le visiter à tour de rôle, et lui apportaient des présents... Mais à la fin, voyant qu'aucune métamorphose ne s'accomplissait, que les mêmes faits se reproduisaient sans augmenter la puissance qu'il convoitait, il douta de la vérité de sa doctrine et s'enquit de la religion chrétienne. Il s'adressa à un catéchiste qui lui exposa les vérités catholiques. Ebranlé, mais non convaincu, il demanda un catéchisme et un livre de prières et voulut réfléchir encore.

Un jour que ses disciples nombreux étaient venus le voir, ils placèrent devant eux, selon l'usage, le vase vide, et se mirent à réciter leurs prières. Pendant ce temps-là, lui se tenait à l'écart et récitait les prières catholiques. Le riz ne descendit pas et aucun signe ne se manifesta. Ce fut pour lui une révélation ; l'erreur ne peut prévaloir contre la vérité, se dit-il, et aussitôt il renonça à ses pratiques et détruisit tous ses objets de magie.

Il avait pourtant laissé à la cuisine une idole, appelée le *roi du foyer*. Les jours suivants, il entendit des bruits étranges, comme des chaudières qui se cassent, dans la cuisine vide. Il fit alors disparaître ce *roi du foyer* et tout bruit cessa...

En admettant, sans discuter, que le phénomène de l'apport du riz dans le vase fût authentique, l'expérience négative faite, en dernier lieu, par notre ascète coréen ne prouverait, en tout cas, qu'une chose : c'est que, lorsqu'on veut obtenir des manifestations de cette sorte, le sujet ne doit pas se tenir *à l'écart*, avec le désir que le fait surnormal ne se produise pas — ce qui modifie complètement, au point de vue matériel comme au point de vue psychologique, les conditions du phénomène.

De toutes manières, on peut aisément s'imaginer quelles étonnantes guérisons peuvent se produire, surtout chez les hystériques, par l'œuvre de prêtres capables de frapper l'imagination des malades en faisant — ou plus probablement en contrefaisant — de tels prodiges.

Mais la méthode de la flagellation, des piqûres par des aiguilles,

Digitized by Google

des brûlures, etc., n'est pas si bête non plus, et peut même être très efficace en certains cas. Naturellement, les gens malins se contenteront de remarquer que, si les démoniaques guérissent sous le bâton, ou quand on leur inflige de petits tourments, c'est qu'ils simulent leur mal. Or, ces malheureux, dans la presque totalité des cas, n'ont rien à gagner et tout à perdre par une imposture de cette sorte ; cette hypothèse est donc insuffisante. Mais il y a les « simulateurs de bonne foi » — ou presque de bonne foi — ces mythomanes que connaissent nos psychiâtres. Les expériences de Charcot et d'autres hypnologues les ont mis à jour, alors même que ces savants se proposaient d'atteindre le résultat contraire. Avec les mythomanes, les anciens systèmes peuvent faire merveilles.

Dans l'Inde on pratique l'exorcisme par les coups de bâton (1). Ce traitement énergique a été appliqué aux fous pendant des siècles, par les savants médecins latinistes de nos pays ; si cet usage a duré si longtemps, c'est que, presque certainement, il donnait quelquefois de bons résultats. C'est spécialement quand on tombait sur de pauvres hystériques mythomanes, *simulant* une infirmité par auto-suggestion, et bien *convaincus* d'en être atteints.

Comment les croyants à la possession expliquent-ils la réussite éventuelle de cette cure par des coups ? D'une façon très simple. Le démon s'est établi dans le corps d'un vivant ; la personnalité de celui-ci s'en trouve éliminée, momentanément supprimée. Ce n'est pas elle qui parle, qui pense, qui se meut, qui prend plaisir ou qui souffre ; c'est le démon. Il s'agit donc d'amener ce dernier à s'en aller, en lui imposant des tourments. Le possédé lui-même ne souffrira point ; ce qui le prouve bien, c'est qu'en revenant à son état normal, il ne se souviendra nullement des souffrances qu'on lui a infligées. (Oh, la logique !) On peut parfaitement expliquer aussi de cette manière qu'une dose de bromure calme le possédé ; les démonologues soutiennent qu'elle agit sur le corps, oui, mais sur le corps occupé par le démon, et non par son propriétaire légitime ; voilà tout. Cet argument fondé sur l'effet des substances bromurées n'a donc pas, contre la thèse de la possession, la valeur que lui attribue, par exemple, le professeur W. A. Hammond (2). En somme, l'explication que les croyants à la possession donnent de l'exorcisme par les coups est parfaitement rationnelle... une fois la possession admise. Ce qu'elle présente de non-scientifique consiste en ceci : qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à une hypothèse de nature « surnaturelle », si une explication « naturelle » du phénomène suffit. Dans les cas qui nous occupent, il est bien difficile de démontrer qu'elle ne suffit point.

(1) *Demon-Possession*, chap. VIII, p. 103.

(2) *Nervous Derangement, Somnambulism*, etc.

Digitized by Google

Les guérisons dans les sanctuaires de l'Inde.

Depuis longtemps, les chrétiens ont fait une distinction nette entre l'expulsion d'un démon du corps d'un possédé, et la guérison surnaturelle d'une maladie ordinaire par une grâce divine. Les anciens Grecs et Romains en faisaient autant. Nous venons de voir que chez les peuples de l'Asie Centrale et Orientale — comme d'ailleurs chez les non-civilisés — cette distinction est moins nette, parce qu'ils attribuent à de mauvais esprits nombre de maladies, surtout mentales, auxquelles personne, en Europe, ne songerait à attribuer une origine diabolique. Il en résulte que si dans les sanctuaires catholiques — romains ou orthodoxes — où l'on est censé obtenir de ces guérisons « miraculeuses », il ne peut être question que tout à fait exceptionnellement de guérisons d'une possession diabolique, il n'en est pas de même dans les sanctuaires analogues existant dans l'Indoustan, dans l'Indo-Chine, dans l'Extrême Orient. Là-bas, on obtient aussi des guérisons réputées « miraculeuses », mais elles revêtent généralement la forme d'une intervention des divinités contre l'œuvre des mauvais esprits.

Aussi, même le traitement des prétendus possédés à l'aide de ces petits tourments dont nous venons de parler, est pratiqué dans l'Inde par les prêtres de certains temples. On lit en effet dans un article intitulé : *Demoniacal Possession in India* par W. Knighton, Esq. (1) :

> En causant avec un Talukdar intelligent, appelé Abdul-Kurim, lorsque j'étais magistrat à Oudh, j'appris que cette possession satanique ou démoniaque est couramment admise, non seulement par les paysans de l'Hindoustan proprement dit, mais aussi par les classes les plus élevées, par la noblesse, par les propriétaires instruits... Hindous et Mahométans se rendent également au Dongah de Ghonspore, en amenant avec eux leurs parents malades pour les y faire exorciser : idiots, aliénés, patients hystériques, tous y sont portés ; pour les paysans ignorants ils appartiennent à la même catégorie : ils sont tous possédés par les diables, et Ghonspore est l'endroit où l'on expulse les démons. Il faut croire qu'on y réalise effectivement des guérisons, sans quoi la superstition ne pourrait survivre : ces guérisons doivent être attribuées à l'action de la douleur ou à une extraordinaire excitation des nerfs détraqués. La foi dans Ghonspore et dans l'efficacité de ses cures des possédés est répandue dans tout le pays environnant.

M. Knighton cite spécialement un cas de guérison qu'il a pu étudier de près. Il s'agit d'une jeune femme appelée Melata, qui, à en juger par les indications de cet auteur, semble avoir été dans un état maniaque dépressif.

Un Hindou, Mr Byrami Hormusji (2), a envoyé en 1908 aux *An-*

(1) *Nineteenth Century*, Oct. 1880.
(2) Sola Koti Buildings, Bombay.

Digitized by Google

nales des Sciences Psychiques un intéressant article sur un autre temple hindou où l'on obtient des guérisons « miraculeuses » : celui d'Andambar, village du Mahratta méridional. L'auteur remarque qu'il y a quatre sanctuaires de cette espèce dans l'Inde du Nord, consacrés au dieu hindou Dat-tat-riya — ou simplement Datta — au nom duquel les guérisons ont lieu. Le peuple accourt tous les jeudis soirs pour assister aux guérisons qui s'y réalisent alors sans aucun traitement : par la prière et les exorcismes ; mais en plus grand nombre à l'occasion de la *pradakshina* (1) mensuelle du dieu. Les trains y apportent en foule, de toutes les parties du Deccan, des malades, leurs familiers qui les accompagnent, des croyants, des curieux, qui descendent à la gare d'Astoï-Road, qui n'est pas loin du temple.

L'auteur de l'article décrit la procession nocturne, bien faite pour frapper les esprits des malades, et puis quelques épisodes caractéristiques. On y voit particulièrement des aliénés, appartenant parfois à d'excellentes et riches familles, lesquels, en se débattant au milieu des parents et des infirmiers qui les entourent, insultent d'abord les prêtres et l'image du dieu, mais finissent par se calmer et revenir à la raison, après les exorcismes. Leur guérison est-elle définitive ? C'est ce que l'on ne dit point...

Il y a aussi, paraît-il, des guérisons de lèpre et autres maladies jugées incurables.

Il n'y a aucune raison de douter que des faits de cette sorte se produisent effectivement à Andambar et en d'autres sanctuaires de l'Inde, puisqu'ils se sont toujours produits en certains temples de toutes les religions.

Les exorcismes chrétiens

Si, ne disposant guère d'autres documents, nous sommes contraints à déduire les succès des exorciseurs « païens » surtout de phrases échappées à la plume des missionnaires, nous possédons par contre, grâce aux mêmes missionnaires, des témoignages plus nets et directs des triomphes des exorciseurs chrétiens.

Remarquons que les missionnaires catholiques emploient dans ce but des formules prescrites par le Rituel Romain et qui sont conformes à l'esprit de l'exorcisme proprement dit : *Injonction* au diable, au nom de l'Eternel, dont on est le ministre consacré, de quitter le corps du possédé. Les missionnaires protestants, par contre, emploient plutôt la *prière* à Dieu (conformément à quelques enseignements de Jésus et des Apôtres), ou la lecture de quelques passages de la Bible.Les missionnaires protestants en général sont moins portés que

(1) Procession autour de l'enclos du sanctuaire, avec le *palki* (palanquin) du dieu.

Digitized by Google

leurs confrères catholiques à admettre comme réelle la « possession » chez les non-civilisés d'aujourd'hui. Cependant, ceux de certaines sectes d'origine mystique, comme les Baptistes (anciens Anabaptistes), les Frères Moraves (qui possèdent d'importantes missions en Afrique et ailleurs), parlent sans cesse de possédés et d'exorcismes. A Madagascar, les nègres affiliés à la secte protestante des « Disciples du Seigneur » chassent constamment les démons et guérissent les malades par l'imposition des mains (1).

Le Rév. T. Richard, que nous avons cité plus haut, a pu écrire avec une véracité incontestable :

> Les missionnaires Catholiques Romains et ceux Protestants détiennent les comptes rendus d'un millier de cas dans lesquels, après que tous les autres efforts tentés avaient échoué, une prière faite par un Chrétien, étranger ou indigène, ou même possesseur d'un nouveau Testament, ou d'une portion de la Bible, même le simple voisinage d'un endroit du culte chrétien, ont suffi pour chasser le démon et rendre un esprit sain au démoniaque, qui en a remercié Dieu.
>
> A ce point de vue, on se sent transporté en arrière, aux jours des Apôtres, et l'on est contraint de croire que la domination de Satan n'est nullement brisée (2).

Voici un cas dans lequel le voisinage d'une réunion chrétienne aurait justement suffi à créer un obstacle aux pratiques « payennes », comme l'affirme le Rév. Richard ; il est raconté par un missionnaire catholique.

> A l'époque des massacres de 1874, la petite chrétienté de Ke-quat, de la Sous-préfecture de Huang-son, province de Ha-tinh, s'était cachée dans les montagnes pour fuire les persécutions. Les malheureux se tenaient blottis dans une caverne, à une centaine de mètres d'un petit temple. Les païens du village y venaient deux fois le mois, offrir leurs sacrifices. Ils s'avisèrent un jour de faire le *caû-dong* (3) ; peine perdue. On revient à la charge, on supplie le démon tant et si bien qu'il déclare, par la bouche du médium, qu'il ne pourrait venir tant que les chrétiens cachés dans telle caverne — il désigna l'endroit — y resteraient.
>
> Les païens alors se rendirent au lieu indiqué avec un présent de bananes et de noix d'arêques, et prièrent les Chrétiens de s'éloigner un peu ; puis ils revinrent à la pagode où le diable, débarrassé du voisinage de ses ennemis, entra dans le sujet sans sourciller (4).

On peut se demander si la présence des « païens » ne nuirait point pareillement, en certains cas, à l'efficacité des rites chrétiens. Les

---

(1) *Journal des Missions évangéliques*, 1908, II, p. 230.

(2) Nevius : *Dem. Poss.*, chap. V, *in fine*.

(3) Possession d'un « médium », qui parle alors en inspiré.

(4) *Revue du Monde Invisible*, 15 octobre 1901. Les *Annales de la Propagation de la Foi* (vol. XI, p. 331) contiennent un cas analogue, exposé par Mgr Masson, missionnaire au Tonkin.

Digitized by Google

Chrétiens diraient alors que c'est la présence d'éléments impurs qui crée un obstacle au développement des sacrifices adressés au vrai Dieu ; c'est ce que doivent avoir dit sans doute aussi les « païens » dont il est question dans le récit ci-dessus. Au demeurant, les païens de la petite pagode connaissaient le voisinage d'une réunion chrétienne ; et ceci empêche d'exclure l'hypothèse que l'inhibition fût tout simplement causée par une auto-suggestion. S'il en était bien ainsi, elle aurait pu se produire même si les Chrétiens avaient quitté la caverne, à l'insu des « païens ».

Nous allons rapporter quelques exemples de cas dans lesquels les intéressés croient reconnaître la personnalité de l'esprit obsédant. Nous commençons par un fait relaté par Chang Ah-liang, que le Rév. W. D. Rudland appelle « un catéchiste indigène absolument digne de foi ».

A Yang-fu-Miao, situé à 40 *li* de Taï-chao, habite une famille composée d'une femme âgée, de ses deux fils et de la femme du fils aîné ; ils vivent ensemble. Le fils aîné était un bouddhiste zélé... le cadet est chrétien.

En juin 1876, la femme du fils fut saisie d'une violente douleur de poitrine. Son beau-frère chrétien décida de venir nous consulter à ce sujet. Après son départ, sa belle-sœur eut une syncope de la durée d'une heure ; quand elle en revint, elle déclara que la première femme de son mari (morte depuis longtemps) était venue la chercher pour l'emporter, ainsi que son mari. Les amis qui étaient présents en furent très inquiets ; ils promirent successivement au démon de faire chanter des textes sacrés par cinq prêtres, trois jours durant ; de brûler une quantité de papiers sur lesquels serait écrit le nom de Bouddha ; on ne répondit que par des refus...

En attendant, le frère chrétien rentra à la maison ; on lui raconta tout ce qui s'était passé. Il dit à la malade : « Pourquoi parles-tu confusément, de cette manière ? » Elle répondit : « Je ne suis nullement confuse ; je suis votre belle-sœur décédée ». Et lui : « Tu es un mauvais esprit ; quitte-la ! ». Il lui lut des pages de l'Evangile, mais elle se retourna de l'autre côté, en refusant d'écouter. Dès que deux ou trois versets furent lus, elle s'écria : « Ta lecture me fait mortellement souffrir. Ne lis pas ! Je vais m'en aller ». La femme se leva alors et put s'occuper de ses affaires.

Lorsque j'ai quitté Taï-chao, deux ans après, elle était encore bien portante de corps et d'esprit. Son mari a été convaincu du pouvoir de Dieu et professa de croire au Christianisme. Les voisins furent étonnés, l'un d'eux se convertit aussi (1).

Au lieu de citer plusieurs autres faits relatés d'une façon trop sommaire pour qu'il soit possible de se faire une idée exacte de leur étiologie comme de leur séméiologie, nous allons maintenant reproduire presque en entier, d'après le livre du Dr Nevius (Appendice

(1) Nevius, *op. cit.*, ch. VI.

Digitized by Google

I, *c*), un récit qui est vraiment un peu long, mais qui peut être regardé comme un beau spécimen en son genre. Il est en outre assez bien documenté, en ce sens que M. Nevius en a reçu la confirmation de divers témoins et qu'il s'agit d'ailleurs d'un fait qui a été de notoriété publique dans le pays où il s'est produit.

Un cas de possession supposée, qui eut lieu à Sa-wo au mois de juin 1882, a fait pendant quelque temps, l'objet de toutes les conversations aux alentours ; il n'y a peut-être pas une seule personne dans ce village qui n'en connaisse tous les détails. Un Chrétien de So-wo, qui fut témoin de plusieurs des incidents du fait, m'en fournit d'abord un récit détaillé. Au cours de l'année 1887, j'ai eu l'occasion d'avoir une longue conversation avec un autre Chrétien, Chu-wen-yuen, qui a été le protagoniste de cette affaire. C'est lui qui m'a communiqué la relation ci-dessous, qui ne diffère des autres que par l'abondance des détails. Voici donc son récit :

Dans le village de Sa-wo, habite une femme de la famille Chu, qui a deux enfants : Wen-heng et Wen-fa. La mère obtint une femme pour Wen-fa de la famille Li ; comme elle était toute jeune encore, elle la prit dans sa propre famille pour l'élever. La fillette fut durement traitée par sa future belle-mère, et elle se suicida en se jetant à l'eau.

Quelques années après, on obtint une autre fiancée appartenant à une famille appelée Yang, et il fut convenu qu'elle resterait dans sa maison jusqu'au jour du mariage. Quelques jours avant les noces, elle tomba malade de ce qui parut être la possession d'un mauvais esprit. La nuit même du mariage, après la cérémonie nuptiale, lorsque la plupart des invités avaient déjà quitté la maison, les deux époux furent conduits dans leurs appartements, et laissés ensemble pour boire du vin conformément à l'usage du pays. A ce moment la mariée, changeant d'apparence, et avec la voix et les manières de la fiancée Li, se jeta avec une force presque surhumaine sur le malheureux époux, dans un accès de fureur, et le saisit par la gorge en s'écriant ; « Jamais vous ne m'avez traité de cette façon, moi ! Jamais vous ne m'avez seulement donné à boire du vin. Ma vie dans votre famille a été bien malheureuse ». Wen-fa cria, en demandant secours ; d'autres membres de la famille accoururent à son aide, ne parvenant qu'avec difficulté à l'arracher des mains de la jeune femme, qui paraissait transformée en un démon.

Après cela, la femme du frère aîné Wen-heng, tomba dans un accès analogue. Elle resta d'abord quelque temps rigide et insensible ; quand elle reprit connaissance, elle commença à rire, à crier, à pleurer, à parler, toujours en empruntant, comme sa belle-sœur, la voix et les manières de la morte Li, en racontant les mauvais traitements qui l'avaient amenée à se donner la mort.

Son mari Wen-heng vint chez moi, me demandant de chasser le démon au nom du Christ. Il ne m'était pas facile de refuser. Mes frères (j'ai cinq frères, dont aucun n'est chrétien), me le déconseillèrent. Ils disaient : « Pourquoi veux-tu te mêler de cette affaire, en te mettant, ainsi que nous-mêmes, en mauvaise posture ? D'ailleurs, tu ne réussiras pas et tu te rendras ridicule ». Je répondis : « Je ne puis que réussir ; la promesse du Christ est formelle ». L'un d'eux ajouta : « Si tu réussis à chasser cet esprit, nous nous ferons tous chrétiens ».

J'arrivai à la maison des Chu avec quelques autres Chrétiens, vers le milieu de l'après-midi. Toute une foule s'était réunie là pour voir l'issue

Digitized by Google

de cette affaire ; la plupart n'éprouvaient aucune sympathie pour moi et exprimaient ouvertement l'avis que j'allais à l'encontre d'un échec. Je m'adressais à l'esprit en disant : « Tu n'as aucun droit de venir ici troubler cette famille, et nous sommes venus pour te forcer à t'en aller ». La réponse fut : « Je m'en irai, je m'en irai » ; mais il n'en faisait rien. Nous nous mîmes alors à genoux et nous invoquâmes l'aide de Dieu ; quand nous nous relevâmes, les deux femmes étaient parfaitement bien et normales.

Les assistants étaient bien, pour la plupart, favorablement impressionnés ; mais il y en avait qui disaient qu'il ne s'agissait que d'une coïncidence heureuse ; d'autres pensaient que les deux femmes seraient guéries même si nous n'avions pas été appelés. Wen-fa dit : « Cette affaire d'esprit n'est qu'illusion. Vous, les femmes, vous êtes quelque chose de faible, vous êtes spécialement faites pour ces sortes de choses. Si les esprits prenaient possession de *moi*, alors oui, je croirais ». La foule se dispersa enfin. Wen-fa alla dans sa chambre, les autres chrétiens rentrèrent chacun chez soi. Je demeurai quelque temps à causer avec ceux qui étaient restés.

Quelques minutes après, Wen-heng vint en courant m'annoncer que Wen-fa était à son tour réellement possédé par le démon et qu'il avait entièrement perdu connaissance. Il me demanda d'aller aussitôt chasser le démon. Je ne m'y décidai pas, étant seul, les autres chrétiens étant rentrés chez eux ou ayant été aux champs ; en outre, Wen-fa était un non-croyant et un opposant ; en ces conditions, si nous réussissions à expulser le démon, il serait probablement revenu...

Après le coucher du soleil, et justement après que quelques-uns de nous eûmes fait nos prières dans la chapelle, Wen-heng apparut en disant que son frère était très violent ; plusieurs hommes étaient occupés à le tenir. On nous dit qu'une grande foule s'était amassée à la maison, qu'on avait interrogé le démon et qu'on avait eu une longue conversation avec lui. On rapportait entre autre ces questions et ces réponses : « Qui est-tu ? » — « Je suis un ami de Wen-fa et je suis venu le voir ». — D'où viens-tu ? ». — « Ma maison est au sud-est d'ici ». — Aimes-tu les Chrétiens ? Sont-ils aussi tes amis ? ». — Non ; ils sont loin d'être mes amis ». — « Il s'agit de les faire venir ici pour te chasser ». — « Je n'en ai pas peur ». — La mère de Wen-fa demanda : « Pourquoi ne prends-tu pas possession de moi au lieu de Wen-fa ? ». On répondit : « Oh, chacun a ses affinités et ses préférences ; quant à cela, nous faisons ce que bon nous semble ».

En arrivant à la maison, nous nous frayâmes le chemin à travers la foule avec difficulté, pour pénétrer dans la cour intérieure. Nous eûmes la désagréable surprise de trouver que les deux femmes étaient de nouveau apparemment possédées et que Wen-fa était toujours dans le même état. Wen-fa était pris plus violemment que les autres et je m'occupai plus spécialement de lui. Il me dit : « Pourquoi vous êtes-vous dérangés pour venir ici ? Je n'ai aucun besoin de vos services». Je répondis : « D'autres amis sont venus ; pourquoi n'aurais-je pas dû venir aussi ?...». Nous nous mîmes alors à prier, en invoquant la présence et le pouvoir du Christ pour expulser les mauvais esprits. Durant la prière, Wen-fa se roulait et se secouait sur son *kang* (lit de terre). Quand nous nous levâmes de notre prière, toutes les personnes frappées semblaient parfaitement rétablies dans leur état naturel. Les assistants posèrent une foule de questions à Wen-fa pour s'assurer qu'il était bien rendu à lui-même.

Digitized by Google

Il était évident pour tout le monde que, quand il tombait sous l'influence de ce charme, il n'était plus lui-même, et que, quand il rentrait en soi, il ne gardait aucun souvenir de ce qu'il venait de dire ou de faire.

Une grande partie des habitants du village étaient gagnés à notre cause. Il y avait cependant toujours des non-croyants et des opposants, parmi lesquels l'un des plus en vue était l'homme qui employait Wen-fa dans son *tafang*, établissement pour le battage et le nettoyage du coton. La famille Chu fut heureuse d'avoir trouvé un moyen pour se délivrer des invisibles et indésirables visiteurs...

Le lendemain, Wen-fa alla travailler au *Tan-fang*, où l'on parla naturellement beaucoup des événements de la veille, une grande partie des ouvriers ayant été à la maison de Wen-fa. Ils lui disaient: « Restez ici avec nous ; aucun démon n'osera venir vous chercher ici ». (On croit qu'une influence émanant des corps d'hommes forts en exercice actif résiste et chasse les mauvais esprits)... Il y eut une vive discussion au cours de laquelle le Christianisme fut attaqué. Avant que la controverse fût terminée, Wen-fa tomba dans un nouvel accès. Il était parfaitement rigide et inanimé ; il semblait mort. Ses compagnons coururent aussitôt chercher des sabres et des pistolets — surtout une épée de bourreau dont on croit que les esprits ont plus spécialement peur ; ils brandissaient leurs armes en criant pour intimider le démon ; mais en vain. Craignant que le possédé mourût sur les lieux, le chef de l'établissement ordonna à ses hommes de le porter dehors. En attendant, ses membres se relâchèrent et reprirent leur flexibilité ; mais il resta immobile et inconscient. Quand ils furent dans la rue, une grande foule s'amassa ; la mère de Wen-fa ne tarda pas à arriver. Quelqu'un commença à crier : « Apportez-le à la chapelle ». La mère et les autres y consentirent volontiers, et les hommes qui le portaient se dirigèrent de ce côté. Quand ils tournèrent la grande rue pour entrer dans la chapelle, Wen-fa commença à résister ; les hommes qui le gardaient durent employer tous leurs efforts pour l'empêcher de leur échapper. Ils parvinrent enfin à l'entraîner dans la chapelle. En y arrivant, il se laissa aller, épuisé et insensible. Il ne tarda cependant pas à se relever, de nouveau parfaitement rétabli, et il demanda : « Qu'êtes-vous venus faire ici ? Que signifie cela ? » Il n'avait nulle idée de ce qui s'était passé.

Après cela, tous les habitants du village, Wen-fa y compris, reconnurent le pouvoir du Christianisme pour chasser les mauvais esprits. Ils disaient que, si cela ne s'était produit qu'une seule fois, on aurait pu songer à une simple coïncidence, mais le rapport du Christianisme avec ces guérisons était trop évident pour en douter. Aujourd'hui encore, tous les habitants du village persistent dans cette opinion. Wen-heng, sa mère, sa femme et sa belle-sœur commencèrent tous à étudier les livres chrétiens, paraissaient s'y intéresser beaucoup et firent des progrès remarquables... Mais un oncle riche et influent finit par les détourner d'embrasser le Christianisme. Ils restèrent toutefois bien disposés envers nous et reconnaissants de ce que nous avions fait pour eux. Ils ne furent plus troublés par de mauvais esprits.

Le récit qu'on vient de lire se prête à de nombreuses remarques.

La personnalité qui obséda Wen-fa affirme assez légèrement, en dernier lieu, être un ami de celui-ci ; on ne comprend même pas très bien s'il s'agit d'un ami mort ou vivant ; en ce dernier cas, moins

Digitized by Google

conforme aux croyances des Chinois, ce serait une influence exercée par un sorcier des alentours. Mais la clef de toute l'aventure est probablement dans la première personnalité qui se révèle : celle de l'ancienne fiancée qui s'est suicidée. Ce dramatique événement ne pouvait qu'avoir fait un bruit énorme dans la localité où il s'était produit. La nouvelle fiancée ne l'ignorait point ; elle avait même presque certainement connue la victime — tout le monde se connaît un peu dans les villages ; on comprend que ce n'est pas sans de sinistres appréhensions qu'elle était entrée dans la famille de la terrible belle-mère. Peut-être la jeune personne craignait aussi la rancune et la vengeance de la décédée, conformément aux idées du pays. Ces angoisses avaient été réprimées longuement par l'intérêt et les convenances ; mais le soir de la noce, quand la pauvre femme se trouva épuisée d'émotion et de fatigue, surtout excitée par le vin que les époux avaient bu après s'être retirés, et auquel cette femme n'était pas habituée, la crise éclata : un mélange d'ivresse et d'insanité. La constitution psycho-physiologique de la mariée devait l'y prédisposer autant que ses croyances. Tout ceux qui se sont occupés de « possessions », dans l'Antiquité, mais particulièrement au moyen-âge et dans les siècles qui le suivirent immédiatement, n'ignorent point que le trait le plus saillant de ces troubles démoniaques est leur nature épidémique. L'esprit d'imitation s'y manifeste d'une façon tout à fait dangereuse et étonnante chez les personnes qui partagent la croyance à la possession. Rien de surprenant à ce que la femme de Wen-heng y soit tombée à son tour, après sa belle-sœur.

Le cas de Wen-fa lui-même est plus inattendu et moins facilement explicable. Un homme jeune et fort, qui a résisté à la suggestion imitative au moment le plus critique de l'aventure ; qui a parlé avec mépris de la faiblesse des femmes dans ces sortes de matières ; qui a affirmé que toute cette histoire d'esprits n'est qu'illusion, et qui se déclare assez fort pour ne pas y succomber — comment s'y laisse-t-il prendre ensuite tout à coup ? Certes, une auto-suggestion subconsciente n'était pas impossible chez lui non plus ; il pouvait se sentir en réalité moins rassuré qu'il voulait le laisser croire. Mais enfin, reconnaissons-le, son cas est moins aisément explicable.

Quant aux exorcismes, disons tout de suite qu'il paraît assez rationnel que ceux des Chrétiens aient une action plus puissante que les autres, dans les pays « payens ». Tout d'abord, malgré le mépris qu'affectent les Chinois pour les « diables blancs » et leur civilisation occidentale, il est impossible que la plupart d'entre eux ne les regardent pas moins avec une certaine admiration mêlée d'effroi.

On a parlé de l'influence exercée par la majesté royale dans la guérison de plusieurs maladies (cas de Vespasien, relatés par Tacite,

Digitized by Google

guérison des écrouelles par les rois de France et d'Angleterre, le jour de leur sacre, etc.) ; celle dont il s'agirait ici serait approximativement du même ordre. Ensuite, les Chinois, blasés, pour la plupart, au sujet des pratiques cultuelles de leur pays, qu'ils doivent d'ailleurs avoir vu rester sans effet dans une infinité de cas, peuvent parfois subir l'influence de pratiques exotiques, ayant sur eux l'ascendant de la nouveauté et du mystérieux. Personne n'est prophète dans son pays, a dit le Christ lui-même, quand il ne put réussir ses guérisons en Galilée, où il avait été élevé et où l'on se disait : « N'est-il pas le fils de notre charpentier ? » (1).

Au demeurant, il serait surtout intéressant de savoir si le « mauvais esprit » exorcisé lâcherait également prise au cas où le possédé ignorerait l'exorcisme. Seulement, comme il faut presque nécessairement s'adresser au Malin, pour le chasser du corps qu'il est censé occuper, cette épreuve devient pratiquement fort difficile à réaliser d'une façon satisfaisante. Se réaliserait-elle, que l'on pourrait encore se demander si la télépathie, la clairvoyance n'y sont pas pour quelque chose...

Comme les deux femmes dont il est question dans le récit qui précède avaient presque certainement connu la fiancée suicidée, rien d'étonnant à ce qu'elles en aient subconciemment imité la voix et les manières. Le contraire serait opposé à l'ordre naturel des choses. Il n'y a donc dans ce fait la moindre preuve d'identité de la personnalité de la décédée.

Est-il possible que les Chinois ne connaissent aucun cas dans lequel l'identité paraît ressortir au moins dans une certaine mesure ? Est-il possible qu'ils ne s'efforcent jamais d'établir la démonstration de cette identité, en posant à la personnalité qui se manifeste, des questions sur des détails de sa vie passée — détails inconnus du « possédé » ? Non, cela est inadmissible. On sait que les Chinois sont très intelligents ; certains passages du dernier récit que nous venons de reproduire montrent que les sceptiques, les raisonneurs, ne manquent pas, même parmi les habitants incultes de leurs villages. Dans les cas où il s'agit d'établir l'identité d'un enfant affirmant être l'esprit réincarné de telle personne décédée, Hindous et Mongols ont su assez bien entreprendre des enquêtes et des interrogatoires de cette sorte. Mais les missionnaires chrétiens, pour qui la « possession » est l'œuvre du démon, ne se sont naturellement pas souciés autrement de l'identification des personnalités obsédantes, dans les cas qui tombaient sous leur contrôle.

Les ecclésiastiques chrétiens n'ont par contre aucune raison de ne pas s'occuper des faits surnormaux qui accompagnent parfois ces

(1) *Marc*, VI, 3 ; *Mathieu*, XIII, 55-58.

Digitized by Google

cas de « possession » et qui *semblent* démontrer qu'il ne s'agit pas de simples phénomènes psycho-physiologiques, mais qu'on y constate bien l'intervention d'un mauvais esprit. Aussi les missionnaires — du moins ceux catholiques — sont plutôt prolixes sur ce chapitre. Ils ont bien raison, car c'est là, de toutes manières, le côté le plus intéressant qu'offre l'étude de la possession. Aussi, allons-nous en faire de même, et donner à cette question toute l'attention et tout le développement qu'elle mérite.

(*A suivre*). C. DE VESME.

Digitized by Google

Post-Scriptum
au Rapport sur les Séances d'Eusapia Palladino
à l'Institut Général Psychologique

Par M. Jules COURTIER

Les polémiques relatives à l'authenticité des phénomènes physiques du médiumnisme, et particulièrement de ceux qui ont été observés avec Eusapia Palladino, médium qui fit époque dans la métapsychique, avaient repris en Allemagne en 1926, *et des allusions avaient été faites au Rapport mémorable qu'écrivit naguère M. Jules Courtier sur les séances de ce médium à l'Institut Général Psychologique.*

M. Courtier, consulté, fut amené à rappeler les conclusions de son étude. Sa lettre à l'un des directeurs d'une Revue allemande a été récemment publiée dans le Bulletin de l'Institut Général Psychologique (n°ˢ 4-6, 1928).

Estimant qu'elle intéressera nos lecteurs, nous avons demandé à M. Courtier l'autorisation de la reproduire, et nous le remercions vivement de sa sympathique acceptation [N. D. L. R.].

A Monsieur Rudolf LAMBERT (1).

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander si mon rapport sur les séances d'Eusapia Palladino « tel qu'il est, veut laisser la question de l'authenticité des phénomènes d'Eusapia absolument ouverte, même pour les mouvements des grands guéridons ».

Pour éclairer ce débat, recourons de suite aux textes, et, tout d'abord, au deuxième paragraphe de la page 544 du *Bulletin de l'Institut Général Psychologique* de 1908 (qui contient ce rapport). Vous y lisez ce qui suit comme conclusion de la critique de quelques faits remarquables (soulèvement complet d'une table chargée d'un poids de dix

(1) Dans le numéro de février 1928 de la *Zeitschrift für Parapsychologie*, M. Rudolf Lambert, l'un des Directeurs de cette Revue, a publié, avec mon assentiment, la traduction en allemand d'une lettre personnelle que je lui avais adressée le 1ᵉʳ août 1927, pour répondre à ses questions concernant les phénomènes eusapiens.

Sur l'invitation de quelques amis, je me suis décidé à publier le texte français de ce commentaire de mon Rapport de jadis, afin de préciser une attitude scientifique en ces matières qui n' a pas toujours été fidèlement interprétée (J. C.).

Digitized by Google

kilogrammes ; transport d'un guéridon du sol sur une table, par dessus la tête des personnes assises, etc.).

« En se plaçant dans l'hypothèse de la prestidigitation, on se « trouve en présence : dans le premier cas, d'un exercice *athlétique* ; « dans le second cas, d'un exercice *lentement* accompli, et nous ne « retrouvons point là les caractères ordinaires des jongleries des illu- « sionnistes, qui excellent dans la prestesse des mouvements, et l'u- « sage ou l'escamotage d'objets minuscules et légers. Les contacts, « les empreintes, les apparitions fugitives, voilà qui serait plutôt de « leur domaine. Nous les voyons agir parfois sur des matériels volu- « mineux et lourds, mais chez eux, sur leurs propres théâtres, à l'aide « de mécanismes cachés, avec les ressources d'une machinerie mise « en mouvement par des aides dans les coulisses. Eusapia opérait au « siège social de l'Institut Général Psychologique, ou au domicile de « M. Youriévitch, avec des tables et des instruments qu'elle ne four- « nissait pas et au milieu de personnes sûres. Il y a lieu de rap- « peler cet ensemble de circonstances, quand on cherche à tout expli- « quer par la prestidigitation ».

J'émets donc un avis motivé contre l'hypothèse de la prestidigitation pour les phénomènes rappelés dans ce chapitre.

Quant à la forme réservée dans laquelle cet avis est exprimé, en voici les raisons.

Comment ai-je conçu l'étude que me confiait l'Institut Général Psychologique ?

J'ai cherché à faire une œuvre *objective*, où l'auteur s'efface devant les phénomènes. J'ai mis sous les yeux des lecteurs des documents strictement établis sur des enregistrements de mouvements et sur des sténographies textuelles, en analysant (comme dans le paragraphe cité) les conditions précises des faits.

Et j'ai voulu amener le lecteur à se créer une opinion personnelle, à porter un libre jugement d'après les documents présentés.

Pourquoi ai-je ainsi conçu l'étude qui m'était demandée ?

Les phénomènes d'Eusapia Palladino relèvent surtout de la physique, — de la bio-physique, ou, pour plus d'exactitude encore, de la psycho-bio-physique (si l'on peut dire), mais le mot « physique » est toujours présent.

La lévitation, d'ailleurs, est le point sur lequel a principalement porté l'enquête, et c'est celui qui vous intéresse particulièrement ici.

Or, dans le domaine de la physique, le savant s'efface devant les phénomènes. Il expose les faits, analyse leurs conditions, et dit : « Réunissez tels antécédents, vous observerez ce que j'ai constaté ». Il dira encore, s'il s'agit de mécanique céleste, par exemple : « Refaites mes calculs et attendez les phénomènes ».

Digitized by Google

Mais le malheur de la métapsychique est de s'attacher à des cas rares, dont on ignore actuellement complètement les causes, dont on n'est maître ni matériellement, ni intellectuellement.

Son autre malheur, c'est d'éveiller, de par la nature des phénomènes et par comparaison avec les jeux des prestidigitateurs, des soupçons de fraude. C'est aussi que des sujets, dits médiums, sont, de temps à autre, pris en flagrant délit de supercherie.

Son autre malheur, enfin, c'est que l'observateur, fût-il homme de laboratoire, opère dans les conditions très défavorables que j'ai décrites aux pages 516 à 521 du rapport.

Que de raisons pour être circonspect, pour ne présenter qu'*objectivement* des documents. — établis et critiqués du mieux que l'on peut, — en laissant juge de leur valeur le lecteur lui-même.

Mais on n'a pas toujours compris que je réclamais cet effort et l'on m'a reproché, parfois, de n'avoir pas proposé une opinion toute faite.

Je ne pouvais cependant dire, comme les physiciens : « Répétez les expériences », puisque les causes des phénomènes restent ignorées. Je ne pouvais que chercher dans les phénomènes mêmes *quelque preuve interne d'authenticité* (p. 540). C'est à cela que je me suis appliqué dans le chapitre qui nous occupe.

Ces preuves internes, si bonnes soient-elles, ne valent pas, il faut le reconnaître, la répétition à volonté des phénomènes des sciences physiques.

Là, des hommes compétents refont les travaux et les calculs selon les règles indiquées, et contrôlent les résultats annoncés. C'est alors que s'établit une *certitude scientifique,* œuvre collective à cet égard.

C'est alors aussi que s'achève une *connaissance scientifique,* quand les phénomènes observés sont rattachés à des phénomènes de même ordre déjà connus.

On a tenté, à l'Institut Général Psychologique, de relier à la mécanique le soulèvement des objets au voisinage d'Eusapia Palladino.

MM. d'Arsonval et Branly ont fait placer Eusapia sur des balances enregistrantes (p. 440), et l'on a constaté que (3e conclusion du rapport, p. 545) :

« Le point d'appui de la force qui soulève de diverses manières « ces objets paraît résider sur le sujet lui-même, puisque les balan- « ces sur lesquelles on l'a placé ont marqué des augmentations ou « des diminutions de pression conformes aux lois de la mécanique, « pendant les soulèvements ».

C'est là une constatation capitale, mais qui ne donne pas la preuve de l'authenticité des phénomènes.

Digitized by Google

Si la balance, au contraire, n'avait pas enregistré de variations de pression pendant les soulèvements complets d'objets pesants, la preuve qu'Eusapia était étrangère mécaniquement aux soulèvements des dits objets, pendant les lévitations, était *physiquement* établie. Car les moindres mouvements d'Eusapia déplaçant le centre de gravité étaient décelés par la balance. Un enregistrement *parfaitement rectiligne, avant, pendant et après les phénomènes,* eut témoigné de l'immobilité constante du sujet, et, conséquemment, de sa non-intervention *mécanique* dans les phénomènes.

C'en eut été une preuve *objective*, scientifique, donnée par un instrument de contrôle, dans un Laboratoire où tout soupçon de compérage était écarté, et toute hypothèse d'erreur collective d'observation inadmissible (car le soulèvement complet de la table, par exemple, était, — par des dispositifs électriques installés sous les pieds de ladite table, — enregistrés graphiquement d'autre part).

A supposer, enfin, que, par un miracle d'adresse, une pression sur la balance ait pu être compensée par le sujet pendant le soulèvement, grâce à une contrepression extérieure (rigoureusement égale, et constante), on devra reconnaître que la préhension initiale et le dépôt final des objets pesants, — en dehors du plateau de la balance, — déplaçant le centre de gravité, aurait causé des perturbations de la ligne enregistrante.

Quant à imaginer encore, afin d'expliquer par la fraude un enregistrement rectiligne des soulèvements d'objets, que des efforts notables aussi compliqués aient pu être graduellement compensés, avec une exactitude parfaite, *avant, pendant et après les phénomènes* (sans que les contrôleurs, d'ailleurs, s'en soient aperçus), ce serait dépasser les limites du vraisemblable.

Mais les balances marquèrent toujours, au contraire, une augmentation de pression pendant les lévitations. Cela n'établit pas, non plus, qu'il y ait eu fraude.

Le point d'appui de la force était sur la balance, et apparemment sur le sujet lui-même.

Or, comme on a vérifié, dans certains cas, par des contrôles sensoriels (vue, tenue des mains, des genoux et des pieds du sujet ; p. 438, 1905-VII-22) qu'Eusapia n'était pas en contact avec les objets soulevés, (2e conclusion, p. 545), les modalités de son action, si elle en avait une, — comme on est conduit à l'admettre, — demeurent inconnues, — c'est tout ce qu'on peut dire.

Ces constatations peuvent donc fonder des certitudes subjectives valables pour les observateurs, mais non des certitudes objectives du même genre qu'une preuve physique, donnée par un instrument de contrôle, et valable pour autrui. Il resterait, d'ailleurs, encore un stade

Digitized by Google

scientifique à franchir, — pour la complète satisfaction de l'esprit, — celui d'une explication du phénomène le reliant à des lois ou à des faits connus.

C'est ce qui me faisait dire, dans la discussion du rapport (page 563) : « Je puis m'être fait des *convictions,* mais non, à strictement parler, des *certitudes* fondées sur des preuves objectives qui seraient valables pour tous ».

Et me voici amené à répondre à votre seconde question : « Quelle était et quelle est maintenant votre opinion *personnelle* sur les phénomènes d'Eusapia ? ».

Selon mon opinion et ma conviction personnelles, certains phénomènes d'Eusapia, ceux notamment que j'ai rappelés aux pages 540 à 544 du rapport, ont été authentiques. J'en fus le témoin attentif et calme, et ce que j'ai constaté des circonstances concomittantes *me* suffit pour l'affirmer.

Pour reprendre les termes mêmes de ma deuxième conclusion (p. 545), dans laquelle je remplacerai « on » par « je » : « Je n'ai pas constaté (dans ces divers cas) une action directe des efforts d'Eusapia sur les objets soulevés semblable à celle qu'exerceraient en pareil cas les autres hommes, c'est-à-dire que je n'ai pas vu le sujet faire levier sur ces objets. »

(Il va de soi, — ce qu'il était superflu d'ajouter à l'Institut Général Psychologique, — que je n'ai vu non plus personne autre, ni aucun mécanisme agir sur ces objets).

D'autre part, ces phénomènes, par leurs caractères intrinsèques, repoussent l'hypothèse de la prestidigitation. C'est donc sur cette constatation sensorielle, répétée de nombreuses fois, et sur cette critique des conditions des épreuves, que repose ma conviction, ma certitude subjective de l'authenticité de la lévitation.

Pourquoi, me dira-t-on, n'avoir pas argué de votre conviction personnelle dans votre rapport ?

Je ferai remarquer d'abord que la deuxième conclusion est sortie de ma plume, comme tout le reste du rapport, — qu'elle contient comme une définition de la lévitation, — et que le phénomène y est nettement affirmé sous cette forme : « *On* n'a pas vu le sujet faire levier sur les objets ».

Je n'ai pas écrit là, comme plus haut : « je », mais « on », ce qui est beaucoup plus ; et, lors de la discussion du rapport, personne n'a critiqué cet « on ».

J'ai voulu présenter, je le répète, des phénomènes physiques comme on le fait dans les sciences physiques, où l'auteur dit : « Jugez », et n'ajoute pas : « Croyez-moi ».

Digitized by Google

Car la preuve — scientifique — en ces matières n'est pas affaire de simple témoignage individuel. A phénomène physique preuve d'ordre physique, — surtout quand les faits observés semblent être en désaccord avec les lois physiques connues, — surtout, quand la question d'une fraude possible (qui ne se pose pas en d'autres recherches) peut être soulevée.

Dans ces conditions, en effet, ceux qui n'ont pas contrôlé les phénomènes peuvent soupçonner le témoin de s'être abusé ou laissé tromper, et les adversaires des métapsychistes ne s'en privent pas. Les plus illustres savants, dont les découvertes de par ailleurs sont universellement vérifiées, sont les premiers attaqués à cet égard.

En se plaçant à ces rigoureux points de vue, que ressort-il donc de ce rapport ? Laisse-t-il, ou non, ouverte la question de l'authenticité de la lévitation ? Récapitulons :

1° Dans des conditions qui repoussent l'hypothèse de la prestidigitation et de la fraude, des objets pesants ont été entièrement soulevés et transportés sans qu'Eusapia, ni personne, ni aucun mécanisme aient été vus au contact de ces objets (cas, en particulier, du transport d'un guéridon, 1906-IV-10, pages 472 et 473, page 543 du rapport).

Tels des observateurs peut donc légitimement affirmer sa conviction personnelle de l'authenticité du phénomène. Mais cette conviction légitime ne comporte aucune explication scientifique entraînant nécessairement l'adhésion d'autrui.

2° Dans les conditions ci-dessus mentionnées, les expériences de MM. d'Arsonval et Branly ont rattaché le soulèvement complet des objets aux lois de la mécanique, le poids des objets soulevés s'enregistrant sur des balances.

Mais ces constatations, — d'ordre scientifique, — sont inopérantes, nous l'avons dit, comme preuves de l'authenticité des phénomènes.

On n'a donc pas, dans les séances de l'Institut Général Psychologique, trouvé de preuve objective de l'authenticité de la lévitation, confirmant des certitudes subjectives dûment fondées sur le contrôle des sens et sur le raisonnement.

Pour ceux qui pratiquent les sciences expérimentales, la distinction entre une certitude subjective, ainsi fondée, et une certitude basée sur une preuve objective (comme eût pu la donner la balance) ne présente aucune subtilité.

Ceux donc, qui réclament, pour admettre l'authenticité de ces phénomènes, des preuves justificatives de ce dernier genre, peuvent dire que la question reste, à ce titre, scientifiquement ouverte.

Digitized by Google

Mais il serait raisonnable qu'ils considèrent au moins cette authenticité comme probable, car ils auraient tort de méconnaître la valeur des cas rejetant l'hypothèse de la fraude, qui ont fondé chez certains témoins la conviction, la certitude subjective de cette authenticité.

Ils auraient aussi tort de supposer la fraude dans les cas visés. Car leur supposition ne reposerait sur aucune observation, sur rien de positif, et elle se heurterait à des observations et à des considérations positives contraires.

L'accord ne serait nécessairement unanime qu'au jour où l'on découvrirait des modalités nouvelles d'action mécanique, éclairant le déterminisme de ces phénomènes, et, par là même, établissant une certitude — au sens strict qu'il est toujours préférable de conserver à ce mot — valable et égale pour tous.

1° Pas de preuve objective de l'authenticité de la lévitation ; 2° des observations (contrôlées, analysées et discutées) de cas repoussant l'hypothèse de la fraude, voilà qui résume exactement, à mon sens, les résultats de l'enquête consignée au rapport concernant votre première question.

A votre seconde question, je réponds que j'ai toujours conclu, — pour les raisons que j'ai dites plus haut, — à l'authenticité de certains phénomènes de lévitation, mais sans posséder de connaissances me mettant en mesure d'imposer objectivement mes conclusions personnelles à autrui.

L'Institut de France a récompensé ce rapport (1). Cela m'a pleinement consolé de certaines âpres critiques, auxquelles je n'ai, de propos délibéré, jamais répondu. De même resterais-je à l'écart de toute polémique pour celles que pourrait me valoir ce post-scriptum de mon étude, — vingt ans après.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

JULES COURTIER.

(1) Comptes rendus de l'Académie des Sciences. Prix Fanny Emden. 15 décembre 1913.

Digitized by Google

Mémoire de la Matière

Que de liens communs, de propriétés semblables, entre ce qu'on appelle communément, tout en les différenciant, la matière et l'esprit ! Cependant, Bose (de Calcutta) qui, en 1896, montrait la respiration des plantes, dénonçait, en 1891, la similitude de réactions à l'anesthésie des gens, et... des métaux ! On empoisonne les gens comme les barres métalliques. Les chocs matériels les modifient, comme nos émotions nous rendent attristés, irritables... Le pont suspendu sous les pesées des molécules ou plutôt des véhicules, change leur orientation atomique. Elles se souviennent...

L'illustre maître d'Arsonval a appelé ces phénomènes retrouvés par lui dans le domaine électrique, le « souvenir de la matière ».

La matière vivante *intègre* de la vie, de la lumière (je l'ai démontré pour les radiations). Elle est universelle. Les colpoïdes de L.-A. Herrera, la plasmogénèse du maître Mexicain et de Delfino, de Buenos-Ayres, font leur chemin. On a « l'air » de l'existence, en attendant sans doute d'en avoir « la chanson », comme dit le proverbe courant !

J'ai vu un de mes amis, ancien consul au Brésil, grand amateur de café, reconnaître si l'eau qui l'avait infusé, avait bouilli trop longtemps avant d'être versé sur la substance toni-cérébrale, pour ses papilles gustatives, sa « papille chatouilleuse », l'eau avait gardé le souvenir de son ébullition...

En 1893, après les travaux de d'Arsonval, j'avais moi-même communiqué à la Société de Biologie, le passage plus facile du courant électrique, la résistance atténuée de fils déjà maintes fois traversés par le courant. Le fil enregistrait des modifications, comme il le fait maintenant, nous l'allons voir, sous des actions sonores.

En 1886, je m'occupais de l'étude de l'*hypnotisme* (dont je publiai en 1890, un volume), chez le Dr. J. Luys, médecin de la Charité, membre de l'Académie de Médecine, qui avait fait de remarquables travaux sur le cerveau : il comparait la mémoire emmagasinant des souvenirs à ces plaques de sulfure de zinc qui restent illuminées un certain temps après avoir été irradiées. (J'ai montré en 1911 que les viandes grasses de l'Uruguay longtemps insolées conservaient aussi la lumière et impressionnaient des plaques photographiques longtemps après). De même, la Vie, autre Lumière, reste des siècles en des graines, en de petits animalcules (rotifères), qui replacés en de bonnes

Digitized by Google

conditions se souviennent, renaissent, se développent, se perpétuent, et alors meurent.

Mais voici plus fort : « Un fil d'acier qui écoute et parle. » Un magnétisme rémanant s'incruste (Poulsen), et s'il est spécial, acier chromé, garde la parole et la redonne (*Le Matin*, 24 nov. 1928) :

« Un fil d'acier, traversé par un courant électrique, est mis en rapport direct avec un microphone. Au fur et à mesure de l'enregistrement, il se déroule. Les sons émis produisent des variations d'intensité du courant qui modifient, de façon durable, l'ordre moléculaire du fil. Ainsi, le son n'est pas inscrit sur le métal comme sur un disque de phonographe. Il est incorporé à l'acier, il en constitue comme une gamme de pulsations secrètes.

« A volonté donc, par la suite, en déroulant à nouveau ce fil impressionné devant l'appareil spécial muni d'un haut-parleur ordinaire, comme ceux employés en T. S. F., on peut reproduire les sons avec toutes leurs valeurs respectives.

« Un fil d'acier ainsi impressionné peut servir indéfiniment. Mais, particularité bien intéressante, on peut, à volonté, substituer une impression à une autre. Car, les variations d'intensité du courant modifiant l'ordre moléculaire de l'acier, tout nouvel enregistrement efface l'autre sur la longueur et uniquement sur la longueur du fil nouvellement impressionné... »

Cette invention d'un savant allemand, le Dr. Stille, nous montre la matière, non plus impressionnée comme en le phonographe de Ch. Cros où l'on voit l'enregistrement, mais ayant gardé, invisiblement et sûrement, la parole, le chant !... Le galvanomètre peut dévier sous nos pensées intimes et intenses (F. de C., *S. de Pathologie Comparée*, 9 octobre 1928).

Les films parlants vont nous rapprocher, avec cette découverte, de la conservation de la vie, des voix chères disparues... On pourra reproduire la parole avec plus ou moins de vitesse, comme le fait le cinéma au ralenti ou précipité. Que d'horizons nouveaux ! Que de ressemblances de plus en plus grandes entre la matière et l'esprit ! L'homme, jadis, voulant se différencier, quel orgueil, des animaux, avait fait le règne des Primates où il était seul de son espèce ! Aujourd'hui il semble n'être qu'un amas d' « électrons » et de « photons ». Théorie nouvelle, jusqu'à ce qu'une autre plus imposante s'affirme et se prouve.

Certains animaux émettent du reste de la lumière froide (Prof. R. Dubois), d'autres de l'électricité mesurable (A. d'Arsonval).

A quand la mesure de notre fluide vital ?... « Fluide physique », « l'homme électrique », comme l'appelle Louis Forest et dont j'ai publié des faits de friction révélatrice (*Courrier Médical*, 2 décembre 1928), rappelant les radiations cérébrales du Prof. Cazzamali récompensées par la fondation Emmanuel Vauchez (Comité de Photographie Transcendantale).

Digitized by Google

Nos cellules cérébrales nous rappelant nos souvenirs y incrustés, sont conscientes ; agissant par habitude, elles sont inconscientes. Difficile est la démarcation, la discrimination. Aux *Amis des Travailleurs Intellectuels,* le 22 décembre 1928, le Dr Osty exposa scientifiquement la question. Nous exhalons, dirai-je, à notre insu, nos intimes pensées, quand elles sont violentes, intenses. Le Dr Gelma a vu qu'un patient électrisé et à qui l'on parlait provoquant des gestes, des idées, déviait le courant galvanique. Le Dr de Lorgeril a vu une malade électrisée déviant un galvanomètre sous l'action de la musique. Foveau de Courmelles a publié (*Société de Pathologie Comparée,* 9 novembre 1928) les déviations de l'aiguille mesurant le courant galvanique par les patients chez qui surgissaient brusquemment des idées intenses, des angoisses, des craintes ! Ce qui, a dit le Dr Chevalier à cette séance, ressemble singulièrement aux faits de l'électrocardiographe...

Tout cela, c'est de l'inconscient, des souvenirs de la matière, plus ou moins perçus, sentis, mais qui deviennent perceptibles, analysables. La « psychanalyse galvanique », comme je l'appelle, est en passe de devenir une réalité scientifique, électrique...

Quels horizons nous sont ouverts !... Quelles espérances, permises !

Dr. FOVEAU DE COURMELLES.

Digitized by Google

Centre International des Conférences et Congrès de Recherches Psychiques, à Genève

LE " MOI „ ET LE " JE „

Etude introspective de la Conscience [1]

Par M. Frank GRANDJEAN,
Professeur de philosophie à l'Université de Genève

Lorsque le Bureau du *Centre international permanent de Recherches psychiques* me pria de faire une conférence sous ses auspices, je pensai qu'on ne m'imposait pas l'obligation de m'en tenir à l'étude des phénomènes métapsychiques, c'est-à-dire des phénomènes propres à une région située *au-delà* des limites de la psychologie ordinaire ; je pensai que l'on pouvait trouver dans ces limites mêmes des phénomènes et des procès encore mal connus, mal observés ou mal expliqués, et tout aussi étonnants que les phénomènes sensationnels de la médiumnité et du psychisme morbide ou extra-normal.

Parmi les phénomènes que la psychologie ordinaire n'a coutume que d'effleurer, sans s'apercevoir qu'ils devraient être le centre de son étude, je trouve précisément le phénomène le plus intense, le plus aigu de toute la vie psychique, à savoir le sentiment profond et clair de soi-même, la connaissance de sa propre réalité intérieure, ce que l'on appelle la *conscience réfléchie* ou, avec Maine de Biran, la « conscience de soi ».

Découvrir le mécanisme et le dynamisme de cette conscience, c'est découvrir une partie importante du mystère de la vie, si l'on admet, avec M. Bergson, que la vie est essentiellement activité psychique, et que la vie qui prend conscience d'elle-même, dans le cas de la conscience humaine réfléchie, c'est la vie portée à sa plus haute puissance, la vie la plus vivante, tandis que la vie subconsciente ou inconsciente est comme une moindre vie, qui tendrait par dégradation à l'insensibilité inorganique.

Il est vrai qu'aujourd'hui ce que l'on appelle la « vie intense »

(1) Conférence prononcée le 21 février 1929 dans l'Athénée de Genève, sous les auspices du *Centre international permanent de Recherches psychiques* (Droits de reproduction réservés par l'auteur).

Cette conférence a été présentée sous une première forme le 25 février 1925, dans l'Athénée de Genève, sous les auspices de *l'Institut international de Psychagogie et de Psychothérapie*, et elle a été publiée, sous cette première forme, dans le *Bulletin* de cet Institut ainsi que dans la revue philosophique *Vers l'Unité*, numéros de mai-juillet, août-septembre et octobre 1925.

Digitized by Google

n'est pas la vie consciente de soi, c'est la vie subconsciente de l'instinct et même la torpeur végétative accompagnée d'activité musculaire et motrice. Il n'en reste pas moins que pour que la vie soit portée à son plus haut degré d'intensité il faut qu'elle soit sentie intensément, et elle ne peut l'être que par un repliement sur elle-même, sous la forme de la conscience réfléchie.

Je sais bien que l'on dira : trop de conscience de soi empêche de vivre, l'analyse tue la vitalité, et que l'on citera le cas d'Amiel. Je répondrai que l'analyse ne tue que quand elle n'est pas suivie de synthèse, quand le passage au multiple n'est pas suivi d'un retour à l'unité, et que si Amiel a été la victime de sa propre analyse intérieure, c'est que cette analyse était insuffisamment poussée et ne l'avait pas fait atteindre le centre unificateur de sa conscience. Amiel est resté dans la région changeante et mouvante de son être, il s'est enchanté du chatoiement de son moi, et tout absorbé par son spectacle intérieur, il a oublié qu'il était lui-même le spectateur permanent de ce spectacle changeant, et il a désespéré de trouver jamais en lui aucune identité. L'analyse de l'âme pratiquée par elle-même et sur elle-même en allant de l'extérieur à l'intérieur, comme le ferait un étranger, ne peut produire que la désagrégation du moi, comme dans le cas d'Amiel. Seule l'analyse de l'âme qui va du centre à la périphérie, et qui est pratiquée par ce centre même, va dans le même sens que la vie, qui procède de l'intérieur vers l'extérieur, par intussusception et développement, et cette analyse-là, qui suit le sens du procès vital, ne risque pas de violenter ou de paralyser le dynamisme psychique.

C'est cette analyse que nous allons essayer de pratiquer sommairement ici.

*
* *

Mais quelle méthode allons-nous employer pour cette analyse de la conscience intense et claire ?

Je rappelle ici que la psychologie actuelle dispose de trois méthodes très nettement distinctes : la méthode *introspective*, qui consiste pour le psychologue à s'étudier lui-même, d'ordinaire sans l'aide d'instruments matériels, la méthode *expérimentale*, qui comporte l'étude des phénomènes psychologiques moins en eux-mêmes que dans leurs concomitants physiques et à l'aide d'instruments matériels d'expérimentation et de mesure, la méthode *rationnelle*, qui consiste à recueillir les données des deux premières méthodes pour en induire, par une abstraction graduelle, des lois et des principes et pour redescendre ensuite, par la déduction, de ces lois et de ces principes à des faits nouveaux qu'ils permettent d'expliquer.

A ces trois méthodes correspondent les trois facultés de connaître

Digitized by Google

que possède l'esprit humain : à la méthode introspective convient *l'intuition,* faculté de connaître directe et rapide qui a pour objet la réalité vivante, le concret non transformé encore par l'abstraction ; à la méthode expérimentale s'attache l'*intelligence* entendue au sens bergsonien de faculté fabricatrice, inventrice d'instruments matériels et qui garde de son travail sur la matière inerte une irrésistible habitude de décomposer ses objets (c'est ce qu'elle appelle l'analyse), pour les reconstruire ensuite artificiellement ; à la méthode rationnelle enfin se voue, cela va de soi, la *raison,* faculté de comparer des êtres ou des faits pour en extraire, en abstraire un élément commun tout en négligeant les éléments différentiels. C'est par ce procédé de l'abstraction que la raison, rapprochant des séries de phénomènes, établit entre ces séries des rapports de proportionnalité qui s'appellent des lois. Un exemple de ces rapports que la raison a établis dans la psychologie est la loi du *parallélisme psycho-physiologique,* qui prétend qu'à la série des phénomènes psychiques correspond la série des phénomènes physiologiques du système nerveux, selon une proportionnalité mesurable.

Logiquement et systématiquement, les trois méthodes psychologiques devraient être employées l'une après l'autre dans l'ordre où je viens de les indiquer : le procédé scientifique consistant à partir du mieux connaissable pour aller au moins connaissable, ou du plus immédiatement donné au moins immédiatement donné, il conviendrait que le psychologue partît de lui-même, par la méthode introspective, pour passer aux autres hommes et aux êtres animés en général, par la méthode expérimentale, et s'élever ensuite aux lois de la vie psychique par la méthode rationnelle.

Mais il n'en a pas été ainsi au cours de l'histoire de la psychologie. Les trois méthodes ont été employées pêle-mêle, l'une à la place de l'autre, aussi bien chez les anciens que chez les modernes. Les premiers métaphysiciens grecs, les Ioniens, Empédocle, Démocrite, Anaxagore, se sont hâtés d'employer la méthode rationnelle avant les deux autres méthodes, et Socrate a dû, en inventant la méthode introspective, replacer la psychologie à son point de départ, mais non pas pour longtemps, puisque aussitôt après lui Platon fait, sans introspection ni expérimentation suffisantes, un emploi vraiment abusif de la méthode rationnelle. Aristote, il est vrai, se rapproche de l'expérience, mais le moyen âge reprend les débauches rationnelles du banquet platonicien, et dans les temps modernes Descartes et Spinoza constituent une psychologie plus géométrique que vécue.

C'est au XIX^e^ siècle que l'on s'avise enfin qu'il faut observer l'âme avant d'en énoncer les lois. Les psychologues anglais et Fechner inventent la psychologie expérimentale, tandis que Maine de Biran, Schopenhauer, William James et Bergson retrouvent l'introspection.

Digitized by Google

Nous bénéficions aujourd'hui de ce renouvellement de la psychologie : Freud succède à Bergson et, par un admirable pouvoir de synthèse, concilie dans un système à la fois simple et complexe les trois méthodes, introspective, expérimentale et rationnelle.

Mais ce qui a été plus grave encore dans le passé que cette confusion des méthodes, ce fut la confusion des facultés de connaître dont chacune n'était propre que pour un procédé d'investigation et que l'on a employées, elles aussi, pêle-mêle et l'une à la place de l'autre. La prédominance chez l'homme occidental civilisé de l'intelligence fabricatrice et de la raison abstractive sur l'intuition, sens direct de la vie, a entraîné la prédominance des méthodes expérimentale et rationnelle sur la méthode introspective, et même, dans la pratique de cette dernière méthode, l'ingérance de l'intelligence et de la raison qui se sont fréquemment substituées à l'intuition. De là des erreurs de procédés et l'infériorité où s'est trouvée longtemps la vraie psychologie introspective à l'égard de la psychologie expérimentale et de la psychologie rationnelle. Aujourd'hui encore, et malgré le triomphe de Bergson et de Freud, la psychologie expérimentale prétend être considérée comme la seule psychologie sérieuse, et l'énorme *Traité de Psychologie* publié en français, en 1923, sous la direction de M. Georges Dumas (1), est là pour prouver la prépondérance de la psychologie de laboratoire élaborée par l'intelligence scientifique.

*
* *

Mon propos est de faire ici une étude introspective de la conscience. Si la faculté propre à la méthode introspective est l'intuition, on doit s'attendre à me voir recourir à l'intuition pour l'étude que je me propose de tenter.

Mais avant d'employer l'intuition pour pénétrer dans le mystère de la conscience, il me paraît utile de dire ici quel est le sens que je crois qu'il faut attribuer au mot *intuition*.

*
* *

La psychologie actuelle admet que la conscience n'est pas primitive dans l'être vivant, qu'elle ne semble ni prévue ni voulue par l'ordre naturel et qu'elle n'est qu'une activité dérivée, l'activité première, essentielle, étant la force organisatrice, inconsciente, et l'activité seconde étant l'instinct, subconscient.

La conscience n'apparaît que quand l'instinct lui-même est impuissant et ne peut plus suffire pour maintenir l'existence de l'indi-

(1) 2 v., Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

vidu ou de son espèce, ne peut plus assurer leur adaptation au milieu. La conscience naît ainsi soit d'un manque, d'un besoin, comme l'a montré M. Claparède (1), soit du heurt de l'instinct contre un obstacle, de son arrêt par une difficulté insurmontable, comme l'ont montré la plupart des psychologues modernes depuis Maine de Biran.

L'activité subconsciente qui s'appelle l'instinct passe par suite de son arrêt même à la conscience. Et la conscience une fois apparue dans le cerveau humain peut y devenir *intuition*, si elle s'applique à connaître la vie, à penser sur la vie, elle peut devenir *intelligence*, si elle s'occupe de travailler la matière inerte, et elle peut devenir *raison*, si elle s'intéresse aux ressemblances des choses pour en tirer des idées abstraites, des signes.

L'intuition semble être, chez l'homme, la première née des facultés conscientes. Née de l'instinct, c'est-à-dire de la vie, elle s'efforce de connaître et de comprendre la vie, tandis que l'instinct ne s'occupe que de la vivre.

L'homme étant, du point de vue psychique, essentiellement instinct, élan vital, le même procès qui fait apparaître en lui la conscience fait apparaître l'intuition, qui n'est précisément, selon M. Bergson, que « l'instinct devenu conscient de lui-même ».

*
* *

J'adopte, en effet, la double définition de l'intuition qui a été proposée par M. Bergson.

C'est en 1903, dans un article de la *Revue de Métaphysique et de Morale* intitulé *Introduction à la métaphysique*, que M. Bergson exprimait sous une première forme sa théorie de l'intuition. Il distinguait « deux manières profondément différentes de connaître une chose. La première, disait-t-il, implique qu'on tourne autour de cette chose, la seconde qu'on entre en elle. La première dépend du point de vue où l'on se place et des symboles par lesquels on s'exprime. La seconde ne se prend d'aucun point de vue et ne s'appuie sur aucun symbole. De la première connaissance on dira qu'elle s'arrête au *relatif* ; de la seconde, là où elle est possible, qu'elle atteint l'*absolu* ».

La première connaissance, indirecte et analytique, est celle de l'intelligence ; la seconde connaissance, directe et simple, est celle de l'intuition.

« Un absolu, disait M. Bergson, ne saurait être donné que dans une *intuition*, tandis que tout le reste relève de *l'analyse*. »

---

(1) *La Psychologie de l'Intelligence*, dans la revue *Scientia*, Bologne, novembre 1917.

Digitized by Google

Alors venait la première définition bergsonienne de l'intuition : « *On appelle intuition cette espèce de sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable* (1) ».

Or, « il y a, continuait M. Bergson, une réalité au moins que nous saisissons tous du dedans, par intuition et non par simple analyse. C'est notre propre personne dans son écoulement à travers le temps. C'est notre moi qui dure. Nous pouvons ne sympathiser intellectuellement avec aucune autre chose. Mais nous sympathisons sûrement avec nous-mêmes ».

Ainsi l'intuition était présentée en 1903 par M. Bergson comme une « sympathie ». M. Bergson n'entendait pas ce mot dans son sens ordinaire de « tendance à l'amitié mêlée de compassion », mais dans le sens, plus proche de l'étymologie, de « compréhension par ressemblance ou conformité de dispositions ou d'humeurs ».

Il ressortait de là que l'objet le plus immédiat de l'intuition chez un être humain ne pouvait être que lui-même, et que la connaissance psychologique de soi-même par soi-même, but de la méthode introspective, devait être assignée à l'intuition.

En 1907, dans *L'Evolution créatrice*, M. Bergson, approfondissant sa conception de l'intuition, déclarait : « L'instinct est sympathie. Si cette sympathie pouvait étendre son objet et aussi réfléchir sur elle-même, elle nous donnerait la clef des opérations vitales... » L'intelligence « tourne tout autour » de la vie, « prenant du dehors le plus grand nombre possible de vues sur cet objet qu'elle attire chez elle, au lieu d'entrer chez lui. Mais c'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait l'*intuition*, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment (2) ».

Pour des raisons que je n'ai pas le loisir de développer ici, mais que l'on trouvera dans mon prochain ouvrage, *L'Intuition, sens de la Vie*, je crois que la définition de l'intuition la plus profonde, la plus compréhensive que l'on ait proposée jusqu'à ce jour est la dernière définition de M. Bergson, que je viens de citer.

Dans mon ouvrage annoncé sur l'intuition, je reprendrai cette définition géniale et je m'efforcerai de la fonder sur les faits psychologiques. Je montrerai comment l'instinct, activité subconsciente, peut devenir conscient et se transformer en intuition. Qu'il me suffise de dire ici que lorsque l'instinct, brusquement arrêté dans son élan naturel par une difficulté, un obstacle qu'il ne peut surmonter, se transforme de mouvement subconscient en vibration consciente, en intuition, il devient à la fois, par suite de cette transformation,

1) C'est M. Bergson qui souligne.

(2) *L'évolution créatrice*, p. 191, 192.

Digitized by Google

« conscient de lui-même », comme dit M. Bergson, et « capable de réfléchir sur son objet », ce qui signifie que l'être qui jusque là n'était qu'instinctif se met à descendre en lui-même, à réfléchir sur ses besoins, ses tendances, son tempérament, sa vie physique et psychique, et aussi sur l'être ou la chose qui est l'objet de ses désirs ou le moyen de ses satisfactions et qu'il ne peut plus atteindre par la voie naturelle de l'instinct.

L'instinct contrarié ne se tourne pas toujours vers l'inconscient, comme pourrait le faire croire la psychanalyse. Il s'élève aussi vers la clarté de la conscience, il devient pensée lucide, réfléchie, et cela chez les êtres les mieux doués, qui ne consentent pas à ensevelir leur vie intense dans les ténèbres de l'inconscient, et veulent que rien ne soit perdu de leur expérience vécue.

Pour beaucoup d'esprits, l'intuition est une faculté de divination subconsciente qui agit dans les phénomènes de sympathie, d'antipathie, de télépathie, de pressentiment, de connaissance à distance, indépendante de tout moyen matériel connu et vraiment, selon l'expression du Dr. Eugène Osty, «supra-normale » (1). Ces phénomènes peuvent s'expliquer chez les sujets qui les éprouvent par une réceptivité très sensible et d'ailleurs complètement passive et involontaire. L'intuition ainsi entendue est une « lucidité » qui s'impose à l'être où elle se produit et que celui-ci subit sans savoir comment elle procède. C'est là l'intuition dont s'occupe la métapsychique (2).

L'intuition telle que je l'entends après M. Bergson est tout autre. Elle ne se produit pas dans la subconscience, elle agit dans la conscience claire. Elle est sentie, voulue, et l'on peut la diriger, la développer. Sans doute, elle aussi est une divination, car elle découvre des réalités sans le secours des instruments matériels et du raisonnement discursif. Mais elle est une divination appliquée et volontaire, concernant des objets précis, qu'elle pénètre par la contemplation.

Au surplus, je ne prétends pas que le sens que M. Bergson donne au mot *intuition* soit en soi plus légitime que le sens admis par la métapsychique. Il suffit de s'entendre et de savoir quelle définition l'on adopte. Mais si l'on réserve le mot *intuition* pour l'intuition bergsonienne, il sera bon, pour éviter toute ambiguïté, de donner un autre nom à l'intuition métapsychique, ou vice versa.

* * *

(1) V. l'ouvrage du Docteur Eugène Osty, *La Connaissance supra-normale, Etude expérimentale*, 1 v. in-8, Paris, F. Alcan, 1923.

(2) V. le remarquable ouvrage du Docteur Eugène Osty, *Lucidité et Intuition*, 1 v. in-8, Paris, F. Alcan (épuisé).

Digitized by Google

On remarquera que l'un des premiers caractères que M. Bergson attribue à l'intuition est d'être l'instinct « devenu conscient de lui-même ». Et comme l'intuition est une faculté de connaître, elle sera essentiellement l'instinct qui se connaît lui-même. Comme, d'autre part, l'instinct est le fond même de notre nature psychique, si l'intuition est la faculté que l'instinct a de se connaître, on comprendra que l'intuition soit la faculté dont nous disposons immédiatement pour connaître notre nature psychique, notre âme. Notre âme n'est-elle pas d'ailleurs la partie la plus incontestablement vivante de nous-mêmes ? Si l'intuition, née la première de l'élan vital, est vraiment, beaucoup plus que ses sœurs cadettes, l'intelligence et la raison, capable de connaître la vie, on comprendra que l'intuition soit la faculté requise pour pénétrer la vie sous sa forme la plus intense, cette âme que chaque être porte en soi.

L'âme qui se connaît elle-même s'appelle une *conscience.*

Mais on poura se demander, d'une façon plus précise, comment la connaissance de soi-même par soi-même est possible, ce qui revient à se demander comment la conscience est possible. (J'entends ici le mot *conscience* au sens purement psychologique.)

*
* *

, Le mot *conscience* est par lui-même un terme assez précis, mais on l'emploie souvent dans un sens très large et très vague.

Les psychologues distinguent deux sortes de consciences : la *conscience spontanée* ou *primitive,* relativement simple, et la *conscience réfléchie,* qui est redoublée et complexe.

Il n'y a entre ces deux sortes de consciences qu'une différence de degré, d'intensité. La conscience spontanée ou primitive n'est que relativement simple. Certains psychologues, tels que Lachelier, voient en elle la *perception,* c'est-à-dire la connaissance des objets extérieurs en tant qu'extérieurs et en tant que causes de nos sensations. « On peut fort bien, déclare Lachelier, dire une *conscience* pour un sujet percevant (une monade leibnizienne) (1) ». Selon d'autres psychologues, tels que M. Blondel et M. Bernès, « le mot *conscience* désigne la pensée même, antérieure à la distinction du connaissant et du connu ; comme telle, elle est la donnée première que la réflexion analyse en sujet et en objet (2) ». Selon M. Lalande, la première sorte de conscience serait « la conscience en tant que *donnée,* primi-

(1) V. le mot *Consctence* (*psychologique*), note, dans le *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie,* 2 v. in-8, Paris, F. Alcan, 1926, t. I.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

tive, indifférenciée, servant de matière à toute vie psychique et par conséquent placée, à certains égards, au delà de toute discussion (1) ».

Entendue au sens de *perception,* qui est bien le sens où on l'entend d'ordinaire, la conscience suppose trois jugements implicites et subconscients : un jugement d'attribution des modifications physiques et psychiques appelées sensations à un centre personnel, identique à lui-même, qui est le sujet sentant, un jugement de causalité, qui fait attribuer aux sensations une cause, un jugement d'extériorité, qui fait chercher cette cause hors du sujet sentant.

On voit par là que si la conscience est définie la faculté de *percevoir,* c'est-à-dire de s'apercevoir de l'existence des objets extérieurs et de leur action sur notre organisme, elle est déjà une faculté très compliquée.

Si, par contre, on entend par conscience la pensée « antérieure à la distinction du connaissant et du connu », du sujet et de l'objet, elle est alors conçue d'une façon trop simple, car le mot même de *conscience* ne peut pas convenir à une pensée « indifférente » telle que la définissent M. Blondel, M. Bernès et M. Lalande.

Il y a dans toute conscience, même dans la plus spontanée ou la plus primitive, le sentiment plus ou moins clair et intense d'une existence personnelle, qui ne peut s'exprimer que par la première personne du singulier, le sentiment de la coïncidence d'événements éprouvés et d'un être qui les éprouve, le sentiment de la propriété qu'un être a d'états vécus qui ne peuvent appartenir à aucun autre être, l'attribution d'une existence et de ses modifications à un centre personnel qui ne fait qu'un avec elles, l'interprétation de la réalité entière en fonction de ce centre dont le sentiment d'existence est en même temps le sentiment de la plus intense réalité.

Mais la conscience spontanée ou primitive n'est telle que parce qu'elle est moins claire, moins différenciée, moins vraiment digne d'être appelée *conscience* que la conscience réfléchie.

Dans la conscience spontanée ou primitive, l'objet de conscience est encore tenu simplement pour extérieur à la conscience, et la conscience elle-même se contente de se considérer comme le sujet qui prend, par le moyen des sens, conscience et connaissance de l'existence et de la nature de l'objet tenu pour extérieur.

La conscience réfléchie est moins simpliste et plus profonde que la conscience spontanée ou primitive. Elle est réfléchie parce qu'elle est repliée sur elle-même et aussi parce qu'elle réfléchit sur sa propre nature et sur son propre procès. Elle découvre que l'objet considéré comme extérieur à l'esprit par la conscience spontanée et commune est à la fois extérieur et intérieur. L'existence extérieure de l'objet est admise par le bon sens, qui est le sens de la réalité, mais

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

elle ne peut être sentie qu'indirectement, par le moyen des sens, tandis que la présence de l'objet ou plutôt de son image dans la conscience est sentie immédiatement ainsi que les modifications que l'impression de l'objet produit dans l'esprit.

La conscience réfléchie admet donc l'existence de deux sortes d'objets : elle distingue un objet extérieur, senti médiatement, et dont l'impression produit dans la conscience un objet intérieur, senti immédiatement. L'objet intérieur fait partie de la conscience au même titre que le sujet sentant et pensant. L'ensemble des objets intérieurs et des modifications qu'ils entraînent dans la conscience s'appelle, d'une façon générale, l'objet de la conscience ou le *moi*, tandis que le sujet qui prend conscience et connaissance de l'objet intérieur ou du moi s'appelle le *je*.

Il résulte de là que si la conscience spontanée ou primitive se croit simple, la conscience réfléchie se sent et se reconnaît double.

*
* *

On est bien forcé aujourd'hui d'admettre que la conscience n'est pas, foncièrement, une réalité simple. Elle n'est une unité qu'en apparence, et grâce à une sorte d'effet d'optique dont l'homme a besoin pour les rapports grossiers de la vie pratique et sociale : une puissance de synthèse psychique fait que la personnalité ordinaire se sent une pour s'opposer plus fortement aux êtres et aux choses qui l'entourent. Mais quand l'analyse introspective cherche à surprendre et à distinguer les éléments de la conscience réfléchie, c'est-à-dire repliée sur elle-même et non plus tournée vers l'action extérieure, elle découvre que la conscience est pour le moins une dualité. Autrement on ne pourrait parler de conscience, car le mot même de *conscience* exprime cette dualité. Ici l'étymologie est fort instructive.

Le mot latin *conscientia* est un substantif dérivé du verbe *conscire*, qui signifie savoir avec. Ce verbe est formé en effet de deux mots : *scire*, savoir, et *cum*, avec.

Il y a donc à l'origine du mot *conscience* l'idée d'une *connaissance partagée*. Le dictionnaire latin-français donne pour première traduction du mot *conscientia* : « connaissance de quelque chose commune à plusieurs », d'où, ensuite, le sens de « confidence », « complicité ». Pour les Latins, la conscience implique littéralement l'existence d'au moins deux êtres distincts, extérieurs l'un à l'autre, et qui détiennent le même secret. Il est vrai que le mot *conscius* ne signifie pas toujours confident ou complice ; il peut exprimer la connaissance intérieure qu'un homme a de lui-même, de ses actions et de leurs motifs,

Digitized by Google

comme dans les expressions *conscius sui* (qui se connaît) et *nullius culpae sibi conscius* (qui n'a rien à se reprocher). Cicéron emploie l'expression *conscientia sceleris* dans le sens de remords (1).

Mais si le mot conscience exprime étymologiquement une connaissance à plusieurs, ou tout au moins à deux, il faut bien admettre que quand on parle de conscience, on suppose implicitement l'existence de plusieurs êtres, ou tout au moins de deux êtres en un seul. Il y a dans tout être conscient une personne qui connaît, qui sait, et une autre qui connaît ou sait *avec* la première.

Pourtant il faut marquer ici une différence entre le sens latin et le sens français du mot *conscience* :

Pour les Latins la *conscientia* était d'ordinaire la connaissance que plusieurs personnes distinctes avaient d'*une même chose.* ,

Pour les modernes, la conscience est la connaissance que, dans un seul être, deux personnes ont simultanément de *deux choses différentes.*

En effet, les deux parties de la personnalité n'ont pas le même objet de connaissance, car si leur objet était le même, ces deux parties feraient double emploi et l'une des deux serait superflue.

L'une des deux parties de la conscience connaît, ou tout au moins sent le monde extérieur ainsi que le corps dans lequel elle est placée, tandis que l'autre partie de la conscience connaît... la première partie.

Il y a ainsi dans la conscience deux activités connaissantes, l'une qui prend pour objet tout ce qui n'est pas la conscience, ce que nous avons appelé l'*objet extérieur,* — et qui n'est d'ailleurs connu qu'en entrant dans la conscience tout en étant considéré comme lui restant extérieur, — l'autre qui prend pour objet la première activité, celle que nous avons appelée l'*objet intérieur.*

Il y a comme deux regards dans l'âme réfléchie, l'un porté sur le monde extérieur, sur la réalité ambiante, l'autre porté sur le premier. Il y a comme quelqu'un qui regarde et quelqu'un d'autre qui le regarde regarder.

Mais le second regard n'a pas pour le premier la tendresse que les yeux de l'amant ont pour ceux de son amie en contemplation devant un paysage. La seconde personne est par elle-même encline à observer la première sans sympathie, sans indulgence, comme un témoin impassible ou comme un juge sévère qui ne pardonne rien, ne laisse rien passer, et qui joint à sa sévérité une ironie redoutable, un sens du ridicule plus cruel encore que la sévérité.

Nous connaissons tous plus ou moins l'existence de ces deux personnes en nous. Auquel d'entre nous n'est-il pas arrivé de se blâmer

(1) V. pour ces sens étymologiques le *Dictionnaire latin-français* Quicherat, Daveluy et Chatelain.

Digitized by Google

ou de rire de lui-même quand il s'est trouvé seul ? Lequel d'entre nous n'a jamais pratiqué ces soliloques à voix basse où l'on s'adresse à soi-même en se parlant à la deuxième personne pour se faire des reproches ou pour se railler amèrement ? Certains psychologues prétendent que ces monologues intimes procèdent du sens social de l'homme, qui, même seul, éprouve le besoin de parler à quelqu'un. Cette explication est certainement insuffisante. Nous nous entretenons avec nous-mêmes pour nous critiquer, nous juger, ou pour délibérer intérieurement sur une décision à prendre, ou encore pour nous fortifier dans une résolution prise, et non point simplement pour rompre le silence de notre solitude.

On ne se parle guère à soi-même pour s'approuver ou se féliciter, ce qui serait bien plus agréable que de se blâmer ou se tourner en ridicule, et ce que l'on ferait certainement si l'on monologuait pour se distraire, pour le plaisir. Les monologues du théâtre classique, qui reproduisent une habitude humaine probablement fort ancienne, expriment l'incertitude ou l'angoisse des héros arrivés au point critique de l'action dramatique. Et ce n'est que pour produire un effet comique, parce qu'inattendu, — l'homme n'ayant pas l'habitude de monologuer pour s'approuver, — que l'on nous montre un personnage qui rit tout seul et se frotte les mains en se félicitant d'un bon tour qu'il vient de jouer ou qu'il va jouer (1).

Dans la vie ordinaire, on ne se parle à soi-même que pour se blâmer ou discuter avec soi, on monologue quand on se trouve *en face de soi*, en face de sa douleur ou de sa faute. A ce moment-là, le témoin et le juge que nous portons en nous se lève et prend la parole, il est notre accusateur ou notre avertisseur, d'ailleurs parfaitement détaché de ce qui nous arrive et prêt à nous railler si nous avons commis une maladresse ou si nous sommes l'artisan de notre propre malheur. C'est ce témoin et ce juge qui constitue la conscience morale. C'est « l'œil ouvert dans la tombe et qui regardait Caïn », selon le célèbre poème de Victor Hugo.

Il est vrai que souvent nous cherchons à adoucir, à endormir ce témoin et ce juge, à fermer cet œil trop lucide et trop vigilant, et nous y parvenons dans maintes circonstances de notre vie, parce que le monde extérieur et l'action pratique nous détournent fréquemment de nous-mêmes et parce que l'existence ordinaire n'a que faire de l'introspection et de la conscience réfléchie qui ne peuvent que paralyser l'activité utile, mais quand le loisir et la solitude nous permet-

(1) On peut même dire que le monologue est un des éléments qui permettent de distinguer une tragédie ou un drame d'une comédie : le monologue désolé est tragique, le monologue approbateur et optimiste est comique. Quand Racine, dans *Britannicus*, montre Narcisse, qui, seul, s'applaudit et se frotte les mains de contentement, il introduit dans sa tragédie une scène comique et mélange les genres.

Digitized by Google

tent de rentrer en nous-mêmes, nous retrouvons cet œil ouvert dans les ténèbres intérieures.

*
* *

Ce témoin, ce juge, cet observateur implacable et toujours présent, nous l'appelons le *sujet* (du latin *subjectum,* « ce qui est placé sous » l'activité de la conscience) ; et tout ce à quoi le sujet assiste, tout ce qu'il observe dans la conscience, nous l'appelons l'*objet* (du latin *objectum,* « ce qui est placé devant » le regard du sujet). Quand il s'agit de la conscience réfléchie, l'objet, si on ne le précise pas à l'aide d'un adjectif, est considéré comme étant intérieur à la conscience au même titre que le sujet. Sans doute, il est formé dans la conscience en grande partie par les impressions que les objets extérieurs font sur l'esprit par l'intermédiaire du corps et des sens, mais il est constitué aussi, dans une certaine mesure, par les modifications purement intérieures et toutes psychiques qui résultent d'une activité spontanée de l'esprit, car elles ne se produisent pas nécessairement par l'effet de la présence d'objets extérieurs ni à leur occasion (tendances instinctives, volontés, émotions, créations de l'imagination ou conceptions de la raison). L'objet intérieur à la conscience n'est donc pas uniquement le reflet, l'image ou la représentation de l'objet extérieur. Il est, pour une part, une production spontanée et autonome de l'esprit, de la vie psychique individuelle. Et dans la conscience réfléchie, qui est beaucoup plus détachée du monde extérieur que la conscience primitive ou ordinaire, et qui n'a pu d'ailleurs se former qu'en se détachant de son milieu et en se repliant sur elle-même, l'objet intérieur est senti directement par le sujet, tandis que l'objet extérieur ne peut être perçu par le sujet qu'indirectement, secondairement, à l'aide du truchement imparfait des sens.

Il est vrai que l'objet extérieur est le seul objet reconnu par la conscience primitive ou ordinaire, qui est toute tournée vers le monde extérieur, toute « extravertie », selon l'expression employée par la psychanalyse. Et l'extraversion qui caractérise la conscience est telle, l'hypnotisation de cette conscience par le monde extérieur vers lequel l'emporte son activité pratique est si forte, que l'existence de l'objet extérieur est sentie bien plus intensément par elle que son existence propre, et que c'est à peine si l'on peut parler ici de conscience. L'âme simple a bien le vague sentiment d'un sujet intérieur auquel elle approprie ses actions et ses émotions, puisque l'homme ordinaire peut dire *je* sans employer un mot qui soit pour lui tout à fait vide de sens. Mais ce n'est pas le sujet vraiment intérieur, central, qui dirige la conscience primitive, c'est l'objet intérieur, le siège des sensations, des tendances instinctives, des volontés, des émotions, des in-

Digitized by Google

ventions de l'imagination et des conceptions de la raison qui est dans cette conscience le centre actif, car l'homme ordinaire ne sent pas le besoin de descendre plus au fond de lui-même. Son introspection est rare, courte et pauvre, elle reste à mi-hauteur dans la conscience. L'homme d'action estime l'étude de soi inutile et même nuisible à la pratique, car elle crée à l'égard du monde extérieur des inhibitions et un scepticisme contraires à la vie.

La conscience réfléchie, qui est plus complète et plus complexe que la conscience primitive, forme un tout, une sorte de système clos qui fait penser aux monades sans fenêtres de Leibniz. Elle est tournée vers le dedans, « introvertie », — pour reprendre la langue de la psychanalyse (1), — elle se sent intensément double, elle est un sujet qui connaît un objet de même substance que lui. Comme elle s'est formée par une séparation violente de l'esprit et de son milieu, elle se détourne du monde extérieur dont l'hostilité l'a forcée à se replier sur elle-même. Elle finit par ne plus sentir avec évidence l'existence du monde extérieur dont les impressions l'ont meurtrie et dont la représentation nette ne peut plus se produire en elle sans provoquer le réveil de ces blessures psychiques mal refermées que Freud a appelées des *traumas*.

C'est pourquoi, tandis que l'objet extérieur est le seul que connaisse la conscience primitive, l'objet intérieur est le seul dont s'occupe la conscience réfléchie ; et tandis que l'erreur de la conscience primitive est de prendre l'objet intérieur pour son véritable centre, pour la partie active et autonome de la personnalité, — car elle ignore son vrai sujet, — le tort de la conscience réfléchie est de s'enfermer en elle-même, de se contenter des rapports de l'objet intérieur et du sujet central, et d'oublier ou de vouloir oublier l'existence de l'objet extérieur dont la réalité nous est imposée par le bon sens.

L'inconvénient grave que présente l'extraversion de la conscience primitive est que cette conscience se fuit toujours elle-même, n'arrive jamais à coïncider avec sa réalité fondamentale et ne peut jamais se connaître véritablement. D'autre part, le danger que fait courir à la conscience réfléchie son introversion est de méconnaître les données du bon sens, qui nous obligent d'admettre la réalité extérieure et la vie sociale, et de tendre vers un état de pensée autistique, schizophrénique, dont la forme extrême est le solipisme et dont la conséquence peut être la folie.

Une conscience saine en même temps que claire s'efforcera de maintenir ou de rétablir toujours l'équilibre subtil qui doit subsister

---

(1) C'est un ancien disciple de Freud, le Dr C. G. Jung, de Zurich, qui a créé et lancé dans la littérature psychanalytique les expressions très justes et très utiles *introverti, introversion, extraverti, extraversion*, que l'on trouve dans ses ouvrages.

Digitized by Google

entre ses éléments. Elle saura que le monde extérieur, quoique indirectement connaissable, n'est pas un rêve, et que son monde intérieur est double, qu'à côté de ses modifications incessantes, agréables ou douloureuses, il y a un sujet central, permanent, impassible, peut-être impérissable, qui est le plus profond de nous-mêmes, et qui apparaît comme l'essence stable de notre personnalité.

*
* *

On a coutume de désigner par l'expression *le moi* la conscience entière, toute la réalité psychique que l'homme sent être lui-même et dont il peut dire *moi* ou *je*. Le moi comprend ainsi tous les éléments, tous les phénomènes, tous les états psychiques dont l'être humain a le sentiment plus ou moins net, plus ou moins intense, ce qui est en lui conscient ou subconscient, vivement et clairement éprouvé ou seulement entr'aperçu. On appelle alors *non-moi* tout ce qui n'est pas intérieur à la conscience, n'est à aucun degré senti par elle, quoique le non-moi puisse être pensé, supposé existant ou considéré comme positivement réel. Le monde extérieur, ce que nous appelons l'objet extérieur, est vraiment le non-moi pour la conscience, et ce qui de l'objet extérieur entre dans la conscience, ce sont seulement les impressions qu'il produit sur les sens et qui s'organisent dans la conscience en image, en représentation. Ainsi, l'image, la représentation de l'objet extérieur fait partie du moi, tandis que l'objet extérieur, même perçu, appartient au non-moi.

L'expression *le moi*, désignant la conscience entière, peut ainsi être opposée globalement au *non-moi* pour les besoins de la pratique. Mais elle ne peut désigner d'une façon adéquate que la conscience primitive ou ordinaire, car elle induit à croire que la conscience est une et simple, elle ne fait pas soupçonner la dualité de la conscience réfléchie.

On peut, à la vérité, garder l'expression courante et commode le *Moi* pour désigner l'une des deux parties de la conscience, mais il faut alors trouver un autre mot pour désigner l'autre partie. Cet autre mot pourra être le *Je*.

C'est là ce que William James a proposé dans ses *Principles of Psychology*, publiés en 1890, et dans son *Text-book*, paru en 1892 et traduit en français par MM. Baudin et Bertier sous le titre *Précis de Psychologie* (1). C'est W. James qui a eu le premier l'heureuse idée d'employer les mots le *Moi* et le *Je* pour désigner les deux parties de la conscience que nous avons appelées jusqu'ici l'*objet* (intérieur) et le *sujet* (central).

(1) Un fort vol. in-8, M. Rivière, Paris. Nous employons ici la deuxième édition, de 1910.

Digitized by Google

Dans le *Précis de Psychologie,* le chapitre intitulé *Le Moi* commence ainsi : « Quel que puisse être l'objet de ma pensée, en même temps que je pense j'ai plus ou moins conscience de *moi,* de mon *existence personnelle.* Et c'est le Je qui a conscience de ce Moi, si bien que ma personnalité totale est alors comme double, étant à la fois le sujet connaisseur et l'objet connu. Il importe de distinguer ces deux aspects de la conscience, que nous appellerons, pour faire court, le *Je* et le *Moi* (1) ».

Nous suivrons l'exemple de James, et « pour faire court », comme lui, nous emploierons les termes *Je* et *Moi* à la place des expressions *sujet* et *objet,* qui ne sont pas suffisamment précises (puisque nous avons toujours dû jusqu'ici avertir le lecteur que nous entendions par objet de conscience l'objet intérieur à la conscience et non pas l'objet extérieur, et que nous entendions par sujet le sujet central de la conscience et non pas un sujet sentant, voulant ou pensant quelconque). Les termes le *Je* et le *Moi,* tout en étant brefs, nous permettront d'éviter toute ambiguïté. De plus, par leur forme, étymologiquement, ils correspondent exactement à nos expressions *sujet central* et *objet intérieur* de la conscience. On sait, en effet, que *je* vient du latin *ego,* transformé d'abord en *eo,* puis en *io, jo, je. Moi* vient du latin *me,* devenu *mei,* puis *moi.* Or, *ego* est le pronom personnel de la première personne du singulier au nominatif, c'est-à-dire au cas du *sujet,* tandis que *me* est le même pronom à l'accusatif, c'est-à-dire au cas de l'*objet.* C'est donc avec une exactitude toute grammaticale que *je* correspond au sujet et *moi* à l'objet de la conscience. D'autre part, le sujet est d'ordinaire, en grammaire, l'être qui fait l'action, qui est *actif,* tandis que l'objet est l'être qui subit l'action, qui est *passif.* Le *Je* et le *Moi* sont encore bien désignés du point de vue de l'activité et de la passivité de la conscience. Le *Je,* en effet, c'est l'élément actif de la conscience, car c'est l'élément qui connaît, qui juge, sans pouvoir, semble-t-il, être vraiment connu, jugé, c'est-à-dire devenir passif. Le *Moi,* c'est l'élément passif de la conscience, l'élément qui est connu, jugé par le sujet central, sans pouvoir, semble-t-il, vraiment connaître et juger le Je.

Les deux termes *sujet* et *objet, je* et *moi* sont corrélatifs, c'est-à-dire existent en fonction et en dépendance l'un de l'autre, et ne peuvent exister l'un sans l'autre. La conscience réfléchie ne peut elle-même exister que par ces deux éléments : il ne saurait pas plus y avoir une conscience sans sujet, sans *je,* qu'une conscience sans objet, sans *moi.* Nous savons que le mot même de conscience implique cette dualité.

Enfin les termes *je* et *moi* sont les deux seuls mots qui désignent d'une façon adéquate la personnalité : ils sont tous deux à la pre-

(1) *Précis de Psychologie,* p. 227.

Digitized by Google

mière personne du singulier, et l'existence personnelle ne peut être vraiment sentie qu'à cette personne et exprimée que par cette personne. Tout autre terme que *je* et *moi* est impropre et inadéquat à son objet quand il prétend désigner notre personnalité, et cela pour une simple raison grammaticale : il remplace la première personne par la troisième.

A-t-on songé combien on est loin de la réalité que l'on veut désigner quand pour parler de soi on dit : *mon âme, mon esprit* ou même *mon moi* ? C'est là employer un procédé d'expression semblable à celui de l'enfant qui se désigne lui-même à la troisième personne en prenant son prénom comme sujet et en disant : « Paul ne veut pas manger sa soupe » ou « Pierre veut s'amuser maintenant ». C'est le même procédé puéril dont usent les héros d'Homère quand ils parlent d'eux-mêmes en disant : « Mon cher cœur » ou « ma chère tête ».

Il y a là une habitude verbale de dédoublement qui, pour être ancienne, puisqu'on la trouve déjà dans Homère, et pour être instinctive, puisqu'on la trouve déjà chez les enfants, n'en est pas moins fâcheuse, car elle contribue à notre dépersonnalisation et nous éloigne de l'appréhension directe de notre existence personnelle.

On peut remarquer encore qu'en remplaçant par des expressions telles que *mon âme* ou *mon esprit* les termes simples et adéquats *je* et *moi*, on évite de parler trop crûment du *moi* déclaré « haïssable » par Pascal, et qui n'est haïssable qu'aux yeux de la société, tandis qu'il est d'importance capitale et d'un intérêt captivant pour la psychologie.

Mais les mots *âme* et *esprit* ne tendent pas seulement à nous dépersonnaliser, — puisqu'ils nous font passer de la première personne à la troisième, — ils tendent encore, du moins par leur signification première à laquelle on peut penser, à nous matérialiser assez grossièrement : chacun sait que ces mots exprimaient primitivement une réalité toute matérielle, le souffle, le vent. D'ailleurs, les mots savants *psychique* et *psychologie* viennent du grec ψυχή, qui a le même sens que les mots latins *anima, animus, spiritus.*

Sans doute, nous retrouvons ici une nécessité de toutes les langues humaines, qui ne peuvent exprimer à l'origine que le monde matériel. Ce n'est en général que par transpositions et métaphores que les réalités spirituelles parviennent à être représentées dans des signes parlés ou écrits. Mais quand on dispose de termes simples et directs d'où toute image matérielle est absente, tels que *je* et *moi*, il convient de les employer de préférence à des signes indirects, à des métaphores qui, même dans l'expression des réalités les plus éloi-

Digitized by Google

gnées de la matière, gardent de leur origine une substantialité matérielle irrémédiable.

*
* *

C'est vers la représentation de cette substantialité matérielle de l'âme que la pensée humaine a toujours tendu involontairement et invinciblement. Pourtant, les plus grands philosophes spiritualistes anciens et modernes ont aperçu les deux éléments, actif et passif, de la conscience réfléchie, et se sont attachés à mettre en lumière le dynamisme et l'importance souveraine du centre actif de l'esprit, de ce que nous appelons, avec W. James, le *Je*.

Socrate qui, en s'efforçant de justifier sa devise : « Connais-toi toi-même », a fondé la psychologie introspective, sentait déjà l'existence de ce « Je qui juge », — nous reprenons ici l'expression de W. James, — et il le dénommait son « démon familier ». Platon distinguait dans l'âme la « partie rationnelle » de la « partie émotive » et de la « partie végétative », et il voyait dans l'âme rationnelle le principe simple, actif et immortel de l'esprit humain. Aristote divisait l'âme en deux parts, l' « esprit actif ou créateur » (νοῦς ποιητικός) et l'esprit passif ou impressionnable » (νοῦς παθητικός), et cette division annonce déjà l'actuelle distinction entre le *Je* et le *Moi*. Descartes insistait sur la nature active de l'esprit (*res cogitans*) et prétendait que l'âme pensait toujours, était toujours en activité d'intellection. Leibniz tendait déjà vers l'atomisme psychique et vers nos théories du subconscient et de l'inconscient, mais du moins il établissait une hiérarchie entre les monades commandées par la plus claire et la plus active. Kant distinguait du « moi phénoménal ou empirique » le « moi nouménal ou transcendantal », auquel il attribuait l'activité libre. Maine de Biran découvrait dans la volonté consciente, libre et autonome le « mode fondamental du moi », et Bergson, héritier de cette grande tradition, montrait sous l'écoulement incessant des états de conscience un « moi fondamental » essentiellement actif et libre qui parfois « remonte à la surface » de l'âme et fait « éclater la couche extérieure » du psychique sous son « irrésistible poussée (1) ».

Il y a donc dans la conscience réfléchie, de l'aveu des plus grands esprits, deux êtres : un être, situé dans la région externe du psychique, qui est exposé aux impressions du milieu et y réagit, et un autre être, plus intérieur, qui n'est pas en relation directe avec le monde extérieur et qui est à l'abri de ses influences. Ce second être assiste aux modifications du premier sans les éprouver. Nous appellerons

(1) *Essai sur les Données immédiates de la Conscience*, 1 v. in-8, F. Alcan, Paris, 1889, p. 130.

Digitized by Google

le premier être (soumis au monde extérieur) *l'objet* de la conscience ou le *moi,* le second être (impassible) le *sujet* de la conscience ou le *je.*

*
* *

Mais, à la vérité, quoique des philosophes éminents aient ainsi affirmé l'existence du centre actif de la conscience réfléchie, la nature et l'activité de ce centre ont été insuffisamment saisies et décrites par ceux qui en ont parlé ; et même, des qualités invérifiables et chimériques ont été attribuées au *Je* par un dogmatisme imperturbable qui devait entraîner la réaction des esprits attachés à la pure expérience.

On peut trouver l'expression extrême de cette réaction dans la théorie du *Moi* dont W. James a fait un chapitre de ses *Principles of Psychology* et de son *Text-book* (1). C'est dans ces deux ouvrages, en effet, que s'expose la psychologie empiriste conçue par W. James dans la première partie de sa vie, — psychologie dont l'empirisme assez matérialiste fait penser à l'associationnisme anglais et que le philosophe américain opposait violemment au spiritualisme dogmatique de la vieille Europe. La tradition rationaliste, aristotélicienne et médiévale, attachée à la notion d'identité propre à la raison, avait voulu voir dans l'âme une « substance » permanente et toujours identique à elle-même sous ses aspects différents, sous ses « accidents » variés. C'est par réaction contre ce substantialisme psychologique que James avait publié en 1884, dans la revue *The Mind,* de Chicago, son article intitulé *The Stream of Consciousness* (2), dans lequel il prétendait montrer que la réalité psychique pouvait s'expliquer tout entière par l' « écoulement des états de conscience » sans aucun substratum permanent, sans aucune unité ou identité extérieure à cet écoulement.

Voici par quelle déclaration de principes commence, sur un ton de défi et de polémique fréquent dans l'œuvre de W. James, le chapitre du *Précis de Psychologie* intitulé *Le Courant de la Conscience :* « Nous sommes enfin prêts à aborder l'étude introspective de la conscience adulte. Mais quelle méthode allons-nous suivre ? La méthode « synthétique », si nous en croyons la plupart des traités de psychologie ; ils commencent, en effet, par déterminer un catalogue d' « idées simples » ou de « sensations élémentaires », dont ils font tout autant d'atomes psychiques ; puis, avec ces éléments premiers

(1) *Op.* et *loc. cit.*

(2) Cet article célèbre a été inséré par James dans ses *Principles of Psychology* et dans son *Text-book.* Il se trouve dans le *Précis de Psychologie,* traduction française du *Text-book,* aux pages 195 et suivantes, sous le titre *Le Courant de la Conscience.*

Digitized by Google

traités selon des formules d' « association », d' « intégration » où de « fusion », ils construisent les états de conscience supérieurs, tout comme on construit une maison en cimentant des briques. Cet ordre a évidemment pour lui les avantages didactiques ordinaires de la méthode synthétique. Mais il présente l'inconvénient de nous inféoder d'avance à une théorie plus que discutable, celle qui fait des états supérieurs autant d'états composés avec des unités. De plus, au lieu de partir de ce que nous connaissons le mieux, c'est-à-dire nos états concrets et entiers, il part d'un jeu d' « idées simples » dont nous n'avons absolument aucune intuition immédiate, dont nous ne saurions dès lors contrôler les combinaisons, ce qui nous livre sans défense à la première théorie assez bien faite pour nous séduire. Ainsi, de quelque côté qu'on l'envisage, la méthode qui veut aller du simple au composé ne nous expose qu'à des illusions. Naturellement elle aura toujours la préférence des pédants et des abstracteurs de quintessence. Mais tout esprit sans préjugés, qui voudra étudier à même la nature humaine dans sa plénitude, aimera mieux suivre la méthode « analytique » et commencer par les faits les plus concrets, c'est-à-dire par les données immédiates et journalières de sa propre vie intérieure. S'il y a des éléments simples dans la conscience, la méthode analytique saura les découvrir en temps utile, sans courir le risque des postulats prématurés (1) ».

Cette déclaration-programme de James contient en tout cas un malentendu, qui résulte de l'emploi des mots « synthétique » et « analytique » : on ne voit pas pourquoi la méthode qu'il condamne, et qui consiste à partir d' « éléments simples », est plus synthétique qu'analytique. Pour arriver aux « éléments simples », il faut bien commencer par *analyser* le contenu de la conscience. On ne fait qu'ensuite la synthèse de ces éléments. La méthode dont James se moque si cavalièrement est donc tout autant analytique que synthétique.

Mais il y a ici quelque chose de plus grave encore, — ou, si l'on veut, de plus comique, — à savoir que James emploie lui-même la méthode qu'il condamne, en croyant employer la méthode inverse.

En effet, tout ce que James dit de la méthode qu'il appelle *synthétique*, tous les caractères qu'il lui attribue, toute l'ironie qu'il met à la bafouer, tout cela peut être retourné contre lui et appliqué à sa propre méthode, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, un mot à changer. Tout au plus devrait-on remplacer les expressions « idées simples », « sensations élémentaires » par l'expression uniforme « états de conscience ». On aurait ainsi la description exacte de la méthode de James.

---

(1) *Précis de Psychologie*, p. 195, 196.

Digitized by Google

Voici en quels termes James établit le « fait fondamental » que sa méthode lui a permis de découvrir dans la conscience :

« De tous les faits que nous présente la vie intérieure, le premier et le plus concret est sans contredit celui-ci : *des états de conscience vont s'avançant, s'écoulant et se succédant sans trêve en nous.* Pour exprimer ce fait dynamique dans toute sa simplicité et avec le minimum de postulats, il faudrait pouvoir dire en français « il pense », comme on dit « il pleut » ou « il vente ». Faute de cet excellent barbarisme, il faut nous contenter de dire que « *la conscience va et ne cesse pas d'avancer* (1) ».

Ainsi W. James commence par commettre une pétition de principe en se donnant ce qu'il faudrait précisément démontrer, et en plaçant au début de son « analyse » ce qui devrait résulter de cette analyse même. Il pose comme un fait indiscutable l'existence des « états de conscience », qui sont en somme les équivalents des « unités », des « éléments simples » dont se servait la méthode qu'il appelle synthétique pour construire par « association », « intégration » et « fusion » la vie psychique. Etait-ce la peine de partir en guerre contre cette méthode si l'on voulait en reprendre exactement les procédés ?

La notion d' « état de conscience », en effet, n'est pas plus justifiée que celle d' « idée simple » ou de « sensation élémentaire ». Elle aussi est un produit de cet atomisme psychique où W. James voit le vice essentiel de la méthode dite synthétique. Le terme « état de conscience » est la cause de la plupart des paralogismes que James et les autres psychologues de la fin du XIXe siècle ont pu commettre en parlant de la conscience. Cette notion d' « état de conscience » est aussi artificielle, arbitraire et conventionnelle que celle de « fait », dont elle est une application à la psychologie et qui a été introduite dans la science du XIXe siècle par Auguste Comte.

Poser à la base d'une théorie de la vie psychique l'existence d' « états de conscience », comme le fait James, c'est induire les esprits en une triple erreur en les portant à croire :

1° Que la conscience est formée d'états indépendants d'elle, primitifs et considérés comme de véritables unités psychiques ;

2° Que la conscience ne présente rien autre que la série de ces unités, sans lien entre elles, sans unité synthétique ;

3° Que la conscience est tout entière dans des états, et jamais dans des actes, qu'elle est une réalité passive, statique, et non pas agissante, dynamique.

La première erreur, que James commet, on le voit, dès le début de sa théorie du *Courant de la Conscience* et qui reparaîtra tout au long de celle-ci et dans tout son chapitre sur *Le Moi*, c'est de croire que

(1) *Id.*, p. 196. C'est W. James qui souligne.

Digitized by Google

l'on peut parler d' « états de conscience » indépendamment d'une conscience, comme si les états de conscience étaient donnés antérieurement à la conscience qu'ils formeraient ensuite par leur agglomération. Qui ne comprend que l'expression même « états de conscience » implique l'existence d'une conscience qui se trouve dans certains états, que — pour parler plus brièvement, — *tout état de conscience est l'état d'une conscience ?*

Aussi, tout en prétendant s'élever contre l'atomisme psychique qu'il condamne chez les associationnistes, James procède, inconsciemment sans doute, selon les habitudes de cet atomisme.

On sait que tout atomisme commence par se représenter une réalité divisable en particules aussi petites que possible, puis reconstitue cette réalité à l'aide de ces particules, en oubliant la division primitive et en s'imaginant que les particules sont des données authentiques de l'expérience. Tel est le travail de mosaïque, le travail de décomposition et de reconstruction auquel se livre, quand on la laisse suivre ses tendances propres manifestées dans l'industrie et dans la science, l'intelligence humaine, « caractérisée », comme l'a montré M. Bergson, « par la puissance indéfinie de décomposer selon n'importe quelle loi et de recomposer en n'importe quel système (1) ».

L'atomisme des physiciens a pour imitateur l'associationnisme psychologique, qui prétend, depuis Hume, expliquer toute la vie psychique par des éléments, sensations, émotions, idées, donnés séparément dans l'esprit et qui peuvent se combiner selon les lois de l'association.

James prétend instaurer une psychologie nouvelle, et déclare, comme nous l'avons vu, dans le premier paragraphe de son chapitre sur *le Courant de la Conscience,* s'élever contre la méthode synthétique ou associationniste qui construit la vie psychique, dit-il, « comme on construit une maison en cimentant des briques ». Il est donc étrange de voir cet ennemi de l'associationnisme, ce partisan de la méthode analytique se mettre lui-même à façonner des briques pour les cimenter ensuite, et tomber ainsi dans les errements contre lesquels précisément il entreprend de réagir (2).

Dans son chapitre sur *le Moi,* qui suit le chapitre sur *le Courant de la Conscience,* W. James veut rester fidèle à son empirisme qui n'est qu'un atomisme psychique inconscient. Il veut aussi échapper à la psychologie classique, qui considérait chaque âme comme possédant

(1) *L'Evolution créatrice,* p. 170.

(2) L'histoire de la philosophie présente encore quelques autres cas aussi ironiques, tels que celui de Schopenhauer écrivant une thèse de doctorat pour distinguer le principe de raison suffisante du principe de causalité et commettant lui-même, finalement, la confusion qu'il avait mise en lumière et condamnée avec une sarcastique violence.

Digitized by Google

une fonction pensante unique. C'est pourquoi il imagine dans chaque âme « une série continue de penseurs successifs et numériquement distincts (1) ». Il admet que tous ces penseurs « connaissent de même façon le même passé (2) ». Mais alors on ne voit pas l'avantage qu'il peut y avoir à supposer dans une même âme une multiplicité de penseurs distincts. L'acte de penser reste à expliquer, et de plus, la ressemblance de souvenirs entre les penseurs, qui sont les états de conscience et auxquels James avait refusé précédemment toute survivance, et, par conséquent, toute mémoire.

Et voici l'étonnante conclusion de James : « Les états de conscience suffisent à tous les besoins de la psychologie. C'est à la métaphysique et à la théologie à prouver l'existence de l'âme ; en psychologie, ce principe substantiel d'unité constitue une hypothèse superflue (3) ».

Nous nous souviendrons de ces deux formules qui résument toute la psychologie empiriste de James : « Les états de conscience suffisent à tous les besoins de la psychologie » et l'existence de l'âme « constitue une hypothèse superflue ».

Et pour relever tout de suite les assertions de James contenues dans le paragraphe que nous venons de citer, disons que, contrairement à sa négation de toute substantialité de l'âme, une certaine identité substantielle du psychique ne paraît pas improbable depuis les expériences de la psychanalyse et de la métapsychique. Du moins, quand on traite l'âme, tout se passe comme si l'on avait affaire à un second corps, plus délicat et plus subtil que le corps physique : les *traumas* dont s'occupe la psychanalyse sont tout pareils à des blessures anciennes et mal cicatrisées qui gardent dans leur fond des virus pathogènes, et qui ne guérissent tout à fait que quand ces virus sont supprimés ; d'autre part, dans les états d'hypnose et de transe médianimique, les âmes des patients sortent de leurs corps par un procès d'extériorisation que les magnétiseurs peuvent constater au cours des séances métapsychiques, et qui fait penser aussi à un second corps, invisible, qui sortirait du corps physique.

W. James connaissait et admettait l'existence des phénomènes médianimiques, puisqu'il avait découvert et qu'il put observer l'un des médiums les plus remarquables de son temps, Mme Piper. Il est vrai qu'il n'est arrivé à s'occuper de métapsychique qu'à la fin de sa vie, et assez longtemps après avoir écrit ses *Principes de Psychologie.* Il n'aurait certainement pas pu expliquer ni même admettre les phénomènes de médiumnité s'il s'était borné aux théories psychologiques de sa première période.

---

(1) *Précis de Psychologie,* p. 262.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

Au surplus, on ne voit pas comment James peut prétendre connaître dans son ensemble le « courant de la conscience », le moi, si sa pensée n'est à chaque instant, dans son esprit, que la pensée d'un « penseur distinct », d'un état de conscience isolé ; car le sentiment de la continuité de la conscience ne peut naître de sa représentation fragmentaire. La vague emportée par le fleuve ne connaît pas le fleuve qui l'emporte. Pour justifier la connaissance du courant des états de conscience, James aurait dû admettre au moins l'existence d'un état privilégié, extérieur et supérieur à ce courant. Il aurait dû placer sur le fleuve de la conscience un pont, et sur ce pont un observateur. L'observateur aurait été le *Je*.

Il est vrai qu'après avoir au cours de sa théorie du *Moi* escamoté le *Je*, il le restitue à la fin dans son rôle, car il ne peut décemment s'en passer.

Mais si James n'est pas parvenu à se passer du *Je* dont il aurait bien voulu se débarrasser, c'est que le *Je* est vraiment indispensable pour l'explication de la conscience.

* * *

L'étude introspective de la conscience, que James avait inaugurée en 1884 par son article sensationnel sur *le Courant de la conscience*, était restée très incomplète, malgré son originalité et à cause des préjugés intellectualistes dont James ne s'était pas encore débarrassé.

M. Bergson devait reprendre cette étude au temps même où James continuait de s'y livrer, et grâce à une intuition plus pénétrante que l'intelligence du philosophe américain, le philosophe français devait faire dans l'âme humaine les découvertes décisives que sa thèse de doctorat, l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience*, révéla au public en 1889.

Dans cette œuvre, M. Bergson montrait que « la multiplicité des états de conscience, envisagée dans sa pureté originelle, ne présente aucune ressemblance avec la multiplicité distincte qui forme un nombre », qu'elle est « une multiplicité qualitative (1) ».

Il est vrai que malgré l'extrême originalité de sa théorie psychologique, malgré son sens profond du dynamisme psychique, M. Bergson reprenait de ses prédécesseurs la notion d' « états de conscience ». Il aurait dû, semble-t-il, s'apercevoir que cette notion, qui nous fait attribuer à la vie psychique une nature statique et discontinue, procède, comme l'associationnisme, de cette « projection du temps dans l'espace » où il a su voir une des habitudes déformatrices de l'esprit humain.

(1) *Essai sur les données immédiates de la Conscience, op. cit.*, p. 92.

Digitized by Google

Du moins, M. Bergson n'a pas tenté, comme James, d'expliquer toute la vie psychique par la notion d'états de conscience, qui subsiste dans son œuvre comme une conception usuelle dont lui-même n'a pas analysé le contenu. Et d'ailleurs, son œuvre présente une réfutation si juste et si efficace de l'atomisme psychique, de l'associationnisme et de la psychophysique, que la notion d'états de conscience ne saurait la compromettre.

M.Bergson a su sentir le dynamisme de la conscience, il a découvert sous l'écoulement des « états » ou moments de l'esprit une force profonde, une activité autonome et libre, le « moi fondamental ». On connaît la théorie originale et brillante par laquelle M. Bergson établit l'existence du moi fondamental. Il faut pourtant distinguer ce *moi* du *je* dont nous parlons ici.

*
* *

Les théories psychologiques de James et de Bergson, que nous avons mentionnées parce qu'elles sont les plus connues parmi les théories modernes de la conscience, appartiennent déjà au siècle passé. La psychologie actuelle semble disposée à abandonner la conception pluraliste de la conscience et la notion d'états de conscience, qui n'est, de l'aveu de James lui-même, que la dispersion d'un penseur unique en une multiplicité de penseurs distincts, lesquels, n'ayant plus entre eux de lien véritable, ne permettent pas d'expliquer l'identité même relative de la conscience, c'est-à-dire la personnalité. On paraît revenir aujourd'hui, après l'analyse du XIX^e^ siècle, à un besoin de synthèse, de simplicité et d'unité dans la vie psychique, et même à la conception d'un élément de l'âme identique et permanent, qui favorise la renaissance des théories substantialistes telles que celles de la scolastique.

Si la littérature du premier quart du XX^e^ siècle s'est emparée, pour en tirer des effets pathétiques, de la thèse excessive et déjà périmée qui mettait en lumière la passivité, la multiplicité et la discontinuité de la conscience, les alternances et les intermittences de la personnalité, comme le montrent les œuvres d'un Marcel Proust, d'un Luigi Pirandello et d'un Jean Giraudoux, c'est qu'ici comme à l'ordinaire, la littérature est en retard sur la science et la philosophie. Les écrivains ne s'aperçoivent de l'existence d'une théorie scientifique ou philosophique que quand cette théorie s'est déjà répandue dans le public lettré, c'est-à-dire quand elle a vieilli et se trouve près d'être remplacée par une autre.

De la préoccupation des psychologues actuels (et nous entendons les psychologues de profession et non pas les littérateurs) de ratta-

Digitized by Google

cher le moi à un centre unificateur et à un vrai sujet actif, nous pourrions ne prendre pour preuve que certaines pages de l'article de M. Edouard Claparède intitulé *Note sur la localisation du moi* et publiée dans les *Archives de Psychologie,* (Genève, fascicule de septembre 1924).

Dans cet article, M. Claparède a examiné la question de l'existence et de la nature du *je*. « La question, dit-il, est fort embarrassante. Pouvons-nous nous saisir nous-mêmes ? Il nous semble bien avoir conscience de notre moi, mais la notion d'un moi *connaisseur* qui serait en même temps un moi *connu* n'est-elle pas contradictoire ? Si le *je* pouvait être connu, nous retomberions sur le moi empirique... Pour sortir de ce cercle, Millioud, Lipps, d'autres encore, ont déclaré que, si nous ne pouvions pas saisir le moi connaisseur dans le moment présent, nous pouvions cependant le saisir par le souvenir... Mais cela revient à dire que le *je* ne peut pas être saisi comme *je* dans l'expérience immédiate et que, lorsque nous croyons mettre la main dessus, il est déjà devenu *moi* (empirique). »

Il y a aussi contre le *je* l'objection de la régression à l'infini : « Si je peux saisir mon *je,* voilà deux *je* en présence, l'un qui connaît, l'autre qui est connu. Et cela ne fait alors que reculer la difficulté. Puis-je saisir le *je* qui connaît le *je* ? Si je le puis, voici un troisième *je* qui entre en lice et ainsi à l'infini...

La secte (bouddhiste) des Zen professe... qu'il faut vider la conscience de toute représentation pour que le moi puisse être aperçu. On reste alors face à face avec le « moi pur ». Ce moi pur ne peut du reste être saisi qu'à la suite d'un certain entraînement... »

A la dernière page de son article, M. Claparède nous fait une confession bien inattendue de la part d'un psychologue aussi positif : il a découvert en lui le *je*.

« Ce « je qui juge », dit-il, se présente chez moi sous un aspect typique, que je voudrais signaler ici, car je n'en ai encore rencontré nulle part une description adéquate. Ce je se sépare parfois d'une façon extrêmement nette du moi empirique, comme s'ils étaient étrangers l'un à l'autre. Lorsque je suis fatigué, ou à demi endormi, si j'ai la fièvre, si je suis malade ou dans quelque état anormal, mon « je qui juge » ne participe pas à cet état spécial : il l'observe, le constate, le juge, mais sans en être lui-même affecté. Ainsi, ayant eu un jour un violent mal de mer en traversant la Manche, mon je jugeait la situation, mais de loin, pour ainsi dire, et avec quelque dédain pour ce moi empirique victime du caprice des éléments. Si je m'éveille à demi, la nuit, mon « je qui juge » constate la situation. Mais lui ne dort pas, et c'est avec une conscience parfaitement nette et claire qu'il juge que le moi (empirique) est encore à moitié plongé dans les nuages du sommeil et du rêve. En un mot, ce « je qui juge » reste lui-même, même pendant la douleur, même pendant l'émotion,

Digitized by Google

calme, froid, impassible, désintéressé, neutre. Or, ce caractère d'impassibilité semble en contradiction avec celui dont on fait l'attribut principal du *je*, à savoir précisément d'être affecté. Le propre du je, dit-on, est d'*avoir* les états de conscience, est d'être le *sujet* des sentiments. Mais mon « je qui juge » précisément ne les a pas. Il en est témoin, simplement. Il est spectateur des scènes qui se déroulent dans le moi empirique, sans avoir l'impression d'être acteur lui-même. S'agirait-il ici de ce « moi pur » des Bouddhistes dont nous parlions plus haut ? »

Telle est la déclaration que l'on trouve dans la dernière note de l'article de M. Claparède. Nous devons prendre acte de cette déclaration qui, venant d'une personnalité aussi peu suspecte de dogmatisme substantialiste ou de mysticisme, corrobore notre effort de réaction contre l'atomisme psychique d'hier.

*
* *

Si l'existence d'un sujet central, d'un centre unificateur des modifications du moi est logiquement, en principe, exigé, postulé pour permettre de comprendre que malgré son écoulement perpétuel la conscience reste une et partiellement identique à elle-même, si expérimentalement, en fait, l'existence du *je* n'est pas une illusion, mais est véritablement sentie par les esprits les moins prévenus, pourvu qu'ils soient capables d'un certain effort d'introspection, nous ne voyons pas pourquoi on refuserait d'admettre l'existence du centre actif de la conscience. Aucune objection valable ne peut être formulée à l'égard d'une théorie psychologique qui affirme ou postule cette existence, tandis que beaucoup d'objections se présentent à une théorie qui nie systématiquement cette existence. La théorie de W. James en est la preuve.

Mais si le *je* est reconnu, en droit et en fait, possible, si l'on peut même le sentir, et non pas seulement le supposer, on est amené à se demander si l'on ne peut pas le connaître.

Pour ma part, je voudrais indiquer ici brièvement la raison pour laquelle je considère le *je* connaisseur comme connaissable, sinon dans son entier, du moins en partie.

Je ne crois pas que dans la conscience on puisse établir les distinctions nettes que l'on adopte dans le monde de la matière. Quoique l'on parle des deux parties de la conscience en disant que l'une, le *moi*, est plutôt passif, tandis que l'autre, le *je*, est actif, il faut bien admettre que le moi lui-même, bien que soumis au monde extérieur et impressionné par lui, n'est pas complètement passif, car ce monde qui entre en lui par les sens, il en prend conscience, il l'examine et

Digitized by Google

le connaît. Le moi est donc lui-même une activité d'aperception et d'intellection, mais c'est une activité *conditionnée*. Sans le monde extérieur (le corps lui-même étant compris dans ce monde), le moi ne fonctionnerait pas, il n'aurait lieu ni de sentir ni de penser. C'est le monde extérieur qui impose au moi ses formes (spatiales et temporelles) et sa matérialité. Le *je* est plus vraiment actif que le moi, parce que son activité est *inconditionnée*, elle est séparée du milieu, elle ne dépend pas du monde extérieur, elle est autonome, elle commande sans être commandée.

Mais si le *moi* est une activité de connaissance, on comprend qu'à de certains moments il puisse se détourner du monde extérieur qui est son objet ordinaire et qu'il se retourne vers le centre de la conscience, vers le *je*, pour le contempler, sinon pour le connaître véritablement, pour échapper surtout aux atteintes du monde extérieur, à l'écoulement qui l'emporte, au vertige qui le saisit, et se raccrocher à la partie stable et solide de la personnalité. N'est-ce pas là ce que l'on appelle *se replier sur soi, se concentrer, se recueillir* ?

Ce procès de repliement du *moi* sur le *je*, d'intériorisation du moi est une sorte d'introspection invertie, l'introspection ordinaire consistant dans la connaissance du *moi* par le *je*. Ici les rapports habituels du *je* et du *moi* sont renversés, et c'est le *moi* qui connaît le *je*. L'objet de la conscience devient sujet, le sujet devient objet.

Ce renversement de l'ordre habituel du phénomène de conscience est trop contraire à la coutume du psychique pour se produire naturellement et fréquemment. Il faut certains états violents, émouvants, aigus, angoissants, désespérés, pour que le *moi* abandonne le spectacle du monde extérieur et sa propre activité externe et se réfugie au for de la conscience, auprès du *je* impassible et serein. C'est dans les moments où nous avons le sentiment que le monde extérieur ne peut plus être pour nous qu'une cause de trouble et de douleur, que nous regardons vers notre centre, vers notre existence profonde, intangible et imperturbable, qui communique alors son repos à toute la conscience frémissante et douloureuse.

La concentration de l'âme sur le *je*, le repliement sur soi, le recueillement ont, comme on sait, des effets dynamiques d'une grande puissance. N'est-ce pas la preuve que le centre de la conscience est, malgré son impassibilité et son immobilité, une source d'énergie vitale et pensante plus riche et plus substantielle que l'incertain torrent du moi ? La vitalité et la puissance du *je* dépassent l'action ordinaire et la vie terrestre. Elle est la suprême ressource du désespéré, elle se fait sentir dans l'âme du malade, du mourant et du condamné à mort.

C'est peut-être ce *je*, témoin et juge de nous-mêmes, que nous prenons pour Dieu quand nous nous persuadons que partout où nous sommes, Dieu nous voit.

Digitized by Google

Au surplus, cet être impassible en nous n'est-il pas un dieu ? Ne sait-il pas beaucoup de choses profondes que notre conscience ordinaire ignore ? N'est-il pas ce que les théosophes appellent le « moi supérieur » ?

C'est lui qui, dans nos misérables aventures terrestres, se distingue du pauvre *moi* soumis aux troubles du corps, à la faim, au froid, aux désirs, aux craintes, aux douleurs, et qui contemple ce moi souffrant avec une pitié ironique. C'est lui qui, sur le lit de mort, se dédouble de son compagnon, le moi instinctif et corporel, et le regarde s'épouvanter dans l'agonie.

Le *je* est la meilleure partie de nous-mêmes. Il vaut mieux que notre moi ordinaire, il vaut mieux surtout que notre réputation, que l'image cruellement déformée et caricaturale que les autres êtres humains se font de nous. Lorsque nous nous sentons sous-estimés, dépréciés, décriés, nous pouvons nous réfugier dans notre for intérieur et reprendre confiance dans notre valeur intrinsèque. La vraie morale consisterait à respecter dans les autres comme dans nous-mêmes le *je,* cet hôte divin et voilé que le corps et la vie terrestre entraînent dans les plus « piteux destins », sans parvenir à le corrompre ni à le profaner.

Grâce au *je,* nous valons mieux que nous-mêmes, et c'est lui qui nous rachète de nos fautes et de nos erreurs. Il est notre propre idéal, ce que nous voudrions être, ce que nous tendons à être et ce que, malgré tout, nous finirons bien par être un jour. Il est notre juge et le juge du réel. Il est donc supérieur à ce qu'il juge.

C'est à ce centre actif de la conscience que nous devons nous rattacher si nous ne voulons pas voir notre âme s'écouler comme l'eau et le sable.

Le *je* prouve par son existence que nous ne sommes pas faits uniquement pour cette vie.

S'il y a pour l'âme humaine une possibilité de survie, c'est ce *je* qui, du consentement de tous les philosophes qui l'ont aperçu, a, de tous les éléments de la personnalité, le plus de chances de survivre à la mort du corps. C'est lui, sans doute, qui est notre individualité supra-terrestre, et qui, voyageur venant de loin, habitué aux vies successives où il est descendu comme dans des auberges, ne s'effraie plus de la naissance ni de la mort et permet à l'âme tremblante de se concentrer au lieu de se disperser au moment du trouble qui suit le dernier soupir.

FRANK GRANDJEAN.

Digitized by Google

Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE *(Suite)*

c) — MODÈLES D'ATOMES

Atomes de Rutherford et de Bohr

L'Univers est rigoureusement un système étendu mais *fermé* dont aucune partie, aucun atome ne reste isolé, admirable solidarité universelle dont la Science est loin d'avoir exploré les dernières ramifications. Idée antique (Egyptienne) reprise par A. Einstein et son Ecole.

Actuellement, depuis les travaux de J.-J. Thomson, l'atome matériel n'est plus considéré comme *une unité ultime insécable* (comme son nom l'indiquait), car les centaines de raies du *spectre de dispersion* d'un atome d'azote ou de fer, par exemple, nous fournissent une idée de la complexité du système émetteur d'ondes et du grand nombre d'oscillateurs, de résonnateurs qui doivent le composer pour rayonner, sous différentes formes, *l'énergie* qui s'y trouve accumulée, cristallisée, matérialisée.

C'est le rayonnement universel qui doit produire l'interdépendance des phénomènes cosmiques de toute nature — et cela, grâce à *l'Ether Spatial*. Et ce rayonnement, cette grande harmonie qui embrasse le monde ne nous ouvre-t-il pas, telle une *nouvelle doctrine de l'Emanation* : les accès de la communion dans l'Infini ?

---

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique (Voir *R. M.*, n^{os} 2, 3, 5 et 6, 1928 ; 1, 1929).
  a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
  b) Energie rayonnante.
  c) Modèles d'atomes et de cristaux.
  d) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein et discussion.
V. — Synthèse de la gravitation.
VI. — Temps et Espace.
VII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VIII. — L'avenir des transformations de l'Energie.

Digitized by Google

En fait, ce n'est pas la matière pondérable qui représente la vraie constitution de l'Univers, c'est l'énergie appliquée à l'infiniment petit. Le *dynamisme* régit le Cosmos bannissant des Cieux et l'Inertie et la Mort. Il n'y a pas un seul point fixe dans le Cosmos ; tout vibre, tout rayonne.

L'Edifice de la Vérité est UN : « *Tout est mouvement, vibration dans l'Ether transmetteur qui ondule* ».

Tout : esprit, énergie, matière rayonne proportionnellement à sa propre fréquence vibratoire, à son amplitude, à sa longueur d'onde — les astres en rayonnant s'attirent en raison de leur force vive et suivant le carré de leur éloignement.

Voilà, à notre avis, la base logique actuelle pour réaliser la synthèse avancée de la Science humaine.

« Tout doit s'arranger, s'expliquer, s'exprimer par les *nombres.... des vibrations* », comme aurait dit Pythagore, cet illustre précurseur scientifique, *600* ans avant le Christ.

La science n'a-t-elle pas déjà, très exactement, calculé les nombres des ondes correspondant à nos cinq malheureux sens ? N'a-t-elle pas établi le tableau complet, sans solution de continuité, des fréquences et des longueurs d'ondes, d'essence Electro-magnétique, qui parcourent l'Ether sidéral avec la vitesse de la lumière.

Déjà, le regretté Charles Henry a pu calculer des *constantes* de vibrations biopsychiques ; c'est l'emprise des nombres sur les radiations de la vie et de la pensée. Il est donc très possible que la *substance* actuelle de l'Univers soit mentale, spirituelle, c'est-à-dire psychique, *Car l'esprit est une réalité*, une énergie supérieure impérissable.

Arriverons-nous ainsi à la *foi scientifique ?* L'avenir tranchera cette passionnante question.

Mais revenons à nos atomes terrestres, à ceux des corps simples qui composent notre planète : la présence constante des électrons satellites et les transmutations radioactives font prévoir une certaine ressemblance dans la composition des divers atomes qui ne diffèrent entre eux que par le nombre de leurs électrons constituants, tous de même nature (Electricité résineuse ou négative).

Les physiciens, ces modernes magiciens se sont alors appliqués à bâtir « *Un modèle de l'atome* » qui donnât l'explication des phénomènes — entre autre celui du rayonnement — liés à la matière. Il est évident qu'une telle représentation doit rendre compte des propriétés chimiques des éléments, et notamment de la *périodicité* de ces propriétés.

Il faut donc que les modèles des atomes, dont les propriétés sont *homologues*, offrent une certaine analogie de structure et que, malgré la complexité de cet édifice qui croit avec sa masse, une variation périodique de la *Valence* en fonction de la masse atomique puisse s'observer.

Aussi, un tel modèle peut-il être, soit statique (en repos), soit dynamique (en mouvement). En effet, on peut considérer l'atome matériel comme un système stable dont toutes les forces s'équilibrent ou sont équilibrées, ou comme un système mobile, un mécanisme dont les différentes parties seraient animées de vibrations ou de rotations (girations) rapides. Et puisque les molécules gazeuses se meuvent perpétuellement avec de très grandes vitesses, les électrons, c'est-à-dire les constituants du dit atome, doivent donc se comporter de même. Du reste, toutes les expériences modernes s'accordent avec l'hypothèse logique de *l'atome dynamique* qui a, finalement, rallié tous les suffrages ; quant aux essais de représentation *statique* tentés par J. J. Thomson et d'autres physiciens, ils ne présentent plus, actuellement, qu'un simple intérêt historique.

Il reste naturellement à préciser la nature des constituants de l'atome. Or, c'est un fait certain, précis, comme nous l'avons vu, que *l'Electron* — qui n'est pas un mythe — entre bien dans la structure de l'atome. Mais l'essence, la nature de l'électron nous échappe encore.

Digitized by Google

Atome de Rutherford.

Cet éminent physicien a construit, imaginé un modèle d'atome dynamique rendant parfaitement compte, *quantitativement* d'un grand nombre de phénomènes, en posant pour cela les postulats suivants :

1° La Masse principale de l'atome est condensée à son centre, en un *noyau*, possédant autant de charges positives qu'il y a d'Electrons satellites circulant tout autour — comme de simples planètes autour d'une Etoile (Soleil).

2° Les charges élémentaires d'Electricité qui entrent dans la composition de l'atome, s'attirent ou se repoussent suivant la loi Electrostatique de Coulomb (du type gravifique Newtonien). Les forces d'attraction ou de répulsion étant toujours proportionnelles aux charges en jeu et à l'Inverse carré de la distance : $f = \frac{e_1 e_2}{r^2}$

Et comme l'Electricité positive est toujours liée à de la matière, à un atome, tout au moins, et qu'on a jamais encore isolé d'Electrons positifs, c'est-à-dire de charge positive dépourvue de tout support matériel et ne possédant qu'une inertie électromagnétique, l'ancienne théorie unitaire de l'Electricité, due à Æpinus et Franklin, a réintégré la physique moderne.

On admet aujourd'hui qu'un corps est chargé d'Electricité quand il possède, soit un excès d'Electrons (Electrisation négative ou résineuse), soit un défaut d'Electrons (Electrisation positive ou vitreuse). La masse principale d'un atome neutre (*noyau*) doit donc contenir forcément, autant de charges élémentaires positives qu'il y a d'Electrons (charges négatives) dans cet atome.

Mais, il y a en outre, une mystérieuse activité dans l'Electron satellite ; est-ce sa charge ou sa rotation ? Les physiciens l'ignorent encore ; pour nous, il nous semble que la force vive giratoire de l'Electron doit intervenir, surtout par le carré de son extrême vitesse, voisine de celle de la lumière. Et puis l'Electron, tout comme une planète, tourne-t-il sur lui-même ? Lodge paraît l'admettre.

3° Toutes les lois de la mécanique ordinaire sont applicables aux systèmes considérés.

En conséquence de ces postulats, les électrons parcourront des ellipses dont le noyau atomique occupe l'un des foyers et leur déplacement sera soumis aux lois de Képler.

Quant à la nature du noyau, de composition complexe, il se pourrait que son électricité positive ne fut que l'excédent des charges positives sur les charges négatives qui le composent.

Nous examinerons ce fait, lors de la désintégration des noyaux par l'action des particules « *Alpha* » du radium dans des édifices atomiques plus ou moins stables.

La grandeur des divers éléments de l'atome s'obtient par des mesures de déviation de rayons « *Alpha* ». Les photographies (obtenues par Wilson) qui illustrent ce phénomène montrent souvent que la particule de bombardement « *Alpha* » termine sa trajectoire par un brusque crochet. Ceci prouve donc la constitution extrêmement *lacunaire* des atomes, car, avant de buter contre un obstacle, cette particule (Alpha) s'est frayée rapidement un chemin, sans subir de déviation, entre des milliards de molécules gazeuses ; le noyau et les électrons n'occupent donc qu'une très petite partie de l'espace « *occupé* » par l'atome entier (analogie avec le système solaire).

Les expériences de Rutherford (1911) sur la dispersion des particules (*Alpha*) par des minces feuilles de métal (aluminium) aboutissent au même résultat. En effet, en plaçant, derrière une lame métallique, bombardée par des rayons α un écran au sulfure de zinc, on observe que ces rayons traversent le dit écran en ne subissant qu'une faible déviation : cependant quelques particules α subissent des déviations tout à fait anormales, correspondant à une modification dans leur direction de propagation allant jusqu'à 90°.

Digitized by Google

Or, si l'on tient compte de la vitesse prodigieuse de ces particules α, une telle déviation ne peut être produite que par un champ électrique formidable ; elle n'aura donc lieu que lorsqu'une particule α frôlera de très près la charge positive concentrée au noyau de l'atome.

Et comme la probabilité d'une déviation anormale dépend de l'étendue du noyau et de la valeur de sa charge, il s'en suit que la mesure du nombre et de la valeur de ces déviations nous offre un moyen de calculer le volume du noyau, ainsi que *sa charge*. D'après les mesures fort précises exécutées par G. Darwin et Rutherford, il ressort que cette charge (exprimée en quantité élémentaire d'Electricité) est à peu près égale à la moitié de la masse atomique et que le *noyau* possède tout au plus un diamètre de 10^{-12} à 10^{-13} centimètres. Ces résultats se trouvent confirmés : 1° par l'analyse de la dispersion des rayons X ; 2° par le calcul du diamètre du noyau, d'après la valeur de sa masse, supposée d'origine électromagnétique.

Si l'on admet que la dispersion des rayons X par la matière provient de l'entrée en résonnance d'oscillateurs électroniques, le calcul prouve alors qu'autour du noyau tournent rapidement des électrons dont le nombre est environ la moitié de la masse atomique.

Comme l'atome matériel est une unité électriquement *neutre*, le noyau doit comprendre autant de quantités élémentaires d'Electricité positive qu'il y a d'électrons satellites autour de lui, soit donc la moitié de la masse atomique. Cependant l'hydrogène fait exception à cette règle : la charge de son noyau et le nombre de ses électrons égalent sa masse atomique 1. Un seul proton et un seul électron dans l'atome d'hydrogène.

Or, *le nombre atomique*, c'est-à-dire le numéro d'ordre d'un élément (corps simple) dans le tableau de Mendeleïeff, est sensiblement égal à la moitié de la masse atomique et vaut aussi *1* pour l'hydrogène ; par conséquent, *le nombre d'électrons d'un atome et la charge de son noyau égalent le nombre atomique* (environ la moitié de la masse atomique).

Si l'on admet que la masse d'un noyau d'hydrogène ($m_H = 1{,}64 \times 10^{-24}$ gr., soit 1.830 fois la masse d'un électron-particule négative) est uniquement d'origine Electro-magnétique, la formule $m = \frac{2}{3} \times \frac{e^2}{a\,c^2}$ assume au rayon a du noyau une valeur de l'ordre de 10^{-16} cm., donc beaucoup plus petit que le rayon le plus faible calculé par Rutherford et Darwin ; les calculs de ces auteurs donnent seulement la limite supérieure que ce rayon pourrait atteindre sans exclure pour cela la possibilité d'un rayon plus petit...

EN RESUME : *Le rayon de l'Atome l'hydrogène est d'environ* 10^{-8} cm.
Le rayon d'Electron est d'environ $2{,}10^{-13}$ cm.
Le rayon du noyau d'hydrogène est d'environ 10^{-16} cm.

Ces trois données étant dans le rapport de 1 : 2.000 : 100.000.000. Si l'on représentait — dit Marcel Boll — le noyau d'hydrogène par une tête d'épingle située au centre de Paris (tour Saint-Jacques), l'Electron aurait alors le volume d'un tonneau et décrirait une trajectoire passant par Reims, Orléans et Rouen (atome).

Cela illustre bien la constitution extraordinairement lacunaire de l'atome matériel.

Sans doute la concentration plutôt fantastique de la masse du noyau atomique surprendra le lecteur non initié aux sciences physiques. La petitesse du volume, résulte de l'inverse proportionnalité de la masse électromagnétique au rayon. En outre, il faut tenir compte de ce que la masse, c'est-à-dire *l'Inertie*, ne réside pas uniquement au sein de l'espace occupé par le noyau lui-même, mais bien dans le « *Champ* » qui l'environne, c'est-à-dire dans l'Ether.

En réalité, dit Bernard Bavink, ce noyau n'est qu'un point où se concentrent un

Digitized by Google

nombre considérable de lignes de force. Et ce problème relève de la théorie *de la Relativité* que nous examinerons plus loin et en détail.

D'après Rutherford, l'onde lumineuse, propagagtion d'une perturbation électromagnétique, a son origine dans les mouvements électroniques (giration) qui modifient périodiquement les champs électrique et magnétique au voisinage immédiat de l'atome. Ces perturbations, ces ondes se propagent sphériquement dans l'espace, comme des cercles à la surface de l'eau, à la vitesse de 300.000 km. seconde.

En un point de l'espace, ces perturbations se succèdent par pulsations avec une *fréquence* qui dépend de la période de giration de l'Electron, donc de sa force vive.

Cette explication simple se heurte cependant à une sérieuse difficulté.

L'onde Electromagnétique représente, en effet, une certaine quantité d'Energie (capable notamment de produire des effets thermiques) et qu'il faut lui fournir lors de sa création.

Comment alors un atome ne perd-il pas toute son énergie par rayonnement en un temps relativement court ? Si l'onde de lumière est créée par le travail giratoire de l'Electron, où cette particule négative puise-t-elle l'énergie nécessaire pour compenser sa perte de force vive, d'énergie cinétique et se maintenir ainsi toujours sur la même orbite elliptique ?

Mais en réalité, ce qui élucide ce délicat problème : un atome ne se rencontre jamais isolé dans un espace « *vide* » ; il baigne toujours dans un flot d'ondes électromagnétiques engendrées par les atomes voisins environnants et rayonnants.

Et comme les oscillateurs atomiques sont en même temps des *résonnateurs*, on peut donc admettre qu'en moyenne, sur un très grand nombre d'atomes, une *équivalence* s'établisse à chaque instant entre les énergies rayonnées et absorbées.

Malgré cela, l'une des propriétés les plus remarquables de l'atome matériel, *la distribution des longueurs d'onde émise*, échappe à la représentation de Rutherford.

Avant d'exposer la nouvelle théorie de l'émission, c'est-à-dire l'atome dynamique de Niels *Bohr* qui, lui, tient compte de ces particularités, nous allons, pour mieux en saisir la conception, nous étendre légèrement sur les lois qui régissent la répartition des raies d'un spectre de lignes d'un atome matériel.

Distribution des raies spectrales *(Séries diverses).*

A la base de l'énergie rayonnante sont venues se poser successivement avec l'évolution de la science, à l'esprit averti des physiciens, les deux théories de la lumière : *l'ondulatoire* ou *Electromagnétique* et *l'Electronique* ou *Emission*, car ce fut par la lumière, avec Newton, Huygens, Young, Fresnel, Maxwell et Lorentz que débuta l'étude de cette noble forme de l'Energie-Universelle.

Sans revenir sur ces grandes théories que nous avons esquissées, si nous considérons cependant la théorie Electronique de la matière, nous constatons que dans sa rapide giration l'Electron-satellite se trouve soumis à une accélération centrale (autour du noyau) et la théorie Electromagnétique de Maxwell-Lorentz indiquait qu'il doit rayonner de l'Energie proportionnellement au carré de sa charge et au carré de son accélération par unité de temps. *De ce fait*, l'Electron devrait donc, par perte progressive de son énergie potentielle, se rapprocher du centre attractif en suivant une spirale et en augmentant continuellement son énergie cinétique (force vive), en émettant alors des radiations de fréquence continuement croissante produisant un *spectre continu* ; or, les gaz et les vapeurs incandescents (ou luminescents) donnent toujours *des spectres de raies* et de *bandes* (d'absorption). Ce sont les atomes qui fournissent les spectres de raies et les *molécules* qui donnent les spectres de bandes. Les solides incandescents émettent un *spectre continu*.

Dans les spectres de raies, objet de notre étude, celles-ci peuvent se grouper en *série de raies*. Les intervalles entre les raies d'une série diminuent régulièrement, ainsi

Digitized by Google

que leur intensité, lorsqu'on approche, en se déplaçant vers le violet, d'une limite appelée « *limite de la série* », souvent inobservable d'ailleurs.

Les spectres de bandes (molécules) sont résolubles, sous forte dispersion, en raies qui se rassemblent vers les extrémités des bandes, soit vers le violet, soit vers le rouge du spectre sans présenter à la limite une densité infinie comme on l'observe à la limite des spectres de raies. Nous verrons que pour l'hydrogène, par exemple, le modèle atomique de *Bohr* explique fort bien ces rassemblements caractéristiques de raies spectrales. Dans l'atome d'hydrogène, l'unique électron de charge $-e$ tournant à la distance r du centre (proton positif) de charge $+ E$, l'équation, exprimant l'égalité des forces attractives et dispersives (centrifuge), caractérisant le mouvement planétaire elliptique newtonien, peut s'écrire (1) $\frac{E e}{r^2} = \frac{m v^2}{r}$, d'où $r = \frac{E e}{m v^2}$; v désignant la vitesse périphérique de l'électron qui pourtant ne suit pas la théorie de Maxwell.

L'Electron positif (le proton) n'est pas autre chose que *l'ion d'hydrogène* (H^+) formé d'un atome de cet élément (gaz) ayant perdu son unique électron négatif. C'est le cas de l'hydrogène ionisé ou des rayons canaux positifs de Goldstein. Nous avons vu que ce *proton* est l'élément le plus petit de la matière, car la masse de cet ion ($H+$), qui est extraordinairement plus petit que l'Electron, est environ 1.800 fois plus grande que celle de l'Electron et son rayon infime s'approche de 10^{-16} cm.

Le *proton* ou *noyau atomique* confère donc, presque seul, à la matière, toute sa masse. C'est pourquoi Sir Oliver Lodge a pu énoncer, avec raison, que si *l'Electron peut être appelé l'Unité d'Electricité, le proton peut être dénommé la dernière unité de la matière.*

Série de Balmer.

Déjà, en 1885, *Balmer* (physicien suisse) avait établi une formule qui exprimait la répartition des raies du spectre de l'hydrogène et qui rendait compte du resserrement des raies, vers le violet où elles tendent vers une limite (fréquence de convergence).

La relation, connue sous le nom de *loi de Balmer*, qui lie les différentes fréquences f des vibrations des ondes émises par l'hydrogène (atome) s'exprime par l'équation très simple : $f = R\left(\frac{1}{4} - \frac{1}{m^2}\right)$ — (*formule de Balmer*) où R représente une *constante Universelle*, dite de Rydberg qui vaut : $R = 3{,}29033 \times 10^{15}$ pour l'hydrogène et m la suite des nombres entiers 3, 4, 5, 6, 7...

Après que fut découverte cette relation remarquable, comparable en quelque sorte à la relation des *harmoniques* en acoustique, entre les diverses raies du spectre de l'hydrogène, les physiciens s'appliquèrent avec ardeur à trouver une même régularité dans les spectres des autres corps simples ou éléments.

Bien que forcément, le phénomène d'émission se complique grandement avec les autres corps riches en électrons, une telle régularité a pu cependant être observée dans un grand nombre de spectres, grâce aux beaux travaux de Kayser, Runge, Paschen et principalement de *Rydberg*.

Série de Rydberg.

C'est ce dernier qui résuma toutes ces lois par une formule de Balmer généralisée : $\nu = R\left(\frac{1}{n^2} - \frac{1}{m^2}\right)$ (*formule de Rydberg*) dont R est une contante liée à la contante R de la formule de Balmer ; n représente la suite de nombres entiers 1, 2, 3... ($n = 2$ dans la série de Balmer) et m la suite des nombres entiers à partir de $n + 1$.

Digitized by Google

SÉRIE DE LYMAN (dans l'Ultra-violet).

Même pour l'hydrogène, n n'est pas nécessairement égal à 2 ; si l'on pose $n = 1$, on obtient alors la série : $f = R\left(\frac{1}{1^2} - \frac{1}{m^2}\right)$ dont les fréquences sont considérablement plus grandes que celle de Balmer. Cette nouvelle série sera donc située en plein *ultra-violet* ; elle a été découverte par *Lyman* et porte son nom.

SÉRIE DE PASCHEN (dans l'Infra-rouge).

De même, en posant $n = 3$, on trouve une troisième série : $f = R\left(\frac{1}{9} - \frac{1}{m^2}\right)$

Les deux premières raies de celle-ci ($m = 4$ et 5) ont été décelées par *Paschen* dans *l'Infra-Rouge.*

La précision de la formule de Rydberg (ou de Balmer généralisée) est la plus grande obtenue, jusqu'ici en physique, les valeurs calculées concordant avec celles mesurées à moins de $\frac{1}{200.000}$ près de leur valeur.

L'ANGSTRÖM.

La radiation rouge émise par un tube à vapeur de cadmium, à électrodes, a pour longueur d'onde dans l'air sec à 15° c. et sous la pression atmosphérique normale : 6438,4696. *Angström* (Benoit, Fabry et Perot, 1907).

Ce nombre a été choisi de façon que l'on ait : 1 angström $= 10^{-4}$ micron $= 10^{-7}$ millimètre $= 10^{-8}$ centimètre $= 10^{-10}$ mètre, et cela avec une précision de l'ordre du dix-millionième, précision de la définition même du mètre.

L'angström, c'est *l'unité de longeur d'onde* adoptée par les physiciens.

En général, toutes les formules précédentes des séries de raies spectrales sont un peu plus compliquées que celles que nous avons exposées ; elles sont basées sur le *principe de combinaison de Ritz* ; mais les nôtres sont bien suffisantes et nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur cette délicate question (1).

Souvent même, au lieu d'une raie simple, on observe un doublet ou un triplet de cette raie ; ceux-ci se comportent également conformément aux lois de la répartition de Balmer-Rydberg et se rencontrent au même endroit dans les spectres d'éléments homologues.

Il convient pour terminer cette étude rapide de signaler que toutes les raies d'une série (et des séries des éléments de propriétés voisines) se comportent *identiquement* sous *l'Effet Zeeman* — ou de décomposition magnétique des raies — ce qui constitue donc une excellente méthode pour *trier* les différentes séries spectrales.

Enfin, il est utile de remarquer que les éléments d'une même colonne verticale du tableau de la classification de Mendeleïeff obéissent à une même loi de répartition et de plus qu'on observe, quand la masse atomique s'élève, un déplacement de raies vers les plus courtes longueurs d'onde (vers le violet) ; ce qui prouve que tous ces systèmes atomiques ont des mécanismes identiques et que la différence *quantitative* dans leurs effets ne résulte que de la grandeur des forces qui s'exercent entre le noyau positif et les électrons négatifs. Cette force croit tojours avec la charge du noyau (correspondant au nombre des Electrons) et produit alors des fréquences bien plus grandes, de même que s'augmente la rapidité de vibration d'une corde avec la tension de cette dernière.

(1) Voir *l'Energie Rayonnante* de A. Forestier, chez Blanchard.

Digitized by Google

Atome de Bohr.

Ceci exposé, il fallait trouver un modèle d'atome dynamique, dont le mécanisme interne électronique put s'accorder ou satisfaire aux *formules* des diverses séries de raies spectrales précédentes.

En se basant alors sur la Théorie des Quanta de Planck et sur les considérations qui avaient conduit si heureusement Rutherford à choisir son modèle d'atome, un physicien danois, *Niels Bohr*, donna, en *1913*, une représentation de l'atome qui *synthétise* un nombre remarquable de propriétés de la matière, qui rend compte parfaitement de la répartition observée dans les raies du spectre et qui permet même de prévoir théoriquement la loi de Balmer-Rydberg et la valeur de se constante R qui vaut « *grosso modo* » 3290×10^{12} ou 33×10^{14}.

Le désaccord que nous avions indiqué entre la théorie classique (Maxwell-Lorentz) et l'expérience (spectres de raies dans l'émission lumineuse des gaz) disparaît avec les hypothèses suivantes formant la *théorie de l'atome de Bohr*.

Hypothèses de Bohr. — 1° La stabilité atomique n'est pas conditionnée par les principes de la mécanique et l'électrodynamique classiques et les électrons gravitent simplement sur leurs trajectoires sans rayonner d'énergie.

2° L'orbite plane de chaque Electron n'est pas quelconque, mais se trouve située à une distance bien déterminée du noyau d'attraction, (analogie avec le système solaire).

Les seules orbites *stables* sont celles pour lesquelles le produit par $(2\ \pi)$ ou 6,2832 du moment de la quantité de mouvement $(m\ V)$ de l'électron, par rapport à sa distance r au centre, est un multiple entier *d'un quantum d'action* (1) égale à la constante universelle h de Planck :

D'où la relation : $6{,}28\ r.\ m\ v = n\ h$; n. étant un nombre entier quelconque.

Ainsi, selon la théorie de Bohr les électrons circulent rapidement autour du noyau sur un *nombre limite d'orbites*, celles pour lesquelles *l'action de l'Electron*, le produit de son énergie par la durée d'une rotation, est un multiple entier du quantum de Planck.

Voilà ce qu'il faut saisir du mécanisme simple de l'atome de Bohr. C'est le principal.

Il en résulte que la vitesse de rotation, la fréquence et l'énergie de l'Electron-satellite ne peuvent varier que par *sauts brusques* correspondant au passage d'une orbite (ou niveau) stable à une autre voisine. *Les rayons des orbites stables successives sont proportionnelles au carré des nombres entiers consécutifs.*

Mais de suite vient se poser la question : « Qu'est-ce qui peut donc occasionner de tels sauts ? » Nous y répondrons lors du développement de notre synthèse électromagnétique de la gravitation universelle.

Revenons à l'atome de Bohr. Aussi longtemps qu'aucune force étrangère n'intervient, l'Electron parcourt toujours la même orbite et *ne rayonne aucune énergie* (première hypothèse).

3° L'atome ne rayonne de l'Energie ε que lorsqu'un électron saute d'une orbite sur une autre plus intérieure en se rapprochant du noyau (on a ainsi les rayons X), si l'Electron se déplace vers la périphérie on a un rayonnement lumineux : la *fréquence* f *du rayonnement* est alors donnée par la relation : $\varepsilon = h f$, d'où $f = \frac{\varepsilon}{h}$ (h constante de Planck).

---

(1) D'après Henri Azam, les *quanta* du rayonnement seraient expulsés comme les *trains d'ondes amorties* de la T. S. F.

Digitized by Google

Inversement, l'électron bolide **doit absorber de l'énergie d'une même fréquence** pour passer de cette dernière orbite **à une autre plus extérieure avec production de** lumière.

La figure 3 est un schéma de **l'atome d'hydrogène selon Niels Bohr.**

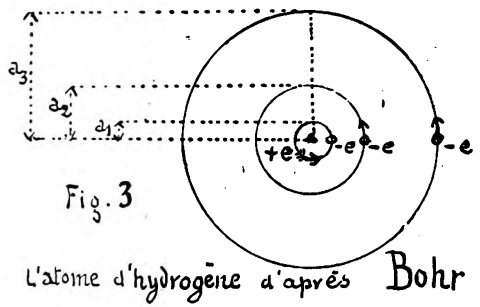


Fig. 3

L'atome d'hydrogène d'après Bohr

On voit que l'unique électron **peut circuler sur les courbes** a_1, a_2, a_3... **(que pour** simplifier on a représenté par **des cercles au lieu d'éllipses)**.

Le passage de l'électron sautillant **du** $m^{\text{ième}}$ **au** $n^{\text{ième}}$ **cercle s'accompagne de l'émis**sion d'une raie de fréquence : $f = R\left(\frac{1}{n^2} - \frac{1}{m^2}\right)$

Les raies étudiées par Balmer ($n = 2$) **correspondent au passage des Electrons de** la 3e, 4e, 5e... orbite sur la 2e ; **celles de Lyman au passage de l'Electron de toutes** les orbites à la première (fig. 4).

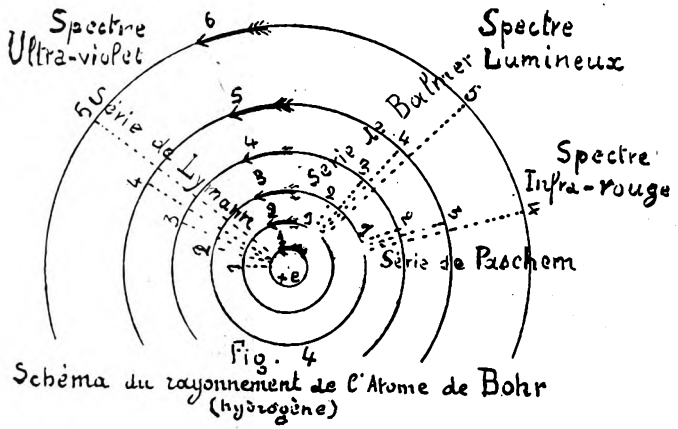


Fig. 4

Schéma du rayonnement de l'Atome de Bohr (hydrogène)

Les nébuleuses à hydrogène, **dans lesquelles la pression peut être très faible, per**mettent d'observer la 33e **raie de la série de Balmer, correspondant à un rayon de** 1,2 × 10^{-5} cm., mille fois **plus grand environ que celui de l'atome H normal. On** peut en déduire, d'après la **théorie cinétique des gaz, que la pression interne est infé**rieure à 0,02 m/m de mercure.

PRINCIPE DE LA COMBINAISON.

Ritz en 1908 est arrivé à **former de *nouvelles séries* de raies spectrales, permettant** d'exprimer les raies nouvellement **observées en fonction des raies anciennement con**nues par combinaison additions **et soustractions des formules des séries elles-mêmes ou**

Digitized by Google

de leurs constantes, respectives. C'est ce qu'on appelle le *principe de combinaison*, très employé en Astro-physique.

Ce principe ressort de la théorie de Bohr : « une raie étant produite par l'émission d'énergie rayonnante (par *Quanta*) correspondant à la différence de l'énergie de l'Electron considéré sur deux niveaux énergitiques convenables.

Lyman et Paschen se sont servis utilement du principe de Ritz pour découvrir expérimentalement d'autres raies de l'hydrogène dans l'Ultra-violet et dans l'Infra-rouge comme nous l'avons indiqué.

En outre, la théorie de Bohr aboutit à la fixation de la constante R de la formule de Balmer avec une exactitude déconcertante. R ne dépend que de la charge de l'Electron ($-e$), de la charge du noyau ($+$ E) (pour l'hydrogène cette charge E est également e), de la masse de l'Electron μ (la masse m H du noyau est considérée comme infiniment grande par rapport à celle de l'unique électron) et du quantum d'action de Planck h. Le calcul montre que la fréquence des radiations émises par le passage brusque de la $m^{\text{ième}}$ à la $n^{\text{ième}}$ orbite est donnée par la relation :

$$f = \frac{2\,\pi^2\,\mu\,e^4}{h^3}\left(\frac{1}{n^2} - \frac{1}{m^2}\right) \quad (\textit{cas de l'hydrogène}).$$

Et si nous remplaçons dans cette formule les lettres par leur valeur ($e = 4{,}774 \times 10^{-10}$; $\mu = 8{,}994 \times 10^{-28}$; $h = 6{,}554 = 10^{-27}$, le terme fixe qui précède la parenthèse vaut 3.276×10^{12} à une très petite différence près (1).

Cette concordance remarquable prouve que R, à qui l'on a donné le nom de *Constante de Rydberg*, est une constante universelle, attendu qu'elle ne dépend que de e, μ et h, grandeurs indépendantes de la nature de la matière.

Le facteur *R qui remplace* R dans la formule des autres éléments est égal à la constante de Rydberg, multipliée par le carré du nombre atomique N de l'élément. ($E = N\,e$; e étant la charge ou le quantum élémentaire d'Electricité ; N le nombre de charges positives du noyau de l'atome neutre).

Cette relation n'est d'ailleurs valable que pour *l'hélium* et peut-être le *lithium*, mais, dès que la masse atomique s'élève davantage, le phénomène d'émission se complique alors tellement qu'il n'a pas encore été possible de préciser le rôle de la constante de Rydberg dans la répartition des raies spectrales. Il a fallu attendre la relation, tout à fait remarquable entre le nombre atomique et la répartition des raies ou rayons X caractéristiques, découverte par le jeune physicien anglais *Moseley*, tombé glorieusement en 1916 aux Dardanelles, à l'âge de 26 ans.

Loi de Moseley.

La racine carrée de la fréquence des raies du spectre de Rœntgen est une fonction linéaire du nombre atomique. (Nous y reviendrons lors des rayons X).

Mais on peut dire que l'explication des raies spectrales donnée par l'atome de Bohr frappe par sa simplicité classique, et peu de démonstrations de physique théorique possèdent un tel pouvoir de persuasion. Et l'accord entre ses déductions logiques et les faits d'expérience ne peut vraiment être l'effet d'une simple coïncidence.

Malgré cela, la théorie de Bohr n'est pas encore l'interprétation *adéquate* de la réalité, son développement entraînant encore quelques contradictions irritantes.

Critique.

La théorie de Bohr admet une giration électronique qui n'exige aucune dépense de travail, fait en contradiction flagrante avec les lois fondamentales de l'électromagnétisme qui n'avaient jamais été trouvées en défaut ailleurs. Mais comme aucune

(1) La *constante* $R = 3.290 \times 10^{12}$ *expérimentalement*.

Digitized by Google

autre théorie ne rend compte avec une telle exactitude d'un si grand nombre de phénomènes que celle du danois Bohr, force nous est de nous en contenter, dit avec raison Bernard Bawink, et d'admettre momentanément que les lois de l'Electromagnétisme ne sont pas toujours applicables à l'Electron, comme l'a fait remarquer Plank, en 1900 (d'où la théorie audacieuse des *Quanta*).

En outre, on ne conçoit plus comment physiquement se crée la fréquence *f* des ondes émises. Cette fréquence ne dépend pas directement du nombre de tours effectués par seconde par l'Electron, car ce nombre diffère d'une orbite à l'autre.

Cette fréquence est plutôt *liée à une différence d'Energie* (de force vive de l'Electron), et l'on ne comprend pas comment l'onde électromagnétique émise (rayonnée) choisit précisément une fréquence telle que le produit *h f* soit égal à la différence d'énergie entre deux orbites voisines ?

Si l'on désigne par U_n le nombre de tours effectués par un électron pendant une seconde $\left(U = \frac{v}{2 \pi a}\right)$, on remarque aisément qu'une relation très simple :

$$f = \frac{n U_n \quad m U_m}{2}$$

relie la fréquence *f* des ondes aux nombres de tours U_n et U_m effectués par l'électron sur les deux orbites qu'il vient de parcourir et parcourt actuellement. *Le quantum d'action* h *est éliminé complètement de cette dernière équation.*

Mais pourquoi le champ d'action électromagnétique oscille-t-il dans tout le Cosmos avec des fréquences qui sont si remarquablement liées à une différence entre deux états d'oscillation de l'atome ? Nous verrons au moment de notre synthèse de la gravitation comment on peut entrevoir la résolution de ce curieux problème, et si la rotation de l'électron-gyrostat n'intervient pas.

Ce qui n'empêche les progrès étonnants que la théorie de Bohr a fait faire à *l'optique* proprement dite. Grâce aux beaux travaux de *Sommerfeld* (1) qui a appliqué la mécanique de la relativité restreinte d'Einstein (au lieu de la mécanique classique de Galilée-Newton) aux *ellipses* parcourues par les électrons, on est parvenu à traduire *quantitativement*, dans leurs moindres détails, toutes les particularités de la structure fine des raies spectrales pour l'hydrogène et l'hélium ionisé, ainsi que de la complication de cette structure par l'action du champ Electrique (*effet Stark*) ou magnétique (*effet Zeeman*). D'autres part, en se servant de certaines hypothèses supplémentaires, on a aussi réussi à prévoir *l'effet Zeeman* et même *l'effet Stark* (influence d'un champ magnétique ou électrique sur l'émission du rayonnement) que l'ancienne théorie n'avait pu expliquer logiquement.

Mais le couronnement de l'atome de Bohr est l'explication qu'il donne des régularités dans le rayonnement pénétrant X, en montrant l'étroite relation qui existe entre ces derniers et les phénomènes optiques, comme nous le verrons dans un prochain numéro de cette revue d'avant-garde.

ANDRY-BOURGEOIS,

Ingénieur des Mines (E. S. E.).

---

(1) Consulter « *La constitution de l'atome et les raies spectrales* » par Sommerfeld, chez A. Blanchard.

Digitized by Google

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

L'Avenir et son mystère, *par E. WIÉTRICH (Société Parisienne d'Editions, Paris, 1929).*

Ce que j'ai dit dans le numéro précédent de la R. M. de *l'Enigme de la Mort* s'applique également à *L'Avenir et son mystère.* M. Wiétrich y présente tout d'abord l'universalité de la croyance en la possibilité de prédire l'avenir, le rôle des devins dans l'antiquité et de nos jours, chez les peuples sauvages, et dans notre civilisation. Il cite les grandes prophéties à l'objectif général, c'est-à-dire se rapportant au destin historique des peuples, et en fait la critique. Il montre la difficulté et l'incertitude qui entourent l'étude des prédictions à objectif général, et, suivant de près le Dr. Osty et ses travaux, montre que l'étude de la faculté de préconnaissance de l'avenir ne peut se faire de manière fructueuse que (ou presque) dans les prédictions à objectif individuel humain. Cette étude accomplie méthodiquement depuis peu d'années a mené déjà aux conclusions que nos lecteurs connaissent : 1° Il est possible de prévoir l'avenir ; 2° Chaque individu porte en lui la connaissance du déroulement total de son existence, connaissance il est vrai « localisée » dans le plan transcendant de sa conscience ; 3° Il existe des êtres humains, les « métagnomes », capables de détecter chez autrui cette connaissance, et de la rendre consciente, bref, de prédire l'avenir individuel humain.

Les conséquences philosophiques de ces découvertes expérimentales sont vertigineuses. La conscience claire n'est presque plus rien comparée à l'immense inconscient, ou, mieux, à l'immense plan transcendant qui la double et la supporte. Il y a donc dans la conscience totale infiniment plus que ce qui a pu y parvenir par les voies sensorielles. De là à croire que la destruction de l'appareil physiologique de l'homme, de son corps, ne signifie pas forcément la disparition totale de toute conscience, il n'y a qu'un pas qu'il serait fort tentant de franchir. Enfin la prédiction de l'avenir pose le dilemme terrible : prédestination ou libre-arbitre ? M. Wiétrich s'efforce d'échapper à la nécessité absolue, au déterminisme implacable, par une ingénieuse argumentation qui fait le plus grand honneur à la subtilité de son esprit.

Die para - psychologischen Erscheinungen, *par Willy-K. JASCHKE (Wilhelm Heims, editeur, Leipzig, 2e édition, 1928).*

Ce que tente actuellement l'éditeur Offenstadt, en France, à savoir : répandre dans le public la connaissance des question métapsychiques et créer un courant de sympathie en leur faveur, M. Jaschke s'y efforce en Allemagne depuis quelque temps déjà.

Si M. Jaschke n'est pas un très vieux métapsychiste, il est, du moins, un métapsychiste « d'expériences », si je puis tenter un détestable jeu de mots :

Digitized by Google

En effet, il a déjà organisé ou assisté à près de 500 expériences différentes. Passionné pour les études métapsychiques, il s'efforce d'y intéresser ses contemporains. Et ses deux premiers ouvrages me paraissent bien conçus et habilement présentés.

Les phénomènes métapsychiques, traduction française du titre de l'ouvrage que j'ai actuellement sous les yeux, est destiné à initier le grand public à l'histoire de la recherche scientifique dans le domaine du supranormal, et donne une classification des phénomènes sur lesquels porte la métapsychique et une description des procédés d'expérimentation employés.

Je ne suivrai pas M. Jaschke dans les développements de son ouvrage, car, cela n'apprendrait rien à nos lecteurs qu'ils ne connaissent déjà. Je me contenterai de rendre hommage à la probité et à l'objectivité que M. Jaschke s'est efforcé de garder dans l'exposé des faits. Peut-être a-t-il été imprudent, par moment, et a-t-il tenu pour vrais certains phénomènes qui, à mes yeux, font plus que de prêter le flanc au doute, par exemple en ce qui concerne les « photographies transcendantes »... ou les performances du médium américain Miller... mais nul en ce monde n'est impeccable.

Après l'exposé des faits, M. Jaschke passe en revue les trois hypothèses classiquement invoquées pour les expliquer : la fraude, l'animisme, le spiritisme. Il penche visiblement vers la dernière.

En tout état de cause, cet ouvrage, par sa conception et sa réalisation, se distingue de beaucoup d'autres ouvrages de vulgarisation, poursuivant le même but, par l'effort louable qu'a fait son auteur pour rester sur le terrain de la description pure et simple des faits, sans idée préconcue de les faire contribuer à la propagande de telle ou telle théorie, et pour montrer les efforts accomplis pour élucider expérimentalement ces questions. Le but de l'auteur était de démontrer que le nouveau domaine de recherches qu'est la métapsychique a, tant pour les sciences naturelles que pour la psychologie — et spécialement pour la philosophie — une importance qu'on ne saurait exagérer. Ce but, il l'aura sûrement atteint chez tous les profanes qui auront eu l'avantage de le lire.

Maria. Eine Stimme ans dem Jenseits ? *par W. K. JASCHKE (W. E. Hepplesche Buchhandlung, Bamberg, 1928).*

Maria. Une voix de l'au-delà ? C'est ainsi que M. Jaschke a intitulé ce nouvel ouvrage. Il y a mis, heureusement, un point d'interrogation.

L'auteur raconte dans ce livre ses expériences avec les « médiums » Karl Schneider et Luise Weber. Karl Schneider est l'aîné des frères Schneider, dont les « facultés » physiques ont stupéfait et convaincu le sceptique Harry Price, et ont été étudiées tout particulièrement par le regretté Baron v. Schrenck-Notzing. Luise Weber est un médium intellectuel. Karl Schneider donna à W. K. Jaschke de remarquables télékinésies. Luise Weber avec Karl Schneider, d'une part et avec le Major en retraite Guenther, d'autre part, donna de remarquables correspondances croisées. Le récit de cette suite d'expériences est fait avec le plus grand soin. Pour ôter à cet ouvrage, destiné au grand public, l'aridité du simple recueil de comptes rendus de séances, W. K. Jaschke a eu une inspiration originale : il a donné à son livre une forme romanesque. Cela lui a permis de présenter également au lecteur une image vivante des longs et patients efforts et de la durée considérable qu'exigent le développement et l'étude de ce genre de phénomènes. Et en même temps il expose au public la difficulté de la question, et le sérieux qu'il faut accorder à son examen. Car, comme le dit très bien Jaschke lui-même : Le public organise des

Digitized by Google

séances de médiumnisme pour les motifs les plus divers, principalement par curiosité, par désir très superficiel de connaissance, par besoin de sensations fortes, pour différents motifs personnels — rarement, très rarement par intérêt pour les faits en eux-mêmes. Le motif le plus fréquent est le désir brûlant de pouvoir entrer en rapport par l'intermédiaire d'un médium avec tel ou tel parent ou intime décédés. La somme de connaissances et d'esprit critique nécessaire pour se livrer à une expérimentation fructueuse, voila ce que M. W. K. Jaschke a tenu d'indiquer à ceux qui seraient tentés d'aborder sans préparation le redoutable et mystérieux domaine de la métapsychique.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage consiste dans les comptes rendus de correspondances croisées par lesquelles des preuves d'identités auraient été données par une entité de l'au-delà. Elles sont évidemment troublantes, ces preuves. Mais tel Caton répétant son « *Delenda est Carthago* », je ne me lasserai jamais de dire sans cesse : Aussi longtemps qu'on ne sera pas infiniment plus au clair que maintenant au sujet des facultés subconscientes et supraconscientes de l'être humain vivant, leur étendue et leurs limites, il sera toujours imprudent d'attribuer à l'intervention d'entités de l'Au-delà des phénomènes dont la source est peut-être uniquement dans le vivant... ce qui ne manquerait tout de même pas d'intérêt.

Quoiqu'il en soit, le livre de W. K. Jaschke est aussi intéressant qu'un roman. Je ne doute pas qu'il ait déjà fait réfléchir bien des lecteurs... et n'est-ce pas le principal but à atteindre ?

Leonard aud Soule Experiments in Psychical Research, *by Lydia W. ALLISON.* — **Supplementary material,** *by the Research officer of the Boston S. P. R. (Editeur : Boston S. P. R., Boston).*

Comme son titre l'indique, cet ouvrage est consacré à des expériences psychiques faites avec différents « médiums » américains et anglais et principalement avec Mrs Soule et Mrs Leonard. C'est à dessein que nous employons le mot « médium », car il n'y a que bien peu de doute dans l'esprit des auteurs de cet ouvrage qu'ils sont effectivement entrés en communication avec leurs chers disparus...

Les deux cents premières pages du livre contiennent les comptes rendus des séances faites par Mrs Allison pour entrer en communication avec son mari décédé.

Mrs Lydia W. Allison est la veuve du Dr en médecine Edward Wood Allison, mort rapidement en juin 1920, à l'âge de 62 ans. De son vivant le Dr Allison s'intéressait aux problèmes psychiques, il avait eu l'occasion d'entrer en relations avec le Dr Hyslop. Mme Allison ne montra d'intérêt pour ce genre d'investigations qu'à dater de la mort de son époux.

Mrs Allison se rendit chez différents médiums en gardant l'anonymat et en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas leur donner d'indications d'aucune espèce leur permettant de faire des déductions conscientes. Elle prit pour guide dans ces recherches le Dr Walter Franklin Prince, dont l'activité dans le domaine psychique est bien connue.

Les séances furent prises en sténographie, « demandes » et « réponses ». Elles ne sont pas publiées toutes intégralement : ne sont contenues dans l'ouvrage que celles qui présentent un intérêt par leur contenu véridique, et on en a supprimé les passages trop personnels et trop intimes, en déclarant qu'ils avaient une grande valeur probante.

On peut ne pas approuver complètement cette manière de faire, car l'étude

Digitized by Google

des erreurs et de leur pourquoi importe plus peut-être à la découverte du déterminisme de la faculté de connaissance supranormale que la constatation des relations exactes. Si les métagnomes fonctionnaient toujours impeccablement, il serait presque, sinon tout à fait, impossible de découvrir les lois qui régissent la connaissance supranormale... Mais je n'insisterai pas sur ce point qui a été déjà développé avec autorité par le Dr Osty.

On ne trouve pas dans le compte rendu des séances le récit de faits ignorés de toute personne vivante, ou même ignorés de Mrs Allison. Le fait le moins banal, peut-être, est le suivant. Et encore peut-il s'interpréter sans faire intervenir l'action d'une intelligence désincarnée.

Le 27 juillet 1922, Mrs Allison a une séance avec le « médium » Mrs Soule. A un moment donné Sunbeam, « l'esprit contrôle », déclare :

« Il (le Dr Allison) sort un couteau de sa poche, un vieux couteau brun en os, avec un petit morceau cassé vers la lame. Vous le chercherez, vous le trouverez ».

Mrs Allison n'avait pas souvenir d'un tel couteau. De retour chez elle à New-York, un mois plus tard, son premier soin fut de visiter tous les tiroirs de son mari : en vain. Mais voulant offrir du « Ginger ale » à une visite, elle cherche un ouvre-bouteille, et dans le tiroir de la cuisine elle voit dans la corbeille aux couteaux un canif répondant au signalement... et dont elle ignorait l'existence.

A part ce fait, les sujets consultés par Mrs A. lui donnèrent de bonnes descriptions de l'aspect physique de son mari, de son caractère, de ses occupations, de ses tournures de langage, de ses manies (son amour immodéré des cravates, etc.). Ils donnèrent des noms propres, des dates d'anniversaires, firent des descriptions de membres de la famille de Mr ou Mrs Allison, dirent de quelle maladie ils étaient morts, etc., etc. Certes, les métagnomes consultés par Mrs Allison sont incontestablement bien doués, et la connaissance supranormale est un fait, à l'appui duquel peuvent contribuer le récit des séances de Mrs Allison. Mais où certains voient dans les performances relatées une preuve de la survivance des désincarnés, d'autres n'y verront qu'une nouvelle preuve qu'il existe des personnes capables de détecter le déroulement passé ou même futur de la vie d'un être humain.

Les remarques faites au sujet de la première partie de l'ouvrage sont valables pour la seconde, dues à la plume du Dr W. F. Prince, dans laquelle il relate ses expériences avec Mrs Soule. Celle-ci lui fit des descriptions exactes de son enfance, de sa jeunesse, lui raconta des faits relatifs à sa femme, à divers membres de sa famille, etc.

Si ce livre est destiné à démontrer une fois de plus la possibilité de la connaissance supranormale, il y contribue. S'il veut aider à découvrir le déterminisme de cette faculté, il n'y parvient pas. Et si, enfin, il s'agit pour les auteurs de démontrer la survie consciente et la possibilité de communiquer avec les « désincarnés » (ou même d'en *suggérer* la possibilité), il est loin d'atteindre son but.

James-H. Hyslop-X His Book. A Cross Reference Record, *by Gertrude Ogden TUBBY (The York Printing Company, York, Pa, 1929).*

Le Dr James Hyslop, fondateur de la S. P. R. américaine, un des plus célèbres psychistes des Etats-Unis, mourut le 17 juin 1920. Il avait eu pendant treize ans comme collaboratrice Miss G. O. Tubby, qui a gardé pour lui le plus grand respect et la plus parfaite vénération. Le Dr Hyslop était spirite.

Digitized by Google

Voici quelques phrases de sa plume que Miss Tubby place en épigraphe de son ouvrage.

« Le temps est venu de faire un pas en avant. L'évidence (dans les communications médiumniques) de l'identité personnelle est suffisante pour convaincre les hommes intelligents... »

Miss G. O. Tubby est naturellement de la même opinion que son regretté maître. Elle dit à la fin de sa préface (p. 23) :

« Les sciences physiques, mentales et psychiques pourront un jour se rejoindre en un cercle parfait qui comprendra toutes les manifestations de la vie, les « normales » et les « supranormales ». Les désincarnés aussi bien que les incarnés y trouveront leur place aussi sûrement que l'ion ou l'électron, l'alcali, l'acide ou le métal, l'amibe ou la bactérie, le crapaud ou le cheval ».

Cette tournure d'esprit, qui est celle de la majorité des psychistes anglo-saxons, et de beaucoup d'autres est la clef de presque tous leurs ouvrages. Ils se nomment eux-mêmes *les pionniers de la vie future*. Tandis que les métapsychistes de notre connaissance s'efforcent d'appliquer à l'étude des phénomènes psychiques la *méthode* que Claude Bernard préconisait pour la médecine, et ne veulent avancer que pas à pas en évitant dans toute la mesure du possible toute affirmation prématurée, l'école anglo-saxonne (si je puis l'appeler ainsi, car elle a des représentants partout) est convaincue de l'essence spirite des phénomènes et est tout entière orientée vers la recherche de nouvelles preuves de la survie et de la persistance *post mortem* de l'identité individuelle.

L'ouvrage de Miss Tubby est une nouvelle pièce apportée à l'édifice de la survie personnelle. Il va de soi qu'étant donné ses croyances Miss Tubby devait chercher à entrer en contact avec l'esprit de J. Hyslop dès que ce dernier aurait abandonné son vêtement de chair. Notre auteur n'y manqua pas, et s'y appliqua quelques heures à peine après le décès de son maître, avant que la nouvelle en eût paru dans les journaux. A partir de ce jour, Miss Tubby fit nombre de « séances » avec des « médiums » des Etats-Unis, d'Angleterre et de France. Dans ces séances, parmi d'autres esprits (entre autre W. James), qui se manifestaient soit à la clairvoyance des « médiums », soit par écriture directe, le Dr Hyslop ne manqua pas de venir, naturellement. Il fut rapidement reconnu à sa description physique, à sa tournure d'esprit, aux particularités de son langage, et à la révélation de préoccupations qui lui étaient personnelles. Il donna beaucoup de détails sur sa vie et sur sa famille, dont beaucoup ignorés de l'expérimentatrice, et d'autres sortis de sa mémoire.

Mais le titre de l'ouvrage comporte un X. « *James-H. Hyslop-X. His book* » Quel est cet X ? C'est le symbole, la « signature » de l'Au-delà que James Hyslop a choisi pour se faire reconnaître et prouver son identité. Comme il n'avait pas songé à le choisir, ce symbole, de son vivant, à l'écrire à l'insu de tous, à l'enfermer dans une forte enveloppe opaque et cachetée qu'on n'eut la permission d'ouvrir après sa mort que lorsqu'un certain nombre de communications attribuées à lui eussent été délivrées accompagnées de la « signature » qui devait permettre d'en discerner avec certitude l'origine (et encore, cela n'aurait pas été entièrement satisfaisant, mais tout de même un peu plus que ce qui fut réalisé...), le Dr Hyslop choisit son symbole après son trépas. Ce signe fut donné de nombreuses fois par l'écriture automatique, au moyen de nombreux « médiums » éloignés les uns des autres dans l'espace et devant s'ignorer mutuellement. Enfin dans les comptes rendus des 25 séances que contient cet ouvrage, Miss Tubby a collationné quatre-vingt-dix points pouvant se superposer plus ou moins exactement, où il est traité de questions analogues, soit en clair, soit par allusions.

Digitized by Google

*
* *

Aux yeux de J. Hyslop, beaucoup de chercheurs ne pourraient certes pas être classés dans la catégorie des hommes intelligents (voyez la citation au début de l'article), car cet ouvrage ne saurait leur donner du tout la *certitude* de la survivance personnelle, consciente, de l'esprit, ni qu'il puisse se « communiquer ». On ne peut pas dire que cela n'est pas, mais que ce genre de preuves ne parait pas devoir entraîner irrésistiblement la conviction.

Que n'ai-je l'esprit de Flournoy, sa plume élégante et incisive pour faire l'analyse psychologique des processus mentaux et sentimentaux qui ont pu donner naissance à ce livre ! Je me contenterai seulement de signaler quelques points qui furent, à propos de cet ouvrage, l'objet de mes réflexions. Nos lecteurs feront d'eux-mêmes les rapprochements et les inférences qu'ils jugeront possibles, et en tireront les conclusions qui leur sembleront les meilleures.

Le symbole posthume du philosophe William James est la lettre grecque Omega. Telle est du moins ce que l'on pense dans les milieux psychistes américains. Pour les fidèles du Dr Hyslop, il était impossible que ce dernier n'eut pas aussi son symbole ; effectivement il se montra que c'était un X, et qui se répéta à moult reprises.

Quant aux révélations d'événements ignorés par Miss Tubby de la vie passée et de particularités familiales du Dr Hyslop, on peut penser bien des choses. Par exemple, depuis le mois d'août 1927 j'ai eu le privilège d'avoir des rapports presque quotidiens avec le Dr Osty. Dans sa conversation se sont glissés bien des renseignements sur sa vie passée, ses études, sa famille, certains événements de sa jeunesse, ses années de guerre, etc., etc. Il est en effet difficile de vivre en contact étroit avec quelqu'un sans qu'une certaine perméabilité ne s'établisse entre les deux personnalités, et sans que mutuellement elles ne connaissent de façon plus ou moins détaillée le déroulement de leurs existences respectives. Or, Miss Tubby fut treize ans la collaboratrice du Dr Hyslop...

D'autre part, dans les expériences de connaissances supranormale à objectif humain vivant, un objet ayant appartenu à une personne au sujet de laquelle on désire consulter, même à son insu, permet fréquemment au métagnome de raconter bien des faits de la vie de la personne sur laquelle on consulte, faits auxquels l'objet n'était pas présent ou même s'étant produits *après* que l'objet fut venu entre les mains de l'expérimentateur... Quand deux personnes ont vécu treize ans en collaboration étroite, jusqu'à quel point ne sont-elles pas devenues l'une pour l'autre des « objets personnels » donnant prise à la connaissance paranormale, à la « psychométrie » pour faire usage d'un terme détestable mais universellement compris ?...

Enfin, quant aux quatre-vingt-dix « points » analogues recueillis dans différentes séances par l'intermédiaire de « sujets » s'ignorant mutuellement, cela est un fait d'expérience qu'un expérimentateur porte en lui aussi bien la vérité que l'erreur, et qu'une fois qu'on lui a donné un renseignement, vrai ou faux, il y a beaucoup de chances que les « sujets » subséquents qu'il ira consulter le lui répéteront. Je ne vois pas que s'*impose* là, comme explication, l'intervention d'un esprit désincarné...

Il faut donc admettre, et c'est peut-être la seule certitude que donne cet ouvrage, que ce qui est « preuve » pour les uns ne l'est pas forcément pour les autres.

Digitized by Google

L'Ame des mourants, *par le Dr S. ICARD (Bibliothèque Eudiaque, 23, rue Saint-Merri, Paris, 1929).*

Qu'est-ce que la mort ? A quel moment est-on mort physiologiquement, à quel moment psychologiquement ? Voilà un grave problème, dont on est loin, contrairement à l'opinion vulgaire, de posséder la solution. Le public pense en général, qu'un être humain est mort lorsque l'on ne perçoit plus son souffle ni les battements de son cœur, et lorsqu'on n'obtient plus de réactions à divers excitants. Dans cet état le « mort » est un « cadavre » privé de pensée : toute fonction psychologique a disparu. Les « spiritualistes » eux-mêmes, si l'on veut bien entendre par ce mot les personnes pour qui la mort n'est pas le terme de toute activité consciente de la personnalité, considèrent que « le corps » physique, le cerveau, si l'on préfère, n'est plus le siège de cette activité. Enfin, l'état de vie et l'état de mort sont — toujours dans l'esprit de la grande masse — deux absolus, et l'on passe de l'un à l'autre sans transition observable, dans un temps extrêmement petit.

Or, ces opinions sont parfaitement erronées. Même lorsque la mort est dite « subite », l'on ne meurt que progressivement. Le Dr Icard cite Dastre : « La mort est un phénomène progressif qui commence en un point de l'organisme et s'étend à l'ensemble ; elle a un début et une durée ; en d'autres termes, c'est un processus ».

Le Dr Icard distingue donc trois stades : *l'agonie*, la *mort relative* ou *vie intermédiaire*, la *mort absolue* ou *mort réelle*. Enfin, quoique très exceptionnellement, se produit le phénomène de la *mort apparente*.

L'agonie est caractérisée par des troubles profonds des trois grandes fonctions de la vie : l'innervation, la circulation et la respiration. Le trouble organique qui domine est la diminution des échanges « *L'asphyxie lente*, dit le Dr Icard citant le Professeur Jaccoud, *est constamment et dans tous les cas la cause pathologique de l'agonie.* » A ce sujet, le Dr Icard étudie les phénomènes psychiques — psychologiques, si l'on préfère — qui apparaissent sous l'influence de diverses intoxications : par l'alcool, l'opium, le hachich, le protoxide d'azote, etc. Dans l'agonie l'on aurait une intoxication par l'acide carbonique, qui a la propriété d'exciter la substance nerveuse. D'où les remarquables manifestations d'une suractivité intellectuelle que quelquefois l'on peut observer chez les agonisants : phénomènes d'hypermnésie, récapitulation de la vie écoulée faite à la vitesse du rêve, retour à la conscience lucide même chez des individus « aliénés » depuis longtemps, etc., et, mêmes phénomènes de connaissance supranormale.

Dans son second chapitre, notre savant auteur étudie ce qu'il nomme *la mort apparente*, ou la vie sous l'apparence de la mort. « Sous les apparences de la mort », car toutes les fonctions physiologiques sont réduites à leur minimum, et paraissent complètement abolies. Mais « vie » tout de même, puisque le retour à l'état normal est possible spontanément. Notre auteur rapproche cet état de la léthargie des animaux hivernants. Cet état de vie latente peut donner lieu à des méprises, et certainement quelques personnes déclarées mortes ont bien pu en fait être enterrées vivantes. Bien des personnes tremblent à l'idée qu'elles pourraient être inhumées prématurément... Le Dr Icard rapporte un certain nombre de cas paraissant authentiques où il fut vraiment juste temps que le patient sortit de sa léthargie pour ne pas être traité comme un cadavre véritable...

Mais le Dr Icard à la sagesse de déclarer qu'il ne faut pas croire *toutes* les histoires de ce genre que l'on raconte : le plus grand nombre de ces récits sont

Digitized by Google

romanesques et mensongers. Mais dans certains cas, très rares, heureusement, le fait s'est produit : ce qui suffit à faire réfléchir.

Fait plus intéressant encore, et plus impressionnant : Cette mort apparente, cette vie végétative réduite à l'extrême ne comporte pas forcément un diminution proportionnelle des facultés mentales, et le sens de l'ouïe, dans bien des cas, est resté intact... « Et en vérité, nombreux sont les cas de mort apparente où il est indiqué que le supposé mort entendait tout ce qui se disait autour de lui et avait nettement conscience de son état » p. 108. De ces cas, le Dr Icard en cite quelques-uns. On ne saurait les lire et y penser sans horreur...

Le Dr Icard consacre le chapitre troisième de son ouvrage à l'étude de *la mort relative ou vie intermédiaire*. Même en cas de mort dite subite, la mort est un processus qui a une certaine durée. « La vie disparaît suivant un ordre inverse de celui qui a présidé à sa manifestation : apparition des cellules, des tissus, des organes et de l'individu ; disparition de l'individu, des organes, des tissus et des cellules ». Et le Dr Icard cite le professeur Ch. Richet : « Chacun de ces éléments meurt à son tour, à son heure, suivant sa plus ou moins grande résistance. De sorte qu'il faudrait pour se servir d'une expression juste, ne *jamais parler de la mort de l'individu, mais de la mort de tel ou tel tissu* ». Mais puisque tous les tissus sont encore vivants lorsque nous disons de quelqu'un qu'il vient de mourir, *il est physiologiquement exact de dire qu'il n'est pas encore réellement mort*... Mais si l'organe survit, la fonction peut reparaître, et si on arrive à remettre en service tous les organes, on obtiendra la reviviscence de l'ensemble, *on obtiendra purement et simplement la résurrection de l'individu*... » p. 127.

Le Dr Icard parle des différents procédés usités dans les laboratoires de physiologie pour obtenir par exemple le rétablissement de la circulation sanguine, massages du cœur, injections d'adrénaline, etc.

Chez les noyés et les asphyxiés, en général, ou chez des électrocutés, par exemple où la « mort », du moins apparente, paraît résulter d'un arrêt instantané, par inhibition, des échanges, la vie peut continuer assez longtemps à l'état latent, sous les apparences extérieures de la mort. Il cite à ce sujet le cas de l'ouvrier électrocuté aux usines électriques de Saint-Denis, et nonobstant tous les signes de la mort, que l'on parvint toutefois à ranimer et à guérir complètement. Et il rappelle l'opinion du Dr Peter Gibbons sur les exécutions capitales par la chaise électrique : « Ils (les condamnés) avaient trouvé la mort sous le scapel du chirurgien ou avaient été asphyxiés par la chaux vive. » Ce docteur se faisait fort de ressusciter n'importe quel exécuté par la chaise...

On a remarqué également que dans les cas de mort par inhibition (malades succombant à des maladies de cœur, par exemple), la chaleur se conservait plus longtemps et la putréfaction se manifestait moins rapidement que dans les cas de mort consécutifs à des maladies chroniques, avec épuisement progressif. Un individu ayant rendu le dernier soupir n'est donc pas mort absolument : il est mort relativement ; l'oxygène contenu dans le sang au moment de la mort, s'il n'est plus renouvelé par suite de l'arrêt de la circulation, peut cependant par osmose arriver à la cellule et continuer à être utilisé jusqu'à épuisement complet...

Donc, la mort absolue ne fait pas suite immédiatement à l'agonie, ainsi que le vulgaire le croit. Mais s'intercale entre deux un certain état, *vie intermédiaire* ou *mort relative* dont la durée est indéterminée. Mais cet état de mort relative ne consiste-t-il qu'en une survivance momentanée de fonctions purement végétative ? Ou subsiste-t-il encore une certaine activité psychique ? Question insoluble absolument, puisque le mort ne peut nous faire part de ses impressions... Mais si rien ne prouve la persistance d'une certaine activité psychologique dans

Digitized by Google

l'individu qui a rendu le dernier soupir, rien également ne prouve sa disparition totale immédiate. Cependant certaines expériences et observations relatées plus haut permettent d'inférer, peut-être sans trop d'audace, que toute conscience n'est peut-être pas éteinte dans l'individu qui ne manifeste plus aucun indice de vie... En effet, l'arrêt des échanges ne paraît pas interrompre toute activité d'ordre psychique, et l'intoxication par l'acide carbonique semblerait même l'intensifier. Et d'autre part, si en théorie la mort apparente diffère essentiellement de la mort relative, en fait, en pratique il est bien difficile, sinon impossible de les distinguer, d'établir un diagnostic absolument certain... On pourrait dire qu'en pratique c'est l'issue qui permet de les distinguer : on revient à la vie de la mort apparente, on ne revient pas de la mort absolue. Le Dr Icard considère même la syncope comme une mort relative : *La syncope*, dit-il, *est une mort relative dont on revient, comme la mort relative est une syncope de longue durée dont on ne revient pas* (p. 149). Peut-on se permettre de conclure des observations faites sur des cas de mort apparente à la mort relative ? Rien ne permet de trancher cette question dans un sens ou dans l'autre... mais ce fait même devrait inciter à une grande prudence, et nous rappeler que *notre premier devoir envers nos morts est de leur laisser le temps de mourir*, comme le dit le Dr Icard. Et à ce sujet il prend position en faveur de l'inhumation (contre l'incinération) comme étant le procédé permettant la mort *progressive* des organes, des tissus et des cellules...

Les derniers chapitres de *l'Ame des Mourants* sont consacrés à des faits qui, me semble-t-il, sont mieux et plus généralement connus. Le Dr Icard y traite de l'euphorie des mourants, soit de mort par maladie, soit de mort violente (pendaison, noyade, etc.) ; du droit d'abréger la vie de personnes incurables en proie à d'atroces souffrances, des cas de prédictions faites par les intéressés, de la date et de l'heure de leur mort, où notre auteur inclinerait à voir des morts par auto-suggestion. Il donne en outre d'excellents conseils pour adoucir la crainte de la mort : avoir une vie sans remord et si possible de fermes convictions religieuses. Il juge même nécessaire de consacrer quelques paragraphes à raffermir les croyants catholiques contre la peur de l'enfer, en rappelant l'opinion de savants théologiens qui affirment que cette peine n'est infligée qu'exceptionnellement. Puis il parle des devoirs envers les mourants. Faut-il les avertir de leur fin prochaine ? est-il permis de prolonger l'agonie ? etc. Il faut surtout garder auprès du décédé une attitude de réserve prudente en paroles et en actes, puisqu'on ne sait pas avec certitude si dans l'état de mort relative toute conscience a disparu... « *Il vaut mieux, dit le Dr Icard, s'exposer à traiter un mort comme un mourant que de s'exposer à traiter un mourant comme un mort* ». Enfin, il montre la sagesse des articles du Code relatif au traitement des décédés, et l'incurie des administrations qui, en fait, permet beaucoup d'abus et de méprises. A ses yeux, une visite médicale consciencieuse est la meilleure garantie contre le danger de la mort apparente.

Voilà, en résumé, ce qu'il y a de pratique et de positif dans l'ouvrage du Dr Icard. Mais pourquoi ce titre « l'âme des mourants » ? C'est peut-être parce que notre auteur mentionne à plusieurs reprises dans son ouvrage des phénomènes psychiques précédant, accompagnant ou suivant le décès. Dans le choix des récits servant à illustrer l'exposé de ses opinions, il a été, peut-être, un peu imprudent : il a eu recours à la mystique de Görres, qu à de petites histoires comme celle que je vais transcrire (comme étant la plus brève) et qu'il invoque à l'appui de la réalité d'un changement moral subit, d'un repentir, même au moment de la mort subite :

« Une autre mère était au désespoir à la nouvelle que son fils unique s'était battu en duel et avait été tué net d'un coup d'épée au cœur. Il arriva

Digitized by Google

qu'en pleine veille son fils apparut et lui donna l'assurance qu'après avoir reçu le coup de la mort il s'était repenti et avait été pardonné... » (p. 66). On ne voit pas très bien ce que cela prouve...

Il cite également un fait personnel de phénomène psychique suivant le moment de la mort, qui lui semble plutôt avoir été dirigé par une volonté dans un but nettement déterminé. Le fait est évidemment très beau et peu banal, mais aux yeux de certains, il ne paraîtra pas encore prouver la survivance d'une volonté consciente au décès. Le voici, extrêmement résumé :

En décembre 1903, un proche parent du Dr Icard tombe malade d'une broncho-pneumonie infectieuse, à la Ciotat, près Marseille. Le 20, le malade est expirant. Notre auteur qui était présent ne peut attendre l'issue, et lui dit adieu vers 8 heures du soir, en lui tenant la main et le priant fortement en pensée de se manifester à lui après sa mort par un signe nettement sensible. A ce moment le malade prononce distinctement : *Angelus ! Angelus !* plusieurs fois. De retour à Marseille vers onze du soir, dans son appartement en face de l'église Saint-Martin, le Dr Icard entend sonner l'Angelus distinctement. Emoi dans le quartier, calmé par la police. Le sacristain raconta ensuite au Dr Icard qu'il avait été réveillé brusquement par un coup de sonnette : il crut qu'il s'était oublié et qu'il était 5 heures du matin : il se dépêcha d'aller sonner l'Angélus. Le parent de la Ciotat était mort depuis quelques instants.

Le phénomène est sans doute très intéressant. Mais la détermination de sa cause en paraît encore bien plus difficile que l'apparence extérieure du fait ne le laisserait croire...

Le livre du Dr Icard est donc intéressant à plus d'un titre : Il contribue à lutter contre certaines idées fausses au sujet de la mort, et, si les idées qu'il avance sur la mort relative sont justifiées, bien des phénomènes psychiques suivant de près la mort, ne seraient en définitive que des actions physiques ou psychiques paranormales dues à des êtres vivants, bien que d'une vie latente... Il y a certes, dans le livre du Dr Icard matière à réflexions pour les métapsychistes qui s'intéressent aux phénomènes spontanés et à la recherche de leur explication. Quant à la valeur scientifique, médicale, des observations effectuées par le Dr Icard et de ses raisonnements et déductions, c'est à ses collègues qu'il appartient d'en juger.

CHARLES QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Grundprobleme der Psychologie, par le Profr Hans DRIESCH (2e édition) (Osw. Mutze, éditeur, Leipzig, 1929).

La Grande Féerie, par Maurice MAETERLINCK (chez Eug. FASQUELLE, Paris, 1929).

Pourquoi je crois à l'immortalité personnelle, par Sir Oliver LODGE (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).

Mes Expériences personnelles en Spiritualisme expérimental, par Haraldm NIELSSON (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).

Pensée et Volonté, par Ernest BOZZANO (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).

Poico Análysis del Sueno profético, par Cesar CAMARGO-Y-MARIN (Aguilar, éditeur, Madrid, 1929).

Digitized by Google

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Catalogue du National Laboratory of Psychical Research.

M. Harry Price, le distingué directeur du Laboratoire National de Recherches Psychiques de Londres, vient de faire paraître le catalogue des livres, ouvrages divers, estampes, manuscrits et documents divers, dont il poursuit avec persévérance la collection depuis nombre d'années. C'est un ouvrage luxueusement édité, avec 32 planches hors textes, reproduisant les couvertures des livres rares et certaines des curieuses images qu'ils contiennent.

Harry Price a commencé sa collection à l'âge de 8 ans, âge auquel il a senti pour la première fois « la Vocation ». Il raconte lui-même avec *humour* comment à cet âge tendre, il assista une fois à la parade d'un dentiste de foire qui arrachait les chicots avec accompagnement d'un orchestre d' « Indiens Peaux-Rouges », et qui distrayait les patients de leurs souffrances en exécutant des tours de presdigitation. Le jeune Harry fut sidéré par les performances du charlatan, et se mit à bombarder ses parents de questions jusqu'au moment où, pour le faire taire, ils lui donnèrent *Modern Magic*, par le « Professeur Hartmann ».

Cet ouvrage fut « le noyau » de sa collection, qui comprend actuellement six mille documents divers sur les soi-disant phénomènes supranormaux (et même sur les véritables) dont les dates de publication s'échelonnent de 1450 environ à 1929. C'est probablement la collection la plus complète d'ouvrages en toute langue et de tous les âge sur les fraudes médiumniques, la prestidigitation, etc. ; et peut-être aussi sur les vrai phénomènes.

Le but d'Harry Price en publiant son catalogue est « d'aider le chercheur sérieux à découvrir les fraudeurs dans le domaine psychique et en même temps de lui permettre de reconnaître tout véritable phénomène si et quand il se présente. Les phénomènes, réels et simulés — poursuit Harry Price dans son introduction — sont de différents types et présentent diverses phases, et une vaste connaissance de ce que font les vrais médiums *et* les imposteurs est nécessaire avant que l'on soit à même de dire : « Ce sujet-ci est sincère » ou « Ce sujet-ci est un fraudeur ».

La raison d'être de ce catalogue est donc « d'aider l'étudiant à séparer les rares grains de froment de la grande masse de menue paille dans laquelle ils sont presque perdus ». Harry Price a d'ailleurs une expérience personnelle suffisante pour n'ignorer point que son ouvrage fera peu d'impression « sur les bigots coulés en fonte qui croient que tout médium est blanc comme neige et tout « phénomène » véritable ». Mais il pense que les chercheurs sérieux et scientifiques y trouveront leur compte.

Digitized by Google

Les ouvrages indiqués dans le catalogue sont à consulter à la librairie même du Laboratoire. Par suite de la rareté de beaucoup d'entre eux il serait en effet imprudent de les laisser sortir. Mais pour les membres du *Laboratoire* habitant trop loin de Londres pour aller en personne consulter les ouvrages, la plus complète information concernant n'importe quel livre ou n'importe quel sujet leur sera envoyée sur demande. Le bibliothécaire préparera des listes d'ouvrage sur quelque question que ce soit et fournira aux membres des extraits et des résumés traduits des ouvrages écrits en anglais, français, allemand et italien.

Nul doute que nombreux seront les chercheurs qui s'inscriront comme membre au *National Laboratory of Psychical Research* pour jouir de ces avantages. Son adresse est 16, Queensbery Place, London S. W. 7.

La médiumnité de Margery : Dr Crandon à M. Maire

Nous avons reçu du Dr Crandon la réplique suivante à notre article de la Revue Métapsychique 1/1929. *Nous la publions à la place même où a paru l'article incriminé, pour faire preuve de bonne volonté. Nous accompagnons seulement de notes explicatives en bas de page les principaux points des doléances du Dr Crandon.*

Quant à ce que j'ai écrit sur Margery, nous demandons à nos lecteurs de bien vouloir s'y reporter (p. 54 et suiv.). Ils jugeront par eux-mêmes combien, sur bien des points, mon honorable contradicteur a forcé ma pensée.

M. Maire.

Dans mon article paru dans la Revue de janvier 1929, M. Maire avance sur la médiumnité de Margery, un point de vue qui a dû décourager bien des lecteurs. Pour ceux qui sont sans expérience directe de ces séances et qui doivent arriver à leurs convictions par l'étude des rapports de ces séances, nous répétons que le rapport de M. Maire est décourageant, non pas à cause de ses conclusions, mais plutôt à cause de l'insuffisance et de la légèreté narquoise avec lesquelles il traite le sujet. Authentique ou frauduleuse, cette médiumnité aurait dépassé le point où soit l'ironie soit l'ostracisme pourrait la détruire. L'investigation sérieuse et étendue que *The American for Psychical Research* a entreprise sur cette médiumnité ainsi que la publicité que cette société a accordé aux séances de cette médiumnité mériterait une considération plus sérieuse et plus courtoise de la part de M. Maire (1).

En ce qui concerne tout d'abord les *cross-correspondences*, la façon dont il traite le sujet laisse bien à désirer. Ces *cross-correspondences* sont un des développements les plus importants de cette médiumnité, non seulement par leur relation au problème de l'identité, mais aussi parce qu'elles sont reliées si intimement aux phénomènes physiques qu'elles soulèvent une forte présomption en faveur de l'authenticité de ce médium. M. Maire passe sur cette phase des expériences avec la remarque que « les *cross-correspondences* obtenues semblent, aux yeux des expéri-

(1) Le Dr Crandon voit *de l'insuffisance et de la légèreté narquoise* dans ma façon de traiter le sujet. Pour moi, ainsi que pour beaucoup d'investigateurs infiniment plus considérables que moi, c'est dans la forme même que revêtent les phénomènes, du moins dans celle qu'on nous présente, que se trouve l'ironie.

Digitized by Google

mentateurs, prouver l'existence personnelle de Walter ». Puisqu'il lui semblait de mise d'aborder le sujet, il est regrettable qu'il n'ait pas voué plus de temps à une question de la plus haute importance.

Ces expériences remplissant 150 pages de *Psychic Research,* engagent et l'intelligence et l'intégrité de 79 personnes (2).

De plus, M. Maire manque de franchise au sujet de la position qu'il assume. Pour conclure sa discussion, il écrit : « Je ne dis pas que cela n'est pas, je dis simplement que je ne suis pas convaincu que cela soit » une attitude tout à fait irréprochable. Mais tout ce qui précède cette dernière remarque, montre son incrédulité, sous le léger voile de l'ironie, de l'authenticité des phénomenes et sa conviction que toute l'affaire n'est que de la fraude. Il est possible que la médiumnité en question soit frauduleuse, mais, avant de passer un jugement définitif, n'eût-il pas été de mise et ne devait-il pas à ses lecteurs une discussion des faits et des raisons qui l'ont conduit à ses convictions. Par ce procédé ses lecteurs eux aussi, auraient pu arriver à une conclusion indépendante (3).

Les raisons telles que les soumet M. Maire dans son article, ne sont pas convaincantes. Peut-être ne voulait-il pas qu'elles le fussent. Permettez-moi de les mentionner en passant :

1° Le Dr Osty aurait déclaré, en 1927, que certaines de ces empreintes de Walter pourraient s'obtenir par des moyens normaux et M. Maire ajoute qu'il en serait de même du reste des empreintes. Même si tel était le cas, cela ne résout pas le problème troublant de la série des empreintes digitales. La question suivante nous reste encore : Etait-il possible que Margery et ses assistants eussent pu produire de telles empreintes dans des conditions imposées par les séances ? La lecture du rapport indique que les empreintes s'obtinrent sous des conditions qui, en apparence, rendaient impossible une reproduction normale. Mais, jusqu'ici, l'opinion dominante de ceux qui ont étudié sérieusement cette question est qu'il est impossible de reproduire ces empreintes, qu'elles soient positives, vues dans un miroir, négatives ou renversées, avec les variations propres à chaque classe, et que, jusqu'à présent, du reste, il n'est arrivé à personne de la faire. Si le Dr Osty et M. Maire ont des connaissances justifiant une opinion contraire à ce fait, ils ne devraient pas s'attendre à ce que leurs lecteurs se contentent d'une simple déclaration à ce sujet ; ne devraient-ils pas, plutôt, leur dévoiler leurs vues expliquant de *quelle* manière s'obtiennent de telles empreintes normales et, surtout, de quelle manière ces empreintes normales eussent pu s'obtenir sous les mêmes conditions que celles obtenues pour les empreintes de Walter. Apparemment M. Maire n'est pas au courant du rapport sur les empreintes digitales du Dr R. J. Tillyard, F. R. S. dans la revue *Nature* du 18 août 1928 et de novembre 1928. L'un de ces rapports discute et décrit la séance que le Dr Tillyard eut *seul avec Margery,* dans une maison étrangère à tous deux. Pour cette séance, le Dr Tillyard ligota lui-même le médium Margery sur une chaise par des liens plombés. Sous ces conditions se produisirent trois em-

(2) Je n'ai pas parlé des *cross correspondences* il est vrai, voulant me borner, pour économie de place, à la médiumnité physique.

(3) J'aurais *manqué de franchise* si j'avais déclaré *vrais* ou *faux* les phénomènes, car je n'en sais rien de science certaine. Je défie donc quiconque de trouver dans mon article un *jugement définitif.* Et je ne veux pas entraîner mes lecteurs à une *conclusion quelconque,* car *conclure* sur simple lecture m'a toujours paru imprudent.

Digitized by Google

preintes de Walter sur de la cire de dentiste. Comme séance : le médium et un témoin oculaire ! (4).

2° M. Maire appuie sur le fait qu'on ne fit pas usage du cabinet de verre du Dr Richardson, lors de la matérialisation d'ectoplasme, dont on a reproduit les photographies dans *Psychic-Science* de juillet 1928. Le cabinet de verre a été construit pour une série d'expériences de télékinésies, expériences tout à fait différentes et exigeant un traitement bien différent aussi. M. Maire nous rendrait un grand sérvice s'il voulait bien faire une revue de ces expériences de télékinésie ; ajoutons que, pour ces expériences, le médium fut ligoté dans le cabinet de verre ; M. Maire voudrait-il bien nous expliquer par quels moyens ces mêmes expériences auraient pu se reproduire normalement ? Par contre, il trouve bien ingénieux l'instrument à couper de voix, instrument inventé par le Dr Richardson. Le Dr Richardson semble réussir à trouver par cet appareil, que la voix de Walter était indépendante de l'anatomie et de la physiologie du médium, sans cependant être indépendante de la présence de celui-ci. Dans tout effort sérieux pour discréditer la médiumnité, il faudrait se débarrasser non seulement des phénomènes de l'ectoplasme auxquels se limite M. Maire, mais il faudrait aussi éliminer 1° la voix indépendante, 2° les phénomènes de télékinésie et 3° un nombre d'autres manifestations curieuses qu'il ignore (5).

3° En ne mentionnant que les photographies des formes d'ectoplasme reproduites dans *Psychic Science*, M. Maire remarque qu'une « fatalité malicieuse a voulu qu'au moment de l'éclair de magnésium, ce soit tou-

---

(4) En 1927, l'on communiqua au Dr Osty de nombreuses photographies d'empreintes de Walter, droites et retournées, les papilles en creux ou en saillie. Il les envoya immédiatement au Dr Ménager, spécialiste en la matière, qui lui expédia à peine quelques jours après tout un jeu d'empreintes positives et négatives en paraffine, imitant les photographies, avec une paire d'empreintes de métal permettant de reproduire à l'infini toutes les combinaisons qu'on lui avait soumises.

Le Dr Crandon écrit : « L'opinion de ceux qui ont étudié sérieusement cette question (des empreintes) est qu'il est impossible de les reproduire, qu'elles soient positives, vues dans un miroir, négatives ou renversées... jusqu'à présent, du reste, il n'est arrivé à personne de le faire ».

Voilà une croyance que M. Crandon doit perdre. Ses experts ont été inexperts en la circonstance.

Le Dr Ménager a pu se rendre compte, *et nous démontrer avec documents à l'appui*, qu'il est *facile* de produire des empreintes inversées aussi bien en négatif qu'en positif et aussi bien sur de la matière plastique que sur une surface quelconque : papier, lame de rasoir, etc...

Le Dr Osty déclara donc au Congrès de 1927 *qu'en elles-mêmes* ces empreintes n'étaient pas une preuve de la véridicité du phénomène, ainsi qu'on semblait le croire, et qu'elles n'avaient de signification que par rapport aux conditions dans lesquelles elles avaient été produites. Dans *Psychic Science* de juillet 1928 l'on trouve quatre photographies donnant les phases d'une de ces séances d'empreintes. Précisément sur ces quatre photographies le médium a l'air de contrôler le contrôleur de droite.

(5) J'ai décrit les appareils du Dr Richardson en exprimant mon admiration réelle pour son ingéniosité. J'ai simplement constaté ensuite que les phénomènes de matérialisations photographiés ne se produisent pas sous le contrôle de ces appareils, mais sous celui, classique, de la chaîne des mains, et qui est moindre.

Du reste, à propos des clichés dont parle le Dr Crandon dans le paragraphe suivant, « où il tient le poignet de sa femme, les doigts des deux mains entre-croisés, etc. », je viens de passer de nouveau en revue les dites photographies sans y voir ce que le Dr Crandon y voit...

Digitized by Google

jours Margery qui ait l'air de tenir la main de son mari, ou, plus simplement, de poser sa main sur la sienne (Le médium contrôlant le contrôleur) ». Au cas où cette médiumnité serait frauduleuse, alors qu'il faudrait supposer que le Dr Crandon « conspirât » aussi, il importerait peu de quelle façon il tiendrait la main de sa femme, mais nous tenons à faire remarquer que même en ceci M. Maire n'est pas absolument correct. Sur les photographies, nos 5, 8, 10, 11 et 12, le degré de contact entre les mains du Dr Crandon et celles de sa femme ne peut se préciser. Sur la photographie n° 6, la main de Margery repose sur celle de son mari. Sur les clichés nos 7, 9, 13, 14, 20, 21, 22 et 23, où il tient le poignet de sa femme, les doigts des 2 mains sont entrecroisés pour faire la chaîne apparemment. Toutefois, la réponse la plus efficace à l'implication contenue dans la remarque de M. Maire serait, semble-t-il, de recommander qu'un examen du rapport entier montre d'abondantes matérialisations lorsque le Dr Crandon n'exerçait aucun contrôle ou même lorsque le Dr Crandon était hors de la maison, et quand le contrôle était maintenu par des investigateurs au-dessus de tout soupçon.

Dans le même numéro de *Psychic Science*, on y trouve reproduits plusieurs clichés d'une matière ressemblant à de la dentelle blanche supposée d'origine ectoplasmique provenant de l'oreille du médium ; Walter, le contrôle, a affirmé que la dite matière provient du cerveau même et M. Maire trouve cette idée saugrenue (6). Toutefois il semblerait que, dans l'état actuel des choses, ce qui nous intéresse serait de déterminer si, vraiment cette matière était de l'ectoplasme plutôt que d'en rechercher les sources. Le Dr Crandon fait remarquer que cette substance ressemble quelquefois à du péritoine de mouton et M. Maire n'hésite pas à supposer que ce ne peut-être que cela (7). Sur d'autres clichés, cette matière paraît être une couche épaisse et compacte ressemblant à du caoutchouc blanc. Si nous accordions la moindre valeur aux rapports sur dictaphone d'un témoin compétent, M. J. Macolm Bird, il est difficile d'identifier ce prétendu ectoplasme avec n'importe quelle autre matière connue.

5° Il y a encore d'autres clichés montrant une matière singulière dont se sert Walter désincarné comme organe vocal. M. Maire avance l'opinion étrange que la dite matière est un placenta avec son cordon ombilical (8). M. Maire montre un... certain penchant pour le macabre Nous nous permettons de lui faire remarquer qu'ici comme en France, une femme très bien élevée ne va pas faire la débauche dans des abattoirs et ne choisit pas non plus un cordon ombilical en guise de jouet (9). Ses propres mots : « Il faut, en tout cas, une certaine... innocence pour l'avoir imaginée ». Comme pour la question de la substance blanche, l'allusion faite aux rapports de la séance dispose de la théorie du placenta et indique de nouveau la difficulté d'identifier cette substance avec n'importe quelle substance connue.

---

(6) Et je persiste à la trouver telle.

(7) Je n'ai jamais dit cela.

(8) Tous les médecins métapsychistes à qui j'ai montré ces photographies de l'organe phonateur de Walter ont reconnu nettement un placenta avec son cordon ombilical et ses veines.

(9) D'où provient l'organe « placentoïde », je l'ignore. Je n'ai jamais imaginé Mrs Crandon *faisant la débauche* dans les abattoirs ! ! !

Digitized by Google

6° De plus, M. Maire se plaint (10) de ce qu'il n'y ait aucune évolution apparente des phénomènes, que ce soit toujours le même placenta et toujours le même péritoine (11). On soupçonne qu'il a borné son exemen de la question à l'article publié dans *Psychic Science*. Si son objection est sérieuse et s'il tient vraiment à se mettre au courant du progrès qui s'est fait dans cette médiumnité depuis le début, nous lui recommandons et la lecture de l'ouvrage intitulé « Margery, le Médium », par Bird, et les nombreux articles sur ce médium, publiés dans *Psychic Research*, l'organe officiel de *American Psychic Research Society*, sans en oublier surtout le premier volume des comptes rendus de cette société pour l'année 1925-1926. Un volume supplémentaire sur ce médium, couvrant l'année 1927-1928, est en ce moment sous presse.

7° M. Maire objecte aussi que les clichés montrent le médium dans une position contorsionnée comme s'il était préoccupé par l'idée que l'ectoplasme pût choir. Si nous avons le droit de supposer la possibilité que Walter soit ce qu'il prétend être, il serait bien naturel qu'il fît prendre une telle position au médium. Mais, d'après ces clichés, il est difficile de trouver la base de ce qu'avance M. Maire. En tout cas, il est clair que le médium doit assumer une position quelconque. Si le médium avait adopté ce que M. Maire déclarerait une pose facile et dégagée, le médium ne se serait-il pas offert à la critique de M. Maire comme quoi ces matérialisations d'ectoplasme seraient agrafées sur la personne du médium ?

8° M. Maire indique aussi que sur chacune des quatre images montrant la production actuelle d'une empreinte du pouce, la position du médium se trouve changée. Il en déduit (12) que ce serait une main artificielle reliée à l'abdomen ou opérée par les mouvements des jambes. Un examen minutieux des images montre très peu de changement de position. Si l'on considère le temps nécessaire à la prise des photographies, ces changements semblent plus naturels que louches. Si M. Maire veut bien consulter le rapport de la prise de ces photographies (*Psychic Research* de février 1928) il se rendra compte de la divergence entre l'hypothèse d'un mécanisme relié à l'abdomen ou contrôlé par les jambes du médium et ce qui expliquerait la main en téléplasme de Walter telle qu'on l'a décrite.

9° Finalement, M. Maire se plaint de ce que Walter ne se manifeste pas d'une façon plus complète. Si nous accordons la moindre semblance de validité et si l'on nous permet d'accepter Walter tel qu'il se manifeste et tel qu'il se proclame, notre réponse serait qu'il fait probablement de son mieux, et lequel de nous en fait davantage ? Il serait à désirer que tous ces phénomènes anormaux, tant au physique qu'au mental, fussent plus obligeants, mais nous devons, semble-t-il, nous contenter de les étudier tels qu'ils se présentent (13).

---

(10) Je ne me plains pas, *je constate*.

(11) En fait, les photographies montrent des... ectoplasmes conservant strictement leur forme une fois pour toute. Aucune ne montre des stades de condensation ou de dissolution de l'ectoplasme, dont toute l'évolution consiste à ce qu'il a changé de place, sur le corps du médium. Il n'est pas question, dans ce passage, de l'évolution *de la médiumnité* de Margery, comme le Dr Crandon a l'air de le croire.

(12) Je n'ai rien *déduit de positif*, j'ai dit : « On dirait » « comme si », ce qui est différent.

(13) Qu'y a-t-il de répréhensible à déplorer que la forme sous laquelle ils se présentent soit précisément celle qui prête le mieux au soupçon ?

Digitized by Google

Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre soit une revue, soit une défense de la médiumnité de Margery. Nous nous bornons simplement à constater que la tâche de la discréditer (14) est loin d'être facile et ne peut s'accomplir en en ignorant les points principaux et en couvrant d'ironie les points moins saillants. M. Maire ajoute que cela l'écœure (15) de regarder les manifestations d'ectoplasme et même d'en lire le compte rendu. Plus de secret ! M. Maire devait être malade le jour où il écrivit sa revue. M. Maire se rendra bien compte qu'il existe en Amérique une Société analogue à la *Society for Psychical Research* et à l'*Institut International de Recherches Métapsychiques* (16). Si notre Société se peut se vanter de compter parmi ses membres les noms imposants qui forment le conseil d'administration de ses confrères d'Europe, notre Société a cependant un conseil d'administration pas inepte non plus en ce qui concerne les recherches psychiques. L'officier en chef de notre administration est ancien éditeur de notre publication scientifique prédominante, et il est, de plus, ancien professeur de mathématiques à l'Université Columbia. C'est un homme distingué, prudent, énergique, sans parti-pris et surtout, toujours sur le qui-vive pour découvrir la supercherie et la fraude dans les performances supranormales. Il y a déjà 6 ans que le médium Margery engage l'intérêt et l'attention de la dite Société et de son investigateur spécial. La Société a voué sur ce sujet la majeure partie de son journal officiel. Deux volumes entiers de ses compte rendus couvrent ce sujet. L'investigateur officiel de la Société a suivi fidèlement tous les progrès de cette médiumnité dès le tout commencement et il en a dirigé le développement et l'orientation. N'est-ce pas un peu naïf de la part de M. Maire, de supposer, et il en a l'air, que la Société américaine ainsi que son personnel aurait manqué depuis 6 ans, de remarquer et de juger à sa propre valeur, les indices évidents et superficiels de fraudes, dont M. Maire fait si gros jeu ? (17).

L.-R.-G. GRANDON,
A. M., M. D.

---

(14) Ce n'est pas s'efforcer de la *discréditer* que de désirer, ce que je fais, qu'elle donne des preuves plus capables de l'*accréditer*.

(15) Où donc M. Crandon a-t-il lu cela ? Je ne l'ai jamais ni pensé ni écrit. Mon honorable contradicteur, et cela pourrait être inquiétant, prend là un écart de son imagination pour la réalité. On souhaiterait plus de sérieux dans une aussi grave affaire.

(16) Il n'est pas question du tout, dans mon article de l'opinion officielle de l'*Institut Métapsychique*, qui demeure réservée. Mon article n'engage que moi. L'I.M.I. n'a fait que de me donner, selon son habitude, toute latitude pour exprimer *mon opinion*. Quant à celle-ci, du reste, à savoir qu'il est regrettable que les comptes rendus des phénomènes de Margery et les photographies qui les illustrent soient tels qu'ils ne sauraient entraîner une conviction sans réserve, et même par moment laissent trop de place à la suspicion, — elle ne m'est pas strictement personnelle. Je l'ai entendu exprimer, et même en beaucoup plus dur que je ne l'ai fait, par nombre d'hommes de science métapsychistes, et français et étrangers...

(17) Nous ne demandons qu'à pouvoir croire à la médiumnité de Margery, qu'à ce qu'elle s'avère comme authentique, puisque le rôle de l'I.M.I. est précisément l'étude des phénomènes supranormaux, que cette étude est sa raison d'être.

Quand le Dr Crandon sera parvenu à donner une démonstration obligeant tout les métapsychistes de bonne foi à s'incliner, nous nous ferons un véritable plaisir de le dire bien haut. Jusqu'à ce moment-là, je pense avoir le droit de dire ce

Digitized by Google

Télépathie.

Le lundi 21 janvier au matin, M. Quartier recevait la lettre suivante. Il a l'enveloppe entre les mains avec le timbre de la poste. Elle lui était envoyée par un de nos lecteurs, Américain habitant Paris depuis plusieurs années.

Paris, rue d'Odessa, le 20 janvier 1929.

Monsieur QUARTIER,
89, *Avenue Niel,*
Paris XVII^e^.

Cher Monsieur,

Ci-inclus vous trouverez la copie signée d'une lettre que je viens d'écrire à mes parents. Elle concerne un rêve que j'ai fait hier soir ou ce matin. Puisqu'autrefois j'ai eu de très bons résultats avec de tels rêves, je vous confie cette copie de lettre pour que vous la gardiez trois ou quatre semaines jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles de chez moi m'éclairant sur le contenu de mon rêve, s'il contenait quelque connaissance supranormale ou non... Il y a 5 *ou* 6 *ans, j'ai eu quelques rêves pareils qui se sont montrés véridiques.*

Dans l'espoir de passer un de ces jours chez vous, recevez, cher monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Howell S. Cr....

Voici la traduction de la lettre tapée à la machine, écrite par M. Cr. à ses parents, et dont j'ai le double sous les yeux :

Rue d'Odessa, Paris, le 20 *janvier* 1929.

M. et Mme Cr.
117, *North College Str.*
Ottumwa, Iowa.

Chers Parents,

Excusez la forme officielle que j'ai donnée à cette lettre, mais j'en ai fait une copie au carbone pour la laisser à l'Institut Métapsychique International, en attendant de voir s'il y a quelque chose dans le rêve que j'ai fait la nuit dernière (du 19 *janvier au* 20 *janvier). Je ne fais pas très souvent de ces rêves, mais par suite de la maison déterminée d'Ottumwa dont il s'agit, cela éveille ma curiosité.*

Donc, j'ai rêvé que je tournais le coin de la Cinquième rue et de la rue Jefferson, lorsqu'on m'invita à entrer dans la maison Simmons (qui fait le coin). Etrange à dire, un service funèbre y était célébré. C'était celui d'une jeune personne. Il paraissait y avoir beaucoup de monde, et la cérémonie était extraordinaire, d'un genre plutôt personnel, d'après les idées de la famille même. Cela pouvait faire penser qu'elle appartenait à

---

que me suggèrent les comptes rendus offerts au jugement public. D'ailleurs je n'exprime ainsi que ce que beaucoup pensent et disent, mais n'osent pas écrire.

Mr. Crandon ne trouvera pas de plus grand admirateur que moi le jour où il sera parvenu à de si bonnes conditions d'expérience qu'il n'y aura plus place dans mon esprit pour le doute.

Digitized by Google

la Christian Science *ou quelque chose comme cela. (Je ne sais pas si les Simmons y habitent encore ou non). Il me semblait que la personne décédée m'avait invité à assister à ses propres funérailles ; et je vis qu'il y avait d'autres personnes là : amis, parents, famille. C'est tout. Je signe mon nom ici.*

H.-S. Cr.

20 *janvier* 1929.

Le 7 février, M. Cr. vint voir M. Quartier à l'I.M.I. comme il le lui avait promis. Il lui apportait la lettre que sa mère lui avait écrite, précisément le 20 janvier, et qu'il venait de recevoir. J'en transcris le passage suivant, car je l'ai sous les yeux avec son enveloppe.

117, *N. College St.*
Ottumwa Iowa,

20 *janvier* 1929.

Mon cher fils,

....

J'ai vu dans le journal d'hier soir que Yvonne Devin-Simmons est morte en Louisiane, la semaine dernière. Vous rappelez-vous de Jimmie Devin, et Rose..., etc., etc...

....

Votre mère.

Tels sont les faits. La seule hypothèse « naturelle » est d'imaginer que M. Cr. a été averti par câble de cette mort, et qu'il a forgé ensuite sa comédie. J'avoue que je répugne à cette hypothèse, connaissant M. Cr. et je pencherais plutôt à croire qu'il s'agit d'un phénomène de télépathie entre mère et fils. Avec le décalage horaire, Mrs. Cr. devait lire le journal où cette mort était annoncée, et qui l'émut assez pour penser à l'écrire à son fils, au moment où celui-ci était plongé dans le sommeil. Quoi qu'il en soit je donne toute l'histoire comme je l'ai apprise ; chacun l'expliquera selon ses idées personnelles.

Mme Lotte Plaat, Psychomètre

Notre excellent confrère d'Allemagne, la *Zeitschrift für Parapsychologie*, a publié ces derniers mois une série d'articles consacrés à l'étude des phénomènes de connaissance paranormale du réel au contact d'objets, dus à la « faculté » de Mme Plaat. Le distingué rédacteur en chef de la Revue, le Dr Paul Sünner, a eu l'heureuse idée de réunir en une brochure, intitulée *Die psychometrische Begabung der Frau Lotte Plaat nebst Beiträgen zur Frage der Psychometrie* (Le don de psychométrie de Mme Lotte Plaat, et contributions à l'étude de la psychométrie), les articles parus dans la *Z. f. P.* en y ajoutant quelques pages.

Cette brochure contient des articles et communications de quatorze auteurs différents, en plus du Dr Sünner. Les uns font un rapide histo-

Digitized by Google

rique de la « psychométrie », de Denton et Buchanan à nos jours ; d'autres établissent des parallèles entre Mme Plaat et d'autres sujets ; plusieurs parlent de leurs expériences personnelles avec Mme Plaat ; certains enfin, s'efforcent de dégager les lois du phénomène, avancent des hypothèses, et offrent leurs solutions du problème.

Mme Plaat est âgée de 32 ans. Elle est la fille du consul hollandais à Oldenburg, M. Mahlstedt. Elle souffrit longtemps comme conséquence de l'accouchement pénible de ses deux enfants, d'une inflammation interne, qui nécessita une pénible opération chirurgicale. Ce fut à la suite de cette opération que se manifesta son don de « psychométrie », ou de « psychoscopie » ainsi que le Dr Tischner propose de nommer les manifestations de connaissance supranormales du réel dans lesquelles le sujet manipule un objet pour se mettre en « rapport » avec la réalité à détecter.

Le « point central » de la brochure est sans doute le compte rendu des expériences faites par Mme Plaat devant la *Société médicale Berlinoise de Recherches Parapsychiques* (Pp. 17 sqq. de la brochure), que publie le Dr Sünner. Nous allons en transcrire quelques passages, extraits du procès-verbal de la première séance, qui eut lieu le 4 juin 1928.

«...(Le Dr Sünner) déclare ensuite que Mme Plaat demeure parfaitement à l'état de veille, et d'après ses propres dires, elle ne tombe jamais en transe. Mme Plaat ne croit absolument pas être hypnotisable. Ses facultés psychométriques se montrèrent il y a deux ans à peu près, en Hollande, à la suite d'une pénible opération. En outre, Mme Plaat déclare elle-même que, de la série d'objets que l'on place devant elle, elle choisit toujours celui qui l'attire et l'intéresse spécialement. Elle décrit ensuite soit le propriétaire de l'objet, soit les êtres humains avec qui il est en relations étroites, leurs qualités et leurs destinées, dans la mesure où ils ont quelque rapport avec l'objet. Mme Plaat remarque : « C'est comme si ce n'était pas moi-même qui disait tout cela, mais c'est bien plutôt comme si quelqu'un me disait à l'oreille ce que je n'ai plus alors qu'à répéter, ou comme si surtout une voix intérieure disait d'avance en moi tout ce que j'exprime ensuite. »

« (3e Expérience de la 1re séance)... (Mme Plaat saisit) un petit écrin, apporté par le Dr Neugarten.

« Cela appartient à une dame, mais il est aussi question d'un homme. Elle est de nature vive. Elle est gaie. On dit des plaisanteries. Je dois rire sans cesse. Son visage me semble brutal. Elle n'est pas grande, est énergique. Elle est nerveuse. Je dois soudain faire de grands traits. Doit-il aussi tant parler que cela ? J'ai autour de moi quelque chose comme un bureau, je dicte. Machine à écrire ? — Je sens une odeur de clinique. A-t-elle été en clinique ? L'homme doit être brutal. D'où provient cette drôle d'odeur ? » (Répugnance).

Le Dr Neugarten : « Pensez au pays. »

Mme P. : « J'ai maintenant des points dans le dos. Je vois une longue maison (elle trace des lignes en l'air en forme de maison) blanche avec des tuiles rouges, devant une large route. Derrière la maison des bois... et une quantité de bottes à lait. L'homme va toujours ainsi, il frappe la terre et ses bottes avec une cravache ou quelque chose comme ça ; il porte un veston court. »

Digitized by Google

Explication du Dr Neugarten : « La boîte appartient à une dame qui l'a achetée à la mer, avec un monsieur de ses amis. Ce monsieur est brigadier de police. Le caractère énergique attribué à cette dame est faux. — Il y a quelques années elle fut assez longtemps en clinique. — La première partie des dires du sujet comporte plusieurs interprétations. — Dans la seconde partie la description de la maison correspond exactement au bâtiment de caserne dans lequel habite le brigadier de police. Est aussi exacte la description caractéristique de sa démarche. Il peut s'agir d'une cravache ou de son épée, il porte souvent l'une et l'autre. La description de la localité, avec des forêts et des boîtes à lait est aussi exacte. Les boîtes à lait viennent de la cantine de la caserne. Au cours d'une visite, la dame demanda à la vue des boîtes à lait s'il y avait là une laiterie. Quant à moi la localité m'était inconnue lors de l'expérience. L'expérience doit être estimée *positive*, car à côté d'erreurs et de précisions insuffisantes elle donne quelques traits tout à fait particuliers. »

4e *Expérience* (*de la* 1re *séance*). Mme Plaat prend une lettre qui appartient au Dr Sünner.

« Cet homme analyse les hommes avec acuité ; sa pensée est aiguisée. Il doit être âgé d'environ soixante ans, il est petit. Sa moustache est gris-noir. Il doit faire de grandes conférences, je dois parler sans cesse. Ce monsieur a-t-il aussi beaucoup à faire avec la recherche psychique ? Il s'occupe de l'âme des autres hommes ; il veut les connaître à fond. Pourtant il n'est pas médecin. S'occupe-t-il aussi de recherches médiumniques ? Il parle beaucoup, et de nombreuses langues étrangères, des langues que je ne comprends pas. Il s'intéresse beaucoup à l'espagnol, il a fait aussi de nombreux voyages à l'étranger. J'entends jouer admirablement du violon. Il a rapporté de ses voyages de nombreux objets d'art. Est-il si musicien ? Il y a là quelqu'un d'infiniment musicien. J'entends qu'on joue du violon admirablement. Il doit avoir une fille qui lui tient tout spécialement à cœur. Je la vois tout à côté de lui. »

Explication du Dr Sünner : « Il s'agit d'une lettre du professeur Hans Driesch. L'âge, la description physique sont vrais. De même ce qu'on a dit des voyages à l'étranger est exact. Comme il a eu à faire il n'y a pas longtemps un voyage en Amérique du Sud, il se peut qu'il se soit aussi intéressé à la langue espagnole. Un de ses fils est musicien, joue du violon et étudie la musique au Conservatoire de Cologne. Une fille étudie à Paris. Les données sont ainsi exactes et l'expérience a une valeur positive ».

Le Dr Sünner donne ainsi le compte rendu de plusieurs séances, comportant chacune plusieurs expériences. 28 donnèrent des résultats exacts, 5 un mélange de vrai ou de faux, 5 furent négatives, naturellement. Mais toutes sont intéressantes et instructives. Dans la troisième expérience de la troisième séance, Mme Plaat raconte, à propos d'un étui à cigarettes, des faits de guerre qui s'appliquaient à un étui de boîte d'allumettes qui se trouvait à côté (1). En fin de la seconde séance, à propos d'un couteau

(1) Il ne faudrait pas déduire de cela qu'il y a eu contamination *par contact* entre les deux objets. Car c'est un fait prouvé que dans nombre de cas il n'est même pas nécessaire que le métagnome *touche* un objet pour être influencé par lui. Parfois un simple regard suffit, une simple proximité spatiale...

Digitized by Google

de poche, Mme Plaat déclare que son propriétaire l'avait à la guerre (l'expérimentateur le croyait aussi), et parle de la guerre, tandis qu'en fait le couteau n'avait été reçu en cadeau qu'après l'armistice. Mais l'ensemble des séances montre que Mme Lotte Plaat a une réelle faculté de prise de connaissance du réel par d'autres voies que les sens normaux, que ce réel soit connu des expérimentateurs ou non. Nous espérons que le Dr Sünner et ses collègues auront l'occasion de pousser encore davantage l'éude des facultés de Mme Plaat, et qu'ils nous tiendront au courant de leurs travaux.

MAURICE MAIRE.

Digitized by Google

Souscription permanente pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Dix-huitième liste

M. di Vittorio, Tunis, 20 fr. — M. Brun, Marseille, 20 fr. — Mme X., Grèce (8e versement), 1.460 fr. — Miss I. Putnam, Californie (6e versement), 50 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Souscription permanente pour constitution d'un prix (somme d'argent) à attribuer à un « sujet » doué de connaissance paranormale du réel ou d'action paranormale sur la matière.

(Sujet non encore étudié et qui, dans le cours de l'année ou de deux années, nous aura montré les phénomènes les plus utiles pour nos études) (1).

Première liste

Mme la Générale Foulon, 500 fr. — M. Mongel, Meurthe-et-Moselle, 1.500 fr. (2). — Anonyme, Puy-de-Dôme, 200 fr. — M. Raymond Bouteloup, Paris, 50 fr. — M. Andréaz, Paris, 300 fr. — M. le Colonel Giacommetti, Paris, 60 fr. — Mme X., Grèce, 1.000 fr. — Mme B., Paris, 50 fr. — Mme Gillet, Chatillon-sur-Chalaronne, 30 fr.

Total de la première liste : 3.690 fr.

(1) Voir *Revue Métapsychique*, n° 2, 1929, p. 158.

(2) Chaque année, 1.500 fr. seront attribués à ce prix par M. Mongel.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

Digitized by Google

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvelée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ,

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi*, *jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies ..... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla..... .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays..... .... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros de 1927 est de 10 fr. ; années 1925 et 1926, 12 fr. ; années 1922, 1923 et 1924, 14 fr. ; années 1920 et 1921, 15 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Pays avec lesquels fonctionne ce service : Afrique Occidentale Française, Maroc, Tunisie, Sarre, Allemagne, Belgique, Danemark, Hongrie, Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Autriche, Dantzig.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. DE VESME. Préface du Dr J. MAXWELL. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve,** 1 vol. in-8..... **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient,** 1 vol. in-8, 5e mille..... **17 50**

— **L'Être subconscient,** 4e édition, 1 volume in-16..... **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance,** 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques.** Adaptation de l'anglais par L. MARILLIER. Préface du Pr CH. RICHET, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation,** 1 vol. in-16..... **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. JANET. 1 volume in-8..... **10 50**

LODGE (Sir OLIVER). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues.* Traduction par le Dr BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1 vol. in-8..... **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr CH. RICHET. 5e édition revue. 1 vol. in-8..... **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique.* Traduit par R. et J. RAY. 1 vol. in-8..... **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8..... **14** »

OSTY (Dr EUGÈNE). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale.* 2e édition, 1 volume in-8..... **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny**..... **12** »

RICHET (CH.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique,** nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8..... **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr CH. RICHET. 1 fort vol. in-8..... **20** »

Digitized by Google

Année 1929. — N° 4. Juillet-Août.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

Conférences faites l'Institut Métapsychique International en 1929

SOMMAIRE :

Page

La Magie noire, de nos jours, par Me MAURICE GARÇON... 259
La Télépathie. Ses rapports avec le Subconscient et l'Inconscient, par M. R. WARCOLLIER..... 270
Quelques Expériences avec Rudi Schneider et l'emploi d'un nouveau moyen de contrôle électrique, par M. HARRY PRICE..... 288
La Pratique des Sciences occultes peut-elle conduire au déséquilibre mental ? par M. HENRI DESOILLE..... 327
L'Hypnose, d'après les expériences de Pavloff. Son mécanisme inhibiteur, par M. le Dr A. THOORIS..... 373
Les Faux-Dauphins et leurs Prophètes (Leurs rapports avec l'Inconscient collectif), par M. le Dr JEAN VINCHON.. 393
A propos des Théories d'Einstein sur la Relativité restreinte, par M. A. SAINTE-LAGUË..... 409

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Digitized by Google

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVII^e^)

Téléph. : WAGRAM 65-48 — Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITE.

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président honoraire.*

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Docteur HANS DRIESCH, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, ex-Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

RENÉ WARCOLLIER, Ingénieur, Paris.

Directeur :

Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et les ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

Digitized by Google

Année 1929. — N° 4. Juillet-Août.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International
(Revue fondée par le Dr G. GELEY)
RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Les Conférences à l'Institut Métapsychique International en 1929

Voici le troisième des fascicules de cette Revue qui, depuis 1926, *sont consacrés exclusivement aux Conférences faites à l'Institut Métapsychique dans le premier semestre de l'année.*

Nos lecteurs ont remarqué, et quelques-uns nous en ont demandé le motif, que nos conférences ne portent pas toutes sur des questions métapsychiques. C'est à cette question que nous venons ici répondre.

Dans l'activité de l'Institut Métapsychique, aux formes et directions diverses, les Conférences ne représentent qu'un accessoire. Nous avons jugé qu'il convenait de leur faire jouer le rôle très utile d'enseignement complémentaire à l'étude directe des propriétés et phénomènes psychiques paranormaux.

Si certaines d'entre elles sont manifestement des exposés d'études métapsychiques, d'autres traitent de questions plus ou moins éloignées de ces études.

Toutefois, ce serait manquer de discernement de croire que telle ou telle des conférences ici faites est sans aucun rapport avec le rôle de notre Institut. En vérité, toutes y sont rattachées par des liens bien visibles. Jugeons-en par la matière des conférences aujourd'hui publiées, certaines de ces conférences pouvant sembler particulièrement écartées de la métapsychique.

M. Warcollier, en continuant de faire connaître les résultats de ses expériences sur la télépathie ; M. Harry Price, en exposant les conditions et les phénomènes des séances faites sous sa direction avec le médium Rudy Schneider, sont restés, c'est bien évident, dans la pure métapsychique.

En traitant la question de La Magie dans les Sociétés primitives, *le Dr Maxwell s'est donné pour but de montrer comment les phénomènes dits métapsychiques, aujourd'hui abordés par la méthode expérimentale, ont été l'origine de la croyance à un monde invisible et la source du sentiment religieux* (1).

(1) Le Dr J. Maxwell n'ayant pas pu nous fournir le manuscrit de sa conférence en temps utile, cette conférence, à notre grand regret, manquera dans ce fascicule.

Digitized by Google

Prenant ce sujet, mais sous un autre aspect, Mᵉ Maurice Garçon a complété l'exposé du Dr Maxwell en développant, selon l'histoire et sur des faits actuels, l'idée que la Magie noire *est la contre-partie de la Magie originelle, sa déformation superstitieuse, pourrait-on dire, utilisée pour des fins presque toujours mauvaises.*

Le Dr Thooris a condensé dans un exposé précis les séries des expériences du Prof. Pavloff sur l'hypnose, état psycho-physiologique ayant des rapports, qu'il serait si important de connaître, avec l'état spécial (la transe) qui permet la production de tant de phénomènes paranormaux.

En exposant, avec son grand talent d'enseigneur, les théories de la Relativité d'Einstein, limpidement et sans formules, M. le Prof. Sainte-Laguë ne prépare-t-il pas l'esprit de beaucoup de nos lecteurs à réfléchir plus profondément, plus largement, sur la relativité de l'espace et du temps dont les phénomènes de connaissance paranormale sont d'incessantes manifestations ?

N'ai-je pas entendu dire, à la fin de la Conférence du Dr J. Vinchon : « *Ce sujet,* Les Faux Dauphins et leurs prophètes, *est plein d'intérêt et a été brillamment traité, mais c'est seulement de l'histoire.* » *Celui qui parlait ainsi n'avait pas compris qu'ici le problème historique se transposait en problème psychologique, car il suffit de penser aux* faux médiums *et à leurs éternels* défenseurs *pour s'apercevoir que le processus mental générateur de faits mensongers et de croyances mal fondées est exactement le même dans toutes ses applications.*

Quant au sujet traité par M. Henri Desoille : La pratique des sciences occultes peut-elle conduire au déséquilibre mental ?, *il se réfère aux conséquences pathologiques des curiosités inopportunes à l'égard du monde invisible. C'est, pour une part, la métapsychique regardée du point de vue prophylaxie mentale.*

Voilà, en bref, les liens des Conférences publiées dans ce fascicule de notre Revue avec les ordinaires objets de nos études.

Les hommes éminents qui ont donné leur temps à instruire nos auditeurs et lecteurs ont pensé, avec moi, qu'il importe que les curieux de la métapsychique n'aient pas l'esprit arrêté sur le seul aspect des phénomènes qui les préoccupent. Un fait isolé n'est pas intelligible, il ne s'éclaire qu'à mesure que la recherche l'intègre de plus en plus aux autres faits de la vie. Plus on sait de choses, mieux on est préparé à comprendre une chose nouvelle. Ce sont le manque d'étendue de la connaissance et l'insuffisance d'élargissement de l'esprit qui font les superstitions, les intolérances, les freins de toutes sortes à la marche en avant. Nos esprits ont une si petite ouverture sur l'Univers infini, que nous ne saurions trop faire effort à l'agrandir, car d'elle dépend l'ampleur de notre horizon.

E. OSTY.

Digitized by Google

La Magie noire, de nos jours

Par Me Maurice GARÇON, Avocat à la Cour de Paris

Mesdames, Messieurs,

Lorsqu'on m'a demandé, voilà plusieurs mois, de prononcer une causerie dans votre Institut, j'ai accepté sans hésiter ; et j'ai tant d'amitié pour votre directeur, que j'ai même consenti à me laisser imposer un sujet, en quoi j'ai été fort imprudent. Je me suis engagé à parler de la magie noire de nos jours et c'est le plus dangereux des terrains. Ajouterai-je aussitôt que c'est le plus décevant ? Vous ne vous en étonnerez pas puisqu'il s'agit du Diable dont le propre est traditionnellement de toujours décevoir.

Il n'est de bon discours sans exorde. Le mien sera pour vous dire, par précaution oratoire, qu'il ne faudra pas attendre de moi de conclusion passionnée. Je sais trop combien il est hasardeux de se prononcer sur une matière où chacun de ceux qui écoutent, a son opinion faite et définitivement arrêtée. Je me propose seulement de vous montrer l'état actuel de la Magie dans notre civilisation contemporaine, et je suis bien résolu à demeurer objectif sans chercher aucunement ce qu'on peut en tirer. Ainsi, je me garderai de vous dire si, personnellement, je crois ou non à la Magie Noire. Je préfère, laissant chacun de vous suivre son opinion, ses tendances, ses goûts ou sa foi, exposer simplement ce que je puis savoir et ce que j'ai pu apprendre, ayant été certains jours singulièrement bien placé pour observer. Dans le domaine surnaturel où je veux vous conduire, rien n'est plus agréable que de laisser errer l'imagination. D'un simple récit chacun peut tirer les conclusions les plus différentes et je désire vous laisser cette entière liberté sans chercher à forcer votre avis. Ainsi n'ai-je point besoin d'ajouter que, quoi qu'il m'arrive de dire, je supplie celui d'entre vous qui pourrait croire sa croyance offensée, de ne me tenir aucune rigueur de mes paroles. Il devra penser seulement que les mots ont dépassé mes intentions, car je suis résolu à ne contrarier aucune conviction.

Lorsqu'on aborde un sujet aussi vaste que celui qui m'est fixé et qu'on veut le traiter en une heure, il m'apparaît qu'on a gagné beaucoup de temps lorsqu'on s'est bien mis d'accord sur la définition des mots qu'on emploie. Aussi me semble-t-il d'abord qu'il faut bien s'entendre sur le sens du mot Magie qui est entendu très diversement. J'ai pu observer, en effet, à de fréquentes reprises, que les historiens, les sociologues et les anthropologistes ont enveloppé, sous le vocable général de Magie, un certain nombre de faits qui n'ont aucun rapport avec elle. Il n'est pas de croyance vague et imprécise qu'on n'ait

Digitized by Google

qualifié de magique et très souvent on a eu tort. L'obscurité qui entoure la Magie ne permet pas d'y enfermer tout ce qui apparaît comme une manifestation primitive de superstition et c'est, à mon sens, une bien grande erreur que d'éviter par ce procédé un aveu d'ignorance qui serait nécessaire. Si l'on examine les ouvrages de certains sociologues actuels les plus éminents, on ne peut manquer d'être frappé de l'imprudence avec laquelle ils interprètent les sources les plus contestables. Les récits des voyageurs les moins préparés à observer les phénomènes sociaux sont acceptés sans contrôle. Des géographes, des hydrographes, des botanistes, des naturalistes, des géologues, des officiers, des missionnaires même, qui ne peuvent être impartiaux lorsqu'il s'agit de questions religieuses, ont rapporté des observations recueillies près de peuplades qui n'ont parfois qu'à peine le langage articulé. Les sociologues en ont tiré de savantes conclusions, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont souvent le seul fruit de leur imagination. Généralisant ensuite, ils établiraient des lois si on voulait les entendre, et ainsi la Magie, mot commode et vague qui comporte toute superstition mystérieuse, devient un terme aisé et qui comprend trop de sens. Je crois que point n'est besoin d'aller chercher si loin ses sources incertaines, et que nous avons autour de nous assez de sujets d'observation sans vouloir recourir aux plus hasardeuses hypothèses.

Je crois, pour ma part, que la Magie est sortie de la religion dont elle est une branche solide, et que, si elle s'en écarte parfois, elle ne s'en sépare jamais.

Pour mieux et plus clairement exprimer ma pensée, je voudrais un instant vous prier d'imaginer ce que pouvait être l'état d'esprit de l'homme primitif. On a dit parfois que l'être humain est un animal religieux, je crois qu'il est surtout un animal craintif et que la religion est née de la crainte. Rien ne devait être plus terrifiant que la vie primitive de l'homme, ignorant des forces de la nature et qui, à chaque instant se croyait menacé par elles et directement aux prises avec elles. La pluie, la grêle, le vent, l'orage et le tonnerre, le flot montant de la mer, les inondations, les éclipses étaient autant de phénomènes terrifiants au milieu desquels il se débattait apeuré et impuissant. Notre cerveau crée aisément des personnages, et l'anthropomorphisme est une ressource qui nous est chère lorsque nous voulons interpréter ce que nous concevons mal dans le monde. Réduisant tout à nous-même, nous donnons aux choses matérielles une pensée intelligente, ce qui nous permet de leur donner également un caractère, puisque nous le supposons pareil aux nôtres. Ainsi le vent, la pluie, le tonnerre, les orages sont devenus des personnages vivants mais tout puissants, tantôt bienfaisants et tantôt furieux. Pour calmer leur colère une invocation s'est élevée, et de cette première prière est née la religion faite d'amour ou de crainte révérentielle.

Craintif, l'homme a supplié. Perdu dans le vaste monde, il s'est senti plus ferme, lorsqu'il a cru pouvoir s'appuyer sur la divinité.

Puis la coïncidence d'un geste qui avait paru avoir une répercussion lointaine, le hasard d'une parole échappée et qui a semblé procu-

Digitized by Google

rer un certain résultat, la répétition parfois incohérente d'un signe auquel on a attribué un certain pouvoir, a fait naître l'idée que parfois la divinité peut obéir. L'homme s'est enhardi. On se lasse facilement de craindre et l'on aspire toujours à commander. Pouvoir, par une parole, un geste ou un signe, imposer sa volonté à la divinité, devient l'ambition du plus grand nombre, et la Magie est née le jour où l'homme a cru qu'il pouvait obtenir de la divinité ce qu'il voulait, quand il voulait, par un acte que, sans doute, il était au pouvoir de la divinité de faire, mais qu'elle n'eût pas fait nécessairement à ce moment précis.

Ainsi le magicien fait un geste rituel, prononce une parole sacramentelle pour forcer son Dieu à agir à son heure dans le sens où il veut. Pris dans cette acception, le mot Magie ne peut être considéré comme péjoratif ; la Magie est étroitement liée à la religion et il est souvent difficile, dans la prière pure, de démêler très exactement la part qui lui est faite. C'est la fin envisagée qui, seule, rendra un moment la magie pernicieuse et fétide. A l'origine elle est pure de tout crime et paraît difficilement attaquable sur le terrain moral.

Pour n'en donner qu'un exemple dans la religion catholique, je dirai que la Consécration est un acte magique puisque les paroles sacramentelles prononcées par le prêtre, fût-il rejeté de l'Eglise, a pour effet de consacrer le pain et le vin. La divinité consent à descendre dans l'hostie, au moment de l'élévation, à raison des mots qui sont proférés, et elle n'y descendrait pas nécessairement à ce moment-là, si les paroles rituelles n'étaient pas dites.

Ainsi la religion la plus pure conserve un certain formulaire magique. Ce n'est point de celui-là dont j'ai à m'occuper.

Le mot Magie, dans son sens courant, comporte une idée péjorative. Elle est fort aisée à expliquer. Tant que l'homme demeure dans le domaine de la prière, de l'invocation et de la supplication, il cherche à se concilier la divinité et à la flatter. Ses requêtes sont timides, elles tendent à une fin morale. Oserait-on montrer au bienfaiteur dont on veut s'attirer les bonnes grâces les pensées mauvaises qui peuvent agiter ? Penserait-on qu'il est possible de le prier d'accorder le mal ? Assurément non. Ainsi l'homme religieux reste dans le chemin de la seule morale. Mais au contraire lorsqu'il s'est fait cette opinion qu'il peut commander, lorsqu'il pense qu'il peut plier la divinité à ses fantaisies et obtenir d'elle ce qu'il veut même d'inavouable, il prend une singulière hardiesse, relève la tête, et se fait de lui-même et de sa puissance une redoutable opinion. Il ne supplie plus, il commande et dès lors il manifeste tous ses mauvais instincts. Le magicien devient dangereux pour ceux qui l'approchent parce qu'il ne songe plus qu'à la satisfaction de ses passions. Quand on est dans le domaine des instincts, l'imagination humaine ne connaît plus de limites. Dès lors le magicien n'est plus le prêtre de quelque bonne religion sage et morale, il devient le sorcier qui se venge, qui frappe, qui tue. Rapidement il est en exécration au reste de l'humanité : « Tu ne laisseras pas vivre la magicienne », est-il dit au Deutéronome.

Voilà ce qu'il faut entendre par Magie noire. C'est elle qui, en

Digitized by Google

marge du culte admis lorsqu'il persiste, ou remplaçant le culte initial lorsqu'il disparaît, parce que l'universalité devient sorcière et ne croit plus qu'à la sorcellerie, s'élève audacieuse, féroce et assassine pour assouvir sans scrupules ses vengeances ou ses passions.

Sans doute, ainsi analysée, la distinction paraît simple et claire. La vérité est que les degrés qui séparent la religion de la magie sont le plus généralement insensibles. Souvent les deux demeurent étroitement liées. Ce ne sont à l'origine que subtilités, et il est fréquemment bien difficile de discerner l'une de l'autre. D'autres fois, au contraire, la Magie subsiste seule, aisément reconnaissable et sinistrement criminelle, au moins dans ses intentions.

Ce qu'il faut dire, du moins, c'est que dans quelque civilisation qu'on cherche, les principes sont sensiblement les mêmes : la magie, lorsqu'elle est envisagée du seul point de vue maléfique, tend à l'assouvissement immédiat des passions.

Le magicien recherche de l'argent et les satisfactions que procure la luxure. Celui qui tente l'expérience a souvent d'abord usé des moyens licites. Il a échoué. Le désespoir est entré dans son âme et c'est par désespérance qu'il est venu à la Magie. Dégoûté, plein de besoins inassouvis, physiquement quelquefois taré, moralement atteint, il se jette avec frénésie dans un monde inconnu, mais dont il espère obtenir ce que jamais il n'a pu atteindre. Il saute avec fureur un obstacle redoutable, avec la conviction plus ou moins ferme que cette Magie, tant réprouvée lui procurera l'impossible bonheur.

Jamais, peut-être, plus impressionnant tableau de cette angoisse n'a été peint par Gœthe au début du *Faust.*

« Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... Je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur, et depuis six ans je promène ça et là mes élèves par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... Voilà ce qui me brûle le sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du Diable, ni de l'Enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois rien savoir de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! *Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la Magie.* Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ; si, enfin, je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles ! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse daigne pour la dernière fois jeter un regard sur ma peine !... J'ai si souvent, la nuit, veillé près de ce pupitre ! C'est alors qui tu m'apparaissais sur un amas de livres et de papiers, mélancolique amie ! Ah ! que ne puis-je, à ta douce clarté, gravir

Digitized by Google

les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser sur le gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la science et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée ! »

Sans doute le désepoir de Faust est d'une qualité supérieure. C'est par dégoût pour le néant de ses connaissances qu'il vient à l'Enfer et pour retrouver une jeunesse inutilement perdue. Pourtant l'évolution qui l'amène à la sorcellerie est celle qui a conduit tous les autres. C'est la pratique de la Magie noire, la plus dangereuse de toutes, non pas du point de vue des occultistes que je veux laisser de côté, mais du point de vue de l'éthique parce qu'elle constitue la plus mauvaise hygiène mentale et mène directement au délit et au crime. Elle est pernicieuse parce que celui qui s'y adonne perd l'un après l'autre tous ses scrupules, que, s'il se livre d'abord à de seules incantations, il en arrive peu à peu à perdre la notion du réel et supplée quelquefois à l'impuissance de son effort par le fer ou par le poison.

C'est ce qu'on avait fort bien compris sous l'ancien régime. Jusqu'au XVII[e] siècle, le crime de sorcellerie était puni dans toutes ses manifestations, mais lorsque l'incrédulité naquit, Louis XIV rendit une ordonnance qui fit cesser les poursuites ordinaires à l'exception des cas où les magiciens avaient employé le poison ou commis quelque autre crime de droit commun ; l'onguent dont les sorcières s'oignaient pour aller au sabbat contenait de la graisse de petit enfant mort, mais il advint que des sorcières tuèrent des enfants à cet effet.

Il faut donc, si l'on veut bien comprendre ce qu'est la magie noire, l'envisager sous cet aspect qu'elle est une école du crime. Tantôt le forfait est purement intellectuel et reste dans le domaine de l'occulte, tantôt il se matérialise, et emprunte les moyens les plus vulgaires, employés par les récidivistes de droit commun. La vraie doctrine magique n'a pas ignoré d'ailleurs le danger de ces pratiques. Elle en a symbolisé le péril dans la manifestation du choc en retour. Le maléfice envoyé par le magicien se retourne contre lui si la victime a pu déjouer ses efforts. C'est le risque effroyable de périr soi-même du sort qu'on a jeté contre un autre. Tous les livres qui s'occupent de magie sont pleins à ce sujet de terribles récits. Je n'en citerai qu'un pour exemple et je l'ai choisi ancien à ce dessein.

En 1687, un individu du nom de Hock était condamné aux galères pour avoir, par ses sortilèges, fait périr le bétail d'un voisin. La condamnation pourtant exemplaire n'avait pas arrêté le misérable. Malgré sa détention le maléfice continuait. On résolut dès lors de surprendre le sorcier par un subterfuge. Un autre condamné, qui était d'accord avec les magistrats, fut enfermé avec lui, l'enivra et lui fit avouer que les pratiques commencées par lui étaient continuées par un sien ami surnommé Bras de Fer. On lui fit aussitôt écrire une lettre à ce Bras de Fer pour lui dire de lever le sort. La lettre fut portée à son adresse. Dès qu'il fut sorti de son ivresse, Hock, se rappelant ce qu'il avait écrit, montra un grand désespoir et dit qu'il allait mourir par choc en retour. De fait, Bras de Fer s'étant rendu dans la ferme infestée enleva le sort qui était enfoui sous le seuil de la porte

Digitized by Google

et le jeta au feu. Au même instant Hock entra en convulsion et mourut dans d'atroces souffrances.

Libre à vous de tirer de cette histoire classique l'opinion qui vous paraîtra la plus raisonnable. Pour moi, je dirai qu'à ne la prendre seulement que comme un symbole, elle est singulièrement révélatrice du caractère profondément criminel que revêt tout acte de magie.

On en pourrait citer de plus récents et l'on trouve encore de curieux exemples de choc en retour dans le récit des combats livrés par l'abbé Boulan à Stanislas de Guaïta.

Peut-être trouverez-vous que j'ai pris bien des détours pour conduire à la Magie noire contemporaine. Ils m'ont paru nécessaires pour bien fixer le plan sur lequel nous avons à nous tenir.

Qu'est devenue aujourd'hui la Magie ? Il est peu aisé de le savoir. Par essence, ses pratiques sont secrètes et celui qui les exerce se livre peu. Les anciens jurisconsultes disaient du crime de sorcellerie qu'il rampe comme le cancer, se commet le plus souvent la nuit, lorsque les hommes y peuvent le moins prendre garde et, qu'il se fait secrètement et proditoirement contre les proches, maîtres, frères, pères, enfants, femmes, associés, compagnon, amis et familiers. C'était un crime de difficile inquisition pour lequel le juge devait s'occuper du moindre bruit commun et indice léger.

Les traditions de la magie se transmettent en général oralement. Le sorcier se cache pour agir. Ainsi est-il souvent insaisissable. De plus il faut se méfier de la littérature. Le Diable a été un grand aliment pour les romantiques. Les vieux grimoires furent repris, réimprimés et remis à la mode. Beaucoup d'auteurs ont abondamment puisé dans les ouvrages de Magie. Le Dragon Rouge, l'Enchiridion ont été dispersés à des centaines de milliers d'exemplaires. Eliphas Lévi a écrit un traité de Magie. Papus a voulu ressusciter la Kabbale, Stanislas de Guaita a rassemblé toutes les traditions éparses et les a illustrées d'anecdotes extraordinaires.

Que faut-il tirer de cela ? A mon sens pas grand'chose. Il n'y faut voir, je crois, qu'une documentation commode pour comparer les vieilles histoires recueillies ainsi, avec les manifestations dont nous pouvons être témoins. Ils doivent, je crois, être pris comme des tableaux des anciennes pratiques qu'on ne doit consulter qu'avec prudence, qui permettent de classer celles qu'on peut découvrir aujourd'hui et en facilitent la compréhension. Ce qui frappe le plus, en effet, c'est que rien ne paraît changé depuis les époques les plus anciennes. La Magie a son rituel qui se transforme très peu. Il semble que les traditions magiques soient fixées quasi définitivement et la conférence que je fais ce soir eût pu être prononcée presque sans changement, il y a deux ou trois cents ans. On peut présumer qu'elle sera encore d'actualité dans deux ou trois siècles.

C'est une grande erreur de croire que les progrès de la science apportent quelque modification aux croyances. On apprend à lire à l'école, mais on n'y change pas le fonds des superstitions. Comme l'a dit un auteur, c'est délirer que croire que raison et foi peuvent trottiner de concert. Il y a si peu de changement que nous pouvons af-

Digitized by Google

firmer, sans crainte d'erreur, que ceux qui pratiquent aujourd'hui la Magie respectent les plus anciennes traditions. Par là nous connaissons donc toutes ses apparences extérieures. L'une des premières occupations du magicien est de signer un contrat avec l'esprit du Mal. Nous possédons dans les vieux ouvrages et dans les vieux dossiers de procédure des pactes de jadis. Ceux d'aujourd'hui sont identiques. J'ai tenu entre les mains des parchemins récents. On eût pu croire qu'ils étaient copiés sur les anciens. Je ne jurerais même pas qu'ils n'ont pas été simplement reproduits. Comme eux, ils étaient écrits ou signés avec du sang. Le hasard m'a permis d'en voir qui avaient été rédigés presque sous mes yeux et je suis demeuré stupéfait de la similitude. Même, j'y ai trouvé la même mauvaise foi qui préside à toutes ces cérémonies. Le Diable est menteur par essence ; aussi doit-on n'avoir aucun scrupule à le tromper, même lorsqu'on veut se servir de lui. Avec lui il est admis qu'on ne joue pas la règle du jeu. Le pacte est un contrat à terme et à condition. Le terme est la mort du magicien et la condition est que le Diable obéisse jusque-là, mais on insère toujours quelque insidieuse restriction pour se débarrasser de l'échéance et échapper à l'Enfer lorsque la promesse faite par le Diable est accomplie.

Ainsi rien de nouveau dans ce rituel initiatique. Les pactes sont assez fréquents et ne comportent pas de changement.

Une question plus délicate et quasi insoluble est celle de savoir où se recrutent ceux qui signent le pacte. Il est certain que les campagnes sont pleines de croyances encore très primitives et qu'on y pratique assez couramment la Magie. Mais si l'on croyait qu'il faut arrêter là les recherches, on commettrait une erreur.

Sans doute la crédulité est plus grande, les longues conversations des pâtres dans les montagnes, les longues veillées dans les fermes où se répètent d'obscures histoires, sont très propices à la conservation des traditions. Sans doute aussi la pratique de la Magie peut être considérée comme héréditaire et se transmet plus aisément et plus mystérieusement dans les campagnes reculées. Mais il faut aussi chercher ailleurs. Les villes, grandes ou petites, sont pleines de révélation pour ceux qui savent observer. J'ai personnellement reçu un jour une lettre d'un homme fort important, exerçant une profession libérale, demeurant dans une des plus grandes villes de l'Est et qui me demandait des recettes d'envoûtement, estimant que je devais être expert. J'ai cru d'abord à une plaisanterie, j'ai pourtant répondu, mais avec prudence et en demandant seulement de plus amples renseignements. Mon correspondant précisa qu'il voulait faire périr une femme qu'il me désigna. Il parlait avec moi sans feinte, me priant seulement de lui fournir les formules et les moyens. Il m'a envoyé six lettres, j'ai répondu aux cinq premières, je me suis arrêté effrayé à la sixième. Mon homme, auquel je n'avais donné que de vagues indications destinées seulement à le faire se dévoiler mieux, était sur le bord du crime.

De même j'ai découvert un jour, près de chez moi à Paris, dans

Digitized by Google

une maison devant laquelle j'ai passé chaque jour pendant vingt-cinq ans sans rien soupçonner, un vieil homme qui cherchait la pierre philosophale et qui avait pactisé avec le Diable sans d'ailleurs y parvenir plus vite et mieux.

De même encore, tout récemment j'ai voyagé avec un financier, homme pondéré, menant ses affaires avec un grand sang-froid et qui, en confidence, m'a avoué qu'il devait sa fortune à un pacte signé jadis. Pendant plusieurs heures il m'a fourni des preuves de ce qu'il avançait, sortant de ses poches des documents magiques inouïs, dont il ne se sépare jamais.

Aussi me suis-je fait cette opinion que la Magie ne s'est point, comme on pourrait le croire, réfugiée dans les provinces reculées. Aussi vivante que jadis ou presque, elle n'est point l'apanage d'une seule catégorie. On la rencontre partout sans pouvoir établir de classement de ses serviteurs.

Les pratiques en sont parfois bénignes, d'autres fois criminelles. Si l'on prend les vieilles collections de la *Gazette des Tribunaux* et qu'on cherche, à la table, aux mots Magie, Superstition, Sorcellerie, Sortilège, Exercice illégal de la médecine, on demeure confondu du nombre de procès plus ou moins graves qui, pendant toute la fin du XIX[e] siècle, ont révélé dans les enceintes judiciaires l'existence des pratiques magiques. Ce ne sont qu'escroqueries, meurtres, assassinats. On se venge sur le sorcier qui a le mauvais œil, on tue la magicienne qui jette des sorts, on se fait remettre des sommes d'importance diverse pour faire un maléfice ou combattre un sortilège. Sans distinction d'origine ou de région, on pratique communément la sorcellerie en France.

Si l'on examine alors les conditions dans lesquelles la Magie est aujourd'hui pratiquée on s'aperçoit que les procédés sont fort nombreux.

La Magie s'exerce d'abord sur la durée. Par elle, le magicien est maître du temps puisqu'il évoque les morts et les fait revivre. C'est une idée bien vieille et solidement ancrée dans l'esprit des hommes que la croyance à la survie. La simple mort qui anéantit toutes choses irrémédiablement fait horreur et paraît presque contre nature. Chaque homme s'habitue à être le centre du monde, et n'accepte pas l'idée qu'il périra un jour. La survie est une consolation immense et le nécromant évoque le fantôme. Que les spirites qui peuvent m'entendre ne prennent point ombrage de mes paroles, mon intention n'est point de parler d'eux. Je connais dans la banlieue parisienne un homme qui, depuis plusieurs mois, vit chaque nuit penché sur une baignoire où trempent et chauffent les plus incroyables matières dans le plus invraisemblable mélange. Il veut reconstituer un corps humain qui réincarnera un être cher qu'il a perdu. On pourrait à ma description croire qu'il s'agit d'un dément. En aucune façon ; il exerce dans la journée une profession raisonnable, se montre employé ponctuel et tâche seulement de retrouver une recette magique... Il lit, fouille les manuscrits, les bibliothèques, croit toujours toucher au but, échoue et recommence.

Digitized by Google

La Magie s'exerce aussi sur les éléments. Celle-là se rencontre surtout dans les campagnes. C'est la plus banale. On bat de l'urine dans un trou pour faire tomber la grêle. On attire la pluie, on fait souffler le vent. La Magie s'exerce aussi sur les objets. Il ne se passe pas d'années sans que les journaux racontent quelque histoire de maison hantée. J'ai eu la curiosité de coucher seul une nuit dans une maison ainsi troublée. Mes observations personnelles ne m'ont conduit à rien. Emporté par la fatigue, je me suis endormi trop tôt et réveillé trop tard. Ce qui s'est passé pendant mon sommeil m'a été conté. Hélas ! je n'avais rien pu vérifier par moi-même et j'en ai conservé un grand regret.

Nombreuses sont les maisons hantées. Chaque année, deux ou trois sont révélées en France ; toujours le voisinage y voit la preuve de quelque sortilège.

La Magie s'exerce enfin et surtout sur les animaux et sur les hommes ; c'est là qu'elle est la plus dangereuse.

Je ne vous parlerai pas de l'envoûtement qui est trop connu. C'est l'une des plus anciennes manifestations magiques. A l'aube de l'humanité, les hommes faisaient des représentations de bêtes qu'ils désiraient faire périr et y plantaient des dards ou les dessinaient. L'idée qu'un ennemi peut être atteint spirituellement, psychiquement par une arme qui perce son image et qui l'incarne est une des plus persistantes qu'on puisse rencontrer, et, si l'on examine ces formes d'envoûtements, on peut les réduire à sept. C'est l'envoûtement d'amour, le philtre qui force à aimer et livre la personne désirée sans résistance ; c'est ensuite l'envoûtement qui provoque la haine ; celui des ligatures qui frappe d'inhibition qui en est atteint : ce sont aussi ceux qui provoquent la maladie, la mort, qui ôtent la raison et qui nuisent aux biens matériels. Récemment, étant entré dans une ferme du sud-ouest, j'ai avisé dans une grange, cachée entre deux poutres, une statuette de cire percée de trois épingles, l'une au foie, l'autre au cerveau et la troisième au cœur. J'ai sollicité un éclaircissement feignant d'ignorer ce que pouvait signifier un pareil objet. Chacun a paru s'étonner, a dit ne point savoir ce dont il s'agissait. Je n'ai rien pu tirer de mes gens qui paraissaient embarrassés. N'empêche que je tenais la preuve qu'on avait récemment voulu faire mourir quelqu'un par envoûtement. J'ai pu identifier la statuette. C'était une de celles qu'on vend communément dans un lieu de pèlerinage voisin pour demander des grâces lorsqu'un enfant est malade. Ces statuettes sont bénies et je soupçonne fort que cette bénédiction qui ajoutait une manière de sacrilège à l'acte magique n'avait pas dû paraître indifférente au sorcier.

En ce qui touche les bêtes, les envoûtements sont sensiblement les mêmes ; pourtant une vieille tradition est curieuse, celle des lycanthropes. Les loups-garous ont tenu une place considérable dans la littérature. Il ne faut pas penser qu'on n'y croit plus et qu'on n'attribue pas à certains sorciers le pouvoir de se transformer en bête. Il y a quinze jours, étant à Poitiers, j'ai eu l'occasion de bavarder longuement avec une vieille servante ; la conversation est venue sur

Digitized by Google

un avoué que je connais et qui est le plus brave homme du monde et le plus ignorant des sciences occultes.

Très sérieusement elle me soutint qu'il était un loup-garou et, devant mon scepticisme, elle se mit en colère et me fournit ses preuves. Elle m'affirma que sa propre sœur, rentrant un soir des champs, fut suivie par une chèvre qu'elle voulut chasser. La bête s'obstina, elle lui donna sur le nez un coup de parapluie qui l'étendit à terre et sa stupeur fut grande de voir tout à coup au lieu de la chèvre l'avoué allongé sur l'herbe et revenu à sa forme naturelle.

Comme j'émettais encore des doutes, elle me proposa de m'amener dix témoins de faits presque identiques sur le même personnage et, pour finir de me convaincre, me dit l'avoir vu un soir se rendre dans sa propriété des champs en traversant l'air « comme un ballon ».

Que répondre à une pareille certitude ?

Ainsi, dans tous les domaines ordinaires, la Magie s'est conservée intacte ; ce qui doit même frapper le plus, c'est que si elle n'a que peu perdu de terrain, elle n'a fait de progrès dans la pratique.

J'avais toujours été curieux d'assister à une opération magique ; jusqu'à ces derniers temps je n'avais pu y parvenir. Le hasard m'a pourtant récemment permis de voir un des spectacles les plus étranges qu'on puisse imaginer. Une rencontre fortuite me fit apprendre que, dans les bois, du côté de Fontainebleau, un homme allait faire un pacte avec le Démon. On m'avait précisé l'endroit de la cérémonie et l'heure. Accompagné, par prudence, d'un ami, je m'y suis rendu. L'homme avait choisi, comme il sied, la croisée de deux chemins et la nuit était sans lune. Nous nous sommes cachés et nous avons attendu.

Vers minuit le magicien est venu et a tracé avec une baguette un cercle magique autour de lui, et s'est réfugié à l'intérieur. Derrière lui, il a tracé le monogramme du Christ pour qu'aucun démon ne pût l'attaquer de ce côté. Devant lui, il a planté deux cierges et allumé de l'encens dans un bol. Puis ouvrant un livre il a proféré des imprécations contre Dieu et des invocations à Satan auquel il demandait la fortune. C'était tout le rituel classique du Dragon Rouge qu'il avait remis en honneur !

La scène m'a paru d'abord ridicule. Le vent soufflait et éteignait les cierges qu'il rallumait aussitôt. C'était une lutte absurde entre ces chandelles qui s'obstinaient à ne pas briller et lui qui voulait en enflammer les mèches. A la fin il s'est lassé, et désespérant de conserver sa lumière, il s'est dressé droit et la main tendue, tenant son pacte prêt et signé. Il a adjuré le Diable de lui donner de l'or, s'engageant à lui fournir une âme pour chaque bienfait.

Que voulait-il dire par cette âme fournie ? Parlait-il au figuré ou promettait-il un crime ? Le spectacle, de grotesque qu'il avait été d'abord, était devenu tragique. L'homme avait peur. Il était arrivé à ce paroxysme nerveux qui fait penser que tout est possible. Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Il déployait un courage surhumain pour continuer ses invocations, mettant Lucifer en demeure de paraître

Digitized by Google

en personne devant lui. Son ombre qui se découpait obscure nous parut grandie. Instinctivement, mon compagnon et moi, nous avons fait quelques pas en arrière et nous sommes partis sans en entendre davantage.

Notre magicien était aussi effrayant à voir que le Diable lui-même s'il avait paru.

Il se tenait sur la limite de la démence. Etait-ce un choc en retour ?

Jamais je n'ai si bien compris le danger des pratiques de la Magie.

C'est ce danger que par mon dernier récit je voudrais pouvoir me flatter d'avoir fait pénétrer dans vos esprits.

MAURICE GARÇON.

Digitized by Google

La Télépathie
Ses rapports avec le Subconscient et l'Inconscient

Par M. R. WARCOLLIER, Ingénieur-Chimiste

Dès le début de l'expérimentation métapsychique, on s'est aperçu qu'il ne suffisait pas de vouloir, même intensivement, pour obtenir des réussites en télépathie, et que très souvent, au contraire, c'est ce qu'on ne cherche pas à transmettre qui parvient au percipient. On verra maintenant que ce qui ne se transmet pas n'est pourtant pas intransmissible, et que c'est plutôt une question d'idiosyncrasie du percipient et probablement de l'agent.

Je citerai, à titre d'exemple, un cas classique observé par Andrew Lang (*A.S.P.*, 1898, p. 147). Il s'agissait d'expériences de vision dans le cristal :

« On remarquera que la faculté est capricieuse et ne répond pas toujours au jeu conscient de la pensée dans l'esprit de l'investigateur. Dans un cas, celui-ci essaya de visualiser une carte pour la faire deviner par une personne qui se trouvait là ; tandis que Mme Angus, une autre percipiente, était priée de décrire un objet très présent à l'esprit de l'investigateur, mais pour le moment dans le sous-sol, derrière la pensée de la carte. La double expérience fut un double succès. »

En effet, le premier sujet perçut l'impression présente, le deuxième perçut le passé récent. L'expérience pourrait être poussée plus loin encore, sans doute, et un sujet entraîné à la prémonition aurait pu percevoir en même temps un fait futur de l'investigateur, si on en croit le Dr Osty. « Suivant les couples humains, nous a-t-il dit, la diapsychie s'effectue à divers étages mentaux. » C'est tellement vrai, qu'il n'y avait nul besoin, dans l'expérience précédente, de prier les percipients de détecter chacun une impression différente de l'agent. En fait, il en est presque toujours ainsi : nous en avons une expérience constante dans nos séances de groupe.

Nous allons tenter aujourd'hui de jeter un coup d'œil sur ces différents étages mentaux et sur leur classification en conscient, inconscient, subconscient et surconscient. Il est superflu, en effet, de dire

Digitized by Google

que notre vie psychique consciente se joue dans des limites très étroites. Mais il ne faut pas en conclure que tout ce qui n'est pas conscient est inconscient en nous. Par exemple, je ne suis pas conscient de mon voisin, mais je n'ai pas le droit de le traiter d'inconscient pour cela ; il n'y a pas communication, voilà tout.

INCONSCIENT

Je réserverai plutôt le terme d'inconscient au substratum organique de notre esprit. Le cliché photographique, ou phonographique, est inconscient : cela ne fait pas de doute, il l'est et le restera toujours. Si cela a son équivalent dans le cerveau, c'est cela seul qui peut être appelé l'inconscient. Mais nous ignorons complètement cette existence, parce que du fait qu'un souvenir s'éveille en nous, il n'est naturellement plus inconscient. Il est soit conscient, par exemple, à l'état normal de veille, soit subconscient, par exemple, à l'état normal de sommeil ou plutôt de rêve, qui existe également et constamment dans la vie éveillée.

L'inconscient est un monde que nous pouvons imaginer comme nous imaginons celui des atomes ou des électrons ; mais il est absolument étranger à la vie de l'esprit, qui est toujours conscient par définition, ou subconscient, c'est-à-dire à un degré de conscience qui peut être différent du nôtre et étranger au nôtre, comme la personnalité d'un ami. En somme, nous comprenons assez bien ce que peut être l'inconscient, et surtout ce qu'il ne peut pas être. L'inconscient, c'est la carcasse de l'esprit.

CONSCIENT

Pour moi, le conscient ne peut exister que si l'esprit s'applique à quelque chose : à une sensation, à une image mémorielle. Lorsque l'esprit ne s'applique à rien, ne s'intéresse à rien, il est comme s'il n'existait pas, il n'est pas conscient. Si les impressions sensorielles étaient purement cérébrales, elles resteraient à jamais inconscientes, mais une faculté de ce que nous appelons l'esprit : *l'attention psychique,* semble se porter sur ces impressions, en les illuminant d'une certaine charge psychique ; la conscience est l'éclair qui jaillit entre « l'esprit » et la « matière ».

SUBCONSCIENT

Il est facile de voir que le monde psychique ne se borne pas là. Lorsqu'à l'état de veille il arrive d'avoir conscience qu'on a oublié quelque chose, ou qu'on a un mot « sur le bout de la langue », on se rend compte que ce souvenir existe quelque part et que notre conscient est différent de ce souvenir. Pourtant, il paraît avoir une certaine conscience d'exister. (D'ailleurs, un souvenir qui serait inconscient ne serait pas un souvenir, mais une trace matérielle.) Cependant, son état de conscience n'est pas accordé avec le nôtre. Pourtant, un

Digitized by Google

instant après, il émerge dans le conscient, parce que dans l'ombre de la personnalité une charge psychique s'est portée vers lui pour l'amener au degré de lumière nécessaire. Cette expérience commune nous montre l'existence d'états subconscients à l'état normal de veille. Nous connaissons également, tous, ces tableaux infiniment compliqués, ces scénarios complexes, ces personnages admirablement grimés qui se présentent chaque nuit au théâtre de nos rêves (1). Nous savons aussi que les impressions sur lesquelles l'attention psychique s'applique partiellement, souvent des sensations cœnesthésiques, peuvent former des moi secondaires dans notre esprit, des moi qui peuvent avoir des charges psychiques si différentes qu'ils ne communiquent pas entre eux, ni avec le moi ordinaire conscient. Il existe des sensations subconscientes qui provoquent des pensées subconscientes formant quelquefois des personnalités subconscientes qui luttent pour leur existence psychique précaire, en provoquant des troubles de la personnalité consciente.

C'est que l'attention, cette force vive, cette puissance vitale, l'esprit doit en être parcimonieux. Comme une charge électrique, elle peut se déplacer, se condenser ; mais lorsque la condensation s'est faite sur une partie, il y a raréfaction dans une autre. Plus il y a d'attention en un point, plus on est conscient de ce point (sensations, souvenirs), plus on est inconscient dans les autres.

SURCONSCIENT

Lorsque l'attention s'applique à des impressions qui ne sont pas du domaine des sens connus, et nous savons que cela existe, l'esprit en devient conscient et nous communique parfois ces perceptions supranormales. C'est le monde du Surconscient (ou Superconscient). Comme le dit excellemment Jules Bois, dans la *Revue de Psychothérapie* de juillet 1927 : « Il y a autre chose en nous que le déchet de notre personnalité, que le monde de l'oublié et du refoulé. » On peut soutenir, en effet, qu'au tréfonds de nous-mêmes, le surconscient gouverne à la fois notre corps et notre esprit.

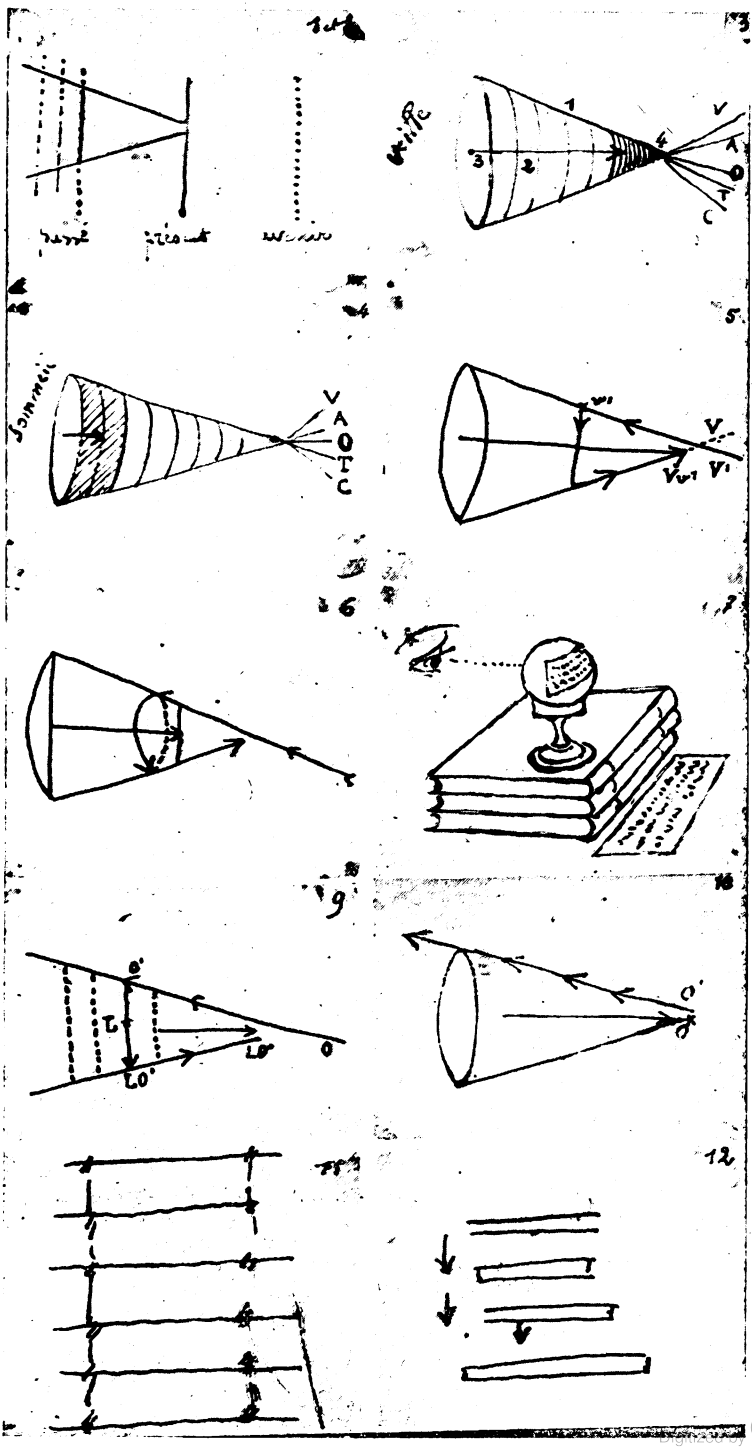
Ainsi, nous distinguerons quatre étages : l'inconscient, le conscient, le subconscient et le surconscient, et nous allons chercher à nous les figurer, c'est-à-dire à les situer dans l'espace, puisque c'est notre seule ressource, en précisant notre pensée par un schéma. Je me permettrai même d'y marquer les zones du temps. Tout n'est-il pas permis, selon l'expression de Yung, « aux empiriques du monde intérieur ». Le passé, le présent et l'avenir seront des traits verticaux et parallèles (*fig.* 1). Un être vivant, plus particulièrement un être humain, sera schématisé par un cône horizontal avançant dans ces sonnes (*fig.* 2, *planche* I).

A son contact, ces zones forment superficiellement les traces céré-

(1) Toutefois, la majeure partie de nos rêves n'est pas intellectualisée et provient de l'inconscient.

Digitized by Google

PLANCHE I



Digitized by Google

brales ; tandis que l'intérieur du cône est purement psychique : il correspond aux couches de mémoire (*fig.* 3).

Le conscient n'existe jamais qu'à « la pointe de l'esprit », pour employer l'heureuse expression d'Albert Kaploun, dans son livre : *Psychologie générale tirée de l'étude du rêve* (Payot, 1919).

Le conscient reste, à mes yeux : « le lien de la gerbe des sensations » (Bergson) (*fig.* 3). Sensations visuelles, V ; Auditions, A ; Olfactives, O ; Tactiles, T ; Cœnesthésiques, C (1).

La disposition des étages mentaux, à l'état de veille, sera très facilitée par ce schéma. L'inconscient (1), c'est l'enveloppe de l'esprit, ce qui l'individualise. Au point de vue organique, il est tout ; au point de vue psychique, il a l'épaisseur d'une ligne géométrique.

Le subconscient (2) tient la grande place et l'attention (3) s'y déplace constamment vers la pointe du conscient (4). Après la disparition presque totale des sensations, l'attention à la vie décroit, la conscience disparaît des couches superficielles de mémoire et subsiste dans les couches profondes. C'est l'oubli et le sommeil, avec ses rêves correspondant aux souvenirs d'enfance, au fur et à mesure qu'il devient plus profond (Vaschide, C.R. de l'Académie des Sciences, 1899, 2e semestre, p. 183).

« Plus le sommeil est profond, plus les rêves concernent une partie antérieure de l'existence et sont loin de la réalité. » « Plus il est superficiel, plus les sensations journalières apparaissent et plus il reflète les préoccupations et émotions de la veille. »

Freud (*Introduction à la Psychanalyse,* p. 101) va plus loin encore. « Nous nous replongeons dans l'état de notre existence intrautérine. Certains donnent à leur corps pendant le sommeil une attitude analogue. » A la page 220 du même livre, Freud cite un rêve personnel se rapportant à un personnage de médecin qui l'avait soigné à l'âge de 3 ans, souvenir (il va sans dire, oublié) qui fut vérifié par sa propre mère.

Maintenant, essayons de nous rendre compte si ce schéma est susceptible d'expliquer quelques anomalies du fonctionnement de l'esprit, par exemple ce qui se passe en nous lorsque l'attention se ralentit à l'état de veille, sans que les sensations diminuent. Nous avons dit que l'attention se fatigue vite et ne peut se porter qu'exceptionnellement sur plusieurs couches de l'esprit à la fois. Elle est, le plus souvent, tendue vers une seule sensation présente au détriment des autres (V) (*fig.* 5). Celles-ci (V^1) s'infiltrent dans la mémoire, subrepticement, éveillant des associations d'idées (v^1), de curieuses illusions (Vv^1). Les rêves de l'état de veille causés par le « mal perçu » émergent parfois dans le conscient, et nous avons tous pu les constater lorsque ce sont des impressions à la limite de la visibilité, confuses ou isolées, comme celles des enfants peureux qui croient voir des hommes cachés là ou ne sont que racines tordues, le soir à la

(1) Voir n° Sept. Oct. 1927 *Revue Métapsychique* : La Télépathie : « Ce qui se transmet », p. 368. Le schéma de la planche III n'est autre que la coupe de celui utilisé dans cette conférence.

Digitized by Google

tombée du jour. Dans ce cas, le circuit extérieur est complet : le mal perçu revenant à la sensation chargé d'éléments mémoriels inconscients..

Si l'attention est occupée, non par des sensations, mais pas l'imagination intellectuelle (5) (*fig.* 6), on se surprend à fredonner un air, alors qu'en prêtant à nouveau attention au monde extérieur, on entend siffler cet air dans la rue. La sensation auditive inconsciente a provoqué de l'automatisme pour être perçue.

Ceci nous apprend que le « mal-perçu » (à cause du manque d'attention) pénètre forcément plus loin dans l'inconscient que le perçu attentivement, parce qu'il va aussi loin qu'il peut chercher, d'écho en écho, un accord psychique qui lui permettra de vivre, c'est-à-dire de devenir conscient. Il sera donc tout désigné pour ranimer un souvenir oublié, et par conséquent pour pénétrer plus profondément dans les régions obscures de notre esprit. Avant d'aller plus loin, voyons si nous ne faisons pas fausse route et arrêtons-nous un instant sur cette conception schématique de l'inconscient. Pour provoquer le « mal-perçu » expérimental, j'ai essayé d'occuper toute mon attention par un objet très grand alors qu'un autre, très petit, devait subrepticement s'enfoncer dans l'inconscient. J'ai donc répété les expériences de Scripture (1891), sur les associations d'idées en les adaptant aux recherches actuelles, mais sans grand succès. Le procédé qui m'a donné de meilleurs résultats a été de rendre l'impression tellement confuse qu'elle ne peut être consciente immédiatement. On sait ce qui se passe lorsque l'on regarde, sans y prêter trop attention, les taches sur les murs ou dans les nuages : l'imagination complète les données insuffisantes de la perception. D'après René Allendy, dans le *Problème de la destinée,* 1927, Galimard, p. 163 : « Certains psychanalystes utilisent méthodiquement ce procédé, en montrant au patient des taches faites au hasard et en sollicitant son imagination pour qu'il les peuple d'images définies : ceci constitue un excellent moyen d'explorer l'inconscient. »

Toutefois, j'ai voulu serrer le problème d'un peu plus près, en sollicitant l'imagination, non pas par des taches quelconques pouvant évoquer des dessins plus ou moins interprétables ; mais en provoquant l'apparition de mots parfaitement clairs. Et comme procédé, j'ai employé l'antique vision dans le cristal. On sait, d'une part, que la fixation de ses points brillants est très propre à créer des états seconds et que, d'autre part, ce sont ordinairement les reflets de la chambre, des meubles, etc... qui forment le substratum des images évoquées. Toute la nouveauté consiste à utiliser des reflets connus, des reflets de caractères d'écriture déterminée.

Nul besoin d'employer un dispositif spécial. Avec quelques livres, on forme un support convenable à la boule (*fig.* 7). Si on place, derrière une boule de cristal *de roche*, convenablement éclairée, une feuille de papier portant des mots imprimés, ou même un livre ouvert tout simplement, on peut aisément voir en réduction dans la boule l'image de la feuille et les mots en caractères extrêmement pe-

Digitized by Google

tits. En éloignant la feuille de la boule, en diminuant la lumière, il est facile d'arriver à mettre des caractères d'imprimerie à la limite de la visibilité pour un sujet déterminé (il y a une idiosyncratie à respecter). Il est indispensable que les caractères ne soient pas lisibles, sans cela le phénomène ne se produit pas et il y a des personnes d'une extraordinaire acuité visuelle pour les petits caractères.

Si les conditions exigées sont obtenues, on est frappé de constater combien il est facile d'évoquer expérimentalement les souvenirs récents du sujet. Souvent les mots énoncés n'ont aucun rapport apparent avec ceux du texte. Mais on a tout intérêt à perfectionner cette technique en supprimant le sens des mots servant d'inducteurs. Par exemple, en dactylographiant au hasard un texte formé de lettres ayant l'apparence de mots (quoique cela ne soit pas indispensable), on obtient des résultats remarquables. Notons tout de suite que l'effet n'est obtenu avec facilité, que lorsque ce texte est perçu dans la boule de cristal. Par vue directe, même placée à une distance suffisante pour être à la limite de la visibilité, ou en employant des mots microphotographiés, le phénomène ne se produit pas dans son ampleur.

Voici les mots que j'ai cru lire dans la boule en employant le *texte* ci-contre :

AQWZS. EDC. RFVICB.	FRIVOLITÉ. TRAVAILLEURS
YRSOJ. TBQZ. PNOL. IK.	VIOLETTE. CAOUTCHOUC
UJNYHBSTC. VRSC. EDX. 2S.	CULTURE. ATLANTE. JOFFRE.
ACQVZEK. EL. CRF. VTGBYHN.	ATELIER. PIERRE. EXEMPT
UJIK. OI. AQUZ.	D'IMPOTS. GRATUITÉ. CHEF.
GXFDCRFVTCB. YHNVJ. IKOL.	TÉLÉGRAPHIE. JAPONAIS.

Ces mots correspondaient pour la plupart à des associations inconscientes avec des impressions mémorielles récentes.

Je me suis demandé si ces associations étaient dues au hasard, ou bien si elle avaient une certaine finalité. Le lendemain, j'ai repris le même papier et j'ai regardé la boule, mais cette fois en pensant à mon ami L., un poète métapsychique. Voici les mots que j'ai cru lire dans la boule : Printemps. Ivry. Elan. Attention. Existence. Emeraude. Exécution. Elle. Henri IV. Fantôme. Exécution. Opium. Catulle-Mendès. Napoléon.

Je répète que c'est ce même papier qui m'avait servi la veille dans l'expérience précédente, où aucun de ces mots n'avait été lu. Le caractère des associations a nettement changé par la concentration sur la personne de mon ami L. ; elles se sont groupées autour de l'idée principale. Il y a six mots sur quatorze qui ont un rapport certain avec les souvenirs communs avec L. Les autres ont été évoqués par des préoccupations personnelles subconscientes. J'en conclus que les associations se sont produites dans une zone baignée par ma personnalité. On ne peut plus appeler « inconscient » une zone psychique où le conscient agit quelque peu. Par conséquent, c'est par le « subconscient » que le circuit s'est établi dans le phénomène cité,

Digitized by Google

c'est-à-dire, non plus dans les traces cérébrales de la mémoire, mais dans son facteur psychique (*fig.* 9.).

La recherche d'un nom oublié se rapproche de l'expérience précédente. Je rappelle le cas cité dans mon livre : un matin, mes yeux tombent, au réveil, sur un papier : j'y lis le nom Fricart, que j'avais cherché en vain la veille. Surpris, je ramasse le papier : il portait le mot PHOSCAO. Il faut donc admettre qu'il y avait en moi, non pas seulement la trace cérébrale inconsciente qui s'est trouvée excitée par hasard au moyen d'une association par ressemblance ; mais une conscience latente alertée, à l'affut d'une occasion pour révéler ce nom. C'est le subconscient. Cependant, nous sommes toujours dans un petit circuit, nous ne sommes pas sortis de la personnalité normale. Nous avons rencontré, en suivant le « mal perçu » : l'inconscient, le subconscient, qui se révèle au conscient. Est-ce là tout ? Nous pouvons nous demander ce qui arriverait si une impression sensorielle ne devenait jamais consciente, si le « mal-perçu » ne revenait jamais à son point de départ, soit directement par l'inconscient, soit par le subconscient, après avoir traversé les couches de mémoire. Nous savons tous que ces impressions faibles de la journée sont captées par le subconscient, en quête d'éléments de vie et forment fréquemment la trame de nos rêves et de nos cauchemars. Mais, s'il n'y a pas de moi secondaire en formation, par exemple à l'état normal de veille, si le « mal perçu » est là, errant, allant de proche en proche aux limites de l'être, c'est-à-dire dans l'inconscient, que se passe-t-il ?

L'expérience se charge de nous renseigner, car on réalise cet état chaque fois qu'on veut envoyer un message télépathique, et c'est surtout dans ce cas particulier que cela arrive. Plus on dirige son attention sur un objet, plus les objets qui l'entourent sont mal perçus, et ce sont eux qui parviennent parfois au percipient (*fig.* 10). Le « mal perçu » quitte la personnalité, ou plutôt il est porteur de charges psychiques capables d'être perçues par les percipients télépathiques.

TELEPATHIE DU « MAL PERÇU »

Il est intéressant de relire les premières expériences françaises de télépathie publiées par le Dr Dariex, dans les *A.S.P.* de 1893, p. 114.

M. D., le percipient, écrit à M. Hennique, dont il était séparé par 171 kilomètres : « A 11 heures, je reçois l'impression d'un pantin, il me semble que vous cherchez à me montrer un bonhomme en carton, muni de fils qui servent à faire mouvoir ses bras et ses jambes... puis, à 11 h. 15, une sihouette noire, un petit bonhomme noir que vous auriez découpé, etc... »

M. Léon Hennique : « C'est une carafe pleine d'eau qui a servi à notre expérience ; mais à dix centimètres de la carafe se trouvait, pendu au mur, un pantin nègre dans le genre de celui que vous me citez, appartenant à ma fille... une seconde, mais à peine une seconde,

Digitized by Google

j'avais eu l'intention de vous « télépather » le pantin avant de choisir la carafe. Voilà qui est étrange, bizarre ! Il serait assez amusant de lancer les savants sur certains côtés réflexes de la télépathie ; je ne pensais pas le moins du monde au pantin... » Le Dr Dariex ajoute que, dans les expériences faites un an auparavant par les mêmes personnes, le percipient avait l'impression d'autres objets voisins de l'image qui devait être transmise, et que l'agent avait presque sous les yeux. Il paraît y avoir là certaines répercussions télépathiques inconscientes, ajoute le Dr Dariex. Nous sommes en 1893. Que l'on veuille bien confronter l'opinion de ces premiers chercheurs avec celle des Drs Jéans-Charles Roux et Moutier (3e Congrès International des Sciences Psychiques, 1928 : *Conditions de la Perception métagnomique et Problème de psychologie*, p. 196) :

« Nous croyons même, en nous appuyant sur un nombre respectable d'expériences, que la pensée consciente de celui qu'on cherche à suivre, loin de faciliter le succès, le compromet ou l'empêche... presque toujours, sinon toujours ; le sujet percipient indique un détail de l'entourage qui avait certainement frappé les yeux, mais qui n'avait jamais été remarqué de façon consciente... les sensations presque inconscientes, le perçu sans être aperçu, voilà ce qui se transmet aisément. »

Il me serait aisé de signaler, dans les cas que j'ai déjà publiés, des constatations identiques ; mais en voici de nouveaux. J'ai essayé de les reproduire expérimentalement, ce qui est un peu contradictoire, car il est difficile de percevoir mal, volontairement.

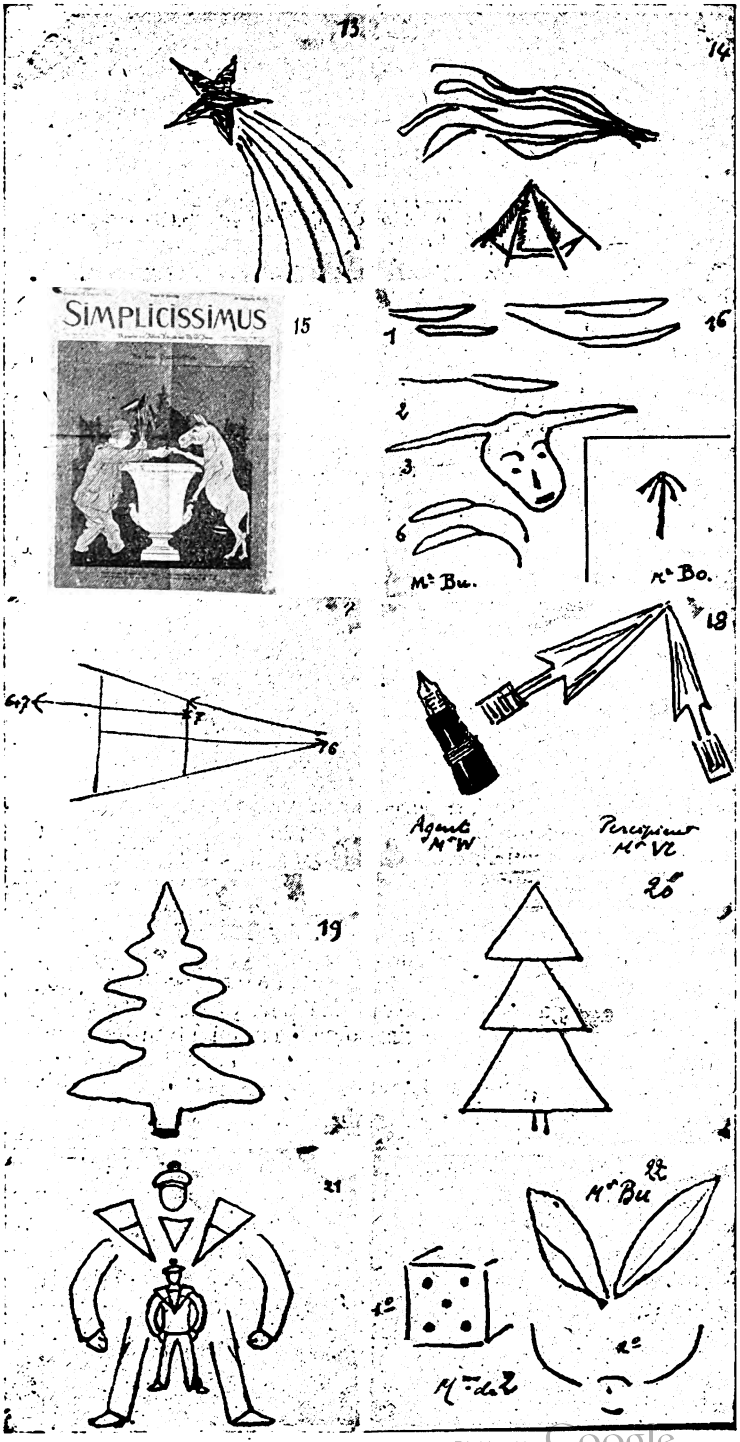
Séance 4, 1927. — Je sers d'agent, debout dans le bureau de l'I.M.I., essayant de transmettre deux objets à la fois dont l'un occupant davantage mon esprit que l'autre. Je me tiens sur la jambe droite, à cloche-pied, ne voulant pas penser à ma position et me concentrant sur un souvenir de voyage : une visite émouvante à la crypte de l'église Saint-Michel de Bordeaux, remplie de cadavres momifiés. Mais la fatigue me rappelle à la réalité ; une association d'idées avec mon attitude surgit à la limite du conscient : un flamant. Je reprend ma concentration de pensée. Parmi les percipients placés dans le laboratoire, M. De... pense d'abord à un pélican, ensuite à un ibis, une patte repliée comme un flamant. Personne n'a eu l'idée de cadavres.

Séance 11, *fin* 1928. — Je sers d'agent dans le laboratoire de l'I.M.I., serrant dans la main droite une enveloppe métallique en fil de fer galvanisé, pour lampe électrique dite « baladeuse ». J'appuie fortement sur la peau les fils du métal, qui y laissent leur marque, et de temps à autre, je renouvelle ce contact, en appuyant sur un fil ou sur un autre (*fig.* 11). Mais, en même temps, je place un grand chiffre 5 noir sur un fond blanc fortement éclairé, et je le fixe constamment pour le transmettre aux percipients qui sont dans une autre pièce. M. Bo... décrit : « Je vois dans une lumière vague des barres comme métalliques, qui descendent lentement l'une après l'autre, successivement. Une barre descend longue de 20 centimètres, elle est blanche nacrée, puis elle disparaît, une autre vient la remplacer (*fig.* 12).

Séance 25, 1927. — Je sers d'agent, regardant directement un dessin de sarcophage égyptien ; mais de côté, indirectement, une image que M.

Digitized by Google

PLANCHE II



Digitized by Google

De... projette sur un écran. Petit à petit, je me tourne de plus en plus vers l'écran pour essayer de voir de côté la projection, mais sans quitter des yeux le dessin : 1° Je crois percevoir un point avec de multiples rayons ; 2° En me tournant encore : un faisceau de lignes convergentes vers un point ; idée de comète ; 3° Enfin je découvre l'étoile en regardant franchement la projection, car c'était bien une comète qui était projetée (*fig.* 13, *planche* II).

Parmi les percipients, deux font des dessins qui peuvent se rapporter au sarcophage, et cinq font des dessins qui peuvent se rapporter à la projection. Je citerai M. A..., qui a dessiné un petit rectangle noir entouré de rayons multiples et Mlle B... (*fig.* 14). La perception de Mlle B... a correspondu au moment où la partie de l'objet tombait exactement sous mon regard et non lorsque je le voyais de côté. Cela montre que le « mal perçu » doit, quand même, former une image rétinienne nette pour être transmis.

Séance 37, 1928. — Je dispose sous un fort éclairage une image en couleur, une caricature du *Simplicissimus* (*fig.* 15), représentant à gauche le candidat allemand portant dans sa main gauche tous les drapeaux des partis et serrant de la main droite, par dessus l'urne électorale, la main de l'électeur, en l'espèce : un âne. Mais à l'aide d'un tube en carton, dit « télépascope », j'isole la partie marquée d'un cercle ici que je fixe pendant dix minutes à l'exclusion de tout autre chose. En fait, je veux essayer quelle est la part de la clairvoyance et de la télépathie du « mal perçu », des images que je ne regarde plus du tout, de celles que je fixe, mais en les regardant sans les voir car je concentre toute mon attention sur un des deux percipients qui font l'expérience dans une autre pièce. Le percipient M. Bu... fait les dessins suivants (*fig.* 15) : « Le dessin 3 évoque, dit-il, l'idée de bœuf, mais pas comme un bœuf ordinaire et le reste représente des oreilles. M. Bo..., l'autre percipient, sur qui je ne faisais du reste aucune concentration, décrit un manche de parapluie, mais seulement avec ses baleines et qui tourne (voir la figure), puis un cavalier franchissant un obstacle. Ainsi M. Bu... a perçu, semble-t-il, un fragment de l'image que je fixais en particulier : les oreilles d'âne, sans s'en rendre compte. M. Bo... a perçu le faisceau de drapeaux du candidat, et l'attitude de l'âne, toujours sans comprendre leur sens. Aucun n'a vu qu'il s'agissait d'un journal allemand dont le titre était en dehors de mon champ visuel. Pour être complet, je dois ajouter dans quel état de conscience je me trouvais pendant l'expérience : je voyais l'image comme dans un rêve, éveillé, car mon attention était concentrée, comme je l'ai dit, sur un des percipients. Il s'est même formé dans mon esprit une sorte d'illusion au dépens du dôme du fond qui me paraissait ressembler à un Bouddha (cela n'a pas été perçu par les percipients). Tout se passerait comme si, lorsqu'une personne ne porte pas son attention sur une impression qu'elle reçoit, cette impression peut devenir consciente chez un percipient télépathique portant son attention sur la première personne.

TELEPATHIE DE L'OUBLIE RECENT

Le « mal-perçu » n'est pas seulement une forme de l'oublié récent ; je vois une distinction importante à faire, elle m'a été imposée par l'expérience. On remarquera que dans les cas précédents, la fragmentation du message est extrême. Ceci me paraît une caractéristique de la transmission par l'inconscient. Dans la télépathie de

Digitized by Google

l'oublié récent, il s'agit d'impressions qui ont été conscientes un moment (ce qui semble être le cas du pantin de M. Hennique). Elle est caractérisée par une transmission sans aucune fragmentation. comme le sont les souvenirs subconscients dans les observations faites sur les métagnomes. Cette observation n'est pas sans analogie avec les conclusions de mon ami de Sainville dans sa conférence de l'année dernière (*R.M.*, n° 4, 1928) : *Quelques perceptions supranormales : leurs conditions et leurs aspects.*

Toutefois, je n'ai pas observé que l'aspect des images transmises, au point de vue de leur objectivité ou de leur subjectivité, tienne à la condition de l'envoi par l'agent. Jusqu'ici, cet aspect me paraît dû entièrement à des causes physiologiques chez le percipient : activité du centre optique, accrochage des images mentales à des phosphènes rétiniens, état hypnagogique. D'autre part, M. de Sainville pense que c'est dans le passage du superconscient du percipient à son conscient, que se produit la fragmentation. Je ne crois pas que cela soit la règle et je veux montrer ici que souvent elle provient du départ même du message, et qu'elle est due à la condition de l'envoi par l'agent. La déformation à l'arrivée, due au percipient, a plutôt le caractère symbolique de l'association des idées. Toutefois, je fais remarquer que le schéma dont je me sers est aussi valable pour le percipient que pour l'agent, pour la clairvoyance même, autant que pour la télépathie. La fragmentation serait due au passage par l'inconscient de l'agent ou du percipient, alors que la perception complète avec la compréhension symbolique on non serait faite par leur subconscient. Quoiqu'il en soit, je peux conclure, pour ma part, sans m'éloigner beaucoup des théories de M. de Sainville :

Objet regardé par l'agent = fragmentation du message.

Idée subconsciente de l'agent = pas de fragmentation.

Je citerai tout d'abord une expérience avec le merveilleux sujet qu'est Mme Kahl. J'étais avec M. Besterman, de la S.P.R. de Londres, venu avec moi pour la première fois chez Mme Kahl. Celle-ci me demande de confier un prénom de femme à M. Besterman pour qu'il l'écrive en son absence sur un morceau de papier qu'il doit plier en quatre, puis lui remettre (*fig.* 17). Ce prénom est Germaine (6). Mme Kahl prend le papier et dit : c'est Genriette (6-7). Stupéfaction : le prénom de Mme Besterman est Henriette (7), ce que j'ignorais. Le mécanisme de la transmission télépathique est très visible. Une association d'idées subconscientes s'est formée dans l'esprit de M. Besterman entre un prénom de femme et celui de sa femme. Ce prénom, Henriette, éveillé dans son subconscient, a acquis une charge psychique telle, une tendance à la vie suffisante pour éclipser le prénom conscient et pour apparaître au sujet, il n'en a conservé que l'initiale !

La télépathie de l'oublié récent a été démontrée par les beaux travaux d'Abramowski (*Le Subconscient normal,* Alcan) : elle est signalée par tous les expérimentateurs (3e Congrès International de Sciences Psychiques, 1928 : *Etude sur la médiumnité de Mme Marie Przybylska,* par Lebiedzinski, Varsovie, p. 131). La lecture directe

Digitized by Google

de la pensée consciente est rare : « L'on constate toujours que le médium parle de choses dont le sujet ne se souvient pas. » « Cela fait supposer que le médium puise plus facilement ses connaissances dans la mémoire subconsciente du sujet que dans ses pensées actuelles. » « De même les maladies, si elles ne sont pas connues du sujet. » « Les prédictions des faits imprévus, inattendus et même contre toute probabilité. »

Dans nos expériences du groupe, nous continuons à vérifier ces constatations :

Séance 30, 1928. — J'avais décidé avant la séance de faire l'expérience suivante avec M. Vi... comme percipient. J'avais associé le dessin d'une plume de stylo inclinée avec son image (*fig.* 18). Mais, constatant qu'il n'était pas entré au laboratoire avec les autres percipients, j'abandonnai mon projet et fis une autre expérience avec eux. Je regardai dans un stéréoscope deux images différentes, qui se superposaient en une seule (une image géométrique, d'un côté, une foule de l'autre). Le résultat n'en a pas été net. Mais, pendant ce temps, M. Vi... était revenu dans le groupe à mon insu et il a perçu le message que je lui destinais antérieurement, en exécutant deux dessins (à droite de la figure 18).

Séance 9, *fin* 1928. — J'avais apporté un dessin découpé, représentant un sapin, pour m'en servir pendant la séance comme message (*fig.* 19). Pendant cette séance, avant d'avoir pu l'utiliser, M. Bo... sert d'agent. Il veut envoyer l'idée de sa montre qu'il met près de son oreille pour en écouter le tic-tac. « Durant cette expérience, écrit-il, j'ai fermé les yeux et j'ai visualisé Mme de Z. (un percipient dans une autre pièce), et j'ai vu des sapins. » Mme de Z., en effet, dessinait (*fig.* 20), et écrivait : «Figures géométriques ou arbre conifère. Impression de détail d'un ensemble que je saisis imparfaitement, mais qui me semble être un dessin. »

Ce qui n'empêche pas Mlle S. L., un autre percipient, de recevoir le message de M. Bo... Elle écrit : « Idée d'une lame d'acier incurvée. Petite boule rouge au milieu d'un disque blanc tournant. Mouvement. » C'est l'intérieur du boîtier de montre de M. Bo...

Dans cette expérience, nous constatons la transmission à différents étages mentaux. Mme de Z. perçoit une image existant dans un subconscient ; M. Bo... perçoit ce que Mme de Z. dessine, et Mlle S. L. perçoit ce que M. Bo... avait l'intention de transmettre, mais fragmentairement ; ce qui me montrerait une transmission par l'inconscient de M. Bo... distrait par sa propre vision réceptive.

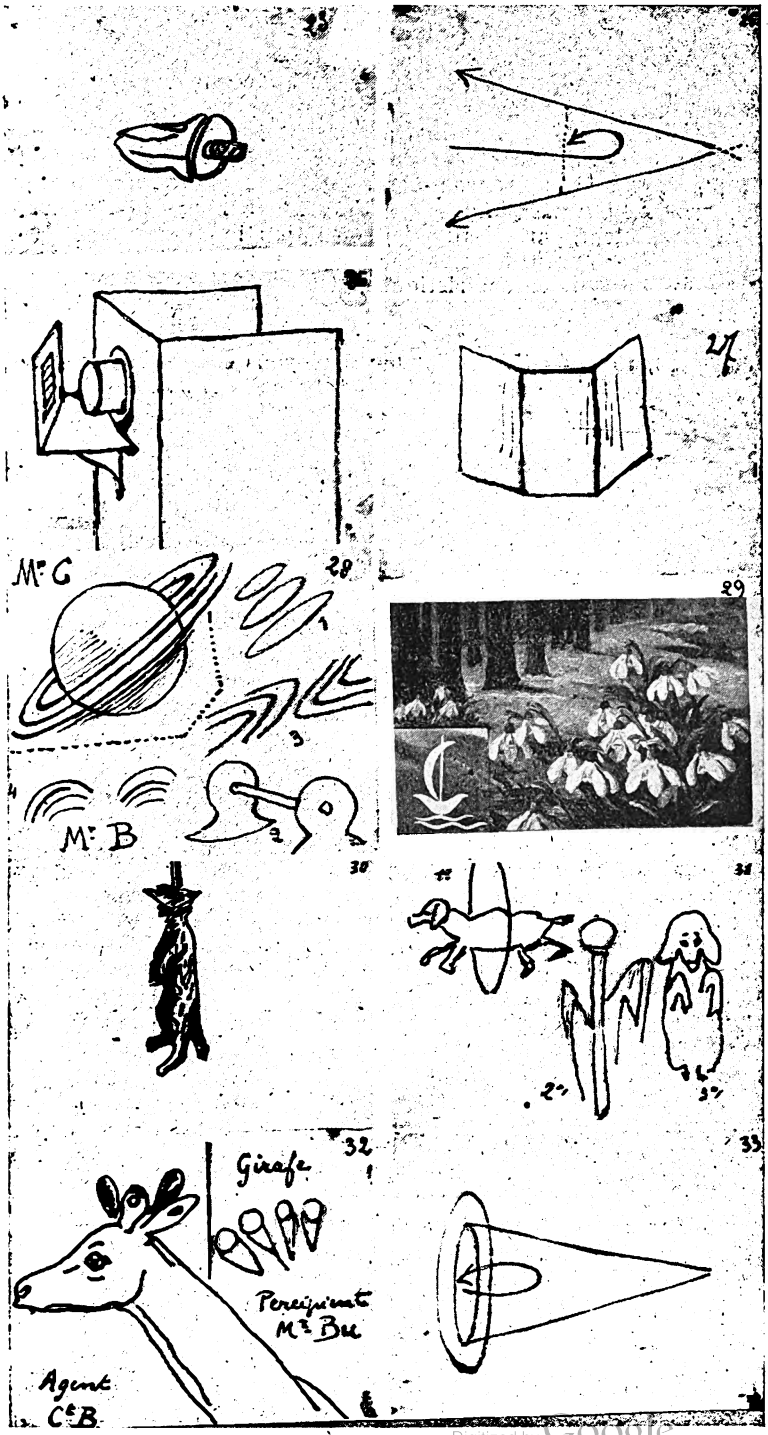
Séance 8, *fin* 1928. — Je cherche à transmettre à M. Bu... une image déjà décomposée en ses éléments, image que je regarde avec le télépascope, alors que je fixe plus particulièrement l'image centrale non fragmentée (*fig.* 21), un marin. Pendant la fixation, une illusion d'optique due à la fatigue rétinienne me fait voir comme les branches d'une croix de Saint-André, ou une ancre renversée dans le col du marin fragmenté.

(Naturellement, cette impression n'a pas été saisie par les percipients.) Mlle Ti... : une tête de Chinois, une caisse carrée dans laquelle on enferme les prisonniers chinois, laissant seulement passer la tête (la tête séparée du tronc s'est associée avec l'idée de cangue).

M. Bu... écrit : 1° Soldat en uniforme démodé ; 2° Moulin à aubes ou collecteur de dynamo ; 3° Ailes d'anges (*fig.* 22).

Digitized by Google

PLANCHE III



Digitized by Google

Mme de Z. : face de dés, le cube non perçu en entier. Lignes (ces lignes ont un rapport schématique avec la partie supérieure de l'image visée).

En somme, perceptions fragmentaires des images mal perçues à cause de leur fixation sur le centre. Mais, surtout, perception extraordinairement exacte de mon oublié récent par Mme de Z. J'avais en effet apporté, pour la séance, un gros dé d'escamoteur que je voulais envoyer comme message en ne fixant qu'une face avec le télépascope, une face de côté, afin de voir si les percipients percevraient la face fixée ou bien une autre. C'est cette idée personnelle, dont je n'avais bien entendu pas parlé, qui a provoqué par transmission subconsciente cette image d'une face de dé, de côté, *le cube n'étant pas perçu en entier*. Il s'agit bien d'une transmission par le subconscient, car c'était une conception intellectuelle mémorielle. Voilà la transmission à deux étages mentaux : l'inconsciente et la subconsciente, avec leurs caractéristiques : fragmentation et perfection de la transmission.

Séance 35, 1928. — M. Bu... et moi envoyons comme message à M. de Sainville la projection d'un film cinématographique, au « Pathé-Baby » : « Les danses sauvages du Haut-Niger » (N° 384) (danseurs nègres sur des échasses sautant en se dandinant).

M. de Sainville, qui ne sait bien entendu pas que nous avons à notre disposition un cinéma et qui est à 125 kilomètres, décrit :

1° Vision d'une nébuleuse blanche lumineuse à peu près carrée (est-ce l'écran ?) ; il en sort une tête d'homme... une tête d'éléphant, puis d'Oriental..., plusieurs têtes s'entrecroisant sans se préciser... (tous ces détails sont symboliques, sauf le dernier).

2° Sorte de tulipe d'éclairage avec, au centre de l'ouverture, un court tube noirâtre (c'est l'appareil à projection) (*fig.* 23, *planche* III).

3° Nébuleuse lumineuse, etc...

4° Zig-zag noirs dans l'espace, il en sort une grenouille noire qui progresse en agitant ses pattes... plusieurs têtes entrecroisées... matière cahotique...

M. de Sainville a donc perçu indistinctement la projection cinématographique. D'après notre expérience, rien n'est plus difficile à percevoir pour un percipient que ce genre de message. Mais il a certainement vu, sans le comprendre, l'écran et l'appareil à projection.

Mieux encore, il a parfaitement perçu distinctement notre oublié récent : la projection que nous avions faite antérieurement, M. Bu... et moi, à plusieurs reprises, et qui avait fortement impressionné notre esprit, parce que nous désirions en constituer un message particulièrement frappant de : « la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ». Nous n'en avions parlé à personne et n'y pensions pas au moment de la projection des danseurs sur échasses, qui n'a pas été perçue exactement par M. de Sainville.

Et pourtant, une heure après, pendant la projection d'un autre film cinématographique, Mlle C., un percipient qui n'avait pas assisté au début de la séance, reçoit l'image « des échasses faisant une ombre sur le sable », c'est-à-dire un fragment d'images parfaitement précis de notre oublié récent.

Plus l'attention consciente de l'agent est fixée sur une image, plus le refoulement de ses images subconscientes en est facilité. Le cinéma se prête aisément à ces observations : le manque d'attention à des perceptions peut être remplacé par le trop d'attention à d'autres perceptions.

Digitized by Google

TELEPATHIE DU CONSCIENT

Faut-il donc désespérer de ne jamais pouvoir transmettre ce que l'on veut ? Faut-il écrire, comme les psychanalystes (Dr René Allendy : *Le Problème de la Destinée*) : « Il ne sert de rien de vouloir dans le conscient si le moteur même de l'être, enfoui dans l'inconscient, ne prend pas part à l'effort... c'est dans l'intelligence qu'est l'illusion, l'action s'élabore dans les profondeurs de l'instinct ou dans les hauteurs de la vie spirituelle, mais la sphère mentale, par elle-même est stérile. Comment arriver à vouloir avec son inconscient ? »

Nous avons cherché à transformer une perception en oublié récent. Nous avons pensé qu'il était possible de fixer son attention sur une idée, de retourner son attention sur elle-même, tout en regardant un objet. Le plus simple est de penser activement à un percipient en fixant l'objet sans y prêter attention (*fig.* 25). Et pour cela, nous avons construit une cabine-isoloir comprenant un paravent à trois châssis mobiles et le télépascope, permettant à l'agent d'être dans l'obscurité tout en regardant un objet parfaitement lumineux et dont l'éclairage continu ou intermittent est à sa disposition (*fig.* 26).

A noter qu'à l'époque où le paravent était en fabrication, alors que je n'en avais encore parlé à personne afin de l'utiliser par surprise, Mlle T., au cours d'une expérience (4e séance, fin 1928), a dessiné un paravent à trois châssis ouverts (*fig.* 27).

Au moyen de ce dispositif pratique, nous avons obtenu toute une série de belles expériences, dont je ne citerai que quatre présentant des caractéristiques différentes de leurs conditions d'envoi :

Séance 7, *fin* 1928. — L'agent, M. J. C., dessine et regarde dans l'isoloir-télépascope : « Saturne et ses anneaux » (*fig.* 28). M. Bu..., un percipient, fait les dessins suivants dans lesquels le phénomène de fragmentation est évident comme si les images rétiniennes s'étaient transmises au moment où le regard de l'agent sautait d'un détail à un autre.

L'idée de rotation est parvenue isolément, par le subconscient. Les détails n° 3 sont particulièrement frappants et caractéristiques de la transmission par l'inconscient de charges psychiques élémentaires. On remarque l'inversion fréquente et l'absolue incompréhension du message.

Séance 9, *fin* 1928. — Je dispose devant l'isoloir-télépascope une carte postale en couleur représentant dans plus de la moitié inférieure de la carte, des perce-neige, et dans la partie supérieure des troncs d'arbres alignés. De plus, dans un coin à gauche, j'ajoute une image parasite (un papier coupé représentant un bateau stylisé) (*fig.* 29). Cela, dans le but de constater si le percipient percevra tout ce qu'il y a à voir sur la carte ou ce que je désire qu'il voie uniquement. Pendant les cinq minutes d'expérience, je fixe obstinément la partie supérieure de la carte, les troncs d'arbres ; mais je la fixe d'une façon spéciale sans y penser en particulier. Je retourne mon attention sur elle-même en la concentrant sur les souvenirs de forêts, en m'imaginant traverser une forêt de pins.

Digitized by Google

Dans une autre pièce, M. Bo..., un des percipients, décrit : « Des arbres, un peuplier au premier plan, puis un champ de blé, tiges droites et verticales. Je pense qu'il s'agit d'un paysage dans lequel on observe comme des arbres plantés. » Il faut remarquer qu'il n'a pas eu l'idée de forêt de pins, par conséquent qu'il n'a pas perçu à travers ma mémoire ; mais encore par mon inconscient une impression exclusivement rétinienne.

Séance 8, *fin* 1928. — J'ai décidé de regarder à l'isoloir-télépascope un dessin découpé représentant un chien pendu (*fig.* 30), mais en l'associant exclusivement avec l'image de Mlle Ti..., un des six percipients prenant part à l'expérience. Pendant sept minutes, je fixe l'image éclairée en employant la méthode des allumages et des extinctions successifs, afin de provoquer expérimentalement le « refoulement ». Comme on le voit (*fig.* 31), Mlle Ti..., et elle seule, reçoit l'idée de chien et la forme approchée.

1° Mlle Ti... écrit : « Un petit chien qui passe à travers un cerveau ; c'est la marque de fabrique « le chien qui saute ».

2° Un oignon de jacinthe, un tubercule monté sur tige.

3° Un chien faisant le beau, je pense à « Zou ».

Remarquons que ce message est encore passé par l'inconscient, car l'idée de chien pendu n'a pas été transmise. Le dessin n° 2 paraît être un essai de dessin schématique du chien. Il s'agit toujours de charges psychiques élémentaires, nous sommes loin de la précision des charges psychiques intellectualisées, comme dans le cas du dé à une seule face.

Séance 13, *fin* 1928. — C'est une réussite absolue, pourtant on peut soupçonner encore le rôle de l'inconscient, qui semble avoir travaillé en même temps que le conscient. Le Comt. B., l'agent, avait apporté une girafe en baudruche qu'il gonfla au moment de l'expérience dans l'isoloir (*fig.* 32).

M. Bu..., percipient, dans une autre pièce, écrit : « Une girafe et dessine ensuite les quatre formes qui paraissent être des dessins isolés des deux oreilles et des deux cornes de l'animal. » Rappelons que dans le cas de l'âne, les oreilles étaient venues à part.

C'est cette fragmentation des dessins dans le cas où le sujet du message est parfaitement compris par le percipient, qui me fait croire à une transmission des impressions sensorielles isolées de l'agent, décomposées dans son inconscient au départ. La formule que j'avais adoptée en 1927 me paraît juste d'une manière générale, mais en la complétant : Analyse élémentaire des éléments psychiques chez l'agent lorsque la transmission se produit par son inconscient, synthèse chez le percipient par un mécanisme analogue : en conséquence, rare compréhension du message. Peut-on espérer davantage : Cela dépend de l'idiosyncrasie du percipient. Mme Kahl reçoit fréquemment ce que l'on pense consciemment.

Mais cela dépend aussi de l'idiosyncrasie de l'agent : parmi nous, il y a de meilleurs agents que d'autres. Tous peuvent transmettre par l'inconscient, ou accidentellement par le subconscient ; mais quelques-uns semblent pouvoir envoyer consciemment un message, comme mon ami de Sainville, à des percipients ordinaires.

On voit aussi de très bons percipients profiter, dans les états quasi

Digitized by Google

médiumniques, de leur contact avec le monde du surconscient pour agir comme agents avec grand succès.

Chez tous, l'attention à la vie est comme retournée sur elle-même (*fig.* 33), vers le plan du surconscient, ce monde du passé d'où parfois on percevrait l'avenir. Il faut en effet, et il suffit, pour qu'une charge psychique soit transmise télépathiquement, qu'elle pénètre dans ce plan où toutes les surconsciences des êtres vivants touchent en un point. Peu importe qu'elles y arrivent fortuitement par l'inconscient, ou par le refoulement du subconscient, ou qu'elles y soient amenées volontairement par des entraînements appropriés : elles vont obéir à ses lois. L'une d'elles est entrevue : c'est l'affinité psychique, la plus ou moins grande facilité d'association de ces charges psychiques avec celles d'un percipient.

R. WARCOLLIER,

Ingénieur-chimiste.

Digitized by Google

Quelques Expériences avec Rudi Schneider et l'emploi d'un nouveau moyen de contrôle électrique

Par Harry PRICE, Directeur du Laboratoire National de Recherches Psychiques de Londres

Munich étant le berceau de la faculté médiumnique des Schneider, je ne fus pas surpris de découvrir, lors d'une récente visite à la capitale bavaroise, que Rudi Schneider y vivait. Il considéra Munich comme une deuxième patrie, tout comme son frère Willy, pendant la vie de feu M. le Baron Dr de Schrenck-Notzing.

Il ne serait d'aucune utilité de nier le fait que la médiumnité des Schneider a subi une éclipse, pendant l'année dernière, et même davantage.

L'attaque de W. J. Winton (1), et les séances négatives rapportées par le Dr W. F. Prince (2) pendant sa visite en Europe en 1927 pour le 3e Congrès international de Recherches psychiques, a quelque peu terni la réputation des deux jeunes médiums, malgré le fait que le Baron Schrenck obtenait encore en ce moment-là des phénomènes, selon toute apparence, en excellente condition. M. J. Malcolm Bird fit également quelques expériences avec les Schneider à Braunau, pendant son voyage en Europe, mais je crois comprendre qu'il n'a pas trouvé les résultats satisfaisants.

Je ne vais pas abuser du temps et de la patience du lecteur en analysant les rapports de ces séances négatives. Je me suis souvent demandé pourquoi Winton descendit à Braunau — la patrie des médiums — comme un coup de foudre dans un ciel bleu ; surtout que, depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles. Pourquoi ce tyranneau a-t-il choisi les Schneider pour faire des expériences avec eux ? Je ne puis que faire des suppositions. Selon toute apparence, le voyage en Autriche en valait la peine, du moment qu'il a rempli 45 pages de son journal pour nous dire ce qui « aurait dû » arriver, et ce qui

(1) *La fameuse médiumnité de Schneider,* parue dans le *Psyché,* Londres, 1927.

(2) *Expériences avec des médiums à effets physiques en Europe,* Bulletin VII, Boston, S. P. R. 1928.

Digitized by Google

« n'arriva pas ». M. Winton nous raconte qu'il fournit à M. Schneider une « quantité (1) illimitée » de bière, et « le laissa aller ».

Il dit de M. Schneider : « J'ai découvert une expression sournoise, rusée, dans ses yeux, et trouvé dans sa conduite la même ruse, la même sournoiserie ».

Et cependant, il n'obtint aucun phénomène !

Les expériences du Dr Prince (2) à Stuttgart et Braunau, ne produisirent que des « effets », sinon des phénomènes.

Il en conclut qu'ils étaient produits par des moyens normaux, bien que nulle trace de tricherie n'ait pu être découverte.

Le Dr R. Lambert, chez qui se tinrent les séances à Stuttgart, assure que quelques-uns, et même tous les phénomènes peuvent avoir été vrais, et considère la réalité des phénomènes de Rudi, pendant ces bonnes séances, probable au plus haut degré.

Les séances que j'ai eues avec Rudi à Braunau furent grandioses, et impressionnèrent vivement les assistants, y compris M. E. Clephan Palmer, le représentant du *Daily News*, qui m'accompagna en Autriche pour voir Rudi. Il fut absolument convaincu de la sincérité des manifestations, bien qu'il fût, auparavant, un sceptique absolu quant à la possibilité des phénomènes physiques.

J'ai écrit un compte rendu détaillé (3) de ces séances à l'époque.

Chacun sait que les Schneider sont d'une famille bien connue de médiums. Willy est devenu célèbre dans les pays de langue anglaise quand j'ai publié (4) le compte rendu de ses phénomènes convaincants avec M. E. J. Dingwall, et dont je fus témoin à Munich en 1922, grâce à l'obligeance de feu M. le Baron Dr de Schrenck-Notzing.

Ces séances à Munich eurent lieu absolument, sous notre propre contrôle. Nous avons tout examiné ; nous avons apposé nos cachets à la porte de la salle des séances, etc., etc. Après les séances, Dingwall et moi signâmes des attestations, comme quoi nous avions été témoins de phénomènes réels, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de mouvement télékinésiques, mettant en mouvement, et arrêtant, selon les ordres donnés, une boîte à musique, enveloppée d'un étui de gaze. La dite boîte se remonta aussi d'elle-même, sans être touchée. Un « pseudopode », ou une espèce de main, attrapa ou ramassa plusieurs fois mon mouchoir. On entendit dans le cabinet, des coups frappés fortement. La main ou « pseudopode », se montra contre une plaque lumineuse, etc., etc. Et tous ces phénomènes se produisirent à quelques pieds de distance du médium, qui était contrôlé par deux personnes.

Au contrôle préliminaire, Willy fut fouillé à fond, et on lui fit mettre des caleçons noirs bordés de bandes et de boutons lumineux. Ce fut une excellente manifestation de phénomènes produits, en réalité, dans une excellente lumière rouge.

---

(1) *Psyché*, page 5.
(2) *Ibid*, page 57.
(3) Publié dans le *Journal de l'Am. S. P. R.*, Nov. 26.
(4) Dans *Psyché*, avril 1923.

Digitized by Google

J'ai parlé de ces premières séances avec Willy, parce que les phénomènes furent presque identiques à ceux qui furent obtenus plus tard avec Rudi, et, je crois, aussi avec Karl et Hans, ses frères

Le fait dominant est que le Baron von Schrenck-Notzing nous avait invité à Munich pour découvrir des tricheries, s'il en existait, et que nous repartîmes convaincus de l'anormalité des manifestations.

*
* *

Rudi Schneider, âgé actuellement de 21 ans, a montré des signes de médiumnité depuis assez longtemps. Il a été examiné en maintes villes d'Europe, par plusieurs investigateurs et dans des cercles différents. Il a produit ses phénomènes en plusieurs pays, et nulle part il n'a pu être convaincu de tricherie. Le Professeur Hans Thiring fut impressionné par les phénomènes qu'il vit en 1924 (1), et d'autres observateurs compétents ont été convaincus de la véracité des phénomènes qu'ils virent.

C'est grâce au zèle inlassable du Baron von Schrenck-Notzing qui fit connaître la médiumnité des Schneider que tant de savants européens se sont intéressés aux recherches psychiques.

Quand Willy Schneider commença sérieusement ses études de dentiste, le Baron von Schrenck-Notzing eut plus de loisirs pour expérimenter et développer la médiumnité de son frère cadet Rudi. Un programme des plus compliqués avait été préparé pour 1929. Le Baron et M. Karl Krall avaient inventé et complété un système de contrôle, en partie électrique, et en partie tactile, qui devait réduire pour toujours les critiques au silence. Les expériences devaient être faites dans le laboratoire de Krall, à deux pas de Munich. Mais la chose ne devait pas être. Les premières semaines de 1929 virent les morts soudaines de Krall et du Baron, et la Société allemande de Recherches psychiques reçut un coup dont elle ne se remettra probablement jamais.

Ce fut en mars 1929 que j'allai à Munich. Et j'y allais pour plusieurs raisons. Avant tout, je voulais me rendre compte de l'état de la question psychique en Allemagne, et, spécialement je voulais savoir ce que devenaient les jeunes Schneider. J'appris que Willy avait passé ses derniers examens de dentiste, et s'occupait activement de sa profession à quelques milles de Munich.

A ma grande joie, j'appris que Rudi était encore à Munich, plus ou moins indécis et soucieux de son avenir, mais engagé temporairement à aider M. Karl Amereller, un électricien habile, qui avait aménagé le laboratoire de Krall. Naturellement, le Baron von Schrenck-Notzing connaissait fort bien Amereller.

Grâce aux bons offices de Mlle Dr Gerda Walter qui était la secrétaire du Baron von Schrenck-Notzing, je pris aisément contact

(1) *Journal of the Am. S. P. R.*, Déc. 1925.

Digitized by Google

avec M. Amereller, — et, naturellement avec Rudi, — qui me fit l'impression d'être une personne très intelligente et très agréable.

M. Amereller me fut sympathique. Grâce à son amabilité, on organisa pour moi une séance avec Rudi : la première expérience depuis la mort du Baron. Ce fut le 21 mars qu'eut lieu la séance dans l'appartement d'Amereller Je m'aidai à suspendre une paire de rideaux dans un coin du salon principal pour former le cabinet noir classique. Devant l'ouverture des rideaux, nous plaçâmes une petite table basse, au-dessus de laquelle nous suspendîmes au plafond une lampe électrique, réglée par un rhéostat. Le cercle était constitué par Mlle Dr Gerda-Walter, Amereller, et une jeune institutrice ; un Docteur, et moi-même. Tous les assistants m'étaient inconnus, sauf Amereller, et la Dr Walter, que j'avais rencontrée pour la première fois, il n'y avait que quelques jours.

Je surveillai le médium, mis ses jambes entre les miennes, et mes mains serrant ses poignets.

Il était ainsi complètement immobilisé. La dame à ma gauche, l'institutrice, tenait les bras de Rudi avec sa main droite. Tous les autres assistants faisaient « la chaîne » habituelle. Les phénomènes furent bons : les rideaux s'écartèrent, la table lévita, il y eut des coups frappés au commandement ; un « pseudopode » ou « main » se montra entre les rideaux, etc. Tout cela eut lieu à une lumière rouge, assez forte pour voir tous les phénomènes.

Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, quel que fût la cause des manifestations à cette occasion, ce ne fut certainement *pas* le conscient Rudi. S'il frauda, — (et je n'ai aucune raison de le suspecter) — il dut avoir la complicité fort habile de quelques-uns des assistants qui, s'ils s'étaient entendus d'avance, se prouvèrent à eux-mêmes qu'ils étaient des « as » de la tricherie.

Mais il est impossible d'expliquer le phénomène de cette façon-là. car la Dr et la maîtresse d'école ne se connaissaient pas, et la Dr G. Walter ne connaissait ni l'un ni l'autre des assistants. Supposer que ces étrangers, à cette occasion se soient tous soudain entendus pour me procurer une soirée de distraction serait ridicule.Il serait également ridicule de supposer que, quel que soit l'endroit où ils se rendent,— (Londres, Vienne, Zurich, Prague, Stuttgart, Munich, etc.), — lesjeunes Schneider puissent réunir des cercles d'étrangers, les instruire des méthodes les plus compliquées de tromperie et de tricherie, leur ôter le sens moral de façon à faciliter une duperie que les investigateurs cherchent à empêcher, et ne jamais être découverts. Car, les critiques les plus sévères (c'est-à-dire ceux qui ont assisté à un nombre minime de séances), sont obligés d'admettre qu'il est impossible à ces médiums de produire *normalement* leurs phénomènes sous le contrôle très strict qui leur est ordinairement imposé. Ils sont obligés d'alléguer l'existence de collusions, d'associations, de tricheurs, de petits garçons en caleçon et maillot noir et masqués, rampant entre les jambes des assistants, pendant les manifestations. Obligés encore de supposer des parents armés d'espèces de cannes à pêche, de sorte de pinces et d'objets similaires datant de ce

Digitized by Google

que j'appelerais : « l'âge pré-scientifique des recherches psychiques ». D'alléguer aussi des trappes, des panneaux glissant dans le mur, une hypnose collective, et, en cas de réussite, l'hypothèse d'un mensonge collectif de la part des assistants, accusés de s'entendre pour dauber le public.

Dans les pages suivantes, le lecteur verra jusqu'à quel point ces « explications » sont applicables aux expériences dirigées par nous au Laboratoire national de Recherches psychiques de Londres.

Ma séance du 21 mars dans l'appartement de M. Amereller me convainquit que : — malgré plusieurs rapports contraires, — Rudi possédait encore quelque pouvoir médiumnique, et ma décision fut renforcée de faire avec lui plus ample connaissance pour le faire venir à Londres.

La Baronne von Schrenck-Notzing et le général Péter m'accordèrent leur appui sympathique.

Rudi fut d'accord de venir au Laboratoire, et la Dr Gerda Walter, et M. Amereller s'enthousiasmèrent pour cette idée, et firent leur possible pour convaincre Rudi qu'il serait traité avec bonté et courtoisie, bien que se trouvant avec des étrangers. Je promis à Rudi qu'il irait à Londres par la voie des airs; car le jeune homme a une véritable passion pour les avions. La seule difficulté à vaincre était de savoir *qui* pourrait accompagner Rudi à Londres, car il était évident que ce jeune homme ne pouvait voyager seul. A Londres aussi, il lui fallait un compagnon pour sortir avec lui ; et, si par hasard, il tombait malade, il était absolument nécessaire qu'il eût un ami à ses côtés. Le fait que M. Thomas H. Pierson (le secrétaire de la S.P.R. américaine) et sa femme se trouvaient à Londres pour un long voyage en Europe m'obligea à agir rapidement. J'étais décidé à ce que M. Pierson eût l'occasion de voir « le plus grand médium du monde à effets physiques ».

Mais la question du compagnon de Rudi était encore difficile à résoudre ; et, à un moment donné, parut presque insurmontable. Les noms de trois personnes me vinrent à l'esprit : La Dr Gerda Walter, le Major Kalifius (un ami de la famille vivant à Braunau) et M. Amereller. Le plus indiqué des trois, était, à mon idée, Amereller. Le Major Kalifius était un assistant régulier des séances de Braunau, et, pour cette raison-là, automatiquement mis de côté. La Dr Walter n'était pas acceptable à cause de son sexe. Il ne restait plus qu'Amereller. Mais il ne lui était pas possible de quitter Munich pendant deux semaines, pour accompagner Rudi à Londres...

Après mon arrivée à Londres, j'appris que M. Pierson ne resterait que fort peu de jours dans la métropole anglaise, et sa chance de voir Rudi apparut de plus en plus incertaine.

Je décidai de faire un autre essai pour faire venir rapidement Rudi, et j'écrivis à la doctoresse, à Rudi, à Amereller, les priant de faire tout leur possible pour sortir de l'impasse causée par notre incapacité de trouver à Rudi un compagnon de voyage. Je soulignai l'importance qu'il y avait à ce qu'Amereller, si possible, vînt avec le jeune homme.

Digitized by Google

Je fixai même la date de leur arrivée, le 10 avril, afin que M. Pierson pût voir le médium.

A mon grand soulagement, peu de jours après je reçus un télégramme d'Amereller, disant que lui et Rudi arriveraient à Londres le 10 avril. Je les remerciai tous deux chaleureusement.

Je mentionne, en effet, que ni l'un ni l'autre ne reçut un sou d'argent liquide, ni de cadeaux d'aucune sorte. On les défraya de leurs frais de voyage et d'hôtel et nous fîmes de notre mieux pour les distraire, de façon modeste. Mais, à part cela, ils ne reçurent, ni espèces, ni présents, ce qui est conforme aux meilleures conditions de recherche scientifique.

Je crois que Rudi fut passablement désappointé de n'avoir pu «voler » jusqu'à Londres. Mais, pendant la nuit précédant leur départ pour la capitale, une tempête s'éleva, et on les prévint que, aucun avion ne partirait, à moins que la tempête ne cessât. Par conséquent ils arrivèrent comme chacun, par les train et bateau habituels. Miss Kaye, secrétaire du Laboratoire alla le 10 avril à leur rencontre avec son automobile et les conduisit à l'appartement que nous avions trouvé pour eux, près du laboratoire.

J'étais à l'heure fixée au Laboratoire le matin du jeudi 11 avril, mais j'y trouvai devant la porte Amereller et Rudi.

Il est vrai de dire qu'ils habitaient à deux pas, tandis que moi, j'avais fait un voyage de 50.000 milles ; mais leur enthousiasme pour se mettre au travail était vibrant.

*
* *

Chacun sait que le Baron Schrenck et M. Krall avaient fait des expériences avec un appareil de contrôle électrique, au moyen duquel des lumières indicatrices s'éteignaient si le contact entre le contrôleur et le médium venait à cesser, ou même à se relâcher.

A ma connaissance, l'histoire de la forme mécanique de contrôle est la suivante :

Au commencement de 1923 j'inventai un fauteuil que je nommai « la chaise électrique », qui consistait en un certain nombre de contacts à ressorts, correspondant aux différentes parties du corps du médium, pour la tête, les bras, le séant, les pieds, etc. Tous ces points étaient en rapport avec une rangée de lumières indicatrices colorées de telle façon que, si une personne mise à l'épreuve du fauteuil remuait une jambe, ou se levait de la chaise, la lumière correspondante s'éteignait immédiatement. Naturellement, les contacts étaient faits de telle façon qu'ils empêchaient la fraude. J'envoyai une description de mon appareil avec un croquis sommaire au Baron von Schrenck-Notzing.

Vers la fin de 1926, j'appris que M. Krall avait inventé, lui aussi, un moyen mécanique de contrôle, et dans mes notes du « *Journal of*

Digitized by Google

the American S. P. R. » (1) je rapporte ce fait, et rappelle mes précédentes suggestions concernant la chaise électrique.

Lorsqu'il sembla possible que Rudi viendrait visiter le laboratoire, je demandai à M. Amereller s'il n'était pas possible d'employer, aux séances de Londres, ce moyen de contrôle. Il approuva ce plan et eut la bonté de faire, à mon intention, un tableau, pour épargner notre temps, à Londres. L'appareil est la simplicité même, bien que l'ensemble des fils de l'installation électrique paraisse un peu embrouillé, en réalité, ce n'est qu'une série de contacts électriques.

L'appareil indicateur, dans ses dernières améliorations, tel qu'il fut utilisé par Schrenck ne contrôlait que les quatre membres du médium et du surveillant au moyen de quatre circuits électriques séparés les uns des autres.

Dans les expériences faites au Laboratoire, je décidai de contrôler les pieds et les mains des assistants de la même façon, ayant de la sorte six circuits séparés (et six lumières correspondantes), en tout.

Je désire que le lecteur comprenne parfaitement l'idée de ce contrôle électrique, car ce n'est que de cette manière qu'il pourra comprendre ce qui va suivre. J'essayerai d'expliquer les choses aussi simplement que possible.

Si l'on place une ampoule électrique d'un côté de la chambre et une batterie de l'autre côté, et si l'on y attache deux fils électriques, la lampe s'allumera. Si on coupe un de ces fils, disons, en dix morceaux, la lampe ne s'allumera pas, à moins que les vingt extrémités de ces dix morceaux ne soient réunies. Mais, si vous substituez dix paires de gants métalliques pour les mains, et dix paires de chaussettes métalliques pour les pieds aux dix morceaux de fil électrique, vous obtiendrez le même effet. Quand tous les gants, ou toutes les chaussettes se touchent, la lampe s'allume. A la moindre rupture de contact, la lampe s'éteint. Ceci est la description la plus simple de l'appareil.

La pose des fils électriques dans la chambre des séances pour le contrôle du médium, fut exécutée par M. Amereller sous ma surveillance. Tous les matériaux employés, — fils électriques, etc., — venaient de l'atelier du laboratoire. Miss Kaye avait acheté plusieurs paires de gants à l'intérieur desquels elle cousit des bandes de rubans métalliques. Ces gants (de dames) de coton étaient plutôt petits et très difficiles à enlever une fois qu'on avait réussi à les mettre.

Une boucle de fil électrique isolé, longue de deux pieds mettait les deux gants en rapport pour transmettre le circuit à travers le corps de la personne assise. Les chaussettes étaient des sacs faits d'une réunion de bandes métalliques et de coton entretissés, bandes faites en (Allemagne) pour écurer les ustensiles de cuisine.

J'avais vu par hasard ces sacs chez « Harrod », et avais décidé qu'ils conviendraient à notre dessein. Ils coûtent 3 schillings la douzaine. On cousit des chevillières (rubans de coton) à ces chaussettes,

(1) Nov. 1926, page 692.

Digitized by Google

et nous vîmes qu'elles étaient admirablement appropriées à nos buts. Des fils électriques isolés réunissaient chaque paire de chaussettes de la même manière que les gants.

Sur le plancher, entre chaque personne, nous fixâmes une petite plaque de métal de 4 pouces sur 2, de telle manière que chaque pied gauche de la personne assise reposait sur une plaque, et chaque pied

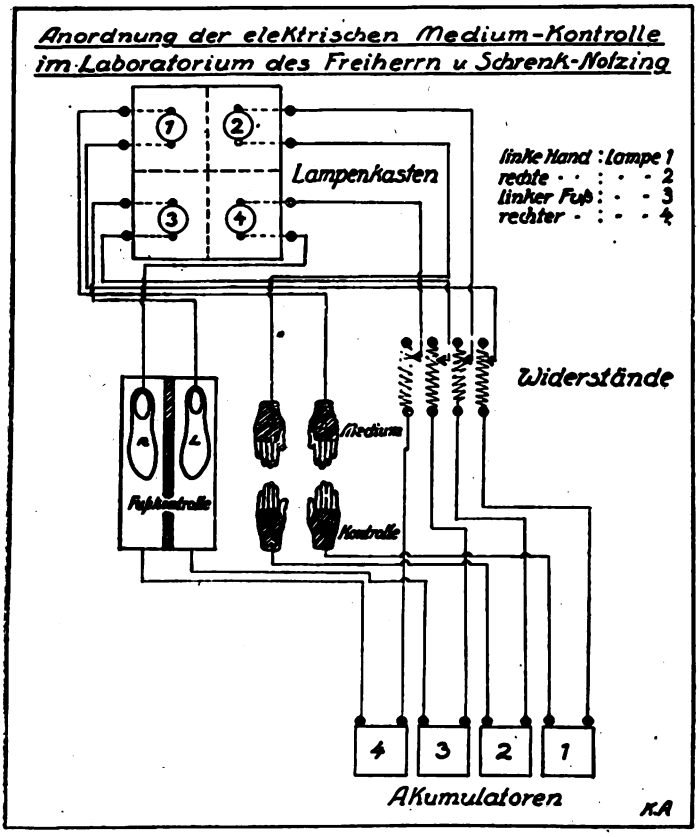


FIG. I.

Schéma du contrôle électrique pour le médium seul, tel que l'utilisa von Schrenck-Notzing.

droit sur une autre. Ces plaques sont indiquées sur le plan de la chambre des séances (figure II). Le but de ces plaques est que chaque assistant puisse être assis commodément. Au lieu d'avoir ses pieds fortement serrés par ceux de ses voisins (pour maintenir le circuit) le pied droit repose sur la moitié de la petite plaque, le pied du voisin sur l'autre moitié, qui sert ainsi de conducteur au courant. De la sorte, on peut se rendre compte que, quand tous les assistants sont correctement assis, en ayant leurs pieds sur les plaques, le circuit complet entre la lampe et l'accumulateur est formé. Dès qu'un assistant bouge

Digitized by Google

un pied, auquel, naturellement, on a enfilé la chaussette métallique, le circuit est rompu, et la lampe indicatrice s'éteint, révélant ainsi la chose.

Le contrôle des mains est basé sur le même principe. Car, aussi longtemps que chaque assistant tient fortement la main gauche et la main droite de ses voisins, la lumière indicatrice est maintenue. Immédiatement, dès que la chaîne des mains est rompue, même à une seule place, la lumière s'éteint, parce que les paumes métalliques des gants ne sont plus en contact. Le dernier assistant de chaque lignée doit tenir le bras de son fauteuil, où une plaque de métal est également vissée. On peut donc se rendre compte que chaque membre de chaque assistant est immobilisé ,afin de prendre part aux deux circuits électriques. Le moindre déplacement d'un pied est annoncé par l'extinction d'une lampe, et le hiatus est ainsi immédiatement découvert.

Le principal surveillant (contrôle) et le médium ne forment qu'une unité, *contrôlée par quatre circuits séparés*. Le surveillant chef est assis sur le siège *huit*, et le médium sur le siège *neuf* (voir le diagramme de la chambre des séances). Entre les deux se trouvent deux plaques de plomb (voir figure II) vissées au plancher. Le

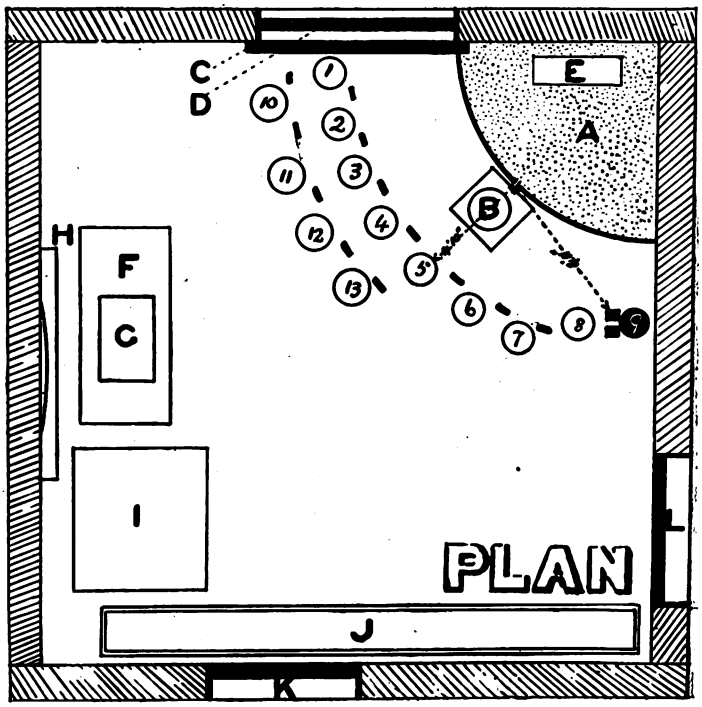


Fig. II.

Plan de la salle des séances du Laboratoire National de Recherches Psychiques, montrant sa disposition pendant les séances avec Schneider.

Digitized by Google

surveillant-chef et le médium portent également des chaussettes et des gants métalliques. Lorsque sont mis en contact pieds et mains, ceux-ci complètent quatre circuits, qui allument quatre lampes sur le tableau indicateur. Les pieds de tous deux reposent confortablement sur les plaques de plomb placées entre eux, et si l'un ou l'autre bouge un pieds, le circuit est rompu, et la lumière s'éteint. Il en va de même pour les mains. Si un contact solide n'est pas fait, la lumière indicatrice s'éteint, et le cercle des assistants peut immédiatement voir si c'est à cause du pied droit ou du pied gauche du médium, ou à cause de la main droite ou de la main gauche, qui aurait échappé au contrôle électrique.

Le tableau indicateur (indiqué dans la photographie) (figure III) est placé près du plafond de la salle des séances, sur le côté le plus éloigné du médium, hors d'atteinte des assistants. Il se compose de six lampes rouges indicatrices représentant les pieds et les mains des membres du cercle, et les quatre paires de membres du surveillant en chef et du médium. A part cela, il n'y a dans l'installation qu'un simple rhéostat ou commutateur pour chaque lampe, au moyen duquel on peut varier l'intensité de la lumière.

L'installation complète est actionnée par quatre accumulateurs de quatre volts, placés hors de la portée des assistants.

J'ai décrit un peu longuement mon installation de contrôle pour que les lecteurs non techniciens puissent parfaitement saisir la manière dont se fait le contrôle. Il est absolument impossible pour le surveillant en chef ou pour le médium de perdre le contact sans qu'on s'en aperçoive immédiatement. Le groupe du surveillant-chef et du médium est attaché de telle façon par les fils électriques que, à moins que la main droite du médium ne soit en contact avec la main gauche du contrôleur, la lampe ne fonctionne pas. Il en va de même pour chaque membre du cercle. Il ne servirait de rien au médium ou au surveillant-chef d'essayer de serrer deux mains dans une des siennes, ou de mettre ses deux pieds sur une seule plaque. L'appareil ne pourrait fonctionner. De même, il ne servirait à rien de tenir la main droite avec la main droite, et vice-versa. Les vrais contacts ne seraient pas produits, et les lampes ne fonctionneraient pas.

Les mains et les pieds doivent être placés juste (« *just so* »), pour que les lampes puissent fonctionner exactement. Nous avons ainsi créé un étalon-type (standard) de contrôle scientifique pour les phénomènes physiques, auxquels tous les médiums à effets physiques contemporains et futurs devront se soumettre s'ils veulent être pris au sérieux.

L'idée de contrôler les médiums au moyen de l'électricité est loin d'être nouvelle. Déjà en 1875, Sir William Crookes examina Annie-Eva Fay en l'enfermant dans un circuit électrique. Les observateurs se trouvaient dans une chambre, et Eva, — qui était en réalité une étoile de vaudeville — dans une autre. Le médium faisait partie d'un cercle qui était relié à un galvanomètre. Immédiatement, dès qu'un assistant rompait le contact, ou dès qu'Eva relâchait ses électrodes, l'instrument indiquait le hiatus. D'après l'éditeur de « *Médium and*

Digitized by Google

Daybreak » qui rapporte (1) ses expériences, Sir William Crookes fut fortement impressionné ; mais les tricheries d'Eva sont mainte-



FIG. III.

Installation électrique pour le contrôle du médium.

A : Six ampoules rouges indicatrices. — B : Rhéostat pour régler l'intensité des lampes. — Les chaussettes électriques ont été simplement posées sur les pieds pour la photographie. Pour les séances, les chaussettes sont enfilées aux pieds et attachées avec des cordons.

nant bien connues, et feu J.-M. Maskelyne raconte quelque part, qu'il avait reçu une lettre d'Annie-Eva Fay lui offrant de lui vendre le secret de ses exploits médiumniques.

(1) *In issue of* 12 *March,* 1875.

Digitized by Google

* * *

L'installation de contrôle électrique ayant été achevée à ma complète satisfaction, nous décidâmes d'avoir une séance expérimentale, le lendemain 12 avril, pour voir si tout marchait à souhait.

Pour ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas la salle des séances du Laboratoire National, je décrirai en détail l'appartement où nos expériences ont eu lieu.

Description de la Salle de Séances

La salle de séances du Laboratoire National est située au quatrième étage du numéro 16 de la Quensbury Place, South-Kensigton, derrière la maison. C'est une pièce de 16 pieds 6 pouces de profondeur sur 16 pieds de largeur et 8 pieds de hauteur. La chambre (voir plan) a deux portes, L et K. La porte L conduit dans le corridor, est toujours fermée à clef, et est cachetée avec des cachets postaux en plomb avant chaque séance.

La porte K, s'ouvrant sur le laboratoire, est toujours fermée et bloquée par une bibliothèque de chêne massif (13 pieds 6 pouces de long, et 7 pieds de haut, en une seule pièce), (non démontable), contenant, je crois, deux tonnes de livres. Les seules autres ouvertures de la salle sont une cheminée, H, bloquée par un fourneau à gaz, et une fenêtre, D, couverte pendant les séances par un volet massif de bois de teck, placé sur des supports à rouleaux. La fenêtre a vue sur des écuries, et donne directement sur le sol au-dessous. La salle est tranquille, loin du bruit et des vibrations, et est idéale en vue du but pour lequel elle a été spécialement meublée.

Dans un coin de la chambre se trouve le « cabinet » permanent, A, formé de lourds rideaux de peluche rouge, atteignant le plafond, s'ouvrant et se fermant sur des tringles. Ces rideaux furent montés en 1926, quand la salle fut meublée.

Un des côtés du cabinet est formé par le mur du corridor conduisant au bureau. Et l'autre est formé par le mur extérieur.

Les deux murs sont construits naturellement en briques, et l'intérieur du cabinet est tapissé d'un papier noir mat, pour mettre en relief toute substance blanche (par exemple : téléplasma), qui pourrait s'y former. Les côtés du cabinet mesurent 4 pieds 10 pouces de l'angle du mur au rideau. L'arc formé par les rideaux mesure 7 pieds 3 pouces.

Les principaux meubles de cette salle de séances sont : une table où prendre les notes, F (pour le rapporteur), un pantographe sur roues caoutchoutées, supportant un dictaphone, G, le grand gramophone du cabinet, I, qui fut employé pendant toutes les séances.

Pour les séances de Rudi, deux rangées de chaises, une longue et une courte, numérotées de 1 à 15, furent arrangées en demi-cercle, comme la chose est indiquée sur le plan. Le surveillant principal était toujours assis sur la chaise n° 8, et le médium sur la chaise n° 9. La

Digitized by Google

distance du centre de la plaque la plus proche du cabinet jusqu'à l'ouverture des rideaux est de 4 pieds 11 pouces. La distance de la chaise la plus proche à l'ouverture des rideaux est de 4 pieds 10 pouces.

Le sensible thermographe transmetteur E (spécialement inventé pour les expériences de recherches psychiques) était toujours placé à l'intérieur du cabinet dans la position E comme indiqué.

Ce thermographe est formé d'un tambour de 3 heures, mis en mouvement par un mouvement d'horloge et est sensible jusqu'à: 1° Farenheit, et son exactitude est garantie par les fabricants (Negretti et Zambra) jusqu'à 0 ° 01 F.

Devant le cabinet se trouve une petite table — (« table à café »)— de 15 pouces carrés, de 16 pouces de haut, et pesant 7 livres (angl.) 10 onces. Sur cette table, une petite corbeille à papiers est habituellement placée. Cette corbeille pèse 7 1/2 onces, a 11 1/2 pouces de hauteur, et 7 1/2 pouces de diamètre à sa base, et 10 pouces de diamètre à son ouverture. La corbeille est rendue lumineuse de façon permanente, par des sels de bromide de radium, à différents points. Deux longues bandes de soie lumineuse sont attachées aux rideaux, pour pouvoir surveiller tout mouvement dans le cabinet. Un éventail lumineux a été épinglé au haut des rideaux. D'autres objets lumineux (placés sur la table) sont une sonnette, une petite cithare, une trompette de celluloïd, etc... Suspendue au-dessus de la table, à une hauteur variable, se trouve une lampe rouge de 60 watt, pour photographier de la chambre obscure, réglée par un rhéostat. Cette lampe est généralement allumée quand la séance commence.

*
* *

PREMIÈRE SÉANCE DE DÉMONSTRATION

Vendredi 12 avril 1929

Notre première séance eut lieu le vendredi soir 12 avril 1929. Miss Lucy Kaye, secrétaire du laboratoire est entièrement responsable des notes desquelles ce rapport a été tiré. Les incidents furent rapportés, au fur et à mesure qu'ils survenaient, dans le dictaphone, et chaque lendemain de séance, au matin, Miss Kaye dactylographiait les notes sous une forme triple (triplicatas). Une des copies de la transcription nous sert à faire ce rapport. Lord Charles Hope en reçut une autre. Et la troisième a été donnée au médium.

Je vais maintenant raconter en détail la manière d'agir avant chaque séance, ou chaque partie de séance. Et pour éviter les répétitions, je m'en tiendrai à cette unique description.

D'abord, les assistants sont invités à examiner la salle de séances et l'installation électrique. Puis, ils sont priés de mettre les gants et les chaussettes métalliques. Quand ces préliminaires sont terminés, chaque assistant prend le siège que je lui ai désigné, et Miss

Digitized by Google

Kaye ferme à clé et cachète la porte d'entrée sur le corridor. Simultanément, Rudi enlève sa veste et son gilet, et met une veste de pyjama, appartenant à l'auteur de ce rapport, aux manches duquel ont été cousues les mitaines métalliques.

Puis je passe mes mains sur les poches de ses pantalons, et l'installe sur la chaise 9, le dos vis-à-vis de l'ouverture des rideaux (la position du médium et des plaques, sur le diagramme, représente Rudi comme étant un peu de côté par rapport aux rideaux, mais en réalité il était beaucoup plus loin que le dessin ne permet de le supposer).

Puis je prends place sur le siège 8, et contrôle chaque membre séparément. Les assistants (d'habitude à leur gré) examinent leur circuit pour les pieds et les mains séparément. Tout l'appareil électrique marche de façon satisfaisante. Les assistants sont priés, alors, de faire la chaîne. L'assistant de la chaise 7 met son bras libre (le droit), par dessous mon bras sur mon genou. Je place les jambes de Rudi entre les miennes en les serrant fortement. De même, mes mains étreignent celles de Rudi, et la main de l'assistant n° 7 (main qui passe sous mon bras) étreint de la même façon ma main et celle de Rudi, formant ainsi un double contact tactile. Le médium est surveillé par deux personnes et par quatre appareils électriques. Je remarque que les six lampes indicatrices donnent une brillante lumière, assurant ainsi au cercle que chacun est contrôlé. Puis je demande à Miss Kaye d'éteindre la lumière blanche, ce qu'elle fait aussitôt.

Les noms des assistants à notre première séance suivent, avec l'indication du numéro de leur chaise d'après le plan.

Rudi, 9; M. Price, 8; M. Amereller, 7; Miss Virginia Baggallay, 6; M. Thomas H. Pierson, 5 ; M. Herbert Baggallay, 4 ; l'honorable Victor Cochran Baillie, capt., 3 ; Mrs Thomas H. Pierson, 2 ; lord Charles Hope (contrôlant l'installation électrique), 1.

Les remarques ou observations sont faites par « Olga » (personnalité de la trance, *le guide*) et sont interprétées (traduites) par Amereller ou par moi. Quelquefois aussi par Miss Kaye, qui parle l'allemand couramment et peut discuter avec Olga sur les exigences de cette dernière.

Ce qui va suivre est le rapport dictaphonique *verbatim*. Toutes mes remarques sont placées entre crochets [ ] et en italique.

Température de la chambre 55° Fahrt. [*prise au moyen d'un thermographe vérificateur sur le côté de la chambre opposé au cabinet. Température donnée par le thermographe principal dans le cabinet* 54°].

8 h. 40 du soir. La porte est scellée. La lumière blanche est éteinte. La lumière rouge [*au-dessus de la petite table B*] a 30 watts. Le contrôle électrique du cercle est parfait. D'après l'usage, tout le monde garde le silence jusqu'au commencement de la trance.

8 h. 46. Rudi est en trance, après environ 45 secondes de frissons et de secousses nerveuses. Sa tête est tombée sous le bras droit du contrôleur [*Price*] « Olga » dit « Je vous salue » ou bien « A Dieu Tous » et les assistants renvoient la salutation. La respiration de Rudi est très rapide et saccadée, elle fait le bruit d'une locomotive ou de soufflets de forge. Olga nous assure qu'elle est contente d'être à Londres, et nous permet de parler. Elle dit : « Sprechen ! ». Tous bavardent.

Digitized by Google

8 h. 50. La respiration de Rudi continue à être très rapide et très profonde. « Olga » dit qu'elle est contente du contrôle [*tactile et électrique*].

Il est bien fait, mais elle désire que la lumière rouge [*au-dessus de la table*] soit baissée. M. Amereller rompt le contact et baisse la lumière au moyen du rhéostat. [*Amereller retire son bras droit de dessous mon bras gauche, passe sa main derrière mon dos vers mon côté droit, l'approche du rhéostat, qui est tout près de mon coude droit. Puis il remet son bras sous le mien, et serre nos mains*].

8 h. 54. « Olga » dit : « Parlez ! Parlez fort ». [*On assure que le fait de parler vivement donne de la force*]. « Olga » répète : « Parlez et faites de la musique ! ». Le gramophone est mis en marche. De nouveau, « Olga » répète : « Parlez ».

9 heures. « Olga » nous dit qu'il nous faut prendre 12 minutes de récréation : « Zwolf minuten pause », puis on pourra recommencer.

9 h. 4. Rudi est sorti de sa trance, et la lumière blanche est allumée. La porte est ouverte, et le cercle se rompt.

[*Cette récréation préliminaire est habituelle dans toutes les séances de Rudi, et généralement à celles de Willi. Aucune explication satisfaisante ne nous en est donnée*].

9 h. 17. Température de la chambre 56° Fahrt. La porte est de nouveau cachetée. Le cercle et le contrôle électrique sont parfaits. Le bras droit de M. Amereller est placé comme auparavant.

9 h. 20. La lumière blanche est éteinte. Le cercle est silencieux.

9 h. 24. Rudi est en trance. Sa respiration continue à être oppressée et très rapide, aussi longtemps qu'il est en cet état, excepté quand « Olga » murmure ses remarques et donne ses ordres de temps en temps.

9 h. 25. « Olga » dit que tout le monde doit parler.

9 h. 28. « Olga » demande de la musique, et le gramophone est mis en marche.

9 h. 41. « Olga » dit que les six lampes indicatrices sont un peu trop brillantes pour ces phénomènes, et demande à l'assistant à l'extrémité du cercle de baisser le rhéostat. Lord Charles Hope rompt le contact du cercle, *il ne quitte pas son siège, les rhéostats étant placés près de son coude gauche*] et baisse les lumières, puis immédiatement reforme la chaîne.

9 h. 42. « Olga » demande de la musique.

9 h. 51. « Olga » demande qu'on enlève une des bandes de rubans lumineux attachés aux rideaux du cabinet. Elle demande qu'on place un mouchoir sur la peinture lumineuse de la corbeille à papier, du côté le plus proche du médium, parce qu'elle est trop brillante. Lord Charles Hope rompt de nouveau le contact, enlève un des rubans lumineux et met un mouchoir sur la corbeille. Puis il reprend sa place dans le cercle.

9 h. 53. « Olga » dit qu'elle aimerait que M. Amereller et Miss Kaye, qui prend des notes, fassent la conversation. Ceci, parce que M. Amereller, qui ne sait pas l'anglais, est incapable de se joindre à la conversation générale. « Olga » dit : « Arrêtez la musique pendant un petit moment ». On arrête le gramophone.

9 h. 55. « Olga » demande que quelques-uns des assistants parlent tranquillement. Puis, immédiatement après, elle ordonne à chacun de parler.

9 h. 58. « Olga » répète que M. Amereller et Miss Kaye doivent parler ensemble, et que tous continuent à parler. Elle crie à plusieurs reprises : « Sprechen ! » (Parlez !).

10 h. 5 [*Premier phénomène*]. Les rideaux bougent. L'éventail bouge. Le rideau se balance de-ci de-là. « Olga » dit qu'elle fera bien davan-

Digitized by Google

tage. — La sonnette tinte plusieurs fois ; [*elle était placée à côté de la corbeille sur la table B*] et semble avoir été jetée sur le sol. Un autre objet est aussi jeté par terre. [*On découvre plus tard que c'est la cithare-jouet*]. Un autre objet est jeté de la table : *la trompette de celluloïd*]. — « Olga » demande si tout le monde a vu le rideau se balancer, et si l'on est content ? Tout le monde dit : « Oui », et « Merci, Olga ». L'éventail lumineux épinglé aux rideaux continue à bouger de haut en bas, comme s'il nous faisait signe. — Un bruit violent est entendu comme si la petite table remuait avec force. — « Olga » paraît très anxieuse de savoir si tous les assistants peuvent voir le phénomène, et si on le considère comme réel. Tout le monde l'assure en être très impressionné, et on la prie de faire encore mieux. Elle nous le promet.

10 h. 8. La corbeille à papier, qui a plusieurs cercles de peinture lumineuse, s'élève maintenant lentement en l'air, se retourne, se dirige vers le médium, et tout à coup tombe sur le sol. [*Effet très impressionnant*] La corbeille roule par terre pendant quelque temps. M. Amereller rompt le contact du pied droit, et essaie d'envoyer à coups de pied la corbeille vers l'ouverture du rideau. Il reprend le contact.

10 h. 10. La cloche tinte de nouveau et se met en mouvement. [*Elle est lumineuse, naturellement*]. « Olga » dit qu'elle a pris la clochette avec elle dans le cabinet. — La table bouge, râclant le plancher. Et tout à coup elle est jetée à terre avec une certaine violence, sens dessus dessous, comme nous le découvrîmes plus tard. M. Pierson et Miss Bagallay annoncent qu'elle est tombée sur leurs pieds. — Le rideau et l'éventail bougent tous deux de façon intermittente. — « Olga » dit que, si quelqu'un lui demande de frapper un certain nombre de coups, elle le fera. Mrs Baggallay demande cinq coups. Les cinq coups sont immédiatement frappés [*apparamment contre la muraille intérieure du Cabinet*], lentement, et de façon décidée.

10 h. 15. « Olga » dit : « Si vous [*le cercle*] continuez à vous tenir dans les mêmes dispositions que pendant l'heure écoulée, je vous montrerai une main matérialisée ». Lord Charles Hope et M. Pierson disent qu'ils sentent un souffle d'air froid, à un moment où les rideaux ne bougeaient pas.

10 h. 18. « Olga » demande si Lord Charles Hope veut bien enlever la corbeille à papier et la mettre en dehors du cercle. Il doit prendre la table, la placer entre les rideaux et mettre un mouchoir dessus. — Tout ceci est fait, et Lord Charles reprend de nouveau sa place dans le cercle, et le contrôle électrique est rétabli.

10 h. 19. Les rideaux se balancent. « Olga » dit à tout le monde de parler davantage.

10 h. 22. A la demande d' « Olga » tous les assistants se mettent à chanter la chanson favorite d' « Olga », introduite par moi dans les séances, il y a des années, en Autriche. Ce chant commence par : « O Katharina ! ».

10 h. 23. « Olga » dit qu'elle a placé sa main hors du cabinet mais la lumière a empêché les assistants de la voir. « Olga » demande que les lumières soient considérablement augmentées. On le fait. [*Par Miss Kaye qui ajuste le rhéostat à une position de 45 watts*].

« Olga » dit : « Arrêtez-vous de chanter et de parler ».

« Olga » est de nouveau très désireuse de savoir si nous sommes tous contents d'elle ? Nous l'en assurons et la remercions beaucoup. Alors elle dit qu'elle essayera de nouveau de matérialiser la main. Elle agitera le mouchoir de l'intérieur du cabinet en disant : « Winky ! Winky ! », fa-

Digitized by Google

çon capricieuse d' « Olga » de dire : « Bonne nuit ! », comme elle l'explique.

Puis les assistants devront être satisfaits pour ce soir-là, car le fluide diminue déjà.

10 h. 29. « Veuillez parler fort et beaucoup pendant que j'essaie la matérialisation de la main », sont les ordres d' « Olga », et encore : « Etreignez fortement les mains de vos voisins, car le contact doit être continu ».

Puis elle dit encore : « Regardez le mouchoir juste assez pour en surveiller les mouvements, mais ne le regardez pas fixement ! »

10 h. 35. Le mouchoir semble bouger. Il est saisi à un bout comme s'il était ramassé par une main. Il s'agite de-ci de-là trois ou quatre fois, puis, après avoir presque disparu dans le cabinet, est soudainement lâché, [*à moitié dans le cabinet à moitié en dehors*]. — Plusieurs assistants déclarent que la main était tout à fait visible, et que le « pseudopode » n'avait que trois doigts. [*De l'excellente place que j'occupais, j'ai parfaitement vu le pseudopode. Il avait l'apparence d'un tronçon blanc fendu en deux ou trois sections. Derrière ce tronçon, il sembla paraître une masse à motié lumineuse légèrement visible, juste derrière les rideaux*]. Les assistants ont une opinion différente quant à la grandeur de la main.

10 h. 36. « Olga » nous dit de continuer à parler tranquillement, et qu'elle nous montrera de nouveau la main. — Miss Baggallay et M. Price remarquent que leurs bras et leurs jambes gauches sont tout à fait glacés.

10 h. 38. Tout le monde chante de nouveau : « O Katharina ! ». « Olga » demande de nouveau notre approbation de son travail, et reçoit une véritable ovation.

10 h. 44. « Olga » dit que la force s'en va rapidement, et qu'elle ne pourra rien faire de plus pour nous ce soir, ce dont elle est très peinée. Tout le monde la remercie beaucoup.

10 h. 46. « Olga » dit : « *Auf Wiedersehen und Gott zum Gruss* ».

Les assistants répondent : « *Good night* », et « *Au revoir* ».

10 h. 48. La tête de Rudi est tombée sur la poitrine de M. Price. Rudi frissonne de nouveau et sort lentement de la trance. Amereller appelle une ou deux fois lentement et distinctement : « Rudi ! Rudi ! », et après une secousse très violente, Rudi finit par se secouer, et se réveille.

10 h. 51. La lumière blanche est rallumée, et la porte descellée.

Signé :
LUCY KAYE,
Secrétaire.

De cette façon se termina notre première séance avec Rudi, apportant un nouveau document à la science psychique.

Les conditions parfaites de contrôle établirent un standard pour les phénomènes physiques futurs, et j'espère que tous les médiums auront à cœur de les accepter.

L'installation joua parfaitement. Et le médium fut absolument confortable, beaucoup plus qu'avec n'importe quel système d'attaches ou de cordes ; systèmes toujours peu satisfaisants, parce qu'il y a tant de moyens de sortir de ses liens. Annie-Eva Fay pouvait produire toujours beaucoup de phénomènes sans sortir de ses liens en aucune façon. Elle accomplissait ceci en relâchant les cordes et les

Digitized by Google

chevillières, et en volant quelques centimètres ici et là, en glissant les nœuds sur ses bras, sur ses poignets, ou sur ses jambes, elle pouvait se procurer assez de jeu pour bouger des objets, en soulever jusqu'à sa bouche, etc. Mais le contrôle électrique empêche toutes ces tricheries, et tous les médiums à effets physiques devraient *réclamer* ce contrôle-là.

Si Rudi se trouvait entièrement à son aise pendant la séance, je connais quelqu'un qui ne l'était pas. Mes jambes étaient si raides d'avoir étreint les jambes du médium que je pouvais à peine me tenir debout à la fin de la séance, et Lord Charles eut la bonté d'en masser un peu les muscles.

La « pause » de 12 minutes pendant la séance est tout à fait coutumière. Quelquefois même il y a deux ou trois pauses. Je ne prétends pas comprendre le pourquoi de ces pauses. La plupart des assistants ne quittèrent pas leur siège pendant cet entr'acte pour ne pas avoir l'ennui de remettre les gants et les chaussettes métalliques.

Les phénomènes dont nous avons été témoins sont les habituels. L'écartement des rideaux, les pseudopodes, les lévitations, les brises (souffles, poids), et., étaient d'excellents exeemples des meilleurs phénomènes produits par Rudi, dont je ne n'avais jamais été témoin auparavant dans d'aussi bonnes conditions.

Les séances à Braunau étaient brillantes. Mais le fait qu'elles se produisaient dans la propre maison du médium doit (en tout cas dans l'esprit des critiques) en amoindrir un peu la valeur.

Rudi avait l'air assez dispos après sa séance. Et après avoir pris de la limonade, mêlée de brandy, il parut être redevenu tout à fait Lui.

Le rapport du thermographe dans le cabinet ne dénota rien de remarquable. Il monta régulièrement de 54° à 57° Farhrt. Le thermographe vérificateur dans la salle montra une ascension semblable, et le thermomètre ordinaire de la chambre indiquait 56°.

S'il y a une particularité spéciale dans le thermographe du cabinet, c'est une légère accélération dans la façon de monter qui eut lieu à 10 h. 10, au moment où de très beaux phénomènes se manifestaient.

SECONDE SÉANCE DE DÉMONSTRATION

Lundi 15 *avril* 1929

La règle de notre laboratoire a toujours été d'inviter la Presse et la Science officielle à nos démonstrations ; ainsi que Sir Richard Gregory le faisait remarquer dans son article de fond, il y a une année de cela, même un peu plus : « *C'est une chose excellente que les savants mettent la Presse dans leur confidence, parce que, après tout, c'est le public que nous cherchons à instruire* ». D'abord, nous fûmes critiqués, dans certains cercles, parce que nous intéressions la Presse à notre travail. Mais plus récemment, nos critiques ont eux-mêmes recherché la publicité des journaux, ce qui est logique, du moment que cela sert le progrès.

Digitized by Google

Nous avons toujours été dans les meilleurs termes avec la science officielle, comme nos membres le savent. Si nous ne sommes pas établis de façon à intéresser la science orthodoxe, nous ne faisons que perdre notre temps et notre énergie. Il est vrai que les occasions de placer, devant les savants, des matériaux dignes d'examen ont été fort peu nombreuses, mais beaucoup en valaient la peine.

Quand il fut certain que Rudi viendrait à Londres, j'écrivis immédiatement à Sir Richard Gregory pour l'inviter à assister aux séances de démonstrations. Malheureusement, il allait justement quitter la ville, et il lui était impossible d'accepter notre offre, mais il nous recommanda d'inviter Lord Rayleigh, le professeur Rankine et le professeur Julian Huxley, dont les noms m'étaient déjà venus à l'esprit. Par conséquent j'invitai les messieurs ci-dessus. Le professeur Huxley, étant membre du Laboratoire, fut averti de la façon habituelle. Et le professeur A.-M. Low fait partie de notre Comité. Lord Rayleigh, qui est le fils du fameux savant (1) convint d'assister à la prochaine séance. Je décidai aussi quelques journalistes de marque d'y assister.

Je ne répéterai pas les détails des préparatifs de la séance. Ce furent exactement les mêmes conditions. Toutes les séances eurent lieu dans les mêmes conditions de contrôle, etc. Voici le détail dictaphonique de la séance.

Température de la chambre 58° F. Assistants : Rudi, 9 ; M. H. Price, 8, contrôleur du médium ; Lord Rayleigh, 7, deuxième contrôleur ; M. Amereller, 6 ; M. Charles Sutton, 5 (*Daily Mail*) ; Mme la Comte Susan de Malmesbury, 4 ; M. Hannen Swaffer, 3 (*Daily Express*) ; M. Thomas H. Pierson, 2 ; Lord Charles Hope, 1 contrôlant l'installation électrique ; M. Charles Hunter, 13 ; M. Clephan Palmer, 12 (*Daily News*) ; Miss Phillimore, 11 ; Mrs Maude-Roxly, 10.

Le médium et tous les assistants sont contrôlés par l'appareil électrique.

8 h. 56. La porte est cachetée. La lumière blanche est éteinte. Le contrôle est bon.

9 heures. Rudi a haleté, pendant presque 30 secondes et est maintenant en trance.

9 h. 01. « Olga » dit : « Dieu vous bénisse ! » Nous lui souhaitons tous le bonsoir. Et elle nous demande de parler.

9 h. 08. « Olga » dit : « Qu'elle nous a tous examinés », que le contrôle est bon et désire que nous ayons 12 minutes d'arrêt ; [*comme d'habitude*].

9 h. 10. Rudi est sorti de trance, après les habituels frissons. La lumière blanche est rallumée, et la porte décachetée. [*Quelques membres du cercle restent sur leurs sièges, d'autres se promènent*].

9 h. 21. Température de la chambre : 59° F.

9 h. 23. La porte est recachetée. La lumière blanche éteinte. Contrôle parfait.

9 h. 25. Rudi est en trance. « Olga » dit : « Dieu vous bénisse ! », et demande de la musique.

(1) John William Strutt, troisième Baron Rayleigh, (1842-1919), épousa une des sœurs du comte de Balfour, et s'intéressa plus tard aux recherches psychiques.

Digitized by Google

9 h. 27. La respiration du médium est rapide et très saccadée [*Lady Malmesbury dit que cela lui rappelle une locomotive à vapeur ; comparaison exacte*]. « Olga » dit : « Parlez tous, S. V. P. ». Elle, ou plutôt Rudi, bat la mesure.

9 h. 35. M. Pierson et M. Charles Hope font la remarque qu'ils sentent des souffles froids. Le gramophone joue : « O Katharina ! »

9 h. 50. « Olga » dit que la lumière rouge [*au-dessus de la table*] est trop brillante pour elle. Par conséquent Miss Kaye baisse la lumière avec le rhéostat qui contrôle la lampe de 60 watts placé devant le cabinet. Et Lord Charles Hope tourne le rhéostat qui contrôle les six lampes du contrôle électrique. Le contact est repris de nouveau et le cercle est complet.

9 h. 59. « Olga » dit qu'il est impossible de faire quelque chose avant quelques minutes ; elle demande une deuxième pause de 12 minutes. Après quoi elle espère pouvoir nous donner immédiatement quelques phénomènes.

10 heures. Rudi sort de la trance. On rallume la lumière blanche. La porte est décachetée. Le cercle est rompu. [*La plupart des assistants restent à leur place, comme auparavant*].

10 h. 13. On recachète la porte pour la troisième fois. On éteint la lumière blanche. La température de la salle est de 59,5° F.

10 h. 19. Rudi est en trance.

10 h. 24. M. Price demande à « Olga » si elle désire voir quelques assistants changer de place pour améliorer les conditions. Mais « Olga » répond « Non », immédiatement.

10 h. 29. « Olga » réclame qu'on chante « O Katharina ! » sur le gramophone, et que chacun s'y joigne. [*Seuls, quelques assistants le font*].

10 h. 41. « Olga » dit qu'elle est vraiment désolée, mais il sera tout à fait impossible de produire quelque phénomène ce soir. « Le pouvoir est parti », dit-elle.

10 h. 45. Rudi sort de trance. La lumière blanche est rallumée.

Malheureusement, Lord Rayleigh fut obligé de partir à ce moment-là, et il manqua quelques phénomènes remarquables. Indubitablement les conditions étaient mauvaises, et je crois que la faute en était aux assistants. Tout le monde était raide, pas naturel, et très digne.

L' « atmosphère invisible » du cercle ne ressemblait pas plus à celle de notre précédente séance que du fromage à de la craie. Cinq minutes avant d'avoir commencé la séance, je *savais* qu'elle ne réussirait pas.

Tout semblait aussi mort qu'une momie. Personne ne parlait. Ou très peu. Je remarquai que j'étais seul à chanter : « O Katharina », quand nous aurions dû le chanter en chœur. Bien que je me sois mis à faire la conversation avec Lord Rayleigh, je ne pouvais l'obliger à chanter « O Katharina ! »

D'ailleurs, presque tous les assistants étaient étrangers l'un à l'autre. Mais il n'y avait pas, parmi eux, de boute-en-train ». Je n'ai point de médiumnité, mais je sentais la réaction de la lourde atmosphère, qui n'était ni critique, ni inamicale. Je ne crois pas que la plupart des assistants aient réalisé l'importance *psychologique* d'être liants et joyeux. D'ailleurs, on ne pouvait guère attendre, de personnes de

Digitized by Google

qualité, qu'elles se missent à bavarder et à chanter jusqu'à en être enrouées. Pourtant, combien cela aurait aidé ! ! !

Quelques personnes sottes dirent, après, qu'aucun phénomène n'avait eu lieu, parce que Lord Rayleigh était là ; mais peu de gens de la salle savaient qui il était, et on n'avait pas dit au médium les noms des assistants. Et même si on les lui avait dit, le nom de Rayleigh ne lui aurait rien suggéré. Non. Ce fut simplement le mangue d'enthousiasme et de vitalité qui nous occasionna cette mauvaise séance. Et si cela réagit sur moi (sans médiumnité) que doit avoir ressenti le médium (et surtout son subconscient) ?

Le Professeur Hans Thiring, de Vienne, résout (1) admirablement la question, dans le rapport qu'il fit d'une séance avec Willy Schneider.

Il explique : « Ce dont ce médium a besoin par-dessus tout est une atmosphère de gaieté parmi les assistants. Dans toutes nos séances, les plus forts phénomènes télékinétiques eurent lieu pendant des éclats de rire formidables, quand les assistants plaisantaient, ou quand on chantait un chœur rhytmique... Je pense que la production des phénomènes doit nécessairement dépendre des sentiments mutuels de bonne volonté entre le médium et les assistants...

« Il est clair que bien des hommes ordinaires ne pourraient pas même s'endormir dans leur propre lit, à 10 heures du soir, si une demi-douzaine de Professeurs d'Université étaient assis autour d'eux, attendant, dans un silence de mort, que le phénomène s'accomplît !

« Les phénomènes métapsychiques qui sont infiniment plus délicats ne peuvent pas être produits par la simple volonté du médium. Une émotion psychique paraît être nécessaire. De la même manière que certaines fonctions sexuelles sont excitées par les émotions et l'imagination.

« Quant à notre médium, les émotions nécessaires semblent lui être fournies par la musique rhythmique, par le toucher d'une femme, ou par l'esprit gai d'un cercle joyeux. Toutes les fois que l'atmosphère du cercle est semblable à celle d'un tribunal, où le médium serait le pauvre accusé, ou ce qui est pire même, quand la séance ressemble à des examens de collège, aucun phénomène ne *veut* se produire ».

Un investigateur expérimenté approuvera chaque mot du Professeur Thiring.

Plusieurs assistants partirent en même temps que Lord Rayleigh (qui exprima le vœu de voir une autre séance), mais ceux qui restèrent décidèrent de faire un nouvel essai. Il en furent bien récompensés. Le contrôle et les préliminaires furent les mêmes qu'aux autres séances.

Mais voici la suite des notes dictaphoniques de Miss Kaye :

Pour cette deuxième partie, les assistants comprennent maintenant : Rudi, 9 ; M. H. Price, 8 ; (1er contrôle) ; M. Amereller, 7 ; (2e contrôle) ;

(1) *Journal Am. S. P. R.*, Déc., 1925, p. 704 et 705.

Digitized by Google

M. Charles Sutton, 6 (*Daily Mail*) ; M. Hannen Swaffer, 5 ; M. Thomas H. E. Pierson, 4.

Le contrôle électrique est examiné et reconnu parfait.

11 h. 26. La lumième blanche est éteinte. La lumière rouge est à 40 watts environ.

11 h. 28. Rudi est en trance. « Olga » demande que les assistants changent de place comme suit : M. Pierson 7 à côté de M. H. Price, tous deux contrôlant le médium 9, puis M. Amereller 6 ; M. Sutton 5 ; M. Hannen Swaffer, 4, chargé de surveiller l'installation électrique.

Les assistants changent de place. Le contrôle est de nouveau parfait.

11 h. 35. Les rideaux s'agitent violemment, jusqu'à toucher les têtes des assistants. Nous nous écrions : « Très bien, Olga ! ». Le rideau s'agite alors au-dessus et en dehors des assistants. « Parlez tous, s'il vous plaît », dit « Olga ». Le rideau bouge encore. Tous les assistants entendent une vingtaine de notes jouées séparément et distinctement sur la cithare-jouet. D'abord plusieurs accords furent joués sur la cithare. Puis « Olga » demande la musique du gramophone, et, pendant qu'il joue, des notes sont frappées sur la cithare, en mesure.

11 h. 44. « Olga » demande de la « musique douce ». Une valse pour saxophone-solo est jouée avec une fine aiguille. Le rideau continue à s'agiter. On entend de nouveau la cithare. Le rideau bouge de nouveau. M. Pierson dit que le rideau a été « soufflé » contre sa tête. [*Il m'a aussi frappé*]. La musique est toujours douce. Le contrôle parfait. La corbeille à papiers s'élève gentiment dans l'air, avance un peu, et tombe à terre. Le rideau s'agite toujours. La clochette tinte. « Olga » est désireuse de savoir si tous les assistants voient les phénomènes et s'ils en sont satisfaits ? « Que tout le monde parle ! » dit-elle. M. Amereller demande que cinq coups soient frappés. « Olga » frappe cinq fois [*sur le mur du cabinet*]. La table tombe avec un bruit violent. Les rideaux s'agitent violemment.

11 h. 52. « Olga » demande qu'on remette la table sur ses pieds devant le cabinet, et d'y poser un mouchoir. C'est fait [*par M. Sutton*] et le contact est rétabli. La lumière rouge est bonne.

11 h. 55. M. Hannen Swaffer dit qu'il voit quantité de lumière spirites.

11 h. 58. Le mouchoir s'élève comme s'il avait été ramassé par une main [*d'entre les rideaux du cabinet*] et s'agite neuf ou dix fois de haut en bas.

12 h. « Olga » joue avec le mouchoir. Elle demande du papier et un crayon. [*M. Sutton les lui fournit*] et les place sur la table devant le cabinet. Le crayon est immédiatement saisi. [*Quelques assistants, parmi lesquels M. Swaffer* (1), *voient une main écrire avec le crayon, et le papier bouger légèrement.*]

M. Amereller demande si « Olga » aimerait qu'il tienne le papier pendant qu'elle écrit ? Réponse : Non ! elle a écrit tout ce qu'elle désirait, et prie quelqu'un d'enlever le papier. C'est fait [*par M. Sutton*] et Miss Kaye le met dans sa poche. [*Le papier est un peu gribouillé*].

12 h. 5. « Olga » nous dit qu'elle a laissé tomber le mouchoir dans le cabinet après y avoir fait un nœud. Elle dit qu'elle aurait aimé le mettre dans la boîte de verre du thermographe [*qui était fermée à clé avec un cadenas*], mais le pouvoir est loin d'être assez fort.

Tous les assistants ont vu une « main » ou « pseudopode » agitant le mouchoir, mais ils ne sont pas d'accord quant à ses dimensions et au

(1) Voir *The National Spiritualist*, mai 1929, p. 56.

Digitized by Google

nombre de doigts. [*Le mouchoir fut vraiment trouvé à côté de la boîte du thermographe, avec un nœud très serré. Bien qu'il soit possible de faire un nœud dans un mouchoir avec une main seulement, l'attacher de façon très serrée exige les deux mains, ou un support quelconque pour y attacher un bout, pendant que l'autre bout est tiré très fortement.*]

12 h. 10. Rudi sort de trance.

12 h. 13. La lumière blanche est allumée, et la séance est terminée.

(Signé) : Lucy KAYE, *secrétaire.*

C'était grand dommage que Lord Rayleigh, et les autres membres n'aient pu rester pour cette deuxième séance, si riche en remarquables phénomènes. Avec Rudi, ayant les pieds et les mains tenus par M. Pierson et par moi-même, et contrôlé par quatre circuits électriques séparés, cette partie de la séance fut extraordinaire.

Le contrôle est tellement sensible (pour les assistants et le médium) que, pendant la respiration pénible qui accompagne chaque trance, l'intensité des lampes indicatrices (index), varia avec chaque expiration exhalée par Rudi, et d'après la pression de nos mains jointes.

Je ne sais pas si notre cercle, devenu plus petit (et plus intime) en améliora les conditions. Mais il y eut une énorme différence entre « l'atmosphère » du début et celle de la fin.

Peut-être est-ce parce que nous nous connaissions tous ? (et par conséquent étions moins froids), ou bien, le médium (consciemment ou subconsciemment) était moins nerveux avec moins d'assistants. Le critique ne nous aidera pas s'il suggère que le contrôle était moins strict. Au contraire ! Il fut, si possible, fait plus consciemment, parce que M. Pierson est beaucoup plus habitué à contrôler une séance que Lord Rayleigh, qui me dit « que c'était sa première expérience dans ce domaine, et la première fois qu'il voyait un médium en trance ».

Le rapport du thermographe indiqua une montée égale de 2, 5° F., et les thermographes vérificateurs, se trouvant en différentes parties de la chambre indiquèrent une semblable ascension.

TROISIEME SEANCE DE DEMONSTRATION

Mercredi 17 *Avril* 1929

Pendant que j'y pense, je dois déclarer que ni Rudi, ni ses « guides » ne nous imposèrent aucune condition pour la direction des séances ou le traitement du médium. Je mentionne ceci, parce que d'autres investigateurs semblent avoir accepté certaines règles et conditions avant de commencer leurs expériences. A aucune séance faite avec Willy ou Rudi, je n'ai jamais signé d'arrangement pour ce que je devrais faire ou ne pas faire. Je pense que c'est affaire de confiance réciproque entre le sujet et les expérimentateurs, qui sont regardés comme étant des gens honnêtes, convenables, en qui on peut avoir totale confiance.

Digitized by Google

Les assistants à la troisième séance de démonstration étaient : Rudi 9 ; M. H. Price 8 (contrôlant le médium) ; M. Amereller 7 ; Miss Virginia Baggallay 6 ; Capitaine Neil Gow 5 ; Mrs Naylor 4 ; M. F. G. Westgott ; Miss Phillimore 2 ; M. Ch. Sutton (*Daily Mail*) (contrôlant l'installation électrique) 1 ; le Professeur A. N. Low 10 ; M. C. Palmer (*Daily News*), 11.

Le médium et tous les assistants ont les pieds et les mains contrôlés par l'appareil électrique. Température : 60° F.

8 h. 46. La porte est cachetée. La lumière blanche éteinte.

8 h. 54. Rudi entre en trance. Sa tête est tombée sur la poitrine de M. Price.

8 h. 56. Rudi est en trance.

« Olga » dit : « Que Dieu vous bénisse ! ».

Les assistants répondent : « Bonsoir ».

8 h. 57. « Olga » dit : « Parlez ! ».

8 h. 59. « Olga » dit qu'il n'était pas nécessaire de commencer la séance en ayant la lampe rouge au-dessus de la table entièrement éteinte, mais du moment que c'est fait, il vaut mieux la laisser et plus tard nous aurons une bonne lumière rouge.

9 h. « Parlez beaucoup ! » dit « Olga ».

9 h. 05. « Olga » demande une pause de 10 minutes, et un changement de place des assistants. Miss Baggalay doit s'asseoir près de M. H. Price. Puis M. Amereller. Puis le Professeur Low. Puis quelqu'un doit prendre la place du Professeur Low au deuxième rang.

9 h. 07. Rudi n'est plus entrancé.

9 h. 08. La lumière blanche est allumée. Et la porte décachetée. [*La plupart des assistants restent à leur place. Quelque-uns fument des cigarettes dans le corridor, Rudi boit de la limonade et dit qu'il a chaud. Le cercle se reforme dans un ordre légèrement différent. Et tous les contrôles sont déclarés parfaits.*]

9 h. 20. La température de la chambre d'après le thermographe vérificateur est de 61° F.

Les assistants sont maintenant placés comme suit :

Rudi 9; M. H. Price 8 (contrôle du médium); Miss Virginia Baggallay 7 (s'aide à surveiller le médium) ; M. Amereller 6 ; Professeur Low 5 ; Mrs Taylor 4 ; le Capitaine Neil Gow 3 ; Miss Phillimore 2 ; Mr C. Sutton 1 (surveille l'installation électrique comme auparavant) ; Mr Westcott 10 ; M. C. Palmer 11.

9 h. 22. La lumière blanche est éteinte. La porte cachetée.

9 h. 25. Rudi est en trance, ayant sa tête sur la poitrine de M. H. Price.

9 h. 27. « Parlez ! » dit « Olga ».

9 h. 29. « Olga » dit : « Remontez passablement la lumière rouge. » Miss Kaye la remonte jusqu'à 50 watts environ.

9 h. 31. « O Katharina », joué au gramophone.

9 h. 33. Le contrôle du contact des pieds est vu comme étant rompu [*parce que la lampe rouge indicatrice est éteinte*],et comme personne n'est conscient d'avoir bougé son pied, M. Amereller rompt le cercle pour chercher le contact brisé. [*Olga s'entremet pour dire qu'on trouvera le manque dans la rangée de derrière*]. On le trouve, en effet, et on le répare. *On s'aperçoit que c'est un fil électrique cassé entre M. Palmer et M. Westcott*]. Le cercle est reformé.

9 h. 49. « Olga » demande de nouveau un arrêt de 10 minutes. Elle dit que lorsque nous recommencerons, il faudrait examiner que tous les contacts soient en ordre.

9 h. 51. Rudi sort de trance.

9 h. 52. Rudi est éveillé. Lumière blanche. Le cercle est rompu. D'au-

Digitized by Google

tres assistants et moi examinons tous les contacts qui paraissent être en ordre.

Les assistants se rasseyent dans le même ordre. La porte est fermée à clef, et les préliminaires habituels accomplis.

10 h. 4. Température de la chambre : 62,25° F.

10 h. 6. Lumière blanche éteinte.

10 h. 10. Rudi entrancé. Sa tête sur la poitrine de M. H. Price.

10 h. 12. Rudi est en trance.

10 h. 13. « Olga » dit : Parlez ! ».

10 h. 14. « Olga » dit : « Parlez ! »

10 h. 15. « Olga » dit : « Parlez plus haut et serrez fort ! »

10 h. 18. On chante doucement : « O Katharina ! », le rideau s'agite.

« Bravo ! Olga ! » disent les assistants. La lumière rouge est légèrement abaissée par Miss Kaye. Le rideau bouge. « Parlez ! dit Olga, ne chantez pas ! ». Le rideau remue de-ci, de-là. « Olga » dit qu'elle aimerait que la lumière rouge soit légèrement baissée, mais qu'on monte la lampe plus haut. Miss Kaye arrange cela.

10 h. 32. Le rideau bouge.

La corbeille à papier s'élève lentement, tourne autour de la chambre, et tombe à terre.

10 h. 35. On demande à M. Sutton de replacer la corbeille sur la table après avoir enlevé l'étoffe noire qui la recouvrait.

10 h. 47. Le rideau à droite est projeté soudain et violemment par-dessus les têtes de trois ou quatre assistants du côté droit du cercle. [*Le ridcau a passé par-dessus ma tête*].

10 h. 52. La tête du médium est tombée sur l'épaule de M. Price. « Olga » demande qu'on essuie le front du médium. M. Price rompt le contact [*de la main droite*]. pour ce faire, en disant que Rudi est baigné de sueur.

10 h. 58. « Auf Wiedersehen », « Au revoir ! », dit « Olga », pour un quart d'heure. Ne traduisez pas en anglais ce que je vais maintenant vous dire jusqu'à ce que le cercle soit rompu ; mais je ne peux rien faire de plus tant que les deux assistants de la rangée de derrière n'auront pas quitté la chambre. Je ne les veux pas, s'ils ne se conduisent pas convenablement, il est inutile qu'ils viennent aux séances, car une séance n'est pas un cirque. Je reviendrai dans un quart d'heure ! »

11 heures. Rudi sort de trance.

11 h. 03. Rudi est tout à fait éveillé.

Lumière blanche.

[*J'expliquai à MM. Palmer et Westcott que la rupture du contrôle qui avait eu lieu près d'eux quelques moments auparavant avait déplu à Olga; et je leur suggérai, aussi délicatement que possible, qu'ils feraient mieux de se retirer. Avec deux personnes de moins nous pourrions nous passer de la rangée de derrière, d'où tout le trouble était arrivé. Ils acceptèrent de partir*].

11 h. 23. Le cercle (dans le même ordre) est de nouveau complet. MM. Cléphan Palmer et Westcott étant partis.

La température de la chambre est maintenant de 63° F.

11 h. 24. Lumière blanche éteinte.

11 h. 29. Rudi entre en trance.

11 h. 30. Rudi est endormi.

« Que Dieu vous bénisse », dit « Olga ». Et les assistants lui souhaitent la bienvenue.

11 h. 33. « Olga » aimerait que les assistants s'avancent un peu, et se rapprochent un peu les uns des autres. Elle dit qu'elle regrettait beau-

Digitized by Google

coup d'avoir dû renvoyer ces deux assistants, mais qu'il était impossible de les garder. « Ce n'est pas de leur faute s'ils sont comme ça », ajoute-t-elle. Elle dit qu'elle va maintenant nous montrer la différence « d'atmosphère » (morale) depuis leur départ.

La façon de réagir d' « Olga » avec Palmer et Westcott était très étrange. Le lecteur se souviendra que Palmer m'avait accompagné en Autriche il y a quelques années pour voir Rudi. Et que, dans ses articles et le livre (1) qu'il écrivit en Angleterre à son retour, il dit de façon certaine qu'il était convaincu que les phénomènes étaient réels. En fait, il était enthousiasmé de ce qu'il avait vu. C'était grand dommage qu'il fût obligé de partir ; car les journalistes qui restèrent virent quelques phénomènes remarquables.

Que le lecteur me pardonne cette digression ; mais cet article, pour copier une expression d'Hérodote, se prête spécialement à des digressions.

11. h. 35. « Olga » dit : « Parlez et serrez-vous fort les mains ! »

11 h. 40. A la demande d' « Olga », nous chantons [« *O Katharina !* »]

Le rideau bouge. Une masse curieuse et impossible à définir est visible dans l'ouverture des rideaux. Elle semble posséder la vie. Elle disparaît lentement. M. H. Price la compare à un homme de neige informe et à moitié lumineux [*Description très exacte*].

11 h. 47. « Olga » désire savoir si tous les assistants ont vu le phénomène, et s'ils en sont contents. Tous témoignent avec énergie de leur plaisir. Le rideau s'agite violemment. La corbeille à papiers s'agite aussi. La masse informe de téléplasme apparaît de nouveau.

« Olga » dit : « Parlez ! ».

Miss Phillimore et le Capitaine Neil Gow disent qu'ils virent aussi deux barres légèrement convergentes d'environ 8 pouces de longueur et 3 de largeur.

11 h. 52. Le rideau s'agite de nouveau violemment. « Olga » demande à un assistant de placer pour elle un mouchoir sur la table et de reformer immédiatement le cercle. Au bout de quelques secondes à peine, on voit le mouchoir s'élever et être jeté contre les assistants.

Soudain, le rideau s'élève au-dessus de la tête des des assistants. Miss Kaye, qui était debout derrière M. Amereller en sentit le vent sur son visage. On entend un coup violent près de la table. Le rideau s'agite toujours !

11 h. 58. Le rideau bouge de nouveau de-ci de-là. Il s'envole soudain encore une fois; et le vent qu'il produit est senti dans toute la salle.

12 h. 05. On s'aperçoit que le contrôle des pieds est imparfait. [*On le remarque immédiatement parce que la lampe indicatrice du contrôle des pieds est éteinte. La « rupture » venait de ce que deux des assistants n'avaient pas pressé ensemble suffisamment leur plaque commune. Je rappelle que le cercle avait dû un peu se serrer*]. « Olga » dit qu'elle ne pourra rien faire jusqu'à ce que tout soit remis en ordre. [*Ceci parce que, si on atteste un phénomène alors que le contrôle est imparfait, les critiques ne se font pas faute de le condamner*]. Le contrôle est réparé.

12 h. 10. Les assistants chantent : « O Katharina ».

12 h. 12. « Olga » dit qu'on l'appelle, et qu'elle doit partir, car on l'at-

(1) *L'Enigme du Spiritualisme*, Londres, 1927.

Digitized by Google

tend ailleurs. Elle regrette de s'en aller, mais sent que les assistants ont eu de bons phénomènes, et ne sont pas désappointés.

12 h. 14. Rudi sort de trance.

12 h. 15. Rudi est réveillé. La lumière blanche est allumée de nouveau et le cercle rompu.

Signé :
LUCY KAYE,
Secrétaire.

Ceci termina une séance très réussie, notamment dans sa dernière partie. Il était vraiment fâcheux qu'arrivât l'incident du contrôle rompu, mais toute installation eût pu avoir un accident. Cela prouva que le système d'indicateurs électriques était absolument efficace pour contrôler les assistants aussi bien que le médium. Si l'on veut considérer la médiumnité à sa réelle valeur, le médium a autant de droits d'être protégé contre les assistants malhonnêtes, que ceux-ci contre un médium sans honnêteté.

Le professeur A.-M. Low m'écrivit quelques jours après la séance pour me remercier de la soirée « *vraiment extraordinairement intéressante* » qu'il avait passée au Laboratoire. Il continuait ainsi : « Je ne pense pas que l'appareil électrique soit vraiment efficace, car il serait vraiment très aisé d'y faire un court-circuit à n'importe quel endroit.

« Inutile de vous dire que je ne crois pas que la chose ait été faite. Car il était évident que chacun désirait voir des phénomènes. Malgré tout, il est important de ne laisser aucune marge à la critique. Je suis encore certain que la « méthode de capacité » (capacity méthod) est presque le seul type de contrôle vraiment sûr. De cette façon, vous pourriez connaître le moindre mouvement de chaque personne se trouvant dans la chambre, même si aucune autre personne ne savait ce qui arrive ».

Le professeur Low s'intéresse beaucoup aux choses psychiques. Mais il a eu très peu d'expériences en ce domaine. Lui, et M. Olive Maskelyne furent complètement mystifiés par Mme Silbert quand elle se trouvait à Londres, il y a quelques années, bien que les phénomènes se fussent accomplis en pleine lumière électrique.

Remarquons aussi que le professeur Low connaît mal les moyens de tricher, et ce que la prestidigitation est à même d'accomplir. Il faisait partie du groupe formé par le *Sunday Chronicle*, en 1926, lors du scandale de Harold Evans, après que j'eusse déjà annoncé que tous les phénomènes étaient truqués. Les investigateurs du *Sundy Chronicle* découvrirent la fraude d'Evans simplement en inondant les « phénomènes » de lumière blanche.

Quand le professeur Low m'écrivit la lettre dont je viens de citer des passages, il ne savait pas que, déjà, en 1875, Sir William Crookes employait déjà la méthode dite «méthode de capacité» pour surveiller Annie-Eva Fay, comme je l'ai raconté plus haut. Mais Miss Fay se joua du contrôle, parce que le contrôle tactile manquait et parce qu'aucun des investigateurs ne connaissait ses « trucs ». Et Eva ne

Digitized by Google

pouvait jamais produire ses phénomènes qu'à quelques pouces de distance.

Le professeur Low ignore le fait que le médium était contrôlé par deux personnes et que *chaque* assistant faisait la chaîne avec ses deux voisins. Il n'en pouvait être autrement pour que l'indicateur marchât bien. Le seul assistant à la troisième séance qui aurait pu être soupçonné d'aider le médium était Amereller. Mais le professeur Low lui-même s'aidait à contrôler Amereller comme on peut le voir d'après l'ordre des assistants.

Le professeur Low prétend « *qu'il eût été extrêmement facile d'amener un court-circuit en un point spécial* ».

C'est juste ; mais ceci s'applique à n'importe quel système électrique à condition d'avoir sa liberté pour le faire. Le professeur Low ne nous dit pas comment faire pour se libérer du contrôle ; avant qu'un assistant puisse amener un court-circuit, il lui faudrait libérer ses mains ce qui exigerait l'aide de deux complices. Supposons qu'il ait libéré ses mains, il ne pourrait que fort peu s'en servir parce que les gants métalliques très serrés sont réunis par des fils électriques isolés, et tout cela empêcherait ses mouvements. Il devrait ôter ses gants. Il devrait ôter les chaussettes métalliques pour pouvoir marcher un peu, parce qu'elles aussi sont réunies par des fils métalliques isolés. Et, supposons qu'il ait trouvé deux complices pour enlever ses gants et ses chaussettes, et produit certains phénomènes, il serait quand même obligé de se remettre dans son appareil à la fin de la séance.

De même que la variation de pression ou de contact des mains jointes de deux assistants, se manifeste par des variations d'intensité de l'éclat des lampes indicatrices, de même qu'arriverait-il à ces lampes au moment où un assistant sortirait de son appareil de contrôle, et où ses deux affiliés changeraient de place ?

Ce qu'il y a d'admirable dans le contrôle des lampes indicatrices est que, quand un hiatus se produit, tous les assistants peuvent le voir immédiatement. Cela procure donc cette atmosphère de confiance mutuelle si nécessaire aux bonnes séances.

Le « contrôle de capacité » rapportant les variations sur un galvanomètre n'est utile qu'à l'homme qui surveille cet instrument, mais est sans valeur pour le reste du cercle. Et avec le « contrôle de capacité », les pieds sont libres.

Mais, simplement pour argumenter, supposons qu'un assistant ait trouvé deux complices. Qu'il ait enlevé ses gants et ses chaussettes sans que les lampes indicatrices aient enregistré le fait, et qu'il soit maintenant libre de toute entrave. Mais quelle espèce de phénomènes va-t-il bien pouvoir produire ?

Produira-t-il les souffles froids que le représentant du *Daily Mail* rapporte comme étant exceptionnellement forts à l'extrémité du cercle, dans la partie de la salle la plus éloignée du médium ? Pourrait-il baisser la température du cabinet de 1°,5 F. ? Pourrait-il produire des masses de « téléplasme » et des « pseudopodes », et des « formes enfantines », et des « hommes de neige » ?, tout cela dedans le

Digitized by Google

cabinet, de telle façon qu'il tromperait un investigateur habile ? Je ne le crois pas !

Il ne pourrait certes pas faire un nœud solide dans un mouchoir, ou écrire dans le cabinet, de la même façon (semi-lumineuse) que nous vîmes ce phénomène avec Rudi. Ma thèse est prouvée par le fait qu'aucun prestidigitateur n'a jamais essayé d'imiter les phénomènes produits par les Schneider.

Un assistant se promenant dans le cercle ferait du bruit sur le tapis de liège comprimé qui couvre le plancher de la salle des séances, et à moins de pouvoir se rendre transparent, le fait que son corps s'interposerait entre la lampe, les objets lumineux et les assistants serait immédiatement remarqué.

Ceci est le récit simple et direct des phénomènes produits lorsque Rudi était avec nous, et les conditions dans lesquelles nous en fûmes témoins.

Nous sommes heureux des critiques, et même nous les recherchons partout. Mais c'est notre devoir d'analyser ces critiques, qui, si souvent, sont basées sur de fausses prémisses. Si nous revenons à la lettre du professeur Low, il se pourrait que ce fût un avantage (et une complication) d'incorporer le « contrôle de capacité » au système des lampes indicatrices. Mais ce critique fut, en tout cas, assez honnête pour dire qu'il était convaincu que personne, ce soir-là, n'avait essayé de tromper. Impossible qu'il ne le sût pas, puisqu'il occupait la meilleure place pour voir le phénomène.

Une baisse de température

Comme je l'ai indiqué plus haut, notre thermographe spécial de transmission était placé à l'intérieur du cabinet (à la place marquée E sur le plan), à chacune des cinq séances que nous eûmes avec Rudi. Un thermographe vérificateur fut placé sur le manteau de la cheminée (plan B) ; la chambre ne fut pas chauffée pendant le séjour de Rudi pour en garder la température aussi égale que possible. Aucune fenêtre ne fut ouverte non plus avant les séances, et on suspendit un thermomètre ordinaire sur le mur à droite de la porte L. Tous ces instruments sont faits par MM. Negretti et Zambra.

Le thermographe spécial était remonté immédiatement avant la séance, et porté soigneusement dans le cabinet où il restait sans être touché jusqu'à la fin de la séance, quand Miss Kaye enlevait le graphique et comparait le thermographe avec les autres instruments.

Dans quatre (sur les cinq séances) les courbes montrées par l'instrument du cabinet étaient normales. La courbe ascendante était à peu près identique à celle des autres instruments. Naturellement, ces instruments montrèrent une montée égale due à la présence d'un certain nombre de personnes dans la salle, aux lampes allumées, etc. Mais à la troisième séance, l'instrument du cabinet indiqua une forte baisse, comme on peut le voit sur le graphique qui a été reproduit, au même moment, les instruments vérificateurs indiquaient la montée habituelle.

Digitized by Google

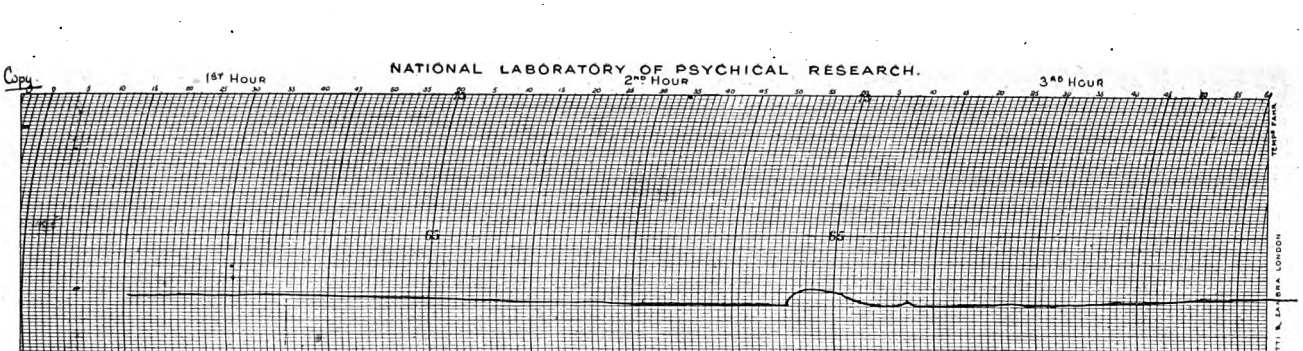


FIG. IV.

Graphique du thermographe donnant la courbe de la température pendant la troisième séance.

Il faut remarquer que la température tomba pendant cette séance.

Digitized by Google

Ce qui est curieux aussi à constater est la manière dont la montée et la descente changèrent sur l'instrument du cabinet, tandis que cette manière de monter fut égale dans le thermomètre vérificateur.

Maintenant, j'analyserai le graphique indiquant la température du cabinet, avec des remarques au sujet des phénomènes, et les degrés de chaleur étant indiqués par les instruments vérificateurs.

Température du Cabinet :

8 h. 46 : 60°,75 (dans la salle 60°,75).
8 h. 51 : 60°,87 (début de la trance, 8 h. 54).
9 heures : 60°,87 (Olga parle).
9 h. 15 : 60°,75 (la température descend).
9 h. 20 : 60°,65 (dans la salle 61° après l'arrêt).
9 h. 30 : 60°,50 (on augmente la lumière rouge).
9 h. 45 : 60°,37 (moment réparation contrôle).
10 heures : 60°,12 (deuxième pause ; à 9 h. 55 la descente s'accélère soudain).
10 h. 4 : 60°,15 (Instrument ferme ; salle température : 62°,25. Comme la porte a été ouverte quelques minutes, la température de la salle a un peu baissé, ainsi que l'indique l'instrument vérificateur. L'instrument du cabinet ne changea pas).
10 h. 15 : 60°,15 (Pas de changement. « Olga » dit: « Serrez bien »).
10 h. 23 : 60°,15 (Une montée subite et incompréhensible de température. Forts mouvements des rideaux. Température 60°,15).
10 h. 24 : 61°.
10 h. 25 : 61°,12.
10 h. 26 : 61°,20.
10 h. 27 : 61°,20. La température recommence à baisser.
10 h. 28 : 61°,12.
10 h. 29 : 61°.
10 h. 30 : 60°,90.
10 h. 31 : 60°,85.
10 h. 32 : 60°,65 (La température tombe et la descente s'accélère. La corbeille à papiers descend lentement, etc.).
10 h. 33 : 60°,50 (Tombe toujours rapidement).
10 h. 34 : 60°,37 (Tombe toujours rapidement).
10 h. 35 : 60°,15 (Tombe toujours rapidement).
10 h. 36 : 60°,08 (S'affermit).
10 h. 37 : 60°,05 (De 10 h. 37 à 10 h. 40, la température resta constante. A 10 h. 40, une montée rapide de 0°,25 en une minute commença. La température retomba immédiatement (à 10 h. 41) à 60°,12).
10 h. 43 : 60°,12 (De 10 h. 43 à 10 h. 57, une montée égale de un quart de degré jusqu'à 60°,37. Pendant cette période les rideaux s'agitent. Rudi a très chaud).
10 h. 57 : 60°,37 (Une descente, avec accélération curieuse après deux minutes, jusqu'à 60°,15 ; à 11 heures, Rudi s'éveille).
11 heures : 60°,15.
11 h. 03 : 60°,25 (Rudi est éveillé).

Digitized by Google

A 11 h. 03, on allume de nouveau la lumière blanche, la séance étant terminée.

Bien que nous ayons obtenu de beaux faits pendant la deuxième partie de la séance, le thermographe du cabinet indiqua 60° jusqu'à 11 h. 30, lorsque l'aiguille retomba automatiquement parce que le graphique était fini. A 11 h. 25, l'instrument du cabinet indiquait 60°,50, mais à la même minute le thermographe indicateur indiquait 63°, soit une différence de 2° 50.

On verra, d'après le rapport ci-dessus, que la température dans le cabinet fut constamment plus basse que celle de la salle de séances pendant la soirée, avec de légères variations. On peut bien apprécier ces changements en étudiant la copie du graphique (diagr. : 4) avec une loupe. On remarquera que le graphique est divisé en minutes et que chaque degré est divisé en quatre parties, soit un quart de degré. On peut lire la charte originale à 0°01. On peut remarquer que la température de la salle des séances devint de plus en plus chaude, tandis que celle du cabinet, malgré les pauses, devenait de plus en plus froide, commençant à 60°,75 et finissant à 11 h. 30 à 60°,65, et même à 60°,05. La baisse n'était pas très grande, mais la différence entre le minimum du cabinet et le maximum de la salle était de 2°,95, *et nous ne pouvons pas en trouver la raison.*

S'il y avait eu des courants d'air dans le cabinet qui expliqueraient la baisse, ils auraient dû se produire à chaque séance, du moment que les conditions étaient identiques.

Le cabinet est cependant mieux protégé que les autres parties de la chambre, à cause des lourds rideaux de peluche, et si l'on admet que le mouvement des rideaux peut faire baisser la température, (j'essayai, mais en vain, de le faire) il faut remarquer que d'habitude la température s'élevait pendant que les rideaux s'agitaient.

Ceci paraît normal si l'on admet que l'air chaud de la chambre pénétrait dans le cabinet.

Nous ne qualifierons pas de « phénomène », l'étrange conduite du thermographe du cabinet. Mais, *nous ne pouvons pas l'expliquer,* et ne pouvons pas le reproduire dans les mêmes conditions, mais sans le médium.

Le thermomètre près de la porte, et le thermographe sur le manteau de la cheminée étaient très d'accord, et, à n'importe quel moment indiquaient toujours une chaleur plus forte que notre instrument principal, bien que, au début de la séance, tous les trois indiquassent la même température.

Si l'on admet que la dite baisse soit anormale, il est possible qu'une forme de chaleur y soit transformée et convertie en force. Et s'il en est ainsi, n'est-il pas possible que les lourds rideaux aient servi d'Isolateurs pendant les courts arrêts de la séance ?

Je pense que cela saute aux yeux que, si l'instrument du cabinet avait continué à marcher jusqu'à la fin de la séance à 12 h. 1/4, la température aurait rattrapé celle de la chambre, du moment que le pouvoir de Rudi diminuait, bien que nous obtenions à ce moment-là

Digitized by Google

d'excellents phénomènes, tel que « l'homme de neige », si l'aiguille n'était pas retombée à 11 h. 30, le graphique étant terminé.

QUATRIÈME SÉANCE DE DÉMONSTRATION

Vendredi 19 *avril* 1929

La quatrième séance ne réussit pas très bien, et l'unique raison de la médiocrité des phénomènes obtenus fut, sans aucun doute, la chaleur excessive de ce soir-là, due à une vague de chaleur anormale en avril.

Après tous les préliminaires habituels, le cercle se forme comme suit :

Rudi, 9 ; M. H. Price, 8 (contrôle) ; M. Ch. Sutton (*Daily Mail*), 7 ; M. Amereller, 6 ; Mrs Mallous, 5 ; Major C. Peters, 4 ; Capitaine Seton Kar, 3 ; Sir James Dunn, 2 ; M. Hannen Swaffer, 1 ; M. A.-P. Hodges, 10 ; Miss Hilda Sheridan, 11.

Température de la salle : 67°, 50 F. Température du cabinet : 67°

8 h. 52 Lumière blanche éteinte. Portes cachetées. Contacts excellents. Contrôle individuel parfait.

8 h. 45. Rudi s'endort en frissonnant violemment.

8 h. 56. Rudi est en trance. « Olga » dit : « Dieu vous garde ! ». Les assistants répondent bonsoir.

9 h. 08. « Olga » demande une pause de 12 minutes pendant laquelle il faudra aérer la chambre.

9 h. 09. Rudi s'éveille, la tête sur la poitrine de M. Price.

9 h. 12. Rudi est éveillé. Lumière blanche. Porte ouverte. Fenêtre ouverte. [*Pour la première fois pendant une séance*].

9 h. 25. Température salle 67° F.

[*Au début de la deuxième partie, pendant l'arrêt, j'examinai le thermomètre fixé en dehors de la fenêtre du laboratoire et indiquai* 65° *F., température excessive pour avril*].

9 h. 28. Lumière blanche éteinte. Porte cachetée. Contacts excellents.

9 h. 32. Rudi s'endort.

9 h. 34. Rudi dort.

10 h. 01. « Olga » demande deux minutes de silence.

10 h. 03. « Olga » dit : « Parlez tous ! »

10 h. 08. « Olga » dit qu'il fait quasi trop chaud pour faire quoi que ce soit. Elle ordonne une pause de 10 minutes [*afin que Rudi se rafraîchisse ; il est baigné de sueur*].

10 h. 09. Rudi s'éveille.

10 h. 10. Rudi éveillé. Lumière blanche. Porte et fenêtre grandes ouvertes.

10 h. 25. Porte recachetée. Lumière blanche éteinte. Miss Sheridan et Sir James Dunn changent de place. Contacts excellents.

10 h. 32. Rudi s'endort.

10 h. 33. Rudi en trance.

10 h. 42. « Olga » dit qu'elle voudrait que le cercle avance un peu, et se serre davantage. On chante : « O Katharina ! »

11 heures. Le rideau s'agite (n° 1).

11 h. 04. Le rideau est poussé très loin. Tous les assistants voient une masse lumineuse et sans forme dans l'ouverture des rideaux.

« Olga » demande qu'on rapproche la table des rideaux. Chose faite

Digitized by Google

par M. Amereller. On entend tinter la clochette. Quelque chose tombe avec bruit. Le rideau bouge [*à la fin de la séance, nous trouvons que la cithare-jouet a été lancée dans le cabinet, frappant le mur, et qu'elle a effleuré le panneau de verre du thermographe*]. Le rideau bouge.

11 h. 08. La table bouge. Les rideaux s'agitent violemment.

11 h. 11. M. Swaffer place son mouchoir sur la table à la demande d' « Olga ». On augmente la lumière rouge à 50 watts.

11 h. 28. « Olga » dit qu'il fait trop chaud pour faire autre chose. Elle en est fâchée. Mais elle est obligée de s'arrêter. Nous aurions dû arroser la chambre d'eau froide. Elle dit que la meilleure chose pour la dernière séance de lundi serait une bonne averse. Elle dit : « Dieu vous bénisse ! » Les assistants répondent : « Au revoir ! »

11 h. 35. Rudi est éveillé. Lumière blanche.

Signé : LUCY KAYE.

J'étais tout à fait d'accord avec Olga qu'il faisait trop chaud. La chaleur était si terrible, que nous tous, assistants et médium, en souffrîmes. Mais la séance ne fut quand même pas absolument négative, du moment que nous obtînmes quelques phénomènes intéressants.

CINQUIÈME SÉANCE DE DÉMONSTRATION

Vendredi 22 avril 1929

La séance finale fut particulièrement brillante. Heureusement le temps s'était rafraîchi. Ce soir-là, le professeur A.-C. Rankine, du Collège impérial de Science et de Technologie, fut notre hôte. Je rappelle pour mémoire que le professeur Rankine avait déjà assisté à quelques séances au Laboratoire avec Eléonore Zugun. Les préliminaires de cette séance furent les mêmes que ceux des précédentes. Je démontrai au professeur Rankine l'appareil électrique de contrôle, et lui indiquai un siège au centre de la première rangée, à 5 pieds de l'ouverture des rideaux.

Température de la salle : 58° F.

Les assistants examinent le cabinet avant et après la séance.

8 h. 58. Rudi entre en trance.

8 h. 59. Rudi dort.

9 h. 8. « Olga » demande une pause de 12 minutes. Elle dit que les assistants sont placés harmonieusement et que la séance doit être bonne.

9 h. 9. Rudi sort de trance. Sa tête est sur la poitrine de M. Price.

9 h. 10. Rudi tout à fait éveillé.

9 h. 23. Après la pause. La température de la chambre est maintenant de 59° F.

9 h. 28. Rudi entre en trance. Sa tête sur la poitrine de M. Price.

9 h. 31. Rudi entrancé.

9 h. 40. « Olga » demande à l'assistant au bout du cercle de baisser les six lampes rouges au moyen des rhéostats. M. Setton le fait et reprend sa place.

9 h. 53. [*Premier phénomène*]. Les rideaux s'agitent.

Digitized by Google

9 h. 54. Les rideaux s'agitent plutôt violemment.

9 h. 57. Le rideau à main gauche s'agite comme si quelqu'un l'avait saisi à ras du sol et le secouait violemment.

10 heures. On entend tinter la clochette qui tombe sur le plancher. La corbeille à papiers est aussi tombée. Les rideaux continuent à s'agiter violemment. Ils s'élèvent brusquement au-dessus de la tête des assistants.

10 h. 2. La corbeille à papiers remue de nouveau.

10 h. 3. Lord Ch. Hope demande si « Olga » veut bien se montrer aux assistants. Elle accède à ce désir.

Immédiatement la corbeille à papiers s'élève, et les assistants voient le «pseudopode» qui la tient. Les assistants voient trois doigts et une fraction de bras. [*De ma place, je vis dinstinctement une patte blanche et à moitié lumineuse qui paraissait posséder un large pouce et deux doigts épais*]. Ce « téléplasme » remua la corbeille à papiers, la tourna très gentiment, la souleva au-dessus de la lumière rouge, et en dehors des rideaux du cabinet, puis la laissa retomber. M. Sutton dit qu'il avait vu le « pseudopode » disparaître avant que la corbeille retombât. Miss Kaye remonte un peu la lumière rouge. M. Sutton est prié de replacer la corbeille à papiers sur la table. De nouveau, ladite corbeille s'élève doucement, décrit un cercle, et est jetée vers les assistants. Les deux rideaux s'agitent de façon soudaine, secouant la lampe rouge. La table tombe avec bruit. Lord Ch. Hope demande si « Olga » veut bien se faire voir un peu mieux. Elle est d'accord.

10 h. 23. « Olga » demande à l'assistant du bout de placer un mouchoir pour elle sur le sol. M. Sutton le fait [*M. Sutton dit qu'il sent un souffle extrêmement froid à cette extrémité du cercle*]. Tous les assistants voient une masse blanche sans forme apparente dans l'ouverture des rideaux. Elle semble quelque peu lumineuse et assez solide.

M. Harry Price dit qu'il a nettement distingué le visage d'une femme assez âgée, avec un corps d'enfant et qu'elle portait ou une robe d'enfant, ou une chemise de nuit. Elle paraissait avoir 3 pieds de haut, et fut visible pendant près de deux minutes. [*Cette apparition fut vue par tous les assistants, et semblait être la réponse à la demande de Lord Ch. Hope, qu' « Olga » veuille bien se rendre visible. De ma place, la masse paraissait certainement ressembler à un visage de femme âgée (quoi qu'il soit facile de se tromper en pareil cas) ; sur un corps d'enfant, et plusieurs des assistants remarquèrent le vêtement ; l'apparition semblait avoir de la volonté, mais pas d'intelligence, nous donnant l'impression qu'elle essayait de se pousser à travers l'ouverture des rideaux. Ce fut évidemment le plus grand effort de Rudi (ou d'Olga) pendant les cinq séances médiumniques*].

10 h. 29. « Olga » dit que la force diminue. M. Amereller propose un arrêt de un quart d'heure pour donner le temps à « Olga » de récupérer la force. « Olga » est d'accord d'essayer.

10 h. 31. Rudi s'éveille.

10 h. 32. Il est éveillé.

10 h. 53. [*Après la deuxième pause*] Rudi s'endort.

10 h. 54. Il est endormi.

10 h. 58. « Olga » dit qu'il y a peu de force, laquelle ne peut produire que des phénomènes très faibles. Elle dit encore que les excellents phénomènes précédents éclipseraient de telle façon les nouveaux que cela ne vaut pas la peine de continuer la séance. Elle est heureuse d'avoir pu nous donner une bonne séance et espère que nous en sommes tous satisfaits. Elle dit : « Auf Wiedersehen ! » «(Au revoir) », qu'elle compte revenir à

Digitized by Google

Londres. et qu'elle est très satisfaite de son séjour. Tous les assistants lui disent « Au Revoir » et la remercient.

11 h. 03. Rudi sort de trance.

11 h. 04. Rudi de nouveau normal. Lumière blanche. Séance terminée. Le thermographe dans le cabinet indiqua une montée égale, qui ne varia pas, et on ne remarqua aucune anormalité de la température.

Signé :
LUCIE KAYE, secrétaire.

*
* *

Ainsi se terminèrent les séances de Rudi, qui n'étaient, comme je l'ai dit, que des séances de démonstration. Nous arrangerons les choses pour que Rudi revienne à Londres en automne pour un séjour plus long, dont je ferai un rapport détaillé. Lord Ch. Hope et moi-même avons l'intention de former un groupe permanent qui étudiera les phénomènes de différents points de vue. Nous espérons compter parmi eux un chimiste, un biologiste, un psychologue, etc.

LA PRESSE

Nous invitâmes MM. les journalistes à assister aux séances de Rudi, et la plupart des journaux se montrèrent sympathiques, et firent un rapport sérieux, complet, et fidèle des séances. Même la photographie de Rudi fut publié par plusieurs d'entre eux, et ce, jusqu'à Los-Angeles. Un ou deux journalistes se montrèrent très amusants. Par exemple « *The Christian* »(Avril 25) parla d'un médium autrichien et de sa personnalité de trance, et raconte que *tous deux* ont été soumis à diverses épreuves. Un journaliste arriva un matin au Laboratoire pour interviewer « Olga ». Il fut tout étonné d'apprendre qu'elle n'était pas une aide en chair et en os de Rudi. Mais la Presse comprit presque toujours la nature des expériences, et approuva la sévérité du contrôle électrique.

IMITATIONS PAR LA PRESTIDIGITATION DES PHÉNOMÈNES DE RUDI SCHNEIDER

A la fin de la séance de lundi 15 avril, je laissai tomber en passant la remarque suivante à M. Hannen Schaffer que « je donnerais mille livres à n'importe quelle personne qui imiterait les phénomènes obtenus dans des conditions identiques ; en cas d'échec, la dite personne aurait à payer la même somme au Laboratoire ».

A mon grand amusement, ce défi apparut en bonne forme dans le *Daily Express,* le lendemain matin, et fut publié le soir par tous les journaux. A la fin de la semaine, les journaux du dimanche le répétèrent, lui accordant même toute la première page.

Digitized by Google

Depuis plusieurs années, les prestidigitateurs d'Angleterre et des autres pays attendent avec anxiété, à ce qu'ils prétendent, un défi semblable. J.-N. Maskelyne de Londres, Houdini, Duminger, Ring et de Hérédia de New-York, Heuzé et Bénévol de Paris, Faustimus de Copenhague, ont été excessivement désireux, si nous pouvons les croire, d'imiter les phénomènes d'un médium de premier ordre dans les mêmes conditions ou même dans des conditions plus sévères.

Ce n'est pas que les prestidigitateurs n'aient jamais eu l'occasion qu'ils cherchent avidement. Au contraire. Occasionnellement, ils ont cherché à rivaliser avec des médiums connus, et généralement en sont sortis fort mal en point.

Pendant la controverse du « fantôme de 1.000 livres » avec l'archidiacre Colley et le procès qui s'ensuivit (1) John Nevil Maskelyne perdit à la fois son prestige et son argent.

L'histoire se répète : quand son petit-fils accepta, puis refusa, le défi de Dennis Bradley qu'il payerait 100 livres au jeune prestidigitateur, s'il pouvait reproduire les phénomènes de Valiantine dans les mêmes conditions.

John Nevil n'eut pas plus de chance avec Sir Hiram Maxim quand il accepta son défi. Le grand inventeur avait vu certains phénomènes psychiques, en Amérique, qui l'avaient impressionné, et il défia l'éminent prestidigitateur de les reproduire dans les mêmes conditions. Maskelyne refusa, et, à l'exception de quelques articles dans le *Strand Magazine,* la chose tomba à l'eau.

Maxim écrivit un pamphlet (2) dans lequel il décrit le défi et ses résultats. Maskelyne dut aussi payer 500 livres à l'homme qui copia son fameux « box-trick » (3).

On voit par cela que, bien que les prestidigitateurs soient entrés dans l'arène contre les médiums, les premiers ont presque toujours été battus.

Mais voici l'occasion *dorée,* cherchée par les prestidigitateurs pour prouver leurs assertions : que tous les phénomènes médiumniques peuvent être imités par des trucs. Je m'attendais à recevoir au moins plusieurs lettres de prestidigitateurs me demandant des renseignements. Mais une semaine s'écoula sans m'apporter une seule demande concernant le défi. Personne ne semblait désirer les 1.000 livres et la *Fraternité magique* montra un manque soudain d'intérêt pour les choses psychiques. Quand Rudi fut enfin arrivé sain et sauf à Munich (il repartit le 23 avril) nous reçûmes une ou deux demandes de renseignements timides concernant le médium et ses phénomènes, puis, plus rien. Un prestidigitateur, célèbre dans le monde entier, écrivit pour demander les conditions. Mais dès qu'il en eût pris connaissance, l'affaire ne l'intéressa plus ! Un intelligent jeune homme des provinces désirait venir me voir avec trois de ses amis et son

---

(1) Voir *Proceedings of Nat. : Lab. Psy. Research,* Vol. 1, Part. 2, Plate 18, pour les croquis faits au tribunal pendant le procès.

(2) *Maxim contre Maskelyne.*

(3) Voir J. W. Lynne, *The famous Box Frick,* Londres 1907.

Digitized by Google

« propre Cabinet », nous promettant de nous faire voir des choses !...

Ce qui intriguait les prestidigitateurs était que les phénomènes eussent lieu à l'*intérieur du cabinet,* tandis que Rudi était à l'extérieur, à environ 5 pieds de distance. C'est ainsi que se termina le « défi de 1.000 livres », tout comme le « fantôme de 1.000 livres », c'est-à-dire à la confusion des prestidigitateurs. Aucun d'eux n'osera dorénavant, je pense, prendre le titre de médium.

Il y a, à Londres, une société de prestidigitateurs connue sous le nom de « Cercle Magique », à laquelle appartient un comité occulte. Une situation dans ce comité doit être une vraie sinécure, car il y a si peu d'occasions de faire des investigations occultes !

Le dernier cas qu'ils démasquèrent au public fut celui de Mrs Deane, la photographe psychique dont ils dévoilèrent la médiumnité (1).

Le 23 avril, jour du départ de Rudi, je reçus une lettre du secrétaire du comité occulte, me demandant s'il était possible d'arranger une séance avec Schneider. Je répondis que le jeune homme était retourné en Allemagne, mais dans un mouvement de générosité, je demandai si le « Comité » serait d'accord d'arranger une réunion dans le Laboratoire pour voir si quelqu'un serait capable de produire un seul phénomène digne de ce nom dans les conditions imposées à Rudi. Je déclarai que ce serait une réunion tout à fait amicale, que les renseignements ainsi recueillis seraient de grande valeur pour nous tous. J'ajoutais que j'inviterais les mêmes assistants et les mêmes journalistes pour juger la séance. Je demandais au « Comité Occulte » de venir en visite, et de passer une bonne soirée ensemble.

Mais, selon toute apparence, le « Comité » ne dut pas penser que la soirée serait si agréable après tout, parce que, le 25 avril, je reçus la lettre suivante du secrétaire :

« Vos propositions sont très intéressantes, mais je ne crois pas que notre Comité serait disposé à accepter votre offre. Même si les phénomènes devaient être prouvés comme étant normaux, il n'est pas toujours *facile* de *copier* un *spécialiste.* On nous défia, il y a que temps, de copier la *performance* de Zancig (*sic*) ».

Tout commentaire serait superflu.

Mais les représentations de Zancig demandèrent des années d'études pour devenir parfaites. Et il avait fallu plusieurs heures d'exercice chaque jour à ceux qui exécutaient ces tours. J'ai dans ma bibliothèque, les codes de Zancig. Et je sais à quel dur travail M. Julius Zancig et sa femme durent s'astreindre pour arriver au résultat voulu, car j'en ai parlé plusieurs fois avec M. Zancig lui-même. Mais Rudi ne « s'exerce » pas. Il ne suit pas « d'entraînement » spécial. Il ne doit pas « travailler » pour obtenir des phénomènes convaincants. Ainsi la comparaison du « Comité Occulte » est absolument mau-

(1) Voir *La photographie psychique,* Rapport du Comité occulte du Cercle Magique, Londres 1922.

Digitized by Google

vaise. La seule chose que l'envoyé des prestidigitateurs aurait eu à faire était de rester assis sur une chaise, ses mains tenues par deux personnes, et ses jambes contrôlées électriquement. Il n'aurait eu *qu'à* faire le même bruit qu'une locomotive à vapeur trois heures durant. Et, (pour n'indiquer qu'un seul des phénomènes), *qu'à* abaisser la température dans un cabinet à 5 pieds de distance !

Serait-il vraiment possible que les prestidigitateurs aient refusé ma cordiale invitation à une séance de démonstration de leur part, parce qu'ils savaient qu'il leur était *impossible* de produire un seul phénomène, dans les conditions déterminées ?

Je me le demande.

HARRY PRICE.

Digitized by Google

La Pratique des Sciences occultes peut-elle conduire au déséquilibre mental ? (1)

Par M. Henri DESOILLE, Interne des Hôpitaux de Paris

La Conférence de M. Henri Desoille a été précédée de l'allocution suivante faite par M. le Docteur Osty :

Mesdames, Messieurs,

Depuis longtemps, des lecteurs de notre Revue m'ont écrit ou dit : « Pourquoi ne feriez-vous pas une Conférence dans laquelle vous mettriez le public en garde contre les dangers de détraquage de la pensée que présentent certaines pratiques des sciences occultes quand on les aborde sans préparation scientifique sérieuse, sans rigueur de méthode, pour la seule satisfaction, presque toujours illusoire, de la curiosité ? »

J'avais, à diverses reprises, promis de le faire, ayant eu si souvent, ayant toujours trop souvent l'occasion de constater les dommages légers, graves ou désastreux que déterminent chez beaucoup de personnes trop sensibles, trop crédules ou d'équilibre mental précaire, les tentatives de procéder personnellement à une communication avec le monde invisible.

Il est arrivé que M. Henri Desoille, interne en 1928 *dans le service du Prof[r] Laignel-Lavastine, à la Pitié, et par ailleurs très au courant de la recherche scientifique métapsychique, m'a parlé des multiples cas de désordres mentaux à forme ou à point de départ occultiste, qu'il avait observés dans son service hospitalier et ailleurs, et qu'il se proposait de publier à l'usage du monde médical. Je lui ai demandé de venir exposer à l'Institut Métapsychique les enseignements de ses constatations. C'est ce qu'il va nous faire.*

Ses conclusions, il me les a dites. Elles résument l'opinion de tous les psychiâtres et aussi la mienne. Les médecins qui reçoivent les « naufragés mentaux » de l'occultisme ne peuvent faire autrement que de jeter au public ce cri d'alarme : « Croyez au monde invisible, c'est peut-être et c'est probablement, sous une forme ignorée, la vérité. Mais laissez le très difficile travail d'en rechercher la démonstration et d'en faire l'étude, dans l'expérience, à ceux qui sont assez instruits et fournis de méthodes pour pouvoir, sans trop de risques de s'égarer, se diriger vers le vrai ; laissez-le aux gens compétents et solides d'esprit. Ecartez-vous-en, si votre instruction scientifique n'est pas poussée, car vous êtes incapable d'aboutir à quelque chose. Ecartez-vous en surtout si ce n'est pas de la froide et impartiale recherche que vous voulez entreprendre, sinon vous allez introduire de la superstition dans votre pensée et enfouir vo-

(1) Conférence faite à l'Institut Métapsychique International, le 16 Février 1929.

Digitized by Google

tre raison sous des rêves qui lui masqueront le réel et progressivement l'étoufferont ».

On peut dire — en ne considérant, dans le stock disparate étiqueté occultisme, *que la seule métapsychique — qu'on y rencontre deux groupes de chercheurs.*

L'un, persuadé, sous la suggestion de certains faits, de la survivance de l'âme humaine à la mort et de la possibilité de son action après mort dans le plan de la vie matérielle,se donne pour tâche de tenter par tous les moyens, et particulièrement par des intermédiaires (les médiums), d'établir une communication entre les âmes incluses dans la matière et celles libérées ; ce qui résoudrait directement et vite le problème de la survivance, lequel est, certainement, celui que l'humanité a le plus de cœur de voir se résoudre.

L'autre, sans rejeter aucune occasion de faire des constatations à l'égard des communications supposées entre morts et vivants, s'adonne particulièrement à l'exploration méthodique des propriétés psychiques paranormales de l'homme vivant, estimant que le premier travail à faire est de connaître ce dont est capable le vivant pour ne pas commettre l'erreur d'attribuer au plan invisible de la vie ce qui est l'œuvre de l'intelligence dans la matière. Ce faisant, il pense que s'il y a dans l'homme une âme capable de franchir la catastrophe corporelle de la mort, cette âme incluse dans la matière organisée est à la portée de la recherche et doit, tôt ou tard, être mise en évidence dans une démonstration que tout le monde scientifique sera contraint d'accepter. Quel que sera l'aboutissement final du labeur de ce groupe, il marquera certainement son avancée par une suite de découvertes psychologiques, physiques, physiologiques, inéluctables dans ce domaine inexploré.

Telles sont les positions de travail des deux groupes de chercheurs en métapsychique, à notre époque. Les pays de langue anglaise fournissent surtout le premier groupe. Ailleurs, en France particulièrement, c'est le deuxième groupe qui est préféré.

Il est bon que la recherche ait ces deux directions d'attaque de l'inconnu, pour que tous les moyens d'arriver à la solution de l'énigme de la mort, qui hante tant d'esprits de toutes valeurs, soit mis en action. Cela dit pour ceux qui ne veulent rien voir hors cet ultime but.

Mais s'il est utile et sain que des gens de science portent leur activité sur la recherche expérimentale à l'égard de ces hauts problèmes, à quoi peut-il servir que n'importe qui de n'importe quelle culture, de n'importe quelle tournure d'esprit et de n'importe quel tempérament s'adonne à de prétendues expériences qui ne sont que de ridicules caricatures de l'expérience et l'objet d'interprétations fantaisistes ? Il n'y a rien à en attendre qu'une accumulation d'inepties dites et écrites, qui font le plus grand dommage à la plus belle branche de la science.

Par contre, il en advient de véritables atteintes aux mentalités, atteintes à tous degrés, n'intéressant parfois, et sur un seul ordre de choses, que le jugement, mais allant d'autres fois jusqu'aux angoisses, aux obsessions, aux complets délires.

M. Henri Desoille remplira certainement un rôle utile en faisant comprendre cela, à la lumière de la clinique.

Il va sans dire qu'il prend la totale responsabilité des détails de sa démonstration.

Digitized by Google

Ainsi qu'il le dira, ce n'est contre aucune doctrine, aucune croyance, aucune idée d'aucune sorte que son exposé sera dirigé.

C'est un médecin qui, sur des constatations cliniques, va dire le péril auquel s'exposent les personnes qui tentent de se mettre en contact direct avec des phénomènes pour lesquels ni leur intelligence, ni leur savoir, ni leur sensibilité ne sont faits.

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'abord de remercier le Dr Osty pour la confiance qu'il me témoigne en me donnant ce soir la parole sur un sujet particulièrement difficile, celui de savoir si la pratique des sciences occultes peut conduire au déséquilibre mental. Comme dans mon auditoire se trouvent réunis à la fois quelques-uns des aliénistes qui illustrent le plus la psychiâtrie française, des occultistes avertis et des théologiens éminents, qui m'ont fait l'honneur de venir m'écouter, il va me falloir traiter le problème sous ses différents aspects et réclamer d'abord votre indulgence.

Qu'une question soit difficile, Messieurs, ce n'est pas une raison suffisante pour ne la point aborder lorsqu'elle présente un intérêt pratique immédiat. Or vous sentez bien, sans que j'y insiste, l'importance qu'aura la conclusion à laquelle nous aboutirons tout à l'heure. Cette conclusion peut entraîner, au moins pour certains, l'interdiction absolue de se livrer à la pratique des sciences qui les intéressent.

Le sujet n'étant pas nouveau, j'ai pu bénéficier des travaux antérieurs de Duhem (1), Lévy-Valensi (2), Ceillier (3), d'autres encore que je citerai chemin faisant. Surtout les Docteurs Capgras, de Clérambault, Vinchon, et bien entendu, le docteur Osty lui-même, m'ont donné les plus utiles conseils. Je les prie de trouver ici l'expression de ma gratitude.

Si nous voulons arriver à une conclusion pratique, indiscutable, ce ne pourra être qu'en tenant compte des faits et uniquement d'eux. C'est en examinant des malades, et en rejetant systématiquement toutes les controverses métaphysiques, parce qu'elles ne font jamais progresser une question et qu'une théorie est toujours remplacée par une autre, quelques années après qu'elle ait été mise en avant.

Nous nous heurterons malgré tout à des difficultés ; je vous les signalerai chemin faisant en toute franchise.

INTRODUCTION

POSITION DU PROBLEME

Pour être clair, définissons d'abord nos termes :

La pratique des sciences occultes peut-elle conduire au déséquilibre mental ?

(1) DUHEM : *La folie chez les Spirites*. Thèse Paris 1904.
(2) LÉVY VALENSI : *Spiritisme et folie*. L'Encéphale, 1910. I., p. 696.
(3) A. CEILLIER : *Les Influencés*. L'Encéphale, 1924.

Digitized by Google

LA PRATIQUE. — On peut en effet s'occuper de sciences occultes de plusieurs façons. Certains occultistes ne sont en réalité que des *philosophes* qui cherchent quelles pouvaient être les connaissances des anciens. Ils comparent les religions, se préoccupent de l'origine de leurs points communs, et de la filiation des doctrines. Ils étudient le symbolisme du Folk-lore et des légendes, et ne se livrent à aucune expérience pratique, recommandant de n'en point faire. Ceux-là, Messieurs, nous ne les retiendrons pas dans notre étude.

Nous ne retiendrons pas non plus ceux qui croient au Spiritisme ou à la théosophie parce qu'ils ont été convaincus par la lecture de protocoles d'expériences ou par des raisonnements d'ordre moral : il s'agit chez eux d'une simple question de croyance, *sans expérimentation pratique personnelle.*

Nous n'étudierons que ceux qui veulent savoir *par eux-mêmes* si ce que contient le livre est vrai. Ceux-là mettent les conseils qu'ils lisent en pratique, ils cherchent à connaître l'avenir, à converser avec les morts, à asservir pour leur usage les forces surnaturelles qui peuvent nous entourer, en un mot *ils pratiquent les sciences occultes et affrontent leur danger.*

SCIENCES OCCULTES. — Dans son sens original, ce terme est synonyme de science ésotérique, cachée au vulgaire. Nous l'entendrons ce soir dans le sens plus large que lui donne par exemple R. Steiner (1) lorsqu'il écrit : « Qu'il existe derrière le monde visible, un monde invisible, un monde qui, au début, demeure caché aux sens... mais que l'homme peut développer en lui des facultés latentes, grâce auxquelles il aura accès dans ce monde invisible. » Nous traiterons donc, non seulement de la Magie, mais du théosophisme et du Spiritisme, qui ne sont pas ésotériques. Nous aurons même à parler des religions chrétiennes dans les cas particuliers où les croyants, ne se contentant plus de prier Dieu et d'aimer leur prochain, se mettent à entamer une lutte personnelle contre le Diable.

DESEQUILIBRE MENTAL. — Ici nous rencontrons un des points délicats du problème et nous heurtons à la difficulté de définir le déséquilibre mental. Ceci tient uniquement à ce que nous ne savons pas définir l'équilibre mental. La difficulté est surtout une difficulté de langage, car tous, nous sentons à peu près ce qu'est cet équilibre. Si je pouvais ce soir vous présenter des aliénés et les faire parler devant vous, la difficulté cesserait d'exister parce qu'elle n'existe guère en pratique.

---

(1) Rudolf Steiner. La Science occulte, p. 19. Pour qu'il n'y ait pas de confusions, rappelons que R. Steiner se sépara des théosophes pour fonder la secte dissidente des Anthroposophes, lorsqu'eut lieu le procès de Madras. On sait que Leadbeater, l'un des dirigeants de la théosophie, fut condamné par la Haute Cour de Madras, le 18 avril 1913 « pour opinions sans contredit immorales et de nature à le disqualifier en tant qu'éducateur de jeunes garçons ». Le jeune garçon dont le père protestait n'était autre que Krisnamurti (*Alcyone*), que les théosophes présentent comme un nouveau Messie, un second Christ venant sauver l'humanité. (Voir R. Guénon : Le théosophisme. Histoire d'une pseudo religion, Paris 1921).

Digitized by Google

Je sais bien que beaucoup disent que les aliénistes sont précisément les seuls qui n'y entendent rien. C'est probablement parce que les aliénistes ont le grand tort d'examiner des malades, de les bien connaître, et de se moquer des théories ; tandis que nos psychologues en chambre, n'ayant aucunement l'expérience des aliénés, sont livrés au charme de leur imagination vagabonde.

J'entendrai donc déséquilibre mental au sens empirique où l'entend la tradition médicale, et sans vous faire de cours à ce sujet, je vous convie à pénétrer avec moi dans un service de psychiâtrie, où nous prendrons ensemble des observations.

*
* *

Auparavant je tiens à préciser encore un point :

Nous n'avons pas à discuter si les sciences occultes sont vraies ou fausses.

Messieurs, une comparaison fera mieux comprendre mon point de vue, qui pourrait sembler paradoxal à certains d'entre vous.

Supposez que j'aie à examiner un ingénieur chimiste et qu'on me dise : « Les vapeurs de sulfure de carbone qui règnent dans son laboratoire sont-elles la cause des accidents mentaux que présente cet homme ? » Que ferais-je ? J'examinerai mon chimiste, mais je ne me demanderai pas si les lois de la chimie, telle qu'on les enseigne actuellement, sont vraies, ou si, dans un siècle, on leur en substituera d'autres. Toutefois, je vérifierai si, dans ce cas particulier, les expériences ont été conduites avec méthode, parce que je pourrai peut-être découvrir ainsi les causes du déséquilibre si je constate des imprudences (flacons mal bouchés, etc.).

Pour l'occultisme, il en sera de même. *Toutes les croyances sont permises*, et à aucun moment nous n'aurons à nous poser la question de savoir si les doctrines spirites sont vraies ou si l'envoûtement est possible. Cela n'importe pas pour savoir s'il est dangereux mentalement de se livrer à leur pratique. *Mais je me réserverai le droit d'examiner comment les expériences se pratiquent*, parce que cela nous aidera à comprendre la genèse des troubles.

*
* *

L'occultisme peut donner un caractère pittoresque à certaines névrôses, sans en être la cause.

Messieurs, dans un service moderne de psychiâtrie, nous rencontrerons beaucoup de malades qui parlent d'occultisme. Tous ne relèvent pas du cadre de notre étude, et une distinction importante doit être faite tout d'abord. *Il ne suffit pas qu'un aliéné, dans son délire,*

Digitized by Google

accuse le diable, ou qu'il se soit occupé plus ou moins d'occultisme à un moment donné, pour qu'on soit autorisé à admettre l'occultisme comme cause des troubles mentaux. C'est là un diagnostic différentiel important, qui suppose d'ailleurs des connaissances en psychiâtrie.

Dans ce groupe qui ne nous retiendra pas longtemps, trois types de malades sont à distinguer :

1° DELIRES DONT LA FORME MEME PRETE A L'INTERPRETATION SURNATURELLE.

C'est avant tout la psychose hallucinatoire primitive avec délire secondaire d'influence à forme démoniaque.

Dans un premier stade, ces malades, pour des raisons organiques (alcoolisme, syphilis, etc.), présentent des hallucinations, généralement auditives et toujours les mêmes, qui ont été bien décrites par de Clérambault. Ne comprenant pas que les voix qu'ils entendent ne sont que l'écho de leur propre pensée, ces malades croient qu'elles sont réelles et que d'autres qu'eux les prononçent. Secondairement alors, ils construisent un système d'explications. Ils incriminent généralement les voisins, par qui ils se croient persécutés à distance grâce à des instruments de T.S.F. Mais il peut arriver qu'ils croient plutôt avoir affaire à des esprits surnaturels. Dans tous les cas, l'interprétation est délirante ; la cause des troubles est dans le cerveau du malade, et l'explication que nous donne ce dernier ne doit pas nous arrêter. (Sauf s'il désigne nommément les personnes qu'il croit lui en vouloir : elles sont en effet menacées par notre délirant qui peut aller les tuer. Il faut donc l'interner sans attendre le drame.)

Pour être plus précis, je vous citerai une observation (1). Il arrive souvent qu'un de ces fous hallucinés, ayant ainsi découvert secondairement le spiritisme, s'introduise dans des cercles spirites. Ceux-ci doivent bien connaître la question pour pouvoir éliminer ces malades et ne pas prendre leurs divagations pour des révélations divines.

Une femme de 37 ans, couturière, présente des hallucinations diverses, elle entend des voix qui répètent sa pensée, qui devancent sa pensée, qui lui suggèrent des pensées qu'elle réprouve. Elle croit que ce sont ses voisins qui, à travers les murs, lui envoient des ordres. Bref, elle présente un symptôme extrêmement banal, bien connu cliniquement. Mais sur les conseils d'une amie, et parce qu'elle n'a pas été améliorée dans les hôpitaux, elle se rend dans une société d'occultistes pour se faire démagnétiser. Là, elle comprend que les persécutions subies par elle ont un sens, qu'elle est un médium doué de pouvoirs surnaturels. *Son délire revêt alors une forme spirite.* Au cours d'une séance, elle fait la connaissance d'un jeune spirite. *Celui-ci croit à la réalité des hallucinations et des interprétations délirantes, et se figure avoir affaire à un vrai mé-*

(1) PAUL SCHIFF : *Automatisme mental. Délire spirite et spiritisme.* Annales Medico-psychologiques, Oct. 1926.

Digitized by Google

dium. Il essaye de l'hypnotiser, etc. Mais *comme notre malade demeure rebelle à ces suggestions,* il finit par conclure que les facultés médiumniques sont fausses et que ses prémonitions ne sont que des illusions. Le faux médium se rendit ensuite ici, à l'Institut Métapsychique. Le diagnostic fut immédiatement porté et on adressa la malade à la consultation du Dispensaire de Prophylaxie mentale. C'est à cette consultation qu'elle fut soignée par mon ami Schiff.

Retenez cette histoire. Elle montre qu'il vous faut éviter ces faux médiums, très nombreux, et qui reporteront sur vous leurs griefs. (Celle-ci n'y a pas manqué et accuse maintenant son magnétiseur de toutes sortes de vilenies.) C'est probablement un malade de ce genre qui vient d'assassiner Karl Unger, l'élève de Rudolf Steiner. Retenez aussi le manque de suggestibilité, c'est sur lui que le jeune spirite s'est fondé pour reconnaître son erreur.

Dans d'autres cas, le délire d'influence se greffe, non sur des hallucinations proprement dites, mais sur des sensations de malaise. C'est la forme décrite par Lévy-Valensi comme *délire démonomaniaque, type Berbiguier* (du nom de l'auteur du livre des Farfadets) (1).

2° PSYCHOSE BANALE SURVENANT CHEZ UN OCCULTISTE.

On ne pourrait, sans mauvaise foi, accuser l'occultisme d'être la cause de toutes les maladies. Si un théosophe a une pneumonie, et qu'au cours de celle-ci il parle, dans son délire, à tort ou à travers des doctrines théosophiques, nous incriminerons la pneumonie, et non la théosophie.

Dans sa thèse, Duhem nous rapporte l'histoire d'un occultiste érotomaniaque qui était un persécuteur d'actrices et dût être interné. Mais c'est là une psychose qui survient chez n'importe qui ; il n'y a qu'un rapport de coïncidence, et c'est une erreur de ne pas l'avoir éliminée.

3° ALIÉNÉ SE LIVRANT A L'OCCULTISME.

Enfin, il est assez fréquent qu'un individu, déjà atteint de tares mentales, se livre à l'occultisme, attiré par le charme de ce dernier. Il ne produira naturellement rien de bon. Mais la cause principale des troubles est ailleurs que dans la Magie.

En somme, dans tous ces cas, il s'agit d'une psychose banale qui n'est que *teintée d'occultisme.* Elle« sent le fagot » et les malheureux qui en sont atteints auraient probablement été brûlés vifs au temps de l'Inquisition. Mais je ne crois pas, pour ma part, qu'il

---

(1) Levy Valensi : *Une forme littéraire du délire d'interprétation* (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym). L'Encéphale, Septembre 1911.

Levy Valensi et Sonn : *Un cas de délire démonomaniaque, type Berbiguier.* Soc. de psychiâtrie, 17 Mai 1927.

Digitized by Google

faille leur donner le nom de démoniaques. Ici, les sciences occultes ne viennent que décorer le délire, le rendre pittoresque, elles n'en sont nullement la cause.

Ce diagnostic différentiel posé, cherchons les sujets qui, eux, ont pu être rendus malades par des pratiques dangereuses.

*
* *

Pour bien connaître une maladie, il faut l'étudier dès son origine.

Duhem, dans sa thèse, s'est trop limité. Il n'a voulu examiner dans son travail que les occultistes *tels qu'on les voit dans les asiles ou dans les maisons de santé.* Son étude est donc incomplète. Il nous montre des malades, il nous dit qu'ils le sont devenus parce qu'ils ont pratiqué le spiritisme. Soit ! Mais comment la psychose est-elle née ? Sur quel terrain s'est-elle développée ? Comment a-t-elle évolué avant d'en arriver au stade que Duhem a observé ? C'est ce qu'à ma connaissance on n'a pas encore décrit avec suffisamment de précision, et c'est ce que je vais tenter de faire devant vous.

Mon étude comprendra trois parties.

I. — LA DESCRIPTION DES TROUBLES MENTAUX. ANALYSE DES DEGRES QUE REVET LA NEVROSE DES OCCULTISTES.

II. — LA DISCUSSION DE LA PREDISPOSITION INDIVIDUELLE ET DE L'INFLUENCE DE L'ENTOURAGE. NOUS VERRONS LES ENTRAINEMENTS AUXQUELS SE SOUMETTENT LES OCCULTISTES ET PRECISERONS LA CAUSE ET, SI POSSIBLE, LE MECANISME DES TROUBLES.

III. — ENFIN, NOUS ETUDIERONS L'OPINION DES OCCULTISTES EUX-MÊMES, POUR SAVOIR SI ELLE N'EST PAS EN PARTIE CONCILIABLE AVEC NOTRE PROPRE THÈSE.

Alors, nous pourrons conclure.

PREMIÈRE PARTIE

LA NEVROSE DES OCCULTISTES, SES DEGRÉS

Analysons tout d'abord les différentes étapes qeu peut parcourir un occultiste partant d'un équilibre quasi-normal pour finir à l'asile.

A chaque stade, il faudra distinguer parmi les sujets :

A. — *Ceux qui se bornent à examiner les faits et à les interpréter.*

B. — *Ceux qui présentent des manifestations médiumniques.*

Digitized by Google

I. — Erreurs se produisant uniquement au cours des séances d'expérimentations.

A. — INTERPRÉTATIONS FAUSSES.

Nous partons d'un équilibre mental voisin de la normale. Nous allons décrire d'abord les expérimentateurs qui font simplement des *erreurs de méthode.* Il ne faut en tenir rigueur à personne. En n'importe quelle science, n'importe qui est susceptible de se tromper. Cependant, ces erreurs sont graves, non pas qu'elles indiquent une tare mentale, mais bien parce qu'elles peuvent entraîner à des conclusions mal fondées.

Voici un exemple de ce que j'appelerais volontiers l'erreur de méthode fondamentale :

Crawford (1) (docteur ès-science et professeur de mécanique appliquée) demande au médium de laisser des empreintes sur la glaise colorée au bleu de methylène se trouvant dans un baquet voisin. Le médium a des bas et des souliers ; ses jambes sont attachées à une chaise par une corde. Pendant la séance, on entend des bruits de friction au voisinage des pieds du médium. Lorsqu'on fait la lumière, on constate : 1° sur l'argile : les empreintes des bas du médium, avec des débris provenant de ces bas ; 2° sur le sol, sur les bas, sur les cordes et dans les souliers du médium, de l'argile teintée. Crawford conclue qu'il y a transport fluidique. A mon avis personnel, il n'en a pas le droit. Nous avons tous vu dans les foires des acrobates se dégager de leurs liens et y rentrer. La faute de méthode consiste ici à ne s'être pas assuré par un *contrôle direct,* dans une seconde expérience, et pendant qu'on entendait les bruits, si le médium n'avait pas quitté ses souliers et n'agitait pas ses pieds sur l'argile. Sans doute, à la suite de ce contrôle on n'aurait plus eu de phénomènes, mais du moins une cause d'erreur aurait été évitée. Crawford s'est suicidé. Son exécuteur testamentaire, le Dr. Fournier d'Albe, poursuivit les séances quelque temps, puis les interrompit, certain qu'il avait vu le médium frauder (2).

La crédulité peut être excessive comme dans le groupe d'étude suivant :

Il existe à Paris un groupe formé de très braves gens. Le Président a fait avec succès des études supérieures. Ce groupe étudie la photographie des désincarnés. Il distribue des prix importants aux personnes qui lui en envoient. Je dis bien : qui lui en envoient, car il ne contrôle jamais et n'essaye pas lui-même d'en obtenir. Il suffit qu'on lui fasse parvenir une photographie d'esprits, avec une lettre signée indiquant la façon dont elle a été obtenue, pour qu'il en admette la réalité. Or, vous savez combien ces photographies sont faciles à truquer. La signature d'un inconnu n'a aucune valeur scientifique. Jamais, quand il y a eu contrôle sérieux, on n'a pu obtenir ces photographies. Messieurs, les membres de ce groupe d'étude ne font insconsciemment qu'encourager l'escroquerie ou la mythomanie.

(1) W. J. Crawford : La Mécanique psychique, Payot, 1923.

(2) Fournier d'Albe : *The goligher Cercle* (John M. Watkins, Londres, 1922).

Digitized by Google

Cette erreur de méthode est presque invraisemblable. Mais il ne s'agit encore que d'une erreur de méthode due à ce que l'on se fie à la bonne foi des correspondants.

Plus graves sont les deux exemples suivants. Ils indiquent que les expérimentateurs qui ont commis l'erreur sont dans l'impossibilité de pratiquer un contrôle effectif, tant est grand leur désir d'assister à des phénomènes intéressants : *Ils n'admettent même plus le flagrant délit :*

Dans le livre d'un des spirites les plus éminents, voici l'enseignement que l'on trouve : au cours d'une séance, vous voyez sortir du cabinet où se tient le médium, une apparition voilée de blanc et qui ressemble étrangement au médium. Pris d'un doute, vous sautez sur l'apparition, vous triomphez dans la lutte qui s'engage avec elle et vous réussissez à vous en emparer. Faisant alors la pleine lumière, vous constatez que vous tenez dans vos bras le médium recouvert d'une mousseline légère. Devez-vous conclure que le médium se livrait à une fraude grossière ? Nullement, dit cet auteur : « Puisque réellement la matière de l'apparition est puisée « presque en totalité dans le médium, il devient compréhensible que le « fantôme que l'on saisit retourne au cabinet et restitue presque instan- « tanément au médium ce qu'il lui avait emprunté. Alors, l'observateur « trouve entre ses bras le médium ahuri et désorienté... Ceci doit nous « enseigner la prudence dans nos jugements et nous fait toucher du « doigt combien il est urgent de ne pas expérimenter avec des observa- « teurs qui, n'étant pas au courant de ce qui peut arriver, exposent le vrai « médium à de grands dangers (1) ». L'Archidiacre Colley, à qui pareil fait est arrivé (il s'est battu contre un fantôme jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il tenait le médium entre ses bras), prétend qu'il eut pu être tué lui-même. Messieurs, c'est peut-être possible, mais vous sentez bien qu'avec une conviction pareille il n'y a aucun contrôle valable, le flagrant délit n'existant plus.

Voici un second exemple d'expérimentateur interprétant à tort :

Au cours d'une séance, les spectateurs étaient disposés sur deux rangs. Pour mieux voir, l'un d'eux, assis au second rang, se lève, se dresse sur la pointe des pieds, trébuche et dans l'obscurité frôle de sa main le crâne d'un spectateur du premier rang. Ce dernier s'écrie : « Un esprit vient de me toucher ! » Le spectateur du second rang s'excuse et explique que c'est lui-même qui a involontairement touché l'autre. Ce dernier répond : « Allons donc ! Je suis bien capable de distinguer le frôlement d'un esprit d'un frôlement naturel ! »

Dans ces deux cas, il est impossible de démontrer aux gens qu'ils se trompent.

Par une graduation naturelle, nous arrivons au degré où *les gens ne veulent plus faire de contrôle et nient la validité des séances où ce contrôle a démontré la fraude* d'une manière qui devrait paraître évidente à tout le monde :

---

(1) G. DELANNE : *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts,* Tome II, p. 684.

Digitized by Google

Buquet était un photographe parisien qui vendait à ses clients la photographie de l'âme de leurs défunts. Son procédé était très simple. Tantôt, il faisait poser un de ses aides costumé en fantôme et grimé à la ressemblance approximative du défunt, dont la caissière de l'établissement avait obtenu habilement le signalement sommaire ; tantôt, il photographiait un mannequin sans tête et complétait ensuite l'épreuve à l'aide d'un ancien portrait du mort qu'il s'était procuré. Buquet finit par passer en correctionnelle. Il fut condamné. La plupart des dupes le défendirent avec énergie. En vain, leur montrait-on à l'audience les accessoires de Buquet, costumes et mannequins, ils ne voulaient pas démordre : « Tout ce que vous voudrez (disait un témoin au Président), mais je suis convaincu que c'est ma femme ». Peu à peu, la légende s'accrédita dans les milieux spirites que Buquet avait été injustement condamné. Il avait avoué, mais on disait que les aveux lui avaient été imposés ou extorqués (1).

Même chose pour le cercle Vallée (2) :

Dans l'obscurité, les dames Vallée ont produit pendant trente ans des phénomènes admirables : bruits de tambourin, sons de guitare, bonbons introduits dans la bouche des spectateurs, etc., etc... Après leur mort, Mlle Suzanne Vallée, qui jusqu'alors n'avait pas passé pour être médium, ne tarda pas à montrer qu'elle était, elle aussi, capable de servir de truchement pour les manifestations des désincarnés, en particulier celles de *l'esprit Champignon.*

Le Dr. Osty assista à quelques séances vers la fin de 1927 et fut convaincu qu'il y avait fraude. Mlle Vallée accepta de venir à l'Institut Métapsychique faire montre de ses talents « par amour de la science ». On l'y transplanta avec une partie de son groupe d'habitués afin que le médium ne se trouvât pas trop dépaysé. Les mêmes phénomènes se produisirent. Soudain, le 28 avril, un éclair de magnésium inattendu fixa sur les plaques de plusieurs appareils photographiques (dont deux stéréoscopiques) un des exploits de Champignon : les documents montrent formellement que Champignon n'était que le bras droit du médium (au sens littéral). Eh bien, le cercle Vallée continue ses séances, certains des habitués n'ayant rien voulu admettre.

A Mantes, le contrôle fut plus dramatique :

Depuis six années, fonctionnait à Mantes un foyer d'apparitions admirées par de nombreuses personnes qui en revenaient convaincues. Un jour, M. Ch. Quartier et M. Jean Masson, rédacteur au *Journal,* qui assistaient à une séance, s'emparèrent du fantôme Madeleine qu'ils éclairèrent et prouvèrent ainsi que le *pseudo-fantôme n'était autre que le médium Blaise déguisé. Cet acte faillit leur coûter la vie,* car les fidèles, se refusant à regarder le fraudeur, leur sautèrent à la gorge avec l'intention bien arrêtée de les tuer. Ils ne purent se dégager qu'à grand'peine. L'affaire est en voie de passer en correctionnelle.

Ce que je veux retenir ce soir, c'est que la plupart des partisans n'ont pas été convaincus, et que quelques-uns d'entre eux, dans la suite, ont pris violemment la défense du faux médium dans des articles tissés de

(1) Dr P. Boudou : *Le Spiritisme et ses dangers,* 1921, p. 28 et 29.

(2) Ch. Quartier : *Faux médiums et crédulité.* Revue Métapsychique, juin 1928.

Digitized by Google

mensonges. Je passe sur les menaces de mort qu'ont reçues M. Ch. Quartier et le Dr. Osty, et je ne ferai que signaler les démonstrations d'hostilité faites à M. Jean Meyer qui, dans sa grande honnêteté, stigmatisa cette fraude et ce fanatisme meurtrier dans la *Revue Spirite* qu'il dirige. Ce qui nous intéresse actuellement, c'est que les contradicteurs n'admettent pas la fraude.

Saisir l'apparition et vérifier que l'on tient un compère ne prouve rien pour certains spirites : « Petit à petit, nous finissons par trouver les raisons des phénomènes qui semblaient inexplicables au premier abord (1) ».

D'autres admettent plus simplement que MM. Quartier et Masson ont menti.

En somme, il y a d'abord faute de technique dans le contrôle, puis incapacité d'en pratiquer un effectif. En dernier lieu, on n'en pratique même plus : on croit, on veut croire et l'on menace ceux qui veulent en pratiquer un.

Ce n'est plus l'expérimentation, ce n'est même pas une religion, c'est une superstition à laquelle on se livre.

*
* *

Messieurs, ce que nous venons de décrire, ce n'est peut-être pas encore le délire, mais c'est le *fanatisme* qui n'est pas loin de la conviction délirante, parce qu'il échappe à toute argumentation logique.

Ces fanatiques peuvent devenir très dangereux : Nous venons de voir l'affaire de Mantes, on peut également citer celle de Bombon (2). Je vous ai promis de ne cacher aucune des difficultés du problème, eh bien, il y en avait une à ce propos. Marie Mesmin était bien sûrement une folle, mais les agresseurs de l'abbé Denoyers devaient-ils être considérés comme des délirants ou non ? Les experts ont été partagés. Personnellement, je crois qu'il faut être de l'avis de MM. Crouzon, Roubinovitch et Antheaume : « Les agresseurs n'étaient pas déments au sens de l'article 64 du Code Pénal ». Ils devaient être considérés comme des fanatiques responsables, parce que leur conviction était fausse plus qu'illogique. Mais ce n'est qu'une question de nuance.

Au fond, que l'on place ces individus dans un asile ou en prison, l'important est de s'en protéger et de les mettre hors d'état de nuire.

Quoi qu'il en soit, nous retrouverons ce fanatisme en étudiant l'ambiance favorable au développement des troubles mentaux.

B. — LA NEVROSE MEDIUMNIFORME AU COURS DES SEANCES.

A côté de bons expérimentateurs, il y en a donc de mauvais : ceux

(1) G. Delanne : *Loc. cit.*, tome II, p. 684.
(2) Jules Mauris : *Le second procès de la Vierge qui pleure.* Mercure de France, 15 juillet 1927, p. 277.

Digitized by Google

que nous venons de décrire. De même, à côté des sujets produisant des phénomènes intéressants et réels, d'autres en présentent d'analogues, mais qui n'indiquent qu'un trouble de leur esprit.

C'est là qu'est le danger de l'occultisme, car en revenant d'une séance, combien de personnes s'écrient : « Et moi aussi, je suis médium ! » parce qu'elles ont réussi à faire mouvoir une table en la poussant inconsciemment.

Alors, admirés de leur entourage, guidés par l'avis éclairé des fanatiques que je viens de vous dépeindre, ces malheureux, pour peu qu'ils soient suggestionnables, se mettent à faire de l'écriture automatique ou du *oui ja*, se font endormir, tombent en transe et racontent des fables. Les séances se répètent, ils développent leurs talents, les voilà sacrés *médiums à incarnations*.

Messieurs, ce sont de faux médiums. Ils ont été bien étudiés par Janet qui les reconnaît hystériques, par Babinski qui leur donne le nom de *pithiatiques* (πειθω, persuasion ; ιατός, guérissable). En effet, on leur suggère ce qu'on veut, on les éduque comme on veut, ce ne sont que des malades. La chose n'est pas encore bien grave si leurs *transes* ne se produisent qu'au cours des séances d'expérimentation.

Il n'y a pas que l'écriture automatique ou l'incarnation (délire verbal), il y a l'hallucination provoquée et c'est plus sérieux.

Hallucinations auditives. — Chez les malades dont je vous rapporterai tout à l'heure les observations, les hallucinations auditives ont accompagné plus ou moins rapidement l'écriture automatique. Ce sont des phénomènes du même ordre. On a l'habitude de les décrire sous le nom de *dédoublement de la personnalité :* le sujet écrit ou parle sa pensée subconsciente, quelquefois il l'entend intérieurement.

L'hallucination peut être collective. Je vous en donnerai un exemple. Voici en attendant qu'elle est la phase prodromique :

Un de mes maîtres a étudié pendant un an un petit groupe de vieilles dames qui se réunissaient tous les dimanches. Il y avait dans la pièce un piano fermé sur lequel on priait les esprits de venir jouer. Jamais le piano ne s'est fait entendre, mais chaque dimanche les adeptes se quittaient en répétant : « C'est bien étonnant qu'on n'ait rien entendu aujourd'hui, il a si bien joué dimanche dernier ! » *Ce faux souvenir collectif est le prodrome de l'hallucination collective.*

Hallucinations visuelles. — Elles peuvent, comme les hallucinations auditives, apparaître d'une manière *spontanée* au cours d'une séance spirite. Mais la plupart des occultistes cherchent à les provoquer chez eux *volontairement* en suivant des méthodes d'entraînement diverses. La raison de cet entraînement est qu'ils admettent une valeur à ces visions. Suivant les écoles, ils les interprètent soit comme entièrement réelles (ce sont des *apparitions*) ; soit comme représentation d'une chose réelle, se produisant par un mécanisme inconnu (*clichés* des voyantes) ; ou bien encore ils lui donnent une va-

Digitized by Google

leur symbolique qu'il faut interpréter, et leur conception se rapproche alors de l'interprétation freudienne des rêves. (Avec cette différence qu'il ne s'agit pas uniquement des rêves, ni des sentiments refoulés, et qu'il y a tendance à verser dans l'idéalisme platonicien.)

Fidèle à mon plan, je ne discuterai pas ici si, dans certains cas, ces phénomènes peuvent en effet avoir une valeur. Je voudrais seulement vous convaincre que l'on peut créer volontairement des phénomènes très analogues, mais qui sont morbides.

Ces hallucinations volontaires ont été bien étudiées par Dheur (1). D'une étude précise, cet auteur a conclu : « Qu'on ne pouvait, d'une « part, trouver de signes différentiels entre la représentation mentale « et l'hallucination, ni dans l'exercice involontaire de la mémoire et « de l'imagination, ni dans la suspension momentanée des sens extérieurs, ni dans la croyance des malades à la réalité de leurs fausses « perceptions. D'autre part, que l'hallucination elle-même, loin de « produire toujours une image aussi claire, aussi nette, aussi précise « qu'on a bien voulu le dire, se manifeste sous ce rapport avec des « degrés très divers (p. 98).. Bref, qu'il n'existe qu'une question de degrés entre certains rêves, l'hallucination hypnagogique, l'hallucination psychique, certaines illusions et, enfin l'hallucination vraie « (page 86) ».

Eh bien, Messieurs, ces degrés, par l'entraînement méthodique que je vous dirai tout à l'heure, on les franchit, et l'on passe ainsi peu à peu du rêve symbolique à l'hallucination la plus caractérisée.

*
* *

Je viens de décrire en somme un premier stade : les troubles y sont relativement simples : ils se limitent aux séances expérimentales. Ce sont, soit des erreurs d'interprétation pouvant conduire à une conviction fausse et intransigeante, soit des productions de phénomènes faux, voisins de l'hystérie, mais qui cessent d'eux-mêmes une fois la séance terminée : il suffirait de ne plus expérimenter pour que ces crises névropathiques ne se reproduisent plus.

II. — Les troubles se produisent dans la vie quotidienne.

A. — INTERPRÉTATIONS DÉLIRANTES.

La conviction s'étend à chaque détail de la vie quotidienne, par un empiètement tout naturel :

M. C... voit sa femme glisser d'un escabeau : ce sont les esprits qui l'ont poussée.

---

(1) Dheur : *Les Hallucinations volontaires*, 1899.

Digitized by Google

Mme L... reçoit des fleurs ; elles se fanent rapidement : c'est qu'un mauvais esprit était dans la pièce.

M. C., sautant d'un train encore en marche, roule sur le quai, mais a la chance de n'être pas blessé : ce sont les mauvais esprits qui l'ont poussé, mais les bons l'ont protégé (et le lui disent).

Inutile de multiplier les exemples. Sans doute, rien n'arrive que par la permission divine, mais, ce principe étant admis, ce que je vous ai cité, ce sont des interprétations délirantes.

Ces fanatiques trouvent toujours une explication :

Un jour, dans un groupe dirigée par Mme Z. et qui était favorisé des visites régulières de la Vierge Marie, de Jésus-Christ et du Zouave Jacob, le médium incarnait le Dr. Demeure. Il dit à une femme qui consultait : « Madame, vous avez une hypertrophie de la prostate ! » Un assistant faisant observer que ce n'était pas possible, un médecin spirite qui se trouvait là a répondu aussitôt : « Qu'en savez-vous ? Madame est peut-être un hermaphrodite ! » La séance faillit se terminer par une bagarre, car certains voulaient vérifier le sexe de la dame.

B. — NÉVROSE MÉDIUMNIFORME CONTINUE.

Maintenant, le malade ne peut plus arrêter à volonté les troubles qu'il ne présentait que durant les séances (1).

En voici des observations :

Mme Bl..., 46 ans, lingère, qu'avec mon maître et ami Vinchon j'ai observée, avait été conviée par une de ses clientes à interroger les morts. Dès la première séance, la table tourne. Au bout de trois à quatre séances, Mme Bl.. présente de l'écriture automatique, en même temps qu'elle entend les voix des esprits. Très vite, ces voix n'arrêtent plus et tracassent notre malade. Il y a entre elle et les esprits dialogue contradictoire. Puis les entités la poussent à faire des actes malgré elle : on pousse son bras tandis qu'elle essaye une robe, on veut lui faire traverser la rue alors que passent les autos. Elle prend peur, va consulter le Dr. Vinchon qui lui interdit les pratiques spirites et la rééduque. Elle guérit rapidement.

La cause des troubles est ici très nette ; mais je vous signale un fait très important : *les hallucinations auditives étaient absolument analogues à celles que l'on observe au cours du syndrome d'automatisme mental de mon maître de Clérambault* (écho de la pensée, devancement de la pensée, injures, puis contradiction et dialogue. Enfin apparaissait une ébauche de délire d'influence).

Une autre malade, observée également par Vinchon et moi-même (2), s'était mise à faire de l'écriture automatique à la demande d'un Mage. Ce dernier cherchait à réincarner sa propre femme morte depuis plusieurs années. Il se livrait à des pratiques de *Magie*. Notre malade l'aidait; mais il

(1) Duhem avait très bien vu ce stade. Il écrit : « Cet état n'est en somme que l'exagération de l'état mental ordinaire des médiums ».

(2) J. VINCHON et HENRI DESOILLE : *Bouffée délirante chez une démoniaque, guérie par suggestion.* Soc. de Psychiâtrie, 15 nov. 1928.

Digitized by Google

avait surtout besoin d'elle pour demander aux esprits s'il était dans la bonne voie. L'écriture automatique devint vite inutile parce que des hallucinations auditives apparurent. Une nuit, vers 3 heures du matin, Mme X... fut réveillée par une voix d'enfant disant qu'il allait naître chez le Mage et qu'il fallait s'y rendre en apportant une layette. Notre femme s'y rend. On renouvelle les scènes de Magie (aucun enfant ne naît, d'ailleurs). Mais ultérieurement, les voix qu'entendait Mme X... devinrent continuelles, la menacèrent de mort et de damnation. Elle eut une crise d'anxiété sur laquelle nous reviendrons et pour laquelle on dut l'hospitaliser. Nos suggestions la guérirent en quelques jours. La guérison, d'ailleurs, ne se maintiendra que s'il n'y a pas récidive des pratiques d'occultisme.

Outre ces observations personnelles, en voici une que je vous cite parce qu'elle est ancienne et que les explications données par l'auteur reflètent les théories médicales du moment :

Il s'agissait d'une femme qui avait fréquenté des réunions spirites où elle n'avait pas tardé à jouer le rôle d'excellent médium à réincarnations. Les phénomènes automatiques inconscients qu'elle ne présentait au début qu'au cours des séances, devinrent de plus en plus fréquents, et si rapprochés à la longue qu'elle dut être hospitalisée durant un mois dans un asile d'aliénés.

Berillon (1) donne l'explication suivante : Sous l'influence de la suggestion du milieu, la malade était *hypnotisée* et les troubles apparurent parce qu'on ne prenait pas de précautions spéciales à la fin de chaque séance pour « déshypnotiser » le médium.

Il est curieux de constater que certaines écoles d'occultistes ont conservé cette théorie du « réveil prudent » abandonné depuis longtemps par les neurologistes, qui savent qu'il ne s'agit là que d'une suggestion de plus.

L'essentiel, c'est de ne pas persuader plus ou moins inconsciemment le médium qu'il aura des troubles si on le réveille brusquement. On est d'ailleurs bien forcé de croire que les occultistes qui continuent à admettre la théorie invoquée par Bérillon sont vraiment très maladroits, puisque, malgré leurs précautions théoriques, le nombre des sujets qui présentent une névrose médiumnique continue est extraordinairement élevé.

III. — Associations morbides secondaires. Leur gravité.

Jusqu'ici les troubles que nous avons étudiés n'empêchent pas forcément une vie sociale normale. Les individus qui en sont atteints sont dangereux, mais à l'état latent : pour que le danger se manifeste, il faut des circonstances spéciales :

---

(1) Berillon : *Dédoublement de la personnalité et phénomènes subconscients provoqués par des manœuvres de Spiritisme. Soc. d'hypnologie et de psychologie,* 17 *oct.* 1899 (Archives de Neurologie, 1899).

Digitized by Google

Soit qu'on s'attaque à leurs faux spectacles de médiumnité (affaire de Mantes) ;

Soit qu'ils soient poussés par une malade revendiquante (affaire du curé de Bombon) ;

Soit que leur propre délire affecte une forme particulière qui la rende nuisible. Par exemple :

Mme Y., d'abord équilibrée, verse dans l'occultisme à la suite de la mort de son mari. Elle admet l'envoûtement et cherche à guérir ceux qui sont envoûtés. Aussi n'abandonne-t-elle guère *un énorme couteau de boucher que, dans la rue, elle emporte dans son sac. Elle s'en sert pour couper le cercle magique* qui entoure les envoûtés. C'est sa spécialité et des malades vont la consulter chez elle. Eh bien, que demain la fantaisie prenne à cette dame de manier son couteau dans la rue, elle éborgnera peut-être quelqu'un. Menée à l'Infirmerie spéciale, je suis sûr qu'elle sera considérée comme une aliénée dangereuse et internée par les médecins de l'Infirmerie. Ceux-ci ont en effet une *mission sociale* à remplir, ils n'ont pas à s'inquiéter des motifs intentionnels des gens qu'on leur amène (Mme Y. en a d'excellents), mais ils ont à *protéger la santé du public*, et ils le font. (Malgré, d'ailleurs, les campagnes de presse abominables que soutient ce même public ignorant des dangers dont on essaye de le préserver.)

Le danger, ici, n'existe que du fait de circonstances particulières.

Maintenant, nous allons décrire des phénomènes plus graves, entravant toute vie sociale et pouvant mener au suicide. Ils apparaissent comme l'évolution normale, fréquente, mais non fatale de la Névrose. Quelquefois, ils apparaissent d'emblée. Ce sont :

1° Le Délire d'influence secondaire aux hallucinations ;

2° L'Anxiété ;

Tous deux peuvent aboutir au suicide.

3° La Toxicomanie qui peut être la conséquence de l'occultisme.

1° DELIRE D'INFLUENCE.

Je le répète, il peut apparaître indépendamment de toute pratique d'occultisme, et c'est un diagnostic différentiel important. Mais il peut être la conséquence directe des hallucinations que le sujet a volontairement provoquées, dont il n'est plus maître et à la réalité desquelles il continue à croire.

M. P. (1), docteur en médecine, 28 ans, voit une table se mouvoir par l'application des mains. Rentré chez lui, il réussit à en faire autant, puis devient pratiquant du spiritisme. Il entend alors dans sa tête la voix d'un prêtre d'Isis qu'il avait invoqué, puis celles de bien d'autres désincarnés. Mais bientôt, *les esprits deviennent de véritables tyrans*, lui donnant des ordres aussi incessants que puérils et qu'il doit exécuter en aveugle. Quelques conseils d'un confrère ramènent un peu de calme. Malheureusement, à la suite d'une violente discussion sur le spiritisme, il entend une

(1) Duhem : *Thèse*. observ. II.

Digitized by Google

voix lui anoncer qu'il est *possédé* par les esprits infernaux. *Il tente de se suicider* et on doit l'interner.

M. F. (1) soudeur, 52 ans, se rend à des séances de spiritisme et s'applique à obtenir des communications. Il y parvient à la cinquième séance. Il se crut alors en communication avec les esprits puis s'imagina qu'il était « obsédé » par un jeune frère mort en bas-âge. Les hallucinations auditives apparaissent ensuite, injurieuses. Elles se complètent par des hallucinations visuelles, rares, mais parfois terrifiantes. Néanmoins, il exerce son métier pendant un an puis va consulter à la Salpêtrière. Il se croyait alors sous l'influence fluidique des esprits, ce qui l'ennuyait énormement. On le soigne, il se rend compte qu'il n'a été que le jouet d'hallucinations, il retourne enfin à son travail, bien décidé à ne plus écrire et à ne plus faire tourner de tables.

Mme Bl..., lingère, dont nous avons parlé tout à l'heure, se croyait aussi sous l'influence de forces la poussant au suicide.

Signalons une variété du délire d'influence : le médium se croit appelé à une grande mission et devient un revendicateur. *La chose est facilitée par la croyance aux réincarnations successives.*

Mme P., 41 ans (2), avait un caractère excentrique et orgueilleux. Elle se met à fréquenter des spirites ; obsédée par l'idée d'entrer en commerce avec les esprits, elle faisait depuis longtemps tourner des tables sans grand résultat, lorsqu'une nuit, alors qu'elle évoquait les esprits, elle perçoit en elle une voix : celle de Paganini. Les choses se développent : elle entend Sapho et Catherine de Médicis, Allan Kardec et Buridan. Elle a des révélations admirables, est convaincue d'avoir mené des existences antérieures qu'elle cite, puis elle retrouve dans toutes les personnes qui l'entourent des réincarnations de personnages connus : l'interne avait été Sixte-Quint. Les idées de grandeur se multiplient : elle est le premier médium du monde. On l'a interné par surprise pour lui voler un héritage, dont l'existence était révélée par les esprits, etc. (3).

2° L'ANXIÉTÉ.

Bien des gens sont anxieux, en quelque sorte spontanément, et sans raison logique. Mais on peut aussi devenir anxieux pour des raisons psychologiques, surtout si l'on présente déjà le caractère émotif, scrupuleux, que nous décrirons en détail tout à l'heure.

En tout cas, l'anxiété, quand elle est intense, est un phénomène alarmant : le suicide est imminent, souvent accompagné du meurtre de proches parents. Aussi doit-on hospitaliser d'urgence ces malades, et s'ils n'y consentent pas de plein gré, *on doit interner d'office,* car ils sont dangereux et pour eux, et pour les autres.

---

(1) DUHEM : *Thèse* observ. III.

(2) DUHEM : *Thèse* observ. IV.

(3) On peut discuter cette observation et nier l'influence de l'occultisme. La suggestion est pourtant importante : la famille de la malade finit par partager le délire. Nous étudierons plus loin cette interpsychologie.

Digitized by Google

Voici quelques exemples à des degrés divers :

Un homme (1) voit pratiquer la planchette parlante ; vous savez en quoi cela consiste : sur une table est un grand alphabet, on pose la main sur une planchette munie d'un index et montée sur roues. Les déplacements de la planchette amènent l'index successivement devant des lettres. On obtient ainsi des communications. L'individu en question est invité par le spirite à poser sur la planchette sa main à côté de celle du médium. Il obtient ainsi des communications intéressantes, et a *l'impression qu'il entend d'avance les réponses* données par le oui-ja. A peu près convaincu, il rentre chez lui, mais *se sent envahir par une peur nouvelle : celle de la présence des esprits qu'il sait autour de lui. Il a peur de l'obscurité, des craquements de meubles.* Un ami, M. de Mirclair, lui propose alors une contre-expérience ; on refait une séance : le oui-ja marche, mais on bande les yeux du médium, qui ne voit plus l'alphabet : la planchette devient aveugle et reste immobile. Notre individu, à l'instant même, est délivré de l'obsession qui commençait à le tenailler, il rentre chez lui le cœur léger, dort paisiblement et n'a plus peur des craquements qui se produisent dans l'obscurité et la solitude.

Cette observation est extrêmement importante, parce qu'elle est très simple et que nous y saisissons la naissance et la disparition d'un trouble qui eut pu devenir grave sans la belle contre-épreuve de M. de Mirclair.

Une femme de 38 ans, mariée, ayant deux enfants bien portants, était sujette à douter d'elle-même, à être timide, jamais satisfaite : lorsqu'elle avait écrit une lettre, elle la rouvrait pour la relire, et une fois cette lettre mise à la poste, elle continuait à douter. En somme, elle présentait un fond mental déjà touché (sa mère, d'ailleurs, était une petite inquiète). Cette dame entend parler de suggestion et de spiritisme ; elle espère qu'on pourra ainsi la guérir et se soumet à des expériences de suggestion, de télépathie, probablement aussi à des pratiques de spiritisme. Alors, elle devient de plus en plus inquiète et anxieuse, présente même un délire d'influence, se croyant sous l'influence de phénomènes magnétiques la faisant agir malgré elle. Elle présente des idées de suicide. *Elle était surtout une anxieuse.* Elle consulte le Dr. R. Largeau qui lui interdit toute pratique occulte, la suit quelque temps et améliore nettement les troubles.

En 1923, le Dr. Osty voit venir à sa consultation un homme d'une quarantaine d'années, porteur d'une lettre, écrite par un Directeur d'un périodique occultiste, disant en substance : « Je vous adresse, pour examen et conseil, M. Z., pour savoir s'il peut sans inconvénient mettre en œuvre la médiumnité dont je le crois doué ».

M. Z. se présente correctement. Mais à peine assis devant le bureau du Docteur et avant de répondre à la première question posée, il tend latéralement les bras, faisant de chaque main un petit geste d'appel, et s'écriant : « Es-tu là, papa ? Es-tu là, maman ? »

Prié d'expliquer ces gestes et propos, il révéla que son père et sa mère, décédés, l'accompagnaient partout et qu'il avait désiré savoir s'ils l'avaient suivi jusque dans l'intérieur du cabinet de consultation, ce dont il venait de s'assurer par une sensation de contact à chaque main.

(1) FRANCIS DE MIRCLAIR : *Le Démon spirite.*

Digitized by Google

Un interrogatoire bienveillant et serré fit connaître l'histoire de cet état mental. M. Z. avait vécu jusqu'en 1922 d'une vie normale sans s'inquiéter d'autre chose que des communes occupations de l'existence. Mais dans le commencement de cette année-là, des amis l'avaient initié au spiritisme et introduit dans un cercle de personnes pratiquant la mise en communication des vivants avec les morts. Bientôt il *vit* des formes humaines que les autres ne voyaient pas et *entendit* leurs voix. Il se sentit médium.

Cela ne changea rien pendant un certain temps à sa manière de vivre hors séances. Toutefois, depuis quelques semaines, il devenait obsédé par les présences d'esprits. Célibataire, il n'avait plus de tranquillité dans son appartement dès la nuit. Autour de lui, l'espace était peuplé d'être invisibles et dont il redoutait les maléfices. Depuis quelques nuits, les hantises augmentaient, se précisaient. Son logis lui devenait un lieu d'effroi. La veille, entendant tomber sur le sol le chapeau qu'il avait, avant de se coucher, placé sur une table, puis sentant les couvertures de son lit tirées, il avait été saisi d'une telle peur que, sautant du lit et s'habillant en hâte, il se précipita au Commissariat de police de son quartier, demandant d'y être laissé jusqu'au matin à l'abri de l'atteinte des esprits.

Hors son délire (car il n'avait aucune propriété médiumnique réelle), M. Z. raisonnait correctement par ailleurs. Il demanda au Docteur ce qu'il fallait penser de tout cela, et ce qu'il devait faire pour retrouver le calme d'autrefois.

Le conseil donné fut, bien entendu, de cesser immédiatement de s'occuper, en pratique comme en lecture, de spiritisme. Le Docteur Osty lui fit comprendre comment son imagination l'avait conduit à une pseudo-médiumnité, puis à l'obsession des présences, et que la suite serait la folie et l'internement s'il persistait, mais que la guérison viendrait de suite et certainement, s'il se remettait, comme autrefois, à vivre sans songer à se mettre en rapport avec les morts.

M. Z. sembla persuadé du péril qui le menaçait et promit d'y parer.

Son cas fut nettement celui d'un homme apte à vivre en suffisant équilibre mental dans l'ordinaire emploi de sa raison, mais devenant la proie de son imagination dès qu'il la mit en condition de travailler hors la réalité tangible, sur des thèmes particulièrement producteurs d'émotions obsédantes.

Enfin, la malade dont je vous ai raconté brièvement l'histoire et qui aidait à réincarner une morte, fit, lorsque les voix menacèrent et lui prédisirent la mort et la damnation, une grande crise d'anxiété : elle s'enfuit de chez elle, resta dehors toute la nuit, sous la pluie, couverte de sueur, tremblante d'effroi.

Je le répète, quand les phénomènes en viennent là, le danger social est très grand : *une mère pouvant tuer ses enfants* en se figurant les préserver ainsi de la possession diabolique.

3° TOXICOMANIE.

Cette complication ne semble pas avoir été vue par les auteurs qui m'ont précédé. Pourtant elle est fréquente.

L'occultiste peut devenir un toxicomane pour deux raisons :

Parfois il fait la connaissance d'un groupe qui, comme c'est fré-

Digitized by Google

quent (1), associe aux idées mystiques des préoccupations érotiques plus ou moins déviées : la toxicomanie est un condiment de la luxure.

Mais, souvent, la cause est plus directe. C'est la réédition de l'emploi d'onguents dont se servaient les sorciers se rendant au Sabbat. L'occultiste, croyant à la réalité de ses visions, cherche à les augmenter, non plus par un entraînement psychique approprié, mais par la prise de toxiques.

Je n'invente rien ; voici des exemples :

M. et Mme G. formaient un ménage uni, parfaitement équilibré, quoique suggestionnable (vous pensez bien que j'ai soigneusement interrogé l'entourage). Ils perdent leur fils, et huit jours après font la connaissance d'une dame spirite. Pendant un an, ils font remuer tables et planchettes, se lient avec des voisins affectés par des deuils récents : un petit groupe se constitue ainsi, dont la plupart des membres deviennent médiums à incarnations. Puis le mari prend sa retraite et a, dès lors, tout le temps voulu pour se livrer à l'occultisme. Le ménage fait ainsi connaissance avec un nouveau groupe, formé de théosophes qui pratiquent à leur manière la science des respirations (inspirant par une seule narine, expirant par l'autre) et *prennent du hachich et de l'éther pour augmenter leurs visions de l'au-delà*. M. et Mme G. en prennent aussi, mais comme chacun sait que la viande est toxique, ils deviennent par contre végétariens. La secte était très mystique, avec, bien entendu, préoccupations génitales. Aussi les époux font chambre à part et Mme G. ferme sa porte à son mari. Ce dernier alors fait partie d'une autre secte — purement érotique, et dont vous m'excuserez de ne pas donner le nom. Il y reste peu de temps d'ailleurs, se jette dans la théosophie purement mystique, puis dans l'étude des tarots. Le ménage se désunit complètement. Toutefois, la fin est relativement bonne, ascétique. M. G. s'est fait moine catholique, après que sa femme fut partie rejoindre son fils.

La fin n'est pas toujours édifiante :

Mlle de X. était riche, oisive, jolie, laissée très libre par un père dont l'occupation majeure consistait à se griser en compagnie de ses domestiques. Seule à Paris, cette jeune fille, très intelligente et très équilibrée, étudie différentes choses avec succès. Puis, par curiosité scientifique, elle aborde la théosophie et l'occultisme. Elle se met à pratiquer la *Magie* selon les rites prescrits (cercle magique, épée, réchauds, etc.) ; progressivement, elle entre en communication avec les morts, les voit, les entend, parle à Paracelse, craint les élémentals et en vient *à prendre du Hachich* pour augmenter ses visions. Elle a dû récemment être internée pour idées de suicide.

Nous en sommes arrivés au déséquilibre total, on ne peut plus parler de petits troubles facilement curables, c'est maintenant l'aliénation mentale et l'asile !

(1) La fréquence du rapport entre les caractères mystiques et érotiques des délires a d'ailleurs été exagérée : la plupart des psychoses hallucinatoires chroniques ont des hallucinations génitales, sans aucune préoccupation mystique. Il suffit de savoir les interroger.

Digitized by Google

IV. — Véritables influencés.

En dernier lieu, existe une forme clinique dont on a beaucoup parlé jadis, au moment où l'hypnotisme florissait. Actuellement, elle semble oubliée. Pourtant, elle existe toujours comme je vais vous le montrer.

Tout à l'heure, j'ai décrit le délire d'influence : les malades s'y croient dominés par quelqu'un alors qu'il n'en est rien ; leur idée est fausse, délirante. Dans certains cas très différents, il y a influence vraie :

En 1923, on demanda au Dr Osty de soigner une femme qui présentait des troubles inquiétants. Elle avait connu un occultiste qui l'avait hypnotisée à de nombreuses reprises. Cette femme ne se sentait plus libre : elle était « *forcée* » d'aller chez l'individu en question et s'y rendait malgré elle, quittant ses occupations. Le Dr Osty réussit à l'endormir, avec beaucoup de difficulté. Une fois à l'état d'hypnose, elle révéla que le triste sire (dont elle révéla le nom), lui avait donné l'ordre de ne pas se laisser endormir par d'autres que par lui, et qu'il lui ordonnait de revenir le trouver pour de nouvelles expériences, même si elle n'y tenait pas. La contre-suggestion du Dr Osty a très vite guéri cette femme qui a pu reprendre une vie normale.

J'aurai d'ailleurs à revenir sur ce cas et à préciser la nature des expériences.

Jusqu'à quel point peut-on ainsi influencer un sujet ? La question a été autrefois discutée avec passion. Les uns ont soutenu qu'ou pouvait tout obtenir : violer une femme sans qu'elle s'en souvienne ou faire commettre un meurtre. D'autres ont pensé qu'on ne pouvait obtenir que ce qui n'était pas contraire aux désirs de l'hypnotisé. La question est embarrassante : comment pouvez-vous savoir quels sont les désirs réels subconscients dont on peut réveiller ainsi l'activité (1) ? N'est-ce pas déjà une violence que de les réveiller alors que le sujet désire les refouler ? Mais, d'autre part, le fait de se laisser hypnotiser ne prouve-t-il pas au contraire qu'on accepte cette violence ? A quoi on peut répondre que confier son argent à quelqu'un ne veut pas dire qu'on l'autorise à vous le voler.

Je le répète, il y a là une réelle difficulté. *Pratiquement, on ne peut donner de règle générale et si une affaire semblable venait aux Assises, les experts auraient surtout à examiner les détails du cas particulier* (2).

---

(1). Les expériences où l'on donnait l'ordre à un sujet endormi de frapper un assistant à coups de couteau n'ont pas grande valeur. L'expérimentateur n'ayant pas en lui-même le désir de l'assassinat, ses suggestions peuvent avoir été très faibles.

(2) Ceux que la jurisprudence n'effraie pas pourront consulter : HENRI DESOILLE : *L'occultisme contemporain en criminologie* (*considérations juridiques et médico légales*). Etudes criminologiques, mai 1929 (Librairie Sirey, rue Soufflot).

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

CAUSES ET MECANISME DES TROUBLES

Nous venons de voir comment, séduit d'abord par l'attrait du mystère, puis convaincu par des expériences qu'il n'a pas comprises, quelqu'un d'à peu près normal se fait une conviction mal fondée qui devient vite inébranlable. Lui-même se met à pratiquer, présente des phénomènes morbides, d'abord à volonté, puis sans cesse. Il fait connaissance d'autres aliénés, les symptômes s'enrichissent, la vie sociale et familiale devient impossible. Enfin, le malade étant dangereux pour lui-même ou pour les autres, doit être interné de force. A ce dernier stade, les guérisons deviennent rares.

Heureusement, quelques occultistes seulement devenant fous, il nous faut admettre, lorsque la psychose se développe aussi loin :

SOIT UNE PRÉDISPOSITION INDIVIDUELLE ;

SOIT UN ENTOURAGE ET DES MÉTHODES PARTICULIÈREMENT MALSAINES.

Prédisposition individuelle.

Si je reprends les observations que je vous ai citées, et celles que j'ai gardées dans mes dossiers pour ne pas rendre démesurément longue cette conférence qui l'est déjà trop, je vois que, comme tous les auteurs qui m'ont précédé, j'ai surtout rencontré parmi ces malades :

Des crédules ;

Des suggestionnables ;

Des anxieux.

Je reviendrai plus loin sur un autre caractère : la curiosité de l'exotisme et du mystère.

Il n'y a rien de spécial à dire sur la *crédulité* sinon qu'elle empêche le contrôle rigoureux. Inversement, trop de scepticisme mène à la négation irraisonnée.

La *suggestionnabilité* est presque impossible à définir. Mais je tiens à mettre en garde les occultistes contre une erreur qu'ils commettent presque tous : Ils la confondent avec la médiumnité. *Or, le fait qu'on puisse par exemple endormir un sujet ou lui suggérer des rêves ne prouve nullement qu'il soit, pendant ce temps, doué de pouvoirs spéciaux.* Presque toujours, on a affaire à une personne ayant ce que Lévy-Valensi nomme une *constitution automatique,* combinaison de pithiatisme, d'émotivité et de mythomanie. En expérimentant, on aura toutes les chances possibles pour ne recueillir que des fables de la bouche de ces sujets ; ou, si l'on cherche des phénomènes physiques, pour n'assister qu'à des fraudes plus ou moins inconscientes.

Je vous ai raconté l'histoire de cette malheureuse qu'un occultiste

Digitized by Google

endormait, et qui ne pouvait plus se dégager de l'influence de ce dernier. Le Dr Osty l'a guérie très rapidement. Mais il en a profité pour lui demander (pendant qu'elle était à l'état d'hypnose) d'où venaient les descriptions de l'au-delà qu'elle faisait à cet occultiste très connu qui les reproduisait dans ses livres comme l'expression de la réalité. La réponse fut caractéristique : « J'avais lu son précédent ouvrage. Je savais le sens des réponses qu'il désirait que je fasse et je me sentais forcée par ses questions de décrire ce qu'il voulait. Quant à l'Au-delà, jamais je ne l'ai vu. »

Les anxieux s'adonnent volontiers aux sciences occultes, surtout au spiritisme qui les satisfait aisément. Constitutionnellement, ce sont des gens inquiets, qui appréhendent l'avenir : qui s'émeuvent d'un rien, qui ont aisément peur ; qui, comme la femme dont je vous parlais, rouvrent les lettres qu'ils viennent de cacheter.

Ce caractère se manifeste souvent *à la suite d'un deuil* : parents désemparés par la perte d'un fils unique, veuve au maigre avoir, soudain livrée à elle-même, privée de direction morale et d'appui matériel, et qui, dans son isolement cruel, cherchera le mirage de la table tournante et les paroles consolantes du médium. Ce dernier incarnera le mari, qui parlera *lui-même,* versant les paroles d'amour et de réconfort dont sa femme est avide... Croyez-vous que le scrupule scientifique soit d'un poids suffisant pour contrebalancer le désir affolé de cette malheureuse ?

Oh ! je ne veux pas lui interdire tout espoir en une vie meilleure, mais, pour Dieu, qu'elle ne se mette pas à pratiquer, à *voir* elle aussi, à *entendre* ! C'est souvent une femme âgée, à la ménopause, dont l'équilibre mental ne peut être maintenu que par une hygiène rigoureuse. Qu'elle prie, qu'elle lise des livres consolants, mais qu'elle ne cherche pas à provoquer en elle des hallucinations. Si j'insiste ainsi, c'est parce que certains prétendus spirites *raccolent* — le mot n'est pas trop fort — ces désemparées, car ils savent bien quelles proies faciles elles font :

« Les journaux, dans les grandes villes, apprennent, en donnant les adresses, la mort de diverses personnes... N'est-il pas facile de profiter de ces pénibles circonstances pour adresser quelques lignes d'encouragement à ceux qui sont dans la peine !... Un autre moyen... c'est la *visite* à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont atteints par l'épreuve (1). »

Eh bien, moi, je dis que la névrose guette ces anxieux de la mort, et qu'ils peuvent croire, mais non *pratiquer.* S'il y a des spirites sincères parmi vous, ils conviendront que les expériences dites scientifiques, pratiquées dans ces conditions, sont plus dangereuses qu'utiles : elles ne peuvent nullement faire la lumière sur la réalité de l'Au-delà. Je sais bien, hélas, que mes conseils demeureront probablement sans effet, car la plupart des adeptes du spiritisme n'expérimentent plus, ne contrôlent plus, mais pratiquent simplement une

(1) Henri Regnault : *La propagande Spirite,* article 1921.

Digitized by Google

religion qu'ils inventent à leur gré : *ce ne sont plus des expérimentateurs du spiritisme, qui méritent notre respect même quand ils se trompent, ce sont les superstitieux de la religion spirite.*

Bref, on doit admettre une certaine prédisposition à la névrose des occultistes, qui fait qu'elle se développe, mais cette prédisposition peut n'être reconnue qu'à l'usage. On peut ignorer qu'on la présente soi-même. Aussi, est-il toujours dangereux de se mettre à pratiquer.

Groupements d'occultistes. Leurs méthodes.

Suivons en effet nos sujets dans des « groupes d'études ». Voyons ce qui s'y passe. Ecoutons l'enseignement qu'on y reçoit. C'est ce qu'a négligé de faire Duhem dans sa thèse, et ce qui est si important à notre avis. Sans cette étude, les observations de malades peuvent ne pas entraîner la conviction, car on peut toujours objecter qu'ils seraient devenus fous sans cela. En étudiant au contraire les écoles d'occultistes, on comprend beaucoup mieux comment se passent les choses.

Répétons encore une fois qu'il ne s'agit pas pour nous de chercher à savoir si ce qu'on y dit est vrai ou faux, mais uniquement d'étudier l'influence du milieu sur l'équilibre mental de certains. Nous ne sommes pas en ce moment des expérimentateurs cherchant à discerner le vrai du faux, mais des aliénistes relevant les antécédents des malades que nous avons vus tout à l'heure.

Nous nous bornerons d'ailleurs à quelques exemples, pris parmi les plus fréquents, car il ne saurait être question ici d'étudier en détail la tendance de chaque cénacle.

LES PRATIQUANTS DU SPIRITISME, étant évidemment les plus nombreux, c'est par eux que nous commencerons. *Qu'il soit bien entendu que les observations suivantes ne se rapportent pas aux cercles intelligents et produisant un travail sérieux. Nous avons cherché surtout les mauvais exemples* (et n'avons eu d'ailleurs aucun mal à en trouver de nombreux).

Quelques visages maigres, aux nez coupants, aux lèvres serrées et méchantes : facies qu'un médecin reconnaît appartenir à des gens possédant un caractère paranoïaque : ce sont les fanatiques dont nous parlions tout à l'heure. Des gens en grand deuil, émus ; des petits vieux timides et courbés qu'on devine crédules et anxieux de la mort. Tel est le public de cette salle bien connue. J'y ai vu un enfant de 4 ans, adénoïdien, amené par ses parents pour écouter les communications de l'Au-delà. Après une conférence où le Maître procède par affirmations gratuites, le médium entre en transe et très vite présente des *incarnations*, c'est-à-dire que les morts, les désincarnés s'incarnent en lui en foule et parlent par sa bouche. Ces morts sont avides de parler aux vivants. Cha-

Digitized by Google

cun, dans l'assistance, reconnaît un parent. Le médium : « C'est une petite fille, écoutez-la, elle dit : Maman, ma chère maman ! » Alors, une dame fond en larmes : « Est-ce toi. ma chérie ? » — « Oui, maman, je te vois, je suis heureuse, je suis toujours près de toi, mais toi aussi, penses bien à moi. *Tu ne me vois pas assez ! Il faut me parler souvent !* » La vivante et la morte (représentée par le médium), s'embrassent. Puis c'est une vieille dame qui s'incarne et que sa fille reconnaît. L'enfant de 4 ans a entendu sa grand'mère. Bref, aucune discussion, tout le monde croit, les gens pleurent et écoutent *les conseils des morts qui disent : « Voyez-nous, sentez-nous autour de vous, parlez avec nous. »*

Vous voyez la suggestion, très active parce qu'elle est renforcée par la croyance et l'émotion de tout le groupe.

Cet autre cercle a moins le culte de ses propres morts, mais l'émulation y est grande et nombreux sont ceux qui y deviennent médiums. La directrice du groupe est d'ailleurs remarquable et les incarnations qu'elle offre sont pleines d'attraits :

La transe de la directrice est soudaine. Le mort se met tout à coup à parler par sa bouche. Un spirite très connu, mais non médium, va lui donner la réplique, dans un dialogue très vivant, très comique, qui amuse énormément le public crédule :

Le Mort. — Tout droit ! On me dit tout droit ! où ça tout droit ? Qu'est-ce que je fais au carrefour de cette forêt ?

Le Spirite. — Eh bien, il n'y a pas d'écriteau à ce carrefour ?

— Non !

(C'est l'histoire d'un bûcheron qui ne sait pas où il se trouve, ni ce qu'il fait.) Le dialogue se poursuit :

Le Spirite. — Regardez à terre !

Le Mort. — Je ne vois rien !

Le Spirite (faisant des passes magnétiques). — Regardez bien ! Vous ne voyez pas un cadavre par terre ?

— Si, en effet !

— Eh bien, qui c'est ?

— Mais c'est moi !

Le Mort (*parlant par la bouche du médium qui se tâte les cheveux*). — Qu'est-ce que c'est que ces cheveux ? M..., j'ai pas changé de sexe pourtant ! Mais qu'est-ce qu'ils ont f... de moi !

. . . . . .

Le Mort. — Et puis non ! je ne peux pas croire qu'on meure ainsi sans s'en apercevoir.

Le Spirite. — Mais si ! 95 pour cent des gens (au moins) ne s'aperçoivent pas tout de suite qu'ils sont morts (*sic*).

— Alors, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Ils continuent à vivre... sur un autre plan.

— Eh bien, vous qui me parlez, êtes-vous mort ou vivant ?

— Je suis vivant jusqu'à présent.

Enfin, le bûcheron confesse à regret les torts qu'il a eu étant vivant. Il aperçoit d'autres morts auxquels il avait nui. Le spirite le presse, le convainc, et le bûcheron s'écrie enfin en s'adressant à l'autre mort :

— Eh ben, çà va, je te demande pardon. Tiens, voilà ma main !

Et il disparaît, ayant bénéficié des conseils des vivants.

Digitized by Google

Il ne manquait que les applaudissements pour se croire à une tournée théâtrale dans une petite ville de province.

Si je raconte cette incarnation, c'est pour insister sur ceci : Aussitôt après, un autre médium, moins entraîné, incarne à son tour un mort, et, *comme un enfant qui transforme maladroitement une histoire, reprend le thème à son idée :*

Cette fois, ce n'est plus un bûcheron trouvé assassiné dans une forêt, c'est un quincaillier, trouvé sur une route, mort de froid. Le dialogue reste dans le ton du précédent, en moins bien :

Le Spirite. — ... Et l'esprit flotte dans l'atmosphère terrestre.

Le Mort. — Ben, si on flotte comme ça... Quand ça flotte, on doit être mouillé. (*Rires*), etc.

Citons encore une autre incarnation, toujours au cours de la même séance (comme au Grand Guignol, on alterne gai et triste) : C'est le vieux thème de la belle jeune fille morte à la fleur de l'âge, très belle, très brune, au beau teint mat, et qui erre dans un cimetière à la recherche de son fiancé. *Là encore, les vivants expliquent à la morte ce qui se passe après la mort,* ils lui donnent de bons conseils, et la belle jeune fille, morte à la fleur de l'âge, s'en va libérée.

Notons qu'une assistante, venant toutes les semaines régulièrement depuis trois mois, tombe en transe pour la première fois : ce sont des hallètements, des gémissements, du mâchonnement sans qu'elle puisse parler. C'est bien là *une crise d'hystérie typique.* Au réveil, les encouragements ne manqueront pas : je suis sûr qu'étant à bonne école, elle deviendra médium comme les autres.

Après ces incarnations, la directrice demande aux assistants *ce qu'ils ont vu. La plupart ont pu suivre par la vue les descriptions données par les médiums* (qui se rappellent parfaitement leurs incarnations. C'est ainsi que les fidèles ont *vu* le bûcheron, la grande croix du cimetière, etc. Ils ont eu aussi leur partie originale : lueurs bleues, têtes de vieillards. Un brave homme a eu des visions d'un symbolisme facile : sentier montant, rocailleux, mais dont les pierres ont été écartées devant lui ; échelle verticale, guide à barbe blanche, etc.

Messieurs, il est inutile de vous ennuyer par des redites : tel est le fond commun et vous voyez très nettement la participation de tout l'entourage : l'histoire s'organisait entre le spirite et le médium, les assistants suivaient tant bien que mal, développant leurs talents, *s'entraînant à l'hallucination collective,* dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Je continue à me refuser à chercher la part de vrai et de faux ; je dis seulement qu'il n'est pas difficile de devenir une hystérique mythomane à cette école. Nous saisissons là comment naît la névrose dont je vous parlais.

* * *

Tâchons maintenant de comprendre d'où viennent les erreurs de méthode que j'ai relevées tout à l'heure chez les expérimentateurs contrôlant les PHÉNOMÈNES PHYSIQUES DE LA MÉDIUMNITÉ. A quelle école ont-ils été ?

On leur a enseigné que, sous aucun prétexte, il ne faut toucher

Digitized by Google

aux apparitions. Ils ne feront donc pas de contrôle direct, mais photographieront, ficelleront, enregistreront sans jamais prendre dans leurs mains et regarder de près l'objet du débat, qui, peut-être, n'est qu'un bâton, une poupée, un compère ou le médium lui-même, comme cela semble ressortir de l'aventure arrivée à l'Archidiacre Colley.

D'autre part, les phénomènes ne se produisent que si les expérimentateurs ne sont pas méfiants.

« La Foi est une des conditions de la preuve, la clef de la porte qui ouvre le monde invisible. » (Massey. 1.)

« Si quelqu'un va trouver un médium avec le plus grand désir de voir « un phénomène, tout en gardant une attitude d'esprit absolument con- « traire à la foi, il n'obtiendra rien à moins qu'il n'ait la bonne fortune de « rencontrer un médium très développé. » (Moses. 1.)

« La recherche psychique demande... un médium et un cercle étant « imbus du caractère sérieux des phénomènes et communiant dans le « désir d'en tirer le plus possible pour le bien général... Voici quelques « raisons démontrant que les faits ne sont pas dus à la fraude : 1° Le « médium et les siens sont des gens droits, religieux... ; 2° Les séances « sont considérées comme des actes religieux. Elles débutent et se ter- « minent toutes par la prière..., etc. » Ces phrases sont de Crawford (2). Je les ai citées tout au long, précisément parce que je crois avoir relevé chez lui une faute de méthode.

« Au *Circolo Minerva*, à Gênes, les savants qui expérimentèrent arri- « vèrent à une unité mentale, après une série de séances dans lesquelle, « s'étant assurés de la réalité des faits, ils n'eurent plus qu'un désir una- « nime : celui de les voir acquérir toute leur intensité. A partir de ce « moment, aucune force contraire ne neutralisant plus dans le cercle les « forces médiumniques, les apparitions purent se matérialiser plus com- « plètement et se faire enfin reconnaître (3). »

Tel est l'enseignement reçu par les expérimentateurs spirites. Joignons-y *l'émotion fréquente :*

Les tempes battent avec force et la tête devient chaude ; les mains, les pieds ont des contractions nerveuses et semblent froides au toucher. M. Ochorowicz a mesuré au dynamomètre la déperdition de l'énergie des assistants (4).

On comprend, dans ces conditions, que des fautes expérimentales puissent être commises par les spirites les plus normaux.

* * *

Quittons la pratique du spiritisme. VOYONS LES MAGES. Il en

(1) Cités par W. Barrett : (*Au seuil de l'Invisible, Payot*), qui partage leur opinion.

(2) Crawford : *loc. cit.*

(3) Delanne. *loc. cit.*, t. II, p. 634.

(4) *Ibid.*, p. 677 (*citant* de Rochas).

Digitized by Google

existe encore : je vous en ai cité plusieurs cas. Supposons quelqu'un de normal qui, par curiosité scientifique, veuille se rendre compte par lui-même, une bonne fois, si les histoires qu'on lui raconte sont vraies ou non : il n'a pas d'autre méthode scientifique que d'essayer. Lisons la description dans Eliphas Levy (1) et figurons-nous que son histoire soit vraie (je n'ai jamais essayé).

Au printemps de l'année 1854, j'étais allé à Londres... J'y fis la connaissance d'une dame qui me détermina à tenter l'expérience d'une évocation complète à laquelle je me préparai pendant vingt et un jours... (tous les soirs, à la même heure, s'enfermer avec une seule lumière peu éclatante, telle qu'une petite lampe funéraire ou un cierge, dans la chambre consacrée au souvenir de la personne regrettée ; on placera cette lumière derrière soi et l'on découvrira le portrait en présence duquel on restera une heure en silence ; puis on parfumera la chambre avec un peu de bon encens, et l'on sortira à reculons, etc.) ... Tout était terminé le 24 juillet. Il s'agissait d'évoquer le fantôme du divin Apollonius... Je fus laissé seul. Le cabinet préparé pour l'évocation était pratiqué dans une tourelle : on y avait disposé quatre miroirs concaves, une sorte d'autel dont le dessus de marbre blanc était entouré d'une chaîne de fer aimantée. Sur le marbre blanc, était gravé et doré le signe du pentagramme, et le même signe était tracé, en diverses couleurs sur une peau d'agneau blanche et neuve, qui était tendue sous l'autel. Au centre de la table de marbre, il y avait un petit réchaud de cuivre avec du charbon de bois d'aulne et de laurier ; un autre réchaud était placé devant moi sur un trépied. J'étais vêtu d'une robe blanche assez semblable aux robes de nos prêtres catholiques, mais plus ample et plus longue, et je portais sur la tête une couronne de feuilles de verveine entrelacées par une chaîne d'or. D'une main, je tenais une épée neuve et de l'autre, le Rituel. J'allumai les deux feux avec les substances requises et préparées, et je commençai, à voix basse d'abord, puis en élevant la voix par degré, les invocations du rituel. La fumée s'étendit, la flamme fit vaciller tous les objets qu'elle éclairait, puis elle s'éteignit. La fumée s'élevait blanche et lente sur l'autel de marbre, il me sembla subir une secousse de tremblement de terre, les oreilles me tintaient et le cœur me battait avec force. Je remis quelques branches et des parfums sur les réchauds, et lorsque la flamme s'éleva, je vis distinctement, devant l'autel, une figure d'homme plus grande que nature, qui se décomposait et s'effaçait. Je recommençai les évocations, et je vins me placer dans un cercle que j'avais tracé d'avance entre l'autel et le trépied : je vis alors s'éclaircir peu à peu le fond du miroir qui était en face de moi, derrière l'autel et une forme blanchâtre s'y dessina... J'éprouvai une sensation de froid extraordinaire et, lorsque j'ouvris la bouche pour interpeller le fantôme, il me fut impossible d'articuler un son. Je mis alors la main sur le signe du pentagramme, et je dirigeai vers lui la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement par ce signe de ne point m'épouvanter et de m'obéir...

La figure ne m'avait point parlé, mais il me sembla que les questions que j'avais à lui faire s'étaient résolues d'elles-mêmes dans mon esprit...

Je raconte ici les faits tels qu'ils se sont passés, je ne les impose à la foi de personne : L'effet de cette expérience sur moi fut quelque chose d'inexplicable. Je n'étais plus le même homme, quelque chose d'un autre

(1) Eliphas Levy : *Dogme et Rituel de Haute Magie, Tome I*, p. 281.

Digitized by Google

monde avait passé en moi ; je n'étais plus ni gai ni triste, mais j'éprouvais un singulier attrait pour la mort, sans être cependant aucunement tenté de recourir au suicide...

Conclurai-je de ceci que j'ai réellement évoqué, vu et touché le grand Apollonius de Tyane ? Je ne suis ni assez halluciné pour le croire, ni assez peu sérieux pour l'affirmer. L'effet des préparations, des parfums, des miroirs, des pantacles, est une véritable ivresse de l'imagination, qui doit agir vivement sur une personne déjà impressionnable et nerveuse. Je n'explique pas par quelles lois physiologiques j'ai vu et touché ; j'affirme seulement que j'ai vu et que j'ai touché, que j'ai vu clairement et distinctement, sans rêves, et cela suffit pour croire à l'efficacité réelle des cérémonies magiques.

Je ne sais pas si E. Levy se moque de nous dans cette histoire de *nécromancie,* mais je suis d'accord avec lui pour reconnaître que ces pratiques peuvent donner « *une ivresse de l'imagination qui doit agir sur une personne déjà impressionnable et nerveuse.* »

Notez que les pratiques magiques ne sont pas rares comme on pourrait se le figurer. Elles atteignent exceptionnellement une pareille intensité, mais l'envoûtement et les petites cérémonies sont pratiquées très volontiers dans le peuple. Voici un exemple entre autres :

Une nuit, au sixième étage d'une maison bourgeoise, deux bonnes, enfermées dans une chambre, sont en train de confectionner des poupées magiques lorsqu'elles entendent un bruit de pas dans le couloir. Immédiatement, c'est une explication surnaturelle qui vient à leur esprit et elles sont terrifiées. Au bout d'un certain temps, elles se précipitent dans l'escalier et se réfugient chez leur patronne, Mme B., occultiste convaincue. Elles lui communiquent leur peur : toutes trois entendent des bruits mystérieux. Elles réveillent le fils B., étudiant en médecine : il n'entend rien d'anormal et se rendort, tandis que les trois femmes demeurent tremblantes une partie de la nuit.

Voilà comment naît « la peur occulte » : de suggestion au cours de pratiques malsaines.

*
* *

Beaucoup pratiquent un entraînement systématique, ayant pour but de créer les hallucinations volontaires, plus ou moins extériorisées dont je vous parlais tout à l'heure.

Avant de décrire en détail ces exercices, je vais vous citer un procédé très simple :

L'INFLUENCE DES TOXIQUES. — Les citations justifieront ma classification où la toxicomanie est considérée comme complication de l'occultisme.

Stanislas de Guaïta (1) déclare « que le Haschich favorise toujours et détermine parfois spontanément la *sortie du corps astral* ».

(1) Stanislas de Guaita : *Le Temple de Satan. Paris* 1916, p. 371.

Digitized by Google

Voici plus de précision :

Méthode de dédoublement (1). — Près de chaque oreille, on suspend une montre dont le tic-tac monotone produit comme une sorte de bercement du sens, tandis que dans l'obscurité complète de la pièce, à une certaine distance de l'opérateur, une petite lampe à alcool est allumée où brûle de l'alcool ordinaire, mais dans lequel on a fait macérer préalablement, pendant 24 heures, une forte pincée de *fleurs de chanvre* par litre. La lumière obtenue par ce moyen, à la fois vacillante et fascinante, répand des émanations narcotiques très douces... C'est dans ces conditions que la volonté crée le monoïdéisme qui amènera la production du phénomène.

Ceci rappelle absolument les onguents à base de solanées vireuses dont s'enduisaient les sorciers pour se donner des hallucinations de sabbat.

METHODES PSYCHOLOGIQUES. — Je vais tâcher de vous en donner un aperçu (en m'aidant le plus possible de citations prises dans les auteurs classiques en la matière pour bien prouver que je n'invente rien).

LA PRINCIPALE MÉTHODE EST CELLE DE LA CONCENTRATION.

Le principe en est le suivant (2) :

« Concentrer toute la vie psychique sur une unique représentation « qu'on installe au centre de la conscience (par exemple : la couleur « rouge d'une rose, symbole du sang humain dépourvu de passions (3). « Cette représentation, d'ailleurs, n'est pas faite pour refléter un objet « extérieur exact. On se servira de pensées symboliques et il importe peu « que ces pensées soient ou non fondées scientifiquement. Les pensées « que l'on énoncera ont pour but, non d'exprimer des vérités scientifiques, « mais de construire un symbole dont l'action ne dépend en rien des « objections logiques possibles. » On s'exerce donc à ne penser qu'à une seule chose, symbolique et scientifiquement fausse.

« Ces symboles sont d'ailleurs choisis de telle manière que l'on peut « faire abstraction de leurs liens avec la réalité sensible. Leur valeur « réside dans la force qu'ils développent dans l'âme quand elle détourne « totalement son attention du monde extérieur, qu'elle étouffe les im- « pressions des sens et exclut toute pensée alimentée par une excitation « externe. » *On s'éloigne ainsi de la connaissance sensorielle :* «... et c'est chose faite quand l'homme se dit : « maintenant, je puis me représenter « quelque chose grâce à des forces où ni mes sens ni mon cerveau n'en- « trent en jeu (4). »

(1) Citée par CH. LANCELIN : *Méthode de dédoublement personnel*, p. 269, qui déconseille d'ailleurs de la suivre.

(2) D'après R. STEINER : *loc. cit.* p. 260 et suivantes.

(3) L'image que nous citons doit être la seule consciente à un moment donné, mais la technique consiste à la déformer, à la modifier progressivement, à la ruminer mentalement : on en arrive par exemple à l'idée de pureté, qui doit donner un sentiment de béatitude, etc. *L'essentiel est de ne pas rester impassible, mais de s'émouvoir soi-même le plus possible.*

(4) *Ibid.* p. 270.

Digitized by Google

Maintenant, Messieurs, le but est atteint et l'étudiant s'efforce de s'y maintenir et même d'aller plus loin :

« Il doit pouvoir se maintenir dans un état de conscience où toute impression des sens physiques lui fait défaut, et où, de plus, même les représentations artificielles décrites plus haut sont rayées de la conscience (1). »

Alors... l'étudiant plein d'orgueil, méprisant toute logique, rejetant tout raisonnement qui ne cadre pas avec ses conceptions, a l'impression qu'il sait tout, comprend tout ; c'est la science infuse :

« Pour celui qui a passé par cette expérience — dit encore R. Steiner, « p. 276 — il n'y a plus aucun fondement à l'objection si fréquente : « comment, quand on croit avoir des perceptions spirituelles, peut-on « être sûr qu'il s'agit bien de réalités et non de pures imaginations telles « que visions, hallucinations, etc... ? Celui qui, par une discipline mé- « thodique, a atteint le degré de clairvoyance nécessaire, distinguera la « réalité spirituelle de sa représentation personnelle... de même que l'on « sait dans le monde sensible qu'un morceau de fer imaginaire, si chaud « que vous le supposiez, ne brûlera pas vos doigts, de même l'étudiant « occultiste sait, s'il se représente une réalité spirituelle par l'imagina- « tion, ou si des choses et des êtres réels font effectivement impression « sur ses organes de perception spirituelle éveillés par la *concentration.* »

Bref, il sait parce qu'il sait et qu'il a acquis l'expérience du *rêve.*

C'est intentionnellement que je dis du *rêve* : car l'occultiste admet le rêve comme étant l'expression de la réalité (Je cite toujours Rudolf Steiner, p. 273) :

« L'étudiant qui pratique la *concentration* prendra conscience gra- « duellement d'une certaine activité durant son sommeil. Il sentira qu'il « ne dort pas totalement pendant son sommeil... Peu à peu, la conscience « progresse et l'étudiant en arrive à se dire au réveil : J'ai passé tout le « temps de mon sommeil dans un autre monde. Le souvenir [s'en]... pré- « cisera sans cesse davantage. C'est le phénomène qu'on nomme en occul- « tisme la continuité de la conscience... l'âme (écarte enfin) pendant la « veille *les influences perturbatrices du monde extérieur* et parvient « à la perception psycho-spirituelle. *Il faut pour cela que les sensations « aient disparu et que la pensée logique fasse silence...* »

Que la pensée logique fasse silence ! C'est bien là vivre dans un rêve qu'on admet comme réel.

« A ce degré d'évolution, *la connaissance des réincarnations successives devient une expérience réelle* et concrète (2). »

Et quelle belle science, Messieurs !

Si je ne craignais de vous faire perdre votre temps en vous racontant trop de bêtises, je pourrais citer pendant des heures : Cette

(1) *Ibid.*, p. 272.
(2) *Ibid.*, p. 271.

Digitized by Google

femme qui croit avoir été la Vierge Marie (évidemment, puisqu'elle l'a rêvé) ; cet autre qui se promène dans Saturne, Jupiter, Mars dont il connaît le langage... et dans la lune aussi.

Dans tous les cas, la conviction délirante est d'origine psychologique.

Cette pratique de la concentration mentale est, à l'heure actuelle, fréquente : Il est de bon ton de pratiquer *le Yoga* (qui comporte, en outre des respirations rythmées, des postures et un régime). La méthode nous vient de l'Inde, plus ou moins déformée par les traducteurs.

Je n'ai pas la prétention de décrire ce qui se passe dans l'Inde : je ne vous donne que ce que l'on enseigne en Europe. D'ailleurs, chacun modifie à son gré, et nombreux sont les occultistes qui mélangent les enseignements d'Allan Kardec et de Patanjali.

Comme les aliénistes doivent être au courant de ces doctrines, je vais, par souci de documentation, vous préciser ce qu'on entend par :

Les tchakras.

Certains occultistes, comme R. Steiner, admettent que la concentration développe des organes, non pas physiques, mais astraux, qui perçoivent les événements de l'Au-delà :

« Le but (1) des méditations que nous avons décrites est à proprement « parler la formation des organes de clairvoyance supérieure dans le « corps astral. Ces organes sont d'abord un produit de la substance de ce « corps astral. Ils manifestent un monde, et dans ce nouveau monde, « l'homme prend conscience de soi comme d'un nouveau Moi. Ce qui dis- « tingue ces organes des organes sensoriels physiques, c'est qu'ils sont « des organes actifs... Dans une certaine mesure, ils *comprennent* les « *événements* et objets qu'ils enregistrent. De là, le sentiment que la con- « naissance psycho-spirituelle est une sorte d'union avec les objets aux- « quels elle s'applique : *on croit vivre en eux.* Par similitude, on peut « donner à ces organes le nom de « fleurs de Lotus », tiré de la forme « astrale qu'ils revêtent pour la conscience clairvoyante. (Bien entendu, « ce nom n'exprime pas plus la réalité foncière de ces organes que le « mot « ailes » appliqué aux poumons). Des méditations précises ont « pour effet de développer en particulier l'une ou l'autre de ces « fleurs ». « Chacune des concentrations qui visent au progrès de la connaissance « imaginative a son effet sur un de ces organes. Une discipline judicieuse « règle ces exercices de manière à développer les organes en temps « voulu. »

Mais d'autres traducteurs admettent ces organes comme ayant une réalité plus physique. Ces organes, qui portent le nom de *tchakras* ou de *Lotus,* ont un siège défini, sur lequel doit se concentrer l'attention : Il en existe un entre l'anus et l'urêtre, un à la naissance de l'urêtre, un près du cœur, etc. Chacun porte un nom, a une forme représentative, une couleur.

(1) *Ibid,* p. 292.

Digitized by Google

« En se concentrant sur le plexus qui fait face au cœur, on acquiert « la connaissance de la constitution du corps : sur l'arrière-gorge, on « obtient la cessation de la faim et de la soif, etc. (1). »

Pour ce faire, il faut arriver à guider *Koundalini* (la force centrale ondulatoire) et à produire la suractivité d'un seul organe, d'un seul Tchakram aux dépens des autres. Et on y arrive, paraît-il. Si c'est vrai, c'est le déséquilibre organisé. Je pourrais en tous cas vous citer l'exemple d'une dame qui y réussissait. Toute sa force nerveuse tendait à la représentation d'un triangle de métal ardent : *elle l'a bien regretté,* je vous assure, et dut consulter un de nos occultistes les plus célèbres qui arriva à la guérir.

Voilà, brièvement résumée, une des techniques les plus courantes actuellement chez les occultistes, et grâce à laquelle :

« L'esprit s'oublie, s'identifie entièrement avec l'objet, n'a plus cons- « cience que de celui-ci. C'est le premier degré de l'extase (2). « On arrive ainsi à être un *Yogi* : « *La voix du silence révèle tous les mystères que « l'on désire connaître.* Cette voix est celle de Brahma (3). »

C'est bien l'omniscience.

« On peut alors entendre la circulation nerveuse en dedans (4), et « il « arrive d'entendre comme un son de cloche lointaine qui grandit puis va « en diminuant. Parfois, on voit flotter de petits points lumineux qui de- « viendront de plus en plus grands. Quand ces manifestations se produi- « ront, c'est que l'on sera en rapide progrès (5). »

Progrès vers quoi, Messieurs ? Je vous l'ai montré tout à l'heure.

Les nerfs s'apaisent, disent tous les théosophes... Pour ma part, j'ai surtout observé chez eux une nervosité considérable et l'impossibilité d'écouter la moindre contradiction sans se mettre en fureur. D'ailleurs, ils avouent ingénument cette nervosité :

« Pendant vos premiers essais pour concentrer votre pensée, la chute « d'une épingle vous fera l'effet de la foudre traversant votre cer- « veau (6). »

L'apaisement qu'ils décrivent, c'est, je crois, l'orgueil satisfait de l'individu qui croit tout savoir.

La soif du mystère. Attrait de l'exotisme.

Telles sont les doctrines déclarées hindoues, si à la mode à présent.

(1) M. Sage : *La Yoga,* p. 141.
(2) M. Sage : *loc. cit.,* p. 113.
(3) Icvaracharya Brammachari : *Traité de Royal Yoga.*
(4) M. Sage : *loc. cit.,* p. 111.
(5) *Raja Yoga,* par le Swami Vivekananda. Traduit de l'anglais par S. W., p. 91 et suiv.
(6) Swami Vivekananda : *loc. cit.*

Digitized by Google

Nous voyons se dessiner un autre trait du caractère de certains occultistes : ils ont soif de mystère, ils croient à tout ce qui vient de loin, à tout ce qui est difficilement vérifiable.

La claire lumière qui rend les choses précises, nettes, compréhensibles à tous, leur fait mal aux yeux et les gênent. Ils aiment les histoires de sorcières, les descriptions du Sabbat, les racontars sur les mystères des monastères Thibétains. Les Yogis peuvent arrêter leur cœur et leur respiration... On peut les enterrer des mois sans dommage... ils sont *immortels* s'ils le veulent... (1). Tout cela est vrai parce qu'on le dit. Messieurs, quand vous demandez des précisions, on vous répond dédaigneusement que vous n'êtes pas au courant. Cet argument facile est rendu possible, justement, parce que tout se passe en Asie.

D'autres théosophes vous répondent que peu leur importe les viles expériences physiques et que ce sont les règles morales qui les préoccupent avant tout. Ils veulent vivre suivant ces règles, en somme devenir des saints. Mais quoi ! il y a des monastères, en France, qui renferment de très saints hommes. Seulement, être catholique ou protestant, c'est à la fois trop commun et trop précis : on ne peut pas arranger la règle des trappistes à sa convenance personnelle. Tandis qu'en se disant Bouddhiste, on peut traduire à sa manière les enseignements qu'on connaît mal. En outre, cela vous a un petit cachet mystérieux qui impressionne l'entourage et auquel on se prend soi-même pour s'admirer... Hélas, je ne vois pas dans tout cela cette humilité et cette recherche de la simplicité qui caractérise les vrais hommes religieux.

Certains auteurs ont dénoncé avec vigueur cette soif irraisonnée du mystère :

« Le développement de la civilisation des occidentaux, dans un sens « exclusivement pratique, en leur enlevant toute direction intellectuelle « effective, ouvre la voie à toutes les extravagances pseudo-scientifiques « et pseudo mystiques, pour peu qu'elles paraissent aptes à satisfaire « ce sentimentalisme qui joue chez eux un rôle si considérable en rai- « son de l'absence même de l'intellectualité véritable... C'est là l'expli- « cation toute naturelle... du déploiement presque indéfini de toutes sortes « de folies simili-religieuses, dans lesquelles l'expérimentalisme et le « pseudo-mysticisme des peuples anglo-saxons trouvent à la fois leur « satisfaction. » Guénon (2).

Je crains que Guénon ne se laisse un peu emporter et que la France n'ait bientôt plus rien à envier aux autres pays.

Notre génie latin, si clair, si propre, risque d'être étouffé par l'envahissement des étrangers. Il a pourtant dominé le monde à certaines époques, comme au XI[e] et au XII[e] siècle. Je sais bien qu'on

(1) « Les forces extérieures n'ont plus prise sur son corps, et ce corps ne peut être détruit par le yogui lui-même ». D'après Patanjali. M. Sage : *La Yoga*, p. 143.

(2) Guénon : *Introduction à l'étude des doctrines hindoues*, p. 305.

Digitized by Google

prétend qu'à ce moment, précisément, les troubadours furent des occultistes. Probablement parce que dans le Midi certaines peuplades, descendant des Wisigoths, étaient un peu païennes. Leur hérésie était proche du Manichéïsme.

Des occultistes comme les troubadours, je veux bien : c'était une belle époque, celle des cours d'amours et des chansons de gestes qu'on copiait dans toute l'Europe. Le Français était la plus belle des langues. C'était le temps où, dans le centre de la France et dans l'Aquitaine, on inventait le style roman, puis le gothique, au nord de la Loire. Comme les architectes, les verriers français étaient appelés à l'étranger. *Les cathédrales, c'est entendu, étaient des œuvres parlantes,* c'étaient les bibles du pauvre, où celui qui ne savait pas lire voyait représenté l'enseignement de l'Eglise. Des occultistes comme cela, je veux bien... Mais pas ceux qui viennent farcir leurs écrits de mots sanscrits qu'ils ne connaissent pas plus que nous et qui exposent lourdement des doctrines obscures qu'ils ne peuvent même plus rédiger en français, quand ils essayent d'expliquer qu'il y a chez l'homme le *je,* le *moi,* le *soi,* le *lui* et le *non moi.* Cette mystique-là est bien la sœur de l'art effarant que nous voyons se développer sous l'influence des étrangers qui nous inondent.

*
* *

Voilà donc les causes complexes de cette *névrose des occultistes :* la crédulité en tout ce qui est obscur, lointain, exotique ; en tout ce qui satisfait l'amour du mystère ténébreux ; en tout ce qui calme l'anxiété de la mort. Ils pratiquent alors les doctrines que je vous ai citées et nous avons vu où cela peut les mener.

Ces causes connues, pouvons-nous aller plus loin et comprendre le mécanisme même des troubles ?

Nature de la névrose.

Jusqu'ici, le terrain était solide : je ne faisais que citer des faits. Maintenant, il me faut bien en venir à l'interprétation.

LA CAUSE DE LA NÉVROSE EST BIEN DANS LA PRATIQUE DES SCIENCES OCCULTES.

Quelques aliénistes ont soutenu qu'il n'existait pas de folie spéciale due aux sciences occultes, mais uniquement des cas de folie chez des occultistes. Ils n'admettent en somme que les formes que j'ai résumées dans mon introduction pour les éliminer, et ils ignorent les autres. Tel, par exemple, le Dr Viollet. Toutefois, ce même auteur décrit parmi les occultistes : « Des personnes dont l'équilibre

Digitized by Google

mental s'accomode mal de l'ambiance de tout ce mystère... il leur faudrait une hygiène mentale plus parfaite qu'à d'autres (1). »

La discussion se résume à ceci : *Quelle est la part de la prédisposition individuelle ?* Nous ne le savons pas très bien, mais une chose reste certaine, c'est que l'occultisme déclanche la névrose. Il faut donc l'interdire à tous les sujets sensibles, de même que nous interdisons par prudence certains aliments aux personnes que nous croyons avoir un foie ou des reins déficients.

Il me semble impossible qu'un aliéniste n'admette pas L'ORIGINE PSYCHOLOGIQUE de certains délires alors qu'il admet cette origine pour certains cas dont voici des exemples :

A la Salle de garde d'un hôpital parisien, arriva une aventure qui est demeurée célèbre. C'était, il y a pas mal d'années, car c'était au temps où l'Assistance Publique ne cherchait pas encore à faire de nous des fonctionnaires. C'était au bon temps où le vin n'était pas cher, et où, comme dit la chanson, nos pères étaient heureux quand ils étaient à table. Ils se laissaient même aller parfois à quelques excès comme on n'en voit plus jamais actuellement.. Bref, un soir, un interne étant ivre-mort, ses collègues, probablement un peu trop gais, le transportent dans le service de chirurgie et lui plâtrent la jambe. Le lendemain, on persuade au malheureux qu'étant ivre, il est tombé, et si malheureusement qu'il s'est fait une fracture. Il le crut, et c'était naturel ; mais il se mit à souffrir de sa fracture et à réclamer des calmants. Sa sensation douloureuse, personne n'en conteste l'origine psychique.

J'avais, il y a quelque temps, dans une de mes salles, à la Pitié, une malade qui croyait être atteinte de paralysie : elle était alitée depuis longtemps et ne marchait pas. Quelques séance de rééducation la rendirent à la vie normale. Sa paralysie était bien d'origine psychique.

Messieurs, pour être d'origine purement psychique, ces douleurs n'en étaient pas moins douloureuses, cette paralysie n'empêchait pas moins la malade de marcher. Il est entendu qu'elles sont nées et ont disparu par suggestion, mais elles existaient néanmoins. De même, un délire qu'on voit naître par suggestion, et guérir de même, n'en est pas moins un délire.

L'INFLUENCE DE L'ENTOURAGE me semble aussi importante que la prédisposition individuelle : si ses collègues ne l'avaient pas soigné, l'interne n'aurait pas souffert. Je vous ai montré les admirables écoles d'hystérie qu'étaient certaines réunions de pratiquants du spiritisme. Il y a une contagion indiscutable. Et nous en trouvons une autre preuve dans les épidémies de démonopathies dont l'histoire est connue de tous.

Laissons les horreurs de l'Inquisition, tout en nous inclinant devant le génie et le courage de ceux qui, comme Jean Wier, bravè-

(1) MARCEL VIOLLET : *Le Spiritisme dans ses rapports avec la folie.* Bloud, 1908, p. 10.

Digitized by Google

rent le bûcher pour en dénoncer les erreurs (1), précédant en somme le génie de Pinel bravant la Convention en désenchaînant les fous. Etudions les épidémies plus récentes, celle de Morzine, par exemple, qui est connue par le rapport de l'aliéniste Constans, envoyé de Paris avec pleins pouvoirs.

Le 14 mars 1857, la petite Péronne T. allait faire sa première communion, lorsque la vue d'une petite fille qui avait failli se noyer l'impressionna. Peu après, elle tomba plusieurs fois comme morte. En mai, la petite Marie P., qui était son amie, éprouve des accidents analogues. Elles présentent ensuite des crises convulsives, font des prédictions, se disent possédées. Les trois filles de P. deviennent muettes. Ni les remèdes, ni les exorcismes n'opèrent rien : *les fillettes ne sont guéries qu'après qu'on eut cessé de faire quoi que ce soit.* Mais l'épidémie progresse : Il y a vingt-sept malades. L'un d'eux meurt. L'épidémie progresse toujours (quoique limitée à Morzine), avec les signes classiques : répugnance pour l'église, hallucinations, convulsions, corps qui remonte à la gorge : c'est toujours le Diable qui étrangle. On accuse l'adjoint Berger d'être un sorcier, toute la commune croit à la possession et réclame les exorcismes. Les exorcismes guérissent quelques cas sur le nombre, mais Monseigneur Rendu, évêque d'Annecy, les interdit, disant qu'il ne s'agit que de malades. On les reprend pourtant malgré lui : tous les possédés, réunis à l'église, font un tintamarre épouvantable et l'épidémie progresse. On recourt alors au Magnétisme : l'épidémie s'étend. Le Dr Constans arrive avec pleins pouvoirs le 26 avril 1861 : il y a deux à trois cents possédés sur deux mille habitants. Le Conseil Municipal déclare au médecin que le seul moyen est *de couper le cou aux sorciers*, moyen dicté par les possédées (qui ne se doutaient pas, précise le Dr Constans, qu'à une autre époque elles eussent été elles-mêmes brûlées). L'aliéniste ne constate rien de surnaturel. D'accord avec l'Evêque et l'autorité civile, il fait cesser les exorcismes, isole les principaux malades. Le village est occupé militairement. L'épidémie cesse.

Il n'y a pas de doute qu'il s'agisse là de troubles névropathiques dus à la croyance, à la contagion et entretenus par les suggestions.

Les choses peuvent d'ailleurs aller très loin lorsque le fanatisme s'en mêle : on a assisté à *des épidémies de suicide en masse :* incinérations volontaires dans le Raskal Russe au XIX[e] siècle ; emmurement et ensevelissement vifs près de Tchernigow, etc. (2).

L'influence de l'entourage et de l'enseignement qu'il donne est donc aussi important que la prédisposition individuelle.

Supposez un enfant élevé dans les croyances spirites. Il y croira. On l'entraînera à voir les esprits et on développera chez lui des hallucinations d'ordre hystérique. Il deviendra homme ; que pour une raison ou une autre il voie de « mauvais esprits », il sera tout naturel qu'il ait peur : on multipliera les « prières pour les obsédés (3) ». Il

(1) Voir le résumé de leur œuvre dans : M. GARÇON et J. VINCHON *: Le Diable,* Paris, 1926.

(2) Cités par A. MARIE : *Mysticisme et folie.* Archives de Neurologie, 1899.

(3) *Le Véritable Catéchisme universel,* par A. BABIN, *Librairie des Sciences spirites.* Prières pour les obsédés, *p.* 159 *et suivantes.*

Digitized by Google

fera enfin un délire d'influence typique. Ce délire ne sera curable que si on arrache le malade du milieu et que si on modifie sa croyance.

Je suis certes persuadé que la plupart des délires relèvent de troubles organiques ou métaboliques, mais je crois qu'il y a des exceptions, qu'il y a des troubles d'ordre psychologique et que la Névrose des occultistes est véritablement due à la pratique des sciences occultes. (Au moins chez des gens prédisposés, mais qui ne présenteraient pas de troubles s'ils ne se livraient pas à ces pratiques).

MÉCANISME.

Dans les derniers exemples que je viens de rapporter, le mécanisme est celui de la suggestion — encore que nous ne sachions pas très bien ce qu'est la suggestion. Mais les faits sont parfois très compliqués :

Certains malades, en effet, comme Mme Bl., lingère, dont j'ai cité l'histoire, présentent *un ensemble de troubles rappelant tout à fait le syndrôme d'automatisme mental de De Clérambault.*

P. Schiff (1), d'autres encore, avaient déjà noté ce fait.

Le syndrôme décrit par De Clérambault est, vous le savez, d'origine organique. Le fait que la névrose présentée par nos malades soit apparue et ait disparu pour des raisons psychologiques, n'a-t-il qu'une valeur de coïncidence ? Je ne le crois pas.

On peut donner une explication très facile : les pithiatiques présentent des symptômes qui simulent ceux des affections organiques, mais qui naissent et disparaissent par suggestion. On peut admettre qu'ici les malades sont *des pithiatiques qui copient des syndrômes d'automatisme vrai*, qu'ils ont pu voir ou dont on leur a parlé : la malade de Schiff, par exemple, était allée dans une Société d'occultistes ; elle a pu servir de modèle. Cette hypothèse a le mérite d'être plus simple que celles qu'on a avancées jusqu'à présent.

Toutefois, ce n'est qu'une hypothèse. On pourrait, avec autant de vraisemblance, soutenir l'inverse : Des phénomènes qui, normalement, sont d'origine psychologique : la gaîté, la tristesse, la peur, peuvent être anormalement créés par des lésions organiques : Un malade atteint de distension ventriculaire présentait une jovialité anormale, et sa gaîté augmentait lorsque la distension ventriculaire s'accentuait. Une fois opéré, son caractère est redevenu normal (2). Bien des mélancoliques, bien des anxieux ne le sont que parce qu'ils présentent des lésions cérébrales. *Des lésions organiques peuvent donc donner lieu à des syndrômes simulant des phénomènes psychologiques normaux.*

Vous voyez qu'il ne faut pas trop s'arrêter aux hypothèses que

(1) P. SCHIFF : *Loc. cit.*

(2) LAIGNEL LAVASTINE et C. VINCENT : Distension ventriculaire, avec stase papillaire, euphorie, démarche à petits pas, sans tumeur frontale. Trépanation postérieure, guérison. *Revue Neurologique*, 1929, T. 1., p. 106.

Digitized by Google

l'imagination bâtit : elles n'ont pas de valeur puisqu'on peut, avec autant de vraisemblance, soutenir des thèses opposées. Les faits seuls comptent. Mais, du moins, nous pouvons admettre que si nos malades présentent parfois un syndrôme ressemblant cliniquement à celui de de Clérambault, cette ressemblance clinique n'est pas suffisante pour conclure que l'étiologie en soit unique.

On a dit très justement que « la pratique du spiritisme réalisait une contre-éducation et livrait l'esprit de ses adeptes à toutes les fantaisies de l'inconscient automatique (1) ». Duhem avait exprimé la même idée dans sa thèse (2). Mais ne nous attardons pas aux pathogénies. D'ailleurs, pour établir une pathogénie de cette névrose, il faudrait tenir compte de l'influence de pratiques compliquées comme celle des *concentrations*, et du retentissement probable des respirations étudiées, des postures, des macérations, des régimes et des toxiques sur la physiologie du cerveau.

Cette étude pathogénique sort du cadre de cette étude où je me suis uniquement préoccupé de montrer que la cause est bien la pratique de l'occultisme. Pour le moment, l'*étiologie* est beaucoup plus importante que la *pathogénie*.

Sans doute, certains cas sont difficiles à classer, parce qu'il existe des associations morbides ou parce qu'on ignore certains points. On a publié des cas de délire d'origine spirite qui ne me paraissent nullement démonstratifs, mais quelques erreurs se glissant dans une série d'observations n'entachent pas toute la série.

Je lisais l'autre jour, grâce à l'obligeance du Dr Capgras, des extraits du journal d'une théosophe. Ils étaient écrits en 1920, plusieurs années avant son internement à Ville-Evrard, pour tentative de suicide. Je sais bien des aliénistes qui, à cette lecture, s'écriraient : « Mais elle était déjà folle à ce moment-là ! ». C'est parce qu'ils ignorent l'occultisme, car ce journal n'est que le reflet et la mise en pratique d'enseignements classiques en la matière : ceux que je vous ai cités.

Admettre que cette femme fut folle dès ce moment conduirait à admettre que tous les occultistes sont fous, ce qui est insoutenable ! En y réfléchissant, *les aliénistes en question tomberont d'accord avec moi pour reconnaître que les occultistes ne sont fous qu'en nombre restreint. Mais alors ils seront forcés de conclure que certains groupes enseignent à le devenir ;* et qu'un individu, prédisposé, je le veux

---

(1) Dr Boudou : *Le Spiritisme et ses dangers*, 1921, p. 95.

(2) Duhem : *loc. cit.*, p. 129.

« L'entraînement méthodique à la Médiumnité peut développer l'automatisme « psychologique, d'où le dédoublement et même la désagrégation complète de la « personnalité ; et comme conséquences, nous notons :

« 1° L'éclosion de la névrose ;

« 2° Le réveil, l'aggravation, la systématisation, chez certains, prédisposés « d'une tendance à la vésanie, de telle sorte qu'un grand nombre de délires évo- « luent à la suite de pratiques spirites, alors qu'une vie régulière et bien dirigée « aurait réduit cette tendance vésanique au silence, ou l'aurait tout au moins ra- « menée à de favorables proportions ».

Digitized by Google

bien, se soumettant aux entraînements que j'ai décrits, déclanchera sûrement chez lui des troubles névropathiques.

TROISIÈME PARTIE

OPINION DES OCCULTISTES

Pour toute la partie théorique de ma thèse, les occultistes sont naturellement en désaccord avec moi. Mais les faits sont si évidents, si nombreux, que tous les occultistes, à quelque école qu'ils appartiennent, les ont vus et décrits.

Sans doute, tant qu'il ne s'agit que de visions volontaires, de rêves, ils leur admettent une valeur indiscutable dans la plupart des cas. Bien peu même se méfient des hystériques et des mythomanes, leur trouvant au contraire des facultés intéressantes à développer ; ils les considèrent comme des sujets, des médiums qu'il faut encourager. Mais lorsque les choses vont plus loin, lorsqu'ils voient leur médium dire ce qu'il ne veut pas, commettre des actes qu'il regrette, avoir peur des voix qu'il entend et se sentir poussé au suicide, alors les occultistes admettent qu'il y a un trouble sérieux. Tous les occultistes ont vu des gens devenir malades pour s'être livrés inconsidérément à des expériences, tous ont des histoires à vous raconter, tous disent en avoir guéri.

Les troubles sont admis par les occultistes.

Au surplus, voici quelques exemples :

UN SPIRITE vous dira : « J'ai vu un médium, qui « incarnait un désincarné » (*sic*), se plaindre de sensation d'étouffement, de striction de la gorge : ce n'est pas comme vous le croyez un trouble subjectif dû à la névrose. Le phénomène était réel et le médium était étranglé par le désincarné, qui était dominé lui-même par des forces mauvaises. J'obtins la guérison par des passes ».

UN AUTRE SPIRITE écrit : « Il y aura demain trois semaines que, « pour essayer de dégager des obsédés, je m'étais rendu dans un groupe. « Les deux médiums, protégés par leurs guides, n'ont rien senti. Mais moi, « j'ai d'abord été très fortement serré à l'épigastre, puis, tout à coup, j'ai « reçu brutalement et violemment une flèche empoisonnée dirigée sur le « cœur... Elle a dévié, et est venue frapper la carotide... puis j'ai senti la « griffe d'aigle sur le sommet de la tête. Des fluides noirs m'ont enve- « loppé de la tête aux pieds... les esprits ont craint une congestion céré- « brale, c'est vous dire que j'ai été en danger. j'aurais dû me dégager ou « me faire dégager aussitôt avant que le venin soit répandu dans l'or- « ganisme. C'est ce que m'ont dit les guides... je n'avais pas pris les pré- « cautions nécessaires et voilà le résultat ».

ELIPHAS LEVY, aussitôt après avoir décrit la scène de nécromancie que je vous ai rapportée, s'empresse d'ajouter :

Digitized by Google

« J'en crois d'ailleurs la pratique dangereuse et nuisible ; la santé, « soit morale, soit physique, ne résisterait pas à de semblables opéra- « tions si elles devenaient habituelles (p. 288) ». Plus loin (p. 315), il dit ceci, qu'il nous faut souligner : « Plus l'opération (magique) est difficile « ou horrible, plus elle est efficace *parce qu'elle agit davantage sur l'ima- « gination.* C'est ce qui explique la bizarrerie et l'atrocité même des opé- « rations de la Magie noire, chez les anciens et au Moyen-Age, les messes «du Diable..., les sacrifices humains..., etc. ».

RUDOLF STEINER admet, lui aussi, le déséquilibre mental et en donne une explication extrêmement subtile :

Il décrit *un double* qui est le Moi réel, tel qu'il est. Si on le voyait dépouillé de tous ses voiles, on saurait les destinées qui l'attendent dans cette incarnation ou dans les suivantes, suivant ce qu'il a fait et ce qu'il s'est assimilé dans ses existences précédentes. Mais on ne peut prendre conscience facilement de ce double, parce qu'une sorte de honte de l'âme en dissimule les défauts. Ne se connaissant pas soi-même, on ne peut connaître exactement le monde de l'Au-delà. *L'occultiste devra donc d'abord être capable de connaître ce double,* c'est-à-dire tout ce qui est en lui-même. Ce résultat atteint, comme il se connaît bien lui-même, toute source d'illusion est tarie, et il n'introduira aucune erreur dans la connaissance qu'il peut alors prendre du monde astral. La rencontre avec le double est donc le temps principal, c'est pourquoi ce double est nommé *le gardien du seuil* par les occultistes. Si on pénètre dans le monde astral sans avoir reconnu le gardien du seuil, on sera victime d'illusions ; si on affronte le gardien du seuil sans y être préparé, il y a de quoi devenir fou.

« Il peut arriver que le disciple pénètre dans le monde psycho-spiri- « tuel avant d'avoir développé les capacités nécessaires. Alors, *la rencon- « tre avec le double aurait une action néfaste.* Mais si, ce qui est possible, « il évitait cette rencontre et pénétrait néanmoins dans le monde spiri- « tuel.... *il serait victime de nombreuses illusions* et ne distinguerait pas « ce qui appartient réellement à cette région de ce qu'il y apporte lui- « même (1) ».

Autrement dit, il y aura illusion, rêve, mythomanie, comme nous le disions, si l'entraînement *moral* n'est pas suffisant.

Cette conception est très intéressante et très belle, mais j'espère que vous avez vu *le sophisme qu'elle renferme* : R. Steiner nous dit que, pour éviter toute illusion, on doit d'abord se connaître exactement soi-même, ce n'est qu'ensuite que sera atteinte l'omniscience. Il faudrait démontrer que cette méthode de concentration n'engendre pas d'illusions dans la connaissance de soi-même. Bien plus : se connaître soi-même au point de prendre conscience de ses propres réincarnations passées et futures, et de leurs causes.... Mais c'est déjà l'omniscience ! Or, l'omniscience ne peut être atteinte que si l'on sait déjà cela : Vous voyez, Messieurs, que le *raisonnement de R. Steiner, tout moral qu'il est, ne tient pas debout.* Laissons-le donc de

(1). R. STEINER : *Loc. cit.*, p. 325.

Digitized by Google

côté, mais rappelons-nous que *la méthode de la concentration conduit à de telles erreurs que Steiner a lui-même été forcé de le reconnaître* et de chercher une explication qui, d'ailleurs, ne vaut rien.

Continuons notre investigation.

LES TRADUCTEURS DES TRAITÉS DE YOGA reconnaissent que :

« Le corps astral est sujet à trois sortes d'accidents... dont ceux pro-
« voqués par les autres hommes ou les bêtes (1) ».

Nous terminerons en citant LANCELIN, un des occultistes les plus réputés de l'heure actuelle. Dans un de ses livres (2), il dit :

« Laissez de côté les médiumnités auditives et visuelles ; je répète
« qu'elles sont dangereuses et peuvent mener à l'hallucination ; aussi ne
« donnerai-je aucune indication pour les acquérir ».

Dans un autre (3) :

« Nous sommes indéniablement entourés d'Entités... dont certaines
« sont à l'affût de toutes les occasions de nuisance : — soit selon le spi-
« ritisme qui voit en elles d'anciens êtres humains ; — soit suivant l'oc-
« cultisme qui les regarde comme des êtres affamés de vie pour prendre
« leur part de notre existence en commettant le mal... Or, il faut recon-
« naître que, quand nous passons sur le plan astral, nous y sommes
« comme désorientés... nous y sommes en un mot dans un état d'infério-
« rité absolue au regard des Entités basses à qui nous nous livrons en
« quelque sorte pieds et poings liés... Le Sarcosôme (corps physique),
« laissé inerte, à l'abandon et sans défense sur le plan physique, est ex-
« posé à toutes les entreprises sans pouvoir y résister... il est aussitôt en
« butte aux attaques d'Entités du Mystère qui voudraient s'y loger ; en
« d'autres termes, quand le maître de la maison est absent, les cambrio-
« leurs se sentent la liberté d'opérer — et ils en usent ».

Il dit encore (4) :

« J'ai à peine besoin de dire que, pour risquer des expériences de telle
« nature, j'ai recours de la façon la plus exclusive, uniquement à des su-
« jets de la moralité de qui je suis absolument sûr. J'ignore ce qui pour-
« rait se passer si l'on utilisait des sujets sympathisant avec les Entités
« mauvaises qu'ils rencontrent dans le Mystère ».

Donc, vers quelque école que nous nous tournions, on nous répond qu'en effet le déséquilibre peut survenir. Quelques-unes admettent parfois des raisons psychologiques ou morales, mais, *pour la plupart, les troubles sont dus à la possession par des entités surnaturelles :*

(1) SEDIR : *Le fakirisme hindou et les yogas.*
(2) CH. LANCELIN : *L'Evolution des morts*, p. 23.
(3) CH. LANCELIN : *Méthode de dédoublement*, p. 344.
(4) CH. LANCELIN : *L'évocation des morts*, note p. 38.

Digitized by Google

« 95 % des maladies mentales qui ne sont pas dues à des lésions cé-« rébrales sont des possessions », dit l'un.

Un autre va plus loin :

« Au début, quand une entité mauvaise s'est emparée d'un cerveau, il « n'y a pas de lésions cellulaires. Puis ces lésions, que vous constatez à « l'autopsie, se produisent sous l'influence directe de cette entité. Alors, « il est trop tard, même si on la chasse, les lésions subsistent ».

Dans ces conditions, vous sentez bien que c'est perdre son temps que de discuter. Il s'agit d'un principe, d'un article de foi inattaquable par la Logique.

*
* *

Je tiens toutefois à reconnaître que d'éminents THEOLOGIENS CATHOLIQUES enseignent au contraire que ces faits de possession sont exceptionnels. Ils mettent en garde les catholiques contre l'exagération qui consiste à voir partout l'action directe du Diable. Suivant ces théologiens, le Démon a suffisamment de moyens d'action naturels pour n'agir directement, d'une façon fantasmagorique et surnaturelle, que dans des cas infiniment rares.

*
* *

Si l'on n'admet pas l'opinion des aliénistes, il faut donc admettre celle-ci que *certaines pratiques occultes peuvent mener à la possession diabolique. C'est ce que croient les occultistes.*

Ce faisant, ils ne diminuent nullement le danger de leur science funeste. Je ne leur envie pas leur horrible courage, il ressemble trop à un acte de démence.

Voici d'ailleurs une référence :

« Lorsqu'on appelle le Diable avec les cérémonies voulues, le Diable « vient et on le voit. Pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en « pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou ».

Savourez bien l'ironie de cette phrase : elle est écrite par Eliphas Lévy, dans *Dogme et Rituel de Haute Magie* (T. I., p. 306). Et ce n'est pas le seul endroit où E. Lévy paraît ne pas croire à ce qu'il raconte.

Le Danger disparait-il si l'on est initié ?

Les occultistes, toutefois, défendront leur enseignement en ajoutant aussitôt qu'ils connaissent bien ces dangers, et qu'ils en préviennent leurs élèves. Que c'est à cause de ces dangers que les sciences occultes doivent rester *ésotériques* et comprendre des initiations rigoureuses.

Digitized by Google

Ce principe est parfait, mais voyons comment on l'applique et quelles études ont devancé l'initiation.

On peut schématiquement distinguer trois catégories d'adeptes.

Tout d'abord, le Spiritisme n'est nullement ésotérique, le théosophisme l'est bien peu et n'importe qui est admis à pénétrer dans le temple ; pour cette première catégorie, la question de l'initiation ne se pose même pas.

Un second groupe est composé d'occultistes sans expérience ; ils se disent *initiés,* c'est-à-dire qu'ils croient en savoir plus long que les autres. Leur bibliothèque d'initiés dont ils sont si fiers, ils l'ont, en dix minutes, achetée au bout du quai, chez Chacornac. Sans doute, ils se groupent en petits cénacles dont les membres s'admirent mutuellement, mais il y en a tant et tant, de ces petits cercles, que là encore n'importe qui est sûr d'en trouver un qui l'accueille, pour peu qu'il s'y présente en y dénigrant les autres.

Enfin, il y a les *véritables initiés.* Ils ne m'en voudront pas trop, j'espère, si je dévoile que l'on n'a pas le droit de se dire initié, si l'on n'a pas, seul ou sur la direction d'un maître, *expérimenté sur soi-même,* si l'on n'est pas soi-même arrivé à se dédoubler pour voyager dans l'Astral, ou pratiqué avec succès les concentrations sur les Tchakras.

Il peut se dire *initié,* celui qui écrivait qu'il avait reçu une flèche fluidique empoisonnée... Elle pouvait se dire initiée la dame qui percevait les *lotus* si bien qu'elle en fut malade... Il peut se dire initié R. Steiner, quand il écrit « qu'à certains moments de son évolution, l'homme se trouve *en présence de sept êtres intérieurs* qu'il lui faut gouverner et diriger (1) » ... Et cet autre qui donne des explications aux morts sur ce qui les attend dans l'autre monde...

Ils ne sont initiés que parce qu'ils ont *pratiqué.* C'est-à-dire que pour « voir les invisibles », ils ont dû affronter les périls de l'Au-delà... avec le succès que vous voyez : l'initiation elle-même est pleine de dangers !

Le dilemne est formel :

Que l'on admette l'aliénation ou la possession, la pratique de l'occultisme est éminemment dangereuse.

CONCLUSION

Ainsi, le problème que nous nous sommes posés ce soir peut être envisagé de toutes les façons que l'on voudra, on en arrive toujours à la même conclusion :

La pratique des sciences occultes est extrêmement dangereuse pour l'équilibre mental.

Quelque incertitude peut subsister quant au mécanisme des troubles ; on peut admettre que la névrose puisse être engendrée tout

(1). R. STEINER : *Loc. cit.,* p. 320.

Digitized by Google

entière, ou bien que l'occultisme ne fasse que déclancher la vésanie chez des sujets prédisposés. Que certains croient s'ils le veulent qu'il n'y a pas folie, mais possession... Tout cela n'est qu'interprétation, théorie, et n'entame pas la conclusion pratique qui s'impose :

Il faut déconseiller formellement, à tout le monde, la pratique de l'Occultisme.

J'ai été bien long ce soir, et m'en excuse ; mais si cette conférence de *prophylaxie mentale* — le terme est à la mode — pouvait retenir quelques personnes sur le bord d'une pente dangereuse et leur évitait ainsi de risquer la folie, Messieurs, nous n'aurions pas entièrement perdu notre temps, et c'est mon plus cher désir.

HENRI DESOILLE,
Interne des Hôpitaux de Paris.

Digitized by Google

L'Hypnose
d'après les expériences de Pavloff
Son mécanisme inhibiteur

Par le Docteur A. THOORIS,

Président de la Société de Morphologie

PREAMBULE

C'est une tentative qui vous semblera comme d'aller en appel que de venir vous parler encore de l'hypnose alors que *Babinski* en a entrepris et terminé le procès. Car son enquête a pris tournure d'une véritable instruction judiciaire concluant à la condamnation de l'hypnotiseur et de l'hypnotisé ; le premier, coupable d'être dupe et le second, coupable de le duper. Ainsi des hommes comme *Charcot*, *H. Bernheim* et *Grasset* figurent au banc des inculpés.

L'hypnose ne serait plus qu'un cas particulier d'hystérie et pour être plus *up to date*, un cas de mythomanie. Bref, l'hypnose ne serait qu'une simulation.

On va même jusqu'à prétendre qu'en fait il n'y a pas d'état spécial méritant le nom d'hypnose et *Logre* n'y voit plus qu'un jeu de société.

J'avoue, pour ma part, n'avoir trouvé, à la lecture du dossier, aucune justification expérimentale de l'arrêt prononcé.

Le jugement n'a produit aucune preuve objective du bien-fondé de ses conclusions. Aussi m'a-t-il paru opportun et utile d'interroger les Physiologistes, surtout *Pavloff* (1), qui s'est occupé particulièrement de l'*hypnose animale*. On ne peut tout de même pas incriminer la mythomanie des chiens et s'ils peuvent vraiment être mis en état d'hypnose, le mécanisme de cette hypnose pourrait peut-être nous éclairer sur celle de l'homme et apporter des arguments expérimentaux contre l'explication mythomaniaque.

On apportera d'ailleurs toute la circonspection qui convient à extrapoler du chien à l'homme, comme on l'a fait de l'homme au chien.

L'analogie supposée est évidemment toujours passible de con-

(1) I. P. PAVLOFF : *Leçons sur l'activité du cortex cérébral.* Traducteur : *I. Tréfonoff.* Préface de Gley. A. Legrand. 1929.

Digitized by Google

trôle, et, quand bien même elle n'aurait, en fin de compte, que la valeur d'une idée susceptible de faire réfléchir le pédagogue et de l'amener à concevoir et à tenter une méthode objective d'éducation, elle aurait déjà joué un grand rôle.

CHAPITRE PREMIER

LES RÉFLEXES ABSOLUS ET L'APPAREIL GRANDIOSE DE SIGNALISATION

I. — Définition du fait scientifique. Elle s'applique au Réflexe. Exemples de Réflexes. Les Réflexes internes et externes, chimiques et mécaniques. Enumération de ces derniers.

II. — Les Réflexes absolus et les Réflexes conditionnels. Excitants par contact et excitants à distance. *L'appareil grandiose de signalisation.* Les Signaux sont des excitants conditionnels sans lesquels les Réflexes absolus ne peuvent s'exercer.

III. — Les excitants de Signalement. Choix du Réflexe de la faim. Le Réflexe salivaire est le plus facilement mesurable. Réflexe alimentaire et Réflexe de défense. Discriminations des excitants conditionnels.

I

Deux questions se posent donc tout d'abord :

1° A quelles conditions l'hypnose peut-elle être érigée au rang de fait scientifique ?

2° Peut-on provoquer chez les animaux un état spécial auquel on soit en droit de donner le nom d'hypnose ?

A quel caractère Pavloff tient-il un fait pour scientifique ?

Il faut et il suffit d'*une réaction déterminée provoquée par une action déterminée.*

Avant de nous demander s'il existe de tels faits dans l'hypnose, il faut au préalable nous enquérir si on les constate en général dans les autres manifestations de l'activité nerveuse animale.

Il s'agit, bien entendu, d'une enquête rigoureusement objective sur le psychisme du chien, d'où sera exclue toute interprétation subjective des phénomènes et mis hors de cause, par principe, tout fait de conscience.

Excitez un point de la peau d'une grenouille décapitée par un courant induit. une piqûre d'aiguille ou une goutte d'acide : si le point est à la patte, la grenouille la retire.

Le rapport est constant, c'est donc un fait d'ordre scientifique.

Descartes lui a donné depuis longtemps le nom de réflexe et y trouvait l'explication de la vie animale. Le fait suppose un agent excitant et un organe travailleur qui lui réagit.

Digitized by Google

Par exemple, l'acide chlorhydrique du suc gastrique excite l'intestin qui réplique par une production de secrétine.

La goutte d'acide posée sur la langue d'un chien le fait froncer les babines et saliver un liquide fluide.

Que l'agent soit *interne,* comme dans le premier cas, ou *externe,* comme dans le second, nous sommes en présence de réflexes au même titre, c'est-à-dire de réactions déterminées, provoquées par des actions déterminées.

Les *principaux* réflexes externes, d'après *Pavloff* sont, par ordre de force :

Le réflexe de la vie et de la mort.
Le réflexe de la faim.
Le réflexe de défense.
Le réflexe d'investigation.
Le réflexe de liberté.
Le réflexe sexuel.

Chose étrange, ces *réflexes externes fondamentaux* persistent, chez les chiens, à qui on a enlevé les hémisphères cérébraux et qui, néanmoins, survivent à la terrible amputation pendant des mois encore.

Ce n'a pas été, pour moi, une mince surprise que de constater que le *réflexe d'investigation* ou de *qu'est-ce que c'est,* amorce de la *Science,* et le réflexe de liberté, amorce de la *Morale,* n'avaient pas besoin d'hémisphères pour s'exercer.

En effet, le chien, privé de ses hémisphères, dresse cependant les oreilles et tourne la tête vers l'étranger, quand celui-ci entre dans la chambre, comme s'il se demandait : « *Qu'est-ce que c'est ?* »

Le chien, privé de ses hémisphères et *entravé,* cesse soudain de réagir à l'excitant jusqu'au moment où on le délivre de ses entraves ; alors la réaction recommence. On sait que beaucoup d'animaux meurent en captivité.

II

Ainsi, les réflexes externes fondamentaux sont dits *absolus* en ce sens qu'ils n'exigent, pour avoir lieu, d'autre conditions que le contact de l'excitant dit absolu avec l'organisme, du fer rouge, par exemple, dans le réflexe de la vie et de la mort, de l'aliment dans le réflexe de la faim, d'une excitation mécanique ou électrique de la peau dans le réflexe de défense, des vibrations du pas transmises par le plancher dans le réflexe d'investigation, des entraves dans le réflexe de liberté, le contact du mâle et de la femelle dans le réflexe sexuel.

Seulement, le chien, privé de ses hémisphères, s'il conserve l'exercice de ses réflexes absolus, n'en reste pas moins un infirme, en ce sens qu'il est incapable de réaliser, par ses propres moyens, le contact nécessaire à l'accomplissement de cet exercice.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'il mourra de faim devant un aliment placé à deux pas de son museau, mais dont rien ne lui révèle la présence. Dans les mêmes circonstances, la gazelle ne fuirait pas le lion et son réflexe de défense ne jouerait que sous les dents et les griffes qui l'auraient atteinte. Le chien ne tentera de se débarrasser de son entrave que s'il en sent la constriction et il sera, d'autre part, dans l'incapacité complète de s'approcher de la femelle en rut, dont il ne sent pas l'odeur.

Pourquoi ?

Mais, parce que le service d'exécution est, chez lui, du fait de sa mutilation, privé du service de renseignements, dont il a besoin pour reconnaître les choses utiles et nuisibles à sa conservation. Ce service de renseignements est un jeu de signaux dû à l'activité des hémisphères, et que *Pavloff* appelle, pour cela, *appareil grandiose de signalisation.*

Il faut que l'aliment signale sa présence par la vue ou l'odorat ; l'ennemi, par l'ouïe.

Il faut que l'animal soit doté d'organes sensoriels, d'appareils récepteurs à même de recevoir les informations, sans lesquelles il lui est interdit d'entrer spontanément en contact avec les excitants absolus, dont il ignore autrement la présence ou l'approche. Or, ces signaux constituent précisément l'ambiance, où nous vivons, et dont les éléments sont infiniment *variables* et *variés.* Nuage qui passe, souffle du vent, éclair, bruit, plainte d'enfant, note musicale, frémissement d'une feuille, soupir, regard, changement brusque de température, une ombre, une teinte, une parole, l'apparition de toute choses, la pluie, le soleil, tous les phénomènes auxquels donnent lieu la nature ou nous-mêmes, tout ce complexe extérieur n'est qu'un mélange de signaux, dont l'animal a besoin pour se procurer les excitants absolus indispensables à son existence.

Mais, qu'es-ce que ces *signaux*, sinon, eux aussi, des *excitants et* qu'est-ce que les réactions qu'ils déterminent, sinon, elles aussi, des *réflexes ?*

N'avons-nous pas affaire encore ici à des réactions déterminées provoquées par l'action d'agents déterminés ?

Voici un chien qui remue les mâchoires et salive en dévorant sa pitance : c'est un réflexe absolu ! Mais le même phénomène peut avoir lieu rien qu'à l'odeur ou même rien qu'à la vue du plat vide ou simplement du gardien sans le plat. Bien mieux, voilà que *tel chien salive au son du métronome.*

III

Quelle différence y a-t-il entre les deux réactions ? Aucune ! ou du moins, s'il y a une différence, elle ne porte que sur les conditions, d'où l'expression courante, de *réflexes conditionnels* qui reviendra si souvent au cours de cette étude.

Digitized by Google

Il va sans dire que les réflexes *conditionnels* sont non *congénitaux* comme les réflexes absolus, mais *acquis* ; non *par contact*, mais *à distance*. Un bifteck n'est qu'un excitant conditionnel, quand je le montre au chien sur une assiette, et ne devient excitant absolu qu'une fois dans la gueule de l'animal.

Notez que la masse des réflexes conditionnels constitue l'activité fondamentale propre aux hémisphères, l'activité nerveuse supérieure, celle du *chien* comme celle de *l'homme*.

A priori, ces excitants conditionnels, qui forment l'ambiance, constituent un chaos inextricable, où l'observateur le plus attentif est incapable de discerner la part de l'un et de l'autre dans les réactions de la vie. Force donc a été à l'expérimentateur de simplifier le complexe pour en faciliter l'analyse.

CHAPITRE DEUXIEME

PROCESSUS EXCITATEURS ET INHIBITEURS
LEUR MECANISME

I. — Formation du Réflexe conditionnel L'excitant à distance produit le même effet salivaire que l'excitant par contact.

II. — Variations de l'effet suivant la dimension de l'intervalle entre les deux excitations à distance et par contact.

III. — Les excitants conditionnels *inhibiteurs*. Rôle physiologique de l'Inhibition. Elle est un fait scientifique au même titre que le Réflexe conditionnel. Nature de la réaction : arrêt de la salivation.

IV. — Inhibition externe et Inhibition interne, l'une momentanée et immédiate, l'autre constante et progressive :
1° Inhibition par extinction. Rôle de l'intervalle. 2° Inhibition conditionnelle. 3° Inhibition de retard. Rôle remarquable de l'intervalle. Aptitude différente des animaux à l'Inhibition de retard.

V. — Lutte entre les processus excitateurs et inhibiteurs.

I

A tous les réflexes sont reliés des excitateurs de signalisation. *Pavloff* a choisi comme procédés d'étude deux réflexes : le réflexe *alimentaire* et le réflexe *de défense aux substances repoussées introduites dans la cavité buccale du chien*. Dans les deux cas, ce dernier réagit par la salivation ; seulement, la salive, dans le premier cas, est *visqueuse* ; dans le second, *fluide*. De plus, grâce à un artifice expérimental ingénieux, la salivation constitue un phénomène facilement mesurable, plus facile à mesurer, en tous cas, que les réactions musculaires qu'a préférées *Bechtereu* (1).

(1) *La Psychologie objective*. Alcan. Traducteur : *W. Kostyleff*.

Digitized by Google

Il fallait, en outre, discriminer les excitants conditionnels, pour ne les faire agir qu'isolément, sans perturbation parasite, ce que le physiologiste a obtenu par la construction de chambres sourdes, où l'expérimentateur n'est ni vu ni entendu du patient, les observations et les temps d'expérience étant assurés par communications électriques.

Il s'agit donc de préciser comment les excitants conditionnels peuvent se prêter à la formation des réflexes conditionnels, sans oublier que les réflexes absolus, qui sont le fond même de notre existence, s'ils sont privés des excitants conditionnels, sont dans l'impossibilité de s'exercer.

« Le fait du réflexe conditionnel, dit *Pavloff*, est un fait journalier, répandu. C'est évidemment ce que nous connaissons, par rapport à nous et aux animaux, sous le nom de *dressage, discipline, éducation.* Tout ceci présente des liaisons qui se sont formées durant la vie individuelle : liaisons entre des agents externes déterminés et une activité de réponse également déterminée. De sorte que, du fait du réflexe conditionnel, le physiologiste a une grande partie de l'activité nerveuse supérieure et peut-être *toute l'activité en son pouvoir !* » Ne pensez-vous pas que cette affirmation est grave, émouvante ?

Par définition, les réflexes conditionnels ne peuvent être élaborés que sur des réflexes absolus. Il faut des fondations à l'édifice pour que la construction soit solide. Sinon, vous bâtissez sur moins que du sable !

C'est bien ce qu'a compris *Pavloff* en abordant le problème psychologique du chien par la physiologie, sans se laisser un seul instant arrêter par les difficultés de l'entreprise, depuis trente ans qu'il s'y consacre. Notez que l'entreprise n'a rien qui porte ombrage aux croyances. Le problème de la conscience échappe à la physiologie.

Revenons à la formation du réflexe conditionnel !

L'excitant conditionnel étant le signal qui permet au réflexe absolu de s'accomplir, le réflexe conditionnel ne peut être élaboré qu'en connexion avec le réflexe absolu, dont il assure le service. Seulement, le réflexe conditionnel une fois élaboré, on s'aperçoit que l'*excitant à distance,* mis en jeu, produit dans certaines conditions, le même effet que l'*excitant par contact.*

Voici l'expérience cruciale :

On fait entendre à un chien le métronome pendant quelques secondes, toutes les demi-heures, et, immédiatement après on lui introduit dans la gueule de la poudre de viande.

Après cinq ou six répétitions, on s'abstient d'alimenter l'animal et le son du métronome, agent conditionnel, provoque quand même la salivation sans le secours de l'agent absolu. Ainsi un agent indifférent quelconque, bruit de métronome, objet tournoyant, air de flûte, note de diapason, grattage à distance, allumage, peut être lié, en se frayant une voie nerveuse nouvelle à travers l'économie, au centre secrétoire du réflexe absolu alimentaire.

Digitized by Google

II

Le phénomène est plus complexe qu'il ne semble au premier abord. Nous avons, d'une part, l'agent conditionnel : *bruit de métronome,* d'autre part, l'agent absolu : aliment ; l'un excitant à distance, l'autre excitant par contact. L'intervalle entre les deux excitations peut être plus ou moins long.

S'il est de deux ou trois secondes, le réflexe conditionnel *s'élabore facilement et sûrement* ; s'il atteint dix secondes, rien ne va plus, à moins de recourir à un agent conditionnel de très grande force, comme le clakson.

Supprimons l'intervalle : les deux excitations ont lieu en même temps : alors se produit le phénomène d'inhibition qui est précisément le fond-même de l'hypnose.

Si l'excitation conditionnelle a lieu après l'excitation absolue, rien ne se produit.

Reprenons le métronome :

Après l'avoir fait entendre au chien pendant quelques secondes, on attend ensuite pendant un même intervalle de temps, avant d'alimenter l'animal.

Quand on a répété un certain nombre de fois l'administration retardée de la nourriture, on la suspend.

Alors, fait curieux, la salivation cesse d'avoir lieu au moment où le métronome cesse de se faire entendre, mais reparaît, après un nombre de secondes égal à celui qui s'est écoulé entre la fin du bruit et le contact de l'aliment.

Bien mieux, *allongeons* l'intervalle entre l'excitation sonore et l'excitation alimentaire et portons-le à une demi-heure ! Au bout d'un certain nombre d'épreuves, on constate, à la demi-heure sonnant, la réaction salivaire. Quel est ici l'excitant conditionnel si ce n'est le facteur temps ?

N'a-t-on pas constaté des phénomènes de ce genre dans l'hypnose humaine ? Tel individu, à l'heure dite, exécute automatiquement l'acte qui lui a été suggéré.

J'aurai terminé cette étude sommaire de l'élaboration des réflexes conditionnels en vous rappelant que les excitants peuvent agir non seulement par leur *apparition,* mais encore par leur *disparition,* à condition que celle-ci ne soit pas trop lente.

Le mécanisme du réflexe conditionnel est exactement le même chez l'homme que chez l'animal. J'en emprunte un exemple à Bechterow (1).

On déclanche un signal lumineux devant les yeux d'un individu quelconque et on excite ensuite la plante de son pied droit avec une électrode : l'homme retire son pied par un réflexe de défense. On

(1) W. Bechterew : *La Psychologie objective.* Traducteur : *W. Kostyleff.* Paris. F. Alcan.

Digitized by Google

répète plusieurs fois l'expérience et, la sixième fois, on s'abstient d'exciter électriquement le pied du patient. Ce dernier retire la jambe comme si l'excitation électrique avait suivi encore l'excitation lumineuse.

III

Mais tout phénomène du monde extérieur est à même, non seulement de jouer un rôle *excitateur* de l'activité nerveuse supérieure, mais encore de jouer un rôle *inhibiteur*. A quoi sert l'inhibition ? A protéger, sans nul doute, la cellule nerveuse de l'action destructrice des excitants. L'inhibition est, elle aussi, un réflexe, puisque l'agent *inhibiteur déterminé* amène, dans les centres nerveux, une *réaction déterminée*. On devine ici que, si l'excitation révèle son effet par une réaction salivaire, l'inhibition se manifestera par le signe contraire, c'est-à-dire par *l'arrêt de la salivation*.

IV

L'inhibition, comme l'excitation, peut être *externe* ou *interne*.

Tout *fait nouveau* est susceptible d'inhiber un réflexe conditionnel, par exemple la présence accidentelle d'un étranger. Le phénomène est dû à l'entrée en jeu du réflexe absolu d'*investigation*. Un réflexe jeune est d'ailleurs plus facilement inhibé qu'un réflexe bien élaboré.

Les inhibiteurs externes sont *temporaires* et leur action s'épuise avec l'accoutumance.

Tandis que l'inhibition *externe* est *momentanée* et *immédiate*, l'inhibition *interne* est, au contraire, *constante* et *progressive*.

Le réflexe conditionnel peut s'inhiber par *extinction*, voici comment : on excite l'animal, toutes les deux minutes, au moyen de son excitant conditionnel alimentaire (le métronome), sans renforcer par l'aliment. Le réflexe salivaire s'affaiblit et tombe à zéro. *La rapidité* de l'extinction dépend de la *monotonie* de l'excitant, de *l'absence* de modifications ambiantes, de l'*individualité* des sujets en expérience : diminuée chez les chiens vifs, augmentée chez les chiens tranquilles, enfin de l'*intensité* du réflexe absolu, à l'aide duquel a été élaboré le conditionnel, et de la *longueur* des intervalles entre les répétitions. Plus l'intervalle est petit, plus la vitesse de l'extinction est grande.

Il est une autre sorte d'inhibition que l'inhibition par *extinction* : c'est l'inhibition *dite conditionnelle*.

Soit un réflexe conditionnel bien élaboré : *la réaction salivaire au son du métronome*. Ajoutons à l'excitant conditionnel : *son du métronome*, un nouvel agent : *objet tournoyant* devant les yeux du chien, par exemple ! La combinaison des deux agents excitateurs, l'un sonore, l'autre visuel, répétée à de longs intervalles, perd la propriété qu'eût gardée l'excitant conditionnel seul, autrement dit perd

Digitized by Google

l'action salivaire. L'excitation conditionnelle s'est transformée en inhibition conditionnelle.

Je vous ai dit que, dans toute élaboration de réflexe conditionnel, il fallait toujours débuter par l'excitant conditionnel, sans quoi, s'il survient après l'absolu, rien ne se produit. Il ne faut pas essayer, par exemple, d'administrer la poudre de viande avant de faire entendre le bruit du métronome.

L'intervalle entre le début de l'excitation conditionnelle ou à distance et le moment de l'adjonction de l'excitation absolue ou par contact, peut varier depuis des dixièmes de seconde jusqu'à plusieurs minutes.

Les intervalles ont une importance considérable dans les résultats, car ce sont eux qui conditionnent l'*inhibition de retard,* autrement dit le *troisième mode d'inhibition.*

Si l'intervalle est d'une seconde, la réaction conditionnelle, c'est-à-dire salivaire, survient rapidement.

Augmentons l'intervalle de temps chaque jour de 5 secondes : l'effet salivaire retarde progressivement.

Passons maintenant brusquement d'un petit à un grand intervalle : au début, la réaction salivaire a presque disparu, le réflexe élaboré est comme suspendu et la période des zéros se manifeste durant une période prolongée, jusqu'au moment où on adjoint l'excitant absolu.

La rapidité avec laquelle se développe le retard dépend très nettement de la nature de l'animal, de son individualité, du caractère de son système nerveux.

Chez les uns, le retard survient rapidement ; chez les autres il se fait attendre plusieurs semaines.

Donc, chez certains animaux, le retard se développe avec peine, et le processus excitateur se trouve être peu ou pas du tout interrompu.

Il est regrettable que *Pavloff* ne donne pas le signalement morphologique des chiens qu'il expérimente, signalement qui nous permettrait de saisir en même temps le rapport entre les attributs de l'animal et ses modalités corporelles, mais on sait l'indifférence des physiologistes à l'égard de la forme, comme si l'idée de fonction occupait tout le champ de leurs hémisphères.

Enfin, les réflexes inhibiteurs peuvent être obtenus par un tout autre procédé que l'*extinction, l'inhibition conditionnelle* et le *retard.*

Si on emploie, en même temps que les excitants conditionnels inhibiteurs, pour des délais très courts, mais de façon répétée, des agents *indifférents,* ceux-ci deviennent à leur tour *inhibiteurs.*

V

Il résulte de ce qui précède, que le cerveau travaille par *excitation* et *inhibition* et que son activité est caractérisée par une lutte entre ces deux processus, qui permet précisément le jeu d'ajustements successifs, en quoi consiste *l'adaptation cérébrale à l'ambiance.*

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME

ANALYSEURS ET SYNTHETISEURS DU CERVEAU

I. — Le système nerveux est un complexe d'Appareils analyseurs et synthétiseurs. Mécanisme de la synthèse et de l'analyse. Tout agent externe exerce une *action générale* et une *action particulière.*

II. — Mécanisme de l'analyse. *Action particulière* de l'agent proche.

III. — Supériorité des Analyseurs du chien.

IV. — Rôle général des agents conditionnels et de leur variation. Irradiation et concentration du processus excitateur et inhibiteur.

I

Le système nerveux est un complexe d'appareils analyseurs. Les degrés les plus inférieurs de l'analyse sont propres aux parties sous-corticales du cerveau, mais l'analyse supérieure, la plus fine, relève des hémisphères cérébraux.

Une étude objective de cette analyse supérieure est-elle possible ? Comment reconnaître qu'un chien est capable de distinguer les tons, les teintes, les formes ? L'entreprise a été tentée pour la première fois par *Pavloff* et avec une ingéniosité et un succès qui montrent toute la puissance de son génie.

Pour bien comprendre sa méthode, il faut se représenter le cerveau, non seulement comme un *complexe d'appareils analyseurs,* mais encore comme un *instrument de synthèses,* étant donné qu'une certaine activité synthétique précéde toujours l'analyse des agents externes par les réflexes conditionnels.

Si, par exemple, on fait du ton de 1.000 vibrations un excitant conditionnel, tous les tons proches acquièrent la même action conditionnelle, avec cette réserve que l'action diminue avec l'éloignement en hauteur des tons employés ; 800 vibrations agiront moins que 900, par exemple.

Donc tout agent externe agit, sur le cerveau : 1° par une action *générale,* qui lui est commune avec d'autres agents de même famille ; 2° par une action *particulière* qui spécialise l'analyseur.

Quand, après formation de l'excitant conditionnel d'un réflexe donné, on essaie, pour la première fois, un agent proche, une partie de cet agent agit d'une façon identique à celle de l'agent conditionnel et l'autre, de façon différente. L'un favorise la *synthèse,* l'autre *l'analyse.*

II

Quel est le mécanisme de l'analyse ? Elle est liée évidemment à l'action *particulière* de l'agent *proche.*

Toutefois, cette action particulière de l'agent proche a un effet réflexe nettement moindre que celui obtenu par l'excitant conditionnel

Digitized by Google

élaboré, c'est-à-dire, dans le récent exemple, par le ton de 1.000 vibrations. Le chien donne moins de salive. Puis, après répétition, sans renforcement alimentaire, l'effet salivaire tend à égaler celui du ton conditionnel élaboré, pour diminuer ensuite et décroître enfin jusqu'à zéro.

De sorte que — (et cela surtout au commencement et à la fin de la répétition) — l'agent proche, c'est-à-dire, ton, teinte ou forme proches de l'agent conditionnel, peut se distinguer de cet agent, que celui-ci soit un ton, une teinte ou une forme et cela, bien entendu, objectivement, métriquement. On a ainsi la preuve expérimentale que le chien distingue la différence entre deux tons, deux teintes, deux formes, si rapprochés soient-ils.

III

C'est ainsi que, comparé à l'homme, le chien se révèle, au point de vue sensoriel, comme doté d'analyseurs certainement supérieurs aux nôtres. Par exemple, il distingue des différences d'un huitième de ton ; il discerne d'une façon précise et à des intervalles considérables 100 coups de métronome de 96 coups, ce dont nous sommes incapables.

Le chien perçoit des sons d'une hauteur telle que l'homme ne peut plus les entendre. Zimmermann a établi toute une série d'écrans, du noir au blanc, numérotés de 0 à 50 : le chien saisit la différence entre les teintes du n° 49 et du n° 50 que l'œil humain est complètement impuissant à différencier. Enfin, le chien distingue du cercle une ellipse dont les axes sont entre eux comme 9 et 8.

IV

En résumé, les hémisphères cérébraux, à l'aide d'innombrables agents de la nature ou *agents conditionnels* et de leurs variations, nous signalent les agents absolus relativement peu nombreux de cette nature et nous permettent de nous servir de ceux qui sont utiles à notre existence et de refuser ceux qui lui sont nuisibles. Par exemple, la salivation visqueuse permet d'assimiler les agents alimentaires favorables, et la salivation fluide, de rejeter les agents nocifs introduits dans la gueule de l'animal, caillou ou acide.

L'action de ces agents est continuellement corrigée par nos hémisphères qui, selon les cas, les prive définitivement ou temporairement de cette action par l'inhibition.

Enfin, les excitants conditionnels sont analysés sous forme d'éléments infimes ou, au contraire, fusionnés en complexes par synthèse.

Tout processus nerveux, déclanché par l'excitant conditionnel, tend en effet soit à s'irradier dans toute l'étendue des hémisphères, soit à se concentrer dans un de leurs points, et ces deux tendances,

Digitized by Google

dans un sens ou dans l'autre, affectent aussi bien les processus *excitateurs* que les processus *inhibiteurs*.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'INHIBITION INTERNE ET LE SOMMEIL IDENTITÉ DE LEURS PROCESSUS

I. — L'Inhibition interne est la sauvegarde de la cellule corticale. Plus le nombre des cellules travailleuses augmente, plus l'Inhibition s'étend.
L'Inhibition interne et le Sommeil ont le même processus.
Même processus : 1° par l'extinction ; 2° par la différenciation; 3° par la répétition lente et prolongée.
Rapidité variable du processus selon la nature de l'excitant. Rôle de l'intervalle.

II. — L'Inhibition interne à l'état de veille est un sommeil morcelé.
L'Inhibition du réflexe d'investigation.

III. — Différence de résistance entre les parties sous-corticales du cerveau et la partie corticale. Transformations de l'Inhibition en Sommeil et du Sommeil en Inhibition. Particularités communes à l'Inhibition et au Sommeil. Vitesse du processus.

I

L'inhibition nerveuse, on l'a vu, est la sauvegarde de la cellule corticale et lui évite les dangers d'une destruction excessive. Plus le nombre des cellules travailleuses augmente, plus s'étend la capacité inhibitrice. *L'inhibition est un moyen de récupération.* Le sommeil n'est pas autre chose. Il s'agit du même processus.

La condition fondamentale est identique : *excitation isolée et répétée de la cellule corticale.*

L'inhibition par *extinction* amène toujours la somnolence, même chez les chiens vifs.

Il en est de même de la *différenciation.* Dès le début de l'inhibition différentielle, apparaît la somnolence qui augmente et souvent aboutit à un sommeil profond avec relâchement des muscles du squelette et ronflement.

Il n'est pas d'agent externe qui ne puisse devenir inhibiteur et somnifère. Le courant électrique *le plus fort* a pu amener, au bout de plusieurs mois, l'inhibition progressive et le sommeil.

Les excitants thermiques sont plus favorables au processus que les excitants auditifs.

II

L'inhibition interne est, en somme, un sommeil morcelé affectant des groupes séparés de cellules et le sommeil est une inhibition interne irradiée diffuse dans toute la masse corticale et les parties du cerveau qu'elle surplombe.

Digitized by Google

L'inhibition du *réflexe d'investigation* amène la somnolence et le sommeil encore plus facilement que l'inhibition du *réflexe conditionnel* (1). En répétant une excitation monotone sur de jeunes chiens avec un agent quelconque sans variations de l'ambiance, on obtient rapidement le sommeil du sujet.

Maintes personnes sont prises d'un sommeil irrésistible en présence d'excitations uniformes, même si ce n'est ni l'heure, ni l'endroit. J'ai éprouvé jadis, pour ma part, ce phénomène en entendant les cours magistraux du Val-de-Grâce, pendant un an.

III

Chose curieuse, la *résistance* des cellules *sous-corticales* à l'inhibition est bien plus grande que celle des cellules corticales. Chez un chien privé de ses hémisphères, un son déterminé provoque le réflexe d'investigation de nombreuses fois et d'une façon stéréotypée, tandis que le même son le fait disparaître rapidement chez le chien normal.

Si maints exemples montrent la transformation de l'inhibition en sommeil, d'autres cas donnent l'occasion d'observer la transformation du sommeil en inhibition.

On élabore un réflexe conditionnel éloigné de trois minutes. Dès qu'on emploie l'excitant conditionnel, l'animal d'éveillé devient somnolent. L'effet salivaire est absent pendant trois minutes. Si on donne à manger à l'animal, il mange lentement et sans entrain.

Répétons maintenant l'excitation aux intervalles habituels et à plusieurs reprises ! A chaque nouvelle répétition, le chien devient de plus en plus vif et la salivation apparaît au bout de trois minutes d'excitation. Ici, l'inhibition irradiée se traduit d'abord par le sommeil, puis le processus inhibiteur se limite et se concentre sous l'influence d'une excitation moins espacée.

Les *particularités communes* à l'inhibition et au sommeil plaident en faveur de leur *identité* : vitesse lente du processus et qui varie avec les personnes, mêmes effets d'autant plus rapides que les excitants sont employés plus fréquemment. Parfois, le sommeil est précédé d'une phase d'agitation comme l'inhibition. *Bourdon* (2) avait déjà signalé ce phénomène chez l'enfant et l'adulte. J'ai souvent surpris, sur moi-même, une sorte de tressaillement ou secousse musculaire, avant-coureur du sommeil.

---

(1) Rappelons au lecteur que le réflexe d'investigation est un réflexe absolu.

(2) Isidore Bourdon : *Lettres à Camille sur la physiologie*, 1847.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME

DOSAGE ET LOCALISATION DE L'INHIBITION LES ÉTATS CATALEPTIQUES LE RÉFLEXE PASSIF DE DEFENSE

I. — Signes du Sommeil complet. L'état cataleptique, ses variétés. La différence de dimension des effets dépend moins des Analyseurs que de la nature des excitants.

II. — L'Inhibition diffuse. L'état paradoxal. Rôle des excitants faibles.

III. — Altérations fonctionnelles consécutives aux excitations prolongées. Elles varient avec la nature du sujet. Les deux types nerveux extrêmes. Leur prédominance. Leur caractéristique réactionnelle.

IV. — Réflexe passif de défense, Inhibition et Hypnose.

I

Etant donnés la tendance que présente le sommeil à la diffusion et les degrés de cette diffusion, on doit s'attendre à des sortes de sommeils variant d'aspect et d'étendue.

Si l'inhibition se diffuse dans toute la masse des hémisphères et dans les parties sous-jacentes, nous avons l'image du sommeil complet : relâchement des muscles du squelette, extrémités fléchies, passivité du corps suspendu aux anses de l'établi, yeux fermés, tête très basse, effet négatif des excitants.

Mais l'animal peut aussi conserver une pose active, rester debout, pattes tendues, sans s'appuyer aux anses. Les yeux ouverts, tête haute, il reste des minutes, voire des heures, sans mouvement, ne réagit pas à la vue de l'aliment et conserve la position des extrémités qu'on lui impose.

Le processus inhibiteur s'arrête évidemment ici aux centres (1) qui commandent la statique du corps dans l'espace. C'est l'état *cataleptique*.

Parfois, la catalepsie n'est que partielle : immobilité du corps, mais mouvements des yeux et de la tête.

Le sommeil, avant d'être complet, passerait toujours par cet état, mais cette phase passe inaperçue, parce que *courte* et *fugace*.

Les excitants mis en jeu peuvent s'adresser à des analyseurs différents, mais la différence de dimension des effets ne dépend pas des particularités cellulaires propres aux analyseurs ; leur ordre de grandeur dépend de la nature des excitants.

Ainsi les sommeils partiel et complet sont dûs aussi bien à des excitations faibles, mais de longue durée, qu'à des excitations courtes, mais fortes.

(1) Centres de *Sherrington* et *Klein*.

Digitized by Google

II

J'attire maintenant votre attention sur une expérience qui marque les étapes d'une inhibition diffuse et sera rappelée à propos de l'hypnose humaine.

Soit un chien, dont on a élaboré les réflexes positifs conditionnels alimentaires au sifflet, au métronome, à l'excitation rythmique de la peau : 24 et 12 attouchements par minute au même endroit, à l'allumage de l'ampoule et à quelques différenciations. (J'ai énuméré les excitants par ordre de force). Ensuite, au nombre des excitants, on recourt à l'excitant mécanique différencié : 24 attouchements par minute pendant 30 secondes.

Dès le lendemain, durant 9 jours, tous les réflexes conditionnels disparaissent. Puis survient la phase *paradoxale :* le résultat est exactement le contraire de celui à l'état normal : *les excitants forts n'agissent plus, mais les faibles ont plus d'action.*

Cette phase dure 14 jours, puis survient la phase d'égalisation des excitants faibles et forts pendant 7 jours, enfin, réapparaît l'état normal.

Or, ces états, au moment de la transformation de la veille en sommeil et inversement, ont lieu aussi bien normalement que pathologiquement ; seulement, le cas normal est passager, comme l'état cataleptique, et ne dure que quelques minutes au lieu de se prolonger plusieurs jours.

III

La répétition prolongée des excitations donne lieu à des altérations fonctionnelles qui ressemblent à nos névroses. Ces altérations varient avec la nature du sujet.

Deux types de système nerveux se sont spécialement manifestés par leur netteté et leur précision ; ils occupent les deux extrémités d'une chaîne.

Le premier type est vif, remuant ; l'animal renifle et examine tout, réagit rapidement au moindre bruit, lie connaissance facilement et finit par obséder par ses insistances. Dès que ces chiens sont mis sur l'établi et *limités dans leurs mouvements,* ils deviennent très vite, pour peu qu'ils soient seuls, somnolents, sous l'influence monotone des mêmes excitants.

Toutefois, si on ne répète pas les mêmes excitations, et qu'on laisse de longs intervalles entre elles, on conjure la somnolence. Leur variété entretient au contraire l'état vaillant du sujet.

S'agit-il en l'espèce du tempérament sanguin de la vieille nomenclature ? J'eusse souhaité qu'on nous dît au moins la race du chien, sa note morphologique. Est-ce notre petit cubique, massif à méplats, tels que le terrier à poil ras ? Pavloff est muet sur ce point !

Le second type est à l'autre extrémité de la série classique des tempéraments. Il s'inhibe à chaque changement d'ambiance ; rasant les murs, pattes infléchies, il s'immobilise à tout propos. Cette sorte

Digitized by Google

de chien, poltronne de nature, se familiarise lentement avec les choses et les gens, mais une fois habitués aux manipulations, ces animaux deviennent des sujets d'expérience exemplaires.

Ils rappellent le Mélancolique humain. La carence du mouvement, de cette manifestation principale de la vie, ne voue-t-elle pas à la tristesse ?

Ces deux types extrêmes ont chacun leur prédominance : l'un, du processus excitateur ; l'autre, du processus inhibiteur.

Les types intermédiaires varient dans la proportion des deux processus.

On devait s'attendre à des altérations chroniques différentes suivant le type fonctionnel du sujet. Deux systèmes nerveux opposés, soumis aux mêmes excitations néfastes, réagissent par une déviation également opposée.

Chez l'hyperexcitable, le processus inhibiteur cortical s'affaiblit et même disparaît ; chez l'hyperinhibable, c'est au contraire le processus excitateur.

Ces altérations chroniques ne sont autre chose qu'une réplique des névroses humaines. La névrose du chien vif cède au bromure, celle du chien terne résiste à ce médicament et ne guérit qu'avec le repos et le temps.

IV

On ne saurait, au demeurant, méconnaître la relation qui relie le réflexe passif de défense à l'état hypnotique, surtout à cette forme de l'hypnose animale, par quoi le patient répond à une excitation extraordinaire ou violente.

Sans doute, le caractère rare ou intense de l'excitant est-il purement relatif, car ses effets tiennent autant aux antécédents de l'animal et à l'état de son système nerveux qu'à la nature de l'excitant.

Par exemple, certains chiens, habitués aux grands auditoires, restent normaux en leur présence, tandis que d'autres soumis pour la première fois au même excitant, subissent une inhibition profonde.

Tel chien tombé dans un état pathologique chronique à la suite de l'action brutale d'une inondation, était inhibé le plus facilement du monde par des excitants conditionnels qui, avant l'accident, n'avaient sur lui aucune action.

Voici un chien dont on a élaboré certains réflexes conditionnels. Il n'en demeure pas moins vaillant et dévore la nourriture qu'on lui présente.

Plongeons-le dans un certain degré d'hypnose au moyen d'excitants faibles ! L'animal prend un air dolent.

Ayons recours ensuite à des excitants conditionnels forts ! Le chien va bien tourner la tête vers l'endroit où est servie sa nourriture, mais pour s'en détourner ensuite sans la toucher.

Complétons l'expérience par la mise en œuvre d'un excitant conditionnel faible ! Le chien s'approche aussitôt de l'écuelle et mange.

Digitized by Google

Dissipons enfin l'état hypnotique. Immédiatement, tous les excitants conditionnels récupèrent leur effet primitif.

Voici enfin un chien à prédominance du processus inhibiteur : on observe un affaiblissement général considérable et un réflexe passif de défense ininterrompu.

L'attention est en même temps attirée par les poses passives de l'animal.

Le réflexe se traduit alors par une immobilisation plus ou moins complète due à l'inhibition du système moteur du squelette.

Le réflexe passif de défense a été constaté souvent chez les chiens en expérience, sous des formes différentes et d'intensité variable, mais a toujours conservé son caractère inhibiteur fondamental. La variation des cas dépendait du degré de limitation des mouvements et de disparition des réflexes conditionnels.

CHAPITRE SIXIÈME

I. — Analogie entre l'activité nerveuse supérieure de l'homme et celle de l'animal, à l'état normal ou pathologique.

II. — Les deux grandes Névroses humaines : Neurasthénie et Hystérie, sont communes à l'homme et au chien.

III. — Analogie des Névroses et des Hypnoses. Même action des excitations faibles et des excitations fortes. Même catalepsie. Inhibition partielle et totale de l'Analyseur moteur.

IV. — La Suggestion. Son caractère physiologique. La Parole, excitant conditionnel. Suggestion et Rêve. La Phase paradoxale.

I

On ne peut contester que les fondements généraux de l'activité nerveuse supérieure soient les mêmes chez l'homme que chez l'animal. Aussi les phénomènes élémentaires de cette activité doivent-ils être les mêmes à l'état normal et à l'état pathologique.

On sait combien les excitations extraordinaires troublent le train de vie de chacun de nous et dérangent l'activité habituelle la mieux établie, comme on sait que les excitations faibles et monotones rendent les gens somnolents, voire les endorment. On peut même observer des cas de vaillance partielle dans le sommeil habituel, par exemple dans le cas de la mère qui s'endort près de son enfant malade.

II

D'autre part, deux formes névropathiques bien connues chez l'homme répondent aux deux types d'altération nerveuse du chien : la *neurasthénie* et *l'hystérie.*

La *neurasthénie* est bien caractérisée par la force du processus excitateur et la faiblesse du processus inhibiteur. Les neurasthéniques sont en somme des forts, capables même de fournir un très grand travail, seulement ils ont des périodes d'impuissance où ils ne

Digitized by Google

sont plus bons à rien. Ils présentent, tout compte fait, une périodicité différente de travail et de repos et plus longue que la normale.

L'hystérie, au contraire, malgré ses crises d'excitations, ne plaide pas du tout en faveur d'un système nerveux fort. L'excitation est sans but, sans résultat et, pour ainsi dire, grossièrement mécanique. Les chiens aussi peuvent présenter une explosion d'excitations après une inhibition tendue et prolongée.

III

Quoiqu'il en soit, l'analogie des névroses se répète dans la comparaison des hypnoses.

On se rappelle que l'état hypnotique survient : 1° *lentement,* en présence d'excitations faibles se répétant de façon monotone et prolongée ; 2° *rapidement* en présence d'excitations intenses.

Le mécanisme est le même chez l'homme.

Les *passes sont des excitations faibles de la peau se répétant d'une façon monotone.*

Le moyen employé aujourd'hui est la *répétition de mots prononcés d'un ton mineur.* Or, que sont ces mots, si ce n'est des *excitants conditionnels* étroitement liés, chez nous, à des états de somnolence ?

Tout ce qui a coïncidé antérieurement et à plusieurs reprises avec ces états *peut hypnotiser et hypnotise.*

D'autre part, l'hypnotisation des hystériques, d'après *Charcot,* est obtenue brusquement par des excitations fortes, inattendues, comme dans l'ancienne méthode d'hypnotisation des animaux.

Aussi bien, chez l'homme comme chez l'animal, le plus grand nombre des moyens hypnotiques agit d'autant plus rapidement et sûrement qu'ils sont plus souvent employés.

Les premières manifestations de l'hypnose humaine sont aussi la perte des mouvements spontanés et la catalepsie. C'est le résultat de l'inhibition isolée de l'analyseur moteur, les autres parties du cerveau continuant à fonctionner régulièrement. L'analyseur moteur, on l'a vu, peut même n'être inhibé que partiellement quand le chien, pour le reste immobile, suit des yeux ce qui se passe et même mange.

C'est un cas d'inhibition plus fragmentée encore de la masse des hémisphères, l'analyseur moteur n'étant lui-même qu'inhibé partiellement. Dès lors, on comprend que chez l'homme, lui aussi, en présence d'une inhibition incomplète de son analyseur moteur, des réflexes toniques localisés puissent répondre aux excitants correspondants.

IV

Certes, grâce à la large signalisation de la parole, certaines formes de l'hypnose humaine peuvent manquer totalement chez le chien.

Or, c'est précisément la suggestion qui semblerait se prêter le moins aux analogies entre l'homme et l'animal, à moins qu'on ne parvienne à étudier physiologiquement ce phénomène chez le chien.

Digitized by Google

La parole est, en effet, un excitant conditionnel qui égale, à lui seul, tous les autres excitants conditionnels de l'animal. Grâce à la vie écoulée, la parole de l'homme adulte est reliée à toutes les excitations internes et externes des hémisphères. Elle est le réflexe conditionnel spécifique de l'homme.

La parole de l'hypnotiseur, en présence d'un certain degré d'inhibition, se développe au niveau des hémisphères de l'hypnotisé et concentre ainsi l'excitation dans un rayon déterminé. Cette excitation, étroitement limitée, provoque naturellement une inhibition externe dans tout le reste des hémisphères et exclut, par cela même, toute influence concurrente des autres traces d'excitations actuelles ou anciennes. De là, cette force presque insurmontable de la suggestion comme excitant, pendant et même après l'hypnose.

La parole garde ensuite son action, parce que indépendante des autres excitants, et reste, pour eux, inaccessible, comme lors de son application primitive au cortex.

On pourrait se demander d'où vient cette force de suggestion en la comparant aux rêves. Mais le rêve est une excitation de traces le plus souvent anciennes, tandis que la suggestion est une excitation présente.

Aussi, l'hypnose présente-t-elle un degré moindre d'inhibition que le sommeil. La suggestion est donc un excitant deux fois plus grand que celui du rêve. C'est enfin, une excitation courte, isolée et complète, tandis que le rêve offre ordinairement une chaîne d'excitations de traces variées et contradictoires.

Le fait qu'on peut suggérer à l'hypnotisé tout ce qui est contraire à la réalité et provoquer la réaction directement contraire à l'excitation réelle, se comprend aisément en tant que phase *paradoxale,* où les excitants faibles ont plus d'action que les forts.

Par exemple, l'excitant réel : substance *sucrée,* allant directement à la cellule correspondante, est plus fort que l'excitation produite par le mot *amer,* qui passe de la cellule correspondante auditive à la cellule répondant à l'excitant amer réel. Un excitant conditionnel de premier ordre est toujours plus fort qu'un excitant conditionnel de second ordre. Nous assistons ici à un phénomène inverse dû à la phase paradoxale dont l'importance grandit en passant de l'animal à l'homme, si l'on s'en rapporte au nombre des personnes normales plus sensibles et plus soumises *à l'influence de la parole qu'à celle des faits.*

CONCLUSION

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, après ce long exposé, que je vous remercie d'avoir bien voulu écouter avec l'attention que mérite le génie du physiologiste dont je vous ai présenté, le mieux que j'ai pu, les travaux, de jeter un coup d'œil en arrière et d'en tirer les conclusions susceptibles de fixer quelques idées claires et précises dans votre esprit.

Digitized by Google

L'activité nerveuse supérieure est un jeu de réflexes absolus dont l'exercice est assuré par l'appareil grandiose de signalisation. C'est au niveau des hémisphères que fonctionne ce service et que s'acquiert, sous le nom d'éducation et de discipline, toute l'élaboration conditionnelle nécessaire au travail des réflexes congénitaux.

Ces signaux sont d'ailleurs des réflexes au même titre que nos instincts, d'où leur nom de réflexes conditionnels.

Leur mécanisme offre deux grands processus : *excitateur* et *inhibiteur* ; l'un entretient le tonus et l'expérience, l'autre protège la cellule travailleuse de tout excès de dépense.

On peut orienter les deux processus, les limiter et les intensifier à volonté, en surface, en profondeur et en volume par une sorte de mosaïque, non seulement superficielle, mais profonde et plus ou moins étendue.

Si l'alternance de l'excitation et de l'inhibition assure celle de l'activité et du repos indispensable à la durée de la vie mentale, l'alternance de l'activité synthétique et de l'activité analytique des hémisphères est non moins nécessaire au succès de l'expérience individuelle. Nous avons montré le parti que Pavloff avait retiré du fonctionnement des synthétiseurs et des analyseurs corticaux.

25 ans d'observations ont permis au grand physiologiste de se convaincre des rapports qui relient le sommeil à l'inhibition. Les deux phénomènes dérivent du même processus. Différence de degré, non de nature.

D'autre part, l'hypnose et le sommeil ont entre eux la même ressemblance que le sommeil et l'inhibition. L'hypnose est un sommeil fragmenté, une inhibition circonscrite, comme le sommeil est une inhibition diffuse.

La catalepsie n'est autre chose qu'un sommeil localisé à tout ou partie de l'analyseur moteur.

On reconnaît deux sortes de types nerveux extrêmes, l'un à prédominance du processus excitateur, l'autre à prédominance du processus inhibiteur. Nous avons montré la part du sujet et celle de l'excitant dans chacune de ces formes nerveuses.

Enfin, nous avons étudié le rôle de l'excitation forte et de l'excitation faible dans l'hypnose, non sans insister, au cours de notre exposé, sur les analogies entre l'activité nerveuse supérieure de l'animal et celle de l'homme.

Pour terminer, j'attire votre attention sur le peu de consistance d'une enquête subjective, comme celle à laquelle j'ai fait allusion au début de cette conférence, en présence de la vaste et longue enquête objective dont j'ai essayé de vous tracer quelques traits et les principaux résultats.

A. THOORIS,

Président de la Société de Morphologie.

Digitized by Google

Les Faux-Dauphins et leurs Prophètes

(Leurs rapports avec l'Inconscient collectif)

Par M. le Docteur Jean VINCHON

Jung distingue dans l'inconscient deux couches superposées (1). L'inconscient *individuel* est formé par nos acquisitions personnelles, souvenirs oubliés, images refoulées, perceptions obscures, état purement affectif de Maine de Biran (2), masse de matériaux en voie de devenir conscients. L'inconscient *collectif* a un caractère général ; il est ethnique ou héréditaire. Son contenu est commun à des sociétés et souvent à toute l'humanité. Il garde le trésor des mythes légendaires, qui renaissent ou disparaissent selon les époques.

Un de ces mythes se développe autour du thème d'une puissance surhumaine, du Droit divin confié à certains hommes. Le Droit divin fait du Roi le centre de sentiments et de tendances à l'action, dominés par le mysticisme et que partage le groupe des sujets. Le Roi est prêtre ou sacré par un prêtre. Il incarne en lui la Patrie des démocraties ; comme la Patrie, il détermine chez les citoyens des sentiments divers : sentiment de vénération affectueuse de la masse des sujets pour qui il est le « Père du peuple », sentiment plus tendre chez les femmes, surtout s'il est jeune, sentiment de protection et d'appui chez les grands, devenus « les soutiens du trône ». Freud retrouve dans l'image du Roi vue en rêve la représentation symbolique des parents du rêveur (3). La Bruyère résume ainsi le parallèle des démocraties et des monarchies (4). « Il n'y a point de patrie dans le « despotisme, d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le ser« vice du Prince. »

La disparition du Roi n'entraîne pas celle du complexe affectif dont il est le centre. Ce complexe est plus ancien que la plupart des dynasties historiques. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il subsiste et tende même à recréer le prince autour de qui il pourra se développer. Ainsi conçue, la génération des Faux-Dauphins paraît en quelque sorte spontanée ; l'Histoire nous en offre de nombreuses preuves. Le Faux-Dauphin, héritier du Droit divin, sera à la fois mystique et

(1) JUNG : *L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale.* Payot, Paris, 1928, p. 107 et suiv.

(2) MAINE DE BIRAN : *Mémoire sur les perceptions obscures.* Paris, Colin, 1920.

(3) FREUD : *La Science des rêves. Trad. Meyerson.* Alcan, Paris, 1926, p. 315.

(4) LA BRUYÈRE : Edition Michallet, M. D. C. XCIX, p. 321.

Digitized by Google

politique. Le mysticisme se traduira par le don prophétique en lui, ou dans l'un de ses fidèles. Naundorff eut ainsi deux prophètes ; Richemont lui-même, bien qu'irréligieux, eut son sort lié, à la fin de sa vie, aux prédictions d'une prophétesse.

Auprès du Faux- Dauphin et du prophète se tiennent les partisans, grands seigneurs un moment abusés par une ressemblance ou un souvenir évoqué à propos, et impatients d'appuyer un prince malheureux ; grandes dames éprouvant pour lui les émotions d'une mère ou d'une sœur ; gens du commun fiers d'approcher le fils des Rois. Il connaît d'humbles et passionnés dévouements, des vies consacrées entièrement à lui et aussi l'amertume des abandons. Ceux qui ont le plus contribué à le façonner à la ressemblance du prince, sont parfois les plus empressés à le trahir. L'inconscient collectif apporte au Faux-Dauphin ses forces par vagues qui déferlent ou se retirent au gré des circonstances.

Celles-ci et l'ambiance latente qu'elles ne font qu'exprimer, influencent profondément nos héros. Ils sont romantiques avec leur temps. Richemont recueillit la tradition du XVII[e] siècle philosophe et fut emporté par les élans du début du socialisme en France : il continue Rousseau, à sa manière, dans une grande ville industrielle. Naundorff, lui, prend sa part du mouvement religieux qui crée des églises après la Révolution de 1830. Il essaie d'accorder son mysticisme avec le trouble d'une personnalité délirante et aboutit à un schisme si médiocre, que ses partisans ne consentent plus, par la suite, à en faire mention.

Ces vieilles histoires reposent, pour le critique impartial, sur une base fragile : erreur d'interprétation ou déformation des faits devenant le point de départ de la suggestion d'un rôle à jouer. Mais l'inconscient collectif les prolonge en renouvelant son action dans l'entourage des descendants. Il inspire aussi, de temps à autre, un déséquilibré. Cambacérès avait deviné les forces obscures qui allaient faire surgir de nombreux Faux-Dauphins quand il disait à la veille de la mort de Louis XVII : « Lors même qu'il aura cessé d'exister, « *on le retrouvera partout* et cette chimère servira longtemps à « nourrir les coupables espérances des Français traîtres à leur pays ».

*
* *

Mathurin Bruneau, le premier en date des Faux-Dauphins, apparut, vers 1795, au quartier général de l'armée vendéenne. Il se fit passer pour un descendant de la famille de Vesins et fut hébergé sous ce nom au château de la vicomtesse de Turpin. Après lui, Hervagault se présenta comme un Montmorency avant de se dire Louis XVII. L'état civil mentionnait qu'il était fils d'un tailleur de Saint-Lô, mais il aurait dû avoir 17 ans et il n'en paraissait que 13. De plus, les rapports de police prêtaient à ce fils de tailleur « une éducation plus qu'ordinaire ». Hervagault fut vraiment un personnage énigmatique ;

Digitized by Google

les épisodes de sa vie se confondent souvent avec celles de la vie de Mathurin Bruneau, au point que certains historiens pensent que le même individu vécut sous les deux noms.

Un prélat constitutionnel devint le mentor d'Hervagault. Charles Lafont de Savine (1), ci-devant évêque de Viviers, n'est pas un prophète comme le Martin de Gallardon de Naundorff ou l'Elisabeth Eppinger de Richemont. Disciple de Jean-Jacques, comme beaucoup d'aristocrates du XVIII[e] siècle, il avait appliqué le contrat social dans le diocèse qu'il administrait en même temps que le département. L'annonce de l'emprisonnement, à Châlons, d'un enfant qui se disait le duc de Normandie le troubla pronfondément. Malgré son adhésion à la Révolution, il sentit renaître en lui l'âme du prélat de l'ancienne Cour, à qui la naissance du Dauphin avait inspiré un mandement éloquent. Désormais, il avait une mission, celle d'instruire des lettres et de la religion le jeune prisonnier. Il court à Chalons, reconnaît le Dauphin dans Hervagault et commence son éducation. En 1801, il lui fait faire sa première communion, à Vitry, après sa libération. Il vécut pendant plusieurs années près de lui et demeura toujours convaincu de la survivance de Louis XVII dans la personne de son élève.

A la fin de 1801, Hervagault est arrêté de nouveau. Lafont de Savine tente de le faire évader, se laisse prendre au cours de sa tentative et est dirigé sur la maison d'aliénés de Charenton, comme suspect de troubles mentaux. Il sort de Charenton, mais n'abandonne pas son élève qu'il veut maintenant marier. Plus tard, il se découragea, ayant encore eu maille à partir avec la police. Il finit par se retirer dans sa province, où il se consacra à la piété et à la pénitence jusqu'à sa mort.

Charles Lafont de Savine est un premier témoin, dans l'histoire des Faux-Dauphins, de la puissance de l'inconscient collectif. Il avait agi, poussé par cet inconscient, c'est-à-dire par le bouillonnement des sentiments humanitaires au temps de Jean-Jacques et de son élève Robespierre. Puis, le vent ayant tourné, et les esprits se reportant vers l'ancien Régime, il reconnaissait le Dauphin dans Hervagault avant même de l'avoir vu, avec la même ardeur que tant d'autres apportaient à reconnaître plus tard Naundorff ou Richemont.

Il est impossible, dans une seule conférence, de suivre pas à pas tous les Faux-Dauphins qui succédèrent à Hervagault ou à Mathurin Bruneau. Ils sont plus de trente. Un Fontolive, un Persat occupent peu de temps la chronique. Plusieurs échouèrent à Bicêtre, dans le service de Pinel. Eléazar l'Iroquois, au milieu de beaucoup d'autres sans intérêt, évoque l'Amérique de Chateaubriand et les voyages du prince de Joinville ; Naundorff et Richemont dominent l'ensemble de la troupe.

Ceux-là ne sont plus des figures éphémères, aussitôt évanouies qu'apparues. Ils poursuivent leurs revendications pendant de lon-

(1) E. Lenotre : *Le Roi Louis XVII*. Perrin, Paris, 1921, p. 360 et suiv...

Digitized by Google

gues années et avec éclat. Le premier a été bien étudié par Sérieux et Capgras. On ne peut faire mieux que résumer leur travail (1). L'autre est un peu oublié depuis la mort de Jean de Bonnefon, son dernier partisan (2). C'est un personnage à la Balzac, mystérieux à souhait, capable d'en imposer au point de ne craindre la rencontre d'aucun personnage de l'ancien Régime, séduisant et de bonnes manières dans les salons, habile meneur quand il s'agit d'organiser l'émeute à Lyon.

*
* *

Sérieux et Capgras considèrent Naundorff comme sincère. Pour eux, il n'est qu'un malade mental, atteint du délire interprétatif et imaginatif, qu'ils ont décrit sous le nom de délire des *interprétateurs filiaux*. Naundorff revendique des droits à une filiation imaginaire, il les appuie sur l'interprétation — qui va jusqu'à la déformation — des événements historiques. A l'occasion, son imagination malade y ajoute des fables créées de toutes pièces ; elles alimentent la partie *mystique* de son délire. La maladie mentale suppose la conviction, l'adhésion complète à la croyance délirante. Cette conviction donne au malade la force persuasive qui recrute les partisans.

Naundorff débuta par des revendications politiques. Il apparaît pour la première fois à Berlin, en 1810, avec un passeport au nom de Karl-Ludwig Naundorff, mais il ne commença à signer *Louis Bourbong* qu'au début de son emprisonnement qui dura de 1824 à 1828. Il racontait alors qu'après son évasion du Temple, il avait erré plusieurs mois avec son père. Dans la suite, il se documenta et reconstitua une histoire plus conforme à la vérité. Sous l'inspiration du syndic Pezold, il se décida à agir en prétendant, réclamant ses droits au gouvernement français à grands renforts d'articles de journaux.

Jusqu'à 45 ans, il demeura incroyant. Inscrit pour la forme à l'église luthérienne, il ne la fréquentait guère. En 1832, un autre de ses concitoyens, Gaebel, lui lut et lui commenta l'Evangile. Il en comprit d'abord seulement le côté humanitaire, se mit à pratiquer la charité, à guérir les malades. Mais la foi lui manquait toujours.

L'aventure débutait. Il quitta sa petite ville de Crossen et commença de courir le monde, guidé par la voix d'un génie. A Paris, il rencontra le laboureur Martin de Gallardon, célèbre depuis son entrevue avec Louis XVIII, qui avait beaucoup ému l'opinion. Martin avait annoncé au Roi la survivance du Dauphin et lui avait enjoint de le rechercher et de lui rendre son trône. Un ange s'était manifesté à lui pendant qu'il cultivait ses champs, lui avait ordonné ces démar-

---

(1) *Le messiannisme d'un Faux Dauphin. Journal de psychologie,* juillet-août 1912 (tirage à part).

(2) JEAN DE BONNEFON : *Le Baron de Richemont, fils de Louis XVI.* Michaud. Paris, s. d.

Digitized by Google

ches et l'avait suivi à Paris et même à Charenton où Royer Collard et Pinel l'avaient maintenu quelque temps en observation, sur l'ordre du duc Decazes.

L'ange avait ensuite disparu pendant un grand nombre d'années. Il reparut pour confirmer que Naundorff était bien le petit-fils de Saint-Louis. La rencontre du prétendant et du visionnaire fut décisive. D'après Sérieux et Capgras, « elle orienta définitivement Naun-« dorff vers le messiannisme, en même temps qu'elle lui fournissait, « avec les mystiques fidèles de Martin, le premier noyau du parti « Naundorffiste. »

Il ne faut pas s'étonner de la facilité avec laquelles Martin avait pu faire accepter ses visions par un certain nombre de gens. Le procès de Mathurin Bruneau, en 1815, avait réveillé de tous côtés en France, dans de petites collectivités passionnées, la croyance à la survivance. Martin vivait dans l'une de ces collectivités. Il crut donc avant de voir et d'entendre. A Paris, il rencontra d'autres groupes animés de la même foi et il s'y était si bien imposé que Richemont tenta d'obtenir son témoignage en sa feveur ; mais certains prêtres naundorffistes, usant de leur crédit pour leur cause, persuadèrent à Martin que seul Naundorff était Louis XVII.

Des personnages notoires du parti royaliste, comme Mathieu de Montmorency, partagèrent à leur tour la croyance à la survivance. Ils jouèrent un rôle capital dans l'histoire des Faux-Dauphins par leurs interrogatoires, qui apportaient à ces derniers des renseignements précis, et même par leur simple présence, qui constituait, à elle seule un commencement de preuve.

A partir de 1833, Naundorff et Martin ne cessent d'échanger les inspirations qu'ils reçoivent du ciel. En janvier 1834, Martin, subissant l'évolution classique du délire mystique, commence à être persécuté par le démon, l'entend et souffre de ses sévices. Il s'agite, devient un grand malade et, en mai 1834, meurt subitement à Chartres.

Naundorff fut atterré en apprenant la nouvelle. Mais bientôt, Martin se montra à lui dans une vision si précise qu'il crut à la réalité. Il lui dit qu'il était victime du démon et des mauvais prêtres, qui l'avaient assassiné. Les visions du prétendant continuèrent : combats contre des animaux démoniaques, chien, serpent, suivis de l'apparition, dans les rayons de la lumière divine, de petits anges et du Christ lui-même.

Naundorff se convertit au catholicisme. Un attentat sans conséquences graves précipita les choses. Mais sa religion était trop personnelle pour rester orthodoxe. Le Faux-Dauphin devenait ouvertement thaumaturge, prophète et fondateur de schisme. Il guérissait par l'imposition des mains. Il prédisait, sur le mode apocalyptique, la fin des royaumes de la terre. Il traduisait à sa manière l'émoi collectif qui bouleversait les hommes trop sensibles de 1830. Sa femme, bien qu'éloignée de lui, partageait ses visions et ses prédictions.

Peu à peu, il fut convaincu que Dieu lui avait réservé un sort

Digitized by Google

exceptionnel. L'apparition d'une croix dans le ciel, à Migné, devant 3.000 personnes, lui suggéra l'idée de créer la *croix de grâce,* blanche, vacante (sans Christ), inclinée et liée au cou. C'était le signe des temps nouveaux. En 1837, trois anges lui dictent la réforme. En 1838, il publie un nouvel Evangile : la *Doctrine céleste* et se sépare de l'Eglise catholique. Les partisans restés catholiques s'éloignent du Faux-Dauphin. Il tombe dans la misère ainsi que sa famille. Mais il la regarde comme une épreuve et reste fidèle à la Foi nouvelle qu'entretiennent les visions.

A Tilly-sur-Seule, cependant, un autre prophète continuait Martin de Gallardon. Vintras fondait à son tour une Eglise et sacrait des pontifes (1). Il reconnaissait Naundorff comme le vrai Louis XVII. Un moment, le prophète de Tilly connut le succès. Des églises vintrasiennes essaimèrent dans les provinces. La condamnation de l'Eglise arrêta ce mouvement. Le 8 novembre 1843, l'hérésie de Tilly fut dénoncée par Grégoire XVI. Dans la même bulle, Naundorff était également frappé d'interdit.

Les Naundorffistes avaient cru longtemps que leur prince règnerait en 1840. Cette année passa sans que l'événement se produisit. Ils se découragèrent. La condamnation du pape les dispersa et Naundorff mourut presque seul dans l'impénitence, ou, à notre point de vue, dans le délire, en 1845.

Nul ne fut plus que Naundorff l'écho des sentiments qui agitaient à son époque l'inconscient collectif : attachement à la tradition monarchiste, mécontentement et déception des royalistes sous la Restauration et la Monarchie de juillet, renouveau mystique et persistance des tendances humanitaires de Rousseau. Chacun de ces sentiments lui donne son empreinte spéciale à une étape de sa vie. A la fin, le mysticisme l'emporte et ruine sa cause, prouvant ainsi sa sincérité qui l'oblige à ne ménager ni les institutions ni lui-même. Aux dernières heures de sa vie, c'est une manière de martyr de sa conviction. Incapable de se critiquer lui-même, il avait oublié le temps où, après son arrivée d'Allemagne, il se documentait pour se conformer à son modèle, recueillant les histoires d'un roman alors en vogue, *Le Cimetière de la Madeleine,* qui contait l'évasion du Temple. Il y avait si bien réussi que Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de France, l'avait reconnu comme Louis XVII. Nous pouvons ajouter qu'il était, dès l'époque de cette entrevue, parvenu à se donner à lui-même l'illusion du personnage qu'il jouait. La collectivité, de plus en plus nombreuse et puissante à Paris, avait achevé la suggestion commencée par les bourgeois de Crossen, Goebel et le syndic Pezold, chez un sujet particulièrement préparé à la recevoir.

*
* *

(1) Maurice Garçon : *Vintras, hérésiarque et prophète.* Nourry, Paris, 1928.

Digitized by Google

Le délire de Naundorff ne fait pas de doute. Nous savons déjà qu'il n'en est plus de même pour Richemont. Ce dernier, loin de faire appel à l'illuminisme religieux, tranche du grand seigneur voltairien (1). Il est maître de lui à toutes les heures de son aventure, choisit les occasions et les exploite au mieux. Il sait tirer parti de toutes les rencontres. Son voyage en Alsace et sa visite à Elisabeth Eppinger, religieuse et prophétesse, nous montreront son habileté. Il ne se laisse pas emporter par ses sentiments, sauf dans de courts moments, où il donne peut-être la comédie. Sa froide volonté pèse tous les motifs et ne s'égare jamais.

Pourtant, sa vie est si remplie qu'il semble impossible qu'un seul homme ait pu en vivre toutes les heures. Peut-être deux frères, Claude et Jean Perrin, se sont-ils associés pour jouer le rôle de Richemont, type remarquable de héros de roman policier ?

Sylvio Pellico vécut près de lui lors de son séjour dans les prisons autrichiennes de Milan. Il le raconte dans quatre chapitres de ses mémoires. En 1828, Richemont envoya à la Chambre des pairs une proclamation signée « duc de Normandie » et commença à prendre dans la vie privée le nom de baron de Richemont. En 1830, pendant les jours qui suivirent la Révolution, il écrivit au duc de Choiseul une lettre signée Richemont.

Il vivait dans la région lyonnaise où il prenait une part active à l'agitation populaire. Il parcourait les usines, haranguant tour à tour patrons et ouvriers et s'efforçant d'obtenir un accord entre eux. Des émeutes éclatent à la Croix-Rousse. Richemont se jette dans la mêlée sous le nom de Monsieur Louis. Il combat sur les barricades avec un courage qui le rend populaire. Il partage son temps entre l'action directe et son journal *Le Bon Sens,* où il étudie les améliorations que la monarchie de juillet devrait apporter au fonctionnement social et à l'administration. Vers 1832, Richemont semble penser et agir en socialiste.

La police de Louis-Philippe le surveille. Elle sait qu'il fréquente à la fois les meneurs des milieux populaires, certains industriels et que depuis 1833, il fait de temps à autre des séjours dans le château de la Comtesse d'Apchier, toute dévouée aux Bourbons. Mais ces occupations ne lui suffisent pas, car en même temps il voyage beaucoup : il a des comptes importants dans des banques de Toulon, de Calais, de Lyon et de Paris, bien qu'en 1828, il ait été emprisonné pour banqueroute à Rouen, où il dépensait beaucoup et menait la grande vie, sous le nom d'Hébert.

Richemont est arrêté en 1833, comme conspirateur et comme escroc. Il est jugé en octobre de cette même année. Au début des débats, Morel de Saint-Didier apporte au Président du tribunal une lettre de Naundorff dénonçant Richemont comme un imposteur et réclamant le nom et le titre de Duc de Normandie. Le Président,

(1) M. DE ROUX : *Louis XVII et la légende des Faux-Dauphins.* Le Divan, Paris, 1926, p. 49 et suiv.

Digitized by Google

en recevant cettre lettre, déclare que Naundorff est le septième ou le huitième faux Dauphin connu, cependant que, dans la salle, un homme s'approche de Lasne, l'ancien gardien du Temple, et cherche à se faire reconnaître, lui aussi, comme Louis XVII... Dans l'atmosphère du procès, l'inconscient collectif crée pour ainsi dire spontanément les faux Dauphins.

Richemont se défend adroitement, n'abandonne pas un instant sa dignité de prétendant et impressionne vivement les assistants, qui s'écrasent dans le prétoire. En 1834, il est pourtant condamné pour complot, délit de presse et port d'armes à douze ans de détention. Il est acquitté du chef d'escroquerie. Il s'évade l'année suivante, reste quelque temps à l'étranger et revient en France en 1838.

Il habite d'abord à Lyon, où il reçoit la visite du comte de Bruges et du vicomte de Montchenu, envoyés de la duchesse d'Angoulême, qu'il impressionna au point de les attacher à son parti. Il fait la navette entre ses divers domiciles de la ville et le château de Madame d'Apchier. Mais la province ne lui suffit pas et il commence à reparaître clandestinement, puis ouvertement, à Paris après l'amnistie de 1840.

Là, il vit entouré d'une véritable cour. Il a la plus riche clientèle de partisans qu'un Faux-Dauphin ait jamais réuni. Des artistes, des écrivains y coudoient les grands seigneurs. Le sculpteur Foyatier devait lui rester fidèle jusqu'à sa mort. Eugénie de Guérin est entraînée à son tour dans son sillage et Richemont dit d'elle à sa vieille amie, Madame d'Apchier : « Elle est pour son frère ce que vous fûtes pour moi ».

*
* *

Ce nom de Madame d'Apchier qui revient à chaque moment dans l'histoire de Richemont était celui d'une riche veuve de la région lyonnaise. Son mari avait été tué à l'armée de Condé. Dame d'honneur de l'ancienne Cour, elle reprochait à la Restauration d'avoir souvent pactisé avec les survivants de la Révolution.

Après 1830, elle s'était retirée dans sa terre de Vauxrenard, d'où la Terreur même ne l'avait pas chassée, car elle était aimée des paysans. Elle vivait là, seule, soignant ses fleurs, gardant l'étiquette des maisons seigneuriales, très attachée à l'esprit de caste et ne quittant son château que pour un séjour à Lyon, une retraite dans un couvent, ou une cure à Vichy. Jean de Bonnefon a publié ses mémoires (1), auxquels nous empruntons le récit qui suit :

En 1833, la comtesse d'Apchier a cinquante-huit ans. Un évêque missionnaire lui parle pour la première fois de la survivance de Louis XVII dans la personne du baron de Richemont. Elle évoque

(1) Jean de Bonnefon : *Souvenirs inédits de la Comtesse d'Apchier.* Dorbon aîné, Paris, s. d.

Digitized by Google

aussitôt l'enfant de Trianon qu'elle a connu. Il est plus jeune qu'elle de sept ans. Cet enfant, c'est l'homme malheureux d'aujourd'hui qui a besoin de sa protection. Elle donne déjà son adhésion à sa cause, bien qu'elle ne l'ait pas encore vu, comme fit Lafont de Savines pour Hervagault. A la première visite, elle est conquise...

« Je ne suis pas femme d'imagination, écrit-elle (p. 52) et je n'ai « jamais cherché à retrouver à *tout prix* le Dauphin dans les traits « de l'homme déjà mûr qui me parlait ; mais j'affirme que son atti- « tude, ses mouvements et jusqu'au son de sa voix ont réveillé en moi « des souvenirs assoupis, et si l'*élan spontané* qui nous porte vers un « être supérieur peut être une preuve dans l'ordre matériel, cette « preuve, je l'ai acquise... Quand je me suis retrouvée assise auprès « du baron de Richemont, dans la pièce où s'écoule son existence, « mon cœur s'est fondu en désespoir et en gratitude. Le voir là et se « sentir impuissante à l'élever jusqu'au trône, quelle suprême « épreuve !... Mais le voir vivant, le voir noble et plein d'une foi éner- « gique en sa destinée, quelle suprême espérance... »

L'élan affectif de Madame d'Apchier l'a portée à la reconnaissance immédiate, puis à la conséquence — immédiate elle aussi — de cette reconnaissance : Il recherche la possibilité de reconquérir le trône. Après une courte réflexion, elle s'arrête et ne considère plus que l'homme pour qui elle se promet d'être une sœur aînée, un peu une mère. Seul, il comblera le vide de sa vie, en substituant la réalité à son rêve.

Rien ne l'arrêtera, pas même les avis des Jésuites. Elle va entourer Richemont d'un véritable culte. Sa chambre, à Vauxrenard, est ornée comme un sanctuaire, avec des objets provenant de Trianon. Les murs du grand salon sont tendus de velours bleu de France, sur lequel se détache la blancheur des grands lys, qui fleurissent en toute saison, cultivés par un jardinier spécial. Il reçoit les visiteurs, assis sur un fauteuil élevé sur un marchepied comme un trône. Les fidèles s'agenouillent sur ce degré, puis ils gagnent les tabourets les jours de baise-main. La comtesse elle-même demande audience comme à Versailles. Grâce à sa fortune, elle a pu reconstituer un cadre vraiment royal, fleuri, par surcroit, du symbolisme des lys sans cesse renouvelés.

Dans ce cadre, sa foi s'affermit davantage chaque jour. Elle suit le procès de 1833 avec la même âme ardente que Madame Atkins, lors de la tragédie du Temple. Plus heureuse qu'elle, elle peut visiter souvent le prétendant dans sa prison et quand elle le quitte, il lui semble qu'elle laisse son cœur muré dans la cellule.

Un ami de Madame d'Apchier, jeune magistrat démissionnaire en 1830, le vicomte d'Orcet, suit également l'affaire de près. Il est moins ardent et dispose d'un esprit critique, rare à cette époque et dans ce milieu ; c'est lui qui doute le premier. Il s'est informé auprès du marquis de Montmorency et de l'abbé Perreau, secrétaire de la grande aumônerie de France. Le Comité légitimiste l'a chargé de

Digitized by Google

cette enquête. Et voilà qu'il apprend qu'Hervagault et Mathurin Bruneau ne sont qu'une même personne et que tout permet de supposer que Richemont continue cette personnalité mystérieuse. Le pâtissier Boizard, royaliste convaincu, qui avait autrefois recueilli Hervagault et avait continué à le considérer comme Louis XVII, malgré qu'il lui eut emporté ses habits et de l'argent, était entré au service du marquis de Nicolaï, avec lequel Richemont entretenait des relations. Boizard, mis en présence de Richemont, retrouva immédiatement son hôte d'autrefois. Hervagault et le baron ne faisaient donc qu'un. Le vicomte d'Orcet écrivait à Madame d'Apchier que Richemont était peut-être le Dauphin, mais que son passé était si louche qu'il hésitait à reconnaître en lui le fils de Louis XVI.

Cette lettre déclancha une crise à Vauxrenard. L'incrédulité de Richemont avait déjà ébranlé la foi religieuse de son hôtesse. La foi monarchique de celle-ci était maintenant exposée aux assauts du doute. Le prince idéal qu'elle vénérait avait donné de telles preuves de bassesse lors d'un premier procès ! Elle cherche à se défendre contre le malaise qui l'envahit. Un jour, elle retrouve le calme après la lecture d'une page des mémoires. Une autre fois, après une longue hésitation, elle s'en ouvre au prétendant lui-même, qui commence par prendre de grands airs, menace de partir, se retire dans sa chambre et... le lendemain fait un long récit de sa vie, dans lequel il accepte l'identification avec Hervagault. Il avoue que les aventures du premier récit qui avaient tant ému Madame d'Apchier ne sont que des fables.

Les années passent. Le vicomte d'Orcet et le Comité légitimiste sont de plus en plus sceptiques. A Vauxrenard, la certitude spontanée a fait place à une illusion volontairement entretenue et le doute ne s'atténue que vers la fin, dans les mois qui précédent la mort de Richemont. La comtesse tente un effort, une entrevue de Richemont et du vicomte d'Orcet, qui dissipera le malaise. Peine inutile; ce dernier refuse. Les résultats de l'enquête de MM. de Bruges et de Montchenu apportent seuls un peu de paix dans l'âme inquiète de Madame d'Apchier.

La vie de Richemont, pourtant, continue. Après l'amnistie de 1840, le Faux-Dauphin veut introduire une instance en restitution d'état-civil. Il manque de pièces, et prétend qu'on les lui a volées au moment de ses arrestations. L'assistance de juristes et d'avocats ne lui permet pas de constituer un dossier suffisant. Il quitte néanmoins Vauxrenard malgré les instances de son hôtesse. Lui parti, elle retombe dans la mélancolie, mêlée d'espoir quand elle constate combien sa vie est unie à la sienne par une chaîne faite « d'habitudes, d'espérances et de foi ». Et la voilà à Lyon où elle regroupe les initiés, distribuant de l'argent aux ouvriers, visitant la noblesse et la bourgeoisie. Elle prépare un testament dans lequel elle laisse sa fortune au prétendant.

Celui-ci est à Paris. Nous avons vu autour de lui le sculpteur Foyatier et Eugénie de Guérin. M. de Leudeville, le docteur Noyer, M. de

Digitized by Google

la Rochejaquelin, M. Savigny et l'abbé Jacolet sont parmi ses familiers. Le comte de Bussière, catholique ardent, tente dès cette époque de le convertir. Le vieux maître d'écriture du Dauphin, M. de Saint-Cyr, vient visiter de temps à autre celui qu'il croit son ancien élève.

En 1848, l'espoir renaît dans le parti de Richemont avec la chûte de Louis-Philippe. Mais l'Assemblée nationale refuse au prétendant l'autorisation de saisir les tribunaux d'une demande de reconnaissance d'état civil. Richemont et Madame d'Apchier supportent mal ce nouvel échec.

Ils se retournent alors vers le Pape, qui interviendra peut-être en faveur du Faux-Dauphin. Ils partent pour Rome, puis pour Gaète, où le Saint-Père est réfugié. Richemont obtient une audience, mais il ne peut s'en prévaloir, car la cour romaine annonce qu'il a été reçu en simple particulier.

A son retour, Richemont ressent les premières atteintes du mal qui doit l'emporter, l'hémorragie cérébrale. Pourtant, en 1850, il veut lancer une assignation à la duchesse d'Angoulème, mais il échoue encore faute de pièces. Il commence à sentir le besoin du repos, et sur les instances de son ami, le comte de Bussière, châtelain de Reischoffen, part pour l'Alsace. Pendant les deux premières années de la République de 1848, il avait joué sa dernière grande partie et l'avait perdue. Cet homme habile et jusque là irréligieux allait maintenant implorer l'aide des forces surnaturelles.

*
* *

Le voyage d'Alsace représente l'époque mystique de la vie de Richemont. Il y rencontra, à Niederbronn, près de Reischoffen, Elisabeth Eppinger, vénérée comme une sainte et une prophétesse bien au delà des limites de la province.

Elisabeth était née en 1814, de parents catholiques isolés dans un milieu protestant. Elle était l'aînée de 11 enfants. Le curé Reichhard, son confesseur, rapporta à l'abbé Busson (1) les détails de son enfance, qui la peignent comme une mystique précoce avec sa vive sensibilité, ses intuitions, sa riche vie intérieure, son isolement de la vie du siècle.

Elle tombe malade à 17 ans : une affection pulmonaire grave se complique d'accidents nerveux qui exaltent ses dispositions constitutionnelles, mais lui laissent la maîtrise de son esprit et de sa volonté. Pendant sa maladie, Elisabeth traversa la voie purgative, qui dura pour elle quinze ans. Elle en sortit pour s'engager dans la voie illuminative. Alors, écrit l'abbé Busson, « ses lumières s'agrandirent, « ses pensées s'élevèrent, ses idées devinrent plus distinctes. son « discernement plus sûr, ses conseils plus sages. On la vit saisir à

(1) J. Busson : *Premières lettres sur l'extatique de Niederbronn.* Besançon 1849.

Digitized by Google

« première vue et démêler sans peine des choses compliquées et dif-
« ficiles dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre temporel même. » En 1845, les extases commencent : elle passe de longues heures abîmée en Dieu. Les prophéties leur succèdent ou plutôt les complètent. Elle connaît l'avenir et les choses cachées. Cette fille, douce et réservée, devient, quand elle prédit, abondante, animée, énergique. Ses regards pénétrants se fixent sur l'interlocuteur.

L'abbé Reichhard en référa à son évêque, qui soumit le cas à des personnes compétentes et adopta d'accord avec elles une règle de conduite qui mérite d'être rapportée, car elle élimine toute suggestion. L'abbé ne devait pas questionner Elisabeth sur ses communications avec le ciel : il se bornait à lui demander si elle avait quelque chose à lui confier. Si oui, il écoutait et transcrivait aussi exactement que possible la révélation. Il devait avoir, ajoute l'abbé Busson, le souci constant de ne pas faire intervenir l'homme là où Dieu seul doit agir.

Une mystique orthodoxe, aussi bien surveillée par l'Eglise, était bien différente d'un Martin de Gallardon ou de Vintras. C'est pourtant leur rôle que les partisans de Richemont allaient, consciemment ou non, essayer de lui faire jouer.

Les pèlerins se pressaient nombreux autour de l'ermitage de Niederbronn. Six cents prêtres le visitèrent en 1848. Les protestants eux-mêmes le fréquentaient. Malgré cet afflux de visiteurs, Elisabeth, ne paraissant pas sentir la fatigue, prodiguait conseils et prières d'une voix ferme et assurée.

Elle assista une première fois en extase au drame de la Passion. Depuis, cette vision revint fréquemment, et avec elle l'horreur de la malice humaine. Elle la sentait partout, jusque dans les tentatives libérales de Pie IX à Rome. En 1848, sous le coup de ces pressentiments, elle annonça à la fois la chûte de Louis-Philippe et l'exil du pape à Gaète.

L'accomplissement de ces prédictions la poussa plus avant dans le sens des pressentiments funestes. Comme Saint Jean à Pathmos, elle assistait au châtiment du monde coupable. Elle parlait à l'unisson des prophètes qui se levaient un peu partout à la même époque en France, en Italie, dans le Tyrol, en Suisse, en Espagne, en Pologne. Dans la même semaine, à Paris, une fille de Saint-Vincent de Paul avait vu en extase le Sacré-Cœur qui commandait de sauver le monde et les enfants de la Salette recevaient la même mission de la « Belle Dame ». Le roi Louis-Philippe devait être châtié pour avoir permis la profanation du Dimanche. Les signes annonçaient l'antéchrist et la fin du monde, la destruction de Paris, le sac de Rome. Il fallait prier avec ferveur pour obtenir une ère de paix, des conversions nombreuses, la venue du « Prince Dieudonné », prévu par la mère du Bourg, à Limoges, où des « lys du duc de Normandie », annoncés par Marie des Terreaux, à Lyon. Avec ce Prince, la Vierge aidant, devaient finir les épreuves (1).

(1) Abbé Curicque : *Voix prophétiques*. 2 vol., Paris, 1872.

Digitized by Google

Elisabeth Eppinger tient sa partie dans ce concert, qui unit les mille voix de l'inconscient collectif, répétant à leur tour les paroles de Sainte-Hildegarde, abbesse bénédictine en 1150. La voyante de Niederbronn pressent elle aussi « l'homme » qui rétablira l'ordre et la religion et prévoit son triomphe, sous l'égide de la Vierge, dont le dogme de l'Immaculée Conception sera proclamé. L'hérétique Vintras annonçait de son côté les mêmes choses aux fidèles de son Carmel. Quelques incrédules discutaient les prophéties d'Elisabeth, qui ne s'étaient pas toutes réalisées, mais ils comptaient peu en regard de la masse des croyants. L'un des plus ardents parmi ceux-ci, le comte de Cissey, correspondant de madame d'Apchier, communiquait, dès son arrivée à Niederbronn, en pensée avec Elisabeth. Une nuit, pendant qu'il veillait sa femme malade, il pria pour la voyante, devenue sœur Alphonse-Marie et le lendemain, sans qu'il lui eût rien dit, elle le remercia de sa pieuse pensée qui lui avait permis de chasser le Démon (1).

*
* *

Telle était la femme que devait rencontrer Richemont au cours de son voyage en Alsace. On n'a pas oublié qu'il se rendait à Reischoffen, petite bourgade voisine de Niederbronn, dans le château de son ami, le comte de Bussière Tout le monde, à Niederbronn, était convaincu de la survivance de Louis XVII. Le clergé, composé du curé Reichhard, de l'abbé Busson, ami de Mgr Tharin, ancien évêque de Strasbourg, et membre du Comité de la Légitimité, de l'abbé Lienhart, administrateur de Niederbronn, s'était rallié à cette croyance, à l'exception du vicaire Gapp (2).

Dès 1848, l'abbé Reichhard avait placé sous les yeux d'Elisabeth quatre portraits, dont ceux du duc de Bordeaux et du baron de Richemont. Elle reconnut « l'homme » de ses visions dans Richemont, avec quelques réticences. Mgr Raess, évêque de Strasbourg et successeur de Mgr Tharin, avait été prudent sous le règne de Louis-Philippe : après sa chûte, il n'hésita plus et interrogea Elisabeth sur « l'homme » qui allait règner.

Les choses en étaient là quand, le 2 janvier 1850, intervint un certain Houzelot. Ce personnage appartenait à une espèce commune autour des Faux-Dauphins, celle des gens qui cherchaient leur profit dans l'aventure. Houzelot capta la confiance de l'abbé Lienhart, prêtre crédule et à l'enthousiasme facile : par lui, il parvint jusqu'à l'évêque. En même temps, il consultait Elisabeth devenue Sœur Al-

(1) Mme L. Bastien : *Vie de M. de Cissey.* Maison de la Bonne Presse, Paris. 1893, p. 38.

(2) C. de Fontaine : *Un faux Louis XVII. Le baron de Richemont en Alsace. Revue Catholique d'Alsace.* Risheim, 1905.

Digitized by Google

phonse-Marie, pour ses affaires personnelles et se faisait le champion de son pouvoir prophétique.

Une entrevue fut préparée. Mgr Raess admit que si Elisabeth reconnaissait immédiatemnt Louis XVII dans Richemont qu'elle n'avait jamais vu, ce serait une preuve éclatante de l'identité de celui-ci avec le dauphin. Richemont devait se présenter comme un monsieur venant de Metz. A son arrivée à Niederbronn, il descendra, disaient les instructions du prélat, à l'Auberge de l'Arbre-Vert et de là se rendra immédiatement au couvent pour parler à Sœur Alphonse-Marie. Il verra également la Sœur Marie Stohvasser, amie d'Elisabeth, qui prétend que Louis XVII lui apparaît souvent dans ses extases.

Houzelot ira au-devant du baron. Il lui montrera de loin le couvent, en s'efforçant de se cacher des ecclésiastiques et des religieuses, qui doivent tout ignorer. Ces arrangements étaient parfaits ; malheureusement, ils étaient confiés à un homme, en relation avec Richemont, et certainement intéressé à leur réussite. Le baron accepte ces conditions. Le 17 janvier 1850, il débarque de la diligence de Metz, en compagnie du jeune Emmanuel de Leudeville. Houzelot exécute sa consigne, mais confie le secret à l'abbé Lienhart qui en informe immédiatement Sœur Alphonse-Marie. Il est encore auprès d'elle lorsque les visiteurs arrivent au couvent.

Dès l'entrée de Richemont, elle reconnaît de suite le regard et le nez des Bourbons, tels qu'elle les avait vus dans ses extases. Son émotion est extrême, elle crie en français : « Loué soit Jésus-Christ, Louis XVII ». Puis, tremblante, elle s'assied sur une chaise, toute effrayée de sa mission.

Le curé l'interroge. Elle répond : « C'est l'homme, mais ne dites « rien, je vous en prie ». Le bon prêtre se sent frappé comme d'un coup de foudre pendant que Richemont sort pour se faire reconnaître une seconde fois par Sœur Marie Stohvasser.

Le curé, une fois seul, commence à douter, monte chez Elisabeth, et lui confie son angoisse à l'idée qu'elle s'est peut-être trompée. Mais elle ne doute pas, et affirme de nouveau qu'elle a reconnu le Dauphin. Au cours des quatre visites ultérieures de Richemont, elle lui exposera les devoirs d'un roi et préparera sa conversion. M. Lienhart reçut la confession générale du prétendant, qui communia le 21 janvier en souvenir de la mort de Louis XVI et fut confirmé le lendemain par Mgr Raess. Le prélat était entraîné à son tour par l'enthousiasme de ses prêtres.

Peu après, Richemont prit congé de tous, les larmes aux yeux. Il assura Mgr Raess, qui l'avait reçu dans son palais, de sa discrétion. A Strasbourg, Richemont visita la cathédrale, la statue de Kléber, sous qui il prétendait avoir servi en Egypte, et Madame Picquet, veuve du professeur de dessin du dauphin, qui le reconnut aussi.

L'année suivante, en 1851, l'abbé Lienhart voulut arranger une entrevue entre Richemont et la duchesse d'Angoulème. Il ne réussit pas parce que les courtisans des princes exilés écartaient le baron par intérêt.

Digitized by Google

En juillet de cette même année, Richemont revint à Niederbronn, retrouva ses partisans et dîna chez l'évêque malgré les avis de la cour de Frohsdorff.

Pendant ce temps, Sœur Alphonse-Marie se donnait tout entière à sa communauté. Elle adressait à ses religieuses de solides instructions, qui étonnent le lecteur qui sait qu'elles émanent d'une illettrée. La congrégation de Niederbronn existe toujours en France, en Allemagne et en Belgique, comprenant plus de trois mille garde-malades instruites et dévouées. A Paris, elle fournit des infirmières à la maison de santé de la rue Bizet.

Au milieu de cette vie active, où l'Eglise l'avait dirigée, Elisabeth oublia sans doute Richemont ou ne voulut plus se souvenir de sa courte erreur. Celle-ci, toutefois, constitue un document précieux pour l'historien, qui y retrouve une fois de plus, dans l'Histoire des Faux-Dauphins, la part mystique de l'inconscient collectif, emportant à certaines heures la critique et la raison humaine, pour ne laisser la place qu'aux sentiments qu'il tend à exprimer.

*
* *

La conversion de Richemont à Niederbronn fut-elle aussi sincère que le messianisme de Naundorff après son entrevue avec Martin de Gallardon ? Madame d'Apchier, vers cette date, alla souvent prier à la Salette. « Comme le Roi, écrit-elle, j'éprouve le besoin « d'appuyer ma détresse sur l'invincible force d'en-haut, tant est « grand mon écœurement et mon dégoût de la vie ». Il est donc permis d'admettre que Richemont priait de temps à autre à partir de 1850. Plus loin, nous lisons que le prince s'apprête à vivre dans la retraite et à s'en remettre à la Providence, autre phrase qui fait préjuger, elle aussi, de la possibilité d'une conversion. Mais rien de tout cela ne permet d'affirmer un retour complet à la foi religieuse. Des prières, quelques invocations à Dieu, ne sont que peu de chose à côté du mysticisme morbide de Naundorff.

Richemont mourut le 10 août 1853, à Vauxrenard, et fut enterré dans le cimetière de Gleizé. Sur la tombe, Madame d'Apchier, tant qu'elle vécut, entretint les lys « comme un dernier hommage et un « dernier symbole ».

Ainsi se termine la vie de celui des Faux-Dauphins qui offre le moins de prise à la critique médicale. L'analyse des épisodes de cette vie ne nous autorise pas à le considérer comme un malade ainsi que Sérieux et Capgras l'ont fait de Naundorff à juste titre. Notre seul but, dans cette étude, a été de replacer Richemont au milieu de ses partisans, entre Madame d'Apchier et Elisabeth Eppinger, c'est-à-dire au centre des forces de l'inconscient collectif qui lui ont imposé le sceau mystique, à l'occasion du voyage en Alsace.

Digitized by Google

* * *

Est-il possible de fixer la part de l'individuel et celle du collectif dans cette série d'observations de Faux-Dauphins ? L'*inconscient individuel* peut être conçu avec quelque clarté sous la forme d'un faisceau de sentiments, d'images, de souvenirs, qui renaissent avec une force nouvelle, indépendante de la volonté, à certaines heures. *L'inconscient collectif,* beaucoup plus mystérieux, apparaît comme la somme des influences du milieu, des conditions extérieures agissant sur la collectivité. Traduction des circonstances à certains moments, l'inconscient collectif les crée à d'autres : c'est lui qui fait naître vingt Faux-Dauphins après la disparition du véritable successeur du trône, qui crée les courants entre les individus, préparant les groupements de partisans, les reconnaissances, entretenant la communauté des sentiments et des espoirs, où la conscience logique n'a qu'une place très limitée.

Ces faits ne se renouvellent qu'à certaines époques, dans certains pays, mais leur enchaînement est continu depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'an 521 avant J. C., le mage connu sous le nom de Faux-Smerdis, se proclamait roi de Babylone et occupait pendant quelques mois le trône de Cyrus, dont les partisans le croyaient fils. De nos jours, une prétendue fille du Tzar renoue la tradition et démontre la survivance du vieux mythe, sous ses manifestations diverses et ses réveils au lendemain des Révolutions qui renversent les monarchies de Droit Divin.

JEAN VINCHON.

Digitized by Google

A propos des Théories d'Einstein sur la Relativité restreinte

Par A. SAINTE-LAGUË

Les notes qui suivent ne visent nullement à l'originalité. C'est pourquoi il a paru inutile d'indiquer les sources, que retrouveront aisément ceux à qui les idées d'Einstein sont familières. Parmi les livres que l'on peut plus particulièrement conseiller à ceux qui voudraient les étudier, on peut citer l'excellente brochure de 120 pages : *Théorie de la relativité restreinte et généralisée d'Einstein* (traduction de Mlle Rouvière), Gauthier-Villars, et le volume : *Espace, temps, gravitation*, d'Eddington, Hermann. Ce dernier livre contient une partie théorique qui en fait environ le tiers et est assez difficile à lire, mais le reste du volume ne suppose pas d'autres notions scientifiques que celles que possèdent tous les ingénieurs.

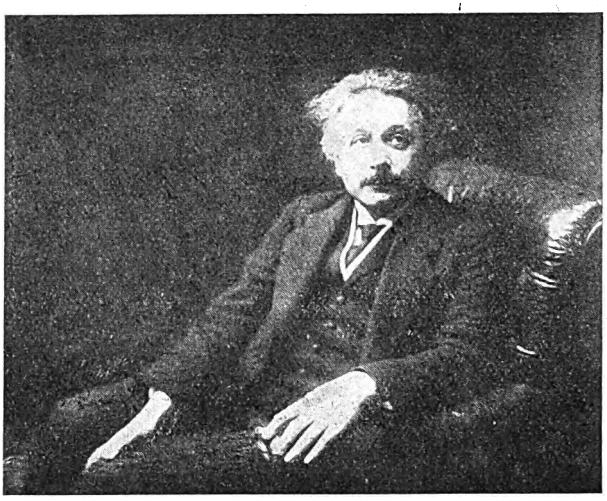
Dans les limites de temps où devait se renfermer une causerie comme celle qui a été faite, il ne pouvait pas s'agir d'exposer la théorie de la « Relativité généralisée » et c'est pourquoi on ne trouvera ci-dessous que ce qui concerne la « Relativité restreinte », quoiqu'en toute rigueur les deux soient inséparables, car là où il y a de la matière, il y a de la gravitation. On ne trouvera non plus, toujours pour la même raison, aucune considération sur les nouvelles règles de composition des vitesses, de variation des masses ni aucune allusion aux vérifications éclatantes que l'étude des radiations d'une part et l'astronomie d'autre part, ont apporté aux idées d'Einstein.

Einstein. — Albert Einstein, Israélite, né à Ulm en 1879 (âgé actuellement de 50 ans), passa son enfance à Munich jusqu'à 14 ans ; de 15 à 35 ans, il habita la Suisse. En 1902, sortant de l'Ecole Polytechnique de Zurich, il entra comme ingénieur au Bureau Fédéral des Brevets à Berne. Il passa son doctorat en 1905 (26 ans) sur la relativité. A 30 ans, fut professeur à Zurich, puis à Prague, à Zurich, et, en 1914, à Berlin où il occupe une chaire analogue à celles du Collège de France. Il dirige l'Institut Physique de Charlottenbourg.

C'est, a-t-on dit, « un homme vibrant d'enthousiasme pour une humanité régénérée ». Lui-même a déclaré, en réponse à une question qui lui avait été posée : « Je suis pacifiste, partisan d'une entente internationale et reste toujours fidèle dans ma ligne de conduite à cet idéal ». Pendant la guerre, il a refusé de signer le manifeste des 93 intellectuels, et lorsque Nicolaï, en matière de protestation, fit son « Appel aux Européens », il ne se trouva que trois savants allemands pour s'associer à lui. Einstein fut l'un des trois.

Digitized by Google

Depuis son cours a souvent été interrompu par des manifestations de haine des étudiants. Disons enfin qu'il représente les savants allemands auprès du Bureau International du Travail. Ces ren-



seignements sont donnés à titre purement documentaire, car ce qui importe, c'est l'œuvre et non l'homme.

RELATIVITÉ DE NOS CONNAISSANCES

Auguste Comte a dit : « Tout est relatif et cela seul est absolu ». Sous une forme presque paradoxale, cette phrase est d'une profondeur considérable, et avant Einstein nous le savions. Il suffit en effet de réfléchir à la nature et à l'étendue de nos connaissances pour justifier amplement cette appréciation.

Je n'ai d'ailleurs nul besoin d'insister sur ce point pour ceux qui se souviennent de la causerie que j'ai eu le plaisir et l'honneur de faire ici même sur l' « Inconnaissable scientifique », et c'est pourquoi je me bornerai à dire que l'absolu ne peut être du domaine de la science. Ce qui explique que toute explication scientifique ne peut se dispenser du début classique : « Tout se passe comme si... ».

Nous nous bornerons donc à parler de la cage étroite dans laquelle nous nous mouvons et des phénomènes que nous y pouvons découvrir, phénomènes envisagés sous le seul angle par lequel ils nous soient accessibles. S'il nous arrive d'employer le mot d'*Absolu,* nous le ferons en parlant d'un certain aspect des choses lorsqu'il aura l'air un peu moins fragile, un peu plus stable ou un peu plus commode que les autres aspects, mais aucune arrière-pensée de repos définitif ou de base certaine de comparaison ne devra être envisagée.

Autrefois, on imaginait un observateur priviligié, appelé souvent «sur-observateur de Newton », pour qui l'aspect des choses était

Digitized by Google

supposé absolu. Nous supposons donc qu'il n'y a pas d'observateur privilégié.

Les quatre coordonnées de tout observateur. — Tout observateur hypothétique ou réel, tout savant dans son laboratoire apporte avec lui à la base de toute observation deux outils précieux et indispensables : ses trois axes de coordonnées qui lui permettent de situer un point dans l'espace à l'aide de trois nombres : x, y, z et son chronomètre qui lui permet de situer un événement dans le temps à l'aide d'un quatrième nombre t. Un événement constitue donc pour lui la réunion de quatre nombres qu'il est commode d'envisager dans leur ensemble comme représentant quatre coordonnées : x, y, z, t.

Si nous étudions de plus près une expérience quelconque, nous verrons qu'elle se ramène toujours à la constatation d'une coïncidence. Faire une mesure consistera, par exemple, à noter que la pointe de l'aiguille d'un ampèremètre est, à un certain moment sur le trait d'un cadran gradué, qu'un « spot » lumineux est, à une certaine époque, sur un certain point d'un tableau quadrillé, que le haut d'une colonne mercurielle est en face d'une graduation du tube de verre qui la contient, etc.

A un autre point de vue, il faut tenir compte de l'imperfection de nos instruments de mesure, c'est pourquoi il y a une petite zone de coïncidence, comme on le voit bien, dans le premier cas, la pointe de l'aiguille de l'ampéremètre et le trait du cadran ayant des dimensions appréciables. Au fond, ce qui nous est perceptible, c'est la cessation de la non-coïncidence qui existait antérieurement, mais nous pourrons supposer dans ce qui suit qu'il s'agit de coïncidences parfaites.

Donc, pour le savant, la partie expérimentale de la science consistera uniquement en remarques disant qu'une coïncidence a eu lieu entre deux corps différents pour un certain système de valeurs de leurs quatre coordonnées : x, y, z, t. C'est là ce que nous considérons comme définissant un événement. Les déplacements d'une particule de matière sont caractérisés par la variation continue de ces quatre nombres. Le mathématicien a eu depuis longtemps l'idée de représenter une telle variation par une ligne dans un espace à quatre dimensions dont l'une est le temps, espace hypothétique, mais dont l'emploi apportait des commodités de langage et de calcul. Nous laissons de côté pour le moment la question de l'existence plus ou moins réelle de cet espace à quatre dimensions en ne retenant que la raison de commodité, et nous appellerons ligne d'univers la courbe que décrit cette particule dans l'espace à quatre dimensions.

Dans cet espace, un point matériel au repos décrira évidemment l'axe des temps, ou axe des t, si on le suppose de coordonnées spatiales nulles : $x = y = z = o$. Sinon, il décrirait un axe différent. Il est facile d'imaginer, si l'on se borne à des mouvements plans, ce que signifie une telle représentation. C'est ainsi que pour une roue qui tourne d'un mouvement uniforme autour d'un axe vertical, un point quelconque aura comme ligne d'univers une hélice dont la projec-

Digitized by Google

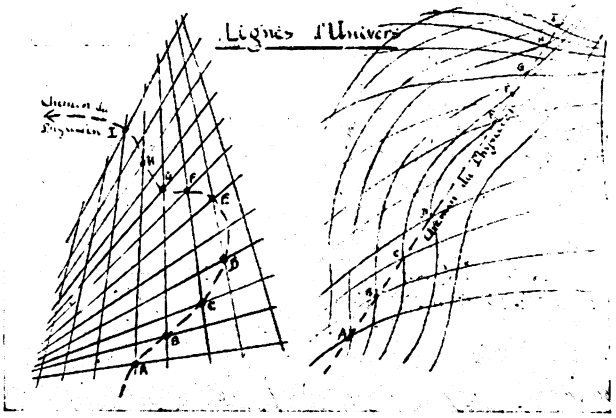
jection sur le plan de la roue est le cercle que nous paraît décrire ce point et dont les cotes comptées dans le temps sont parallèles à l'axe des temps que nous venons d'introduire.

Le point de vue de la Science. — Ceci va nous permettre d'approfondir un peu plus la relativité des renseignements que nous donne la science et nous montrer que son rôle est encore plus limité que nous n'aurions pu le croire.

L'histoire de l'univers, le mot histoire étant ici entendu au sens le plus général possible de narration des phénomènes qui se passent dans cet univers, est pour nous la description du « tissu » que forme l'enchevêtrement des lignes d'univers provenant des divers points matériels. Le mot « tissu » évoque d'ailleurs des idées un peu trop simples et un paquet d'étoffes plus ou moins serrées et tordues donnerait une image plus exacte, quoique encore bien incomplète.

Dans ce tissu, seule l'observation des points de contact de fils voisins ou, si l'on veut, des nœuds ou croisements, intéressent le savant qui, comme nous l'avons dit, ne peut y faire d'autres études.

Supposons maintenant que ce tissu soit dans les mains d'un géant qui le presse et le tord en le déformant d'une façon différente : si aucune coïncidence n'est changée, le savant ne pourra s'apercevoir d'aucune modification et l'histoire de l'univers qu'il écrira sera par



suite indépendante de toute torsion, ce phénomène ne pouvant être sensible à aucune de ses observations. A vrai dire, il y aurait certaines précautions à prendre pour que le raisonnement ci-dessus soit valable et cette question est du domaine de la relativité généralisée et de géométries non-euclidiennes. C'est ainsi que, pour un plan, la déformation qui consiste à l'enrouler sur une surface latérale de cône ou de cylindre serait du type des déformations que nous envisageons, tandis que celle qui consisterait à l'étaler sur une surface sphérique en l'allongeant ou le raccourcissant, suivant les cas, ne

Digitized by Google

rentre pas dans le cas considéré. Mais nous ne pouvons ici insister sur ce point.

Notre monde est à peu près euclidien. — Avant d'entrer dans le vif du sujet et d'exposer ce qu'est la relativité restreinte d'Einstein, disons pour n'y plus revenir que dans le cas de la relativité généralisée, dont l'étude comprend en particulier celle des masses et de la gravitation, la géométrie n'est plus euclidienne, la trajectoire de la lumière n'est plus une droite, etc... Par exemple, un carré parfait est une figure impossible à concevoir, le rapport de la longueur d'une circonférence au diamètre n'est pas égal à π, mais dépend des masses en présence, il n'y a pas de parallèles, etc... Disons tout de suite qu'en première approximation, il n'y a aucun inconvénient à supposer que la géométrie euclidienne, c'est-à-dire notre géométrie habituelle, s'applique sans modification. Pour donner une idée de l'ordre de grandeur de cette approximation, disons par exemple que si l'on place au centre d'une circonférence de 5 mètres de rayon une masse d'une tonne, ce qui modifie pour cette circonférence la valeur de π la nouvelle valeur numérique diffère de la valeur classique à partir seulement de la 24e ou 25e décimale.

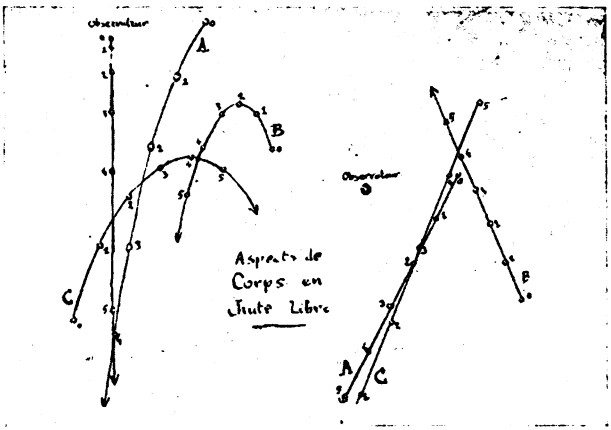
RELATIVITE RESTREINTE

L'idée fondamentale d'Einstein est de donner du monde une description qui soit absolument indépendante de l'observateur et, par là même, de son mouvement. Cela ne veut pas dire que le repos ou le mouvement de l'objet considéré par rapport à l'observateur ne soit pas vu et mesuré par lui, mais cela veut dire que rien ne doit permettre à cet observateur de conclure que c'est lui qui se déplace et que c'est l'objet examiné qui est au repos, ou inversement. Le savant ne doit jamais pouvoir discerner que des mouvements relatifs et la science ne doit jamais lui apporter d'autre certitude. Einstein ne nie pas d'ailleurs que l'on ne puisse avoir plus tard de telles certitudes, c'est-à-dire qu'il ne sera pas commode de considérer pour l'étude des phénomènes naturels un observateur priviligié. Nous arriverons peut-être un jour à considérer l'éther comme définissant un repos absolu et nous appellerons alors corps en mouvement ceux qui se déplacent par rapport à l'éther, mais actuellement aucune expérience ne peut mettre en évidence un mouvement par rapport à l'éther, comme nous allons le voir.

Pour montrer l'importance que peut avoir le choix de l'observateur par rapport aux phénomènes étudiés, on peut considérer le cas des projectiles lancés dans le champ de la pesanteur et de l'aspect que prendraient leurs trajectoires pour un observateur tombant en chute libre. Toutes les paraboles de tir deviennent des lignes droites, mais les croisements possibles, les chocs avec toutes leurs conséquen-

Digitized by Google

ces sont les mêmes que pour un observateur immobile par rapport au sol.



Pour en citer un exemple plus simple et bien connu, considérons un ballon libre qui s'envole par grand vent avec des passagers novices qui, jusqu'au départ, tiennent soigneusement leur chapeau pour éviter que le vent le leur enlève. Aussitôt partis, c'est-à-dire emportés par le vent et marchant à sa vitesse, ils ont l'impression que le vent n'existe plus et il s'en trouve toujours un pour dire naïvement au pilote : « Tiens, le vent vient subitement de tomber ».

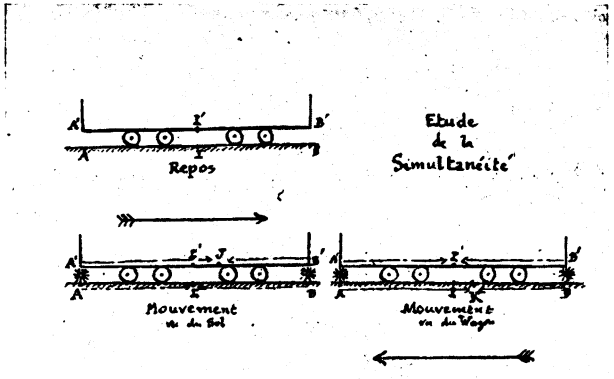
Comme nous nous bornons ici à la relativité restreinte, nous ne parlerons que d'observateurs qui ont un déplacement rectiligne et uniforme par rapport aux objets considérés ou par rapport à d'autres observateurs et nous allons chercher quelles conditions doit remplir une bonne description du monde pour satisfaire au principe fondamental de relativité qu'Einstein pose à la base de notre physique.

Avant Einstein, ce principe était bien connu, puisqu'il est à la base de la mécanique classique de Newton et Galilée, mais personne n'en avait tiré les étranges conséquences qu'il contient et n'avait montré qu'il contredit les affirmations du sens commun. Nous dirons tout net que c'est ici le sens commun qui a tort, tout comme il avait tort lorsque, dans le passé, il affirmait que la terre était plate ou bien déclarait qu'on ne peut vivre la tête en bas, aux antipodes. La relativité restreinte finira par être admise par le sens commun tout comme a fini par l'être la non-existence d'une verticale absolue, identique pour tous.

La simultanéité. — Essayons de définir de façon « absolue » la simultanéité pour deux observateurs distincts et en mouvement l'un par rapport à l'autre. Reprenons l'explication classique et supposons qu'un wagon suffisamment long aille suffisamment vite sur une voie rectiligne. Ce wagon étant primitivement au repos, deux observa-

Digitized by Google

teurs utilisant tous les perfectionnement que peuvent avoir des appareils de mesure, marquent aussi exactement que possible des points en coïncidence aux deux extrémités du wagon et sur le sol. D'autre part, ils marquent aussi le milieu de ces deux points, à la fois sur le plancher du wagon et sur le sol. En chacun de ces deux points, se place un observateur. Dans une deuxième partie de l'expérience, le wagon et son observateur passent à une très grande vitesse devant l'observateur qui est sur le sol. A ce moment, événement provoqué ou artificiel, éclatent simultanément deux éclairs aux deux extrémités du wagon. Le mot « simultané », ici, signifie par exemple que l'observateur qui est sur le sol reçoit au même instant les deux impressions lumineuses qui lui arrivent de sa droite et de sa gauche et qui lui indiquent qu'un éclair s'est produit à chaque extrémité. Mais l'observateur du wagon qui va au-devant du rayon lumineux issu de l'éclair avant du wagon et qui fuit celui qui vient de l'éclair



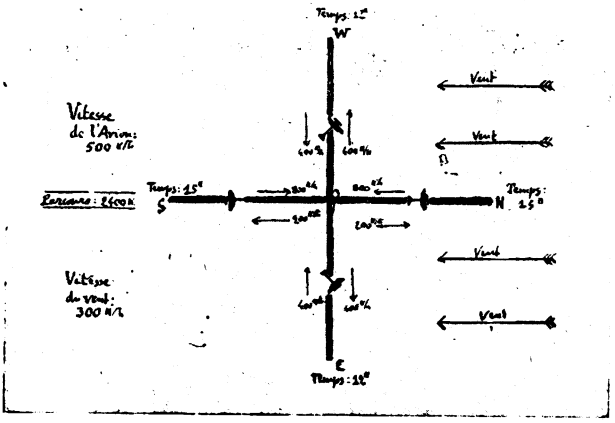
arrière trouvera naturellement que le premier événement a eu lieu avant l'autre. Les deux observateurs n'interprètent donc pas de la même façon la simultanéité. Ils ne pourraient se mettre d'accord que si l'un abdiquait devant l'autre en convenant qu'il a tort et que c'est l'autre qui est au repos absolu et détient en quelque sorte la vérité absolue. Mais, vraiment, de quel droit dirions-nous par exemple que l'observateur qui est à terre a raison, alors que peut-être le surobservateur de Newton que nous mettrons ici dans le soleil, constatera au même moment que le wagon est exactement au repos par rapport à lui, ce qui est possible pendant un certain temps si la voie a une direction convenable et si la vitesse du wagon est égale à la vitesse tangentielle de la terre.

Nous voici donc en possession d'un résultat fondamental et obtenu très simplement : la définition du temps ne peut être la même pour deux observateurs qui se déplacent l'un par rapport à l'autre et le temps n'est pas cette quantité absolue qui coulait d'un même mouvement paisible et régulier pour tous depuis la création du monde.

Digitized by Google

La loi d'isotropie de la lumière. — Pour aller plus loin et retailler après avoir décousu, il nous faut exposer brièvement deux expériences en apparence contradictoires. Dans un télescope, la lumière qui entre par le centre de l'orifice d'entrée ne tombe pas exactement au centre de l'oculaire. Pendant qu'elle parcourt la longueur du télescope à 300.000 kilomètres par seconde, l'oculaire s'est déplacé transversalement avec la terre qui le porte à une vitesse d'environ 30 kilomètres par seconde. Pour un télescope de 10 mètres de long, il y a ainsi un écart de 1 millimètre qui constitue le phénomène de l'aberration connu depuis déjà longtemps et découvert par Bradley. C'est là une simple conséquence de la loi classique de composition des vitesses et il en résulte que l'éther, ce milieu hypothétique dans lequel circule la lumière, n'est pas entraîné par l'air qui remplit le tube du télescope.

D'autre part, Michelson et Morley voulant mesurer le déplacement de l'éther par rapport à l'air ambiant, c'est-à-dire ce que l'on appelait le « vent d'éther », firent l'expérience suivante : Ayant envoyé simultanément dans des directions rectangulaires (l'une nord-sud, l'autre est-ouest) deux rayons lumineux qui, après avoir parcouru des trajets égaux, revenaient au point de départ commun, ils voulurent mesurer la différence qui devait se manifester à l'arrivée. Car, dans l'un des cas, le mouvement de la terre aide ou gêne l'un des rayons, mais au total le retarde. Il est en effet facile de se rendre



compte par un calcul simple que si, par exemple, un aviateur part en volant contre un vent violent, quoique aidé au retour par le même vent, il aura perdu trop de temps à l'aller et arrivera après un second aviateur qui aura fait le même chemin avec vent transversal. Dans tous les cas, la différence existe et est de même sens. Michelson et Morley constatèrent à leur grande stupéfaction, qu'aucune différence n'existait entre les temps mis par les deux rayons lumineux. Cette expérience, qui a été depuis refaite sous un très grand nombre

Digitized by Google

de formes différentes conduit toujours au même résultat. Donc, le mouvement de la terre par rapport à l'éther ne peut se déceler et la vitesse de la lumière est la même dans tous les sens et par rapport à tous les observateurs.

Ces deux expériences (aberration et expérience de Michelson) étant ainsi opposées l'une à l'autre, Lorentz chercha à les mettre d'accord en imaginant que, dans la seconde, le bras de l'appareil qui allait contre l'éther était contracté par ce fait même et que sa longueur n'était pas comme on l'avait cru égale à celle du bras transversal, Si, d'ailleurs, on échange les deux bras, c'est toujours le bras longitudinal qui se contracte. Cette contraction a été calculée par Lorentz qui a donné les formules très précises que nous retrouverons plus loin et qui ont gardé son nom.

On fit remarquer que cette contraction était indépendante des matériaux employés pour l'appareil (bois, acier, etc...), ce qui parut bizarre, mais si elle tient à une même déformation atomique, il n'y a peut-être pas là une absurdité ni une chose impossible.

Explication d'Einstein. — Einstein donne une explication différente de ces phénomènes, explication qui ne contient absolument aucune hypothèse et qui est vraiment géniale dans sa simplicité. Il partit de ce fait qu'aucune expérience ne permet de déceler dans la mesure de la vitesse de la lumière le mouvement relatif d'un corps par rapport à l'éther ou par rapport à un autre corps, ce qu'exprime le nom de loi d'isotropie de la lumière. Ceci est, de plus, d'accord avec son idée de la relativité et de l'impossibilité où nous devons être de déceler un mouvement relatif par rapport à un éther qui, considéré comme immobile, jouerait le rôle de milieu en repos absolu par rapport à tous les autres phénomènes, plus grossièrement matériels, si l'on peut dire.

Il se posa donc le problème qui suit : quelles définitions faut-il adopter pour la mesure des longueurs et des temps dans les deux systèmes en mouvement relatif, rectiligne et uniforme, pour qu'avec ses définitions aucun des observateurs ne puisse se targuer d'un avantage quelconque dans la description des divers mouvements, et que la loi d'isotropie de la lumière soit vérifiée pour ces deux observateurs ?

Il est facile de prévoir que les définitions des temps et des longueurs ne seront pas les mêmes puisque nous avons vu, d'une part, que la simultanéité de deux phénomènes n'a pas le même sens pour les deux observateurs, et, d'autre part, qu'en gardant les anciennes définitions et à cause de la loi d'isotropie, il faudrait faire varier les longueurs suivant leur orientaton (1).

---

(1) ***Calcul d'Einstein.*** — Ce calcul, quoique très élémentaire, ne pouvait pas être expliqué dans un exposé oral, mais nous pensons préférable de le donner ici en entier, vu sa simplicité. On le trouvera un peu moins condensé dans la *Théorie de la relativité restreinte et généralisée.*

Prenons le mouvement d'un axe o' x' (pour l'un des observateurs) se déplа-

Digitized by Google

On arrive ainsi à montrer que les formules qui relient le temps et les longueurs de l'un des observateurs sont liées linéairement au temps ou à la longueur de l'autre.

LES LONGUEURS ET LES TEMPS

Nous allons tâcher de traduire en langage ordinaire les plus caractéristiques de ces résultats qui, s'ils sont d'accord avec la loi d'isotropie de la lumière et les raisons de la saine logique, heurtent violemment ce que nous appelons le bon sens. Il est vrai que pour les vitesses usuelles, l'écart n'a aucune importance, le coefficient de Lorentz étant extrêmement voisin de l'unité, et le cas où il serait égal à 1 redonnant les formules de la mécanique classique. C'est pourquoi, afin de mieux souligner le sens des résultats obtenus par Einstein, nous prendrons pour vitesse de déplacement de l'un des observateurs par rapport à l'autre, une valeur considérable, par exemple une vitesse de 260.000 kilomètres par seconde, ce qui correspond à un coefficient de contraction de Lorentz égal à $\frac{1}{2}$.

çant tout le long de ox avec une vitesse qui est v pour l'observateur sur ox. L'observateur sur o' x' trouve au contraire que l'axe ox a la vitesse —v. La loi d'isotropie de la lumière donne en désignant par c la vitesse de la lumière $x = ct$, pour un signal lumineux observé par ox, ou encore $x-ct = o$, et $x'-ct' = o$ pour le même signal observé par o' x'. On suppose ici que au temps $t = t' = o$, les deux origines des deux axes ox et o' x' sont exactement en coïncidence. Les deux quantités x-ct et x'-ct' étant simultanément nulles, on doit avoir :

$$x' - ct' = A(x - ct)$$

A étant une constante convenable. Pour un signal lumineux se propageant en sens contraire, on aura de même avec une nouvelle constante B :

$$x' + ct' = B(x + ct)$$

par addition et soustraction, ces deux égalités peuvent se remplacer par :

$$x' = ax - bct \qquad ct' = act - bx$$

En désignant par a et b deux nouvelles constantes, demi-somme et demi-différence de A et B, on verra facilement que si v est, comme nous l'avons dit, la vitesse relative des deux sytèmes, ceci suppose $v = \frac{bc}{a}$.

Ecrivons d'après le principe de la relativité, que si l'observateur o' x' mesure la longueur que ox appelle l, il trouve le même nombre que si l'observateur ox mesure la longueur que o' x' appelle l. Pour cela, au temps $t = o$, l'observateur de ox fait une photographie instantanée de deux points de o' x' situés pour o' x' à la distance l. Il trouve ainsi pour leur longueur $\frac{l}{a}$. Si maintenant on prend au temps $t' = o$ une photographie instantanée dans le système o' x' de deux points à la distance l sur ox, on trouvera, à l'aide des formules ci-dessus, que leur distance est $a\left(1-\frac{v^2}{c^2}\right)$. En égalant ces deux valeurs, on a la relation qui manquait pour permettre le calcul de a et b : $a - \frac{b^2}{a} = a\left(1 - \frac{v^2}{c^2}\right)$. En portant les valeurs de a et b dans les formules déjà données, il en résulte les formules de Lorentz :

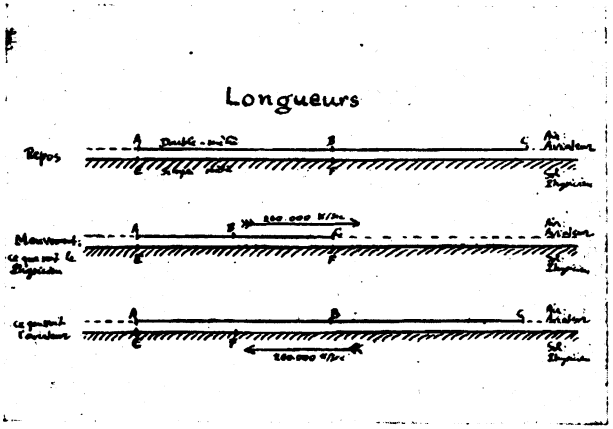
$$L\,x' = x - vt \qquad L\,t' = t - \frac{v}{c^2}x$$

en désignant par L le coefficient de contraction de Lorentz $L = \sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}$.

Digitized by Google

Longueurs. — Nous considérons donc un observateur mobile, que nous appellerons l'aviateur allant à cette vitesse un peu effarante, il il est vrai, de 260.000 kilomètres par seconde et survolant ainsi un autre observateur, par exemple un physicien, immobile sur le sol. Nous admettons que l'un et l'autre ont des instruments perfectionnés et peuvent prendre telles photographies ou mesures qu'il faudra.

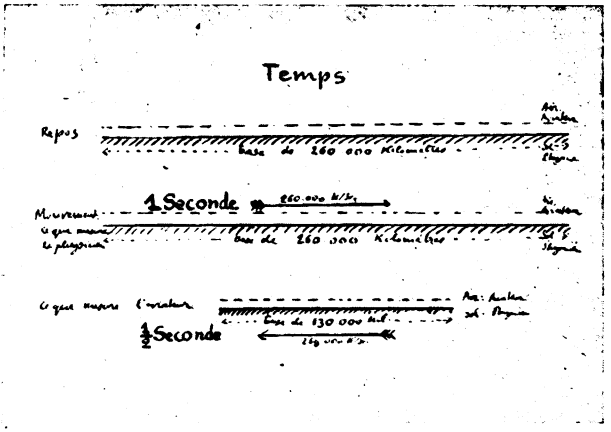
L'aviateur emporte avec lui une longueur de deux mètres, représentée par une solide barre de bois avec bouts en cuivre, et orientée dans le sens de la marche. Au moment où il passe, le physicien, qui ne veut pas se fier à ses propres yeux, photographie ce double-mètre quand il passe en glissant près d'un simple mètre posé parallèlement sur le sol. Il constatera que les extrémités du double mètre volant et



du simple mètre fixe sont venues simultanément en coïncidence, puisque à 260.000 kilomètres par seconde une longueur nous paraît réduite de moitié. Le mètre volant lui apparaît naturellement gradué en 200 parties égales qui lui font l'effet d'être des demi-centimètres. Pendant ce temps, l'aviateur qui, lui aussi, a pris une photographie instantanée, constate avec non moins d'étonnement que le mètre du physicien s'est réduit et n'a plus que 50 centimètres. Lorsqu'une de ses extrémités coïncide avec celle du double-mètre qu'il emporte, l'autre n'est encore qu'au quart de la longueur de ce double-mètre. S'ils confrontent leurs résultats, chacun des deux observateurs pourra accuser légitimement les mesures de l'autre de s'être raccourcies pendant l'expérience et d'avoir ainsi faussé les mesures. Pour mieux souligner l'étrangeté de ces phénomènes, notons qu'à Lilliput, Gulliver trouvait que les habitants étaient des nains, mais ces derniers le trouvaient géant, tandis qu'ici chacun des deux observateurs a la même opinion péjorative sur les dimensions de l'autre, ce qui est beaucoup plus étrange. Sous une autre forme, plus nous allons vite et plus le monde extérieur diminue à nos yeux, tout au moins dans le sens de notre déplacement. Nous aplatissons un cercle en le survolant.

Digitized by Google

On se rend compte sans aucun calcul que si les longueurs sont modifiées, les temps doivent l'être également. C'est ainsi que si l'on trace sur le sol (supposé de dimensions suffisantes) une longueur de 260.000 kilomètres, le physicien trouvera, comme nous l'avons dit, que l'aviateur met une seconde pour les franchir, mais ce dernier qui, d'une part, constate que le sol fuit sous ses pas à la vitesse de 260.000 kilomètres par seconde et d'autre part estime, en la sur-



volant, que la base étalonnée n'a que 130.000 kilomètres, sera d'accord avec lui-même en vérifiant à son chronomètre qu'il n'a mis qu'une demi-seconde pour la franchir. Il ne faut donc pas s'étonner si les formules de Lorentz indiquent que pour notre aviateur le temps, tel que peut le constater le physicien, s'écoule deux fois plus lentement que pour nous. Inversement, l'aviateur qui regarde osciller le pendule du physicien trouve qu'il bat deux fois trop lentement la seconde.

Supposons maintenant, pour mieux faire comprendre tout ceci, que notre aviateur soit, comme le physicien, un grand fumeur et que chacun ait l'habitude de fumer un cigare en une demi-heure exactement ; l'aviateur part et allume son premier cigare en même temps que le physicien et au moment où il survole le laboratoire. Le physicien note qu'au bout d'une heure l'aviateur fait demi-tour et revient ainsi après deux heures de voyage. Comme le physicien a pu déjà constater que la montre de l'aviateur va deux fois plus lentement que la sienne, il ne s'étonne pas de constater que pendant qu'il fumait quatre cigares, l'aviateur en a fumé seulement un à l'aller et un au retour, soit deux en tout. Quand à l'aviateur qui estime avoir mis une demi-heure pour l'aller et une demi-heure pour le retour, il trouve normal d'avoir fumé deux cigares et est d'accord sur ce nombre avec le physicien. Mais voici où les choses se compliquent : l'aviateur trouve que la montre du physicien va deux fois plus lentement que la sienne et que tous ses mouvements sont ralentis dans le même

Digitized by Google

rapport ; il a donc vu le physicien fumer un demi-cigare pendant le trajet d'aller et l'achever pendant le retour. Or, à ce moment-là, le physicien peut lui prouver qu'il en a fumé quatre. Lequel des deux a tort ? La réponse à ce paradoxe est faite en les termes suivants par Eddington : « Mais pour qu'ils puissent se rencontrer de nouveau, la vitesse de l'un d'eux doit être changée de signe par des moyens surnaturels ou par une force de gravitation intense, de sorte que les conditions ne sont plus symétriques et que la réciprocité ne s'applique plus. » Sous une autre forme, ceci revient à dire que, pendant le virage, il se passe des choses dont la relativité restreinte ne peut pas rendre compte et que seule la relativité généralisée pourrait mettre au point.

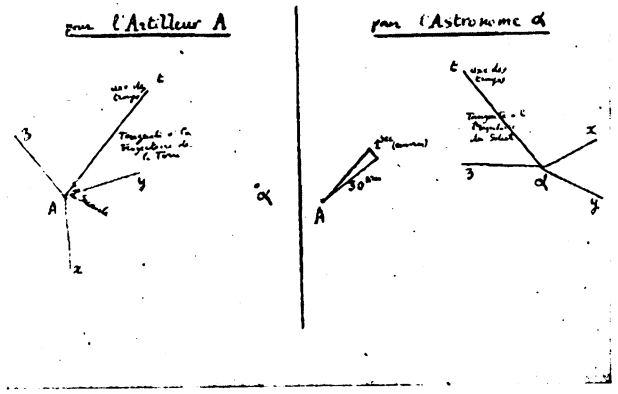
Bien d'autres paradoxes pourraient être signalés si l'on se borne à la relativité restreinte, par exemple le paradoxe d'Ehrenfest : si une roue tourne, à cause de la vitesse tangentielle prise par chaque point de la périphérie, un observateur placé au centre constate que la circonférence se raccourcit alors que les rayons gardent leur longueur et il semble que les rayons devraient se voiler.

En fait, tout paradoxe disparaît si l'on tient compte des accélérations centrifuges qu'introduit le mouvement de rotation et si l'on applique les règles de la relativité généralisée.

INTERVALLE

Si deux observateurs en mouvement relatif l'un par rapport à l'autre regardent se mouvoir une même particule matérielle, ils ne sont pas d'accord sur les valeurs que prennent pendant ce mouvement x, y, z, t, coordonnées de la particule, puisque chaque observateur a une façon différente d'apprécier les longueurs et les temps pour la particule en mouvement.

Prenons, par exemple, le phénomène suivant. Un artilleur placé au Palais-Royal, tout comme celui qui autrefois annonçait midi,



Digitized by Google

tire deux coups de canon à une seconde l'un de l'autre. Pour l'artilleur, les deux événements se notent ainsi : x, y, z sont nuls dans les deux cas et t est passé de la valeur o à la valeur 1, mais pour un astronome qui se serait transporté dans le soleil pour mieux observer ces événements et jouer en quelque sorte le rôle de sur-observateur, x, y, z, ont varié, le canon ayant parcouru 30 kilomètres pendant le laps de temps qui sépare les deux coups de canon, et cela à cause du mouvement de la terre. Il aurait aussi trouvé pour la différence des époques une valeur un peu différente d'une seconde.

Intervalle. — Il est curieux de constater qu'il y a cependant une grandeur numérique sur laquelle l'artilleur et l'astronome sont ici d'accord. Faisons le carré du chemin que parcourrait la lumière pendant le temps t qui sépare les deux coups de canon. Retranchons-en le carré de la distance d qui sépare les deux positions du canon. Appelons intervalle la racine carrée du résultat : $I = \sqrt{c^2 t^2 - d^2}$. Il se trouve que cet intervalle qui sépare les deux événements est le même pour l'artilleur et pour l'astronome, ou plus généralement pour n'importe quel observateur.

Dans le cas considéré, l'artilleur estime que le premier carré, carré du chemin fait par la lumière, est le carré de 300.000 kilomètres, le second carré est nul puisque le canon n'a pas bougé ; donc l'intervalle est pour lui de 300.000 kilomètres.

C'est précisément ce que trouverait aussi l'astronome après un calcul compliqué. Sous forme plus algébrique on pourrait écrire :

$$I^2 = c^2 t^2 - d^2$$

I étant l'intervalle, c la vitesse de la lumière, t le temps et d la distance ordinaire ou distance spatiale.

Si l'on réfléchit de plus près à ce fait, on verra que la constance de l'intervalle n'est qu'un autre aspect de la loi d'isotropie de la lumière ; il y a identité absolue entre les deux lois.

Espace de Minkowski. — Nous avons traité tout à l'heure comme une simple curiosité l'existence de quatre dimensions dont l'une serait le temps. Nous avions pensé qu'il n'y avait là qu'une commodité pour le mathématicien qui pouvait mieux s'imaginer ses lignes d'univers, dans un espace fait pour elles.

Mais nous allons voir, en tenant compte de ce qui précède, qu'il y a là autre chose de plus profond et nous en conclurons que l'univers a bien quatre dimensions.

L'intervalle, cette quantité « absolue » qui a le même sens, la même valeur pour tous les observateurs « restreints » que l'on peut envisager, joue, en quelque sorte, pour chacun d'eux, le rôle d'un vecteur qu'il décompose à sa guise en un vecteur « spatial » et un vecteur « temporel ». Pour l'artilleur du Palais-Royal, le vecteur spatial est nul, puisque le canon n'a pas bougé, et l'intervalle est formé d'un seul vecteur qui est le vecteur temporel, plus exactement le chemin fait par la lumière pendant le temps qui sépare les deux

Digitized by Google

coups de canon. Pour l'astronome assis dans le soleil, le vecteur spatial vaut 30 kilomètres et le vecteur temporel, tous calculs faits, vaut environ 300.000 kilomètres plus 1 mètre 50. L'intervalle est, dans tous les cas, le vecteur résultant (avec ici une différence de carrés et non pas une somme de carrés comme dans le théorème de Pythagore, ce qui introduit dans certains cas des imaginaires).

On peut présenter ceci sous une forme différente. Pour l'artilleur, l'axe des temps est le lieu des positions occupées par son canon, puisqu'il suppose que x, y, z sont toujours nuls. L'axe des temps est donc pour lui la tangente à la trajectoire ou ligne d'univers que décrit la terre, sans qu'il y ait ici à étudier ce qu'est cette trajectoire, ni à souligner la complication de cette étude. Quant à l'astronome assis dans le soleil, il a, avant de s'asseoir, posé une étiquette sur son fauteuil déclarant qu'en cet endroit on avait : $x = y = z = o$. Donc, son axe de temps, lieu des points dont pour lui les coordonnées x, y, z sont nulles, est la tangente à la trajectoire ou ligne d'univers que décrit le soleil.

On voit que dans l'espace à quatre dimensions qui s'introduit ici, et que l'on appelle l'espace de Minkowski, chaque observateur décompose à sa guise en vecteur temporel et vecteur spatial un intervalle quelconque, la « direction » du vecteur temporel dépendant de l'observateur, ou encore que, dans cet espace à quatre dimensions, chacun choisit égoïstement comme axe des temps l'axe des temps qui lui paraît le plus commode, situant ensuite dans le reste de l'univers les axes des y, des x ou des z. Comme nous ne voulons pas qu'un observateur puisse se dire privilégié, et c'est là au fond toute la relativité, nous ne pouvons choisir entre ces observateurs et il faut bien en conclure que les quatre dimensions forment un tout indissoluble, dans lequel ce que l'un appelle « temps pur » est pour son voisin un mélange de « temps et d'espace ». Ainsi s'établit cette impossibilité où nous sommes de séparer le temps de l'espace.

Intervalles réels ou imaginaires. — Nous avons vu par l'exemple précédent : (coups de canon tirés au Palais-Royal), que pour deux événements successifs ayant eu lieu au même endroit, au dire d'un certain observateur, l'intervalle avait un carré positif et était par suite réel. Examinons maintenant deux événements simultanés, au dire de ce même observateur. Supposons par exemple que l'artilleur du Palais-Royal tire un coup de canon à midi précis et qu'à midi plus un millième de seconde il voit la lueur d'un coup de canon tiré à Angers, à 300 kilomètres de Paris. Il en conclut immédiatement que ce coup de canon a été tiré à midi précis, comme le sien. S'il calcule l'intervalle, il trouve que le carré du chemin fait par la lumière est nul tandis que celui de la distance est le carré 300. Il trouve que le carré de l'intervalle est négatif et que l'intervalle est un nombre « imaginaire » produit par « i » de 300 kilomètres.

Le carré de l'intervalle pouvant, comme on vient de le voir, être positif ou négatif, il ne faut pas s'étonner qu'il puisse aussi être nul.

Digitized by Google

En se reportant à la définition de l'intervalle, on verra que c'est précisément le cas pour les deux événements que constituent le départ et l'arrivée d'un rayon lumineux. Donc, deux points quelconques du trajet d'un tel rayon sont séparés par un intervalle nul.

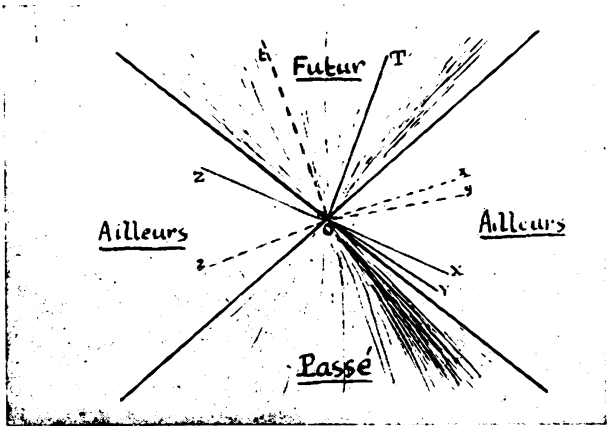
Vitesse limite. — A bien des égards, la vitesse de la lumière joue, de par la loi d'isotropie de la lumière, le rôle de vitesse limite. Pour des valeurs de la vitesse voisine de celle de la lumière, le coefficient de contraction de Lorentz devient très petit. Il est nul pour cette vitesse.

Si un aviateur partait de la terre vers Sirius avec une vitesse voisine de celle de la lumière, ses dimensions apparentes dans le sens de son mouvement nous paraîtraient extrêmement réduites. Il serait infiniment plat. Son chronomètre nous paraîtrait aller avec une vitesse des plus réduites et c'est pourquoi le voyage ne durerait pas pour lui trois ou quatre ans comme nous aurions pu le penser d'après les données astronomiques, mais bien un temps extrêmement court. En passant à la limite, si cela n'est pas absurde, nous trouverions que l'aviateur qui fait ce voyage n'a plus que deux dimensions et qu'il met un temps qui, mesuré à son chronomètre, est rigoureusement nul. Quant à lui, il ne s'aperçoit d'aucun changement dans ses dimensions, il constate bien qu'il met un temps nul, ce qui correspond à un véritable don d'ubiquité, mais il ne s'en étonne pas puisque, mesurée à ses instruments, la distance de Sirius à la terre, distance qui fuit sous lui à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, lui paraît par cela même rigoureusement nulle.

Le passé, le futur et « l'ailleurs ». — Essayons maintenant, pour terminer, de préciser ce qui concerne le passé et le futur. Prenons une particule située en un point quelconque à une certaine époque et constituant par là un point-événement. Cette particule se meut et décrit ainsi telle ligne d'univers que l'on veut ; nous supposons, pour nous borner à la relativité restreinte, que toutes ces lignes sont rectilignes. Ces droites ainsi tracées dans l'espace de Minkowski, à partir d'un même point-événement, ne peuvent pas prendre toutes les inclinaisons possibles. Si la particule ne bouge pas, on trouve comme ligne d'univers l'axe des temps. Si elle se déplace avec une vitesse faible, on trouve un très léger déplacement spatial pour un grand déplacement temporel ; donc, on a des droites s'écartant peu de l'axe des temps. Mais si vite qu'aille la particule et si grande que soit l'inclinaison de la droite qui est la ligne d'univers correspondante, sa vitesse ne pourra dépasser celle de la lumière, qui est une vitesse limite, et sans qu'il y ait à s'appesantir sur ce raisonnement, on devine quel est le résultat ; toutes les lignes d'univers possibles sont comprises à l'intérieur d'un cône formé autour de l'axe des temps par les divers rayons lumineux partant du point-événement initial.

Digitized by Google

Disons, quoique cette considération soit bien secondaire ici, que chaque observateur dont la ligne d'univers passe par le point-événement a un axe des temps différent, mais que le cône de la lumière dont nous venons de parler lui paraît en quelque sorte de révolution autour de son axe des temps. Ces appréciations ne sont pas contradictoires puisque chaque observateur a des instruments de mesure différents, dépendant du mouvement que nous lui supposons. On en



conclut cependant que les possibilités de choix de l'axe des temps ne sont pas aussi variées qu'on aurait pu le croire et que ces axes restent pour tous les observateurs intérieurs à ce cône de la lumière.

Ce cône de la lumière s'appelle le cône du futur de l'événement considéré, car, pour tous les observateurs possibles, un point quelconque à l'intérieur de ce cône représente un événement postérieur à l'événement-sommet ; leur intervalle est réel, son carré étant positif.

On établira exactement de la même façon l'existence d'un cône du passé, qui est le cône opposé par le sommet au précédent et qui représente tous les événements pouvant aboutir ultérieurement à l'événement-sommet qui nous sert de point de repère.

Hors de ces cônes, existe ce que l'on peut appeler « l'ailleurs ». C'est dans « l'ailleurs » que l'artilleur du Palais-Royal plaçait le coup de canon d'Angers, qui lui avait paru simultané dans le temps du coup de canon du Palais-Royal. Mais pour un autre observateur, ce même coup de canon paraîtrait soit postérieur, soit antérieur à l'événement-sommet.

On peut se rendre compte de ce qui se passe dans « l'ailleurs ». Chaque observateur y découpe un espace o x y z que l'on peut considérer comme perpendiculaire à son axe des temps. Pour chacun d'eux, cet espace lui apparaît comme l'ancien espace à trois dimensions qu'avant Einstein nous imaginions être commun à tous. Tout ce qui s'y passe lui semble correspondre à des événements simul-

Digitized by Google

tanés. Ce qui est en avant lui apparaît comme postérieur et en arrière comme antérieur à l'événement-repère. Mais lorsqu'on passe d'un observateur à un autre, l'axe des temps change, l'espace des événements simultanés change lui aussi, et il y a des divergences d'appréciation sur la simultanéité et l'antériorité.

A. SAINTE-LAGUË,
Docteur ès-sciences,
Professeur de Centrale
au Lycée Janson de Sailly.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

Digitized by Google

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvelée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ;

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi, jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies ..... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla..... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays..... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros de 1927 est de 10 fr. ; années 1925 et 1926, 12 fr. ; années 1922, 1923 et 1924, 14 fr. ; années 1920 et 1921, 15 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Pays avec lesquels fonctionne ce service : Afrique Occidentale Française, Maroc, Tunisie, Sarre, Allemagne, Belgique, Danemark, Hongrie, Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Autriche, Dantzig.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. de Vesme. Préface du Dr J. Maxwell. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve**, 1 vol. in-8..... **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient.** 1 vol. in-8, 5e mille..... **17 50**

— **L'Être subconscient.** 4e édition, 1 volume in-16..... **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance**, 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques**. Adaptation de l'anglais par L. Marillier. Préface du Pr Ch. Richet, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation**, 1 vol. in-16..... **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. Janet. 1 volume in-8..... **10 50**

LODGE (Sir Oliver). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues.* Traduction par le Dr Bourbon. Préface de J. Maxwell. 1 vol. in-8..... **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr Ch. Richet. 5e édition revue. 1 vol. in-8..... **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique.* Traduit par R. et J. Ray. 1 vol. in-8..... **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8..... **14** »

OSTY (Dr Eugène). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale.* 2e édition, 1 volume in-8..... **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny**..... **12** »

RICHET (Ch.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique**, nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8..... **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr Ch. Richet. 1 fort vol. in-8..... **20** »

Digitized by Google

Année 1929. — N° 5. Septembre-Octobre.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :

Page

Essai d'utilisation médicale d'un sujet doué de connaissance paranormale : Mlle Jeanne Laplace, par M. HENRI DESOILLE, Interne des Hôpitaux de Paris 429

L'Obsession et la Possession dans l'Extrême-Orient et dans les Pays non civilisés (*suite*), par M. C. DE VESME .. 436

Quand le navire..., par M. le Profr CHARLES RICHET 456

La Cryptesthésie expérimentale chez tout être humain, par M. C.-W. OLLIVER 460

Les grands Problèmes de la Physique moderne (*suite*) : III. *L'Atomistique* (suite) : c) *Modèles d'atomes* (suite), par M. ANDRY-BOURGEOIS 465

Les Livres. par M. CHARLES QUARTIER 473

Okkultismus und Wissenschaft (Kritik des okkultistischen Denkens und Forschens), par le Dr Heinrich Schole. — *Pourquoi je crois à l'immortalité personnelle,* par Sir Oliver Lodge. — *Mes expériences en Spiritualisme expérimental ;* — *L'Eglise et les Phénomènes psychiques ;* — *De la Mort,* par Haraldur Nielsson. — *Pensée et Volonté,* par Ernest Bozzano. — *Psico-Analisis del sueno profetico,* par César Camargo y Marin. — *La Lumière sous le Boisseau,* par Louis Rocha. — En marge de la Métapsychique : *Essais sur la Mort,* par Henry de Varigny.

Chronique, par M. MAURICE MAIRE 491

L'Affaire de Mantes (Psychologie collective). — A propos de fraude, — Le Mouvement astrologique. — Nouvelles.

Souscription permanente. 500

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Digitized by Google

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVII^e^)

Teleph. : WAGRAM 65-48 — Teleph. : WAGRAM 65-48

LE COMITE.

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations. *Président honoraire.*

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie. Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Docteur HANS DRIESCH, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, ex-Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

RENÉ WARCOLLIER, Ingénieur, Paris.

Directeur :

Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et ses ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

Digitized by Google

Année 1929. — N° 5. Septembre—Octobre.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International
(Revue fondée par le Dr G. GELEY)
RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Essai d'utilisation médicale d'un sujet doué de connaissance paranormale : Mlle Jeanne Laplace

La réalité des phénomènes de voyance ou de métagnomie est actuellement suffisamment établie pour que l'on cherche la façon de les utiliser *pratiquement.* Comme leur mécanisme nous est presque entièrement inconnu, ces phénomènes nous paraissent encore irréguliers et capricieux. Sans doute leur utilisation ne sera pleinement effective que lorsque nous connaîtrons les causes de ces irrégularités, probablement plus apparentes que réelles. En attendant, quelles sont aujourd'hui les renseignements qu'un métagnome peut apporter à un médecin ?

Nous avons essayé de préciser cette question, avec le concours de Mlle J. Laplace, qui a bien voulu se prêter, pendant de longs mois, à de multiples expériences concernant le diagnostic et le pronostic des maladies les plus diverses.

Cette jeune fille, l'une des meilleures voyantes de l'heure actuelle n'a pas besoin d'être présentée aux habitués de l'Institut Métapsychique International, qui ont eu depuis deux ans de multiples occasions d'assister à ses remarquables séances de démonstration.

Il ne s'agit plus d'ailleurs dans ce travail de *démonstration* de phénomènes, amplement établis chez Mlle Laplace ; mais bien d'une classification pratique, *utilitaire,* et aussi d'une recherche des *causes qui font varier* ces phénomènes ; la connaissance de ces causes pouvant donner lieu à des résultats pratiques. Il s'agit d'autant moins de démonstration que, comme nous le verrons, *ce ne sont pas toujours les voyances les plus irréfutables scientifiquement qui donnent les indications les plus utilisables médicalement parlant.*

Les prévisions de l'avenir les plus surprenantes, les plus démonstratives ont en effet souvent un aspect « en dehors de la vie réelle ».

Digitized by Google

qui nous déconcerte pratiquement. Voici quelques exemples typiques de cette opposition :

1° Prévisions incontestables mais sans utilité pratique.

Un jour de l'été dernier, Mlle J. L. me dit : « Je suis allée hier au théâtre. Tandis que le chansonnier R. de S. était en scène, j'eus nettement l'impression qu'il mourrait avant la fin de l'année, il est tout à fait bien portant. »

Effectivement au début de cette année ce chansonnier fut victime dans Paris d'un accident d'auto et mourut de fracture de crâne.

Voilà le type d'une voyance bien établie (1) ne pouvant pas s'expliquer par une simple lecture de la pensée. Le phénomène est très important au point de vue scientifique ; il est absolument sans utilisation pratique (2).

De même l'été dernier nous suivions journellement avec Mlle J. Laplace l'évolution d'une *cirrhose hydropigène*. C'est là une maladie grave sans doute mais qui se prolonge pendant des mois. Un matin, sans qu'il y ait aucun changement dans l'état apparent de la malade, Mlle L. me dit : « Cette femme va mourir ! », le soir une hémorragie intestinale survenait, et la malade mourait deux jours après. Il y a là encore, irréfutablement voyance de phénomènes échappant au médecin, mais sans utilité pratique (car il n'y avait pas de modifications thérapeutiques à envisager).

A fortiori nulle utilité à connaître à l'avance l'heure du décès d'un agonisant, comme je le pus à plusieurs reprises grâce à Mlle L.

2° Phénomènes de voyance discutables mais utiles.

Voici au contraire un exemple entre autres de cas inverses :

Une de mes amies, Mme M... va consulter Mlle Laplace pour affaires personnelles. Peu de temps après, Mlle L. me dit : « Je n'ai pas voulu effrayer votre amie, mais j'ai eu la vision de l'*aspect radiologique* de ses poumons. Elle est sûrement beaucoup plus malade qu'on ne le croit ». Je savais Mme M... soignée par deux médecins des plus distingués. Le soir même je demande à son mari si une radiographie avait été pratiquée : il me répondit que non, et inquiet de la conversation que je lui rapportais, demanda immédiatement ce contrôle. Résultat : découverte radiologique de lésions graves, insoup-

(1) Cet exemple, pris isolément, ne serait qu'une coïncidence fortuite bien entendu. Au contraire lorsqu'un sujet présente ces coïncidences avec une très grande fréquence on ne peut plus admettre le hasard ; il faut faire intervenir une faculté spéciale, celle que nous nommons *voyance*. C'est le cas chez Mlle Laplace.

(2) De même pour la mort du Cardinal Archevêque de Paris prédite par Mlle Laplace (cf. Prédictions pour l'année 1929. *Le Petit Journal*, 23 Décembre 1928).

Digitized by Google

çonnées par les médecins traitants, et, comme conséquence, établissement d'un pneumothorax thérapeutique.

Il est indéniable qu'ici la voyance a eu une utilité pratique, en permettant de réformer un diagnostic. Pourtant, personnellement, je ne tiendrais pas compte de ce cas dans une statistique tendant à prouver la réalité des phénomènes de voyance, parce qu'il prête à certaines critiques : Il n'y a pas besoin d'être médecin ou voyant pour, en présence d'une personne qui tousse de temps à autre, se dire plus ou moins inconsciemment : « — Voilà quelqu'un qui a peut-être une lésion aux poumons ».

3° **La voyance proprement dite et l'interprétation.**

Nous avons pu reconnaître qu'une cause d'erreur tenait à ce que les voyants ne se bornent presque jamais à décrire uniquement ce qu'ils ressentent, mais l'interprètent. Ils y sont d'ailleurs forcés parce que la plupart des gens qui les consultent leur demandent uniquement cette traduction en langage clair. Or il peut y avoir erreur dans cette traduction. Par exemple :

A l'heure où nous allions partir déjeuner on m'avertit qu'une nouvelle malade vient d'arriver et qu'elle présente une endocardite maligne (maladie de cœur). Je vais jusqu'à son lit et ausculte rapidement le cœur, puis je m'éloigne en remettant au début de l'après-midi un examen plus détaillé. Mlle L. me dit alors : « *Il y a en plus une affection chirurgicale !* » Et devant ma surprise elle insiste : « *Vous verrez qu'on devra opérer d'urgence cette femme* ». Je reviens alors au lit de la malade pour l'examiner entièrement : je soulève les draps et je vois qu'effectivement elle était grosse de quatre mois. Quelques jours après on devait d'urgence transporter la femme à la maternité pour un avortement.

Il y a là, à la fois voyance d'un état autre que la maladie de cœur, et prévision du transport d'urgence dans un service en face du mien. Mais si Mlle L. avait dit uniquement cela il n'y aurait eu aucune erreur : *chirurgie* est de l'interprétation.

Une autre fois, mise en présence d'une malade, Mlle L. me dit : « *Il s'agit d'affection rénale droite* ». Il n'en était absolument rien. « Pourquoi dites-vous lésion rénale ? — « *Je ressens une douleur ici* » répondit Mlle L. en me montrant ses dernières côtes droites. La région correspondait bien au rein, mais aussi à la plevre dont la limite inférieure croise la face postérieure du rein. La malade était atteinte de pleurésie purulente et l'endroit désigné par Mlle Laplace correspondait à peu près à une incision que l'on avait pratiqué chirurgicalement. Il s'agit là encore de voyance exacte, mais d'interprétation fausse.

Digitized by Google

4° **L'éducation du médium.**

Il faut donc, et c'est ce que nous faisons actuellement, entraîner le médium :

1° A distinguer ce qu'il ressent de ce qu'il interprète. C'est au médecin à interpréter les sensations de la voyante, très exactement comme on demande à un malade, non pas l'organe qui est malade chez lui, mais bien quelles sont les sensations anormales perçues ;

2° Mais il faut aussi donner au métagnome un rudiment de connaissances techniques pour qu'il puisse mieux préciser ce qu'il ressent. Voici par exemple une voyance qui eut peut-être pu avoir un résultat pratique :

Un de mes collègues, appelé près d'une femme présentant des pertes, pratique un curetage utérin. Au cours de cette petite intervention il a l'impression d'une perforation de l'utérus et demande le chirurgien de garde qui conclue à la nécessité d'une laparotomie. Le diagnostic était : fausse couche banale avec perforation utérine secondaire.

Tandis qu'on prépare l'opération, Mlle Laplace me dit : « *Ce n'est pas cela, il va y avoir une surprise à l'opération* ». Et en effet, l'intervention fit voir : un utérus normal, non perforé, avec un hématosalpinx (grossesse extra-utérine) expliquant les pertes. Il n'y avait rien à regretter, l'intervention s'imposant dans les deux cas. Mais je suis persuadé que des connaissances techniques plus précises eussent permis à Mlle L. de mieux préciser l'erreur de diagnostic.

A partir de ce moment, Mlle L. eut le mérite de se mettre à acquérir peu à peu ces connaissances, et voici un exemple du meilleur rendement que l'on peut ainsi obtenir :

J'avais à propos d'une malade, montré l'aspect un peu particulier qu'a la radiographie de poumons atteints de ce qu'on nomme d'habitude la *granulie* (1). Quelque temps plus tard un client vient consulter Mlle L. au sujet d'un parent. Mlle L., selon son habitude, voit l'aspect radiographique des poumons du sujet en question, et y reconnaît le granité particulier que je lui avais enseigné. Elle put alors énoncer le diagnostic précis — qui était exact.

Sans connaissances techniques, elle n'eut pu que dire : « Il y a quelque chose de pulmonaire », sans précision, malgré que la voyance fut bonne. Car la voyance n'étant ici que la vision d'une image noire et blanche, on ne peut décrire cet aspect que si l'on possède une certaine habitude (même si l'on ne cherche pas à interpréter soi-même).

(1) Terme dont la signification anatomo-pathologique est d'ailleurs discutée à l'heure actuelle.

Digitized by Google

5° **Influence des médicaments.**

A. SUR LE VOYANT.

Tous ceux qui se sont occupés d'étudier les voyants pendant un temps suffisamment long ont remarqué les oscillations de cette faculté suivant l'état physiologique ou pathologique des sujets : Perte de la faculté lorsqu'on guérit une malade de migraine (F. Moutier), apparition de connaissance para-normale pendant la grossesse avec disparition après l'accouchement (F. Moutier), etc.

Il nous a donc paru indiqué de faire quelques recherches de physiologie expérimentale (1) en modifiant par des drogues le système nerveux végétatif (vaguo-sympathique), toujours très modifié au cours des migraines et de la grossesse.

Nous avons d'abord essayé la belladone et son alcaloïde l'atropine. Dans une première série d'expériences, il nous a paru que sous leur influence la faculté de Mlle L. diminuait. Nous avons alors cherché au contraire à l'augmenter en donnant de l'éserine (antagoniste de l'atropine) mais sans résultat. Une nouvelle série d'expériences avec la belladone n'a pas confirmé notre première impression.

Quoique nos recherches soient en somme demeurées négatives jusqu'à présent, nous les signalons parce que cette voie nous paraît un bon moyen d'étudier la faculté en question et que nous serions heureux que d'autres expérimentateurs s'y engagent.

B. — SUR LE MALADE.

Un fait encore plus connu, peut-être, c'est que les voyants « lisent » parfaitement en certaines personnes et restent absolument « aveugles » pour d'autres. Il y avait lieu évidemment de chercher à modifier l'état des personnes soumises à la voyance de Mlle Laplace.

Nous avions été frappés par le fait que Mlle L. ne « voyait » rien pour une de nos malades, atteinte d'un cancer généralisé, souffrant beaucoup, et manifestement perdue pour l'œil le moins averti. En réfléchissant nous remarquâmes qu'à cette malheureuse était prescrite journellement une dose considérable de *morphine*.

A partir de ce moment, chaque fois que nous avions à prescrire à un malade un médicament dit « héroïque », c'est-à-dire à action im-

(1) Rappelons qu'en 1927, avec le Dr Osty (cf. Osty. *Le Sixième sens. Rev. Métapsychique* 1928, n° 3), nous avions mesuré la sensibilité tactile d'une série de voyantes, par la méthode la plus précise actuellement connue, celle de la *chronaxie* et que nous l'avions trouvée normale.

Digitized by Google

médiate — comme la morphine — nous demandions à Mlle L. d'être là au moment où l'on pratiquait l'injection, et de noter les changements qu'elle observait.

Depuis plus d'un an que nous poursuivons ces recherches nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il se produit alors des modifications perceptibles par les voyants quoique non perceptibles pour nous médecins. En tout cas la morphine gêne la voyance.

Nous ne faisons là encore que signaler nos expériences aux chercheurs, car nous nous proposons de revenir ultérieurement sur ce sujet lorsque nous aurons une documentation suffisante. Il s'agit en effet d'une étude très délicate et très longue. Très longue parce qu'il faut évidemment attendre les occasions de prescrire tel ou tel médicament avec utilité pour le malade. Très délicate, parce que les malades se suggestionnent sur l'influence des drogues employées — ce qui parfois fait tromper le voyant.

Conclusion.

Actuellement les expériences de voyance n'apportent encore que rarement des renseignements utiles au médecin, même lorsque ces expériences sont indiscutablement réussies. Elles sont loin de valoir comme précision un examen médical pratiqué suivant les règles, et comportent en outre de nombreuses erreurs. Par contre de surprenantes prévisions peuvent parfois être obtenues (en particulier dans la prévision des rechutes de maladies).

Si l'on veut améliorer le rendement d'un voyant, il faut l'éduquer, en lui donnant des connaissances techniques suffisantes pour qu'il puisse traduire correctement en langage suffisamment précis les impressions qu'il ressent.

L'utilité pratique semble se limiter la plupart du temps au dépistage car les voyants des sujets atteints d'affections encore au début, dont les porteurs ne s'inquiètent pas (1). Le métagnome peut avoir ainsi un rôle prophylactique important, mais il doit immédiatement passer la main au médecin.

Dans les cas exceptionnels où l'on ne sait absolument pas ce qu'a quelqu'un, lorsque toutes les ressources de la médecine sont épui-

(1) Un rapprochement s'impose avec l'histoire suivante qui serait arrivée en Allemagne mais dont nous ne pouvons garantir l'exactitude. (Il ne serait pas difficile de vérifier le fait dans un service de maladies contagieuses où l'on voit parfois les malades dès l'invasion de la maladie, avant l'éruption, en particulier en cas de rougeole.)

Une dame va se faire photographier. Le photographe prend plusieurs épreuves. Le soir, en les développant, il constate sur tous les clichés des taches au niveau du visage, et qu'il ne peut s'expliquer. Il apprit ultérieurement que sa cliente commença cliniquement une variole *le lendemain* du jour où elle s'était fait photographier.

Digitized by Google

sées, on ne risque rien à une consultation ; mais ce ne doit être qu'un pis aller (1). Dans ces cas le médecin devra savoir interpréter les sensations du voyant comme il interprète celles du malade, ainsi que nous l'avons montré. Nous répétons qu'il ne doit s'agir là que de cas exceptionnels et qu'une association régulière, systématique entre médium et médecin, comme on en a trop vu, deviendrait vite du charlatanisme tombant à juste titre sous le coup de la loi, et fort dangereux.

HENRI DESOILLE,
Interne des Hôpitaux de Paris.

(1) De même que lorsqu'on a perdu un objet on doit d'abord le chercher d'une façon normale avant de se livrer à une expérience de voyance paranormale. En dernier ressort, ce dernier moyen qui n'entraîne rien de grave en cas d'erreur, a parfois permis de retrouver des objets.

Dans son prochain numéro, la Revue Métapsychique *commencera la publication d'une étude du Docteur E. Osty sur* **le diagnostic des maladies par les sujets doués de connaissance paranormale.**

Digitized by Google

L'Obsession et la Possession dans l'Extrême-Orient et dans les Pays non civilisés

(*Suite ; voir le numéro* 3, *Mai-Juin* 1929)

Les faits surnormaux qui se greffent au cas de possession

L'intérêt exceptionnel que présentent les phénomènes paranormaux qui se greffent sur les cas supposés d'obsession et possession, ne pouvait échapper aux missionnaires, qui les signalent, le plus souvent, alors même qu'ils sont des plus douteux, et les exagèrent quand ils sont incontestablement réels. Par contre, on a remarqué le soin avec lequel la presque totalité des psychologistes qui se sont occupés de la question, surtout à propos des altérations de la personnalité, s'efforcent d'éviter ces incidents, ou de s'y arrêter le moins possible, en affectant de ne les regarder que comme des quantités négligeables, dues à une simulation ou à une mauvaise observation — de la même manière qu'un avocat général, dans son plaidoyer en Cour d'assises, passe sur les faits favorables au prévenu, sans les mentionner, ou en les expliquant dans le sens le plus fâcheux.

Parmi les « preuves » de l'intervention du démon, apportées de tout temps par les théologiens démonologues, l'une des plus fréquemment citées, c'est que le possédé, pendant ses crises, parle quelquefois une langue qu'il ignore dans son état normal ; qu'il sait lire, quoique illettré, etc. La plupart du temps, ces « preuves » sont bien faibles. Par exemple, un missionnaire catholique s'occupe d'une femme coréenne du district de Nam-Yang, qui, malgré son ignorance de la lecture, savait lire, durant ses crises, les inscriptions qui ornaient la salle de l'auberge dont elle était la propriétaire (1). Or, il est assez probable qu'elle les avait entendu lire jadis par les clients de l'établissement.

Mais il y a des manifestations de cette sorte qui méritent davantage de retenir notre attention.

Le Rév. Nevius raconte (chap. III), qu'un de ses aides indigènes, le Rév. Leng, se trouvant à Tsé-kia-chwang, dans le district de Shin-kwang, fut invité à visiter une jeune femme, Mme Kwo, que l'on croyait possédée depuis longtemps. Leng la trouva étendue sur son *kiang* ; elle paraissait dans un état d'inconscience ; les mains

(1) Rapporté par le Dr MARTINEZ, dans le *Monde Invisible*, 15 juin 1907.

Digitized by Google

étaient crispées et strictement fermées. Après avoir prié, Leng demanda au « démon » : « Pourquoi viens-tu ici tourmenter cette femme ? Ne crains-tu pas Dieu ? » Etant donné l'état de la patiente, Leng ne croyait pas recevoir de réponse ; mais elle répondit aussitôt :

Tien-fu Yia-su puh kwan an,
Wo tsai che-li tsih pa nian,
Ni iao nien wo, nan shang nan,
Pi iao keh wo pa-shin ngan.

Traduction : « Dieu et Jésus n'interviendront point. J'ai été ici sept ou huit ans, et je considère que c'est là ma place. Vous ne pourrez vous délivrer de moi. »

Elle continua pendant quelque temps à émettre une succession de rythmes semblables au précédent — raconte Leng — sans la moindre pause... La récitation était si rapide, que la strophe ci-dessus est la seule dont j'ai pu me souvenir parfaitement. Je me souviens toutefois de cet autre vers : « Vous êtes des hommes, mais moi, je suis un shien » (un Génie). Quand elle eut fini de réciter ces vers, évidemment improvisés pour la circonstance, ses familiers la transportèrent dans sa chambre. Le démon n'avait pas été exorcisé.

Leng visita de nouveau ces lieux au mois d'août. On lui parla encore de Mme Kwo qui se trouvait toujours dans le même état. Leng dit alors : « Nous avons subi un échec avec elle, il y a quelques mois, parce que nous avons manqué de foi. Mais Dieu ne peut nous abandonner... » Tous les Chrétiens présents prièrent alors pour la possédée, après quoi Leng se dirigea vers Tsé-kia-chwang, accompagné de deux autres Chrétiens.

Pendant que cela se passait à Wu-kia-miao — continue le narrateur — les chrétiens de Tse-kia-chwang assistaient au service habituel du dimanche (1) ; mais Mme Kwo (ou le démon qui la possédait) était décidée à les en empêcher. Elle entra dans un état sauvage, se jetant sur la table et lançant par terre les Bibles et les livres des hymnes. La femme de M. Sen cadet, qui était chrétienne, fut alors saisie d'un accès analogue ; les deux femmes extravaguaient bruyamment de conserve. On les entendaient dire l'une à l'autre : « Ces trois hommes viennent ici ; ils sont arrivés au canal. » Quelqu'un demanda : « Qui donc doit venir ? » La femme répondit violemment : « L'un de ces hommes est Leng ». Comme on ne s'attendait pas à ce que je visite cette localité avant quelques jours, une fillette de la famille dit : « Il ne viendra pas ici aujourd'hui. » Le démon répondit : « S'il n'arrive pas aujourd'hui, je ne suis pas un *shien*. Ils passent en ce moment le canal et ils arriveront quand le soleil sera approximativement à telle hauteur » — et elle tendit sa main vers un point de l'Ouest. Personne ne pouvait savoir normalement que nous allions venir, notre visite ayant été décidée un instant à peine avant notre départ. En outre, les deux hommes qui étaient avec moi étaient de deux villages différents, situés très loin l'un de l'autre, et n'avaient eu d'avance aucune intention de m'accompagner.

(1) Sans doute dans la maison de M. Sen, où Mme Kwo avait été apportée, dans l'espoir que le diable n'oserait point la tourmenter dans une maison chrétienne.

Digitized by Google

Quand nous arrivâmes au village, une nombreuse compagnie était assemblée dans la maison de M. Sen, attirée par le vacarme auquel s'étaient livrées les deux femmes, et curieuse de voir ce qui allait se produire. Après quelque temps, je me rendis au bâtiment nord, où les deux femmes en délire étaient assises ensemble sur le *kiang*. Je me suis adressé de la sorte au démon obsédant : « Ne sais-tu pas que les membres de cette famille croient au vrai Dieu, et que cette place est destinée au culte ? Non seulement tu troubles la tranquillité de la maison, mais tu luttes avec Dieu. Si tu ne t'en vas pas, nous allons faire appel à Dieu pour qu'il t'expulse d'ici. » La plus jeune des deux femmes dit alors à l'autre : « Allons-nous en ; allons-nous en ! » L'autre recula rageusement sur le *kiang* en disant : « Je ne m'en vais pas ! je resterai et je serai la mort de cette femme ! » Je dis alors avec une grande véhémence : « Mauvais esprit ! tu n'as pas le droit de vie et de mort ; tu ne nous intimides pas avec tes vaines menaces. Nous allons prier Dieu de t'expulser. »

Les Chrétiens se mirent à genoux et commencèrent à prier. Les assistants dirent ensuite que, pendant la prière, les deux possédées s'éveillant comme du sommeil, regardèrent tout autour ; nous voyant à genoux, elles se levèrent doucement du *kiang* et s'agenouillèrent à leur tour. Quand nous nous levâmes de la prière, nous vîmes les femmes encore à genoux ; immédiatement après, Mme Kwo se dressa et vint à nous, en nous félicitant avec une politesse et un naturel parfaits ; elle était évidemment guérie.

Ce récit de M. Leng fut confirmé en tout point par d'autres témoignages indépendants que le Rév. Nevius recueillit, deux mois après, lorsqu'il visita à son tour ces lieux avec le Rév. J.-A. Leyenberger. Personne dans le village ne mit d'ailleurs en doute ces faits.

Mme Kwo a été baptisée. M. Nevius écrit qu'elle était une femme de bonnes manières, vivant modestement, paraissant jouir d'une bonne santé ; il n'y avait rien de spécial dans son apparence. Après son baptême, elle eut encore, de temps à autre, de petites crises qui l'inquiétaient, ainsi que son entourage. Elle priait alors, et les crises cessaient. Elles devinrent de moins en moins fréquentes et disparurent complètement au bout de deux ans.

M. Nevius fait remarquer que Mme Kwo, dans son état normal, n'a jamais montré d'aptitude à improviser des vers, et qu'à son avis, elle aurait été bien embarrassée de composer une seule strophe.

M. Wang Yung-Ngen, de Pékin, répondant à la circulaire de M. Nevius, écrit, entre autres choses :

On peut dire, en général, que des gens qui ne savent pas chanter peuvent parfois le faire quand elles sont possédés ; d'autres qui ne savent pas faire des vers peuvent de même composer en rime avec facilité, durant les crises. Des gens du Nord parleront avec aisance des idiomes du Sud, et ceux de l'Est des idiomes de l'Ouest ; en rentrant en eux, ils oublient complètement ce qu'ils ont fait (Chap. IV).

Le catéchiste Chen Sin Ling déclare :

Digitized by Google

La voix de certaines personnes change, durant la possession. Quelques-unes parlent Mandarin (1), d'autres s'expriment dans quelque dialect local ; mais, bien que la parole vienne de la bouche de l'homme, ce qu'il dit ne semble pas provenir de lui. L'apparence extérieure, les manières sont aussi changées.

Il est curieux de retrouver à l'extrémité orientale de l'Asie des phénomènes de clairvoyance, de xénoglossalie, et surtout le parler en vers qui caractérisaient la Pythie de Delphes et les autres oracles pendant leur possession par le « dieu », ainsi que les Prophètes de la Palestine. L'on ne peut d'ailleurs s'empêcher de songer que les anciens devaient probablement prendre à la lettre leur croyance à l'*inspiration* des poètes, beaucoup plus que nous ne le supposons généralement.

Le Rév. Nevius parle aussi (*Appendice* I, f), d'une jeune fille de quinze ans qui, au cours d'une crise de possession, se rendit à un autre village où vivait sa future belle-mère, de la famille Sen, allant directement à sa porte sans guide, bien qu'elle n'eût précédemment jamais mis les pieds dans ce village. Cette visite était absolument contraire à l'étiquette chinoise. Se rendant compte de l'état de la fillette, par son extérieur, ses futurs beaux-parents firent venir deux Chrétiens qui se mirent en prière. Avant qu'ils eussent fini, la jeune fille revint à elle et eut autant de hâte de rentrer à son village qu'elle en avait eu de le quitter.

En parlant des nègres de Valalafotsy (ouest du plateau central de Madagascar), le Rév. Parisot décrit les violentes contorsions, les sauts démesurés, les fuites, les évanouissements qui précèdent souvent le succès des exorciseurs protestants de ce pays, surtout au moment de la conversion (2). Dans les *Lettres Edifiantes* (3), un missionnaire catholique raconte quelque chose d'abasourdissant : il s'agit d'un Indien qu'on allait baptiser et qui aurait été transporté, tout à coup, du chemin qui le conduisait à l'église à un autre endroit voisin. N'est-ce pas vraisemblable que le gaillard ait tout simplement brûlé la politesse à ses catéchistes, dans un moment d'inattention de ceux-ci — peut-être même au cours d'une période d'inconscience — et ait été rattrapé peu après ?...

Les exorciseurs eux-mêmes auraient parfois des surprises désagréables, au dire d'un des informateurs du Dr. Nevius (chap. V) :

Les exorciseurs sont spécialement haïs des mauvais esprits. Ils se sentent parfois fortement battus par une main invisible. Des briques, des

(1) Le « mandarin » est le langage parlé des provinces septentrionales de la Chine ; il est complètement différent de la langue de la province de Fukien, d'où vient cette communication. — Note de M. Nevius.

(2) R. Allier : *La Psychologie de la Conversion*, t. I, pp. 456-460.

(3). Tome VII, p. 303.

Digitized by Google

pierres tombent sur eux du ciel ou des toits. Dans les rues, il leur arrive d'être couverts de la tête aux pieds par de la boue ou des ordures ; ils peuvent aussi être saisis, lorsqu'ils s'approchent d'une rivière, y être jetés, maintenus sous l'eau et noyés. A cause du grand danger auquel ils sont exposés, les exorciseurs ne s'aventurent jamais, où que ce soit, sans des amulettes, des talismans et toutes sortes d'abracadabras. Les personnes faibles ne peuvent songer à expulser les démons ; ceux qui s'en occupent sont toujours des hommes dans la force de la virilité.

Les enfants possédés

Des exorcismes qui revêtiraient une certaine valeur probante seraient ceux ayant trait à des enfants en bas-âge ; en ces cas, en effet, on ne pourrait pas facilement parler de suggestion. Mais les cas de cette sorte que nous connaissons sont fort défectueux, sous un rapport ou sous l'autre.

Un missionnaire catholique en Corée, le Père Deshays, écrivait en 1906 :

A Mok-hpo, j'ai eu la joie d'enregistrer la conversion d'une famille Pak, dans des circonstances qui sortent de l'ordinaire.

Le fils unique, âgé de six ans, était malade. La sorcière, consultée, déclare que la présence d'une famille chrétienne, dans l'appartement voisin, est cause de la maladie de l'enfant. On chasse les chrétiens, et le petit malade guérit comme par enchantement.

Au bout de trois mois, la maladie reparaît. On consulte de nouveau la sorcière ; on consulte les médecins coréens, japonais, américains. Aucun remède ne réussit : l'enfant va mourir. Sa mère se souvient alors que les chrétiens ont un secret pour guérir le corps et l'âme ; elle envoie prier le catéchiste de baptiser le pauvre petit moribond. Dès le lendemain, un mieux sensible se déclare, et aujourd'hui le petit André se porte à merveille. Dans quelques jours, je vais baptiser ses parents, et tous ensemble nous rendrons grâce à Dieu qui les a amenés, en quelque sorte malgré eux, à la connaissance de la vraie religion (1).

Dans le cas d'un enfant de six ans, l'hypothèse de la suggestion religieuse est peu vraisemblable, du moins dans les conditions dont il s'agit ici. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que les deux exorcismes réussis successivement — celui payen et celui chrétien — ont fortuitement coïncidé aux deux améliorations du petit malade.

Le récit qui suit est extrait d'une lettre de M. Shi, un chrétien notable, lettré, très estimé, et dans une situation indépendante de fortune :

Dans le village de Hu-tsaï, à moins d'un mille de ma maison, habite un de mes parents, appelé Hah Yang-lin. L'un de ses domestiques, Hiel Pei-Chwang, était croyant et baptisé. Tout à coup son jeune garçon fut possédé par le démon ; il se tordait déjà dans les spasmes de l'agonie,

(1) *Revue du Monde Invisible*, 15 juillet 1907.

Digitized by Google

l'écume à la bouche ; enfin, jetant un cri, il tomba inanimé. La famille était dans une profonde consternation. Je n'étais pas à la maison à ce moment ; mais ma femme, ayant appris ce qui se passait, après avoir prié pour obtenir aide et conseil, alla chez les parents du petit malade, et pria au nom du Christ, les mains jointes. L'enfant se réveilla parfaitement guéri.

Après cela, le petit enfant de Han Yang-lin lui-même fut saisi par le démon, et tourmenté de la même façon. Sa mère prit immédiatement un chariot, tenant l'enfant dans ses bras, et vint demander à ma femme de prier pour le petit. Ma femme l'exhorta à croire au Christ ; ensuite elle pria pour l'enfant, qui fut immédiatement rétabli.

Le Rév. Nevius, en publiant ce récit (*Appendice* I, i), a soin de citer Marc IX, 17-29 ; ce qui est bien. Mais il est clair que l'importance que peuvent avoir ces faits concernant des enfants lui a complètement échappé ; aussi n'a-t-il pas cherché à obtenir quelques détails supplémentaires à ce sujet, surtout celui concernant l'âge exact des petits malades.

Quant aux « spasmes de l'agonie » dans lesquels « se tordaient déjà » les deux petits malades, ils consistaient manifestement en une de ces crises de convulsions passagères qui sont si fréquentes parmi les enfants de cet âge-là. De toute façon, même en supposant une intervention surnaturelle dans les deux cas, le croyant devrait parler de guérisons « miraculeuses » obtenues grâce à la prière, sans que rien ne justifie l'hypothèse de l'intervention de mauvais esprits dans l'origine de la maladie, et partant, celle d'un « exorcisme ».

Où les démons font du tapage et jouent d'autres mauvais tours

Parmi les manifestations surnormales de nature objective qui accompagnent parfois les « possessions » en Chine, l'enquête du Rév. Nevius a mis en lumière plusieurs cas de *poltergeist.*

Voici une communication de Hsu Chung-ki, un ferme chrétien, présenté par le Rév. James Gilmour, de la « London Missionary Society », auteur de *Life in Mongolia :*

A 34 *li* à l'ouest de ma maison, se trouve un petit village appelé Hokia-chwang. C'est là que vivait M. Chin, qui était très riche et avait une nombreuse famille. Il était aussi un lettré remarquable, comptant nombre de disciples. Tout à coup, sa famille devint le théâtre d'étranges manifestations. Des portes s'ouvraient toutes seules, se refermaient soudain. Les assiettes, les bols s'entre-choquaient souvent avec un bruit fort désagréable. On entendait quelquefois des bruits de pas, comme si quelqu'un marchait dans la maison, quoiqu'on ne vît personne. On trouvait de la paille mêlée au millet, des ordures avec le blé. Quelquefois, des plats, des bols s'élevaient en l'air, tout à coup, de la table où ils avaient été déposés ; les

Digitized by Google

domestiques tendaient leurs mains pour les rattraper. C'étaient là des choses de tous les jours.

On fit venir à la maison plusieurs personnes pour mettre fin à ces perturbations. On chercha à se rendre propices les esprits en leur brûlant de l'encens, ainsi que par des vœux et des offrandes. M. Chin présenta une protestation contre les esprits au temple de Tung-yoh. Tous les moyens furent tentés, toujours en vain. Cet état de choses dura deux ans. La richesse de la famille disparut mystérieusement. M. Chin mourut, et maintenant tous ses descendants se trouvent dans état de pauvreté extrême (1).

Peut-être que, si *tous* les moyens furent tentés chez M. Chin, on eut recours aussi aux Chrétiens ; en tout cas, il n'en est pas question dans le récit de Hsu Chung-ki.

Le cas suivant a été raconté à M. Nevius (2) par Mme Liu, une veuve d'environ 65 ans, vivant dans la petite ville de Shin-tsaï, à 230 milles environ à l'ouest de Chéfou. Elle appartenait à une excellente famille jouissant de la meilleure réputation, était chrétienne depuis une quinzaine d'années et avait toujours beaucoup travaillé pour sa nouvelle religion. Les fils de Mme Liu, ainsi qu'une amie de celle-ci, Mme Fung, chrétienne elle aussi, confirmèrent de tout point ce récit, qui occupe plusieurs pages du livre de M. Nevius ; ce qui nous oblige à n'en reproduire que les parties principales.

Dans le village de Chang-Chwang Tien-ts, habite un certain M. Chang, âgé de 55 ans environ. C'est un lettré, dans une situation aisée de fortune. Sa maison se trouve à six milles de Shin-tsaï. Sa famille est alliée à la nôtre et j'ai été pendant longtemps en rapport avec elle.

En 1883, cette famille était tourmentée par un démon, ou des démons, qui paraissaient prendre possession de diverses femmes de la famille ; parfois de deux d'entre elles en même temps. Ils exigeaient d'être honorés par un culte... ; les femmes y consentirent d'abord, mais M. Chang, l'ayant su, en fut indigné et s'y opposa fermement... Les esprits menacèrent de se venger et commencèrent immédiatement à mettre en exécution leurs menaces en tentant d'incendier la maison, en volant et en dissipant les biens de la famille et en causant d'autres troubles. Les mets, les vêtements, l'argent étaient mystérieusement enlevés dans la maison, même quand ils étaient sous clef ; la vaisselle, les meubles étaient brisés sans aucune cause perceptible ; trois femmes étaient, tantôt l'une, tantôt l'autre, envahies par le démon. Des feux éclataient sans une cause apparente; dans une circonstance, ils détruisirent plusieurs constructions.

Au cours de l'été 1883, Mme Chang, ayant entendu dire que la religion chrétienne donne à ses adhérents l'immunité contre les mauvais esprits, vint à Shin-tsaï pour me consulter... Je me rendis chez elle avec Mme Fung. Etant arrivés sur place vers midi, nous trouvâmes tout dans le plus grand désordre. Des jarres, des seaux remplis d'eau étaient placés en différents endroits de la maison, prêts pour l'extinction des flammes partout où elles pouvaient se manifester ; des hommes veillaient constamment avec de l'eau et des échelles, pour monter sur les toits de

(1) Nevius : *op. cit.*, chap. V.

(2) Appendice I, *b*.

Digitized by Google

chaume, s'il le fallait. Ils m'informèrent que le feu éclatait souvent où on s'y attendait le moins.

On nous conduisit d'abord dans la chambre de la belle-fille aînée de Mme Chang, personne d'une quarantaine d'années.. Elle était étendue sur son lit, se tordant les bras, regardant par-ci par-là d'un air hagard et sauvage. Nous demandâmes à la plupart des assistants de se retirer, pour pouvoir lire les Saintes Ecritures et prier. Le démon semblait se rendre compte de nos intentions ; s'adressant à nous, il dit : « Ah ! vous professez d'être chrétiens... Vous vous flattez de me chasser ! Ce ne sera pas si facile !.. Je reconnais le pouvoir de Jésus, mais je n'ai pas peur de vous. Vous n'avez pas assez de foi pour m'expulser ». Nous chantâmes une hymne, après quoi nous lûmes le dixième chapitre de Matthieu et nous priâmes. Lorsque nous eûmes terminé le service, nous vîmes que la femme gisait parfaitement tranquille ; elle paraissait inconsciente ou endormie.

Nous nous rendîmes alors dans l'appartement où se trouvait l'autre femme : une veuve, constamment veillée, durant ses crises, par sa fille unique ; elle avait une tendance à se suicider en se jetant à l'eau, ou en se pendant. Nous fîmes chez elle un service religieux analogue au précédent ; quand nous la quittâmes, cette femme était, elle aussi, dans un état d'inconscience.

A ce moment, la première possédée vint à nous en nous saluant et en nous remerciant avec beaucoup de cordialité ; elle nous dit s'être réveillée d'un long sommeil ; on lui avait alors appris notre arrivée et ce qui s'était passé. Elle était bien revenue elle-même, ne gardant aucun souvenir de ce qui s'était produit pendant qu'elle était dans un état anormal.

Peu après, une agitation extraordinaire se produisit dans la basse-cour de la maison ; la volaille se débattait et s'échappait de côté et d'autre avec terreur, sans cause apparente ; la famille et les servantes avaient toutes les peines du monde à calmer ces bêtes et à les empêcher de s'enfuir. Après quelque temps, elles se blottirent dans un coin de la cour, en un état d'épouvante. Les porcs appartenant à la famille, au nombre de plus d'une douzaine, et qui occupaient un ample enclos près de là, se mirent à leur tour dans un état étrange d'agitation, se précipitant contre les clôtures d'enceinte qu'ils cherchaient à escalader, en sautant les uns sur les autres. Ces manifestations provoquèrent naturellement beaucoup d'intérêt et de remarques ; on les expliquait par la supposition que les démons avaient pris possession de la volaille et des cochons (1).

Le lendemain matin, la deuxième femme se présenta à son tour. Elle paraissait parfaitement bien portante et dans son état normal...

Les manifestations qui avaient provoqué l'intervention des Chrétiens dans la maison ne se renouvelèrent pas.

Un autre fait, qui rappelle le précédent, a été rapporté au Rév. Nevius par plusieurs Chrétiens vivant aux alentours du village de Yang-kiats-wen, dans le district d'En-Chiu (*Appendice* I, *d*) :

Il y a quelques années, la famille de M. Niu a été fort dérangée par des manifestations spirituelles. On entendait fréquemment dans la maison des bruits de coups et autres. Les bâtiments furent mystérieusement incendiés en différentes parties. Tout allait mal. On supposait que ces mal-

(1) Voir Marc, V. 12, 13. (Note de M. Nevius).

Digitized by Google

heurs étaient causés par un démon qui, à un certain moment, prit possession d'une esclave de la famille. M. Niu fit toutes sortes d'efforts pour se défaire du démon, mais sans succès... Il finit néanmoins par lui rendre culte et le consulter avantageusement dans ses affaires ; depuis lors, tout marcha bien. L'esclave acquit même une grande réputation dans les alentours comme devineresse.

Dans ces cas de *poltergeist,* vrais ou supposés, on a recours aux exorcismes, dans tous les pays de la terre. A ce point de vue, ces faits rentrent dans le cercle de ceux dont nous nous occupons ici. Mais nous serions amené à trop prolonger cette étude, si nous nous arrêtions sur ces faits, innombrables dans les pays de l'Orient et dans ceux non-civlisés comme dans les nôtres. Nous n'y avons touché qu'accidentellement, à propos de cas censés de « possession » proprement dite, c'est-à-dire de ceux se greffant à des troubles physiologiques ou psychologiques attribués à de mauvais esprits. Or dans les cas de *poltergeist,* le sujet dont la présence est indispensable à la production de ces manifestations — généralement une fillette, une jeune fille, un garçonnet — paraît souvent dans un état normal, qui n'a rien à voir avec celui qu'on attribue communément aux « possédés ».

D'ailleurs, on ne saurait affronter utilement l'examen de ces faits sans une préparation adéquate, à cause du mélange inextricable de phénomènes authentiques et frauduleux qui s'y manifestent et qui déconcertent l'investigateur inexpérimenté — préparation permettant de se rendre compte qu'il s'agit en somme des gestes de différentes parties de la même personnalité (seule cause ou instrument inconscient), qui, étant sujette à une sorte de monoïdéisme, tend au même but, tantôt supernormalement, tantôt normalement ; et en ce dernier cas, parfois avec un vrai génie raffiné de simulation, d'autres fois au grand jour, avec une effronterie stupéfiante. Plusieurs psychologistes ont déjà compris, et assez bien décrit, ces circonstances troublantes à propos de cas de mythomanie et de personnalités alternantes ; ceci devrait les prédisposer à l'étude de phénomènes analogues, mais en partie supranormaux. C'est pourquoi ces manifestations doivent être examinées, moins par les prestidigitateurs, qui n'y comprennent rien, que par les psychologues ; mais par des psychologues ayant passé par une préparation, indispensable dans cette spécialité comme dans toute autre, et qui fait défaut à la plupart des savants.

Les exorcismes chrétiens réussissent-ils toujours ?

A la différence des exorcismes opérés par les *païens,* qui ne réussissent pas toujours, ceux effectués par les *chrétiens* dans les pays païens sont-ils invariablement couronnés de succès ?

Comme nos missionnaires ne s'empressent naturellement pas de parler des échecs subis par leurs exorciseurs, en lisant leurs ouvrages et leurs revues on peut avoir l'impression que le démon ne

Digitized by Google

triomphe jamais de l'exorcisme chrétien. Cela est même insinué tout le long de l'ouvrage du Rév. Nevius, malgré les contradictions qui s'y rencontrent, de loin en loin, à cet égard.

Pour un lecteur attentif, la vérité est toute autre.

D'abord, lorsqu'un exorcisme manque son but, il y a toujours l'échappatoire de supposer qu'il ne s'agissait pas d'une vraie « possession démoniaque », mais d'une simple maladie. La vraie « possession » est celle que l'exorcisme fait disparaître...

Le Rév. Menze parle d'une personnalité qui se manifestait par la bouche d'une négresse et qui disait être le diable. « Ici encore — ajoute-t-il — l'assistance religieuse du missionnaire n'obtient aucun résultat ». (1)

Le Rév. Rusillon, missionnaire protestant à Madagascar, décrivant quelques exorcismes, s'exprime ainsi (2) :

...Nouvelles injonctions au démon de sortir. Plusieurs ont dit : « *Afaka,* je suis libéré... » Plusieurs aussi sont demeurés malades ; un, même, va plus mal.

M. Rusillon fait observer ces derniers échecs à un indigène appelé Rakotolambo, exorciseur chrétien très zélé. Celui-ci lui explique alors, « en termes assez confus », que le succès dépend en premier lieu de la vie spirituelle de l'exorciste. Il ajoute :

D'autre part, il y a des conditions qui doivent être remplies par le malade. Sa foi doit être entière, accompagnée d'une repentance qui souffre du péché, et du ferme propos de réparer le mal...

Un autre missionnaire à Madagascar, le Rév. Elisée Escande, questionne les indigènes chrétiens au sujet des exorcismes accomplis par Rajosa, un « Disciple du Seigneur » (secte mystique d'exorciseurs protestants nègres) :

Y a-t-il ici des gens qui ont été guéris ? — Oui, beaucoup. Et des gens qui avaient le *tromba* (possession) ont été guéris. —Est-ce que tous les malades qui se sont approchés de Rajosa ont été guéris ? — Non. — Pourquoi cela ? — Ils n'ont pas voulu renoncer à leurs péchés. — Et tous ceux qui ont été guéris, l'ont-ils été définitivement ? — Non. — La raison, la connaissez-vous ? — Nous avons remarqué que tous ceux qui, après avoir été guéris, n'ont pas continué à se réunir avec nous le dimanche pour adorer le vrai Dieu, sont redevenus malades. Mais tous ceux qui ont persévéré à adorer le vrai Dieu ne l'ont pas été.

Seulement, on peut se demander si ceux qui n'ont pas suivi le service du dimanche n'y ont pas manqué tout simplement parce

(1) *Journal de l'Unité des Frères* (Lausanne), 1871, p. 220.

(2) *Journal des Missions Evangéliques,* 1908, p. 230.

Digitized by Google

qu'ils avaient constaté qu'on n'avait pas su les délivrer du démon, auteur présumé de leur mal. Leur indifférence pour le vrai Dieu n'était peut-être pas la *cause,* mais la *conséquence* du fait qu'ils n'étaient pas guéris. Ce qui nous porte à le penser, c'est que, si ces nègres constataient qu'il leur suffit réellement de suivre les services du dimanche pour guérir, ils ne manqueraient pas de les suivre avec une assiduité édifiante, à quelque exception près.

La « possession dans la crise de la conversion »

En commentant les déclarations enregistrées par le Rév. Escande, le professeur R. Allier remarque finement, dans sa *Psychologie de la Conversion chez les non-civilisés* (1) : « En d'autres termes, la guérison n'est pas seulement une conséquence de la conversion ; elle semble ne faire qu'un avec elle ».

Pour bien comprendre ces paroles, il est utile de remarquer que tout le gros ouvrage, en deux tomes, récemment publié par M. Raoul Allier, professeur honoraire de l'Uuiversité de Paris, s'inspire de cette juste observation. La conversion des non-civilisés (ainsi que d'ailleurs celle des civilisés eux-mêmes), est la résultante finale d'une longue préparation psychologique, en partie subconsciente, qui donne lieu à une lutte intérieure entre deux Moi : le Moi nouveau, qui a été éveillé par la prédication des missionnaires, et le Moi ancien, atavique, qui rattache l'individu à la tradition de sa gent, aux idées dans lesquelles il a été éduqué — Moi collectif que M. Lévy Brulh a dépeint sous des couleurs un peu trop chargées dans sa *Mentalité primitive,* mais qui existe, en une certaine mesure, à telles enseignes qu'on le remarque même chez les peuples civilisées. La conversion est la victoire des forces subconscientes agissant par une incubation plus ou moins rapide ; elle implique la répudiation d'un « Moi ». Ceux-là mêmes qui ont abandonné l'une quelconque des religions existantes pour le Rationalisme, ne peuvent y échapper. Edgard-Quinet a décrit ce sentiment dans un de ses ouvrages ( ) :

Quelle impression étrange que celle de se sentir entraîné ainsi insensiblement vers un nouveau monde d'idées ! J'ai éprouvé quelque chose de semblable lorsque la marée m'entraînait vers la haute mer : une force tranquille, patiente, indomptable.

Seulement, le civilisé, ne croyant guère à la possession démoniaque, au moins pratiquement, s'explique, ou croit s'expliquer, cette sorte de dédoublement de sa personnalité, dont une partie veut ce que l'autre ne veut pas. Le non-civilisé, ou simplement le croyant à

(1) Tome I, pp. 455-456.
(2) *L'Esprit Nouveau.*

Digitized by Google

la possession des esprits, comme le Chinois, l'Hindou, est tout naturellement porté à interpréter l'une des deux personnalités comme étant constituée par l'intervention d'un être invisible. Les non-civilisés chrétiens, comme les autres, admettent l'existence d'anges gardiens, de diables, etc. ; il en résulte que la presque totalité des cas de possession signalés par les missionnaires se rencontrent chez des gens qui traversent cette crise de la conversion. Et comme les pasteurs et prêtres chrétiens indigènes croient à leur tour à la possession démoniaque, partie intégrante de leurs croyances millénaires, confirmées par les Evangiles, et comme ils n'ont pas les mêmes raisons que les missionnaires blancs pour en parler avec réserve, ils suggestionnent plus ou moins inconsciemment les néophytes, et développent ainsi davantage encore le nombre des démoniaques. « Toute conversion — écrit M. Allier — commence par *Kéa koula,* Je suis malade ! » (T. I., page 328).

D'où un certain nombre d'autres observations à retenir :

Tous les individus chez qui les « Disciples du Seigneur » réussissent leurs exorcismes sont des hommes ou des femmes qui avaient, déjà auparavant, perçu l'appel intérieur de la vie nouvelle, qui désireraient y répondre, mais en qui le désir était refoulé et opprimé par la personnalité ancienne. (T. I., p. 460).

Un mo-Souto, vivant loin de toute station, entend quelques rapports confus relatifs à l'Evangile. Il en est extrêmement agité. Tout de suite, il se figure qu'il est tourmenté par les esprits des morts. Il recourt à des purifications destinées à lui rendre le repos... Il finit par se convertir. (T. I, p. 349).

Un missionnaire des Frères Moraves au Surinam, réveillé, un soir, par un nègre qui fait du bruit à sa porte, accourt et constate que cet homme est pris par l'alcool. Le nègre, quoique païen, prie, tantôt en ronga, tantôt en zoulou ; puis se roule par terre, se frappe la poitrine en criant : « Ma conscience ! » (T. I, p. 351). [C'était bien sa conscience, ou plutôt sa subconscience, qui clamait la vérité dans l'ivresse ; la conversion se préparait dans son for intérieur].

Un autre païen, endormi par le choloroforme en vue d'une amputation, se met à parler de religion, et il en parle en chrétien, qu'il n'est pas dans la vie ordinaire. (*Ibidem*). [Mais le narcotique a mis à la surface son subconscient...]

Thané, une femme mo-Souto, très attirée par la doctrine nouvelle, mais incapable de se décider, croit entendre une voix qui lui dit : « Tu vas mourir ; voici le lieu de ta sépulture ; voici la pierre qui couvrira ton tombeau... »

Un mo-Relong, troublé, croit entendre une voix lui dire : « Jusqu'à quand vivras-tu dans le péché ? »

Le mo-Souto Nnotho a juré de tuer un homme qui a maltraité ses chevaux. Sur le point de le faire, il entend une voix qui lui dit : « Renonce à ta vengeance ; le compte que tu as à rendre est assez grand, sans y ajouter le sang de cet homme ».

Une toute vieille femme d'Antioka (Delagoa), désire se convertir. Elle va l'annoncer à un missionnaire, lui disant que, depuis plusieurs

Digitized by Google

jours, elle entend une voix qui la sollicite à suivre Jésus. (T. I., pp. 384-385).

Il n'est pas toujours aisé de s'assurer jusqu'à quel point le sujet a cru percevoir une vraie « voix » extérieure, un véritable son. Mais il y a des cas où le doute n'est pas possible. Dans celui-ci, par exemple:

Un moto-Souto raconte comment, après avoir été longtemps travaillé dans sa conscience, il avait oublié ses bonnes résolutions. Puis il continue : « Ainsi se passèrent plusieurs années. Un jour j'étais aux champs en train de cueillir du maïs, lorsque j'entends une voix qui me disait : « Quand te convertiras-tu ? » Un peu effrayé, je cherchais d'où pouvait venir la voix. Ne voyant personne, je me remis à la cueillette. Mais bientôt la voix répéta, plus forte et plus distincte : « Quand te convertiras-tu ? » Cette fois, la peur me saisit... » (*Ibidem*).

En ce dernier cas, aucun doute : l'hallucination auditive est complète. Mais pour le démonologue chrétien, ce n'est plus le démon ; c'est la voix qui se fit entendre à Saul, sur la route de Damas...

Plus souvent, la personnalité subconsciente sur laquelle ont travaillé les enseignements des missionnaires se manifeste par des rêves. « Le nombre est incalculable des conversions provoquées par des rêves, écrit M. Allier (T. I, p. 373). Les récits qui s'y rapportent pullulent dans les correspondances que nous dépouillons pour cette étude ». Les non-civilisés arrivent parfois à dire : « Pour se convertir, il faut avoir des visions » (*ibid.*) Plusieurs pages du livre de M. Allier sont consacrées à l'énumération de quelques-uns de ces rêves, que les indigènes considèrent comme surnaturels, ou qui ont eu, au moins, le pouvoir de les impressionner fortement.

Naturellement, les cas ne manquent pas où un néophyte, sur le point d'être baptisé, en est détourné par un rêve (1). On pourrait prévoir sûrement à quelles croyances s'arrêtera un homme — remarque M. Brochard (2) — si on connaissait toutes les conditions psychologiques dans lesquelles il se trouve à un moment donné.

Bien entendu, ces passages de la conscience se manifestent aussi — parfois avec une netteté et une violence plus fortes — dans les cas d'apostasie ou simplement de rechute dans la vie sensuelle du fétichiste. Au XVII[e] siècle, certains huguenots, après la révocation de l'Edit de Nantes, sous le coup de la persécution, avaient abandonné leur foi protestante ; à la suite de leur abjuration, ils étaient malades. Dès qu'ils revenaient à la profession publique de leur foi, ils étaient guéris. Des phénomènes semblables doivent avoir une cause identique ().

(1) ALLIER : t. I, pp. 369-370.

(2) *De l'Erreur.*

(3) ALLIER : *op. laud.*, t. I., p. 330.

Digitized by Google

Les Réveils religieux et les épidémies démoniaques

Un grand nombre de missionnaires ont eu l'occasion de constater des périodes de temps plus ou moins longues, pendant lesquelles les manifestations de réveil subconscient d'un Moi religieux se manifestent, non plus seulement sous une forme individuelle, mais collective, en prenant les proportions d'une épidémie. Voici, à ce sujet, quelques notes d'un missionnaire à Tutuila, dans les îles Samoa :

Un étonnant réveil s'est déclaré ce soir. Il n'y avait pas moins de mille indigènes au culte. Des cris se faisaient entendre de toutes parts dans la chapelle. Une vive anxiété remplissait tous les cœurs. Plusieurs auditeurs ont dû être portés dehors, parce que leur émotion les accablait... Il serait difficile, sinon impossible, de décrire cette scène. L'on voyait partout des hommes transporter dehors les femmes, dont plusieurs semblaient être tombées dans des convulsions... Un vieux chef, entre autres, a été porté dehors sans connaissance. Le Rév. Murray était incapable de parler ; sa voix a été étouffée par les sanglots et par les soupirs de l'assemblée, plusieurs fois durant le service.

On entend nuit et jours des prières et des pleurs dans toutes les directions... (1)

Epuisé moi-même, j'ai invité le diacre à prier ; sa prière a été fervente et accompagnée de larmes. Le Seigneur a paru descendre au milieu de nous... L'assemblée était inondée de pleurs, et nous nous sentions émus comme si Dieu eût été présent au milieu de nous... Plusieurs cœurs semblaient contrits, brisés, etc., etc.

Ces crises collectives d'exaltation religieuse ne sont pas la prérogative des non-civilisés ; l'histoire européenne en a enregistré des manifestations grandioses à l'occasion de l'an Mille, des Croisades, des Jubilés. Dans les pays catholiques, on les voit se renouveler tous les ans, par exemple à Lourdes, où elles sont signalées par des guérisons qui seraient impossibles en toute autre circonstance. Les Protestants ont connu les manifestations des Cevennes, des Anabaptistes, accompagnées de phénomènes de prédiction et de clairvoyance ; des Convulsionnaires de Saint-Médard, donnant lieu à des phénomènes physiologiques surnormaux extraordinaires, etc. ; ils connaissent encore les « Revivals » qui éclatent, de temps à autre, dans le Pays de Galles, pendant lesquels on signale aussi des apparitions de lumières inexplicables, etc.

Aussi au cours des « Réveils » de non-civilisés, s'opèrent des guérisons « miraculeuses ». On peut lire dans l'ouvrage du Rév. Rusillon (2) :

Une femme, muette depuis plusieurs années, remuée par les appels entendus, a exprimé le désir qu'on lui imposât les mains. Elle a pro-

(1) *Journal des Missions Evangéliques* de Paris, 1842, pp. 100-101.

(2) *Op. cit.*, p. 231-232.

Digitized by Google

noncé, à l'étonnement général, le traditionnel « *Afaka* », et confessé ses péchés devant une vingtaine de personnes. J'ai fait une enquête sur son compte. Elle était muette et elle parle, c'est un fait. Je l'ai fait lire et parler. Evidemment, il s'est passé quelque chose en elle...

D'ailleurs, ces crises collectives se constatent, telles quelles, aussi dans la vie politique d'un pays, au moment de crises difficiles, donnant lieu à de puissantes résolutions et de vastes espérances ; ce sont alors des périodes d'enthousiasme patriotique ou social d'une acuité et d'une étendue immenses ; d'autres « miracles », d'un autre genre, s'y réalisent.

Mais si nous signalons ici, à propos des « obsessions » et des « possessions », ces « Réveils », c'est qu'ils ont, plus que de l'analogie, une identité parfaite, au point de vue de leur nature et de leur origine, avec les *épidémies de possession démoniaque.*

Il s'agit d'une contagion psychique, c'est évident ; les individus constituant une foule s'excitent et s'incitent mutuellement. Mais il faut non moins évidemment qu'il y ait eu l'intervention déterminante d'une préparation restée en grande partie subconsciente, ainsi qu'un ensemble de circonstances faisant déclancher le mouvement ; ce qui est possible et fatal à une certaine heure ne le serait pas à une autre.

La bonne foi des « possédés »

On ne saurait aujourd'hui raisonnablement douter de la sincérité de la plupart des « possédés » — sincérité qui est généralement reconnue même par les psychologues et anthropologistes dont l'hostilité pour les phénomènes surnormaux est manifeste. C'est ainsi que, dans *Primitive Culture* (1), le Dr Tylor a cité le cas suivant :

Quand le Rév. Masson prêchait près du village de Pwo, un homme tomba en état épileptique, son esprit familier étant entré en lui pour le pousser à empêcher le peuple d'écouter le missionnaire ; il hurla frénétiquement ses dénonciations contre le prédicateur. Cet homme fut plus tard converti, et dit au missionnaire qu'il ne pouvait se rendre compte des accès dans lesquels il tombait jadis, mais qu'il lui semblait bien qu'un esprit parlait par son entremise, et qu'il lui fallait dire ce qui lui était inspiré par cet esprit.

Le Rév. Nevius relate de son côté (chap. XI), deux cas analogues, qui se sont produits dans la Mission à laquelle il était attaché à Chi-mi, dans le Shan-tung (Chine) ; ils lui ont été relatés en détail par un étudiant indigène en théologie, dont la maison était près de là, et qui connaissait fort bien les protagonistes de ces deux cas, l'un étant même son parent.

(1) Vol. II, p. 131.

Digitized by Google

Ces personnes ont été connues comme chrétiennes sincères et sérieuses jusqu'à leur mort. Elles déclarèrent que, durant plusieurs années, avant leur conversion, elles avaient été soumises à la possession de démons et avaient dû obéir à leurs ordres par nécessité, étant contraintes et intimidées par de graves afflictions physiques et mentales... L'une de ces personnes — une tante de l'étudiant en théologie — possédait même, à ce qu'on affirmait, de remarquables facultés de clairvoyance quand elle se trouvait dans l'état anormal (1).

Les « prodiges » qui devraient confirmer les exorcismes et les possessions

Partout et de tout temps, on a naturellement cherché dans les prodiges des indices concomitants à l'appui de l'authenticité des exorcismes. C'est ainsi que, dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* ( ), on lit que ce thaumaturge païen, après l'un de ses exorcismes, ordonne à l'esprit impur qu'il a chassé du corps d'un possédé, de renverser telle statue, qui se trouvait là, pour démontrer son départ ; la statue tombe aussitôt. L'historien Josèphe (3) assure avoir vu lui-même un exorciste israélite appelé Eléazar, en présence de Vespasien et de « toute l'armée », ordonner au démon de sortir d'un énergumène et, pour prouver sa sortie, de renverser en même temps un vase rempli d'eau ; ce qui eut lieu en effet.

Nous n'avons naturellement pas à discuter ici l'authenticité de ces « prodiges ». Notons plutôt que, parmi les cas relatés par le Rév. Nevius dans son ouvrage, et que nous avons reproduits plus haut, aucun n'est aussi remarquable, au point de vue qui nous occupe, que celui où, à la suite d'un exorcisme opéré par un indigène chrétien, les assistants crurent constater une agitation extraordinaire et inexplicable dans la basse-cour et l'étable à cochons de la ferme. Un incident de cette sorte peut revêtir un réel intérêt, même au sens spiritualiste. D'ailleurs, pas un de nos lecteurs n'a sans doute pu s'empêcher de rapprocher mentalement l'épisode dont il s'agit de celui si connu de l'Evangile, lorsque le Christ expulse du corps d'un possédé un démon qui se dit « Légion » et le fait passer dans le corps des pourceaux. Seulement, il faut s'assurer si ces faits ont été bien observés et fidèlement relatés. Les croyants peuvent admettre, grâce à leur Foi, l'exactitude du récit évangélique. Le simple historien, qui suit

(1) Voir, dans notre *Histoire du Spiritualisme expérimental* (« L'Homme Primitif », § 34), des déclarations d'indigènes qui, après leur conversion au Christianisme, ont persévéré à reconnaître l'authenticité de leurs anciennes facultés divinatoires et à les attribuer à l'intervention d'esprits. D'autres exemples se trouvent dans *Memoir of David Brainerd,* pp. 562, 348-351.

(2) *Philostrate* : liv. IV, § 20.

(3) *De Bello Judaico,* lib. VII, ch. XXV ; *Antiq.,* VIII, 2-55.

Digitized by Google

les textes d'un œil critique, y rencontre des détails qui ne sont pas de nature à le faire revenir du profond étonnement dans lequel le plonge l'apparition d'un troupeau de deux mille porcs dans un pays où il était défendu aux Juifs d'en manger. L'événement est bien enregistré par les trois évangiles synoptiques. Mais pour Marc (ch. V) et pour Luc (ch. VIII), il ne s'agit que d'un seul possédé ; pour Matthieu (ch. VIII, 28-33), les possédés sont deux. Un désaccord de cette espèce, joint à d'autres détails fâcheux que l'on observe dans le même texte évangélique, jetteraient la suspicion sur le récit des témoins du fait publié par M. Nevius, ou sur celui d'un cas métapsychique ou judiciaire quelconque.

De même, on s'est toujours préoccupé d'étayer par des faits merveilleux l'authenticité de l'état de « possession démoniaque ». Nous venons de rencontrer plusieurs de ces prodiges dans cette petite étude. D'abord, les facultés intellectuelles de certains possédés paraissent supérieures à celles que ces mêmes individus possédaient dans leur état normal. A ce sujet, l'on signale surtout le fait de parler des langues ignorées, ou en vers, etc. — toutes des merveilles sur lesquelles il est cependant malaisé de se prononcer lorsqu'on ne connaît pas à fond la culture du possédé — et parfois même quand on la connaît. Ensuite, on signale souvent chez les possédés des éclairs de « clairvoyance », ou des phénomènes de nature physique, dont il est beaucoup plus facile de constater l'authenticité, mais qui sont moins probants, dans le sens de la « possession démoniaque », que la plupart de nos missionnaires ne le supposent.

A ce sujet, arrêtons-nous, à titre d'exemple, à l'un des faits surnormaux les plus caractéristiques parmi ceux que nous avons rapportés d'après M. Nevius, c'est-à-dire à celui dans lequel une « possédée » annonce l'arrivée imminente du Rév. Ling, qu'elle voit en chemin, traversant un cours d'eau, accompagné de deux hommes. Les faits de cette sorte sont bien connues des métapsychistes. Nous nous bornerons à en reproduire un, qui ne présente d'autres avantages sur les autres que d'être le décalque de celui auquel nous venons de faire allusion. Il a été relaté par le docteur Terrien (médecin-directeur de la Maison de Santé de Nantes-Doulon, ancien interne des Asiles d'aliénés de la Seine), d'abord dans un Congrès des aliénistes à Toulouse, ensuite dans une conférence qu'il a faite au cours des premiers mois de 1914, à la Société de Médecine de Nantes, dont M. Terrien est le Président (1). Voici le passage qui nous intéresse dans cette conférence :

J'étais appelé un jour à Chauché, petite commune de Vendée, pour y

(1) Le texte de cette conférence a été reproduit par les *Annales des Sciences Psychiques*, juillet 1914.

Digitized by Google

voir un malade. Or, au lieu d'un malade, on avait profité de mon passage, et on m'en fit visiter quatre, trois dans des villages différents. Ce jour-là, travaillait chez moi, à la couture, une fillette de 14 ans, la jeune Estelle X... Après avoir examiné mon quatrième malade, me sachant en retard pour le déjeuner, je montai vite en voiture, et de toute la vitesse de mon cheval, je franchis les huit kilomètres qui me séparaient des Essarts, mon domicile d'alors. Quand j'arrivai dans la cour de la maison, Mme Terrien qui m'attendait avec impatience, me dit en riant — car elle s'imaginait bien me raconter une sorte de roman — : « Je savais que tu serais en retard ; je savais même qu'au lieu d'un malade, tu en avais visité quatre et dans des villages différents » (et elle m'indiqua les noms des malades et leurs villages respectifs). On peut juger de ma stupéfaction, car tout était exact. Or, personne, en dehors de moi, ne pouvait connaître ces détails. Devant ma surprise, Madame ajouta : « C'est Estelle qui, ce matin, s'est endormie spontanément pendant qu'elle cousait, et qui, dans cet état de somnambulisme, m'a fait, il y a un quart d'heure environ, ces stupéfiantes révélations, révélations auxquelles je ne croyais nullement : « Tu attends ton mari ? — s'était-elle écrié — imbécile que tu es ! (Nous ferons remarquer dès maintenant qu'Estelle, dans cet état particulier, tutoie tous ceux qui l'approchent, se montre même grossière dans ses expressions, alors que, dans l'état normal, elle est extrêmement correcte.) Tu l'attendras encore longtemps .» Et elle m'a donné les raisons du retard, les visites supplémentaires, les noms des malades, etc., sans oublier ce dernier détail qu'un cultivateur instruit du passage du Docteur l'attendait sur la route, guettant son retour. Or, ce renseignement était exact ; tout du reste était exact. Je fus stupéfait d'une pareille révélation ; et Madame qui, jusque-là avait cru à du délire, ne fut pas moins surprise, lorsqu'elle sut que tout le récit de son ouvrière était l'expression de la vérité.

Le Dr Terrien continue en rapportant quelques faits du même genre, observé depuis lors avec le même sujet. Comment ce praticien les explique-t-il ? Après avoir fait remarquer que sa mentalité scientifique l'empêche d'accueillir à cet égard une interprétation fondée sur la croyance aux esprits, il croit tout expliquer en disant que la jeune Estelle était « hystérique ». Il suffit de réfléchir un instant pour comprendre que ce mot n'explique en réalité rien du tout. parce que le problème consiste à savoir comment le fait d'être hystérique, ou de ne pas l'être, permet de voir à distance. Mais en somme, le parallèle entre le cas relaté par le Dr Nevius et celui raconté par le Dr Terrien est frappant et manifeste. Si les faits examinés par le Dr Terrien s'étaient produits en Chine, aucun doute que leur protagoniste aurait été regardée comme une possédée, non seulement par ses concitoyens (hormis quelques lettrés confuciens), mais aussi par la plupart des missionnaires catholiques. Il est d'ailleurs impossible de prouver que cette hypothèse spiritualiste est fausse : simple question d'appréciation fondée sur des analogies avec d'autres cas interprétés précédemment dans un sens ou dans l'autre.

Digitized by Google

Ce qui ressort de cette petite étude

La faiblesse des documents que les missionnaires nous présentent au sujet de la « possession » chez les peuples non-chrétiens s'explique en partie par la difficulté indéniable de recueillir des témoignages sérieux dans ces pays, en partie par l'incompétence scientifique des rapporteurs, mais surtout par leurs préoccupations théologiques. L'étude de ces faits aboutit, dans la plupart des cas, à l'examen de la personnalité qui se manifeste dans le possédé. Or, le missionnaire est tout d'abord préoccupé par la question du libre arbitre, lequel paraît menacé par ces théories de « dépersonnalisation » et de « personnalités alternantes », dont le théologien n'a d'ailleurs, le plus souvent, qu'une idée fort imparfaite. Ensuite, à ses yeux, s'il y a « possession », ou « obsession », elle est, *a priori*, l'œuvre du démon. Or, n'oublions point que Chinois, Japonais, Hindous, Africains, Océaniens, Indiens d'Amérique, tant qu'ils ne sont pas convertis par les missionnaires européens, n'attribuent nullement ces phénomènes au démon, dans la signification chrétienne de ce mot. Les esprits possesseurs sont généralement pour eux des « esprits des morts » ; plus rarement des « dieux », des « génies » ; mais ceux-ci sont fréquemment, selon les croyances de ces peuples, des âmes de décédés ayant évolué. Le missionnaire, devant plier les faits aux doctrines dont il s'est fait le divulgateur, se trouve ainsi gêné dans ses recherches, qu'il est contraint de dénaturer inconsciemment, ou de tronquer au beau milieu, quand elles prennent un pli « dangereux ». Avouons que les spirites d'un côté, les savants « positivistes » de l'autre, ne se montrent pas moins ingénieux, la plupart du temps, dans leurs efforts pour amener les faits à justifier les doctrines qui leur sont chères, l'impartialité, même relative, étant en ces investigations quelque chose d'absolument exceptionnel.

Il ne peut être question de porter un jugement sur le problème de l' « obsession » et de la « possession » avant d'avoir étudié les faits et gestes des démoniaques et des démonologues européens, depuis le commencement du Moyen Age jusqu'à la grande transformation qui s'est opérée dans notre mentalité à la suite des ouvrages des philosophes du XVIII[e] siècle. Nous voulons dire : avant de les avoir étudiés à la lumière des recherches scientifiques modernes sur les maladies de la personnalité, mais aussi en les mettant en rapport avec les cas recueillis par les spirites contemporains et parmi lesquels on en rencontre de réellement troublants.

Toutefois, ce que nous avons dit jusqu'ici est de nature à faire déjà ressortir que les phénomènes surnormaux constituent en somme le pivot sur lequel tourne presque toute la question des supposés démoniaques. Sans l'apparition fréquente de faits surnor-

Digitized by Google

maux chez les « énergumènes », jamais l'humanité n'aurait cru avec cette universalité et cette constance (même à des époques où le savoir avait déjà beaucoup progressé), à l'intervention d'êtres spirituels dans certains troubles psychologiques et physiologiques,

Que dire, en ces conditions, des psychologues et aliénistes qui continuent de se documenter à cet égard *uniquement* par l'examen de malades ne présentant aucun phénomène paranormal ? Le moins que l'on puisse penser, c'est que ces chercheurs, tout en recueillant des matériaux utiles à certains points de vue, sont tout à fait à côté de la question en ce qui concerne la « possession démoniaque ». Dans cette branche de la psychologie comme dans la plupart des autres, la Métapsychique ne peut que devenir, de plus en plus, une science indispensable et souvent dominante, sans laquelle un grand nombre de travaux de cette catégorie se trouvent viciés par une incompréhension plus ou moins grande du sujet, et, par conséquent, sont condamnés à demeurer incomplets et caducs.

C. DE VESME.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Quand le navire...

Par Jules ROMAINS

Voici un roman qu'on a presque le droit d'appeler métapsychique. Il mérite donc d'être connu de nos lecteurs. L'auteur, écrivain singulièrement original, et de grand talent, y a exposé un des phénomènes les plus rares de toute notre science, un *Phantasm of a Living*, c'est-à-dire une hallucination véridique *provoquée* et *objective*.

Si rares qu'elles soient, ces hallucinations provoquées, objectives, (expérimentales, par conséquent), ont été déjà constatées quelquefois dans des conditions telles que le doute n'est pas possible. Et d'ailleurs ce beau phénomène se rattache étroitement aux *voyages*, tels qu'il y a trois quarts de siècle les magnétiseurs en faisaient faire à leurs sujets lucides pour leur permettre de voir, au cours de ces voyages, les faits et gestes de tels ou tels personnages, en des moments déterminés, et dans des lieux inconnus à l'état de veille et exactement décrits en état somnambulique.

En deux mots, voici le sujet du roman. Lucienne, une jeune femme récemment mariée, passionnément — (et très sensuellement) — éprise de Pierre, son mari, doit le laisser s'absenter, car Pierre est commissaire à bord d'un grand navire qui vient de partir. Mais elle se résigne mal à cette séparation et pense à son Pierre avec une telle puissance qu'elle réussit à s'extérioriser et peut aller (en corps astral) retrouver Pierre sur son bateau. Tout cela est fort bien raconté : mais il me semble que la réalité, (quand de certains faits réels, exacts, les percipients nous apportent le récit circonstancié), a peut-être, malgré le prestigieux talent de Jules Romains, plus d'intérêt que la fiction.

Donc, ce n'est pas sur cette hallucination provoquée, cette extériorisation du corps astral, ce voyage de Lucienne, que nous appelons résolument toute l'attention de nos lecteurs ; c'est sur une observation très profonde de Jules Romains. Il convient d'insister, car on n'y a pas encore — à ce qu'il me paraît — suffisamment réfléchi, et je vois une haute portée aux réflexions de Jules Romains, à ce propos.

Digitized by Google

Dans la vie de Lucienne et de Pierre, un phénomène étrange, prodigieux, qui contredit toutes leurs connaissances habituelles, qui est en opposition formelle avec leur vie de chaque jour, en un mot, un *miracle,* un vrai miracle, a surgi. Il semble donc qu'ils devraient, après cette preuve éclatante du surnaturel, modifier leurs conceptions de l'univers. Eh bien ! non ! Le train-train de leur vie se poursuit. Ils n'en parlent pas entre eux, comme s'ils avaient peur de la réalité. Ils vivent comme ils avaient vécu. Pierre continue à faire fonction de commissaire ; Lucienne, à jouer du piano.

Parfois, il est vrai, Pierre est surpris de son indifférence, et il fait des remarques étonnantes de profondeur.

« Si je crois qu'un fait comme ça est vrai et possible, écrit-il, il y a mille et mille autres faits qui sont vrais et possibles... ils forment un monde, un monde immense. Je ne suis pas assez bête pour m'imaginer qu'on peut le reléguer au fin fond des nuages comme un continent antarctique. Peut-être... les objets et les gens qui m'entourent, comme je me les suis représentés jusqu'ici avec l'appui du sens commun et de la science, ne forment-ils qu'une surface, une espèce de décor bien conditionné !... »

Ailleurs il prend une comparaison ingénieuse.

« Un camelot dit : « Je vais vous ressusciter un mort, *un* des vôtres, quelqu'un du quartier, qui vous voudrez », et, en effet, il le ressuscite. Le mort paraît. L'homme dit au mort de s'asseoir un instant... pour reprendre du souffle, puis de se lever et de parler un peu, de rappeler aux personnes qui l'ont connu quelques souvenirs... Je vois très bien les têtes du rassemblement, les yeux à la fois amusés, inquiets, malheureux, une moue sur bien des lèvres, la crainte d'être dupes, ou, mais plus encore, le malaise d'être témoins, l'envie de se dérober. Et plusieurs en effet s'en vont, comme des gens qui n'ont pas de temps à perdre. Ils se contentent de dire en souriant et sans appuyer : « C'est drôle ». Peut-être que cent pas plus loin ils s'arrêtent devant un étalage de chaussures ou une affiche électorale. »

Cette indifférence, cette apathie, cette inertie devant le mystère a quelque chose d'effarant. Pourtant on peut se l'expliquer.

Les faits de cet ordre sont vrais assurément. Ils sont vrais, mais extrêmement *inhabituels.* Or, on ne peut exiger du vulgaire qu'il se dirige d'après les faits inhabituels. Pierre a vu le fantôme de sa femme, dans sa cabine de navire, et il sait, d'après les cahiers que Lucienne a écrits, qu'elle a visité astralement, ce même jour, à cette même heure, la cabine du navire. Phénomène étrange, merveilleux, mystérieux, incompréhensible, qui ouvre des horizons inattendus, car cette hallucination a été *véridique.* Lucienne s'est assise sur le lit, où la forme de son corps est restée. Oui et oui ! il n'y a pas à en douter. Lucienne s'est extériorisée.

Digitized by Google

En quoi ce fait inhabituel, étrange, inouï, doit-il changer la conduite de Pierre ? Il continuera à faire ses écritures de commissaire, il ira dîner quand sonnera la cloche du dîner, il allumera une cigarette, il causera avec ses amis ; car, malgré tout, il comprend que ce phénomène ne va pas transformer les murs de sa cabine, le menu du diner, le tangage et le roulis du bateau. L'apparition de Lucienne est un fait qui est en dehors de la vie habituelle, normale, régulière, convenue. Il ne faut pas perdre pied, et se laisser mener par une vapeur, quelque authentique que soit cette vapeur.

Si je pouvais citer mon exemple personnel — et je crois bien que maints de mes amis sont dans mon cas — j'ai assisté à des faits étranges, à des prémonitions surprenantes, à des télékinésies qui m'ont stupéfié. J'ai tenu entre mes mains, pendant vingt-neuf secondes la main d'un fantôme. J'ai eu vingt fois la preuve évidente qu'il y a un sixième sens. Et cependant j'ai dû continuer à mener ma vie habituelle, écrire des lettres, jouer au bridge, lire des journaux, embrasser mes enfants, faire mon cours de physiologie, corriger des épreuves, tout comme si le miracle n'avait pas fait invasion dans ma vie.

Vraiment, on ne peut demander aux pauvres hommes, englués dans un monde matériel étroit, de tenir compte de ces anomalies incompréhensibles, et de ne pas continuer à vivre exclusivement occupés du monde matériel qui les enserre ; car les phénomènes métapsychiques sont d'une rareté qui les élimine de notre vie courante, de notre *pacte,* comme le dit une belle expression symbolique de M. Romains.

Et cependant... et cependant... si les hommes vulgaires ont le droit de se conduire ainsi, de dire en hochant la tête : « C'est très drôle ! » et de passer, les savants ont une mission tout autre. Qu'ils continuent à mettre leurs pantoufles, à fumer leur pipe, et à souffler dans leur café au lait s'il est trop chaud, soit ! Mais au moins qu'ils fassent un effort de pensée. Puisque des phénomènes sont là, terrifiants, extraordinaires, qui nous révèlent un monde totalement inconnu, plus vaste que nous ne pouvons le supposer, qu'ils ne s'endorment pas dans la quiétude stupide de Chrysale. Que le pot soit trop salé, et que la viande soit brûlée, c'est affaire à Martine, mais Chrysale doit aller plus haut et plus loin.

Laissons Chrysale ! il déteste les savants, et il est assez bête pour ne pas comprendre. Mais heureusement, il y a de par le monde des hommes qui ont la religion de la science, c'est-à-dire de la vérité. Ils ne se laissent pas obnubiler par la vérité d'aujourd'hui ; car il est de toute évidence que la vérité d'aujourd'hui est très différente de la vérité de demain. Donc ils seraient inexcusables, quand Crookes, Lodge, Flammarion, leur apportent des faits éblouissants,

Digitized by Google

étranges, *qui remettent le monde en question,* comme dit J. Romains, de dire : « C'est assez drôle. Mais cela n'empêche pas la combustion du phosphore avec l'oxygène. Cela ne nous rapprochera pas de la *Proxima Centauri.* N'y pensons plus. C'est trop fatiguant. Retournons à nos galvanomètres, à nos microscopes, à nos balances. »

Je ne puis partager cet esprit de renoncement. Puisque ces mystérieux faits existent, j'espère véhémentement que la science leur trouvera une explication, et je me croirai scientifiquement déshonoré si je ne la cherchais pas, cette explication, avec toutes les faibles forces de mon intellect humain.

En tout cas, sans rien changer à ma vie de chaque jour, — ce qui serait fou, — je change ma conception du monde. C'est un décor derrière lequel se cachent des forces inconnues, immenses. Et, si nous les nions, ces forces, c'est par une misérable paresse de l'esprit.

Donc, ne nous endormons pas et travaillons !

CHARLES RICHET.

Digitized by Google

La Cryptesthésie expérimentale chez tout être humain

Les expériences sur la cryptesthésie présentent un très grand intérêt pour les deux raisons suivantes. Tout d'abord, parmi les différents phénomènes de la Métapsychique, la cryptesthésie est le plus fréquent ; ce phénomène ne semble pas être, comme les autres, produit, à l'exclusion presque absolue de la plupart des individus, par certains êtres exceptionnels. En deuxième lieu, seule la multiplicité des expériences peut apporter quelque lumière sur le mécanisme de ce phénomène.

La première de ces deux raisons est, à mon avis, d'une importance capitale. Si, d'une part, certaines très belles expériences ne sont possibles qu'avec certains rares individus, d'autre part, il en est de presque aussi belles qui ont lieu sans l'intervention de ces êtres exceptionnellement doués. Dans le premier cas, nous remarquons de suite que les résultats sont en quelque sorte réguliers, dans le second cas ils sont accidentels. Un examen suivi des différentes expériences qui ont été faites semblerait montrer que lorsqu'un individu se découvre pourvu du pouvoir cryptesthésique, il lui est généralement possible de donner par la suite une série de résultats positifs, à condition, toutefois, que le premier phénomène observé soit de nature à le convaincre de l'existence d'un sixième sens. Les monitions, et particulièrement les monitions de mort, qui sont presque toujours accidentelles ne tombent pas sous cette catégorie, car, bien qu'étant particulièrement frappantes, elles suscitent chez l'individu qui en est l'objet des émotions telles que le fait annoncé ou pressenti le préoccuppe à l'exclusion de toutes considérations d'ordre scientique. Il est certain que dans la presque totalité des cas, les monitions sont, en ce qui concerne les individus qui en sont l'objet, des accidents isolés.

Laissant entièrement de côté la question de la cryptesthésie par transe, guides, etc., pour ne considérer que ce que l'on pourrait appeler la cryptesthésie normale, il résulte des données acquises que ce phénomène est beaucoup plus répandu qu'on ne pourrait le supposer.

Dans un récent ouvrage (Analysis of Magie and Witchcraft), j'ai essayé de montrer que seule l'existence du pouvoir cryptesthésique pouvait expliquer ce qui reste des légendes du passé lorsque celles-ci ont été analysées au point de vue scientifique et historique. De cet

Digitized by Google

examen, j'ai dû conclure que ce pouvoir était vraisemblablement plus développé parmi les civilisations primitives qu'il ne l'est de nos jours. D'autres études m'ont amené à conclure que ce sixième sens existe à l'état latent chez la plupart des individus.

Deux hypothèses se présentent : ou bien ce sixième sens représente ce qu'il nous reste d'un sens instinctif que l'évolution a fait disparaître, ou bien c'est au contraire un sens latent, rudimentaire. et susceptible d'être développé. La première de ces hypothèses est assez bien confirmée par les curieux exemples de l'instinct chez les animaux, d'une part, et par la prédisposition des êtres primitifs aux phénomènes de clairvoyance d'autre part. Les primitifs, les hystériques, les dégénérés, les malades, tous ceux chez lesquels l'inconscient se développe aux dépens du conscient présentent généralement des symptômes cryptesthésiques assez nets.

La seconde hypothèse repose sur des bases plus frèles, nous ne nous y arrêterons pas ici.

Dans un cas comme dans l'autre, le don de cryptesthésie paraît exister à l'état latent chez la plupart des individus, mais généralement à un degré si faible qu'il passe tout à fait inaperçu. L'important est de savoir si ce sens peut être développé chez un sujet normal, et pour répondre à cette question, il faudrait en connaître le mécanisme. La multiplication des expériences seule peut apporter la solution du problème.

Nous nous heurtons ici de suite aux difficultés d'ordre expérimental que je me propose d'exposer rapidement. Les expériences que je vais décrire n'ont, je l'avoue de suite, aucune valeur scientifique puisque je suis à la fois sujet et expérimentateur et que, par conséquent, elles ne sont pas contrôlées. Elles peuvent pourtant servir de guide et d'exemple, et c'est là leur but unique.

Une première difficulté consiste en ce fait, que pour des expériences simples, la cryptesthésie ne se manifeste que par le degré d'excédant des résultats positifs sur le chiffre qu'indique le calcul des probabilités. Il est bien évident que le nombre d'expériences doit être considérable si l'on veut en déduire une conclusion quelconque. Mais ceci n'est plus compatible avec la nature même du phénomène qui est essentiellement fugitif. Procédons par analogie. Supposons un individu doué d'un sens de l'odorat très développé qui lui permet de reconnaître par ce sens seul divers objets qui lui sont présentés. Il est de toute évidence qu'en multipliant les expériences il subira une fatigue plus ou moins rapide ; il y aura des jours, des heures même, où il sera bien ou mal disposé. Les odeurs qui l'entourent. la nature de la nourriture qu'il a absorbée, seront autant de facteurs qui interviendront pour modifier les résultats.

Il en est de même, à plus forte raison, pour un sens aussi fugitif que le sens cryptesthésique dont nous ne connaissons nullement

Digitized by Google

le mécanisme, et la multiplication des expériences peut donner des résultats tout à fait faux.

Je suppose, par exemple, que sur 20 expériences consécutives, les dix premières soient positives et les dix dernières négatives, la probabilité relative à l'expérience étant de 50 %. Théoriquement je ne peux rien conclure. Mais si, par contre, je fais à des intervalles réguliers des séries de groupes de 20 expériences consécutives et que je trouve que dans chaque groupe, bien que le pourcentage de résultats positifs n'est que de 50 %, ceux-ci se trouvent invariablement dans la première moitié du groupe, je suis en droit de conclure : 1° qu'il y a bien cryptesthésie et 2° qu'il y a fatigue au bout de dix expériences consécutives.

Et pourtant sur le nombre total d'expériences, les résultats positifs ne dépassent pas le chiffre indiqué par le calcul des probabilités.

S'il en est ainsi de la fatigue, il en est de même du jour, de l'heure, de l'état physique et mental de l'opérateur. Ceci est une question très délicate.

Voici un exemple d'une expérience où il s'agissait, entre trois cubes, l'un bleu, l'autre rouge, le troisième blanc, d'en prendre un au hasard et d'en déterminer la couleur. Je reproduis ici un groupe de 20 expériences. Les dix premières expériences ne présentent pas une seule erreur. Les dix suivantes sont très mauvaises ; le résultat total est à peine en excès du chiffre de probabilité.

Mais par contre, toutes les feuilles d'expériences présentent cette même disposition ; les dix ou douze premières sont excellentes, les autres médiocres ou mauvaises. Il y a donc cryptesthésie évidente, contrairement à ce qu'indiquait une simple statistique.

Premier Exemple.

N° de l'expérience		*Couleur annoncée*	*Couleur réelle*
1	Exact	Bleue	Bleue
2	»	Bleue	Bleue
3	»	Rouge	Rouge
4	»	Bleue	Bleue
5	»	Blanc	Blanc
6	»	Rouge	Rouge
7	»	Blanc	Blanc
8	»	Blanc	Blanc
9	»	Bleue	Bleue
10	»	Rouge	Rouge
11	1re Erreur	Rouge	Bleue
12	Exact	Rouge	Rouge
13	2e Erreur	Blanc	Bleue
14	3e Erreur	Blanc	Rouge

Digitized by Google

N° de l'expérience		Couleur annoncée	Couleur réelle
15	4e Erreur	Rouge	Bleue
16	5e Erreur	Rouge	Blanc
17	Exact	Blanc	Blanc
18	6e Erreur	Bleue	Rouge
19	7e Erreur	Blanc	Rouge
20	8e Erreur	Rouge	Bleue

Il s'agit donc de ne multiplier les expériences qu'avec discernement si l'on veut éviter de faire fausse route. Il me semble que le mieux est de faire un grand nombre d'expériences préliminaires et de ne passer aux expériences que l'on enregistre qu'après avoir soigneusement étudié ces questions.

En ce qui concerne les expériences plus compliquées, il se trouve généralement qu'elles présentent, de par leur caractère même, moins de difficultés. Mais elles sont par contre beaucoup plus rares, et il faut s'armer contre le découragement.

A titre d'exemple, je citerai la suivante qui est assez remarquable. Je dois ajouter qu'avant de commencer ces expériences je ne me doutais pas de posséder un pouvoir cryptesthésique quelconque, et c'est cela même qui me fait concevoir que ce pouvoir existe et peut être développé chez la plupart des individus.

J'avais pris en main une lettre dont je ne connaissais bien entendu pas le contenu. Au bout de vingt minutes de réflexion, je n'avais pu percevoir que deux sensations : des fleurs, et une femme âgée fermant les yeux.

La lettre annonçait au destinataire que la personne qui l'avait écrite venait de recevoir un bel envoi de fleurs pour Pâques. Le restant de la lettre annonçait la mort d'une dame âgée. La lettre ne contenait d'ailleurs pas autre chose.

Il n'y a plus ici de calcul de probabilité. L'expérience est absolument probante, mais les résultats de cette nature sont difficiles à obtenir et leur rareté décourage les plus tenaces.

Quand nous abordons la question du mécanisme du sixième sens, de la façon dont les images se forment, le sujet devient très difficile.

Il me semble que la cryptesthésie consiste en la formation d'images mentales très vagues, très fugitives, dont la plupart des individus ne sont pas conscients. Ceux qui développent ce don, au contraire apprennent à reconnaître ces images, à les traduire, à en extraire le sens véritable, d'où les indications vagues mais correctes des uns, et les indications précises des autres.

Supposons par exemple que l'on montre à trois personnes une inscription en hiéroglyphes égyptiens. Le premier, ignorant, y verra une simple image et n'y attachera aucun sens. Le second, instruit,

Digitized by Google

mais n'ayant pas étudié l'écriture idéographique pourra quand même dégager une idée générale et imprécise : il dira : « il s'agit d'un roi ou d'un général, il y a des hommes qui travaillent à porter des pierres, je vois un couteau, des épis, des vaches. »

Le troisième, savant égyptologue, donnera sans hésiter la traduction complète et le sens précis de l'inscription.

Il me semble qu'il ressort assez clairement des différentes expériences de cryptesthésie qu'il s'agit de quelque chose d'analogue. J'attirerais tout particulièrement l'attention à ce sujet sur les expériences de Pascal Forthuny.

C.-W. OLLIVER.

Digitized by Google

Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE *(Suite)*

c) MODÈLES D'ATOMES *(suite)*

Mécanisme d'Atomes dynamiques. — Lumière ou Rayons X. Structure de l'Electron. — Emission ou Ondulation ?

Maintenant que nous avons examiné la genèse des principaux modèles d'atomes donnant l'explication de la structure des raies spectrales, nous sommes à même de saisir le mécanisme quantique du dit atome dynamique.

Résumons vivement les conceptions nouvelles que nous avons acquises sur « *l'atomistique* ».

C'est en partant des résultats solides de l'expérience, les seuls sur lesquels s'appuient les physiciens modernes, qu'ils ont tenté d'expliquer l'ensemble de la réalité sensorielle qui se présente sous la forme d'un faisceau convergent de théories que nous pouvons résumer ainsi, d'après M. Marcel Boll :

1° Pour des raisons que nous ignorons, l'*Univers* est parsemé de volumes scalaires (d'espace) ou l'*énergie* est extrêmement condensée : ce sont précisément ceux que tout le monde appelle matière (théorie de l'inertie de l'énergie) (voir nos précédents articles) ;

2° Cette forme de l'énergie qu'est la matière se résout en deux espèces de particules électrisées : les corpuscules d'électricité négative (résineuse) ou *électrons* et les

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique (Voir *R. M.*, n^{os} 2, 3, 5 et 6, 1928 ; 1, 3, 1929).
  a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
  b) Energie rayonnante.
  c) Modèles d'atomes et de cristaux.
  d) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein et discussion.
V. — Synthèse de la gravitation.
VI. — Temps et Espace.
VII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VIII. — L'avenir des transformations de l'Energie.

Digitized by Google

noyaux, chargés positivement. La masse du premier trouve, en majeure partie, son origine dans sa charge électrique ; et il semble bien en être de même pour les seconds dans l'atome matériel neutre (théorie électrique de la matière) ;

3° Tandis que jusqu'ici l'*électron* n'a jamais été décomposé, les phénomènes de désintégration — spontanée (radium) ou artificielle (bombardement) — nous révèlent les noyaux comme des agglomérations d'électrons (électrons nucléaires) et de corpuscules d'électricité positive, tous identiques, ou *protons*. L'électron et le proton sont donc actuellement les deux seuls constituants primordiaux (théorie de l'unité de la matière), le proton s'identifie avec le plus simple des noyaux, le noyau de l'hydrogène auquel correspond un seul électron satellite en giration autour de ce proton ;

4° Les atomes sphéroïdaux sont des systèmes — *électriquement neutres* — constitués par un noyau autour duquel gravitent sur plusieurs couches (elliptiques d'après Sommerfeld) un nombre d'électrons (électrons liés ou satellites) qui varie entre 1 (hydrogène) et 92 (nombre atomique de l'uranium) ; le diamètre d'un électron n'est que la cent-millième partie (10^{-5}) du diamètre de l'orbite extrême ;

5° Sous certaines influences (bombardement, irradiation, etc.), les atomes peuvent perdre un ou plusieurs électrons périsphériques ou, inversement, fixer à leur surface un ou plusieurs électrons libres supplémentaires : ainsi modifiés, ils prennent le nom d'*ions* (positifs ou négatifs).

La présence des ions a été mise en évidence dans les gazs (dits ionisés), dans les solutions saturées et dans les cristaux (J. Perrin) ;

6° Dans les gaz, en particulier, il arrive qu'un petit nombre d'atomes se réunissent entre eux ; ces assemblages, maintenus par des forces électro-magnétiques, sont les *molécules* animées de translations rapides et désordonnées (*mouvements browniens*), à partir desquelles on retrouve (par déduction) les lois classiques qui concernent la *pression*, la *température*, l'*énergie* ($1/2\ mv^2$), en appliquant le calcul des probabilités aux principes de la mécaniques (théorie cinétiques des gaz, étendue ensuite aux solutions et aux émulsions) ;

7° Les principes de la mécanique rationnelle, qui avaient déjà abouti à une impasse dans le problème de l'émission et de l'absorption des ondes électro-magnétiques, sont contredits par les propriétés de la matière à basse température ; dans l'un et l'autre cas, il est nécessaire alors de « *quantifier* » les échanges d'énergie entre particules, de limiter à des valeurs discontinues la possibilité de tels échanges : c'est la paradoxale *théorie des Quanta* (de l'allemand Planck) dont l'approfondissement ouvre des horizons nouveaux sur les édifices atomiques, en révélant les sauts brusques d'électrons d'une orbite elliptique sur une autre (modèles d'atomes de Bohr et Sommerfeld) ;

8° Ceci nous conduit à l'*énergie rayonnante* qui, d'après Maxwell (1865) — en s'appuyant sur les découvertes de Gausts, d'Ampère et de son illustre maître Faraday — n'est autre que la propagation à travers l'espace, de deux champs perpendiculaires (en quadrature), l'un électrique, l'autre magnétique, rapidement variables, mais solidaires, l'un ne pouvant exister sans l'autre ; ce qui conduisit Hertz (vingt ans plus tard) à chercher et à trouver les ondes qui porte son nom et qu'emploient aujourd'hui la radiotélégraphie, la radiophonie, la télévision et la télémécanique (de Branly).

Par ce fait même que l'œil humain (la rétine) est sensible seulement à certaines radiations (dites lumineuses), ce fut donc par la lumière que débuta l'étude de l'énergie rayonnante.

Cependant, dès les premières années du XIX^{e} siècle, on s'aperçut que la vision est un phénomène *subjectif*, sans rapport avec la nature objective du rayonnement, et que les radiations ne possèdent aucune propriété physique particulière, puisqu'elles se prolongent par les rayons infra-rouges et ultra-violets, qui furent d'abord décélés par leurs effets calorifiques (Bolomètre de Lengley) et chimiques (actiniques). Le caractère ondulatoire de la lumière reconnue par Huygens, Young et Fresnel, s'étend aux

Digitized by Google

« *radiations invisibles* » et le domaine de l'optique physique s'en trouva considérablement accru.

A l'autre extrémité du spectre, du côté des rayons très vibrants ultra-violets, les rayons X ou de Roentgen (qui les découvrit en 1896) et les rayons « *Gamma* » des radio-éléments (radium entre autres), indépendamment de leurs applications thérapeutiques, permettent d'explorer l'invisible.

Telles sont les *ondes électro-magnétiques*, diverses variétés de l'énergie rayonnante.

Un progrès essentiel fut récemment atteint à la suite de Lorentz, de Planck, de J.-J. Thomson, d'Einstein, et Rutherford, par *Bohr* (modèle atomique) et ses dignes continuateurs Epstein, Ehrenfest, Schwarzschild, Sommerfeld, Rubinowicz, Burgers, Kramers, L. Brillouin, M. de Broglie, etc... : l'audacieuse théorie des « *quanta* » nous renseigne avec une singulière précision sur l'émission et l'absorption du rayonnement, mais le phénomène de propagation reste encore inexpliqué. Nous en tenterons la solution en développant notre synthèse de la gravitation universelle étendue à l'atome et à l'électron quasi-sphériques et inclinés sur leur axe respectif de rotation.

Ces vérités ne sont pas simplement des énoncés dogmatiques, elles sont justifiées par les expériences des physiciens avertis de tous les pays du monde depuis plus d'un quart de siècle. Nous pouvons les admettre et les passer sommairement en revue (1), de façon que chacun puisse comprendre qu'elles sont les ou la clef des « *radiations humaines* » qui se trouvent à la base de tous les phénomènes métapsychiques ; ces vérités nous feront mieux saisir le processus de notre théorie électro-magnétique de la gravitation et tout ce qu'elle permet d'expliquer logiquement.

Voyons d'abord l'action de la lumière sur les atomes matériels et le bombardement des atomes par des corpuscules électrisés animés de vitesses voisines de celle de la lumière. Nous passerons enuite aux « *transmutations* » possibles des atomes-éléments entre eux, car ce rêve des alchimistes est en train de se réaliser.

Atomes et Lumière (*rayonnement lumineux*).

L'attention actuelle des physiciens est fixée sur les relations mutuelles de l'électricité, de la lumière et de la matière ; c'est-à-dire de l'énergie impondérable et de la matière inerte et pondérable, comme nous l'avons déjà signalé dans notre second article.

On sait qu'après avoir mis en évidence l'atome de matière, puis l'atome d'électricité résineuse ou négative ou *électron* (équivalent à $4{,}7740 \times 10\text{-}10$ U.E.S., d'après Millikan), les physiciens de l'heure présente ont été amenés à étendre ce *caractère de discontinuité* à l'énergie sous ses différentes formes, et en particulier à *la lumière* qui, d'après le génial C. Maxwell, n'est qu'un courant alternatif (un mouvement ondulatoire alternatif) de haute fréquence. Ce qui fut prouvé par Hertz (ondes hertziennes et la T.S.F. moderne).

Il est incontestable que l'*électricité*, la *matière* et la *lumière* réagissent mutuellement dans un grand nombre de cas et de circonstances.

Ainsi, l'attaque des atomes, renfermant des *électrons liés* entre eux par leur attraction au noyau (proton), par des *électrons libres*, plus ou moins rapides ($1/2\ m\ v^2$), peut donner lieu à un *rayonnement lumineux*, plus ou moins intense. *Inversement*, sous l'action d'une lumière appropriée, les atomes sont, eux-mêmes susceptibles de mettre en liberté des électrons (*phénomènes d'Irradiation*). D'élément à élément atomique, en suivant l'ordre de la classification périodique de Mendéléïeff, adoptée en physico-chimie, il y a variation par unité de la charge du noyau, ou ce qui revient au même, « *du nombre des électrons périphériques* ».

L'hydrogène possède un électron périphérique, l'hélium, deux et ainsi de suite jusqu'à l'Uranium avec son brillant cortège de quatre-vingt-douze électrons satellites.

(1) C'est ce que nous avons fait dans nos précédents articles.

Digitized by Google

Niveaux électroniques. — Ce qui est important, c'est que la répartition des électrons périphériques qui donnent leurs propriétés psychico-chimiques aux corps simples ou éléments — commence à être déchiffrée dans les cas les plus simples. Ainsi, l'unique électron de l'hydrogène gravite normalement sur une orbite circulaire. Les deux électrons périphériques de l'hélium, dont on présume les trajectoires dans des plans différents et qui constituent le couple K, appartiennent (tous les deux) aussi à tous les éléments suivants de la classification périodique, mais en se rapprochant de plus en plus du noyau à mesure que les électrons périphériques qui les encadrent deviennent de plus en plus nombreux.

Au delà de ce niveau K, se trouvent d'autres niveaux (ou orbites) électroniques, désignés par les physiciens, respectivement dans leur ordre de succession par les lettres suivantes L, M, N, O, P, etc..., chacun d'entre eux pouvant, en outre, être l'ensemble d'un certain nombre de sous-niveaux.

A l'aide d'une excitation convenable, bombardement électronique ou « *irradiation* », on peut dépouiller l'atome d'un de ses électrons périphériques.

Un électron libre, étranger vient alors combler la place vide, et au cours de la réorganisation de l'atome, il y a *émission d'un rayonnement* dont la fréquence est d'autant plus élevée que le niveau d'arrivée finale de l'électron est plus proche du noyau central. Quand il parvient au repos dans le niveau électronique externe de l'atome, c'est de *la lumière* qui se produit. Lorsqu'il arrive au repos dans l'un ou l'autre des autres niveaux sous-jacents, il y a *émission de rayons X* plus ou moins pénétrants.

A l'état normal, un atome matériel ne rayonne pas ; il n'acquiert cette propriété particulière que s'il reçoit d'un agent extérieur une quantité d'énergie atteignant un *quantum minimum* ; il y a alors un saut brusque de niveau pour un des électrons périphériques. Seul, un tel changement engendre « la *radiation* » (*lumineuse* ou *invisible*), laquelle ne peut donc provenir d'aucun déplacement sur une même orbite. La *fréquence* de la radiation (f) émise et l'énergie E mise en jeu dans la transition sont liées par la *relation* de Planck-Einstein, dite des « QUANTA », qui illustre l'émission électronique, comme la relation (des masses avec l'inverse du carré de la distance) de Newton illustre la gravitation universelle.

(1) $Ee = \frac{1}{2} mv^2 = h f$ (théorie des « Quantas ») — e étant la charge de l'électron libre, m sa masse, v sa vitesse et h, la constante (universelle) de Planck, égale à $h = 6{,}55 . 10^{-27}$ U. E. S. — Le *quantum* $h f$, multiplie de la fréquence f, joue le rôle *d'atome de lumière* (e est connu et égale à $4{,}774 \times 10^{-10}$ — U. E. S.) (Millikan).

Atomes gazeux (*courant d'ionisation*).

Examinons d'abord le cas d'atomes gazeux, car ceux-ci obéissent au postulat ou *hypothèse d'Avogadro*, vérifié exact par l'expérience.

«*Les masses gazeuses qui, à la même température et sous la même pression, emplissent des volumes égaux, contiennent toutes autant de molécules* ».

On utilise plus couramment comme constante le nombre N de molécules contenues dans le volume moléculaire (22.410 cm^3) : le *nombre d'Avogadro*, lequel vaut évidemment 22.410 fois le nombre 27.05×10^{18} (27 quintillions) nombre de molécules, contenus dans 1 cm^3 de gaz à 0^0 c, sous la pression d'un atmosphère, soit donc $N = 6{,}06 \times 10^{23}$ (Millikan) et $N\varepsilon = 96.540$ coulombs.

Supposons maintenant qu'à proximité d'un électron périphérique de l'un de ces atomes gazeux vienne à passer, *en vitesse*, un électron libre. Que va-t-il se produire ? Entre ces deux charges électriques de même signe, il y a *répulsion*. L'électron libre dévie, et si sa vitesse d'attaque a été suffisante, l'autre électron (lié) se détache de l'atome lequel subsiste alors à l'état d'*Ion*, c'est-à-dire doué d'une charge positive.

Digitized by Google

Pour fixer les idées, considérons le gaz (qui servira en quelque sorte de diélectrique) compris dans le champ électrique de deux plaques métalliques parallèles, reliées respectivement aux deux pôles d'une même batterie.

Soumettons alors ce gaz, formant *l'isolant* de cet espèce de condensateur, à un bombardement d'électrons, qui seront, par exemple, les particules négatives « *beta* » d'une substance radioactive.

Dans ces conditions, certains des atomes gazeux *s'ionisent* par perte d'électrons périphériques, et dans le champ électrique coexistent simultanément des électrons libres et des ions. Les électrons (négatifs) sont attirés par la plaque positive, les ions (positifs) par la plaque négative, et il circule à travers le gaz l'équivalent d'un courant d'électricité, *un courant d'ionisation* qui reste proportionnel au voltage, entre plaques, tant que cette différence de niveau électrique demeure petite.

A partir d'une certaine valeur de ce voltage, le courant d'ionisation cesse de croître, car le nombre de ces ions rejoignant (en un temps donné) la plaque négative est limité par le nombre de ceux qui se forment dans le même temps.

Pour que le courant d'ionisation puisse franchir cette limite, il faut surélever le voltage, jusqu'à ce que les ions formés deviennent assez rapides pour agir à leur tour comme *ionisateurs*. Le voltage continuant encore à croître, il peut arriver que la croissance du courant d'ionisation marque un second arrêt, quand les électrons de bombardement acquièrent assez de force vive pour arracher un deuxième électron aux atomes gazeux déjà ionisés.

Potentiel d'ionisation. — La première discontinuité correspond à la chute de potentiel minima sous laquelle doit tomber l'électron de bombardement pour chasser l'électron périphérique de l'atome gazeux.

Ce seuil est ce qu'on appelle le « *potentiel d'ionisation* » du milieu gazeux. Le début du deuxième palier correspond à un second potentiel d'ionisation d'une valeur notablement plus élevé.

Potentiels de résonnance. — Considérons le cas où l'électron de bombardement tombe, au contraire, sous un voltage inférieur au premier potentiel d'ionisation. Il peut alors, sans chasser l'électron périphérique, le déplacer simplement au sein même de l'atome. Cet électron émigre, en s'éloignant du noyau, vers un niveau que Bohr appelle un « *Etat stationnaire* ». Les voltages correspondants sont dénommmés «*potentiels de résonnance* ou encore *potentiels d'excitation* ».

Fréquences naturelles. — L'électron ainsi déplacé est temporairement stable dans l'état stationnaire auquel il est arrivé. Quand il regagne son orbite, il y a émission « quantum ». Ces radiations de résonnance (caractéristiques) qu'un atome est susceptible d'émettre sous un bombardement électronique quelconque, ne sont fonctions que de sa propre structure, sans dépendre en rien du mode d'excitation : ce sont les *fréquences naturelles*, déterminées par la relation des « quanta ».

Considérer l'atome le plus simple, celui de l'hydrogène dont l'unique électron périphérique est susceptible d'occuper différents niveaux de stabilité temporaire. Dans sa position normale, cet électron planétaire gravite sur la circonférence qui constitue le niveau K. Et selon la violence du choc qu'il reçoit, l'électron peut, soit sortir définitivement de l'atome, soit seulement changer d'orbite (de niveau), en sautant alors à l'un ou à l'autre des états stationnaires de l'atome de Bohr. Si par la suite, c'est le niveau K qu'il regagne, il y a émission d'une raie de la série spectrale de Lyman (voir fig. 4).

Mais quand il ne réintègre que l'avant-dernier niveau (état stationnaire à deux quanta), il y a émission d'une raie de la série spectrale de Balmer. Et la différence des énergies qui se rapportent à divers états stationnaires est toujours un multiple entier du « Quantum » (h f) ou « atome de lumière ».

Ionisation cumulative. — Quand sous l'influence d'une excitation convenable les atomes d'un gaz ont pris en grand nombre des configurations transitoires dans lesquelles

Digitized by Google

ils sont enclins à perdre des électrons, le gaz peut *s'ioniser* sous un bombardement électronique dont l'énergie n'atteint pas celle qui correspond à l'ionisation normale.

C'est grâce à cette « *ionisation cumulative* » qu'on peut dans un gaz, maintenir l'arc voltaïque sous un voltage inférieur au véritable potentiel d'ionisation. Ainsi, dans la vapeur de mercure dont le potentiel d'ionisation est voisin de 10 volts, des électrons libres de 5 volts seulement suffisent pour entretenir l'arc électrique. De même (cas remarquable encore) dans le gaz d'Hélium, dont le potentiel d'ionisation est voisin de 25 volts, l'arc se maintient avec des électrons de 4 volts.

Spectre complet. — Tous les spectres observés sont, eux aussi, le résultat « *d'effets cumulatifs* » sans qu'aucun atome, pris isolément, ne donne toutes ses raies à un moment donné. Le « *spectre complet* », somme des contributions individuelles, ne s'obtient donc que lorsque les atomes d'un même élément (corps simple) rayonnent en grand nombre. Lorsqu'avec de hautes tensions on accélère la vitesse de pénétration des électrons libres, il ne se produit plus de la lumière, mais un rayonnement X ou de Rœngen, ainsi qu'il se réalise dans les tubes à vide de Crookes-Coolidge. Les électrons de bombardement ne sont autres alors que les particules cathodiques qui, en raison de leur force vive élevée, peuvent attaquer les niveaux périphériques profonds des atomes gazeux.

Ainsi donc, les raies des spectres X sont excitables par bombardement électronique exactement comme les raies des spectres lumineux ordinaires. Seulement, elles sont le résultat d'une collision bien plus violente, mettant en jeu d'autant plus d'énergie que le niveau attaqué est plus intense, profond. En particulier, ce sont toujours les électrons du niveau K dont l'extraction est la plus difficile. Dans le cas du plomb, par exemple, pour « *exciter* » la radiation K de ce métal, il faut une chute de potentiel de 86.400 volts ; pour le niveau L, il faut déjà moins d'énergie, seulement 13.000 volts pour la raie L_1, 15.200 pour la raie L_2 et 15.800 pour la raie L_3 ; pour les raies du niveau M, moins profond encore, il suffit de tensions de l'ordre de 2.500 volts.

Ionisation des gaz par irradiation. — Lorsque l'édifice atomique d'un gaz se trouve soumis non plus à un bombardement électronique, mais à « *un rayonnement* », il y a alors possibilité, selon la quantité d'énergie mise en jeu, soit d'expulsion, soit de changement de niveau orbital pour un des électrons périphériques.

Quand sous une excitation quelconque, l'atome « *s'ionise* », c'est-à-dire perd définitivement un électron, il se réorganise ensuite en émettant plusieures de ses radiations de résonnance.

Quand il aborde une de ses radiations caractéristiques, sa réoganisation provoque la « *réémission* » de cette même radiation ; il y a alors, dans ces conditions, émission d'une lumière qui est justement de la fréquence de la lumière absorbée.

Résonnance. — Quand au sein d'un même gaz, la radiation provenant d'un atome en rencontre un autre, ce second atome en se réoganisant après avoir subi l'irradiation du premier, émet à son tour « *cette même radiation de résonnance* ». La suite des événements continuant à se répéter, l'énergie fournie par le déplacement original au sein du premier atome émetteur, se transmet successivement d'atome à atome (*Résonnance*).

Atomes solides (Bombardement et irradiation).

Mais ce n'est pas seulement à l'état gazeux que la matière réagit sous l'action d'un bombardement électronique ou d'une irradiation quelconque.

Ainsi, dans les ampoules à vide, l'anti-cathode (servant de pôle positif), en même temps qu'elle est le siège d'une émission de rayon X, par suite de son bombardement par le faisceau des rayons cathodiques, s'échauffe sous cet effet et peut devenir incandescente — c'est pourquoi on est obligé de refroidir l'anti-cathode, soit munie d'ailettes, soit par circulation d'eau.

On sait de plus que les rayons cathodiques provoquent la « *phosphorescence* » de certaines substances : diamant, terres rares, platino-cyanure de baryum cristallisé (ra-

Digitized by Google

dioscopie), etc... Et si un rayonnement peut ainsi résulter d'un bombardement d'électrons, *inversement*, une irradiation peut donner lieu à une émission d'électrons.

Effet photo-électrique (photo-électrons). — Ce dernier phénomène, qui a été découvert par Lénard, a été désigné sous le nom « *d'effet photo-électrique* ».

Ainsi, en exposant une plaque de zinc, aux rayons pénétrants de haute fréquence, comme les ultra-violets ou les rayons X, on obtient un effet photo-électrique ou *rayonnement*. Cette plaque perd des électrons en acquièrant une charge positive facilement décalable à l'électroscope à feuilles d'or.

La vitesse d'émission des « *photo-électrons* » ne dépend que de la fréquence de la radiation excitatrice, et leur nombre ne dépend que de l'intensité de la source.

Cellule photo-électrique de Lénard. — Cette cellule est une ampoule de verre, épuisée, dont la paroi interne est recouverte, sur une de ses moitiés, de potassium, lequel est relié par l'intermédiaire de la feuille d'un électroscope au pôle négatif d'une batterie électrique ; le pôle positif étant relié à un anneau de métal suspendu au centre de l'ampoule. Quand on éclaire le potassium, il émet de suite des électrons qui se recueillent sur l'anneau (attirant) et l'électroscope se décharge momentanément.

Le mécanisme quantique, régit aussi « *l'émission photo-électrique* » : mais, dans ce dernier cas, l'équation de transformation n'est plus aussi simple. En effet, si l'électron est issu d'une certaine profondeur de l'atome solide, son extraction seule exige une dépense d'énergie.

La relation des « Quanta », qui comporte un terme supplémentaire, s'écrit alors :

$$(2)\quad Ve = 1/2\ mv^2 = hf - E$$

E étant l'énergie correspondant à l'extraction de l'électron, les autres notations restant les mêmes que dans l'équation (1) (relation de Planck-Einstein) (voir page 4).

Il est évident que plus les électrons sont d'origine profonde plus leur extraction exige d'énergie, et par suite moins grande est leur vitesse de rejet. Il en résulte que ce seront les électrons K (niveau) qui seront expulsés avec l'énergie moindre. Les électrons des niveaux L, M, ... seront chassés plus vivement. Pour une excitation donnée, les photo-électrons seront d'autant plus rapides qu'ils proviendront d'un niveau plus superficiel.

Cette loi photo-électrique (2), établie par Einstein, a été vérifiée pour la lumière violette et avec une plus grande précision encore pour les rayons « *Gamma* », non déviables, du radium et des substances radioactives.

L'exactitude de cette loi est donc en faveur de corpuscules de lumière que l'on désigne maintenant sous le nom de « *photons* ».

Comme les forces vives des photons sont observables, on a avisé un moyen indirect de fouiller la structure intime de l'atome, par la détermination des niveaux périphériques dont ces électrons proviennent. On détermine leurs vitesses en freinant les photons par des forces de grandeur connue, tel qu'un champ électrique déterminé ou un champ magnétique connu. Mais dans le cas des électrons ultra-rapides, où il faudrait leur opposer des champs électriques de centaines de milliers de volts, on s'adresse de préférence aux champs magnétiques.

Or dans un champ magnétique H, l'électron de masse m, de charge e et de vitesse v, décrit un cercle de rayon r, tel que :

$$Hr = \frac{mv}{e} \times \sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}\quad (3)$$

où c est la vitesse de la lumière ($c = 3 \times 10^{10}$ cm.). Le radical étant le terme correctif dû à la *contraction (dite de Fitgerald-Lorentz)* de l'électron dans son déplacement ultra-rapide dans l'éther cosmique.

Spectre magnétique. — Alors, en disposant d'une façon convenable, dans le champ magnétique (H), une plaque photographique sur le trajet des photo-électrons,

Digitized by Google

on obtient un *spectre magnétique* sur lequel on mesure aisément r. D'après la formule (3), on en déduit v, toutes les autres quantités y étant connues.

Dans les trois radiations différentes et simultanées (*alpha, bêta* et *gamma*) du radium et des substances radioactives, on peut, avec *Ellis*, considérer les particules « *béta* » comme les photons des rayons « *gamma* » qui sont assimilables à un rayonnement X de très haute fréquence. Et ici, on doit remarquer que les transformations d'énergie sont spontanées, et ne concernent plus les régions périphériques de l'atome, mais le noyau lui-même. Ainsi dans une telle désintégration radioactive, il y a pour la radiation « *gamma* » deux alternatives, soit d'une part l'émission directe, pure et simple ; soit d'autre part, une conversion d'énergie à l'intérieur même de l'atome avec génération d'un photo-électron naturel ou particule négative « *béta* ».

Lorsqu'on place le pinceau « *béta* » dans un champ magnétique intense, on peut observer sa résolution en un spectre composé d'un certain nombre de pinceaux séparés (sorte *d'effet Zeemann*). On en a conclu que les photo-électrons naturels n'étant pas tous de la même énergie, il y avait, à l'intérieur du noyau des niveaux analogues aux niveaux périphériques. D'après Mlle Suzanne Veil, docteur es-sciences, les physiciens Ellis et Skinner ont ainsi déterminé les niveaux d'énergie du radium B et du radium C.

Allons, nos savants sont sur la bonne voie, et nul ne peut soupçonner encore les profits immenses que retira l'humanité de découvertes non imprévues, mais recherchées avec ardeur, foi et volonté. La Science n'est pas et ne peut être dogmatique mais évolutive, c'est-à-dire progressive, tendre vers la simplicité, vers *l'Unité*, contenue implicitement dans le plan harmonieux de l'Univers.

(*A Suivre*).

ANDRY-BOURGEOIS.
Ingénieur des Mines (*E. S. E.*).

Digitized by Google

LES LIVRES

Okkultismus und Wissenschaft (Kritik des okkultistischen Denkens und Forschens), *par le Dr Heinrich SCHOLE (Vandenhœck et Ruprecht, Göttingen*, 1929).

L'occultisme et la science. Critique de la pensée et de la recherche occultiste, telle est la traduction du titre de ce petit ouvrage de 92 pages.

Dans sa brève préface, le Dr Schole déclare qu'il s'est résolu à publier son petit livre par suite de l'expérience qu'il avait acquise que, pour étudier la question de l'occultisme et sortir du stade du préjugé, — sceptique ou crédule, — il fallait faire appel à la méthode de la psychologie d'observation. La culture académique normale ou la raison humaine commune n'y suffisent point à elles-seules. Le but de son travail est de démontrer la nécessité de ces méthodes de psychologie expérimentale, qui ont trop fait défaut jusqu'à présent dans l'étude des faits occultes.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le fait que sous le nom d'*occultisme* le Dr Schole — ainsi que bon nombre d'Allemands — englobe tous les faits de connaissance ou d'action paranormales, pratiquement tout ce qui sort des cadres de la science universitaire et établie. Le sens du mot est donc considérablement plus étendu en allemand qu'en français. Nous allons brièvement résumer l'ouvrage du Dr Schole.

Pendant la guerre (et les années qui l'ont suivie), dit-il, l'intérêt pour les choses occultes a extraordinairement grandi dans toutes les classes de la Société. Les ravages exercés par la mort firent qu'on tenta plus que jamais d'entrer en contact avec les disparus, et les nombreux cas, où l'angoisse ou le cauchemar coïncidèrent chez ceux de l'arrière à quelque catastrophe arrivée à leurs chers combattants du front, contribuèrent à accréditer la croyance aux phénomènes de télépathie et aux communications psychiques. Pourtant il eut été plus surprenant encore que sur la masse un certain nombre de ces coïncidences ne se soient pas produites...

Que dans l'établissement de la croyance aux phénomènes psychiques il se soit glissé beaucoup de superstition, d'erreur et de fraude, rien d'étonnant. Mais les occultistes ont cherché avec d'autant plus de zèle à établir irréfutablement la véridicité desdits phénomènes en leur appliquant les méthodes reconnues par la science, spécialement l'expérimentation. Les revues spécialisées et de nombreux livres contiennent force « travaux » revêtus de l'habit scientifique.

Mais la méthode a-t-elle été appliquée avec une rigueur suffisante, et à propos? Elle peut faire illusion dans la masse des profanes, mais le Dr Dessoir relève nombre d'erreurs qui en affaiblissent les résultats. Trop souvent l'on assiste au triomphe de l'amour du merveilleux et de la crédulité...

A l'appui de sa thèse, le Dr Schole s'attaque d'abord à *la transmission de pensée*. Pour montrer combien il est difficile d'éliminer la fraude et l'erreur d'expériences tout à fait... *simples d'apparence*, le Dr Schole en donne un exemple personnel. Les expériences qu'il fit ont, dit-il, éveillé un grand inté-

Digitized by Google

rêt et plongé dans la perplexité même des hommes à l'esprit très aiguisé. En très bref, voici comment il opérait : il étalait sur une table 20 cartes portant les nombres de 1 à 20. Une personne choisissait à son insu un de ces nombres, qu'elle écrivait et déposait pour contrôle, et notre auteur s'efforçait de deviner lequel. Il se mettait à dire lentement toute la série des nombres, puis après déclarait : « Vous avez choisi tel nombre » sans se tromper. L'explication est qu'il s'était exercé avec persévérance pendant un an à déceler et interpréter le jeu des plus petits mouvements de l'esprit dans leurs plus minimes expressions physiologiques : modification de l'attitude, changement du rythme de la respiration, etc. Ce qui l'intéressa le plus ce fut de voir que parmi les 600 personnes environ qui furent les témoins de ses expériences il n'y en eut que deux qui furent près de deviner la vérité. Les autres furent toutes plus ou moins portées à invoquer des explications « supranormales ».

Enfin, pour montrer avec quelle légèreté sont jugées valables des expériences qui ne le sont pas, le Dr Schole choisit le récit des tentatives de transmission de pensée faites par MM. Hofmann et Freudenberg, publiées dans les *Psychische Studien* de janvier 1921. Je n'en reprendrai pas la discussion, je ne ferai que citer un exemple (p. 16) :

« Hofmann envoie le mot : chute d'eau ».

« Freudenberg voit un train de chemin de fer, locomotive, tender, wagons, puis une suite infinie de wagons, puis des aiguilles, des signaux, des croisements, etc.

« Conclusions de Hofmann : « En fait, la transmission a réussi ». — Pourquoi réussi ? — Parce que le train fait du bruit, et que la locomotive émet des tourbillons de vapeur ! »

*
* *

Quant à la *clairvoyance*, les expériences faites jusqu'à ce jour ne satisfont pas le Dr Schole, et ne lui permettent pas d'admettre son existence. Si les expérimentateurs connaissent le contenu de la boîte ou de l'enveloppe scellée dans laquelle est enfermé le dessin ou le texte à déchiffrer, deux hypothèses se présentent : Ou bien le secret est bien gardé et alors le sujet : a) soit interprète, comme dans les « expériences » de (pseudo) transmission de pensée de l'auteur les plus minimes modifications de l'attitude des expérimentateurs ; b) soit (dans l'hypothèse la plus favorable, et lorsqu'il s'agit d'enveloppes en papier) fait preuve d'hyperesthésie du sens du tact. Ou bien il y a une « fuite » : le sujet apprend la solution du problème par des indiscrétions, et joue la comédie. Voici, en bref, un exemple de chacun de ces processus.

Le médecin Chowrin soignait une hystérique, privée de sensations du côté gauche du corps, mais hyperesthésique du côté droit, ce qui permettait à celle-ci de réaliser des prises de connaissance d'apparence supranormale : lire le contenu de lettres cachetées, etc. Pour établir le fait de la clairvoyance en éliminant la transmission de pensée, Chowrin pria une personne, A, d'écrire une lettre et de la cacheter, puis de s'abstenir de toute immixtion à l'expérience. Une personne, B, ignorant le contenu de la lettre, avait la garde du document. B., assistait aux expériences. Chowrin, lui, dirigeait l'expérience. La phrase à deviner était : « Dans les déserts de l'Arabie croissaient trois hauts palmiers, auprès d'eux ruisselait une source murmurante ». L'on fit neuf séances, avec une interruption de quatre semaines entre la septième et la huitième.

Notre auteur donne le compte rendu des neuf séances. Il dit qu'il pouvait

Digitized by Google

s'agir d'une hyperesthésie du tact, mais que la solution la plus directe est de soupçonner que les expérimentateurs B et C ont pris connaissance du texte — plus ou moins sciemment — avant la fin des expériences, et qu'ils se sont laissés involontairement « tirer » la solution.

Et voici comment notre auteur suppose qu'ont pu se dérouler les séances, le sujet arrivant à la solution guidé par le comportement inconscient des expérimentateurs :

« 1re SÉANCE. — *Tout est obscur et demeure obscur* parce que le médium n'entre pas en contact avec Chowrin.

2e SÉANCE. — (Ballon d'essai du médium) : *Des ombres indécises... un point lumineux... des formes grandes et petites... Deux formes dansent ensemble* (Le visage de Chowrin garde toujours une expression de négation).

3e SÉANCE. — *Un point... des formes...* (Chowrin (1) fait signe que non).

4e SÉANCE. — *Une forêt, comme des arbres...* (Ch. Ah !Ah !) Le médium joyeux : — *Des arbres, comme des bouleaux...* (Ch. récuse les bouleaux)... *Quelque chose de blanc...* (Ch. pense au sable et écoute attentivement)... *comme des nuages...* (Ch. nie).

5e SÉANCE. — *Trois ou quatre anneaux...* (Ch. écoute attentivement le chiffre 3, les anneaux le surprennent). Le médium, résigné : — *Tout s'efface.*

Le médium est déjà en possession de trois éléments : Des arbres, du blanc, le chiffre 3.

6e SÉANCE. — *Des arbres, des branches* (Ch. rejette les branches) *un espace blanc qui est couvert de neige* (Ch. récuse la neige) — *Tout est comme noyé dans une clarté lunaire* (Ch. récuse aussi la clarté lunaire).

7e SÉANCE. — *Devant, de la lumière* (Le médium cherche à se rapprocher du « blanc ») *Des arbres comme des sapins...* (Ch. récuse les sapins avec décision) ... *Du feu ?* (Ch. ne l'admet pas). *De nombreuses formes humaines* (Ch. paraît contrarié).

Alors intervient la longue suspension des séances. Le médium s'assure d'après les comptes rendus que le vrai se trouve du côté des arbres et de l'espace comme couvert de neige.

8e SÉANCE. — *Tout est blanc, de la neige... du sable* (Ch. approuve avec enthousiasme)... *Des arbres, peu de feuilles...* (Ch. le confirme)

9e SÉANCE. — *Un grand espace, blanc comme de la neige... du sable blanc* (Ch. acquiesce vivement)... *De grands arbres, trois arbres.* (Le chiffre « trois » avait déjà trouvé de l'écho dans la cinquième séance. Ch. acquiesce).

Le médium devait savoir, en sa qualité d'ex-institutrice et directrice de pension que des arbres ne croissent dans les déserts de sables qu'où il y a de l'eau de source. Aussi, elle poursuit : — *Il y a de l'eau, une source naît, de l'eau murmure* (Ch. est ravi et invite le médium à écrire sa vision) ».

---

(1) Il s'agit toujours du comportement *inconscient* de Chowrin, des signes infimes que le sujet interprète : « Chowrin », dans ces parenthèses, signifie : « les modifications involontaires du comportement de Ch. » — N. D. T.

Digitized by Google

Et le Dr Schole poursuit : « Cette interprétation de la situation rejette d'un seul coup toute la clairvoyance du médium dans le domaine du naturel, voire du quotidien. N'importe quelle personne normalement intelligente et bien portante en ferait à peine moins dans les mêmes conditions, sans état de transe, surtout si les expérimentateurs faisaient preuve d'un aussi grand intérêt et d'une aussi grande patience..... »

Nos lecteurs se souviennent certainement des expériences faites avec Ossowiecki, relatées dans la R. M. 1925. La plus étonnante est sans doute pour nombre d'entre eux celle où O. arriva à déchiffrer une esquisse représentant le Maréchal Pilsudski et la légende qui l'accompagnait : « Le chevalier sans peur et sans reproche », esquisse et légende encloses dans un tuyau de plomb de 3 cm. d'épaisseur scellé aux deux extrémités par fusion. Le papier avait été écrit et enfermé dans le tuyau par une dame qui quitta le jour même Varsovie. O. fit deux séances : Une le jour même, l'autre le surlendemain. Ce fut la seconde qui fut décisive, où O. donna le contenu du papier. Le Dr Schole fait remarquer que le compte rendu de Geley ne dit pas si des mesures avaient été prises pour empêcher la dame de transmettre la solution immédiatement à O. A ses yeux, quiconque, après l'exposé des séances, continue à croire que O. a découvert par des moyens énigmatiques le secret du tuyau de plomb, sans qu'il en ait été averti directement ou par des intermédiaires, on doit lui envier la confiante simplicité de son cœur.

Ayant eu soin de choisir cet exemple, sujet à objections par manque de précision sur un point, le Dr Schole a bien soin de ne pas exercer sa critique sur les nombreux autres faits de clairvoyance d'Ossowiecki, en tous points précis. Procédé déloyal auquel nous sommes depuis longtemps accoutumés.

Dans le même esprit hypercritique, le Dr Schole traite des « apparitions » de vivants ou de morts. A ce sujet, dit-il en substance, depuis dix ans les recherches psychologiques ont mis en évidence le fait qu'il existe des individus doués de la faculté *eidétique*, à savoir capables de projeter dans l'espace les formes créées par leur imagination et de les percevoir comme si elles existaient objectivement. Quant à la multitude des récits d'apparitions coïncidant avec un événement important, le Dr Schole, après examen, déclare qu'il n'y en a pas qui résistent victorieusement à la critique : tous présentent une fissure où le doute peut s'insinuer.

Si, d'autre part, nous passons aux communications délivrées par des « esprits », dans les séances de *spiritismus communis* (selon l'appellation de notre auteur), celui-ci estime qu'il s'agit là de manifestation de clivage de la personnalité. L'état de transe est analogue au sommeil hypnotique, dans lequel les sujets deviennent extrêmement suggestibles. La personnalité seconde du sujet revêt alors la personnalité qui lui est suggérée par le désir de tel ou tel assistant.

Les phénomènes physiques (production de matières et télékinésie) sont également l'objet, de la part du Dr Schole, d'une impitoyable critique. Il se trouve que notre auteur a pris comme objectif de ses attaques les ouvrages du baron v. Schrenck-Notzing et de Mme Bisson. Il les analyse impitoyablement, tant dans leur texte que dans les photographies qui les illustrent, et en revient toujours à son refrain : tout cela ne prouve rien pour un esprit scientifique, car les conditions dans lesquelles les expériences furent faites n'étaient pas satisfaisantes et laissaient des possibilités à la fraude. Et même pour notre auteur, la fraude est patente et hors de doute. Cette seconde partie de l'ouvrage présente, de bien des points de vue, un intérêt infiniment plus considérable que la première, mais l'on comprendra qu'il serait délicat pour moi d'en faire un compte rendu et d'en donner mon appréciation.

Digitized by Google

Le Dr Schole conclut son livre par des considérations philosophiques. La vogue dont jouit l'occultisme lui paraît un des symptômes du trouble des esprits en notre temps. Nous vivons, en effet, dans une époque dont la tendance est de rabaisser la raison au profit de l'intuition, de mettre l'accent sur l'irrationnel, le spontané, l'imprévisible de la vie. C'est par suite de cette tournure générale des esprits que peut s'expliquer que tant de personnes, comprenant bon nombre de « savants » même « officiels », se contentent de « preuves » défectueuses et de « méthodes » imparfaites pour croire à l'existence de phénomènes supranormaux.

*
* *

Le livre du Dr Schole m'a fort intéressé, car il réfléchit assez exactement l'opinion de la majorité du monde scientifique. L'on comprend parfaitement que les savants, avant d'admettre la réalité de phénomènes qui feraient craquer les cadres de l'image du monde établie par leur patient et probe labeur, demandent à ces phénomènes des preuves irréfutables de leur existence. Et il faut bien avouer que dans le domaine de « l'Occultisme » (au sens allemand du mot) tous les chercheurs n'ont pas toujours fait preuve de prudence dans l'établissement des faits et de retenue dans leur interprétation. Et certes, si bon nombre de « savants » répugnent aux recherches psychiques, bien des « psychistes » n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes et à leurs écrits.

Un des investigateurs les plus sérieux que je connaisse m'a déclaré même il y a fort peu de temps : « Je tiendrais pour un imbécile l'homme de science qui croirait aux phénomènes métapsychiques sur simple lecture des ouvrages publiés à leur sujet. Je trouve normal que pour croire à ces manifestations l'on veuille d'abord les avoir étudiées soi-même longuement et sévèrement par les procédés de la plus irréprochable expérimentation. »

Mais le contraire a peut-être aussi quelque part de vérité. Je dirais volontiers : « Je tiendrais pour un... imprudent quiconque s'aviserait de nier l'existence des phénomènes métapsychiques sur simple lecture, et sans avoir expérimenté longuement et soigneusement *en tenant compte de toutes leurs variétés.* »

Il est extraordinairement facile de critiquer les études métapsychiques comme l'a fait le Dr Heinrich Schole. Mais cette critique est-elle féconde et décisive ? C'est ce que nous allons voir rapidement. Pour cela, examinons, parmi les points qu'il a passés en revue, ceux dont j'ai donné le compte rendu le plus détaillé : la transmission de pensée, et la clairvoyance.

Quant à la transmission de pensée, la critique du Dr Schole consiste en ceci : avec un peu d'exercice, une personne normale arrive très bien à obtenir par des moyens normaux des résultats d'apparence supranormale. L'auteur lui-même a étonné des centaines de personnes en devinant le nombre pensé de un à vingt. Le moyen utilisé était l'interprétation du comportement de ces personnes, modification du rythme respiratoire, mouvements inconscients, etc. Les performances du Dr Schole ayant en général été interprétées en faisant appel à des hypothèses supranormales, le Dr Schole y voit une tendance générale à faire intervenir des explications « occultes » lorsqu'une explication naturelle y suffirait. Cette tendance se manifesterait dans les expériences de Freudenberg et Hofmann, F. faisant appel aux associations les plus tirées par les cheveux pour déclarer « réussie » l'expérience où, ayant envoyé « chute d'eau » le « percipient » a reçu « locomotive ». La part de vrai de la critique du Dr Schole consiste en ce qu'il vaut mieux user de toutes les hypothèses « naturelles» avant d'en invoquer une supranormale.

Digitized by Google

Dans la clairvoyance, ensuite, le Dr Schole, par suite de l'insuffisance des conditions d'expérimentation, y voit la possibilité de l'interpréter, soit en faisant intervenir l'interprétation du comportement des assistants, soit le «compérage». J'ai tenu à donner *in-extenso* la façon dont il juge que pourrait être interprétée l'expérience « des trois palmiers » de Chowrin pour montrer à quel degré de virtuosité et à combien d'hypothèses gratuites le Dr Schole a été amené pour en donner une explication « naturelle ». Chowrin déclare qu'il a pris toutes ses précautions pour que l'expérience soit pure, c'est-à-dire que la personne qui a écrit le texte à détecter, ignoré des expérimentateurs, était absente des expériences. Le Dr Schole déclare gravement : Si Chowrin a eu connaissance du texte, tout s'explique par l'interprétation de ses mouvements insconscients. Corollaire: Chowrin est un farceur de prétendre qu'il a expérimenté en toute ignorance du texte, s'il le connaissait. Ce genre de critique est très fréquent de la part de « savants ». C'est un procédé de discussion un peu analogue à celui qui consiste à attribuer à l'adversaire des paroles qu'il n'a jamais dites pour en triompher bruyamment et le couvrir de ridicule. Je défie du reste le Dr Schole — si quelque jour il veut bien honorer Paris de sa présence — (et le Dr Schole n'est pas n'importe qui), de réussir une expérience analogue à celle des « Trois palmiers » dans les mêmes conditions, par la simple interprétation du comportement des expérimentateurs.

Le Dr Schole est toutefois très subtil. Il a toujours soin de dire ce qu'il faudrait faire pour qu'à ses yeux l'expérience soit probante. Les critiques de bonne foi ont leur utilité : précisément en ce qu'ils poussent à toujours plus de rigueur dans l'expérimentation.

En outre, tous les cas de clairvoyance d'Ossowiecki ne prêtent pas le flanc au soupçon de compérage. Certains d'entre eux prouveraient, aux yeux du Dr Schole, une étonnante hyperesthésie tactile. Si étonnante qu'il faudrait bien admettre qu'elle est supranormale, ajouterai-je... et justifierait l'existence de la recherche métapsychique.

Enfin, il y a une grosse lacune dans la critique faite par le Dr Schole des « phénomènes intellectuels ». Il ne parle pas des cas de connaissance supranormale du réel ignoré par tout être vivant, comme par exemple du cas de la découverte du cadavre de M. Lerasle, tel qu'il est rapporté par le Dr Osty dans les *Annales des Sciences Psychiques* de 1914. Il ne parle pas non plus des phénomènes de préconnaissance de l'avenir individuel humain, qui sont bien ce qu'il y a de plus troublant dans nos études, et qu'il est si facile de vérifier. Il serait certes curieux de voir comment le Dr Schole pourrait les expliquer par l'interprétation de mouvements involontaires, par le trucage ou le compérage, ou par une tendance à l'interprétation « occulte »...

Enfin, dans sa conclusion, le Dr Schole voit dans le développement de l'occultisme, actuellement, un « signe des temps », une des manifestations de l'esprit de notre époque, amoureux de mystère et de surnaturel, et faisant fi de la raison classique. Cela est peut-être vrai pour bien des « occultistes », mais certes pas pour les métapsychistes, dont l'ambition est, selon le mot de Flournoy, de « désocculter l'occulte », de trouver le déterminisme qui régit les phénomènes psychiques, les lois auxquelles ils obéissent, et d'en enrichir la science, bien loin de vouloir appauvrir cette dernière à leur profit.

Bref, si le Dr Schole a l'air surpris de la facilité que certains montrent à invoquer des explications « occultes », on peut être aussi frappé de l'insuffisance, de la fantaisie même de certaines explications « naturelles » du Dr Schole, de la facilité avec laquelle il en généralise l'application, et des lacunes de sa documentation. Il est bien évident qu'il n'a jamais expérimenté avec des sujets vraiment doués de propriétés paranormales, on pourrait même douter

Digitized by Google

qu'il ait cherché à le faire. Sans quoi il en eut facilement trouvé. Il parle en simple lecteur de certains livres, et en lecteur imbu de préjugés limitatifs des pouvoirs de la pensée. C'est avec ces préjugés qu'il essaie, on a vu comment, de lutter contre l'expérience, ce qui est une étrange manière de faire de la science. S'il était question de chimie, de physique, de biologie, ce serait dangereux pour sa réputation. Mais quand il s'agit de psychologie paranormale c'est encore sans risque. Et le Dr Schole en profite.

Malgré tout *Okkultismus und Wissenschaft* est intéressant à lire et à étudier pour ceux qui veulent comprendre la tournure d'esprit des hommes de science adversaires des recherches psychiques, et qui désireraient trouver dans l'expérimentation des éléments qui permettraient d'anéantir leurs objections.

Pourquoi je crois à l'immortalité personnelle, *par Sir Oliver LODGE, F. R. S. (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).*

Chacun connaît Sir Oliver Lodge, et sa réputation de savant physicien n'est plus à faire. Sa valeur est un gage certain que dans ses ouvrages l'on trouvera bien des idées méritant de retenir l'attention et des suggestions dignes d'être prises en sérieuse considération.

Nul n'ignore, parmi les psychistes, par suite de quelles circonstances Sir Oliver Lodge est venu au spiritisme, et personne ne met en doute la profonde sincérité de ses respectables et consolantes convictions. Il est donc du plus haut intérêt de lire le dernier ouvrage où ce savant éminent s'est efforcé d'exposer systématiquement le pourquoi de sa croyance en une survie personnelle.

Mais commençons par une remarque d'ordre général, que Sir Oliver, du reste, a tenu à indiquer en tête de la préface de son édition française.

« Sous la direction du professeur Richet, du Docteur Geley, du Docteur Osty et d'autres distingués biologistes, dit, en effet (p. 6), notre savant auteur, la question des recherches psychiques ou « métapsychiques » a fait de remarquables progrès en France surtout du côté physiologique, et, pourrait-on dire, scientifique. En Angleterre, notre attention a été particulièrement dirigée vers l'étude plus purement psychique des faits avec une moins grande insistance sur leur portée physique ou physiologique. L'intérêt du public s'est particulièrement porté sur le sens de ces phénomènes par rapport à la survivance humaine et la valeur qu'ils peuvent avoir pour établir la réalité de la permanence personnelle de l'existence au-delà de la mort corporelle... »

On pourrait donc dire, en schématisant quelque peu, qu'il y a deux « écoles », la française et l'anglaise. L'anglaise est de beaucoup la plus nombreuse et compte de multiples adhérents dans tous les pays, la France y compris. La française... par suite du jeu de certains ressorts psychologiques, ne jouit pas d'une faveur aussi étendue...

Au moment d'entreprendre la recherche métapsychique, une question préjudicielle se pose, en effet. Et selon la solution qu'on lui aura donnée, les *mêmes* phénomènes prendront, aux yeux des chercheurs, des valeurs très différentes. Les uns arriveront rapidement à des certitudes évidentes, tandis que les autres suspendront encore leur jugement... Cette question préjudicielle est la suivante :

« *En l'état actuel de la science, connaît-on,* du triple point de vue de la physique, de la physiologie, et surtout de la psychologie, *l'homme incarné des spirites, l'homme total* (avec toutes les ressources de son Inconscient — soit : de tout ce qui ne franchit normalement pas le seuil de sa conscience de veille) — *suffisamment pour être à même de discerner les phénomènes qui ont* (ou peuvent avoir) *pour cause son action, de ceux qui, de toute évidence, récla-*

Digitized by Google

meraient, pour être compris, l'intervention d'intelligences autres que d'incarnées ? »

Il va de soi que l'orientation des recherches sera très différente, selon que l'on aura répondu « *oui* » ou « *non* » à cette question liminaire.

« *Oui* », répond l'école « anglaise », et immédiatement se présente à ses partisans une multitude de faits non attribuables à l'homme « incarné » tel qu'on l'a délimité : donc, *prouvant* l'intervention d'intelligences « hors la chair ».

« *Non* », répond l'école « française » : avant tout, il s'agit d'explorer aussi complètement que faire se pourra les possibilités humaines avant de les délimiter.

Et les mêmes faits qui, pour l'école « anglaise », se posent comme des certitudes évidentes d'une intervention de désincarnés, surgissent devant l'école « française » comme une forêt de points d'interrogation attendant leur réponse...

La première mène rapidement à des certitudes, et qui sont rassurantes. D'où son succès prodigieux.

La seconde... décourage par sa lenteur à conclure, et sa circonspection à affirmer.

Or, l'être humain est ainsi fait qu'il a soif de certitudes.

*
* *

Nous n'allons pas analyser minutieusement l'ouvrage de Sir O. Lodge. Il est vraiment très intéressant et mérite d'être lu. Les uns et les autres y trouveront plaisir ou profit : Les « croyants », à voir exprimées magistralement les thèses qui leur sont chères et à les voir endossées par un savant d'une réputation universelle ; les chercheurs agnostiques à étudier l'ouvrage comme un document humain de grande valeur...

Les arguments de Sir Oliver en faveur de la survie personnelle sont les mêmes que ceux invoqués par tous les spirites. Il sont tous basés sur des modalités diverses des « preuves d'identification » données par les esprits. — Plus originale est l'explication métaphysique du pourquoi de la vie que l'on trouve dans cet ouvrage. Sir Oliver Lodge imagine une vie universelle omniprésente, mystérieuse comme l'éther qui en est le véhicule — l'éther, qui devient ainsi une matière pensante et consciente, ou une conscience matérielle — quoique « matière » soit un peu lourd. Cette manière de conscience cosmique et éthérique s'unit à la matière lorsque les conditions physico-chimiques sont favorables, comme c'est le cas sur notre terre... et naît alors la vie organique. Cette vie organique a pour but de permettre au caractère et à la conscience individuels de s'affirmer en self-conscience. Mais la disparition du corps, qui fut ainsi le point d'appui nécessaire à cette individuation, n'entraîne pas celle du caractère et de la mémoire individuels... C'est ce qui ressort des enseignements des désincarnés, et qui seul permet d'interpréter certains cas surprenants de connaissance supranormale, qui resteraient insolubles hors cette hypothèse, du moins pour l'école dont O. Lodge est le plus illustre représentant.

*
* *

L'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il n'a jamais pu tolérer de laisser une question ouverte. A toutes les énigmes que lui pose la Nature, il s'est empressé de chercher la solution. Bienheureuse tournure d'esprit : elle nous a

Digitized by Google

valu et nous vaut la science — ou les sciences — dont Oliver Lodge est un des flambeaux. Elle nous a valu *aussi* les Dieux plus ou moins universels, bouche-trous des lacunes de notre savoir, interprétations anthropomorphiques et mythologiques des phénomènes dont l'aspect étonnait l'homme et lui paraissait surnaturel...

L'esprit de l'homme est également ainsi fait que toute action, il ne la conçoit qu' « au contact ». L'Ether est né de ce besoin de concevoir un « véhicule transmetteur », rétablissant le contact. Véhicule aux propriétés difficilement conciliables entre elles... sinon inconciliables. Mais on admet pour l'Ether qu'il unisse en lui les contraires sans s'en porter plus mal... comme on le trouve également possible pour la Divinité. Sir Oiver Lodge, aux multiples propriétés que les Physiciens sont amenés à attribuer à l'éther, lui accorde de plus la conscience. Soit : nous avons une manière d'Ether-Dieu. Peut-être n'a-t-on formé ainsi qu'un point d'interrogation élevé au carré — ?² —...

Quant aux preuves de survie, elles ne sont valables que si l'on admet que ce que nous connaissons de l'être humain vivant recouvre à peu de chose près tout ce que l'homme « incarné » est et peut. Tout le système de démonstration de la survivance personnelle repose sur ce postulat, comme toute la géométrie d'Euclide repose sur le postulat fondamental des deux droites parallèles, que chacun connaît, et qui ouvre tous les traités de géométrie scolaires.

Au fond, tout ce qui sépare les « psychistes » de l'école « spirite » ou « anglaise » de ceux de l'école agnostique ou « française », repose sur le fait que les premiers admettent à la base de leur système — très solidement déduit par la suite — un « postulat » dont les seconds, « Riemanniens » et « Lobatschewskiens » de l'esprit, ne veulent pas admettre la légitimité sans plus ample informé.

Mes expériences en Spiritualisme expérimental. — L'Eglise et les Phénomènes psychiques. — De la Mort, *par Haraldur NIELSSON, Professeur de Théologie à l'Université d'Islande. Traduit de l'allemand par Gabriel Gobron (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).*

Haraldur Nielsson, qui mourut le 12 mars 1928, à Reykjavik, à l'âge de 60 ans, fut une des plus attachantes et représentatives figures du spiritisme contemporain. Attachante, par la sincérité de ses convictions, son courage à les défendre, en un mot par l'honnêteté foncière qui transparaît dans ce qu'il a écrit, ou ce qu'on raconte de lui. Représentative, car il proclame sa foi inébranlable dans le Spiritisme, qui, à ses yeux, est la plus récente Révélation accordée par le Ciel, et pour lui aucun doute ne saurait subsister que l'interprétation spirite des phénomènes psychiques ne fût totalement et uniquement la bonne. Représentative également par la forme morale et religieuse que revêt sous sa plume la signification desdits phénomènes, et le rôle social et très noble qu'il pense être dévolu au Spiritisme.

Une telle sincérité se dégage du livre de Haraldur Nielsson qu'on le lit avec plaisir d'un bout à l'autre, même si le lecteur — ce qui est fort possible — est loin de partager en tous points les convictions de l'auteur.

*
* *

Ce petit ouvrage est la publication de trois conférences faites par H. Nielsson, en danois, traduites du Danois en Allemand, et de l'Allemand en Français. La première est intitulée : *Mes Expériences personnelles en Spiritualisme expérimental.*

Digitized by Google

Après avoir déploré en quelques mots que le domaine des sciences psychiques, les plus intéressantes et importantes de toutes à tant de points de vue, ne soit pas davantage exploré et prospecté qu'il ne l'est, et que sans plus ample informé elles ne soulèvent chez la plupart des humains que raillerie et incrédulité, Nielsson entre dans le vif de son sujet. En 1904, les sciences psychiques firent leur apparition en Islande, grâce à l'impulsion de l'écrivain Einar-H. Kvaran, par la constitution d'un cercle spirite. Le cercle était formé depuis quelques mois lorsqu'il eut la bonne fortune de rencontrer un « médium » étonnant, Indridi Indridason, fils de paysans islandais, et venu à Reykjavik pour se faire imprimeur. Ce jeune homme « fit » tout d'abord de « l'écriture automatique » en transe, puis des « incarnations » et enfin des phénomènes lumineux et des lévitations. Puis on assiste à la lutte classique entre les bons esprits « contrôles » et les bas esprits qui cherchaient à s'emparer de la force psychique émanant du médium. Mais les bons esprits réalisèrent le front unique, un professeur — décédé — de l'Université de Copenhague prit le commandement suprême, et tout rentra dans l'ordre.

Certes, d'après les récits de H. Nielsson, I. Indridason fut (car depuis il est mort) vraiment un « médium » remarquable. Il produisit de la clairvoyance dans l'espace ; des « identifications ». Dans le domaine physique, il produisit des phénomènes lumineux (langues de feu d'un bleu-rougeâtre, se précipitant l'une derrière l'autre accompagnées, parfois, d'une curieuse détonation) ; des lévitations vraiment réussies, puisque le médium était enlevé jusqu'au plafond avec le canapé sur lequel il était entransé (la chose se passant dans l'obscurité, les assistants contrôlaient à l'ouïe et au toucher). Il produisit également des matérialisations : le fantôme réussit souvent à se montrer simultanément avec le médium, plongé alors en transe très profonde. Enfin trois fois ce cercle si favorisé obtint un phénomène vraiment prodigieux : « Le bras gauche du médium fut complètement dématérialisé. Le bras disparut entièrement et il fut impossible de le retrouver, quoique nous eussions éclairé la pièce et minutieusement examiné le médium. Le dernier soir, sept personnes furent désignées pour contrôler ce phénomène. Ils firent la lumière tout autour du médium, mais la manche vide pendait comme avant. Il leur fut permis de le palper tout autour de l'épaule, mais on ne les autorisa pas à le dévêtir » (p. 29). On peut le déplorer, car certainement et en tout état de cause, la vue de l'épaule nue eût été, de toute évidence, très instructive. Indridason fut médium à apports et à voix directes. « Les voix directes chantaient souvent très bien, en particulier trois d'entr'elles : une, qui prétendait avoir été un ecclésiastique en Islande, la seconde était celle d'un chanteur et compositeur norvégien, et la troisième celle d'une femme française, qui, d'après ce que nous pûmes comprendre, aurait été une artiste d'opéra en sa vie sur la terre. Nous pouvions de temps à autre entendre chanter deux voix à la fois : une voix d'artiste soprano, et une, masculine, de basse-baryton ». — De tels duos, exécutés par des artistes de l'Au-delà, n'ont certes rien de banal. — Mais quelquefois les phénomènes furent même de nature très mouvementée : Un soir, par exemple, que H. Nielsson contrôlait le médium en le tenant étroitement serré contre lui, ils furent tous deux projetés au loin avec force — ainsi que la chaire fixée au mur sur laquelle ils se tenaient — par l'équipage d'un côtre de pêche récemment perdu corps et biens. Au moment de la catastrophe l'équipage était saoûl, — et ce n'est que plusieurs soirs après la mésaventure arrivée à H. Nielsson que les « intelligences » des matelots vinrent s'excuser en disant : « Nous ne savions réellement pas ce que nous faisions, nous étions comme saoûls ».

H. Nielsson parle ensuite plus brièvement de ses expériences avec de nombreux médiums anglais, fort intéressantes également, et il termine en disant tout son bonheur de posséder la certitude spirite.

Digitized by Google

*
* *

Dans la seconde conférence de ce petit ouvrage, « *L'Eglise et les Recherches Psychiques* » H. Nielsson s'efforce de prouver aux ecclésiastiques luthériens qu'ils ont grand tort de mépriser ou de condamner le spiritisme. Jésus aurait été un « médium » prodigieux, les premiers chrétiens auraient pratiqué la communication avec l'au-delà. Le spiritisme permettrait tout aussi bien d'expliquer les miracles que l'inspiration des Prophètes... Le tout est appuyé de citations nombreuses tirées des Saintes Ecritures. Et il conclut en affirmant que loin de voir un danger dans la pratique du spiritisme, l'Eglise aurait tout avantage à absorber à son profit cette nouvelle révélation — ainsi que le font déjà nombre de pasteurs anglais — ce qui ne pourrait que lui infuser une vigueur nouvelle.

*
* *

La troisième conférence : « *De la Mort* » est faite d'une série de considérations religieuses et philosophiques sur la mort, considérée à la lumière de la révélation spirite. Considérations hautement morales et consolantes : il va de soi que si la majorité des hommes partageaient les convictions de H. Nielsson, la mort ne serait plus pour l'humanité souffrante « *Le Roi des Epouvantements* », mais bien une issue libératrice, une nouvelle naissance à une vie plus haute et plus intense, le passage à une économie différente de la terrestre, et supérieure.

L'ouvrage se termine par la relation de deux prédictions réalisées, que voici résumées : Le 5 juin 1908, Thorlakur O. Johnson, commerçant retiré des affaires, prophétisa par devant témoins la mort de Frédéric VIII de Danemark pour l'année 1912. — Frédéric VIII mourut effectivement le 14 mai 1912.

En 1912, le même Thorlakur O. Johnson annonça qu'une grande guerre européenne éclaterait en 1913 et que l'Allemagne serait vaincue, et que lui ne vivrait pas assez pour voir l'accomplissement de sa prophétie. A part l'erreur de date, les faits se sont réalisés, et Thorlakur mourut en 1917...

*
* *

Tel est, en bref, le contenu de l'ouvrage. Il respire la bonne foi d'un bout à l'autre. Malheureusement toute la première partie est presque totalement dépourvue, dans la description des phénomènes obtenus avec Indridi Indridason et autres « médiums », de toutes les précisions scientifiques nécessaires : presque rien sur la disposition des lieux, les assistants, les contrôles opérés, la marche des événements. Il sera donc permis de dire, on l'espère, que ce livre ne réalise pas l'idéal de l'ouvrage scientifique, et qu'il ne peut guère que raffermir la foi des convertis, mais est sans grande portée s'il s'agit de convertir au spiritisme des « incrédules » — ou même des chercheurs de vérité dans l'expérimentation scientifique. Chacun des faits que rapporte H. Nielson fait surgir des multitudes de points d'interrogation... et si notre auteur résout si vite et si facilement les problèmes, cela tient sûrement à ce qu'il n'en apercevait pas les nombreuses et complexes difficultés, par suite, probablement, de son éducation première non orientée vers la recherche scientifique.

Digitized by Google

Il n'en reste pas moins que ce petit ouvrage se laisse lire sans irritation, tant on sent que H. Nielson est profondément bon, honnête et candide (au bon sens du terme).

Pensée et Volonté, *par Ernest BOZZANO (Editions Jean Meyer, Paris, 1929).*

La thèse soutenue par M. Bozzano, dans l'ouvrage que nous avons entre les mains, est, en gros, la suivante : *La pensée, qu'elle soit guidée par la volonté subconsciente, est une force organisatrice et « plasticisante » (selon son expression). Il existe, de plus, certains « faits », certains phénomènes, qui sont inexplicables par l'hypothèse de l'activité de la seule pensée consciente ou subconsciente, et où il faut de toute évidence reconnaître l'action de pensées émanant d'individualités « désincarnées ». Ce pouvoir créateur de la pensée humaine rapproche l'homme de la Divinité, et l'étude des processus de l'action physique de la pensée permet de pénétrer un peu les Arcanes de la création, — cette dernière considérée comme une sorte de matérialisation idéoplastique de durée indéfinie de la pensée divine.*

La marche de la démonstration est la suivante : M. Bozzano résume rapidement quelques notions de psychologie sur la pensée, l'idée et l'image mentale, et prend même à son compte la théorie de Taine qui veut que l'esprit soit « un polypier d'images ». (En passant, nous noterons que cette théorie est actuellement abandonnée des psychologues, et qu'il existe de nombreuses et fortes études sur la pensée sans image. Mais comme cela n'influe en rien sur la marche de la démonstration de M. Bozzano, et nous éloignerait du sujet, nous nous abstiendrons de les rappeler). Puis notre auteur parle des *images consécutives*, qui persistent, ou même réapparaissent, après la disparition de l'excitation nerveuse qui les avait fait naître. Il passe ensuite aux *hallucinations spontanées et volontaires*, dont le type est la création de personnages de roman par de grands écrivains, qui continuaient à *voir* se dérouler leur destinée même contre leur plan, comme si les personnages avaient acquis une personnalité propre. Enfin M. Bozzano passe aux *suggestions hypnotiques et post-hypnotiques* (une certaine image ayant été suggérée sur le champ d'un carton blanc par l'expérimentateur au sujet endormi, celui-ci à son réveil *voit* positivement cette image, qui se comporte en obéissant aux lois connues de l'optique). A ce propos M. Bozzano rompt une lance en faveur de la réalité substantielle de telles images hallucinatoires. Toutefois les arguments qu'il avance n'ont pas encore force probante à nos yeux, et il nous serait facile de le démontrer si nous avions l'espace nécessaire. Mais comme ce n'est encore qu'une question de détail...

Notre auteur rassemble ensuite un certain nombre de descriptions d'origines diverses, faites par des « clairvoyants », des *formes de la pensée*. « Sensitifs », théosophes ou « médiums » clairvoyants donnent desdites « formes » des descriptions assez concordantes, et notre auteur y voit la preuve — ou du moins une grande probabilité — de l'existence « objective » des dites « formes » ; qui pourraient persister un moment plus ou moins long dans le milieu où elles ont été produites, même lorsque leur auteur n'est plus présent. Il y voit une explication possible de certains cas de hantise, dus à des fantômes « inertes et sans vie », selon sa propre expression. Ce qui vient renforcer son opinion sont des communications de « désincarnés », obtenues par le canal de « médiums », et qui appuient cette façon de voir.

Puis, dans une nouvelle section, M. Bozzano passe à l'étude de la *photographie de la pensée*, et de la *skotographie*. Nos lecteurs sont assurément au courant de ce genre de phénomènes sans que nous y insistions particulièrement. M. Bozzano cite quelques « extras » frappants obtenus avec des « médiums »

Digitized by Google

à photographie « transcendentale », semblant prouver que des plaques sensibles peuvent être impressionnées par des formes ou des dessins existant dans la pensée consciente ou subconsciente des expérimentateurs ou des sujets. Et même, pour notre auteur, certains cas sembleraient prouver l'intervention d' « intelligences » autres que d' « incarnés » :

« Il y a enfin une classe de cas, dit-il page 67, au sujet desquels il est impossible de soulever des doutes en ce qui concerne leur origine positivement étrangère au médium et aux assistants : ce sont les cas dans lesquels la figure qui est apparue sur la plaque est inconnue au médium et aux assistants, mais est identifiée ensuite. En ces circonstances, il est manifeste qu'il n'est plus possible de faire jouer l'hypothèse de la *photographie de la pensée subconsciente des assistants* et qu'on doit en venir à l'hypothèse complémentaire de la *photographie de la pensée consciente d'un esprit désincarné*. Ces faits devront donc être regardés comme d'excellentes preuves d'identification spirite ».

Cela est vrai peut-être pour ceux qui pensent connaître déjà les bornes à assigner à la faculté de connaissance supranormale de l'être humain incarné, ce qui pour toute une classe de chercheurs est un problème qu'ils s'attachent à résoudre sans encore prévoir le terme de leurs efforts (1).

Puis M. Bozzano, par une graduation naturelle, en vient à examiner l'*idéoplastie*, ou la faculté de l'esprit humain de modeler l' « ectoplasme » par la puissance de sa pensée. A ce propos il fait grand usage des phénomènes produits par le « médium » « Eva C. » (Marthe Béraud). Et il écrit (p. 96) cette phrase qui pour nous est pleine... d'enseignements :

« Mais, dans le cas dont il s'agit, la mauvaise foi des contradicteurs ressort du fait, que pour soutenir leur point de vue, ils n'ont point tenu compte des comptes rendus des séances, qui démontraient irréfutablement l'impossibilité matérielle de la réalisation de leurs insipiales fantaisies ».

Et plus bas (p. 97), toujours à propos des célèbres « matérialisations plates », l'on trouve ce passage qui ne laisse pas que de nous inquiéter fort :

« Il faut remarquer que lorsque, dans les expériences dont il s'agit, on parvint à photographier deux ou trois fois de suite, à des intervalles de quelques minutes, le même visage plasticisé, on rencontre toujours des *différences très sensibles* (2) entre les diverses reproductions de la même figure ; différences qui se rapportaient à la position de la tête, aux contours du visage, à l'expression de la physionomie. Ainsi, par exemple, si dans une première photographie *on observe un visage avec les yeux clos à moitié, dans la deuxième on remarquait que les yeux étaient tout grands ouverts. Il y avait en outre des perfectionnements très remarquables dans la conformation générale et dans la netteté des traits* (2), c'est-à-dire, on constatait que dans l'intervalle entre deux poses, *l'image idéoplastique s'était perfectionnée...* (2) »

Le passage nous inquiète, ai-je dit plus haut, et voici pourquoi : nous avons eu l'occasion de voir des photographies *originales* desdites matérialisations plates, et nous les avons examinées avec grand soin. Or, d'une photographie à l'autre (prises à quelques instants ou jours d'intervalles) nous n'avons pas vu les *différences très sensibles* que relève M. Bozzano, ni ces yeux mi-clos s'ouvrant tout grands par la suite, ni les perfectionnements qu'y a perçu notre auteur. Pour nous, les modifications de perspective et de position de la « matérialisation plate » seraient complètement explicables dans le cas où il se fut agi d'un banal portrait découpé dans un journal illustré... Et cela est très inquiétant, j'y insiste, car nous sommes pris entre les cornes de cet angoissant

(1) Toutes réserves étant faites sur l'origine paranormale de ces photographies. Cette question a particulièrement besoin d'une mise au point par des expériences vraiment à l'abri de toutes critiques sérieuses.

(2) Souligné par moi. — C. Q.

Digitized by Google

dilemme : ou nous ne savons pas examiner un document, et alors il ne nous faut plus nous occuper de métapsychique ; ou M. Bozzano ne voit plus ce que les documents montrent.

Enfin, M. Bozzano conclut son ouvrage par une splendide envolée métaphysique sur le panthéisme et la création, considérée comme forme-pensée de la Divinité.

Psico-Analisis del Sueno Profetico, *par César Camargo y MARIN (chez Aguilar, éditor) (Marquis de Urquijo, 37, Madrid, 1929).*

L'ouvrage est précédé d'une préface de M. Saldana, professeur de Droit pénal à l'université de Madrid. Le Professeur Saldana considère l'auteur comme le créateur d'une nouvelle science : *l'oniromancie psychanalytique.*

Le livre se divise en deux parties : la première d'un caractère général, la deuxième d'un caractère spécial.

La première partie : « *Généralités sur la psychanalyse* », comprend sept chapitres.

Dans le chapitre premier, l'auteur examine la psychanalyse, en corrélation avec l'exposition doctrinale et critique du freudisme. Le chapitre deuxième étudie de façon plus concrète les relations de la psychopathologie, avec la vie quotidienne, et, remplace la théorie du *désir refoulé* par celle de *l'automatisme psychologique* avec déviation de l'idée directrice ; les étymologies y sont étudiées également comme révélation de l'inconscient dans la pensée collective. Dans le chapitre troisième, il est traité des *théories sexuelles* de Freud, en combattant la doctrine relative au *complexe d'Œdipe*, et en cherchant l'origine du *libido* dans le magnétisme universel. Ce chapitre se termine par une brève analyse du *moi*.

Le chapitre quatrième est dédié à la théorie de Freud sur le songe et les rêves, et oppose à la doctrine du *désir refoulé* celle de l'*idée persistante et déformée*.

Le chapitre cinquième étudie les opinions d'autres auteurs, particulièrement celles de Maury, Mourly, Hervey de Saint Denis, Fissié, Grotte, Maudsley, Sergeyeff, Spitta, Radestock, Delbœuf, Azam, Scricker, Delacker, Roso de Luna, Gill, Fagoaga et Vaschide.

Le chapitre sixième développe et explique la théorie de l'auteur sur l'*idée persistante et déformée*.

Le chapitre septième examine les phénomènes télépathiques dans l'espace et dans le temps, conformément aux théories modernes de la géométrie, et aux doctrines ésotériques.

La seconde partie du livre étudie spécialement le *songe prophétique*, et comprend 20 chapitres.

J'en vais donner un aperçu succinct. Chap. I. L'auteur recherche si les rêves ont réellement une signification. Suit un résumé historique et une classification d'après leur explication méthodique. Chap. II : Le premier groupe, constitué par les *rêves prophétiques symptomatiques*, y est étudié ; et l'on y examine les opinions de Vaschide, de Lassègue, de Stricker, en expliquant cette sorte de prophéties par l'hyperesthésie de certains centres sensitifs, hyperesthésie qui permet la révélation par *autoscopie* de certaines sensations organiques subconscientes.

Les chapitres 3, 4, 5, sont consacrés aux rêves télépathiques divisés en *télépatico-sensitifs* et *télépathico-moteurs*, selon que le courant psychique va de l'objet perçu au rêveur, ou que celui-ci se déplace par dédoublement de son « *moi* » astral et sensoriel. Il y est cité de nombreux exemples et preuves expérimentales de la réalité et du dédoublement du dit *corps astral*.

Dans les chapitres 6, 7 et 8, sont contenues les explications préliminaires

Digitized by Google

des rêves du troisième groupe, dénommés *rêves prémonitoires* et de nouvelles doctrines sur l'espace, le temps, la relativité, la gravitation, l'essence et l'existence, y sont exposées.

Le chapitre 9 distingue les rêves prémonitoires *simples* des rêves prémonitoires *symboliques* et subdivise les premiers en *parfaits* et *imparfaits*.

Dans le chapitre 10, les rêves *prémonitoires* parfaits sont étudiés sous l'angle d'intéressants calculs mathématiques des probabilités.

Tandis que le chapitre 11 s'occupe exclusivement d'exposer et d'analyser le rêve prophétique de l'assassinat de Victor Renaud.

Les chapitres 12, 13, 14, étudient les rêves prémonitoires *simples et imparfaits* et l'on y voit exposée et développée la *théorie personnelle de l'auteur* sur les *cycles* ou espaces de temps, en opposition au *sérialisme* de Dunne, en spécifiant en outre le rôle que joue le rêveur dans la dramatisation des représentations oniriques.

Le chapitre 15 contient les prémonitions dans l'hypnose et le somnambulisme, dans la trance spirite et à l'état de veille ; il examine encore la vision de Charles IX de Suède, ainsi que les prémonitions des animaux.

Enfin, les cinq derniers chapitres de l'ouvrage nous parlent des rêves prémonitoires symboliqes, en commençant par l'étude du symbolisme et des clefs d'interprétation, avec les règles établies par l'auteur, pour la vraie et unique interprétation scientifique. Suivent l'examen de la « Huestia » ou « Sainte Compagnie » asturienne dans la légende et dans la tradition, puis les cas *réels* et *contrôlées* du « tio Bueno » et du « tio Perote » de Cazorla, ainsi que celui de Ida Cail, de Paris. Le volume s'achève par l'étude de la formation de l'allégorie avec de nombreux exemples, beaucoup pris chez les enfants, pour en déduire la subjectivité de la plupart, sinon de toutes les visions.

La doctrine de l'auteur sur la prémonition onirique pourrait parfaitement se résumer en disant que le temps est la *quatrième dimension* c'est-à-dire l'*éternité* où tout est présent, le passé et le futur étant, par conséquent, simultanés.

De même qu'un être plat ne pourrait concevoir le volume que sous l'aspect d'une série de surfaces à deux dimensions, ce que nous, êtres pensants à trois dimensions nommons le temps, n'est que l'ombre de la projection d'une éternité immuable à quatre dimensions. Par conséquent le rêve, par l'hyperesthésie et le dédoublement, peut nous fournir des impressions à quatre dimensions, et produire par elles des prophéties qui se réalisent, lorsque ces impressions sont traduites dans nos trois dimensions.

Cet ouvrage, sans nul doute, est des plus intéressants et des plus méthodiquement écrits. Peut-être, toutefois, ne sommes-nous pas à même d'en comprendre et d'en saisir toute l'originalité et toute la profondeur. Mais nous n'avons pas très bien vu ce qu'il y a d'absolument nouveau dans l'explication du temps comme quatrième dimension de l'espace. Ou plutôt, pour être juste, nous ne voyons pas qu'à l'appui de cette hypothèse on nous offre une preuve nouvelle en dehors d'une simple analogie, qui ne saurait être considérée comme probante. Pourquoi, du reste, s'arrêterait-on en si beau chemin ? De même que M. le Juge de première instance César Camargo y Marin s'efforce ingénieusement de nous faire concevoir la quatrième dimension, en faisant appel à l'analogie d'êtres absolument plats, incapabes de « réaliser » la troisième dimension, qui pour nous existe ; de même, par quel acte d'arbitraire placer l'éternité dans la quatrième dimension ? Comment justifier cet « ananké stenaï » ? Puisque nous laissons libre cours à l'analogie servie par l'imagination, il ne sera pas plus difficile de supposer des êtres à quatre dimensions interprétant le temps comme l'ombre d'une réalité éternelle à *cinq dimensions* ; et ainsi de suite à l'infini.

Et, pour avoir voulu expliquer le temps de l'éternité, nous voici riches d'une quantité infinie de dimensions, de temps et d'éternités, se chevauchant,

Digitized by Google

s'englobant, se subsumant de telle sorte que, loin d'arriver à comprendre, on s'y perdrait pour toujours.

Mais ceci n'est qu'une remarque de détail et que j'ai tenu à faire, pour montrer une fois de plus le danger qu'il y a à prendre une analogie pour une démonstration, le danger qu'il y a à extrapoler avant d'avoir prévu par quelle méthode il sera, par la suite, possible, de vérifier la légitimité de l'extrapolation.

Un deuxième point en passant :

L'auteur, à ce que nous avons compris du moins, oppose son interprétation des rêves par « l'idée persistante et déformée » à l'interprétation freudienne par « le refoulement ». L'opposition ne me semble pas essentielle, mais purement formelle, et même nominale.

L'un de ces savants auteurs insiste sur le résultat final du processus. L'autre sur les modalités du processus. La « censure ». le « refoulement » freudiens ne laissent franchir le seuil de la conscience qu'à des idées « déformées », puisque tel est leur rôle, et même si méconnaissables qu'il faut être un fervent psychanalyste et doué d'une virtuosité vraiment prodigieuse pour leur rendre leur figure première. Et encore jusqu'à quel point ne faut-il pas avoir la foi pour être sûr que l'interprétation est exacte.... Les « idées déformées et persistantes » de M. Camargo y Marin ne sont peut-être bien que le résultat des mauvais traitements que leur fit subir la « censure » freudienne.

Toutefois l'idée excellente de l'ouvrage de notre savant auteur n'en demeure pas moins : c'est que de grands espoirs sont permis d'une étude méthodique et comparative de l'état de rêve, et de l'état de « transe », pour élucider les problèmes nombreux que posent les phénomènes de connaissance supranormale : déroulement des représentations à une vitesse telle que l'on se rapproche de l'instantanéité, déformations symboliques, et surtout, préconnaissance de l'avenir.

La Lumière sous le Boisseau, *par Louis ROCHA.*

Voilà un roman sur des faits surpranormaux qui se lit avec plaisir et intérêt, mais, ajouterai-je, avec un certain étonnement, par qui connaît cette très spéciale littérature : les biographies de médiums, ou les comptes rendus des savants qui les ont étudiés. De cette étude-là, il résulte que chaque médium est, si j'ose dire, spécialisé plus ou moins dans un certain genre. Si, par exemple, il réussit les lévitations, les matérialisations, il ne sera pas doué pour les faits intellectuels ou du moins très rarement. D'ailleurs, aussi haut qu'on peut remonter, le souvenir n'est pas resté d'un personnage réunissant en lui des « dons » aussi divers.

Dans le but de vulgariser les phénomènes métapsychiques, M. Rocha a étudié et compilé quantité d'œuvres de valeur inégale ; puis il a créé les deux personnages principaux, un vieux père et sa très jeune fille, doués de tous les pouvoirs reconnus jusqu'ici. Et comme l'histoire se passe en Bretagne, cette terre ultime où le merveilleux, où le mystère sont choses naturelles, ce que M. Rocha nous raconte est fort admissible là-bas. Si nous ajoutons que le vieillard, le sorcier, est le dernier descendant des druides, et l'héritier de leurs secrets, la mutiplicité de ses pouvoirs « surnaturels » sera logiqement expliquée. En plus, il a développé chez sa fille, frêle fleur des bruyères, ce que lui-même ne possède pas : la clairvoyance. Mais la science occulte de ce sorcier se heurte à la science cristallisée d'un vieux savant, qui ne veut rien admettre en dehors de ce qu'il a étudié, rien, et qui nie même les phénomènes supranormaux qu'il constate.

En réalité, aux yeux de l'auteur, l'entêté Docteur représente la science offi-

Digitized by Google

cielle d'aujourd'hui, et le sorcier druide tout ce qui la déborde dans le domaine métapsychique, qualifié à tort de surnaturel. Et alors, le savant qui nie à tout prix est bien réellement le boisseau qui couvre la lumière que le dernier druide fait éclater à ses yeux.

C'est une thèse, et en tant que types les personnages sont forcément exagérés. On ne peut que louer M. Rocha de son ingénieuse façon de présenter d'aussi graves problèmes que les métapsychiques.

Espérons tout de même que parmi les lecteurs non avertis, cet agréable roman n'ouvre pas à leurs espoirs des horizons qui peut-être sont un peu vastes, et, jusqu'à nouvel ordre, irréalisables. D'autre part, dans la mouvante réalité de la vie, il est malheureusement impossibe de rencontrer des types aussi admirablement schématisés que les héros de M. Rocha. Il y a beaucoup de savants, même officiels, qui s'intéressent à l'étude intelligente et expérimentale des troublants phénomènes psychiques. Les négateurs les plus fanatiques sont en général les esprits les plus obtus. C'est dans cette même catégorie, du reste, que l'on trouve les partisans les plus irréfléchis de la réalité de ces phénomènes, et, leur enthousiasme inconsidéré est pour beaucoup dans la réserve mise par tant d'hommes de science à étudier les faits supranormaux.

En Marge de la Métapsychique

Essais sur la Mort, *par Henry de VARIGNY, Docteur ès-Sciences (3 vol. Librairie Félix Alcan, Paris, 1926, 1927, 1929).*

M. Henri de Varigny a écrit sous le titre général : « Essais sur la Mort », trois volumes intitulées : I. *La Mort et la Biologie ;* II. *La Mort et le Sentiment* . III. *Mort véritable et fausse Mort*. Comme nous avons déjà analysé assez longuement sur le numéro 3, 1929, de cette Revue, l'ouvrage du Dr Séverin Icard : « La Mort réelle et la Mort apparente », qui traitait, bien que sous forme plus abrégée, du même sujet, et comme, d'autre part, les ouvrages de M. Henry de Varigny n'ont qu'un rapport extrêmement lointain avec la Métapsychique, nous nous contenterons d'indiquer simplement l'intérêt que présente la lecture des trois livres que nous avons entre les mains.

Ils ont un intérêt en soi, si je puis dire, car ils constituent, en quelque sorte, une encyclopédie de tout ce que la science expérimentale permet de connaître sur la mort. M. de Varigny nous expose le problème et son état actuel sans jamais se laisser attirer par les blandices des interprétations métaphysiques possibles : il reste et veut rester sur le terrain solide de la biologie et de la physiologie classiques.

Le premier des trois volumes de la série *La Mort et la Biologie*, est consacré à montrer ce qu'est la mort pour la biologie, qu'elle est l'exact pendant, mais en sens inverse, naturellement, de la graduelle prise de vie, et que plus un être est complexe et élevé sur l'échelle de la vie, plus il offre de prise à la mort. L'ouvrage se termine par un éloge de la Mort que l'auteur montre comme nécessaire sociologiquement, et peut-être même bienfaisante pour l'individu.

Le deuxième volume, « *La Mort et le sentiment* » comporte trois parties. La première traite de la peur de la mort et des différentes formes qu'elle peut prendre ; la deuxième, cherche à démontrer que la plupart du temps la mort n'est pas douloureuse. Et la troisième avance quelques arguments en faveur de l'euthanasie.

Le troisième volume, *Mort véritable et fausse Mort*, est un appel à la prudence contre tout diagnostic précipité de mort. Il passe en revue les différents

Digitized by Google

signes sur lesquels, généralement, l'on base ce diagnostic. Et il montre combien la plupart d'entre eux sont imparfaits et peuvent encore laisser de place à une certaine angoisse de se tromper. L'auteur termine en disant qu'à part « certains signes » proposés par le Dr Sèverin Icard, et qui s'avéreront probablement excellents lorsqu'ils auront été mis à l'épreuve sur un assez grand nombre de cas, le seul signe certain qui peut nous garantir contre la crainte d'une inhumation prématurée ne peut consister qu'en une prolongation du délai suffisant pour laisser apparaître les symptômes irréfutables du début de la décomposition.

*
* *

Nous avons dit plus haut « que l'œuvre de M. de Varigny n'a qu'un rapport extrêmement lointain avec la Métapsychique. Elle n'en est tout de même pas complètement dépourvue. En effet, toutes les sciences sont forcément solidaires les unes des autres, mais elles ne le sont que de façon plus ou moins apparente. De plus, pour beaucoup d'excellents esprits, les phénomènes métapsychiques sont une porte ouverte sur le royaume de la mort, et beaucoup s'étonnent que nous hésitions à l'explorer à leur suite. Il est même un fait assez remarquable : c'est que presque toujours les plus intrépides de ces prospecteurs du « Grand Inconnu », ceux qui n'hésitent pas un instant à vous expliquer intégralement l'Homme supranormal, l'Homme désincarné, à nous en démonter les rouages et décrire la façon de vivre *post mortem,* presque toujours, dis-je ces dogmatiques respectables mais candides ignorent à peu près tout de ce que la science officielle, pour parler comme eux, a à leur apprendre concernant l'Homme incarné. Il serait donc excellent pour eux de lire des ouvrages dans le genre des « Essais sur la Mort », de M. de Varigny, qui leur permettraient sûrement de compléter leurs certitudes par les résultats des recherches expérimentales de la biologie. Après quoi, connaissant la question telle qu'elle se présente de chaque côté du voile, ils seraient certainement mieux à même d'en parler doctement.

CHARLES QUARTIER.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

L'Affaire de Mantes
(Psychologie collective)

Des lecteurs nous ont envoyé, pour en faire justice, un libelle signé *J. Thiébaut, Président du Cercle Spirite de Mantes, Membre honoraire du Conseil des Recherches Métapsychiques de Belgique*, et intitulé : « L'Institut Métapsychique en mauvaise posture ».

Par cette feuille, le *Président et Membre honoraire Thiébaut*, fait circuler quelques divagations, et aussi l'insinuation que la Justice a conclu que les allégations de MM. Quartier et Masson, quant aux fraudes de Mantes, étaient sans fondement.

Je laisserai les divagations aux mentalités aptes à les accepter, et je ferai seulement la mise au point de l'astucieuse insinuation qui pourrait tromper quelques personnes ignorant le fond des choses et la mentalité d'acteurs et complices des parodies médiumnistiques de Mantes.

Tout d'abord, pour les personnes qui ne seraient pas au courant, je vais résumer au plus bref le fond de l'affaire.

Ses débuts remontent à la fin de l'année 1922 :

A cette époque-là, un article parut dans le *Bulletin de la Société Psychique de Nancy*. Il relatait de prodigieux phénomènes de matérialisation, dus à un bonhomme tout simple, jardinier de son état, incapable de tricherie, et doué d'un extraordinaire pouvoir médiumnique. « Les expériences de matérialisation si complètes et si indiscutables, affirmait l'auteur de l'article, qui ont été réalisées à Mantes-la-Jolie, marqueront le point culminant des preuves de la survie ».

Un tel article fut le soliveau dans la mare aux grenouilles. Il atteignit croyants et sceptiques. En peu de temps l'existence du groupe de Mantes fut connue du monde entier.

Des personnes de quelque notoriété voulurent voir pour conclure. Il en vint de partout. Du Japon, de l'Australie, de l'Amérique. Un certain nombre fut éliminé, en raison de leur scepticisme trop notoire. Les reçus n'ont jamais rien écrit, que je sache, pour affirmer la réalité des manifestations qu'il leur fut donné d'observer.

Naturellement, les journalistes se ruèrent sur un sujet d'articles aussi merveilleux. Là encore, il y eut un tri sévère ; et parmi ceux qui furent admis à voir, aucun n'a jamais été aussi affirmatif que l'auteur cité plus haut.

Cette attitude de méfiance à l'égard de visiteurs si difficilement admis, devait forcément éveiller des doutes. Ceux-ci ne purent que s'accentuer à l'ouïe de certaines confidences chuchotées en catimini.

Avec le temps, nous eûmes toutes les preuves — sauf celle du flagrant délit public, — permettant d'affirmer que ces merveilles n'étaient que très

Digitized by Google

grossière supercherie, à laquelle se laissaient prendre des personnes bien préparées à être convaincues, et d'esprit mal armé pour juger sainement la production de ces sortes de phénomènes.

Une légitime suspicion découlait du fait que la Directrice des séances s'était toujours refusée à tout contrôle *direct* du médium pendant que les matérialisations s'opéraient.

Le jardinier-médium Blaise restait absolument libre de ses gestes, et disposait à son gré d'un cabinet noir pour ses déguisements.

Tel était le résumé des confidences reçues jusqu'en juin 1928 ; on avait ajouté qu'il fallait montrer patte blanche pour pénétrer dans ce Saint des Saints, et que c'était d'ailleurs quasi-impossible.

Sur ces entrefaites, deux de mes amis suisses, férus de spiritisme, sollicitèrent et obtinrent l'autorisation d'assister à la septième séance solennelle des assises spiritiques. Un empêchement imprévu les obligea soudain à y renoncer, et comme ils devaient venir me serrer la main en passant, ils m'en avertirent aussitôt, et me proposèrent d'aller à leur place avec un ami.

Cette circonstance me plongea dans des réflexions profondes ; l'idée me vint que l'occasion était trop belle pour la laisser échapper, que c'était le moyen unique de voir de près l'incomparable médium et d'assister à ses merveilleuses performances. Mon ami J. Masson, rédacteur au *Journal*, mis au courant de cette possibilité, et curieux de l'occulte, se montra ravi de m'accompagner, même en cas de risque ; car le métier veut ça...

C'est ainsi que le samedi 16 juin 1928, nous partions pour Mantes-la-Jolie, où la séance avait lieu à 20 heures et demie..

A la porte de la maison indiquée, une grande et forte femme à cheveux blancs paraît attendre quelqu'un. Elle semble pétrie de volonté dure. Elle nous dévisage. Nous nous présentons. Elle nous accueille avec ces paroles de bienvenue :

« Vous êtes en retard, Messieurs (en effet, il était 20 h. 31). Et les esprits détestent cela. Montez quand même ! Vous êtes les derniers ! »

Nous entrons. Un escalier raide. Au premier étage, la salle des séances, tendue de noir, où flottent des vapeurs d'encens. Une vingtaine de personnes figées. Et, en effet, trois seuls sièges vides : les deux qui nous ont été réservés au deuxième rang, et, en face du fauteuil du médium, celui de la Directrice.

Au plafond, trois lampes rouges répandent une lumière avare.

Maintenant, dans une immobilité muette, nous attendons les événements. Mais nos yeux enregistrent l'ambiance.

Devant la fenêtre, qu'il masque au trois quarts, un piano ouvert.

Dans le fauteuil, le médium, petit, mais solide, osseux ; une moustache barre sa figure. Pieds et mains de travailleur de la terre.

Derrière lui, l'habituel cabinet noir, un angle de la pièce fermé par deux rideaux noirs glissants sur une tringle.

Subitement, l'esprit-guide Campana se manifeste par la voix de Blaise. Il échange quelques propos avec la Directrice, et s'efface bientôt pour laisser place à d'autres.

Survient Joséphine, la défunte épouse du jardinier, que la mort prit il y a 8 ans. Elle ne dit rien.

Un Egyptien, trépassé voici trente siècles, la suit. C'est un médecin qui donne une consultation, ou plutôt des conseils anodins.

D'autres se manifestent, que nous n'arrivons pas à percevoir, et que la Directrice salue au passage : Voici Jeanne d'Arc ! Voici Napoléon ! Voici Jésus !

Digitized by Google

La société est choisie, et il eût été vraiment dommage de ne pas venir !

Ne voyant rien, je pense ; est-ce que l'ambiance agirait ?

Je me représente la mère douloureuse, farouche, à qui la Mort inflexible a ravi son unique trésor. Je la vois, baignée de larmes, désespérée, auprès du cercueil de cette enfant de 18 ans, enlevée en pleine jeunesse, en plein rayonnement. Je devine sa haine contre la tombe qui lui a arraché sa fille. Puis le miracle... indicible : « Ma fille vit ! Ma fille peut revenir ! Mon enfant m'est rendue ! » Et des abîmes du désespoir, la mère orpheline renaît au bonheur !

Comment va nous apparaître la jeune fille, ou plutôt son fantôme ? Je tâche de me figurer son idéale matérialisation : Fine, légère, radieuse, angélique, enveloppée d'impalpables voiles blancs...

J'en suis là de mes réflexions, quand derrière les rideaux, des gémissements, des plaintes étranges retentissent. On dirait d'une femme qui donne le jour à un être. De l'intérieur du cabinet les rideaux sont tirés. Une forme empaquetée de blanc, le visage voilé de noir, paraît. L'impression est plutôt pénible. Mais la mère a reconnu sa fille. Vibrante de bonheur, elle tend les mains vers elle et s'écrie : « Ma fille ! Ma chérie ! Mon enfant ! »

Madeleine embrasse sa mère, et lui parle avec une voix de fausset. Madeleine frappe sept notes au piano et distribue des fleurs. Cet hôte de l'au-delà s'approche de nous en se dandinant de façon grotesque. Elle s'incline. L'étoffe blanche qui la recouvre, trop étroite, s'écarte et me permet de voir... des pantalons, des godasses, des bretelles !

Et l'odeur ! L'odeur respectable d'un travailleur de la terre, le samedi soir. La fraude est patente.

D'un geste, j'empoigne le bras du fantôme, (velu et musclé, entre parenthèse) et Masson le saisit au collet. Nos fortes lampes de poche jettent leur clarté sur la figure du fraudeur. Un cache-moustache couvre la lèvre supérieure. Masson l'arrache et le cuir mal rasé, la moustache, le visage épouvanté de Blaise apparaissent à nos yeux.

« Imposture ! Duperie ! » crions-nous. Mais aucun des assistants qui devraient voir l'abominable truquage ne bouge. Aucun n'a l'air scandalisé.

La voix de la directrice s'élève :

« Saisissez-les », dit-elle. « Empêchez-les de sortir ».

Aussitôt, les 8 membres du cercle se jettent sur nous, comme saisis de folie furieuse, comme une meute de chiens sur le cerf aux abois. Des cris furieux retentissent : « A mort, les espions ! A mort ! Tuons-les ! Crevons-leur les yeux ! »

Les chaises sont brandies contre nous comme des massues. Les souliers travaillent nos jambes. Les stylos pointent vers nos figures.

Nous sommes à un cheveu de la mort, dans cette demeure des résurrections ! Nous le sentons, nous le savons. Que l'un de nous tombe, il sera vite massacré à coups de talons. Aussi nous nous défendons, à deux contre dix-huit, de toute la puissance de notre instinct vital.

Après 5 minutes de lutte cruelle, Masson peut atteindre la porte de la chambre, et se précipiter dans le raide escalier, au bas duquel se trouvent deux hommes avec des barres de fer. Un bond à la Douglas, une mêlée épique, il déverrouille la porte et jaillit dans la rue en criant : « A l'assassin ! Au secours ! »

Instantanément, fenêtres, volets sont clos comme par magie. (Il ne faut pas s'attirer des ennuis, n'est-ce pas ?).

Digitized by Google

Masson continue de hurler au secours. Sa voix porte jusque dans la pièce où depuis des minutes, longues comme des siècles, je soutiens seul une lutte désespérée. Le timbre autoritaire de la Directrice domine le tumulte : « Ne le tuez pas ! Ça ferait une sale histoire ». Il se produit un flottement. J'en profite pour atteindre la porte et gagner l'escalier. A ce moment encore, un des adeptes m'envoie un coup de pied dans la colonne vertébrale, à la briser. Enfin, nous sommes dans la rue vide, sourde, muette, les vêtements en lambeaux, meurtris du haut en bas, ayant, par miracle, échappé à l'épouvantable ruée de fanatiques saisis d'une rage meurtrière, et heureux d'avoir encore nos yeux et nos membres intacts.

Pendant 8 jours, nous fûmes courbaturés, chaque mouvement pour s'asseoir ou se lever, se coucher ou marcher, occasionnant de lancinantes douleurs. Pendant des semaines, des menaces de mort nous poursuivirent par téléphone, pendant des mois, des calomnies furent publiées dans les revuettes ou journaux « *ad hoc* », et notre seule consolation était d'avoir exposé notre vie pour la vérité.

A la suite de cet attentat criminel, M. Masson et moi déposâmes une plainte auprès du Procureur de la République de Pontoise, uniquement en vue de sanctions pénales contre les « meurtriers », (d'intention, sinon de fait).

L'enquête du Juge d'instruction ne rencontra que mensonges concertés. Chacun des assistants vint affirmer qu'il n'avait pas frappé MM. Quartier et Masson, et qu'il n'avait vu personne les frapper. Certains ajoutèrent que terrorisés d'avoir osé effleurer un vrai fantôme, MM. Q. et M. avaient pris la fuite et, affolés, s'étaient blessés l'un, l'autre ! ! !

Même il en est qui racontèrent avoir vu mon bras passer à travers l'abdomen du fantôme ! ! !

Le juge ne put tirer un peu de vérité d'aucun des assistants.

Comme tous les témoins étaient les agresseurs, et que les agresseurs mentaient pour échapper à la sanction, le Juge, n'ayant rien d'autre pour justifier l'envoi des coupables en correctionnelle que l'affirmation des deux victimes, ne se crut pas le droit de donner suite à notre plainte.

En appel, ce jugement aboutit au même résultat.

A supposer que mon ami et moi eussions été assassinés, dans la soirée du 16 juin 1928, il aurait suffi que les meurtriers aient concerté leur négation mensongère pour être à l'abri des représailles officielles. Utile leçon pour les assassins, seuls témoins de leur acte !

Si je dis tout cela, c'est uniquement pour établir, ainsi qu'il est loisible à chacun d'en faire le contrôle, que, si les fidèles de Mantes, présents à la séance du 16 juin, ont échappé aux sanctions de la correctionnelle, ils le doivent uniquement à leur faculté de mentir effrontément, après entente.

Or, voici ce que M. J. Thiébault, *président du Cercle spirite de Mantes, membre honoraire du Conseil des Recherches Métapsychiques de Belgique,* entend, dans son libelle (lequel soit dit en passant, ne devrait en rien incriminer l'I.M.I.) faire croire aux personnes à qui il a envoyé sa circulaire qu'il espère faire publier dans les petits périodiques qui pullulent autour des Recherches psychiques :

L'Institut Métapsychique International
en mauvaise posture

« Le Centre Spirite de Mantes-sur-Seine a la satisfaction d'informer ses frères en croyance que, par une ordonnance de non-lieu, le Juge d'Instruction de Pontoise, en date du 13 mai 1929, confirmée sur appel

Digitized by Google

par la Chambre des mises en accusation de la Cour d'Appel, la justice a reconnu l'inanité de toutes les imputations dirigées contre les membres de ce Centre par les émissaires du docteur Osty, directeur de l'Institut Métapsychique International de Paris (sic). »

Cette insinuation roublarde qui tend à faire croire, sans le dire que c'est le démasquage du faux-médium Blaise que la Justice a repoussé, fait toucher le fond de la mentalité des meneurs conscients ou inconscients de l'affaire.

Le mensonge, voire la cruauté, ont enveloppé d'ailleurs tout le déroulement de cette scandaleuse histoire.

A part l'honnête *Revue Spirite*, dirigée par M. Jean Meyer, il ne s'est trouvé aucun périodique spiritoïde à ma connaissance, pour blâmer l'agression sauvage des spectateurs, agression qui fut si près de nous coûter la vie.

Par contre, il en est qui l'ont louée ! ! ! Quelques écrivaillons qui répandent des niaiseries à propos de phénomènes qu'ils sont incapables d'observer, sinon de comprendre, le premier moment de stupeur passé, se sont mis à émettre des doutes sur le bien-fondé de l'accusation de fraude. Puis bientôt s'enhardissant, en raison du silence que nous nous étions imposé tant que la justice serait saisie, ils ont vite passé à une autre attitude, et se sont mis à accuser de fraude J. Masson et moi-même !

La quantité et la diversité des menaces et des inepties qu'ils ont accumulées est un dégradant spectacle.

Je ne veux ici et aujourd'hui citer aucun nom, pour ménager encore de pauvres illuminés pas tout à fait responsables, mais j'ai recueilli soigneusement les textes, et si l'entreprise de mensonge continuait, je n'hésiterais pas, ici ou ailleurs, à épingler sur leurs écrits et à montrer dans toute leur infamie les complices de la grotesque et macabre mascarade, car il ne me plaît pas plus longtemps, après avoir été victime, de faire figure d'accusé.

Si ce n'était par respect pour son grand âge, j'écrirais aujourd'hui, comme préface à l'étude psychologique de M. J. Thiébault, le résumé de l'histoire de ses aventures dans le Consortium minier tunisien, ce qui fournirait la mesure de sa rare crédulité. Cet incorrigible dupé n'en continuerait pas moins, je le sais, le demi-conscient emploi de sa naïveté.

Mais ses lecteurs sauraient à quoi s'en tenir sur la qualité de son jugement.

J'espère qu'il me sera épargné d'avoir à mettre dans leur jour cru, choses et gens, et je tiens à dire aujourd'hui que le mensonge désormais sera châtié durement par la Vérité.

Pour être rigoureusement équitable, il me reste, dans toutes ces tristesses, à citer le cas du Dr Belin. D'abord, il était nettement sympathique à Mantes, et ne s'est pas fait faute de le dire. Mais, avec une bonne foi remarquable, un sentiment d'honneur qu'on ne saurait trop louer en raison de sa rareté excessive, le Dr Belin a été contraint de changer d'opinion, ensuite de l'attitude ambiguë des gens de Mantes, vis-à-vis de la mission qu'il s'était donnée de découvrir la Vérité.

« J'en vins à penser, dit-il, qu'un contrôle méthodique, exercé par une commission composée de personnes convenablement choisies, pourrait apporter des précisions intéressantes. Mme Bisson, M. Ripert, M. Cornilliers, toutes personnalités très connues dans les milieux spirites, acceptèrent le rôle d'experts. En plus, M. Stellet, très au courant des études psychiques et possédant de sérieuses notions de prestidigitation, m'offrit, à ma grande joie de se joindre à cette commission ; il me proposait no-

Digitized by Google

tamment de rédiger des procès-verbaux immédiats. « Ces documents seraient tels, m'écrivit-il, que la réfutation en serait impossible. »

J'avais moi-même l'intention de me joindre le plus souvent possible aux membres de cette commission.

Logiquement, en présence d'une commission ainsi constituée, quelle pouvait être la réponse du groupe de Mantes, formellement accusé d'accepter des fraudes scandaleuses ? Il semble, *a priori*, qu'il devait accueillir avec empressement la proposition qui lui était faite de se soumettre à un tel contrôle.

Eh bien, le groupe de Mantes s'est dérobé ! (C'est le Dr Belin qui souligne). Il continue ainsi, et voici dans quelles conditions :

Après un assez long échange de lettres, Mme Ae formulait cette opinion bien singulière : « Rien ne peut être entrepris avant que la plainte portée contre nous ait été jugée. Après, nous aviserons quant à votre collaboration. » En avril, en mai, en juin, mêmes réponses dilatoires. Ainsi nous avons vu apparaître de plus en plus nettement, la volonté bien arrêtée de ne pas accepter le contrôle proposé.

Dans ces conditions, la conclusion sera admise généralement que l'hypothèse (1) de fraude vivement soutenue par MM. Quartier et Masson, est désormais confirmée. »

Encore une fois, félicitons M. Belin de ses courageuses déclarations publiées beaucoup plus explicitement dans *Psychica* du 15 septembre 1929, article de fond, pages 149 à 153.

Ce qui, pour moi, reste de cette pénible histoire, c'est d'abord un dégoût indicible pour les gens qui osent, qui peuvent jouer avec leurs chers disparus.

C'est l'indignation de constater cette infamie : 18 contre deux ! Dans le cercle, il y avait des gens jouissant d'une réputation d'honneur, décorés, plastronnant. Et ni leur honneur, ni leur situation ne les ont empêchés de se joindre au groupe des faux spirites fanatiques et ignorants que nous attaquaient !

Ce qui, plus que les coups cruels m'a fait souffrir, c'est de voir ces gens, prisonniers de leur amour-propre, prisonniers de ce qu'ils ont dit et écrit, se montrer plus dangereusement fanatiques encore que des ignorants excusables.

La leçon qui se dégage de l'affaire de Mantes, c'est que mon ami Masson et moi n'avons pas seulement démasqué — au risque de notre vie — un faux médium, mais encore jeté un coup de sonde terrible dans des profondeurs d'ignorance et de fanatisme que nul n'aurait soupçonnées à notre époque de lumières et chez des gens ayant l'air de présenter une certaine surface sociale, une honorabilité indiscutable.

Pour finir, je dirai que ceux qui veulent voir dans cette histoire un conflit entre le spiritisme et la métapsychique, sortent tout à fait de la question. Il y a seulement conflit entre un groupe de naïfs que les jongleries d'un jardinier fruste (2) rendent ridiculement crédules et dangereux, et des gens d'esprit critique qui recherchent la vérité pour elle-même.

Ce n'est pas une doctrine qui est en cause, mais la malhonnêteté de faussaires et la compromettante bêtise de leurs adeptes devenus, avec plus ou moins d'inconscience, leurs complices. Ch. QUARTIER.

(1) « En passant, je proteste contre l'expression *hypothèse*. C'est une *certitude* aussi absolue qu'elle peut l'être. Pas plus que le Dr Belin n'est une hypothèse, mais une réalité visible et tangible. Ch. Q. »

(2) Est-ce bien lui le vrai coupable ?... Si le procès en correctionnelle avait eu lieu, il eut servi à mettre en lumière la main qui tient les ficelles de ce pantin et qui mène également le vénérable M. Thiébault.

Digitized by Google

A propos de fraude

Nous lisons dans le *Journal de Nancy* :

« La conférence filmée donnée, vendredi soir, par M. X., avait attiré une nombreuse et brillante assistance. En termes excellents, le Président de l'Association Lorraine d'Etudes, a présenté le conférencier, parlant notamment du « péché contre l'esprit, sous la forme de faux... » Et sans tarder, il donna la parole à M. X... qui, dit-il, depuis l'âge de quinze ans, a une dent contre les faussaires.

En science, dit le conférencier, la discrimination est la partie capitale. Et M. X. étudie ce qui s'est fait dans le genre, les erreurs qui se sont produites et la mentalité des fraudeurs.

« Les fraudeurs, dit-il littéralement, peuvent appartenir à tous les milieux, tant sociaux que mentaux... N'a-t-on pas vu des fils tromper leurs pères, qui étaient pourtant de très grands savants ? Aussi faut-il n'avoir confiance qu'en des gens ayant fait preuve de probité scientifique.

Les mobiles qui animent les fraudeurs donnent prétexte à des jugements faux. L'argent est le mobile le plus fréquent ; le simple désir joue aussi quelquefois ; enfin, le besoin de plaisanter ou d'épater préside aussi aux fraudes. On trouve, par exemple, dans certains milieux... celui qui, coûte que coûte, veut se rendre intéressant par quelque découverte. En tout cas, la copie reste l'apanage du fraudeur. « Tout faussaire copie », a dit Salomon Reinach. Cette servitude n'empêche pas l'imagination de jouer chez eux un grand rôle... Au contraire, elle mène en particulier à l'obscénité, très fréquente chez les faussaires.

Que doit donc faire la science en face de pareilles erreurs ? Tirer profit de ces dernières... »

Parlant des dupes, le conférencier les classe parmi les gens manquant de compétence technique... Beaucoup d'entre eux se rabattent sur l'idée qui leur est chère et qui prime tout, bien qu'elle ne soit pas étayée. Car les dupes manifestent un solide entêtement dont il faut chercher les causes dans l'amour-propre, la paresse de l'esprit, le raisonnement qui suit le sentiment. Oui, on naît avec certains besoins sentimentaux et on raisonne de façon à les satisfaire.

Une autre cause d'entêtement, c'est le délire interprétatif par lequel tout fait apparaît comme une interprétation de ce qu'on veut démontrer.

Certaines gens s'aperçoivent bien de la fraude, mais il leur faut faire la preuve technique, d'autant plus difficile, qu'il est facile de truquer... Un fraudeur peut, n'est-il pas vrai, introduire un objet fraudé, sans que le spectateur s'en aperçoive...

M. X. démontre combien il est nécessaire de ne pas confondre le progrès avec le « chambardement », et par quelles étapes la Vérité finit par rester maîtresse du terrain... Il fait alors l'historique de quelques fraudes commises... et, en une brève conclusion, tire la moralité que chacun doit faire sienne...

De chaleureux applaudissements ont accueilli les dernières paroles du jeune savant ; et une fois de plus, notre journal se joint aux auditeurs enthousiastes pour rendre un légitime hommage à l'abondante argumentation et à l'érudition solide du sympathique conférencier. »

*
* *

Nos lecteurs, gens avertis, se demandent où se trouve *l'énigme* qui leur est proposée par le résumé succinct qu'ils viennent de lire. Ils ont tôt fait de deviner le nom du conférencier, (l'énigme est peut-être là ?), et

Digitized by Google

de saisir que l'objet de sa conférence est ce qu'on est convenu d'appeler « l'Affaire de Mantes », avec son faux-médium, ses expériences truquées, son explosion de fanatisme, séance-type, en quelque sorte de tant d'autres, où la fraude fut révélée grâce à de courageuses interventions. (Car, il en faut du courage, et du meilleur, pour mettre en évidence des truquages dans lesquels certains mystiques, certains croyants, vont puiser confiance et espoir...).

Eh bien, non ! nos lecteurs n'ont pas deviné. L'affaire de Mantes n'est pas en cause. Le jeune savant, le sympathique conférencier dont parle le Journal de Nancy, M. Vayson de Pradenne, fait allusion aux fraudes — combien retentissantes aussi, — de Glozel ! Tant il est vrai que dès qu'il s'agit de tromperie, les mêmes paroles vengeresses peuvent s'appliquer indifféremment et de façon adéquate, aussi bien à la science anthropologique qu'au spiritisme. Vayson de Pradenne fut appelé en cette ville par l'Association Lorraine d'Etudes Anthopologiques, pour parler sur les Précurseurs de Glozel, et il est curieux de constater combien, dans tous les domaines, les réactions de gens, prisonniers de leur amour-propre et de leurs marottes, sont semblables, à quel point ils peuvent se refuser à l'évidence et même verser dans le fanatisme le plus agressif.

Il y a vraiment là un curieux phénomène psychologique à étudier.

Le mouvement astrologique.

Nos lecteurs se souviennent certainement des articles de notre Revue dus soit à la plume de M. Paul Choisnard, soit à celle de M. Ch. Quartier, rendant compte des travaux de M. Paul Choisnard, et relatifs à l'Astrologie. Depuis le mois d'octobre 1928, nous avons entre les mains une série de brochures écrites par M. K. E. Krafft, statisticien habitant Zurich en Suisse et traitant du même sujet. Faute de place nous n'avons pu en parler plus tôt, quoique la question soit loin d'être dépourvue d'intérêt.

Comme M. Paul Choisnard, M. Krafft estime que ce n'est pas en s'en tenant à la tradition que l'on arrivera à faire admettre le caractère scientifique de l'astrologie. L'argument d'autorité n'est plus admis à l'heure actuelle, où seuls les faits comptent. Or, les faits semblent-ils parler en faveur de l'Astrologie ? Oui, dit notre auteur. Ces faits sont établis de la façon la plus rigoureuse par la statistique.

M. Krafft, dont la langue maternelle est l'allemand, ne paraît pas connaître les travaux de M. Choisnard. Il serait donc arrivé par lui-même à la conception d'une astrologie scientifique établie sur la statistique. Cette rencontre de deux intelligences de valeur mérite d'être signalée.

L'œuvre de M. Krafft consiste donc à prouver, en dehors de toute tradition astrologique, qu'il existe une relation étroite entre certains phénomènes biologiques (naissance, genre et date de décès, longévité ou mort en bas âge, hérédité, etc.) et certaines données astronomiques correspondantes.

Par exemple l'on trouve dans l'œuvre de M. Krafft des tableaux tendant à démontrer qu'une même date de naissance entraîne fréquemment un genre de mort semblable ; d'autres tableaux visent également à prouver qu'une même constellation relevée dans le ciel de naissance de différentes personnes, — sans qu'il y ait identité de date de naissance — semble fréquemment avoir pour conséquences des effets semblables.

Il y a donc quelque chose dans l'astrologie. M. Krafft rêverait de voir se constituer, d'après les données de l'observation et de la statistique, une

Digitized by Google

science qu'il nomme l'*astrobionomie*, et dont le but serait de ramener le polymorphisme insaisissable des événements terrestres aux combinaisons innombrables d'un nombre limité d'éléments astronomiques, ce qui permettrait d'établir petit à petit ce qu'il appelle « *l'alphabet général du monde des phénomènes* ». Mais pour cela, dit-il avec justesse, vu l'immensité du domaine à explorer, il faudrait pouvoir *organiser la collaboration internationale* de tous les investigateurs scientifiques de l'astrologie.

Cette *astrobionomie*, qui est pour M. Krafft la science de l'avenir, aurait un champ d'application très vaste. *En médecine*, la possibilité de diagnostics individuels et de pronostics à longue échéance donnerait à la thérapeutique et surtout à la prophylaxie un appoint non négligeable. *En pédagogie* l'on arriverait à une plus grande rigueur dans l'orientation professionnelle qu'avec les méthodes actuelles. *En sociologie* l'on arriverait à prévoir les mouvements collectifs, etc.

En métapsychique, enfin, la connaissance des constellations caractérisant les sujets doués de facultés métapsychiques faciliterait leur détection. Enfin la connaissance des époques favorables aux manifestations de ces facultés permettrait d'obtenir un « rendement » des séances supérieur et plus régulier. Il y aurait de plus d'intéressantes recherches à faire en coordinant et comparant les diagnostics et pronostics obtenus par les calculs astrologiques avec ceux émanant des sujets métagnomes.

L'astrobionomie de M. Krafft est donc quelque chose de tout à fait séduisant, car elle ne manque pas d'éléments rationnels et expérimentaux. Espérons que se réalisera la collaboration internationale que souhaite à bon droit cet auteur pour accélérer les progrès de la science nouvelle. J'en verrais volontiers le début dans la collaboration de MM. Choisnard et Krafft, dont les tournures d'esprits et les méthodes semblent parfaitement s'harmoniser.

Nouvelles.

M. Hans Driesch, le célèbre Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig, a été appelé à Genève pour y donner une Conférence publique intitulée *l'Ame et le Corps*, sous les auspices du Centre International permanent des Conférences et Congrès de Recherches Psychiques, dans la grande salle de l'Athénée, le 20 septembre, à 20 h. 30.

M. Driesch ne nous a pas communiqué le manuscrit de sa conférence, pour la bonne raison qu'il n'avait pas de manuscrit, et qu'il a parlé d'abondance, sur des notes, schématisant ce qu'il avait écrit sur ce sujet, dans ses ouvrages déjà publiés.

*
* *

Nous apprenons avec grand plaisir qu'un écrivain français qui, durant toute sa vie, a pris grand intérêt à la Métapsychique et a contribué à en diffuser les notions saines, M. Jules Bois, vient d'être fêté en Amérique, à l'occasion de sa nomination d'Officier de la Légion d'Honneur, par la *Mac Dowell Colony*, puissante association qui rassemble l'élite des écrivains et des artistes de l'Amérique du Nord. Le très sympathique écrivain qui, depuis de nombreuses années, fait de longs séjours aux Etats-Unis pour y faire connaître par des conférences les œuvres des auteurs français, a été chaleureusement félicité pour son œuvre de reliement des cultures française et américaine.

M. Jules Bois, dans ses efforts de diffusion du travail intellectuel français, ne manque pas une occasion de mettre en valeur le mouvement

Digitized by Google

métapsychique scientifique. C'est un ami de notre Institut. Nous joignons nos félicitations à celles qu'il a reçues des admirateurs de son si utile et brillant labeur.

* * *

On nous annonce la mort, survenue, le 21 août 1929, à l'âge de 59 ans, du psychiste bien connu, l'honorable principal du Britisch Collège, M. James Hewat Mc'Kenzie. C'est avec un réel chagrin que nous voyons disparaître, à la fleur de l'âge, un homme dont l'activité dans le domaine qui nous est cher eût pu prendre une importance toujours plus grande. Que sa famille et ses collègues en recherches psychistes trouvent ici l'expression de notre grande sympathie et de nos regrets sincères pour le deuil qui les frappe.

* * *

M. Willy K. Iaschke vient d'obtenir le grade de Docteur en Philosophie avec la mention : « Grande Distinction ». Nos lecteurs ont eu l'occasion de lire, dus à la plume de M. Quartier, les comptes rendus des ouvrages du Dr Iaschke, et auront vu le zèle qui l'anime pour les recherches métapsychiques. Toutes nos meilleures félicitations au nouveau Docteur.

MAURICE MAIRE.

Souscription permanente
pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Dix-neuvième liste.

M. Bosmann, Paris (2e versement), 20 fr. — M. Alfredo Reynaud, Buenos-Ayres (3e versement), 1.000 fr. — Mme Sebert, Côtes-du-Nord (5e versement), 1.000 fr. — M. Ciraolo, Rome (4e versement), 500 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Nous informons nos lecteurs que l'édition des comptes rendus du IIIe Congrès International de Recherches Psychiques, tenu à Paris, est épuisée.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

Digitized by Google

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvelée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ;

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr.

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi*, *jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies . . . . . **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1 — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla. . . . . **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays. . . . . **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros de 1927 est de 10 fr. ; années 1925 et 1926, 12 fr. ; années 1922, 1923 et 1924, 14 fr. ; années 1920 et 1921, 15 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Pays avec lesquels fonctionne ce service : Afrique Occidentale Française, Maroc, Tunisie, Sarre, Allemagne, Belgique, Danemark, Hongrie, Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Autriche, Dantzig.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. de Vesme. Préface du Dr J. Maxwell. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve**, 1 vol. in-8. **7** »

GELEY (Dr G.). — **De l'Inconscient au Conscient**, 1 vol. in-8, 5e mille. **17 50**

— **L'Être subconscient**, 4e édition, 1 volume in-16. **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance**, 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques**. Adaptation de l'anglais par L. Marillier. Préface du Pr Ch. Richet, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation**, 1 vol. in-16. **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience**. Préface du Pr P. Janet. 1 volume in-8. **10 50**

LODGE (Sir Oliver). — **La Survivance Humaine**. *Etude de facultés non encore reconnues*. Traduction par le Dr Bourbon. Préface de J. Maxwell. 1 vol. in-8. **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques**. Préface du Pr Ch. Richet. 5e édition revue. 1 vol. in-8. **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité**. *Etude biographique de psychologie pathologique*. Traduit par R. et J. Ray. 1 vol. in-8. **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine**. *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales*, 3e édit. 1 vol. in-8. **14** »

OSTY (Dr Eugène). — **La Connaissance supra-normale**, *Etude expérimentale*. 2e édition, 1 volume in-8. **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny**. **12** »

RICHET (Ch.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique**, nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8. **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie**. Préface du Pr Ch. Richet. 1 fort vol. in-8. **20** »

Digitized by Google

Année 1929. — N° 6. Novembre-Décembre.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE

DE L'

INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL

RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :

Pages

Le Diagnostic des Maladies par les Sujets doués de Connaissance paranormale, par le Dr E. OSTY..... 501

Thérèse Neumann, de Konnersreuth, par le Dr E. OSTY.. 544

A propos du Scopochloralose, par M. E. PASCAL..... 549

Les Livres, par M. CHARLES QUARTIER..... 551

Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique et la Tradition, par Paul Choisnard. — *La Technique de Coué ou le Spiritualisme expérimental d'après la Nouvelle Ecole de Nancy*, par Philippe Rémy. — *Les Principes de la Nouvelle Réformation et le Génie de l'Evolution créatrice*, par Paul Teissonnière. — *La Réincarnation d'après le Docteur Gustave Geley* (Enquête Calderone).

Chronique, par M. MAURICE MAIRE..... 565

L'Académie des Sciences décerne le Prix Fanny Emden de 1929 à M. C. de Vesme. — Le médium Valiantine à Berlin. — Les Phénomènes médianimiques de Millésimo. — Nouvelles.

Souscription permanente..... 585

Table des Sommaires..... 586

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Digitized by Google

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVII^e^)

Téléph. : WAGRAM 65-48 — Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITE.

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président honoraire.*

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Docteur HANS DRIESCH, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, ex-Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

RENÉ WARCOLLIER, Ingénieur, Paris.

Directeur :

Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et les ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

Digitized by Google

Année 1929. — N° 6. Novembre-Décembre.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International
(Revue fondée par le Dr G. GELEY)
RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Le Diagnostic des Maladies par les Sujets doués de Connaissance paranormale

Naguère, à San-Francisco, un médecin d'une puissante originalité d'idées, passionnément discuté, le Dr. Albert Abrams, attirait de nombreux malades par ses traitements d'un genre nouveau et étonnait ses confrères par ses procédés de diagnostic.

Il se montrait capable, affirmait-on, sans examen direct, de déceler l'affection dont souffrait le malade qu'on lui présentait. Bien plus, il disait la nature et le siège des affections de malades non présents et inconnus de lui, pourvu qu'on lui ait fourni quelques gouttes de leur sang sur papier buvard.

Son procédé de diagnostic, il l'avait imaginé en conséquence de deux notions acquises, selon lui, dans l'expérience : 1° Toute perturbation pathologique dans le corps humain s'accompagne d'une modification dans les émanations énergétiques du corps et du sang ; 2° Le meilleur détecteur des vibrations émises par un corps malade est un autre corps humain, mais sain. Cette détection est inconsciente et se traduit par des réactions réflexes des viscères et des vaisseaux déterminant des zones de submatité, révélables à la percussion, dont le siège, selon une topographie empirique, indique la nature et le lieu de l'affection chez le corps malade.

Sur ces notions, Abrams avait créé une méthode de diagnostic: *l'électronodiagnostic,* ainsi appelée parce qu'il croyait que les réactions réflexes, décelables par le médecin sur l'individu réacteur au moyen de la classique percussion, étaient dues aux ondes produites par le mouvement des électrons de l'organe ou du sang du malade.

Le malade présent ou le sang du malade absent, il les mettait en rapport avec le sujet détecteur, non pas directement, mais par

Digitized by Google

l'intermédiaire d'un dispositif instrumental destiné, selon lui, à sélectionner et à renforcer l'émission énergétique pathologique (1).

Avec son procédé, Abrams diagnostiquait la nature des maladies, leur intensité, leurs localisations à tel ou tel côté du corps, à un tissu, à un organe. Il prétendait suivre l'évolution de l'affection, contrôler la valeur et l'action du traitement, révéler les immunités, etc...

La nouveauté de la méthode, les conséquences qu'elle faisait entrevoir quant à l'orientation toute physique des traitements, et aussi, et surtout peut-être, les diagnostics pour malades à toutes distances firent accourir auprès d'Abrams des médecins de tous pays. D'un certain nombre d'entre eux il fit des disciples et les renvoya à leur clientèle pleins d'ardeur et munis de l'instrumentation utile.

Abrams est mort le 13 janvier 1929, à 61 ans, d'une pneumonie.

Quant à ses disciples, épars dans le monde, ils savent la méthode, ils trouvent facilement des personnes saines pour remplir le rôle de réacteur, ils possèdent l'appareil à diagnostiquer, mais entre leurs mains l'instrumentation est sans vie et l'exploration topographique des submatités sur le corps réacteur accumule déception sur déception. Un facteur manque au processus générateur du diagnostic : Abrams.

La confidence de ce désenchantement m'a été faite par quelques-uns des disciples de l'original médecin de San-Francisco. Ils se demandent si Abrams, en croyant trouver une méthode physique du diagnostic, n'a pas réalisé, sans s'en douter, une condition de mise en jeu de la propriété de connaissance paranormale en potentiel chez tous les êtres humains et n'attendant, chez certains, qu'une circonstance favorable pour se manifester.

Un groupe de médecins étrangers m'a demandé de l'aider à mettre cette vraisemblable hypothèse à l'épreuve de l'expérience en provoquant des diagnostics chez des sujets doués de connaissance paranormale opérant dans les mêmes conditions qu'Abrams, c'est-à-dire sur mêmes documents, moins l'instrument et les doctrines, les sujets faisant office de détecteurs directs.

Dans le printemps de 1929, j'attendais la venue d'un délégué du groupe, en vue d'établir le programme des essais, lesquels auraient porté sur des malades présents et des malades absents, ceux-ci étant représentés par un peu de leur sang ou quelque chose d'eux. Le délégué m'a deux fois écrit pour me dire les incidents imprévus

(1) Pour détails, lire : Le *Rapport sur les réactions électroniques d'Abrams*, du Dr Proctor, devant l'Académie des Sciences de Colombie (27 avril 1923), et *les Méthodes d'Abrams*, du Dr Jules Regnault (Maloine, édit., 1928).

Digitized by Google

qui l'obligeaient à retarder sa venue. Puis je n'ai plus entendu parler du projet.

Sur la valeur et la signification réelle de l'électronodiagnostic, je n'ai aucune opinion, n'ayant pas eu l'occasion de le mettre à l'épreuve. Il ne m'est même pas arrivé de lire les comptes rendus de séances permettant de juger la qualité et le nombre des vrais diagnostics d'Abrams et aussi ses erreurs dont il semble n'être jamais question.

D'ailleurs le cas Abrams n'intervient ici que comme un incident fortuit qui m'a donné l'idée d'écrire un exposé spécial de ce que ma pratique des sujets doués de connaissance paranormale m'a appris quant à leur capacité de déceler les maladies, d'en pronostiquer l'évolution et de fournir des indications sur leurs traitements.

Cela sans doute ne modifiera en rien la perplexité des disciples de l'original médecin de San-Francisco, mais il s'en dégagera, j'espère, certains enseignements utiles.

*
* *

Un tel exposé de faits ne saurait fournir des enseignements que s'il est présenté à la fois dans les résultats obtenus et dans la diversité des conditions de leur obtention.

A qui n'a pas sollicité dans la pratique le diagnostic par connaissance paranormale, la question paraît simple ; il semble qu'il suffise de demander à un sujet de dire de quelle affection est atteinte telle personne, de consigner par écrit les indications reçues, puis d'en comparer la signification avec la réalité, l'ensemble des constatations se jugeant finalement par le nombre des exactitudes et des erreurs et une application aussi judicieuse que possible du calcul des probabilités.

En vérité, les faits, dans une pratique un peu diversifiée, ne sont pas aussi simplement comparables entre eux, parce que les conditions de leur production diffèrent souvent par quelques-uns de leurs facteurs. C'est ce que je voudrais établir avant d'aborder l'exposé des faits.

Déjà, quant au diagnostic des maladies, les sujets doués de connaissance paranormale ne sont pas comparables entre eux. Quelle que soit la qualité de leur respective faculté, ils se distinguent les uns des autres par une aptitude plus ou moins prononcée à détecter les perturbations de la santé d'autrui. Certains, médiocrement doués pour d'autres buts, ont une disposition prépondé-

Digitized by Google

rante pour celui-là. D'autres, d'excellente qualité par aillleurs, y sont moins aptes.

Encore ne s'agit-il là que d'une inclination constitutionnelle de leur faculté. Il faut considérer, de plus, qu'à valeur égale de connaissance paranormale et de disposition à la détection de l'état de maladie, les sujets font des diagnostics de qualité très inégale suivant le degré et la nature de leur instruction. Cette notion, facilement constatable, s'explique aisément. Chez eux, en effet, la perception paranormale de la maladie d'autrui se représente finalement dans leur esprit sous les modes sensibles communs aux autres êtres humains. Ce sont des visions concrètes ou symboliques, des auditions de mots, des sensations tactiles, etc... qui informent de la réalité décelée. Selon qu'un sujet aura l'esprit plus ou moins bien fourni de connaissances anatomiques, physiologiques, pathologiques, thérapeutiques, il exprimera avec plus ou moins de précision ou plus ou moins vaguement les réalités relevant de cet ordre de connaissance.

Deux bons détecteurs de maladie, par don égal et prédisposition égale, formuleront donc très différemment leur perception d'un trouble pathologique suivant l'ameublement technique de leur esprit. Cela est logique. C'est aussi ce qui se constate toujours dans la pratique.

Cette considération m'amène à dire tout de suite que les sujets dont j'ai mis à l'épreuve la faculté pour diagnostic ont été, jusqu'à ce jour, d'une instruction générale médiocre ou moyenne et tous sans instruction médicale. Je crois que cette insuffisance d'instruction technique est particulièrement favorable à l'étude, parce qu'elle met en évidence les efforts du psychisme des sujets à utiliser les précaires ressources de leur contenu mental, et qu'ainsi se constatent souvent la netteté de la détection et l'infirmité de sa représentation mentale et, en conséquence, de son expression verbale.

Bien entendu une chose est l'étude, une autre chose est le rendement quantitatif et qualitatif de la connaissance paranormale en diagnostic. S'il s'agissait d'obtenir le meilleur et l'utilisable, mieux vaudrait certainement disposer d'un sujet ayant fait de bonnes études médicales. Un médecin doué de connaissance paranormale et pratiquant son art serait l'idéal. La profession sollicitant à tout moment son don, son instruction lui ayant meublé l'esprit de toutes les connaissances permettant le diagnostic rationnel, il serait un instrument vivant particulièrement préparé à la détection des troubles pathologiques.

Simplement je mentionnerai qu'un sujet, pour causes intra-organiques ou extérieures, n'est pas à tout moment égal à lui-même.

Digitized by Google

Toutes autres conditions étant les mêmes, il a des moments de rendement remarquable, de rendement médiocre et de complète carence ; tel diagnostic manqué à tel instant est susceptible d'être réussi à tel autre.

Et je ne fais que rappeler, car cela domine toute la connaissance paranormale à objectif humain, l'importance du *rapport* entre le sujet et la personne malade. Les choses se passent comme si chaque sujet était une sorte de résonnateur n'entrant en réaction réceptrice que sous l'influence des vibrations de sa classe. D'un malade à un autre malade, le résultat obtenu peut différer parce qu'il y a différence dans le rapport physique des deux personnes en jeu : sujet et personne objectif.

Les sujets sont sollicités à faire des diagnostics soit sur des *malades mis en leur présence*, soit sur des *malades éloignés*, à toutes distances.

Entre ces deux conditions, le rendement du diagnostic par connaissance paranormale diffère fortement et en faveur de la première condition.

Cette différence est, de plus, influencée par l'adjonction de conditions adventices. La qualité et la quantité des diagnostics varient selon que le malade mis en présence sait ou ignore sa maladie.

De même, il y a des degrés dans le rendement de la connaissance paranormale, quand il s'agit de malades éloignés, suivant ce que le malade sait de sa maladie et aussi suivant ce que l'expérimentateur en sait.

De ce seul dernier point de vue on peut établir cette échelle dans la croissance de la difficulté, donc dans le fléchissement du rendement en diagnostic (1).

1° Le malade est mis en présence du sujet ;
2° Le malade fait partie de l'*ambiance proche* de l'expérimentateur, lequel a) sait la maladie, b) l'ignore ;
3° L'expérimentateur connaît le malade et la maladie (s'il est médecin, il a examiné le malade) ;
4° L'expérimentateur connaît la maladie et ne connaît pas le malade ;
5° L'expérimentateur connaît le malade et ignore la maladie ;
6° L'expérimentateur ne connaît ni le malade ni la maladie.

C'est dans la première condition, la plus facile, et aussi dans la dernière, la plus difficile, que travaillait, dit-on, le Dr Abrams.

Pour provoquer le travail d'un sujet sur malades éloignés, surtout quand il n'est pas de l'ambiance proche de l'expérimentateur,

(1) Bien entendu, dans tous les cas, le sujet employé ignore complètement malade et maladie. Cette considération vaut pour tout ce qui va suivre.

Digitized by Google

on se sert d'un *objet* appartenant au malade et que le sujet touche ou quelquefois regarde.

Je ne veux ici émettre aucune considération sur le rôle des objets (1). Les objets, c'est tout ce que j'en veux dire, servent d'incitateurs à la mise en travail de la faculté spéciale du sujet. Or, les sujets marquent des préférences individuelles pour tel ou tel genre d'objet ; les uns obtiennent de meilleurs résultats au contact de cheveux, d'autres au contact ou à la vue d'un papier écrit, d'autres au toucher d'une photographie, d'un morceau de vêtement, etc... Un objet ayant eu un tout récent contact avec un malade manifeste généralement une meilleure vertu incitatrice, surtout s'il n'a pas subi d'autres contacts humains, qu'un objet de contact ancien.

Quelle que soit la cause qui donne à l'objet sa propriété de mettre en action la connaissance paranormale d'un sujet à l'égard d'une personne déterminée, la pratique montre que tous les objets ne sont pas également favorables au travail d'un sujet donné. Suivant l'habitude de chacun, ses préjugés, un contact plus ou moins durable et plus ou moins récent avec un malade, etc..., l'objet est un facteur qui intervient dans la qualité et le nombre des résultats (2).

Il y a lieu aussi de distinguer parmi les conditions du travail de la connaissance paranormale celle du *spontané* et celle du *provoqué*.

Ce qui jaillit à l'improviste dans l'esprit du sujet, hors séance ou dans une séance portant sur d'autres buts, correspond bien plus souvent au vrai que ce qui est sollicité. Je ne fais que le signaler en passant, me proposant d'en reparler plus loin.

Enfin, pour limiter au principal cet énoncé des conditions diverses, je dirai qu'on peut demander aux sujets soit le diagnostic

---

(1) Sur le rôle des objets, jugé par l'expérience, voir : *Lucidité et Intuition*, p. 142-165 ; et la *Connaissance supranormale*, p. 209-212.

(2) En rapprochement des notions ci-dessus, je crois bon de citer un passage du *Rapport sur les réactions électroniques d'Abrams*, plus haut mentionné, du Dr Proctor : « Dans beaucoup de cas, l'écriture de l'individu donne à Abrams presque autant de renseignements que le sang lui-même. Une mèche de cheveux est tout aussi caractéristique, une photographie moins. Mais n'importe quel objet qui a été en contact avec l'individu porte avec lui quelques-uns des caractères électroniques de l'individu. »

Avec les sujets doués de connaissance paranormale l'objet donne des résultats même s'il n'a été en contact avec une personne qu'avant sa maladie, et parfois beaucoup d'années avant. Les choses se passent comme s'il établissait à distance, entre sujet et malade, le même rapport qui s'effectue quand ils sont mis en présence. Si Abrams ne pouvait faire ses diagnostics qu'en disposant d'un document issu d'un malade *durant sa maladie*, cela le différencierait des sujets pour qui un contact récent est une condition favorisante, mais non exclusive.

Digitized by Google

d'une maladie en cours, soit celui de maladie dans le passé, soit celui de maladie future et aussi le pronostic du devenir d'une maladie présente à évolution incertaine, de même que des indications de traitement.

On verra plus loin combien ces buts divers entraînent des résultats variables en quantité et en qualité.

Rien que par ces principaux facteurs — et il en est bien d'autres, connus et inconnus — qui interviennent dans la genèse du diagnostic paranormal, conditionnant les succès, les erreurs, les impuissances, on comprend combien est complexe le processus de son déterminisme, surtout que dans chaque fait ces facteurs combinent, en nombre et à degrés divers, leurs influences.

C'est pour cela qu'une simple narration de faits est de peu de valeur enseignante. Pour cela aussi un exposé utile de faits est pratiquement impossible dans les limites d'un article de Revue. Je tenais à le dire pour qu'on sache que c'est en pleine conscience de l'artificiel de ma présentation que je classerai un certain nombre de faits typiques sous les rubriques ci-dessous :

I. — Diagnostics de maladies en cours et pronostics.
II. — Diagnostics de maladies dans le passé (diagnostics rétrospectifs).
III. — Diagnostics de maladies futures (diagnostics prémonitoires).
IV. — Les erreurs.

Il est bon qu'au préalable le lecteur ait été mis en garde contre l'apparente simplicité que donne une telle classification. Cela l'incitera à prendre autant d'intérêt aux conditions de la production paranormale du diagnostic qu'au diagnostic même.

I. — DIAGNOSTIC ET PRONOSTIC DE MALADIES EN COURS

Il est bon, ce me semble, au moins dans ce premier chapitre, de séparer les faits de diagnostic de maladies en cours en deux groupes :

1° Ceux spontanément fournis par les sujets sans qu'on les ait sollicités ;

2° Ceux fournis par eux sur mise en demeure de révéler l'état de santé d'une personne.

Diagnostics spontanés.

Qu'il s'agisse de perception paranormale de maladie ou de toute autre notion concernant une individualité humaine, on constate que les informations spontanément surgies dans l'esprit des sujets

Digitized by Google

sont beaucoup plus souvent conformes à la réalité que celles produites en réponse à une injonction. Il semble que dans le premier cas l'irruption inattendue des images mentales informatrices ait pour seule raison d'être une impérieuse influence du réel sur le psychisme des sujets et aussi l'institution fortuite de conditions favorables à la perception, tandis que dans le second cas les sujets sont sollicités à exercer leur faculté à des moments où ne trouvant pas toujours les conditions adéquates, ils sont par cela exposés soit à ne pas pouvoir saisir le réel, soit à réfléter des opinions fausses contenues dans la pensée de l'expérimentateur ou de la personne objet de connaissance paranormale, soit à faire une inconsciente construction d'erreur.

Le diagnostic spontané a en sa faveur, c'est bien certain, la plus grande quantité de véridicité. Par contre il est rarement analytique comme l'est celui provoqué. Il se formule généralement en quelques mots, dans un raccourci synthétique qui, aggravé de l'insuffisance terminologique des sujets, prend souvent un aspect imprécis, quelquefois très embrumé.

On peut dire que le diagnostic paranormal est susceptible d'avoir deux degrés dans sa spontanéité. Il est parfois franchement spontané, tels les cas où un sujet dans la pratique ordinaire de la vie, et sans sollicitation d'aucune sorte, est subitement informé de l'état de maladie d'une personne présente ou absente. D'autres fois c'est dans le cours d'une séance portant sur une personne donnée et sur l'ensemble de sa vie, sans but spécial, que l'indication d'une affection pathologique surgit sans avoir été explicitement demandée.

Ces deux degrés dans le spontané, *spontané pur* et *spontané dans séance provoquée,* correspondent à des degrés dans la fréquence de conformité de la perception paranormal au réel. Déjà je puis dire que la pratique des sujets bien doués m'a montré que l'erreur est relativement rare dans le spontané pur, qu'elle est bien moins rare dans le spontané relatif et que c'est dans le provoqué qu'elle est le plus abondante.

Il est un sujet avec lequel j'ai eu de fréquentes occasions de constater le diagnostic paranormal purement spontané : Mlle de Berly, soit dans nos nombreuses rencontres, soit dans le cours de deux grandes vacances qu'elle a passées chez moi pour travail.

Tout était incitation à connaissance paranormale pour cet extraordinaire sujet : le nom d'un inconnu qu'elle entendait prononcer, la vue d'une photographie, d'une personne, etc... Les conversations lui apportaient d'innombrables motifs de jaillissements subits de perceptions paranormales. Beaucoup d'indications d'états pathologiques sortaient de cette source intermittente mais

Digitized by Google

inépuisable de connaissances. Je n'ai pas souvenir d'une erreur manifeste commise par elle en cette condition de liberté d'activité de son esprit. La plupart des décèlements de maladies ainsi produits ont été perdus. Voici quelques échantillons pris parmi les diagnostics spontanés purs, tout de suite écrits : (1)

I. — Le 3 novembre 1920, j'arrive chez Mlle de Berly à l'improviste, pour une courte visite. Je lui dis qu'une de mes parentes va venir dans un instant me rejoindre chez elle après avoir passé quelques instants chez une tante souffrante, dont Mlle de B. ignore même l'existence. Tout de suite, Mlle de B. prend son regard vague et bien spécial des moments de séance provoquée et s'écrie : « Je la vois cette dame, etc... », et en quelques minutes elle me fait une description de son aspect physique, mimant son port de tête bien particulier, son rire, ses gestes cavaliers et quelque peu masculins : « Oui, dit-elle, elle est malade, mais ce n'est pas grave. Du repos et un traitement amèneront bientôt sa guérison. Sa maladie l'oblige à être étendue. Elle a une *jambe enflée.* »

Je savais que la tante de ma parente était soignée pour *phlébite à une jambe.* Mlle de Berly, dans sa mimique, avait fort bien caractérisé cette dame, qui guérit dans la suite sans reliquat de son affection.

II. — En mars 1921, j'amenai Mlle de Berly chez M. G. L. dans l'appartement duquel elle n'était jamais encore venue. Tandis que nous étions

(1) Presque tous les cas que je vais publier dans cet article laisseront dans l'anonymat les malades en cause, selon la légale coutume des observations médicales.

Je n'ai ni le désir, ni la prétention de convaincre de la réalité de ces faits par leur simple relation. Je laisse à d'autres ce stérile labeur. Il s'agit de phénomènes dont les sujets producteurs sont assez répandus pour que n'importe qui puisse, s'il le veut, en vérifier la vérité de genre dans l'expérience. Ce qui m'intéresse uniquement, c'est d'aller des faits, pour moi certains, aux enseignements qu'ils contiennent.

A cette occasion, je juge opportun de signaler un singulier état d'esprit qui règne encore, à notre époque où l'expérience est reine, chez des gens qui croient s'intéresser à la métapsychique avec un esprit scientifique. Un exemple le fera bien comprendre.

Au IIIe Congrès International de Recherches psychiques, à Paris, j'ai présenté un rapport sur « La Préconnaissance de l'avenir individuel humain ». J'y faisais connaître diverses séries d'expériences et les directives nouvelles de recherches qu'elles signalaient. Tout cela était issu d'expérience pure. Je demandai aux Membres du Congrès de reproduire les mêmes séries d'expériences, ce qui leur permettrait dans un prochain Congrès d'émettre des jugements compétents sur le bien fondé de ma personnelle expérimentation et de ses conséquences. Et pour leur faciliter l'institution d'expériences correctes, je fis distribuer un article dans lequel j'avais antérieurement exposé une technique psychologique de ce genre d'expérimentation.

Or, quelques semaines après, une Revue Allemande de Parapsychologie, et une Revue Anglaise, cette dernière se faisant l'écho d'un passage d'une Revue littéraire française catholique, disaient en substance, dans leurs comptes rendus du Congrès : « Cela est bien intéressant mais nous aurions préféré que le Dr Osty ait appuyé son exposé du récit des faits. »

Outre que pour leur donner satisfaction, la durée du Congrès n'eut pas suffi, voilà donc des personnes qui croient faire montre d'esprit scientifique en préférant la narration de faits, plus ou moins appuyée de témoignages, à la reproduction par eux-mêmes des séries d'expériences !

Paresse ou inconscience ?... Mais science, certainement pas.

Digitized by Google

encore seuls dans le salon, elle s'y promena regardant meubles et objets. Son regard s'arrêta sur le portrait à l'huile d'un petit enfant de quatre ans environ et elle dit tristement : « *Pauvre enfant, il est mort à douze ans de la tête.* »

Je croyais ces paroles incontrôlables, étant persuadé que ce portrait était ancien et concernait un être d'autrefois, inconnu de M. G. L., membre de ma famille.

Mme G. L. entra. Je lui répétai les paroles de Mlle de Berly. « Mais c'est vrai, dit-elle. Cet enfant, frère de ma cousine D., est mort vers 12 ans d'une méningite. »

III. — En août 1920, je suis appelé de toute urgence auprès de Mme A. C... vaguement fatiguée depuis quelques jours, et venant de tomber brusquement dans un état de faiblesse impressionnant.

Je trouve cette femme, 38 ans environ, en état de collapsus, pouls petit à 120, température 36°, tendance syncopale, incapable de lever la tête au-dessus de l'oreiller. La malade parle avec peine, la famille ne peut donner aucun renseignemnet utile. L'exploration méthodique du corps ne fait rien rencontrer d'anormal. Une énergique médication tonique met la malade en meilleur état.

Le lendemain l'amélioration s'était confirmée.

Le surlendemain, 17 août, vers 5 heures du soir, même appel d'urgence, mais état beaucoup plus grave... La famille croit à la mort imminente. A mon arrivée : pas de pouls, bruits du cœur mous, lointains, précipités, état presque syncopal, la malade n'a pas la force de parler et encore moins de faire un geste. Un autre examen, fait après remise en meilleur état, ne révèle rien sur la cause de ces graves défaillances du cœur.

Je regagnais ma voiture, soucieux. Mlle de Berly m'y attendait. Je l'avais emmenée pour se reposer en plein air d'une séance précédente assez fatigante. Comme je m'asseyais elle me dit : « *Elle vous inquiète fort cette malade. C'est un sang infecté. Vous allez bientôt trouver la cause et vous la guérirez tout d'un coup. Procurez-vous de son écriture, nous ferons une séance sur elle.* »

Le 18 août, Mme A. C. est mieux, tout en restant fatiguée. Je demande à l'entourage de prendre sa température toutes les heures, si possible, jusqu'à ma prochaine visite. Le même soir, vers 9 heures, à la fin d'une séance, je mis entre les mains de Mlle de B. un morceau de papier recouvert de trois lignes d'écriture de Mme A. C. J'attendais une assez abondante description de l'état de la malade. Elle me fournit les seules phrases ci-dessous, confirmatives de ses paroles spontanées de la veille :

« *Quelle faiblesse chez cette personne !... Elle est faible jusqu'à en mourir... c'est un corps fragile qui ne réagit pas à la maladie... tout le système nerveux lache... le cœur surtout lache... c'est un corps infecté, il y a de la fièvre là-dedans... Vous allez bientôt savoir de quoi il s'agit. On va la croire prête à mourir, mais vous allez toucher la cause du mal et tout d'un coup vous la guérirez.* »

Dans la matinée du 19 août, j'étais auprès de la malade. Sous l'influence des toniques, son état général était redevenu à peu près bon. La température était restée normale depuis la veille. Un nouvel et plus facile examen ne décelait rien autre chose qu'une aire de matité splénique un peu plus étendue que la normale. Je quittais une famille et une malade rassérénés.

Mais le même jour, vers six heures du soir, nouvel appel d'urgence, appel désespéré celui-là. Je trouve une malade plus défaillante que jamais : pouls imperceptible, sueurs profuses, pas une parole, une loque

Digitized by Google

humaine, un corps d'où la vie s'en va.. Je fais hâtivement le nécessaire pour l'arracher à cet effondrement. J'interroge ensuite l'entourage et prends connaissance des prises de température. A midi 36°6, à une heure 40°5, puis température oscillant autour de 40° jusque vers 17 heures. C'était après ce moment qu'était brusquement survenu le collapsus.

Tout devenait clair. Un interrogatoire minutieux me fit reconstituer la genèse des crises précédentes. Il s'agissait d'accès paludéens à forme tierce se terminant par une chute brusquée de la température, ce qui entraînait chez une prédisposée de graves défaillances cardiaques.

Un traitement approprié fut immédiatement institué. Nul autre accès ne revint, partant nulle autre alerte.

Dans les jours qui suivirent la rate devint énorme, jusqu'à en être très douloureuse.

Mme A. C.. n'avait jamais eu d'accès paludéens et vivait dans une région où le paludisme ne se rencontrait pas avant la guerre.

Son état de santé est resté très bon pendant plusieurs années. Ensuite je l'ai perdue de vue.

IV. — En mars 1923, je marchais dans le Bois de Boulogne avec M. de Fleurières et mon fils aîné, parlant de choses diverses, rien n'ayant trait à l'objet de la perception paranormale que je vais relater.

A la traversée d'une allée, la survenue d'une automobile nous faisant hâter le pas, ma main heurta une des mains de M. de Fleurière qui, dès que nous fûmes sur le trottoir dit : « Quand votre main m'a touché, j'ai entendu : « *Bergeret va mourir.* »

Bergeret va mourir ? Cela me parut sans signification.

Un instant après que nous eûmes quitté M. de Fleurière, mon fils me dit : « C'est peut-être de grand'mère que M. de Fleurière a parlé ? Son nom de jeune fille est Bergeret. »

En effet, ma belle-mère, Mme G., était née Bergeret. Ne l'ayant jamais entendu appeler sous ce nom il ne m'était pas venu à l'idée de lui appliquer le mauvais présage.

M. de Fleurières connaissait Mme G. seulement de nom. Il ignorait certainement son nom de jeune fille.

Or, deux mois après, en mai 1923, Mme G. mourut, âgée de 68 ans, d'une complication imprévue de maladie.

Les diagnostics et pronostics spontanés produits en séances provoquées se formulent généralement de la même manière synthétique. Je vais en donner quelques exemples.

Types de diagnostics faits à des personnes présentes :

V. — M. T.. est, le 29 avril 1922, en présence de M. de Fleurière pour connaissance paranormale de vie sans but précisé. M. de F... lui dit seulement ceci sur sa santé :

« *Malgré les apparences vous êtes de tempérament sensible, trop sensible. Votre point faible c'est le foie. Vous êtes légèrement cholémique. Il faut combattre l'excès de secrétion billiaire. En ce moment je sens en vous une sorte de fatigue générale venant du foie...* »

Cela était dit à un homme de 48 ans, froid d'apparence et de santé excellente dans l'ensemble. Sous un aspect froid M. T. cache une grande sensibilité.

Les seuls troubles pathologiques qu'il a eus dans sa vie ont été (et cela reste toujours vrai en 1929) un ictère à l'âge de 23 ans, suites d'intoxica-

Digitized by Google

tion alimentaire aiguë, et en fin 1922 quelques crises de coliques hépatiques.

L'aspect de M. T. le jour de la séance ne signalait en rien cette unique prédisposition élective.

A M. T., d'autres sujets formulèrent ainsi, dans la suite, sa tendance pathologique :

Mme V..., 14 mars 1924 : « *Soyez très prudent, sans cela vous auriez une maladie de foie que vous domineriez avec difficulté.* »

Mme M..., 5 avril 1924 : « *Par moment vous avez un état bilieux, votre foie s'engorge. Cela entraîne de la fragilité de l'estomac.* »

Mme D..., 6 juillet 1928 : « *Vous êtes disposé à certaines affections abdominales en rapport avec le foie.* »

En vérité, M. T... réussit à se tenir en bonne santé à la condition de vivre selon une stricte hygiène alimentaire. Ses fonctions digestives signalent le danger aux moments d'écarts.

J'ai eu l'occasion de mettre M. T... en présence d'un certain nombre de bons sujets. Presque tous ont signalé le point faible de son organisme. Aucun ne lui a attribué d'autres sortes d'affections, ce qui eut été faux.

VI. — Le 18 novembre 1925, dans une des séances en public qu'il donnait à l'Institut Métapsychique, M. P. Forthuny arrive devant une dame venue pour la première fois. Il lui parle d'un certain ordre de faits puis, se tenant un poignet lui dit : « *Vous avez là des douleurs, des sortes de torsions musculaires.* »

Cette dame, Mme G... souffrait depuis quelques jours de douleurs à un poignet avec crise dans lesquelles elle avait véritablement des sensations de torsion.

VII. — Le 16 février 1927, Mlle Laplace, dans une séance à l'Institut Métapsychique, à laquelle assistaient environ trente personnes, mise en demeure de faire fonctionner sa faculté sur une dame de l'assistance, venue pour la première fois, lui fournit des indications vraies sur le travail professionnel de son mari, les unes prémonitoires, et réalisées depuis, et lui dit : « *Vous avez les chevilles faibles. Vous vous tordez facilement les pieds.* »

Mme R.. me confirma ensuite la fragilité caractéristique de ses chevilles et ses fréquentes torsions de pieds.

VIII. — A Mlle G. F..., dans le cours d'une séance, le 7 juin 1923, un sujet, Mme Malnati, dit : « *Vous êtes très nerveuse, et vous avez les intestins fragiles. Je vois même que vous avez beaucoup souffert des intestins et que vous avez eu une opération d'appendicite.* »

Mlle G. F... avait été opérée en 1917 pour appendicite chronique, après une dizaine d'années de troubles gastro-intestinaux. Une considérable amélioration a succédé à l'opération. Il lui reste une grande susceptibilité intestinale. C'est le seul point faible de son organisme.

IX. — Je mets le 6 novembre 1926, M. H. T... en présence de Mlle Laplace pour connaissance paranormale de sa personnalité et de sa vie. Celle-ci dit ceci ayant trait à sa santé : « *Je sens un malaise au bras pour vous. C'est désagréable, mais passager.* »

M. H. T., âgé de 25 ans, avait reçu deux jours avant, une injection de

Digitized by Google

vaccin anti-thyphique à une épaule. Le jour de la séance le bras correspondant était endolori.

Types de diagnostics spontanés concernant des personnes non en présence des sujets.

X. — En septembre 1920, Mme de D..., jeune veuve de guerre, est pour la première fois en présence de Mlle de Berly qui ne l'a jamais vue et ne la connaît pas, même de nom. Celle-ci, à sa manière ordinaire, procède à la traduction de sa vie, lui parle particulièrement de son deuil récent et arrive à lui dire : «...*quel charmant enfant vous avez !... je vois auprès de vous un petit garçon de* 8 *ans à peu près...* (sa description physique et morale) ...*sa santé semble bonne, il ne vous a pas donné d'ennui de ce côté... mais prenez garde et croyez-moi : faites examiner le sang de cet enfant et faites-le soigner... il a le sang malade, ce petit... il pourrait en résulter le plus grand mal dans l'avenir...* »

Mme de D..., conduisit tôt après son enfant chez le Dr N..., le priant de vouloir bien faire un examen du sang. On trouva très positive la réaction de Bordet-Waserman. Rien n'avait permis à la mère de soupçonner cette syphilis héritée.

XI. — Dans une série de séances hebdomadaires que je faisais avec un sujet : Mme Peyroutet, elle me dit spontanément, le 15 décembre 1923 :

« *Vous avez vu ces jours-ci un de vos amis malade. C'est un Docteur. Il est resté couché. Çà a été grave. Il a beaucoup souffert. Il s'est fait des piqures, je dirais même à satiété. Il y a longtemps qu'il n'avait pas souffert comme ça ! Il avait presque envie d'envoyer chercher un médecin pour opération. Il a pensé à ça. Il faut qu'il évite d'avoir d'autres crises. Il est appelé à en avoir une autre. Cette maladie là vient d'une façon sournoise. Heureusement qu'il a une bonne constitution ! Qu'il se soigne. Il faudra un régime.* »

Mme Peyroutet, n'avait pas identifié la maladie, mais elle avait, on va le voir, parfaitement saisi les caractéristiques accessoires de la réalité.

Le 11 décembre, le Dr P... avait été pris d'une forte colique hépatique. Et chacun des jours suivants, jusqu'au 15 inclus, une nouvelle crise éclata qu'il fallut chaque fois traiter par injection de morphine. A noter que toutes les injections furent faites par le malade lui-même.

Vers minuit, le 13 décembre, était survenue une crise plus violente que les autres. Une injection de morphine faite aussitôt n'arrêta pas cette crise comme elle avait arrêté les autres. Une deuxième injection fut faite, deux heures après, également inefficace. Un autre narcotique fut ensuite pris par la bouche, sans plus de résultat. La violence de la souffrance et l'inefficacité des médicaments donnèrent alors à penser au Dr P... que le calcul engagé dans le canal cholédoque était de trop grosse dimension pour le franchir et que si la situation ne s'améliorait pas il faudrait au matin faire venir un chirurgien pour éventuelle action opératoire.

A 8 heures du matin, c'est-à-dire après 8 heures d'une souffrance ininterrompue, le Dr P... se fit une troisième piqure de morphine (Sédol), laquelle détermina enfin la cessation de la crise. Mme Peyroutet avait signalé avec justesse qu'il s'était piqué « à satiété ». Il en resta d'ailleurs longuement engourdi.

Dans la soirée du 14, une autre crise survint, vite calmée par une nouvelle injection

Digitized by Google

Quelques heures après ma séance chez Mme Peyroutet, le 15, une dernière crise eut encore lieu, tôt calmée par la morphine.

Deux membres de la famille du Dr P... eurent occasion, dans la suite, de mettre à l'épreuve la faculté de quelques sujets sur leur propre individualité. Du compte rendu des séances je détache ces indications concernant le Dr P...

A Mlle P..., le 17 décembre 1923, c'est-à-dire deux jours après la dernière crise, Mme Vicq dit : « *La santé n'est pas bonne en ce moment pour votre père. Son foie ne fonctionne pas bien. C'est l'organe à surveiller.* »

Le 5 septembre 1924, Mlle Gourson, autre sujet, dit à Mme P... : « *Votre mari ne souffre jamais du foie ? Je sens une fatigue à cet organe. C'est sans gravité.* »

Le 8 février 1926, Mlle Berger-Levrault dit à Mme P... : « *Votre mari devrait faire attention au foie. C'est l'organe qu'il faut surveiller.* »

De 1923 à 1929, le Dr P... a eu deux petites crises de coliques hépatiques, et en 1928, une sorte de congestion du foie. Grâce à un régime surveillé, il se porte très bien à part cela.

XII. — Le 13 janvier 1923, je mis en mains de Mlle de Berly quelques lignes de l'écriture de M. D... pour essai de détection de personnalité et de vie. Elle caractérisa remarquablement M. D..., s'attachant particulièrement à décrire ses goûts artistiques et les beautés de son logement. De sa santé elle dit ceci, que j'ignorais alors : *C'est un homme nerveux à l'excès. Il y a inflammation de l'intestin chez lui. Les muqueuses s'enflamment d'un seul coup. Il souffre des pieds par moments, de rhumatismes, de goutte. Il fait de l'acide urique.*

Oh ! ce qu'il a mal aux doigts de pied ! Ce qu'il va avoir une crise de goutte ! Tout cela s'infecte.

Quelle souffrance au gros orteil. Il a les pieds enflés un peu, c'est douloureux. C'est cette maladie qui le rend nerveux. Ses jointures s'infectent.

Il a un peu mal à la gorge quelques fois. Ses muqueuses s'infectent, ses jointures s'infectent. Il lui faudrait un régime très rigoureux. Du soleil, le grand air, moins de bons dîners, vivre plus hygiéniquement !... »

J'appris ensuite que M. D... était depuis quelques années atteint de rhumatisme goutteux dont il avait de fréquentes crises, souvent localisées aux pieds, aux gros orteils particulièrement, ce qui est la signature de la goutte.

Cette affection a d'ailleurs de fréquents retours actuellement, l'obligeant à un régime de vie assez difficile à concilier avec sa vie mondaine.

XIII. — En août 1913, Mme C..., âgée de 35 ans environ, est prise, en province, d'une crise de colique hépatique. De passage à Paris peu après, elle se fait examiner par le Dr T... médecin des hôpitaux, qui la montre au chirurgien G.... Ces deux éminents praticiens constatent une vésicule biliaire grosse par calculs biliaires et estiment qu'une intervention chirurgicale est nécessaire pour les extraire.

Le Dr G... conseille à Mme C... d'aller à la campagne, de reprendre son existence normale et l'autorise même à chasser, se proposant de l'opérer à la fin des vacances, rien ne pressant.

Au lendemain d'une partie de chasse, le 8 septembre 1913, Mme C... est reprise d'une forte crise de douleurs hépatiques. Appelé auprès d'elle, je sens au-dessous du foie et sur une ligne prolongeant le siège de la vésicule biliaire, une grosseur du volume d'une petite poire, nettement circonscrite, douloureuse au toucher. Autour d'elle le contenu abdominal

Digitized by Google

ne présente rien de particulier, aucun symptôme de réaction péritonale. Température 39°2, pouls 80°.

Etant donné qu'une intervention chirurgicale était décidée et pensant qu'en raison de cette récidive, il y avait lieu d'envisager d'en avancer la date, je donnais le conseil de transporter la malade à Paris, aussitôt les douleurs apaisées. Ce conseil fut suivi le jour même.

Les Drs T... et G.... examinèrent Mme C... dès son arrivée. Ils s'accordèrent à penser qu'il s'agissait d'une poussée de cystite biliaire due à l'irritation provoquée par la présence des gros calculs, sous l'action de l'exercice physique. Ils décidèrent de laisser Mme C... à Paris, puisqu'elle y était venue, mais qu'il n'y avait pas lieu d'avancer la date de l'opération, auparavant fixée au 23 septembre. L'affection semblait bénigne et le Dr G. ne reprenait l'activité de son service chirurgical qu'autour de cette époque.

Mme C... dans les jours qui suivirent, alla de mieux en mieux. Médecins, malade et famille étaient optimistes. Il s'agissait simplement de resséquer une vésicule biliaire ce qui n'était qu'un jeu pour l'habileté opératoire du chirurgien.

C'est alors que M. C..., mari de la malade, tranquillisé sur son avenir proche, par ailleurs intéressé par la question de connaissance supranormale, me demanda de lui indiquer un sujet auprès duquel il pourrait se rendre compte personnellement de ce phénomène.

Je le dissuadai de s'exposer, sans but scientifique à s'entendre dire des choses peut-être pénibles, erreurs ou vérités ; mais sur son insistance, je lui donnai l'adresse de quelques bons sujets professionnels.

Le 19 septembre, il se rendit chez Mme Fraya et lui demanda de lui parler de sa vie, sans question précisée. Entre autres choses, Mme Fraya lui dit : «*...Je sens en vous un grand ennui en ce moment dû à la maladie d'un être qui vous est cher, une femme, votre femme... On va l'opérer tout prochainement, cette dame... je crains que les choses n'aillent pas aussi aisément qu'on le pense. Il y aura une surprise pénible... Quelles journées d'angoisse vous attendent !... Vous ne la garderez pas longtemps votre femme, etc...* »

Du 19 au 23 septembre, Mme C... continua d'être bien. Le 23 eut lieu l'intervention chirurgicale décidée. Et ce fut en effet une pénible surprise. Au lieu des gros calculs biliaires attendus, on trouva une vésicule et des canaux gorgés de pus. Le pronostic changeait de sens.

Le 13 novembre 1913, j'assistai à la mort de Mme C... succombant, dans une impressionnante sérénité d'esprit, à une insuffisance hépato-rénale, suite de l'infection des voies biliaires.

Dans ce dernier groupe de faits, la personne à qui le sujet, en séance provoquée, donnait spontanément le diagnostic ou le pronostic d'une maladie en cours savait ou ne savait pas la maladie, mais, en tout cas, connaissait le malade, lequel faisait généralement partie de sa proche ambiance.

Plus impressionnantes sont d'autres sortes de faits dans lesquels les expérimentateurs et les assistants ignorent totalement le malade et sa maladie. C'est alors dans un inconnu semblant plus difficilement accessible que le sujet doit puiser sa connaissance.

Je me bornerai à en donner quelques exemples, mais choisis dans une catégorie allant bien loin dans l'étrange. Ils sont extraits

Digitized by Google

des comptes rendus d'une série de séances faites en public à l'Institut Métapsychique par M. P. Forthuny, en 1926-27, alors que je lui demandais de se placer, plusieurs heures avant la séance publique, devant une des chaises désignée au sort, dans la salle vide et close, et de parler pour la personne que le hasard viendrait y asseoir, comme si elle était déjà là.

Trois de ces expériences ont été publiées (1). Une, est encore inédite. Je ne tirerai des textes sténographiés que le peu qui concerne l'objet de cet article : l'indication de maladie.

XIV. — *Séance du 21 avril* 1926. — La chaise vide a été désignée en fantaisie par M. le Sénateur Humblot. Parmi les choses dites par M. Forthuny sur le futur occupant, celles-ci :

«... Soignez votre foie. Ne portez pas cette ceinture, elle vous a déjà blessée... Attention au retour du mal d'oreilles, de gorge, du nez ; vos névralgies ne viennent que de là... Une menace d'opération reviendra... »

Mme D... qui, parmi les 200 personnes venant plus tard à la séance, fut celle qui s'assit sur la chaise, objet d'expérience, me confia ensuite les événements de sa vie à comparer avec les révélations du sujet. En rapport aux indications fournies sur sa santé, elle me dit : « Je suis en ce moment en traitement pour troubles hépatiques. Je porte depuis quelques temps une ceinture qui m'a tout dernièrement blessé la peau. Il est vrai aussi que depuis peu de temps je souffre de fortes névralgies de la tête. J'ai consulté, il y a quelques jours, un spécialiste des affections du nez, de la gorge et des oreilles ; il a trouvé une déviation de la cloison du nez et une inflammation d'un cornet et de la pituitaire du côté droit et m'a affirmé que la remise en état de cette région ferait disparaître les névralgies. J'ai d'ailleurs, aujourd'hui, manqué un rendez-vous avec ce médecin pour assister à la séance de l'Institut Métapsychique où je suis venue pour la première fois. En m'examinant, il y a deux mois, pour certains malaises, le Dr Pauchet m'a dit : « Il faudra qu'on vous opère un jour. »

Mme M... a, depuis (1927), subi l'ablation de l'appendice.

XV. — *Séance du 19 mai* 1926. — Mêmes conditions, à part que la chaise vide fut *tirée au sort*, parmi 152 autres sièges.

Dans les nombreuses indications portant sur un ensemble de vie, voici celle concernant la maladie :

« Ne vous effrayez pas de ces lourdeurs de tête, qui, sans entraver positivement votre travail matériel, ont eu assez d'effets chez vous dans le plan mental pour vous alarmer quelque peu. En ce qui concerne votre santé, tant au point de vue cérébral qu'au point de vue physique, vous devez être averti qu'il y a là un accident purement physiologique où la « psyché » n'intervient nullement et dont vous trouverez la source principale dans une mauvaise circulation, combinée avec le reliquat d'une ancienne maladie dont le siège serait l'estomac, non pas tellement malade par lui-même que victime d'un mauvais état nerveux...

... Pour votre état physique, je ne puis ressentir que cette impression de chaleur à la tête, accompagnée de sensations de vertiges brefs mais angoissants, et que cette contraction dans la région du pylore à laquelle vous devez porter un intérêt particulier... »

(1) Voir : Une faculté de connaissance supra-normale, Pascal Forthuny, par le Dr Osty (Alcan, éditeur), p. 102 et 123.

Digitized by Google

Voici la réalité que M. R. V..., objet de cette connaissance paranormale avant présence, me confia ensuite :

« En 1918, pendant la guerre, j'ai été longuement traité dans la zone des Armées pour un ulcère d'estomac avec spasmes du pylore. Une évacuation d'urgence de tout l'hôpital a suspendu l'opération qu'on allait me faire. L'ulcère a finalement guéri sans opération, mais mon estomac est d'une nervosité excessive. Toute émotion y retentit au point de me donner immédiatement une vive douleur. J'ai souvent des lourdeurs de tête. Elles m'ont alarmé parce qu'elles entravent parfois mon travail. »

XVI. — *Séance du 11 mai 1927.* — Mêmes conditions que les précédentes.

M. Forthuny fait un long exposé synthétique de la vie sentimentale de la personne devant venir s'asseoir sur la chaise. Au sujet de sa santé, il dit :

« *Diminution appréciable depuis quelque temps, peu de temps, de votre état nerveux, à la fois physique et moral. Vous avez bien fait de prendre la détermination d'extraire de vous-même une partie des raisons qui vous maintenaient dans cet état maladif.*

Ne vous alarmez pas de cette sensation de poids, d'engourdissement que vous sentez parfois aux extrémités.

N'abusez pas de ce médicament toxique. On a dû vous prévenir du danger et il me semble que ce danger vous l'avez déjà éprouvé. »

Mme B... pour qui ces paroles se trouvèrent dites, est atteinte depuis quelques années de la maladie de Raynaud, caractérisée chez elle par des crises très fréquentes de froid et d'engourdissement pénible, puis de brûlures et d'élancements dans les extrémités, particulièrement des mains,

Elle a beaucoup essayé de calmer ces pénibles sensations par l'emploi de médicaments qui ont produit des effets secondaires mauvais. On les lui a vivement déconseillés.

Très sensible de tempérament, elle était arrivée à une grande nervosité en raison d'ennuis affectifs et matériels durables. Depuis deux ans, elle a réussi à se hausser intellectuellement au-dessus de ses soucis et a obtenu ainsi une relative détente.

Diagnostics provoqués.

Ici encore on peut distinguer les cas où les malades sont mis en présence des sujets et ceux où les malades sont absents, à n'importe quelle distance, étant bien entendu que les sujets sont dans tous les cas dans une complète ignorance des personnes et de leurs troubles pathologiques.

Types de diagnostics provoqués pour malades présents :

XVII. — Dans l'après-midi du 11 décembre 1924, je mets en présence de Mlle de Berly une dame de 48 ans, venue de l'étranger la veille, que j'avais très succinctement interrogée dans la matinée, me proposant de l'examiner complètement ensuite. Mon intention était, par un bref interrogatoire, de connaître les symptômes principaux de son affection pour mieux juger les indications fournies par le sujet à mesure qu'il les fournirait et l'arrêter de parler s'il menaçait de dire des paroles capables d'impressionner défavorablement la malade.

Digitized by Google

Dans ce court interrogatoire, Mme L... m'avait dit qu'elle avait eu une enfance triste auprès d'une mère sévère, que jusqu'à l'âge de 24 ans sa santé avait été bonne malgré qu'elle fut toujours imprégnée d'une sorte de dégoût de vivre ; que trois mois avant son mariage, lequel eut lieu dans sa 25e année, elle reçut un gros choc moral qui fut le commencement d'une perturbation mentale plus marquée.

De la confidence de Mme L... j'avais retenu qu'elle représentait une hyper-émotive anxieuse constitutionnelle, chez qui le milieu familial, puis de pénibles incidents de vie avaient développé un état mental dépressif, avec crises. Elle m'avait appris, de plus, que ses fonctions digestives étaient en hypo-fonctionnement.

Une seule question fut faite à Mlle de Berly : « Dites ce que vous pouvez saisir de l'état de santé de cette dame ? »

Mlle de Berly, s'adressant à Mme L... se mit sans délai à dire ce qui suit, que je consignai à mesure par écrit :

« *Vous êtes très sensible, très émotive, la moindre chose vous agite l'esprit.*

Par moments vous tombez tout d'un coup dans un état de mélancolie.

Les docteurs se sont embrouillés sur votre cas. On vous croit neurasthénique, ce n'est pas ça. La mélancolie domine.

Vous n'avez jamais été gaie.

Vous avez une grande impression de fatigue. On ne trouve rien quand on vous examine. On vous prendrait pour une malade imaginaire.

Vous êtes d'une grande sensibilité. Un rien vous bouleverse.

Vous avez dû avoir un choc moral très fort. Tout votre système nerveux est fatigué, il ne se nourrit pas.

Votre digestion est lente. Vous avez des envies de dormir après les repas. Il y a un manque d'activité de tous vos organes, tout est lent.

L'estomac et l'intestin jouent un grand rôle dans votre état, et cela agit fortement sur le moral.

Parfois vous avez des étourdissements, des vertiges d'estomac, et aussi de l'angoisse nerveuse respiratoire souvent.

Et vous avez de l'anémie. Tout retentit sur le système nerveux.

Vous êtes devenue triste très tôt, avec dégoût de la vie.

Votre tête est très lourde parfois. Vous y avez l'impression de grande fatigue.

Ce qui est le plus terrible chez vous, c'est le dégoût de tout, l'ennui, une lassitude générale, physique et morale.

Par moments vous tombez d'un seul coup dans un état de mélancolie. Cela tient à l'affaiblissement général.

Cela se remettra vite. Les médicaments agiront vite. Vous serez bientôt remise en parfait état. Ce n'est pas incurable. Vous deviendrez bien portante. Aussitôt soignée, vous serez améliorée. Après quelques mois il y aura un mieux extraordinaire.

Il ne faut pas qu'on vous donne des médicaments qui intoxiquent. Vous n'assimilez pas tout. Beaucoup de prudence pour les médicaments, il faut qu'ils soient donnés à petites doses. En ce moment il faut aider, exciter, fortifier l'estomac ; faire éliminer les poisons, désintoxiquer.

Un interrogatoire et un examen plus complets, le lendemain, me firent connaître que Mme L... manifestait depuis sa jeunesse les symptômes de la constitution dite *cyclothymique*, se traduisant par des périodes de grande activité, de volonté très agissante et même de gaîté, suivies de périodes de fortes dépressions physiques et morales survenant brusquement et durant des semaines et parfois des mois, pendant lesquelles elle restait au lit effondrée, larmoyante, incapable même de l'effort de se

Digitized by Google

lever. Il lui arrivait quelques fois d'être pendant plusieurs mois dans un état intermédiaire pendant lequel elle paraissait normale, puis le cycle excito-dépressif s'accomplissait.

Mme L... avait suivi les traitements disparates de médecins classiques, homéopathes, naturistes, etc... sans résultats heureux.

Le 11 décembre 1924, quand je la mis en présence de Mlle de Berly pour traduction paranormale de maladie, elle sortait à peine d'une phase de dépression.

Mlle de Berly décela fort bien l'état présent de vide cérébral, d'épuisements nerveux, de mélancolie, de dégoût de la vie, mais elle ne saisit pas la phase inactuelle de suractivité et de bonne humeur du cycle pathologique.

Après cette séance et l'examen ultérieur complet que je fis de son cas, Mme L... regagna son pays, munie de mes conseils thérapeutiques et aussi du pronostic optimiste de Mlle de Berly. Je ne l'ai pas revue depuis, mais j'ai été informé de son devenir.

Pendant deux ans elle a connu un état de santé auquel elle n'était plus, depuis longtemps, habituée. Ce fut une longue période de calme relatif rarement troublé par des crises courtes et faibles. Puis les grandes manifestations du cycle pathologique sont revenues, comme précédemment.

XVIII et XIX. — En décembre 1920, Mlle J. N..., 38 ans, m'est envoyée par des amis communs pour essai de diagnostic par connaissance paranormale d'une affection sur laquelle ses médecins, d'excellente renommée, étaient fort embarrassés tant sur sa nature que sur la manière de la guérir.

Mlle J. N... me dit que, professeur de chant, elle avait, en 1915, dans une inspiration forcée, ressenti subitement une vive douleur dans la poitrine, à droite, en avant, entre les deuxièmes et troisièmes espaces intercostaux.

Cette douleur qui resta assez vive pendant une quinzaine de jours, s'atténua ensuite au point de ne plus être une gêne dans l'exercice de sa profession.

En juin 1920, dans une secousse de rire, la douleur réapparut très vive à la même place. Depuis elle persiste, ravivée à l'inspiration forte.

Mlle J. N... en est inquiète et craint qu'elle ait pour cause une lésion importante du poumon droit. Elle a cessé de chanter.

D'éminents spécialistes des voies respiratoires l'ont auscultée, radiographiée, examinée au bronchoscope, etc., sans rien trouver.

Voilà ce que je savais quand, sans l'avoir personnellement examinée, j'ai mis successivement Mlle J. N... devant deux sujets.

Séance du 12 décembre 1920. — Sujet utilisé : Mlle de Berly. Une seule question : « Parlez de l'état de santé de cette dame ? »

« *Votre constitution est très forte, dit-elle, mais votre circulation sanguine est mauvaise. Le foie se congestionne facilement. Tout tend à se congestionner chez vous parce que votre système nerveux est agité et entraîne un mauvais fonctionnement de tous les organes.*

Faites attention à votre rein, il empoisonne le sang et le système nerveux.

Vous ne respirez pas très bien. Vous avez de l'oppression.

Vous êtes une femme fatiguée, tout votre organisme est fatigué. Cela vous enlève le goût de la vie.

Vous avez eu un choc moral trop violent pour votre système nerveux. cela a révélé tous les malaises que vous éprouvez.

Digitized by Google

Cela n'a rien de grave, mais demande à être soigné.

Votre estomac fonctionne mal ainsi que votre foie.

Des organes sont déplacés et cela joue un grand rôle dans votre état. Il en résulte une mauvaise circulation du sang.

Surveillez le fonctionnement du rein. »

Séance du 14 décembre 1920. — Sujet utilisé : Mme Morel.

Demande : « Voyez l'état de santé de cette dame ? »

Réponse :

«...*Je vois un grand trouble. Je ne vois rien de physiquement malade. Je vois des troubles nerveux causés par un grand chagrin, une immense peine, une lutte au-dessus de ses forces.*

Cette dame est physiquement peu malade, moralement beaucoup.

Depuis quelque temps elle est presque désespérée, affolée. Celà est la cause d'une maladie de nerfs. Cœur troublé. Etat général très affaibli. Aucune force. Cerveau très déprimé.

Tout cela remonte à la même cause : une déchirure sentimentale de tout l'être, un désespoir profond. »

Mme Morel s'arrête de parler, comme si elle n'avait plus rien à dire. Je lui pose alors cette deuxième question, laquelle en des cas analogues a souvent pour elle une vertu particulièrement incitatrice : « Voyez son corps, région par région, et dites ce que vous y voyez d'anormal ? »

«...*Je vois*, répond-elle, *quelque chose d'anormal au côté droit de la poitrine, c'est comme une inflammation vive, très vive. Cela forme comme une petite déchirure, c'est comme à vif, presque sanguinolent, une sorte d'écorchure bien dans la poitrine, du côté droit.*

Je vois là quelque chose de noir, comme une boule, un peu plus grosse qu'une noisette, très dure, comme suspendue, très détachée, suspendue comme par des petits fils fins, un réseau. C'est comme une boule de chair. Il faudrait enlever cela. »

Dans le but d'amener Mme Morel à parler, avec le minimum de suggestion, du devenir de l'état pathologique indiqué, je dis : « Voyez l'avenir prochain de cette dame ? »

Cette question provoque immédiatement cette réponse inattendue :

« *Je vois son existence très vide pour l'instant. Il manque quelqu'un autour d'elle, une femme.*

Puis son existence se refait, comme si tout un passé revenait de très loin, presque de l'enfance, et qui se reforme.

Tout d'un coup elle se trouve en présence d'un homme qu'elle a connu autrefois. Il y a eu entre eux une séparation très longue, leurs deux vies ont divergé. Il a créé un foyer, la dame non.

Maintenant ces deux existences se rapprochent. Il y a par cela une lutte pénible qui donne un grand trouble. Puis la vie se fait avec cet être chez qui un deuil a passé. Tout est revenu comme autrefois. Homme de nature étrange, de caractère bizarre, mais bon. »

Sur cela, Mme Morel s'arrête de parler.

En supplément de ce que j'ai rapporté au début, voici ce que Mlle J. N... m'apprit ensuite et qui éclaira le sens des indications fournies par les sujets.

En 1918, c'es-à-dire deux ans avant les séances ci-dessus, elle avait reçu un choc moral qui l'ébranla violemment et durablement : sa sœur aînée, qui lui avait tenu lieu de mère et avec qui elle vivait continuellement, était morte la laissant seule et désemparée. Elle ne put adapter son esprit à cet événement et devint bientôt d'une nervosité extrême, ne trouvant qu'amertume à la vie et pensant sans cesse au suicide.

Digitized by Google

Soignée pour troubles digestifs consécutifs à ce choc moral, on constata une ptose gastro-intestinale avec aérophagie.

En décembre 1920, époque des séances, son état général et digestif correspondaient toujours à celui signalé par Mlle de Berly.

Ce sujet et Mme Morel avaient saisi « le choc moral trop violent pour son système nerveux » (de Berly), « la déchirure sentimentale de tout l'être, un désespoir profond » (Mme Morel), comme cause initiale des troubles nerveux.

Mlle de Berly avait dit : « Faites attention au rein, il empoisonne le sang, surveillez son fonctionnement... » Une analyse complète des urines faite quelques jours après la séance révéla une diminution générale de l'excrétion rénale si nettement éloignée de la normale que le chimiste chargé de l'analyse demanda à la recommencer quelques jours après, croyant à une défaillance passagère de l'émonctoire rénal, Cette deuxième analyse révéla le même déficit excrétoire que la première.

Quant à la douleur thoracique, Mlle de Berly n'en saisit rien. Mme Morel, au contraire, indiqua et décrivit une lésion à l'endroit même où cette douleur se faisait sentir. Sa vague description correspondait-elle à une réalité ? Il est encore aujourd'hui impossible de le dire. Neuf années ont passé. Mlle J. N... n'a jamais, jusqu'à ce jour, obtenu des médecins que des suppositions. La douleur se fait toujours sentir, avec éclipses ; le temps a montré qu'elle ne répond pas à un désordre anatomique grave.

Il me reste maintenant à comparer à la réalité la signification des indications finales de Mme Morel, sans rapport apparent avec les préoccupations de santé qui faisaient l'objet de la séance.

A cet égard, Mlle J. N... me confia qu'elle avait été, autour de sa vingtième année (je rappelle qu'elle avait 38 ans en 1920), sur le point de se marier avec un jeune homme, ami d'enfance. Ce jeune homme épousa une autre jeune fille. Il eut deux enfants de ce mariage. Sa femme mourut en 1918.

A l'époque des séances ci-dessus (décembre 1920) les circonstances avaient, depuis plusieurs mois, remis Mlle J. N... en rapport avec l'ami d'enfance. Il avait été question entre eux de mariage, ce que Mlle J. N... désirait beaucoup. Or, M. X.... depuis quelques semaines semblait moins empressé, d'où surcroit de nervosité chez Mlle J. N..., ce qui, peut-être, motiva la saisie élective que fit Mme Morel de ce particulier événement ayant rapport avec l'état de santé du moment.

Mme Morel avait dit : « Son existence se refait... » Ce que Mlle J. N... pouvait interpréter comme son mariage avec M. X... Ce que je puis seulement dire c'est que, en 1929, ce mariage n'a pas encore eu lieu. Sur ce point le présage a été, comme bien souvent, le passage inter-mental d'un désir.

Types de diagnostics provoqués à l'égard de malades éloignés des sujets :

De ces faits je donnerai deux catégories d'exemples. L'une (obs. XX) montrera un sujet exposant à une personne présente l'état de maladie de quelqu'un de son ambiance. L'autre (obs. XXI à XXVIII) fera connaître comment se comporte un sujet quand un médecin lui demande de révéler les troubles pathologiques de malades non présents.

Digitized by Google

XX. — En décembre 1923, M. de N..., que j'avais examiné deux fois, se plaignait d'un amaigrissement de trois kilos en deux mois, d'une impression de fatigue et d'une toux légère récente. Sa température oscillait entre 38 et 39 degrés. L'auscultation et la percussion ne révèlaient aucune modification perceptible des poumons. Le 29 décembre, j'envoyai au laboratoire quelques crachats et du sang, pour examen bactériologique et sérologique.

A Mme de N..., femme du malade, qui me demandait mon opinion sur l'état du malade, je dis qu'elle était encore incertaine mais que les résultats de l'examen bactériologique allaient très probablement la fixer. Je crus devoir la préparer à ce que cet examen allait nous apprendre, en lui disant qu'il fallait s'attendre au diagnostic de tuberculose active d'un poumon, auquel cas il serait nécessaire, pour motifs multiples, de faire entrer M. de N... dans un sanatorium.

Mme de N..., intéressée depuis quelque temps aux questions de connaissance paranormale m'exprima alors un vif désir d'être mise en présence d'un sujet en cette pénible circonstance, pour voir, avant diagnostic précisé, ce qui lui serait dit sur la nature et le devenir de la maladie de son mari. Sur son insistance, et aussi par curiosité, je finis par lui donner satisfaction, tout en la mettant en garde contre la croyance aux présages.

Dans l'après-midi du 29 décembre elle fut mise, seule, en présence d'un sujet, Mme Peyroutet, avec recommandation de ne poser aucune question, de ne rien manifester par parole ou geste, et d'écrire à mesure ce qui lui serait dit.

Pour la partie utile ici, voici copie du texte qu'elle me remit après séance :

« *... Il y a de la maladie chez vous, maladie grave. C'est un homme qui est malade. Sa maladie est venue graduellement, mais on s'en est aperçu tout d'un coup.*

Il a de la fièvre. Il est dans un état très grave. Mais je ne crois pas à sa mort. Je pense qu'il va se remettre même assez vite.

Il est résistant, très résistant. Oh ! cette fièvre !... Elle va tomber.

Il a une congestion intérieure. Il faudrait le radiographier. Je ne crois pas qu'il ait les poumons malades, ou alors il y a congestion des poumons. Il n'y a rien compris le médecin (1).

Grosseur, congestion, ça enfle. Cela fait dans les organes quelque chose de plus gros qu'il ne faut. A mon idée c'est là où passe la nourriture.

Il a le moral bon. Il a confiance et c'est beaucoup. Grande force de résistance.

C'est une maladie traîtresse. Elle couvait. Vous allez bientôt être fixée.

Oh ! que j'ai eu peur de la mort ! Oh ! que c'est grave !... Il y aura guérison.

Je le vois tousser beaucoup. Je sens que ses organes vont se congestionner. Qu'on lui fasse des fumigations. J'avais craint un abcès, il y a quelque chose de plus gros qu'il ne faut. La fièvre va tomber. Son moral est très bon. Il faut garder le malade chez vous.

Je ne crois pas qu'il y aura opération. Le traitement se résumera en piqûres. Oui, des piqûres seront souveraines.

Son bon moral lui fera plus de bien que n'importe quoi. La guérison sera miraculeuse.

Il faut qu'il se soigne, car cela pourrait devenir chronique.

---

(1) Les sujets sont enclins à ce genre d'affirmation péremptoire, souvent fausse d'ailleurs, comme dans le cas présent.

Digitized by Google

Il doit avoir dans la poitrine de la congestion et aussi dans le ventre. Il faut faire attention aux intestins.

Il ne s'en ira pas de chez vous. Il ne faut pas le laisser aller ailleurs. »

Le lendemain, 30 décembre, l'examen bactériologique décela la présence du bacille de Koch dans les crachats.

Le 2 janvier l'auscultation révéla pour la première fois un large foyer congestif du poumon gauche dans la région axillaire, ce que confirma et précisa une radiographie.

Quelques jours après je fis entrer M. de N... dans un sanatorium (1).

Vers le 20 janvier il y eut une diarrhée qui fit craindre une atteinte tuberculeuse de l'intestin.

La fièvre ne cessa que vers le 20 février.

Dans les premiers jours de mars, on fit à M. de N.. un pneumothorax thérapeutique.

A la fin de mai je le vis avec surprise entrer dans mon cabinet de travail, gras, vif et satisfait. Il me dit qu'il avait quitté le sanatorium parce qu'il se sentait guéri et que ses charges matérielles étaient vraiment trop lourdes pour lui permettre un repos plus prolongé.

M. de N... était en effet un homme d'un tonus moral rare. L'annonce que je lui avais fait de son affection en décembre, pour l'obliger à se soigner, et le conseil que lui donna alors le Professeur Letulle de rester au moins deux années à se soigner et au repos n'ébranlèrent en rien son courage ni n'altérèrent sa bonne humeur. Sans forfanterie, il me dit : « La maladie doit compter avec moi, je ne la crains pas, elle ne m'aura pas. J'ai peu de temps à lui consacrer et je ne veux pas lui faire l'honneur de me tourmenter. » Au sanatorium il resta perpétuellement gai et y laissa le souvenir d'un malade extraordinaire, anormalement prompt au retour dans la vie active.

Malgré mes conseils de prudence il reprit dans les premiers jours de juin 1924 son activité professionnelle.

Il était pratiquement guéri. L'auscultation ne révélait plus rien, Tous autres examens étaient négatifs.

Le sujet avait très bien saisi la gravité de la maladie de M. de N... Après avoir émis un certain nombre d'indications fausses quant au diagnostic, elle avait finalement signalé la congestion de la poitrine.

Le conseil qu'elle donna de garder le malade chez lui aurait été désastreux s'il eut été suivi.

Quant aux indications thérapeutiques, elles consistèrent à parler de fumigations (2) *et de piqûres.*

Mais elle dit ces deux phrases qui résumaient par anticipation le déroulement de la maladie : «Son bon moral lui fera plus de bien que n'importe quoi. La guérison sera miraculeuse. »

Les huit faits que je vais maintenant citer sont extraits d'une série d'essais qui furent effectués dans un but que je vais dire.

Sachant par pratique que les sujets doués de connaissance paranormale sont capables de révéler, parfois et à leur façon, les états de maladie, mais que l'inadéquation au réel de leurs images mentales et la formulation imprécise qui en est la conséquence ren-

(1) Mme de N... eut plus confiance en mes conseils qu'en ceux du sujet. Je frémis, en écrivant ces lignes, en pensant à ce qui eut pu se passer si le contraire s'était produit.

(2) Qui jamais ne furent faites.

Digitized by Google

dent leurs indications inutilisables pour un médecin, j'ai eu, à un certain moment, recours à une manière d'employer les sujets qui me semblait promettre des résultats susceptibles d'être utiles.

Dans une grande quantité de cas le médecin se trouve devant une affection tout de suite déterminable dans sa nature et sa cause, et la conduite thérapeutique en découle. Mais il est des cas, trop fréquents, où l'état de maladie ne se traduit que par quelques symptômes communs à diverses affections, ce qui laisse la cause pathogène obscure et le traitement incertain. En de tels cas un travail subconscient s'opère chez le médecin, lequel travail aboutit quelquefois à faire surgir un jour dans le flux de la pensée attentive l'idée diagnostique et thérapeutique que l'effort conscient de réflexion n'avait pas trouvée.

Sur cette constatation, de tout moment dans la vie d'un médecin, je fis ce raisonnement : « Faire travailler la faculté d'un sujet directement sur un malade ne fournit en général que des indications sans utilité, même quand elles sont incontestablement justes. Puisqu'il s'agit de ne viser que le pratiquement utile, il conviendrait de s'assurer s'il ne serait pas mieux de donner comme objectif à la faculté d'un sujet non pas le malade exclusivement, mais *le médecin*. Les sujets révélateurs des multiples aspects de l'individu humain sont d'excellents détecteurs du travail subconscient du psychisme d'autrui. Peut-être obtiendrait-on d'eux qu'ils dégageassent tout de suite des fonds mentaux du médecin ce qui, dans le processus ordinaire de la pensée, ne jaillirait que plus tard ou jamais. Ainsi employés les sujets effectueraient peut-être une sorte de psychanalyse à fins professionnelles.

Sur cette conception, l'expérience s'établissait ainsi : tout d'abord examen du malade par le médecin, examen aussi complet que les ressources actuelles le permettent ; puis, muni d'un objet appartenant au malade, le médecin se met seul en présence du sujet, dont la faculté spéciale travaille alors en fonction du psychisme du médecin, bien fourni de données, et en fonction du malade absent à l'égard duquel l'objet sert de moyen de mise en rapport.

Ce fut selon ce protocole que je procédai à une suite d'essais avec un sujet, Mlle de Berly, qui m'avait antérieurement fourni des preuves de ses dispositions particulières à saisir le côté pathologique des personnes.

Les quelques faits suivants serviront donc à la fois d'exemples de *diagnostics provoqués à l'égard de personnes absentes* et d'exemples de *détection des maladies en fonction du médecin et du malade.*

Digitized by Google

XXI. — En 1920, époque où s'effectua l'essai qui va suivre, je soignais une personne, Mme J. M... dont l'histoire pathologique antérieure peut se résumer ainsi :

Cette dame, alors âgée de 50 ans, avait été durant toute sa vie d'une constitution délicate, particulièrement fragile dans ses fonctions digestives. Vers l'âge de 30 ans elle avait subi une intervention chirurgicale pour prolapsus utérin. A partir de 1919 un fléchissement important se fit dans sa santé, une ensemble de symptômes s'installa : réduction notable de l'appétit, digestion extrêmement laborieuse, sensation de vide cérébral et d'épuisement général imposant de longs repos, crises brusques de défaillances cardiaques, anémie, hypocondrie.

La cause de cette perturbation organique n'avait pas été décelée. Les divers médecins qui avaient examiné la malade avaient tenu son affection pour une névropathie à forme digestive. Aucun médecin ne lui avait été utile, aucun traitement efficace. Les toniques actifs, la strychnine surtout avaient augmenté, et parfois violemment, les désordres fonctionnels. Tous les examens à faire en pareil cas avaient été faits, sans mettre la cause en évidence ; tout ce qui semblait logiquement devoir combattre la maladie dans ses symptômes ou dans ses causes présumées avait été essayé et en vain.

Pour ma part je pensais être en présence d'une de ces affections complexes où de multiples insuffisances fonctionnelles se renforcent les unes les autres et échappent à un traitement ambitionnant d'agir sur la cause. J'espérais que tôt ou tard un essai thérapeutique heureux ou la tendance naturelle au retour vers l'état normal ramènerait Mme M... à sa délicate santé antérieure.

Le pronostic des multiples médecins qui l'avaient examinée était qu'il s'agissait d'une crise hypocondriaque sans signification grave.

Le 29 juillet 1920 je demandai à Mme J. M... d'écrire quelques lignes. Elle copia quatre lignes d'un journal du jour. L'écriture était bien formée et ne me sembla en rien révélatrice d'état de maladie. Quelques heures après, je mis le papier en mains de Mlle de Berly, lui posant cette seule question : « Voyez l'état de santé de cette personne ? »

Dès que ses yeux ce furent arrêtés sur l'écriture et qu'elle eut un peu froissé nerveusement le papier, son corps eut quelques soubresauts, et sans arrêt elle prononça ces paroles que j'écrivis exactement :

« .... *Comme elle est faible cette personne ! Tout est faible chez elle. Que de faiblesse ! Elle doit avoir la fièvre par moments, parce que j'ai soif. Elle est prise de sommeil tout d'un coup ; cela ne dure pas. Elle est faible, faible. Drôle de cerveau, lourd, étourdi. On dirait quelqu'un d'usé quel que soit son âge, dont le système nerveux est épuisé. C'est le sang qui affaiblit tous les organes. Il y a maladie du sang, beaucoup d'eau dans le sang.*

Bouche sèche. Elle est bien malade. C'est varié, une chose entraîne une autre, maladie d'usure, cette personne paraît usée.

Elle est prédisposée à la maladie depuis longtemps. Elle couve un mal depuis longtemps. Son sang n'est pas sain. Une opération déjà faite est marquée. Sang malsain, des lassitudes, des lassitudes, un affaiblissement du sang qui n'est pas ordinaire. Il y a des soubresauts chez elle. Il y a du ressort, mais l'amélioration ne tient pas longtemps.

Elle fait vieux à mes yeux, comme une femme déjà usée. Elle est nerveuse par moments, cela la rend originale. Elle se plaint de l'estomac, des reins, du ventre.

Je lui vois deux enfants vivants (exact : deux fils).

Il s'agit d'une affection ancienne. Elle a un sang vicié. Comme elle est impressionnable ! Elle a parfois des difficultés pour se moucher. Elle est

Digitized by Google

nerveuse, l'intestin va mal. Elle a tendance à l'infection. Tout son organisme est en mauvais état. Elle est difficile à soigner parce que beaucoup d'organes sont à ménager.

Ses urines sont un peu chargées, épaisses, rouges, perte de phosphates qui épuise son cerveau.

Il y a des moments où elle paraît à la fin de sa vie. Elle a l'estomac malade. Les organes abdominaux sont tellement affaiblis qu'ils n'ont pas la force de fonctionner. Tout cela : par ce sang malade. Elle est à bout. Le cœur fonctionne difficilement.

Toute cette maladie vient du cœur, de l'estomac, de l'assimilation, et surtout du sang qui n'est pas pur.

Il faudrait lui faire de légers massages d'estomac, la remonter, quelques dépuratifs, quelque chose qui remonte et soit dépuratif, beaucoup de tisanes rafraîchissantes, la désinfecter. Pas de poisons, cela l'intoxique, elle a tendance à l'intoxication. C'est un organisme difficile à soigner parce que beaucoup d'organes sont à ménager.

Eviter de fatiguer le rein, qui n'est pas fameux. Le régime alimentaire a une assez grande importance. Pour un oui, pour un non, elle s'empoisonne. Elle a besoin d'être soignée continuellement, chaise longue, de l'air.

Grande faiblesse du cœur, des nerfs, du sang. Tonifier le cœur progressivement, doucement, il permettra un meilleur fonctionnement du rein et des autres organes. Tonifier les nerfs, leur rendre les phosphates dont il y a déperdition. Tonifier le sang.

On peut la remonter. Pour la guérir, non.

Vous allez la remonter, sa vie va continuer. Sa mort sera prématurée quand même.

Indépendanmment de tous ses malaises, elle couve une maladie. Il faudrait d'abord voir et soigner la maladie qui existe et qu'on peut soulager. Puis chercher l'autre.

Dans l'avenir on parlera d'une opération. Je me demande si elle n'aura pas un cancer. Je la vois vivre encore quelques années, mais elle est menacée d'une maladie cancéreuse. Le sang est prédisposé aussi bien au cancer qu'à la tuberculose. Vous pourrez la prolonger, mais elle est menacée de mort prématurée. »

Comme on le voit, Mlle de Berly avait bien saisi le complexe symptomatique de l'affection de Mme J. M..., n'y ajoutant rien d'inexact. De ce point de vue elle ne révéla rien que je ne sus.

Mais la partie de ses indications concernant le devenir de l'affection était sans rapport avec ce que suggérait l'état actuel de la malade et son passé fertile en fléchissements provisoires de santé et en relèvement plus ou moins rapides. Or, voici ce qui arriva :

Du 29 juillet 1920, jour de la séance, jusqu'en juin 1921, la maladie de Mme J. M... conserva son même aspect, avec alternatives d'améliorations et de rechutes, mais dans l'ensemble sans s'aggraver ni s'améliorer.

Le 14 juin 1921, une rétention stercorale opiniâtre et accompagnée de localisation douloureuse me fit demander en consultation le chirurgien T... Son diagnostic fut : « Etat névropathique et forte anémie par insuffisance alimentaire. » Son avis de traitement fut : « Augmenter sans crainte l'alimentation. »

Pour complément d'examen il fit entrer Mme J. M... dans son service hospitalier. A l'écran radioscopique rien autre chose ne fut observé que l'estomac prolabé. En raison de la durée de l'affection et de la possibilité de trouver la cause et de la supprimer, le Dr. T... proposa une laparotomie pour « voir » et faire éventuellement le nécessaire. Mme J. M... refusa et revint chez elle.

Digitized by Google

A partir des premiers jours d'Août, la rétention stercorale devint si forte et fut la cause de tant de crises douloureuses que la famille de la malade finit par l'amener à l'acceptation de l'intervention chirurgicale qui seule pouvait conjurer le péril d'un arrêt prolongé de l'alimentation.

Le 19 août, le Dr T.. opéra Mme J. M... sans nul espoir d'ailleurs, l'épuisement de la malade rendant le traumatisme opératoire redoutable. Voici ce qui fut trouvé :

Colon transverse prolabé et adhérent par sa partie médiane au péritoine pariétal au niveau du pubis, duodénum à parois épaisses et nodduleuses au toucher. Quelques ganglions mésentériques un peu gros.

« Je me demande, dit alors le Dr T... (comme un an auparavant Mlle de B.), s'il n'y a pas là une infiltration cancéreuse des parois duodénales ? »

Pour donner à la malade plus de temps à vivre, et pour abréger la durée menaçante de l'opération, il aboucha le jéjunum à l'estomac. Tout le contenu du ventre fut exploré, sans qu'autre chose fut trouvée.

Les suites immédiates de l'intervention chirurgicale furent inespérées. Le 20 et le 21 août Mme J. M... alla mieux. Mais dans la journée du 22, survint une défaillance de l'organisme. Après quelques heures d'agonie elle mourut.

XXII. — Le 3 août 1920, je mets en mains de Mlle de Berly quelques lignes d'écriture d'un malade, M. B..., âgé de 40 ans, auquel je donne des soins depuis un an et demi environ.

Pendant la guerre il avait subi une forte intoxication par les gaz, et après de longs mois d'hôpital il lui en était resté une gastropathie avec des vomissements glaireux incessants qui fut longtemps considérée par le Dr L..., médecin-chef d'un centre neurologique aux Armées, comme un trouble nerveux sans lésion d'estomac.

En 1919, de retour chez lui, les vomissements s'accentuèrent. Ils devinrent si fréquents dans la fin de cette année-là et furent si inquiétants en raison de la dénutrition qu'ils occasionnaient qu'une intervention chirurgicale, pour voir, fut jugée nécessaire. Elle eut lieu le 10 décembre. Le pylore apparut suspect, mais rien de bien net n'étant trouvé à l'exploration de l'estomac et des alentours, le chirurgien se borna à supprimer le transit pylorique en abouchant l'intestin grêle à l'estomac.

De la date de l'opération jusqu'en août 1920, M. B... a mené des jours pénibles, souffrant sans cesse de l'estomac, digérant très mal une alimentation restreinte et vomissant souvent.

Les traitements médicaux le soulageaient un peu, mais n'avaient aucune action véritable contre la cause indéterminée de l'affection.

Cette cause était, en effet, incertaine. Le chirurgien pensait, sans en être certain, qu'il devait s'agir d'une ulcération de la muqueuse du pylore. C'était également mon opinion.

Quant au pronostic il m'apparaissait sombre. Je redoutais qu'une dénutrition progressive du malade ou une évolution de la lésion vers la forme cancéreuse ne déterminât dans un délai de six mois, un an ou peu d'années, la mort.

Telle était l'état de ma pensée le 3 août 1920, quand je mis quelques lignes de l'écriture de M. B... en mains de Mlle de Berly.

Comme à l'ordinaire, cette seule question lui fut posée : « Voyez l'état de santé de la personne qui a écrit ces lignes ? »

« *C'est quelqu'un, dit-elle, de fortement neurasthénique, très fatigué, très fatigué. Il a un degré de nervosité terrible, de l'oppression par moment, il est usé. Dans quel état est son moral ! Comme il est bas ! Quelle maladie ! Quelle faiblesse ! On dirait qu'il va mourir.*

Le sang est très affaibli. La tête se prend par moments. C'est une pau-

Digitized by Google

vre loque humaine. On dirait que tous ses organes sont malades. Faiblesse du cœur, des nerfs.

Il a beaucoup de gaz dans l'estomac, des fermentations. Il digère mal. On verrait une maladie d'intérieur par moments, d'autres du sang. Mais quelle cause ? Ce n'est pas vraiment la signature du cancer, c'est cousin germain.

Le sang est si impur que cela entraînera un mal d'intérieur. Tous ses malaises viennent du sang, de l'anémie. Ses organes se sont fatigués, ils ont du mal à fonctionner.

Dans le haut de la figure il a quelque chose qui n'est pas mal, le haut du visage est très doux, ses yeux sont doux (exact).

Il respire mal cela vient plutôt du cœur que des poumons. Cela vient aussi de l'estomac paresseux, fonctionnant mal. Il y a des fermentations, beaucoup de sécrétions.

C'est une vieille maladie d'autrefois qui entraîne des troubles du système nerveux.

Il y a eu, un moment, danger de mort, et la vie a repris.

C'est comme une maladie du sang qui provoque les malaises. Le foie est moins touché. Le moral est en mauvais état.

Il y a eu opération là-dedans (le sujet montre son ventre). Elle a réussi momentanément. Il faudra en recommencer une autre. Celle-là ne réussira pas.

Dans le passé il y a eu une maladie, datant de longtemps, qui aujourd'hui fait des ravages et entraîne des complications. C'était à l'état latent. Cela a fatigué le sang et tous les organes. Il est victime de quelque chose qui est passé et qui aujourd'hui se développe. C'est une maladie infectieuse ancienne. Est-ce la syphilis ? Une sorte de fièvre typhoïde ou quelque chose qui infecte ?

Il y a maladie d'estomac et du système nerveux, forte maladie qui entraîne beaucoup de troubles. Ce qu'il baille le pauvre homme ! (le sujet baille longuement).

L'estomac digère mal. On l'a opéré une fois, ça l'a soulagé un peu, pas complètement. Une deuxième opération sera proposée, elle ne sera pas bonne.

Il faut soigner le cœur et les reins, voir leur fonctionnement et l'état du sang.

C'est un malade que vous ne garderez pas longtemps. Il y aura un peu de mieux. Sa vie reprend et pendant quelques temps cet homme semblera à peu près en bon état. Puis sa vie s'éteint d'un seul coup. Une paralysie dans l'avenir est possible. J'ai peur que le cerceau se prenne. Un moment quelque chose se congestionne du côté de la tête, ce sera la fin.

Vous le remettrez un peu sur pied. Un jour, dans quelque temps, on vous demandera d'aller le voir. Alors il n'y aura plus rien à faire, comme s'il faisait une paralysie. »

Mlle de Berly a donc signalé l'état de nervosité et d'épuisement du malade, l'intervention chirurgicale faite, les troubles d'estomac, sans parler d'ailleurs des vomissements qui dominaient toute la symptomatologie. Elle a dit : « Ce n'est pas vraiment la signature du cancer, c'est cousin germain », ce qui traduisait mes suppositions personnelles qui restent encore aujourd'hui à l'état d'hypothèse.

Elle s'est trompée en attribuant à une maladie infectieuse ancienne ce qui fut la conséquence du gaz ypérite.

Ses indications de traitement : « Il faut soigner le cœur et les reins », ne correspondaient à rien.

Quant au pronostic, on peut maintenant, après neuf années, les juger.

Digitized by Google

réserve faite qu'elle ait pu se tromper seulement dans l'évaluation de temps.

Pendant les quatre ans qui suivirent la séance que je fis avec Mlle de Berly, M. B... mena une vie languissante, souffrant sans cesse de l'estomac, s'alimentant très mal, vomissant chaque jour, incapable du moindre travail.

Spontanément, dans le courant de 1924, son affection s'améliora progressivement et peu à peu les forces lui revinrent. Aujourd'hui, mai 1929, il travaille à peu près constamment d'un travail manuel assez dur. Il ressent encore des douleurs à l'estomac et a, toutes les quinzaines environ, des vomissements bilieux et alimentaires, mais son état général s'est beaucoup transformé. La vie lui est maintenant tolérable. Son aspect et son moral ne rappellent rien de la loque humaine de 1920.

Vu d'aujourd'hui, neuf ans après, le pronostic de Mlle de Berly est contredit par la réalité. Je ne sais pas si l'avenir lui donnera finalement raison. Toutefois l'indication prémonitoire suivante est fausse tout au moins en ce qui me concerne : « Vous le remettrez un peu sur pied. Dans quelque temps on vous demandera d'aller le voir. Alors il n'y aura plus rien à faire, comme s'il faisait une paralysie. »

En 1921 les circonstances ont fait que je n'ai plus pu m'occuper de M. B. Il n'a pas eu de paralysie. Et je n'ai pas assisté à son amélioration, laquelle ne s'effectua que trois ans après.

Diagnostic globalement réussi, pronostic faux.

XXIII. — Le 22 octobre 1922, j'examine un jeune homme de 24 ans, M. J. Z..., qui, depuis sept années est soigné dans une maison de santé.

Mouvements spasmodiques des yeux (nystagmus). Petits tremblements généralisés. Attitudes stéréotypées. Au moment où je l'examine : expression du visage fixée dans un sourire immuable.

Absence totale de spontanéité. Passivité complète. Il se déplace et agit au commandement, avec un peu de retard, comme un somnambule. Mes questions ne provoquent pas de réponses. Il répond peu ou pas à sa mère qui l'accompagne.

Il est incapable d'écrire de son propre mouvement de pensée et de copier un texte vu. Il peut seulement écrire ce qu'on lui dicte. Ses gestes n'entrent alors en jeu que quelques secondes après paroles entendues ; sa capacité d'attention est bientôt épuisée et tout mouvement cesse. Si l'on s'arrête de dicter tandis qu'il peut écrire, sa main et tout son corps s'immobilisent dans l'attitude de l'arrêt.

Pendant deux heures que je l'ai gardé dans mon cabinet de consultation, je n'ai pas constaté le moindre mouvement spontané de son corps, même pas des mains ni des jambes.

Sa maladie porte tout entière sur la fonction psychique. Il semble qu'il ait perdu toute spontanéité d'attention, de jugement et de rappel.

La sensibilité, la motricité (sauf le nystagmus), sont les réflexes normaux.

N'étaient le nystagmus et le fin tremblement généralisé on se croirait devant un somnambule.

Les médecins qui l'ont soigné ont diagnostiqué : démence précose.

Cette affection a débuté en 1915, alors que M. J. Z... avait 17 ans et qu'il était élève d'une grande école.

Tandis que la maladie était dans son plein, en 1919, une forte grippe eut pour résultat de lui rendre pendant deux mois l'usage normal de son esprit. On le crut guéri. Puis l'affection revint.

Les quelques lignes que M. J. Z... avait écrites le 22 octobre 1922

Digitized by Google

sous ma dictée, je les mis en mains d'un premier sujet, Mme de F... et deux mois plus tard, le 20 décembre, en mains de Mlle de Berly. Je puis dire que l'écriture, que j'ai en ce moment sous les yeux, ne m'eut rien révélé sur la nature de l'affection du malade, ni même donné à penser qu'il s'agissait d'un malade.

Voici ce qu'au toucher du papier dirent ces deux sujets :

Séance du 23 octobre 1922. — Sujet utilisé : Mme de F..., question posée : « Dites ce que vous pouvez saisir de la personne ayant écrit ces lignes ? »

« *C'est un homme, répondit-elle, qui a écrit cela, un jeune homme, je sens une mentalité de* 16 *à* 17 *ans.*

C'est une espèce de nerveux. Dans son esprit il n'y a rien de coordonné, rien de bien net.

Au point de vue sexuel c'est un déséquilibré, cela par timidité comme s'il avait pris des mauvaises habitudes, étant trop timide pour oser. Il y a une part de détraquage amené par lui, par certaines habitudes. C'est un imaginatif. Il y a eu détraquage à l'époque de la formation.

A l'heure actuelle il est dans l'impossibilité de travailler. Il n'est pas capable d'apprendre même ce qu'il a écrit sur ce papier. Ce n'est pas de la folie c'est quelque chose qui ressemble davantage à du gâtisme, de l'idiotie.

Je croirais à une amélioration, mais les résultats ne seront jamais brillants. Ce n'est pas guérissable.

Ce jeune homme là ne tient à rien et ne se rend compte de rien. »

Séance du 20 décembre 1922. — Sujet utilisé : Mlle de Berly. Question posée : « Parlez de l'état de santé de la personne qui a écrit ces lignes ? »

« *C'est un homme très droit, très intuitif. Il y a des moments où il a la tête à l'envers, d'autres moments qu'il est lucide.*

Il n'est pas très sain comme sang. Vous aurez du mal à le sortir de là. On dirait qu'il y a eu tare des grands-parents.

Il n'est pas fou. Il est très intelligent. C'est un bizarre, un imaginatif.

Oh ! quelle fatique cérébrale !

C'est un homme très fin. Il est très artiste, il sent tout, devine tout.

Il fera de l'absence de mémoire, de l'amnésie. Qu'il est drôle, bizarre ! Imagination fertile. Système nerveux que ça arrive à fatiguer. A un moment cela lui a donné de l'amnésie. Il arrive à un tel degré de fatigue qu'il n'a plus la force de penser. En ce moment il est très malade. Regardez son sang, il y a de l'atavisme là-dedans.

Il est très affaibli. Il a de l'amnésie cérébrale, une très mauvaise assimilation. Son anémie cérébrale vient d'une grande fatigue.

Je le vois comme un étudiant qui faisait de grandes études et tomberait d'un seul coup. Il a fait de trop grands efforts et trop vite. Actuellement il est fatigué. Il se remettra.

Il doit faire comme de l'amnésie, de l'incohérence. Il ne manque cependant pas d'intelligence.

Il s'est abîmé le système nerveux vers 15 *à* 17 *ans par des pratiques sexuelles solitaires, cela lui a donné des vibrations trop fortes, des troubles de la tête. C'était un être très intelligent, très fin. Il s'est abruti, anémié. Il y avait une cause préalable, une tare.*

Tout danse devant lui ! Anémie cérébrale. Tout le système est affaibli. Son point faible était la tête.

Ce sera long. Il est devenu à l'état d'un idiot.

Digitized by Google

Il était très nerveux, prédisposé. Il a dû devenir sombre, taciturne.

Ses yeux sont assez doux, son nez un peu fort. Je le vois dans une maison de santé, une grande avenue, pas loin de Paris.

Il parle à des moments. A d'autres moments il ne parle pas ou il cherche ses mots.

Il y a quelque chose à faire pour son cas. Ce sera long. »

En mars 1923, après plusieurs séries d'injections d'extraits polyendocriniens et des petites doses quotidiennes de magnésium, l'état général de M. J. Z... devint beaucoup amélioré et des manifestations de spontanéité psychiques se produisirent. Quelques mois plus tard le malade manifesta de la curiosité pour l'ambiance, exprima des jugements spontanés dans ses promenades hors de la clinique, et eut des rappels précis de sa vie passée.

Puis, j'ai dû cesser de m'occuper de ce cas qui m'intéressait fort, mon temps devenant pris par des occupations médicales à l'étranger.

Je viens d'apprendre que M. J. Z... est toujours dans une maison de santé et que l'amélioration acquise par un an de traitement s'est maintenue depuis 1923 sans toutefois progresser. Il s'intéresse à tout, reconnait parents et amis, mais certains jours il ne répond à aucune sollicitation. En général il comprend tout ce qu'on lui demande et l'exécute. Un peu de spontanéité est revenue. L'attention, le jugement et le rappel bien qu'améliorés restent quand même tellement déficients que M. J. Z. est un infirme mental.

On peut dire que Mme de F... et Mlle de Berly ont toutes deux signalé l'atteinte exclusivement mentale de ce cas, employant les mêmes mots pour donner une idée du genre de l'affection mentale. De plus, elles se sont accordées à en donner pour origine une prédisposition et des pratiques d'auto-sexualité, ce qui est vraisemblable, mais que je n'ai pas pu contrôler.

Quant à leur pronostic, il concorde avec la réalité, celui de Mme de F... particulièrement.

Le texte ci-dessus de la séance de Mlle de Berly montre bien comment ce sujet (et beaucoup de sujets procèdent ainsi), va de l'erreur à la vérité et du vague au plus précisé. Les premières indications qu'elle fournit sont quelquefois fausses ou plus ou moins significatives de réalité. Peu à peu elle arrive d'elle-même non loin du vrai, puis finalement l'atteint, l'exprimant comme peut l'exprimer une personne sans connaissances ni mots techniques.

La faculté de connaissance paranormale, chez certains sujets et dans certaines séances, se comporte à la manière des pigeons voyageurs qui, lâchés pour rejoindre leur colombier, s'élèvent dans l'air et y tournoient quelque temps avant de prendre la bonne direction.

D'excellentes séances commencent ainsi dans un mélange initial d'imprécisions et d'erreurs, la vérité des choses n'étant saisie qu'à partir d'un certain moment.

XXIV. — Le 29 janvier 1923, je mets en mains de Mlle de Berly quelques lignes de M. V..., de Versailles.

Jusqu'en 1915, M. V... avait eu une bonne santé ; elle fut troublée cette année-là par une forte entérite, de nature imprécise, qui le tint à l'hôpital un mois. En 1920 une semblable atteinte se produisit.

Depuis 1920, mais à partir de quelques mois après la fin de l'entérite, M. V... a vécu dans un état permanent de dépression physique et morale, parsemé de crises durant lesquelles il restait quelques jours particuliè-

Digitized by Google

rement épuisé, avec sensation de tête brûlante et douloureuse, surtout à la nuque.

Je l'avais examiné en janvier 1922 pour la première fois. En dehors des périodes de crises, les symptômes étaient tout subjectifs, l'exploration du corps ne révélait rien.

La diversité des analyses de laboratoire fut faite : évaluation des éléments figurés du sang, réactions de Bordet-Wassermann et de Hecht, analyses chimiques du sang, épreuve de l'hémoclasie digestive, etc... sans indication positive utile.

L'exploration radioscopique eut pour conclusion : pas de lésion des voies digestives ; estomac névropathique.

A l'analyse complète des urines une seule anomalie se trouvait : de l'indoxylurie abondante, c'est-à-dire un passage excessif à travers la paroi intestinale de l'indican, produit toxique résultant de la désintégration des albumines et généralement d'une flore bactérienne anormalement abondante.

Dans les crises paroxistiques durant lesquelles j'examinai le malade, je lui trouvai chaque fois le coeco-colon balonné et douloureux à la pression (appendice enlevé vers l'âge de 17 ans) et la région de la vésicule biliaire un peu sensible.

Le diagnostic que j'écrivis sur la feuille d'observation fut : état permanent d'auto-intoxication d'origine intestinale, sensibilisation aux toxines et aliments déterminant des répercussions sur le système nerveux sympathique manifestées par un sentiment d'épuisement général et cérébral, des céphalées, de l'anxiété, de l'hypocondrie, une grande fatigabilité. Et probablement une insuffisance de la fonction antitoxique du foie.

De janvier 1922 à janvier 1923, sous l'influence du traitement, l'état de M. V... s'améliora notablement. Incapable auparavant de tout travail, découragé et passant une grande partie de son temps couché, il était, après quelques semaines, dans un état lui permettant un travail régulier, sauf aux moments de crise (13 crises dans l'année), durant de deux à trois jours. Il n'y avait donc qu'atténuation.

Interrogée le 29 janvier 1923 sur l'état de santé du scripteur des quelques lignes que je lui remettais, Mlle de Berly dit :

« *Vous avez fait une prise de sang ? Cela vous guidera pour le soigner. Le sang n'est pas très pur* (1).

C'est un homme très droit, loyal. Il est fatigué, très fatigué. Il a souvent mal à la gorge (exact). Il porte lorgnon, s'habille bien (exact). Très bon monsieur, sympathique (exact). Il est énervé par moment. Il se lève fatigué, se couche fatigué. Il a cependant soif de vivre.

Il retrouvera sa santé. Tout cela vient du sang pas sain. Il a mal aux yeux souvent, ses yeux lui piquent (exact). Il a des névralgies. Il est prédisposé à s'intoxiquer facilement. Tout l'empoisonne dans l'alimentation.

C'est une maladie simple, mais il faut analyser le sang. N'a-t-il pas de petites poussées de fièvre de temps en temps ? (exact, pendant les crises ci-dessus mentionnées). Il a du ressort. Il est obsédé par sa maladie, hanté par l'idée qu'on ne le guérira jamais (exact). Il est intoxiqué. Il y a longtemps qu'il l'est. Il traîne.

C'est enflammé vers la prostate. Il ne se plaint pas quand il urine ? Il y a là un petit foyer (faux).

---

(1) L'examen du sang n'avait rien appris.

Digitized by Google

Il va avoir quelque chose de très heureux dans ses affaires. Il en sera étonné. S'il lance quelque chose, on en parlera. Il y aura prospérité (1).

Il prend l'amour trop au sérieux, il est trop sentimental, il a dû avoir une forte peine de cœur. Il a été touché dans une affection chère. Je vois une sorte de rupture brutale et je serais étonné que cela n'ait pas marqué au début de sa maladie (2).

Il est myope et sa vue est faible en ce moment (exact). Il va gagner beaucoup d'argent. Il y a gros succès dans ce qu'il va faire, gros gains et honneurs.

Il est très gentil mais tatillon. Il a beaucoup d'amour-propre, c'est même exagéré.

C'est un homme à désintoxiquer. Il est intoxiqué par la maladie et par l'alimentation. Intoxication surtout de l'arrière-tête (j'ai dit plus haut que M. V... souffrait surtout de la nuque).

Il sera long à soigner. Vous le désintoxiquerez comme on désintoxique un morphinomane. Il ne faut pas d'écart dans sa vie. Une mauvaise digestion le met tout à l'envers (c'est exact et, de plus, c'est l'expression dont M. V... se servait souvent dans ses moments de crise).

Vous allez bien l'améliorer, les urines et le sang vous guideront et vous le guérirez ensuite. Vous allez découvrir très vite son mal, vous êtes sur la bonne voie. Il faut l'assainir pour le remettre d'aplomb. Assaini, tout fonctionnera bien. »

Les quelques indications extra-médicales fournies dans cette séance par Mlle de Berly étaient vraies, ainsi que je l'ai signalé à mesure. Remarquablement vraie aussi fut l'indication du traumatisme affectif que j'ignorais, lequel précéda de peu de temps la maladie et en fut peut-être tout au moins la cause occasionnelle.

Mlle de Berly insista sur la dominante de ce cas : l'intoxication, venant, disait-elle, de la maladie et des aliments. Et elle définit globalement assez bien la symptomatologie du cas. Certaines indications, comme celle-ci : « Il a du ressort » furent particulièrement justes, M. V... ayant conservé, ainsi qu'elle le disait aussi, beaucoup de goût pour la vie et faisant tous efforts pour guérir.

Mlle de Berly se trompa en disant que l'examen du sang et des urines apprendrait quelque chose sur la nature de la maladie et le traitement. Elle se trompa aussi en signalant un foyer infecté dans la région de la prostate.

Quant au devenir de la maladie il eut bien la lenteur qu'elle prédit, mais la guérison fut le résultat d'autre chose que la désintoxication qu'elle préconisait.

En 1923 et 1924 l'état de M. V... se maintint, avec oscillations, au degré d'amélioration atteint. Mais en 1925, les crises d'exacerbation de la maladie s'accentuèrent, s'accompagnant de poussées thermiques plus fortes et

---

(1) Quelques mois après cette séance, M. V... m'apprit qu'il venait de conclure un contrat d'association pour la construction et le lancement d'une usine devant s'imposer par la nouveauté et l'importance de son genre. Je ne puis que dire qu'elle a eu plein succès.

(2) Ce n'est que quelques jours après cette séance, et sur une question suggérée par cette séance, que M. V... m'apprit qu'en 1920, alors qu'il était fiancé depuis un an et que son mariage très désiré devait avoir lieu dans un mois, sa fiancée, brusquement, avait annulé sa promesse lui annonçant qu'elle allait en épouser un autre. Quelques semaines après ce choc émotif violent, l'état de maladie commença.

M. V... n'avait plus, en 1923, de chagrin de cette rupture, mais l'affection psycho-organique n'en continuait pas moins, avec ténacité, son cours.

Digitized by Google

surtout d'une douleur de plus en plus marquée au niveau de la vésicule biliaire. L'ablation de ce réservoir infecté fut décidée. Elle eut lieu en octobre. La guérison de M. V.... s'en suivit.

Ce cas, vu par un médecin du côté *pratique*, montre que Mlle de Berly a signalé un foyer infecté là où il n'était pas et n'a pas perçu le siège de celui qu'il eut été utile de supprimer.

XXV. — M. D..., 35 ans, est de constitution hyperémotive, mais jusqu'à l'âge de 28 ans il n'en a eu aucun dommage.

Pendant la guerre ses avatars individuels et ses soucis patriotiques ébranlèrent à tout moment sa sensibilité et il en résulta une perturbation progressive de l'affectivité, de l'intellectualité, de l'activité.

En 1922, époque où il me fut envoyé pour soins, son état se résumait ainsi :

Activité intellectuelle considérablement amoindrie. Il faut à M. D.. un effort pénible, angoissant pour maintenir son attention dans un courant d'idées, pour se rappeler quelque chose, pour construire un raisonnement, pour élaborer une volition et surtout pour passer d'une décision aux actes. Ses journées de travail intellectuel lui sont une sorte de martyre, parce que tout l'agite et le laisse sans sécurité dans la besogne accomplie. C'est avec une douloureuse tension d'esprit qu'il parvient difficilement à se tenir en contact avec le réel. S'il ne se faisait violence il resterait sans cesse assis, muet et l'esprit flottant dans une triste rêverie. C'est un presque désinséré de la vie. Il le sait et il en souffre.

Quant à son affectivité elle est toute au service de lui-même. Il contemple avec douleur son état de déchéance mentale qu'il cache soigneusement aux autres. Il devient de plus en plus indifférent à ce qui n'est pas lui.

Son organisme lui semble vidé d'énergie. Il se lève et se couche épuisé. L'activité musculaire lui est aussi pénible que l'activité mentale.

L'examen du sang (analyse chimique et cytologique) ne décèle rien d'anormal.

Pour appréciation de certaines indications du sujet qu'on lira plus loin je signale que la viscosité du sang est normale (4,3 à l'appareil de Hess), que la circulation sanguine est bien équilibrée, que le nombre des battements cardiaques à la minute est de 72, que la tension artérielle est basse dans sa maxima (6-10 à 7-11 au Pachon).

L'exploration des régions et des fonctions ne révèle rien d'anormal, sinon une inodoxylurie abondante comme dans le cas précédent.

L'ensemble des symptômes présentés par M. D... correspond à l'affection que le Professeur Janet a dénommée *psychasthénie*, diagnostic ainsi spécifié d'ailleurs par les médecins qui l'ont soigné.

Mon examen de M. D... m'a donné l'idée qu'il s'agit d'un de ces troubles fonctionnels complexes ayant eu pour cause fondamentale une constitution hyperémotive, pour causes occasionnelles des traumatismes émotifs, et pour effet une viciation des sécrétions internes nécessaires au jeu harmonieux du système végétatif, lequel système nerveux secondairement déséquilibré entretient le déséquilibre endocrinien, d'où un de ces cercles pathologiques desquels les malades sortent si difficilement.

Le 29 janvier 1923, je mis quelques lignes de l'écriture de M. D... en mains de Mlle de Berly. Elle dit :

« Cet homme là guérira. Il va monter comme situation, je sens élévation matérielle, physique et morale.

Oh ! Il est malade fortement. Quel être bizarre en ce moment ! Il est

Digitized by Google

capricieux, changeant. Quant il est bien disposé, c'est un être remarquable, mais il n'est pas souvent bien disposé.

Cet homme là ne peut pas faire un grand effort. C'est cependant un bel homme d'apparence (exact : 1 m. 90 environ de taille et bien proportionné).

Son corps fonctionne mal. Son sang circule mal.

Derrière la tête je ressens comme une congestion. C'est un congestionné de la tête, cela peut lui troubler la vue par moment. Il s'agit de troubles congestifs dans les méninges, le cerveau. Sa maladie est surtout localisée dans la tête. S'il fait trop d'efforts cérébraux, il arrivera à ne plus pouvoir diriger sa pensée. Tout se congestionne. Cela me fait rouge dans la tête. Le sang afflue tout d'un coup. Il y a paresse de la pensée, il est comme abruti à des moments.

Cependant le fond, la charpente est solide, mais la circulation du sang est très mauvaise ; le sang est un peu épais, sain, mais lourd ; il circule lentement, très lentement. Ce sang lourd donne une paresse morale terrible. Je vois un sang lourd, qui a du mal à circuler, mais ce n'est pas un sang vicié.

Comme il est difficile à vivre ! A des moments il parle, à d'autres moments il ne dit plus un mot. Ce n'est pas sa faute ce caractère difficile, il n'est pas méchant.

Oh ! Qu'il se congestionne la tête, derrière !

Le foie n'est pas très bien. Le système nerveux est fatigué. Foie lent, circulation du sang lente.

On dirait qu'il a un cerveau d'abruti. Il est très lucide par moment, mais souvent il est lourd, il n'a pas la force de penser.

Il est alourdi, fatigué, il n'a pas de ressort (celui-ci, en effet, est un désespéré).

On dirait une sorte d'intoxication générale. Il a toujours été un nerveux et aussi un peu débile du côté du foie, il a trop de bile dans le sang.

Il lui faudrait du repos. Sa vie est trop agitée pour lui. Il faut lui faire circuler le sang, cela joue un rôle considérable dans sa tête, tout s'y congestionne.

Il faut surveiller beaucoup l'alimentation, lui donner un régime tout à fait sévère, pas d'alcool, pas d'excitants, pas de fatigue. Tout cela le congestionne. Surveillez le foie qui se congestionne aussi et l'estomac qui fonctionne mal.

Il faut le débarrasser de la bile, désinfecter son foie, le tube digestif.

Il est plus simple à soigner que vous ne croyez, mais cependant il ne guérira pas tout de suite. Toutefois vous aurez un résultat. Il se remettra et guérira. »

Pendant toute une année j'ai fait, pour ainsi parler, le siège de la maladie de M. D..., modifiant ma thérapeutique en conformité avec les diverses suppositions sur la cause qui m'arrivaient successivement à l'esprit. L'échec fut total, pas la moindre amélioration n'en résulta.

Sept années ont passé. Je viens d'apprendre par l'éminent médecin qui m'avait confié ce malade que M. D... est toujours exactement dans le même état et qu'il continue sa pénible existence se refusant à tout soin médical.

On peut dire que Mlle de Berly caractérisa exactement en termes généraux et simples l'affection de M. D... en disant : « Sa maladie n'est que dans sa tête. On dirait qu'il a un cerveau d'abruti, qu'il n'a pas la force de penser. » Si elle avait ajouté à cela l'indication de l'anxiété qui chez M. D... était jointe à son sentiment d'épuisement mental, elle eut fourni la symptomatologie principale du cas.

Digitized by Google

Pour cause, elle en donna « une sorte d'intoxication générale » ce dont il est impossible d'être assuré. Il est toutefois vraisemblable qu'une viciation du sang d'origine simple ou complexe, soit le motif entretenant le déséquilibre neuro-végétatif et le syndrome qui le traduit.

Toujours est-il que Mlle de Berly n'a rien dit d'utile sur la cause, non plus d'ailleurs que sur le traitement. Les indications générales telles que : « Surveillez le foie, le tube digestif, faire circuler le sang, donner un régime, etc... » cela ne représente rien pour un médecin. Bien des choses en un tel cas ont été pensées et essayées dont Mlle de Berly ne pouvait avoir aucune idée.

Son pronostic, comme on l'a vu, fut complètement erroné. Elle avait dit : « Il ne guérira pas tout de suite. Toutefois vous aurez un résultat. Il se remettra et guérira. « Je n'ai pas eu le plus minime résultat. Avant et après moi nul médecin n'a jusqu'à ce jour eu davantage. »

XXVI. — Mme de B..., 35 ans, est soignée depuis deux ans pour un ensemble de troubles ne ressortissant pas à une affection cataloguée. Elle a suivi, sans aucun résultat, les traitements que lui ont successivement prescrits plusieurs médecins. Elle n'a plus confiance dans la thérapeutique et m'est envoyée pour psychothérapie.

C'est à la suite d'un choc émotif très fort, d'ordre affectif, en décembre 1920, que sa santé a été troublée. Auparavant elle n'avait eu que des maladies sans importance et sans reliquat.

Durant toute sa vie elle a réagi vivement aux émotions, mais sans conséquences nuisibles jusqu'au traumatisme moral de 1920.

Le 18 janvier 1923, date de mon premier examen, Mme de B... est dans un état de nervosité très prononcé, la moindre des choses l'irrite. Elle a le dégoût de la vie et à chaque période mensuelle lui vient l'idée de suicide. Elle se sent plus lente d'esprit ; le rappel des souvenirs, l'assemblage des idées, l'emploi des mots ne se font pas à la vitesse d'autrefois.

Ses forces ont fléchi. Elle se fatigue vite et a perdu le goût pour l'exercice musculaire.

Elle dit avoir notablement engraissé et qu'il lui arrive souvent de subites enflures dures au visage, au cou et aux membres inférieurs. Je puis d'ailleurs, constater à mon premier examen un œdème assez dur à ces régions.

En dehors de cela nul symptôme objectif n'est décelable. Les analyses diverses n'apprennent rien d'autre qu'une réduction de la sécrétion rénale dans tous ses éléments.

Un diagnostic précis et satisfaisant n'est pas possible. Devant un tel cas on est actuellement réduit à des hypothèses à l'égard de la cause. Je pense, sur plusieurs indices, que le déséquilibre neuro-végétatif produit par le traumatisme moral de décembre 1920 a retenti particulièrement sur le fonctionnement de certaines glandes, particulièrement la thyroïde (œdème dur, engraissement, ralentissement des opérations intellectuelles, etc...) le foie et les reins, peut-être les ovaires. Cette opinion me fait tenir la psychothérapie comme adjuvante et mettre en action une opothérapie appropriée.

C'est avec ces idées que, le 22 janvier 1923, je demandai à Mlle de Berly de dire l'étatde santé de la personne ayant écrit les quelques lignes d'écriture que je lui présentai. Elle dit :

« Elle est très intuitive cette femme là (exact), très émotive, une pile électrique, un peu folle. Oh ! des emballements.

Elle a de 30 *à* 34 *ans* (35, *en vérité*). *Elle est bien malade. Elle a du abuser des plaisirs, ses nerfs sont épuisés. Elle est décousue comme cer-*

Digitized by Google

veau, têtue comme un mulet. C'est une très bonne personne, très gentille, charmante, mais quelle pile électrique ! Quels nerfs !

Elle est intuitive, elle vous sortira des choses de vraie voyante (ce que je pus effectivement constater dans la suite). Elle est très impressionnable, très intuitive, très émotive, très emballée. Quelle femme bizarre ! Elle a eu des nerfs, des sens, c'est un numéro !

Elle n'a jamais eu de crise de nerfs ? Si elle avait beaucoup d'émotions elle aurait des crises (plus tard, à l'occasion de deux fortes émotions d'ordre affectif, j'ai été deux fois appelé d'urgence auprès de Mme de B.. en violente crise d'agitation psycho-motrice).

Elle est du siècle, femme du siècle, nerveuse, capricieuse. Elle a par moment des idées de suicide, son moral est déprimé, mais elle ne se suicidera pas.

Elle se surmène beaucoup, alors elle est dans tous ses états, puis elle est en dépression.

Elle a eu un choc, une grande peine de cœur, et son système nerveux prédisposé à se détraquer a été bien touché.

Elle a été enfant nerveuse, jeune fille nerveuse. Les nerfs jouent un très grand rôle chez elle.

Elle a un peu maigri (elle a au contraire engraissé) ses yeux sont fatigués, ils ne peuvent pas longtemps fixer (exact).

Que de mal vous allez avoir pour la guérir, mais vous allez la guérir.

C'est une femme qui a besoin de distraction, qui n'aime pas la vie solitaire, il la lui faudrait.

Vous allez la remettre d'aplomb par une cure presque de solitude, un grand repos. Elle vous écoutera.

Elle est à deux doigts de la neurasthénie qui pourrait tourner au suicide, mais cet état d'esprit mauvais ne va pas durer longtemps.

Il lui faut beaucoup d'hygiène, de repos, d'air, de soleil, quelques petits médicaments actifs qui la remontent lentement sans trop la fatiguer. Elle ne les supporte pas facilement. Une nourriture très saine, végétale, lui serait utile. Il lui faudrait ne rien penser, et éviter les fortes émotions, ne pas vivre à la ville pendant un certain temps, avoir de la sagesse des sens, pas de vie mondaine. La paix, la solitude, un entourage sympathique, c'est ce qui lui faudrait. »

Une opothérapie appropriée, de la psychothérapie et aussi une hygiène de vie, dans la mesure où l'existence très mondaine de Mme B... lui permit de l'accepter, amenèrent une amélioration prompte des symptômes principaux. Les œdèmes et la fatigabilité disparurent. L'intelligence reprit son activité normale. Il y eut trois kilos de diminution du poids.

Après deux mois de traitement Mme de B... retrouva son état de santé d'avant 1920, c'est-à-dire sans symptômes pathologiques, mais elle resta d'une constitution vibrant exagérément à tous les chocs émotifs un peu forts, particulièrement à ceux d'ordre affectif, assez fréquents dans sa vie.

Deux fois, dans la suite, je fus appelé auprès d'elle à l'occasion de fortes crises d'excitation motrice provoquées par une vive émotion. Chaque fois l'orage se calma sans dommage ultérieur.

Dans le cas de Mme de B.., la faculté de Mlle de Berly a signalé le choc déséquilibrateur et ses effets sur le psychisme et l'état général. Mais elle n'a pas saisi le ralentissement intellectuel, l'engraissement, les oedèmes locaux durs, qui m'avaient fourni la notion d'insuffisance tyroidienne et suggéré le traitement opothérapique qui véritablement fut la cause principale de la guérison.

L'analyse que Mlle de Berly fit de l'affection fut juste dans ce qu'elle

Digitized by Google

exprimait, mais manqua du principal et par cela n'eut eu aucune valeur utilitaire pour un médecin qui n'aurait pas reconnu la cause.

De même valeur insuffisante furent les indications thérapeutiques. Certes les conseils d'hygiène de vie et d'aliments que Mlle de Berly donna eussent été efficaces comme préventifs du déséquilibre neuro-végétatif de Mme de B..., mais il y avait des troubles fonctionnels qui peut-être se seraient malgré tout aggravés si une action spécifique ne les avaient supprimés.

Mlle de Berly annonça la guérison. Elle eut lieu bien plus facilement que ses paroles semblaient le dire.

XXVII. — Mme de T.... 38 ans en décembre 1922, a eu jusqu'en 1916 un état de santé satisfaisant, nulle maladie importante n'ayant marqué.

En cette année elle fut informée de la mort de son mari, capitaine aux armées. Désastre affectif et répercussions considérables sur l'organisme.

Depuis ce moment, et malgré tous soins médicaux, elle a vécu, sans pouvoir en sortir, dans une dépression physique et morale lui enlevant tout goût d'action et de vivre, bien qu'elle ait eu des enfants.

Sa tête lui semble en tout temps vide et douloureuse. La moindre émotion lui donne des palpitations cardiaques. Le moindre effort l'essoufle. Une très forte impression d'épuisement la tient presque sans cesse couchée. Dans le courant de l'année 1922 elle a perdu huit kilos de poids.

Comme symptômes objectifs je trouve seulement, en décembre, époque de mon premier examen, un foie un peu gros, un estomac dilaté et 30 % de déficit dans les globules rouges du sang.

Mon diagnostic est : femme émotive chez laquelle le traumatisme moral de 1916 a produit un déséquilibre fonctionnel nerveux et viscéral déterminant et entretenant de la dénutrition et le désintérêt à la vie, cas souvent rencontrés et généralement de guérison facile. Le côté curieux de celui-ci est d'avoir résisté à six ans de soins.

Le 13 janvier 1923, après avoir bien examiné ce cas, je mis en mains de Mlle de Berly une page de l'écriture de Mme de T... et, au lieu de lui enjoindre comme dans les cas précédemment cités de parler de l'état de santé, je lui demandai de saisir ce qu'elle pourrait sur l'auteur de l'écriture, comme si la question de maladie n'était pas ici l'objet principal de l'expérience. Du compte rendu de cette séance je ne vais que citer les indications ayant trait à l'état de maladie :

« Cette dame a ou aura des maux de tête et des sortes de douleurs dans les muscles de la face. Qu'elle fasse attention à ses nerfs optiques, elle aura de la fatigue des yeux et des muscles de la face.

Son imagination active lui fatigue les nerfs. C'est comme si ma vue changeait tout le temps de place, quand je pense à elle ma vue danse.

Le sang n'est pas brillant chez elle, il est un peu faible, un peu pâle, il manque de globules, de vie (exact, voir ci-dessus).

Comme ses yeux se troublent par moment ! on dirait qu'ils se voilent (exact). Cela doit tenir à l'état général très affaibli.

Son estomac va-t-il bien ? L'estomac subit la répercussion de cet état.

C'est toute une maladie invisible qu'a cette personne.

A un moment donné tout va s'équilibrer. D'un coup tout se remettra d'aplomb, comme une maladie consistant dans un dérangement du système nerveux qui s'arrangerait brusquement. Il va y avoir des phénomènes qui vont s'équilibrer d'eux-mêmes et vont aider à stabiliser cette santé. Je ne vois pas le moyen d'y parvenir, mais je vois cette stabilisation.

Il lui faudra quelques mois pour se remettre. »

Digitized by Google

Une suite de traitements améliora en quelques mois l'état général de Mme de T..., lui faisant gagner quelques kilos et ramenant les globules rouges à leur nombre normal. Mais la sensation de dépression physique et morale, quoique moins forte, n'en continua pas moins, condamnant Mme de T.. à l'inaction.

En mars et avril 1923, sans motif décelable, elle se mit à souffrir d'une céphalée persistante avec douleurs particulièrement fortes aux deux yeux et irradiations dans la face, puis cela passa.

Les tentatives thérapeutiques diverses, psychothérapie comprise, ne purent venir à bout de l'état de dépression.

Un jour de juin 1923 la conversation amena Mme de T... à me confier les graves soucis matériels qui la troublaient. Je lui donnai quelques conseils qui eurent l'heur de lui sembler bons à suivre, je l'aidai à construire un projet susceptible de lui assurer la tranquillité matérielle dès qu'elle aurait récupéré assez de forces pour en tenter la réalisation. Cette conversation transforma son esprit. Dès le lendemain elle se leva, fit des démarches et s'aperçut avec grand étonnement qu'elle pouvait dépenser beaucoup d'activité sans fatigue. Les symptômes subjectifs s'évanouirent en quelques jours comme brume au soleil.

Mlle de Berly n'avait pas perçu le traumatisme affectif initial, mais elle avait indiqué deux des caractères pathologiques prépondérants du cas : la pauvreté du sang en globules, les répercussions sur l'estomac.

Elle avait prédit les maux de tête, les douleurs aux yeux et à la face qui, malgré l'amélioration de l'état général et sans cause apparente, survinrent environ dix semaines après et durèrent près de deux mois.

On peut dire aussi qu'elle préannonça, sans en saisir la circonstance, la guérison complète par rééquilibration soudaine du système nerveux. Les choses se passèrent, en effet, pour Mme de T... comme si l'élan à vivre, suscité par le but que je lui proposai, rétablit brusquement le tonus neuro-végétatif antérieurement inhibé par défaillance du psychisme.

XXVIII. — Voici, comme dernier spécimen de cette sorte d'expériences sur laquelle il serait inutile d'insister plus longtemps, un cas dans lequel en vue de cet article, j'ai voulu mettre le lecteur en condition de comparer ce qu'un même document graphique (quelques lignes d'écriture) fournit à l'intelligence d'un médecin instruit et à la subconscience de sujets sans connaissance médicale.

Le 21 avril 1929, j'envoyai au Dr Vinchon, le distingué médecin assistant du service de neuro-psychiatrie de l'Hôpital de la Pitié, cinq lignes d'écriture d'une personne, lui demandant de me dire : 1° Si cette écriture lui suggèrait un état pathologique ? 2° Dans l'affirmative, lequel ? (1).

Voici la réponse écrite qu'il me remit quelques jours après :

« *Tremblement menu et régulier dans les lettres. Ondulations de l'ensemble de la ligne, tendance à la chute à la fin des lignes. Régularité des lettres. Pas de reprise et d'accrocs comme chez les ataxiques du type paralysie générale.*

Copie ou dictée correcte, pas de mot sauté ou ajouté. Pas de ponctuation après certains mots. Suspension brusque du texte paraissant indiquer que le sens n'a pas été compris (*déficience d'attention*).

(1) Sachant le but de ma question, et aussi parce que je m'adressais à lui, neuro-psychiâtre, le Dr Vinchon devait être naturellement enclin à penser qu'il s'agissait d'un cas relevant de sa spécialité, ce qui circonscrivait ses inférences. Mais en neuro-psychiatrie, la diversité des affections est grande.

Digitized by Google

Il semble qu'il s'agisse d'un état dépressif, vraisemblablement la mélancolie anxieuse *ou une autre forme de psychose anxieuse comme la dépression qui précède la paralysie générale pendant laquelle la conservation des notions antérieures donne quelque temps le change et masque le déficit intellectuel.* »

Voici maintenant le texte de deux séances que j'avais faites antérieurement, sur le même document graphique, avec deux sujets : Mlle de Berly et Mme de F...

Séance du 22 janvier 1923. — Sujet employé : Mlle de Berly. Objet utilisé : quelques lignes d'écriture. Question posée : « Parlez de l'état de santé de la personne qui a écrit ces lignes ? »

Mlle de Berly dit :

« *Il est bien malade ce monsieur, et triste ! Il vient chez vous avec une dame* (1). *Il n'a pas eu une mauvaise maladie ?* (2) *C'est un reste d'une maladie infectieuse qu'il a. Il aura du mal à s'en défaire.*

Il est myope. La faiblesse de sa vue est augmentée par sa maladie. Ce qu'il est myope ! (Exact).

Il fait jeune. A-t-il 40 ans ? (Le malade a 33 ans à l'époque de la séance).

Traits fins, yeux marrons. (Exact).

Il marche un peu courbé. Il a du mal à marcher. Il marche un peu saccadé.

Il ne boite pas ? Il berce des hanches en marchant. Il n'est pas infirme cependant. Il ne boite pas, vous êtes sûr ? Il a des mouvements saccadés, drôles de soubresauts. Il traîne les jambes comme s'il avait de l'ataxie. Il a la démarche d'un ataxique, mais je ne le sens pas ainsi.

Vous avez fait une prise de sang ? Son sang est vicié, taré par un reste de maladie.

L'analyse des urines est moins fâcheuse que celle du sang.

Il n'y a pas eu des petits filets dans son sang ? Il a eu une maladie qui a laissé ça, maladie infectieuse.

Le pauvre homme, c'est une vraie fatalité !

Vous allez toucher le mal. Vous allez comprendre. L'analyse du sang va vous éclairer.

Il faudrait renouveler le sang qui est impur et pas sain.

On remontera ce malade. Mais il ne guérira pas.

Séance du 26 janvier 1923. — Le même papier écrit est mis en mains de Mme de F..., qui ne le regarde pas et le tient appliqué sur son front. Une seule question : « Parlez de la personne qui a écrit ces lignes ? » Presque aussitôt elle répond :

---

(1) Le malade venait chaque semaine à ma consultation accompagné de son infirmière, étant incapable de sortir seul.

(2) Je répète, à propos de cette question, qu'ici, comme dans tous les autres cas, je ne réponds jamais à une question du sujet, estimant qu'une réponse, aussi sobre soit-elle, est une indication fournie.

De plus, je sais par expérience que la forme interrogative est souvent, même chez de très bons sujets, la première formule d'une prise de connaissance qui se traduit ensuite affirmativement et avec précision. Ce n'est pas une réponse que les sujets sollicitent alors, c'est leur conscience qui interprète dubitativement les images mentales encore insuffisamment informatrices. Cette remarque vaut pour tout l'exercice de la faculté de connaissance paranormale.

Digitized by Google

«C'est un jeune homme, de 25 à 30 ans.

J'ai l'impression que ces mots ont été écrits pour servir à cette séance (Exact).

Cette personne cherche ses mots. Cela a été pénible à écrire.

Il s'agit de quelqu'un qui a eu une maladie grave qui a touché tout l'organisme et amené un fléchissement de tout le système nerveux.

Ce n'est pas un déséquilibré cet homme. Et cependant il m'apparaît comme une intelligence arrêtée, qui n'a plus la même personnalité.

Sa maladie, je ne peux la définir. Ce n'est pas de la paralysie générale. Cela m'apparaît plutôt comme de l'ataxie, comme si cet homme ne pouvait pas diriger ses mouvements.

Et c'est comme la conséquence d'une maladie.

Il y a quelque chose dans sa figure de pas normal.

Il y aura amélioration de son état. Ce sera assez long. Il faudra un traitement que je ne vois pas. »

Il s'agissait d'un homme de 33 ans, M. C. W..., qui, trois ans auparavant (1920) avait eu la première manifestation de la syphilis, chancre, immédiatement soignée par une série de vingt injections du sérum du Dr Q... Un mois après la cessation du traitement, une encéphalo-méningite se déclara, avec délire, céphalalgie, secousses musculaires, radiculite dorsale, etc... Lorsque cet orage impressionnant fut passé apparurent bientôt les symptômes caractéristiques de la maladie de Parkinson.

En janvier 1923, M. C. W... était dans la troisième année de son affection, alors caractérisée par une contracture de toute sa musculature striée, une marche à tout petits pas saccadés et précipités, les pieds frottants sur le sol, un visage inexpressif en raison de l'immobilisation des muscles par leur hypertonie, une parole lente et retardée, etc... celà sans troubles appréciables de l'intellectualité (attention, jugement, mémoire) et de l'affectivité. M. C. W... est certes désolé de voir sa vie jusqu'alors très active, arrêtée, mais il ne manifeste aucune anxiété et il espère qu'un traitement se trouvera un jour qui le guérira. Il met volontiers dans sa conversation un ton de gaîté. La plaisanterie lui convient.

Avant de comparer entre eux les diagnostics du technicien et des sujets, ininstruits, je tiens à faire remarquer que les conditions de leur travail, sur le même document écrit, ne furent pas les mêmes. Le Dr Vinchon, excellent observateur, prend grand intérêt à observer l'écriture de ses malades quand il en a l'occasion, et, dans le cas présent, il se comporta à la fois en graphologue et en psychologue, cherchant à interpréter tous les indices du graphisme. Mlle de Berly regarda à peine le document, elle travailla en le froissant dans sa main crispée. Quant à Mme de F... elle ne le regarda même pas, l'appuyant sur son front durant les quelques minutes qu'elle parla.

Jugeons maintenant la qualité des indications fournies.

Le diagnostic du Dr Vinchon fut : déficience d'attention, état dépressif, vraisemblablement *mélancolic anxieuse* ou autre forme de *psychose anxieuse*. Diagnostic graphologique sans aucun rapport avec la réalité. Ce qu'il affirme n'existe pas. Ce qui existe, il ne le signale pas.

En comparaison avec cela les séances des deux sujets furent vraiment étonnantes de netteté de perception, si l'on tient compte de leur impossibilité à préciser le genre d'une affection dont ils n'avaient probablement aucune notion. Tous deux la signalèrent comme ressemblant à l'ataxie, mais sans être l'ataxie. Or, l'ataxie locomotrice et la maladie de Parkinson se caractérisent chacune nettement par un trouble spécial qu'elles donnent à la marche, l'ataxique lance ses jambes en des mouvements sans harmonie parce que mal contrôlés, le Parkinsonien avance à tout

Digitized by Google

petits pas traînants, saccadés et précipités, Mlle de Berly a distingué le cas de M. C. W... de l'ataxie et a décrit sa marche.

Et je dois ajouter ceci, qui n'est pas sans intérêt. Elle avait dit : « Il ne boite pas ? Il berce des hanches en marchant. Il ne boite pas, vous être sûr ? » semblant, par ce renouvellement de question, répondre à ma pensée du moment qui était : « Elle se trompe. » J'étais, en effet, persuadé que M. C. W... ne boitait pas. Or, quelques jours après, M. C. W..., sachant quel usage je voulais faire des lignes que je lui avais demandé d'écrire, me pria de lui dire ce qui avait été dit, cela par intérêt pour les phénomènes de connaissance paranormale. De la séance de Mlle de Berly je lui lus ce qui pouvait, sans inconvénient, être lu. Arrivé au passage signalant le bercement des hanches et la boiterie, je lui dis : « Ici : une indication que je crois fausse. » — « C'est au contraire remarquablement vrai, s'écria M. C. W..., étonné, je boite légèrement d'une jambe à la suite d'une blessure de guerre. Regardez bien comme cela me fait marcher. » M. C. W... marcha devant moi et, prévenu, je n'eus pas de peine à distinguer, surajouté à sa démarche spéciale, un mouvement de balancement rythmé du côté de la jambe jadis blessée.

Et je puis dire que Mlle de Berly signala avec précision la maladie cause du parkinsonisme de M. C. W... Dans son langage : « C'est une suite de mauvaise maladie », cela signifie syphilis. Mais quand elle ajoute : « Il n'y a pas de petits filets dans le sang ? » On ne peut s'empêcher d'y voir une ignorante perception traduisant, comme elle le peut, le spirochète de la syphilis.

Tout aussi remarquable, presque, fut le diagnostic de Mme de F... Elle compara également l'affection de M. C. W... à l'ataxie, et spécifia qu'il s'agissait d'une maladie grave à son origine. De plus elle dit que l'intelligence du malade était intacte, ce qui classait l'affection exclusivement dans la catégorie des troubles nerveux de la motricité.

Pour des sujets médicalement ininstruits, de telles déterminations de maladies sont certainement de très satisfaisantes réussites. Ce qu'ils perçoivent par leurs moyens paranormaux, ils ne peuvent l'exprimer qu'avec les mots et les notions qu'ils connaissent.

Quant aux pronostics des deux sujets il est jusqu'à ce jour resté faux dans leur annonce d'amélioration. Tous les traitements anti-syphilitiques employés n'ont rien changé à l'intensité du syndrome parkinsonien. Les réactions sérologiques spécifiques ont disparu, mais les troubles nerveux persistent.

Pour compléter l'exposé du *diagnostic paranormal de la maladie en cours* en ses diverses conditions, il resterait à donner des exemples de faits obtenus avec un sujet par un expérimentateur ignorant le malade et sa maladie et ne disposant dans ses tentatives que d'un objet venu directement ou indirectement du malade ; condition équivalant à celle d'Abrams opérant sur des taches de sang.

Rappelons-nous que cette condition de travail était bien dépassée par celle dans laquelle le sujet P. Forthuny était mis quand il définissait des états de vie, maladies comprises, de personnes devant venir occuper quelques heures plus tard, au hasard des entrées, des chaises désignées par la fantaisie de témoins ou le tirage au sort. En de tels cas l'établissement du rapport entre

Digitized by Google

le sujet et la personne- objectif, aléatoire et absente, n'était pas dû à un contact d'objets venant de cette dernière, mais à la mystérieuse incitation d'un objet, la chaise, ne devant qu'ultérieurement servir à cette personne. Une préconnaissance s'ajoutait à la prise de connaissance paranormale du réel actuel. De telles expériences, dès qu'on a constaté leurs résultats et acquis la certitude de leur pureté, sont une forte matière à penser.

Toutefois, le diagnostic des maladies y représentait du spontané. La faculté du sujet était laissée libre de saisir ce qu'elle pouvait de la personne-objectif. C'était d'ailleurs pour leur côté « préconnaissance » que ces étranges expériences avaient été instituées.

Quant aux expériences de diagnostic paranormal provoqué en condition d'ignorance totale par l'expérimentateur des malades et de leurs maladies, je n'en avais pas systématiquement effectué avant le jour où j'ai entrepris d'écrire le présent article. L'idée ne m'en était même pas venue parce que cela ne pouvait rien m'apprendre, l'événement maladie n'étant pas d'autre nature que les autres incidents de vie à l'égard desquels j'avais provoqué le travail des sujets en même condition d'inconnu.

En raison de ce manque d'expériences préalablement faites, on ne trouvera pas ici, aujourd'hui, de narration de faits servant d'exemples. Mais cette lacune est provisoire. Des expériences se font depuis quelques mois, dont les comptes rendus seront publiés plus tard.

En attendant, je puis signaler, après deux mois d'essais, ce que sera la conclusion d'ensemble probable : 1° Certains sujets sont capables, au contact d'objets, de déceler les troubles pathologiques de personnes absentes, inconnues (ainsi que leur état de santé) de tous les assistants à la séance ; 2° Cette condition du diagnostic paranormal est celle qui produit le plus grand nombre d'insuccès complets, d'erreurs de toutes sortes, et les résultats positifs les plus médiocres.

(*A suivre*). Dr E. OSTY.

Digitized by Google

Thérèse Neumann, de Konnersreuth

(A propos d'un livre)

Nulle religion n'a été si fertile en « miracles » que la religion catholique. Rien n'a contribué mieux que les miracles à entretenir ou à ranimer la vie religieuse des masses. Parmi les miracles, le plus émouvant fut certainement la *stigmatisation*, rappel concret du drame du Golgotha, exigu dans l'espace, immense dans ses conséquences.

En ce moment, c'est autour de Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth, que le monde catholique s'agite. Autour de ce miracle, son mysticisme lutte avec le matérialisme et d'autres croyances. L'extrême diffusion moderne de tout ce qui se fait et se dit rend la partie un peu instruite de l'Humanité attentive au conflit.

Depuis dix ans que Thérèse Neumann s'est graduellement imposée à la curiosité du monde, il a été beaucoup écrit sur elle ; articles, brochures et livres en grand nombre ont présenté son cas dans une grande diversité de jugements.

Et voici qu'un nouveau livre paraît, écrit par le Docteur en Médecine R. W. Hynek (1), qui expose l'historique et le fond du miracle de Konnersreuth, et prend hardiment, à titre de témoin occulaire et d'enquêteur persévérant, la défense.

Ce livre commence par une génuflexion devant les futurs décrets de l'Eglise. La préface est précédée de cet humble avertissement :

« Pour tous les phénomènes extraordinaires mentionnés dans son livre, l'auteur n'émet que son opinion personnelle sans vouloir devancer ou préjuger la déclaration de l'Eglise, qui, seule, nous indiquera la vraie manière de voir. Nous nous y soumettrons alors et de plein cœur. »

Beaucoup d'esprits habitués à juger les choses sans souci des opinions de groupes — affirmations, négations, explications — seront tentés de refermer le livre dès lecture de ces lignes. Ce fut mon premier geste. Dans la suite, je me suis félicité de surmonter le sentiment qui l'avait commandé. La lecture du livre m'a donné une idée d'ensemble du cas Thérèse Neumann meilleure que celle que je m'étais faite jusqu'à ce jour.

Tout d'abord, je dirais qu'on y trouve l'explication de la soumis-

(1) *Konnersreuth à la lumière de la science médicale et psychologique*, par le Dr R. W. Hynek, traduit du tchèque par A. O. Tichy (P. Téqui, éditeur, Paris).

Digitized by Google

sion totale de l'auteur à l'Eglise. Catholique de naissance, le Dr Hynek, comme tant d'autres, perdit la foi de son enfance sous l'influence de ses études médicales. Pendant 21 ans, il resta matérialiste. Puis les circonstances lui firent connaître les phénomènes métapsychiques. Du matérialisme, il revint au spiritualisme, et n'aimant pas, j'imagine, l'imprécisé, il retomba dans son moule spiritualiste initial : le catholicisme. C'est en médecin, mais en médecin catholique qu'il a écrit son livre.

Sachant cela, le lecteur doit se dire, quelles que soient ses opinions à l'égard d'une religion, qu'il y a intérêt à savoir ce qu'écrit sur l'étrange cas Thérèse Neumann un médecin distingué, honnête, qui a beaucoup enquêté et, surtout, qui a fait des constatations personnelles sur place.

Empruntant la définition du R. P. Pfülf, le Dr Hynek définit la *stigmatisation* : « participer à la Passion du Christ, d'une façon qui se manifeste extérieurement par des marques sur les parties du corps où N. S. Jésus Christ a été blessé. »

Et il fait l'historique de la stigmatisation en commençant par Saint François d'Assises qui, en 1224, sur le mont Alverne, en inaugura le genre. En citant les exemples des plus notoires stigmatisés il montre que leurs plus constantes manifestations ont été les ecchymoses de la flagellation, les plaies de la crucifixion, la privation de nourriture sans dommage corporel (1).

Ayant donné au lecteur les notions indispensables à la compréhension du cas qu'il va exposer, le Dr H. fait la biographie de Thérèse Neumann, et c'est une fantastique aventure mystique qui se déroule.

Thérèse N. est née le 9 avril 1899, à Konnersreuth, petit village de Bavière, 952 habitants. Très tôt, elle passe son temps partie à l'école communale, partie à aider ses parents pauvres à travailler aux champs chez les autres.

De l'école, elle va au service d'un cultivateur-aubergiste du village.

C'était une pieuse. Pendant la guerre, elle se préparait moralement et matériellement à entrer dans l'ordre des missions catholiques africaines.

Un événement survint qui fut le départ de l'aventure mystique qui préoccupe aujourd'hui tant d'esprits. Une maison voisine de l'auberge prit feu. Tout ce que le village avait de gens s'y précipita. Thérèse aida avec ardeur, jusqu'au moment où une soudaine douleur dans la région lombaire l'obligea à retourner précipitamment chez elle.

(1) Le Dr Imbert-Gourbeyre, de Clermont, a pu énumérer 321 stigmatisés, dont 30 dans le siècle dernier (Dr Hynek).

Digitized by Google

Souffrant durement à la suite de cela, elle fut conduite dans un hôpital pour examen et soins. Elle y devint tour à tour paralysée des deux jambes, du bras gauche, de la partie gauche de la face, avec crises convulsives qui la faisaient s'élancer du lit. Sa vue baissa, puis, en mars 1919, disparut. Plus tard, des abcès et des ulcères se formèrent dans la gorge et les orteils.

La cécité dura quatre ans, puis cessa.

En 1920, elle obtint de la Compagnie d'assurances une indemnité pour invalidité totale. Diagnostic porté sur le certificat : hystérie traumatique.

Ramenée chez ses parents, Thérèse N... y vécut fixée au lit par sa paralysie des membres. Son sentiment de misère physique accrut sa piété. Elle parla et se comporta en croyante résignée, remerciant Dieu de ses souffrances.

Thérèse de l'Enfant Jésus, autre martyre de la maladie, était son modèle. Le 17 mai 1925, jour de la canonisation, elle en eut la vision et en apprit que les mouvements lui seront rendus le jour de l'anniversaire de la naissance de la sainte. Cela arriva au jour dit.

L'ère des merveilles était commencée.

Bientôt, un médecin est demandé. Thérèse a un abcès abdominal d'allure grave. Au moment où on va l'opérer, on constate que l'abcès s'est spontanément guéri, de façon immédiate et sans convalescence.

Vers la mi-carême de 1926, Thérèse a, en rêve, la vision du Christ au jardin des Oliviers. Ce fut le départ d'extases hebdomadaires qui, depuis, lui firent, chaque vendredi, revivre la Passion du Christ, non pas seulement de spectacle, mais organiquement avec formation des stigmates de la flagellation, du couronnement d'épines, du portement de la croix, plaies au flanc gauche, aux pieds, aux mains, et larmes sanglantes.

Durant l'extase, du jeudi minuit jusqu'au vendredi 14 heures, les plaies saignent sans arrêt et se creusent. Ensuite, le sang s'arrête et les plaies s'atténuent, mais sans jamais se cicatriser, non plus que s'enflammer et suppurer.

Le Dr Hynek raconte ses quatre visites à Konnersreuth, ses constatations personnelles pendant et après les extases. Pour donner la mesure de son émerveillement, il énumère les grands spectacles de la nature qui l'avaient jusqu'alors le plus impressionné : d'horribles incidents de la récente guerre, la majesté de l'Himalaya, les Océans, les forêts vierges, les déserts. Bien au-dessus de tout cela, il met le spectacle de Thérèse Neumann en extase.

Ayant dit ce qu'il avait vu, il donne les opinions d'autres témoins oculaires de qualité : docteurs éminents, hauts dignitaires du clergé, importants journalistes, etc...

Puis il s'élève contre ceux qui ont nié ou déformé le miracle de

Digitized by Google

Konnersreuth. Il met en pièces les deux formes de l'assaut matérialiste : *a*) ce n'est pas vrai ; *b*) c'est de l'hystérie. Il jette la honte sur les journaux socialistes et communistes qui, par haine du sentiment religieux, ont poussé l'injustice jusqu'à l'injure. En passant, et sans dire vraiment pourquoi, il n'accepte pas l'explication de quelques métapsychistes allemands qui voient dans le cas de Thérèse Neumann quelque chose se référant au vrai fakirisme ou à cet ensemble de propriétés psycho-physiologiques qu'on appelle vulgairement médiumnité.

Ayant écarté tout ce qui n'était pas conforme à sa personnelle manière de voir, il arrive à la seule explication qui le satisfasse : le cas Thérèse Neuman est une manifestation du divin à travers une créature, c'est un miracle pour amener ou ramener au catholicisme et à Dieu, c'est un charisme, une grâce. Thérèse est une élue martyrisée dans sa chair pour l'édification de tous.

Voilà, en raccourci, le contenu d'un livre qu'il faut avoir lu si l'on désire suivre avec profit le devenir du miracle de Konnersreuth.

Sans doute, le *pourquoi* des faits selon le Dr Hynek ne peut convenir qu'à des spécialisés en croyance, mais les faits rapportés sont chargés d'une telle signification biologique, s'ils existent, qu'ils devraient fixer impérieusement la curiosité de l'élite scientifique sans cesse en activité sur les énigmes de la vie.

Que de tels faits soient réels, cela signalerait une psycho-physiologie inconnue qui, sans doute, mènerait la recherche loin des actuelles conceptions d'école. D'autant plus que les faits ci-dessus exposés ne seraient, selon le Dr Hynek et les témoins qu'il cite, qu'une partie des manifestations paranormales de Thérèse Neuman.

L'ensemble de ces manifestations peut se détailler en quatre groupes principaux :

1° Les *stigmatès,* sans cause extérieure, qui à eux seuls montreraient une action exceptionnelle du psychisme sur l'organisme, autant par leur morphologie et leur activité circulatoire que par l'invulnérabilité à l'infection des tissus ;

2° La *connaissance paranormale* d'événements passés, actuels et futurs concernant la vie de personnes venues rendre visite à la stigmatisée ;

3° La *xénoglossie.* Thérèse, inculte, exprime dans ses extases des phrases d'araméen, langage du Christ, avec opportunité et sans tomber dans les pièges tendus par des linguistes ;

4° La *conservation du poids,* sans ingestion d'aucune substance solide ou liquide.

Ce seul dernier phénomène, si la Science en acquérait la défini-

Digitized by Google

tive certitude, donnerait immensément à penser et à chercher. Il n'est besoin que d'en parler brièvement pour en montrer l'importance.

A partir de Noël 1926, Thérèse Neumann, ayant pris pour son compte le mal de gorge d'un vénéré prêtre, cessa d'ingérer tout aliment solide. Depuis septembre 1927, elle a rendu son jeûne total, n'absorbant plus aucun liquide.

Une mise en surveillance ininterrompue, pendant quinze jours, a donné à l'instigateur de ce contrôle (Docteur Seide, assisté de quatre sœurs franciscaines, infirmières diplômées) la preuve de ce jeûne complet, sans évacuation, ni perte de poids. Thérèse pesait 55 kilos le premier jour, elle pesa 55 kilos le quinzième jour.

Toutefois, entre le commencement et la fin de cette épreuve, il y eut des modifications de la courbe du poids. Après l'extase douloureuse et saignante du vendredi, le poids tombait jusqu'à 51 kilos, mais il revenait en quelques jours à 55 kilos.

Compte fut tenu, durant ce contrôle, de toutes les sources d'apport de substance. L'eau de toilette fut pesée avant et après tous les usages. Le professeur Ewald, dont le Dr Hynek rapporte les conclusions, chiffra ainsi, pour quinze jours, la somme des substances ingérées : 39 grammes d'hosties prises par la communion, 45 centimètres cubes d'eau (3 cuillères à soupe) manquant aux eaux de toilette.

Comment l'organisme de Thérèse Neumann peut-il subsister impunément sans apport ni sortie de matière et sans perte de poids ?...

Où prend-il la substance de reconstitution des quatre kilos usés dans les extases ?...

Sans doute le plus facile, et aussi le plus rationnel, serait de répondre : « Il y a fraude, on ne l'a pas trouvée. »

On comprend que, devant un cas si déroutant, cette explication soit la première qui vienne à la pensée et qu'elle y reste durablement. Mais ce serait se comporter en faible d'esprit que de se borner à penser cela et, en raison de celà, de s'immobiliser dans l'indifférence. Le problème biologique en cause est de si grande importance que nous devons considérer qu'il serait désastreux que des préjugés scientifiques, croyances temporaires, laissassent se perdre cette *expérience* exceptionnelle à laquelle la Nature nous fait assister dans le cas de Thérèse Neumann, s'il est ce que de nombreux témoins affirment.

Des périodiques ont tout récemment annoncé, sans détail à ma connaissance, qu'une commission scientifique est en formation en Allemagne pour étude du cas. Souhaitons qu'elle soit composée de personnalités compétentes, impartiales, persévérantes, et ayant le courage de conclure avec netteté sur la réalité examinée, quelle que soit cette réalité.

E. OSTY.

Digitized by Google

A propos du Scopochloralose

Après la publication de notre étude sur le Scopochloralose (*Rev. Métaps.*, décembre 28 ; *Rev. Psychothérapie,* mars 29), plusieurs essais ont été faits pour vérifier nos affirmations. Les uns confirmèrent nos conclusions. En particulier le Dr Klemberger, de Lausanne, sur une série de 20 expériences, eut 18 succès. Parmi ceux-ci, citons, à titre d'exemple, le cas remarquable d'un malade qu'on avait tenté vainement d'hypnotiser par différentes méthodes. Il fut plongé en sommeil profond avec un cachet de scopochl, et guéri par suggestion, en deux séances, de ses penchants anormaux.

Mais d'autres ne furent pas si heureux. Certains même, n'obtinrent pas le sommeil narcotique, ce qui devait déjà faire suspecter la préparation des cachets : l'effet hypnotique des composants du scopochloralose étant établi depuis longtemps.

D'après notre expérience, déjà longue de la question, ces échecs sont dus soit à la fraude, soit au choix défectueux des produits utilisés.

1° *La fraude :* Chloralose et scopolamine sont rarement employés dans les officines. Certains préparateurs, il faut l'avouer, n'exécutent pas exactement la prescription. Les uns ne mettent que du chloralose, d'autres remplacent la scopolamine par la morphine, d'autres ne mettent que des substances inertes. Les pesées de 1/2 à 1 milligr. sont difficiles, ils tournent la difficulté en supprimant le médicament. Le Dr O... fit préparer du sopoc chez trois pharmaciens différents. Il n'eut que des insuccès. Il fit analyser le contenu des cachets : il n'y avait ni chloralose ni scopolamine ! !

Il est donc utile de surveiller avec soin la préparation de ces cachets.

2° *Le choix défectueux des substances :* Cette cause d'erreur est la plus fréquente. Le Dr K. déjà cité après ses expériences concluantes, échoua lorsqu'il fit faire de nouveaux cachets. Renseignements pris, le pharmacien convint d'une provenance différente des composants. Nous même avons constaté ces faits, certains chloraloses ou scopolamines (?) semblant inefficaces sur des sujets cependant sensibles précédemment.

Digitized by Google

Nous nous sommes toujours trouvé bien du chloralose de la maison Poulenc. Il contient un peu de parachloralose, mais il nous a semblé que ceci renforçait son action sur le psychisme.

Le choix de la scopolamine est plus délicat. Il faut qu'elle soit très pure et retirée des Scopolia. On ne doit pas confondre, ainsi qu'on le fait souvent, scopolamine et hyoscine. Nous avons sous les yeux un flacon portant : bromhydrate de scopolamine ou d'hyoscine. La scopolamine est extraite des scopolia ou des duboisia, tandis que l'hyoscine provient de la jusquiame. Malgré les formules chimiques analogues, les effets ne sont pas les mêmes, au point de vue psychique. On doit donc exiger le bromhydrate de scopolamine. Nous employons pour notre part la scopolamine des Laboratoires Sauter.

Enfin, nous l'avons dit, les pesées voisines du milligr. exigent beaucoup de soin. Entre 1/2 et 1 milligr., il n'y a pas grande différence. Le préparateur de crainte des effets toxiques, a toujours tendance à mettre une dose plus faible. Cela suffit à expliquer certains échecs ou résultats incomplets.

En somme, avant d'expérimenter avec le scopochloralose il faut s'assurer de la pureté des produits, de l'exactitude des dosages, du soin avec lequel a été faite la préparation. On ne doit plus alors avoir d'insuccès, du moins dans la grande majorité des cas. Nous l'avons dit, à la dose de 0,75 et 1 millig. le sommeil produit par le scopochloralose est irrésistible. Le Dr Klèinberger, à son tour, l'a constaté : « A ces doses, dit-il, il est tout à fait impossible de résister à son action. »

Cette rapide mise au point, nous l'espérons, ne sera pas inutile. Elle évitera des échecs, des tâtonnements et permettra d'obtenir le somnambulisme hypnotique dans la majorité des cas, comme nous l'avons obtenu nous-même.

E. PASCAL.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite des *Grands Problèmes de la Physique moderne*, par M. Andry-Bourgeois.

Digitized by Google

LES LIVRES

Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique et la Tradition, *par Paul CHOISNARD (Librairie Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte).*

Le nouvel opuscule de M. Paul Choisnard, *Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique et la Tradition*, se lit avec ce plaisir spécial qu'on ressent aux choses d'une argumentation serrée. L'Astrologie — comme la Métapsychique — rencontre beaucoup de contradicteurs, sinon d'adversaires, ou se trouve côtoyer une indifférence dédaigneuse, pire encore. Que de fois avons-nous entendu demander : « Mais qu'est-ce que c'est que la Métapsychique ? A quoi est-ce utile ? L'humanité a pu s'en passer jusqu'à maintenant, ça prouve bien que votre Métapsychique n'est pas nécessaire ! » A quoi j'éprouve un malicieux plaisir à répondre : « L'humanité a pu, jusqu'à une époque récente, se passer d'automobiles, d'électricité, de cinématographe, de radiophonie sans s'en trouver plus mal, au contraire ! Faut-il en conclure que ces découvertes sont inutiles ? ... »

M. P. C. cite une remarque si juste de W. James qu'on la peut appliquer aussi bien à l'astrologie qu'à la métapsychique ou qu'à d'autres découvertes de la science. W. James a observé que : *Toute doctrine nouvelle traverse trois états. On l'attaque en la déclarant* absurde *; puis on admet qu'elle est vraie et évidente, mais* insignifiante. *On reconnaît enfin sa véritable* importance, *et ses adversaires réclament l'honneur de l'avoir découverte.*

La question d'absurdité disparaîtrait bien vite, si MM. les critiques étudiaient la question de bonne foi, à fond, sans parti pris, et même avec sympathie.

Notre auteur redresse une erreur que les livres de science moderne ne se sont pas fait faute de propager, soit « que l'astronomie est la fille de l'astrologie ». L'observation, le bon sens, et l'étude des Précurseurs en science astrologique, permettent d'affirmer le contraire. L'astrologie est *sortie* de l'astronomie, pour la bonne raison que celle-ci peut se passer de celle-là, tandis qu'aucune astrologie vraie ne peut se passer d'astronomie, puisque cette dernière fournit les termes de relations entre les astres et nous (facteurs astrologiques).

Le premier précurseur de l'astrologie scientifique, nous dit M. P. C., *Claude Ptolémée*, fut certainement le plus grand savant de son temps (II^e^ siècle), en astronomie et en astrologie, comme le prouvent ses deux traités, *l'Almageste* et le *Tétrabible*. Et dans ces ouvrages, Ptolémée fait une distinction explicite entre les deux sciences-sœurs et parle de cette distinction comme si elle remontait à la plus haute antiquité par rapport à lui. Ptolémée est en astrologie un compilateur beaucoup plus qu'un astrologue pratiquant. Il a recueilli et coordonné ce qui lui semblait le meilleur des traditions égyptiennes, sans jamais parler de son expérimentation personnelle. Il en a déduit des règles, plutôt sous la forme de correspondances à vérifier. Mais, loin de mêler la magie noire ou blanche à l'astrologie. Ptolémée se défend *mordicus* d'introduire ces choses dans son enseignement, il les « renvoie bien loin » et déclare se borner « à ce qui peut être enseigné par la science en tant que chose signifiée par des causes naturelles ».

Digitized by Google

Mais où gît l'intérêt historique essentiel de Ptolémée astrologue, c'est que ses traités, *Le Tétrabible* et *Le Centiloque* ont servi de base à l'astrologie du moyen âge en Europe, base malheureusement faussée ou dénaturée dans ses détails. Mais les principes essentiels à tirer de l'enseignement antique transmis par Ptolémée ont gardé leur valeur entière. Le voici extrêmement résumé : Astrologie et Astronomie, sciences autonomes, ont chacune leur art propre. Le destin naturel n'est pas immuable ; notre libre arbitre existe, et il n'y a pas nécessité absolue vis-à-vis des influences astrales. Si celles-ci sont fatales, leur rôle sur nous ne l'est pas.

Ce sont paroles de philosophe savant. Y souscrit qui veut ou qui peut.

Franchissant d'un bond le gouffre des siècles, M. C. P. nous montre que *Saint-Thomas d'Aquin* (1226-1274) incorpora à sa doctrine, en les discutant, les préceptes astrologiques généraux de Ptolémée. En maints passages, il affirme le libre arbitre de l'homme et l'influence des astres sur lui, et admet le bien-fondé de l'astrologie judiciaire.

Saint-Thomas étant le seul philosophe classique qui ait étudié l'astrologie *avant* d'en parler, est bien un des précurseurs de l'Astrologie scientifique. A maintes reprises il insiste sur « le rôle de l'influence des corps célestes, sur la façon d'envisager les êtres de la nature comme des instruments des dits corps célestes (chose plusieurs fois répétée) sur les opérations occultes de la Nature » (*Opus* XXX). Et ces répétitions nombreuses ne peuvent laisser de doute sur l'opinion de Saint-Thomas.

Puis, M. P. C. nous présente l'astronome de génie, *Johannes Képler* (1571-1630), qui découvrit les lois astronomiques qui portent son nom, et fut également un Précurseur en Astrologie scientifique. Ce fait a fort embarrassé les astronomes contemporains, lesquels ont trouvé de singulières échappatoires pour expliquer ce cas presque inadmissible pour eux. Est-ce erreur de jugement de Képler, grain de folie, ou nécessité de faire bouillir la marmite à tout prix ? Ni l'un, ni l'autre. Ce grand savant s'était intéressé à l'enseignement de Ptolémée, avait étudié cette science « mineure » ; et les passages astrologiques éparpillés dans ses œuvres, ainsi que son interprétation du ciel de naissance de Wallenstein prouvent son expérience et sa sagacité d'astrologue-philosophe, qui condamnait sévèrement les pratiques de sorcellerie et de divination arbitraire. Il est remarquable de constater que J. Képler a consacré plusieurs pages à *l'hérédité astrale* et fait observer *les ressemblances que présentent entre eux les ciels de naissance de parents proches*. Evidemment, il n'avait pu mettre au point la chose, les « probabilités » étant inconnues à son époque. Mais il reste certain que la méthode d'interprétation du savant génial pour les ciels de naissance est assez conforme à la nôtre, ajoute M. P. C.

Un évêque italien, savant distingué, Professeur de mathématiques, *Luc Gauric* (1476-1558), prit part à la réforme du calendrier et eut de puissants protecteurs : les papes Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Il enseigna l'astrologie à ce dernier, et publia un *Traité d'astrologie* (Venise 1552). Ce traité est intéressant, surtout par le grand nombre des nativités célèbres qu'il analyse avec figures à l'appui pour chacune d'elles.

Gauric, dit encore M. P. C., fit des façons de statistiques astrologiques. Chez lui, c'est l'expérimentation qui domine, sans divination occulte. Il ressemble en cela à Képler et autres savants qui se fondaient sur Ptolémée. Sa science astrologique est des plus sérieuses, et en fait bien un des Précurseurs de l'Astrologie scientifique.

Morin de Villefranche (1583-1656), que M. P. C. étudie ensuite, fut docteur en médecine et professeur de mathématiques au Collège de France. Il s'intéressa à l'astrologie au point d'en publier un volumineux traité en 26 livres, intitulé *Astrologia gallica*, dans lequel il expose une méthode d'observation à base impersonnelle, et où il cherche à établir des relations naturelles entre les astres et nous. Il fut à la fois un érudit et un pratiquant, et,

Digitized by Google

l'un des premiers, — sinon le premier, — ayant entrevu le principe de la méthode expérimentale à base de statistiques et probabilités, — la chose avant le mot — C'est Morin qui prescrit de *rechercher un « caractère commun » chez ceux qui naissent avec une « même note astrale »*. Les travaux de Morin, savant et esprit pondéré, font également de lui un Précurseur de l'Astrologie scientifique.

Des œuvres des cinq savants renommés que nous venons de citer, œuvres que M. C. a étudiées à fond et auxquelles il eût pu ajouter d'autres célébrités, comme Tycho-Brahé, Cardan, Rantzau, Junetin, etc., etc., il ressort que, chez tous, les principes généraux astrologiques sont les mêmes : ils enseignent l'astrologie comme une science d'observation, se défendent du fatalisme, affirment le libre arbitre, et cherchent à dégager l'astrologie de la divination superstitieuse.

Plusieurs la comparent à la science médicale qui se ramène à l'étude des correspondances entre telle maladie et telle mesure prise pour la guérir, et à la totalisation d'expériences réussies au moyen de tel ou tel remède. Ce sont donc, en médecine comme en astrologie, les « probabilités » fondées sur des fréquences expérimentales provenant de statistiques valables qui permettront une application juste et précise.

Le livre de M. C. est fort intéressant du fait qu'il condense sous une forme claire les travaux des précurseurs cités, desquels il fallait dégager les vérités essentielles des inévitables scories et les observations importantes des erreurs tout aussi inévitables. L'auteur combat les inexactitudes ou les calomnies des adversaires de la science à laquelle il a consacré sa vie, son talent, son érudition. Il s'efforce de réhabiliter l'astrologie dédaignée, méconnue, calomniée, et essaie d'en démontrer l'utilité, comprise déjà dans le passé par de très grands esprits.

*
* *

Assurément, l'astrologie comporte peut-être bien une part de vérité. L'étude de la connaissance paranormale du devenir individuel humain semble démontrer que le déroulement des existences personnelles est déterminé. Y a-t-il une connexion entre ces destinées et la position relative des astres au ciel de naissance ? Sans aucun doute il y a là une riche mine de recherches à effectuer. Et si l'on arrive à découvrir cette concordance, la preuve sera faite de façon lumineuse que l'astrologie est une étude dont les résultats peuvent être féconds.

A nos yeux, pour que l'astrologie soit une science au sens courant du mot, il faudrait qu'elle consiste en l'étude de relations constantes de causes à effets entre ces deux séries : c'est-à-dire que l'on puisse poser que telles conditions déterminées étant réunies, telles conséquences s'ensuivent *nécessairement*. Mais si l'on admet que le libre arbitre peut venir interférer et, par conséquent, enlever tout caractère *nécessaire* à la relation entre les deux séries, une étude vraiment scientifique du phénomène astrologique devient pratiquement impossible. Car cela ouvre des échappatoires qui enlèvent toute précision à l'étude en question. Car, comment faire le départ entre ce à quoi les astres prédisposent, et ce à quoi on est redevable à l'activité du libre arbitre ? Si, par exemple, la vie d'un individu se déroule d'une manière différente de ce que l'étude de son thème de naissance aurait laissé prévoir, et si, à ce sujet-là, on peut évoquer l'action de son libre arbitre pour expliquer ce décalage ; si, par conséquent, l'astrologie est la connaissance du déroulement probable de la vie *sauf* intervention du libre arbitre, l'astrologie n'est plus la science de rien, les réactions du libre arbitre étant, par essence même, imprévisibles. *Il n'y a de science que du déterminé.*

Mais, répondra-t-on, si les statistiques prouvent que tel thème astral se

Digitized by Google

rencontre plus fréquemment chez les individus de telle ou telle classe (poètes, guerriers, savants, etc.) que chez les autres, une grande difficulté est à vaincre : c'est d'établir les limites de ces classes, et les caractéristiques qui permettent de faire entrer un individu donné dans l'une ou l'autre d'entre elles. Et cette difficulté est plus grande qu'elle ne paraît au premier abord. Enfin, de par sa nature même, la démonstration de l'excellence de l'astrologie jusqu'à présent ne s'est faite que pour des existences révolues. On nous démontre que le thème astrologique de tel personnage connu, convenablement étudié, *aurait* permis de prévoir son destin probable. Cela ressemble fâcheusement aux nombreuses prédictions faites après coup, dont on vit pendant la guerre une telle floraison.

Pour faire la preuve que l'astrologie est une science rigoureuse, il serait bon d'établir à partir de maintenant — et certainement que nombre d'astrologues ont déjà eu cette idée — des thèmes de nativité pour des individus encore à l'aurore de la vie, et que le déroulement de ces existences s'effectue selon le rythme des prédictions que l'on aurait déduites. Si la statistique démontrait plus tard que la grande majorité de ces vies se sont écoulées selon ce qu'annonçait la position relative des astres au ciel de naissance, la preuve de l'excellence de l'astrologie serait faite. Mais la preuve serait faite en même temps que le libre arbitre n'est qu'une illusion verbale.

Mais en attendant cet heureux jour, nous reconnaissons que les ouvrages dus au labeur infatigable de M. P. C. sont des plus intéressants en ce qu'ils aiguillent l'attention scientifique sur un ordre de faits que rien ne nous permet, *a priori*, de déclarer négligeables. Car, malgré tout, ces livres-là sont assez troublants en faisant pressentir qu'il y a dans l'astrologie quelque chose de plus qu'une simple fantaisie. Comme ce que nous ignorons est infiniment plus vaste que ce que nous connaissons, il ne nous est pas permis de négliger une étude qui, éventuellement, peut nous apporter une indication pour la solution du troublant problème de la destinée.

La Technique de Coué ou le Spiritualisme expérimental d'après la Nouvelle Ecole de Nancy, *par Philippe RÉMY (Editions Oliven, avenue de la Bourdonnais, 65, Paris-7e).*

Philippe Rémy a été l'un des dix plus enthousiastes disciples de Coué, et continue à l'être pratiquement, car il a étudié et expliqué la doctrine du maître en une brochure : *Le Problème de la Volonté*, et un gros in-quarto, *La Technique de Coué*, qui seront suivis d'un volume en préparation : *Traité de Psychique*.

Il est très curieux et intéressant d'assister en ceci à la vérification d'une des plus grandes lois humaines et de constater que, — toutes proportions gardées — l'histoire du Couéisme à ses débuts (car on ne sait encore jusqu'où il pourra aller), rappelle étrangement l'histoire du christianisme primitif. Jésus-Christ était toute spontanéité et vie. Les idées morales jaillissaient de Lui comme d'une source. C'était Lui, — sa personnalité prestigieuse, sa vie intense, morale, psychique, — qui avait une telle influence sur ceux qui l'approchaient, et soulevait tant d'enthousiasmes et tant de haines. Et, tôt après sa mort, les Docteurs, dont Saint-Paul en particulier, se sont mis, si j'ose dire, à travailler sur le phénomène de la vie et de l'action de Jésus, et ont systématisé son enseignement en s'efforçant, d'une part, de le rattacher à la tradition juive en y immisçant certains dogmes juifs, et d'autre part, aux religions alors établies, chose prouvée par maintes allusions aux mythes et aux mystères des dites religions, qu'on rencontre dans les lettres de Saint-Paul.

Ph. Rémy est le Saint-Paul du Couéïsme avec, pourtant, cette différence

Digitized by Google

énorme qu'il a vécu auprès de Coué, l'a vu agir, a appris de lui sa méthode, qu'il a étudiée en plus dans les brochures du maître, tandis que Saint-Paul a été totalement privé de tous ces privilèges, n'ayant eu que sa soudaine et courte vision du chemin de Damas, et Jésus-Christ n'ayant rien écrit. (Quel admirable exemple parmi tant d'autres, soit dit en passant !)

Emile Coué, comme chacun sait, naquit à Troyes, d'une vieille famille bretonne, devint pharmacien dans sa ville natale, et se retira à Nancy, selon la formule, après fortune faite, ou plutôt après avoir acquis une modeste aisance, heureux de pouvoir enfin se livrer à son étude favorite, la psychologie. Au temps où il tenait sa pharmacie à Troyes, il avait eu maintes occasions de voir que des remèdes inoffensifs — pilules de pain ou aqua simplex — guérissait les patients. Il raconte comme suit sa première expérience de ce genre : « Je reçus un jour la visite d'un malade qui me demandait un médicament que la loi n'autorisait pas à délivrer sans ordonnance. Je fis un pieux mensonge et délivrai de l'eau distillée avec de minutieuses recommandations. Or, huit jours après, le malade guéri m'apportait ses remerciements.

« Je dus alors me demander : qu'est-ce qui a guéri dans cette circonstance ? Ce n'est pas le médicament, puisqu'il n'existait pas ! C'est donc exclusivement *l'idée* de l'efficacité qui lui était attribuée, autrement dit, ce sont les effets de l'imagination. »

Des cas semblables s'étant répétés, Coué eut à cœur d'approfondir cette question. Il fut amené à conclure, ensuite de multiples observations, que c'est l'autosuggestion *seule* qui agit, et, après maints essais et tâtonnements inévitables, la loi se révéla, et la formule salvatrice fut trouvée. La sympathique personnalité de Coué agissant aussi, l'on vit s'accomplir, en quelque sorte, des miracles étonnants. Par exemple, Coué citait fréquemment « le cas d'une jeune fille aveugle depuis l'âge de trois ans, et qui, venue chez lui à l'âge de 22 ans, a recouvré la vue instantanément. »

Pour Coué, il n'y avait pas miracle : il avait eu affaire à une « malade par persuasion », ensuite d'une habitude inconsciente, vicieuse. Une persuasion contraire a amené l'immédiate guérison. Les cas de paralysie sont facilement améliorables. Les sourds le sont dans la proportion de 80 pour cent. Quant aux bègues, il est facile de leur enseigner un petit artifice de guérison simple et rapide, avec lequel ils doivent s'exercer, et qui réussit presque sans exception. Coué a écrit une énumération des guérisons obtenues telles que verrues, varices, plaies variqueuses, fibromes, coliques hépathiques, descente de l'utérus, reins flottants, hémorragie, diabète, affections cutanées, dilatations d'estomac, etc. ; mais les affections psychiques, neurasthénie, folie, idiotie, résistaient, en général, à la suggestion.

Coué n'a jamais prononcé le mot de thérapeutique. Voici ses paroles officielles : « *Je n'ai jamais guéri personne. Mais je vous apprends à vous guérir vous-mêmes* ».

*
* *

Ph. Rémy, en disciple enthousiaste, cherche à rattacher le Couéïsme à la trame de la science officielle, à l'insérer dans le cadre de la Philosophie traditionnelle, à lui trouver sa place dans la classification des systèmes, et à émettre des règles, des formules, des explications circonstanciées. Preuve en soit, par exemple, la table des matières dont je ne citerai que deux ou trois titres, pour qu'on se rende compte, en quelque sorte, de visu.

Après la Préface et les Prolégomènes, les définitions : de la suggestion, pathologie et hypnose, l'Idéodynamique, indépendance des phases, moi-conscient et subconscient, considérations spiritualistes, considérations prati-

Digitized by Google

ques, technique de la méthode, considérations philosophiques, loi de l'effort converti et métapsychique, etc., etc.

Jusqu'à aujourd'hui, toutes les religions, toutes les civilisations ont donné le rôle prépondérant à la Volonté. « Vouloir, c'est pouvoir », dit la sagesse des Nations. « Impossible n'est pas français », déclare Napoléon. Et cependant Ovide et Saint-Paul expriment, en termes presque semblables, une pensée contraire : « Je veux le bien et je fais le mal. » Pascal et Montaigne expérimentent la même chose : « Je fais le contraire de ce que je veux. » L'ivrogne au matin, jure qu'il ne boira pas, et rentre le soir ivre-mort, d'où le dicton : « Serments d'ivrognes. » Et que devient la formule : « Tout ce qu'on veut on le peut », en face des passions qui mènent les individus à leur perte, eux le sachant, voulant se transformer, et ne le pouvant pas ! Religions et civilisations se seraient-elles trompées ?

Il y paraît, puisque l'expérience prouve que, lorsqu'il y a conflit entre la force volontaire et la représentation imaginative, la volonté est non seulement *toujours* vaincue, mais encore convertie en impuissance et en contradiction. C'est-à-dire que plus on veut, moins on peut ! (Qui de nous ne l'a éprouvé à l'occasion ?). Il y en a mille exemples ; l'insomnie — que la volonté ne peut vaincre, — l'oubli d'un nom, d'un mot, — qu'on a sur le bout de la langue et qui ne veut pas sortir, — le trac, — incoërcible, — le bégaiement, etc. Et c'est à constater ce conflit que Coué a trouvé sa première formule : « Pas d'effort », et sa loi de « l'effort converti ».

Nous sommes inconsciemment des prodigues ne nous rendant pas compte que nous gaspillons inutilement notre capital, dit Coué. C'est une mauvaise éducation basée sur de vieux préjugés : (« Faites effort », « Donnez-vous toute la peine possible, efforcez-vous en tout et pour tout ») et un faux amour-propre qui nous fait faire des actes aussi inconsidérés. Imitons la nature, qui emploie le minimum d'efforts pour le maximum de causes. Employons l'énergie naturelle, ces efforts qui se font « tout seuls », étant fonction de la vie végétative.

Et voici, donnée par Rémy, la loi de l'effort converti découverte par Coué : « Puisque le moi-conscient possède la faculté de volonté qui se cabre quand on veut la forcer, et le subconscient la faculté d'imagination, il faut opposer l'une à l'autre, *convertir l'effort volontaire* en imagination, mais dans des limites prévues et ordonnées. L'expression même de la loi de l'effort converti enseigne que la condition d'un bon enregistrement mécanique dans la subconscience est la suppression de tout effort volontaire, physique et cérébral. »

C'est une méthode absolument subjective remplaçant l'hétérosuggestion par l'autosuggestion qui résoud le conflit en séparant les combattants, le conflit de la volonté défaillante et de l'imagination. La loi de l'effort converti est donc la solution du fameux cercle vicieux signalé par tous les penseurs et moralistes, et plus ou moins expérimenté par chacun.

« Le Couéïsme, nous dit encore Ph. R., ne fait pas appel aux facultés conscientes, mais au subconscient, ce qui le fait réussir là où la Volonté ne peut rien ; la suggestion a très probablement des racines longues et puissantes dans le champ de l'inconscient. »

A cette question : « Où est logé le subconscient ? » Ph. R. répond — avec preuves à l'appui, dit-il, — dans le protoplasma et non dans le système nerveux, autrement dit « dans le sang, qui est de la chair liquide ». Le langage populaire l'exprime couramment en disant d'une personne vicieuse « qu'elle a le vice dans le sang » ou bien « qu'on s'est fait du bon sang », ou encore « qu'il ne faut pas se faire du mauvais sang » ; on dit aussi que « les souvenirs sont gravés dans le cœur » — prenant ici le contenant pour le contenu, — et « apprendre par cœur », le subconscient logé dans le protoplasma étant le réservoir d'images perçues par les cinq sens, donc, en réalité, la mémoire. Le système nerveux est au subconscient ce qu'un réseau électrique est à l'électri-

Digitized by Google

cité : un feeders, et le cerveau est la dynamo de l'esprit. C'est lui qui reçoit l'esprit inconscient du protoplasma et le porte au potentiel conscient caractérisé par l'intelligence.

La Métapsychique, elle aussi, démontre l'importance énorme de l'inconscient, sans commune mesure avec l'état conscient.

C'est en réalité comme une immense pyramide dont la pointe seulement serait éclairée. Telles seraient les proportions réciproques du conscient et du subconscient. Quant à la façon dont ils se rejoignent, l'un des nombreux docteurs qui ont accédé au Couéïsme comme aide à leur traitement médical, le Dr Audrain, — décédé récemment — croit l'avoir trouvée : « L'autosuggestion, dit-il, provoque la sécrétion et la circulation de la lymphe. Or c'est elle qui a une action désintoxiquante sur l'organisme. L'activité ou le repos. les suggestions bonnes ou mauvaises, l'émotivité heureuse ou défavorable suractivent ou ralentissent respectivement la sécrétion et la circulation de la lymphe, dont le rôle est de combattre les substances toxiques qui pénètrent du dehors, ou sont en circulation dans l'organisme. »

Pour le Dr Audrain, et pour Ph. R., cette découverte, basée sur de nombreux faits d'expérience, est vraisemblablement l'explication physiologique de l'action du moral sur la physique. La lymphe est tout à la fois un désintoxiquant et le trait-d'union cherché.

*
* *

L'œuvre de Ph. R. est un monument à la mémoire et à la gloire de son maître, monument d'explications systématiques, académiques. A chaque page court, comme un souffle vivifiant, le nom et l'influence de Coué. Chaque chapitre est précédé de plusieurs épigraphes puisées dans l'une ou l'autre des brochures du pharmacien de Nancy : *Ce que je dis*, et *La Maîtrise de soi*. A son maître, Ph. R. confère le génie, et garde pour lui l'intellectualité. Il se dénomme plagiaire de l'œuvre, non le créateur.

A notre époque d'égoïsme où la majorité des humains essaie de tirer la couverture à soi, ou de se parer des plumes du paon, le spectacle de l'affection fidèle, de l'admiration convaincue, de l'enthousiasme d'un disciple pour son maître est plutôt réconfortant, et c'est bien le cas de répéter ce que j'ai dit en commençant, que Ph. R. se révèle tout à fait comme le Saint-Paul du pharmacien de Nancy.

*
* *

Les théories sur le protoplasma et la lymphe ne sont pas encore tout à fait prouvées, et il serait imprudent de les prendre au pied de la lettre, car, dans ce domaine comme dans tous, il est un écueil qu'on évite bien difficilement et qui consiste à prendre l'effet pour la cause, et cette confusion est, du reste, à la base de bien des systèmes de renommée retentissante, et qui, lorsqu'on les examine froidement, sont souvent moins originaux et moins explicites qu'ils le paraissent à première vue.

Digitized by Google

Les Principes de la Nouvelle Réformation et le Génie de l'Evolution créatrice, *par Paul TEISSONNIÈRE (Editions du Foyer de l'Ame, rue de Loxum, 45, Bruxelles).*

Au cours des siècles, les religions s'altèrent, se cristallisent, et si leur fondateur pouvait revenir, il serait intensément surpris de voir ses exhortations, ses enseignements si étrangement déviés. Ainsi le fleuve dont les eaux deviennent de plus en plus boueuses à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Le boudhisme, le christianisme sont des exemples typiques de ces altérations. Quand les choses sont allées trop loin, un réformateur surgit qui prêche l'ancienne et pure doctrine. Puis de nouveau, la foi tiédit et disparaît, en vertu de la loi de périodicité, les mœurs se relâchent, nécessitant une Réformation nouvelle. C'est à ce phénomène que nous assistons. L'amour de l'argent prime tout. L'égoïsme règne en maître. Les notions morales sont brouillées. L'athéisme est général, ou, du moins, l'irréligion. Une réforme s'avère indispensable, et, en Belgique, le Réformateur est trouvé. C'est M. Paul Teissonnière qui, par ses actes, ses paroles et ses écrits, s'efforce d'endiguer le mal présent et d'ajuster dans les cervelles les notions de Vérité auxquelles ses études et ses expériences l'ont amené. Son dernier livre, *Le Génie de l'Evolution créatrice*, nous montre le résultat de ses recherches et de ses méditations dont je tirerai quelques extraits pour les lecteurs de la Revue.

Pour M. T., la première question à élucider est celle de Dieu. Y a-t-il un principe divin dans la Nature, un principe ordonnateur, intelligent ? Dont on peut donner la preuve par A + B ? Nous vivons au milieu de mystères innombrables que nous constatons sans pouvoir les expliquer. Savons-nous ce qu'est la lumière, l'électricité, la vie ? Nous ignorons ce qu'est la vie, et pourtant nous sommes vivants. L'électricité ? Nous observons une série de phénomènes qui nous manifestent leur présence, leur action, et nous formulons une hypothèse pour ramener tous ces faits à une source unique, à un principe, à une loi.

Ainsi faut-il procéder pour l'idée de Dieu. Si nous constatons des manifestations du divin dans la nature, observons-les, groupons-les, et cherchons-en le principe commun, mais ne nous hâtons pas de le définir « a priori », car telle fut l'erreur de toutes les anciennes théologies.

M. T... examine toute une série de faits et en conclut : « Puisque la vie et la pensée existent, puisqu'elles se sont communiquées à nous, ce n'est pas trop s'avancer que dire qu'il y a dans le monde un principe éternel de vie et de pensée ».

Ce Dieu entrevu, est-il celui de la Bible ? Comme tout bon chrétien de naissance qui réfléchit, M. T.. a dû souffrir de doutes pénibles pour rejeter Jéhovah, « le cruel Dieu des Juifs » et le Dieu des chrétiens « qui sauve par grâce par la foi », pour les remplacer par le Génie de l'Evolution créatrice, — sa conception privée — auquel ses études et ses méditations l'ont amené à croire. « Ce Dieu nouveau, dit notre auteur, n'arrête plus le soleil comme au temps de Jéhovah, ni ne fait rétrograder l'ombre sur le cadran, comme au temps d'Achaz, ni parler les ânes comme au temps de Balaam. Il n'enseigne plus, comme Jéhovah, la justice brutale du talion, et ne fait plus périr soixante et dix mille hommes de la peste parce que, contre son gré, avant d'entrer en campagne, le roi David avait fait le recensement de ses troupes (précaution élémentaire que Jésus recommandera plus tard dans une de ses paraboles, Luc, XIX, 28-32). Il ne récompense plus la trahison et la complicité d'une prostituée comme au temps de la prise de Jéricho ; il n'exige plus que les habitants d'une ville soient mis en pièces avec des scies, des herses de fer, et des haches, ou étouffés et brûlés dans des fours à briques, comme au temps de la prise de Rabba... (Deutér, XXX et suiv.), etc., etc...

Digitized by Google

Pour éclairer sa religion, — c'est le cas ou jamais de le dire, — M. P. T. qui est un érudit, fait le tour des plus grands problèmes : les miracles, le mal et la douleur, la mort et la vie, le matérialisme et la prière, la force morale, l'au-delà. Il pèse les réponses des religions, de la philosophie, de la science, examine, résout, et aboutit aux principes de la Nouvelle Réformation et au Génie de l'Evolution Créatrice.

Et d'abord, notre auteur s'attaque au miracle. Qu'est-il ? D'emblée il rejette, cela va de soi, le « doigt de Dieu », qui donne à l'occasion un coup de pouce dans les rouages des événements, et va à l'encontre des lois naturelles. Il incline à goûter la définition de Saint-Augustin : « J'appelle miracle tout ce qui dépasse soit la prévision, soit les facultés de celui qui en est le témoin étonné... Le miracle n'est pas contre la nature en soi, mais seulement contre ce que nous connaissons de la nature. »

Que signifie ce mot ? demande-t-il. Le latin va nous le dire. Le mot « mirari » dont il sort signifie s'étonner, être saisi d'admiration, de surprise. A ce taux-là, de faits surprenants, les annales historiques de l'humanité en sont pleines, celles des religions aussi, et rien qu'à les citer, on ferait un gros volume. De nos jours, le miracle, — au sens étymologique du mot, — sévit avec une intensité nouvelle. Il s'est installé au beau milieu et de la religion, et de notre culture scientifique. Nous avons Lourdes et la Salette, Notre-Dame-des-Pleurs, Marie Mesmin et le curé de Bombon, Antoine Le Guérisseur, le curé d'Ars, le Couéïsme, l'occultisme, le spiritisme, le scientisme, et un nouveau Messie en incubation. Et peut-être en oublié-je. Dans la science, des faits, non pas nouveaux, mais oubliés, ou tenus à l'écart, surgissent : phénomènes de suggestion, d'hypnose, de subconscience, d'hallucination, de prémonition, de télépathie ou télékinésie, de clairvoyance, de radioactivité, — et j'en passe — lesquels ont peu à peu obtenu droit de cité dans les académies et dans les laboratoires. Et la conséquence en est que, de plus en plus, s'accrédite l'hypothèse que l'esprit trouve des correspondances partout, s'infiltre en tout, est, finalement, au fond de tout ; aussi la science de demain, au rebours de celle d'hier qui tendait au matérialisme, pourrait bien fournir à une science idéaliste, sa meilleure justification.

M. T... se demande ensuite si l'homme est un automate, ou s'il est libre ? Il s'attaque donc à la question du matérialisme. Si, comme le veulent Hobbes, Helvétius, Büchner, Karl Vogt, Moleschott, Le Dantec, l'homme n'est qu'un concours de forces bien agencées, bien balancées, ses pensées vraies ou fausses, ses actions, ne sont plus que le résultat inévitable d'énergies physico-chimiques élaborées par son cerveau. C'est donc une sorte de pantin, de polichinelle, de marionnette, qu'agissent toutes sortes de ficelles, et n'ayant de spécial — comme dit Le Dantec — que d'être conscient et d'avoir l'illusion de la liberté.

Que vaut ce système ? Quel enseignement, quelle morale, tirer de cette philosophie? questionne M. T., si comme le veulent les partisans du déterminisme, notre univers n'est qu'une immense mécanique, où la morale et la responsabilité s'évanouissent. Et l'anarchiste Emile Henry, qui avait des lettres, et dont la bombe avait fait plusieurs victimes, expliquait à ses juges « qu'on n'est pas responsable de sécréter la vertu ou le vice qui sont des produits tout comme le sucre ou le vitriol. » Et si, comme l'a dit K. Vogt, « le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile » quelle dignité, quelle valeur reste-t-il à la pensée ? La vérité, sécrétion ? Le sentiment, sécrétion ? L'idéal que chacun porte en soi et auquel il s'efforce de se conformer, sécrétion encore ? Sécrétion toujours ? En ce cas, dit M. T., comment introduire dans un monde mécanique la notion de valeur, de progrès ? Comment revendiquer la liberté civile, la liberté politique, si la liberté morale qui en est le fondement, n'est qu'une sécrétion ? Et de quelle façon comprendre le génie d'un Beethoven, d'un Victor-Hugo, d'un Edison, d'un Einstein ? Sécrétions plus raffinées ? Mécaniques mieux ajustées ? Lorsque Le Dantec reconnaît que sa science ignore les notions

Digitized by Google

de devoir, de droit, de justice, on reste confondu de voir avec quelle indifférence il déclare : « Des esprits généreux ont souhaité le règne de la science « parce qu'ils y ont vu la promesse du règne de la justice. Il faut en rabattre. « Le règne de la science, s'il est possible, ne sera pas le règne de la justice, *car « la justice n'est pas une vérité scientifique.* » A constater, sous l'influence du matérialisme, le trop rapide écroulement des vieilles doctrines, et sentant bien que le monde chancelle, Le Dantec s'écrie pourtant : « Notre victoire nous effraie. » Ne serait-ce pas là un aveu détourné d'avoir fait fausse route ? se demande notre auteur.

Mais voici que parmi l'élite intellectuelle, une opposition se dessine contre cette conception d'un monde réduit à n'être qu'un jeu de réactions chimiques, qu'une simple mécanique. Devant l'extraordinaire mouvement brownien, quelques savants viennent à parler de vitalité et de psychisme. Mieux encore. Voilà que la matière recule, recule, et arrive à se confondre avec l'énergie. On poursuit l'énigme de la vie jusque dans ses derniers retranchements, et on la découvre même chez les minéraux. On admet cette antique vérité que le monde est gouverné par des lois, et que l'invisible meut la matière (lois de gravitation, d'attraction, etc.) « mens agitat molem ». Et, espère notre auteur, peut-être redeviendra-t-il permis, devant les esprits cultivés de notre temps, de parler à nouveau du Grand Artiste, du Merveilleux Architecte de l'Univers, en un mot, du Génie de l'Evolution Créatrice, dont l'action harmonieuse est visible ici-bas pour tout spectateur impartial.

Dans son dictionnaire philosophique, Voltaire remarque que le terme de *génie* semble désigner, non pas indistinctement les grands talents, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. Et M. T. fait défiler devant nos yeux les preuves innombrables de l'invention du Génie divin, depuis les merveilles des plantes et des insectes, jusqu'au génie de l'homme.

Ceci amène M. T... à l'animisme, cet antipode du matérialisme : « A la matière même un verbe est attaché », dit le poète, en accord, pour exemple avec M. Ed. Perrier, savant, et ancien directeur du Muséum, qui en vient à parler de « la personnalilté de l'atome », formule plutôt paradoxale. Claude Bernard nous montre dans la physiologie un « nisus formativus », un « quid proprium », une « idée » directrice. Sans parler des nombreux poètes animistes, reconnaissons que l'émotion poétique est invariablement obtenue par des images qui tendent à faire de la vie universelle un drame plein de mystère, et d'autant plus poignant. Chez les animaux supérieurs, en tout cas, les rudiments de l'intelligence humaine et des sentiments se retrouvent à l'état embryonnaire. Leur système nerveux les rend capables de sensibilité, par conséquent de souffrance consciente. L'animisme n'est donc pas seulement un mot, mais une réalité.

Etudiant ensuite les étapes de la Morale, notre auteur en découvre trois qui se superposent : 1° Celle du primitif, égoïste, dominé par l'instinct de conservation ; 2° Puis la morale sociale, restrictive de l'individualisme, exigeant de chaque associé qu'il se subordonne aux nécessités de l'existence collective, qu'il respecte les conditions du contrat social ; 3° Enfin, la morale évolutive ayant des fins universelles.

Pour asseoir solidement sa conviction, M. T... devait trouver une réponse acceptable à ces questions qui troublent tant d'âmes : Pourquoi le Mal ? Pourquoi la Mort ? Qu'est-ce que la Vie ?

Le problème du mal, en effet, présente des difficultés inextricables, et toutes les religions ont cherché à le résoudre. Le Christianisme répond par le dogme du Péché originel qui met terriblement en cause la justice divine présumée omnisciente. Ce dogme est incompatible avec l'ordre moral et révolte des consciences sans nombre. Inadmissible.

Les Hindous résolvent la question par la loi de Karma, ou loi de rétribution : « Ce que tu as semé en bien ou en mal, tu le récoltes. » Jointe à la loi

Digitized by Google

de Réincarnation, la formule est séduisante, dit M. T..., mais malheureusement invérifiable, et le fonctionnement de cette loi paraît inconcevable si l'on considère l'enchevêtrement des destinées, la solidarité de parenté, de voisinage, de nation.

Les Christian-scientistes examinant le problème du mal affirment que celui-ci n'existe pas, n'est qu'une ombre passagère et inconsistante. « Considérez le soleil, disent-ils. Il n'aperçoit que des surfaces éclairées. Il ne se doute pas même que l'ombre existe. Le mal est cette ombre. »

Maints théologiens l'attribuent à l'Ennemi, au Tentateur, à Satan... Que devient la Toute-Puissance divine en face de ce puissant adversaire ?

De leur côté, les Mahométans, plus logiques, égrènent sur leur chapelet les quatre-vingt-dix-neuf qualités de Dieu. Et puisqu'il est l'Unique, il les contient toutes, les bonnes et les mauvaises....

Au problème du mal se joint celui de la souffrance, plus facile à élucider, surtout depuis qu'on connaît cette maladie curieuse, la syringomyélie qui a pour effet de rendre la peau insensible aux irritations thermiques, quel qu'en soit le degré. C'est donc l'expérience de la douleur qui nous met en garde. Elle est la sentinelle qui donne le signal d'alarme ; elle nous crie :

« Ménagez, défendez, conservez votre vie... »

Mais on a beau obéir à ce garde-à-vous ; un jour vient, une heure arrive apportant la mort. Pourquoi cette destruction d'un bien précieux ? Que subsiste-t-il de ce qui meurt ? Qu'y a-t-il de mortel dans ce qui vit ? D'où vient l'homme et où va-t-il ? Où trouver la réponse satisfaisante ? A toutes ces questions que pose notre auteur, il cherche la réponse et dans la Révélation, et chez les philosophes, et dans les religions diverses, et en rapporte une gerbe de solutions toutes différentes et même contradictoires. Seule la Nature lui découvre un coin du mystère : la vie s'alimente de la mort, et tout ce qui meurt fermente de vie cachée. Ainsi la naissance et la mort ne sont pas un commencement et une fin, mais des étapes d'un principe spirituel qui se continue ou se reproduit, et dont le germe, sous des formes éphémères et caduques, demeure incorruptible.

Mais la mort ne va pas sans la vie, et si celle-ci a un sens, comment le découvrir ? En interrogeant la vie elle-même, en considérant dans quelles directions elle fait effort, à quoi elle a abouti. Or, dit M. T..., elle a abouti à la constitution du cerveau, organe et instrument de la pensée ; elle a abouti à l'esprit, à la conscience humaine. Et s'il est vrai que l'homme est le pélerin de l'Infini, le but pour lui, est de chercher la perfection de la vie à travers les vicissitudes de l'existence, d'alimenter le foyer de la spiritualité, de tendre toutes ses énergies vers le soleil de vérité, de justice et d'amour, d'organiser les bonnes volontés dans une atmosphère fraternelle ; et de tendre ainsi vers quelque conscience plus haute que la nôtre, plus centrale, à ce Dieu qui n'est ni tout-puissant, ni faiseur de miracles, car il doit aussi compter avec les lois universelles, à ce Dieu qui n'est pas le Dieu de la Bible, mais le Dieu, le Génie de l'Evolution Créatrice.

Telle est la conclusion à laquelle arrive M. T... après avoir tout envisagé dans les 280 pages in-quarto de son ouvrage : *Les Principes de la Nouvelle Réformation et le Génie de l'Evolution créatrice* (pages que j'ai excessivement condensées) et fait le tour de tous les problèmes vitaux et des solutions proposées. Comme chaque effort vers la vérité, chaque conviction sincère est infiniment respectable, on ne peut que s'incliner devant celui qui se consacre tout entier à vivre et à répandre son idéal.

*
* *

L'ouvrage de M. T. fait le plus grand honneur à son érudition. Il est toutefois permis de craindre dans les ouvrages de ce genre — car il n'est pas le seul — que le nombre immense des sujets étudiés ne nuise à leur compréhen-

Digitized by Google

sion parfaite. L'étendue des connaissances ne va pas toujours avec la profondeur.

La Réincarnation d'après le Docteur Gustave Geley (Enquête CALDERONE) *Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris 16e*).

Le Docteur Innocinzo Calderone avait fait, en 1912, auprès de personnalités diverses du monde entier, une enquête sur la réincarnation, dont le résultat fut publié à Milan en 1913. Mais la guerre de 1914 vint occuper le public d'une question autrement grave. La paix rétablie, l'œuvre du Dr Calderone trouva le succès qu'elle méritait. Très nombreuses avaient été les adhésions de personnages en vue à la doctrine palingénésique. Celle du Dr Geley fit l'objet d'une lettre assez longue, publiée aujourd'hui en une brochure que je vais condenser et analyser brièvement.

Voici le résumé de l'argumentation du Docteur Geley :

« Je suis, dit-il, nettement réincarnationniste, et le suis pour trois raisons :

Parce que, au point de vue *moral*, la doctrine palingénésique me paraît pleinement satisfaisante.

Au point de vue *philosophique*, absolument rationnelle.

Au point de vue *scientifique*, vraisemblable, et mieux encore, probablement vraie. »

La doctrine réincarnationniste a pour base formelle la célèbre *Justice immanente*, l'Etre humain n'étant que ce qu'il s'est fait lui-même au cours de vies successives. Il en résulte que son intelligence, son caractère, ses facultés, sont son œuvre propre. Chacun de ses efforts, de ses actes, a sa répercussion dans l'une ou l'autre de ses existences futures. Il n'est donc nullement besoin d'un juge divin ni de sanctions surnaturelles.

Une solidarité étroite rapprochant nécessairement des groupes d'êtres dans une ou plusieurs existences, la sanction naturelle de la palingénésie est aussi collective, s'étendant à une famille, un peuple, une race.

La justice immanente ne peut devenir parfaite qu'au cours d'une assez longue série de réincarnations.

La morale qui en découle impose la pratique constante du travail, de la bonté, de l'effort solidaire.

Les sentiments bas : haine, esprit de vengeance, égoïsme, jalousie, sont incompatibles avec cette notion d'évolution solidaire et de justice immanente.

On a objecté que l'*oubli* des existences antérieures supprimaient les prétendues sanctions.

A-t-on jamais vu que l'oubli d'un fait supprime ce fait ?

L'oubli, pendant la vie terrestre, est nécessaire pour éviter à l'Etre d'être gêné par la mémoire du passé ; pour le forcer à un travail constant et à un développement continu.

Une autre objection est basée sur l'existence de la douleur chez les animaux. L'erreur de ce raisonnement est que le mal n'est pas *nécessairement* la sanction du passé. Dans l'état évolutif inférieur de notre planète, le mal est en connexion avec cette infériorité.

Au point de vue *Philosophique*, la doctrine de réincarnation supprime toutes les difficultés opposées à l'idéalisme par le matérialisme, toutes les objections faites au nom de la logique à la survie.

La première objection faite repose sur la constatation *du mal*.

La doctrine palingénésique explique que le mal est la mesure de l'infériorité des êtres ou des mondes, ou la sanction du passé.

Dans les deux cas, le mal est appelé à diminuer au fur et à mesure des pro-

Digitized by Google

grès réalisés, et en proportion de ces progrès. Dans les deux cas, il est utile : c'est le principal facteur de notre avancement.

L'âme, c'est-à-dire, l'*essentiel* de l'être, serait une monade individualisée du Principe Unique. Parcelle divine en voie de conquérir sa divinité, c'est-à-dire la conscience parfaite d'elle-même et du tout, elle traverse pour y parvenir tous les règnes, puis l'état humain et l'état surhumain que nous ignorons encore.

L'univers manifesté ne serait ainsi composé que de monades et de groupements éphémères de monades éternelles.

Au point de vue *scientifique*, la doctrine palingénésique :

a) Est d'accord avec toutes nos connaissances scientifiques actuelles sans être en contradiction avec aucune.

b) Elle donne la clé d'une foule d'énigmes d'ordre psychologique.

c) Elle s'appuie sur une démonstration positive.

a) Ce qu'il y a de plus frappant, c'est l'accord de la palingénésie avec l'évolutionisme, de même que l'accord de cette philosophie avec l'astronomie, l'histoire naturelle, l'anatomie et la physiologie comparées, etc., etc.

b) Les énigmes principales dont elle donne la clé sont :

L'innéité des principales facultés et capacités.

Le talent et le génie.

Les inégalités considérables entre frères et sœurs, et jumeaux.

Les différences d'hérédité.

Ces énigmes s'expliquent aisément par la pluralité des existences.

Les idées et facultés innées sont des acquisitions du passé.

Le caractère de l'Etre est le produit de sa propre évolution.

Les *enfants prodiges* manifestent le souvenir d'acquisitions antérieures poussées loin. La précocité n'est pas toujours la marque du génie, mais en est souvent l'indication. Exemple : Pascal, Mozart, Beethoven, etc.

L'hérédité n'a de rôle important qu'en physiologie : n'existe pratiquement pas en psychologie.

c) La palingénésie, au point de vue scientifique, s'appuie sur des démonstrations positives.

On connaissait depuis longtemps l'importance du subconscient dans les manifestations intellectuelles les plus élevées. On connaissait même l'existence de la cryptomnésie. Mais les recherches récentes (juillet 1912) sur le mécanisme du génie, l'étude des cas de personnalité multiples chez le même individu ont montré la complexité effrayante de l'inconscient. Il est démontré qu'une portion essentielle de l'être pensant, portion qui apparaît de plus en plus vaste et compliquée, échappe en majeure partie, dans la vie normale, à la conscience et à la volonté, et reste latente et occulte.

Que ce subconscient renferme en lui le souvenir des vies passées, rien de plus rationnel. Ainsi tombe l'*objection de l'oubli*.

L'étude du métapsychisme démontre la présence dans l'Etre, de principes dynamiques et psychiques d'ordre supérieur, à la fois subconscients et extériorisables. Ces principes apparaissent nettement comme indépendants du fonctionnement organique. Leurs éléments constitutifs ont vraisemblablement leur origine dans une double évolution :

Une évolution terrestre dans des existences successives, développant les facultés dites normales.

Une évolution extra-terrestre, développant les facultés supranormales, clairvoyance, clairaudience, etc. C'est là l'hypothèse de l'*Etre subconscient*.

Digitized by Google

Il paraît donc logique de conclure comme suit : Il existe une hypothèse qui, d'accord avec toutes les données de la science contemporaine, et à la seule condition d'être acceptée intégralement, explique tous les phénomènes obscurs de la psychologie supranormale, et même de la psychologie pathologique.

Cette même hypothèse supprime, par surcroît, toutes les difficultés d'ordre moral et même d'ordre métaphysique qui se dressent devant la conscience et l'intelligence depuis l'origine de l'humanité.

Cette hypothèse est sûrement féconde et probablement vraie, conformément au critérium de Russel Wallace : « Il n'est pas de preuve plus convaincante de la vérité d'une théorie générale que la possibilité d'y faire rentrer des faits nouveaux et d'interpréter, par son moyen, des phénomènes considérés auparavant comme des anomalies inexplicables. »

Voilà ce que pensait et disait le Dr Geley en 1912.

CHARLES QUARTIER.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

L'Académie des Sciences décerne le prix Fanny Emden de 1929 à M. C. de Vesme.

En mai 1910, Mlle Juliette de Reinach fit don à l'Académie des Sciences d'une somme de 50.000 francs, dont les arrérages devaient servir à fonder un prix biennal de 3.000 francs portant le nom de *Fondation Fanny Emdem*, du nom de la mère de la Donatrice. Ce prix devait être destiné « à récompenser le meilleur travail traitant de l'hypnotisme, de la suggestion et, en général, des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal ».

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que la Commission de l'Académie des Sciences, chargée de l'attribution des prix en 1929, a décerné le prix Fanny Emden à M. C. de Vesme pour son livre : *Histoire du Spiritualisme expérimental*, dont le premier volume (*l'Homme primitif : les Peuples Anciens, les Ordalies*), paru en 1927, a été l'objet d'une ample analyse dans notre Revue. Des volumes, encore inédits, feront suite au premier ; les deux premiers avaient été déposés au bureau de l'Académie en vue du concours en question.

Voilà un prix donné à un grand travailleur et à une belle œuvre.

Nous, artisans de la Métapsychique, devons, en cette occasion, aller au-delà des intentions de la Commission de l'Académie des Sciences et voir dans cette récompense un hommage rendu à un homme qui a joué un grand rôle dans le mouvement de la recherche psychique.

En 1905, prenant la suite du Dr Dariex, M. C. de Vesme est devenu le Rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*, fondées en 1891 par Ch. Richet et Dariex. Cette Revue représente aujourd'hui un riche magasin de faits et d'idées : les Archives de 28 ans de recherches, de discussions, d'acquisitions et d'éliminations.

Avec autorité et intelligence M. de Vesme dirigea ce périodique. Son sens critique et sa fermeté en écarta le fatras des compromettantes inutilités que n'importe qui croit pouvoir écrire quand il s'agit de phénomènes psychiques. Il n'accepta les théories que lorsqu'elles avaient une valeur exceptionnelle et donna toujours la priorité aux faits, à l'observation bien conduite, à l'expérience.

Quand les circonstances lui imposèrent la bataille contre choses et gens, il l'affronta d'un cœur fort, et souvent, on peut le dire, d'une dent acerbe qui retint des lambeaux saignants. Ce qui était le fond de sa pensée, il ne craignait pas de l'écrire s'inquiétant peu qu'il lui en advint des ennemis nouveaux. Si quelqu'un ou quelque circonstance venait lui démontrer que tel médium n'était qu'un imposteur, il se gardait bien de répondre, à l'instar de quelques actuels Directeurs de moindres Revues : « Nous ne pouvons pas publier, cela ferait tort à *la Cause* ». Certainement, tel que je le connais, il n'eut pas imaginé qu'il existât une autre Cause que celle de la *Vérité*.

Digitized by Google

Sa situation de Rédacteur en Chef des « Annales des Sciences psychiques » le mettant en permanant contact avec les personnalités scientifiques qui prenaient un intérêt actif à la recherche, il vit à l'œuvre tous les médiums de quelque notoriété, vrais et faux, qui passèrent à Paris, et les jugea sans aucune de ces restrictions mentales trop souvent rencontrées. Sans doute il fut faillible comme tout homme, mais ce n'était pas un homme à s'acharner, contre toute évidence, dans l'erreur. Pour lui la Métapsychique était exclusivement un but, non un moyen, qualité bien plus rare qu'on ne le pourrait croire.

En 1923, la destinée l'éloigna de Paris. Mais il a continué de travailler l'objet de sa prédilection : la Métapsychique. Il nous a envoyé les articles parus dans la Revue Métapsychique ; il a écrit et continue d'écrire l'*Histoire du Spiritualisme expérimental*, c'est-à-dire l'histoire des phénomènes métapsychiques dans tous les temps et dans tous les pays. Long travail de dépouillement de documents, vaste synthèse, œuvre exigeant de celui qui l'entreprend des compétences particulières et un esprit impartial.

C'est toute cette existence si utile pour la Métapsychique que nous couronnons, de pensée, par le prix Fanny Emden.

Nous devons de la reconnaissance à M. C. de Vesme, travailleur intelligent et honnête.

E. OSTY.

Le médium Valiantine à Berlin.

L'Affaire « Valiantine », à Berlin, — comme il est convenu de la nommer, — a fait un bruit énorme, pendant l'été dernier, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, dans les milieux spirites, métapsychistes, savants. Ce fut une mêlée formidable — j'allais dire fantastique — à coup de lettres, de documents, de conférences, d'articles. Ceux qui avaient vu, — si l'on peut dire « vu » quand tout se passe dans une obscurité à couper au couteau, et ceux qui avaient entendu des échos de l'affaire se jetèrent ardemment dans la lutte. Plutôt que de la raconter d'après les témoins, je vais leur laisser la parole. Nos lecteurs pourront juger d'après les propres documents.

Comment le Dr Krôner présente l'Affaire Valiantine dans la Zeitschrift für Parapsychologie.

La *Zeitschrift für Parapsychologie*, dans son numéro de novembre 1929, nous raconte « l'affaire » par la plume autorisée du Dr en médecine Krôner, de Charlottenbourg.

« Ce n'est pas d'un cœur léger que je porte, dans le présent rapport, contre un médium des plus vantés, la lourde accusation de fraude sciemment préparée, et exercée devant un honorable cercle de douze personnes ; mais avec le sentiment d'une espérance brisée et avec une sincère affliction.

L'auteur est intimement convaincu que seule une observation soigneuse et des preuves sans lacunes lui donnent le droit, et aussi le devoir de porter une accusation aussi formelle.

Lui-même est un investigateur psychique entraîné et s'appuie sur une riche expérience faite avec différents médiums. A cause de son orientation psychanalytique, il s'est intéressé surtout aux suppositions de la médiumnité, et, en diverses manières s'est occupé des rapports entre le médiumnisme, l'hystérie et la scission de la personnalité. Il a appris en

Digitized by Google

même temps à reconnaître toutes les tromperies volontaires ou non des médiums : la trance compensatrice, en réalité voulue, les tromperies préparées par les médiums professionnels ; il a vu tous les genres possibles de fraudes : (Einer Nielsen, Jean Gusik, Eléonore Zugun). Et il sait aussi que rien n'est plus rare que la production de phénomènes vrais. Il est persuadé que les phénomènes de nature inconnue relèvent de la neurologie. Et toujours il s'est opposé à des démasquages précipités, qui, faute de réflexion suffisante, jettent tout à bas.

Une observation positive et méticuleuse du médium, telle que se l'impose la S. P. R. britannique serait partout et toujours souhaitable ; on devrait prendre pour exemple ses expériences de tant d'années, et déterminer d'avance, comme point d'appui, les conditions qui aideraient à fixer la certitude. Mais c'est presque impossible à obtenir des médiums.

Frau von Dirksen, de Berlin, de qui vint l'invitation, reçut chez elle le couple Bradley et le couple Valiantine, et les séances eurent lieu dans son admirable demeure, avec un cercle composé surtout de croyants.

Frau von D., veuve, espérait sûrement une communication convaincante de l'au-delà et avait, dans l'autorité spiritique de M. Bradley la confiance la plus absolue. Les principaux invités de Frau von D. étaient le Dr Quade — à l'initiative duquel cette invitation était due — ; (c'est un des champions les plus importants et les plus convaincus du spiritisme en Allemagne). Le Dr Schwab et l'oberlieutenant Schuppe, spirites sérieux. Le Prof. Driesch, Président d'honneur de la S. P. R., universellement connu pour son attitude sympathique envers le spiritisme. Quant aux autres assistants, c'étaient tous des croyants bien disposés.

Il règne, dans la demeure de Fr. v. D. une ambiance de société intelligente et cultivée, d'harmonie, que les hôtes sentent en franchissant le seuil de la maison. Il ne se trouvait parmi eux ni un négateur, ni un contradicteur, ni un sceptique. L'atmosphère de méfiance ne devait naître que plus tard et par la faute des hôtes anglo-saxons.

Assez longtemps les assistants se soumirent de bonne volonté aux conditions plutôt pénibles exigées par le médium, dans l'espoir qu'après tant de déceptions, un succès positif aurait lieu. Et même, lorsqu'il ne resta plus le moindre doute sur la fraude, on laissa aller le médium avec le tact le plus parfait, et sans l'importuner.

Ces explications doivent suffire, je pense, pour qu'on se rende compte de la composition du cercle, et de l'attitude disciplinée des assistants.

La S. P. R. britannique avait, en 1925, soumis Valiantine à un examen, et conclu qu'étant données les fâcheuses conditions de contrôle, une décision sûre n'était pas acquise. A ce propos il y eut aussi conflit avec M. Bradley qui avait refusé une aggravation de conditions.

Nous apprîmes ces faits beaucoup trop tard.

J'ajouterai que jamais, en Allemagne, aucun médium n'a osé se produire dans des conditions de contrôle aussi inexistantes devant un cercle sérieux.

Nous constaterons plus loin que les tromperies de V... sont si primitives, si grossières, qu'on trouve incompréhensible que son démasquage n'ait pas eu lieu plus tôt, et qu'il ait pu tromper de la sorte quantité de pesonnages.

Cette énigme ne s'explique que par la fascination que les écrits de M. Bradley ont exercée sur un public de croyants. Car, chez les anglo-saxons, le spiritisme est devenu un dogme religieux incritiquable et prend une attitude fanatique envers les sciences empiriques : la Parapsychologie et la Paraphysique.

Je ne puis épargner à M. Bradley le sérieux reproche que, par sa croyance dépourvue d'esprit critique, et l'arrogance avec laquelle il exige

Digitized by Google

que ses convictions soient un dogme pour autrui, et son sans-souci pour un contrôle élémentaire et indiqué, il soit ainsi cause des fraudes de Valiantine. Et j'insiste sur le cynisme extraordinaire de tromperies qui osent jouer avec le sentiment sacré de la piété envers les morts, — un des biens les plus précieux de l'humanité. Il est pénible de penser qu'un homme capable de tels blasphèmes a pu obtenir les manifestations décrites par M. B..., desquelles il est plutôt permis de douter.... maintenant....

J'arrivai chez Fr. v. D... avec la ferme espérance qu'enfin j'allais voir de puissants phénomènes médiumniques. J'avais en M. B... la plus profonde confiance, car son livre : *Vers les étoiles*, m'avait fort impressionné.

Peu avant le début de la première séance à laquelle je pus assister, le mardi 30 avril 1929, le Baron v. L..., frère de la maîtresse de maison, m'informa que la séance de la veille ne l'avait pas satisfait. Les conditions de contrôle étaient nulles, et les phénomènes plutôt énigmatiques. Je lui fis comprendre qu'à une première séance, en suite de la fatigue du voyage, les phénomènes pouvaient être faibles, qu'il fallait attendre, et éviter d'irriter le médium par du scepticisme.

Fr. v. D... voulut me mettre à côté du médium, mais cela contraria V..., qui déclara que chaque monsieur devait être entre deux dames et vice-versa. En conséquence, on me plaça entre Fr. v. D... et la princesse Y... Je remarquai que V... avait fait placer les sièges à un mètre de distance les uns des autres. Le diamètre du cercle était ainsi de 2 mètres et demi à 3 mètres. Je dus m'asseoir en face de lui. En outre, V... avait exigé que toujours un même nombre de dames et de messieurs prissent part à la séance, le maximum étant de *huit*, y compris chaque fois un de ses accompagnants.

Les conditions absolues du médium étaient : ne pas se pencher en avant. Tenir ses mains sur ses genoux. Défense d'étendre ou de croiser les pieds, — car en cas contraire les esprits ne pourraient tirer aucune force des plexus solaires des assistants. — Pas de désaccord ou de scepticisme qui nuisent aux vibrations. Défense ultra-stricte de faire de la lumière, parce que dangereuse pour la vie du médium. Défense formelle de le toucher : danger ! Défense de toucher la trompette. Conversation générale indiquée, *désirable*, roulant sur des phénomènes spiritiques de préférence. Musique continuelle du gramophone. (A ce propos, plus cette musique était douce, plus faibles étaient les phénomènes.) Pas un rais de clarté, ni par dessous les portes, ni par le trou de la serrure, n'était autorisé.

Au milieu du cercle, à terre, une trompette en trois parties s'emboîtant, de un mètre de long à peu près au total, avec deux cercles de peinture lumineuse du côté le plus large.

La séance commence par l'Oraison dominicale dite par tous ensemble, en anglais et en allemand.

20 minutes d'attente. Puis le premier phénomène : une apparition lumineuse de 2 mètres de haut environ, sorte de grand feu follet (cereisenfeuerszeuges) cela à deux reprises. D'après M. B... c'est le premier phénomène de ce genre obtenu.

Puis de légers sons métalliques paraissant venir de l'extrémité de la trompette. On vit alors le cercle lumineux se déplacer du côté de V..., et une voix profonde, étouffée, parlant anglais, sortit de l'embouchure. A en juger par la bande lumineuse et la voix, la trompette était inclinée du côté du médium. Communications très courtes. Puis on vit le cercle lumineux s'élever et former très rapidement en l'air des croix lumineuses, et un cercle brillant jusqu'à deux mètres et demi de hauteur.

Fr. v. D.. fut touchée à l'épaule par l'instrument, et caressée sur les deux joues. La trompette tomba sur ses genoux, se releva, et il en sortit

Digitized by Google

une voix imperceptible qui murmura à Fr. v. D... : « Ton mari, oui, oui, très bien. » D'autres choses incompréhensibles furent encore *murmurées*.

A chaque question de Fr. v. D... concernant l'identité de son mari, il fut répondu : « Ia ! Ia ! sehr gut ! » Pas une seule fois la voix ne put indiquer le prénom de Fr. v. D..., ni le petit nom d'amitié que son mari lui donnait toujours.

La même voix s'adressa à la princesse Y..., et à d'autres encore. Indications tout aussi misérables.

Une ou deux fois, près du médium, une voix grêle, haute, hoquetante, celle du guide Bert Everett (frère défunt de Mme Valiantine) se fit entendre. Une deuxième et une troisième voix étranges, celle de feu Dr Barnett et d'un Italien, semblaient de grossières caricatures d'un organe humain. Jamais je n'en avais entendu de pareilles chez les hommes.

Entre chaque phénomène, de longues pauses. Après une demi-heure, le Dr Barnett déclara la séance terminée.

M. Bradley était mécontent et déclara cette séance négative. Il fallut attendre encore quelques minutes avant de donner de la lumière, que le médium l'autorisât, crainte de lui nuire. A mon avis, V... n'avait pas été entrancé une minute.

Dans la discussion qui suivit, Fr. v. D... ne pouvait admettre que V... eût quitté sa chaise. Elle avait prévu ce cas, et lui avait donné intentionnellement une chaise craquante. Ainsi, elle aurait sûrement entendu s'il s'était levé de sa chaise. Elle apprit plus tard que V... l'avait fait changer contre une autre, ne « voulant pas d'une chaise cassée ! »

Moi-même, je n'avais pas formé de jugement définitif sur cette soirée. Mais je trouvais bien des choses étranges, et constatais que la plupart des phénomènes, sinon tous, pouvaient s'accomplir naturellement.

En tout cas, au point de vue contrôle, c'était une séance nulle.

Fr. v. D... appela V... pour répondre à mes objections. Celui-ci se montra absolument réfractaire à toute exigence de contrôle. Si on lui mettait des bandes lumineuses les spectateurs devaient en avoir aussi. A ma réponse que c'était pour lui, comme pour tous, un gage de bonne foi, il s'emporta disant qu'on pourrait aussi lui attacher la bouche ainsi qu'aux assistants ! etc., etc...

J'appris plus tard que lui et sa femme avaient été très offensés de telles exigences, — si logiques cependant.

L'étrange attitude de V... me rendit sceptique au point d'imaginer sur le champ une séance pareille à celle de V... et dans les mêmes conditions. Pendant que les personnes du cercle parlaient, que le gramophone jouait, le pseudo-médium put quitter sa chaise sans être remarqué, et accomplir *tous* les phénomènes de V..., *sauf* l'apparition lumineuse pour laquelle nous manquait l'outil nécessaire.

Il en résulta pour moi et pour les personnes présentes un sentiment d'intime répugnance.

Le lendemain, la Comtesse B..., de Vienne, était invitée à la séance. Cette dame est une parapsychologue et clairvoyante très connue et riche d'expériences. Après la séance du 2 mai, elle fit part au Dr Quade et à moi que tout cela n'était qu'une jonglerie préparée. V... avait marqué une grande méfiance à la Comtesse en apprenant qu'elle était aussi médium. Pour cette dame, V... devait avoir mauvaise conscience, et devait comprendre l'allemand sans l'avouer. Beaucoup plus tard, j'appris que M. Bradley avait assuré que la présence de la Comtesse avait tout dérangé. Des esprits le lui avaient affirmé à l'hôtel en séance privée.

Le Dr Quade ne pouvait, ni ne voulait admettre une supercherie, tant les récits de M. B... l'avaient impressionné. Il faisait valoir la superfluité

Digitized by Google

d'un contrôle, si dans les séances suivantes les résultats étaient irréfutables.

C'est après cette troisième séance que M. B... écrivit une lettre surprenante à Fr. v. Dirxen.

Non admis à deux séances, je le fus à celle du 7 mai avec ma femme. Elle s'assit à gauche du médium, tandis que la table du gramophone et la deuxième dame me séparaient de lui.

Il y eut, dans la première partie de la séance, de nombreux attouchements, la plupart venant du côté du médium. Dans la deuxième partie, on ouït la voix de Bert Everett, et celle puissante de l'Indien Kokum qui effraya fort quelques personnes.

Les voix ne dirent que de courtes phrases bredouillées, presque incompréhensibles ; dès lors, je fus convaincu qu'il y avait une deuxième trompette, en contrebande, surtout que la fille de Fr. v. D... avait heurté déjà un tel instrument.

A noter l'incident suivant :

Une pause fut exigée par la voix de Barnett parce que, disait-il, une personne avait étendu la jambe, ce qui le dérangeait. V... était très irrité, et accusa même Fr. von D... de ce geste, malgré ses dénégations et les protestations de tous. Puis les mêmes phénomènes recommencèrent, et je me rendis compte que les assistants croyaient à leur réalité.

Sur le chemin du retour, ma femme m'avoua qu'elle avait étendu son pied en le soulevant peut-être d'un mètre et, du bout, heurté une trompette invisible que sûrement le médium tenait. Elle avait aussi observé que la voix flûtée semblait sortir d'un tuyau tenu par V... Enfin, s'approchant du médium, elle avait observé, — comme moi — l'éclipse de la bande lumineuse de la trompette officielle.

Il n'y avait plus à douter de la fraude. Je fis part le lendemain à Fr. v. D... de nos observations, corroborées par celles de la Baronne P... Et même, s'il restait encore quelque doute à cet égard, celui-ci fut anéanti par les remarques personnelles de Fr. v. D.

Un conseil de guerre fut tenu. On décida qu'il valait mieux éviter tout éclat, d'autant plus qu'à la demande du médium, un diplomate anglais était invité à la prochaine et dernière séance.

Fr. v. D... désirait vivement ma présence à la dernière réunion du 13 mai. Je souhaitais de tout cœur que rien n'ait lieu, et n'aurais pas voulu être dans la peau de V..., qui devait sûrement s'attendre à une attaque de démasquage. Le plus sûr pour lui était de donner une séance nulle. Mme Bradley, Mme Valiantine étaient inquiètes, agitées, anxieuses. Aucun phénomène n'eut lieu... Rien...

Et le lendemain, les deux couples partaient pour Gênes. »

* * *

Une dizaine de rapports de différents membres signés d'assistants en vue et cinq déclarations sous serment accompagnent le rapport détaillé du Dr Kröner. Toutes ces personnes arrivent à la même conclusion de fraude, et de mécontentement d'avoir été si grossièrement dupées. Une soixantaine de faits observés par les uns ou par les autres, sont soigneusement relevés et incriminent le médium.

Au nom de tous, le Dr Kroner soutient qu'il croit avoir choisi le meilleur moyen de démasquage, tandis qu'avec une lampe électrique de poche subitement braquée, ou un éclair de magnésium, on peut arriver une seconde trop tôt ou trop tard pour vérifier, et l'on se met dans ses torts. En observant patiemment le médium à chaque séance, ce n'est pas une fois

Digitized by Google

qu'on l'a pris en défaut, mais chaque fois (17 fois), puisqu'il ne se doutait pas d'une observation aussi aiguë, et continuait naïvement à frauder.

Mais qu'un honnête médium, se présente, ajoute-t-il encore, nous nous laisserons convaincre, malgré tout, par des phénomènes bien contrôlés.

Comment M. Bradley présente l'Affaire Valiantine dans le Light.

A la demande du Dr Quade, *Président de la Société Berlinoise d'Occultisme Scientifique*, M. H. Dennis Bradley, de Londres, s'entremit pour faire venir d'Amérique le fameux médium « à voix directes », M. Valiantine. Ceci, parce que les Allemands n'avaient jamais eu, jusqu'alors de séances à « voix directes ». Comme le voyage de M. Valiantine et de sa femme en première classe, d'Amérique jusqu'à Berlin serait excessivement coûteux, il était juste de le lui rembourser. Le Dr Quade annonça à M. Bradley qu'une dame de Berlin, Frau von Dirksen prenait les frais à sa charge, et recevrait chez elle M. V... et sa femme, ainsi que M. B... et sa femme qui accompagneraient le médium, leur ami.

M. B..., qui pendant six ans a eu des communications médianimiques, surtout avec V..., ne s'intéresse pas aux phénomènes physiques, mais seulement *au contenu des messages* ; il pense qu'un contrôle matériel n'est pas nécessaire, tandis que le Dr Quade estime qu'il est de première importance de contrôler le médium.

Ce n'est que vers la fin d'avril que V... put s'arranger à faire le voyage d'Europe. M. B... écrivit à Mme von D... « qu'il était essentiel de ne pas avoir deux ou trois sceptiques aux séances, car cela crée de mauvaises conditions, inhibe le pouvoir, brouille les vibrations, et qu'on ne peut garantir d'avance qu'il y aura des phénomènes, même si les conditions sont très bonnes, vu qu'il est impossible de provoquer les phénomènes psychiques à volonté. Cependant, avec V... ils sont plutôt fréquents. »

Nous laissons la parole à M. Bradley : « M. et Mme V... arrivèrent le 26 avril. Ils passèrent un jour avec moi à Dorincourt, puis nous partîmes tous les quatre pour Berlin, où nous arrivions le 29 avril. Nous fûmes reçus par Fr. v. D... avec la plus grande hospitalité. Celle-ci fut peut-être même trop généreuse pour de sérieuses recherches psychiques. Les séances avaient lieu le soir, après un grand dîner, pendant lequel on versait des vins et des liqueurs à 16 ou 20 invités. Seule une petite minorité des hôtes — et aucun membre de la famille von D... — avait une légère connaissance de la psychologie, et l'attitude générale était celle qui règne dans les invitations de ce genre. Par conséquent, il n'y avait aucune apparence de cette calme passivité, si essentielle lorsqu'on veut obtenir, dans les séances, la *voix directe* qui est le plus délicat de tous les phénomènes.

La première séance eut lieu le soir même de notre arrivée, à 9 heures un quart p. m. environ (21 h.). Comme assistants, il y avait V..., moi, et six Allemands.

Plusieurs des esprits-guides de V..., le Dr Barnett, Bert Everett, et d'autres, parlèrent. On entendit aussi une voix d'esprit plutôt indistincte s'exprimer avec difficulté, et s'adresser à deux ou trois reprises en allemand à Fr. v. D... Ce que la voix dit ou essaya de dire, ni V... ni moi ne le comprîmes, *car aucun de nous ne sait l'allemand* (1).

Pendant la séance, Fr. v. D..., qui est une émotionnelle très excitable,

(1) C'est moi qui souligne pour comparaison. M. M.

Digitized by Google

me répéta plusieurs fois avec la plus grande sincérité : « Je ne pourrai jamais assez vous remercier, M. B..., d'avoir amené V... chez moi. »

Malgré tout, je considérai cette séance comme extrêmement pauvre. Les « voix » étaient faibles, et je sentais que le « Pouvoir » ne se soutenait qu'avec une grande difficullté. Je le dis aux assistants, et ajoutai qu'avec V... les séances sont, en général, très riches. Malgré tout, Fr. v. D... semblait très enthousiaste des résultats obtenus.

A la deuxième séance, qui eut lieu après un grand dîner, V..., moi, et quelques Allemands fûmes présents. Les phénomènes qui eurent lieu furent semblables à ceux de la veille. Les conditions étaient mauvaises. Il n'y avait ni passivité, ni harmonie dans le cercle. Les assistants ne faisaient que dialoguer entre eux. Après cette séance, le Dr Krôner ou le Dr Quade suggérèrent à V... qu'il devrait se soumettre à un contrôle pendant les séances.

A quoi V... rétorqua qu'il serait d'accord, mais à condition que tous les membres présents fussent soumis au même contrôle. Ceci, comme précaution justifiée contre des plaisanteries désagréables ou déplacées de la part des sceptiques. Mais tous, considérant cette suggestion comme une insulte, refusèrent avec indignation. Par conséquent, M. V... avait eu grand'raison de refuser le contrôle pour lui tout seul.

A la première séance à laquelle assista le Dr Quade, il sortit une boîte de peinture lumineuse et un pinceau. La trompette de M. V... avait déjà deux bandes lumineuses sur sa partie la plus large. Le Dr Quade demanda à V... de peindre aussi le bout étroit. V... n'y fit aucune objection, et la chose fut faite. Mais le procédé de changer les conditions au dernier moment m'irrita, d'autant plus que nous avions informé très spécialement le Dr Quade que les séances devaient avoir lieu toujours de la même manière, et que je basais mes recherches seulement sur la valeur du contenu des communications obtenues. La séance fut sans résultat.

La troisième séance eut lieu le jeudi. Je n'y fus pas présent. Mais ma femme y assista avec V... Elle fut encore plus pauvre en résultat que les deux autres. Je fus convaincu alors que les conditions étaient mauvaises et en recherchai la cause en une séance particulière avec V... à l'hôtel. En moins d'une minute, sans gramophone et sans trompette nous entendîmes des voix d'esprits qui nous parlèrent pendant 1 heure 25 minutes

Ce fut la plus brillante séance à voix directes que j'eusse jamais eue. Nous demandâmes aux esprits de parents et d'amis décédés qui étaient venus pourquoi V... obtenait de si mauvais résultats chez Fr. v. D. ? Le Dr Barnett répondit qu'il y avait un tel manque d'harmonie et de discipline que les esprits ne pouvaient s'approcher. Il dit encore qu'il y avait une impressionnante barrière de doutes et de suspicion, que plusieurs assistants avaient désobéi aux ordres et essayé d'attraper la trompette pendant qu'elle était en l'air, ou agité leurs mains pour tâter si quelqu'un la tenait. De cette façon-là, ils détruisaient les forces ectoplasmiques, et empêchaient les esprits de matérialiser leurs voix. Le Dr Barnett ajouta que, si l'attitude des assistants ne changeait pas, il serait inutile de continuer les séances chez Fr. v. D.

Le lendemain, j'écrivis ces choses très explicitement à Fr. v. D., et ajoutai qu'il serait absurde de penser que V... avait fait un voyage si long et si coûteux pour attraper des gens avec des farces enfantines.

Le jour même où j'envoyais cette lettre, Fr. v. D... vint me voir à propos des émoluments de V... Je lui dis que nous nous étions arrangés avec le Dr Q... Que le retour du médium de Berlin à Londres, et son voyage d'Amérique en Europe lui seraient remboursés. Donc, qu'une somme de cent livres sterlings payerait une partie de ses déplacements. Sur ce, Fr. v. D... remit à V... une somme de 3.000 marks, presque 130 livres sterlings.

Digitized by Google

Je considère qu'il est indispensable de mentionner cette somme parce que V... a été accusé d'être venu uniquement pour l'argent. Si l'on réfléchit que le voyage de Williamsport (Pensilvany) à Londres (avec sa femme), s'élève à 250 L. S. et les autres frais de séjour en Europe à un minimum de 200 livres sterlings, soit 450 livres sterlings au total, on jugera que la contribution de Fr. v. D. était équitable.

J'ajoute que sans être un gros capitaliste, V... jouit d'une certaine fortune.

A la séance suivante assistaient seuls les membres de la famille v. D. Cette séance fut peut-être un peu meilleure, car il y eut moins de bavardages et moins de mouvements, mais, à mon avis, elle fut mauvaise.

Le lendemain dimanche, il y eut le grand dîner habituel. Mme von Dirksen avait invité le Professeur Driesch, le pasteur d'une des premières églises de Berlin, et un baron dont j'ai oublié le nom, parmi plusieurs autres personnes. A la séance qui suivit le dîner, plusieurs guides viennent et parlent, dont un en allemand. Or ni moi, ni V... n'avons la moindre connaissance de l'allemand. La séance fut brisée parce que le Baron X... me demanda de sortir, il se sentait tout malade, comme si on lui avait enlevé ses fluides.

Après la séance, Fr. v. D... me dit tout à coup dans la conversation : « J'ai confiance en vous, mais êtes-vous bien sûr que M. V... ne touche pas lui-même les assistants ? »

Je fus si vexé de cette suspicion que je répondis que, « partant le lendemain pour Londres, le mieux, devant ce soupçon, serait d'emener avec moi ma femme et le couple V..., terminant ainsi la série des séances ». Mais Fr. v. D... me pria de l'excuser d'avoir formulé une idée qui lui passait par la tête, et de laisser V... achever la série des séances, soit les quatre dernières.

Me retirant dans ma chambre avec V..., je demandai conseil aux esprits. Cette séance fut vraiment dramatique. Les voix insistèrent impérieusement sur le grave danger qu'il y aurait si un des assistants faisait soudain de la lumière, et que je devais en prévenir Fr. v. D... et ses hôtes de la façon la plus impérative. C'était la condition essentielle pour que V... puisse rester.

A minuit, Fr. v. D... ayant accompagné ma femme jusqu'à sa chambre, je lui fis part immédiatement du garde-à-vous des esprits. Elle me donna sa parole d'honneur qu'elle imprimerait cette défense dans l'esprit de tous les assistants, en leur faisant comprendre les conséquences peut-être mortelles de cet acte.

Le lendemain, je partis seul pour Londres.

Les quatre dernières séances eurent lieu les 7, 9, 11 et 12 mai. Absolument sans valeur, d'après les notes de Mrs B... En plus, V... donna deux courtes séances personnelles à Fr. v. D., qui dit avoir, dans l'une d'elles, cru entendre la voix de son mari dans la trompette, mais sans rien comprendre.

Le samedi 11, la plus jeune fille de notre hôte obtint la permission d'assister à la séance ; c'est une jeune antagoniste décidée du spiritisme. Elle s'assit à côté de V...

Une voix d'esprit se fit entendre et dit à l'un des assistants : « Je suis ton frère ». L'assistant questionna : « Lequel ? » sans obtenir de réponse. La « voix » se remit à parler, et l'interpellé demanda : « Pourquoi donc me parles-tu avec un accent anglais ? » Pas de réponse. Là-dessus la séance fut terminée. Dr Barnett revint pour répondre à la question : « Pourquoi finit-on si vite ? » « Parce que, dit la « voix », les conditions sont mauvaises. » — « Et comment ? » — La « voix » s'adressant à Fr. v. D. « Votre fille a étendu la main contre la trompette. » A la fin de

Digitized by Google

la séance, la jeune fille finit par avouer son acte à ma femme et à sa mère qui, excessivement ennuyée, la punit, après que Mrs B... eut fait comprendre sérieusement à cette jeune personne toute l'iniquité de sa conduite.

La séance du dimanche 12 mai au soir fut tout à fait dépourvue de phénomènes. Vide. Absolument vide.

Le lendemain, nous partions tous les quatre pour Gênes où V... était attendu.

Mes impressions sur notre séjour à Berlin ? Très mélangées. Fr. v. D. appartient à une noble famille royaliste de Berlin, très attachée encore à Guillaume, et à sa famille. Elle me dit son espoir de revanche rapide ; et quand je lui répliquai sévèrement comment elle pouvait désirer cette iniquité qu'est la guerre, donc le sacrifice de la vie de la jeunesse allemande, elle me répondit « que puisque chacun doit mourir un jour, eh bien, mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! » J'observai que ceux qui parlent ainsi sont, en général, les premiers à se mettre à l'abri en cas de danger, et à veiller avec soin à leur propre sécurité.

Pour moi, ces idées de revanche sont celles d'une infime minorité. *Je connais l'Allemagne du Nord au Sud, et vraiment bien* (1) *y ayant vécu de longs mois avant et après la guerre.* Je me suis mêlé aux différentes classes de la société, et fus présent, en 1926, au P. E. N. dans le congrès international des écrivains.

Je puis assurer « emphatiquement » (sic), que la grande majorité des Allemands est opposée à une guerre de revanche.

De telles idées n'ont cours que dans l'étroit cercle royaliste dont fait partie Frau von Dirksen. » (2).

* * *

La longue et minutieuse narration de M. Bradley, que j'ai traduite et résumée en ses parties essentielles, est suivie de la copieuse correspondance qui fut la suite immédiate des séances de V... Attaque du Dr Kröner. Riposte de M. B. et lettres de partisans et d'adversaires de V... Ces documents ne nous apprennent rien de nouveau, et insistent seulement sur des détails.

Nos lecteurs ont entendu les deux « voix », les deux sons de cloches.

A eux de juger.

* * *

Comment s'éclairerait l'affaire Valiantine.

Etant donnée la réputation de Valiantine dans les pays de langue anglaise et, depuis quelque temps, en Italie, des polémiques interminables et, comme toujours, sans conclusion définitive, vont agiter les milieux pour divers motifs intéressés aux phénomènes psychiques.

Si M. Bradley et M. Valiantine désirent qu'elles aient un terme, je puis leur indiquer un bon moyen de l'obtenir.

Que M. Valiantine vienne donner quelques séances dans l'Institut Métapsychique de Paris. Nous nous engageons à lui fournir les mêmes fa-

(1) C'est moi qui souligne pour comparaison. M. M.

(2) Pourquoi cette dernière série d'arguments ? (M. M.).

Digitized by Google

vorables conditions d'exercice de sa médiumnité qu'il trouve dans ses séances avec M. Bradley, si brillantes en résultats.

Nous acceptons que l'assistance soit composée de personnes que M. Bradley amènera. Nous demanderons simplement qu'un représentant de notre Institut assiste aux séances. Ce représentant s'engagera à se conformer strictement aux exigences du médium et de M. Bradley et à ne jamais les enfreindre quoi qu'il arrive. Son rôle consistera seulement à constater les phénomènes bruts que ses sens enregistreront, sans avoir à interpréter leur nature et leur origine. Ce sera un témoin à mission limitée, et non un juge.

Quant au contrôle par les assistants, y compris le délégué de l'Institut, il n'y en aura pas.

Valiantine n'aura certainement jamais encore rencontré une telle garantie de sécurité.

En ces conditions pour lui idéales, nous lui promettons que les phénomènes de médiumnité qu'il produira auront une valeur de démonstration *jamais encore atteinte.*

Si j'étais M. Bradley, je ne connaîtrais plus de repos avant d'avoir amené Valiantine à cette épreuve capable de laver son honneur fortement terni dans l'aventure de Berlin.

Quant à l'indemnité légitime de voyage et de séjour pour Valiantine, elle pourrait être prévue et discutée sur cette base : remboursement de ses dépenses en cas de séances positives ayant eu lieu sans fraude décelée et prouvée, aucune indemnité dans le cas contraire.

Je crois pouvoir dire que l'Institut Métapsychique serait heureux de contribuer à la conclusion du débat par une démonstration nette et précise du vrai et du faux, car il en possède les moyens, tout en se conformant aux conditions que M. Valiantine et M. Bradley tiennent pour indispensables.

Il n'y a nul piège dans cette proposition, mais seulement le souci d'aider efficacement à une mise au point qui désormais nous est permise.

Les Phénomènes médianimiques de Millésimo.

Dans la *Zeitschrift fur Parapsychologie* », du mois d'août 1929, nous trouvons un article dû à la plume du Professeur Lambert à Stuttgart, et intitulé : *Etude critique des expériences de Bozzano à Millésimo.*

La Revue : « Luce e Ombra » a en effet publié pendant de longs mois sous le titre : *Premières Manifestations de Voix directes en Italie,* les comptes rendus des séances tenues chez le marquis C. S., à Millésimo ; séances où se seraient produits des phénomènes aussi prodigieux que surprenants.

Fidèle à notre ligne de conduite toute de prudence, nous nous sommes abstenues, jusqu'à plus ample informé, de parler de ces séances.

Ces expériences ayant fait un bruit énorme, nous ne devons pas nous tromper de beaucoup en disant que nous sommes probablement la seule Revue spécialisée qui n'en ait pas fait mention.

Nous n'en parlerions pas encore aujourd'hui si la publication des séances de Millésimo dans « Luce e Ombra » n'avait suscité une discussion entre M. Bozzano, rédacteur des séances, et le Professur Lambert qui les a critiquées.

Nos lecteurs doivent connaître les positions des adversaires. Voulant rester impartiaux, nous exposerons simplement les arguments de chacun d'eux.

Digitized by Google

Etude critique par le Professeur Lambert (Zeitschrift fur Parapsychologie. Août 1929.).

« Les expériences de Bozzano avec le marquis-médium C. S..., à Millésimo, écrit le Professeur Lambert, ont excité dans les cercles spirites une telle sensation qu'elles ont été reproduites dans maints journaux anglais ou allemands.

« Dès le début, j'eus l'impression que ces expériences n'avaient pas été conduites avec toutes les précautions désirables ; et je fis part de mon sentiment au baron von Schrenck-Notzing. Lui, pensait de même, sans le publier. Son point de vue paraît avoir atteint Bozzano, car, dans un long article, celui-ci lui intime l'ordre en quelque sorte de répudier notre scepticisme et de reconnaître que nous nous sommes trompés.

« Sur ces entrefaites, Schrenck-Notzing mourut, et fut, par conséquent, dans l'impossibilité de maintenir son point de vue. Je considérai d'autant plus comme mon devoir d'expliquer à B... et à ses amis pourquoi S.-N. et moi, nous tenions son exposé comme dépourvu de force probante. »

A l'appui de ses dires, R. L. cite maints cas copiés dans les articles de B... consacrés aux séances de Millésimo.

Il nous introduit auprès des médiums. En général ils sont quatre : le marquis C. S. et sa femme et les époux Rossi. Pour Bozzano, M. Rossi et la marquise n'ont pas de « pouvoirs » spéciaux. L'on croit que c'est le marquis qui a les plus forts, et que Mme Rossi possède aussi quelques dons médianimiques. Mais à travers toute la relation, on se rend compte qu'aucune surveillance n'est exercée sur les médiums. « Aucun plan de la chambre des séances n'est donné, dit Lambert. Par une remarque occasionnelle, nous apprenons que c'est une « entrée », et qu'elle a au moins deux portes. » « Il est plutôt bizarre que l'esprit-guide, lorsque, sur le désir de la marquise on eut changé « l'entrée » contre une chambre isolée, commanda aussitôt de revenir à l'ancien lieu des séances où se trouvaient plusieurs portes.

« En plus, l'habituelle chaîne des séances spirites est supprimée, même interdite par les guides. Défense aussi d'étendre les jambes qu'on doit ramener sous les chaises.

« Bozzano est si convaincu de la réalité des manifestations, qu'il ne songe pas à ces détails, et s'inquiète beaucoup plus de résoudre si ces phénomènes sont d'origine spiritique ou animique.

« Si, continue L., pour chaque phénomène cité, je donne une explication naturelle, cela ne signifie pas qu'ils n'aient pu être supranormaux.

« Il faut dire, pour commencer, que tout se passe dans l'obscurité la plus épaisse, et que les malencontreux assistants qui, à deux ou trois reprises, ont allumé subitement la lumière rouge, ont été sévèrement admonestés par Bert Everett.

Le phénomène introductif de chaque séance, que Bozzano tient pour une preuve spécialement convaincante, est celui-ci : L'esprit-guide, Bert Everett, salue au moyen d'un morceau du gramophone placé sous l'un des angles du plafond.

« On néglige de nous indiquer de quel angle viennent ces sons, si ce n'est pas du côté du marquis incontrôlé que rien n'empêche de monter sur un siège pour les faire résonner.

« Des semelles de bois ou de cuir frappent sur le tapis au rythme du gramaphone, comme si quelqu'un dansait au milieu du cercle.

« Qui m'enmpêche de croire que ce sont les bottes du médium non surveillé, plutôt que des fantômes avec sabots matérialisés ?

Digitized by Google

« Bozzano, lui, ne pense pas à une explication normale. Car pour lui, le miracle est devenu normal.

« Ces esprits, qui veulent prouver avoir une force très grande par des apports extraordinaires, témoignent d'une crainte étrange de la clarté. Une fois, un spectateur effrayé par l'entrée désordonnée d'une bande d'esprits dans la salle des séances, alluma sans permission la lumière rouge ; mais l'esprit d'Angelo protesta vivement, et « défendit une fois pour toutes d'éclairer sans son assentiment absolu. »

« De tels ordres donnent fort à penser, les ténèbres opaques se prêtant à toutes supercheries.

« Autre miracle : le siège du marquis se balance, puis on l'entend crier : « Je monte ! Je monte ! » La chaise, ou le médium, frôlent le lustre. Succède le bruit de la chaise qui culbute au milieu du cercle.

« Si, comme le croit Bozzano, la chaise avait lévité avec le médium, celui-ci, gros et fort comme il est, se serait fait du mal quand son siège est retombé sens dessus dessous.

« Puisqu'il n'y a aucun contrôle, j'ose supposer tout bonnement que le marquis éleva et secoua la chaise en l'air et la laissa retomber. Au reste, nous ignorons la hauteur de la salle. Bozzano, lui, conclut à l'absolue réalité du phénomène. »

Je n'en finirais pas de citer.

Tous ces épisodes surnaturels trouvent sans peine une explication naturelle, sauf un, que Bozzano donne sans les détails indispensables de garantie :

Il raconte que feue sa mère lui donna une communication intime sur des circonstances de famille dont une partie était ignorée de lui et, qu'avec grand'peine, il reconnut justes plus tard. Intéressant est son aveu qu'il n'a pas reconnu la voix de sa mère.

Le cercle fut favorisé d'un certain nombre « d'apports ». On peut citer, parmi les plus grands, une plante de 1 m. 50, et une lance de deux mètres. En supposant une fraude, l'hypothèse d'un compère placé dehors est nécessaire. Tandis que pour les petits « apports », le médium pouvait les prendre sur lui ou les cacher dans la chambre. Jamais Bozzano ne dit avoir examiné la salle avant les séances, sauf une fois — soyons juste — qu'il avoue avoir passé sa canne sous le sopha.

Nous voici arrivés au point culminant des manifestations de Millésimo : soit, la disparition totale du médium de la salle des séances, soi-disant continuellement fermée à clef.

Ce grand événement débute par une déclaration de la marquise qui remarque un être entre elle et M. Rossi. Au même instant, des coups retentissent partout.

Si la marquise a bien observé, cette « ombre » pourrait bien avoir été le marquis occupé à ouvrir la porte pour sa fuite, tout en frappant ici et là les parois, chose que sa grande taille lui rendait facile.

De son côté, Rossi a l'impression que le marquis est à côté de lui, ce qui le pousse à lui demander : « S'il est bien resté à sa place ? » A quoi le médium répond : « Qu'il n'a pas bougé. » Au bout d'un instant, R. éprouve la même sensation et s'informe : « Si le marquis est vraiment à sa place ? » Celui-ci l'affirme, et, comme preuve, donne la main à Mme Rossi assise à sa droite. Tout à coup, épouvanté, il s'écrie : « Je ne sens plus mes jambes ! »

Au même instant, le gramophone cesse de jouer, et, dans l'inquiétude générale, nul ne songe à le remonter. Suit un grand silence. Puis plusieurs personnes bavardent. Castellani, — l'un des assistants — s'adresse à d'Angelo, qui ne répond pas, chose explicable si le médium a quitté la chambre, puisque les guides parlent par son canal.

Digitized by Google

Après de longues recherches dans le noir, Bozzano conseille de faire la lumière, car s'il s'agit d'un « Déport » du marquis, le phénomène est accompli, et la clarté rouge ne peut plus nuire.

On sent qu'immédiatement, Bozzano a pensé à un phénomène occulte, — sans songer une seconde à une possibilité normale, — car, au même instant, quelqu'un, (qui ?) constate que les portes sont encore fermées à clef et que les clefs sont restées à l'intérieur.

Pendant des heures, on cherche le marquis partout, sans succès. En fin de compte, on prie le médium écrivain, Mme Hack, de questionner son guide « Impérator ». Celui-ci répond : « Le marquis dort profondément. Sortez. Allez à droite. Vous trouverez une petite porte dans le mur. C'est de l'autre côté qu'il est couché sur un bon tas de foin. »

Après cette communication, le marquis fut trouvé dans la cachette indiquée. La porte qui y conduisait était fermée à clef, et la clef mise à l'extérieur.

Bozzano pense qu'après le cri : « Je ne sens plus mes jambes ! » un tel silence régna que chaque mouvement du médium eût pu être constaté, donc, aussi, le bruit d'une clef dans une serrure, d'une porte qui s'ouvre et se referme ; et, qu'une fois sorti il n'aurait pas pu fermer la porte à clef « de l'intérieur. »

De ce raisonnement, — que je résume, — Bozzano conclut que le « Déport » du médium est réel.

J'avoue n'être pas convaincu. On pourrait interpréter les événements comme suit :

Les mouvements suspects du marquis avant son « Déport » avaient pour but d'ouvrir la porte. De là, il n'avait plus qu'à se rendre dans sa cachette.

Un compère, — celui qui dans l'hypothèse de fraude, introduisit les plus grands apports, — referma la porte à l'intérieur. Il pouvait agir de même près de la cachette, et laisser à « l'extérieur » la clef sur la porte.

Est-il absolument inadmissible que, soit la marquise, soit Mme Rossi, ait fait cela dans l'agitation générale ? Tel acte pouvait s'accomplir au moment où l'une des dames sus-dites vérifiait soi-disant la serrure.

Il est d'autant plus regrettable que Bozzano n'indique pas QUI contrôla la porte, une fois la lampe rouge allumée. Cela ne veut pas dire que dans l'obscurité quelqu'un n'ait pu donner le tour de clef voulu pendant qu'on cherchait avec angoisse le corpulent médium.

D'ailleurs, le marquis avait la liberté la plus grande de se mouvoir. La circonstance douteuse qu'à deux reprises avant sa disparition, Rossi ait eu l'impression que le médium était près de lui, est des plus suspecte.

Cette circonstance, Bozzano l'explique : Par la condensation en cet endroit des éléments dissous du corps du médium ! ! » Par conséquent, une circonstance douteuse devient, par la foi, un intéressant phénomène occulte !

Si le message médiumnique de Mme Hack sur la cachette du médium n'est pas un pur hasard, ni une indication inspirée par les deux initiées du cercle, au moins ce message serait un phénomène occulte, même si, par télépathie, Mme Hack a découvert l'endroit où gisait le marquis.

Mais, continue le Professur Lambert, même dans le cas où cette dame aurait réalisé alors quelque chose d'occulte, cela ne garantit en rien l'authenticité d'aucun des phénomènes du Cercle de Millésimo.

Très certainement, je reconnais que c'est une hypothèse invraisemblable, celle qui suppose le concours de trois personnes probablement irréprochables pour l'accomplissement d'une tromperie infâme.

Mais, à cause du manque absolu de contrôle, l'hypothèse de Bozzano que les esprits ont dissous le corps du marquis pour le transporter à tra-

Digitized by Google

vers plusieurs portes fermées sur son tas de foin, est beaucoup plus invraisemblable encore ! !

J'en déduis que, pour se prouver, un tel phénomène devrait être reproduit et observé à plusieurs reprises, sous le contrôle le plus sévère, et dans des cercles différents.

Plus un phénomène est prodigieux et rare, d'autant plus faut-il donner la préférence à une explication normale.

Aucun investigateur sérieux ne voudra rien savoir de phénomènes accomplis sous un contrôle nul, ou totalement imparfait.

Prenons encore l'exemple du « Vent », qui, pour Bozzano offre une certitude absolue.

Il le raconte ainsi : « Bientôt on ressent le souffle d'un vent froid et puissant, qui croît en intensité. On a l'impression d'un fort ventilateur électrique qui, en tournant sans bruit dans le cercle, projette par saccades son souffle sur les assistants. Quand arrivent les coups de vent, les cheveux et les vêtements des personnes du cercle s'agitent. »

Avec sa haute taille et sa forte carrure, le marquis doit pouvoir émettre un souffle déjà puissant. Et pour des effets plus violents... Tenez, dans les mêmes conditions d'obscurité complète, le gramophone jouant, je m'engagerais sans crainte à reproduire intégralement, avec un soufflet que je possède, le phénomène décrit par Bozzano. Est-ce de la malice quand je suppose que le médium, avec sa bouche ou un soufflet aisé à dissimuler en puisse faire autant ? Il m'est impossible, connaissant l'absence de contrôle, sachant que les mains du médium ne sont *jamais* tenues, de voir quelque chose de surnaturel dans les « souffles » de Millésimo.

Mes réflexions, ajoute le Dr Lambert, ne peuvent ni ne veulent prouver que les phénomènes de Millésimo sont faux. Mais je crois avoir démontré qu'un nombre écrasant de ces épisodes trouvent aisément une explication naturelle. Et tant que c'est le cas, il n'est pas indiqué de chercher une solution paranormale.

A supposer que le marquis C. S. soit un médium véritable, et produise des phénomènes authentiques, on peut regretter d'autant plus qu'un manque total de contrôle permette d'en douter.

Je suis, dit encore le Professeur L., pour terminer, si peu prévenu contre B., qu'il y a trois ans je lui exprimai mon admiration pour ses grandes productions dans le domaine parapsychologique. Seul, mon souci légitime de l'avenir de la parapsychologie a pu m'obliger à des objections envers un homme qui a toute mon estime, et que je crois réellement sincère. »

Réponse au Professeur Lambert, par E. Bozzano (*Luce e Ombra, Septembre* 1929).

La Direction de « Luce e Ombra » proteste en ces termes contre la critique du Professeur Lambert, publiée en août 1929, dans la « Zeitschrift für Parapsychologie » concernant les phénomènes de Millésimo :

« Cette critique est tout à la fois injurieuse et naïve. Injurieuse, parce qu'elle s'attaque à l'honorabilité de personnes au-dessus de tout soupçon. Et naïve, parce que dévoilant par trop clairement le parti pris de l'auteur.

Passant sous silence les éléments qui peuvent exclure, et qui excluent la fraude, Lambert insiste sur les particularités qui, à tort ou à raison, pourraient la suggérer, jetant le soupçon sur tout, de sorte que l'atmosphère des séances s'en trouve empoisonnée. Et l'argutie du critique usurpe la valeur des témoignages et prend la place des faits.

Digitized by Google

Cette méthode n'est pas nouvelle et coïncide avec celle des négateurs en bloc, lesquels, partant de l'idée préconçue que les phénomènes sont impossibles, cherchent leurs explications uniquement dans la fraude.

Et maintenant, que notre ami Bozzano veuille bien répondre aux insinuations du critique tudesque. »

Et Bozzano le fait comme suit :

(Je traduis et résume).

Dans le numéro de mai-juin de la présente Revue, nous avons répondu, dans un long article, aux critiques du Baron von Schrenck-Notzing et du Professeur Lambert sur nos expériences de Millésimo.

L'argumentation que nous avons faite apparaît définitive, et le demeurera probablement si l'on tient compte qu'il s'agit d'une longue série de phénomènes, d'épisodes, desquels est absolument exclue l'hypothèse de la fraude.

Et donc, le Professeur Lambert croit démontrer péremptoirement que j'ai tort. Il perd son temps à compiler une minutieuse liste de lacunes trouvées dans ma relation concernant les expériences, l'ambiance, et l'ordre des assistants dans le cercle.

Fort bien ! Mais mon contradicteur dément que la thèse que je soutenais consiste en la question : « *Que dans notre cas la question de contrôle n'a pas une importance appréciable, par le fait que dans toutes nos séances l'on vérifia constamment les épisodes qui excluent de manière absolue quelque genre de fraude que ce soit.* (1)

Telle étant la thèse soutenue, il eût convenu en l'occurence de me répondre en la démolissant sur la base des faits. Bien plus. Mon contradicteur admettra que si ma thèse apparaît fondée, alors se trouvent annulées d'un seul coup toutes les objections reposant sur mon manque de contrôle. Mais, en fait, mon critique, après un exorde superflu et très long, s'applique finalement à la tâche ardue de démolition, et le fait en recourant à une méthode tout autre que correcte. Ainsi au lieu de discuter les épisodes et l'argumentation contenue dans ma réponse à ses critiques précédentes, il s'en tient au contraire au procédé de rassembler arbitrairement tout ce qui, dans mon récit, lui semble adapté à son propre but. L'on pourrait encore patienter si sa méthode se fût bornée à cette façon plus ou moins légitime d'éviter la discussion théorique à laquelle je l'avais acculé. Mais l'iniquité consiste en ceci : qu'il a rassemblé de manière confuse et désordonnée un nombre extraordinaire d'incidents minuscules, de fragments d'épisodes, d'impressions et d'observations *sans jamais citer mes paroles*, et cela pour la bonne raison que s'il avait cité mon texte, il n'aurait pu le commenter à sa manière. Au contraire ; au lieu de me citer fidèlement, il s'est mis à résumer mes paroles presque toujours de façon infidèle ou tout à fait partiale, préparant, de la sorte, habilement le terrain pour ses propres insinuations et hypothèses. En outre, afin de mieux atteindre son but, il a appliqué le système de citer des phrases tirées de mes narrations, phrases que je ne répudie pas des arguments dont elles formaient une partie, et où elles avaient une signification rationnelle, mais qui, considérées isolément, n'ont plus d'autre signification que de nous faire passer mes compagnons et moi pour un groupe de naïfs frisant l'idiotie.

Impossible et inutile d'indiquer, cas par cas, la centième partie des absurdités insidieuses, des insanités contenues dans l'amas informe des matériaux vénéneux et des hypothèses enfantines. Je me limiterai à quelques-uns pour l'édification des lecteurs.

---

(1) Souligné par l'auteur. M. Bozzano.

Digitized by Google

Voici une question relevée par mon adversaire :

Dans une des séances, la signorina Ferraris voit, au milieu du cercle, « un fantôme, et subitement de ce point jaillit une voix suave. En suppo- « sant que ce phénomène ait été effectivement observé, on se demande « comment on peut savoir si une telle impression visuelle n'avait pas « pour cause la présence du médium en ce point. »

Eh bien, la base de cete observation, le point central, est que la voix suave qui jaillit *parla pendant cinq minutes dans le plus pur dialecte vénitien*, dialecte que naturellement nous comprenons tous, mais qu'aucun de nous, — à part Passini qui est de Venise, — ne sait parler.

En outre, un critique aussi sévère que vous voudrez, mais impartial, ne devrait pas démentir que, dans la séance précédente, la signorina Ferraris qui est médium voyant, s'écria : « Au milieu de nous je vois un fantôme merveilleux », et subitement du point en question, on put ouïr la voix d'une personnalité médianimique *qui parla espagnol et latin*, langues absolument ignorées des médiums.

Enfin un critique exempt d'idées préconçues, et qui n'assista à aucune de nos séances, ne devrait pas démentir que la signorina Ferraris avait conversé avec sa sœur défunte dont elle reconnut la voix, *dans le plus pur dialecte piémontais*, autre dialecte que nous comprenons tous, mais qu'aucun de nous ne peut parler correctement.

A bien noter le cas de la signorina Ferraris, on rencontre trois évidences qui excluent que les fantômes visualisés par elle eussent pu avoir pour cause la présence du médium en ce point, vu qu'il ignore le latin, l'espagnol, et les dialectes piémontais et vénitien.

Mon critique écrit plus loin :

« Il me faut relever une phrase de Bozzano lequel fait observer que, « si la bouche d'un mystificateur se fût avancée vers la trompette lumi- « neuse gisant sur le tapis, la fraude eût été tout aussitôt découverte. Il « est plus probable qu'en cette circonstance, Bozzano eût débordé d'en- « thousiasme en croyant qu'il avait vu une bouche matérialisée. »

Avec ce trait d'esprit aussi insolent que sot, je montre un échantillon de l'acrimonie vénéneuse du Professeur Lambert, et à mon égard, et à l'égard du cercle de Millésimo. Et tout cela après qu'il avait reconnu loyalement que j'avais riposté à ses précédentes critiques sur un mode *correctement impersonnel*.

L'observation ci-dessus se réfère à ceci, que, selon son habitude, le Professeur Lambert a raccourci et répété à sa manière mes observations, comme je les donne dans le paragraphe suivant de ma relation :

« Au début de la séance, quand la trompette acoustique gisait au lieu du cercle, et était tout à fait visible par sa ceinture lumineuse, Christo d'Angelo parla à travers elle sans qu'elle changeât de place, et qu'aucune partie de son éclat fût éclipsé. Or, l'éclat de la bande lumineuse était tel que si la bouche d'un mystificateur s'était approchée de la trompette pour accomplir le truc de parler dedans, la fraude eût été immédiatement découverte. »

Il apparaît clairement que, sur la base de mes observations exactes, la valeur théorique de l'épisode exposé consiste en ceci : Que les voix qui parlèrent par la trompette fournirent une preuve positive de leur genèse supranormale en ce sens que la peinture lumineuse de la trompette eût révélé l'approche de la bouche d'un mystificateur. Et encore, que mon critique supprime adroitement et présente à sa façon les faits dans cette partie capitale de l'épisode cité, sur la base de laquelle nous venons d'éliminer l'hypothèse de fraude, tandis que M. Lambert cherche à transformer cet épisode pour en faire un sujet qui prête à rire, et pour lancer un mot d'esprit contre ma crédulité présumée.

Digitized by Google

Honte à vous, professeur Lambert.

Quant à l'épisode de la « lévitation » du médium avec son siège, que j'ai décrite ailleurs, commettant une erreur d'interprétation, il n'en rit que mieux du phénomène et écrit :

« A la fin, on ouït le bruit de la chaise qui culbuta, précipitée au mi-
« lieu du cercle. S'il est réel, comme Bozzano le présume, que le médium
« lévita avec la chaise, il eût dû se contusionner quand la chaise culbuta.
« J'ose supposer tout bonnement que le marquis grand et fort, souleva la
« chaise, heurta le lustre, et la laissa choir au milieu du cercle. »

L'erreur de mon contradicteur provient de ce qu'il parle constamment d'une « chaise » (*sedia*), tandis qu'il s'agit d'un tabouret antique énorme, très lourd, et non susceptible d'être élevé en l'air par une personne seule. Donc, le fait d'un tabouret d'un tel poids, ajouté à ce fait qu'il heurta le lampadaire et que la voix du médium venait d'en haut, voilà précisément le concours de circonstances accumulées qui prouvent la réalité de la lévitation du médium.

A propos de la mélodieuse musique exercée avec l'instrument nord-américain, le flex-a-tone, venu en notre possession à l'occasion de nos séances, et dont personne de nous ne savait jouer, car il s'agit en effet d'un instrument dont la technique d'exécution exige une grande habileté, du fait que la note musicale voulue s'obtient en pressant plus ou moins à l'extrémité de cette longue lame, mon antagoniste écrit :

« Qu'il est probable que le médium avait appris à jouer du flex-a-
« tone pour épater ses amis dans l'obscurité. Que c'est beaucoup plus
« compréhensible que le voyage d'un esprit nord-américain à Millé-
« simo ».

C'est faux, archi-faux ! Mais qu'attendre d'un critique qui nie tout de parti-pris, en altérant les faits ?

J'avais décrit le phénomène comme suit : « Le gramophone attaque la valse de Faust. Et voilà que le flex-a-tone se met à l'accompagner avec un synchronisme parfait sans sauter une note ni un temps, bien plus, compliquant l'exécution par des variations brillantes qui attestent une grande habileté du musicien ; et cela en voltigeant dans l'air avec la légèreté d'un farfadet, faisant vibrer l'instrument tantôt à l'oreille des assistants, tantôt les survolant en tournoyant. »

Voilà le fait. On peut se demander comment un mystificateur aurait pu combiner le geste de faire tournoyer l'instrument en l'air, redescendre dans le cercle, vibrer successivement aux oreilles des spectateurs, et voltiger çà et là, avec une précision musicale et une sécurité absolue, en pleine obscurité ?

Et j'affirme que le marquis C. S. n'est pas *nyctalope*. Assurément, le Professeur Lambert répliquera que je le « décrète », mais qu'il en doute.

Il doute toujours, et de tout.

A propos du singulier phénomène des « souffles », mon critique, d'abord, ne cite que la moitié de ma description, tandis que, pour se rendre compte de l'impossibilité de fraude, il fallait la donner tout entière. Puis, il croit s'en tirer en expliquant que ce « Vent » si frais, (un soir de chaleur torride) « tombant de haut, venant de front, de flanc, d'en bas, de devant, de derrière, parfaitement silencieux », était produit par le médium, soit en soufflant avec sa bouche, soit au moyen d'un soufflet qu'il aurait dissimulé ! « La deuxième fois, expliquais-je dans ma relation, il eût été littéralement impossible à quiconque de reproduire le phénomène du vent, qui semblait descendre du milieu du cercle comme si un puissant ventilateur électrique à rotation et tout à fait silencieux eût été suspendu au plafond, et envoyait sur nous ses larges vagues rafraîchissantes. »

Digitized by Google

Pourquoi le Professeur Lambert dit-il que le phénomène du Vent se produisait pendant que le gramophone jouait, tandis que j'ai expliqué qu'il eut lieu tout au long de deux séances, donc pas seulement dans un silence relatif, mais aussi dans un silence positif.

Ceci étant établi, on se demande comment des souffles de vent glacé qui enveloppaient les personnes entièrement de la tête aux pieds auraient pu être produits par la bouche du médium ou l'instrument en question, lequel lance un jet plutôt minuscule qui, de loin, peut rafraîchir un visage, sans plus. On se demande en outre comment est fait un soufflet qui ne souffle pas de façon alternative ? De quelle façon est-il bâti pour envoyer des souffles puissants de tous côtés, avec des périodes de rotation tourbillonnante à l'intérieur du cercle ?

Ah ! Quel ineffable soufflet ! Il est un chef-d'œuvre de l'imagination scientifique inductive et déductive ! J'invite l'intelligence sagace qui sut le tirer du néant à vouloir soumettre à un ultime effort ses propres lobes frontaux (réceptacles de la sagesse) afin de tirer du Néant un autre chef-d'œuvre de ce genre, par lequel elle démontrerait au moyen de quelle mystérieuse conjoncture le mystificateur qui brandissait le mémorable ustensile, se démenait en pleine obscurité, soufflant, soufflant, et puis soufflant encore, tournant, tournant, et puis tournant toujours, n'ait pas fini par le planter dans l'œil de quelque malheureux expérimentateur !....

Restent quantité de cas interprétés tous de la même façon subtile, avec mauvaise foi et de parti-pris.

Parmi ces cas, je n'en citerai plus qu'un seul : celui du « transport » du médium au moyen de sa totale dématérialisation. Je ne le discuterai pas, tellement je me sens révolté du système de mon adversaire. Comment discuter avec quelqu'un qui procède par des insinuations indignes, des hypothèses balourdes, combinées avec une absence totale de scrupules ? Il n'était pas présent, et il veut tout savoir mieux que nous. Il suspecte d'honorables personnes du cercle qu'il suppose capables d'actes infâmes, et dépourvues de scrupules.

Il tourne les choses à sa façon, qui est loin d'être la vraie, il n'a aucun souci de la dignité d'autrui, et fait passer les personnes de notre cercle, et moi, chétif, tout le premier, pour malhonnêtes et stupides.

Dois-je répéter encore une fois ce principe, le nôtre : « *que dans les « expériences de Millésimo, la question de contrôle ne revêt pas une « importance appréciable, du moment que dans toutes nos séances furent réalisés constamment des épisodes dont la qualité exclue absolument toute espèce de fraude.* »

Quant à la prétendue analyse scientifique du Professeur Lambert, elle constitue un amas informe de notes insidieuses, dans lesquelles jamais il ne rapporte complètement mes paroles, de cas donnés dans un désordre inextricable, de calomnies, le tout attaquant nos expériences de Millésimo. D'un tel parti-pris résulte la négation ou la parodie d'une analyse scientifique sérieuse.

Terminons par quelque sereine considération :

Lorsque j'écrivis la relation de ces étranges phénomènes, je savais d'avance qu'ils provoqueraient l'incrédulité de bien des lecteurs, l'hilarité des sceptiques, la colère des métapsychistes orthodoxes. Malgré ces désagréables perspectives, j'ai senti que mon devoir était d'écrire ces relations.

Dans des circonstances analogues, William Crookes et Sir Oliver Lodge n'ont pas hésité à compromettre leur haute réputation scientifique pour publier certains faits qui leur ont attiré de furieuses critiques et des calomnies sans nombre. Et moi, chétif, tout petit à côté de ces

Digitized by Google

gloires, j'ai voulu suivre leur grand exemple pour pouvoir dire à mon tour : « Dieu soit loué ! J'ai fait mon devoir ! »

Quant à la manière de critique du Professeur Lambert qui consiste à lancer contre chacun de nous les accusations gratuites les plus graves, absurdes, enfantines, inconciliables avec les faits, qu'en penser ?

Pour mon compte, — ainsi termine E. Bozzano — je me borne à constater que la science ne confère point la raison ni la sagesse, puisqu'elle permet de calomnier impunément, sans crainte de sanctions d'aucune sorte. »

* * *

Voilà où en est le match Lambert-Bozzano.

Ce ne sera pas, pensons-nous, quitter notre impartialité que de dire ce que tout le monde pense : « pour les manifestations médiumniques de Millésimo, ainsi que pour celles de Valiantine, il faudrait recourir à des procédés d'observations qui finalement se traduiraient par autre chose que de simples témoignages des assistants, témoignages représentant des interprétations faillibles de données sensorielles déjà faillibles.

L'avenir est à d'autres méthodes que celles qui depuis une cinquantaine d'années n'ont pas encore abouti à faire accepter *la réalité* des phénomènes dits de métapsychique physique par toutes les personnalités s'intéressant à la métapsychique activement.

Nouvelles.

Nous venons d'apprendre la mort du Docteur S. Watraszewski, directeur de l'hôpital Saint-Lazare, à Varsovie.

Depuis plus de trente ans ce distingué médecin s'adonnait à une étude active des phénomènes métapsychiques. Il était Président honoraire de la Société Polonaise d'Etudes Psychiques.

Ceux qui l'ont connu garderont le souvenir d'un savant de grande amabilité, curieux à un haut point des hauts problèmes de la vie, particulièrement des manifestations paranormales du Psychisme. Varsovie, fertile en sujets de toutes sortes, lui fournissait une abondante matière à observations.

* * *

Les têtes couronnées, tout comme les simples mortels, lisons-nous dans le *Daily Mail*, sont attirées par le mystère, et spécialement par celui de la clairvoyance. Nous apprenons de source sûre que, pendant la pénible et angoissante maladie du roi Georges V, sa famille eut recours à la faculté prouvée d'un métagnome, qui annonça la guérison certaine de l'illustre malade. Son cousin, l'ex-kaiser, ayant appris cela, fit venir le prophète pour lui demander s'il ne remonterait pas sur le trône de ses pères ? On ignore la réponse, mais la figure plutôt renfrognée de Guillaume II, au départ du clairvoyant, fit supposer que la prévision reçue par lui n'était pas conforme à ses espoirs.

MAURICE MAIRE.

Digitized by Google

Souscription permanente pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Vingtième liste

M. Formann, Paris, 60 fr. (1er versement). — Anonyme, Montreuil, 10 fr. (5e versement). — Mlle Putnam, Californie, 3.795 fr. (7e versement).

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Souscription permanente pour constitution d'un prix (somme d'argent) à attribuer à un « sujet » doué de connaissance paranormale du réel ou d'action paranormale sur la matière.

(Sujet non encore étudié et qui, dans le cours de l'année ou de deux années, nous aura montré les phénomènes les plus utiles pour nos études) (1).

Deuxième liste

Anonyme, Puy-de-Dôme, 300 fr. (2e versement).

(*Rappel de la première liste* : 3.690 fr.)

(1) Voir *Revue Métapsychique*, n° 2, 1929, p. 158.

Digitized by Google

ANNÉE 1929

TABLE DES SOMMAIRES

JANVIER-FEVRIER Pages

Les Conférences à l'I. M. I. en 1929

CIPRIANI (Dr. Lidio). — Quelques données de Métapsychique chez les Animaux 1

MAXWELL (Dr.). — Métapsychique et Médecine 20

Deux mises à l'épreuve de la Connaissance paranormale de M. Stephan Ossowiecki 25

ANDRY-BOURGEOIS. — Les Grands Problèmes de la Physique moderne (suite) : III. *L'Atomistique* (suite ; b) *L'Energie rayonnante* (suite) ; c) *Théorie de Jeans. Modèles d'Atomes, Rayons X. Structure des cristaux* 29

QUARTIER (Charles). — **La Métapsychique en France et à l'Etranger** 41

La Conception spiritualiste et la Sociologie Criminelle, par C. Picone-Chiodo. — Au Analysis of Magic and Witchcraft, par C. W. Olliver. — Journal Métaphysique, par Gabriel Marcel.

MAIRE (Maurice). — **Chronique** 53

Karl Krall. — Margery. — A propos de Karl Krauss, pseudo-médium autrichien. — L'Institut allemand de Recherches Métapsychiques.

Correspondance. — *Manifestations spontanées de la Connaissance paranormale* 64

Souscription permanente 72

MARS-AVRIL

RICHET (Prof. Charles). — A. de Schrenck-Notzing 73

QUARTIER (Charles). — Hans Driesch 77

OSTY (Dr. E.). — Ce que la Médecine doit attendre de l'étude expérimentale des propriétés psychiques paranormales de l'homme (*avec photogravures*) 79

QUARTIER (Charles). — **La Métapsychique en France et à l'Etranger** 149

L'Enigme de la Mort, par E. Wiétrich. — Guérir sans médecin, par le Dr. P.-L. Rehm. — Le Merveilleux dans les Jeux du Hasard, par C. de Vesme. — Le Magnétisme qui guérit, par le Dr Mollet et M. Rémi Pacher.

Projet d'un prix à décerner aux sujets doués de facultés paranormales 158

Correspondance 159

Souscription permanente 160

Digitized by Google

MAI-JUIN

Consolidation de l'Institut Métapsychique 161

VESME (C. de). — L'Obsession et la Possession dans l'Extrême-Orient et dans les Pays non civilisés 163

COURTIER (Jules). — Post-Scriptum au Rapport sur les Séances d'Eusapia Palladino à l'Institut Général Psychologique.... 184

FOVEAU DE COURMELLES (Dr). — Mémoire de la Matière..... 191

GRANDJEAN (Profr Frank). — Le « Moi » et le « Je » (*Etude introspective de la Conscience*) 194

ANDRY-BOURGEOIS. — Les Grands Problèmes de la Physique moderne (suite) : III *L'Atomistique* (suite) ; c) *Modèles d'atomes* 223

QUARTIER (Charles). — **La Métapsychique en France et à l'Etranger** 234

L'Avenir et son mystère, par E. Wiétrich. — Die para-psychologischen Erscheinungen, par Willy-K. Jaschke. — Maria. Eine Stimme ans dem Janseits ? W.-K. Jaschke. — Leonard aud Soule Experiments in Psychical Research, by Lydia W. Allison. — Supplémentary material, by the Research officer of the Boston S. R. P. — James-H. Hyslop-X His Book. A. Cross Reference Record, by Gertrude Ogden Tubly. — L'âme des Mourants, par le Dr S. Icard

MAIRE (Maurice). — **Chronique** 244

Catalogue du National Laboratory of Psychical Research. — La Médiumnité de Margery : Dr Crandon à M. Maire. — Télépathie. — Mme Lotte Plaat, psychomètre.

Souscription permanente 256

JUILLET-AOUT

GARÇON (Me Maurice). — La Magie Noire de nos jours 259

WARCOLLIER (R.). — La Télépathie. Ses rapports avec le subconscient et l'inconscient 270

PRICE (Harry). — Quelques expériences avec Rudi Schneider et l'emploi d'un nouveau moyen de contrôle électrique 288

DESOILLE (Henri). — La Pratique des Sciences occultes peut-elle conduire au déséquilibre mental ? 327

THOORIS (Dr A.). — L'Hypnose, d'après les expériences de Pavloff. Son mécanisme inhibiteur 373

VINCHON (Dr Jean). — Les Faux-Dauphins et leurs Prophètes (Leurs rapports avec l'Inconscient collectif) 393

SAINTE-LAGUE (A.). — A propos des théories d'Einstein sur la Relativité restreinte 409

Digitized by Google

SEPTEMBRE-OCTOBRE

DESOILLE (Henri). — Essai d'utilisation médicale d'un sujet doué de connaissance paranormale : Mlle Jeanne Laplace..... 429

VESME (C. de). — L'Obsession et la Possession dans l'Extrême-Orient et dans les pays non civilisés (suite)..... 436

RICHET (Prof[r] Charles). — Quand le Navire..... 456

OLLIVER (C.-W.). — La Cryptesthésie expérimentale chez tout être humain 460

ANDRY-BOURGEOIS. — Les Grands Problèmes de la Physique Moderne (suite) : III. *L'Atomistique* (suite) ; c) *Modèles d'Atomes* (suite) 465

QUARTIER (Charles). — **Les Livres** 473

Okkultismus und Wissenschaft (Kritik des okkultistischen Denkens und Forschens), par le Dr Heinrich Schole. — Pourquoi je crois à l'immortalité personnelle, par sir Oliver Lodge. — Mes expériences en spiritualisme expérimental ; — L'Eglise et les phénomènes psychiques ; — De la Mort, par Haraldur Nielson. — Pensée et Volonté, par Ernest Bozzano. — Psico-Analisis del sueno profetico, par César Camargo y Marin. — La Lumière sous le Boisseau, par Louis Rocha. — En marge de la Métapsychique : Essais sur la Mort, par Henry de Varigny.

MAIRE (Maurice). — **Chronique**..... 491

L'Affaire de Mantes (Psychologie collective). — A propos de fraude. — Le Mouvement astrologique. — Nouvelles.

Souscription permanente 500

NOVEMBRE-DECEMBRE

OSTY (Dr E.). — Le Diagnostic des Maladies par les Sujets doués de Connaissance paranormale 501

OSTY (Dr E.). — Thérèse Neumann, de Konnersreuth 544

PASCAL (E.). — A propos du Scopochloralose 549

QUARTIER (Charles). — **Les Livres**..... 551

Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique et la Tradition, par Paul Choisnard. — La Technique de Coué ou le Spiritualisme expérimental d'après la Nouvelle Ecole de Nancy, par Philippe Rémy. — Les Principes de la Nouvelle Réformation et le Génie de l'Evolution créatrice, par Paul Teissonnière. — La Réincarnation d'après le Docteur Gustave Geley (Enquête Calderone).

MAIRE (Maurice). — **Chronique** 565

L'Académie des Sciences décerne le Prix Fanny Emden de 1929 à M. C. de Vesme. — Le médium Valiantine à Berlin. — Les Phénomènes médianimiques de Millésimo. — Nouvelles.

Souscription permanente 585

Table des Sommaires 586

Le Gérant : Léon Terrier Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

Digitized by Google

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvelée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ,

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi*, *jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies ..... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 °/₀ sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla..... .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays..... ..... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros de 1927 est de 10 fr. ; années 1925 et 1926, 12 fr. ; années 1922, 1923 et 1924, 14 fr. ; années 1920 et 1921, 15 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Pays avec lesquels fonctionne ce service : Afrique Occidentale Française, Maroc, Tunisie, Sarre, Allemagne, Belgique, Danemark, Hongrie, Luxembourg, Pays-Bas, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Autriche, Dantzig.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Digitized by Google

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. DE VESME. Préface du Dr J. MAXWELL. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve,** 1 vol. in-8..... **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient,** 1 vol. in-8, 5e mille..... **17 50**

— **L'Être subconscient,** 4e édition, 1 volume in-16..... **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance,** 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques.** Adaptation de l'anglais par L. MARILLIER. Préface du Pr CH. RICHET, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation,** 1 vol. in-16..... **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. JANET. 1 volume in-8..... **10 50**

LODGE (Sir OLIVER). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues.* Traduction par le Dr BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1 vol. in-8..... **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr CH. RICHET. 5e édition revue. 1 vol. in-8..... **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique.* Traduit par R. et J. RAY. 1 vol. in-8..... **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8..... **14** »

OSTY (Dr EUGÈNE). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale.* 2e édition, 1 volume in-8..... **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny**..... **12** »

RICHET (CH.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique,** nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8..... **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr CH. RICHET. 1 fort vol. in-8..... **20** »

Digitized by Google